

DESCRIPTION
DE L'EMPIRE DE LA CHINE
ET
DE LA TARTARIE CHINOISE.

DESCRIPTION
GEOGRAPHIQUE
HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE,
POLITIQUE, ET PHYSIQUE
DE L'EMPIRE DE LA CHINE
ET
DE LA TARTARIE CHINOISE,

ENRICHIE DES CARTES GENERALES ET PARTICULIERES
de ces Pays, de la Carte générale & des Cartes particulières du Thibet, & de
la Corée, & ornée d'un grand nombre de Figures & de Vignettes gravées
en Taille-douce.

Par le P. J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques,
au Livre d'Or.

M. DCC. XXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

T A B L E

D E S A R T I C L E S

CONTENUS DANS CE TROISIEME VOLUME.

D <i>E la Religion des Chinois,</i>	Page 1
<i>Du culte des anciens Chinois,</i>	2
<i>De la Secte des Tao sseï,</i>	16
<i>De la Secte de Fo ou Foë,</i>	19
<i>De la Secte de quelques Lettrez de ces derniers tems,</i>	29
<i>Dialogue où un Philosophe Chinois moderne nommé Tchîn, expose son senti- ment sur l'origine & l'état du monde,</i>	42
<i>De l'établissement & du progrès de la Religion Chrétienne dans l'Empire de la Chine,</i>	65
<i>De la Philosophie morale des Chinois,</i>	128
<i>Caracteres ou mœurs des Chinois, par un Philosophe moderne de la Chine,</i>	131
<i>Du devoir des parens & des enfans,</i>	132
<i>Des devoirs réciproques des freres,</i>	136
<i>Des devoirs du mari & de la femme,</i>	137
<i>Du devoir des amis,</i>	143
<i>Des devoirs des parens,</i>	145
<i>Comment on doit régler son cœur,</i>	146
<i>Du soin de perfectionner son extérieur,</i>	149
<i>De l'amour des Lettres,</i>	151
<i>Du procédé de l'honnête homme,</i>	153
<i>De la maniere de gouverner sa maison, & l'appartement séparé des femmes,</i>	154

Des Maisons de Ville & de Campagne	158
De quelques règles de conduite auxquelles on ne fait pas assez d'attention,	160
Sur les discours qui se tiennent en notre présence,	163
De l'attention qu'on doit avoir à ses propres discours,	164
Sur les devoirs de la vie privée,	166
Sur la lecture des Livres,	169
De la manière de se conduire dans l'usage du monde,	170
De la persévérance dans la pratique du bien,	172
De l'idée qu'on doit avoir du monde,	174
De la civilité & de ses devoirs,	176
De la modération ou du milieu qu'il faut tenir en toutes choses,	178
De quelle manière il faut se comporter avec des gens de différens caractères,	181
Sur les Ouvrages d'esprit,	184
Quelques règles particulières de conduite,	185
<i>Recueil de maximes, de réflexions, & d'exemples en matière de mœurs,</i>	186
<i>De la connoissance des Chinois dans les autres Sciences ;</i>	264
De leur Logique, }	
De leur Rhétorique }	265
De leur Musique, }	
De leur Arithmétique,	267
De leur Géométrie,	268
Des autres parties des Mathématiques,	ibid.
De leur Astronomie,	271
<i>Du goût des Chinois pour la Poësie, pour l'Histoire, & pour les Pièces de Théâtre ;</i>	290
<i>Histoire où l'on voit qu'en pratiquant la vertu on illustre sa famille,</i>	292
<i>Trait d'Histoire où le crime étant d'abord absous, le Ciel au moment qu'il triomphe, le confond & le punit avec éclat,</i>	304
<i>Trait d'Histoire où l'innocence accablée & prête à succomber, vient tout à coup</i>	

à être reconnue, & vengée par une protection particulière du Ciel,	310
Autre Histoire; Tchoang tse après les bisarres obseques de sa femme, s'adonne entièrement à sa chere Philosophie, & devient célèbre dans la Sêtte de Tao,	324
Tchao chi cou ell, ou le petit-Fils de la Maison de Tchao, Tragedie Chinoise,	339
De la Médecine des Chinois,	378
Secret du pois, traduit du Chinois,	384
Extrait du Pen tsao kang mou, c'est-à-dire, de l'herbier Chinois, ou Histoire naturelle de la Chine pour l'usage de la Médecine,	436
Pen tsao ti y kiuen, premier Livre de l'Herbier Chinois, de l'origine de l'Herbier, ou Pen tsao, & de tous les Herbiers anciens & modernes, qui ont paru jusqu'à présent,	441
Extrait du Pen tsao de l'Empereur Chin nong,	444
Extrait du Pen tsao, de Leang tao hong king, intitulé Ming y pié lou, de la préparation des remedes,	452
Recueil de différentes recettes employées par les Médecins Chinois pour la guérison de diverses maladies.	460
Du Gin feng, plante du premier Ordre dans la Médecine Chinoise, de sa nature, de ses qualitez, & des différentes recettes qui apprennent l'usage qu'on en fait,	460
Du Thé, autre plante qui est en usage dans la Médecine,	474
Du chameau,	483
Du hai ma, ou cheval de mer,	484
Du Che biai, ou cancre pétrifié,	486
Du Musc,	487
De quelques autres drogues employées dans la Médecine Chinoise,	ibid.
De la plante Hia tsao tong tchong, ses vertus,	490
De la plante san tsi, ses usages,	ibid.
De la rhubarbe, ses usages,	492

De la racine <i>Tang coué</i> ,	494
Du <i>Ngo kiao</i> , ses vertus,	<i>ibid.</i>
De la cire blanche faite par des insectes, & nommée <i>Tchang pe la</i> , c'est-à-dire, cire blanche d'insectes, ses qualitez & ses effets,	495.
Des <i>Ou poi tse</i> , drogue Chinoise,	496
Différentes recettes où l'on employe les <i>Ou poi tse</i> ,	499.
Tablettes médicinales où dominent les <i>Ou poi tse</i> ,	503.
De l' <i>Ou kieou mou</i> , ou arbre qui porte le suif,	504
Qualitez & effets de la racine d' <i>Ou kieou mou</i> ,	505
De l'huile d' <i>Ou kieou</i> , ses qualitez & ses effets,	506
Remede Chinois pour la dysenterie,	<i>ibid.</i>
<i>Tchang seng</i> , ou l'art de se procurer une vie saine & longue,	509.
Explication des mots Chinois qui se trouvent dans les trois premiers Volumes,	557.

Fin de la Table des Articles de ce troisième Volume.



Humboldt del.

Guillard sculp.

DESCRIPTION

GEOGRAPHIQUE, HISTORIQUE,

CHRONOLOGIQUE,

POLITIQUE, ET PHYSIQUE

DE L'EMPIRE DE LA CHINE

ET

DE LA TARTARIE CHINOISE.

De la Religion des Chinois.



Il y a trois principales Sectes dans l'Empire de la Chine. La Secte des Lettrez, qui suit la doctrine des anciens Livres, & qui regarde Confucius comme son Maître : 2°. La Secte des Disciples de *Lao kiun*, qui n'est qu'un tissu d'extravagances & d'impiétéz. 3°. La Secte des Idolâtres, qui adorent une Divinité nommée *Fo*, ou *Foë*, dont le culte fut transporté des Indes à la Chine en-

Tome III.

viron trente-deux ans après la mort de Jesus-Christ.

La premiere de ces Sectes est la seule qui fasse profession d'une étude réglée, pour s'avancer aux degrez & aux dignitez de l'Empire par la voye du mérite, de l'esprit, & des connoissances propres à la conduite des mœurs, & au gouvernement de l'Etat.

La seconde a dégénéré en une espece de magie & d'enchantement. Les Disciples de cette Secte promettent le secret de faire l'or, & de se rendre immortel.

La troisieme, n'est qu'un amas de fables & de superstitions venues des

A

Indes à la Chine, & entretenues par les Bonzes, qui trompent les Peuples sous les apparences d'une fausse piété. Ils ont introduit la créance de la Métémpsychose, ou transmigration des ames d'un corps à un autre, & ils la promettent plus ou moins avantageuse, à proportion qu'on fera plus ou moins libéral à leur égard.

Pour donner quelque connoissance de ces différentes Sectes, je suivrai l'ordre des tems auxquels elles ont pris naissance; & je marquerai successivement leur étar dans l'esprit des Peuples.

Du reste je ne rapporterai rien, qui ne soit tiré de l'Histoire Chinoise, ou

que je n'aye puisé dans les Mémoires de personnes également éclairées, & sinceres, qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans l'Empire de la Chine, & qui se sont rendus habiles dans la Langue & dans les Sciences de cette Nation.

Je n'en parlerai même qu'en Historien, qui expose simplement les faits; & je me donnerai bien de garde d'entrer dans ces discussions, qui ont donné matière à tant de Volumes, & qui ont causé des divisions, dont les suites n'ont été que trop funestes à la propagation de la Foy dans ce vaste Empire.

Du Culte des anciens Chinois.

C'EST une opinion commune, & universellement reçue parmi ceux qui ont tâché d'approfondir l'origine d'un Empire aussi ancien que celui de la Chine, que les fils de Noë se répandirent dans l'Asie Orientale; que quelques-uns des descendans de ce Patriarche pénétrèrent dans la Chine environ deux cens ans après le Déluge, & y fondèrent cette grande Monarchie; qu'instruits par une Tradition si peu éloignée, de la grandeur & de la puissance du premier Etre, ils apprirent à leurs enfans, & par eux à leur nombreuse postérité, à craindre, à honorer ce Souverain Maître de l'Univers, & à vivre selon les principes de la Loy naturelle, qu'il avoit gravée dans leurs cœurs.

C'est de quoi l'on trouve des vestiges dans ces Livres si anciens & si respectés, que les Chinois appellent par excellence les cinq Volumes, les Livres Canoniques ou Classiques de la première Classe, qu'ils regardent comme la source de toute leur Science & de leur Morale.

Cependant ces Livres ne sont point des Traitez de Religion faits exprès, & à dessein de l'enseigner aux Peuples; ils ne contiennent qu'une partie de leur

Histoire. Les Auteurs ne s'arrêtent pas à prouver ce qu'ils avancent, ils ne font que tirer les conséquences naturelles de principes déjà connus de la Nation; & ils supposent ces dogmes comme des premières vérités, qui sont la base & le fondement de toutes les autres.

C'est par la doctrine renfermée dans ces Livres, qu'on peut le mieux connoître quel est le système de Religion, que les anciens Chinois ont suivi, & quel a été le véritable objet de leur culte.

A parler d'abord en général, il paroît que le but de la doctrine des Livres Classiques, a été de maintenir la paix & la tranquillité de l'Etat, par le règlement des mœurs & l'exacte observation des Loix; & que, pour y parvenir, les premiers Chinois jugerent que deux choses étoient nécessaires à observer; savoir, les devoirs de la Religion, & les règles du bon gouvernement.

Leur culte avoit pour premier objet un Etre suprême, Seigneur & souverain principe de toutes choses, qu'ils honoroient sous le nom de *Chang ti*, c'est-à-dire, Suprême Empereur, ou de *Tien*, qui selon les Chinois signifie la même chose. *Tien*, disent les interprètes, c'est l'esprit qui préside au Ciel, parce que

le Ciel est le plus excellent ouvrage produit par ce premier principe: il le prend aussi pour le Ciel matériel, & cela dépend du sujet où on l'applique. Les Chinois disent que le Pere est le *Tien* de la famille; le Viceroy le *Tien* de la Province, & l'Empereur le *Tien* du Royaume, &c. Ils honoroient encore, mais d'un culte subordonné, des esprits subalternes, & dépendans du premier Etre, qui, selon eux, présidoient aux Villes, aux Rivières, aux Montagnes, &c.

Si dès le commencement de la Monarchie ils se sont appliquez à l'Astronomie, ils ne s'étudioient à observer les Astres, que pour en connoître les mouvemens, & expliquer les Phénomènes du *Tien* visible, ou du Ciel. On ne voit point d'ailleurs que dans ces premiers tems, ils aient cherché à approfondir la conduite & les secrets de la nature: ces recherches trop curieuses étoient même expressément défendues, de crainte que parmi une Nation spirituelle & polie, on ne vit éclore trop aisément des opinions dangereuses, & des systèmes pernicieux au repos du gouvernement, & à la tranquillité publique.

Pour ce qui est de leur politique, qui consistoit à entretenir l'ordre & l'honnêteté des mœurs, elle se réduisoit à ce principe très-simple; sçavoir, que ceux qui commandent, doivent imiter la conduite du *Tien*, en traitant leurs inférieurs comme leurs enfans; & que ceux qui obéissent, doivent regarder leurs supérieurs comme leurs peres.

Mais, ce *Chang ti*, ou ce *Tien*, qui étoit l'objet de leur culte, le regardoient-ils comme un Etre intelligent, comme le Seigneur & l'Auteur du Ciel, de la Terre, & de toutes choses? Et n'est-il pas vrai-semblable que leurs vœux & leurs hommages s'adressoient au Ciel visible & matériel, ou du moins à une certaine vertu céleste destituée d'intelligence, & inséparable de la matiere iden-

tifiée au Ciel? J'en laisse le jugement au Lecteur, & je me contente de rapporter ce que les Livres Classiques nous apprennent.

On y voit sur-tout dans un de leurs Livres Canoniques nommé *Chu king*, que ce *Tien*, ce premier Etre, l'objet du culte public, est le principe de toutes choses, le pere des Peuples, le seul indépendant, qui peut tout, qui n'ignore rien de ce qui est le plus caché, pas même le secret des cœurs; qu'il veille à la conduite de l'Univers; que les divers événemens n'arrivent que par ses ordres; qu'il est saint, sans partialité, uniquement touché de la vertu des hommes, souverainement juste, punissant avec éclat le crime jusques sur le Trône qu'il renverse, & sur lequel il place celui qui lui plaît; que les calamitez publiques sont des avertissemens qu'il donne pour la réformation des mœurs; que la fin de ces maux sont des traits d'une justice miséricordieuse, comme, par exemple, lorsqu'il arrête les grands dégâts causez sur les moissons & sur les arbres par un furieux ouragan, aussitôt qu'un illustre innocent, un Prince *Tcheou kong* est rappelé de son exil, justifié de la calomnie, & rétabli dans sa premiere dignité.

On y voit des vœux solennels qu'on fait à ce Maître suprême, pour obtenir de la pluie dans une longue sécheresse, ou pour la guérison d'un digne Empereur, dont la vie est désespérée; & ces vœux, à ce que rapporte l'Histoire, sont exaucez. On y reconnoît que ce n'est pas par un effet du hasard qu'un Empereur impie a été écrasé de la foudre, mais que c'est une punition visible du Ciel, & tout-à-fait extraordinaire pour les circonstances.

Les divers événemens ne s'attribuent pas seulement au *Tien*, lorsqu'ils arrivent; on n'en parle pas seulement dans les occasions où le vice est abattu & puni; mais on compte qu'il le sera un jour, on en menace dans le tems-même que

le crime prospère. On voit par les discours de ces premiers sages de la Nation, qu'ils ont cette persuasion intime, vraie ou fausse, peu importe, que le *Tien* par des prodiges, ou par des Phénomènes extraordinaires, avertit des malheurs prochains, dont l'Etat est menacé, afin qu'on travaille à réformer ses mœurs; parce que c'est le plus sûr moyen d'arrêter la colère du Ciel prête à éclater.

Il est dit de l'Empereur *Tcheou*, qu'il a rejeté toutes les bonnes pensées que le *Tien* lui a données; qu'il n'a fait nul cas des prodiges, par lesquels le *Tien* l'avertissoit de sa ruine, s'il ne réformoit ses mœurs; & lorsqu'il est fait mention de l'Empereur *Kié*; s'il eût changé de conduite, dit-on, après les calamitez envoyées d'en haut, le Ciel ne l'auroit pas dépoüillé de l'Empire.

On y rapporte que deux grands Empereurs, Fondateurs de deux puissantes Dynasties, respectez l'un & l'autre de la postérité pour leurs rares vertus, ont eu de grands combats intérieurs, lorsqu'il a été question de monter sur le Trône. D'un côté ils y étoient sollicités par les Grands de l'Empire & par le Peuple, & peut-être même par des raisons secrètes d'ambition, difficiles à démêler d'avec les autres motifs spécieux. D'un autre côté, ils étoient retenus par le devoir & la fidélité qu'un sujet doit à son Prince, quoique très-hai, & très-haïssable.

Ces combats intérieurs, cette incertitude qui troubloit leur conscience, étoient l'effet de la crainte qu'ils avoient de déplaire au *Chang ti*, soit en prenant les armes, comme on les en pressoit; soit en refusant de les prendre, pour délivrer le Peuple de l'oppression sous laquelle il gémissoit, & pour arrêter l'affreux débordement des crimes; & ils reconnoissoient par-là qu'ils dépendoient d'un Maître, qui défend l'infidélité, qui hait la tyrannie, qui aime les Peuples en pere, & qui est le protecteur des opprimés.

Presque à toutes les pages des Livres Classiques, & sur-tout du *Chu king*, on ne cesse d'inspirer cette juste crainte, comme le frein le plus propre à retenir les passions, & le remède le plus sûr au vice.

On y voit encore quelle idée ces Princes s'étoient formez de la justice, de la sainteté, & de la bonté du Maître Souverain. Dans des tems de calamité publique, ils ne se contentoient pas d'adresser des vœux au *Tien*, & de lui offrir des sacrifices; ils s'appliquoient encore à rechercher avec soin les défauts secrets & imperceptibles, qui avoient pû attirer ce châtiment du *Tien*: ils examinoient s'il n'y avoit point trop de luxe dans leurs habits, trop de délicatesse dans leur table, trop de magnificence dans leur train & dans leur Palais; & ils songeoient à se réformer.

Un de ces Princes avoit de bonne foi, qu'il n'a pas suivi les pensées salutaires que le *Tien* lui a données. Un Empereur se reproche vivement quelque inapplication aux affaires, & trop d'ardeur pour des amusemens d'eux-mêmes innocens, & il regarde ces défauts comme capables de lui attirer la colère du *Tien*. Il reconnoît humblement que c'est là la source des malheurs publics.

Dans le Livre Canonique appelé *Tchun tsiou*, on parle des malheurs d'un Prince, comme d'autant de punitions du *Tien*, qui pour comble de châtiment le rendoit insensible à ses disgrâces.

Le *Chu king* parle souvent d'un Maître qui préside au gouvernement des Etats, qui a un empire parfait sur les volontés des hommes pour les amener à ses fins de sagesse & de justice, qui punit & récompense les hommes par d'autres hommes, sans blesser leur liberté.

Cette persuasion étoit si commune, que des Princes naturellement jaloux de leur propre gloire, ne s'attribuoient en rien le succès de leur sage gouvernement, mais le rapportoient à ce souverain Maître, qui gouverne l'Univers :

c'est

c'est ce que fait voir l'aveu simple de l'Empereur *Suen yang*. Il disoit aux Grands de sa Cour, que tous les sages Ministres, qui ont été si utiles à l'Etat, depuis le commencement de la Monarchie, étoient autant de précieux dons accordez par le *Tien*, en vû de la vertu des Princes & des besoins des Peuples.

Presque dès le commencement de la Monarchie, il fut réglé que l'Empereur, peu après son élévation, s'abaisseroit jusqu'à labourer quelques sillons, & que les grains que produiroit la terre cultivée par ses mains Royales, seroient offerts dans le sacrifice qu'il feroit ensuite au *Tien*. On trouve dans le *Chu king* que ce même Empereur, dont je viens de parler, ayant négligé cette cérémonie, attribué les calamitez publiques à cette négligence; & tous les Grands de sa Cour lui tiennent le même langage.

On parle très-souvent dans les Livres Classiques de ces anciens Empereurs *Yao*, *Chun*, *Tching tang*, &c. comme de modèles que l'on doit imiter; & c'est une maxime répétée sans cesse, que le plus méchant des hommes, s'il veut se servir du secours que lui offre le *Tien*, peut atteindre à la vertu de ces Héros.

On représente dans le *Chu king* ces sages Empereurs en posture de supplians devant le *Chang ti*, pour détourner les malheurs dont leurs descendans sont menacés. Un Empereur de leur race, déclare que ses illustres ancêtres, n'auroient pu avec tous leurs talens gouverner l'Empire, comme ils ont fait, sans le secours des sages Ministres, que le *Tien* leur avoit donnez.

Ce qui est encore à remarquer, c'est qu'ils n'attribuent rien au *Chang ti*, qui ne soit de la décence, & qui ne convienne au Souverain Maître de l'Univers. Ils lui attribuent la puissance, la providence, la science, la justice, la bonté, la clémence: ils l'appellent leur pere, leur Seigneur: ils ne l'honorent que par un culte & des sacrifices di-

gnes de la Majesté suprême, & par la pratique des vertus; ils assurent que tout culte extérieur ne peut plaire au *Tien*, s'il ne part du cœur, & s'il n'est animé des sentimens intérieurs.

Il est dit dans le *Chu king*, que le *Chang ti* est infiniment éclairé; qu'il voit du haut du Ciel tout ce qui se fait ici-bas; qu'il s'est servi de nos parens pour nous transmettre par le mélange du sang, ce qu'il y a en nous d'animal & de matériel; mais qu'il nous a donné lui-même une ame intelligente & capable de penser, qui nous distingue des bêtes; qu'il aime tellement la vertu, que, pour lui offrir des sacrifices, il ne suffit pas que l'Empereur, à qui appartient cette fonction, joigne le Sacerdoce à la Royauté; qu'il faut de plus qu'il soit ou vertueux, ou pénitent; & qu'avant le sacrifice, il ait expié ses fautes par le jeûne & les larmes; que nous ne pouvons atteindre à la hauteur de ses pensées & de ses conseils; qu'on ne doit pas croire néanmoins qu'il soit trop élevé, pour penser aux choses d'ici-bas; qu'il examine par lui-même toutes nos actions; & qu'il a établi au fond de nos consciences son Tribunal, pour nous y juger.

Les Empereurs ont toujours regardé comme leur principale obligation, celle d'observer les Rits primitifs, dont les fonctions solennelles n'appartiennent qu'à eux seuls, comme étant les Chefs de la Nation. Ils sont Empereurs pour gouverner, Maîtres pour enseigner, Pontifes pour sacrifier; & cela, afin que la Majesté Impériale s'humilient en présence de sa Cour, dans les Sacrifices qu'elle offre au nom de l'Empire au Maître de l'Univers, la suprême souveraineté de ce premier Etre brille davantage, & qu'on soit par-là plus éloigné de lui rien égaler. C'est ce qu'on lit dans l'*Y king*, & dans le *Chu king*.

L'Empereur, y est-il dit, est le seul à qui il soit permis de rendre publiquement cet hommage solennel au *Chang ti*: le *Chang ti* l'a adopté pour son fils; il

l'a établi sur la terre le principal héritier de sa grandeur; il l'arme de son autorité, il le charge de ses Ordres; il le comble de ses bienfaits. Pour sacrifier au premier Etre de l'Univers, il ne faut pas moins que la Personne la plus élevée de l'Empire. Il faut qu'il descende de son Trône, qu'il s'humilie en la présence du *Chang ti*, qu'il attire ainsi les bénédictions du Ciel sur son Peuple, & qu'il fasse monter les vœux de son Peuple jusqu'au Ciel.

Ce culte & ces sacrifices se perpétuerent durant plusieurs siècles; & l'Histoire Chinoise ne laisse point ignorer, avec quel zèle les Empereurs de chaque Dynastie honoroient le Souverain Maître de l'Univers. Je continuërai de rapporter ici ce que nous en apprennent les Livres Classiques.

Fo hi, qu'on croit avoir été contemporain de *Phaleg*, fut un de ces Chefs de Colonie, qui vint s'établir à cette extrémité de l'Orient, & qui est reconnu pour le Fondateur de la Monarchie Chinoise (a). Il n'eut rien plus à cœur que de donner des marques publiques de son respect religieux pour le premier Etre. Il nourrissoit dans un Parc domestique six sortes d'animaux, pour servir de victimes dans les sacrifices, qu'il offroit solennellement deux fois l'année, aux deux Solstices. Alors les Tribunaux vacquoient, & les Boutiques étoient fermées: il n'étoit pas même permis d'entreprendre ces jours-là aucun voyage. On ne devoit songer qu'à s'unir en esprit au Prince, pour honorer le *Chang ti*. Le Livre intitulé *Lj kj*, appelle ces deux solennitez, les Fêtes de la reconnaissance envers le *Tien*.

Chin nong, qui succéda à *Fo hi*, en hérita sur sa piété: il ne se contenta pas des sacrifices des deux Solstices; il en institua deux autres aux Equinoxes. L'un à l'Equinoxe du Printemps, pour intéresser le *Chang ti* en faveur de la culture

des terres: l'autre à l'Equinoxe de l'Automne après la récolte des fruits, dont il faisoit recueillir la Dixme, & en offroit les prémices au *Chang ti*. Et comme *Fo hi* avoit nourri six sortes d'animaux aux usages des sacrifices, *Chin nong*, par une pieuse émulation, voulut cultiver de ses propres mains le champ, d'où l'on tiroit le bled & les fruits pour ces mêmes sacrifices.

Huang ti, qui monta sur le Trône après la mort de *Chin nong*, fit encore paroître plus de zèle que son prédécesseur. Dans la crainte que le mauvais tems n'empêchât de faire les sacrifices ordinaires à l'air & sur un gazon champêtre, comme c'étoit la coutume, il fit bâtir un grand Edifice, afin qu'on pût y offrir à couvert les sacrifices dans toutes les saisons, & instruire le Peuple de ses principaux devoirs.

L'Impératrice *Loui tseu*, femme de *Huang ti*, se chargea de nourrir des vers à soie, & de travailler les étoffes propres aux Ornemens qui convenoient dans ces solennitez. Hors de la Porte du Sud étoit un vaste enclos de terres labourables, où se recueilloient le bled, le ris, & les autres fruits destinez aux sacrifices: & hors de la Porte du Nord on trouvoit un autre grand enclos rempli de Mûriers, où l'on nourrissoit quantité de vers à soie. Au jour que l'Empereur alloit labourer son champ avec ses principaux Courtisans, la Princesse alloit à son bocage de Mûriers avec les Dames de la Cour, les animant par son exemple à faire les ouvrages de soie & de broderie, qu'elle destinoit au culte religieux.

L'Empire étant devenu électif, on n'élevoit au Trône Impérial que des fils de Rois, qui se distinguoient par leur sagesse, ou des sages que les Rois avoient associéz au Gouvernement: mais le choix ne tomboit que sur ceux qui remplissoient avec le plus de respect les devoirs

(a) Les Chinois même n'ont rien de fort certain sur le tems auquel vivoit ce Prince. L'Histoire Canonique commence par l'Empereur *Yao*.

de la Religion. Il est de l'honneur du Trône, dit-on dans le *Chu king*, que celui que le *Chang ti* s'associe pour gouverner les hommes, représente les vertus sur la terre, & qu'il en soit la plus parfaite image.

C'est ce seul motif qui fit consentir *Hoang ti* à avoir son fils pour successeur, avec le titre de *Chao hao*, c'est-à-dire, de jeune *Fo hi*; parce que dès sa tendre jeunesse, il avoit été le fidèle imitateur des vertus du premier Fondateur de l'Empire, *Tai hao fo hi*.

La suite fit voir qu'on ne s'étoit point trompé dans ce choix. Il augmenta la pompe & la célébrité des sacrifices offerts au *Chang ti*, par la symphonie & les concerts de Musique. Son regne fut paisible & tranquille: mais les dernières années furent troublées par le complot de neuf *Tchu heou*, ou Princes feudataires, qui tâcherent de déranger dans le culte religieux, & dans le gouvernement de l'Etat, ce beau système de subordination établi par les premiers Rois.

A la crainte du *Chang ti* ils voulurent substituer la crainte des Esprits: ils eurent recours à la magie & aux enchantemens; ils infestèrent les maisons de malins esprits, & effrayèrent les Peuples par leurs prestiges. Le Peuple assemblé dans le Temple aux jours solennels que l'Empereur y venoit sacrifier, le faisoit retentir de ses clameurs, en demandant tumultueusement qu'on sacrifiât pareillement à ces Esprits. La mort surprit l'Empereur dans ces tems de troubles; & quoiqu'il eût laissé quatre fils, on leur préféra *Tchuen bio* neveu de *Hoang ti*, qui fut déclaré Empereur.

Ce Prince commença par exterminer la Race de ces neuf enchanteurs, qui avoient été les principaux auteurs du tumulte: il remit le calme dans l'esprit des Peuples, & rétablit l'ordre des sacrifices.

Ayant réfléchi sur l'inconvénient qu'il y avoit d'assembler un Peuple actif & remuant, dans le lieu même où l'Empe-

reur venoit sacrifier, il sépara le lieu de l'instruction, de celui des sacrifices. Il établit deux grands Mandarins pour y présider, & il les choisit parmi les enfans du défunt Empereur. L'un étoit chargé de tout le cérémonial; & l'autre veilloit à l'instruction du Peuple.

Il régla pareillement le choix qui se feroit des Victimes: il ordonna qu'elles ne fussent ni mutilées, ni estropiées; qu'elles fussent de l'espece des six animaux marquez par *Fo hi*; qu'elles fussent bien engraisées; & d'une couleur propre aux quatre saisons, où l'on faisoit ces quatre sortes de sacrifices: enfin il régla jusqu'à leur âge, & leur grandeur.

Ti ko neveu de *Tchuen bio* fut de même élevé à l'Empire par les suffrages de tous les Ordres de l'Etat. Il ne s'appliqua pas moins que son oncle, au culte du *Chang ti*, & à l'observation religieuse des cérémonies. On trouve dans les fastes de ce Prince, & dans la tradition autorisée par les *King*, que l'Impératrice *Yuen kiang*, qui étoit stérile, accompagnant l'Empereur à un sacrifice solennel, demanda des enfans au *Chang ti* avec tant de ferveur, qu'elle conçût presque au même-tems; & que dix mois après sa priere, elle mit au monde un fils nommé *Heou tse*, qui fut la tige d'une glorieuse postérité, & célèbre par un grand nombre d'Empereurs, que sa famille donna à la Chine.

Il y eut lieu de s'étonner qu'un Prince aussi sage que *Ti ko*, ne choisit point pour son successeur à l'Empire, ni cet enfant de prieres, ni *Yao* qu'il avoit eu de la seconde Reine *Kin tou*; ni *Ki lié* fils de la troisième Reine *Kien tié*; & qu'il préféra à de jeunes Princes déjà si estimables par leur vertu, son autre fils nommé *Tchi*, qu'il avoit eu de la quatrième Reine *Tchang y*, en qui l'on ne remarquoit aucune qualité digne du Trône: aussi ne l'occupait-il pas long-tems.

On lit dans le Livre intitulé *Cang kien**, que la Providence du *Chang ti* veilloit

* Hist. toire générale.

au bien de l'Etat, & que ce fut par ses ordres, que le suffrage unanime des Peuples déposa ce mauvais Prince, pour mettre le vertueux *Yao* en sa place, qui joignit à la qualité d'Empereur celle de Législateur, & qui devint le modèle de tous les Princes ses successeurs. *L'Y king* rapporte que pendant les soixante premières années de son regne, il n'auroit jamais pû porter, comme il faut, les Sciences au plus haut point de perfection, sans l'assistance extraordinaire du *Tien*.

A la soixante-unième année le Peuple se multipliant, & les plus belles campagnes étant toutes couvertes d'eaux qui s'y étoient ramassées, & que quelques-uns croyent être des restes du Déluge, le grand *Yu* s'appliqua à faire écouler les eaux dans la mer, à applanir les terres éboulées, & à les partager entre les Peuples.

Neuf ans après ce grand Empereur songea à s'associer au gouvernement de l'Empire, un sage qu'il pût faire son successeur. « Je ne trouve aucun mérite dans mes neuf enfans, dit-il à ses Ministres : cherchez-moi quelqu'un, n'importe en quelle famille, pourvu qu'il soit véritablement sage, & d'une vertu éprouvée. »

On lui suggéra un jeune homme de la campagne nommé *Chun*, qui étant continuellement en butte aux mauvais traitemens d'un pere, d'une mere, & de son frere aîné, n'en étoit que plus respectueux envers ses parens, & souffroit toutes leurs injures & leurs mauvais traitemens, avec une douceur & une patience, que rien ne pouvoit altérer.

« Voilà l'homme que je cherche, dit *Yao* ; lui seul est capable de maintenir l'ordre & la paix dans la Famille Impériale, & de régler sur ce modèle toutes les Familles de ce vaste Empire. » Il éprouva encore pendant trois ans sa vertu, & ensuite il le fit son gendre, son associé à l'Empire, & son unique héritier, à l'exclusion de tous les Prin-

ces de son Sang, & même malgré les représentations de *Chun*, qui ne seettoit pas les qualitez nécessaires pour être à la tête d'un si grand Empire.

Dès qu'il fut en possession du Trône, sa première fonction, dit le *Chu king*, fut d'en aller rendre un hommage solennel au *Chang ti* ; après quoi il dressa ces sages Loix, qui sont le fondement, sur lequel est appuyé le gouvernement de l'Empire. Il créa des Mandarins, il donna de beaux préceptes sur les cinq principaux devoirs du Roy & des sujets ; du pere & de ses enfans, du mari & de sa femme, des aînés & des cadets, & des amis entr'eux ; en sorte que depuis le plus grand jusqu'au plus petit, chacun sçavoit à qui immédiatement il devoit commander ou obéir.

Son exemple donna un grand poids à ses préceptes. A voir sa respectueuse soumission envers *Yao*, qu'il regardoit comme son pere & son maître, il n'y avoit personne qui ne se sentit porté à exécuter les sages Loix. Il sembloit, dit le *Chu king*, que le *Chang ti* s'étoit fait lui-même Colleague de *Chun* ; & que, pour faire réussir ses desseins, il lui eût laissé diriger à son gré sa toute-puissance.

Yao ne mourut que vingt-huit ans après l'adoption de *Chun*. Le regret d'avoir perdu un si grand Prince, fut universel dans tout l'Empire. *Chun* se trouvant seul maître, partagea les Emplois entre plusieurs sages, dont il voulut éprouver les talens. A l'exemple d'*Yao*, il ne choisit point un successeur dans sa Famille : son choix tomba sur le sage *Yu*, & eut l'approbation générale.

O l'aimable *Chun*, s'écrie le *Li ki* ! vit-on jamais un meilleur Prince ? Pendant sa vie, il n'eut à cœur que le bien public ; & à sa mort, loin de consulter la chair & le sang, & de placer son fils sur le Trône, comme l'amour paternel l'en sollicitoit, il ne songea qu'aux intérêts de son Peuple : il fait voir qu'il en est le vrai pere, en lui donnant dans la personne

personne du sage *Yn*, un autre lui-même, & un digne héritier de son affection pour les Peuples.

Le grand *Yn* n'eut garde d'oublier un devoir qu'il regardoit comme capital ; le culte du *Chang ti* ne fut jamais plus florissant que sous son regne : il songea même à prévenir la négligence, qui pourroit refroidir le zèle de sa postérité : il établit des Mandarins à la Cour & dans les Provinces, comme autant de sages, qui seroient chargez de représenter aux Empereurs l'obligation qu'ils ont d'honorer le *Chang ti*, & de leur donner, lorsqu'il seroit nécessaire, d'utiles enseignemens sur la pratique des neuf vertus Royales.

Cette liberté qu'avoient les Sages de l'Empire, de représenter au Prince quels étoient ses principaux devoirs, fut interrompue dans la suite des tems sous le Tyran *Kié*, Prince impie & voluptueux. Il n'admit dans ses conseils que de jeunes libertins, qui fomentoient son irrégion, & le flattoient dans ses crimes.

Tous les Ordres de l'Etat ne purent souffrir plus long-tems sa cruauté, & le scandale de ses pernicieux exemples ; ils le déposèrent de la dignité Impériale ; & ce fut par lui que finit la Dynastie des *Hia*. Ils mirent sur le Trône *Tching tang* petit-fils de *Hoang ti* ; & toute la raison qu'on allégua de la chute de celui-là, & de l'élevation de celui-ci ; c'est que *Kié* étoit devenu un impie qui avoit oublié le serment qu'il avoit prêté en montant sur le Trône, de continuer le culte suprême au *Chang ti*.

La Religion fut comme la base & le fondement de l'élevation de la Dynastie des *Chang* ; aussi *Tching tang* porta-t-il encore plus loin que ses prédécesseurs le culte & la crainte respectueuse du *Chang ti*. Il rétablit les Mandarins de la Cour & des Provinces, dans le droit de lui faire des remontrances, s'il venoit à s'écarter tant soit peu de ce principal devoir.

Sept années d'une stérilité générale avoient réduit le Peuple à la plus grande disette. L'Empereur, après avoir offert inutilement plusieurs sacrifices pour apaiser la colere du Ciel, résolut de s'offrir lui-même comme une victime d'expiation : il se dépouilla des ornemens de sa dignité, & partit avec les Grands de sa Cour, pour se rendre à une Montagne assez éloignée de la Ville, où, les pieds & la tête nue, en posture de criminel, il se prosterna neuf fois devant le souverain Maître de l'Univers.

« Seigneur, dit-il, tous les sacrifices que je vous ai offerts pour implorer votre clémence, ont été inutiles : c'est moi sans doute qui ai attiré tant de malheurs sur mon Peuple. Oserois-je vous demander ce qui a pu vous déplaire en ma personne ? Est-ce la magnificence de mon Palais ? Est-ce la délicatesse de ma table ? Est-ce le nombre de mes Concubines, que les Loix néanmoins me permettent ? Je vais réparer toutes ces fautes par ma modestie, par ma frugalité, & par ma tempérance. Si cela ne suffit pas, je m'offre à votre justice, punissez-moi, pourvu que vous épargniez mon Peuple ; faites tomber la foudre sur ma tête, pourvu qu'en même-tems vous fassiez tomber la pluie sur les campagnes, & que vous soulagiez sa misère. » Sa prière fut exaucée, l'air se chargea de nuages ; une pluie féconde arrosa les campagnes, & donna une abondante récolte.

Ce fut un bonheur pour cette Famille, que le grand nombre de Sages qui parurent en ce tems-là : leur principal emploi étoit d'accompagner l'Empereur aux sacrifices du *Chang ti*. Le Colao (a) *Y yn* se distingua parmi ces Sages sous le regne de *Tching tang*, & de son fils *Tai kia*.

Ce ne fut que sous le Tyran *Tcheou*, que ces Sages ne furent plus écoutés. Leurs remontrances & leurs avis étoient

(a) Nom commun aux Ministres de l'Empire. Le nombre n'est point limité à 4, il y en a quelquefois six ou sept.

récompensez par les plus cruels supplices, & souvent par la mort. On admiroit en ce tems-là la vertu & la sagesse de l'incomparable *Ven vang*, & de son fils *Vou vang*. Tous les Grands de l'Empire se réunirent pour détrôner *Tcheou*, & mettre *Ven vang* à sa place: celui-ci résista constamment à leurs pressantes sollicitations: il se contenta d'avoir les vertus, qui sont les grands Monarques, sans avoir l'ambition de le devenir. Il profita même de la disposition des esprits à son égard, pour les ramener à l'obéissance, qu'il croyoit être due au Tyran.

Durant neuf ans des plus grands troubles de l'Etat, ce fut par le canal de ce vertueux Prince, que *Tcheou* faisoit passer ses ordres, pour être obéi de ses sujets: ce fut aussi par les mains de *Ven vang*, qu'il offroit les sacrifices au *Chang ti*; sans cela les Princes feudataires auroient refusé d'y assister. Sur quoi le Livre intitulé *Y king*, dit élégamment dans son stile énigmatique, que tous les bœufs égorgés par *Tcheou*, ne valaient pas les plus viles offrandes de *Ven vang*; parce que celui-là offroit des sacrifices avec un cœur soûillé de crimes; au lieu que celui-ci faisoit consister la meilleure partie de son offrande dans la pureté de son cœur.

Après la mort de *Ven vang*, il fut conclu d'une voix unanime dans une assemblée générale des *Tcheou**, qu'on détrôneroit le Tyran, & qu'on mettroit *Vou vang* à la tête de cette expédition. Le seul *Vou vang* parut s'opposer à cette résolution: du moins il demanda du tems, pour examiner si c'étoit effectivement l'Ordre du *Tien*. Il passa deux ans entiers à délibérer; & son cœur fut agité de continuelles inquiétudes, ne sachant quel parti prendre, & craignant de s'attirer la colere du *Tien*, soit qu'il acceptât, soit qu'il refusât cette commission.

Enfin, après bien des combats intérieurs qu'il eut à soutenir, il se rendit

aux prières & aux sollicitations de tout l'Empire. *Vou vang* ne se sâcha qu'une fois, dit Confucius; dès le premier combat, le Tyran mis en déroute, & abandonné des siens, courut à son Palais, dressa un bucher de ce qu'il avoit de plus précieux, & s'envelut sous les ruines de son Palais tout en feu. Ainsi finit la Dynastie des *Chang*. Tous les suffrages mirent aussitôt *Vou vang* sur le Trône, & il rétablit bien-tôt le Gouvernement dans son premier état.

Il est vrai que l'ordre prétendu du Ciel, & le prétexte du zèle pour le bien public, qui servoient à colorer cette usurpation, n'ont pas justifié ce Prince dans l'esprit de quelques Ecrivains postérieurs. Quoique *Tching tang* & *Vou vang* ayent toujours été regardez comme de grands Empereurs & des modèles de vertu; le célèbre *Tchao can tse* prononce nettement, que la manière dont ils ont monté sur le Trône, est une tache à leur gloire; & il exalte bien davantage les Princes *Chun, Yu, Ven vang, Tcheou kong*, qui ayant été Collegues d'Empereurs, n'ont pris pour eux que ce qu'il y avoit de pénible dans le Gouvernement.

Quoiqu'il en soit, il paroît par toute cette doctrine tirée des Livres Classiques, que depuis la fondation de l'Empire par *Fo hi*, & pendant une longue suite de siècles, l'Etre suprême connu plus communément sous le nom de *Chang ti*, ou de *Tien*, étoit l'objet du culte public, & comme l'ame, & le premier mobile du gouvernement de la Nation; que ce premier Etre étoit craint, honoré, respecté; & que non-seulement les Peuples, mais les Grands de l'Empire, les Empereurs mêmes sentoient qu'ils avoient au-dessus d'eux un Maître & un Juge, qui sçait récompenser ceux qui lui obéissent, & punir ceux qui l'offensent. C'étoit au *Chang ti* que tout se rapportoit.

De tous les Etres naturels, disoit Confucius à son Disciple *T'feng tse*, il n'y en a point de plus estimable que l'homme;

* Princes feudataires.

de toutes les actions des hommes, il n'y en a point de plus louable que la piété filiale ; entre les devoirs de la piété filiale, le plus indispensable c'est d'obéir avec respect aux ordres de son père ; mais pour lui rendre cette obéissance, rien de plus efficace que de l'associer au *Chang ti* ; c'est-à-dire, de se le représenter comme revêtu de la Majesté & de l'Autorité du Très-Haut.

Tcheou kong frère de *Vou wang*, reconnu bien cette dépendance absolue, dans laquelle les Empereurs, de même que leurs sujets, sont à l'égard du *Chang ti*. Il aimoit tendrement l'Empereur son frère ; & le voyant prêt de mourir à la seconde année de son règne, il se prosterna devant la Majesté suprême, pour lui demander la guérison d'un Prince, dont la vie étoit si nécessaire à l'Etat. « C'est vous, Seigneur, lui dit-il, qui l'avez placé sur le Trône, & qui l'avez établi le père des Peuples ; voudriez-vous nous punir par sa perte ? S'il vous faut une Victime, agréez ma vie, je vous l'offre en sacrifice, pourvu que vous conserviez mon Maître, mon Roy, & mon frère. »

Tching wang imita la piété de son père, & porta sur le Trône le même respect pour le Souverain Maître de l'Univers. « Quelque élevé que je sois au-dessus du reste des hommes, dit-il dans le *Chu king*, je ne suis pourtant qu'un des petits sujets du *Chang ti* : puis-je me dispenser de lui rendre mes hommages ? »

Tcheou kong étoit son oncle, & avoit été son tuteur. L'autorité d'un si sage Ministre causa des ombrages : l'envie & la malignité de quelques Grands, montèrent à un tel excès, qu'ils l'obligèrent de se retirer de la Cour, & de s'exiler lui-même dans la Province de *Chan tong*. Un affreux orage, qui s'éleva alors peu de tems avant la moisson, ravagea tous les biens de la campagne. *Tching wang* ne douta pas que le *Tien* ne fût irrité, & ne vangeât l'innocence oppri-

mée. A l'instant il donna ses ordres pour le rappel de *Tcheou kong* : il alla même au-devant de lui, pour honorer son retour : mais il s'arrêta sur la route, pour faire sa prière au *Chang ti*, & lui représenter les besoins des Peuples. Presqu'au même moment, un vent contraire à celui qui avoit abattu jusqu'aux plus grands arbres, les redressa, les rétablit dans leur situation naturelle, & la récolte fut abondante.

Il est rapporté encore dans le *Chu king*, que trois Princes du Sang, qui s'étoient emparé de la Régence durant la minorité de *Tching wang*, s'étant révoltés, parce qu'on l'avoit rendu à *Tcheou kong*, l'Empereur prit les armes pour les réduire, mais qu'auparavant il consulta le *Chang ti*. Le *Tien*, dit-il, ne favorise les armes des Princes, que lorsqu'ils sont la guerre par amour de la paix.

Le même esprit de Religion anima le Prince *Kang wang*. Il sembloit, dit le *Chi king*, qu'il n'y avoit point d'autre Empereur à la Chine, que le *Chang ti*. La crainte du premier Être suffisoit pour contenir les Peuples dans le devoir. Il regna tant de bonne foi sous le gouvernement de ce Prince, & sous celui de son père, à qui il succéda immédiatement, qu'ils n'avoient pas besoin d'intimider leurs sujets par la terreur des supplices : la prison étoit la seule peine qu'on imposoit aux coupables : on en ouvroit la porte dès le matin : les prisonniers en sortoient pour aller à leur travail ; & ils y rentroient le soir d'eux-mêmes, pour y passer la nuit.

Un seul texte du *Chi king* fait connoître avec quels sentimens de confiance & de gratitude *Tcheou wang* avoit coutume de s'adresser au *Chang ti*. « Réjouissez-vous, mon Peuple, dit-il un jour aux laboureurs ; vous n'êtes encore qu'à la fin du Printemps, & vous êtes sur le point de recueillir les fruits de l'Automne : nos champs nouvellement ensemencés, sont déjà chargés de la plus riche moisson. Grâces soient rendues

» au *Chang ti* qui nous met si-tôt en état
 » de jouir de ses dons. C'est pourquoi
 » je ne veux pas attendre jusqu'à la fin
 » de l'Automne, pour me présenter à lui,
 » & le remercier d'une si prompte ferti-
 » lité. »

Mo wang son fils imita ses Prédeces-
 seurs dès qu'il fût sur le Trône. Et com-
 me les Peuples n'étoient plus retenus par
 la crainte de l'Etre suprême, de même
 que sous les regnes de *Tching wang*, &
 de son fils, il se regarda comme le Mi-
 nistre de la justice du *Chang ti*, & il éta-
 la aux yeux de ses sujets les supplices,
 dont leurs crimes devoient être punis. Il
 dit dans le *Chu king*, qu'il n'est que le
 Ministre du Très-Haut, pour défendre
 l'innocent de l'oppression, & pour em-
 pêcher que le fort ne dépouille le foible.

La Religion conserva son culte ex-
 térieur sous les quatre Empereurs sui-
 vants, qui furent *Kong wang*, *Ye wang*,
Hiao wang, & *Y wang*: mais ces Prin-
 ces dégénérèrent beaucoup de la vertu
 de leurs ancêtres; semblables, dit le *Chi king*, à ces arbres qui conservent encore
 un beau feuillage, mais, qui, faute de
 culture, ne portent plus de fruits, &
 commencent à dégénérer de leur espèce.
 Aussi devinrent-ils des objets de mépris,
 & le sujet de mille chansons satyriques.
 L'un d'eux (c'est *Hiao wang*) avoit tant
 de passion pour ses chevaux, que pour
 récompenser le Chef de son Écurie, il
 l'éleva à la dignité de Prince de *Tsin*:
 il ne prévoyoit pas sans doute qu'un des
 descendants de ce nouveau Prince, fon-
 deroit la Famille suivante des *Tsin*, sur la
 ruine de celle des *Tcheou*.

Li wang, qui lui succéda, fut un Prin-
 ce détesté à cause de son orgueil & de
 sa tyrannie. Le silence du *Chang ti*, dit
 le *Chi king*, fut une énigme: on eût dit
 qu'il étoit endormi contre sa coutume:
 tout prospéroit à ce Prince vicieux, les
 Peuples n'osoient souffler; les Censeurs
 mêmes de l'Empire, obligez par le de-
 voir de leurs Charges de lui donner les

avis convenables, étoient les premiers à
 l'entretenir dans ses crimes par de lâ-
 ches adulations. Quoi, donc s'écrie l'Au-
 teur du *Chi king*, est-ce qu'il n'y a plus
 de justice au Ciel? L'impie jouira-t-il
 paisiblement du fruit de ses crimes? At-
 tendez, poursuit-il, & vous verrez bien-
 tôt que le *Chang ti* ne suspend les efforts
 de son bras tout-puissant, que pour lan-
 cer de plus rudes coups.

En effet, les Peuples se soulevèrent
 contre *Li wang*, ses parens & ses proches
 furent mis en pièces: le Tyran ne se dé-
 roba à leur fureur que par la fuite, en
 s'exilant lui-même. Son fils *Suen wang*
 auroit éprouvé le même sort, si le fidèle
Tchao kong, Colao de l'Empire, n'avoit
 substitué son propre fils à sa place, sous
 le faux nom de *Suen wang*, & ne l'avoit
 ainsi sacrifié, pour conserver la vie de
 l'héritier du Trône.

Surquoi le *Chi king* fait cette réflexion.
 On a beau s'envelopper de ténèbres, rien
 n'est caché au *Chang ti*: la nuit est pour
 lui aussi claire que le jour: il perce dans
 les réduits les plus secrets, où la mali-
 gnité du cœur humain voudroit se dé-
 rober à sa vûe: il est présent par-tout,
 & il porte sa lumière dans les détours les
 plus obscurs du labyrinthe impénétrable,
 où l'on essayeroit de se cacher.

C'est à cette occasion qu'un vénéra-
 ble vieillard âgé de quatre-vingt-quinze
 ans nommé *Oei vou kong*, fit une Ode
 qu'il se faisoit chanter tous les jours à
 la porte intérieure de son Palais. En vain,
 dit-il, la force humaine prétend-elle
 établir un Etat, si le Seigneur du Ciel n'y
 met la main pour l'affermir? Il s'écroule
 à la première secousse: c'est une eau, qui
 non loin de sa source va se perdre & se
 tarir dans le premier sable de la plaine:
 c'est une fleur qui s'épanouit le matin,
 & qui se flétrit le soir. Tout un Peuple
 se corrompt à l'exemple d'un méchant
 Roy.

Suen wang fut plus religieux que son
 pere *Li wang*. Cependant son regne fut
 traversé par des calamitez publiques: une

une année de sécheresse désola l'Empire. Ce Prince s'en plaint amèrement dans le *Chi king* : « A la vûe de ces campagnes desséchées, dit-il, comment un cœur ne seroit-il pas desséché de tristesse ? Si le *Chang ti* qui peut tout, ne daigne pas jeter un regard de compassion sur moi, tandis que je lui fais le grand sacrifice pour la pluye, hélas ! que deviendra mon pauvre Peuple ? Il faut qu'il périsse de faim. Ne vaudroit-il pas mieux que la colere du Ciel tombât sur moi seul, & que mon Peuple fût soulagé ? »

Je ne pousserai pas plus loin cette énumération. Il suffit de voir, par ce que rapportent les Livres Classiques, que, pendant plusieurs siècles consécutifs, c'est-à-dire, durant plus de deux mille ans, la Nation Chinoise a connu, respecté, & honoré par des sacrifices un Etre suprême, souverain Maître de l'Univers, sous le nom de *Chang ti*, ou de *Tien*.

Si l'on compare ces anciens Maîtres de la doctrine Chinoise, avec les anciens Sages du Paganisme, on y trouvera une grande différence : ceux-ci sembloient ne prêcher la vertu, que pour le donner sur le reste du genre humain une supériorité, qu'ils n'avoient pas du côté de la fortune : d'ailleurs ils dogmatisoient d'une manière fastueuse & pleine d'ostentation ; & l'on s'apercevoit qu'ils cherchoient moins à découvrir la vérité, qu'à faire briller leur esprit : au lieu que les Maîtres de la doctrine inculquée dans les *King* *, ce sont des Empereurs, des premiers Ministres, dont la vertu donnoit un grand poids à leurs instructions, qui observoient les premiers les Loix gênantes qu'ils impoioient, & qui débitoient leur Morale, sans user de détours & de subtilitez, mais d'un air simple & naïf, d'une manière pratique, & qui tendoient à la réformation des mœurs par la voye la plus courte.

Il semble que ce seroit faire injure à ces premiers Chinois, qui ont suivi la

Loy de nature, qu'ils avoient reçûe de leurs Peres, que de les taxer d'irreligion, parce qu'ils n'avoient pas une connoissance aussi nette, & aussi distincte de la Divinité, qu'on l'a eue depuis dans le monde Chrétien. Ne seroit-ce pas trop exiger de ces anciens Peuples, que de prétendre qu'ils auroient dû être aussi instruits que nous le sommes, nous qui avons été éclairés des plus vives lumieres, que Jesus-Christ, le vrai Soleil de justice, est venu répandre sur la Terre ?

Aussi est-il vrai de dire, que, quoique les Livres Classiques, & sur-tout le *Chu king*, exhortent souvent à craindre le *Tien* ; quoiqu'ils placent les âmes des hommes vertueux auprès du *Chang ti* ; on ne voit pas qu'ils aient parlé clairement des peines éternelles de l'autre vie : de même, quoiqu'ils assurent que le premier Etre a produit toutes choses ; on ne trouve point qu'ils s'expliquent assez clairement, pour juger qu'ils aient entendu par-là une vraie création, une production précédée du néant. Mais aussi il faut avouer que s'ils ont gardé sur cela le silence, ils ne l'ont pas nié, ils ne l'ont pas donnée comme impossible ; ils n'ont pas avancé, comme ont fait certains Philosophes Grecs, que la matière, dont les Etres corporels sont composés, est éternelle.

On ne trouve pas non plus qu'ils aient parlé nettement sur l'état de l'âme ; & il paroît qu'ils en avoient une idée peu exacte, & peu conforme à la vérité. Néanmoins on ne peut douter qu'ils ne crussent que les âmes subsistent, lorsqu'elles cessent d'être unies au corps : certainement ils croyoient de véritables apparitions, témoin celle que rapporte Confucius.

Ce Philosophe racontoit à ses Disciples les plus familiers, que pendant plusieurs années, il avoit vû très-souvent en songe le célèbre *Tcheou kong* fils de *Ven vang*, à qui l'Empire étoit redevable de tant de belles instructions sur les mœurs & sur la doctrine. Et il est à re-

D

* Livres Canoniques.

marquer que le sçavant *Tchu hi*, si distingué sous la Dynastie des *Song*, étant interrogé si Confucius vouloit parler d'un songe, ou d'une vraie apparition, répond sans hésiter, qu'il s'agissoit d'une vraie apparition. Cependant il y avoit six cens ans que *Tcheou kong* étoit mort, lorsqu'il apparut à Confucius.

A cette occasion je rapporterai deux autres faits à peu près de même nature, dont parle l'Histoire Chinoise, qui ne sont pas moins extraordinaires.

On lit dans le *Chu king*, quel'Empereur *Kao tsong* ayant fait d'instances prieres au *Tien* (a), pour obtenir un digne Ministre d'Etat, qui réformât les mœurs de ses sujets; le *Chang ti* lui apparut en songe, & lui fit voir distinctement le portrait de celui qu'il lui donnoit; qu'aux traits marquez dans le songe, il le fit chercher, & qu'on découvrit dans la foule du petit Peuple, cet homme destiné à être premier Ministre, ou plutôt à être maître de l'Empereur & de l'Empire; que *Fou yué* (c'étoit son nom) tiré de l'obscurité & de la poussière, parla d'abord selon les maximes des anciens sages; d'où il est aisé de juger que la doctrine qu'il enseignoit, étoit commune & répandue dans tous les Etats de la Nation.

Des Historiens postérieurs à Confucius, ont recueilli une tradition constante sur la ruine du Royaume de *Tsao*, arrivée à la troisième année de l'Empereur *King vang*. Un Grand de la Cour de ce Prince vit en songe les ancêtres de cette famille, qui, après avoir gémi sur ce que leurs descendans dégénéroient si fort de leurs vertus, disoient entr'eux: c'en est fait, notre Race va perdre la Couronne; & le Pays *Tsao* ne sera plus un état particulier, comme il l'a été pendant l'espace de six cens trente-six ans. Un homme de tel nom assassinera le Prince, & causera ce renversement.

Ce Seigneur fut trop frappé de cette

apparition, pour la traiter de simple songe. N'ayant pû découvrir personne à la Cour de *Tsao*, qui portât le nom du traître désigné, il se contenta d'avertir le Prince de se défier d'un tel homme, s'il se présentoit à ses yeux. Le Prince profita du conseil; mais dans la suite il négligea, il oublia peut-être un avis si important: & en effet, il arriva qu'un homme de ce nom tua le dernier des Rois de *Tsao*, & que ce Pays fit ensuite partie du Royaume de *Song*.

Il est à remarquer, que si l'on trouve dans ces anciens Livres, des preuves de la connoissance, que les premiers Chinois ont eue de l'Etre suprême, & du culte religieux, qu'ils lui ont rendu pendant une longue suite de siècles; on n'y apperçoit aucun vestige d'un culte idolatrique. Cela paroît moins surprenant, lorsqu'on fait réflexion que l'idolâtrie ne s'est répandue que lentement dans le monde; que, selon Eusebe, elle a pris naissance dans l'Assyrie, où il ne parut des Idoles que long-tems après Belus, qui les y a introduites; que la Chine n'avoit aucun commerce avec les autres Nations; qu'entre ce vaste Empire & l'Assyrie, se trouvent les Indes, qui rendoient encore la communication plus difficile.

D'ailleurs l'Histoire Chinoise n'auroit pas manqué d'en parler, comme elle a marqué le tems où l'Idole *Fo* fut transportée à la Chine, plusieurs siècles après Confucius. Il est vrai que du tems même de ce Philosophe, la magie & diverses erreurs avoient infecté plusieurs esprits. Il se peut faire même qu'avant lui il se trouva parmi le Peuple, & en quelques Provinces, des Idoles, & un Culte superstitieux: mais c'est ce qui ne peut s'assurer sur des preuves tirées de l'Histoire; & il paroît que les sçavans attachés à la doctrine, qu'ils avoient reçûe par tradition de leurs peres, n'y avoient aucune part.

(a) *Tien* se prend pour *Chang ti*, & *Chang ti* pour *Tien*, quand il s'agit du Souverain Etre qui a créé

& qui gouverne le Ciel & la Terre.

Ce qui a beaucoup contribué à maintenir à la Chine le culte des premiers tems, & à empêcher qu'il n'y ait été tout-à-fait éteint ; c'est que l'Empire, parmi les Tribunaux Souverains, en a établi un presque dès son origine, qui a une pleine autorité, pour condamner & réprimer les superstitions qui pourroient se glisser, & qui s'appelle Tribunal des Rits.

Cette précaution de la politique Chinoise eût été bonne, si l'esprit humain étoit moins borné, & moins sujet à la séduction. Les plus fortes Dignes n'étant que l'ouvrage des hommes, ne tiennent point contre de violentes inondations. On a vu ailleurs qu'à la Chine, presque tout le corps des Philosophes idolâtres contre ses propres lumières, par la crainte d'un Peuple amateur des Idoles, qui étoit sans frein, & trop maître dans l'Etat. L'ancienne doctrine des Chinois a toujours trouvé son appui dans ce Tribunal, dont je viens de parler ; & c'est à la faveur de ses Arrêts, qu'elle est restée la Secte dominante.

Les Missionnaires qui lisoient leurs arrêts, ont remarqué que ces Mandarins qui composent ce Tribunal, & qui dans le particulier suivoient quelquefois certaines pratiques superstitieuses, lorsqu'ils étoient assemblez en corps pour en délibérer, les condamnoient hautement.

Ce peut bien être aussi par ce moyen que l'idée d'un premier & souverain Être s'est conservée si long-tems à la Chine, telle qu'on la voit dans les Livres Classiques : & il est certain qu'elle n'a point été défigurée, comme chez les Grecs & les Latins, par les fictions de la Poésie. On ne voit point à la Chine pendant plusieurs siècles, ce qu'on a vu chez des Nations entières, qui n'ayant de la Divinité qu'une idée grossière & imparfaite, en sont venus peu à peu jusqu'à honorer du nom de Dieux les Héros de leur Pays.

Quelque vénération que la Nation Chinoise ait eue pour les plus grands Empereurs, toujours constante dans son ancien culte, elle ne l'a rendu qu'au premier Être : & quoiqu'elle marquât son estime & son respect pour la mémoire des grands hommes, qui se sont rendus recommandables par leur rang, par leur vertu, & par leurs services ; elle aimoit mieux se rappeler leur souvenir par des Tablettes, que par des Statues, ou par des figures ressemblantes. On s'est donc contenté d'une Tablette où étoient leurs noms, avec un court éloge, pour tenir-là leur place ; de même que quelquefois une semblable Tablette tient dans un lieu honorable la place du Magistrat, qui a fini, à la satisfaction du Peuple, l'exercice de son Emploi, & qui passe à un autre Gouvernement.

Cependant les troubles qui arrivèrent dans l'Empire, les guerres intestines qui le divisèrent, & la corruption des mœurs, qui devint presque générale, n'étoient que trop capables de faire entièrement oublier l'ancienne doctrine. Confucius la fit revivre en donnant un nouveau crédit aux anciens Livres, sur-tout au *Chu king*, qu'il proposa comme la véritable règle des mœurs.

J'ai déjà parlé de l'estime que s'acquiesce ce Philosophe, qu'on regarde encore à présent comme le Docteur de l'Empire, & pour les Ouvrages duquel on conserve la plus profonde vénération. Cependant ce fut de son tems que s'éleva la Secte des *Tao seë*.

L'Auteur de cette Secte ne vint au monde qu'environ cinquante-deux ans avant Confucius. La doctrine superstitieuse que ce nouveau Maître enseigna, plut par sa nouveauté ; & quelque extravagante qu'elle dût paroître aux esprits raisonnables, elle trouva de l'appui auprès de quelques Empereurs, & un grand nombre de sectateurs qui la mirent en crédit.

* Doc-
teurs de
la Loy.

*De la Secte des Tao seë **

LAO KIUN est le nom du Philosophe, qui inventa cette nouvelle Secte. Sa naissance, si l'on croit ce qu'en racontent ses Disciples, fut des plus extraordinaires; &, selon le rapport fabuleux qu'ils en font, il demeura pendant quatre-vingts ans dans les flancs de sa mere; ce fut par son côté gauche qu'il s'ouvrit lui-même un passage, & qu'il vit le jour. Un si prodigieux enfement causa peu après la mort à celle dont il avoit reçu la vie.

On a encore ses Livres, mais qui ont été, à ce qu'on croit, fort défigurés par ses Disciples; quoiqu'on ne laisse pas d'y trouver des maximes & des sentimens dignes d'un Philosophe sur les vertus, sur la fuite des honneurs, sur le mépris des richesses, & sur cette heureuse sollicitude d'une ame, qui s'élevant au-dessus de toutes les choses humaines, croit pouvoir se suffire à elle-même.

Parmi ces Sentences, il y en a une qu'il répétoit souvent, sur-tout lorsqu'il parloit de la production de cet Univers. *Le Tao, disoit-il, ou la raison a produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choses.* Il semble par-là qu'il ait eu quelque connoissance de la Divinité; mais c'étoit une connoissance bien grossière.

La Morale de ce Philosophe & de ses Disciples est assez semblable à celle de nos Epicuriens. Elle consiste à écarter les desirs véhémens, & les passions capables de troubler la paix & la tranquillité de l'ame. Selon eux l'attention de tout homme sage est de passer sa vie sans chagrin & sans sollicitude, & pour cela de bannir tout retour sur le passé, toute recherche inutile de l'avenir.

Ils prétendent que de s'agiter de soins inquiets, que de s'occuper de grands projets, que de se livrer à l'ambition, à

l'avarice, & aux autres passions; c'est travailler plus pour ses descendans; que pour soi-même; & que c'est être insensé que d'acheter le bonheur des autres, aux dépens de son propre repos & de sa félicité; que s'il s'agit même de son propre bonheur, il ne faut se le procurer qu'avec des soins modérez, & ne pas s'abandonner à des desirs trop violens; parce que ce qu'on regarde comme bonheur, cesse de l'être, s'il est accompagné de troubles, de dégoûts, & d'inquiétude, & si la paix de l'ame en est tant soit peu altérée.

C'est pourquoy ceux qui faisoient profession de cette Secte, affectoient un repos, qui suspendoit, disoient-ils, toutes les fonctions de l'ame. Et comme ce repos ne pouvoit manquer d'être troublé par la pensée de la mort, ils se flatterent de trouver un breuvage, par le moyen duquel on pourroit devenir immortel. Ils s'adonnerent à la Chymie, & s'entêterent de la Pietre Philosophale: ils eurent pareillement recours à la Magie, & ils se persuaderent que, par le ministère des démons qu'ils invoquoient, ils pourroient réussir dans leur dessein.

L'espérance d'éviter la mort, porta un grand nombre de Mandarins à étudier cet art diabolique: les femmes surtout naturellement curieuses, & encore plus attachées à la vie, donnerent avec fureur dans ces extravagances. Enfin quelques Empereurs crédules & superstitieux, mirent en vogue cette doctrine impie, & multiplièrent beaucoup le nombre de ses Sectateurs.

L'Empereur *Tsin chi hoang ti*, cet ennemi juré des Lettres & des Sçavans, dont nous avons déjà parlé, se laissa persuader par ces imposteurs, qu'il se trouvoit effectivement un breuvage qui rendoit les hommes immortels, & qui s'appelloit

s'appelloit *Tchang seng yo* (a). Il fit chercher cette ambrosie dans plusieurs Isles.

Vou ti sixième Empereur de la Dynastie des *Han*, se livra tout entier à l'étude des Livres magiques, sous un Maître de cette Secte, nommé *Li chao kian*. Il y en a qui prétendent que ce fut un effet de sa complaisance pour l'Impératrice, qui s'étoit attachée à cette nouvelle Philosophie, comme étant plus favorable à ses passions, au mépris de la doctrine moins commode des anciens Livres, & de Confucius, qu'elle détestoit.

On ne fut pas long-tems à être informé dans les Provinces de l'inclination de l'Empereur, & de la protection ouverte, qu'il accordoit à une Secte qu'il avoit embrassée lui-même. La Cour se remplit aussitôt d'une foule innombrable de ces faux Docteurs, qui s'étoient rendus célèbres par la science magique.

Ce Prince perdit vers ce tems-là une des Reines qu'il aimoit éperdument, & il étoit inconsolable de sa perte. Un de ces imposteurs, par ses prestiges & ses enchantemens, fit paroître aux yeux du Prince la Reine défunte; & cette apparition, dont il fut surpris & effrayé, l'attacha encore plus fortement aux impiétés de la nouvelle Secte. Il prit plusieurs fois le breuvage d'immortalité: mais enfin s'aperçut qu'il n'en étoit pas moins mortel; & se voyant sur le point d'expirer, il déplora trop tard sa folle crédulité.

La nouvelle Secte ne souffrit aucun préjudice de la mort de l'Empereur: elle trouva des Protecteurs dans les Princes de la même Dynastie. Deux des Docteurs les plus célèbres, furent autorisés à maintenir le culte, qui se rendoit au Démon dans ce grand nombre de Temples, déjà répandus par tout l'Empire. Ces faux Docteurs distribuoient de tous côtés, & vendoient bien cher de petites Images, où étoient représentés cette foule d'esprits & d'hommes, qu'ils

avoient placez au rang des Dieux, & qu'ils nommoient *Sien gin*, c'est-à-dire; immortels.

La superstition s'accrut de telle sorte, que sous les Empereurs de la Dynastie des *Tang*, on donna aux Ministres de la Secte, le titre honorable de *Tien seë*, c'est-à-dire, de Docteurs Célestes. Le Fondateur de cette Race, éleva un Temple superbe à *Lao kian*; & *Hiuen tsong*, sixième Empereur de la même Dynastie, fit porter avec pompe sa Statue dans son Palais.

Les successeurs de ce Chef de la Secte, sont honorez pour toujours de la dignité de grands Mandarins; & ils résident dans une Bourgade de la Province de *Kiang si*, où ils ont un Palais magnifique. On y voit un grand concours de Peuples, qui s'y rendent des Provinces voisines, pour demander des remèdes à leurs maux, ou pour apprendre leur destinée, & ce qui doit leur arriver dans la suite de leur vie. Ils reçoivent du *Tien seë* un billet rempli de caractères magiques, & ils s'en retournent bien contents, sans plaindre l'argent que leur coûte cette faveur singulière.

Mais ce fut principalement sous l'Empire des *Song*, que les Docteurs de cette Secte se fortifièrent davantage. *Tchin tsong*, troisième Empereur de cette Dynastie, se laissa ridiculement surprendre à leurs fourberies & à leurs prestiges. Ces imposteurs avoient, pendant une nuit obscure, suspendu à la principale porte de la Ville Impériale, un Livre rempli de caractères & de formules magiques, par lesquelles ils invoquent les Démons; & ils publièrent que ce Livre étoit tombé du Ciel. Le Prince crédule alla par vénération le chercher à pied; & après l'avoir reçu avec le plus profond respect, il le porta en triomphe dans son Palais, & l'enferma dans un coffre d'or, où il le conserva précieusement.

Ce furent ces *Tao seë* qui introduisirent dans l'Empire cette multitude d'es-

(a) *To*, médecine. *Tchang*, éternelle. *Seng*, vie.

prits jusqu'alors inconnus, qu'ils honorerent comme des divinités indépendantes de l'Etre suprême, & à qui ils donnerent le nom de *Chang ti*. Ils érigèrent même des anciens Rois en autant de Dieux qu'ils invoquèrent.

Hoei tsong huitième Empereur de la dix-neuvième Race des *Song*, porta la superstition jusqu'à donner le nom de *Chang ti*, ou de Maître suprême, à un Docteur de cette Secte nommé *Chang y*, qui s'étoit fait une grande réputation sous la Dynastie des *Han*. Jusques-là les Idolâtres mêmes avoient toujours distingué le *Chang ti* des autres Divinités. Aussi un *Colao* célèbre, qui a imprimé sur cette matière, attribua-t-il à cette impiété, l'extinction & la ruine entière des *Song*.

Cette Secte abominable se fortifia de plus en plus avec le tems, & par la protection des Princes que je viens de nommer, & par les passions des Grands qu'elle flattoit, & par les impressions d'admiration ou de terreur, qu'elle faisoit sur les Peuples. Les Pactes de leurs Ministres avec le Démon, les sorts qu'ils jetoient, les surprenans effets de leur art magique, infatuèrent la plupart des esprits; & on les voit encore aujourd'hui extrêmement prévenus en leur faveur. On appelle assez ordinairement ces imposteurs, pour guérir les maladies, & pour chasser les Démons.

Ils sacrifient à cet Esprit de ténèbres trois sortes de Victimes; un Cochon, un Poisson, & une Volaille: ils enfoncent un pieu en terre, & c'est souvent un sortilège: ils tracent sur du papier des figures bizarres, accompagnant les traits de leur pinceau de grimaces & de cris horribles: ils font un tintamare affreux de chaudrons & de petits tambours: quelquefois, pour punir la vie criminelle des Chinois, Dieu permet qu'ils réussissent: quelquefois aussi tout leur

fracas ne produit nul effet. Ils savent néanmoins se concilier du respect & de l'autorité par leurs enchantemens, & par le secours que le Démon leur prête, pour tromper & séduire ces pauvres aveugles.

On voit à la Chine un grand nombre de scélérats vendus à ces Ministres d'iniquité, qui font le métier de Devins. Bien qu'ils n'aient jamais vu celui qui les consulte, ils lui disent son nom, & tout le détail de sa famille; comment sa maison est située; combien il a d'enfans, leurs noms, & leur âge; & cent autres particularitez, que le Démon peut savoir naturellement, mais qui surprennent étrangement des esprits foibles & crédules, tels qu'est souvent le Peuple Chinois.

On voit ces Devins, après avoir invoqué les démons, faire paroître en l'air les figures du Chef de leur Secte & de leurs Idoles: d'autrefois ils font écrire un pinceau de lui-même, sans qu'on le touche; & ce que le pinceau trace sur le papier, ou sur du sable, est la réponse à ce qu'on souhaite de savoir: ou bien ils font passer en revue tous les gens d'une maison dans un chaudron plein d'eau, & ils y font voir les changemens qui doivent arriver dans l'Empire, & les dignitez imaginaires où seront élevez ceux qui embrassent leur Secte; enfin ils prononcent des paroles mystérieuses, & qui n'ont aucun sens: ils jettent des sortilèges sur les maisons & sur les personnes; & rien n'est plus fréquent que d'entendre de ces sortes d'Histoires. Il est vrai-semblable que la meilleure partie n'est qu'illusion; mais aussi il n'est guères croyable que tout le soit, & qu'il n'y ait réellement plusieurs effets, qu'on ne doive attribuer à la puissance du Démon (a).

(a) Les personnes sages parmi les Chinois, disent que ce sont de faux bruits qu'on fait cou-

rir, & qu'il n'y a rien de réel.

De la Secte de Fo ou Foë.

IL y avoit deux cens soixante-dix ans que les Empereurs de la Dynastie des *Han* occupoient le Trône Impérial ; & l'on comptoit la soixante-cinquième année depuis la Naissance de Jésus-Christ, lorsque l'Empereur *Ming ti* introduisit la Chine une nouvelle Secte , encore plus dangereuse que la première, & qui a fait des progrès beaucoup plus rapides.

A l'occasion d'un songe qu'eut ce Prince, il se ressouvint de ce mot que Confucius répétoit souvent ; sçavoir, que *c'étoit dans l'Occident qu'on trouveroit le Saint*. Il envoya des Ambassadeurs aux Indes, pour découvrir quel étoit ce Saint, & pour y chercher la véritable Loy qu'il y enseignoit. Les Ambassadeurs crurent l'avoir trouvé parmi les adorateurs d'une Idole nommée *Fo* ou *Foë*. Ils transporterent à la Chine cette Idole, & avec elle les fables dont les Livres Indiens étoient remplis, les superstitions, la Métempsychose, & l'Athéisme.

Cette contagion, qui commença par la Cour, gagna bien-tôt les Provinces, & se répandit dans tout l'Empire, où la magie & l'impiété n'avoient déjà fait que trop de ravages.

On ne peut pas bien dire en quel endroit de l'Inde parut cette Idole. Si les choses extraordinaires que ses Disciples en racontent, ne sont pas autant de fables qu'ils aient inventées, on seroit porté à croire avec saint François Xavier, que ce fut plutôt un spectre, qu'un homme ordinaire.

Ils rapportent qu'il naquit dans cette partie de l'Inde, que les Chinois appellent *Chung tien cho* ; qu'il eut pour père le Roy de cette Contree, & que sa mère s'appelloit *Mo yé* ; que sa mère le mit au monde par le côté droit, & qu'elle mourut peu après lui avoir donné la vie ; que lorsqu'elle conçut, elle rêva pendant son

sommeil qu'elle avoit un Eléphant ; que c'est-là la source des honneurs que les Rois des Indes rendent aux Eléphants blancs, & qu'ils se sont fait souvent de sanglantes guerres, pour avoir cette sorte d'animal. Il fut d'abord nommé *Che kia*, ou *Chaka*, comme les Japonois l'appellent.

A peine, disent-ils, ce monstre fut-il sorti des flancs de sa mère, qu'il se tint debout. Il fit sept pas, montrant d'une main le Ciel, & de l'autre la Terre. Il parla même, & prononça clairement les mots suivans : *Il n'y a que moi dans le Ciel & sur la Terre qui mérite d'être honoré*.

A dix-sept ans il épousa trois femmes ; il eut un fils que les Chinois nomment *Mo heou lo*. A dix-neuf ans il abandonna ses femmes, son fils & tous les soins terrestres, pour se retirer dans la solitude, & se mettre sous la conduite de quatre Philosophes, que les Indiens appellent *Ioghi*. A trente ans il fut tout-à-coup pénétré de la Divinité, & devint *Fo* ou *Pagode*, comme l'appellent les Indiens. Se voyant Dieu, il ne songea plus qu'à répandre sa doctrine.

Le Démon ne lui manqua pas au besoin. Ce fut par son secours qu'il fit les choses les plus étonnantes, & que par la nouveauté de ses prodiges il jeta la terreur parmi les Peuples, & s'attira en même-tems leur vénération. Les Chinois ont décrit ces prodiges dans de grands Volumes, & les ont représentés dans diverses Estampes.

Il n'est pas croyable combien ce Dieu chimérique se fit de Disciples : on en compte quatre-vingt-mille qui lui servirent à infecter tout l'Orient de ses dogmes impies. Les Chinois les appellent *Ho chang* ; les Tartares *Lamas* ; les Siamois *Talapains* ; les Japonois, ou plutôt

les Européens *Bonzes*. Parmi ce grand nombre de Disciples, il y en eut dix des plus distinguez par leur rang, & par leur dignité, qui publièrent cinq mille Volumes en l'honneur de leur Maître.

Cependant ce nouveau Dieu comprit qu'il étoit mortel comme le reste des hommes. Il avoit atteint la soixante-dix-neuvième année de son âge: la défaillance de ses forces lui fit sentir qu'il étoit prêt de sa fin; & ce fut alors que mettant le comble à l'impiété, il vomit de son sein tout le venin de l'Athéisme.

Il déclara à ses Disciples, que jusqu'à ce moment il ne s'étoit servi avec eux que de paraboles; que ses discours avoient été autant d'énigmes; & que pendant plus de quarante ans il leur avoit caché la vérité sous des expressions figurées & métaphoriques; mais qu'étant sur le point de les quitter, il vouloit leur communiquer ses véritables sentimens, & leur révéler le mystère de sa doctrine. Apprenez donc, leur dit-il, qu'il n'y a point d'autre principe de toutes choses, que le vuide & le néant: c'est du néant que tout est sorti: c'est au néant que tout doit retourner; c'est-là qu'aboutissent toutes nos espérances. Mais ses Disciples s'en tinrent à ses premières paroles, & leur doctrine est entièrement opposée à l'Athéisme.

Cependant ces dernières paroles de l'impôsteur donnerent lieu à cette célèbre distinction, qui s'est faite de sa doctrine, en extérieure, & en intérieure, dont je parlerai dans la suite. Ses Disciples ne manquèrent pas de répandre une infinité de fables après sa mort: ils persuaderent sans peine à un Peuple simple & crédule, que leur Maître étoit né huit mille fois; qu'il avoit passé successivement en différens animaux, & qu'il avoit paru sous la figure de Singe, de Dragon, d'Eléphant, &c.

C'étoit apparemment à dessein d'établir le culte de cette fausse Divinité sous la figure d'une infinité de bêtes: aussi ces différentes bêtes, où, disoit-on, l'ame de *Fo* avoit passé, furent-elles

adorées en plusieurs endroits. Le Peuple Chinois éleva de même plusieurs Temples à toutes sortes d'Idoles, & elles se multiplièrent à l'infini dans tout l'Empire.

Parmi le grand nombre de Disciples que se fit ce Dieu chimérique, il s'en trouva un qui lui étoit plus cher que tous les autres, à qui il confia ses plus intimes secrets, & qu'il chargea particulièrement d'étendre sa doctrine. On l'appelle *Moo kia ye*. Il lui ordonna de ne point s'amuser à appuyer ses dogmes de preuves, & de longs raisonnemens, mais de mettre simplement, à la tête des Ouvrages qu'il publieroit, ces paroles: *C'est ainsi que je l'ai appris.*

Ce même *Fo* parut dans un de ses Livres, d'un Maître encore plus ancien que lui, que les Chinois nomment *O mi to*, & que les Japonois par corruption de langage, ont nommé *Amida*. C'est dans le Royaume de Bengale que parut cet autre Monstre. Les Bonzes prétendent qu'il parvint à une si haute sainteté, & qu'il acquit tant de mérites, qu'il suffit maintenant de l'invoquer pour obtenir le pardon de tous ses crimes. C'est ce qui fait que l'on entend continuellement les Chinois de la Secte prononcer ces deux noms *O mi to*, *Fo*. Ils croient que l'invocation de ces deux prétendues Divinités les purifie de telle sorte, qu'ils peuvent ensuite lâcher impunément la bride à toutes leurs passions; persuadez qu'il ne leur en coûtera qu'une invocation si facile, pour expier les crimes les plus énormes.

Les dernières paroles de ce *Fo* mourant, donnerent naissance à une Secte particulière d'Athées, qui s'éleva parmi quelques Bonzes; les autres Bonzes ayant de la peine à se dépouiller des préjugés de leur éducation, persévérèrent dans les premières erreurs que leur Maître leur avoit enseignées.

Il y en eut plusieurs qui râcherent d'accorder les uns & les autres par la distinction des deux doctrines, l'une extérieure

térieure, & l'autre intérieure. La première, qui étoit à la portée du Peuple, préparoit les esprits à recevoir la seconde, qui ne convenoit qu'aux esprits plus élevés : & pour faire mieux comprendre leur pensée, ils se servoient de cet exemple.

La doctrine extérieure, disoient-ils, est par rapport à la doctrine intérieure, ce qu'est le cinre à l'égard de la voûte qu'on bâtit. Cet assemblage de charpente n'est nécessaire que pour soutenir les pierres, qui servent à construire la voûte ; aussitôt qu'elle est achevée, la charpente devient inutile, & on la renverse. De même il n'est plus question de doctrine extérieure, dès qu'on a embrassé la doctrine intérieure.

Or voici quelle est la doctrine extérieure qui renferme les principes de la morale des Bonzes, & qu'ils ont grand soin de débiter. Ils disent qu'il y a une grande différence entre le bien & le mal ; qu'après la mort il y a des récompenses pour ceux qui ont pratiqué le bien, & des supplices, dont on punit ceux qui ont fait le mal ; qu'il y a des lieux destinés pour les âmes des uns & des autres, où elles sont placées selon leur mérite ; que le Dieu *Fo* est né pour sauver les hommes, & remettre dans la voye du salut ceux qui s'en écartent ; que c'est lui qui expie leurs péchez, & qui leur procure une heureuse renaissance dans l'autre monde ; qu'il y a cinq préceptes à observer : le premier défend de tuer aucune créature vivante ; le second, de prendre le bien d'autrui ; le troisième, de se souiller par l'impureté ; le quatrième, de mentir ; & le cinquième, de boire du vin.

Mais sur-tout il ne faut pas manquer de pratiquer certaines œuvres de miséricorde qu'ils prescrivent. Traitez-bien les Bonzes, disent-ils, & fournissez-leur tout ce qui est nécessaire à leur subsistance : bâtissez-leur des Monastères & des Temples, afin que par leurs prières, & par les pénitences qu'ils s'imposent pour l'expiation de vos péchez, ils vous

délivrent des peines auxquelles vous seriez sujets. Aux obseques de vos parens, brûlez des papiers dorez & argentés, des habits & des étoffes de soye : tout cela dans l'autre monde se change en or, en argent, en véritables habits. Par ce moyen vos parens défunts ne manquent point des choses qui leur sont nécessaires, & ils ont de quoi se concilier les dix-huit gardiens des Enfers, qui ; sans ce secours seroient inexorables, & leur seroient sentir tout le poids d'une rigueur inflexible. Que si vous négligez l'observation de ces Commandemens, songez qu'après votre mort vous serez en proie aux plus cruels tourmens ; & que votre âme, par une longue suite de Métempsycofes, passera dans l'âme des plus vils animaux : vous renaîtrez sous la forme d'un mulet, d'un cheval, d'un chien, d'un rar, ou de quelque autre bête encore plus méprisable.

Il n'est pas aisé de dire jusqu'où va la crainte & l'effroi que ces chimères jettent dans l'esprit crédule & superstitieux des Chinois. Une seule histoire le fera connoître : c'est le Pere le Comte qui la rapporte, comme étant arrivée à lui-même ; lorsqu'il demouroit dans la Province de *Chen si*.

« On m'appella, dit-il un jour, pour
 » donner le Baptême à un malade : c'é-
 » roit un vieillard de soixante-dix ans,
 » qui vivoit d'une petite pension, dont
 » l'Empereur l'avoit gratifié. Dès que
 » j'entrai en sa chambre : *Que je vous*
 » *suis obligé, mon Pere*, me dit-il ; *vous m'al-*
 » *lez délivrer de bien des peines*. Non-seu-
 » lement, lui répondis-je, le Baptême
 » délivre de l'Enfer, mais il conduit en-
 » core à une vie bienheureuse. Quel bon-
 » heur pour vous d'aller au Ciel jouir
 » éternellement de Dieu ! *Je n'entens pas*
 » *bien*, repartit le malade, *ce que vous me*
 » *dites*, & peut-être aussi ne me suis-je pas
 » bien expliqué : vous sçavez, mon Pere,
 » que je vis depuis long-tems des bienfaits de
 » l'Empereur. Les Bonzes, parfaitement bien
 » instruits de ce qui se passe en l'autre monde,

« m'assurent que par reconnaissance je serai
 « obligé après ma mort de le servir ; & qu'in-
 « failliblement mon ame passera dans l'un de
 « ses chevaux de poste , pour porter dans les
 « Provinces les dépêches de la Cour. C'est pour
 « cela qu'ils m'exhortent à bien faire mon de-
 « voir, dès que j'aurai pris ce nouvel état ; à ne
 « point broncher, à ne point ruer, à ne point mor-
 « dre, à ne blesser personne : courez bien, me
 « disent-ils, mangez peu, soyez patient, par-
 « là vous attirerez la compassion des Dieux,
 « qui souvent d'une bonne bête, font à la fin
 « un homme de qualité, & un Mandarin
 « considérable. Je vous avoie, mon Pere, que
 « cette pensée me fait frémir, & je n'y songe
 « jamais sans trembler : j'y songe néanmoins
 « toutes les nuits, & il me semble quelque-
 « fois durant le sommeil que je suis déjà sous
 « le harnois, prêt à courir au premier coup de
 « fouet du postillon. Je me réveille tout en eau,
 « & à demi troublé, ne sachant plus si je
 « suis encore homme, ou si je suis devenu che-
 « val. Mais, hélas ! que deviendrai-je, quand
 « ce ne sera plus un songe ? »

Voici donc, mon Pere, le parti que j'ai
 « pris. On m'a dit que ceux de votre Reli-
 « gion ne sont point sujets à ces miseres ; que
 « les hommes y sont toujours hommes, &
 « qu'ils se trouvent tels en l'autre monde,
 « qu'ils étoient en celui-ci. Je vous supplie de
 « me recevoir parmi vous. Je sçai bien que vo-
 « tre Religion est difficile à observer ; mais
 « fût-elle encore plus rude, je suis prêt de l'em-
 « brasser ; & quoiqu'il m'en coûte, j'aime
 « encore mieux être Chrétien que de devenir
 « bête. Ce discours, & l'état présent du
 « malade, me firent compassion ; mais
 « faisant ensuite réflexion que Dieu se
 « sert même de la simplicité & de l'igno-
 « rance, pour conduire les hommes à la
 « vérité, je pris de-là occasion de le dé-
 « tromper de ses erreurs, & de le met-
 « tre dans la voye du salut. Je l'instruisis
 « long-tems : il crut enfin ; & j'eus la
 « consolation de le voir mourir, non-
 « seulement avec des sentimens plus rai-
 « sonnables, mais encore avec toutes les
 « marques d'un bon Chrétien. »

On voit que si les Chinois sont les dupes

d'une doctrine aussi absurde & aussi ridi-
 cule, que celle de la Métempsychose ; les
 Bonzes, qui ont tant de zèle à la répandre,
 n'en retirent pas un petit avantage. Elle
 sert merveilleusement à toutes les fourbe-
 ries qu'ils employent pour arracher des
 aumônes, & grossir leurs revenus : tirez
 de la lie du Peuple, & entretenus dès
 leur enfance dans une profession oisive,
 ils trouvent dans la Métempsychose de
 quoi autoriser les ruses & les artiffices
 qu'ils mettent en œuvre, pour intéresser
 la libéralité des Peuples.

On en peut juger par le trait suivant.
 C'est le même Pere le Comte qui le rap-
 porte.

« Deux de ces Bonzes, dit-il, voyant
 « un jour dans la cour d'un riche Payfan
 « deux ou trois gros canards, se proster-
 « nerent devant la porte, & se prirent à
 « gémir & à pleurer amèrement. La bon-
 « ne femme, qui les aperçut de sa cham-
 « bre, sortit pour apprendre le sujet de
 « leur douleur. Nous sçavons, lui dirent-
 « ils, que les ames de nos peres ont passé
 « dans le corps de ces animaux ; & la crainte
 « où nous sommes, que vous ne les fassiez
 « mourir, nous fera assurément mourir nous-
 « mêmes de douleur. Il est vrai, dit la Pay-
 « sanne, que nous avions résolu de les ven-
 « dre : mais puisque ce sont vos peres, je
 « vous promets de les conserver. »

« Ce n'est pas ce que les Bonzes pré-
 « tendoient. Peut-être, dirent-ils, que vo-
 « tre mari n'aura pas la même charité ; &
 « vous pourriez compter que nous perdrons la
 « vie, si leur arrive quelque accident. »

« Enfin après un long entretien, cer-
 « te bonne Payfanne fut si touchée de
 « leur douleur apparente, qu'elle leur
 « donna les canards à nourrir durant
 « quelque tems pour leur consolation.
 « Ils les prirent avec respect, après s'être
 « vingt fois prosternés devant eux : mais
 « dès le soir même ils en firent un festin
 « à leur petite communauté, & s'en nour-
 « rirent eux-mêmes. »

Au reste ces Bonzes sont répandus par-
 tout l'Empire. Ce sont des gens du Pays,

qu'on élève dans ce métier dès leur plus tendre jeunesse. Ces scélérats, pour perpétuer leur Secte, achètent de jeunes enfans de sept à huit ans, dont ils font de petits Bonzes, qu'ils instruisent pendant quinze ou vingt ans pour leur succéder. Ils sont presque tous très-ignorans, & il y en a peu qui sçachent les principes de la doctrine de leur Secte.

Tous les Bonzes ne sont pas également célèbres : il y en a, pour ainsi dire, de tout étage : les uns ont l'emploi de quêter : les autres, en très-petit nombre, qui ont acquis la connoissance des Livres, & qui parlent poliment, sont chargés de visiter les Lettrez, & de s'insinuer chez les Mandarins. Il y a parmi eux des vieillards vénérables ; ce sont ceux-là qui président aux assemblées des femmes. Ces assemblées sont néanmoins très-rares, & ne se pratiquent pas partout.

De plus, bien que les Bonzes n'ayent pas une Hiérarchie parfaite, ils ont cependant des supérieurs qu'ils appellent *Ta ho chang*, c'est-à-dire, Grands Bonzes ; & ce rang où on les élève, ajoute beaucoup à la réputation que leur âge, leur extérieur grave & modeste, & leur hypocrisie leur avoit acquise. On trouve par tout des Monastères de ces Bonzes ; mais tous ne sont pas également fréquentés par le concours des Peuples.

Il y a dans chaque Province certaines Montagnes, où se trouvent des Temples d'Idoles, plus accréditez que tous les autres. On va de fort loin en pèlerinage à ces Temples. Ces Pèlerins, dès qu'ils sont au bas de la Montagne, s'agenouillent, & se prosternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent faire le pèlerinage, chargent quelques-uns de leurs amis de leur acheter une grande feuille imprimée, & marquée à un certain coin par les Bonzes. Au milieu de la feuille est la figure du Dieu *Fo*. Sur l'habit de *Fo*, & tout autour de sa figure sont une infinité de petits cercles. Les dévots, & les dévotes

au Dieu *Fo*, ont pendu au col, ou autour du bras une sorte de Chapelet composé de cent grains médiocres, & de huit plus gros : à la tête se trouve un gros grain de la figure de ces petites tabatières faites en forme dealebasse. C'est en roulant ces grains entre leurs doigts, qu'ils prononcent ces paroles mystérieuses *O mi to fo*, auxquelles eux-mêmes ne comprennent rien. Ils font de plus cent génuflexions ; après quoi ils marquent d'un trait rouge un de ces cercles, dont la figure est toute couverte.

De tems en tems on invite les Bonzes à venir à la maison pour y faire des prières, & pour sceller & authentifier le nombre des cercles qui en ont été remplis. On les porte en pompe aux funérailles dans un petit coffre bien scellé par les Bonzes : c'est ce qu'ils appellent *Lou in*, c'est-à-dire, passe-port pour le voyage de cette vie en l'autre. Ce passe-port ne s'accorde point, qu'il n'en coûte quelques taëls : mais, disent-ils, on ne doit point plaindre cette dépense, puisqu'on est assuré d'un voyage heureux.

Parmi ces Temples de faux Dieux, on en voit plusieurs de célèbres par la beauté & la grandeur des Bâtimens, & par les figures bizarres des Idoles. Il y en a de si monstrueuses, que les pauvres Chinois en les voyant, se prosternent quelquefois incontinent à terre, & la barrant du front à plusieurs reprises, tant ils sont saisis de frayeur.

Comme ces Bonzes n'ont d'autre vûe que d'amasser de l'argent ; & que d'ailleurs, quelque réputation qu'ils se soient faite, ils ne sont qu'un amas de la canaille de l'Empire ; ils sçavent à merveille l'art de ramper devant tout le monde. Ils affectent une douceur, une complaisance, une humilité, & une modestie, qui éblouit d'abord. Les Chinois, qui ne pénètrent pas plus avant, les prennent pour autant de Saints ; sur-tout lorsqu'à cet extérieur ils joignent un jeûne rigoureux, qu'ils se relèvent plu-

fiens fois la nuit pour adorer Fo, & qu'ils paroissent se sacrifier en quelque sorte pour le bien public.

Dans le dessein de se faire un mérite auprès des Peuples, & de s'attirer une compassion qui excite leurs libéralitez, ils se donnent en spectacle par de rudes pénitences qu'ils font dans les rues, & au milieu des Places publiques. Il y en a à qui on a attaché au col & aux pieds de grosses chaînes longues de plus de trente pieds, qu'ils traînent dans les rues avec beaucoup de peine. Ils s'arrêtent aux portes de chaque maison. Vous voyez, disent-ils, ce qu'il nous en coûte pour expier vos fautes; pouvez-vous ne pas nous accorder quelque légère aumône?

On en voit d'autres dans les carrefours & dans les lieux les plus fréquentés, qui se mettent en sang, en se frappant la tête de toute leur force avec une grosse pierre. Mais parmi ces sortes de pénitences, il n'y en a guères de plus surprenante que celle d'un jeune Bonze, dont le Père le Comte fut témoin. Voici comme il la rapporte.

« Je rencontrai un jour au milieu d'un Village un jeune Bonze débonnaire, doux, modeste, & tout propre à demander l'aumône, & à l'obtenir. Il étoit debout dans une chaise bien fermée, & hérissée en dedans de longues pointes de cloux fort pressés les uns auprès des autres, de manière qu'il ne lui étoit pas permis de s'appuyer sans se blesser. Deux hommes gagez le portent fort lentement dans les maisons, où il prioit les gens d'avoir compassion de lui. »

« Je me suis, disoit-il, enfermé dans cette chaise pour le bien de vos âmes, résolu de n'en sortir jamais, jusqu'à ce que l'on ait acheté tous ces cloux (il y en avoit plus de deux mille) chaque clou vaut dix sols; mais il n'y en a aucun qui ne soit une source de bénédictions dans vos maisons. Si vous en achetez, vous pratiquerez un acte de vertu héroïque, & ce sera une aumône

que vous donnerez, non aux Bonzes, à qui vous pouvez d'ailleurs faire vos charitez, mais au Dieu Fo, à l'honneur duquel nous bâtissons un Temple. »

« Je passois alors par ce chemin: ce Bonze me vit, & me fit, comme aux autres, le même compliment. Je lui dis qu'il étoit bien malheureux de se tourmenter ainsi inutilement en ce moment; & je lui conseillai de sortir de sa prison, pour aller au Temple du vrai Dieu se faire instruire des vérités célestes, & se soumettre à une pénitence moins rude & plus salutaire.

« Il me répondit avec beaucoup de douceur & de sang froid, qu'il m'étoit bien obligé de mes avis; mais qu'il me le feroit encore davantage, si je vouloit acheter une douzaine de ces cloux, qui me porteroient assurément bonheur dans mon voyage. »

« Tenez, dit-il, en se tournant d'un côté, prenez ceux-ci; foi de Bonze, ce sont les meilleurs de ma chaise, parce qu'ils m'incommodent plus que les autres, cependant ils sont tous de même prix. Il proféra ces paroles d'un air, & avec une action, qui en toute autre occasion m'auroit fait rire; mais pour lors son aveuglement me faisoit pitié, & je fus pénétré de douleur à la vue de ce misérable captif du Démon, qui souffroit plus pour se perdre, qu'un Chrétien n'est obligé de souffrir pour se sauver. »

C'est le même motif de se procurer des aumônes, qui porte les Bonzes à se transporter à l'instant dans toutes les maisons, où on les appelle, chez le pauvre comme chez le riche. Ils y vont en tel nombre qu'on le souhaite; ils y demeurent tant qu'on veut: & quand il y a quelque assemblée de femmes, ce qui est rare, & ne se pratique, comme j'ai dit ci-dessus, qu'en quelques endroits, ils amènent quelquefois avec eux un grand Bonze, qui est distingué des autres par la place qu'il prend, par le respect que les autres Bonzes lui rendent, & par ses habits de cérémonie, qui ne peuvent être por-

tez que par des Bonzes de son rang.

Ces assemblées de Dames sont d'un bon revenu pour ces Bonzes. Il y a dans chaque Ville plusieurs sociétés de dix, quinze, vingt femmes, plus ou moins. Elles sont la plupart de bonne famille & sur l'âge, ou bien veuves, & ont par conséquent quelque argent, dont elles peuvent disposer. On les fait Supérieures de la Communauté tour à tour, chacune pendant un an. C'est ordinairement chez la Supérieure, que se tiennent les assemblées : & afin que les choses s'y passent dans l'ordre, toutes les autres contribuent une certaine somme d'argent pour la dépense commune.

Le jour qu'on tient l'assemblée, vient un Bonze déjà sur l'âge, qui y préside, & qui entonne les Antiennes de *Fo*. Les dévotes entrent dans le Chœur ; & après qu'on a bien crié, *O mi to fo*, & bien battu de petits chaudrons, on se met à table, & l'on se régale : mais ce n'est-là que la cérémonie ordinaire.

Aux jours plus solennels, on pare la maison de plusieurs Idoles, que les Bonzes placent en cérémonie, & de plusieurs peintures grotesques, qui représentent en cent façons les peines qu'on souffre dans l'Enfer. Les prières & les festins durent sept jours. Le grand Bonze est soutenu de plusieurs autres Bonzes, qui forment le chœur.

Pendant ces sept jours un des principaux soins est de préparer, & de consacrer les trésors pour l'autre monde. Pour cela, on bâtit un corps de logis de papier peint & doré : c'est un ouvrage fort propre, & où il ne manque pas la moindre pièce d'une maison parfaite. On remplit ce petit Palais d'un grand nombre de boîtes de carton peintes & vernissées : c'est dans ces boîtes que sont les lingots d'or & d'argent, c'est-à-dire, de papier doré. Il y en a plusieurs centaines qui servent à se rédimmer des supplices terribles qu'*Yen wang*, c'est-à-dire, le Roy d'Enfer fait souffrir à ceux qui

n'ont rien à lui donner. On en met à part une vingtaine, pour gagner les gens du Tribunal de ce Roy des ombres. Le reste, aussi-bien que la maison, c'est pour se loger, pour vivre, & pour acheter quelque Charge en l'autre vie. On ferme toutes ces petites boîtes avec des cadenas de papier : puis on ferme le logis, & l'on en garde soigneusement les clefs.

Quand la personne, qui a fait tous ces frais, vient à mourir : on brûle le tout avec un grand sérieux : puis on brûle les clefs de la maison & des petits coffres, afin qu'elle puisse les ouvrir, & en tirer son or & son argent, qui n'est plus alors de simple papier, mais qui s'est changé en argent fin, & en or excellent. *Yen wang* n'est point à l'épreuve de ce doux métal, rien n'est plus aisé que de le corrompre.

Cette espérance, jointe à tout cet extérieur, qui donne dans les yeux, fait une telle impression sur l'esprit des pauvres Chinois, qu'il n'y a qu'un miracle extraordinaire de la grace qui puisse les détromper. Au reste, cet exercice de Religion est parfaitement libre : on célèbre ces sortes de fêtes, quand la fantaisie en prend ; & l'on n'a jamais que de bonnes paroles de rous ces Charlatans de Bonzes, qui vous promettent une longue vie, de grands honneurs pour vos enfans, l'abondance des biens en ce monde, & par dessus tout un grand bonheur dans l'autre.

Telles sont les extravagances, dont ces imposteurs amusent la crédulité des Peuples. Ils se sont acquis tant d'autorité sur les esprits, qu'on voit par tout des Idoles que les aveugles Chinois invoquent sans cesse, sur-tout dans le tems de leurs maladies, lorsqu'ils entreprennent quelque voyage, ou lorsqu'ils se trouvent en péril.

Dans le voyage que le Pere de Fontaney fit de Siàm à la Chine, sur une somme Chinoise, il fut témoin de toutes leurs cérémonies, aussi ridicules que su-

persticieuses. Ils avoient, dit-il, à la poupe de leur Vaisseau une petite Idole toute noire de la fumée d'une lampe, qui brûloit continuellement en son honneur : avant que de se mettre à table, ils lui offroient les viandes préparées pour le repas : deux fois le jour ils jetoient de petites gondoles de ce même papier, afin que s'occupant à renverser ces petits vaisseaux, elle épargnât le leur.

Que si nonobstant ces présens & ces offrandes, les flots de la mer venoient à être agitez extraordinairement par l'esprit, qui, selon eux, les gouverne. Ils mettoient au feu beaucoup de plumes, dont la fumée & la mauvaise odeur empestoient l'air ; & ils prétendoient pat-là conjurer la tempête, & écarter bien loin ce mauvais Démon. Mais ce fut à la vûe d'une Montagne, qu'on découvrit en passant le Canal de la *Cochinchine*, & où l'on a bâti un Temple d'Idoles, qu'ils se surpassèrent eux-mêmes dans leurs superstitions.

Après avoir offert des viandes, allumé des cierges, brûlé des parfums, jeté diverses figures de papier doré dans la mer, & s'être prosterné une infinité de fois ; les Matelots préparèrent un petit Vaisseau fait de planches, & long d'environ quatre pieds : il avoit ses mâts, ses cordages, ses voiles, & ses banderoles, sa boussole, son gouvernail, sa chaloupe, son canon, ses vivres, ses marchandises, & même son livre de compte. On avoit disposé à la poupe, à la proue, & sur les cordages, autant de petites figures de papier peint, qu'il y avoit d'hommes sur le Vaisseau. On posa cette machine sur un brancard, on la leva avec cérémonie, on la promena par le Vaisseau au bruit d'un tambour & d'un bafin d'airain. Un Matelot habillé en Bonze, conduisoit la marche, & s'escrimoit d'un long bâton, en poussant de grands cris. Enfin elle fut descendue lentement dans la mer, & on la suivit des yeux, aussi loin qu'il fut possible. Ce prétendu Bonze monta sur la Dunette, où il

continua ses acclamations, en lui souhaitant un heureux voyage.

Comme il y a des assemblées de femme où président les Bonzes, il y a aussi des assemblées d'hommes qu'on appelle les *Jeûneurs*, *Tchang tchai*. Chaque assemblée a son Supérieur, qui est comme le Maître des autres, & qui a sous lui bon nombre de Disciples qu'on appelle *Touti*. Ils lui donnent le nom de *Sseé fou*, qui veut dire *Docteur-pere*.

Lorsqu'on a de l'industrie, ou qu'on s'est fait quelque réputation, on parvient aisément à cette Charge. On conserve dans une famille quelque vieux Livre écrit à la main, qui a passé de pere en fils depuis plusieurs années. Ce Livre est rempli de prières impies que personne n'entend ; il n'y a que le Chef de la Famille qui sçache les réciter. Quelquefois ces prières sont suivies d'effets surprenans ; il n'en faut pas davantage pour élever un homme à la qualité de *Sseé fou*, & pour lui gagner quantité de Disciples.

Les jours que doit se tenir l'assemblée, tous les Disciples sont avertis de s'y rendre, & nul n'oseroit y manquer. Le Supérieur est assis dans le fond de la Salle & au milieu ; chacun vient se prosterner devant lui, & va ensuite se ranger modestement à droite & à gauche sur deux lignes. Quand le tems est venu, on récite ces prières secrètes & impies, & l'on finit par se mettre à table, & se plonger dans la débauche : car ce sont de plaisans jeûneurs, que les jeûneurs de la Chine. A la vérité ils s'interdisent pour toute la vie l'usage de la viande, du poisson, du vin, des oignons, de l'ail, & de tout ce qui échauffe ; mais ils sçavent bien s'en dédommager par d'autres mets qu'ils se procurent, & surtout par la liberté qu'ils ont de manger autant de fois qu'ils veulent, à toutes les heures du jour.

Il ne faut pas croire non plus que cette sorte d'abstinence, coûte beaucoup à un Chinois : on en voit une infinité, qui, sans être Jeûneurs de profession,

se contentent de ris & d'herbes pour leur nourriture, faute d'avoir de quoi acheter de la viande. On ne doit pas de même s'étonner que ceux de cette Secte soient si fort attachés à cette abstinence, que rien ne puisse la leur faire rompre. C'est pour eux un métier facile, dont ils retirent d'assez bons revenus.

Quand on est une fois parvenu au degré de *Sse fou*, & qu'on a scû se faire un grand nombre de Disciples; le tribut que chaque Disciple est obligé de payer aux jours qu'on s'assemble, monte dans une année à une somme assez considérable: outre que le métier de jeûneur est un excellent vernis qu'on passe sur tous les désordres d'une vie infame & libertine, & qu'on se met dans une réputation de sainteté, qui s'acquiert à très-peu de frais.

Enfin il n'y a point de stratagèmes, nide ridicules inventions, auxquelles ces Ministres de Satan n'ayent recours, pour maintenir leurs dévots & dévotes dans l'attachement qu'ils ont au culte du Dieu *Fo*, & pour les aliéner des Prédicateurs de l'Evangile. Tantôt ils leur font accroire que ces Européens, qui se sont introduits depuis plus d'un siècle dans l'Empire, ne cherchent qu'à se fortifier par le nombre de leurs Disciples, pour exécuter des desseins pernicieux à l'Etat; qu'ils se font des Disciples à force d'argent; & que l'argent ne leur manque pas, parce qu'ils ont le secret de le contrefaire; tantôt qu'ils arrachent les yeux de leurs Disciples, pour en faire des lunettes & observer les Astres; d'autre fois que leur dessein, en venant à la Chine, est de faire des recrues d'ames, dont il y a disette en Europe; que quand on meurt, après s'être une fois livré à eux, on ne peut plus leur échapper; & que par le moyen de certains sorts qu'ils jettent sur les ames, ils les forcent de passer en Europe. Voyez, ajoutent-ils, à quoi l'on s'expose.

Ces extravagances débitées avec une certaine confiance, & avec un ron d'au-

toriné, ne laissent pas d'imposer à des esprits crédules. Cependant il faut avouer qu'elles ne font pas beaucoup d'impression sur les honnêtes gens: quelque apparence de piété qu'affectent les Bonzes, on connoît leur vie, & on scait que la plupart d'entr'eux sont perdus de débauches: ils n'ont pas même beaucoup d'accès auprès d'un certain Peuple, qui ne pense qu'à vivre, & dont toute la Religion ne consiste qu'en des superstitions bizarres, que chacun se forme à sa fantaisie.

Quoiqu'il en soit, ce n'est encore jusqu'ici que la doctrine extérieure de *Fo*, enseignée par les Bonzes, & ajustée aux ruses & aux artifices qui leur servent à tromper la crédulité des Peuples. Il n'est pas donné à tout le monde d'entrer dans les mystères de la doctrine intérieure; le Peuple grossier, & le commun des Bonzes n'en est pas capable. Il faut, pour y être initié, avoir un esprit sublime, & propre à acquérir la plus haute perfection.

Cette doctrine intérieure est celle que *Fo* enseigna dans les derniers instans de sa vie, & que ses Disciples, en qui il avoit le plus de confiance, ont pris soin d'expliquer & de répandre. Il ne faut qu'exposer ce ridicule système, pour faire connoître jusqu'à quel excès de folie & d'extravagance peut conduire la biffarerie de l'esprit humain.

Voici donc quelle est cette doctrine, que les Maîtres de la Secte prétendent être la seule qui soit véritable & solide. Ils enseignent que le principe & la fin de toutes choses, c'est le vuide, ou le néant; que c'est du néant que nos premiers parens ont tiré leur origine, & que c'est au néant qu'ils sont retournés après leur mort; que le vuide est ce qui constitue notre Etre & notre substance; que c'est de ce néant, & du mélange des élémens que sont sorties toutes les productions, & qu'elles y retournent dans la suite; que tous les Etres ne diffèrent les uns des autres, que par leurs figures & leurs qualitez; de même, qu'il

n'y a que les qualitez diverses qui mettent de la différence entre la neige, la glace, & la grêle; de même encore que du même métal on fait un homme, un lion, ou quelqu'autre animal; & qu'après avoir fait fondre tous ces Etres, ils perdent aussi-tôt leurs figures & leurs qualitez, & ne sont plus qu'une même substance.

Ainsi, disent-ils, tous les Etres, soit animez, soit inanimez, quoique différens par leurs qualitez & leurs figures, ne sont tous qu'une même chose, indistincte du même principe; ce principe est quelque chose d'admirable; il est très-pur, exempt de toute altération, très-subtil, très-simple, & par sa simplicité, la perfection de tous les Etres; enfin il est très-parfait, & dans un continuel repos, sans avoir ni vertu, ni puissance, ni intelligence: bien plus, son essence consiste à être sans intelligence, sans action, sans desirs; pour vivre heureux, il faut s'efforcer par de continuelles méditations, & par de fréquentes victoires remportées sur soi-même, de devenir semblable à ce principe, & pour cela s'accoutumer à ne faire rien, à ne vouloir rien, à ne sentir rien, à ne penser à rien; il n'est plus question de vices ou de vertus, de peines ou de récompenses, de providence & d'immortalité des ames; toute la sainteté consiste à cesser d'être, & à se confondre avec le néant; plus on approche de la nature de la pierre ou d'un tronc d'arbre, plus on se perfectionne; enfin c'est dans l'indolence & l'inaction, dans la cessation de tous desirs, dans la privation des mouvemens du corps, dans l'anéantissement de toutes les facultez de l'ame, & dans la suspension générale de tous sentimens, que consiste la vertu & le bonheur; quand un homme est une fois parvenu à ce bienheureux état, il n'y a plus pour lui de vicissitude & de transmigration, il n'a plus d'avenir à craindre, parce qu'à proprement parler, il n'est rien, ou s'il est quelque chose, il est heureux, & pour tout dire en

un mot, il est parfaitement semblable au Dieu *Fo*.

Cette doctrine ne laissa pas de trouver des partisans, même à la Cour, où quelques Grands l'embrassèrent. L'Empereur *Kaoïsong* en fut si fort entêté, qu'il remit le gouvernement de l'Empire à son fils adoptif, pour se livrer entièrement à ces folles & stupides méditations.

Cependant la plupart des Lettrez s'éleverent contre cette Secte de faux contemplatifs, & entr'autres un *Colao* célèbre, nommé *Paoï guei*, zélé Disciple de Confucius: ils la combattirent de toutes leurs forces, en faisant voir que cette apathie, ou plutôt cette monstrueuse stupidité qu'on s'efforce d'acquérir, en ne faisant rien, en ne pensant à rien, est le renversement de la morale, & de la société civile; que l'homme n'est élevé au dessus des autres Etres, que parce qu'il pense, qu'il raisonne, qu'il s'applique à connoître la vertu, & à la pratiquer; que d'aspirer à cette folle inaction, c'est renoncer aux devoirs les plus essentiels, c'est anéantir les rapports nécessaires, qui sont entre le pere & les enfans, le mari & la femme, le Prince & ses sujets; qu'enfin si cette doctrine étoit suivie, elle réduiroit tous les membres de l'état à une condition beaucoup inférieure à celle des bêtes.

C'est ainsi que la Chine se vit en proie à toutes sortes d'opinions ridicules & extravagantes. Quoique les Lettrez combattent ces diverses Sectes, qu'ils les traitent même d'Hérésies, qu'ils aient fait naître plusieurs fois à la Cour la pensée de les abolir dans toute l'étendue de l'Empire; on les a toujours tolérées jusqu'ici, soit par la crainte d'exciter des troubles parmi le Peuple, qui est fort entêté de ses Idoles; soit qu'elles aient des protecteurs secrets parmi les Sçavans, dont plusieurs, qui ont été tirez de la lie du Peuple, ont de la peine à se déprendre des superstitions, dans lesquelles ils sont nez, & qu'ils ont succées avec le lait. On se con-

tente de les condamner en général comme des Hérésies; & c'est ce qui se pratique tous les ans à *Peking*.

C'est cet amas monstrueux de superstitions, de Magie, d'Idolatrie, & d'Athéisme, qui ayant infecté de bonne heure l'esprit de plusieurs Lettrez a enfanté parmi eux une Secte, qui tient lieu de Religion ou de Philosophie; car on ne sçait pas bien ce qu'on en doit penser, & il est à croire qu'ils ne le sçavent pas eux-mêmes.

De la Secte de quelques Lettrez de ces derniers tems.

Les Docteurs modernes, Auteurs d'une nouvelle doctrine, par laquelle ils prétendent éclaircir ce qu'il y avoit d'obscur dans les anciens Livres, parurent sous le regne de la dix-neuvième Famille des *Song*, plus de mille ans après que l'idolatrie eût pénétré dans la Chine. Les troubles que les différentes Sectes & les guerres causèrent dans l'Empire, en bannirent tout-à-fait l'amour des Sciences, & y introduisirent l'ignorance & la corruption des mœurs, qui y regnèrent pendant plusieurs siècles.

Il se trouva alors peu de Docteurs capables de réveiller les esprits d'un assoupissement si général. Mais le goût que la Famille Impériale des *Song* prit pour les Livres anciens, & l'estime qu'elle fit des gens habiles, inspirèrent peu à peu de l'émulation pour les Lettres. On vit s'élever parmi les premiers Mandarins, des hommes de mérite & d'esprit, qui entreprirent de commenter, non-seulement les anciens Livres Canoniques, mais encore les interprétations de ces Livres faites par Confucius, par Mencius son Disciple, & par d'autres célèbres Ecrivains.

Ce fut en l'année 1070. depuis la Naissance de Jesus-Christ, qu'on vit paroître ces Interprètes, qui se firent une grande réputation. Les plus célèbres furent *Tchu tse*, & *Tching tse*, qui publièrent leurs Ouvrages sous le regne du dixième Prince de la Famille des *Song*. *Tchu bi* se distingua tellement des autres par sa capacité, qu'on l'hono-

ra du nom de Prince des Lettrez. Quoique ces Auteurs fussent en réputation il y a cinq ou six cens ans, on ne fait pas difficulté de les regarder comme des Auteurs modernes, sur-tout quand on les compare aux anciens Interprètes, qui les précéderent de quinze siècles.

Enfin vers l'an 1400. de Jesus-Christ l'Empereur *Yong lo*, troisième Prince de la vingt-unième Famille de *Tai ming*, choisit quarante-deux Docteurs des plus habiles, auxquels il ordonna de faire un corps de doctrine, qui pût être suivi des Sçavans, & de s'attacher sur-tout aux Commentaires de *Tchu tse*, & de *Tching tse*, qui fleurissoient sous la Race des *Song*.

Ces Mandarins s'appliquèrent à cet ouvrage; & outre l'interprétation qu'ils firent des Livres Canoniques, & des Ouvrages de Confucius & de Mencius, ils en composèrent un autre, qui contenoit vingt Volumes, & qu'ils intitulerent *Sing li ta tsuen*, c'est-à-dire, de la nature, ou de la Philosophie naturelle. Ils suivirent, comme on le leur avoit prescrit, la doctrine de ces deux Ecrivains, qui n'avoient que trois siècles d'antiquité: & pour ne pas paroître abandonner le sens & la doctrine des anciens Livres si respectez dans tout l'Empire, ils tâcherent, par de fausses interprétations, & en leur donnant des sens forcez, de les amener à leurs idées particulières.

L'autorité de l'Empereur, la réputation de ces Mandarins, leur stile ingénieux & poli, les matieres nouvelles qu'ils

traisoient d'une maniere propre à picquer la curiosité, le soin qu'ils eurent de vanter leur intelligence dans le vrai sens des anciens Livres; tout cela donna du crédit à leurs Ouvrages, & plusieurs Lettrez s'y laisserent surprendre.

Ces nouveaux Docteurs prétendirent que leur doctrine étoit fondée sur celle de l'*Y king*, le plus ancien des Livres Chinois, dont nous avons déjà parlé: mais ils s'expliquerent d'une maniere obscure, remplie d'équivoques & de contradictions, se servant d'expressions propres à persuader qu'ils n'avoient garde d'abandonner l'ancienne doctrine, & se faisant réellement une doctrine nouvelle, parlant en apparence, comme les anciens, de l'objet du culte primitif, & donnant à ces paroles un sens impie, qui détruisoit toute sorte de culte. Voici leur système, qu'il n'est pas aisé de débrouiller, & que vraisemblablement ceux qui l'ont inventé, n'entendent guères eux-mêmes.

Ils donnerent au Principe de toutes choses le nom de *Tai ki*, & comme ce nom, de l'aveu même de *Tchu tse*, qu'ils suivent dans leur système, n'a jamais été connu, ni de *Fo hi* Auteur de l'*Y king*, & Fondateur de la Monarchie, ni de *Ven vang*, & de *Tcheou kong* son fils ses interprètes, qui ne sont venus que dix-sept cens ans après *Fo hi*, selon l'opinion de plusieurs Chinois, ils s'appuyent de l'autorité de Confucius.

Cependant, selon le Pere Couplet, très-versé dans l'intelligence des Livres Chinois, ce Prince des Philosophes, n'en a parlé qu'une seule fois; & encore n'est-ce que dans un court Appendice, qu'il a mis au bout du Livre, qui contient ses interprétations de l'*Y king*, & où il dit, que la transmutation contient le *Tai ki*, & que celui-ci produit deux qualitez, le parfait & l'imparfait; que ces deux qualitez produisent quatre images; & que ces quatre images produisent huit figures.

A la réserve de ce seul texte, il n'est

parlé nulle part du *Tai ki*, ni dans les cinq Livres Canoniques appelez *Ou king* (a), ni dans les quatre Livres de Confucius & de Mencius. Aussi les quarante-deux Docteurs disent-ils, qu'ils sont redevables aux deux Interprètes qui ont écrit sous la Famille des *Song*, d'avoir découvert cette doctrine profonde & cachée, qui avoit été ignorée de toute l'antiquité.

Quoiqu'ils disent que ce *Tai ki* est un je ne sçai quoi, qu'il n'est pas possible d'expliquer, qui est séparé des imperfections de la matiere, & auquel on ne peut pas donner de nom qui lui convienne; ils s'efforcent néanmoins d'en donner quelque idée, qui puisse autoriser leur sentiment: & comme ces deux mots *Tai ki* signifient grand Pole, ou grand faite: ils disent qu'il est, par rapport à tous les Etres, ce qu'est le faite par rapport à un Edifice; qu'il sert à unir ensemble, & à conserver toutes les parties de l'Univers, de même que le faite assemble & soutient toutes les parties qui composent le toit d'un Edifice.

Ailleurs ils le comparent à la racine de l'arbre, & à l'essieu d'un chariot: ils l'appellent le pivot, sur lequel tout roule; la base, la colonne, & le fondement de toutes choses. Ce n'est pas, disent-ils, un Etre chimérique, qui soit semblable aux vuides de la Secte des Bonzes: c'est un Etre réel, qui existe véritablement, c'est ce qu'on conçoit qui existe avant toutes choses, & qui n'est pas distingué des choses avant lesquelles il existe, qui est une même chose avec le parfait & l'imparfait, le Ciel, la Terre, & les cinq Elémens; en sorte que chaque chose peut être appelée à sa maniere *Tai ki*.

Ils disent encore, qu'on doit le concevoir comme quelque chose d'immuable, & qui est en repos: lorsqu'il se meut, il produit l'*Yang*, qui est une matiere parfaite, subtile, agissante, & dans un continuel mouvement: lorsqu'il se repose, il produit l'*Yn*, qui est une ma-

(a) *Ou*, signifie cinq. *King* est pris-là pour Livre Canonique.

tiere grossière, imparfaite, & sans mouvement. C'est à peu près comme un homme qui se tient en repos lorsqu'il médite profondément sur quelque matière ; & qui passe du repos au mouvement, lorsqu'il explique ce qu'il a médité. C'est du mélange de ces deux matières que naissent les cinq Elémens, qui, par leur union & leur tempérament, forment la nature particulière, & la différence de tous les corps. De-là viennent les vicissitudes continuelles des parties de l'Univers, le mouvement des Astres, le repos de la Terre, la fécondité ou la stérilité des campagnes. Ils ajoutent que cette matière, ou plutôt cette vertu répandue dans la matière, produit, arrange, & conserve toutes les parties de l'Univers ; qu'elle en fait tous les changemens ; & qu'elle est néanmoins aveugle dans ses opérations les plus régulières.

Cependant rien n'est plus surprenant que de lire les perfections que ces Commentateurs modernes attribuent à leur *Tai ki* : ils lui donnent une étendue & une grandeur sans bornes : c'est, disent-ils, un principe très-pur & très-parfait, qui n'a ni commencement ni fin : c'est l'idée, le modèle, & la source de toutes choses : c'est l'essence de tous les Etres. Enfin dans d'autres endroits, ils le regardent comme quelque chose de vivant & d'animé : ils lui donnent le nom d'ame & d'esprit ; ils s'en expliquent même d'une manière à faire croire qu'ils le regarderoient comme la première intelligence qui a produit toutes choses, s'ils s'accordoient avec eux-mêmes ; & si, à force de vouloir concilier le sens des anciens Livres avec leur système, ils ne tomboient pas dans les plus manifestes contradictions. Aussi est-ce la lecture de quelques endroits de leurs Ouvrages, qui a porté des Chinois à élever des Temples en l'honneur de *Tai ki*.

Ce qu'ils appellent *Tai ki*, ils lui donnent aussi le nom de *Li* : c'est, disent-ils encore, ce qui joint à la matière, compose tous les corps naturels ; ce qui

donne à chaque chose tel être en particulier qu'elle a, & qui la rend différente de tous les autres Etres ; & voici comme ils raisonnent : Vous faites d'un morceau de bois un siège, ou une table ; le *Li*, c'est ce qui donne au bois la forme de siège ou de table : rompez ce siège en plusieurs morceaux, brisez cette table ; le *Li* de l'un & de l'autre ne subsiste plus.

Ils raisonnent de même en ce qui concerne la Morale : ils appellent *Li*, ce qui établit le rapport des devoirs réciproques entre le Prince & le sujet, le père & le fils, le mari & la femme : ils donnent pareillement le nom de *Li* à l'ame, en tant qu'elle informe le corps ; & dès qu'elle cesse de l'informer, ce *Li* se détruit à sa manière ; de même à peu près, disent-ils, que l'eau changée en glace, quand la chaleur est assez forte pour la dissoudre, perd le *Li* qui la faisoit glace ; & elle reprend sa première fluidité, & son être naturel.

Enfin après avoir bien disputé sur le *Tai ki* & sur le *Li*, d'une manière fort entortillée, & assez peu intelligible, ils tombent nécessairement dans l'Athéisme, en ce qu'ils excluent toute cause efficiente, surnaturelle, & qu'ils n'admettent d'autre principe, qu'une vertu inanimée & unie à la matière à laquelle ils donnent le nom de *Li*, ou de *Tai ki*.

Mais où ils se trouvent le plus embarrassés, c'est lorsqu'ils veulent éluder le grand nombre de textes clairs des Livres anciens, où il est parlé des esprits, de la justice, de la providence d'un Etre suprême, & de la connoissance qu'il a de ce qui se passe de plus secret dans les cœurs, &c. & qu'ils tâchent de l'ajuster à leur manière de penser toute charnelle : c'est alors qu'ils se jettent en de nouvelles contradictions, & qu'ils détruisent dans un endroit, ce qu'ils établissent comme certain dans un autre. En voici des exemples.

Ils enseignent clairement, que par l'empire que l'ame a sur ses mouvemens

& sur les affections, elle peut parvenir à la connoissance de cette ame suprême, de cette intelligence qui gouverne souverainement toutes choses : que de même, à la vûe de cette maniere admirable, dont les Etres se perpétuent, en sorte que chaque Etre produit toujours & constamment son semblable; on prouve évidemment qu'il y a une grande intelligence, qui conserve, qui gouverne toutes choses, & qui les conduit à leurs fins de la maniere la plus convenable. Ils en viennent jusqu'à nier que ce soit quelque chose d'inanimé & de matériel : ils assurent même que c'est un Esprit, qu'il est indépendant, qu'il renferme la bonté de tous les Etres, & qu'il donne l'être à tout ce qui subsiste.

Il n'est pas étonnant que ces Commentateurs modernes se donnent vainement la torture, pour accorder leurs opinions avec la doctrine des anciens Livres; puisqu'ils principes qu'ils admettent, ne se trouvent nulle part dans l'antiquité Chinoise.

J'ai déjà dit que leur *Tai ki* ne se trouve ni dans l'*Y king*, qui ne consiste que dans une Table de soixante quatre figures, composées de trois cens quatre-vingt-quatre lignes entières ou brisées; ni dans les Interprètes, qui sont venus dix-sept cens ans après *Fo hi*; ni dans le *Chu king*, & les autres Livres Classiques: il ne se trouve qu'une seule fois dans un court Appendice que Confucius a ajouté à ses Interprétations de l'*Y king*. On ne parle aussi nulle part du *Li*, dans le sens que ces nouveaux Commentateurs lui donnent.

C'est donc environ trois mille ans après *Fo hi*, Fondateur de la Monarchie Chinoise, qu'on a vû éclore le fameux *Tai ki*, & seize cens ans après Confucius, qui n'en a parlé qu'une seule fois; & encore les plus habiles Interprètes assûrent-ils, que ce Philosophe n'entendait autre chose par ce mot, que la maniere premiere.

On ne peut néanmoins disconvenir

que ces Commentateurs n'aient rendu service à l'Empire, en réveillant le goût pour les anciens Livres: mais ils ont nuí infiniment à un grand nombre de Lettrez médiocres & peu habiles, qui s'attachant moins à approfondir le texte de ces précieux monumens, qu'à se remplir l'esprit de la doctrine insinuée dans les nouveaux Commentaires, paroissent avoir donné dans une espece d'Athéisme, auquel ils ne se sentoient déjà que trop portez, & par la dépravation de leurs mœurs, & par les superstitions dont ils avoient été imbus dès leur enfance.

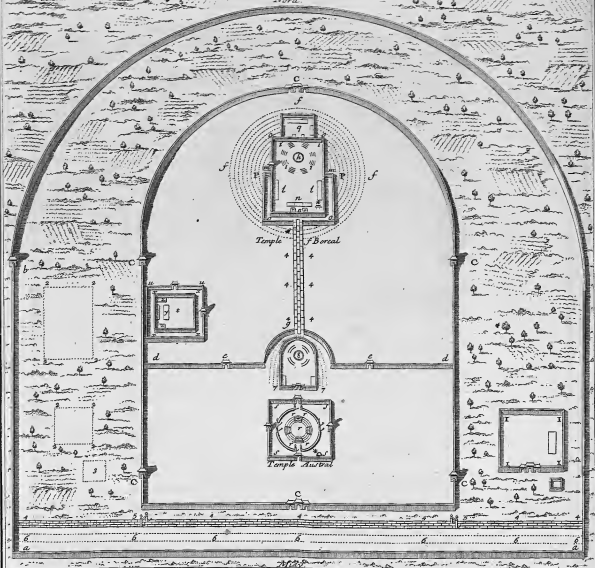
Cependant, si l'on en croit le témoignage d'une foule de Missionnaires, qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans l'Empire, & qui s'y sont rendus très-habiles dans la Science Chinoise, par une constante étude des Livres, & par leur commerce avec les principaux Lettrez, si l'on en croit, dis-je, ce témoignage, comme il paroît raisonnable, & comme en qualité d'Historien, je ne puis me dispenser de le rapporter; les vrais Sçavans n'ont pas donné dans ces folles idées: sans s'arrêter à la glose & aux interprétations des Commentateurs récents, ils ne s'en tiennent qu'au pur texte, selon cette maxime si commune parmi eux: *Attachez-vous au texte, & laissez-là le Commentaire*: *Sin king* pou *sin tchuen*.

En effet, c'est à ce texte, & non à sa glose que tout Lettré a droit d'en appeller: c'est dans ce texte que la doctrine Chinoise est marquée & fixée; & tout ce que peuvent avancer les Glossateurs modernes, est sans autorité, dès qu'on fait voir qu'il est peu conforme au texte des Livres Classiques. Ces vrais Sçavans, uniquement attachés au texte des Livres Classiques, ont la même idée du premier Etre, que les anciens Chinois, & entendent comme eux, par les mots de *Chang ti* & de *Tien*, non pas le Ciel visible & matériel, ou une vertu céleste inanimée & destituée d'intelligence; mais

PLAN DU TIEN-TANG.

ou Temple dédié à Chang-ti ou
Souverain Seigneur du Ciel.

Nord.



a. Encinte extérieure d'une lieue environ de circuit.

b. Porte de l'encinte extérieure, cette porte est unique.

c. Encinte intérieure avec six portes.

d. Muraille de séparation qui coupe l'encinte intérieure en deux espaces, l'un au Nord, l'autre au midi.

e. Porte de communication de ces deux espaces.

f. Temple boreal dans un boccage rond de vieux cyprès.

g. chemin Royal pavé.

h. Temple en forme de Rotonde avec un toit à trois étages.

chaque toit est de couleur différente : le supérieur est bleu céleste, le moyen est jaune, et l'intérieur est Vert.

i. Masrif rond à trois étages avec huit escaliers de 23. degrés chacun.

l. 3 allées latérales pour la musique, et pour les vases sacrés.

m. Portes latérales.

n. Salle percée en porte avec une seconde porte vis à vis.

* Autel pour l'holocauste.

o. Encinte intérieure du Temple Boreal.

p. Encinte extérieure du Temple Boreal.

q. Salle où Temple où se conserve la tablette où est écrit le nom du Seigneur du Ciel, Hoang tien Chang-ti. cette Salle a une encinte particulière avec deux batimens qui l'accompagnent, et une porte au midi.

r. Masrif rond à trois étages et ses escaliers s'embles au masrif du Nord. Sur ce masrif on dresse une tente pour placer la tablette de Chang-ti, devant laquelle l'Empereur sacrifie &c.

s. Deux cours avec leurs encintes l'une quarrée et l'autre ronde, ayant chacune quatre portes.

* Autel pour l'holocauste.

t. Tchai cong, ou Palais de retraite et de pénitence pour le Seigne Imperial de 3. jours.

u. Encinte extérieure avec un fossé et deux portes.

z. Encinte intérieure.

x. Appartement de l'Empereur.

y. Etables ou bains pour les purifications.

1. Lieu où l'on serre les paravols, bannières, enseignes, et cent sortes d'instruments qui accompagnent l'Empereur, dans sa marche solennelle.

2. Demeure des Musiciens où joueurs d'instruments entretenus au nombre de plus de 500 pour la solennité du sacrifice Imperial.

3. Lieu destiné pour tuer et préparer les victimes du sacrifice.

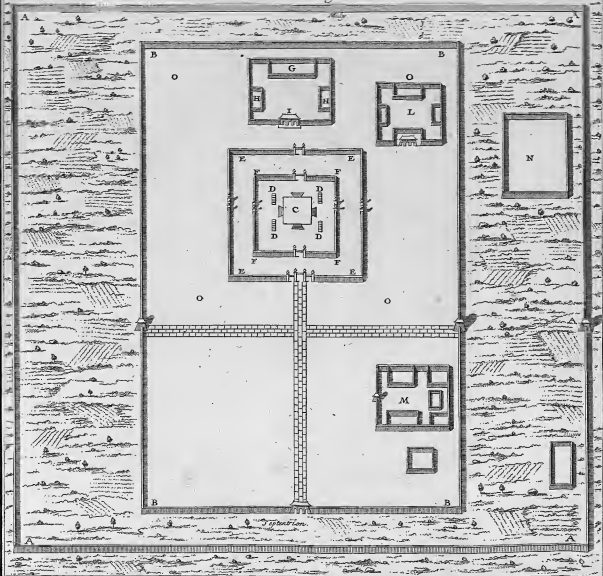
4. Grand chemin pavé.

5. Deux Arcs de triomphe.

6. Allée de Vieux cyprès.

7. Encinte du lieu où l'on garde la tablette de Chang-ti dans le temple Austral. Cette encinte est dans un boccage de cyprès marqué pour la garde ladite tablette pendant le cours de l'année.

PLAN DU TI-TANG.
*ou du Temple, où l'Empereur sacrifie à Chang-ti sous le
 Titre de Souverain Seigneur de la Terre.*



A. Encinte extérieure dont un côté est d'environ deux cens pas.

B. Encinte intérieure. Cette encinte a deux portes, l'une au Nord, et l'autre à l'Occident. La première encinte n'a qu'une porte: elle est à l'Occident.

C. Massif carré dont un côté n'a gueres que trente pieds de long. On y monte par quatre escaliers de cinq ou six marches seulement. Sur ce massif le jour du Sacrifice seulement, on dresse une tente carrée pour placer la tablette de Chang-ti avec l'inscription de Souverain Maître de la terre.

D. Petit massif de pierre placé aux cotés du grand, et dédié aux Genies tutélaires des montagnes, des Rivières &c.

E. Deux Cours avec leurs enceintes et portes en forme d'Arcs de triomphe qui regardent les quatre Régions.

G. Salle où Temple où l'on garde pendant le cours de l'année la tablette de Chang-ti.

H. Salles latérales du Temple.

I. Porte du Temple.

L. Chin Sang, où magasin sacré où l'on serre tous les vases et instrumens destinés à l'usage des Sacrifices.

M. Tchai cong, ou Palais de retraite et de pénitence.

N. Demeure des Mandarins qui gardent ce Temple.

O. Boccage carré de vieux cyprès

le premier Etre, l'Auteur & le Principe de tous les Etres, le suprême Seigneur, qui dispose de tout, qui gouverne tout, qui perce dans le secret des cœurs, à qui rien n'est caché, qui punit le vice, & récompense la vertu, qui élève & abaisse ceux qu'il lui plaît, qu'on doit honorer par la pratique de la vertu, &c.

Aussi rien n'est-il plus fréquent que d'entendre ces Lettrez se plaindre que l'innocence, la candeur, & la simplicité des premiers siècles, est entièrement oubliée; que les Sçavans négligent les anciens monumens; que plusieurs ne sont Disciples de Confucius que de nom; & qu'ils n'ont d'autre but, que de parvenir aux Charges & aux Dignitez, & de se faire de la réputation, en éblouissant les simples par une vaine éloquence.

Néanmoins, comme on voyoit des Lettrez, qui, en suivant les Commentateurs modernes, & voulant tout expliquer par les causes naturelles, donnoient dans l'Athéisme, & ne reconnoissoient pour premier principe, qu'une vertu céleste, aveugle, & matérielle; des Missionnaires venus récemment à la Chine, furent portez à croire que c'étoit-là l'opinion commune des Sçavans: ils convinrent pourtant que si l'Empereur prononçoit sur la véritable signification du *Tien*, & du *Chang ti*, en déclarant qu'il entend par ces mots, le Seigneur du Ciel, & non pas le Ciel matériel; leurs doutes se dissiperoient, & qu'ils ne feroient pas l'injustice aux Sçavans de ce grand Empire, de les regarder tous comme de vrais Athées. Il faut absolument que l'Empereur parle, disoit l'un d'eux *; il faut que l'Empereur s'explique.

* M. Majgrot.

Ils sçavoient que le feu Empereur *Cang hi* étoit très-versé dans l'intelligence des Livres Chinois; que c'est à lui, comme Empereur, d'examiner les Docteurs; qu'il est le Chef de la Religion & de la doctrine des Lettrez; que c'est lui qui juge souverainement du véritable sens des Loix, des cérémonies, &

des coutumes, en qualité de Pontife, de Législateur, & de Maître de l'Empire.

On prit donc le parti en l'année 1700. de consulter ce Prince, avec les ménagemens convenables, pour ne lui pas laisser entrevoir à quel dessein on lui demandoit cette explication. Il déclara par un Edic, qui fut conservé dans les Archives, inséré dans les Gazettes publiques, & répandu dans tout l'Empire, que ce n'est pas au Ciel visible & matériel qu'on offre des sacrifices; mais seulement au Seigneur & à l'Auteur du Ciel, de la Terre, & de toutes choses; & que c'est par cette raison que la Tablette, devant laquelle on offre ces sacrifices, porte cette inscription: *Au Chang ti*, c'est-à-dire, au souverain Seigneur; que c'est par respect, qu'on n'ose pas l'appeler par son propre nom; & qu'on a coutume de l'invoquer sous le nom de Ciel suprême, de Ciel bienfaisant, de Ciel universel; de la même manière que quand on parle avec respect de l'Empereur, on ne l'appelle pas par son nom, mais on dit les degrés de son Trône, la Cour suprême de son Palais *, que ces noms, quoique différens, si l'on regarde les termes, sont cependant les mêmes, si l'on regarde leur signification. Dans une autre occasion, parlant en public, il assura que les habiles Chinois disoient comme lui, que le principe de toutes choses est appelé *Tien*, Ciel, en stile noble & figuré; de même que l'Empereur est appelé *Tchao ting* du nom de son Palais, qui est le lieu où brille davantage la Majesté Impériale.

On consulta de même des Princes, des Grands de l'Empire, des premiers Mandarins, & des principaux Lettrez, & entr'autres le Premier Président de l'Académie Impériale, laquelle est composée des Docteurs les plus célèbres, qui sont proprement les gens de Lettres de l'Empereur. Tous parurent surpris qu'il y eut des Sçavans en Europe qui pussent

* On donne souvent au Gouverneur le nom de la Ville qu'il gouverne *Fou*, *Tchou*, *Hien*.

croire que les Lettrez de la Chine hono-
rassent un Etre inanimé & sans vie,
tel que le Ciel visible & matériel : &
tous déclarerent qu'en invoquant le *Tien*
ou le *Chang ti*, ils invoquoient le suprême
Seigneur du Ciel, l'Auteur & le Prin-
cipe de toutes choses, le dispensateur de
tous les biens, qui voit tout, qui con-
noît tout, & dont la sagesse & la provi-
dence gouverne cet Univers. Quoi, s'é-
crioient quelques-uns d'eux, nous ju-
geons que chaque Famille doit avoir un
Chef, chaque Ville un Gouverneur,
chaque Province un Viceroy, tout l'Em-

pire un Maître indépendant & absolu ?
Et nous pourrions douter qu'il y eût une
premiere Intelligence, un Etre suprême,
un souverain Seigneur de l'Univers,
qui le gouverne avec sagesse & avec jus-
tice ? N'est-ce pas ce que nos anciens
Livres nous enseignent ? N'est-ce pas
ce que nous avons appris de nos pre-
miers Sages ?

On peut connoître les sentimens du
même Empereur par les trois Inscryp-
tions suivantes, qu'il écrivit de sa pro-
pre main, & qu'il donna aux Peres Jé-
suites de *Peking*, pour la nouvelle Eglise

萬有直元

AU VRAI PRINCIPE DE TOUTES CHOSES.

宣仁宣義
聿昭聿濟
大權衡

Il n'a point
eu de com-
mencement,
& il n'aura
point de fin :
il a produit
toutes choses
dès le com-
mencement :
c'est lui qui
les gouverne,
& qui en est
le véritable
Seigneur.

Il est infini-
ment bon, &
infiniment
juste ; il échi-
re, il sou-
tient, il regle
tout avec une
suprême au-
torité, & avec
une souverai-
ne justice.

無始無終
先作形聲
真主宰

qu'ils avoient élevée vers la porte de *Chun tchi muen*. Dès l'année 1705. il voulut contribuer à la construction de cette Eglise; & pour cela il leur fit présent de dix mille onces d'argent. Les caractères de l'Inscription du frontispice ont deux pieds * & demi Chinois de hauteur : les caractères des Inscriptions de chaque colonne ont près d'un pied Chinois de hauteur. Il paroît que *Yong tching*, qui a succédé à l'Empereur *Cang hi* son pere, a la même idée du *Tien*, que son prédécesseur, & les Sçavans de son Empire : on en peut juger par la manière dont il en parle dans un Edit public. Voici à quelle occasion il fut donné.

Ce Prince très-attentif aux besoins de ses Peuples, fut informé que la sécheresse menaçoit une de ses Provinces d'une stérilité générale. Aussi-tôt il s'enferma dans son Palais, il jeûna, il pria jusqu'à ce qu'il eût appris que la pluie y étoit tombée en abondance ; après quoi il porta l'Edit en question, où témoignant combien il étoit touché des misères de son Peuple, il ordonna à tous les Grands Mandarins de l'informer avec soin des calamitez, dont les Peuples de leur district seroient affligés ; puis il conclut par ces paroles : « Il y a entre le *Tien* » & l'homme une correspondance de » fautes & de punitions, de prières & de » bienfaits. Remplissez vos devoirs, évitez les fautes ; car c'est à cause de nos » péchez que le *Tien* nous punit. Quand » le *Tien* envoie quelque calamité, » soyons attentifs sur nous-mêmes, mortifions-nous, corrigeons-nous, prions : » c'est en priant, & en nous corrigeant, » que nous fléchissons le *Tien*. Si je porte cet ordre, ce n'est pas que je me » croie capable de toucher le *Tien* ; mais » c'est pour vous mieux persuader qu'il » y a, comme je viens de le dire, entre » le *Tien* & l'homme une correspondance de fautes & de punitions, de prières & de bienfaits. »

Mais il s'explique encore plus claire-

ment dans une instruction qu'il donna à ses Peuples au sujet d'une Requête, qui lui fut présentée par un des premiers Officiers de son Empire.

Un Sur-Intendant de deux Provinces écrivit à l'Empereur, que par tout où on avoit élevé des Temples à l'honneur du Général d'Armée *Lieou mong*, les sauterelles, & certains autres vers, ne portoient aucun dommage aux campagnes ; & qu'au contraire les Territoires, où on ne lui avoit point érigé de Temple, se ressentoient toujours du ravage que ces Insectes ont coutume de faire. D'autres grands Mandarins lui avoient aussi proposé différens expédiens superstitieux, pour demander où la pluie, ou le beau tems selon le besoin. Voici l'instruction que Sa Majesté leur donna pour réponse, laquelle fut publiée par tout l'Empire, & affichée aux Carrefours des Villes, avec le Sceau du Mandarin.

« Sur ce que j'ai averti quelques-uns » des principaux Officiers des Provinces, » de prévenir le dommage que les Insectes peuvent causer dans les campagnes ; » on a mal interprété l'intention de mes Ordres, & on y a donné un sens détourné, qui ne leur convient point. On s'est imaginé mal-à-propos, que je donne dans l'erreur ridicule de ceux qui ajoutent foi à ces Esprits, qu'on appelle *Kouei chin*, comme si je croyois que les prières faites à ces prétendus esprits, soient un remède à nos afflictions. Voici donc ce que je veux dire. »

« Il y a entre le *Tien* & l'homme un rapport, une correspondance sûre, » infallible, pour les récompenses & pour les châtimens. Lorsque nos campagnes sont ravagées, ou par les inondations, ou par la sécheresse, ou par les Insectes ; quelle est la cause de ces calamitez ? Elles viennent peut-être de l'Empereur même, qui s'écarte de la droiture nécessaire pour bien gouverner, & qui force le *Tien* à employer ces

* Le pied Chinois est un peu plus grand que le pied du Châtelet de Paris.

» châtimens pour le faire rentrer dans
 » son devoir. Peut-être aussi viennent-
 » elles de ce que les principaux Officiers
 » de la Province, sur laquelle tombent
 » ces malheurs, ne cherchent pas le bien
 » public, & ne prennent pas la justice
 » pour règle de leur conduite. Ne vien-
 » nent-elles point aussi ces calamitez, ou
 » de ce que les Gouverneurs des Villes
 » ne se comportent pas avec équité, ou
 » ne donnent pas au Peuple les exem-
 » ples, & les instructions convenables ;
 » ou de ce que dans telle Province, dans
 » tel Pays, on viole les Loix, on méprise
 » les Coutumes, on vit dans le désordre ?
 » Alors le cœur de l'homme étant cor-
 » rompu, cette belle union, qui doit
 » être entre le *Tien* & l'homme, se trou-
 » ble, se rompt ; & les adversitez, les
 » malheurs fondent sur nous en abon-
 » dance. Car les hommes manquant ici-
 » bas à leur devoir, le *Tien* alors chan-
 » ge l'inclination bienfaisante qu'il avoit
 » à leur égard. »

» Persuadé de cette doctrine, qui est
 » indubitable, aussi-tôt qu'on m'avertit
 » que quelque Province souffre, ou
 » d'une longue sécheresse, ou de l'excès
 » des pluies ; je rentre aussi-tôt dans moi-
 » même, j'examine avec soin ma con-
 » duite, je pense à rectifier les dérégle-
 » mens qui se feroient introduits dans
 » mon Palais. Le matin, le soir, tout
 » le jour je me tiens dans le respect &
 » dans la crainte. Je m'applique à don-
 » ner au *Tien* des marques de droiture
 » & de piété, dans l'espérance que par
 » une vic régulière, je ferai changer la
 » volonté que le *Tien* a de nous punir. »

» C'est à vous, grands Officiers, qui
 » gouvernez les Provinces, c'est à vous
 » à me seconder. C'est à vous, Gouver-
 » neurs des Villes, c'est à vous, peuple,
 » soldats, & autres, de quelque qualité
 » & condition que vous soyez ; c'est à
 » vous, dis-je, à vous acquitter aussi de
 » ce devoir. Veillez sur vous-mêmes,
 » conservez-vous dans la crainte, exa-
 » minez votre conduite, travaillez à vous

» perfectionner, aidez-vous, exhortez-
 » vous mutuellement les uns les autres,
 » réformez vos mœurs, faites effort,
 » corrigez vos défauts, repentez-vous de
 » vos péchez, suivez le chemin de la vé-
 » rité, quittez celui de l'erreur ; & soyez
 » assurés que, si de notre part nous rem-
 » plissons tous nos devoirs, le *Tien* se
 » laissera fléchir par notre conduite bien
 » réglée, & nous attirerons sur nous sa
 » paix & sa protection. La disette, l'af-
 » fliction disparaîtront ; l'abondance,
 » l'allégresse prendront leur place, &
 » nous aurons le plaisir de voir se renou-
 » veler de nos jours, ce qu'on admira
 » autrefois sous le regne heureux de l'il-
 » lustre Prince *Tching tang*. »

» Car je ne puis trop vous le répéter ;
 » pour prévenir les calamitez, il n'y a
 » pas de moyen plus sûr, que de veil-
 » ler sur soi-même, de se tenir dans la
 » crainte, & de travailler à sa perfec-
 » tion. Il faut examiner sa conduite ;
 » corriger ses fautes, honorer sincère-
 » ment, & respecter le *Tien*. C'est par
 » cette attention & ce respect qu'on le
 » touche, & qu'on le fléchit. Quand
 » on vous dit de prier, & d'invoquer les
 » Esprits, que prétend-on ? C'est tout
 » au plus d'emprunter leur entremise,
 » pour représenter au *Tien* la sincérité de
 » notre respect, & la ferveur de nos de-
 » sirs. Prétendre donc en quelque sorte
 » s'appuyer sur ces prières, sur ces in-
 » vocations, pour éloigner de nous les
 » infortunes, les adversitez ; pendant
 » qu'on néglige son devoir, qu'on ne
 » veille point sur soi-même, qu'on ne
 » tient pas son cœur dans le respect &
 » dans la crainte à l'égard du *Tien* pour
 » le toucher ; c'est vouloir puiser dans le
 » ruisseau, après avoir bouché la source ;
 » c'est laisser l'essentiel pour s'attacher à
 » ce qui n'est qu'accessoire. Comment
 » pourriez-vous espérer par une telle
 » conduite d'obtenir l'accomplissement
 » de vos desirs ?

» De plus, faites réflexion que le *Tien*
 » de sa nature se plaît à faire du bien, à
 » répandre

« répandre ses faveurs, à nous conserver, & à nous protéger. S'il employe la rigueur, c'est l'homme même qui se l'attire ; c'est lui seul qui est l'auteur de son propre malheur. Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que souvent le vulgaire ignorant & incapable de réflexion, se sentant affligé, ou par l'excès des pluies, ou par la sécheresse, au lieu de rentrer dans soi-même, d'examiner sa conduite, & de corriger ses fautes passées, se livre à la douleur & au désespoir ; & ajoutant ainsi fautes sur fautes, crimes sur crimes, il achève par-là de mettre le comble à son malheur. Car tenir un tel procédé, c'est détruire de plus en plus l'union, qui doit être entre le *Tien* & l'homme ; c'est enfin forcer le *Tien* à décharger sur nous ses plus terribles châtimens. Pour moi, je ne doute nullement que la stérilité & les autres calamitez, que nous avons éprouvées pendant la suite de plusieurs années, n'ayent eu pour cause les défordres dont je parle. »

« Voici donc encore une fois ce que je pense. Je suis véritablement & intimement persuadé qu'il y a entre le *Tien* & l'homme une union réciproque, & une parfaite correspondance. Je suis bien éloigné d'ajouter foi à ces Esprits, qu'on appelle *Kouei chin*. C'est pour vous instruire, vous sur-tout, Grands Officiers de la Couronne & des Provinces, que je n'ai pas dédaigné de prendre la plume, & d'exposer clairement ma pensée, afin que vous vous conformiez tous à mes sentimens. C'est-là l'unique sujet de cette instruction. »

Il y a plusieurs années que le Pere Favre, dans une dispute qu'il eut en présence de trois cens Lettrez, leur prouva par différens traits des Livres Classiques, l'existence d'un Dieu, sa justice, sa bonté, sa providence, & ses autres perfections ; sans qu'aucun de ces Lettrez s'avisât de contredire l'interpréta-

tion qu'il donnoit aux Livres de leurs anciens Auteurs.

Grand nombre de Chrétiens, dans les compositions qu'il leur faut faire, pour parvenir aux degrés, ou pour s'y maintenir, ont suivi les mêmes principes ; & loin de s'attirer la raillerie des Sçavans, ils ont vu leur travail payé par des éloges, & par les récompenses qu'ils avoient méritées. Le Docteur *Chang keng*, dans le tems qu'il aspirait au Doctorat, remplit les Commentaires qu'il fit fut l'*Y king*, de maximes & de principes semblables ; & il mérita l'approbation des Sçavans.

Il semble qu'on peut conclure de tout ce que je viens de rapporter, que la Secte des Lettrez, qui est la dominante, doit se partager en deux Classes.

La première, de ceux qui, sans beaucoup d'égard aux Commentaires modernes, ne s'attachent qu'au pur texte des Livres Classiques, & qui ont la même idée de l'Etre suprême, Auteur de l'Univers, que les premiers Chinois, c'est-à-dire, que les Chinois, qui depuis *Fo hi* jusqu'aux nouveaux Commentateurs, ont vécu & raisonné pendant tant de siècles.

La seconde, de ceux qui négligeant le texte, cherchent le sens de l'ancienne doctrine dans les Gloses des nouveaux Commentateurs ; & s'attachant comme eux à une mauvaise Philosophie, s'imaginent briller par des idées confuses, & ténébreuses ; & faite accroire qu'ils expliquent tout avec beaucoup de succès, par les causes matérielles, auxquelles ils attribuent non-seulement la production, mais aussi le gouvernement de l'Univers, & leur raison même. Ils ne laissent pas de témoigner, comme les autres, une profonde vénération pour l'ancienne doctrine, & de se dire Disciples de Confucius. Mais les vrais Disciples de Confucius l'étudient dans les sources ; & ceux-là ne cherchent sa doctrine que dans un petit ruisseau détourné, & tombent peut-être sans le vouloir bien dis-

tièrement, dans les plus affreux égaremens de l'Athéisme.

Quoiqu'il en soit, comme je ne fais ici que le personnage d'Historien, en rapportant les sentimens d'un grand nombre de Missionnaires qui ont passé leur vie à la Chine; je ne dois pas dissimuler ce que quelques autres, qui sont persuadés que tous les Sçavans de cet Empire sont autant d'Athées, opposent à ces divers témoignages de l'Empereur, & des principaux Lettrez.

Ils disent donc que c'est par politesse (4) & par complaisance que l'Empereur s'est expliqué de la sorte, & que les Lettrez ont rendu ces témoignages; que la Déclaration de l'Empereur est conçûe en termes équivoques, & que c'est un Orade ambigu; qu'il n'y a aucun Athée, qui ne souscrive à sa Déclaration, que quand ce Prince a répondu que c'étoit, non au Ciel visible & matériel qu'il offroit des sacrifices, mais au Seigneur & à l'Auteur du Ciel, de la Terre, & de toutes choses, il entendoit la racine & l'origine de tous les Etres, qui n'est autre chose que le *Li*, ou cette vertu céleste inhérente à la matiere, qui est, selon les Athées de la Chine, le Principe de toutes choses.

D'ailleurs, que quand on lit dans les Livres, ou quand on entend dire aux Chinois *, que la vie & la mort, la pauvreté, & les richesses, & généralement tous les divers événemens dépendent du *Tien*, ou du Ciel; que rien ne se fait que par ses ordres; qu'il récompense les gens de bien, & qu'il punit les méchans; qu'il ne peut être trompé; qu'il voit tout, qu'il entend tout, qu'il connoît tout; qu'il perce dans les plus secrets replis du cœur humain; qu'il assiste les gens vertueux, qu'il les console; que son cœur s'attendrit sur leurs maux; qu'il est sensible à leurs plaintes; qu'il se laisse fléchir par leurs prières; qu'il détecte les superbes; qu'il a en horreur les

hommes vicieux, &c. Toutes ces expressions doivent être regardées comme autant de métaphores, par lesquelles on fait entendre aux Peuples, que toutes ces choses arrivent, comme si effectivement le Ciel étoit intelligent; qu'il récompensât la vertu; qu'il punit le vice, &c.

Enfin ils prétendent que comme les Stoïciens attribuoient les divers événemens à une fatalité inévitable; de même les Lettrez Chinois attribuent au Ciel, c'est-à-dire, à une vertu dominante dans le Ciel, & qui influé sur toutes choses, les biens & les maux, les châtimens & les récompenses, les révolutions des Etats: en un mot, tous les événemens heureux ou malheureux, qu'on voit arriver dans le monde; & que c'est ainsi qu'ils l'entendent, quand ils disent que le Ciel gouverne l'Univers, qu'il récompense les gens de bien, &c.

Après avoir rapporté & les sentimens des personnes habiles, qui vivant avec les Lettrez Chinois, ont le plus profondément étudié la doctrine de leur Secte, & les pensées d'autres personnes qui ne pouvoient pas s'attribuer le même avantage, quelque bonne intention qu'ils eussent d'ailleurs; je ne dois pas oublier une espece particulière de Lettrez, qui se trouvent en assez grand nombre à la Chine, & qui se sont fait un système de toutes les Sectes, s'accommodant aux unes & aux autres, & tâchant de les concilier ensemble.

Comme c'est par l'étude des Lettres qu'on parvient aux Dignitez & aux Magistratures; & que cette voye est ouverte à toutes les conditions; il y a beaucoup de Lettrez, qui étant de basse naissance, ont été élevés dans l'idolâtrie; & qui, lorsqu'ils deviennent Mandarins, soit par un reste des préjugés de l'enfance, soit par politique pour complaire aux Peuples, & maintenir la tranquillité publique, semblent adopter les

* Ibid.
p. 111.

(2) *Obsequiosa quadam comitate ad mentem potius interrogantem quam ex propria sententia respondere*

potuerunt. *Observationes Ep. Con. p. 134. Ibid. pp. 123, 124.*

opinions de toutes les différentes Sectes; ils y font d'autant plus portez, que les Chinois de tout état ne pensent guères qu'à la vie présente. Les Mandarins, qui sont les Dieux vivans du Pays, n'ont la plupart d'autre Divinité que leur fortune: & comme elle est sujette à de fâcheux revers, leurs soins ne vont qu'à chercher les moyens de parer à ces malheurs, & de se maintenir dans leur poste. Les Etudiens, qui sont comme la petite Noblesse, n'ont guères en tête qu'un certain honneur, qui consiste à réussir dans les examens, & à monter à un degré plus haut. Les Marchands ne songent depuis le matin jusqu'au soir, qu'à leur négoce. Le reste du Peuple ne pense qu'à trouver de quoi vivre, c'est-à-dire, un peu de ris, & quelques légumes. Voilà tout ce qui occupe les Chinois; leurs pensées ne vont guères plus loin.

Les Lettrez, dont je parle, ne laissent pas, comme les autres Lettrez, de déclamer contre ce qu'ils appellent *Y-tou-an*, c'est-à-dire, contre les fausses Sectes: mais l'expérience fait voir qu'ils ne sont pas moins esclaves de *Fo*, que le petit Peuple. Leurs femmes, qui d'ordinaire sont fort attachées aux Idoles, ont coutume d'avoir dans le lieu le plus honorable de leurs maisons, une manière d'Autel, où elles placent une troupe d'Idoles bien dorées. C'est-là que par complaisance ou autrement, ces prétendus Disciples de Confucius fléchissent souvent le genouil: quand quelqu'un d'eux auroit assez de constance pour résister au torrent; du moins aura-t-il bien de la peine à se défendre des moyens imaginaires, dont on se sert pour connoître l'avenir. Si quelqu'un de la maison vient à mourir, il est rare qu'il manque à appeler les Bonzes, à brûler des papiers dorez, & à faire tout ce qui est en usage; sans cela, loin de passer pour un Philosophe, on le regarderoit comme un méchant homme.

L'ignorance extrême de la Nation

Chinoise contribué beaucoup à la facilité, avec laquelle ces prétendus Docteurs donnent, ainsi que le Peuple, dans les plus ridicules superstitions. Cette ignorance ne regarde point les finesse & l'habileté du négoce; ils en savent sur cela plus que les Européens. Elle ne regarde point non plus les Loix du Gouvernement; il n'y a point d'Empire au monde qui en ait de plus belles, ni de Peuples plus disposés à se laisser gouverner. Elle ne regarde pas même une espèce de Philosophie Morale, qui consiste en de sages maximes; leurs Livres en sont pleins, il ne s'agiroit que de les mettre en pratique. Mais ces habiles Docteurs, à un peu de morale près, ignorent ordinairement les autres parties de la Philosophie: ils ne savent ce que c'est que de raisonner avec quelque justesse sur les effets de la nature, qu'ils se mettent peu en peine de sçavoir; sur leur ame, sur un premier Etre, qui n'occupe guères leur attention; sur l'état d'une autre vie, sur la nécessité d'une Religion. Il n'y a pourtant point de Nation qui donne plus de tems à l'étude: mais leur jeunesse se passe à apprendre à lire, & le reste de leur vie, ou à remplir les devoirs de leurs Charges, ou à composer avec élégance des Discours Académiques.

C'est cette ignorance grossière de la nature qui fait qu'un grand nombre attribuent presque toujours ses effets les plus communs à quelque mauvais génie, mais cela se trouve pour l'ordinaire parmi le menu Peuple, & sur-tout parmi les femmes; ils tâchent de l'appaiser par des cérémonies impies & ridicules: tantôt ce sera quelque Idole, ou plutôt le Démon qui habite dans l'Idole: tantôt ce sera quelque haute Montagne, ou quelque gros arbre, ou quelque Dragon imaginaire, qu'ils se figurent dans le Ciel ou au fond de la Mer: ou bien, ce qui est encore plus extravagant, ce sera comme la quintessence de quelque bête, d'un Renard, par

exemple, d'un Singe, d'une Tortue, d'une Grenouille, &c. C'est ce qu'ils appellent *Tsing*, ou bien *Yao couai*, ou *Couai* tout seul, c'est-à-dire, Monstre, ou chose fort surprenante.

Ils disent que ces animaux, après avoir vécu long-tems, ont le pouvoir de purifier leur essence, de se dépouiller de ce qu'ils avoient de grossier & de terrestre; & cette partie plus subtile qui demeure, c'est ce qui se plaît à troubler le jugement aux hommes & aux femmes: un Renard ainsi purifié est terriblement à craindre. Dès qu'ils sont malades, & que la fièvre les fait extravaguer, c'est visiblement le Démon qui les tourmente: on appelle les *Tao ssé*; & on ne peut imaginer combien de jongleries, & quel tintamare ils font dans la maison.

C'est ainsi que le Démon se joit au Peuple, & même des demi-Sçavans. Il met sur tout en usage trois sortes d'inventions, qui ne servent pas peu à entretenir leur ignorance.

La première, c'est ce que les Chinois appellent *Souan ming*, supputer sa destinée. Tout est plein à la Chine de tireurs d'horoscopes: ce sont la plupart des aveugles, qui jouent d'une espece de petit Turorbe, & qui vont de porte en porte s'offrir à dire la bonne aventure, pour deux ou trois doubles. Il est étonnant d'entendre ce qu'ils débitent sur les huit lettres qui composent l'an, le mois, le jour, & l'heure de la naissance d'un chacun, & qu'on appelle pour cette raison-là *Pa ssé*. Ils vous prédisent des malheurs généraux qui vous menacent: ils promettent ordinairement des richesses & des honneurs, grand succès dans le commerce ou dans les études: ils vous apprennent la cause de votre maladie; ou de celle de vos enfans, pourquoi votre pere ou votre mere sont morts: c'est toujours quelque Idole qu'on a offensée, & qu'il faut apaiser: c'est un certain Bonze qu'il faut appeler, &c. si par un pur effet du hasard, ce qu'ils ont prédit arrive; l'erreur jette dans les

esprits de plus profondes racines que jamais. Si leurs prédictions se trouvent fausses, on se contente de dire que cet homme-là ne sçavoit pas son métier, *Pou ling*.

La seconde invention, c'est de tirer le sort *Pa coua*, ou bien *Ta coua*. C'est souvent consulter les Esprits. Il y a plusieurs manieres de le tirer: la plus ordinaire est d'aller devant une Idole, y brûler quelques parfums, & battre plusieurs fois la terre du front. Il y a toujours proche de cette Idole un cornet de bois rempli de petits bâtons plats de la longueur d'un demi pied, sur lesquels on a écrit des caracteres énigmatiques, qui sont comme autant d'Oracles. Après bien des révérences, ont fait tomber au hasard un de ces petits bâtons, & l'on s'en fait expliquer le sens par le Bonze qui préside souvent à cette cérémonie: ou bien l'on consulte une grande Pancarte, qui est affichée contre le mur, & qui déchiffre tout ce grimoire. C'est ce qui se pratique lorsqu'on entreprend quelque affaire, ou quelque voyage; lorsqu'il s'agit de vendre ou d'acheter; quand on songe à marier ses enfans; & en cent autres occasions, pour avoir un jour heureux, & ensuite un succès favorable.

La troisième invention est la plus ridicule de toutes: c'est cependant celle dont les Chinois sont le plus entêtés: ils l'appellent *Fong chou*, c'est-à-dire, le vent & l'eau; & ils entendent par-là l'heureuse ou la funeste situation d'une maison, & sur-tout d'une sépulture. Si donc par hasard votre voisin bâtit une maison, & qu'elle ne soit pas tournée comme la vôtre, mais que l'angle qui fait la couverture, prenne la vôtre en flanc, c'en est assez pour croire que tout est perdu: c'est une haine qui ne peut presque s'éteindre qu'en abattant cette nouvelle maison; c'est un procès à soutenir devant le Mandarin. Enfin, quand il n'y a point d'autre remède, la seule ressource qui vous reste, c'est de faire élever une espece de Monstre ou de

Dragon de terre cuite sur le milieu de votre toit : le Dragon de brique jette un regard terrible sur l'angle funeste qui vous menace , & ouvre une gueule affreuse , comme pour engloutir ce méchant *Fong choui* , c'est-à-dire , ce mauvais air (a). Alors vous êtes un peu plus en seureté.

C'est le parti que prit le Gouverneur de *Kien schang* , pour se défendre de l'Eglise des Jésuites , qui est bâtie sur une hauteur , d'où elle domine son Palais , qui se trouve au pied. Il eut de plus la sage précaution de faire tourner les appartemens de son Palais tant soit peu de côté , & d'élever à deux cens pas de l'Eglise , une maniere de corps de logis , ou de grande porte à quatre faces , & haute de trois étages , pour rompre les influences du *Tien chu tang* , c'est-à-dire , de l'Eglise du Seigneur du Ciel. Par malheur cette seconde porte devint une prétendue cause de la mort du second Gouverneur. Ce Mandarin avoit une grosse fluxion sur la poitrine , & crachoit des phlegmes fort blancs : on ne douta point que ce ne fut cette maison à trois étages ; dont les murailles étoient fort blanches , qui causoient ce mauvais effet : on les barboüilla promptement de noir , afin qu'elle produisît un effet contraire : cet expédient ne réussit point , on s'imagina qu'il avoit été pris trop tard , le Mandarin mourut ; & dans la suite quelque autre idée semblable les fit reblanchir comme auparavant.

On pourroit rapporter beaucoup d'autres pareilles rêveries sur ce qui regarde la situation des maisons , l'endroit où il faut ouvrir la porte , le jour & la maniere dont on doit bâtir le fourneau où se cuit le ris. Mais où le *Fong choui* triomphe , c'est en ce qui concerne les sépultures. Il y a des Charlatans , dont le métier est de connoître les Montagnes & les Collines d'un augure heureux : & quand après bien des forfanteries , ils se

sont fixez à quelque endroit , il n'y a point de somme d'argent qu'on ne sacrifie volontiers pour posséder ce bienheureux terrain.

Les Chinois regardent le *Fong choui* comme quelque chose de plus précieux en quelque façon , que la vie même , persuadéz que le bonheur ou le malheur de la vie vient de cette ridicule chimere. En effet , si quelqu'un a plus d'esprit & de talens que ceux de son âge ; s'il parvient de bonne heure au Doctorat ; s'il est élevé à un Mandarinat ; s'il a plusieurs enfans ; s'il arrive à une extrême vieillesse ; si étant engagé dans le commerce , tout lui réussit ; ce n'est ni son esprit , ni son habileté , ni sa probité qui en est la cause ; c'est que sa maison est heureusement située : c'est que la sépulture de ses ancêtres est dans un admirable *Fong choui*.

Mais , pour revenir à ceux des Lettrez , qui cherchant à étouffer dans leur esprit l'idée d'une première intelligence , laquelle a produit , & gouverne toutes choses , ont recours aux causes purement matérielles , pour expliquer l'origine de tous les Etres : on ne sera peut-être pas fâché d'entendre raisonner un de ces Philosophes , lorsqu'il expose son système sur l'origine du Monde , sa Physique sur la nature des choses , son plan d'Astronomie , ses principes de Mécanique , son sentiment sur les ames , & ses règles de Morale.

On verra qu'il s'égare également , soit qu'il parle en Physicien , soit qu'il moralise. On verra quel est l'orgueil & l'aveuglement de ces prétendus Sçavans , qui , dans l'arrangement des principes & des conclusions de leur système , s'accordent si peu avec eux-mêmes ; qui prouvent très-mal , ou ne prouvent point du tout ce qui a le plus besoin de preuves ; qui n'ont ni justesse , ni solidité dans les conclusions qu'ils tirent des principes qu'ils ont établis.

(a) Par ce mot ils n'entendent pas seulement un air corrompu , qui cause des maladies , mais en-

core une espece de malédiction qui s'étend jusqu'à la postérité.

On verra aussi qu'ils ne laissent pas d'être subtils à démêler le vrai d'avec le faux, & difficiles à ne rien admettre, qui ne soit appuyé sur des raisons évidentes; pendant qu'ils veulent être crus sur leur parole, & que, pour se tirer d'embarras, ils éludent les difficultez par toutes les chicanes d'une éloquence frivole & vétulleuse.

L'Auteur de ce petit Traité est un Philosophe moderne nommé *Tchin* : il est

écrit en forme de Dialogue, & c'est le Pere Dentrecolles qui l'a traduit de l'Original Chinois. Ce Dialogue, où ce Philosophe explique ses sentimens sur l'origine & l'état du Monde, est le douzième entretien : car son Ouvrage en renferme plusieurs sur d'autres matieres d'Histoire & de Morale, qui ne font rien au sujet présent. Voici donc comme il s'explique.

D I A L O G U E,

Où un Philosophe Chinois moderne nommé Tchin expose son sentiment sur l'origine & l'état du Monde.

DANS un endroit agréable, d'où l'on voyoit comme en perspective plusieurs belles maisons de campagne, on avoit ménagé un Cabinet de verdure, où plusieurs personnes s'assembloient pour y prendre le frais, & s'entretenir durant les chaleurs de l'Été. Le hasard y conduisit un étranger, qu'on invita de s'y reposer : comme on le jugea propre à contribuer aux agrémens de la conversation, on le pria de vouloir bien s'arrêter dans ce lieu-là pendant quelques jours, & de ne pas se refuser à l'empressement qu'on avoit de l'entendre : il se rendit sans peine, & attira bientôt une foule d'auditeurs, qui prenoient un extrême plaisir à la manière libre & enjouée, dont il traitoit divers points d'Histoire & de Morale.

Le bruit de ces assemblées se répandit aux environs. Un Sçavant d'une Ville voisine eut envie d'y assister. Il se rend au lieu de l'assemblée, qui étoit nombreuse. Comme il étoit prêt d'entrer dans le Cabinet, un de la troupe qui l'aperçut, se leva ; & s'approchant de l'étranger qui étoit assis dans la place d'honneur, Monsieur, lui dit-il à l'oreille, cet homme respectable qui arrive, est

très-célèbre par sa profonde érudition : on le nomme *Tchin vou kouei*. C'est un homme vif, entêté de ses opinions, & qui dans la dispute ne céderoit pas aux plus sçavans de l'Empire : il a employé toute sa vie à l'étude, & il n'y a point de Livres qu'il n'ait lus : S'il se met une fois à parler de la doctrine du Ciel & de la Terre, sa bouche est comme un fleuve intarissable, qui roule ses eaux avec rapidité. Je ne sçai ce qui peut avoir amené ici un si grand personnage.

Au même moment le Philosophe entra, & parcourant d'un coup d'œil l'assemblée, il la salua d'un air gracieux, en remuant civilement les deux mains. J'ai appris, Messieurs, leur dit-il, qu'on tenoit ici des assemblées, où un Sçavant homme, qui agréera bien que je le traite d'ami, entretenoit la compagnie, & j'ai cru qu'il voudroit bien me permettre de profiter de ses lumières.

A ce début, tous ceux de l'Assemblée se regarderent les uns les autres avec surprise : car l'étranger avoit peu de capacité, & tout son mérite consistoit à débiter aisément quelques traits d'Histoire :

les autres étoient gens sans Lettres, attachez à la Secte de *Fo*, ou de *Lao*, & fort entêtés de leurs Idoles.

Nous ne nous sommes assemblez ici, répondit l'Etranger, que pour passer quelques heures dans des entretiens plus propres à récréer l'esprit, qu'à l'instruire; & vous sçavez que d'ordinaire ces entretiens roulent sur des Histoires du tems, ou sur des Moraliitez populaires: ces sortes de Discours ne peuvent plaire à des oreilles sçavantes comme les vôtres.

Sage vieillard, reprit le Philosophe, c'est votre modestie qui vous fait parler de la sorte, & il paroît que vous avez de moi une idée trop avantageuse. A la vérité je me suis appliqué de tout tems à l'étude, j'avouërai même que j'ai acquis quelques connoissances: mais ce sont ces connoissances-là mêmes qui font le sujet de ma douleur (*), lorsque je pense qu'il ne m'est pas possible d'accréditer à la Cour, ni la grande doctrine d'*Yao*, de *Chun*, &c. ni les sages enseignemens de tant d'hommes illustres des tems postérieurs, des *Tcheou*, des *Tchin*, des *Tchang*; des *Tchu*. J'ai le regret de voir que ces enseignemens ne font point goûtez de mes amis, qui occupent les premières places dans le gouvernement de l'Etat; & qu'au contraire les fausses Sectes inondent l'Empire: tout le monde court après la séduction, il n'y a plus que corruption & que ténèbres; & la vraie Secte Littéraire est comme ensevelie dans un honteux oubli.

Que nous sommes heureux, reprit l'Etranger, qu'une personne de votre réputation & de votre mérite, veuille bien se prêter au désir que nous avons de l'entendre! daignez donc prendre ici votre place, & nous honorer de vos sçavantes instructions. Un grand cœur comme le vôtre, qui aspire à la réforme de l'Univers, doit être disposé à communiquer ses lumières: nos esprits,

tout bornés qu'ils sont, ne résisteront point aux vérités que vous nous ferez connoître.

Je le veux bien, répondit le Philosophe: tout ce que je crains, c'est de ne pas répondre à votre attente. Il salua en même-tems la compagnie, & alla s'asseoir dans la place honorable qu'on lui avoit destinée. Sur quel sujet voulez-vous, dit-il, que je vous entretienne? Nous vous prions, dit l'Etranger, au nom de tous les assistans, de nous instruire sur ce qui a précédé le Ciel & la Terre.

J'y consens, répondit le Philosophe, en prenant un ton grave. Ecoûtez-moi: Le Ciel & la Terre n'étoient point encore, lorsqu'au milieu d'un vuide immense, il n'y avoit qu'une substance extrêmement confuse; *Hoën gen y kj*. Cette substance en cet état de chaos, est illimité, le non-borné, *Vou kj*: ce qu'il y a de subtil & de spiritueux dans cette masse indéfinie, est comme la forme *Li kj*, & l'ame du *Tai kj*, du premier & suprême état de l'Univers, a été justement le principe du Ciel & de la Terre, le germe qui les a fait éclore: par la même voye sont sortis une infinité d'Etres.

Au reste, tout ce développement doit être mis au rang des productions, dont les ressorts sont étonnans. Le Monde ayant une fois ses parties, ces sortes de productions, qui pour la manière échappent à nos sens, ont été très-rares; car nous voyons communément que les espèces se perpétuent par les voyes sensibles & ordinaires. Un exemple fera mieux comprendre ma pensée.

Le bois produit dans son sein des vers; l'homme engendre sur son corps de la vermine. Voilà des productions de l'ordre de celles que nous avons appelé merveilleuses, & dont l'artifice nous échappe. Si sur le corps de l'homme il ne se trouvoit pas des parties spiritueuses de sueur, s'il n'y en avoit pas dans le bois qui se

(*) Ces plaintes du Philosophe Chinois méritent d'être observées: si son système regnoit dans la Secte Littéraire, il ne se plaindrait pas, comme

il fait, qu'il n'a pu le faire goûter par les principaux Lettrés.

pourrait; quelle seroit l'origine de ces Insectes (4)? Disons de même à proportion que ce qui se trouve de plus subtil & de vivifiant dans le *Tai ki*, dans le suprême indéfini, qui a précédé immédiatement tous les Etres définis, a été

comme le germe, d'où le Ciel & la Terre ont été produits. Peut-être ne me suis-je pas encore rendu assez intelligible, je vais tracer sur le papier une figure, qui vous mettra sous les yeux ce que je viens de proposer.

(4) On voit par ce raisonnement du Philosophe Chinois, qu'il ne croit pas que les Insectes soient produits par des œufs, mais simplement par la corruption. Il abuseroit bien d'avantage de ce principe, si à la faveur des Microscopes, il voyoit la construction admirable de ces petits Insectes dans la multiplicité, la subtilité, & le rapport de leurs organes.

Le Philosophe Chinois, comme tous ceux qui cherchent à éteindre la connoissance d'un premier Etre, est si foible dans son système, que pour le former, il suppose d'abord les principes les plus absurdes & les plus chimériques; & veut donner ses fictions pour des premières vérités. On voit bien qu'il avoit affaire à de pitoyables adversaires. Ce *Tai ki*, comme il l'appelle, cette masse informe, ce suprême indéfini qui a précédé tous les Etres définis subsiste-t-il par lui-même? Est-il l'auteur de son Etre? Cette portion la plus subtile du *Tai ki* s'est-elle donnée à elle-même le mouvement qu'elle imprime aux autres Etres, où l'a-t-elle reçu d'un autre Etre, qui a été le premier moteur? Ce bel ordre de l'Univers, cet arrangement de toutes ses parties toujours le même, ces Etres animés, pensans, raisonnables, & libres dans leurs actions, peuvent-ils être l'effet d'une cause aveugle, qui agit au hasard, qui ne prépare rien, qui n'arrange rien, qui ne choisit rien, qui est sans volonté & sans intelligence? Voilà pourtant ce que ses principes établissent, & qui ne peuvent être avoués que par un homme qui renonce au bon sens & à la raison? Car enfin à la vue d'un Palais, où la symétrie & les proportions sont exactement observées, osera-t-on dire que les pierres se sont assemblées dans ce bel ordre, & qu'elle se sont arrangées d'elles-mêmes d'une manière propre à en distribuer les divers appartemens; que les murs se sont élevés, & que la charpente s'est posée elle-même pour soutenir le toit, qui est venu ensuite se placer sur la charpente; en un mot que ce Palais où éclate la plus parfaite architecture, a été dressé par un de ces coups capricieux du hasard? En lisant une Histoire ou un Poème rempli des plus grands événemens, dira-t-on que c'est le concours fortuit des caractères qui se sont placez au hasard dans l'arrangement nécessaire pour décrire cette suite d'événemens, & les lier tous ensemble? Un enfant qui bégaye, riroit d'un pareil raisonnement. Ces ouvrages de l'art démontrent invinciblement qu'ils ont été

produits par des mains sçavantes & industrieuses. Mais que penser de la structure de cet Univers qui renferme les plus éclatantes merveilles? Cette terre suspendue & immobile qui nous porte; ces richesses qui sortent chaque année de son sein, pour satisfaire aux divers besoins des Peuples; cette voûte immense des Cieux qui roule sans cesse autour de la Terre, & qui nous couvre; ces abîmes d'air & d'eau qui nous environnent; cet immense réservoir d'eau qui entoure la Terre, & auquel on a donné le nom de Mer, si resserré dans ses limites, qu'il ne les franchit jamais, & qui dans la plus grande fureur brise ses flots écumans contre le rivage; ce Soleil, ces Astres qui nous éclairent; la constance & la régularité de leurs mouvemens, sans que depuis tant de siècles on n'y ait pu voir le moindre dérangement. Ces animaux de tant d'espèces différentes, cet instinct naturel, par lequel ils cherchent ce qui leur est utile, & fuyent ce qui leur est nuisible; la manière dont ils se renouvellent chaque jour par le secours des alimens, & dont leurs especes se perpétuent par la voye de la génération; le corps humain, ce Chef-d'œuvre formé d'une vile matière; ses différentes parties & leurs usages; cette ame qui l'anime, qui lui est intimement unie, & qui en fait jouir tous les ressorts, qui pense, qui raisonne, qui réfléchit, qui délire, qui se forme des images distinctes de ce qui n'est plus, comme s'il étoit encore, qui conserve le souvenir de ce qui est passé comme s'il étoit présent, qui est libre, & qui se détermine à ce qui lui plaît: dire que tout cela puisse s'expliquer par les combinaisons d'une matière plus subtile, & qui a en soi une vertu vivifiante; n'est-ce pas se jouer de la raison, & étouffer sa plus vive lumière? N'est-ce pas se boucher les oreilles, & refuser d'entendre la voix de toutes les créatures, qui sont marquées du sceau de cette souveraine intelligence qui les a formées, & qui nous crie sans cesse qu'elles sont l'ouvrage de ses mains? C'est ainsi néanmoins que lorsque toutes les créatures, jusqu'au moindre Insecte, publient la puissance du Créateur, on trouve de prétendus sages, qui s'épuisant en de frivoles systèmes, & s'évanouissant dans leurs vaines pensées, s'efforcent d'arracher de leur cœur le sentiment de la Divinité, & excitent des nuages pour obscurcir cette pure lumière qui les éclaire malgré eux, & qu'ils voudroient bien pouvoir éteindre.



Carte du Ciel & de la Terre qui commencent à se former.



1°. Les parties *Yang*, comme les plus pures, les plus subtiles, & les plus légères, s'échappent, s'élèvent, voltigent autour, & embrassent tout.

2°. Les parties *Yn*, moins pures, & par conséquent plus pesantes, se précipitent, & par-là vont s'unir au milieu.

3°. Tout ce qui environne ce qui est visible, ce sont des parties de l'Univers si déliées, qu'elles n'ont aucune figure sensible. C'est *Hiu ki*.

Mais comment entendez-vous, dit quelqu'un de l'assemblée, que l'*Yang*, c'est-à-dire, les parties les plus subtiles, & l'*Yn*, où les parties les plus grossières se soient séparées de ce que vous appelez *Tai ki*; & que cette séparation étant faite, il s'est formé un Soleil, une Lune, puis toutes les Etoiles.

Je vais vous l'expliquer, répondit le Philosophe; le plus fin de l'*Yang*, ou de l'assemblage des parties les plus subtiles, forma le Soleil; le moins grossier de l'*Yn*, ou des parties grossières, fit à son tour la Lune: les Etoiles se formerent de même, prirent leur place, & firent leurs évolutions dans le Ciel; & toutes ces choses furent visibles, parce que dès lors elles eurent une figure déterminée.

L'*Yn* de son côté s'étant réuni, & les parties grossières s'étant accrochées

les unes aux autres, il s'en forma la Terre, qui se plaça au milieu de ces espaces immenses. Peu après la Terre eut dans son sein, & sur sa superficie tous les Elémens bien arrêtez, le feu, le bois, &c. en un mot tous les autres Etres d'ici-bas; qui ayant chacun leur configuration particulière, furent aisez à distinguer. Faites attention à cette comparaison, qui éclaircira ce que je viens de dire: l'air que nous attirons sans cesse, ou que nous poussons au dehors, quand il sort, se rarefie & se dilate: aussi a-t-il quelque degré de chaleur, & il faut le rapporter à l'*Yang*: ce même air, quand il est attiré, & qu'il entre dans nos poumons, se resserre & se condense; aussi vient-il de la fraîcheur qu'il doit nous apporter, & il est par-là de la nature de l'*Yn*.

Revenons aux premières combinaisons du monde: ce genre de corps éleus qui font ce qu'on appelle *Yn*, s'étant attachés & ajustés les uns auprès des autres; la Terre, l'eau s'en formerent; & les cinq Elémens vinrent à exister. L'*Yang*, & les atômes les plus déliés restèrent suspendus; & embrassèrent toute cette lourde masse, voltigeans, & roulans sans cesse tout autour. Un œuf de poule peut nous en fournir une légère image. Ne peut-on pas dire que la Terre

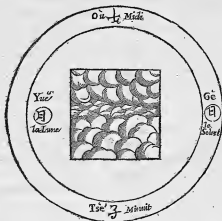
est comme le jaune de l'œuf, qu'on voit suspendu & fixé au milieu, où il est immobile? Le Ciel ne peut-il pas être regardé comme le blanc de l'œuf, qui embrasse la partie qui est au centre, qui circule autour, & qui se maintient dans cet état, sans que rien y change de place?

Le mouvement du Ciel est ainsi constant & durable : cette substance subtile, & fluide, coule & roule sans cesse; & par ce mouvement qui lui est propre, fait le partage des saisons, forme les vents, les nuages, les tonnerres, les pluies.

La production des hommes & des au-

tres Êtres vint ensuite, & tout l'Univers se trouva dans un état de perfection. Au reste, tout ce qu'on peut imaginer de vif, de spirituel, d'excellent dans le Ciel & dans la Terre, venant à se réunir, & à se rassembler au plus haut degré de perfection qu'il est possible, c'est ce qui donne une naissance merveilleuse à ces hommes extraordinaires, qui à leur tour aident à perfectionner la Nature. Mais je doute que vous ayez bien compris ma pensée : c'est pourquoi j'ai recours à une seconde figure, qui vous en facilitera l'intelligence.

Figure du Ciel fluide & pur, & de la Terre fixe & ferme.



1°. LE Ciel entoure & enveloppe la Terre : il tourne au tour de la gauche à la droite : il y a deux poles fixes, l'un au Nord, l'autre au Midi. Il n'y a pas de vrai Orient, ni de vrai Occident universellement arrêté : il n'y a pas non plus de haut & de bas proprement dit.

2°. L'espace que le Soleil parcourt dans le Ciel, marque les heures : quand il est arrivé au point désigné *Ou*, c'est l'heure du Midi. Quand le Soleil touche au point *Tse*,

c'est Minuit, & ainsi de toutes les heures.

Le Soleil est le pur *Yang* ; il commence à prendre son cours dès l'heure de Minuit, & il vient à nous : dès qu'il s'élève, tout ce qui dans l'Univers est du ressort de *Yang*, fermente & reprend de la force. Depuis midi il commence à décliner : alors tout ce qui est de la nature de *Yang*, s'affoiblit, & au contraire ce qui appartient à *Yn*, acquiert une nouvelle vigueur (4).

(4) A la vue de ces deux figures tracées par le Philosophe Chinois, on demandera peut-être si l'on croit encore à la Chine que la Terre est quarrée. Il

paroît que le Philosophe suit ici l'ancienne opinion qui favorisoit le nom de *Ychang koué*, ou de Royaume du milieu, que les Chinois donnoient à leur Em-

Mais, dit un des assistants, si le Ciel est un corps fluide & léger, en quel endroit placerez-vous la Divinité *Y'o hoang tati*? Si la Terre n'est qu'un assemblage de parties crasses & pesantes, où sera la demeure de *Yen vang* (a)? Où logeront les Esprits, qui sont les Exécuteurs de sa Justice? Enfin où placerez-vous l'Enfer?

N'en doutez pas, répondit le Philosophe; le Ciel est une substance très-déliée & très-légère, qui s'agite & circule sans cesse. Jugez si elle est capable de contenir quelque chose de pesant: elle ne peut rien soutenir qui ne soit de sa même nature. Comment donc y loger vos Divinités telles que vous les représentez? Durant le jour, un Ciel éclairé roule sur nos têtes: le Ciel ténébreux s'avance peu à peu, & vient nous apporter la nuit; le jour reparoît ensuite, & ce mouvement est continu & réglé. Supposons que *Y'o hoang*, & son cottage de Dieux inférieurs aient leur Palais dans le Ciel: ces Dieux rouletont donc sans cesse avec le Ciel, & feront une infinité de virevoltes. Cela est-il bien imaginé?

Venons à la Terre: il est clair que c'est une masse énorme, un composé d'eau, de bouë, d'argile, de pierres, que leur propre poids a accumulés & liés ensemble. Si vous y logez *Yen vang* & sa suite, la Cour de ce Dieu des Enfers sera donc dans cet amas d'eau & de bouë? Ne voyez-vous pas que ce sont-là de pures imaginations?

Laissons-là nos Divinités, reprit un

pire, s'imaginant que la Terre étoit carrée; qu'ils en occupoient la plus grande partie, & que tout le reste n'étoit que des morceaux de terre rangés autour, pour lui servir d'ornement. Il n'en est pas de même d'un globe, où le milieu se trouve sur la surface par-tout où l'on veut. Mais depuis que les Européens sont à Peking, ceux des Chinois qui les fréquentent, ou qui ont quelque teinture des Mathématiques, sont bien revenus d'une erreur si grossière, & cette erreur n'étoit en Chine, que parmi ceux qui n'avoient nulle connoissance des Mathématiques, comme nous voyons qu'en Europe il y a eu long-tems de l'erreur sur la rondeur de la terre, sur les Antipodes. Les Mathématiciens Chinois ont supposé la terre, pour sa figure, semblable à un œuf de poule. Le mot de *Fang*, qui signifie carré, doit être interprété par *Solide, stable*.

autre de l'Assemblée; vous êtes trop prévenu contre elles. Que sont devenus ces grands hommes, ces hommes extraordinaires, dont vous nous avez parlé en termes si pompeux, & que vous avez mis de pair avec le Ciel & la Terre; car c'est-là votre merveilleux ternaire. Or le Ciel & la Terre sont réels, & subsistent: ces Héros de l'Antiquité doivent donc pareillement subsister? Est-ce que selon vos principes, un *Fohi*, un *Hoang ti*, un *Yao*, un *Confucius*, auroient cessé d'être, dès qu'ils ont cessé de paroître ici-bas?

Sçachez, répondit le Philosophe, qu'avant que les Sages naissent au milieu de nous, le *Li*, & le *Ki*, les deux parties qui les composent, préexistoient déjà dans le Ciel & dans la Terre. Au moment qu'un grand homme se forme, ce *Li*, & ce *Ki* s'unissent, & c'est de cette union qu'il résulte. Lorsqu'il meurt, ses dons, ses belles qualités, ses perfections, sa doctrine deviennent l'admiration & la règle des siècles futurs: elles subsistent donc, & leur durée égale celle du Ciel & de la Terre. A la vérité le corps d'un Sage se détruit; mais son *Li*, ce qui le fait proprement ce qu'il est, cette noble partie de lui-même va se réunir au Ciel & à la Terre, comme elle l'étoit auparavant. Et comme il est vrai de dire que le Ciel & la Terre durent toujours; de même est-on en droit de soutenir que les vrais Sages subsistent à jamais (b).

Le même qui venoit d'interroger le Philosophe, lui repartit: Vous reconnois-

(a) C'est le Pluton des Chinois Idolâtres qui honorent *Fo*.

(b) Un Lettré, pour peu qu'il soit sensé, a des mesures à garder, lorsqu'il parle du Chef de la Littérature & des premiers Sages de l'Empire: aussi notre Philosophie prend-il un tour assez plaisant, pour donner à Confucius une durée qui égale la durée du Ciel & de la Terre; mais ce qu'il appelle la durée de Confucius sera également la durée d'un million d'hommes, dont les âmes sont pareillement retournées à la masse étherée, pour ne faire qu'un tout avec elle. C'est la même chose que si dans un vase plein de neige, on faisoit de cette neige des statues de Princes, de Philosophes, d'Empereurs. La neige venant à se fondre, il n'y a plus de distinction, & tout est réduit à une masse semblable, qui ne fait plus que le même tout.

sez que Confucius est un vrai Sage : or la tradition nous apprend qu'il alla consulter l'illustre *Lao kien* *. Il paroît par cette démarche que Confucius craignoit la mort, & qu'il vouloit apprendre le secret de devenir immortel.

Ne me parlez point de votre *Lao tse*, répliqua le Philosophe: il ne passe dans mon esprit que pour un homme du commun ; mais qui a eu la bizarte prétention de se rendre immortel. La belle doctrine qu'il a laissée, & qui n'enseigne que le néant, l'indolence, & une molle nonchalance ! Je ne veux citer qu'un endroit des instructions qu'il donne à ses Disciples. Considérez ma langue, leur disoit-il, ne subsiste-t-elle pas tant qu'elle demeure molle & flexible ? Au contraire ce qui détruit nos dents, n'est-ce pas leur propre dureté ? Que penser de ce beau raisonnement ? La nature dans les productions de l'Univers a rendu mol ce qui devoit être mol, & dur ce qui devoit être dur. Supposons que ces dents qui garnissent la bouche, deviennent molles & flexibles comme la langue ; pourroit-on alors prendre une nourriture tant soit peu solide, comme sont les grains de ris cuits à l'eau, notre mets ordinaire ? Et si l'on étoit hors d'état de prendre cette nourriture, pourroit-on vivre plusieurs siècles, comme on le fait vainement espérer ? Idées creuses & chimériques !

Appliquons ce beau principe de *Lao tse*, qui veut que tout soit mol : appliquons-le au Physique & au Moral. Nous divisons les métaux en cinq espèces selon les couleurs. Si vous me dites que l'or & l'argent qui sont dans une si grande estime, tiennent de la nature du mol, parce que les ornemens, qui se font de ce double métal, sont aisez à être ouvragés : je vous réponds que ces métaux ne méritent point d'être si fort estimés, du moins par rapport à l'utilité de la vie ; car après tout ils ne sont bons qu'à faire des vases, des parures, & d'autres ornemens peu nécessaires : au lieu que le fer, quoiqu'il tienne un moindre rang parmi les

métaux, sert par sa seule dureté à ouvrir les sillons qui nous enrichissent de leurs grains, & nous fournissent les alimens qui entretiennent la vie. La dureté du fer le rend propre à beaucoup d'autres usages, par exemple, à préparer les alimens, dont nous ne pourrions user sans son secours, à fabriquer des armes, qui en terminant les guerres, procurent la paix & l'abondance aux peuples, qui effrayent, ou exterminent les voleurs, & qui affermissent la sûreté publique.

Venons au moral : ces folles & languissantes passions pour le sexe, ne viennent-elles pas d'un cœur mol ? Si le sexe avoit de la fermeté, oseroit-on se donner la moindre liberté en sa présence ? On n'en approcheroit que comme du feu, auquel on ne se joit pas impunément. Notre *Y king*, ce don précieux de *Fo hi*, exalte fort la lettre *Kang*, c'est-à-dire, ce qui a de la fermeté. Au contraire votre *Lao tse* ne loué que le *Yeu*, c'est-à-dire, ce qui est mol ; & par-là il est tout-à-fait opposé à la doctrine de nos Livres Canoniques.

De plus, c'est une chose certaine que la vie des hommes ne va pas au-delà de cent ans, & il se flatte de la faire durer des siècles entiers ; il a même prétendu que l'*Yang*, qui est l'ame de l'homme, ne se dissipe jamais, & qu'il a trouvé le moyen d'enlever à la nature la vertu vivifiante, pour en disposer ensuite à son gré.

Après de telles prétentions il a bonne grace à nous dire que tout n'est que vanité, lui qui a des desirs plus vastes que le plus ambitieux de tous les hommes ; qu'on ne doit tenir à rien, lui qui est plus attaché à la vie que personne ; qu'il n'y a rien de louable que l'état d'inaction & d'indolence, lui qui est infiniment vif dans ses poursuites. Affecter ainsi l'immortalité, n'est-ce pas se revolter contre la nature, & contre les Loix du Ciel & de la Terre ?

Mais il faut une bonne fois vous faire connoître ce *Lao tse* que vous estimez si

fort :

fort. Ecoutez le précis de son histoire. Il naquit sur la fin de la Dynastie des *Tcheou*, aux environs de la Ville de *Lin pao* dans la dépendance de la Ville de *Honan*. Son pere sur nommé *Kouang* n'étoit qu'un pauvre payfan, qui dès l'enfance servoit en qualité de Manœuvre dans une maison opulente. Il avoit 70. ans, qu'il n'avoit pu encore trouver une femme. Enfin ils attacha à une grossiere payfanne qui avoit quarante ans, & il l'épousa.

Cette femme se trouvant un jour dans un lieu écarté, conçut tout à coup par le simple commerce & l'union de la vertu vivifiante du Ciel & de la Terre. Elle porta son fruit quatre-vingts ans. Le Maître qu'elle servoit, ne pouvant souffrir une si longue grossesse, la chassa de sa maison. Elle fut donc contrainte de mener une vie errante dans la campagne. Enfin ce fut sous un prunier, qu'elle accoucha d'un fils, qui avoit les cheveux & les sourcils tout blancs. La mere qui ignoroit le nom de famille de son mari, dont elle ne sçavoit que le surnom, donna à cet enfant le nom de l'arbre sous lequel il étoit né : puis remarquant qu'il avoit les lobes des oreilles fort allongées, elle prit de là son surnom, & l'appella *Prunier-l'oreille*, *Lyeul*. Mais le peuple qui le voyoit tout blanc, le nomma le *vieux enfant*, *Lao tse*.

Quand il fut arrivé à un certain âge, il eut soin de la Bibliothèque d'un Empereur des *Tcheou*; & ce fut par sa faveur, qu'il obtint un petit Mandarinat. Il se rendit habile dans l'Histoire ancienne, & dans la connoissance des Rits des premiers tems : & c'est ce qui porta Confucius à l'aller voir pour conférer avec lui sur le cérémonial, & les talens d'un bon Mandarin. *Lao tse* dans sa vieillesse, s'aperçut de la décadence prochaine de la Dynastie des *Tcheou*. Il monta sur une Vache noire, & tira

vers l'Occident, il arriva à la gorge de la Vallée sombre. Ce passage étoit gardé par un Officier nommé *Y*, & sur nommé *Hi*. Le Livre *Tao té* contenant cinq mille sentences, fut composé dans la Ville de *Tcheou ché*, dépendante de *Tsin tchuen*. Enfin il mourut, & son tombeau est à *Ou*.

Voilà le commencement & la fin de *Lao tse*. Il n'a pu pendant sa vie prévenir la ruine de la Race des *Tcheou*, dont il étoit sujet & Mandarin, & l'on veut que nous croyions toutes les fables que l'on débite sur son prétendu mérite; & entr'autres qu'après sa mort il a été placé au haut des Cieux sous la qualité des trois purs.

Hé! que pensez-vous, Monsieur, de la doctrine du *Fo*, qui nous a été apportée d'Occident, s'écrierent ceux de l'assemblée, qui étoient attachez au culte de cette Idole?

Le *Fo* (a), répondit le Philosophe; est un autre visionnaire, qui a aussi prétendu se rendre immortel. Selon lui, tout n'est que vuide, il n'y a rien de réel. Suivant ce beau principe, il veut qu'on ne pense à rien, qu'on réduise le cœur au pur vuide; c'est-à-dire, qu'on le vuide de toute affection, qu'on aille jusqu'à s'oublier soi-même, comme si l'on n'étoit pas. Nous avons des yeux & des oreilles, il faut ne rien voir, ne rien entendre : ces organes doivent être vuides de tout objet, c'est-là leur état parfait. Nous avons une bouche; des mains; des pieds : il faut que tous ces membres soient dans l'inaction. Sa grande prétention est que son admirable ternaire du *Tsing*, du *Ki*, du *Chin*, c'est-à-dire, du fin, du subtil, du spirituel, arrive à sa plus grande perfection, & qu'en se retirant, il ne fasse qu'un. Pour ce qui est de l'ame, sa durée, dit-il, n'a point

(a) Le détail que fait de *Fo* ce Philosophe Chinois, a ses traits de nouveauté : il en rapporte des particularitez qu'on n'a point ailleurs. C'est lui, comme on le voit, qui inventa la Métémphysique. Comme il vécut cinq cens ans avant Pythagore ;

& qu'on sçait d'ailleurs que ce Philosophe parcourut l'Egypte & l'Inde; on ne peut guères douter qu'il n'ait pris des Disciples de *Fo* sa doctrine de la Métémphysique, & qu'il ne s'en soit fait honneur à son retour en Grece.

de bornes: elle ne se détruit point.

Voyez-vous que cette belle doctrine d'anéantissement de soi-même, de dépouillement universel, aboutit enfin à aspirer à une immortalité chimérique, & à désirer ce qu'on ne sçauroit obtenir. Cette vertu vivifiante du Ciel, on veut la ravir, & se l'approprier: on refuse de la restituer un jour au Ciel & à la Terre; & on prétend par-là arriver au pur vuide.

Mais peut-être continua-t-il, ignorez-vous l'Histoire de ce visionnaire. Sa mere vit en songe un grand Eléphant blanc, & au même instant elle sentit qu'elle étoit enceinte. Son fruit grossissoit chaque jour considérablement, & enfin il sortit du sein de sa mere en déchirant ses entrailles, & ôta la vie à celle dont il venoit de la recevoir: c'est ainsi que ce Monstre vit le jour; lui qui devoit tout bouleverser dans la nature, ne doit-il pas être mis au nombre des pestes du genre humain? Est-ce parce qu'il a tué sa mere en naissant, que le Peuple idolâtre jeûne, fait des Processions, & cent autres choses de cette nature, pour obtenir toute sorte de bonheur à leurs meres? S' imagine-t-on que ce *Fo*, qui n'a pu sauver sa propre mere, aura le pouvoir de protéger la mere d'autrui?

Poursuivons. Il vivoit dans un de ces Royaumes, qui est à l'Ouest de cet Empire: là, il étoit tout à la fois Souverain pour le temporel & pour le spirituel, Roy & Chef de la Religion. Il eut une Reine & une Concubine d'une grande beauté, & il en fit deux Divinités. Son Royaume abondoit en or, en argent, en marchandises, en denrées, & surtout en pierres précieuses. Mais s'il étoit riche & fertile, il avoit peu d'étendue, & ses habitans n'avoient ni force ni bravoure. Au contraire les Peuples de différens Royaumes, dont il étoit environné, étoient robustes, actifs, & ne respiroient que le sang & le carnage. Ainsi les Etats du *Fo* étoient sujets à de fréquentes irruptions.

Fatigué de tant d'insultes, auxquelles il ne pouvoir résister, il abandonna son Royaume, & embrassa la vie solitaire. Il se mit ensuite à exhorter les Peuples à la vertu, & il débita la doctrine de la Métémphysique qu'il avoit inventée, faisant passer & repasser les âmes d'un corps dans un autre, gardant néanmoins un certain ordre, par lequel la vertu étoit récompensée, & le vice puni. Il infatua les Peuples circonvoisins de ces folles imaginations. Son dessein étoit d'intimider les persécuteurs, & de leur persuader que s'ils continuoient les ravages qu'ils faisoient sur ses terres, ils seroient après leur vie changez en chiens, en chevaux, & même en bêtes féroces.

Pendant douze ans qu'il travailla à répandre sa doctrine, il entraîna à sa suite une foule prodigieuse d'ignorans, dont il renversa la cervelle: avec ce secours il remonta sur son Trône, il devint très-puissant; & s'étant remarié, il eut une nombreuse postérité. Tel fut le fruit de ses stratagèmes, tandis qu'il n'entretenoit ses Disciples que du vuide des biens de la Terre, il les recherchoit avec empressement, & s'en procuroit le plus qui lui étoit possible.

Du reste, n'allez pas juger que la doctrine du *Fo* soit excellente, parce qu'elle s'est si fort étendue dans cet Empire. Elle ne s'est accréditée, que parce que la doctrine de nos anciens sages étoit presque éteinte. L'ignorance & la corruption du cœur ont donné entrée aux plus grossières erreurs. On négligea les admirables leçons des *Yao*, des *Chun*, d'un *Confucius*, & l'on n'eut de penchant que pour la Religion du *Fo*: cette Secte ne prescrivit que quelques vaines prières pour devenir heureux, ce qui est très-aisé: au lieu que nos Sages exhortent à vaincre ses passions, à régler ses desirs, & à remplir tous ses devoirs; ce qui est d'une pratique bien plus difficile.

Ce discours souleva une grande partie des auditeurs. Vous avez beau dire,

s'écria l'un d'eux, tout est vuide dans ce Monde visible, l'*Yang* l'Esprit est seul immortel. La grande doctrine du *Fo* & du *Tao*, enveloppe tout dans le néant; il n'y a que l'ame qui n'y soit pas comprise; elle doit subsister & vivre éternellement. Qui ne voit pas que c'est par prévention, & par esprit de partialité, que vous vous déchaînez contre cette doctrine? Ce que vous venez de débiter sur le système du Monde, est-il mieux fondé?

Rien n'étoit plus capable de picquer le Philosophe, & l'on s'aperçut aisément que ce reproche l'avoit ému. Il faut, reprit-il d'un ton vif & animé, que votre *Lao tse* fût bien attaché à la vie, puisqu'il cherchoit tant de moyens de la prolonger: cependant sa vieillesse n'alla pas au-delà de cent ans. Mais il se flattoit que son *Yang*, son esprit vivifiant ne s'éteindroit point; & *Fo tse* n'étoit-il pas également passionné pour la vie? Il ne vécut pourtant que soixante-trois ans: mais il étoit persuadé que son ame, qui étoit proprement sa personne, subsisteroit toujours.

La vie de tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre a un terme fixe: mais *Lao* & *Fo* se sont ridiculement imaginés qu'ils étoient les seuls privilégiés; que tout ce qui a paru & paroîtra sur la Terre, rentrera dans le néant, mais que pour eux ils seront immortels; & qu'outre ce qui se voyoit de leur personne, ils avoient un esprit intelligent, vrai principe de vie. Aussi l'on trouve dans la doctrine de ces Sectes, ce langage inintelligible, *Fo chi y*, *Chin eul*, *yeou san siang*; c'est-à-dire, selon la Secte du *Fo*, le corps de *Fo*, la tige ou la substance est un; mais il a trois images. *Lao chi y*, *Chin eul*, *Fuen san tsing*; c'est-à-dire, selon la Religion de *Lao*, le corps de *Lao*, la tige, la substance est un, où l'on distingue trois purs.

Ces Sectaires, pour se faire entendre,

ont recours à des comparaisons: un pied de Saule planté en terre, laisse à la fin échapper le fin de la nature du Saule: le Renard en mourant dans sa tanière, laisse après lui les esprits vivifiants qui l'animoient (a). C'est ainsi qu'ils prétendent qu'après la mort de leur maître, il est resté quelque chose de sa personne, qui renaît en ce bas monde.

Ces visions, comme vous voyez, mettent *Lao* & *Fo* au rang des arbres & des bêtes. Mais comme les rêveries de la Secte du *Fo* ont infatué une infinité de gens, il faut que je vous entretienne plus en détail de cette Secte: je vais le faire en dix petits articles.

1°. Dans le Livre des Disciples de *Fo* intitulé: l'*Utilité de la Maison*, on dit que le corps est notre domicile; que l'ame est l'hotesse immortelle qui y loge, & que semblable à un voyageur, elle passe d'un logement à l'autre; que l'enfant se nourrit du lait de sa mère, de même que les habitans d'un Pays boivent l'eau du Fleuve qui l'arrose. De-là le corps de nos parens n'est qu'un logement, & il est naturel de le regarder avec le même mépris qu'on a pour un amas de bois & de terre, dont une maison est construite. N'est-ce pas-là vouloir atracher du cœur de tous les hommes la vertu *Hiao*, l'amour respectueux pour les parens? N'est-ce pas étouffer dans nos cœurs les sentimens, qui nous unissent si étroitement avec eux, comme n'étant que la participation d'une même substance céleste & vivifiante?

2°. Ce même Livre, qui représente nos corps comme un simple domicile, où nous prenons notre logement, porte à négliger le soin du corps, & à lui refuser l'affection & la compassion si nécessaire pour sa conservation. C'est ce qui porte ces Disciples de *Fo*, qui se dégoûtent de la vie présente, à chercher les moyens de s'en procurer au plutôt une meilleure. On en voit qui vont en

(a) Les femmes idolâtres croient voir souvent des Esprits sous la figure de Renards, & les ap-

pellent *Hou li tsing*.

pèlerinage aux Pagodes placez sur la cime des rochers , & qui , après avoir fini leurs prières , comme si elles avoient été exaucées , se précipitent la tête la première dans d'affreux abîmes. D'autres prodiguent leur vie en se livrant aux excès les plus honteux : quelques autres qui trouvent des obstacles à leurs indignes passions , vont de concert se pendre ou se noyer , afin de renaître maris & femmes. Voilà les suites du dogme insensé de la Métempsychose.

3°. En s'accoutumant à ne regarder son corps que comme un lieu de passage , il est aisé d'oublier l'estime , le respect , & les égards qui lui sont dûs. C'est ainsi que des femmes & des filles , grandes dévotes du *Fo* , se laissent séduire par les Bonzes & les *Tao seï* , gens habiles dans les intrigues amoureuses. Ils leur débitent que ce corps , où l'on n'est qu'en passant , est une vile machine , dont on ne doit point se mettre en peine. Ils leur insinuent que plusieurs de leur sexe , en accordant des faveurs demandées , ont eu commerce avec le *Fo* lui-même sans le sçavoir : maintenant ajoutent-ils , vous êtes du sexe foible & soumis , n'en doutez pas ; nous vous en répondons , en renaissant , vous deviendrez homme. Il n'arrive que trop souvent que des Dames & de jeunes filles d'un riche naturel , & de familles distin-

guées , se trouvent deshonorées par cette canaille : elles en viennent enfin , sous de tels maîtres , à renoncer à toute pudeur. On ne se contente plus d'une ou de deux libertez furtives , & c'est un commerce de libertinage , qui dure toute la vie. Telle est la doctrine abominable , qui couvre d'opprobre les plus honnêtes familles.

4°. Ceux qui donnant dans ces ridicules visions , disent que le bien ou le mal de la vie présente est le fruit de ce qu'on a fait avant que de renaître , s'autorisent de ce beau principe , pour s'abandonner à la débauche , & ravir impunément le bien d'autrui. Sçachez , vous diront-ils , que nous ne faisons que reprendre ce qui nous appartient ; car enfin nous sçavons qu'avant que de renaître , vous nous étiez redevable d'une telle somme.

Un libertin , qui tend des pièges à une jeune fille , s'il sçait qu'elle est attachée au culte de *Fo* , ne vous souvenez-vous pas , lui dira-t-il , qu'avant que de renaître vous m'étiez promise en mariage ? Votre mort précipitée me priva du droit que j'exige maintenant. C'est-là ce qui a ménagé la disposition de nos cœurs , & la conjoncture favorable où nous nous trouvons. Vous voyez donc que cette monstrueuse doctrine (a) sert de voile pour couvrir les injustices les plus criantes , & les plus honteux désordres.

(a) Quelque bien fondé que soit le Philosophe Chinois à regarder la doctrine du *Fo* comme la source d'une infinité de désordres , on pourroit avec beaucoup plus de raison lui faire le même reproche sur son système. Car si , selon le plan de doctrine qu'il se forme , cet Univers n'a pas été produit , & n'est pas gouverné par une première & souveraine intelligence ; si le Ciel & la Terre ne se maintiennent dans ce bel ordre , que par le seul mouvement naturel & nécessaire ; si dans cette grande machine tout se meut mécaniquement ; chacun peut se dire à soi-même : je n'ai point de fin hors de moi ; c'est à ma félicité présente que je dois penser : le tems de la vie est court & incertain : de quelle autorité prétend-on me donner des loix ? C'est la force & non le devoir qui m'oblige de m'y soumettre : les éloges qu'on donne à cette soumission , en payent mal la contrainte : dire que l'autorité qu'on exerce sur moi est émanée du Ciel , c'est un pur verbiage , puisque ce Ciel n'est que matière ; qu'on ne parle

point ni de vertus , ni de vices , ce sont des termes vagues , quine laissent d'idées que celles qu'on a reçues de l'éducation & des préjugés inspirés dans l'enfance. Ainsi point d'instructions , point de réprimandes , point de loix , point de châtimens , point de gouvernement : tout cela est inutile ou injuste : le penchant doit être l'unique règle de conduite. Ces conséquences suivent naturellement de ce système , & conduisent , comme on voit , à tous les crimes. Pour le mieux comprendre , il faudroit se trouver dans une Ville qui fût toute composée d'Athées : c'est ce qui ne s'est point encore trouvé , & ne se trouvera jamais. Car s'il y a des Athées par le cœur , c'est-à-dire , qui voudroient bien qu'il n'y eût point de Dieu vengeur des crimes , il est très-rare d'en trouver qui soient Athées par l'esprit , c'est-à-dire , dont la raison soit affoiblie jusqu'à méconnoître entièrement l'auteur de son être , & à ignorer une vérité , qui est gravée dans chaque partie de cet Univers. Mais dans cette supposition , quelle seroit la

3°. Ces Sectateurs de *Fo* se persuadent qu'ils peuvent impunément se livrer aux actions les plus criminelles ; & que , pourvû qu'ils brûlent pendant la nuit un peu d'encens, où qu'ils fassent quelques prières devant l'Idole, non-seulement leurs crimes sont effacés ; mais encore que sous sa protection ils sont à couvert des poursuites de la justice. Un seul trait vous le fera connoître.

Un voleur s'étoit glissé jusques dans l'intérieur du Palais Impérial : il fut découvert & arrêté par les Officiers de dedans. Quand on l'eut bien fouillé, on le dépouilla de ses habits, & on lui vit le corps tout couvert de différens billets remplis des textes du *Fo*. Il s'étoit imaginé que ces billets l'empêcheroient d'être découvert ; qu'il pourroit voler impunément ; ou que du moins ils lui procureroient le moyen de s'évader.

6°. Les dévots de cette Secte sont tout occupez de pèlerinages-qu'ils font à certaines Montagnes. Ils vivent dans la plus grande épargne, afin de pouvoir fournir aux frais des parfums qu'ils brûlent devant ces Idoles : ils seront insensibles aux besoins d'un pere & d'une mere, qui souffrent du froid & de la faim, faute d'habits & de nourriture. Leur unique soin étant d'amasser de quoi faire un riche cadre à l'Autel de *Fo*, & des autres Divinités érrangeres ; ils abandonnent leurs parens, & laissent leurs ancêtres, sans leur accorder un *Tse tang* (a). Peut-on ne pas avoir horreur d'une doctrine, qui va jusqu'à éteindre la mémoire des parens défunts, & à priver de tout secours ceux qui sont en vie ?

7°. Combien en voit-on parmi le peuple, qui croient comme autant de vérités tout ce qu'on leur dit des Pagodes construits dans des lieux écartez & solitaires ? Ils ne doutent point que ce ne soit l'asile de la vertu & de l'innocence.

confusion & la corruption qui regneroit dans cette Ville ? On s'y applaudiroit d'abord de s'être mis au large, & de n'être plus allarmé par la crainte de la justice Divine : mais seroit-on long-tems à secouer toute sorte de joug, & à vouloir vivre

Plusieurs même se sentent portez à passer leur vie dans ces sortes de retraittes, & à imiter *Fo* dans sa solitude : on les voit tout-à-coup renoncer à leurs femmes, à leurs enfans, à leurs possessions : quelle simplicité ! Ne sçavent-ils pas que leur corps est composé de chair & d'os, de sang ; & d'esprits animaux ? Espèrent-ils de le rendre aussi insensible qu'une masse de bois ou de pierre ? Croient-ils ne plus ressentir les passions si naturelles à l'homme ? Toutes ces pompeuses exhortations du *Fo* & du *Lao* sur le vuide, sur la perfection où conduit un dépouillement sans réserve, ont été autant de pièges ; où se sont laissez surprendre une infinité de gens, qui croyoient sérieusement pouvoir merre ces leçons en pratique ; mais ils ont bien-tôt éprouvé qu'elles étoient impraticables. L'empire du tempérament s'est fait sentir ; les passions gênées & contraintes en sont devenues plus intraitables, & les ont porté à des excès monstrueux. Enlever la jeunesse de l'un & de l'autre sexe, pour assouvir sa brutalité ; solliciter & séduire d'honnêtes Dames ; se ravaler jusqu'à la condition des bêtes, & s'applaudir de cet avilissement, enfin renoncer à toute raison & à toute pudeur ; voilà les suites de la séduction dont ceux qui suivent cette belle doctrine, ne peuvent guères se défendre.

8°. Combien en a-t-on vû d'autres, qui s'étant laissez infatuer par ces beaux discours débitez avec emphase sur le vuide, négligeoient tous les devoirs de la vie civile, & ne s'occupoient qu'à demander le bonheur qu'on leur faisoit espérer dans une autre vie.

La séduction ne s'est pas bornée au simple peuple ; elle a passé jusques dans les Palais des Princes. Si l'on a vû des rebelles s'attrouper, former une Armée, & assieger la Ville Capitale ; si les Barbares sont entrez dans l'Empire, & l'ont dans l'indépendance ? Et ne s'abandonneroit-on pas aux excès les plus monstrueux ?

(a) Salle commune, où l'on honore les défunts de la même famille.

rendu tributaires ; ces malheurs ne sont-ils pas venus de ce que les Princes se remplissant la tête des maximes & des visions de *Lao* & de *Fo*, se sont rendus incapables de gouverner leurs peuples ? *Leang ou ti* ne se vit-il pas réduit à mourir de faim à *Taitching* ? *Hoei tsong* ne fut-il pas emmené esclave au-delà des déserts sablonneux de la Tartarie ? *Huén tsong* ne s'enfuit-il pas honteusement dans les montagnes de la Province de *Se tchuen* ? Et que n'eut-il pas à y souffrir ? C'est ainsi que ces fausses Sectes se sont jouées de nos Empereurs, & ont mis l'Empire à deux doigts de sa ruine.

9°. Entre les rêveries dont les Ministres des Sectes de *Fo* & de *Tao* amusent les esprits crédules, on ne doit point oublier un stratagème bien propre à séduire dont ils se servent. Quand ils veulent initier quelqu'un à leurs mystères, ils l'obligent de se regarder dans un vase plein d'eau, où il se voit d'abord tel qu'il se trouve dans sa condition présente. On l'oblige de s'y regarder une seconde fois, & alors il y paroît tel qu'il sera dans la condition qui lui est destinée quand il renaîtra, supposé qu'il ait été fidèlement attaché à leurs Divinités. Il arrive par le secret de leur art magique, qu'un homme riche s'y voit sous la figure d'un malade, ou d'un gueux qui manque de tout ; & sur cela il prend la résolution de consacrer tout son bien aux Temples des Idoles. Après cette bonne œuvre, on l'engage encore à se regarder dans le vase plein d'eau : alors si c'est un homme, il se voit habillé en Roi, ou en Général d'Armée, ou en premier Ministre d'Etat : si c'est une fille, elle s'y voit couverte des ajustemens & des pierreries d'une Impératrice, d'une Reine, ou d'une concubine chérie du Prince, & tel doit être l'heureux état de leur renaissance.

C'est par ces sortes d'enchantemens qu'on remués les esprits, & qu'on les dispose adroitement à la révolte. On court aux armes ; il se livre des combats, & des Villes entières sont saccagées. C'est par

de semblables moyens, que sous la Dynastie des *Han*, deux rebelles causèrent une infinité de désastres, qui furent renouvellez sous la Dynastie des *Yuen*, & plus récemment sous le regne des *Ming* par d'autres Chefs de révolte, qu'on doit regarder comme des pestes publiques, puisqu'ils donnerent la mort à plusieurs millions d'hommes. On voit ces monstres de nature, qu'on ne sçauroit trop punir, s'applaudir de leurs crimes, sous le glaive même du Bourreau, & s'écrier par un reste d'enchantement : Nous mourons contents, nous sommes sur le point de nous rendre à ce délicieux séjour d'Occident, où *Fo* nous attend pour nous y recevoir, & nous faire part de sa félicité. Ce sont, comme vous voyez, ces fausses doctrines, qui sont la source de tant de malheurs publics & personnels.

10°. Il y a quatre sortes de professions absolument nécessaires dans l'Empire, qui fournissent à tous les besoins, & qui y maintiennent le bon ordre ; sçavoir celle des Lettrez, celle des Laboureurs, celle des Artisans, & celle des Négocians. Les Disciples du *Fo* & du *Tao* exhortent sans cesse les peuples à abandonner ces professions, pour embrasser les quatre suivantes : celles de *Ho chang*, & des *Tao seë* pour les hommes, & celles de *Kou* & de *Mi* pour les personnes du sexe. Ces Bonzes & ces Bonzesses vivent aux dépens du public. Il n'y a point de menfonges, de ruses, & de finesses auxquelles ils n'aient recours pour escroquer des aumônes : puis ils vivent dans une molle oisiveté, ne se refusant aucun des plaisirs qu'une imagination corrompue leur suggere ; & foulant également aux pieds les Loix de la Nature, & les Loix Civiles.

Quelle différence y a-t'il entre une vie semblable, & celle des plus vils animaux ? Ce *Tamo*, ce personnage si vanté, qui est venu d'Occident à la Chine, passa, dit-on, neuf ans sur la montagne *Tsong*, dans une contemplation continuelle. Il y étoit immobile, les yeux fixés sur un

mur, & ne changeant jamais de situation. Du reste ce fainéant contemplatif ne manquoit d'aucune des choses nécessaires à la vie, on lui fournissoit abondamment de quoi vivre, & se vêtir. Supposons qu'à son exemple chaque particulier se mette en tête d'imiter ce genre de vie, que deviendront les professions les plus nécessaires? Qui prendra le soin de cultiver les campagnes, & de faire des étoffes? D'où tirera-t-on les vêtemens & les alimens? Peut-on croire qu'une doctrine, dont la pratique, si elle étoit universelle, bouleverseroit tout l'Empire, puisse être la véritable doctrine?

D'ailleurs il n'est pas croyable combien il se perd d'argent à bâtir & à réparer des Pagodes, à dorer & à orner les Idoles, à célébrer des Fêtes, & à faire des processions à leur honneur: toutes ces inventions ne servent qu'à engourdir le bien le plus clair des familles. Je n'ai touché que légèrement ces dix articles; mais je serois infini, si je voulois rapporter tout ce que j'ai vu, & ce que j'ai entendu dire des désordres que les chimères & les visions de ces Sectaires ont causés dans l'Empire.

Ce détail ne devoit pas être du goût des Assistans, aussi l'un d'eux prenant la parole: à vous entendre, Monsieur, lui dit-il, *Fo*, *Lao*, & toutes nos Divinités ne sont dignes que de mépris. Ainsi plus de châtimement, plus de récompenses, plus d'esprits bien faisans ou mal faisans: d'un seul trait de langue vous pulvérisiez tout le système de notre doctrine.

Ceux qui s'enrêtent d'idées populaires, répondit le Philosophe, passent leur vie dans une espèce d'yvresse, & la finissent par des rêves: ils s'abîment dans un fatras de fables, dont il ne leur est pas possible de se tirer. L'espérance d'obtenir une vie heureuse par la protection des Esprits, nourrit leur entêtement.

Ce penchant de la plupart des hommes, joint à leur crédulité, a fait naître au *Fo* & au *Lao*, la pensée de mettre par-

mi leurs dogmes un lieu de récompense, un Enfer, un Palais pour le Maître des Eaux, & pour les autres Divinités, sans parler des Esprits d'un ordre inférieur, & des hommes extraordinaires devenus immortels: ils ont sur-tout étalé les biens que distribuent leurs Dieux: ils ont placé dans le Ciel un *Yo hoang* Chef de tous les prétendus immortels, qui distribue à ces Esprits leurs emplois, comme de présider à la pluie, de distribuer les récompenses & les châtimens.

Dans le Livre *Yo hoang*, on lit ces paroles: à l'Occident il y a le Prince du Royaume de la pure vertu: ce Roi à quarante ans n'avoit point encore de fils. Lui & la Reine *Pao yué* en obtinrent un qui fut le fruit des ferventes prières qu'ils adressèrent à *Lao kün*, & ce fils, c'est cet *Yo han* dont nous parlons. Un autre texte du Livre *Hien ou* porte que dans le pays d'Occident il y a un endroit appelé le Royaume d'une joie pure; que le Roi se voyant sans enfans, en obtint un de *Lao kün*; & que c'est lui qu'on honore sous les noms de *Hien ou T'sou se*.

Ajoutons ce que rapporte l'histoire du *Fo*: on y lit que du côté d'Occident on trouve le Royaume de la pure innocence: le Prince héritier de la Couronne, c'est le *Fo* lui-même: celle qu'il épousa, s'appelloit *Na to*: ils eurent un fils qui fut nommé *Mo heou lo*. Peu après *Fo* passa douze ans dans la solitude, & ce fut durant ses contemplations qu'il se transforma en *Fo*.

Suivant ces traditions, il paroît que la Dynastie des *T'cheou* avoit déjà sept cents ans de Règne, lorsque la Secte de *Fo* commença. Raisonnons des tems passés par le tems présent, & du présent par le passé: le monde est allé, & ira toujours son même train. Peut-on s'imaginer que ce que nous ne trouvons maintenant nulle part, & dont il ne reste aucun vestige, ait été autrefois la merveille de l'Univers? Qu'on parcoure les contrées qui sont à l'Ouest de la Chine, on n'y trouve qu'un pays de Barbares: comment

placer là ces beaux noms de très-pur, de Royaume de la vertu, de la félicité très-parfaite? Trouve-t-on là maintenant des hommes à trois têtes, à six épaules, à huit mains? Y trouve-t-on des gens qui vivent des deux & trois cens ans, & qui dans le plus grand âge, n'éprouvent point les incommoditez de la vieillesse? Comment donc se figurer que c'est le séjour des immortels? Conduons donc que tout ce qu'on débite du Roi du Ciel, du Généralissime des Esprits, sont autant de fables dont on se sert, pour abuser de la crédulité des peuples.

Mais, dit l'un des assistans au nom de tous les autres, comment osez-vous traiter avec tant de mépris notre *Yo hoang*? C'est le même que le *Chang ti*, dont il est parlé dans vos Livres, pour lesquels

(a) Cette objection embarrasse le Philosophe Chinois: il auroit pu se tirer d'affaire, en répondant que leur *Yo hoang* n'étoit pas le *Chang ti* des Lettres, mais celui que la Secte de *Tao* avoit honoré de ce nom sous la Dynastie des *Han*, & qui avoit nom *Tchang y*: mais au lieu de cette réponse qui eût été solide, il s'arrête à vetiller sur les habits qu'auroit dû avoir le *Chang ti*; il tâche de faire passer ce trait d'histoire pour une fable, ou pour un simple songe, de même qu'on voit en songe l'Oiseau fabuleux, appelé *Feng hoang*: cependant arrêté par l'autorité des Livres Classiques, il a recours à des Interpretes modernes, & il veut que le *Chang ti* ne soit autre chose que son *Tai ki*. Si les Chinois avoient du *Li* la même idée qu'en a donné le R. P. Mallebranche, qui ne paroît guères instruit de leur doctrine, il auroit été aisé à notre Philosophe de répondre que l'Empereur *Kao tsong* voyoit son futur Ministre dans le *Li*; car ce R. Pere assure que selon le système de la Philosophie Chinoise, toutes les vérités sont vûës dans le *Li*, & c'est selon ce système qu'il a imaginé dans l'Ouvrage intitulé, *Entretien d'un Philosophe Chrétien avec un Philosophe Chinois*, qu'il fait parler de la sorte un Philosophe Chinois: *Nous ne recevons que la matiere, & le Li, cette souveraine vérité, sagesse, justice, qui subsiste éternellement dans la matiere, qui le forme & l'arrange dans ce bel ordre que nous voyons, & qui s'élèvera aussi cette portion de matiere épurée & organisée dont nous sommes composés; car c'est nécessairement dans cette souveraine vérité (le Li) à laquelle tous les hommes sont unis les uns plus, les autres moins; qu'ils voyent les vérités & les Loix éternelles, qui sont le lien de toutes les sociétés, &c.* Après ce début, on n'est pas surpris d'entendre le Philosophe Chrétien qui lui répond: *Voire Li*, votre souveraine justice approche infiniment plus de l'idée de notre Dieu, que celle de ce puissant Empereur *Chang ti*. Malheureusement ce langage est nouveau & inouï à la Chine, & il n'y a point de Lettré qui ne fût étrangement surpris d'apprendre qu'on lui fit tenir un pareil discours.

(b) L'objection, si elle eût été poussée, étoit

vous avez une si profonde vénération: c'est lui que l'Empereur *Kao tsong* (a) vit en songe, & qui lui donna *Fou yué* pour son premier Ministre. C'est de lui dont parle *Meng tse*, lorsqu'il dir qu'il faut se recueillir, jeûner, se purifier avant que de lui offrir des sacrifices (b). Oseriez-vous nier qu'il y ait un *Chang ti*?

(c) Dès le tems des Empereurs *Yao* & *Chun*, répondit le Philosophe, les peuples donnerent dans de fausses idées rouchant les Esprits. De là est venu la bizarre imagination, qui fait donner une figure au *Chang ti*. Je conviens que l'Empereur *Kao tsong* étoit un Prince vertueux, qu'il vit en songe un homme, dont la taille & les traits étoient bien marquez; & que c'étoit la figure de *Fou yué*, quoique ce Prince ignorât son nom; qu'il le

forte, elle ne laisse pas de le jeter dans un grand embarras. Si le *Chang ti* des Lettres, lui dit-on; étoit sans vie & sans intelligence, auroit-il pu donner un fidèle Ministre à l'Empereur *Kao tsong* pour récompenser sa vertu? Seroit-il nécessaire de se purifier intérieurement, pour offrir décemment des sacrifices solennels au *Chang ti*? Notre Philosophe élude la difficulté; il a recours à son *Tai ki*; mais il n'a garde de dire de ce *Tai ki* ce que Confucius disoit du *Chang ti*: *Il connoît le fond de mon cœur*, *Tchi ngo*, & comme très-juste *Tchi kung*, qu'il me punisse, si mes intentions sont criminelles. Notre Athée pense bien autrement de son *Tai ki*, il l'enveloppe de beaux noms pris dans un sens métaphorique: c'est, dit-il, ce qui domine, ce qui regne dans le Ciel, dans la Terre, & dans tous les Êtres. En lui sacrifiant, il suffit de se tourner respectueusement vers le Ciel. Il n'ose désapprouver le rit des sacrifices solennels, qui sont en usage dans la Secte Littéraire, & par un mélange bizarre, il accommode ensemble & son Athéisme & des Actes de Religion. Tout cela prouve que ce qui intrigue le plus ces Athées, c'est la doctrine des Livres Classiques, qu'ils n'osent rejeter ouvertement, & qu'ils voudroient bien pouvoir ajuster à leur système.

(c) Ici le Philosophe ne sachant comment concilier avec son système l'idée, que le Texte Classique présente naturellement du *Chang ti* dans son apparition à *Kao tsong*, tombe dans une contradiction manifeste. Il dit que l'erreur & la superstition touchant les Esprits s'est introduit dès le tems d'*Yao* & de *Chun*, & par-là il avoue que sa doctrine n'est pas la même que celle du siècle où régnoient ces Princes, qu'on regarde néanmoins dans l'Empire comme le siècle d'or, par rapport aux mœurs & à la Religion. Il avoue néanmoins que *Yao* & *Chun* étoient des Sages du premier Ordre, écoutez comme des Oracles destinés à réformer l'Empire confié à leurs soins; & cependant ces Sages ont autorisé & même introduit des erreurs grossières & pernicieuses. Comment s'accordera-t'il avec lui-même?

fit peindre avec les traits dont il avoit conservé le souvenir, qu'il donna ses ordres pour déterrer l'homme qu'il avoit ainsi représenté, & qu'en effet on le lui amena. Tout cela est vrai : mais combien s'en trouve-t'il qui n'ayant jamais vû ni de Dragon volant, ni l'Oiseau appelé *Fong hoang*, Oiseau fabuleux, les voyent très-souvent néanmoins en songe ? Ils ont vû ces figures dans des tableaux, & pendant le sommeil elles se retracent dans leur imagination.

Que si vous soutenez que le *Chang ti* apparut à *Kao tsong* sous une forme humaine avec la Couronne d'Empereur sur la tête, & les vêtemens conformes à la Dignité Impériale, il m'est aisé de vous répondre. C'est l'Empereur *Hoang ti*, qui le premier a donné aux Empereurs ces ornemens dont ils se parent, & qui les distinguent de leurs Sujets. D'où il s'ensuivroit que le *Chang ti* n'existoit point avant cet Empereur, ou que s'il existoit, il a demeuré nud jusqu'au tems du regne où l'on a commencé à porter une Couronne, & à se vêtir d'habits Impériaux.

Disons plutôt que ce qu'on appelle *Chang ti*, c'est ce qui domine dans le Ciel, sur la Terre, & généralement sur tous les Etres ; & que c'est par cette raison qu'on lui a donné le nom de *Ti*, c'est-à-dire, de Maître Souverain. On voit même par la manière dont s'expliquent quelques-uns de nos Sçavans, que le *Chang ti* est au fonds la même chose que le *Tai ki*, dont je vous ai entretenu. S'est-on jamais avisé de dire que le *Tai ki* eût une figure qui le rendît visible ? D'où il est aisé de voir que quand il est dit qu'il faut faire des sacrifices au *Chang ti*, c'est uniquement au Ciel qu'on doit les faire avec un cœur pur.

Tout ce que vous nous dites, s'écria un de l'assemblée, rend à prouver que ce sont auran de fables que nous débitons, lorsque nous disons qu'il y a un Enfer, un Dieu appelé *Yen wang*, qui est le Maître de cet Empire souterrain,

des *Lo han*, c'est-à-dire, des Esprits qui reglent la destinée de tous les hommes. Ce sont pourtant eux, à ce qu'on rapporte, qui conduisent l'ame dans les corps au moment de leur naissance, & qui les en attachent au moment de la mort, pour les entraîner au lieu de leurs supplices, où elles sont cruellement tourmentées par d'autres Esprits. Si un homme pendant la vie a pratiqué la vertu, il ne manquera pas de renaître dans un état de splendeur & d'opulence. Si même les animaux ont vécu selon leur condition, ils se verront transformez en hommes. Au contraire, une personne qui se sera livrée aux vices honteux, & qui aura suivi ses appétits déréglés, deviendra bête brute. Si les animaux sont plus féroces, que ne comporte leur nature, après leur mort ils ne passent plus à une autre vie, & leur ame est entièrement éteinte. Voilà ce qu'on nous enseigne : seroit-ce autant de faussetez ?

Je vous parlerai franchement, répondit le Philosophe. Oüi, tout cela est faux. Deux personnes mariées habitent ensemble : l'un & l'autre concourent à former le fruit qui est d'abord conçu dans le sein de la mere, où il prend peu à peu d'insensibles accroissemens. Si selon vos idées, il falloit attendre que le fœtus fût tout-à-fait formé, pour que l'ame vint à s'y insinuer, par où cette ame trouveroit-elle une entrée pour se glisser dans ce corps nouvellement formé ?

Disons plutôt qu'une certaine quantité de sang s'unit dans le sein de la mere ; qu'elle y fait un tour ; qu'elle fermente, & qu'elle commence à se mouvoir. C'est alors un être d'une espèce particulière. Ainsi l'Homme est un composé qui résulte de l'union d'une chose sensible, & d'une autre invisible, & qui échappe aux yeux : c'est le *Ki*. Tant que cette union subsiste, on est susceptible de douleur : au moment qu'elle cesse, on devient insensible. Qu'un homme soit paralytique de la moitié du corps, appliquez le feu à cette partie frappée de

paralytic, il ne ressentira aucune douleur : que ce même homme-là soit mort, le *Hing*, ou ce qui est en lui de visible, est séparé du *Ki*, ou de ce qui étoit invisible. Ce *Ki* s'est évaporé (a) en arômes qui voltigent çà & là, ou qui se changent en un vent froid, destitué de toute chaleur animale. Que restera-t-il du défunt, sur quoi vos Ministres d'Enfer puissent exercer leur rigueur impitoyable ?

Mais supposons que le grand Démon *He kang fang* (c'est l'un des trente-six *Kang* du *Tao kia*) veuille s'emparer de l'ame de quelque scélérat, après qu'elle a été dispersée, & qu'il souffle adroitement toutes ses parties pour les réunir ensemble, afin que cette ame puisse être châtiée pour ses crimes au Tribunal du Juge infernal : croyez-vous que ces Démons auroient le loisir & la patience de rassembler toutes ces parties subtiles, éparées de côtes & d'autres ?

Ce raisonnement du Philosophe ne fut pas sans réplique : on nous assure, lui dit-on, que le Dieu *Yen wang*, & les autres Juges ses Ministres fixent le moment de la naissance de tous les hommes ; qu'ils déterminent s'ils seront mariez, & à qui ; s'ils auront des enfans, & quel sera leur caractère ; s'ils seront riches ou pauvres. Enfin tout ce qui doit leur arriver est marqué sur le Livre

de *Yen wang*, & de-là leur destinée est invariable, & il n'y a aucun changement à espérer. Avez-vous quelque chose à dire contre cette doctrine ?

Ne sçavez-vous pas, répondit le Philosophe, ce qui est rapporté dans vos propres Livres ? Voici ce que j'ai lû dans le Livre de *Hinen ou schuen* : certain Démon appelé *Yao mo* (b), dévorait continuellement des hommes : mais le Dieu *Hinen ou* venoit à leur secours, & en préservoit un grand nombre de sa fureur. Sur quoi voici comme je raisonne : ou *Yen wang* avoir déterminé le nombre de ceux qui devoient être dévorés, ou il ne l'avoit pas déterminé : s'il ne l'avoit pas déterminé, votre hypothèse tombe d'elle-même : s'il l'avoit déterminé, pourquoil le Dieu *Hinen ou* faisoit-il d'inutiles efforts, pour sauver des gens condamnés irrémisiblement à être dévorés ?

Mais puisque nous sommes tombés sur cet article, écoutez une autre fable, qui est assez plaisante. Un nommé *Pung* vécut jusqu'à l'âge de huit cens ans : il épousa successivement soixante-douze femmes, à mesure que chacune mourroit. La soixante-douzième étant morte à son tour, passa à l'autre monde, & s'informa des ancêtres de *Pung*, quelle pouvoit être la raison qui faisoit vivre son mari tant de siècles : est-ce que son nom, ajouta-t-elle, n'auroit pas été écrit

(a) Ce Philosophe s'est récrié contre le sentiment des Sectaires, qui prétendent que le corps n'est qu'un domicile où l'ame loge en passant ; il suppose que l'ame, de la manière qu'il l'entend, est unie au corps. Mais il n'admet point d'âmes qui soient des Êtres nouveaux, spirituels, immortels : il prétend que l'ame est une portion de matière plus subtile qui se détruit, de même que le corps, par la désunion de ses parties : mais cela supposé, comment est-ce que l'ame s'unit au corps ? Étant matière, elle ne peut lui être unie que comme un corps est uni à un autre corps. Il est évident que deux corps ne peuvent être unis que par la surface. Une telle union suffit-elle pour expliquer ce que nous éprouvons touchant toutes les parties de notre corps, & le sentiment de l'ame ? D'ailleurs, si l'ame est composée de parties de même que le corps, chaque partie a des fonctions qui lui sont propres. Dans quelle partie mettra-t-il la faculté de penser ? La matière peut-elle devenir un Être pensant ? Il faut que, selon son hypo-

thèse, il soutienne encore que l'ame n'étant qu'une masse de matière mise en mouvement, n'est nullement libre ; que le moindre mouvement de main, auquel je me déterminai hier, a été nécessaire, & n'a pu être omis, de même que le Soleil n'a pu manquer de s'élever sur l'horizon, & qu'ainsi que je n'eusse pas remué la main, il eût fallu que dès le commencement du monde la matière eût reçu un mouvement naturel, tout différent de celui qu'elle a eu d'abord. Quelles absurdités n'est-on pas obligé de soutenir, quand on ne veut point démentir des faux principes qu'on a établis !

(b) Saint Epiphane croit que Pythagore est l'inventeur du dogme des deux principes. Il se pourroit bien faire que ce Philosophe auroit encore pu cette doctrine chez les Disciples de *Fo*. On voit qu'ils tiennent deux génies de caractères bien différens : l'un qui ne cherche qu'à dévorer le plus d'hommes qu'il lui est possible ; & l'autre qui est tout occupé à sauver ceux que ce méchant génie veut engloutir.

sur les Registres de *Yen wang* (a) ; mais il n'y en a aucun qui lui échappe. Je vous apprendraice mystere, répondit le grand pere de *Pung* : le nom & le surnom de mon petit-fils votre mari, est véritablement sur le Livre : mais voici de quelle maniere : quand il fallut arrêter les feuillets du Livre , l'Officier qu'on avoit chargé de ce soin , prit par mégarde le feuillet où la destinée de *Pung* étoit écrite : il le tordit en forme de cordonnet , (b) & le Livre en fut percé & cousu. La femme ne put garder le secret : *Yen wang* fut informé de cette histoire ; & ayant pris son Livre & examiné le cordonnet, il biffa le nom de *Pung*, qui finit sa vie au même instant.

Cet exemple, continua le Philosophe, prouve le contraire de votre doctrine : car enfin en voilà un qui a échappé à la pénétration de *Yen wang* : peut-on affurer qu'il n'y en ait pas d'autres qui l'aient trompé par quelque supercherie semblable ? Mais pour vous convaincre que tout cela est fabuleux, il suffit de vous dire que du tems de Confucius & de *Meng tse*, on n'usoit point de Livres faits de papier, & qu'on écrivoit sur des membranes de *Bambou*, ou sur de petites planches de bois. D'ailleurs, comme votre Enfer souterrain n'est qu'un amas de terre, d'eau, de pierres ; il est visible que des Livres & des Registres de papier, ne sçauroient s'y conserver. Regardez donc ce que vous lisez dans vos Livres, comme autant de rêveries.

Mais, reprit-on, ce que vous dites, Monsieur, de l'Enfer & des Esprits qui y résident, oseriez-vous le dire des Esprits tutélaires, soit des Villes murées, lesquels sont appelez *Tching hoang*, soit de divers autres endroits qu'on nomme *Tou ti*, eux qu'on honore dans tout

l'Empire ? Un culte si universel porteroit-il à faux ?

Daignez m'écouter, répondit le Philosophe ; sous le regne d'*Yao* & de *Chun*, les habitations n'étoient pas encore environnées de murs & de fossés : cet usage ne s'introduisit que sous les Dynasties suivantes de *Hia*, & de *Chang*, afin de se mettre à couvert des insultes qu'on avoit à craindre des voleurs & des rebelles. Ensuite on érigea un *Tching hoang*, (c) & l'on bâtit des lieux destinez à l'honorer. On en bâtit de même pour honorer les *Tou ti* (d). Quand on s'avisa de donner à ces Esprits le beau nom de *Ti ti*, parce qu'on les regardoit comme les peres nourriciers du Peuple, on les distingua en différentes Classes : ceux à qui on attribua le soin des campagnes & des terres cultivées, on leur fit des offrandes de grains, & on les honora sous le titre de *Ché chun* (e). Ceux qui étoient bornés au soin des Villages, & qu'on croyoit veiller à la santé des habitans, & à maintenir la paix parmi eux, furent honorez sous la qualité de *Tou ti*. D'autres Esprits qui étoient attachez à l'intérieur des maisons, & aux lieux d'assemblées, furent regardez comme les conservateurs de ces endroits ; & ce fut en cette qualité qu'on les honora sous le nom de *Tchung liou* (f). On assigna à d'autres Esprits les Pays déserts & montagneux, & dans l'espérance qu'ils faciliteroient le transport des denrées & des marchandises, ils furent respectez sous le nom d'Esprits des hautes Montagnes. Enfin ceux qu'on plaça dans les Villes qui sont environnées de murailles & de fossés, furent révérez sous le titre de *Tching hoang*, & on les regarda comme des Esprits qui préservoient ces Villes des malheurs publics.

Voici maintenant, poursuivit le Phi-

(a) Tout cela se dit selon le système des Bonzes & du culte idolatrique venu des Indes. Ils admettent un espece de Paradis, d'Enfer, un Dieu *Ten wang*, &c.

(b) C'est ainsi qu'on relie souvent les Livres Chinois.

(c) *Tching*, signifie mur, & *hoang*, fossé.

(d) *Tou*, signifie terre, *ti*, signifie lieu.

(e) *Ché*, signifie lieu hors des Villes.

(f) Nom de la place où étoient leurs représentations.

lofophic , où j'en veux venir. Tous ces Esprits (*) ne font au fond & réellement qu'une masse de terre, diverfement figurée. Quand on en conferve le fouvernir dans l'ame , c'est à peu près de même que lorsque je bois de l'eau , je fonge à la fource d'où elle me vient , & que je lui fçai gré du plaifir & de l'utilité que j'en retire. Oferoit-on pouffer le blafphême jufqu'à prendre pour l'image du véritable Efprit (b) du Ciel & de la Terre , qui eft pur lui-même , tous ces marmoufets d'argile , qui repréfentent tantôt un homme , tantôt une femme , placez au dehors & au dedans des Pagodes , ou bien la figure d'un vieillard , telle qu'on la met dans des maifons particulieres.

Ici le Philofophe fut interrompu. On nous raconte , lui difoit-on , bien des prodiges opérez par les *Tching hoang* , & les *Tou ti* ; & ces prodiges font connoître , & prouvent leur pouvoir. Souvent même on les voit fous la figure d'hommes vivans. Comment pouvez-vous dire qu'ils ne foient qu'une masse de terre ?

(*) On voit ici l'embarras du Philofophe , par la maniere dont il fe débat en affez malhabile homme fur les preftiges , & fur d'autres événemens prodigieux , qui ne peuvent être opérez que par des Démon , & qu'il veut attribuer aux caufes naturelles. Il a affez de bonne foi pour ne pas nier ces effets merveilleux , comme feroient d'autres , qui , pour fe tirer d'affaire , font déterminer à n'admettre aucun événement qui foit contre l'ordre naturel. Mais auffi eft-il vrai de dire que l'évocation & les opérations du Démon font trop ordinaires à la Chine pour pouvoir être niées. C'est une chofe remarquable , que dans tous les Pays , où le Chriftianifme n'eft pas établi , le Démon y exerce un grand pouvoir fur les Peuples ; & que ce pouvoir cefte , dès que la vraie Religion y prend racine. Bien plus ce pouvoir de l'Efprit de ténèbres eft entièrement lié par la feule préfence d'un enfant Chrézien. C'eft de quoi on a une infinité d'exemples.

(b) Voici le texte *Tien , Ti , Tfe , Gen , Tchén , Tchi , Chin*. Il paroît que par ces termes , *Esprit du Ciel* , notre Athée n'entend autre chofe que le Ciel même. De même que par les Esprits des Montagnes & des Rivieres , il n'entend autre chofe que les Montagnes & les Rivieres que nous voyons.

(c) Qu'il y ait des Esprits gardiens des Villes & des principaux endroits de l'Empire , c'est une opinion très-ancienne à la Chine. On voit encore maintenant les Mandarins les plus déchaînez contre l'idolâtrie populaire , avoir fouvent recours au

Il y a un tour à prendre , repiqua le Philofophe (c) , pour expliquer les merveilles & les apparitions dont vous parlez. On voit des hommes , dont les talens font extraordinaires , & qui fe diftinguent du commun par leur courage & leur vertu. Il arrive quelquefois qu'ils font opprimez par la calomnie , ou qu'une mort précipitée les enleve , fans qu'ils ayent laiffé après eux de poftérité. Ces hommes fi extraordinaires & fi diftinguez des autres , ont une ame peu commune , qui ne fe difipe pas aifément. Les ames de ce caractère fe retirent la plupart dans les Pagodes , & y produifent des événemens qui fuprennent. On parle d'un *Ouen tien tfang* , qui fut mafacrée fous la Dynaftie des *Yuen* ; d'un *Yu chung tiao* qui périt miférablement fous les *Ming* : leurs grandes actions ont fait croire aux Peuples qu'après leur mort ils étoient devenus *Tching hoang* , ou gardiens des Villes.

Ce qui fait le mérite d'un homme pendant fa vie , c'est le *Ki* , cet air fpiriteux , qui peut fubfifter encore quel-

Tching hoang. Notre Philofophe ne fait ici que chicaner fur le nom de *Tching hoang* : le raifonnement dont il fe fert , eft affez femblable à celui que certains Chinois oppofent aux Miffionnaires fur le nom de *Tien tchu* , c'est-à-dire , Seigneur du Ciel , qu'on donne à Dieu. Avant que le Ciel fut créé , difent-ils , & ils croyent dire merveilles , il ne pouvoit y avoir un *Tien tchu* , un Seigneur de ce qui n'étoit pas ; votre *Tien tchu* a donc commencé tout au plus avec le Ciel ? Comme on raconte beaucoup de faits finguliers , vrais ou faux , qui prouvent la protection accordée par le *Tching hoang* aux Villes & aux Habitans , & que d'ailleurs ce culte eft reconnu & en ufage dans la Seête Littéraire , notre Athée fe donne la torture pour ajuster fes idées communes à fon fyftême. Il y a certaines ames , dit-il , qui ne fe difsipent point au fortir du corps , qui fubfiftent encore , & qui cherchant un domicile , s'arrêtent à la demeure des *Tching hoang* , où elles opèrent les merveilles qu'on raconte. Il eût été bien plus embarraffé fi en lui répondant conformément à fon fyftême , on lui eût dit : vous qui vous applaudiffez d'avoir fecoué le joug d'un Maître fuprême , en refusant de le reconnoître ; que fçavez-vous fi les ames de vos plus grands ennemis ne feront pas du nombre de celles qui fubfiftent encore après la mort ? Ces ames n'étant plus retenues par la crainte des Loix , & vous n'ayant pas le pouvoir de les éviter , que n'avez-vous pas à craindre de leur colere & de leur vengeance ?

que tems après sa mort : lorsque cet air opère des effets merveilleux, on l'attribue aux Esprits, ou des rochers escarpez, ou des lieux montagneux, ou des Rivieres, ou des Villes. Mais tout ce qu'on voit, arrive nécessairement, & selon les loix de la nature. Croira-t-on que ces Esprits reçoivent leur rang par le moyen d'un ordre Impérial, qui leur distribue leurs fonctions? Est-il au pouvoir d'un mortel d'assigner à tel & tel Esprit la Charge de présider à telles & telles productions? Ce qu'on nomme Esprits, n'est autre chose que les Montagnes, les Rivieres, les Campagnes, les Villes, où, selon le cours naturel des choses, il arrive quelquefois des effets surprenans & peu ordinaires. Il est donc ridicule de dire que tel homme, dont on a connu autrefois le nom & le surnom, est maintenant un Esprit qu'on doit honorer.

Permettez-moi de vous dire, repliqua un de l'assemblée, que votre réponse ne me satisfait pas. Ce qui tient le premier rang dans un grand homme, c'est, dites-vous, son *Ki*, son ame. Voulez-vous donc attribuer à ces restes d'un grand homme tout ce qui arrive d'extraordinaire, & qui semble être contre l'ordre naturel des choses connus? Je demurois il y a quelque tems à *Tchung tcheou*. Là, je vis des Saules qui produisirent de petits marmousets de figure humaine, qui avoient environ deux pouces de hauteur. Vers ce tems-là il plut du ris noir dans le *Kiang si*: à *Tchu tcheou* il tomba du Ciel des têtes d'hommes, qui n'étoient guères plus grosses qu'un pois, & où cependant l'on remarquoit les yeux, la bouche, & le nez très-bien formez. Ces événemens ont été publics: des gens sages les croient quand

on les rapporte; & vous ne devez pas dire qu'ils sont arrivez selon l'ordre naturel.

Confucius, répondit le Philosophe, ne s'amusoit point à parler de ces Esprits connus par leurs prestiges. Ce n'est pas qu'il ignorât que quand un Etat est menacé de révolution, on ne voye arriver quelquefois de ces prodiges, qui sont comme les avant-coureurs de quelque malheur prochain. Ce sage par excellence se contentoit de dire, qu'il ne falloit pas trop aisément ajoûter foi à ces sortes de merveilles, qui ne sont propres qu'à répandre le trouble & la frayeur dans les Esprits, & c'est parce que la Secte de *Fo* a recours à cet artifice pour effrayer les Peuples, qu'on la regarde comme une fautive & dangereuse Secte. Je conviens qu'à la veille de quelque événement funeste (4), aux approches, par exemple, d'une famine, ou d'une grande mortalité, les cinq Elemens se confondent, & qu'il en sort des monstres; mais si dans ces conjonctures les hommes travaillent sérieusement à réformer leurs mœurs, & à pratiquer la vertu; tous ces présages deviennent inutiles, & s'en vont en fumée.

Vous ne voulez donc point, s'écria l'un des Assistans, regarder les Esprits immortels, comme les auteurs de ces prodiges. Les attribuer comme vous faites, aux seules causes naturelles, n'est-ce pas quelque chose de plus inconcevable? Je vais vous en convaincre par un seul exemple. Sous la Dynastie des *Ming*, dans la Ville de *ren si* de la Province de *Hon an*, il mourut un homme du peuple appelé *Tchu*, & surnommé *Tien pao*. Le troisième jour depuis son enterrement, sa femme prit du vin & quelques légu-

(4) Notre Philosophe n'oseroit nier ce qui est si souvent répété dans le *Chu king*; que certains signes qui arrivent, sont des avertissemens que donne le Ciel de quelque prochain malheur, à moins qu'on ne le prévienne par la réformation des mœurs; mais voulant accorder cette doctrine à son système, il fait le plus pitoyable raisonnement du monde: car enfin peut-il y avoir selon les Loix

de la Nature, comme il le suppose, des présages certains d'événemens incertains, & qui dépendent de la volonté libre & changeante des hommes? Peut-on s'empêcher de reconnoître une Intelligence supérieure qui mette de la liaison entre le présage d'une Comète, ou d'un tremblement de Terre, & l'événement d'une sédition populaire, ou du renversement d'un Trône?

mes, & partir pour se rendre à la sépulture de son mari, où elle devoit lui faire cette petite offrande : s'étant arrêtée en chemin auprès d'un rocher, il en sortit tout-à-coup un éclair accompagné d'un bruit effroyable. Au même instant un quartier de la roche tombe, & laisse entrevoir dans un espace vuide un coffre de pierre. Cette femme s'approche pour mieux le considérer : & au travers d'une large fente qui se trouva au coffre, elle apperçoit qu'il renferme un sabre, dont la poignée étoit précieuse, & un Livre qui ressembloit fort à un Livre de Magie. Elle prend ce Livre, & s'en retourne chez elle. Aussi-tôt elle se met à le feuilletter, & à en étudier le sens : après quoi elle se mêla de prédire à ses voisins plusieurs évènements, qui arriverent tels qu'elle les avoit annoncés.

Les Habitans du lieu qui en furent témoins, concurent pour elle un si grand respect, qu'ils ne l'appellerent plus que la mere *Fo*. En moins d'un an, cette nouvelle Prophétesse eut une vogue étonnante, & elle traîna à sa suite plus de dix mille personnes : aussi faisoit-elle des choses prodigieuses. A l'aide de son Livre de Magie, elle n'avoit qu'à souffler sur un champ plein de bled, ou de ris déjà monté, tout se changeoit aussi-tôt en halles-bardes & en épées; & l'on croyoit voir les plus épais bataillons. En prononçant une seule parole, d'un escabeau elle en faisoit un Tigre ou un Léopard : en un instant elle transformoit une foible enceinte de pieux en de hautes murailles environnées de fossés. Enfin voici à quoi aboutit tout ce manège.

Un jour qu'on s'y entendoit le moins, se fit une révolte presque générale; les Mandarins d'armes accoururent promptement avec des troupes; & songerent à se saisir des Chefs : ils trouverent plus

de résistance qu'ils ne croyoient, & il se donna un combat très-sanglant : mais enfin les rebelles succomberent. La Magicienne se trouva parmi les prisonniers. Elle fut jetée dans un cachot, chargée de chaînes, & elle y resta trois jours, sans avoir jamais pû s'évader. Son art l'abandonna dès qu'elle fut dans les fers. Mais enfin n'avouerez pas que cette femme eût été incapable d'opérer de semblables prodiges, si elle n'avoit été aidée par nos Immortels?

Ce que je vous avouërai, dit le Philosophe, c'est que quelques Magiciens, ou gens de cette espèce, qui prétendent au rang des Immortels, ont pû dérober (a) au Ciel & à la Terre la connoissance d'un changement qui devoit sûrement arriver dans la nature. Après cette furtive découverte ils ont composé le Livre où ils ont marqué les évènements futurs; ensuite ils ont caché ce Livre dans le sein du rocher. Lorsque le tems fatal de la revolte étoit prêt d'arriver, selon le cours des choses naturelles, alors les Enchanteurs ont patû; ils ont été écoulez, & ont favorisé cette révolte, où tant de gens ont péri par le glaive.

Au reste, bien que la situation du Ciel & de la Terre ait amené ces malheurs inévitables, cependant l'audace criminelle de ces Magiciens, qui ont empiété sur les droits du Ciel, en perçant dans les secrets de l'avenir, n'échappera pas au terrible châtimement qui lui est dû. Ceux qui consultent, ou qui écoutent ces prétendus Immortels, associez, à ce quel'on dit, aux Esprits, ont toujours été très-pernicieux à leur Patrie.

Je ne vous passerai point ces derniers mots, dit un de l'Assemblée : vous ne pouvez ignorer que le Roi des *King* (b), fuyant après une défaite, passa la profonde rivière de *Yang sé*; & que par un prodige

(a) Ce vol fait au Ciel & à la Terre par les Magiciens, est, comme on voit, un pur galimatias; ce qui prouve, que pour rendre ridicule le système d'un Philosophe, qui attribue tout aux causes naturelles, il suffit de le faire raisonner sur la Nature. Rien n'est plus capable de découvrir son ex-

travagance, & de confondre son orgueil.

(b) Ancêtres des *Mantscheoux*, qui se rendirent Maîtres de la plus grande partie de la Chine, & qui furent ensuite presque tous exterminés par les Tartares Occidentaux.

incépéré, les chevaux n'eurent de l'eau que jusqu'aux fangles. De même le Prince héritier, & le dernier de la race des *Yuen* ayant vû tailler en pièces presque toute son Armée, fut contraint de fuir avec une précipitation extrême vers le Nord ; il arriva, comme vous savez, sur les bords d'une grande Rivière ; & n'y ayant point trouvé de barques pour gagner l'autre rivage, & continuer sa fuite, il parut tout d'un coup en l'air un grand Pont de métal, sur lequel il passa la Rivière. Direz-vous que ce sont-là des prodiges, qui ne méritent pas la peine d'en parler ?

Voici ce je pense, répondit le Philosophe ; ce qui dans le Ciel & sur la Terre, est le principe des productions les plus admirables ; cet Etre, ce *Ki* fortifie ceux qui sont foibles, & affoiblit ceux qui sont trop forts (a). Avant les Dynasties *Hia* & *Chang*, la Terre n'étoit guères peuplée, & il n'étoit né encore qu'un petit nombre d'hommes. Le Ciel qui étoit alors dans toute sa vigueur, étoit plus propre à produire des Sages & des hommes extraordinaires, qui contribuent à l'entretien & à l'abondance des peuples ; mais il dégénéra dans la suite des tems ; les hommes s'étant extrêmement multipliés, la malice & la corruption du cœur humain devinrent générales ; on ne vit presque plus de droiture & de vertu : les voies (b) du Ciel, la raison, l'ordre, le Ciel ne put souffrir tant de scélérats : c'est pourquoi il produisit ces fleaux des peuples ; ces hommes sanguinaires, qui ne se plaisent que dans la guerre & dans le carnage : il fit naître un *Pe tchi*, qui causa la ruine de *Tchao*, & des troupes sans nombre qu'il commandoit. *Lieou tao tché* fut un autre foudre de guerre, qui porta le ravage & la désolation dans toutes les Provinces.

Pour ce qui est des deux points d'histoire que vous me citez, vous ne devez

pas douter que cette faveur fut accordée à ces Princes, afin de conserver quelques restes de la Dynastie *Yuen* & de la Nation *King*, qui sans ce secours auroient été éteintes. Il est constant que la conduite du Ciel (c) n'est point aveugle ni dépourvû de connoissance : s'il traverse (d) la prospérité, c'est qu'elle passe les bornes. Je vous en rapporterai un seul exemple.

Le Ciel a-t'il dessein de rétablir dans sa splendeur la Dynastie des *Han* ? Il a soin, lorsque *Quang vou* se trouve arrêté sur les bords d'un Fleuve large & rapide, de glacer subitement les eaux du Fleuve, afin qu'il lui & ses troupes ne trouvent aucun obstacle à leur passage. Lorsque l'ordre observé par le Ciel (e) pour le Gouvernement du Monde, est prêt de causer quelque grand changement, comme, par exemple, quand le Ciel est sur le point d'abandonner une Dynastie regnante, il arrive alors des événemens extraordinaires, qui en sont les funestes présages. Mais ce ne sont pas toujours les mêmes, quoiqu'ils partent de la même cause.

Tous les Assistans ayant loué la subtilité & la pénétration d'esprit que le Philosophe avoit fait paroître, l'un d'eux lui dit : Après tout, Monsieur, les Religions de *Fo* & de *Lao* sont répandues dans tout l'Empire : elles ont pris depuis long-tems de fortes racines dans les cœurs. Faites réflexion que vous êtes seul à les combattre : je veux que vous les attaquiez avec encore plus de force, qu'on ne les a combattu dans les anciens Livres, vous n'en ferez pas moins assailli par une infinité de gens qui suivent cette doctrine, & vous n'avez qu'une bouche & une langue, pour répondre à un si grand nombre d'adversaires ; pourrez-vous leur résister ? Et n'est-il pas à craindre qu'en voulant apprendre aux autres la source du vrai bonheur, vous ne vous attiriez

(a) Voici le Texte *Tien si Tsao hoa tchi ki pou Tsou tché Tsou Tchü Tsou Tsü tché Sun tchi.*

(b) Voici le Texte : *Tien tao ngoü ngoü gin tchi to kou.*

(c) *Tuen fei Tien tao vou tchi.*

(d) *Nai Sun ki Tsou Tsü Te.*

(e) *Tien tao K'ung.*

à vous-même de véritables malheurs ?

Le Philosophe comprit ce que signifioit ce compliment , & jugeant qu'il avoit étalé vainement son érudition , il prit occasion de la nuit qui approchoit , pour s'en retourner à la Ville. Les plus respectables de l'Assemblée l'accompagnèrent jusqu'au Pont , &c' est ainsi que finit l'entretien.

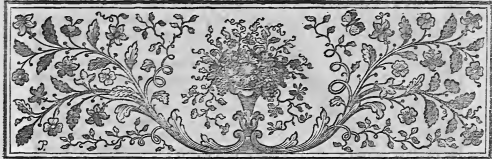
Telles sont les principales Sectes qui ont cours dans l'Empire de la Chine ; car il n'est pas nécessaire de parler ici de la Secte des Mahométans , qui se sont établis depuis plus de six cens ans en diverses Provinces , où ils vivent assez tranquilles , parce qu'ils ne se donnent pas de grands mouvemens , pour étendre leur doctrine , & se faire des Disciples , & que dans les anciens tems ils ne se multiplioient que par les alliances & les mariages qu'ils contractoient. Mais depuis quelques années , ils ne laissent pas de faire d'assez grands progrès à force d'argent. Ils achètent par-tout des enfans idolâtres ; & les Parens qui sont souvent hors d'état de les nourrir , ne font aucune difficulté de les vendre. Dans un tems de famine qui désola la Province de *Chan tong* , ils en acheterent plus de dix mille. Ils les marierent : ils leur acheterent , ou leur bâtirent des quattiets de Ville , & même des Bourgades entières : peu à peu ils en sont venus dans plusieurs endroits jusqu'à ne plus souffrir aucun Habitant ,

qui n'aille à la Mosquée. C'est par cet artifice , qu'ils se sont extrêmement multipliés depuis un siècle.

Je ne parlerai pas non plus d'une poignée de Juifs , qui s'introduisirent à la Chine sous la Dynastie des *Han* , qui commença à regner deux cens six ans avant Jesus-Christ. Ils étoient dans le commencement plusieurs familles , mais leur nombre est fort diminué , & il n'en reste présentement que sept. Ces familles s'allient les unes aux autres , sans se mêler avec les Mahométans , avec lesquels ils n'ont rien de commun , ni pour les Livres , ni pour les cérémonies de leur Religion. Ils n'ont de Synagogue que dans *Cai fong* , Capitale de la Province de *Honan*. Si l'on en veut sçavoir davantage , on peut consulter la Lettre du P. Gozani , insérée dans le septième Recueil des Lettres édifiantes & curieuses , écrites par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus , en attendant qu'on donne au Public les autres Observations singulieres qu'on a reçues de la Chine depuis l'impression de la Lettre du P. Gozani.

Mais je ne puis me dispenser de parler de l'Etablissement & du progrès de la Religion Chrétienne dans ce vaste Empire , qui a commencé à s'y établir depuis près de deux siècles , que des Missionnaires pleins de ferveur & de zèle y porterent la lumière de l'Evangile.





DE L'ÉTABLISSEMENT ET DU PROGRÈS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE DANS L'EMPIRE DE LA CHINE.



QUOIQUE les premiers Missionnaires Jésuites , qui pénétrèrent dans la Chine vers le milieu du quinzisième Siècle , n'y aient trouvé nulle trace du Christianisme , ce n'est pas une raison de croire que cette grande Nation n'eût point encore été éclairée des lumières de la Foy. Deux respectables monumens font connoître qu'anciennement l'Evangile a été annoncé à ces Peuples. Le premier , est un très-ancien Breviaire de l'Eglise de *Malabar* écrit en Langue Chaldaïque , où , dans une Leçon du second Nocturne de l'Office de S. Thomas , on lit ces paroles :

« C'est par le moyen de S. Thomas , que les erreurs de l'idolâtrie Indienne ont été dissipées. C'est par le moyen de S. Thomas que les Chinois & les Ethiopiens se sont convertis à la Foy , & ont embrassé la Vérité. C'est par le moyen de S. Thomas qu'ils reçurent la vertu du Baptême , & l'adoption des enfans : c'est par lui que le Royaume

des Cieux a pénétré dans l'Empire de la Chine. »

Dans une Antienne du même Breviaire , on lit les paroles suivantes. « Les Indes , la Perse , la Chine , &c. offrent en mémoire de S. Thomas l'adoration , qui est dûe à votre saint Nom. »

Dans le Chapitre XIX. de la seconde Partie des Constitutions Synodales , on lit un Canon du Patriarche Théodose , qui est conçu en ces termes : « Par reillement les Evêques de la grande Province , tels que sont pour la plupart les Métropolitains de la Chine , &c. »

Lorsque les Portugais aborderent à *Cochin* , ils y trouverent Dôm Jacques qui gouvernoit l'Eglise des Montagnes de *Malabar* , & qui prenoit la qualité de Métropolitain de l'Inde , & de la Chine.

Il reste encore des traces de la Religion de la Croix , & c'est une tradition ancienne que cette figure † a la vertu d'enpêcher les maléfices. Le fameux *Kouan yun tchang* qui vivoit au commencement du second Siècle , connoissoit certainé-

ment Jesus-Christ, comme en font foi les monumens écrits de sa main, & gravez ensuite sur des pierres. On en a tiré des copies qui sont répandues de tous côtez, mais qu'il est impossible d'expliquer si l'on n'est pas Chrétien, parce que *Kouan yun tchang* y parle de la Naissance du Sauveur dans une Grotte exposée à tous vents, de sa Mort, de sa Résurrection, de son Ascension, & des vestiges de ses pieds sacrez; Mysteres qui sont autant d'énigmes pour les Infidèles.

Que si long-tems après la mort de ce grand homme, on l'a érigé en Idole, cette erreur populaire ne prouve rien contre son Christianisme, & rend témoignage à sa vertu. Or, des Chrétiens à la Chine au commencement du second Siècle, d'où peuvent-ils être venus que de S. Thomas, ou de ses Disciples?

Soit donc que ce soit S. Thomas lui-même que tout le monde sçait avoir été l'Apôtre des Indes, soit que ce soient ses Disciples qui aient prêché la Foy dans cet Empire, ce qui est plus vraisemblable; on ne trouve aucun vestige, ni du tems que la Religion Chrétienne y a fleuri, ni des fruits qu'ont produit le zèle & le travail de ces Hommes Apôtoliques. Comme l'Histoire Chinoise ne parle guères que des événemens qui concernent le Gouvernement politique, tout ce qu'elle rapporte de ce tems-là, c'est qu'il parut un homme extraordinaire à la Chine, qui enseignoit une doctrine toute céleste; & qui s'attiroit l'admiration publique par l'éclat de ses vertus, par la sainteté de sa vie, & par le nombre des miracles qu'il opéra.

Le second monument, prouve que long-tems après, c'est-à-dire, vers le septième siècle, un Patriarche des Indes envoya des Missionnaires à la Chine; que ces Ouvriers Evangeliques y prêcherent les Vérités de la Foy avec succès; & que leur ministère y fut respecté & autorisé. Ce fut en 1625. que ce monument fut découvert de la maniere suivante.

Des ouvriers fouissant la terre auprès de la Ville de *Si ngan fou*, Capitale de la Province de *Chen si*, trouverent une longue Table de marbre, qui apparemment avoit été ensevelie sous les ruines de quelque Edifice. Cette Table a dix pieds de long, sur cinq de large. La partie supérieure est de forme pyramidale, & c'est-là qu'est gravée une Croix bien formée, dont les branches se terminent en espee de fleurs de lys, & qui est assez semblable à celle qu'on trouva gravée sur le Tombeau de l'Apôtre saint Thomas en la Ville de *Meliapor*, qu'on appelle aujourd'hui *Saint Thomé*. La surface du marbre contient un long discours en caracteres Chinois, qui explique les principaux Mysteres de la Religion Chrétienne, & qui fait l'éloge de quelques Empereurs, qui ont favorisé les Ministres de l'Evangile. A l'un des côtez & au bas du marbre, on y trouve une longue Inscription, partie en caracteres Syriaques ou Chaldaïques, partie en caracteres Chinois.

La copie originale tirée de dessus le marbre, fut envoyée à Rome, & se conserve dans la Bibliothèque du College de la Compagnie de Jesus: une autre copie est dans les Archives de la Maison Professe. Ceux qui seroient curieux de voir ce monument avec les mêmes caracteres, & tel qu'il a été copié sur la pierre de marbre, le trouveront dans le Livre du Pere Kirker, intitulé, *la Chine illustrée*, avec une traduction littérale, & ensuite une plus ample interprétation que ce Pere en a faite.

Le Pere Alvarez Semedo, qui a eu tout le loisir de considérer ce monument sur le lieu même, en a fait une traduction exacte qu'on trouve dans sa Relation imprimée en l'année 1667. C'est lui qui passant par *Cochin*, alla à *Craganor*, où réside l'Archevêque, & se fit donner l'explication des caracteres Syriaques par le Pere Antoine Fernandez, Missionnaire fort versé dans la connoissance des Livres de ces premiers Chré-

tiens de S. Thomas ; je me contenterai d'en donner le précis qu'en a fait le Pere le Comre.

On voit sur ce monument en caracteres Syriaques les noms des Missionnaires venus de la Judée à la Chine , pour y prêcher l'Evangile. Il y a parmi ces noms des Evêques, des Prêtres, & des Diacres. M. l'Abbé Renaudot, & M. Thevenot, Gardes de la Bibliothèque du Roy, ont trouvé dans des Manuscrits Orientaux, & dans quelques Livres Arabes des preuves de cette entrée de Prélats & de Prêtres dans la Chine.

Aussi-tôt que les Chinois eurent bien lavé le marbre qu'ils venoient de déterminer, ils le regarderent comme quelque chose de fort précieux, tant à cause de son antiquité, qu'à cause de la nouveauté des caracteres qui leur étoient inconnus. C'est pourquoi ils allerent en hâte faire leur rapport au Gouverneur. Ce Mandarin se transporta sur le lieu : & après avoir considéré ce monument avec la plus grande attention, il le fit placer sur un piédestal, & le fit couvrir d'un roîst soutenu par des piliers, afin de le préserver des injures de l'air, & de mieux contenter la curiosité d'une infinité de gens de Lettres, qui accouroient de toutes parts pour le voir : ensuite il le fit transporter dans un Pagode éloigné d'un quart de lieu de la Ville de *Si ngan fou*, où on le conserve avec grand soin.

Les Bonzes, pour opposer un autre monument à celui qui étoit si glorieux à la Religion Chrétienne, ont élevé vis-à-vis une Table de marbre toute pareille, où ils ont gravé les éloges de leurs fausses Divinités. Voici en abrégé ce que contient le discours gravé sur le monument.

« Il y a un premier Principe intelligent & spirituel, qui de rien a créé toutes choses, & qui est une substance en trois personnes. En produisant l'Homme, il lui donna la justice originelle, il le fit Roy de l'Univers, & maître de ses passions : mais le Démon

« le fit succomber à la tentation, & rompit son esprit, & troubla la paix intérieure de son cœur. De-là sont venus tous les maux qui accablent le genre humain, & les Sectes différentes qui nous partagent. »

« Les hommes, qui depuis ce fatal moment ont toujours marché dans les ténèbres, n'auroient jamais trouvé la voye de la Vérité, si l'une de ces divines Personnes n'eût caché sa Divinité sous la forme de l'homme. C'est cet homme que nous nommons le Messie. Un Ange annonça sa venue, & il naquit quelque tems après d'une Vierge en Judée. Cette Naissance miraculeuse fut marquée par une nouvelle Etoile. Quelques Rois qui la reconnurent, vinrent offrir des présents à ce divin Enfant, afin que la Loy & les Prédications des vingt-quatre Prophètes s'accomplissent. »

« Il gouverna le Monde par l'institution d'une Loy Céleste, spirituelle, & très-simple. Il établit sa Béatitude. Il tâcha de détromper les hommes de l'estime qu'ils avoient pour les biens de la terre, en leur inspirant l'amour des biens éternels. Il découvrit la beauté des trois Vertus principales. Il ouvrit le Ciel aux justes, & il y montra lui-même en plein jour, laissant sur la terre vingt-sept Tomes de sa doctrine, propres à convertir le Monde. Il institua le Baptême pour laver les péchez, & se servit de la Croix pour sauver tous les hommes, sans en excepter personne. »

« Ses Ministres laissent croître leur barbe, & se font une couronne à la tête. Ils ne se servent point de valets, mais ils se font égaux à tous, soit qu'ils se trouvent abattus par l'adversité, ou que la prospérité les élève. Au lieu d'accumuler des richesses, ils partagent volontiers avec les autres le peu qu'ils possèdent. Ils jeûnent, & pour se mortifier, & pour garder la Loy. Ils respectent leurs Supérieurs. Ils estiment les

gens de bien. Ils prient chaque jour sept fois pour les morts & pour les vivans. Ils offrent toutes les semaines le Sacrifice, afin d'effacer leurs péchez, & de purifier leur cœur.

Les Rois qui ne suivent pas les maximes de cette sainte Loy, ne savaient, quelque chose qu'ils fassent, se rendre recommandables parmi les hommes. Sous le regne de *Tai tsong*, Prince très-sage & très-estimé, *Olopien* partit de Judée, après avoir couru de grands dangers sur mer & sur terre, arriva enfin à la Chine, l'an de Notre-Seigneur 636. L'Empereur qui en fût averti, envoya son *Colao* au-devant de lui, jusqu'au Fauxbourg de la Ville Impériale, avec ordre de le conduire au Palais. Quand il y fut, on examina sa Loy, dont la vérité fut reconnue; de sorte que l'Empereur fit en sa faveur l'Edit suivant.

La véritable Loy n'est attachée à aucun nom particulier, & les Saints ne se fixent pas dans un lieu; ils parcourent le monde, afin d'être utiles à tous. Un homme de Judée, d'une vertu singulière, est venu à notre Cour: nous avons examiné sa doctrine avec beaucoup de soin, & nous l'avons trouvée admirable, sans aucun faîte, & fondée sur l'opinion qui suppose la création du Monde. Cette Loy enseigne la voye du salut, & ne peut être que très-utile à nos sujets. Ainsi je juge qu'il est bon de la leur faire connaître. Ensuite il commanda qu'on bâtît une Eglise, & il nomma vingt-neuf personnes pour en avoir soin.

Le fils de *Tai tsong*, nommé *Kao*, lui succéda l'an 651, & s'appliqua à faire fleurir la Religion que son pere avoit reçue. Il fit de grands honneurs à l'Eveque *Olopien*, & bâtit dans toutes les Provinces des Temples au vrai Dieu. De sorte que les Bonzes, quelques années après, alarmez du progrès que le Christianisme avoit fait, tâchèrent par toutes sortes de moyens

d'en arrêter le cours.

La persécution fut grande, & le nombre des Fidèles commençoit à diminuer, quand Notre-Seigneur suscita deux personnes extrêmement zélées, qui défendirent la Foy avec tant d'ardeur, qu'elle reprit en peu de tems son premier éclat. L'Empereur de son côté contribua de plus en plus à l'affermir; jusques-là qu'il ordonna aux cinq Rois d'aller à l'Eglise, de se prosterner devant les Autels, & d'en élever d'autres en plusieurs Villes en l'honneur du Dieu des Chrétiens. Ainsi la colonne ébranlée par les efforts des Bonzes, devint plus solide & mieux établie que jamais.

Cependant le Prince continua de donner des marques de sa piété; il fit porter les tableaux de ses prédécesseurs à l'Eglise: il offrit lui-même sur les Autels cent pièces de soye: il honora extraordinairement un Missionnaire *Ki ho*, qui étoit nouvellement arrivé de la Judée; & durant tout le cours de sa vie, il n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à étendre la Foy dans ses Etats.

Un de ses successeurs en l'année 457, hérita de sa vertu aussi bien que de l'Empire. Il bâtit cinq Eglises. Ses autres grandes qualitez, aussi bien que l'amour de la Religion, l'ont rendu célèbre.

Les Empereurs suivans ont encore affermi le Christianisme par leurs Edits & par leurs exemples. Il y en a pour qui nous prions sans crainte. Ils étoient humbles, pacifiques: ils supportoient les défauts de leur prochain: ils faisoient du bien à tout le monde. Voilà le véritable caractère du Chrétien, & c'est par cette voye que la paix & l'abondance entrent dans les plus grands Etats.

D'autres ont pratiqué les œuvres de la charité la plus fervente. L'Empereur *So tsong* a fait des offrandes aux Autels, & bâti des Eglises. Outre cela il assembloit tous les ans les Prêtres de quatre Eglises,

« Eglises qu'il servoit lui-même avec res-
 « pect durant quarante jours : il donnoit à
 « manger aux pauvres ; il revêtoit ceux qui
 « étoient nus ; il guériffoit les malades ;
 « il enseveliffoit les morts. C'est pour con-
 « server la mémoire de ces grandes ac-
 « tions , & pour faire connoître à la pos-
 « térité l'état présent de la Religion Chré-
 « tienne , que nous élevons ce Monu-
 « ment » l'an 782.

Un témoignage si authentique ne laisse
 aucun lieu de douter que la Foi n'ait été
 prêchée à la Chine , & que plusieurs ne
 l'aient embrassée : mais je n'oserois assu-
 rer que les Empereurs, dont on loue les
 vertus , méritent les éloges qu'on leur
 donne : du moins est-il vrai de dire , que
 s'ils ont favorisé les Prédicateurs de l'E-
 vangile , ils n'ont pas été moins portés à
 accorder leur protection aux Sectes Ido-
 lâtres.

On ne sçait combien de tems la Re-
 ligion Chrétienne s'est maintenue dans
 cet Empire : il faut que la mémoire en
 ait été éteinte depuis bien des années ,
 puisqu'il n'en restoit pas le moindre ves-
 tige , quand les nouveaux Missionnaires
 de notre Compagnie y font entrer de la
 manière que je vais le rapporter.

Ce fut en l'année 1552. que l'Apôtre
 des Indes, S. François de Xavier, partit de
 Goa pour s'y rendre : la conquête d'un si
 vaste Empire ajoûré au Royaume de J. C.
 étoit depuis long-tems l'objet de ses plus
 ardens desirs : il comptoit pour rien d'avoir
 réduit tant de Nations & de Royaumes
 de l'Orient sous l'obéissance de l'Évangi-
 le, si la Chine échappoit à son zèle. Il
 étoit déjà arrivé dans l'Isle de *Sancian* dé-
 pendantre de la Province de *Quang tong*.

Quoiqu'on lui représentât que des
 Loix rigoureuses défendoient l'entrée de
 la Chine aux Errangers ; qu'il n'étoit pas
 possible de surprendre la vigilance des
 Mandarins ; & que le moins qu'il pût lui
 arriver , seroit d'être enfermé pour le reste
 de ses jours dans un noir cachot, & qu'il
 y alloit de la vie pour ceux qui oseroient
 l'y introduire ; on ne put le faire chan-

ger de résolution. Il gagna un Marchand
 Chinois, qui lui promit, moyennant une
 certaine somme , de le conduire dans sa
 barque pendant la nuit , & de le jeter
 avant le jour sur le rivage. Xavier étoit
 content , pourvu qu'il pût se présenter
 aux portes de Canron. Mais Dieu ne
 veut pas toujours que ses serviteurs exé-
 cutent les grands desseins qu'il leur ins-
 pire. Il mourut comme un autre Moïse
 à la vûe de cette Terre de bénédiction ,
 après laquelle il soupiroit depuis tant
 d'années , & alla recevoir la récompense
 de son zèle & de ses travaux Apostoli-
 ques.

Son corps fut enterré dans l'Isle. On
 l'avoit enfermé dans une caisse remplie
 de chaux vive , afin que les chairs étant
 plutôt consumées , on pût emporter ses
 os aux Indes , par le vaisseau qui devoit
 dans peu de tems mettre à la voile. On
 sçait que , quelques mois après , quand
 on voulut ramasser ses os , on trouva son
 corps frais , plein de suc , & très-entier ,
 sans le moindre signe de corruption. On
 le transporta à Goa , où son Tombeau est
 devenu célèbre par quantité de miracles ,
 & où il est honoré comme le Protecteur
 de la Ville , & l'Apôtre de l'Orient.

Le zèle qui anima Xavier , passa dans
 l'esprit & le cœur de ses Freres. Pendant
 près de trente ans ils essayèrent plusieurs
 fois de pénétrer dans les Terres de la
 Chine ; mais leurs tentatives furent tou-
 jours inutiles.

Le P. Alexandre Valignan étoit alors
 Supérieur Général des Missions dans les
 Indes , & résidoit à *Macao* ; c'est une Vil-
 le située dans une Isle , ou plutôt une
 presqu'Isle jointe au Continent de la Chi-
 ne , & qui est de sa dépendance , bien
 qu'elle soit habitée par une Colonie de
 Portugais. Quoiqu'il eût été le Chef &
 le Promoteur de quelques-unes de ces
 entreprises , qui avoient eu si peu de suc-
 cès , il ne se rebura point des difficultés
 presque insurmontables , qu'il trouvoit
 dans l'exécution de son projet : on le
 voyoit souvent se tourner vers les riva-

ges de la Chine, & dévorer des yeux cette terre infortunée, en témoignant par ses gestes & par ses soupirs, le zèle dont il brûloit pour la conversion d'un si grand Peuple : d'autrefois on l'entendoit s'écrier : *Rocher ! Rocher ! quand s'ouvriras-tu ?*

Plein de cette confiance en Dieu, qui s'anime à la vûe des obstacles, il espéra toujours que le Seigneur jetteroit sur la Chine un regard de miséricorde, & que ses portes s'ouvriraient enfin aux Ministres de l'Evangile. Il y avoit déjà du tems qu'il avoit choisi parmi les Missionnaires des Indes des Sujets, tels que le demandoit une si difficile entreprise, gens morts à eux-mêmes, intimement unis à Dieu, qui ne respiroient que les souffrances & le martyre, & qui d'ailleurs étoient fort habiles, sur-tout dans les Sciences qu'on estime à la Chine.

Son choix tomba principalement sur le P. Roger Néapolitain, sur le P. Pasio de Boulogne, & sur le P. Ricci de Macérate en la Marche d'Ancone. Dans cette vûe, ces Peres s'appliquoient depuis quelques années à l'étude de la Langue Chinoise, & ils avoient fait d'assez grands progrès dans un travail si difficile & si épineux, lorsqu'un événement ménagé sans doute par la Providence, facilita l'entrée de cet Empire, quoiqu'il parut d'abord le rendre tout-à-fait inaccessible.

Le *Tsong tou* de la Province de *Quang-tong*, qui réside d'ordinaire à *Chao king fou*, Ville peu éloignée de la Capitale, fit une affaire aux Portugais, sur ce qu'ils administroient la Justice, & étigeoient un Tribunal à Macao. Il prétendoit que l'Empereur leur ayant accordé cette place, ne leur avoit donné aucune Jurisdiction, & il les sommoit de venir au plutôt rendre compte de leur conduite.

Cel langage fit comprendre aux Portugais, que l'avarice naturelle aux Viceroy des Provinces Chinoises, portoit celui-ci à leur faire cette mauvaise querelle, mais que sa colere s'apaiseroit bien-tôt, si leurs soumissions étoient accompagnées d'un riche présent : on le

confia au P. Roger, qui se rendit à *Chao king*. Le Pere fut reçu du Viceroy avec tant de politesse & de démonstrations d'amitié, qu'il crut pouvoir lui présenter une Requête, pour lui demander la permission d'établir sa demeure dans la Province de *Quang tong*. Elle lui fut accordée sans nulle peine.

Le P. Roger & le P. Pasio avoient déjà commencé une espece d'établissement, & ils s'en promettoient de grands fruits, lorsqu'un contretems ruina tout-à-coup leurs espérances. Le Viceroy fut disgracié, & intimidé par cette disgrâce, il craignit que son successeur ne lui fit une nouvelle affaire, s'il trouvoit des Etrangers dans le lieu de sa résidence. Sur quoi il les obligea de s'en retourner à Macao.

Ce triste événement déconcerta les projets des hommes Apostoliques ; le P. Pasio prit le parti d'aller cultiver les Eglises du Japon. Le P. Roger & le P. Ricci furent chargés seuls de prendre de nouvelles mesures pour rentrer dans la Chine.

Lorsqu'ils s'y attendoient le moins, un Chinois arriva de *Chao king* à Macao, & demanda à parler au P. Roger. C'étoit un Garde du nouveau Viceroy, qui ayant appris qu'une bonne récompense étoit promise à celui qui procureroit le rétablissement de ces Peres, s'y étoit employé auprès de son Maître, & l'avoit obtenu.

Les Peres, après avoir admiré les secrets ressorts de la divine Providence, se disposerent à suivre le Chinois leur bienfaiteur. En quelques jours ils arriverent à *Chao king* ; & aussi-tôt ils reçurent une Patente du Viceroy, qui leur permit de s'établir où ils jugeroient à propos.

Ces deux Missionnaires qui avoient eu le tems de s'instruire des Coutumes, de la Religion, & des Loix de cette Nation, n'ignoroient pas ce qu'ils auroient à souffrir, soit d'un Peuple superstitieux, plein de mépris & d'aversion pour les Etrangers, soit de la jalousie des Bonzes, soit de la hauteur & de la défiance des Mandarins, dont l'inquiétude & les om-

brages augmentoient sans cesse, par les nouvelles conquêtes que les Espagnols & les Portugais venoient de faire dans des lieux voisins de la Chine. Ainsi ils crurent devoir agir d'abord avec beaucoup de circonspection, & pour gagner plus sûrement ces peuples à J. C. ils s'efforcèrent de mériter leur estime: ils y réussirent. Le Pere Ricci sur-tout s'attira bien-tôt une grande considération, soit par sa douceur, par ses manières aisées, & par je ne sçai quel air insinuant, dont on ne pouvoit guères se défendre; soit encore plus par son habileté dans la Langue Chinoise & dans les Mathématiques, qu'il avoit étudiées à Rome sous le célèbre Clavius.

Les Chinois furent d'abord charmez d'une Carte de Géographie que fit le Pere, quoiqu'elle redressât leurs idées, & les détrompât de l'erreur grossière où ils étoient sur l'étendue de leur pays comparé au reste de la Terre. Il composa ensuite un Catéchisme, où il expliquoit la Morale Chrétienne, & les points de la Religion les plus conformes à la lumière naturelle. Cet Ouvrage fut reçu avec applaudissement, & eut cours dans tout l'Empire.

Peu à peu le Pere s'acquitt une si grande estime, que tout ce qu'il y avoit de gens considérables à *Chao king* & aux environs, se faisoient un plaisir de rendre visite aux Missionnaires, & de les entretenir. Il n'y avoit que le peuple, qui peu touché du mérite, & n'écoutant que son aversion naturelle pour les Etrangers, accabloit les Peres d'outrages & d'injures, & s'attroupoit pour les insulter jusques dans leur propre maison.

Cependant une Eglise naissante se formoit, & un nombre de Catéchumènes écoutoit les instructions, par lesquelles on les disposoit au Baptême: mais le P. Ricci se trouva bien-tôt seul à soutenir tout le poids de cette laborieuse Mission. Deux Etrangers demeurant dans un même endroit, donnerent ombrage: & il fallut, pour adoucir l'aigreur des peu-

ples, que le Pere Roger retourna à *Macao*, d'où il fut ensuite envoyé à Rome. Quelques années après qu'il y avoit moins de risque, il reçut du secours dans la personne du P. Antoine Almeyda, qui vint partager ses travaux.

Ily avoit environ sept ans, que le P. Ricci gouvernoit cette Eglise, qu'il avoit formée avec tant de peines, lorsqu'un nouveau Viceroy arriva à *Chao king*, & lui causa les plus cruelles alarmes. Ce Magistrat trouva la Maison des Missionnaires à sa bienséance, & frappé de son agréable situation, il la crut propre à devenir un édifice public. Il fit signifier au P. Ricci, que rien n'étoit plus contraire à la Majesté de l'Empire, qu'un Etranger qu'on toléroit par grace, demeurât dans la Ville même où résidoit le Viceroy, & qu'il eût à choisir une demeure dans le Monastere des Bonzes, qui est dans le voisinage de *Chao cheou fou*.

Le Pere présenta plusieurs Requêtes au Viceroy, qui furent appuyées des principaux Magistrats de la Ville dont il étoit aimé. Ces sollicitations, loin de fléchir ce Magistrat naturellement fougueux & emporté, ne servirent qu'à l'irriter davantage, & il ordonna que le P. Ricci & son Compagnon sortissent incessamment des Terres de l'Empire.

Ce fut un coup accablant pour les Missionnaires: mais ils n'eurent point d'autre parti à prendre que celui d'obéir. Le Pere Ricci fut contraint d'embarquer à la hâte le peu de meubles qu'il avoit, avec ses instrumens de Mathématiques, & de s'embarquer pour se rendre à *Canton*, & de-là à *Macao*. Tous les Néophytes l'attendoient sur le rivage, & fondoient en larmes, en lui demandant sa bénédiction.

A peine eut-il abordé à *Canton*, qu'il vit arriver une Barque venant de *Chao king*: c'étoit un Express que le Viceroy avoit envoyé après le Pere, pour lui ordonner de revenir. Il craignoit qu'on ne lui reprochât un jour de s'être empa-

sé de la Maison de deux étrangers, que ses prédécesseurs avoient protégés, & dont la conduite avoit toujours été irrépréhensible.

Le Pere, qui sçavoit ce qui lui en coûteroit pour rentrer dans la Chine, s'il en étoit une fois sorti, retourna promptement à *Chao king*. Mon dessein n'est pas, lui dit le Viceroy, de vous chasser absolument de l'Empire; je vous permets de vous établir dans quelqu'autre endroit de ma Province; & il lui assigna *Chao tcheou*.

La réputation du Pere Ricci avoit prévenu son arrivée dans cette Ville, & il n'y fut pas long-tems sans se concilier tous les Mandarins: à peine pouvoit-il suffire au grand nombre de personnes distinguées, que le plaisir de l'entretenir attiroit dans sa maison.

En satisfaisant à leur curiosité, il ne manquoit jamais de leur porter des paroles de salut, & plusieurs goûterent les saintes Vérités qu'il leur annonçoit, & devinrent les prémices d'une nouvelle Eglise qu'il fonda à *Chao tcheou*; & c'est-là qu'il changea l'habit de Bonze, qui le rendoit méprisable, en habit de Lettré, qui donna plus de poids à ses paroles. Un jeune homme fut le premier Confesseur de cette Chrétienté naissante: son pere le maltraita cruellement, pour avoir refusé constamment d'adorer les Idoles.

Plusieurs Mandarins, & d'autres personnes considérables des Villes voisines, voulurent connoître le Pere Ricci, & lier amitié avec lui. Parmi ceux-là un riche Négociant de *Nan hiong* s'attacha au Missionnaire, écouta ses instructions avec un cœur docile, & fut bientôt en état d'être régénéré dans les eaux du Baptême. A peine fut-il de retour en son Pays, qu'il en devint l'Apôtre. Il prêcha Jésus-Christ à sa famille, & à un grand nombre d'amis qu'il avoit dans cette grosse Ville, qui est d'un grand abord, parce que c'est la dernière Ville de la Province de *Quang tong*, d'où l'on passe dans celle de *Kiang si*.

Le Pere Ricci s'y transporta dans la suite, & y trouva quantité de Catéchumènes bien instruits, qui soupiroient après la grace du Baptême. Il crut néanmoins que, pour établir solidement la Religion Chrétienne dans les Provinces, il falloit la faire goûter dans la Capitale. A la Chine, plus encore que par-tout ailleurs, les sujets reglent leur conduite sur celle du Prince: il se persuada que la Morale Chrétienne seroit infailliblement approuvée des sages Chinois, & qu'elle disposeroit insensiblement leurs esprits à croire les Mysteres de la Foy. Enfin il comptoit que s'il pouvoit annoncer Jésus-Christ à la Cour, & affectionner l'Empereur à la Religion, les difficultez s'applaniroient; & que les Grands, de même que le Peuple, n'étant plus retenus par la crainte de déplaire au Prince, écouteroient volontiers les Ministres de l'Evangile, & ouvreroient les yeux aux lumieres de la Foy.

Il n'étoit pas facile à un étranger de pénétrer jusqu'à la Ville Impériale, & il prévint bien les obstacles qu'il auroit à surmonter; mais plein de ce courage qu'inspire le vrai zèle, il se prépara à tous les événemens, dans l'espérance de faire connoître Jésus-Christ à l'Empereur, & aux Grands de sa Cour.

Il se présenta une occasion que l'Homme Apostolique ne manqua pas de saisir. L'Empereur ayant découvert que *Taicosama* Roy du Japon, levoit une nombreuse armée, pour faire la conquête de la Corée, & porter ensuite ses armes victorieuses dans l'Empire, appella à la Cour tous les Mandarins qui avoient quelque capacité dans le métier de la guerre. Un de ces Mandarins étoit ami du P. Ricci, & lui accorda volontiers la permission de le suivre jusques dans la Province de *Kiang si*; car c'étoit tout ce que le Missionnaire demanda pour lors, se flattant que le Mandarin gagné par ses assiduités & ses services, pousseroit plus loin la faveur qu'il lui faisoit, & qu'il le conduiroit

conduiroit jusqu'à Peking. Il s'embarqua donc sur une des barques de sa suite, mais la navigation fut malheureuse.

Dans un endroit de la Rivière où divers courans se rassemblent, le vaisseau du P. Ricci fit naufrage : un Novice qu'il menoit avec lui, se noya, & lui-même il resta assez long-tems au fond de l'eau, & ne s'en tira qu'à la faveur d'une corde. Cet accident effraya le Mandarin, qui prit sa route par terre, laissant ses domestiques & ses équipages dans le vaisseau. Tout ce que le P. Ricci put obtenir de lui, ce fut qu'on le conduiroit à *Nan king* ; mais il ne voulut jamais permettre qu'on le menât plus avant, de crainte que dans l'allarme où l'on étoit de la guerre des Japonois, on ne lui fit un crime d'avoir un Etranger à sa suite.

Le Pere continua sa route par eau, & après être entré dans ce grand fleuve, que les Chinois appellent *Yang tse kiang*, c'est-à-dire, le fils de la Mer, il arriva enfin à *Nan king*. Il s'attendoit à y trouver de la protection : un Mandarin qui l'avoit comblé autrefois d'amitié, y occupoit une des premières Charges ; mais soit qu'il eût oublié son ancien ami, soit qu'il craignît de paroître lié avec un Etranger, il lui ordonna de sortir au plutôt de la Ville, & il fit châtier celui qui, contre les Loix, l'avoit reçu dans sa maison.

Le Pere, sans se rebuter de tant de contradictions, prit le parti de retourner à *Nan tchang*, Capitale de la Province de *Kiang si*. Le favorable accueil qu'on lui fit, le dédommagea des peines précédentes : sa vertu & sa science lui gagnèrent bien-tôt le cœur des Mandarins & des Grands de cette Ville, & il y avoit entr'eux une espèce d'émulation, à qui lui témoigneroit le plus d'amitié. Le Viceroy même prévint le désir qu'il avoit de s'y établir, & lui offrit ses services, qu'il accepta d'autant plus volontiers, qu'il venoit de recevoir un nouveau secours d'Ouvriers Evangéliques, par l'ar-

rivée du P. Cataneo, du P. Longobardi, &c.

Mais le principal fruit qu'il retira de sa demeure à *Nan tchang*, fut la facilité qu'il trouva des introduire à la Cour. Il avoit lié une amitié très-étroite avec le Gouverneur, qui venant d'être nommé Préfident du premier Tribunal de *Nan king*, devoit se rendre auprès de l'Empereur, pour prendre ses ordres. Le Pere lui témoigna l'extrême désir qu'il avoit de l'accompagner dans ce voyage, & le Gouverneur y consentit : l'Eglise de *Chao tchou* qu'il avoit fondée, étoit gouvernée par le P. Longobardi : il confia celle de *Nan tchang* au P. François Sore Portugais, & il partit pour Peking avec le P. Cataneo, le Frere Sebastien Fernandez, & un Chinois qu'on avoit nommé Pereira : leur arrivée & le peu de séjour qu'ils firent dans la Capitale, n'eurent pas le succès qu'ils s'étoient promis.

La guerre du Japon tenoit tous les esprits en défiance : c'étoit assez de voir des Etrangers, pour croire que c'étoient des Japonois, & il n'y eut personne qui osât dans de pareilles conjonctures les faire connoître à l'Empereur. Le parti le plus sage fut donc de porter ses vûes ailleurs. C'est ce que fit le P. Ricci : il songea à établir une Eglise dans une des principales Villes de la Province de *Tche kiang*, où il avoit un intime ami, qui pouvoit l'aider de son crédit & de ses conseils.

Après en avoir conféré avec cet ami, ils conclurent qu'il falloit aller à *Nan king*, & demander des Lettres de recommandation au Président du Premier Tribunal, qui avoit déjà pris possession de sa Charge. Ils firent ensemble ce voyage : mais en arrivant dans la Ville, ils furent agréablement surpris du changement qu'ils trouverent dans la disposition des esprits. La défaite de l'Armée Japonoise, & la mort de *Taycosama* qu'on venoit d'apprendre, causoit une joie universelle, & la présence d'un Etranger ne donnoit plus tant de défiance.

On vit revivre dans les Grands & dans

les Mandarins, les sentimens de leur estime & de leur vénération pour le Missionnaire, que la crainte de se rendre suspect avoit comme étouffé auparavant. Tout ce qu'il y eut de gens considérables à *Nan king* lui rendirent visite; les Sçavans l'écoutèrent avec admiration, lorsqu'il téforma leurs fausses idées sur la Physique, sur l'Astrologie, sur la Géographie, & sur le système du Monde; plusieurs même d'entr'eux se firent ses Disciples. Mais ce qui lui donna le plus de réputation, ce fut la force avec laquelle dans des disputes publiques, il convainquit les Idolâtres de leur ignorance sur la nature de Dieu, & sur la vraie Religion.

Cette grande idée qu'on avoit conçûe de l'Homme Apostolique, applanit les difficultez, qui sembloient devoir traverser l'établissement qu'il méditoit de faire à *Nan king*: on lui en accorda la permission avec toute sorte d'agrément. On lui offrit même une Maison si magnifique, que sa modestie ne lui permit pas de l'accepter: il se contenta d'une autre Maison vaste & commode, que des Magistrats avoient désertée, parce qu'elle étoit infestée de malins esprits: il l'eut par cette raison à grand marché, & il s'en mit en possession par autorité publique. La tranquillité rétablie dans cette Maison, aussi-tôt que le Pere y fut logé, fit sentir aux Chinois quel est le pouvoir des Adorateurs du vrai Dieu sur les puissances de l'Enfer.

Ce changement qui s'étoit fait si subitement à *Nan king*, fit juger au P. Ricci, que dans la Capitale où il avoit des amis, & où l'on ne craignoit plus les armes Japonaises, il trouveroit les esprits plus favorablement disposez à son égard. Le secours de nouveaux Ouvriers, & des présens propres à être offerts à l'Empereur, qui pour lors lui furent envoyez de *Macao*, le déterminèrent à entreprendre ce voyage. Un des principaux Magistrats ayant vu ces présens, donna une Patente très-honorable, par laquelle il lui permet-

toit de porter à l'Empereur des curiositez d'Europe.

Tout sembloit favoriser son dessein; mais une rude épreuve l'attendoit à *Lintin tcheou*. La Doliane y étoit administrée par un Eunuque envoyé de la Cour, qui se faisoit redouter des plus grands Mandarins, & qui tyrannisoit toute cette contrée: à peine eût-il vu les présens destinez pour l'Empereur, qu'il prit le dessein de s'en faire honneur; il en écrivit à la Cour, & manda entr'autres choses, qu'il y avoit une cloche qui sonnoit d'elle-même (c'est ainsi qu'il appelloit une horloge.) De plus il n'y eut point de caresses qu'il n'employât, pour engager le P. Ricci à se servir de son ministère, afin de faire passer ces curiositez entre les mains du Prince. Rien n'étoit plus contraire aux vûes du P. Ricci: aussi s'en excusa-t'il avec politesse.

L'Eunuque irrité de ce refus, publia qu'il avoit appetçu dans les ballots de cet Etranger un Crucifix, qui étoit, disoit-il, un charme, pour ôter la vie à l'Empereur: & sur cela il le fit renfermer dans une Tour, lui & ceux de sa suite: ils auroient été tous sacrifiez au ressentiment du perfide Eunuque, s'il avoit porté cette accusation à la Cour; mais après le témoignage favorable qu'il s'étoit pressé de rendre du P. Ricci, il n'osa rien mander de contraire, pour ne point tomber dans une honteuse contradiction avec lui-même. Il vint donc un ordre de l'Empereur de faire partir incessamment l'Etranger, pour se rendre à la Cour, & de lui fournir tout ce qui étoit nécessaire pour son voyage.

Ce fut ainsi que le Pere entra avec honneur dans la Capitale: on ne fut pas long-tems à l'introduire au Palais, & il fut reçu de l'Empereur avec les plus grands témoignages de considération & d'amitié. Ce Prince agréa tous les présens, ce qui étoit déjà une grande faveur. Il plaça dans un lieu honorable un tableau du Sauveur, & un autre de la très-sainte Vierge. Il fit élever une Tour

superbe , pour y placer l'Horloge ; il usa même d'une petite adresse , pour se conserver une Montre , que la Reine Mere auroit pû lui demander , si elle eût sçu qu'elle sonnoit ; c'est pourquoi il défendit de monrer la sonnerie , lorsqu'elle lui fut présentée. Enfin il permit au Pere & à ses Compagnons , de se choisir une maison dans *Peking* ; & il leur assigna un revenu pour leur entretien : il leur accorda même la permission d'entrer dans une des Cours du Palais , où il n'y avoit que ses Officiers qui eussent droit d'entrer.

L'établissement du P. Ricci à *Peking* fut le fruit de vingt années de travaux mêlez de traverses & de persécutions. Il commença dès-lors à recueillir ce qu'il avoit semé avec tant de larmes. Sa Maison devint bien-tôt le lieu le plus fréquenté de toute la Ville ; & il n'y eut presque personne , qui ne se fit honneur de le connoître , & d'avoir part à son amitié ; entr'autres le premier Colao , qui est le premier Officier de l'Empire ; & qui lui donna en route occasion des marques de son estime.

Ce fut alors qu'il commença à travailler solidement au salut des ames , persuadé que la Capitale donnant le mouvement au reste de l'Empire , le progrès qu'y feroit la Foy , seroit suivi d'un semblable succès dans les Provinces. En peu d'années on vit des conversions éclatantes , & on compta un grand nombre de Chrétiens dans tous les Ordres de la Monarchie.

La pluralité des femmes étoit un grand obstacle pour les Mandarins ; mais la grace le surmonta ; & plusieurs de ces puissans du siècle , s'étant une fois soumis au joug de l'Evangile , en devinrent les Prédicateurs ; & par leur zèle à étendre la Foy , remplirent les fonctions des plus fervens Missionnaires.

Le P. Ricci avoit établi que les Cathéchumènes , avant que de recevoir le Baptême , feroient une protestation publique , qui contiendrait & la réstetation

de leur vie passée , & la sincérité avec laquelle ils embrassoient la Foy : ils devoient composer eux-mêmes cette protestation , afin qu'on pût moins douter de leurs véritables sentimens. On peut juger de la maniere , dont elle avoit coutume de se faire , par celle d'un célèbre Mandarin nommé *Li* , qui étoit fort attaché aux superstitions Payennes ; rours les autres étoient à peu-près semblables. Voici comme ce Mandarin s'explique.

« *LI*, Disciple de la Loi Chrétienne , de tout mon cœur , & avec toute sincérité , je veux embrasser la Foy de Jesus-Christ. Autant que je le puis , je leve les yeux vers le Seigneur du Ciel , & le conjure de vouloir prêter l'oreille à mes paroles. Je proteste qu'étant dans cette Royale Ville de *Peking* , je n'avois jamais ouï parler de la sainte Foy que j'embrasse , ni vû aucun de ceux qui la prêchent ; d'où il est arrivé que très-long-tems j'ai vécu dans l'erreur & dans les ténèbres , & que toutes les actions de ma vie n'ont été que des égaremens d'un homme aveuglé & hors de soi.

« Depuis peu par la divine bonté , je suis heureusement tombé entre les mains de deux Saints Docteurs venus du Grand Occident , Matthieu Ricci , & Didaque Pantoya. J'ai appris d'eux la doctrine de Jésus-Christ : j'ai vû entre leurs mains son Image que j'ai réverée comme je devois : c'est par-là que j'ai commencé à connoître mon Pere Céleste , & la Loi qu'il a donnée aux hommes pour les sanctifier. Animé de ces grands motifs , que puis-je faire aujourd'hui que d'embrasser cette Loi Divine , & l'observer de tout mon cœur ?

« Considérant néanmoins , que depuis quarante-trois ans que je suis au monde , je n'ai pû éviter de grandes chûtes : je prie le Souverain Pere des hommes d'user de sa miséricorde envers moi , de vouloir bien me pardonner mes injustices , mes manquemens de droiture , mes plaisirs sensuels &

» impurs, mes mauvaises volontez con-
 » tre mon prochain, mes paroles indé-
 » crettes & téméraires, & tout autre pé-
 » ché que j'ai pû commettre par inad-
 » vertance ou avec réflexion. Car je pro-
 » mets que dès maintenant, après que
 » j'aurai été lavé de l'eau salutaire,
 » que je vais recevoir avec un profond
 » respect, je travaillerai à réformer ma vie,
 » à éviter toute sorte de péchez, à ob-
 » server la Loy du Seigneur du Ciel,
 » dont je crois fermement tous les points;
 » à observer les dix Commandemens
 » qui y sont contenus, dont je souhait-
 » te de tout mon cœur ne m'écarter ja-
 » mais un moment. Je renonce au siècle,
 » à ses erreurs, & à ses mœurs corrom-
 » pûes. Je condamne tout ce qui est con-
 » traire aux maximes de la Loy Divine,
 » irrévocablement & pour toujours.

» Je vous demande seulement une
 » chose, Pere & Créateur plein de bon-
 » té, que dans ces commencemens de
 » ma conversion, où n'étant encore que
 » novice, j'ignore ce qui est de plus par-
 » fait, vous daigniez m'éclairer l'esprit
 » pour me le faire connoître, & me don-
 » ner la grace de pratiquer ce que j'en
 » aurai connu; afin qu'ayant vécu libre
 » des erreurs & des désordres de ma vie
 » passée, j'aie bientôt jouir dans le Ciel
 » de votre Divine présence. Je vous de-
 » mande de plus la permission d'annoncer
 » aux autres la Foy, dont vous avez bien
 » voulu m'éclairer, comme font par tou-
 » te la Terre un grand nombre de fer-
 » vens Chrétiens. Regardez, Seigneur,
 » avec miséricorde les vœux de votre
 » serviteur, comme il vous les présente
 » avec humilité, l'an trentième de *Van*
 » *lie*, le sixième de la huitième Lune.»

Le nombre des Chrétiens augmen-
 » toit chaque jour considérablement, &
 » par le zèle des nouveaux Fidèles, & par
 » les continuels travaux du Pere Ricci &
 » de ses Compagnons. Ceux-ci se répandirent
 » dans les Bourgades voisines de *Peking*,
 » & formèrent des Chrétientés nombreuses.
 » Les Villes des Provinces

imiterent l'exemple de la Capitale, com-
 » me le Pere Ricci l'avoir prévu. Il en re-
 » cevoit souvent des Lettres, qui lui ap-
 » prenoient le progrès qu'y faisoit la Pré-
 » dication de l'Evangile. Celles qu'il re-
 » çut de *Nan tchang*, Capitale du *Kiang si*,
 » lui donnerent la plus douce consolation.
 » L'Eglise n'étoit plus assez grande pour
 » contenir le nombre des Chrétiens: une
 » Famille entiere de Princes de la Maison
 » Impériale qui y demeuroient, avoit em-
 » brassé la Foy; & cet exemple fut suivi
 » d'un grand nombre de Lettrez.

La moisson devint encore plus abon-
 » dante dans la Ville Impériale de *Nan*
 » *king*, Capitale de la Province de *Kiang*
 » *nan*, & dans une autre Ville de la mê-
 » me Province nommée *Chang hai*, qui
 » étoit la patrie d'un Mandarin illustre par
 » sa naissance, par son mérite, par ses
 » grands Emplois, & sur-tout par la di-
 » gnité de *Colao*, c'est-à-dire, par la pre-
 » mière dignité de l'Empire, dont il fut
 » honoré.

Ce sage Ministre étoit né avec un
 » fonds de raison & de lumieres naturel-
 » les, qui lui avoient fait connoître qu'il
 » avoit une ame immortelle; & que les
 » biens fragiles, que donnent ici-bas, ou
 » le hasard de la naissance, ou le caprice
 » de la fortune, ne peuvent être la récom-
 » pense de la vertu. Une infinité de dou-
 » tes & de pensées naissoient dans son es-
 » prit, dont il ne pouvoit trouver l'éclair-
 » cissement, ni dans la Secte des Lettrez,
 » ni parmi les Idolâtres: il cherchoit de
 » bonne foy la vérité, & il la trouva dans
 » les fréquens entretiens qu'il eut avec le
 » P. Ricci.

Ce grand homme nommé *Siu*, n'eut
 » pas plutôt été instruit des Vérités Chré-
 » tiennes, qu'il aspira après la grace du
 » Baptême: il le reçut à *Nan king* avec
 » une grande solemnité, & il fut nommé
 » Paul. Le nom de cet Apôtre des Gen-
 » tils lui convenoit fort, puisqu'il devint
 » l'Apôtre de sa patrie, l'appui de la Re-
 » ligion, & le protecteur déclaré des Mis-
 » sionnaires: il ne cessa jamais de les sou-
 » tenir

tenir par ses biens, par ses conseils, & par son grand crédit. Il commença par convertir son pere âgé de quatre-vingts-ans, & toute sa famille, qui étoit très-nombreuse. Son exemple & ses discours contribuèrent de même à la conversion d'un grand nombre de Mandarins.

Au tems des persécutions il défendit la Foy par de sçavantes Apologies; il en prit souvent les intérêts en présence même de l'Empereur; & il ne craignit point de lui dire qu'il lui abandonnoit ses biens, ses charges, sa vie, & toute sa famille, si l'on pouvoit trouver dans la doctrine Chrétienne, la moindre chose qui fût contraire à la tranquillité de l'Etat, ou à l'obéissance qui est dûë au Souverain. Il appuyoit la Religion dans les Provinces, & procuroit à ses Ministres l'amitié & la protection des Gouverneurs & des premiers Officiers, par les Lettres qu'il leur écrivoit. Enfin il devint le Docteur de sa Nation, par les traductions qu'il fit en sa Langue, de plusieurs Livres de la Loy Chrétienne, composés par les Missionnaires.

La vivacité de sa Foy lui inspiroit le plus grand respect pour les Ministres de l'Evangile; ayant appris que le P. Jean de Rocha, par les mains duquel il avoit reçu le Baptême, étoit mort à *Hang tcheou* dans la Province de *Tche kiang*, il en prit le deuil, & le fit prendre à toute sa famille, comme il avoit fait pour son propre pere. Un autre Missionnaire étant allé lui présenter une Lettre, que le Cardinal Bellarmin écrivoit aux Fidèles de la Chine, il ne voulut point la recevoir qu'il n'eût pris le bonnet & les habits de sa dignité, comme s'il eût dû se présenter devant l'Empereur; & qu'après s'être prosterné en terre, il n'eût fait quatre profondes inclinations de tête.

Le zèle & la piété de ce grand Mandarin se perpétuèrent dans sa famille. Sa petite-fille nommée *Candide*, se distingua entre les autres: elle n'avoit que quatorze ans quand elle perdit sa mere, qui lui avoit donné la plus sainte éducation.

A seize ans elle fut mariée à un homme considérable nommé *Hiu*, mais qui vivoit encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Elle sçut si bien gagner son esprit par sa douceur, par sa condescendance, & par l'exemple de sa piété, qu'il demanda le Baptême, & le reçut deux ans avant sa mort. Elle se trouva veuve à l'âge de trente ans; & dans cet état de liberté, qui la rendoit maîtresse d'elle-même, elle se consacra entierement à Dieu.

Pendant quarante-trois ans de sa vie, elle imita parfaitement ces saintes Veuves, dont saint Paul nous fait le caractère: non contente d'édifier l'Eglise naissante de la Chine par la sainteté de sa vie, elle contribua plus que personne à étendre la Foy dans ce vaste Empire. Sans toucher à son patrimoine, ni aux biens qu'elle devoit laisser à huit enfans que le Seigneur lui avoit donnés, elle trouva dans ses épargnes & dans le travail de ses mains, de quoi fonder trente Eglises dans son Pays; & elle en fit bâtir neuf autres, avec de belles maisons, dans diverses Provinces.

Ce fut par ses libéralitez secretes, & par son crédit auprès des Mandarins de *Nan king*, de *Sou tcheou*, de *Chang hai*, & de *Song kiang*, que le P. Brancati bâtit tant d'Eglises, de Chapelles, & d'Oratoires domestiques. On comptoit dans toute cette Contrée de la Province de *Kiang nan*, quatre-vingt-dix Eglises, quarante-cinq Oratoires, & trois sortes de Congrégations. Outre celles qui sont destinées au culte de la très-sainte Vierge, & celles des Enfans, que l'on nommoit la Congrégation des Anges, il y en avoit une troisième; qu'on appelloit de la Passion de Jesus-Christ, où les Chrétiens les plus fervens s'assembloient tous les Vendredis, pour méditer les Mysteres des souffrances & de la Mort du Sauveur. On établit une quatrième Congrégation de Lettrez sous la protection de Saint Ignace. Ils s'assembloient le premier jour de chaque mois,

& ils récitoient des instructions qu'ils avoient composées sur les principales Vérités de la Foy, sur nos Myfteres, & sur les Fêtes les plus célèbres. Les Missionnaires examinoient ces discours; & quand ils les approuvoient, ils envoyoit ces Lettrez le Dimanche fuivant pour les réciter au Peuple dans les Eglises, où ils ne pouvoient pas aller eux-mêmes.

Comme les Chinois aiment naturellement à composer & à débiter leurs compositions; rien n'étoit plus utile à entretenir les anciens Chrétiens dans la ferveur, & à en augmenter le nombre. On avoit pris soin de leur fournir des Livres propres à préparer leurs discours; & c'est principalement à ce dessein que les Missionnaires avoient traduit en Langue Chinoise des Réflexions sur les Evangiles, la Somme Théologique de saint Thomas en trente-cinq Volumes, les Commentaires de Baradius sur les Evangiles, les Vies des Saints, &c. Ils avoient déjà composé environ cent trente semblables Ouvrages de piété & de la Religion: ce fut cette Dame qui les fit imprimer à ses frais, & qui les répandit dans les Maisons des Infidèles, des Lettrez, des Mandarins, des Gouverneurs; & par ce moyen elle en gagna un grand nombre à Jésus-Christ.

Le Seigneur Basile son fils ayant été nommé Intendant Général des Postes & de la Navigation; elle le suivit dans les Provinces de *Kiang si*, de *Hou quang*, & de *Se schuen*, où elle fit bâtir des Eglises, & y appella des Missionnaires pour les gouverner. Il n'y avoit pas de moyens que le zèle ingénieux de cette Dame n'inventât, pour faire connoître Jésus-Christ, & aggrandir son Royaume. Elle sçavoit qu'une infinité de pauvres gens abandonnoient leurs enfans dès qu'ils étoient nez, & les expofoient dans les rues, faute d'avoir de quoi les nourrir: elle employa le crédit de son fils auprès du Viceroy de *Sou tcheou*, & elle obtint la permission d'acheter une vaste Maison, où elle recevoit les enfans exposez, &

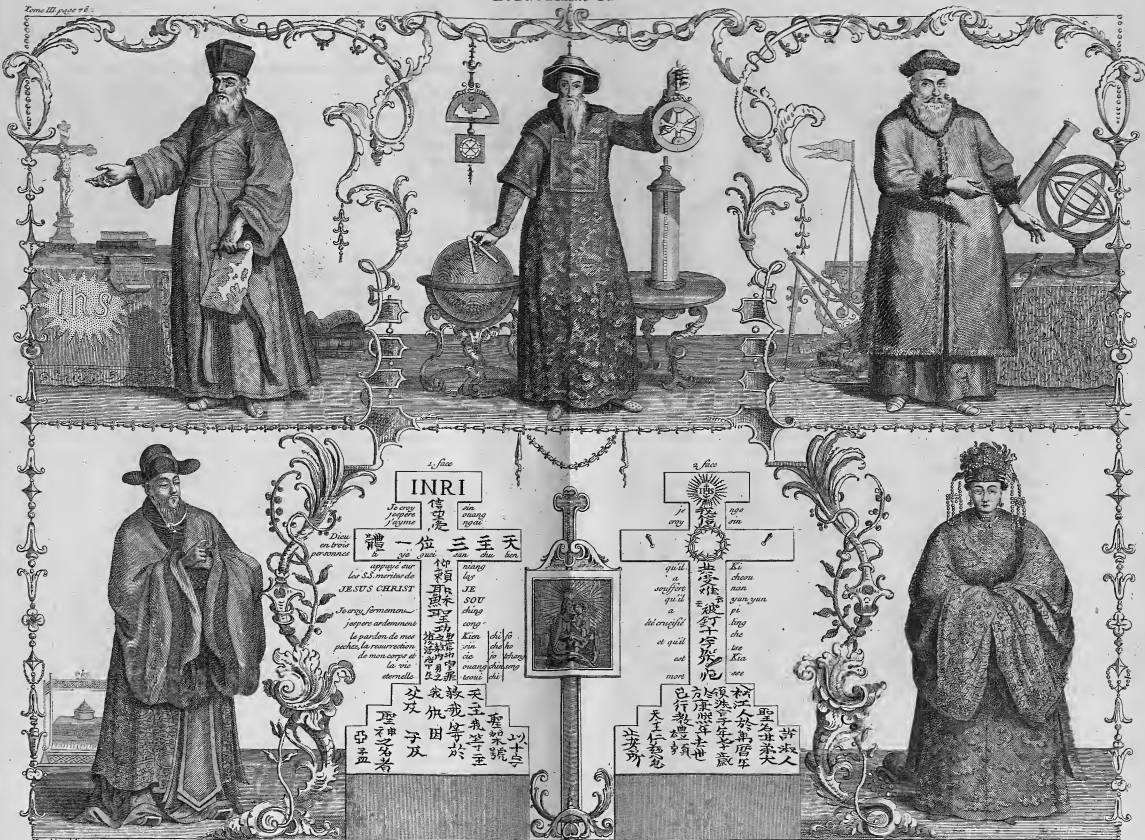
leur procuroir des nourrices.

Le nombre de ces enfans étoit si grand, que, quelque soin qu'on prît d'eux, il en mouroit plus de deux cens chaque année, lesquels après avoir reçu le Baptême, devenoient autant de prédestinez qui alloient peupler le Ciel.

Ayant fait réflexion qu'une multitude d'aveugles étoient hors d'état de gagner leur vie, assembloient le Peuple dans les Places publiques, & abusoient de sa crédulité, en disant la bonne aventure à tous ceux qui se présentoient: elle en fit venir un certain nombre, & leur ayant promis de quoi les entretenir honnêtement, elle les fit instruire des principes de la Religion, afin qu'ils allaient par les rues enseigner aux Peuples ce qu'ils avoient appris, & les engager ensuite d'aller trouver les Missionnaires.

Peu d'années avant sa mort, l'Empereur, pour lui marquer l'estime qu'il faisoit de sa sagesse & de sa vertu, lui envoya un habit magnifique, garni de plaques d'argent, & d'une riche broderie, avec une coëffure de perles & de pierrieres, & lui donna le titre honorable de *Cho gin*, qui signifie *Femme vertueuse*. Elle reçut avec respect ce présent de son Prince; & elle s'en revêtit le jour de sa naissance: mais ensuite elle détacha l'une après l'autre les plaques d'argent & les perles de sa coëffure, qu'elle employa à secourir les pauvres, & à orner les Autels.

Enfin cette illustre veuve persévéra jusqu'à la mort dans ces exercices de Religion & de piété. Le Pere Laurifice lui administra les derniers Sacremens, qu'elle reçut avec une foy vive, & avec la douce espérance d'être éternellement unie à Dieu, qu'elle avoit aimé & servi avec tant de zèle. Elle fut généralement regrettée: les pauvres la pleurèrent comme leur mere; les nouveaux Fidèles, comme le modèle de toutes les vertus Chrétiennes; & les Missionnaires, comme une ressource certaine dans tous leurs besoins, & sur-tout dans les per-



Humboldt delon.

Paul Sin Colao ou premier Ministre d'Etat.

FIGURE DE LA CROIX AVEC LAQUELLE LES CHRÉTIENS DE LA CHINE ONT ACCOUTUMÉ
DE SE FAIRE ENSEVELIR.

Fontaine Scud

Candide Hui petite fille du Colao Paul sin.

secutions qu'ils avoient à soutenir.

Une autre Dame, qui avoit reçu le nom d'Agathe au Baptême, imira le zèle de la Dame *Hin*: son mari étoit un Seigneur illustre, qui avoit été Viceroy dans quatre Provinces: elle lui inspira tant d'affection pour le Christianisme, qu'il demanda le Baptême, & le reçut avec toute sa famille, qui étoit de trois cens personnes. Ce Seigneur fut l'un des principaux protecteurs de la Religion, & en soutint toujours les intérêts avec autant de fermeté que de zèle.

Les Eglises se multiplioient dans toutes les Provinces de l'Empire: il se formoit chaque jour de nouvelles Chrétientez; & toutes ces terres arrosées des sueurs d'un grand nombre d'Hommes Apostoliques, qui étoient venus au secours du P. Ricci, fructifioient au centuple. Mais le serviteur de Dieu auroit auguré peu favorablement de ces succès, s'ils n'eussent été traversés par divers orages, qui se succéderent les uns aux autres.

Il s'éleva une cabale d'Idolâtres, qui jaloux du progrès que faisoit le Christianisme, & du préjudice qu'en recevoit leur Secte, formerent le dessein de perdre le P. Ricci, & d'anéantir ses travaux: ils avoient fait entrer des Mandarins dans leur complot: mais quand il fallut en venir à l'exécution de leur projet, ils s'aperçurent qu'ils y échoueroient, & que la ruine d'un homme si généralement respecté, n'étoit pas une affaire facile: ils prirent le parti de lui proposer un accommodement.

« Nous ne trouvons pas mauvais, lui dirent-ils, que vous portiez les Peuples à honorer le Seigneur du Ciel; à la bonne heure, que votre Dieu y regne: mais du moins laissez l'empire de la Terre à nos Divinités, & ne vous opposez pas aux honneurs que nous leur rendons. »

La réponse que fit le Pere à une proposition si bizarre, transporta de fureur les Idolâtres, & ils résolurent de tout risquer. Ils avoient au Palais un Bonze

très-accrédité, lequel se faisoit respecter des Eunuques, & avoit gagné toute la confiance des Reines, qui le regardoient comme un Prophète, & qui ne se conduisoient que par ses conseils. Ils s'adresserent au Bonze, qui étoit assez porté de lui-même à favoriser leur passion.

Les choses étoient à un point, où le P. Ricci crut voir périr en un moment le fruit & les espérances de ses travaux: mais dans la triste situation où il se trouvoit, le secours lui vint de la Providence par un événement auquel il n'étoit pas naturel de s'attendre. Un Libelle peu respectueux pour l'Empereur, se répandit alors dans le Palais, & on l'attribua aux Bonzes: ils furent sévèrement punis; & le crédit du principal Bonze, qui étoit devenu l'ennemi capital des Missionnaires, ne le sauva pas de la cruelle bastonnade, sous laquelle il finit misérablement sa vie.

Une autre tempête s'éleva peu après à *Nan schang*, où le ministère de la Prédication eût été anéanti par les Magistrats, si le P. Ricci, qui en fut averti à tems, n'eût employé la puissance & le crédit de ses amis. Cette protection calma la tempête, & rétablit les Missionnaires dans la liberté dont ils jouissoient auparavant.

Il eut souvent de semblables orages à apaiser, que la malignité des Bonzes suscitoit de toutes parts, & qui servoient à éprouver la fidélité des Néophytes, & à ranimer le zèle de leurs Pasteurs. Mais la plus rude de toutes les persécutions qu'il eut à essuyer, lui fut d'autant plus amère, qu'elle n'avoit pas été excitée par les Infidèles, mais par des personnes, que leur foy obligeoit à soutenir l'Oeuvre de Dieu au prix même de leur sang. Voici comment la chose arriva.

Après la mort de l'Evêque de *Macao*, un Religieux d'un Ordre respectable fut nommé Vicaire Général. Dès qu'il eut commencé à user de son pouvoir, il eut un assez grand démêlé avec un Religieux de saint François. Le scandale que pro-

duisit cette division, les obligea à convenir d'un Arbitre, & le choix tomba malheureusement sur le Recteur des Jésuites. Ce Pere, après avoir bien examiné l'affaire, jugea en faveur du Religieux Franciscain.

Le Vicaire Général outré de ce Jugement, tout équitable qu'il étoit, s'emporta jusqu'à excommunier le Commissaire de l'Ordre de Saint François, qui soutenoit son Religieux; le Recteur des Jésuites, qui avoit prononcé en sa faveur; & le Gouverneur qui le protégeoit. Il en vint même jusqu'à mettre la Ville en Interdit. Cette conduite étoit trop violente, pour pouvoir durer. Après quelque tems de trouble & d'agitation, les choses s'accorderent: on se pardonna mutuellement de part & d'autre ce qui s'étoit passé, & il n'y eut que les Jésuites qui furent exceptez de cette paix. Le parti du Vicaire voulut se venger d'eux avec éclat.

On n'imagineroit jamais le moyen diabolique qu'un homme de cette cabale inventa pour contenter sa passion, se mettant peu en peine que la Religion périt à la Chine, pourvu que les Jésuites y périssent avec elle; il alla trouver les Chinois, qui sont en grand nombre à Macao. « Les Jésuites, leur dit-il, ont une ambition étonnante: la Religion qu'ils prêchent dans l'Empire, n'est qu'un prétexte dont ils se servent pour parvenir au projet qu'ils ont formé de s'emparer du Trône: c'est sur la tête du P. Cataneo qu'ils veulent faire tomber la Couronne: voilà le motif de tous les voyages que vous lui voyez faire. Remarquez, leur ajoûtoit-il, les endroits où ils se sont établis, depuis Canton jusqu'à Peking; ce sont autant de postes convenables à l'exécution de leur dessein. Cette flotte Hollandoise qui paroît depuis quelque tems sur les côtes, est-là pour favoriser leur entreprise: le Gouverneur de cette Ville les assistera de toutes ses troupes: leurs Chrétiens du Japon viendront se joindre à

« ceux qu'ils ont dans la Chine, & de tout cela il se formera une puissante Armée, à laquelle il ne sera pas possible de résister ».

Les Chinois de Macao timides & crédules, ne manquèrent pas d'informer les Magistrats de Canton, de la conjuration qu'ils venoient de découvrir. L'esprit des Chinois étant naturellement défiant & soupçonneux, on se persuada aisément, que comme la plus légère étincelle cause les plus grands embrasemens de même les moindres révoltes entraînent quelquefois la ruine des plus vastes Etats, & que par conséquent on ne pouvoit prendre trop de précaution.

L'allarme qu'on prit à Canton, se répandit bien-tôt dans les autres Villes, & l'on disoit déjà qu'on avoit fait mourir le P. Ricci à Peking: on n'attendoit que la confirmation de cette nouvelle, pour traiter de la même sorte le P. Longobardi, qu'on gardoit à vûe. La Foi de plusieurs Chrétiens fut ébranlée, & ils commençoient à douter de la vérité d'une Religion, qui étoit prêchée par de si méchans hommes. Enfin le P. François Martinez, qui étoit envoyé à Macao, & qui passoit par Canton dans le tems de cette émotion générale, eut beau se cacher, un Apostat le découvrit; il fut emprisonné & condamné à plusieurs bastonnades, sous lesquelles il expira.

C'en étoit fait de la Religion, si ce faux bruit de conjuration eût pénétré jusqu'à la Cour: mais on ne fut pas long-tems à revenir d'une erreur si grossière, & les Magistrats eurent honte de leur crédulité. Heureusement un Mandarin, ami du P. Ricci, arriva pour lors à Canton; ayant examiné à fonds cette affaire, il punit sévèrement le Juge, qui avoit fait mourir le P. Martinez, & prononça une Sentence très-honorable au P. Cataneo, qui lui rendit la liberté de continuer ses fonctions.

On peut juger quels soins & quelles peines donnoit au P. Ricci la sollicitude de tant d'Eglises & de tant de Chrétiens, qui

qui se formoient dans l'Empire , car il étoit comme l'ame de tout ce qui s'entreprendoit pour la gloire de Dieu, & l'avancement de la Religion.

C'étoit à lui que les Missionnaires avoient sans cesse recours, soit pour lui exposer leurs peines, soit pour le consulter dans leurs doutes : il apprenoit la Langue aux nouveaux venus, & les formoit aux vertus Apostoliques : quantité de Livres sur la Religion & sur les Sciences sortoient de ses mains : il recevoit des lettres de la plupart des Grands & des Mandarins des Provinces, auxquels il étoit obligé de répondre, pour les rendre favorables au Christianisme : comme il passoit pour l'homme le plus célèbre, qui eût paru à la Chine depuis Confucius, il étoit accablé des visites qu'il recevoit des Grands de Peking & des Mandarins des Provinces, que leurs affaires artiroient dans cette Capitale ; & il ne pouvoit s'exempter de leur rendre ces mêmes devoirs de civilité, que le génie de la Nation rend indispensables.

Tant de travaux ne pouvoient manquer de ruiner sa santé, & d'avancer l'heure de sa mort : aussi y succomba-t-il dans un âge assez peu avancé, & nonobstant la force de sa complexion, qui sembloit promettre une longue vie. Il n'étoit âgé que d'environ 58. ans quand il mourut. Il avoit passé 27. ans à la Chine ; car il y étoit entré en l'année 1583. sous le Regne de l'Empereur *Van lié*, & Dieu récompensa ses travaux Apostoliques par une mort précieuse en l'année 1610.

La tendre dévotion avec laquelle il reçut le S. Viatique & l'Extrême-Onction, se traînant jusqu'au milieu de la chambre, & s'y prosternant avec le plus profond respect, fit verser des larmes à tous les Assistans, & la nouvelle de sa mort consterna tous les Chrétiens répandus dans ce vaste Empire. Tous les Grands & même les Gentils, emprirent de lui rendre les derniers devoirs dans une salle de la maison, où son corps étoit exposé : mais

on n'avoit pas encore de sépulture, & on étoit embarrassé comment l'inhumer : il falloit une permission de l'Empereur, & comme il s'agissoit d'un Etranger, on eut à essuyer bien des formalitez. Mais enfin on accorda à la réputation du Pere Ricci, ce qu'on auroit peut-être refusé en toute autre conjoncture. L'Empereur donna même un Bâtiment avec un vaste Jardin hors de la Ville, qu'un Eunuque disgracié avoit fait construire au tems de sa faveur : ce lieu a servi depuis de sépulture aux Missionnaires Jésuites de la Ville Impériale, & les Jésuites ont souvent consenti que les Missionnaires des autres Ordres y fussent enterrez.

L'Empereur, après la mort du Pere Ricci, ne cessa pas de favoriser les Missionnaires ; & le calme dura jusqu'en l'année 1615. qu'un des principaux Mandarins de *Nan king*, par zèle pour sa Secte, excita la plus cruelle tempête qu'on eût encore vûe. Les Ministres de l'Evangile furent les uns battus cruellement, les autres exilés, & d'autres emprisonnés. Les Peres qui étoient à la Cour, furent obligés de se retirer à Macao, & d'abandonner la garde de leur sépulture à un de leurs Disciples.

Cet orage ne finit que par la mort du persécuteur, & par un événement, qui contribua beaucoup au rétablissement des Missionnaires. Les Tartares avoient gagné une grande bataille sur les Chinois, & leur armée n'étoit qu'à sept lieues de *Peking*. L'Empereur *Van lié* mourut en même tems, & laissa à *Tien ki* son successeur le soin de repousser l'Ennemi. Deux Mandarins illustres, dont l'un étoit ce Paul *Sin*, duquel j'ai déjà parlé, insinuerent à l'Empereur, qu'un bon moyen de réussir dans cette guerre, étoit d'appeler les Portugais, beaucoup plus habiles à servir l'Artillerie que les Chinois.

La proposition étant agréée, les mêmes Mandarins représentèrent, que, pour affectionner davantage les Portugais à son service, il étoit à propos de rappel-

ler leurs Docteurs , & de les rétablir dans leurs Maisons. L'Empereur y consentit , & les Missionnaires retournèrent dans leurs Eglises, y vécurent tranquilles sous la protection d'un Prince, qui tout attaché qu'il étoit à la Secte des Bonzes, ne cessa pas de favoriser les Prédicateurs de la Loi Chrétienne. Les Tartares furent chassés de l'Empire ; & le calme qui y régna , contribua beaucoup au progrès que fit la Religion , tant à *Peking*, que dans les Provinces.

La mort de l'Empereur qui arriva en l'année 1628. mit son frere *Hoai tsong*, connu aussi sous le nom de *Tsong tching* sur le Trône. Ce fut alors que le P. Adam Schaal, qui étoit né à Cologne, fut envoyé à la Cour. L'habileté de ce Père dans les Mathématiques le fit bien-tôt connoître : en peu de tems sa réputation égala celle du P. Ricci : il mérita les bonnes grâces de l'Empereur , & il fut regardé comme un des premiers hommes de l'Empire.

Ce fut aussi environ ce tems-là, c'est-à-dire, en l'année 1631. que les RR. PP. de Saint Dominique, & ensuite ceux de Saint François, entretinrent dans la Chine, pour partager les travaux Apostoliques des Missionnaires, & recueillirent une moisson qui s'offroit de toutes parts, & qui devenoit très-abondante : ils y ont toujours travaillé avec un grand zèle & beaucoup d'édification.

L'année suivante mourut Paul *Siu*, ce Mandarin encore plus illustre par sa vertu, que par ses dignitez, qui avoit employé tant de fois son autorité, & exposé même sa vie pour le soutien de la Religion. Ses obsèques se firent avec toute la pompe des cérémonies édifiantes que l'Eglise prescrit.

Cependant le P. Adam Schaal profitoit de son crédit auprès de l'Empereur, pour étendre la Foi, & augmenter le nombre des Chrétiens. Il commençoit déjà à y réussir, lorsqu'une révolution qui renversa l'Empire, ruina patellement ses espérances. Ce fut en 1636. que deux Chefs

de voleurs eurent le crédit de former une puissante Armée de tous les mécontents de l'Empire ; ils signalèrent leur marche par le saccage des Villes, & le pillage des Provinces entières ; & cet Etat qu'on venoit de voir si florissant, devint en peu de tems le théâtre de la plus sanglante guerre.

L'infortuné *Hoai tsong* fut assiégé dans sa Capitale, & réduit à se donner la mort, pour ne pas tomber entre les mains du Vainqueur. *Qu sanguey*, qui commandoit un corps de Troupes sur la frontière du côté de la Tartarie, appella les Tartares au secours de son Prince : ils taillèrent en pièces l'Armée du Voleur, & reprirent *Peking*. Mais l'usurpation du Trône fut le prix de leurs services : comme il n'y avoit personne qui pût s'opposer à leur invasion, ils s'en mirent en possession, sans beaucoup de résistance.

Tsong te, Chef des Tartares, mourut au commencement de cette Conquête. Son fils *Chuntchi* lui succéda à l'âge de six ans, & entra triomphant dans *Peking*, aux acclamations de tout le Peuple, qui le regardoit comme le Libérateur de la Patrie.

Ce jeune Prince avoit un courage au-dessus de son âge. Sous la tutelle, & par la sage conduite d'*Amavan* son oncle, il se vit à l'âge de quatorze ans paisible possesseur du Trône. Les Provinces Septentrionales étoient déjà soumises : le trouble étoit encore dans les Provinces Méridionales, où quelques Princes du Sang s'étoient déclarés Empereurs : l'Armée Tartare n'eut pas beaucoup de peine à les soumettre : ils furent vaincus ou mis à mort.

Elle avança ensuite vers les Provinces de *Quang tong* & de *Quang si*, où elle s'empara d'abord de quelques Villes ; mais *Thomas kiu*, Viceroy de *Quang si* & *Luc Tchin*, Généralissime des Troupes Chinoises, tous deux Chrétiens, arrêterent le cours de tant de victoires : après un combat opiniâtre de part & d'autre, les Tartares furent défaits & mis en fuite. Les Chinois victorieux proclamèrent aussi-

tôt Empereur *Yung li*, qui étoit de la famille Impériale, & ce Prince fixa la Cour à *Chao king* dans la Province de *Quang tong*.

Il y avoit dans cette Cour cinquante Dames Chrétiennes, auxquelles un Eunuque Chrétien avoit autrefois annoncé Jésus-Christ, & qu'il avoit disposées au Baptême qu'elles reçurent. Un autre Eunuque nommé *Pan Achillée*, parvint à la dignité de Colao, sous le nouvel Empereur Chinois *Yung li* : il étoit aussi Chrétien, & ce fut par son moyen que la Merc

de cet Empereur, la première Femme, & son Fils aîné reçurent le Baptême des mains du P. André Koffler, Jésuite Allemand.

Ces illustres Néophytes envoyèrent à Rome le P. Michel Boym Polonois, pour rendre, en leur nom, au Pape Alexandre VII. l'obéissance filiale, & le Pape leur répondit par un Bref Apostolique. Ces Pièces sont trop édifiantes pour les omettre : les voici.

L E T T R E

DE L'IMPERATRICE HELENE AU PAPE.

Le discours de la très-juste, très-sage, très-clémente & vénérable Impératrice Hélele, pour être présenté devant le Trône du Très-Saint Pere, du Très-Grand Seigneur, du Docteur de l'Eglise Universelle, & du Vicaire de Jésus-Christ en Terre.

« **M**OI, HELENE, qui rougis de honte de demeurer dans le Palais Impérial, quoique je ne sois qu'une humble & petite-Fille de l'Empire Chinois; moi qui n'ai jamais eu aucune connoissance des Loix étrangères, & qui ne me suis étudiée qu'à bien garder celles de la retraite; j'ai été assez heureuse pour trouver un homme appelé André Xavier de la Compagnie de JÉSUS, qui est venu demeurer dans notre Cour, pour y publier une sainte doctrine, qui lui a acquis une grande réputation: j'eus envie de le voir; & ayant contenu ma curiosité, j'appris par moi-même que tout ce qu'on disoit de lui, étoit véritable, & que c'étoit un homme extraordinaire. »

« L'estime que je conçus de son mérite, me fit aisément goûter sa doctrine. J'ai reçu le saint Baptême de sa propre main; & je suis cause en partie que l'Impératrice MARIE mere de l'Empereur, ANNE la légitime femme, & CONSTANTIN fils & héritier du mên-

« me Empereur, ont pareillement été régénérés dans les eaux du Baptême il y a environ trois ans, après avoir été suffisamment instruits des saintes Vérités de la Religion. »

« Maintenant que je voudrois, au risque même de ma vie, correspondre à toutes ces graces que j'ai reçues du Ciel; j'ai eu souvent la pensée & le désir d'aller trouver VOTRE SAINTETÉ, pour apprendre d'Elle-même ce que je dois faire: mais la distance des lieux m'en empêche. C'est pourquoi j'écris ces Lettres à VOTRE SAINTETÉ, afin que par ses saintes prières, Elle rende la Divine Majesté favorable à de pauvres pécheresses, telles que nous sommes; & qu'Elle veuille bien nous accorder une rémission plénier de nos péchez à l'heure de notre mort. »

« Nous vous supplions encore, TRÈS-SAINT PERE, de demander à Dieu, avec toute la sainte Eglise, qu'il daigne prendre notre Empire sous sa protection; & qu'avec le bien de la paix, il accorde à notre Maison

84 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

» Royale, & principalement à l'Empe-
 » reur, qui est le dix-huitième Succes-
 » seur de la Couronne, & le douzième
 » neveu du Fondateur de cette Monar-
 » chie, & à tous ses sujets, la grace de
 » connoître & d'adorer le vrai Dieu
 » JESUS-CHRIST. »

» Nous la supplions encore d'avoir la
 » charité d'envoyer plusieurs saints per-
 » sonnages de la Compagnie de JESUS,
 » pour publier dans tout notre Empire
 » les saintes Loix de l'Evangile : nous lui
 » en aurons des obligations éternelles.
 » C'est pour cela que nous envoyons à
 » VOTRE SAINTETE le P. Michel Boym,
 » qui a une parfaite connoissance des af-
 » faires de notre Empire, pour lui pré-
 » senter ces très-humbles prières. Il pour-
 » ra expliquer de vive voix tout ce que
 » nous désirons en particulier, & vous
 » faire connoître qu'elle est notre sou-

» mission pour l'Eglise. »
 » Lorsque notre Empire jouira d'une
 » pleine paix, nous espérons de vous
 » renvoyer quelqu'un de ces Peres, pour
 » présenter nos vœux & nos personnes
 » devant l'Autel des Apôtres S. Pierre
 » & S. Paul, comme nous le faisons
 » maintenant avec un profond respect. »
 » Enfin étant à genoux, & proster-
 » nées la face contre terre, nous deman-
 » dons ces graces à VOTRE SAINTETE,
 » dans l'espérance. qu'Elle voudra bien
 » nous regarder d'un œil favorable.
 » Fait en l'année quatrième d'Yung lie,
 » le onzième de la onzième Lune,
 » c'est-à-dire, le quatre de Novembre
 » mil six cens cinquante. Scellé du Sceau
 » de la très-juste, très-sage, très-clémen-
 » te, & très-vénérable Impératrice HE-
 » LENE. »

B R E F D U P A P E

A L'IMPERATRICE HELENE.

A Notre Fille en Jésus-Christ, HELENE TAMING, Impératrice de la Chine.

ALEXANDRE VII. P A P E.

» **S**ALUT ET BÉNEDICTION
 » APOSTOLIQUE, à notre très-
 » chere Fille en Jésus-Christ. Nous avons
 » connu par vos Lettres, quelle a été la
 » bonté & la miséricorde de Dieu sur
 » VOTRE MAJESTE; puisqu'il vous
 » a retirée des ténèbres de l'erreur, pour
 » vous éclairer de sa lumière, & vous
 » faire connoître la vérité. »

» Comme cette Vérité, qui est Dieu
 » même, ne cesse de faire ressentir les
 » effets de sa miséricorde, dans le fort
 » même de sa colere; il n'a pas dédaigné
 » de jeter sur vous, qui étiez li-
 » vrée au péché, un regard favorable.
 » Vous avez eu recours à sa clémence,

» & il l'a préférée à la qualité de Dieu
 » des vengeances. »
 » N'est-il pas vrai de dire, que la pro-
 » fondeur de ses secrets est impénétra-
 » ble, lorsqu'on voit soumis à l'Empire
 » de Jésus-Christ ces vastes Pays qu'à
 » peine connoissions-nous, & dont le
 » Démon s'étoit rendu le maître ?
 » Nous regardions comme fabuleux,
 » tout ce qu'on nous disoit de ce grand
 » Empire, où régnoit l'idolâtrie. Au-
 » roit-on jamais cru que la Vérité eût
 » trouvé entrée dans les Régions sépa-
 » rées de nous par tant de mers orageu-
 » ses, & qui sembloient être sous un
 » Ciel différent du nôtre ?

» On croyoit qu'il n'étoit pas possible à ceux qui préfèrent le salut des âmes à tous les trésors de l'Inde, de pénétrer dans cet autre monde, dont l'entrée étoit fermée aux étrangers par des loix injustes & rigoureuses. Dieu a permis qu'il se soit trouvé des hommes pleins de zèle, qui, de leur propre mouvement, & sans y être obligés, ont affronté les périls & la mort, pour vous aller prêcher les Vérités du salut, & vous mettre dans la voye du Ciel.»

» C'est une grande grace, MA CHERE FILLE, dont vous devez vous rappeler souvent le souvenir. Il faut en instruire vos enfans, afin qu'ils méritent leur espérance en Dieu, & que pénétrez de reconnaissance pour un si grand bienfait, ils soient toujours fidèles à observer les Commandemens.»

» Quelque grande que soit la joye que nous ressentons, d'apprendre que votre exemple, & celui du Prince Constantin, a été suivi de plusieurs personnes; elle est bien augmentée par l'espérance où nous sommes, que l'Empereur détruira le culte des faux Dieux dans toute l'étendue de son Empire.»

» Nous vous donnons notre bénédiction Paternelle. Nous accordons volontiers à VOTRE MAJESTÉ ce qu'Elle nous demande: & Nous ne cessons point de prier le Seigneur, qu'il établisse la paix dans votre Empire. Soyez toujours unie à nous de cœur & par la foy. Fair à Rome dans le Palais de S. Pierre, sous l'Anneau du Pêcheur, le dix-huitième jour de Décembre de l'année mil six cens cinquante-cinq, la première année de notre Pontificat.»

Peu d'années après, l'Empereur Tartare envoya trois Armées formidables contre l'Empereur Chinois, qui fut obligé de prendre la fuite, & de céder ses Provinces au vainqueur. Les Dames

Chrétiennes furent conduites à la Cour, & enfermées dans un Palais, où elles furent servies selon leur qualité, sans qu'il leur fût permis d'avoir aucun commerce au dehors: elles ont toujours vécu dans cette retraite selon les maximes de l'Evangile, quoiqu'elles n'eussent d'autre secours que la lecture des Livres, & les consolations qu'elles recevoient du Ciel.

Il ne restoit plus à l'Empereur que de dompter un monstre plutôt qu'un homme, qui s'étant mis à la tête d'une armée de voleurs & de méconrens, avoit parcouru les Provinces de *Ho nan*, de *Kiang nan*, & de *Kiang si*, où il avoit laissé les traces les plus affreuses de sa barbarie & de sa cruauté. Il s'appelloit *Tchang bien chong*.

Un jour qu'il invita les Lettrez à venir se faire examiner pour les degrés, il les assembla en grand nombre, & il les fit tous égorger, disant que ces gens-là n'étoient propres qu'à exciter les Peuples à la révolte par leur vaine éloquence. De six cens Mandarins, il n'en resta que vingt au bout de trois ans que finissoit l'exercice de leur Charge; tous les autres, il les avoit fait mourir pour des causes très-légères. Il fit massacrer cinq mille Eunuques, parce que quelques-uns d'eux ne lui avoient pas donné le titre de Roy, mais l'avoient simplement appelé de son nom ordinaire. Il exerça bien d'autres inhumanités: je n'en rapporterai qu'une seule, où cet homme de Sang signala sa férocity.

Etant prêt d'entrer dans le *Chen si* pour y attaquer l'Armée Tartare, il fit enchaîner tous les Habitans de la Ville de *Tching tou*, & les fit conduire dans la campagne. Là, tout ce grand Peuple à genoux cria miséricorde. Après avoir rêvé quelque tems: *Qu'on les tue tous*, dit-il à ses soldats, *ce sont des rebelles*: & aussitôt on les passa au fil de l'épée au nombre de six cens mille. Ce fut dans cette occasion que le P. Buglio, & le P. de Magalhaens baptisèrent une infi-

nité de petits enfans, qui furent ensuite égorgez.

Le barbare ne survécut pas long-tems à tant de crimes. Comme il étoit en présence de l'Armée qu'il alloit combattre, on vint lui dire que cinq Tartares s'approchoient de la sienne: il montra à cheval aussi-tôt pour aller les reconnoître: mais dès qu'il parut, le Tyran eut le cœur percé d'une flèche, & il tomba roi-de mort.

Son Armée fut bien-tôt dissipée; & toutes les Provinces, où il avoit exercé sa tyrannie, se livrerent avec joye au vainqueur, & se soumirent volontiers à sa puissance. C'est ainsi que toutes les Provinces plierent sous le joug étranger, & que *Chun tchi* n'ayant encore que quatorze ans, devint tranquille possesseur de l'Empire.

Tout étoit à craindre pour la Religion dans ces tems de révolution & de trouble. Le P. Adam Schaal étoit resté seul à *Peking*, pour gouverner cette Eglise. Il ne fut pas plutôt connu du nouvel Empereur, qu'il en fut extrêmement goûté; & ce Prince en chérit beaucoup sur son prédécesseur, par les témoignages d'estime & même de rendresse, dont il honora le Missionnaire.

Il y avoit trois cens ans que les Mahométans avoient la direction du Tribunal des Mathématiques. L'Empereur la leur ôta pour la donner au P. Adam: le Pere s'excusa plusieurs fois d'accepter cet Employ; mais il ne lui fut pas possible de s'en défendre. Il vit bien qu'il alloit s'attirer l'indignation du Prince, s'il persévéroit dans son refus.

Il ne l'agréa pourtant qu'à condition qu'il ne travailleroit qu'à cette partie des Mathématiques, qui concerne le cours des Astres, les Eclipses, & les vicissitudes des saisons, dont les regles sont certaines; & il déclara à l'Empereur que la Science des Chinois étoit vaine & superstitieuse, lorsqu'ils prétendoient connoître par l'observation des Astres, la différence des jours heureux ou malheu-

reux, dont la Nation est si fort enterrée.

La réforme du Calendrier, & l'éclat que le P. Adam donna au Tribunal des Mathématiques, lui affecterent de plus en plus ce jeune Prince: il alloit souvent voir le Pere dans sa maison, & en moins de deux ans il lui rendit jusqu'à vingt visites. Cette faveur étoit d'autant plus extraordinaire, que les Empereurs Chinois ne sortoient presque jamais de leur Palais; & qu'il n'y a point d'exemple, qu'ils se soient abaissés jusqu'à rendre visite à leurs sujets.

Un jour qu'on célébroit la fête de sa naissance, au lieu de recevoir sur son Trône les hommages de toute la Cour, il passa le jour entier dans la maison du P. Adam. Une autrefois qu'il l'alla voir pendant l'Hyver, il jugea qu'il n'étoit pas assez bien vêtu pour la saison; & dépoüillant sa propre veste, il lui en fit présent. Il ne l'appelloit jamais que *Ma fa*, qui est un nom très-honorable parmi les Tartares, & qui signifie *ancien pere*.

Il ne se lassoit point de faire son éloge. Il louoit sur-tout son grand désintéressement. « Les Mandarins, disoit-il, ne m'aiment & ne me servent que par des vûes intéressées: ils me demandent tous les jours des grâces nouvelles. *Ma fa* au contraire, qui sçait que je l'aime, refuse continuellement celles que je le presse de recevoir. Il est trop content de mon amitié. »

Personne ne présente des Requêtes à l'Empereur, qu'elles ne passent par les mains du Mandarin, qui préside au Tribunal destiné à les examiner. Sa Majesté ne voulut point que le P. Adam essuyât les formalitez de ces Tribunaux, peu favorables aux Errangers, & elle lui ordonna de s'adresser immédiatement à Elle-même.

C'est en considération du même Pere, que ce Prince donna toujours aux Prédicateurs de l'Evangile les plus grandes marques de son affection: il permit de bâtir deux Eglises à *Peking*, & de répa-

rer toutes celles , qui , durant le tems des troubles , avoient été ruinées dans les Provinces.

Le P. Buglio & le P. Magalhaens ayant été arrêtés dans la Province de *Se schuen* par les Tartares , & conduits dans les prisons de *Peking* ; l'Empereur les reçut avec bonté , comme les freres du Pere Adam , & voulut même les loger dans l'enceinte de son Palais. Mais les Peres ayant refusé cet honneur , à cause des difficultez qu'ils auroient de remplir leur ministère , il leur acheta une maison dans la Ville.

Le P. Adam ayant informé ce Prince que le P. Martini étoit arrivé à *Macao* , avec un bon nombre de Missionnaires qu'il avoit amenez d'Europe ; Sa Majesté leur fit expédier des Patentes très-honorables , par lesquelles elle les invitoit de venir à la Cour , avec ordre aux Mandarins de les pourvoir de Barques , & de toutes les choses nécessaires pour le voyage.

Ce fut à la faveur de ces Patentes , que quatorze Missionnaires entrerent dans l'Empire , & furent reçus par-tout avec honneur. Le P. Ferdinand Verbiest étoit du nombre : il fut d'abord destiné à la Province de *Chen si* , où , après avoir travaillé pendant dix mois , il fut appelé à la Cour pour soulager le P. Adam déjà avancé en âge , & pour l'aider dans son Emploi de Président du Tribunal des Mathématiques.

Dans ces entretiens fréquens , que l'Homme Apostolique avoit avec l'Empereur , il faisoit toujours tomber le discours sur la Religion : ce Prince qui l'écoutoit avec plaisir , admiroit l'excellence & la pureté de la Morale Chrétienne : il lisoit volontiers les Livres qui traitent à fonds de nos Mysteres , & il s'en faisoit expliquer les endroits difficiles.

Un jour que le Pere lui donna un Livre d'Estampes , qui représentoient la Naissance , la Vie , & la Mort de Notre-Seigneur , avec des explications de chaque Mystere en Langue Chinoise ; il se

mit à genoux , & considéra toutes ces Images avec beaucoup de respect. Il lut ensuite l'explication du Décalogue : quand il fut au sixième Commandement , après avoir rêvé quelque tems , il demanda si ce précepte obligeoit tout le monde ? Et le Pere lui ayant répondu que la Loy de Dieu étoit indispensable , & que les Rois , de même que leurs sujets , étoient également obligés de l'observer : il répara plusieurs fois ces paroles : *Voilà une sainte Loy.*

Sous la protection d'un Prince si favorable aux Prédicateurs de l'Evangile , le Christianisme devenoit florissant dans la Capitale , & jettoit de profondes racines dans toutes les Provinces. Un grand nombre d'Ouvriers , parmi lesquels se trouvoient plusieurs Jésuites François , y travailloient avec un zèle que Dieu bénissoit visiblement. On n'a point encore oublié dans la Province de *Chen si* , les vertus Apostoliques du Pere le Faure : & les descendans de cette Chrétienté nombreuse , qu'il a formée & cultivée durant tant d'années , se souviennent encore de ce qu'ils ont ouï raconter à leurs peres de l'humilité de ce Missionnaire , de sa douceur , de sa mortification , de sa constance dans les plus rudes épreuves , & de ses travaux infatigables , qui étoient accompagnez de signes & de prodiges.

On avoit lieu , ce semble , d'espérer qu'un Prince , qui étoit prévenu de tant d'estime pour la Loy Chrétienne , & qui protégeoit si ouvertement ses Ministres , ne résisteroit pas long-tems à la lumiere qui l'éclairoit : & en effet il ne paroissoit pas éloigné du Royaume de Dieu : mais il fut malheureusement retenu , & par l'attachement que les Reines lui inspirerent pour les Bonzes ennemis jurez du nom Chrétien , & encore plus par les liens honteux d'une passion impure , que ces Ministres de l'Enfer resserroient de plus en plus , en flattant la corruption de son cœur.

Ce jeune Monarque se laissa trans-

porter d'un amour violent pour une Dame mariée à un jeune Seigneur Tartare, laquelle alloit souvent chez la Reine. Cette Dame en fit confidence à son mari, qui lui donna des leçons, dont elle eut la simplicité de faire pareillement confidence à l'Empereur. *Chun tchi* envoya chercher l'infortuné mari : & sous prétexte de quelque négligence dans l'administration de sa Charge, de colere il lui donna un soufflet. Le chagrin que le Tartare ressentit de cet affront, lui causa la mort en moins de trois jours. L'Empereur épousa aussitôt sa veuve, & la fit Reine.

Le P. Adam n'épatgna rien pour le guérir de cette passion : il lui fit sur cela de vives & de fréquentes remontrances, que *Chun tchi* regardoit comme l'effet de l'attachement que le Missionnaire avoit pour sa personne. *Je pardonne vos invectives*, lui disoit-il, *parce que je sçai que vous m'aimez.*

Cependant sa tendresse pour le Pere diminua peu à peu, & il fut aisé de s'apercevoir qu'il ne le regardoit plus que comme un Censeur incommode, & qui troubloit ses plaisirs. Il eut un fils de la nouvelle Reine, qui ne vécut que peu de jours, & la Reine mourut bien-tôt après lui. Cette mort frappa tellement *Chun tchi*, qu'il en tomba malade, & enfin mourut de douleur à l'âge de 24. ans. Prince, que tant d'aimables qualitez eussent rendu digne d'un meilleur sort, s'il eût été plus fidele aux graces que Dieu lui avoit ménagées.

Il appella le P. Adam dans sa dernière maladie, & le voyant à genoux aux pieds de son lit, avec tous les signes d'un cœur faisi de tristesse, il s'attendrit pareillement, lui ordonna de se lever, lui fit présenter du thé, écouta ses derniers avis avec une docilité apparente, & le congédia avec les marques ordinaires de tendresse, auxquelles le Pere fut d'autant plus sensible, qu'après l'avoir élevé comme son fils, & avoir fait tant d'efforts pour le mettre dans la voye du salut, il le

voyoit mourir dans l'infidélité. Avant sa mort il nomma *Cang hi* son second fils, âgé seulement de huit ans, pour lui succéder à l'Empire, sous la conduite de quatre Tuteurs qu'il lui donna.

La mort de l'Empereur *Chun tchi* fut d'abord fatale aux Bonzes, qui avoient entretenu ce Prince dans ses folles passions, & qui avoient gâté son esprit par leurs pernicieuses maximes. Ils furent tous chassés du Palais, où le P. Adam continua d'avoir le même succès qu'auparavant : on lui donna même le titre de Précepteur du jeune Prince, & il eut le crédit de sauver la Ville de Macao, qu'il y avoit ordre de détruire, ainsi que toutes les habitations maritimes, parce qu'elles pouvoient favoriser le dessein d'un fameux Pyrate, qui croisoit les côtes de la Chine, & faisoit la guerre au nouvel Empereur.

Ce fut par le même crédit qu'il apaisa diverses persécutions que les Bonzes exciterent alors contre le Christianisme dans diverses Provinces, & sur-tout dans celles de *Hon quang*, de *Se tchuen*, & de *Kiang si*. Mais un tems de minorité, qui est sujet à beaucoup de changemens, & les diverses factions qui partagent d'ordinaire la Cour sous un nouveau Gouvernement, firent tout appréhender pour la Religion.

En effet il s'éleva bien-tôt une persécution générale. L'on attaqua d'abord le P. Adam, qu'on regardoit avec raison comme le principal appui de la Loi Chrétienne. L'instrument dont l'Enfer se servit, pour animer les quatre Mandarins Regens contre les Missionnaires & leurs Disciples, fut un Lettré nommé *Yang quang sien*, homme de peu de mérite, mais violent, & qui par ses intrigues & par ses artifices, avoit eu le secret de se faire redouter des plus grands Mandarins.

Il publia un Livre, & présenta une Requête aux Régens, qui étoient l'un & l'autre remplis de blasphèmes contre la Religion, & de calomnies contre les Missionnaires; & il le fit avec d'autant plus de

de hardiesse, qu'il crut le P. Adam hors d'état de se défendre, parce qu'une paralysie soudaine, dont il fut attaqué, lui avoit ôté l'usage de la langue & des mains. Il accusa d'abord les Missionnaires de la Cour d'ignorance en fait d'Astronomie, & d'avoir renversé tous les principes.

Ce fut une accusation facile à détruire. Le P. Ferdinand Verbiest y réussit, & contenta sur ce point les Magistrats des Tribunaux de la Cour, en justifiant les prédictions que le P. Adam avoit faites des Eclipses & des conjonctions des Planètes, à certains jours & à certaines heures, & en faisant voir la justesse des règles qu'il avoit proposées pour la réformation du Calendrier. Mais il ne fut pas si aisé de dissiper le soupçon de la conspiration prétendue, dont *Yang quang sien* accusoit les Prédicateurs Evangéliques.

Il soutenoit que ces Européens avoient été bannis de leur patrie, comme des séditieux, & qu'ils venoient à la Chine, pour soulever les Peuples contre l'autorité légitime; que le P. Adam leur Chef n'avoit cherché à se donner tant d'autorité à *Peking*, que pour introduire dans l'Empire une multitude d'Etrangers, qui par son ordre parcouroient toutes les Provinces, & dressaient le plan des Villes, afin de pouvoir en faire plus aisément la conquête; que le nombre de leurs Disciples se multiplioit à l'infini, & que c'étoit autant de Soldats qu'ils enrôlloient; qu'il venoit chaque année un grand nombre de ces Etrangers à Macao, qui n'attendoient qu'un moment favorable pour l'expédition qu'ils méditoient: selon eux, ajoûtoit-il, notre premier Empereur *Fo hi* est un des descendants d'Adam: il vient d'un pays qu'il appellent la Judée; & il a apporté dans la Chine la Loi qu'ils enseignent; & s'imaginant que la Judée est en Europe: « N'est-il pas clair, disoit-il, que leur dessein est de persuader aux peuples, que nos Empereurs tirent leur origine d'Europe, & que leurs Princes ont droit sur notre Monarchie?

Il produisit ensuite un Livre publié par le P. Adam, où l'on exhortoit les Chinois & les Tartares à embrasser la Religion Chrétienne, qu'on disoit être la seule Religion véritable. On voyoit dans ce même Livre la liste des Eglises établies dans les diverses Provinces, & le nom des Mandarins ou Magistrats, qui avoient reçu le Baptême. *Yang quang sien* fit entendre que c'étoit là un état de l'Armée qu'on devoit mettre sur pied au premier signal; que les Médailles & les Chapelets que portoient les Chrétiens, étoient les marques secrètes de ceux qui entroient dans la conspiration.

Enfin, pour donner plus de couleur à ses calomnies, il montra des Livres distribués par les Missionnaires, où l'on voyoit la figure du Sauveur crucifié entre deux voleurs: « Voilà, dit-il, le Dieu des Européens, un homme attaché à la Croix, pour avoir voulu se faire Roi des Juifs; c'est ce Dieu qu'ils invoquent, afin qu'il les favorise dans le projet qu'ils ont formé, de s'emparer de la Chine.

Cette Requête fit sur l'esprit des quatre Mandarins Regens toute l'impression que le perfide Lettré s'étoit promis. Elle fut renvoyée aux Tribunaux avec ordre aux Mandarins d'examiner attentivement une affaire si importante.

Les Missionnaires, & quelques-uns des Mandarins Chrétiens qui avoient été cités dans la Requête, furent chargés de neuf chaînes, & traînez à ces Tribunaux. Le P. Adam, qu'on regardoit comme le Chef de la prétendue conjuration, fut celui contre lequel on étoit le plus animé. On lui fit subir en différens tems plusieurs Interrogatoires, dont quelques-uns durèrent une journée entière; & il lui fallut répondre article par article aux diverses accusations de la Requête.

Rien n'étoit plus touchant que de voir ce vénérable Vieillard, âgé de 74. ans, si chéri de deux Empereurs, & regardé peu auparavant comme l'Oracle de la

Cour, à genoux comme un criminel, chargé de chaînes, & accablé d'injures, qui lui ôtoient tout pouvoir de se défendre. Le P. Verbieft, qui étoit à ses côtés, répondit à tous les chefs d'accusations, d'une manière à convaincre les Juges, & à confondre son Accusateur, si la résolution n'eût pas été prise d'exterminer le Christianisme.

Enfin le douze de Novembre de l'année 1664. le P. Adam & ses Compagnons furent conduits aux prisons des Tribunaux, où ils eurent infiniment à souffrir. Chaque Prisonnier étoit gardé par dix Soldats des huit Bannieres (*), qu'on changeoit tous les mois. On fit le même traitement aux Mandarins accusés d'être Chrétiens. Enfin en l'année 1665. les Mandarins s'étant assembles, prononcèrent que la Loi Chrétienne étoit fautive & pernicieuse; & que le Pere Adam & ses Compagnons méritoient d'être punis comme des Séducteurs du Peuple, & des Prédicateurs d'une fautive doctrine.

Ils firent encore comparoître plusieurs fois ces illustres Confesseurs de J. C. qui défendoient avec beaucoup de courage leur innocence & la sainteté de la Loi Chrétienne. Mais les raisons les plus convaincantes ne sont guères écoutées par des Juges, que la haine & la passion animent. Ils condamnerent le Pere Adam à être étranglé, ce qui est parmi les Chinois un genre de mort moins infâme : mais ensuite, comme s'ils se fussent repentis de l'avoir traité trop favorablement, ils revoquerent cet Arrêt, & le condamnerent au supplice le plus cruel & le plus honteux, & dont on punit à la Chine les crimes les plus atroces.

On fit donc la lecture d'une nouvelle Sentence, qui portoit que le Chef de cette Secte pernicieuse, déjà condamné, seroit exposé dans la Place publique, & coupé tout vivant en dix mille morceaux. On reconduisit les Peres en prison, & la Sentence fut envoyée aux Princes du

Sang, & aux Mandarins Regens, pour être confirmée.

Dieu se déclara alors pour son Serviteur, que jusques-là il avoit paru abandonner à la fureur des ennemis de son Nom. Toutes les fois qu'on voulut lire la Sentence, un horrible tremblement de terre sépara l'Assemblée, & obligea ceux qui la composoient de sortir de la salle, pour n'être pas accablé sous ses ruines. Les cris d'un grand Peuple consterné, & sur-tout la frayeur de la Reine Mere de l'Empereur défunt, qui attribuoient ce terrible événement à l'injustice des Magistrats, forcèrent les Mandarins Regens d'ouvrir les prisons, & de publier une amnistie générale, dont l'on excepta néanmoins ceux qui étoient coupables de certains crimes, & entr'autres de professer ou de publier une fautive doctrine.

Ainsi les Confesseurs de J. C. furent retenus dans les prisons, tandis qu'on rendoit la liberté à environ douze cens criminels. Mais le tremblement de terre, qui se fit sentir de nouveau avec des secousses plus violentes, divers autres prodiges qui arriverent, le feu qui prit au Palais, & qui en consuma une grande partie; tout cela ouvrit les yeux à ces Juges iniques, & les convainquit que le Ciel se déclaroit en faveur de ceux qu'ils persécutoient si injustement.

On élargit donc ces illustres Prisonniers, & l'on permit au P. Adam de retourner dans sa Maison jusqu'au premier ordre de l'Empereur. Il ne survécut pas long-tems à tant d'opprobres & de souffrances; son grand âge & ses infirmités augmentées par les rigueurs d'une longue prison, lui causèrent une mort glorieuse, dont Dieu couronna les quarante-quatre années qu'il avoit passées dans les travaux d'une vie Apostolique. Il entroit dans sa soixante-dix-septième année, lorsque Dieu l'appella à lui, le jour qu'on célèbre la Fête de la glorieuse Assomption de la Sainte Vierge

(*) Les Soldats Tartares sont tous compris sous huit bannieres de différentes couleurs.

en l'année mil six cens soixante-six.

La persécution fut également vive dans les Provinces, où l'exemple de la Capitale ne pouvoit manquer d'être suivi. Les Missionnaires y reçurent les plus sanglans outrages : on les traîna dans les divers Tribunaux Subalternes : on les chargea de chaînes, & on les conduisit escortez de Soldats jusqu'à *Peking*, où ils furent jettez dans les affreuses prisons du *Hing pou*, c'est-à-dire, de la Cour Souveraine pour le Criminel. Enfin, après avoir été examinez, ils furent exiliez à *Canton*, où ils arriverent au nombre de trois Peres de l'Ordre de Saint Dominique, d'un de Saint François, & de vingt-un Jésuites : quatre autres furent retenus à la Cour ; & c'est d'eux que la Providence se servit peu-après, pour relever les tristes restes de la Religion persécutée, & pour la rétablir dans sa première splendeur.

Dieu même parut venger l'innocence de ses Ministres. La mort enleva *So ni*, le premier Ministre Régent, & le plus grand persécuteur du Christianisme. *Sou ca ma*, qui étoit le second, fut accusé & condamné à mort : ses biens furent confisquez, & on trancha la tête à ses enfans, excepté au troisième, qui souffrit le cruel supplice auquel le P. Adam avoit été condamné. *Yang quang sien*, l'Auteur de cette tempête, & qui présidoit au Tribunal des Mathématiques à la place du P. Adam, fut dégradé de son emploi, réduit à une fortune privée, & ensuite condamné à mort. Mais l'Empereur touché de son grand âge, changea cette peine en un exil perpétuel. Comme il étoit en chemin pour se rendre au lieu de son bannissement, il fut frappé d'un ulcère pestilentiel, dont il mourut misérablement.

C'est ainsi que Dieu préparoit les voyes au rétablissement de son culte dans l'Empire de la Chine. L'Empereur étoit devenu majeur ; & avec le fonds d'esprit, d'équité, de sagesse, & de raison qu'il avoit, il étoit difficile qu'il ne s'apperçût

pas des violences & des injustices qu'on avoit fait aux Missionnaires.

Un événement lui fit connoître ces hommes, qu'on avoit voulu faire passer pour des rebelles. C'est une affaire importante à la Chine, que le Calendrier qui s'y fait tous les ans : il se dresse par autorité publique, & l'Empereur même s'en mêle. Depuis que le P. Adam eût été dépoüillé de sa Charge de Président du Tribunal des Mathématiques, il s'y étoit glissé une infinité de fautes par l'ignorance d'*Yang quang sien*, qui l'avoit remplacé. L'Empereur s'en plaignit hautement, & voulut qu'on travaillât à le réformer.

Comme ce jeune Prince n'étoit plus sous la tutelle des Ministres, dont on redoutoit l'autorité, on ne risquoit plus à lui donner de bons conseils : & il se trouva des gens assez équirables, pour lui représenter qu'on ne pouvoit mieux faire, que de consulter les Mathématiciens d'Europe, qui avoient été exiliez pendant sa minorité ; & qu'il y en avoit encore quelques-uns à *Peking*, dont l'habileté étoit connue.

Le Prince les envoya chercher au même instant ; & dès cette première audience, qui fut très-favorable, il leur donna à examiner le Calendrier qui étoit dressé pour l'année suivante. Le P. Verbieft l'emporta chez lui, & y trouva un nombre de fautes considérables, & quelques-unes si grossières, que l'ignorance d'*Yang quang sien* fut manifestement découverte.

Les diverses épreuves qu'on fit de la Mathématique d'Europe, & la justesse des regles que suivit le Pere Verbieft, lui attira l'affection de l'Empereur, qui augmenta toujours depuis, & fut poussée jusqu'à la familiarité. Le châtiment & la mort d'*Yang quang sien*, qui arriverent environ dans ce tems-là, firent vaquer la Présidence du Tribunal des Mathématiques : elle fut donnée aussi-tôt au P. Verbieft, qui profita de ces commencemens de faveur, pour faire réta-

blir le libre exercice de la Religion Chrétienne. L'occasion s'en présenta naturellement.

L'Empereur fit un Edit, qui portoit que tous ceux qui avoient souffert quelque vexation pendant sa minorité, n'avoient qu'à s'adresser à lui, & qu'il leur rendroit justice. Sur cela le P. Verbieft lui présenta une Requête, où il marquoit que par une injustice criante, on avoit abusé de son autorité, pour proscrire la Loy du vrai Dieu, & bannir de l'Empire ceux qui la prêchoient. Cette Requête fut envoyée à un Tribunal, qui la rejetta. Le P. Verbieft demanda des Juges plus favorables, & l'Empereur, par une admirable condescendance, voulut bien les lui accorder.

La Requête fut donc renvoyée à un autre Tribunal, où en effet l'on prononça que la Loy Chrétienne avoit été mal condamnée; qu'elle étoit bonne, & qu'elle n'enseignoit rien de contraire au bien & à la tranquillité de l'Etat. En conséquence de cette décision, on rétablit dans leurs Emplois les Grands, qui en avoient été destituez pour l'avoir suivie: les Missionnaires furent rappelés de leur exil, avec permission de retourner dans leurs Eglises: la mémoire du P. Adam fut réhabilitée de la manière la plus honorable: on dressa des Actes publics, où, après avoir justifié son innocence, & loué les services importans qu'il avoit rendus à l'Etat, on le rétablissoit dans sa Charge & dans ses Titres d'honneur, & l'on annobliissoit ses ancêtres.

L'Empereur, non content de ces éloges, assigna un Champ spacieux pour sa sépulture, qui joignoit celui qu'on avoit accordé au P. Ricci, contribua aux frais de ses funérailles, & envoya des Officiers de sa Cour, & des Mandarins pour y assister de sa part. C'est ainsi que ce Pere triompha après sa mort, de la malignité & des artifices de ses ennemis.

Ce fut en l'année 1671. que les Missionnaires furent rétablis dans leurs Eglises. Il est vrai que l'Edit de leur rétablif-

sement renfermoit une clause fâcheuse, par laquelle il étoit défendu à tous les sujets de l'Empire d'embrasser désormais la Loy Chrétienne. Mais l'on vit bien que cette clause n'avoit été insérée que par complaisance, pour ne pas effaroucher la Cour Souveraine des Rits, qui a toujours été très-opposée au Christianisme: & l'on comptoit beaucoup sur la protection d'un Prince, que le P. Verbieft rendoit chaque jour plus affectionné à la Religion.

Dès cette année plus de vingt mille Chinois se convertirent sans nul obstacle, & reçurent le Baptême. L'année suivante un oncle maternel de l'Empereur, & un des huit Généraux perpétuels, qui commandent la Milice Tartare, furent pareillement baptisez; & depuis ce tems-là l'Evangile fit de semblables progrès dans toutes les Provinces de l'Empire.

Le P. Verbieft, qui étoit l'ame de toutes ces entreprises pour la gloire de Dieu, & pour l'avancement de la Foy, entroit de plus en plus dans les bonnes grâces de l'Empereur. Ce jeune Prince, d'un esprit curieux, & d'un goût singulier pour les Sciences, l'appella au Palais, afin qu'il lui apprît les Elémens d'Euclide: il employa ensuite deux ans entiers à recevoir ses leçons de Philosophie; & pour cela il le retenoit trois ou quatre heures dans un Cabinet, où le plus souvent ils s'entretenoient seuls, & sans témoins.

Le Pere, en cultivant l'esprit du Monarque, songeoit encore plus à former son cœur à la vertu, & à lui faire goûter la science du salut. Il commença par le désabuser entièrement des fables & des superstitions Payennes: & peu à peu ménageant les momens favorables, & secondant l'avidité qu'il avoit de tout sçavoir, il l'instruisit des Vérités, qui sont l'objet de la Foy Chrétienne: il lui en expliqua les Mystères les plus sublimes; & il lui en fit connoître la sainteté & la nécessité.

Le Prince en étoit si rempli, qu'un jour

jour on lui entendit dire qu'insensiblement le Christianisme détruiroit toutes les Sectes de son Empire. Mais il ne se déclaroit point ; & il se contentoit de protéger une Religion, dont il admiroit la pureté & l'excellence. Un Mandarin publia alors un Livre, où il mettoit la Religion Chrétienne au nombre des fausses Sectes. Le Pere présenta une Requête à l'Empereur, pour lui demander réparation de l'injure faite à la Loy du vrai Dieu. Sa Majesté publia aussi-tôt un Edit, par lequel il étoit défendu de donner à cette Loy le nom de fausse Religion.

Ce quidonna tant d'estime à l'Empereur pour les Missionnaires, & ce qui mérita cette affection, dont il les a constamment honorez ; ce ne fut pas seulement la grande capacité du P. Verbieft, qu'on regardoit comme le plus habile homme de l'Empire en toutes sortes de sciences : mais ce fut en premier lieu la connoissance certaine qu'il eut de l'innocence de leurs mœurs, & de la vie dure qu'ils menoient dans l'intérieur de leur maison : il s'en étoit informé par des voyes sûres & secretes ; & il étoit si bien instruit de ce qui se passoit, qu'il sçavoit jusqu'à leurs austérités & leurs mortifications particulieres. Ce fut en second lieu la persuasion où il étoit de leur tendre attachement pour sa personne, & de leur zèle pour son service, sans autre intérêt que celui d'accréditer la Religion, de l'enseigner à ses sujets, & de l'étendre dans tout l'Empire.

Un mouvement qui se fit dans les Provinces, & qui pouvoit avoir des suites très-considérables, lui présenta l'occasion de rendre un service important au repos public. *Ou san gney*, ce fameux Général Chinois, qui introduisit les Tartares dans la Chine, pour exterminer les Rebelles, & qui, sans le vouloir, contribua à la conquête qu'ils en firent, forma le dessein de délivrer sa patrie du joug Tartare. En peu de tems il s'étoit rendu maître des Provinces de *Setchuen*,

de *Yunnan*, & de *Koei tcheou* : son exemple fut suivi des Provinces de *Quang tong*, & de *Fo kien* ; & un célèbre Pyrate, avec une grande armée navale, conquit en peu de jours l'Isle de Formose.

S'il y avoit eu du concert entre ces Puissances liguées, la ruine des Tartares étoit presque certaine ; mais la jalousie les divisa : & ayant contrainctes derniers de faire leur paix avec l'Empereur, il ne restoit plus à réduire qu'*Ou san gney*, le plus redoutable & le plus puissant de ces Révoltez : mais on ne pouvoit le forcer dans ses retranchemens que par le canon ; & tous ceux dont on se servoit à la Chine, étant de fer, ne pouvoient, à cause de leur pesanteur, être transportez sur des Montagnes escarpées, qu'il falloit passer pour atteindre l'ennemi.

L'Empereur s'adressa au P. Verbieft pour lui en fondre plusieurs pièces à la maniere Européenne. Le Pere s'excusa d'abord sur le peu de connoissance qu'il avoit des Machines de guerre, & sur ses engagements dans la vie Religieuse, qui l'avoient entièrement éloigné de tout ce qui concerne la Milice séculière, & ne lui permettoient que d'offrir des vœux au Seigneur, pour attirer les divines bénédictions sur les armes.

Cette réponse fut mal reçûe de l'Empereur, auquel on fit entendre, que le Missionnaire ne devoit pas avoir plus de répugnance à fondre des Canons, qu'à fondre des Machines & des Instrumens de Mathématique, sur-tout lorsqu'il s'agissoit du salut de l'Empire ; & qu'un refus si peu fondé, donnoit lieu de soupçonner qu'il ne fût secrettement d'intelligence avec les Révoltez.

Le Pere, qui apprit le mauvais effet que ce soupçon faisoit sur l'esprit du Prince, ne crut pas devoir exposer la Religion pour une fausse délicatesse de conscience. Il demanda des Ouvriers, & leur expliqua ce que les Livres d'Europe enseignent sur la fonte du Canon. Il conduisit donc l'ouvrage ; & le Canon fut tel qu'on pouvoit le souhaiter. L'Em-

perceur en fir faire les épreuves en sa présence : & il en fut si satisfait , que se dépouillant de sa propre veste , il en fit présent au Missionnaire devant toute la Cour. Ces Canons étoient en effet assez légers pour être aisément transportez ; & ils étoient fortifiez de telle sorte par des soliveaux qui y étoient attachez avec des bandes de fer , qu'ils pouvoient résister aux plus violens efforts de la poudre.

A la faveur de cette espèce d'Artillerie , qui étoit jusqu'alors inconnue à la Chine, l'Empereur força aisément les ennemis dans les endroits où ils s'étoient retranchez ; leur armée fut dissipée , & cette guerre finit par une capitulation qui rétablit la paix , & affermit le Prince sur son Trône.

L'Empereur connut toute l'importance de ce service que le P. Verbieft venoit de lui rendre ; & la confiance qu'il prit en lui , augmenta de plus en plus. Il l'entretenoit souvent avec une familiarité , qui n'est pas ordinaire dans un Empereur de la Chine. Il souhaita de l'avoir auprès de sa personne , même dans les plus longs voyages qu'il fit deux fois jusques dans la Tartarie Orientale & Occidentale. Enfin il voulut qu'il apprît la Langue Tartare , qui étoit celle dont il se servoit plus volontiers : & pour lui en faciliter l'intelligence , il lui donna un de ses Domestiques , qui en possédoit toutes les délicatesses. Le Pere se rendit en peu de tems si habile dans cette Langue , qu'il fut en état de composer une Grammaire Tartare qu'on a imprimée à Paris ; & que tous les ans il donna le Calendrier dans les deux Langues , la Tartare & la Chinoise.

Le P. Verbieft ne se souvenoit dans tous ces travaux , que par ce zèle ardent dont il brûloit pour la conversion des Infidèles. Il gémissoit souvent du petit nombre d'Ouvriers , qui se trouvoient pour recueillir une moisson , qui devenoit

tous les jours plus abondante. La mort enlevoit les anciens Pasteurs , & il ne pouvoit les remplacer. Le plus vaste champ s'ouvroit à la prédication de l'Evangile dans la Tartarie , dans le Royaume de Corée , dans diverses Provinces de la Chine même , où la Foy n'avoit pû encore pénétrer , & de tous ces endroits on lui demandoit des Ouvriers : il voyoit qu'à l'exemple de l'Empereur , les Vicerois & les Mandarins combloient d'amitié ceux qu'ils sçavoient être du nombre de ses Freres ; que leurs Eglises & leurs Maisons étoient respectées ; que les portes de ce vaste Empire , qui avoient toujours été si rigoureusement fermées aux Nations étrangères , étoient ouvertes à des hommes , qui avoient tant de part à la bienveillance du Prince. Enfin il étoit persuadé de cette vérité , dont l'Apôtre de l'Orient saint François Xavier étoit lui-même convaincu ; que si la Chine recevoit la Religion Chrétienne , toutes les Nations voisines entraînées par son exemple , briseroient bientôt leurs Idoles , & n'auroient nulle peine à recevoir le joug de la Foy : & c'est ce que les Japonois répétoient si souvent au grand Apôtre , lorsqu'il leur annonçoit les Vérités de la Religion.

C'est aussi ce qui porta le P. Verbieft à écrire en Europe ces Lettres si touchantes & si remplies de l'esprit Apostolique , qu'on y a lûes avec tant d'édification , par lesquelles il invitoit ses Freres à venir partager ses travaux , & à ne pas laisser échapper les conjonctures favorables , où les cœurs des Chinois étoient si disposés à recevoir la semence Evangelique. Le Pape Innocent XI. qui gouvernoit alors l'Eglise , étant informé des grands services que ce Missionnaire rendoit à la Religion dans ce grand Empire , lui en témoigna sa joye , & l'en remercia par un Bref Apostolique , dont voici la teneur.

A NOTRE TRÈS CHER FILS FERDINAND VERBIEST,

De la Compagnie de JESUS, Vice-Prévincial de la Chine.

INNOCENT PAPE XI. DU NOM.

NOTRE CHER FILS, SALUT.

« **O**N ne peut avoir plus de joye
« que nous en ont donnée vos
« Lettres, par lesquelles, après tous les
« témoignages respectueux d'une obéif-
« sance filiale envers Nous, vous nous
« envoyez du vaste Empire de la Chine,
« où vous êtes, deux présens considéra-
« bles; sçavoir le Missel Romain traduit
« en Langue Chinoise, & des Tables
« Astronomiques de votre façon, selon
« l'usage de ces Peuples; & par le moyen
« desquelles vous avez rendu favorable
« à la Religion Chrétienne cette Na-
« tion polie en toute sorte de sciences,
« & qui a d'ailleurs beaucoup d'inclina-
« tion à la vertu.

« Mais rien ne nous a été plus agréa-
« ble, que d'apprendre par ces mêmes
« Lettres, combien sagement vous vous
« servez de l'usage des sciences profa-
« nes pour le salut de ces Peuples, & pour
« l'avancement de la Foi; les employant
« à propos, pour réfuter les calomnies
« & les fausses accusations, dont quel-
« ques-uns tâchoient de flétrir la Reli-
« gion Chrétienne; & pour vous gagner
« si bien l'affection de l'Empereur & de
« ses principaux Ministres, que par-là
« non-seulement vous vous êtes délivré
« des fâcheuses persécutions que vous
« avez souffertes si long-tems, avec tant
« de force & de courage: mais vous
« avez fait rappeler tous les Missionnai-
« res de leur exil, & vous avez non-seu-
« lement rétabli la Religion dans sa pre-
« miere liberté, & dans tous ses hon-
« neurs; mais vous l'avez mise en état de

« faire de jour en jour de plus grands
« progrès. Car il n'est rien que l'on ne
« doive attendre de vos soins, & de ceux
« qui travaillent avec vous pour la Reli-
« gion dans ce Pays, aussi-bien que d'un
« Prince qui a tant d'esprit & de sagesse,
« & qui paroît si affectionné à la Reli-
« gion, comme le font voir les Edits
« qu'il a faits par votre conseil contre les
« Hérétiques & les Schismatiques, & les
« témoignages d'amitié, que reçoivent
« de lui les Catholiques Portugais.

« Vous n'avez donc qu'à continuer
« les soins que vous prenez, pour avan-
« cer, par les industries de votre zèle &
« de votre sçavoir, les avantages de la
« Religion, sur quoi vous devez vous
« promettre tous les secours du S. Siege
« & de notre Autorité Pontificale; puis-
« que nous n'avons rien tant à cœur,
« pour nous acquitter de nos devoirs de
« Pasteur Universel, que de voir croître
« & avancer heureusement la Foi de J. C.
« dans cette illustre partie du monde, qui,
« quelque éloignée qu'elle soit de nous
« par les vastes espaces de Terres & de
« Mers qui nous en séparent, nous est
« d'ailleurs si proche par la charité de
« J. C. qui nous presse de donner nos
« soins & nos pensées au salut éternel de
« tant de Peuples.

« Cependant nous souhaiçons d'heu-
« reux succès à vos saints travaux & à ceux
« de vos Compagnons: Et par la tendresse
« paternelle que nous avons pour vous,
« & pour tous les Fideles de la Chine,
« Nous vous donnons à tous très-affec-

» rucusement la Bénédiction Apostolique, comme un gage de notre affection.
 » **DONNE** à Rome le troisiéme de Décembre mil six-cens quatre-vingt-un. »

Ce fut une de ces Lettres, où le Pere Verbieft représentoit d'une maniere si pathétique les besoins de la Chine, qui toucha Louis XIV. de glorieuse mémoire. Ce grand Prince encore plus illustre par son zele pour la Religion, que par une suite de faits héroïques, qui pendant le cours du plus long Regne qu'on ait encore vû, ont fait l'étonnement & l'admiration de toute l'Europe; ce grand Prince, dis-je, crut qu'en suivant ses vûes pour la perfection des Sciences, il pouvoit en même tems procurer à la Chine un nombre d'excellens Ouvriers, qui y travailleroient selon l'esprit de leur vocation, à la conversion des Infideles.

Il donna sur cela ses Ordres à un des plus grands Ministres qu'ait eu la France, & le plus capable d'exécuter un si beau projet. M. Colbert avoit déjà chargé, par Ordre du Roi, Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, du soin de réformer la Géographie: plusieurs Membres de cette illustre Académie furent envoyez dans tous les Ports de l'Océan & de la Méditerranée, en Angleterre, en Dannemark, en Afrique, & aux Isles de l'Amérique, pour y faire les Observations nécessaires. Il n'étoit pas aussi aisé de les envoyer aux Indes & à la Chine: des Etrangers couroient risque d'y être mal reçus, & de faire inutilement un long & dangereux voyage.

La Chine demandoit des Missionnaires, & c'est ce qui fit jetter les yeux sur les Jesuites, qui y avoient déjà un grand nombre d'établissmens, & dont la vocation est d'aller par-tout où il y a lieu d'esperer de faire plus de fruit pour le salut des ames. Le P. de Fontaney qui professoit alors les Mathématiques au College de LOUIS LE GRAND, demandoit depuis plus de vingt ans la permission de se consacrer aux Missions de la Chine & du Japon. M. Colbert l'ap-

pella avec M. Cassini, pour lui communiquer les intentions de Sa Majesté; & c'est ainsi que ce sage Ministre lui parla.

« Les Sciences, MON PERE, ne méritent pas que vous preniez la peine de passer les Mers; & de vous réduire à vivre dans un autre monde éloigné de votre patrie & de vos amis. Mais comme le désir de convertir les Infideles, & de gagner des ames à J. C. porte souvent vos Peres à entreprendre de pareils Voyages, je souhaiterois qu'ils se servissent de l'occasion; & que, dans les tems qu'ils ne sont pas si occupez à la Prédication de l'Evangile, ils fissent sur les Lieux quantité d'Observations, qui nous manquent pour la perfection des Sciences & des Arts.

La mort de ce Ministre, qui arriva alors, fit perdre de vûe ce Projet; mais ce ne fut que pour un peu de tems. M. de Louvois, qui lui succéda dans la Charge de Sur-Intendant des Arts & des Sciences, demanda aux Supérieurs de notre Compagnie des Sujets sçavans, zélés, & capables d'entrer dans ces vûes. Parmi le grand nombre de Jesuites qui s'offrirent, le choix tomba sur six, qui furent préférez aux autres; sçavoir, les Peres de Fontaney, Tachard, Gerbillion, Bouvê, le Comte, & de Visselou. Le Roiles honora du titre de ses Mathématiciens, & c'est en cette qualité qu'ils furent admis dans l'Académie des Sciences: il les gratifia aussi de tous les Instrumens de Mathématiques propres à faire des Observations, de Pensions réglées, & de présens magnifiques.

Comblez des bienfaits de Sa Majesté, ils se rendirent à Brest, où ils s'embarquerent au mois de Mars de l'année 1685. sur le Vaisseau qui portoit M. le Chevalier de Chaumont, Ambassadeur Extraordinaire à Siam, d'où ils devoient se rendre à la Chine. Le Roi de Siam ayant souhaité que le P. Tachard revînt en France, pour amener avec lui des Mathématiciens, qui demeuraissent dans son Royaume, il ne fut permis qu'aux cinq autres Missionnaires de suivre leur destination,

destination , & de s'embarquer sur un Vaisseau Chinois, qui faisoit voile pour Ning po.

Il est inutile de rapporter ce qu'ils eurent de fatigues & de dangers à essuyer, jusqu'à leur arrivée dans cette Ville, qui est un très-bon Port sur la Mer Orientale de la Chine vis-à-vis du Japon: ils les eurent bien-tôt oubliées à la vûe de ces Terres Infidelles , après lesquelles ils soupiroient depuis si long-tems. Cependant leur vertu & leur constance , furent bien-tôt mises à une dure épreuve. Les Mandarins de Ning po les reçurent d'abord avec civilité : mais cette politesse leur attira de fortes reprimandes de la part du Viceroy , qui étant l'ennemi déclaré du Christianisme , prit des mesures pour renvoyer au-plûtôt les Missionnaires. Il écrivit pour cela au Tribunal des Rits , & lui présenta une Requête , par laquelle il demandoit qu'il fût fait défense aux Vaisseaux Chinois, qui trafiquent dans les Royaumes voisins , d'amener aucun Européen à la Chine. Il ne doutoit point qu'une réponse favorable ne l'autorisât à confisquer le Vaisseau & tous les effets.

Le P. Verbieft , qui avoit été averti de leur heureuse arrivée , en informa l'Empereur , en lui disant que ces nouveaux venus étoient ses Freres , & qu'ils pouvoient être très-utiles par leur habileté dans les Mathématiques. *Ce ne sont pas des gens de ce caractère*, répondit l'Empereur , *qu'il faut chasser de mes Etats ; & ayant assemblé son Conseil Privé , la résolution fut prise de les appeler à la Cour avec distinction : l'Ordre étoit conçu en ces termes : Que tous viennent à ma Cour , ceux qui savent les Mathématiques demeureront auprès de moi : les autres iront dans les Provinces où bon leur semblera.* Cet Ordre fut envoyé au Viceroy , qui eut le chagrin de procurer à ses frais une Entrée honorable dans l'Empire , à ceux-là mêmes qu'il avoit voulu en chasser d'une manière honteuse.

Des Barques qu'on leur fournit , les

portèrent en cinq jours à *Hang tcheou* , qui est la Capitale de la Province. Les Chrétiens qui s'étoient si fort intéressés à leur affaire , par les prières qu'ils avoient adressées continuellement à Dieu , vinrent en foule au-devant d'eux sur le bord de la Rivière , & les conduisirent à l'Eglise qui étoit gouvernée par le P. Intorcetta.

Ce fut une joye bien sensible à ces Nouveaux Missionnaires , d'embrasser ce Vieillard respectable par tant d'années d'Apostolat , & encore plus par les marques glorieuses de Confesseur de J. C. qu'il avoit reçues dans les fers , & dans les prisons de *Peking*. Le Viceroy qui réside dans cette Ville , leur fit préparer une Barque Impériale , sur laquelle ils s'embarquerent , & donna ordre à un Mandarin de les accompagner jusqu'à *Peking* , & de leur faire rendre les honneurs qui sont dûs à ceux qui sont appelés par l'Empereur.

En treize jours ils arriverent à *Yang tcheou* , où ils eurent la consolation de voir le P. Aleonissa , Provicaire de M. l'Evêque de Basilée , & le P. Gabiani Jésuite. Là ils laisserent le grand Canal , dont la navigation fut interrompue par les glaces qui survinrent , & ils continuèrent leur route par terre jusqu'à *Peking* , où ils arriverent le sept de Février de l'année 1688.

La joye qu'ils eurent de se voir au terme de leurs desirs , fut bien tempérée par l'accablement de douleur , où les jeta la triste nouvelle de la mort du P. Verbieft , qu'ils apprirent à leur arrivée. Ils s'étoient flattés de se former aux vertus Apostoliques par les lumieres & les conseils de ce grand homme , qui avoit confessé le saint Nom de Jésus-Christ à la Cour , & au milieu des Tribunaux , sous le poids des chaînes , & dans l'obscurité des prisons ; & ils se voyoient privés de ce secours , dont ils sentoient le besoin , sur-tout dans ces commencemens.

Les travaux continuels & excessifs du P. Verbieft avoient fort affoibli son tem-

pérament, tout robuste qu'il étoit, & l'avoient jetté dans une langueur quidégénéra en une espece de phthisie. Les Medecins de l'Empereur le soulagerent quelque tems par ces cordiaux admirables que la Chine fournit; mais ils ne purent surmonter la violence de la fièvre. Après avoir reçu les derniers Sacremens de l'Eglise avec une ferveur & une piété, qui pénétrèrent les Assistans de devotion & de tristesse, il rendit son ame au Seigneur le 28. de Janvier de l'année 1688.

Il fut généralement regretté de l'Empereur, des Grands, & du Peuple, qui avoient conçu la plus haute idee de sa vertu & de sa capacité; des Missionnaires qui lui devoient le rétablissement de la Religion Chrétienne, presque entièrement ruinée, & qu'il soutenoit de tout son crédit à la Cour; & enfin des Fidèles, dont il maintenoit la ferveur, & dont il protégeoit la foiblesse, soit en leur envoyant des Ouvriers Evangeliques, soit en étouffant les persécutions dans leur naissance, soit en prévenant celles dont ils étoient menacez.

Honoré de la faveur du Prince, & dans le haut point de réputation où son mérite l'avoit mis, il charmoit tout le monde par sa douceur, sa modestie, son recüeillement, & son humilité profonde: plus on lui applaudissoit, plus il avoit de bas sentimens de lui-même; n'estimant l'affection de l'Empereur & des Grands, qu'autant qu'elle pouvoit être utile à la propagation de la Foi.

Dans toutes ses actions, il ne comptoit que sur la Protection Divine; & plein de confiance en cette protection, nul obstacle ne l'arrêtoit, dès qu'il s'agissoit de la gloire de Dieu, & des intérêts de la Religion; aussi ne formoit-il aucune entreprise, qu'il ne la recommandât à Dieu par des prières humbles & ferventes.

Insensible à toutes les choses de la Terre, il ne pensoit qu'à celles qui pouvoient procurer le solide établissement

de la Foi: visites ou conversations inutiles, lecture de Livres curieux, nouvelles mêmes d'Europe, qu'on lit avec tant d'empressement, quand on est si fort éloigné de sa patrie; il se rettenoit tout cela, regardant comme des momens perdus rous ceux qui n'étoient pas consacrez aux fonctions utiles à la Religion: son tems étoit employé, ou à calculer avec un travail infatigable les mouvemens des Astres, pour composer le Calendrier de chaque année; ou à instruire les Fidèles & les Catéchumenes; ou bien à écrire des Lettres aux Missionnaires, pour les consoler & les fortifier, aux Viceroy & aux Mandarins, pour leur recommander les Chrétiens qui étoient dans leur Département, & aux Jésuites d'Europe, pour les inviter à venir cultiver un aussi vaste champ que celui de la Chine.

Ses papiers de dévotion, qu'on a lus après sa mort, ont fait connoître jusqu'où alloit la délicatesse de sa conscience; quelle étoit la rigueur de ses austérités corporelles; avec quelle attention il veilloit sur tous les mouvemens de son cœur, nonobstant la foule de ses occupations; & enfin avec quelle ardeur il aspirait au bonheur de donner sa vie pour J. C.

On lui a souvent entendu dire qu'il n'auroit jamais accepté la Charge qu'il remplissoit, s'il n'avoit espéré, qu'au cas qu'il s'élevât quelque nouvelle tempête contre la Religion, il en feroit la première victime; & que les Idolâtres qui le regardoient comme le Chef des Chrétiens, lui feroient porter tout le poids de la persécution. Sa charité ne connoissoit point de bornes, quand il s'agissoit de pourvoir aux besoins des autres, tandis qu'il étoit extrêmement dur à lui-même, & qu'il se refusoit jusqu'au nécessaire. Enfin il s'étoit fait une Loi de ne point paroître en public, ni à la Cour, que revêtu d'un cilice, ou ceint d'une chaîne de fer, armée de pointes; & par ce moyen l'habit propre de sa Dignité, ne servoit qu'à cacher la mortification de J. C. qu'il portoit sur sa chair.

Tétoit cet illustre Missionnaire, lequel avoit mérité l'estime & la bienveillance d'un Prince, qui étoit lui-même si rempli de mérite. Il fut très-sensible à la perte qu'on faisoit du P. Verbieft, & il l'honora d'un éloge qu'il composa lui-même, & qu'il envoya par deux Seigneurs distinguez, pour le lire devant le cercueil du défunt, après lui avoir rendu de sa part les mêmes devoirs, qui se rendent, selon la Coutume de la Chine, à la mémoire des morts. L'éloge étoit conçu en ces termes.

« Je considère sérieusement en moi-même, que le P. Ferdinand Verbieft a quitté de son propre mouvement l'Europe pour venir dans mon Empire; & qu'il a passé une grande partie de sa vie à mon service. Je lui dois rendre ce témoignage; que durant tout le tems qu'il a pris soin des Mathématiques, jamais les prédictions ne se sont trouvées fausses: elles ont toujours été conformes au mouvement du Ciel. Outre cela, bien-loin de négliger l'exécution de mes Ordres, il a paru en toutes choses exact, diligent, fidèle, & constant dans le travail jusqu'à la fin de son Ouvrage, & toujours égal à lui-même. »

« Dès que j'ai appris sa maladie, je lui ai envoyé mon Médecin: mais quand j'ai scû que le sommeil de la mort l'avoit enfin séparé de nous, mon cœur a été blessé d'une vive douleur. J'en voye deux cens onces d'argent & plusieurs piéces de soye, pour contribuer à ses obsèques; & je veux que cet Edit soit un témoignage public de l'affection sincère que je lui porte. »

L'exemple du Prince fut suivi de plusieurs Grands de la Cour, qui écrivirent sur des piéces de satin des éloges du P. Verbieft, lesquels furent suspendus dans la Salle où le corps étoit exposé. Le 11. de Mars, qui étoit le jour fixé pour ses obsèques, l'Empereur envoya son beau-pere, qui est en même-tems son oncle, avec un des premiers Seigneurs de la Cour,

un Gentilhomme de la Chambre, & cinq Officiers du Palais, pour y tenir sa place: ils s'y rendirent dès les sept heures du matin.

Le corps du Pere étoit enfermé dans un cercueil d'un bois épais de trois à quatre pouces vernissé & doré par dehors, selon la coutume de la Chine, & si bien fermé, que l'air n'y pouvoit pénétrer. Le cercueil fut porté dans la rue sur un brancard, exposé sous une espee de dôme soutenu de quatre colonnes revêtues d'ornemens de soye blanche, couleur qui est à la Chine celle du deuil; d'une colonne à l'autre pendoient plusieurs festons de soye de diverses couleurs. Le brancard étoit attaché sur deux mâts de deux pieds de diametre, & d'une longueur proportionnée, que soixante hommes devoient porter sur leurs épaules.

Le Pere Supérieur accompagné de tous les Jésuites de *Peking*, se mit à genoux devant le corps. Ils firent trois profondes inclinations jusqu'à terre, tandis que les Chrétiens pouissoient des sanglots capables d'attendrir les cœurs les plus insensibles. Ensuite tour se disposa pour la marche, qui devoit se faire dans deux grandes rues tirées au cordeau, larges environ de cent pieds, & longues d'une lieue, pour aller gagner la porte de l'Ouest, éloignée de six cens pas du lieu de la sépulture, qui fut accordée au P. Ricci par l'Empereur *Van lié*.

D'abord paroissoit un tableau de vingt-cinq pieds de haut sur quatre de large, où l'on avoit écrit en caractères d'or sur un fond de taffetas rouge, le nom & la dignité du P. Verbieft. Plusieurs hommes soutenoient cette machine, qui étoit précédée d'une troupe de joueurs d'instrumens, & suivie d'une autre troupe qui portoit des étendards, des festons, & des banderolles. On voyoit ensuite une grande Croix ornée de banderolles, qui étoit portée entre deux rangs de Chrétiens vêtus de blanc, tenant d'une main un

cierge allumé, & de l'autre un mouchoir pour essuyer leurs larmes. Ils marchaient deux à deux, avec une modestie qui édifioit les Infidèles.

A quelque distance, & entre deux rangs de luminaires, suivre l'Image de la sainte Vierge & de l'Enfant Jésus, tenant le Globe du Monde en sa main, laquelle étoit dans un cadre entouré de plusieurs pièces de soie, qui formoient une espece de cartouche. Après quoi venoit le tableau de S. Michel, avec des ornemens semblables.

Immédiatement après, paroissoit le portrait du défunt, avec l'éloge composé par l'Empereur, & écrit sur une grande piece de satin jaune. Il étoit environné d'une foule de Chrétiens & de Missionnaires, qui suivoient en habit de deuil. Enfin le cercueil paroissoit accompagné des Députés de la Cour, & d'une foule de Seigneurs à cheval. Cinquante Cavaliers fermoient cette marche, qui se fit avec beaucoup d'ordre & de modestie.

Quand on fut arrivé au lieu de la sépulture, les Missionnaires en surplus récitèrent les Prières de l'Eglise: on jeta de l'Eau-bénite: on fit les encensemens ordinaires marqués dans le Rituel Romain; & on descendit le corps dans un Tombeau profond, entouré de quatre murailles de brique, qui devoient être fermées d'une voûte. Toutes ces cérémonies étant finies, les Missionnaires écoutèrent à genoux ce que le beau-pere de l'Empereur avoit à leur dire de la part de Sa Majesté. Ce fut ainsi qu'il parla.

« Le P. Verbieft a rendu de grands services à l'Etat. Sa Majesté, qui en est très-persuadée, m'a aujourd'hui envoyé avec ces Seigneurs pour en rendre un témoignage public; afin que tout le monde sçache l'affection singulière qu'Elle a toujours eue pour sa personne, & la douleur qu'Elle a de sa mort. »

La douleur que les Missionnaires res-

sennoient de leur perte, & cette faveur surprenante de l'Empereur, leur fermoient la bouche: ils ne sçavoient comment s'exprimer. Cependant le P. Pereyra prit la parole au nom de tous les Missionnaires, & fit au beau-pere de l'Empereur la réponse suivante.

« C'est moins notre douleur, dit-il, que l'extrême bonté de l'Empereur, qui nous empêche de parler. Est-il possible, Seigneur, que ce grand Prince traite des étrangers, comme s'ils avoient l'honneur de lui appartenir? Non content de prendre soin de notre santé, de notre réputation, & de notre vie, il honore même notre mort par ses éloges, par ses libéralitez, & par la présence des plus grands Seigneurs de la Cour, & (ce qu'on ne sçauroit assez estimer) par sa douleur. Pouvons-nous répondre à tant de faveurs? Ce que nous vous supplions de lui dire, c'est que nous pleurons aujourd'hui, parce que nos larmes peuvent bien faire connoître la grandeur de notre affection; mais que nous n'osons parler, parce que nos paroles ne peuvent pas exprimer tout ce que nous sentons de reconnaissance. »

On rapporta cette réponse à l'Empereur, qui en fut content. Quelques jours après le Tribunal des Rits présenta une Requête à Sa Majesté, par laquelle il demandoit, & obtint la permission de décerner de nouveaux honneurs au P. Verbieft. Il destina sept cens taëls d'argent à lui élever un Mausolée; & outre cela il conclut à faire graver sur une table de marbre l'éloge que l'Empereur avoit composé, & à députer des Mandarins, pour lui rendre les derniers devoirs au nom de l'Empire.

Les Missionnaires nouvellement arrivés, n'avoient pas encore eul'honneur de saluer l'Empereur, quoiqu'il se fût informé de leurs noms, de leurs talens, & de leur capacité; & que même il leur eût envoyé de son thé, & du vin de sa table: le deuil qu'il avoit pris pour la mort

del'Impératrice son ayeule , en fur cause , & retarda même les obseques du Pere Verbieft.

Ce fur le 21. Mars de l'année 1688. qu'il les admit à son Audience. Après plusieurs marques de bonté , il leur fit un reproche obligeant de ce qu'ils ne vouloient pas tous demeurer à la Cour ; & il leur déclara qu'il retenoit à son service les Peres Gerbillon & Bouvet , & qu'il permettoit aux autres de prêcher la Religion Chrétienne dans les Provinces.

L'Empereur , qui goûta fort ces deux Peres , leur ordonna d'apprendre la Langue Tartare , afin de pouvoir s'entretenir avec eux dans cette Langue : il leur donna même des Maîtres ; & pour s'assurer des progrès qu'ils y faisoient , il les interrogeoit de tems en tems , & lisoit ce qu'ils avoient composé.

Ces Peres s'étoient déjà rendus habiles dans une Langue , qui n'est pas à beaucoup près si difficile que la Langue Chinoise , lorsque la Providence présenta au P. Gerbillon une occasion de rendre un service important à l'Empereur. Il s'agissoit de prévenir la guerre , qui étoit sur le point de s'allumer entre les Chinois & les Moscovites. Ceux-ci avoient trouvé le moyen de se faire un chemin depuis Moscou , jusqu'à trois cens lieues de la Chine : s'étant avancez par la Syberie , & sur diverses Rivières , c'est-à-dire , sur l'*Irtis* , l'*Oby* , le *Genissée* , l'*Angara* , qui vient du Lac de *Paycal* , située au milieu de la Tartarie , ils entreprirent dans la Rivière de *Selenga* , & pénétrèrent jusqu'à celle que les Tartares appellent *Saghalien oula* , & les Chinois *He lonkjang* , c'est-à-dire , Rivière du Dragon noir. C'est un grand Fleuve qui traverse la Tartarie , & se jette dans la mer Orientale au Nord du Japon.

Non contents de ces découvertes , les Moscovites bâtirent de distance en distance des Forts sur toutes ces Rivières. Les plus proches de la Chine étoient *Selenga* , *Nipchou* , & *Yacsa*. Les Tarta-

res Orientaux sujets de l'Empereur , occupent routes les Terres qui sont entre la grande Muraille , & la Rivière de *Saghalien oula* : surpris de voir que les Moscovites bâtissoient des Forts , pour s'emparer d'un Pays , dont ils prétendoient être les maîtres ; & qu'ils venoient leur y disputer la chasse des Martres Zibelines , ils crurent devoir s'opposer à leur entreprise , & démolirent jusqu'à deux fois le Fort d'*Yacsa* ; qui fut rétabli autant de fois par les Moscovites.

Pour prévenir une guerre funeste , que cette querelle auroit engagée entre les deux Nations , on proposa de régler les Limites des deux Empires. Les Czars de Moscovie envoyèrent leurs Plénipotentiaires à *Nipchou* , & l'Empereur envoya de son côté des Ambassadeurs , auxquels il joignit le P. Pereyra , & le P. Gerbillon , pour leur servir d'Interprètes. La négociation fut difficile : les Ambassadeurs de part & d'autre ne s'accordoient point , & étoient prêts de rompre les Conférences : l'un & l'autre parti avoit à sa suite un corps d'Armée , pour terminer par la force ce que la négociation ne pourroit pas décider. Le P. Gerbillon tâcha de concilier les esprits ; il passa plusieurs fois d'un Camp à l'autre : il proposa des expédiens ; & ménageant avec adresse les intérêts communs , il persuada aux Moscovites de céder *Yacsa* , & d'accepter les Limites que proposoit l'Empereur. Il revint même avec un Traité de paix tout dressé , qui fut signé deux jours après par les Plénipotentiaires des deux Nations.

Toute l'Armée félicita les deux Missionnaires d'un succès , auquel on ne croyoit pas devoir s'attendre. Le Prince *Sofan* sur-tout , ne cessoit de louer le zèle & la sagesse du P. Gerbillon ; & rendant compte à l'Empereur de cette négociation , dont il étoit le Chef , il lui avoit dit que sans le secours de cet Européen , elle eût été absolument rompue ; & que rien n'auroit pu se décider que par la voye des armes.

L'Empereur, qui, comme je l'ai dit, goûtoit fort le caractère du P. Gerbillon, eut encore plus d'affection pour lui après cette preuve qu'il venoit de donner de son zèle. Il voulut l'avoir auprès de sa personne au Palais, dans ses Maisons de plaisance, & dans ses voyages en Tartarie; & par-tout il lui donna des marques d'une estime particulière.

Le P. Grimaldi Jésuite Italien, qui avoit succédé au Pere Verbieft dans la Charge de Président du Tribunal des Mathématiques, étoit allé en Moscovie par ordre de l'Empereur. Sa Majesté voulut que le P. Thomas & le P. Pereyra fissent les fonctions de cette Charge en son absence. Il donna en même-tems de l'occupation au P. Gerbillon & au P. Bouvet : comme il jouïssoit d'une paix profonde, & que tout étoit tranquille dans ses vastes États, soit pour se divertir, soit pour s'occuper, il prit le dessein d'apprendre les Sciences de l'Europe. Il choisit lui-même l'Arithmétique, les Elémens d'Euclide, que le P. Verbieft avoit commencé à lui expliquer; la Géométrie-pratique, & la Philosophie.

Le P. Thomas, le P. Gerbillon, & le P. Bouvet eurent ordre de composer des Traitez sur ces matieres. Le premier eut pour son partage l'Arithmétique, & les deux autres étoient chargez des Elémens d'Euclide & de la Géométrie. Ils composoient leurs Démonstrations en Langue Tartare, la Langue Chinoise étant moins propre à éclaircir des matieres assez obscures d'elles-mêmes. D'ailleurs ceux qu'on avoit donnez aux Peres pour Maîtres en cette Langue, revoïoient avec eux les Démonstrations; & si quelque mot étoit moins propre, ils en substituoient un autre à sa place.

Ils alloient tous les jours au Palais, & passaient deux heures le soir, à expliquer leurs Démonstrations à l'Empereur, qui admirant la solidité de nos Sciences, s'y appliquoit chaque jour

avec une ardeur nouvelle. Il faisoit monter les Peres sur son Estrade, & les obligeoit de s'asseoir à ses côtés, pour lui montrer les figures, & les lui expliquer plus aisément. Il n'interrompoit pas même son étude, lorsqu'il demouroit dans sa Maison de plaisance, qui est à deux lieues de Peking.

Il falloit que les Peres partissent dès quatre heures du matin pour s'y rendre; ils ne revenoient à Peking que fort tard, & étoient obligez de passer une partie de la nuit à préparer les leçons du lendemain. Il n'y avoit que l'espérance de faire goûter à l'Empereur les Vérités de la Foy, ou du moins de le rendre favorable à la Religion, qui pût soutenir les Missionnaires dans une semblable fatigue, dont ils étoient quelquefois accablez.

L'Empereur continua cette étude durant cinq ans avec la même assiduité, sans rien diminuer de son application aux affaires de l'Etat, & sans manquer un seul jour de donner audience aux grands Officiers de sa Maison, & aux Cours Souveraines. Il ne se contentoit pas de la spéculation, il mettoit en pratique ce qu'on lui avoit enseigné.

Quand, par exemple, on lui expliquoit les proportions des Corps solides, il prenoit une boule, & en mesuroit le diamètre. Il calculoit ensuite quel poids devoit avoir une autre boule de même matiere, mais d'un plus grand ou d'un plus petit diamètre; ou bien quel diamètre devoit avoir une boule d'un plus grand ou d'un plus petit poids.

Il examinoit avec le même soin les proportions & la capacité des Cubes, des Cylindres, des Cônes entiers & tronquez, des Pyramides, & des Sphéroïdes. Il nivela lui-même durant trois ou quatre lieues la pente d'une Riviere. Il mesuroit quelquefois Géométriquement les distances des lieux, la hauteur des Montagnes, la largeur des Rivières & des Etangs, prenant les stations, portant ses instrumens, & faisant exacte-

ment son calcul : puis il faisoit mesurer ces distances ; & il étoit charmé, quand ce qu'il avoit trouvé par le calcul, s'accordoit parfaitement avec ce qu'on avoit mesuré. Il recevoit avec plaisir les applaudissemens des Seigneurs de la Cour, qui lui en marquoient de la surprise : mais il les tournoit presque toujours à la louange des Sciences d'Europe, & de ceux qui les lui enseignoient.

Enfin ce Prince, tout occupé qu'il étoit du gouvernement du plus grand Empire du monde, devint si habile dans les Mathématiques, qu'il composa un Livre de Géométrie : il le donna aux Princes ses Enfans, dont il voulut être le maître, en les assemblant tous les jours, & leur expliquant les proportions les plus difficiles d'Euclide.

Cette bonté, dont l'Empereur avoit constamment honoré les Missionnaires ; & qu'il pouvoit même jusqu'à une espèce de familiarité, répondoit de sa protection pour le Christianisme, & sembloit inviter à venir dans ses Etats un grand nombre d'excellens sujets, qui s'ouvroient après cette Mission.

Leur zèle, tout ardent qu'il étoit, fut ralenti, ou du moins suspendu, par les contestations qui s'élevèrent entre deux Puissances, lesquelles exigeoient une obéissance, qu'on ne pouvoit rendre à l'une, sans offenser l'autre. La Sacrée Congrégation avoit envoyé des Vicaires Apostoliques dans tout l'Orient, & avoit institué un Serment, par lequel chaque Missionnaire devoit reconnoître leur autorité. D'une autre part, le Roi de Portugal défendoit de prêter ce serment, prétendant qu'il avoit lui seul le droit d'y nommer des Evêques. On se trouvoit par là dans la triste nécessité de choquer l'une ou l'autre autorité.

Cependant les Jésuites, & quelques autres Religieux, obéirent aux ordres de la Sacrée Congrégation ; persuadés que l'intention d'un Prince aussi zélé pour la Religion que le Roi de Portugal, n'étoit pas de risquer pour ses intérêts par-

ticuliers la ruine du Christianisme à la Chine, & peut-être dans toutes les autres parties de l'Orient.

Les choses s'accorderent dans la suite ; & sur les remontrances qui furent faites par le P. Tachard au Pape Innocent XI. Sa Sainteté suspendit le serment. Alexandre VIII. son successeur accorda peu après trois Evêques à la nomination du Roi de Portugal ; l'un pour *Peking*, l'autre pour *Nan king*, & le troisième pour *Macao*.

Cependant la Religion Chrétienne n'étoit que tolérée à la Chine ; & l'Edit porté par l'Empereur au commencement de sa Majorité, qui rétablissoit dans les Eglises les Missionnaires exilés pendant la dernière persécution, défendoit à tous ses Sujets d'embrasser désormais la Loi Chrétienne. Il est vrai que les Peres qui étoient à la Cour, obtenoient des recommandations puissantes auprès des Viceroy & des Mandarins des Provinces, qui les engageoient à fermer les yeux aux nouveaux Etablissements, & à ne pas inquiéter ceux des Chinois, qui écoutoient plutôt la voix de Dieu, que celle des hommes. Néanmoins il y en avoit plusieurs, sur-tout parmi les Grands, qui arrêtoient par la crainte de perdre leur fortune, n'osoient suivre la vérité connue.

D'ailleurs il en coûtoit beaucoup pour obtenir ces sortes de recommandations. Outre le Cérémonial du Pays, si gênant pour des Etrangers, & qu'on doit exactement observer, lorsqu'on visite les Seigneurs ; outre les momens favorables qu'il faut étudier, & les précautions qu'on doit prendre ; on ne se présente guères devant eux, pour leur demander quelque grâce, sans accompagner sa Requête d'un présent ; on n'est pas même toujours sûr de réussir. Un Viceroy attaché à la Secte des Bonzes, ou ennemi des Chrétiens, a dans la Loi, ou une raison, ou un prétexte de s'opposer à tout nouvel Etablissement, sans qu'on puisse blâmer sa conduite.

C'est ce qu'éprouverent en différens tems quelques Ecclesiastiques François, & des Religieux de différens Ordres, lorsqu'ils voulurent s'établir dans les Provinces. Les Peres Franciscains venus de Manille furent traversez dans le dessein qu'ils avoient de s'établir à *Ngan king*, dans la Province de *Kiang nan*; le P. Aleonissa, dans sa Maison de *Nan king* que lui avoit laissé D. Grégoire Lopez, Evêque de Basilée, Chinois de Nation, qui d'abord avoit été élevé par les Peres de Saint François, & qui étant devenu Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, avoit été, durant la persécution, le plus ferme appui de la Religion dans toutes les Provinces; M. le Blanc, à *Emouy*, & dans la Province de *Yun nan*; M. Maigrot Evêque de Conon, & Vicaire Apostolique dans la Province de *Fo kien*; M. l'Evêque d'Argolis, Evêque de *Peking*, qui avoit acheté une Maison à *Lin tchin* sur les frontières de *Pe tche li* & de *Chan tong*; MM. Basser, Appiani, de la Baluere, & Mullener, dans la Province de *Se tchuen*. Enfin plusieurs autres, dont le détail seroit trop long, trouverent des obstacles, qui ne purent être levez que par de fortes recommandations, que le P. Gerbillon obtint de ses amis de la Cour, auprès des Viceroy, & des Gouverneurs des Provinces.

Nonobstant le zele avec lequel ce Pere & les autres Jésuites de *Peking*, s'employèrent en faveur de ces différens Missionnaires, il y eut des gens qui ne rougissant point de hazarder les plus grossières calomnies, lorsqu'il s'agit des Jésuites, affectèrent de répandre en Europe, que ces Peres se déclaroient contre tous les autres Missionnaires, & s'opposoient de toutes leurs forces à leurs Etablissmens; mais ils furent démentis, & par les Lettres de remerciement que ces Missionnaires écrivirent au P. Gerbillon, où quelques-uns d'eux l'appelloient un autre Joseph, qui se servoit de la faveur que Dieu lui avoit donnée auprès de l'Empereur, pour l'u-

tilité de cette Mission & de ses Ministres; & par le compte qu'ils en rendirent à la Sacrée Congrégation, qui chargea Monseigneur le Nonce d'en témoigner sa satisfaction au P. de Fontaney, durant le séjour qu'il fit en France.

« LA SACRÉE CONGRÉGATION, » lui dit Son Excellence, ayant appris » par les Lettres qu'elle a reçûes des Evêques, des Vicaires Apostoliques, & de plusieurs Missionnaires de la Chine, » avec quel zele les Jésuites François se » sont employez, depuis qu'ils sont dans » cette Mission, à soutenir la Religion, » & à rendre aux autres Missionnaires » tous les services, que la bienveillance » de l'Empereur les a mis en état de leur » rendre, a crû devoir donner à ces Peres un témoignage authentique de la » satisfaction qu'elle a de leur conduite. » Ainsi, dans une Lettre signée par M. le » Cardinal Barberin, Préfet de la sacrée » Congrégation, & par Monseigneur » Fabroni Secrétaire de la même Congrégation, elle me charge de vous remercier de sa part; de vous témoigner » combien elle est sensible à tout ce que » vous, & les autres Jésuites vos Compagnons, avez fait dans ce vaste Empire, pour le bien de la Religion, & » pour soutenir dans leurs fonctions » tous ceux qui y travaillent; & de vous » assurer que dans toutes les occasions » qui se présenteront, elle vous donnera » des marques de sa protection & de sa » bienveillance.

De quelque protection que l'Empereur honorât les Ministres de l'Evangile, & quelque crédit que la faveur du Prince leur donnât auprès des Grands, on avoit toujours quelque révolution à craindre pour le Christianisme, tandis que la sévérité des Loix qui défendoient aux Chinois de l'embrasser, donneroit aux Mandarins le droit de le proscrire dans les lieux de leur dépendance.

Le Tribunal des Rits a été de tout tems ennemi de toute Loi étrangère, moins par attachement pour la Religion

du Pays, que par esprit de politique. Dans les Provinces, les Mandarins sont naturellement prévenus contre les Missionnaires, soit par le mépris & l'aversion, quel'éducation Chinoise inspire pour les autres Nations, soit par la jalousie & la malignité des Bonzes qui les animent, soit par un zele mal-entendu du bien public, & le désir de se conformer au goût des Tribunaux, auxquels ils font leur cour par leur attention à arrêter ce qu'ils appellent Nouveautez Etrangères.

On en fit la triste expérience dans la Province de *Tche kiang*, où le Viceroy uni avec tous les Mandarins ses Subalternes, prit la résolution d'exterminer le Christianisme, & alluma à *Hang tcheou* la plus cruelle persécution, sans avoir égard aux lettres pressantes que lui écrivit le Prince *So san* son Protecteur.

Ce Mandarin fit revivre toutes les procédures qu'on avoit faites autrefois contre les Prédicateurs de l'Evangile; & s'appuyant de l'Edit de 1669. qui leur défendoit de bâtir des Eglises, & d'enseigner leur Loi aux Chinois, il se crut en droit de tout entreprendre. Il renouvella cet Arrêt, & fit afficher dans toutes les Places publiques de *Hang tcheou*, & dans plus de soixante & dix Villes de son Gouvernement, une Sentence, par laquelle il défendoit, sous de grièves peines, l'exercice de la Religion Chrétienne.

Le P. Intorcetta qui gouvernoit cette Eglise, fut cité à divers Tribunaux, où il comparut, tout malade qu'il étoit, & où il confessa hautement le Nom de J. C. avec un courage que ses Juges mêmes admirèrent. Ce respectable Vieillard, qui avoit blanchi dans les travaux Apostoliques, avoit déjà eu le bonheur, durant la persécution d'*Yang quang sin*, d'être chargé de chaînes, & de souffrir pour la Foi les rigueurs d'une dure prison. L'exemple du Viceroy fut suivi de tous les Mandarins de la Province; & chacun d'eux à l'envi fit afficher par tout des Placards injurieux à la Religion Chrétienne,

qu'ils traittoient de Secte fausse & pernicieuse.

Le P. Gerbillon étoit à la suite de l'Empereur en Tartarie, lorsqu'il apprit ces tristes nouvelles. Il communiqua aussitôt sa peine au Prince *So san* son ami, & l'un des plus puissans Ministres de l'Empire. Ce Seigneur écrivit sur le champ au Viceroy, & lui manda que dans le Gouvernement de sa Province, il tenoit une conduite bien contraire à la modération qu'il avoit toujours fait paroître; qu'il se trompoit fort, s'il croyoit plaire à l'Empereur, en persécutant des gens que Sa Majesté honoroit de sa bienveillance; que l'exemple du Prince devoit faire plus d'impression sur lui, que les Arrêts de tous les Tribunaux; qu'il devoit former sa conduite sur celle de la Cour, qui ne vouloit plus suivre les anciens Edits; qu'enfin l'Empereur lui sçaura gré de ce qu'il fera en faveur des Missionnaires; & je serai moi-même, ajouta-t'il, très-sensible aux bons offices que vous leur rendrez à ma recommandation.

En toute autre occasion, le Viceroy se feroit crû trop honoré de recevoir des lettres du Prince *So san*, qui étoit proche parent de l'Empereur, l'un de ses premiers Ministres, & Grand-Maître du Palais: mais fâché de voir que des Etrangers eussent tant de crédit à la Cour, ou aveuglé par la haine qu'il portoit aux Chrétiens, il n'en devint que plus furieux.

Il s'empara de plusieurs Eglises, qu'il donna aux Prêtres des Idoles: il en arracha les sacrez Monumens de la Religion: les Croix furent brisées; les Autels profanés, les saintes Images livrées aux insultes des Idolâtres. Il fit de nouvelles Ordonnances plus remplies de menaces & d'invectives, que la première. Plusieurs Chrétiens furent traînez aux Tribunaux: il y en eut d'emprisonnez, d'autres qui furent condamnez à de cruelles bastonnades, & qui confesserent généreusement le Nom de J. C. au milieu des tourmens.

Parmi ces illustres Confesseurs, un Médecin nommé *Tchang ta teou*, se distingua, & édifia cette Chrétienté par sa foi & sa constance. Continuellement il parcourait les maisons des Fidéles, & les fortifioit dans ce tems d'épreuves, par des discours pleins de piété & de ferveur. Le Mandarin qui en fut averti, le fit charger de chaînes, & le fit traîner à son Tribunal, où il fut condamné à recevoir une rude bastonnade.

Un jeune homme, que ce fervent Chrétien avoit tenu sur les Fonts de Baptême, vint alors se jeter aux pieds du Juge, & le conjura, les larmes aux yeux, de permettre qu'il reçût ce châtiment pour son parrain. Le Médecin n'eut garde de céder la place à son filleul : « Hé ! » quoi, mon fils, lui dit-il, voudriez-vous me ravir la Couronne que Dieu m'a préparée ? »

Il se fit pour lors un combat entr'eux, qui étonna le Juge, & qui attendrit les Assistans. *Tchang ta teou* fut battu d'une manière cruelle, & souffrit cette sanglante exécution avec une patience & un courage, dont on n'avoit pas encoré vu d'exemple. Ses parens, qui s'étoient trouvez à ce triste spectacle, se préparoient à le transporter dans sa maison ; mais il voulut absolument être conduit à l'Eglise du P. Intorcetta, que le Viceroy n'avoit pas encoré fait fermer : il eut assez de force pour s'y traîner lui-même, en s'appuyant sur les bras de quelques Chrétiens : il y arriva baigné dans son sang, & s'offrant en sacrifice au Seigneur : sa douleur étoit, disoit-il, de n'avoir pas mérité la grâce de le répandre jusqu'à la dernière goutte pour la défense de son saint Nom.

Cet exemple de fermeté fit tant d'impression, même sur les Idolâtres, que plusieurs, parmi lesquels il y en avoit d'un rang distingué, demandèrent le saint Baptême.

Au même tems le Viceroy reçut deux Lettres du Prince *So san* ; l'une étoit adressée au P. Intorcetta, & il le chargeoit

de la remettre au plutôt à ce Missionnaire : l'autre étoit remplie de reproches sur le peu de cas qu'il faisoit de sa recommandation, & sur ce qu'il aimoit mieux se faire l'instrument de la passion de certaines gens qui l'aigrissoient contre les Chrétiens, que de suivre les conseils d'amis qu'il lui donnoit.

Cette seconde Lettre embarrassa le Viceroy : il craignoit d'un côté le ressentiment d'un Ministre si puissant & si accrédité : d'un autre côté, il s'étoit si fort engagé, qu'il ne croyoit pas pouvoir reculer avec honneur. Il prit le parti de laisser les choses dans l'état où elles étoient, sans les pousser plus loin, & d'envoyer un de ses Officiers à *Peking*, pour justifier en apparence sa conduite auprès du Prince *So san* ; mais en effet pour irriter, s'il étoit possible, les principaux Mandarins du *Lipou* * contre les Missionnaires.

L'Officier arriva à la Cour : mais le Prince *So san* ne voulut point l'écouter. Il lui dit seulement que c'étoit par amitié pour le Viceroy, qu'il avoit tâché de prévenir le malheur où il se précipitoit par ses emportemens ; mais que les Missionnaires avoient imploré la protection de l'Empereur, & que Sa Majesté sauroit bien leur rendre justice, sans qu'il s'en mêlât. L'Officier fut si étourdi de cette réponse, qu'il partit à l'instant pour en aller rendre compte à son Maître.

En effet, les Peres qui étoient à *Peking*, après avoir consulté le Prince *So san*, & sur-tout après avoir recommandé à Dieu une affaire, dont le bon ou le mauvais succès entraînoit le solide établissement, ou la ruine entière de la Religion, s'étoient rendus au Palais pour demander audience. L'Empereur envoya un de ses Officiers nommé *Tchao*, qui affectionnoit les Missionnaires, pour savoir ce qu'ils demandoient : & après en avoir fait le rapport au Prince, il revint leur rendre la réponse de Sa Majesté, qui les accabla de douleur.

* Tr.
bans des
Rits.

« L'Empereur, leur dit-il, est surpris
 « de vous voir si entêté de votre Reli-
 « gion : pourquoi vous occuper si fort
 « d'un monde, où vous n'êtes pas en-
 « core ? Jouissez du tems présent : votre
 « Dieu se met bien en peine des soins
 « que vous prenez : il est assez puissant
 « pour se rendre justice, sans que vous
 « vous mêliez de ses intérêts. »

Cette réponse, à laquelle les Peres
 ne s'attendoient pas, les consterna : ils
 se prosternèrent à terre, en versant un
 torrent de larmes. « C'est donc ainsi,
 « dirent-ils, que l'Empereur nous aban-
 « donne ? C'est par nous que l'Empereur
 « commence à laisser opprimer des inno-
 « cens ? Rapportez-lui le triste état où
 « vous nous voyez, & n'oubliez pas de
 « lui dire qu'il est redevable de toute sa
 « grandeur au Dieu du Ciel & de la Ter-
 « re, pour lequel nous combattons ; &
 « que la moindre partie de sa reconnois-
 « sance, est d'employer son autorité à
 « empêcher qu'on ne l'outrage. »

Les Peres attendirent la dernière ré-
 ponse de l'Empereur, toujours proster-
 nés à l'une des portes du Palais. Sa
 Majesté leur fit dire par le même Offi-
 cier, qu'Elle étoit touchée de leur af-
 fliction, qu'Elle blâmoit la condui-
 te du Viceroi de *Tche kiang*, & qu'El-
 le vouloit mettre fin à sa persécution :
 mais qu'il n'y avoit que deux moyens
 d'y réussir, l'un plus sûr & moins écla-
 tant, qui étoit de lui donner des ordres
 secrets de réparer les maux qu'il avoit
 faits ; l'autre moins facile, qui étoit de
 présenter une Requête, & d'obtenir des
 Tribunaux un Arrêt favorable aux Mis-
 sionnaires : qu'ils prissent sur cela leur
 parti ; & que le lendemain ils vinssent
 lui déclarer à quoi ils se déterminoient.

Les Missionnaires ne balancerent pas
 sur le parti qu'ils avoient à prendre : si
 nonobstant la faveur de l'Empereur, les
 Mandarins ne laissoient pas de s'oppo-
 ser au progrès de la Religion, & de per-
 sécuter ceux qu'il embrassoient ; que se-
 roit-ce si l'on perdoit les bonnes grâces

du Prince, ou si l'on s'attiroit son in-
 dignation ? Au lieu que la Loy Chré-
 tienne étant approuvée par un Edit pu-
 blic elle seroit respectée des Idolâtres ;
 les Grands ne craindroient plus d'être
 responsables aux Tribunaux pour l'a-
 voir embrassée ; les Ouvriers Evangéli-
 ques la prêcheroient sans contradiction ;
 & rien ne pourroit désormais traverser
 son établissement.

Ils furent encore déterminés à ce par-
 ti, par les conjonctures favorables où ils
 se trouvoient. L'Empereur n'avoit point
 oublié les services importans, que lui
 avoit rendus le P. Verbiest ; & il étoit
 infiniment content du zèle & de la dex-
 térité, qu'avoit fait paroître le P. Ger-
 billon, en concluant la paix entre les
 Chinois & les Moscovites ; & de la peine
 qu'il prenoit conjointement avec le P.
 Bouvet, pour lui enseigner la Géométrie
 & la Philosophie.

De plus, ils avoient dans le Prince
So fan un puissant protecteur & un ami
 fidèle ; & plus que tout cela, leur con-
 fiance étoit en Dieu, qui tient entre ses
 mains le cœur des Rois, & dont ils im-
 ploroient l'assistance par de continuelles
 & de ferventes prières.

Ils dressèrent donc leur Requête, &
 la présentèrent secrètement à l'Empe-
 reur, afin qu'il l'examinât, avant que
 que de la lui offrir en public. Ils deman-
 doient que la qualité de Chrétien ne fût
 pas un titre pour être inquiété & per-
 sécuté. Ils s'étendoient ensuite sur la vé-
 rité & la sainteté de la Loy Chrétienne,
 qui enseigne les maximes de la plus pure
 Morale, & la pratique des plus sublimes
 vertus ; & ils concluoient, en disant qu'il
 n'étoit pas juste que, tandis que l'on to-
 léroit un grand nombre de Sectes dans
 l'Empire, la seule Loy du vrai Dieu y
 fût proscrite & persécutée.

L'Empereur ne trouva pas que cette
 Requête fût propre à faire impression
 sur l'esprit des Chinois : il en dressa lui-
 même une autre en Langue Tartare, qu'il
 renvoya aux Peres, en leur permettant

d'y ajoûter, ou d'en retrancher ce qu'ils jugeroient à propos : & il avertit qu'elle fût présentée publiquement dans un jour d'Audience, par les Peres Pereyra & Thomas, qui, par la Charge qu'ils avoient au Tribunal des Mathématiques, étoient personnes publiques, & avoient le droit de présenter des Placets à Sa Majesté.

Ce fut le jour de la Purification de la très-sainte Vierge que ces deux Peres présenterent, avec les cérémonies ordinaires, la Requête que l'Empereur avoit composée lui-même. Ce Prince la reçut avec divers autres Mémoires, comme s'il n'en avoit point de connoissance ; & il l'envoya à la Cour des Rits pour l'examiner, selon la coutume, & lui en faire son rapport. Voici la Requête fidèlement traduite de l'Original.

GRAND EMPEREUR,

« NOUS exposons à VOTRE MAJESTÉ, avec la soumission la plus parfaite, & le plus profond respect, dont nous sommes capables, le commencement, la fin, & les motifs de notre très-humble prière, dans l'espérance qu'Elle voudra bien l'écouter, avec cette prudence qui accompagne toutes ses actions, & cette bienveillance, dont Elle a coutume de nous honorer. »

« Le neuvième mois de la Lune, le Pere Intorcetta, sujet de VOTRE MAJESTÉ, qui fait sa demeure dans la Ville de *Hang tcheou*, nous avertit que le Viceroy avoit donné ordre aux Mandarins de sa Province de renverser les Temples des Chrétiens, & de brûler les Tables d'Imprimerie, sur lesquelles on a gravé tous les Livres de notre Religion. De plus, il a déclaré publiquement que notre doctrine est fautive & dangereuse, & par conséquent qu'elle ne doit point être tolérée dans l'Empire. Il a ajouté plusieurs choses, qui nous font très-désavantageuses. »

« A cette nouvelle, saisis de crainte, & pénétrés d'une vive douleur, nous avons cru être obligés de recourir à VOTRE MAJESTÉ, comme au pere commun des affligés, pour lui expliquer le pitoyable état où nous sommes réduits ; car sans sa protection, il nous est impossible d'éviter les embûches de nos ennemis, & de parer le coup fatal dont ils nous menacent. »

« Ce qui nous console, quand nous paroissions aux pieds de VOTRE MAJESTÉ, c'est de voir avec quelle ferveur Elle donne le mouvement à toutes les parties de son Empire, comme si c'étoit un corps dont Elle fut l'ame ; & avec quel désintéressement Elle regle les intérêts de chaque particulier, sans faire acception de personne. De sorte qu'Elle ne seroit pas en repos, si Elle connoissoit un seul de ses sujets opprimé par l'injustice, ou même privé du rang & de la récompense qu'il mérite. »

« Vous surpassez les plus grands Rois parmi vos prédécesseurs, qui ont de leur tems permis dans la Chine les fautes des Religions. Car vous aimez uniquement la vérité, & vous n'approuvez pas le mensonge. C'est pour cela qu'en visitant vos Provinces, vous avez donné mille marques de votre affection Royale aux Missionnaires Européens, qui se sont trouvés sur votre route ; comme si vous eussiez voulu par-là témoigner que vous estimiez leur Loi, & que vous étiez bien-aîsés qu'ils s'établissent dans vos Etats. Ce que nous disons ici est public, & généralement connu de tout l'Empire. »

« Lors donc que nous voyons le Viceroy de *Hang tcheou*, traiter la Religion Chrétienne de Religion fautive & dangereuse ; lorsque nous apprenons qu'il fait tous ses efforts pour la détruire ; comment pouvons-nous renfermer en nous-mêmes notre juste douleur, & ne pas déclarer à VOTRE MAJESTÉ ce que nous souffrons ? »

« Ce n'est pas la première fois qu'on nous a persécuté sans raison. Autrefois le Pere Adam Schaal votre Sujet, comblé des faveurs extraordinaires de votre prédécesseur, fit connoître à toute la Cour, que les regles des Mouvements Célestes établies par les anciens Astro-
 nomes Chinois, étoient toutes fausses : il en proposa d'autres, qui s'accordoient parfaitement avec les Astres : on les approuva, & on s'en servit avec succès ; de sorte que ce changement remit l'ordre dans l'Empire. VOTRE MAJESTÉ sçait ce qui se passa pour lors à *Peking* : il nous est permis aussi de nous en souvenir, puisque ce sont autant de grâces que nous y reçûmes. »

« Mais à l'occasion de ces erreurs abolies, combien ce Pere ne souffrit-il pas dans la suite par les calomnies de ses ennemis ? *Yang quang sien*, & ceux de sa faction, l'accusèrent faussement de plusieurs crimes, sous prétexte de nouveauté, comme si la nouvelle Astronomie n'eût pas été d'accord avec le Ciel. Il mourut sans pouvoir alors se justifier ; mais VOTRE MAJESTÉ mit en sa place le P. Verbiest, & le combla de tant de faveurs, que la vie de ce Pere a été trop courte, & ses paroles trop foibles, pour marquer à tout le monde la grandeur de sa reconnaissance. »

« Il a néanmoins ressenti vivement tous ces bienfaits ; & c'est pour n'être pas tout-à-fait ingrat, qu'il a employé plus de vingt ans à composer en Langue Chinoise toutes sortes de Livres pour l'utilité publique ; sur l'Astronomie, l'Arithmétique, la Musique, la Philosophie, qui sont encore dans le Palais, avec plusieurs autres, auxquels il n'a pas eu le tems de mettre la dernière main. »

« Mais, puisque VOTRE MAJESTÉ est parfaitement instruite de toutes ces particularités, nous n'osons pas la fatiguer davantage par un plus long discours. Nous la prions seulement de faire réflexion, que tout cela ne suffit pas pour

« nous attirer l'affection & la confiance des Peuples. Si (comme on nous en accuse,) la Loi que nous prêchons, est fautive & dangereuse, comment justifier la conduite des Princes, qui nous ont honorés de leur estime ? »

« Cependant, pour ne rien dire de ses Prédécesseurs, VOTRE MAJESTÉ Elle-même, a tellement compté sur notre fidélité, qu'elle ordonna au Pere Verbiest de fonder des Canons d'une nouvelle espèce, pour mettre fin à une dangereuse guerre. Elle fit traverser les vastes Mers de l'Océan au P. Grimaldi, pour aller en Moscovie avec les Lettrés & le Sceau du Suprême Tribunal de la Milice. Elle a envoyé plusieurs fois pour des affaires importantes, les PP. Percira & Gerbillon, à l'extrémité de la Tartarie. Néanmoins VOTRE MAJESTÉ sçait bien, que ceux qui se gouvernent par les principes d'une fautive Religion, n'ont pas accoutumé de servir leur Prince avec fidélité : ils s'abandonnent presque toujours à leurs propres passions, & ne cherchent jamais que leur intérêt particulier. »

« Si donc nous remplissons exactement nos devoirs ; si jusqu'ici nous avons toujours cherché le bien public, il est manifeste que ce zèle vient d'un cœur bien disposé, & plein d'une estime, d'une vénération ; & (si nous l'osons dire) d'une singulière affection pour la Personne de VOTRE MAJESTÉ : au contraire, si ce cœur cessait de vous être soumis, il seroit dès-lors opposé à la droite raison, au bon sens, & à tout sentiment d'humanité. »

« Cela supposé, nous vous prions très-humblement de considérer, qu'après les fatigues d'un long voyage, nous sommes enfin arrivés dans votre Empire, non pas avec cet esprit d'ambition & de cupidité, qui y conduit ordinairement les autres hommes ; mais avec un ardent désir de prêcher à vos Peuples la seule véritable Religion. »

» Et certes, quand nous parûmes ici
 » pour la première fois, on nous y reçut
 » avec beaucoup de marques de distinc-
 » tion, ce que nous avons déjà souvent
 » dit, & que nous ne saurions répéter
 » trop souvent. La dixième année de
 » *Chun tchi* on nous donna la direction
 » des Mathématiques. La quatorzième
 » année du même Règne, on nous per-
 » mit de bâtir une Eglise à *Peking*, &
 » l'Empereur même voulut bien nous ac-
 » corder un lieu particulier pour notre
 » sépulture.

» La vingt-septième année de votre
 » glorieux Règne, VOTRE MAJESTÉ
 » honora la mémoire du P. Verbiest,
 » non-seulement par des titres nouveaux,
 » mais encore par le soin qu'Elle prit de
 » lui faire rendre les derniers devoirs avec
 » une pompe presque Royale. Peu de
 » tems après Elle assigna un appartement,
 » & des Maîtres aux nouveaux Mission-
 » naires François, pour leur faciliter l'é-
 » tude de la Langue Tartare. Enfin, Elle
 » parut si contente de leur conduite,
 » qu'elle fit insérer dans les Archives,
 » les services qu'ils avoient rendus à l'E-
 » tat dans leurs voyages de Tartarie, &
 » dans leur Négociation avec les Mosco-
 » vites. Quel bonheur, & quelle gloire
 » pour nous, d'être jugés capables de
 » servir un si grand Prince !

» Puis donc que VOTRE MAJESTÉ,
 » qui gouverne si sagement cette grande
 » Monarchie, daigne nous employer avec
 » tant de confiance, comment se peut-
 » il trouver un seul Mandarin assez dé-
 » raisonnable, pour refuser à l'un de nos
 » Freres la permission de vivre en sa Pro-
 » vince ? En vérité, on ne peut assez dé-
 » plorer le sort de ce bon Vicillard, qui
 » demande humblement dans un petit
 » coin de la Terre, autant d'espace qu'il
 » lui en faut, pour passer tranquillement
 » le reste de ses jours, & qui ne peut l'ob-
 » tenir.

» C'est pour cela, que nous tous, les
 » très-humbles Sujets de VOTRE MA-
 » JESTÉ, qui sommes ici comme des

» orphelins abandonnez, qui ne voulons
 » nuire à personne, qui tâchons même
 » d'éviter les procès, les querelles, & les
 » moindres contestations ; c'est pour cela
 » que nous vous supplions de prendre
 » en main notre cause, avec ces senti-
 » mens d'équité, qui vous sont si ordi-
 » naires. Ayez quelque compassion pour
 » des personnes qui n'ont commis aucun
 » crime : & si VOTRE MAJESTÉ, après
 » s'être informée de notre conduite,
 » trouve en effet que nous soyons inno-
 » cens, nous la prions de faire connoi-
 » tre à tout l'Empire, par un Edit public,
 » le Jugement qu'elle aura porté de nos
 » mœurs & de notre Doctrine.

» C'est pour obtenir cette grace, que
 » nous prenons la liberté de lui présen-
 » ter cette Requête. Cependant tous les
 » Missionnaires ses Sujets, attendront
 » avec crainte, & avec une parfaite sou-
 » mission, ce qu'Elle voudra bien en or-
 » donner. L'an trentième du Règne de
 » *Cang hi*, le seizième jour du douzième
 » mois de la Lune. »

Le Jugement que porta le Tribunal
 des Rits, après avoir délibéré sur la Re-
 quête, fut entièrement contraire aux
 intentions de l'Empereur, & aux deman-
 des des Missionnaires. Ce Tribunal at-
 trêra qu'il falloit s'en tenir aux anciens Edits,
 en les rapportant tout au long avec ce
 qu'ils contenoient de plus odieux contre
 la Religion Chrétienne ; qu'on pouvoit
 conserver l'Eglise de *Hang tcheou*, & dé-
 fendre aux Mandarins de confondre cette
 Religion avec les Sectes séditieuses ; mais
 qu'il ne falloit pas en permettre l'exer-
 cice dans l'Empire, ainsi qu'il avoit été
 tant de fois décidé.

L'Empereur peu satisfait de cet Arrêt,
 y fut presque aussi sensible que les Mis-
 sionnaires : il le rejeta, & ordonna aux
 Mandarins de ce Tribunal d'examiner
 une seconde fois la Requête. C'étoit as-
 sez leur marquer son intention. Mais la
 réponse ne fut pas plus favorable ; & ils
 n'eurent pas plus de complaisance dans le
 second rapport, que dans le premier.

On sera surpris de la résistance de ce Tribunal aux intentions de l'Empereur ; sur-tout si l'on fait attention à la parfaite déférence qu'ont les Mandarins, non seulement pour ses ordres, mais encore pour ses moindres inclinations. L'aversion naturelle que les Chinois ont pour les Etrangers, pouvoit porter quelques-uns de ces Magistrats à se déclarer si ouvertement contre la Loi Chrétienne. Leur fermeté pouvoit venir aussi d'un autre principe : lorsque l'Empereur ininterroge les Tribunaux, & que leur réponse est conforme aux Loix, ils sont exemts de tout reproche : au lieu que s'ils s'écartent de la Loi dans leurs délibérations, les Censeurs de l'Empire ont droit de les accuser, & l'Empereur ne manque guères de les punir.

Quoiqu'il en soit, l'Empereur voyant qu'on ne pouvoit rien obtenir par la voie des Tribunaux, & qu'ils s'obstinoient à ne pas vouloir approuver la Religion Chrétienne ; pour ne pas révolter les esprits, il résolut, quoiqu'avec peine, de signer l'Arrêt. Il envoya en même tems le même Officier de sa Chambre nommé *Tchao*, pour consoler les Peres, & leur offrit de députer quelqu'un d'eux dans les Provinces avec les plus grandes marques d'honneur, afin de faire connoître à tous les peuples, l'estime qu'il faisoit de leur mérite, & l'approbation qu'il donnoit à leur Loi.

L'Officier trouva les Peres atterez par la vive douleur qui les avoit saisis, & qui ne pouvoit être soulagée ni par des paroles, ni par des caresses. « Nous sommes, lui dirent-ils d'une voix entrecoupée de gémissemens & de sanglots, nous sommes comme des gens qui ont continuellement devant les yeux les corps morts de leurs Peres & de leurs Meres (c'est dans le stile Chinois l'expression la plus touchante.) Nous aurions cent fois mieux aimé recevoir la Sentence de notre mort, qu'un Edit de cette nature. Croit-il, ce grand Prince, qui nous a honorez jusqu'ici de son

affection, que nous puissions survivre à la perte du Christianisme. Vous le sçavez, Seigneur ; nous ne demandons ni ses richesses ni ses honneurs : c'est l'unique intérêt de notre sainte Loi, qui nous a fait venir de si loin, & au travers de tant de périls, pour l'annoncer à ses peuples. Nous consacrons nos soins, nos travaux & nos veilles au desir de lui plaire ; nous lui sacrifions même notre santé & notre vie ; & cette Loi, qui nous est plus chère que la vie, il la condamne, il signe l'Arrêt hon-teux qui la proscriit. »

L'Officier rapporta à l'Empereur la consternation & l'accablement de tristesse, où il avoit trouvé les Peres ; & il en fit une peinture si vive, que ce bon Prince en fut sensiblement touché. Il envoya chercher le Prince *So fan*, pour conférer avec lui, sur les moyens qu'on pourroit prendre pour adoucir leur douleur.

Ce Prince qui aimoit tendrement le Pere Gerbillon, remie devant les yeux de l'Empereur le dévoûement des Peres pour sa Personne, les services signalez qu'ils avoient rendus à l'Etat durant les guerres, & récemment dans le Traité de *Nipehou* ; leur application à perfectionner les Sciences, & à regler le Calendrier. Enfin, ce sont des gens, ajouta-t'il, qui comptent pour rien leur vie, quand ils s'agit de vous plaire. Si leur Loi étoit dangereuse, je n'aurois garde de parler en leur faveur : mais vous sçavez comme moi, que la Doctrine qu'ils enseignent, est excellente, & très-utile au Gouvernement de vos peuples.

Quel remede, répondit l'Empereur ? C'est une affaire conclue : mon inclination me portoit à les favoriser ; mais les Tribunaux s'y opposent. N'êtes-vous pas le Maître, répliqua le Prince *So fan* ? Et ne pouvez-vous pas user de votre autorité, sur-tout quand il s'agit de rendre justice à des gens d'un mérite si connu ? J'irai moi-même au Tribunal, si V. M. me le permet ; & je ne désespere pas de rendre ces Mandarins plus traitables.

L'Empereur se rendit à des sollicitations si pressantes, & fit écrire aux Colao ou Ministres de l'Empire, & aux Mandarins Tartares du *Lipou*, les paroles suivantes.

« La trente-unième année du Règne de *Cang hi*, le second jour du deuxième mois de la Lune, *Yi sang* o Ministre d'Etat, vous déclare les volontés de l'Empereur en ces termes.

« Les Européens qui sont à ma Cour, président depuis long-tems aux Mathématiques. Durant les guerres civiles, ils m'ont rendu un service très-important par le moyen du Canon qu'ils ont fait fondre : leur prudence & leur adresse singulière, jointes à un zèle & à un travail extraordinaire, m'obligent encore à les considérer. Outre cela leur Loi n'est point séditieuse, & il nous semble bon de la permettre, afin que ceux qui voudront l'embrasser, puissent librement entrer dans les Eglises, & faire une profession publique du culte qu'on y rend au Souverain Seigneur du Ciel. Nous voulons donc que tous les Edits, qui jusqu'ici ont été portés contre cette Loi, de l'avis & du conseil de nos Tribunaux, soient à présent déchirés & brûlés. Vous, Ministres d'Etat, & vous, Mandarins Tartares du Souverain Tribunal des Rits, assemblez-vous, examinez cette affaire, & me donnez au plutôt votre avis. »

Le Prince *So fan* ne manqua pas de se trouver à l'Assemblée que tinrent tous les Mandarins du *Lipou*, & quoiqu'il ne fût pas Chrétien, un Missionnaire n'aurait pas pu défendre avec plus de zèle & d'éloquence les intérêts de la Religion. Il entra dans le détail de tous les services que ces PP. rendoient à l'Etat; qu'ils n'y étoient portés par aucune vue d'intérêt; qu'ils ne demandent ni charges ni honneurs; qu'ils ont une Loi qui leur tient lieu de tout; que c'est le seul bien qu'ils possèdent, & dont ils cherchent à faire part aux peuples; que pour toute récompense de leurs travaux, & de leur zèle pour le bonheur

de l'Empire, ils ne souhaitent autre chose que la liberté de prêcher une Loi, qui n'enseigne que la vérité & les maximes de la plus pure vertu; qu'on ne trouble point les *Lamas* de Tartarie, ni les Bonzes de la Chine; qu'on tolère, qu'on dissimule, qu'on approuve même en quelque sorte des Sectes ou inutiles ou dangereuses; tandis qu'on se fait un mérite de proscrire une Doctrine, qui conseille toutes les vertus, & qui condamne tous les vices; qu'il seroit à souhaiter que tout l'Empire embrassât une Religion, qui a en horreur la calomnie, le parjure, & le mensonge; qui défend de tuer, de tromper, de prendre le bien du prochain, de faire la moindre injustice; qui ordonne aux enfans de respecter leurs parens; aux sujets d'être fideles à leur Prince, aux Domestiques d'obéir à leurs Maîtres; qui n'inspire que la simplicité, la candeur, la droiture, l'obéissance, la modestie, & la tempérance.

Comme il vit que les esprits commencent à s'ébranler, il parcourut les dix Commandemens de la Religion, & les expliqua d'une manière si vive & si touchante, que tous les Membres de l'Assemblée ne purent s'empêcher d'avouer, qu'il n'y avoit aucun danger de suivre cette Loi dans l'Empire. Les esprits étant revenus de leurs préventions, on vint aux suffrages, & il fut conclu de donner un Arrêt favorable aux Chrétiens. Il fut dressé en forme de Requête, afin de le présenter à l'Empereur, & d'en obtenir la confirmation. Il étoit conçu en ces termes.

« *Coupatai*, Sujet de VOTRE MAJESTÉ, Président du Suprême Tribunal des Rits, & Chef de plusieurs autres Ordres, lui présente cette très-humble Requête, avec toute la soumission & le respect que lui & ses Assesseurs doivent avoir pour tous ses Commandemens; sur-tout quand Elle nous fait l'honneur de nous demander nos avis sur les affaires importantes de l'Etat.

« Nous avons sérieusement examiné

» ce qui regarde les Européans, lesquels
 » attirez de l'extrémité du monde par la re-
 » nommée de votre singulière prudence,
 » & par vos autres grandes qualitez, ont
 » passé cette vaste étendue de Mers, qui
 » nous sépare de l'Europe. Depuis qu'ils
 » vivent parmi nous, ils méritent notre
 » amour & notre reconnoissance, par
 » les signalez services qu'ils nous ont ren-
 » dus dans les guerres civiles & étrangé-
 » res; par leur application continuelle à
 » composer des Livres, utiles & curieux;
 » par leur droiture & leur sincère affec-
 » tion pour le bien public.

» Outre cela ces Européans sont fort
 » tranquilles, ils n'excitent point de trou-
 » bles dans nos Provinces; ils ne font
 » mal à personne, ils ne commettent
 » aucune mauvaise action. De plus, leur
 » Doctrine n'a rien de commun avec les
 » fausses & dangereuses Sectes de l'Em-
 » pire; de sorte que leurs maximes ne
 » portent point les esprits à la sédition.

» Puis donc que nous n'empêchons
 » ni les Lamas de Tartarie, ni les Bonzes
 » de la Chine, d'avoir des Temples, &
 » d'y offrir de l'encens à leurs Pagodes;
 » beaucoup moins pouvons-nous défen-
 » dre aux Européans, qui ne font, ni
 » n'enseignent rien contre les bonnes
 » Loix, d'avoir aussi leurs Eglises parti-
 » culieres, & d'y prêcher publiquement
 » leur Religion. Certainement ces deux
 » choses seroient tout-à-fait contraires
 » l'une à l'autre, & nous paroîtrions ma-
 » nifestement nous contredire nous-mê-
 » mes.

» Nous jugeons donc que les Tem-
 » ples dédiez au Seigneur du Ciel,
 » en quelque endroit qu'ils se trouvent,
 » doivent être conservés, & qu'on peut
 » permettre à tous ceux qui voudront
 » l'honorer, d'entrer dans les Temples,
 » de lui offrir de l'encens, & de lui ren-
 » dre le culte pratiqué jusqu'ici par les
 » Chrétiens, selon leur ancienne coûtum-
 » me. Ainsi que nul n'y puisse doréna-
 » vant former aucune opposition.

» Cependant nous attendrons là des-

» sus les ordres de VOTRE MAJESTÉ;
 » afin que nous les puissions communi-
 » quer aux Gouverneurs, & aux Vicerois
 » tant de *Peking*, que des autres Villes
 » des Provinces. Fait l'an trente-unième
 » du Regne de *Cang hi*, letroisième jour
 » du second mois de la Lune. Signé, le
 » Président du Souverain Tribunal des
 » Rits avec ses Assesseurs. Et plus bas, les
 » quatre Ministres d'Etat, nommez Co-
 » lao, avec leurs Officiers Généraux, &
 » autres Mandarins du premier Ordre.

L'Empereur ne put contenir sa joye
 en recevant cet Arrêt; il le confirma sur
 l'heure le vingt-deuxième de Mars de
 l'année 1692. & peu-après il le fit pu-
 blier dans tout l'Empire. Le Souverain
 Tribunal des Rits l'adressa ensuite aux
 principaux Officiers des Provinces; &
 voici en quels termes il s'exprimoit.

» Vous donc, Vicerois des Provin-
 » ces, recevez avec un très-profond res-
 » pect cet Edit Impérial; & dès qu'il se-
 » ra entré vos mains, lisez-le attentive-
 » ment; estimez-le, & ne manquez pas
 » de l'exécuter ponctuellement, selon
 » l'exemple que Nous vous en avons
 » donné. De plus faites-en faire des co-
 » pies, pour le répandre dans tous les
 » lieux de votre Gouvernement, & nous
 » donnez avis de ce que vous aurez fait
 » en ce point.

Un Edit si honorable à la Religion,
 la tira de l'esclavage où elle gémissoit de-
 puis plus d'un siècle, & la fit triompher
 dans tous les lieux, où elle avoit été tant
 de fois persécutée. Les Missionnaires,
 après avoir remercié Dieu, qu'ils regar-
 doient comme l'Auteur de cet Ouvrage,
 se transportèrent au Palais, & y témoi-
 gnèrent leur reconnoissance, avec ces
 transports naturels de joye, qui expri-
 ment beaucoup mieux que les paroles, les
 vrais sentimens du cœur.

Lorsqu'on annonça à l'Empereur,
 qu'ils étoient venus pour avoir l'honneur
 de le remercier. « Ils ont grande raison »,
 » répondit-il; mais avertissez-les d'écrire
 » à leurs Freres qui sont dans les Provin-

« ces, de ne point trop se prévaloir de
 « cette grace, & de s'en servir avec tant
 « de prudence & de sagesse, que je ne re-
 « çois point de plaintes de la part des
 « Mandarins. »

Cet avis de l'Empereur fait connoître, que ce n'a pas été sans se faire violence, qu'il a approuvé la Religion Chrétienne; & qu'en cela il a sacrifié ses vûes politiques à l'affection qu'il portoit aux Missionnaires: car il avoit intérêt de ménager les Chinois; & il devoit craindre que cette démarche ne leur déplût beaucoup. Mais Dieu, qui tourne le cœur des Rois comme il lui plaît, l'a fait sans doute passer par-dessus toutes les considérations d'intérêt & de politique, pour l'accomplissement de ses dessein éternels.

Cette liberté accordée à la Religion Chrétienne dans un si vaste Empire, où de tout tems les Estrangers ont eu tant de peine à pénétrer, causa une grande joye dans tout le Monde Chrétien. Une infinité d'excellens Sujets se présentèrent pour aller au secours du petit nombre d'Ouvriers, qui, pour parler le langage de l'Ecriture, gémissaient sous le poids du jour & de la chaleur, & étoient bien éloignés de pouvoir suffire au travail immense, qu'offroit un champ si spacieux.

Dans deux voyages que le P. Bouvet & le P. de Fontaney firent en différens tems en France, ils retournerent chacun à la Chine, avec un grand nombre de Jésuites d'un mérite & d'une vertu distinguées, qui depuis ce tems-là, y ont établi & cultivé avec un travail infatigable des Chrétientés très-nombreuses.

Le feu Roi Louis XIV. plus zélé qu'aucun Prince pour la Foi, non content d'en maintenir la pureté dans ses Etats, songea à l'étendre dans les climats les plus reculez; & dans cette vûe il assigna sur son Trésor neuf mille deux cens livres de pension annuelle, pour entretenir vingt Missionnaires Jésuites à la Chine & aux Indes.

Louis XV. qui a succédé au Trône & aux vertus de son auguste Bisayeul, qu'il

s'est proposé pour modèle dès le commencement de son Règne, a imité le zèle de ce grand Prince pour l'établissement de la Foi, & a continué les mêmes libéralitez aux Ministres de l'Evangile, qui la prêchent dans ces contrées Infidelles.

On goûtoit déjà la douce espérance de voir bien-tôt tomber l'Idolâtrie, qu'on attaquoit de toutes parts; & l'on avoit lieu de croire que si la Chine se déclaroit une fois en faveur du Christianisme, son exemple entraîneroit toutes les Nations voisines, qui briseroient comme elle leurs Idoles, & recevraient sans peine le joug de la Foi.

L'Empereur de son côté se livrant au goût naturel qu'il avoit pour les Sciences, reprenoit les premières études; & les Peres, qui ne sçavoient comment témoigner leur reconnaissance à un Prince, qui venoit de se déclarer si ouvertement le protecteur du Christianisme, redoublèrent leur zèle & leur assiduité. Il se présenta une occasion de donner de nouvelles marques de leur attachement pour sa personne, & elle fut suivie d'une nouvelle faveur du Prince.

L'Empereur fut attaqué d'une fièvre maligne: le P. Gerbillon & le P. Pereira, qui passaient les nuits au Palais par son ordre, lui donnerent de ces pâtes médicinales que Louis XIV. faisoit distribuer aux pauvres dans toute l'étendue de son Royaume. Une demië prise de ces pâtes le délivra de la fièvre, & il fut dans une santé parfaite: mais quelques jours après, faute de s'être assujetti à certain régime, il eut quelques accès de fièvre tierce, qui donnerent de l'inquiétude. On fit publier dans *Peking*, que si quelqu'un sçavoit un remède contre la fièvre tierce, il eût à en faire part incessamment; & que ceux qui en étoient attaquez, se rendissent au Palais pour en être guéris.

Quatre des plus grands Seigneurs de la Cour, dont étoit le Prince *So fan*, devoient recevoir les remèdes, & assis-

ter aux épreuves qu'on en feroit. Il s'en fit de toutes les sortes, & un Bonze se distingua : il fit tirer d'un puits un sceau d'eau fraîche, il en remplit une tasse : il la présenta d'abord au Soleil, en levant ses mains & ses yeux au Ciel ; puis se tournant vers les quatre Parties du Monde, il fit cent postures, qui sembloient avoir quelque chose de mystérieux. Après avoir achevé ses cérémonies, il fit avaler cette eau à un Fébricitant, qui attendoit à genoux sa guérison. Ce prétendu remède n'ayant eu nul effet, on regarda le Bonze comme un imposteur.

Les Missionnaires apportèrent une livre de Quinquina, qui étoit jusqu'alors inconnu à la Chine : on en fit l'expérience sur trois malades : on le donna à l'un après son accès ; à l'autre le jour de l'accès ; & au troisième, le jour qu'il avoit du repos. Dieu bénit le remède ; & ces trois malades, qu'on gardoit à vûe dans le Palais, furent guéris dès cette première prise.

On en donna aussi-tôt avis à l'Empereur : comme il avoit passé la nuit dans de grandes agitations, il se détermina à le prendre. La fièvre fut arrêtée, & sa santé parfaitement rétablie. Ce fut une grande joye au Palais & dans la Capitale, & l'on accabla les Missionnaires de félicitations.

L'Empereur dit publiquement, que le P. Gerbillon & le P. Bouvet lui avoient sauvé la vie, & qu'il vouloit récompenser leur zèle. Il se fit apporter le plan de toutes les Maisons qui lui appartenoient dans le *Hoang tching*, c'est-à-dire, dans la première enceinte du Palais : il choisit la plus grande & la plus commode, qui apparrenoît autrefois au Gouverneur du Prince héritier, dont les biens avoient été confisqués pour un crime digne de mort : & il en fit présent aux deux Peres.

Comme elle n'étoit pas propre à leurs usages, le Tribunal des Edifices eut ordre d'y faire les réparations nécessaires :

quatre Architectes y furent employez, & deux Mandarins présiderent à l'ouvrage. Peu après ayant sçu que les Missionnaires n'avoient point de Maisons sans Eglises, il accorda la moitié d'un grand terrain vuide, qui joignoit leur Maison ; faisant marquer en termes exprès dans son Ordre, qui fut insérée dans les Registres du Palais, qu'il donnoit cet emplacement pour bâtir une Eglise magnifique à l'honneur du Souverain Seigneur du Ciel.

Non content d'avoir donné ce terrain, il fit distribuer cinquante taëls à chacun des Missionnaires, afin qu'ils pussent contribuer à la construction de cet Edifice : il fournit une partie des matériaux, & nomma des Mandarins pour présider à l'ouvrage.

Quatre années furent employées à bâtir & à orner cette Eglise, une des plus belles & des plus régulières qui soit dans tout l'Orient. Comme elle fait triompher la Religion jusques dans le Palais de l'Empereur, il n'est pas hors de propos d'en donner une légère idée.

On entre d'abord dans une avant-Cour large de quarante pieds sur cinquante de long : elle est entre deux corps de logis bien proportionnez ; ce sont deux grandes Salles à la Chinoise. L'une sert aux Congrégations & aux Instructions des Catéchumènes : l'autre sert à recevoir les visites. On a exposé dans celle-ci les portraits du Roy & des Princes de France, du Roy d'Espagne, &c. & on y trouve ces belles gravûres recueillies dans de grands Livres, qui font connoître la magnificence de la Cour de France, & que les Chinois considèrent avec une extrême curiosité.

Après cette avant-Cour vient un grand & large escalier, par lequel on monte dans une grande Cour, qui est longue & large de plus de cent pieds, & on y entre par un beau Portail. Une grande Gallerie découverte de dix pieds de largeur regne tout au tour.

C'est au bout de cette Cour qu'est

bâtie l'Eglise : elle a soixante-quinze pieds de longueur , trente-trois de largeur , & trente de hauteur. L'intérieur de l'Eglise est composé de deux Ordres d'Architecture : chaque Ordre a seize demi-colonnes couvertes d'un vernis verd : les piédestaux de l'Ordre inférieur sont de marbre : ceux de l'ordre supérieur sont dorez, aussi-bien que les chapiteaux, les filets de la corniche , ceux de la frise & de l'architrave. La frise paroît chargée d'ornemens, qui ne sont que peints : les autres membres de tout le Couronnement sont vernissés avec des teintes en dégradation selon leurs différentes faillies. L'Ordre supérieur est percé de douze grandes fenêtres en forme d'arc, six de chaque côté, qui éclairent parfaitement l'Eglise.

Le plafond est tout-à-fait peint : il est divisé en trois parties : le milieu représente un dôme tout ouvert d'une riche architecture : ce sont des colonnes de marbre, qui portent un rang d'arcades surmonté d'une belle balustrade. Les colonnes sont elles-mêmes encastrées dans une autre balustrade d'un beau dessin , avec des vases de fleurs fort bien placez. On voit au-dessus le Pere Eternel dans les nuës sur un groupe d'Anges , & tenant le Globe du Monde en sa main.

On a beau dire aux Chinois que tout cela est peint sur un plan uni ; ils ne peuvent se persuader que ces colonnes ne soient droites, comme elles le paroissent. Les jours sont si bien ménagés à travers les arcades & les balustrades, qu'il est aisé de s'y tromper. Cette pièce est de M. Gherardini Peintre Italien, que le P. Bouver amena avec lui à la Chine.

Aux deux côtes du Dôme sont deux ovales, dont les peintures sont très-riantes. Le retable est peint de même que le plafond : les côtes du retable sont une continuation de l'architecture de l'Eglise en perspective.

C'étoit un plaisir de voir les Chinois s'avancer, pour visiter cette partie de

l'Eglise, qu'ils disoient être derrière l'Autel : quand ils y étoient arrivez, ils s'arrêtoient, ils reculoient un peu, ils revenoient sur leurs pas, ils y appliquoient les mains, pour découvrir si véritablement il n'y avoit ni élévations, ni enfoncemens.

L'Autel a une juste proportion, & est magnifique, quand il est paré de cette belle argenterie, & de ces somptueux ornemens, dont la libéralité de Louis XIV. a bien voulu l'enrichir.

A peine cette Eglise fut-elle achevée, que les Censeurs de l'Empire, dont les fonctions sont à peu près semblables à celles des Censeurs de l'ancienne Rome, représentèrent que l'édifice étoit trop exhaussé, & que c'étoit une infraction manifeste des Loix. *C'est moi qui ai tort*, répondit l'Empereur ; *c'est par mon Ordre que les Peres l'ont élevé de la sorte.*

Comme les Censeurs insistoient, & disoient qu'il falloit envoyer un nouvel ordre de l'abaisser : *Que voulez-vous que je fasse*, repartit le Prince : *ces Etrangers me rendent tous les jours de très-grands services ; je ne sçai comment les récompenser ; ils refusent les Emplois & les Dignitez ; ils ne veulent point d'argent ; il n'y a que leur Religion qui les intéresse ; & c'est par ce seul endroit, que je puis leur faire plaisir : qu'on ne m'en parle plus.*

Ce fut le neuvième de Décembre 1702 qu'on fit l'ouverture de la nouvelle Eglise, & que le P. Grimaldi vint la bénir solennellement. Il étoit accompagné de plusieurs Missionnaires de différentes Nations. Douze Catéchistes en surplis porroient la Croix, les Chandeliers, l'Encensoir, &c. Deux Prêtres avec l'Erole & le Surplis marchoient à côté de l'Officiant : les autres Missionnaires suivoient deux à deux : & ensuite venoient en foule les Fidèles, que la dévotion avoit attirés de toutes parts.

Après la bénédiction de l'Eglise, tout le monde se prosterna devant l'Autel ; les Peres rangés dans le Sanctuaire, & tous les Chrétiens dans la Nef, frappèrent plusieurs

plusieurs fois la terre du front. La Messe fut ensuite célébrée avec Diacre & Sous-Diacre par le P. Gerbillon : un grand nombre de Fidèles y communierent : le P. Grimaldi fit à la fin de la Messe un discours très-touchant ; & la fête se termina par le baptême d'une multitude de Catéchumènes. Une quantité incroyable de personnes vinrent voir cet Edifice : tous se prosternoient à plusieurs reprises devant l'Autel ; & un grand nombre se firent instruire de la Loy Chrétienne , pour se mettre en état de l'embrasser.

Il ne pouvoit y avoir de disposition plus avantageuse à la prédication de l'Evangile ; l'Edit favorable qu'on venoit d'obtenir , & qui donnoit toute liberté aux Peuples de s'y soumettre ; un grand nombre d'Ouvriers Evangéliques pleins de vertu & de zèle , qui étoient entrez dans l'Empire ; la protection ouverte , dont l'Empereur honoroit constamment les Missionnaires ; le Temple du vrai Dieu élevé jusques dans l'enceinte même de son Palais ; tout cela donnoit lieu d'espérer que la semence Evangélique , jetée dans un champ si fertile , alloit fructifier au centuple.

Mais les contestations qui s'élevèrent entre les Missionnaires , nuisirent peut-être plus à la propagation de la Foy , que les persécutions précédentes : une bonne partie d'un tems si précieux , qui devoit être consacré à la conversion des Infidèles , fut employé par les uns , à attaquer , & par les autres , à se défendre. Je ne toucherai cet article que légèrement , & autant qu'il convient à mon sujet ; parce que le détail de tout ce qui se passa pendant vingt ans que durèrent ces disputes , demande à être traité dans une histoire complete de l'Eglise de la Chine.

Ces contestations rouloient sur la signification de quelques mots Chinois , & sur l'esprit dans lequel se faisoient certaines cérémonies ; les uns disant qu'elles étoient d'institution purement civile , & les autres prétendant qu'elles étoient su-

perstitieuses. Il s'agissoit de sçavoir 1^o. Si par les mots *Tien* & *Chang ti*, les Chinois n'entendent que le Ciel matériel , ou s'ils entendent le Seigneur du Ciel. 2^o. Si dans ces usages & dans ces cérémonies , dont les Chinois font fort entêtez , & qu'ils regardent comme la base de leur gouvernement politique , celles qu'ils observent à l'égard des défunts , ou à l'égard du Philosophe Confucius , que les Lettrez regardent comme leur Maître , sont des Observances religieuses , ou civiles ; des sacrifices , ou des usages politiques.

Il y avoit quelques-unes de ces cérémonies , qui ne paroissoient pas exemptes de superstition , dont il étoit plus aisé de se dispenser , & qui de tout tems avoient été interdites aux Néophytes. Mais il y en avoit d'autres qui ne paroissoient que comme une marque extérieure de respect , par laquelle on rendoit aux parens après leur mort , les mêmes honneurs qu'on leur avoit rendus pendant leur vie. C'est ce que pensoit le P. Ricci , qui est regardé comme l'Apôtre de la Chine.

Ce Pere , qui avoit acquis une parfaite connoissance de la doctrine Chinoise , par la longue étude qu'il avoit faite de leurs Livres , & par le commerce qu'il avoit eu avec les plus habiles Lettrez , jugea que la pratique de certaines cérémonies pouvoit être tolérée ; parce que dans leur première institution , & dans l'intention des Chinois éclairés , desquelles il instruisoit soigneusement les Néophytes , elles étoient purement civiles. La plupart des Jésuites & des autres Missionnaires , furent de son sentiment , & s'y conformèrent dans la pratique.

Quelques Peres Dominicains furent d'un sentiment contraire à celui des Jésuites , des autres Missionnaires , & même de leurs Confreres. Le P. Moralez , de leur part ; & ensuite de l'autre part le P. Martini Jésuite , se transporterent à Rome , pour avoir sur cela un règle-

ment, qui rendit la conduite des Missionnaires uniforme.

Le premier représenta ces cérémonies comme de vrais sacrifices ; & les lieux où on les pratiquoit , comme de véritables Temples. La réponse de la Congrégation fut conforme à l'exposé de ce Dominicain. Il ne faut qu'être instruit des premiers élémens de la Foy , pour connoître qu'il n'est pas permis d'ériger des Temples , ni d'offrir des sacrifices à un Philosophe , ou aux ancêtres. Ce doute du P. Moralez ne demandoit pas qu'il fit un si long voyage pour en être éclairci.

Le second exposa , que dans ces cérémonies rien n'appartenoit à la Religion , ni par rapport à leur institution , ni par rapport à l'intention des nouveaux Chrétiens qui les pratiquoient ; qu'il n'y avoit ni Sacrificateur , ni Ministre de Secte idolâtre ; qu'on n'y voyoit que des Philosophes & des Etudiants , qui venoient reconnoître le Docteur de la Nation pour leur Maître ; que l'endroit où l'on honore les défunts , est une Salle , & non pas un Temple ; que les Chinois n'attribuent aucune Divinité , ni à Confucius , ni aux âmes des morts ; qu'ils ne leur demandent rien , & qu'ils n'espèrent rien d'eux ; & que par conséquent ce n'étoit pas un culte religieux , mais un culte civil qu'ils rendoient

Sur cet exposé , la Congrégation donna un Decret , qui fut approuvé par Alexandre VII. & qui portoit que le retranchement de ces cérémonies politiques pouvant être un obstacle invincible à la conversion d'un grand Empire infiniment jaloux de ses usages , il étoit de la prudence & de la charité de les tolérer.

Ce Décret porté à la Chine , y rétablit la tranquillité : elle fut affermie par les conférences que les Missionnaires eurent à Canton , où ils se trouverent presque tous réunis dans le tems de la persécution générale , qu'on les exila dans cette Ville. Ils s'assemblerent sou-

vent : & après avoir bien délibéré sur les articles contestez , & approfondi les raisons de part & d'autre ; ils convinrent tous , qu'il étoit nécessaire de permettre ces cérémonies.

Il n'y eut pas jusqu'au P. Navarrete Dominicain qui se rangea à l'avis commun , & qui en passa sa déclaration. Après quoi les Provinciaux de l'Ordre de saint Dominique , défendirent à leurs inférieurs , de rien insérer sur ce sujet dans leurs Livres , qui fut contraire au sentiment des Jésuites. Il est vrai que ce Pere changea d'avis , quand il fut retourné en Europe , où il acquit apparemment de nouvelles connoissances qu'il n'avoit pas eues à la Chine.

Tout devint tranquille ; & les Missionnaires n'ayant plus qu'un même langage , travaillèrent de concert à établir la Foy : mais ce calme ne dura que quelques vers la fin de l'année 1684. que Messieurs du Séminaire des Missions Etrangères établis à Paris , parurent à la Chine , où , dès leur arrivée ils eurent fort à se louer des Jésuites , qui employèrent plus d'une fois en leur faveur , le crédit qu'ils avoient à la Cour.

Dès qu'ils commencèrent à bégayer la Langue Chinoise , qui est , comme l'on sçait , de toutes les Langues la plus difficile , & la plus étendue , ils jugerent que le P. Ricci , & les autres Missionnaires Jésuites , n'avoient pas bien pris le sens des Livres Classiques ; quoiqu'ils vissent que leurs Ouvrages étoient applaudis des plus sçavans Lettrez de la Chine , & qu'ils fussent forcez d'avouer eux-mêmes , qu'une si grande habileté dans la Langue Chinoise , étoit le fruit d'une étude très-longue & très-épineuse , & d'un commerce assidu avec les Lettrez : c'est le témoignage qu'ils ne purent s'empêcher de rendre , aussi-bien que le Pere Navarrete , dont j'ai déjà parlé.

« Les Livres composez en Chinois par les Peres de la Compagnie , » disoit ce Pere dans l'Ouvrage même où il se dé-

chaîne le plus contre les Jésuites, « me paroissent non seulement bien, mais très-bien faits : j'en loué le travail ; j'en admire l'érudition, & j'ai pour eux une reconnoissance très-sincere, de ce que, sans aucune peine de notre part, nous autres Franciscains & Dominicains, nous y trouvons de quoi profiter, dans les occasions où nous en avons besoin. »

Il y a apparence que ces Messieurs nouvellement venus à la Chine, en profiterent autant que ces Religieux, beaucoup plus anciens qu'eux dans l'Empire : aussi n'éclaterent-ils qu'en l'année 1693. Ce fut en ce tems-là, que M. Maigrot, simple Vicaire Apostolique dans la Province de *Fo kien*, fit un Mandement, dans lequel il décida que ces mots *Tien*, & *Chang ti* ne signifient que le Ciel matériel ; & condamnoit les Cérémonies & les Usages, que le Siege Apostolique avoit permis & autorisez.

Mais comme M. Maigrot vit bien que son Ordonnance souffriroit de la contradiction de la part de presque tous les Missionnaires ; & que d'ailleurs il l'avoit publiée dans un tems où sa Jurisdiction étoit fort douteuse, le Pape ayant créé deux nouveaux Evêques Titulaires de la Chine, nommez par le Roi de Portugal, & les Bulles d'Erection y ayant été publiées, il députa M. Charmot à Rome, qui présenta dès l'année 1696. au Pape ; & ensuite au mois de Mars de l'année 1697. à la Congrégation du S. Office, un Memoire pour la défense du Mandement, auquel il joignit une Requête, pour demander un nouveau Règlement sur les Cérémonies. Néanmoins il n'y eut de Congrégation établie pour l'examen de cette affaire, qu'en l'année 1699.

Comme on avoit eu soin de cacher aux Jésuites ce qui se tramoit contre eux, ils n'en furent informez que vers la mi-Octobre de cette même année, qu'on leur communiqua l'Ecrit de M. Charmot. Ils témoignèrent par un Memorial, l'horreur qu'ils avoient de ce qui étoit

énoncé dans l'Exposé : & ils ajoutèrent qu'il n'y avoit point à balancer sur la condamnation des Cérémonies, si l'Exposé étoit véritable ; mais c'étoit l'état de la Question. M. Charmot avoit eu le tems de s'unir à tous les ennemis déclarés ou secrets des Jésuites, pour attaquer plus vivement ces Peres, & leur porter de plus rudes coups.

Ce fut alors comme une ligue générale d'un Parti puissant & animé, qui mit tout en œuvre, pour jeter leur Compagnie dans un décri universel. On sçait l'orage qui s'éleva contre elle en France en l'année mil sept-cens, tandis qu'on agissoit fortement à Rome. On a sçu par les Lettres des Chefs de ce Parti, que leurs conseils regloient la conduite de M. Charmot ; qu'ils l'aiderent à dresser les Ecrits, soit Italiens ou Latins, qu'il présentoit au Saint Office ; qu'ils prirent même l'allarme, sur ce que les Supérieurs du Séminaire de Paris ne le soutenoient pas, & songeoient à le rappeler ; qu'ils employèrent leur crédit, & celui de leurs amis, auprès de Madame la Marquise de *** & de trois autres personnes de confiance & d'autorité, bien capables de mettre le cœur au ventre de ses Supérieurs, car c'est ainsi qu'ils s'exprimoient, & de les porter à intervenir dans cette cause.

En effet en la même année 1700. parut la Lettre écrite au Pape, au nom du Supérieur & Directeur du Séminaire des Missions Etrangères de Paris, qui contenoit comme le précis de ce qu'un Ministre Protestant, & l'Auteur du sixième Tome de la Morale-Pratique, ont dit de plus injurieux contre cette Compagnie. Ce fut-là comme le signal de la guerre, qui lui fut déclarée. Toute l'Europe fut bien-tôt inondée d'un déluge d'écrits, qui faisoient voir qu'on en vouloit bien moins aux Cérémonies de la Chine, qu'à la personne de ces Peres : on les y traitoit ouvertement de Fauteurs de superstitions & d'idolâtrie, comme s'il eût été manifeste que ces Céré-

monies étoient mauvaises, ou qu'ils eussent été les seuls à croire qu'elles pouvoient être tolérées.

Il n'y eut pas jusqu'aux Livres Divins, qu'on employa à déchirer leur réputation; & l'on vit un Pseume paraphrasé en stile dévot, où l'on mêloit pieusement aux saintes paroles du Roi Prophète, la Satyre la plus mordante, & les plus sanglantes invectives.

Ces Peres ne s'oublierent point en cette occasion: ils firent face à tant d'adversaires, qui les attaquoient de toutes parts; & ils réfutèrent leurs injures & leurs calomnies, par un grand nombre d'écrits moderez, où ils déclaroient, 1°. Qu'ils ne s'intéressoient qu'aux Cérémonies qui avoient été permises par Alexandre VII. & que la plupart des Missionnaires ont jugé devoir être tolérées, parce qu'ils n'y voyoient rien de superstitieux; & que prétendre les abolir, c'étoit fermer la porte de cet Empire à tous les Missionnaires. 2°. Que leurs Adversaires avoient démenti leurs Ecrits par leur propre conduite; & qu'en particulier M. Maigrot avoit agi autrement à la Chine, qu'il ne parloit en Europe; que ce Prélat & Messieurs ses Confreres avoient employé *Tien* & *Chang ti*, pour signifier le Dieu du Ciel; & que ces Cérémonies qu'il traitoit de superstitieuses, il les avoit autorisées, en les pratiquant lui-même.

Enfin ils forcèrent M. Charmot, Agent de M. Maigrot à Rome, à avouer en termes formels, que Confucius & les Ancêtres ne sont point honorez comme des Divinitez par les Lettrez de la Chine. « C'est, dit M. Charmot, imputer au » Reverendissime Seigneur Maigrot, & » à moi, des choses fausses & absurdes, » pour nous insulter: jamais nous n'avons dit que Confucius & les Ancêtres fussent honorez par les Lettrez de la Chine comme des Divinitez (a). »

Toutes ces disputes, qu'on sembloit

porter plutôt au Tribunal du Public, qu'à celui du S. Siege, durerent plusieurs années, & ne furent point apaisées ni par le Décret de 1704. qui déclaroit les Cérémonies superstitieuses, telles qu'elles étoient exposées par Messieurs des Missions Etrangères, & qui, sans prononcer sur la vérité de ces Exposez, défendoit de traiter de Fauteurs d'Idolâtrie, ceux qui en avoient permis l'usage; ni par l'arrivée de M. de Tournon à la Chine, qui y avoit été envoyé en qualité de Patriarche des Indes, & de Légat Apostolique; ni par le Mandement de ce Patriarche, qu'il publia à *Nan king*, & de l'exécution duquel des Evêques & des Religieux de différens Ordres, interjetterent appel au S. Siege, dans la persuasion où ils étoient, que ce Mandement entraîneroit la ruine entière de la Religion dans ce vaste Empire.

Je n'entrerai point dans le détail de tout ce qui se passa durant le séjour que ce Prélat fit à la Chine. On eut d'abord beaucoup de peine à obtenir de l'Empereur la permission qu'il demandoit de se rendre à la Capitale. Les Jésuites de *Peking* furent refusez jusqu'à deux fois, & ce ne fut qu'après des instances répétées, que ce Prince l'accorda. Il fut admis à l'Audience de Sa Majesté, & y reçut des honneurs extraordinaires.

Il n'est pas permis de douter de la droiture des intentions, ni de l'ardeur du zèle, qui animoit le Légat Apostolique; mais il étoit peu instruit des Coutumes de cet Empire. Il n'y a point de Nations, même en Europe, les plus soumises au S. Siege, avec lesquelles il n'y ait des ménagemens à garder, par rapport à leurs mœurs, & à la forme de leur Gouvernement. La Nation Chinoise est celle qui en demande davantage, & par le mépris naturel qu'elle a pour les Etrangers, & par ses usages si différens de ceux d'Europe. Messieurs des Missions Etrangères, auxquels le Légat avoit donné toute sa

(a) Res falsas & absurdas mihi ac Reverendissimo Domino Maigrot asserunt, ut nobis insultent...

Nusquam diximus Confucium à Sinis Litteratis ut Deum, Majores ut Numina coli.

confiance, auroient dû l'en informer ; & faute de l'avoir fait, ils s'engagea dans des démarches, qui irritèrent l'Empereur à un tel point, qu'il le fit conduire à *Macao*, avec ordre de l'y garder à vûe, jusqu'au retour des PP. Barros & Bauvolier, que ce Prince avoit envoyez en Europe.

C'est-là qu'il fut honoré de la Pourpre Romaine ; mais il ne jouït pas long-tems de cet honneur. Il fut attaqué plus violemment d'une maladie, dont il avoit déjà pensé mourir à *Ponticheri*, & ensuite à *Nan king*, par où il passa pour se rendre à la Cour de l'Empereur, & que M. Borghesi son Médecin assûra être le scorbut : ses douleurs, qui augmentèrent chaque jour, l'obligerent de garder le lit, & enfin l'emportèrent le 8. Juin de l'année 1710. Il mourut âgé de 41. ans cinq mois, & dix-huit jours.

Soit qu'on ne fût pas persuadé à Rome, du danger que couroit la Religion à la Chine, en abolissant les Cérémonies, soit que le Légat eût été autorisé par des instructions secrètes, à publier son Mandement ; le Pape parut l'approuver, en se contentant de le rapporter à son Decret fait en 1704. & publié en 1708.

Les Jésuites n'avoient pas plus d'intérêt dans cette affaire, que les autres Missionnaires, qui étoient convaincus que tout le Gouvernement de la Chine étant appuyé sur certains usages, dont plusieurs leur paroissent exempts de superstition, vouloir abolir ces usages, c'étoit irriter toute la Nation, & lui rendre la Religion Chrétienne infiniment odieuse : mais ils parurent davantage, parce qu'étant attaquez personnellement, ils furent obligés de se défendre.

On leur fit un nouveau crime de la nécessité, où ils se trouvoient, de repousser les traits qu'on leur portoit. Leurs Adversaires firent passer l'Apologie de leur conduite pour un défaut de soumission, & ils publièrent par tout, que ces Peres, qui se vantent d'une aveugle obéissance

aux Decrets des Papes, s'en écartent plus que les autres, lorsque ces Decrets ne sont pas de leur goût.

C'est ce qui fit qu'en l'année 1711. l'Assemblée des Procureurs de chaque Province se tenant à Rome, le P. Général, à la tête de cette Assemblée, présenta au Pape une Déclaration, par laquelle, prosterné aux pieds de Sa Sainteté, & à la face de toute l'Eglise, il faisoit profession en son nom, & au nom de toute la Compagnie, d'un service très-constant, d'une soumission très-respectueuse, & d'une obéissance aveugle à recevoir & executer tout ce qui aura été décidé & ordonné par le même S. Siege Apostolique, & en particulier les décisions sur les Cérémonies Chinoises, promettant de les observer à la lettre, & inviolablement, sans aucune contradiction, tergiversation, ni délai ; & déclarant que c'est-là le langage de toute la Compagnie, que c'est-là son esprit, & qu'il sera toujours tel, comme en effet il l'a été jusqu'ici. Sa Sainteté reçut cette Déclaration avec une bonté singulière, & accorda au P. Général la permission de la rendre publique.

Enfin en l'année 1715. le Pape publia un précepte Apostolique, par lequel il ordonna de se servir, pour exprimer le vrai Dieu, du mot *Tien tchu*, qui veut dire le Seigneur du Ciel, lequel étoit depuis long-tems en usage parmi les Missionnaires ; & ensuite il prescrivit la conduite qu'ils devoient tenir à l'égard des Cérémonies ; celles qu'il falloit défendre aux Chrétiens, & celles qu'on pouvoit permettre, si elles étoient renfermées dans les bornes des Cérémonies Civiles & Politiques : & pour sçavoir quelles étoient ces Cérémonies permises, & avec quelle précaution elles pouvoient être tolérées ; il vouloit qu'on s'en rapportât au jugement tant du Commissaire & Visiteur Général du S. Siège, qui seroit pour lors dans la Chine, ou de celui qui tiendrait sa place, que des Evêques & des Vicaires Apostoliques de ce Pays-là.

Le Précepte Apostolique fut envoyé à M. l'Evêque de *Peking*, pour être communiqué à tous les Missionnaires ; ce qui fut exécuté en l'année 1716. mais comme il restoit toujours du doute, & que les avis étoient différens, les uns croyant permis par Sa Sainteté ce que d'autres croyoient être défendu, ils s'adressèrent aux Evêques & aux Vicaires Apostoliques, ainsi que portoit le précepte, afin qu'ils déterminassent en détail ce qu'il falloit ou permettre, ou défendre, & qu'il y eût uniformité de conduite.

Ceux-ci n'osèrent décider, de crainte ou que l'excommunication ne fût encourue, s'ils ufoient de trop d'indulgence ; ou que la Mission ne fût absolument détruite, s'ils prononçoient avec trop de rigueur. Ils se déterminèrent à attendre les instructions qu'on espéroit encore de la part du S. Pere, afin d'agir plus sûrement selon ses intentions.

Cependant les doutes & les difficultez des Missionnaires furent envoyées à Rome ; & Sa Sainteté, après les avoir examinées, prit la résolution de faire partir pour la Chine un nouveau Légat Apostolique, en le chargeant d'une instruction qui contenoit les adoucissmens & les permissions, qu'Elle accordoit aux Chrétiens, par rapport aux usages de leur Pays ; & les précautions qu'on devoit prendre, afin que dans ces usages, il ne se glissât rien de contraire à la pureté & à la sainteté de notre Religion.

Le choix du S. Pere tomba sur M. Charles Ambroise Mezzabarba, qu'il fit Patriarche d'Alexandrie, & qui arriva à la Chine en l'année 1720. Il seroit trop long de décrire ce qui se passa durant sa Légation, qui fut prudente & mesurée. Je dirai seulement qu'elle fut d'abord un peu traversée. Dès que Monseigneur le Légat fut arrivé à *Canton*, on ne manqua pas d'en informer l'Empereur. Le P. Laureati Jésuite, agit si fortement auprès du *Tong-tou*, en lui représentant que Son Excellence n'avoit que des choses agréables à dire à l'Empereur, & des présens à lui fai-

re de la part du Pape, qu'il le fit partir pour *Peking*, sans en avoir reçu l'ordre de Sa Majesté.

Mais ce Mandarin fut comme frappé d'un coup de foudre, lorsqu'après le départ du Légat, il reçut un ordre de l'Empereur, qui lui prescrivait de ne point permettre à son Excellence d'aller à la Cour, qu'elle n'eût déclaré le véritable motif de sa Légation. Sa Majesté ayant appris qu'on l'avoit laissé partir sans attendre sa réponse, donna ordre d'arrêter son Excellence à quelques lieues de *Peking*, sans lui permettre d'aller plus avant.

Cet Ordre fut donné à quatre Mandarins, qu'Elle envoya au-devant de M. le Légat, & qui le joignirent en un lieu nommé *Teou li ho*. Ces Mandarins ayant exécuté les Ordres de l'Empereur, son Excellence leur répondit que le Pape l'envoyoit pour s'informer de la santé de Sa Majesté, pour la remercier de la protection, dont Elle honoroit les Missionnaires, & pour la prier de lui accorder deux grandes faveurs : la première, de lui permettre de demeurer à la Chine en qualité de Supérieur des Missionnaires ; & la seconde, de permettre aux Chinois Chrétiens, de se conformer aux décisions du Pape sur les cérémonies de l'Empire.

Cette réponse du Légat ayant été portée à l'Empereur, il fit dire à M. le Légat, que les Décrets du Pape étant incompatibles avec les usages de son Empire, la Religion Chrétienne n'y pouvoit plus subsister ; qu'ainsi il eût à retourner sur ses pas, à se rendre incessamment à *Canton* avec ses présens, & à emmener avec lui tous les Missionnaires, à la réserve de ceux, qui, à cause de leur âge & de leurs infirmités, n'étoient plus en état d'entreprendre un si long voyage ; qu'il permettoit à ceux-ci de vivre à la Chine selon leurs coutumes ; mais qu'il ne leur laisseroit jamais la liberté de publier leur Loy, & de troubler son Empire.

Cet Ordre consterna M. le Légat : il eut recours aux larmes & aux prières. « Infortuné que je suis , s'écria-t-il , je serai venu de neuf mille lieues par Ordre du Souverain Pontife , & je n'aurai pas l'honneur de voir Sa Majesté , ni de faire passer jusqu'à Elle le Bref du Pape ? »

Sur cela il pria les Mandarins de porter ce Bref à Sa Majesté , de l'engager à y jeter les yeux ; & il leur donna en même-tems un autre papier , qui contenoit les permissions que le Pape accordoit , & qui adouciſſoient la rigueur de ses Décrets. « J'espère , ajouta-t-il , que ces deux Pièces appaiseront l'esprit de Sa Majesté. Je suis Légat du Pape , il ne m'est pas permis de passer les Ordres qu'il m'a confiés : ce que je puis dire , c'est que je me console en tout ce que je pourrai , aux intentions de Sa Majesté , & que je permettrai tout ce que je pourrai permettre. Si mes pouvoirs ne sont pas suffisans , j'aurai soin d'en informer sa Sainteté , & de lui rendre un compte fidèle de toutes choses. »

Le même jour l'Empereur fut informé de la réponse de M. le Légat , & lui permit enfin de se rendre à *Peking* , où il le reçut avec distinction : il le combla d'honneurs dans plusieurs Audiences qu'il lui donna.

Sans entrer dans le détail de ce qui se passa dans ces Audiences , il parut enfin que l'Empereur n'étoit pas satisfait. Il dit à M. le Légat , qu'il ne l'admettroit plus désormais en sa présence , & qu'il lui donneroit ses Ordres par écrit : de plus , qu'il alloit tirer des Archives du Palais les Actes , & tout ce qui s'est passé entre les Légats du Pape & lui sur les Rits Chinois , depuis *To lo* , c'est-à-dire , Monseigneur le Cardinal de Tournon , jusqu'au jour présent ; qu'il en feroit composer un Manifeste en trois Langues , pour être envoyé dans tous les Royaumes du Monde ; & que l'Ambassadeur Moscovite , qui étoit actuellement à sa Cour , le répandrois , com-

me il le lui avoit promis , dans toute l'Europe. « Je ne veux pas juger moi-même ce différend , ajouta l'Empereur , je veux m'en rapporter au jugement que les Européens en porteront. »

Ensuite l'Eunuque de la présence jetant les yeux sur le Mandarin *Li ping tchong* , & sur le P. Joseph Pereyra Jésuite interprète de son Excellence , leur dit de la part de l'Empereur , que l'un & l'autre méritoient la mort , pour avoir trompé Sa Majesté , & lui avoir rapporté que Monseigneur le Légat n'avoit rien que d'agréable à lui dire.

Ces Ordres jetterent M. le Légat & tous les Missionnaires dans un abattement & dans une consternation qui ne se peuvent exprimer : ils ne sçavoient quel parti prendre. Enfin il se détermina à envoyer un Placet à l'Empereur , par lequel il supplioit Sa Majesté de pardonner aux Européens , & de suspendre la publication de son Manifeste , jusqu'à ce qu'il eût rendu au Pape un compte exact de tout ce que Sa Majesté lui avoit dit , ou lui avoit fait dire par les Mandarins ; sur quoi l'Empereur fit dresser un écrit , qui contenoit en abrégé tout ce que Sa Majesté avoit fait depuis l'arrivée de M. le Légat , & sur-tout les Ordres qu'elle avoit portés.

Tous les Européens furent assembles pour en faire une traduction Latine , & attester qu'elle étoit fidèle. On nomma deux personnes de la suite de Son Excellence pour porter cet écrit à Rome. Quelques jours après M. le Légat crut qu'il étoit plus à propos qu'il y allât en personne , parce qu'il y avoit à craindre qu'on ne crût pas ses députez , au lieu qu'infailiblement on ajouteroit foi à ce qu'il diroit : sa proposition plût fort à l'Empereur , qui l'approuva , & consentit qu'il partit. Le jour du départ fut déterminé : Sa Majesté lui donna son audience de congé de la manière la plus gracieuse , en lui prenant la main à la manière Tartare , & ajoutant à plusieurs autres marques d'amitié ces paroles : « Allez le plus promptement que vous

» pourrez, je vous attends au plus tard
 » dans trois ans, &c. »

Son Excellence répondit qu'Elle alloit partir incessamment ; qu'Elle laisseroit les choses dans l'état où elles étoient, & que le plutôt qu'il lui seroit possible, Elle reviendrait à la Chine, & auroit l'honneur de se présenter devant Sa Majesté.

Cette promesse de M. le Légat ayant un peu apaisé l'Empereur, il prit congé de Sa Majesté, & il fut conduit à Canton, où il ne demeura que quatre ou cinq jouts, & de-là à Macao, avec tous les honneurs dûs à sa personne & à sa dignité. Il ne s'embarqua néanmoins qu'au commencement de l'année 1722. Mais avant son départ il fit une Ordonnance, qui servit d'instruction à tous les Missionnaires, & par laquelle, sans rien changer aux Décrets précédens, dont il recommandoit l'exacte observance, il prescrivoit en détail les cérémonies & les usages qui pourroient se permettre ; il y ajoutoit quelques interprétations propres à éclaircir les doutes, & les précautions qui devoient se garder, pour en éloigner tout ce qui seroit capable de blesser la pureté de la Religion ; avec défense, sous peine d'excommunication, de traduire en Langue Chinoise ou Tartare ladite Ordonnance, & d'en faire part à d'autres qu'aux Missionnaires.

M. le Légat revint heureusement en Europe. Dans la suite la mort de l'Empereur de la Chine le dispensa de ce long & pénible voyage.

Les Missionnaires, que ce grand Prince avoit constamment protégés, furent infiniment touchés de cette pette. Les peuples qu'il avoit gouvernés si longtemps avec tant de sagesse & de modération, le pleurerent comme leur père ; & ce fut un deuil universel dans tout l'Empire.

Aussi est-il vrai de dire que ce Prince possédoit souverainement l'art de regner, & qu'il réunissoit en lui toutes les qualités qui font l'honnête homme, & le

grand Monarque. Son port, sa taille, les traits de son visage, certain air de majesté tempéré de bonté & de douceur, inspiroient d'abord l'amour & le respect pour sa personne, & annonçoient dès la première vûe le Maître d'un des plus grands Empires de l'Univers.

Les qualitez de son ame le rendoient beaucoup plus respectable. Il avoit un génie vaste, élevé, & d'une pénétration que le déguisement ou la dissimulation ne putent jamais surprendre ; une mémoire heureuse & fidelle ; une fermeté d'ame à l'épreuve des événemens : un sens droit, & un jugement solide, qui, dans les affaires douteuses, le fixa toujours au parti le plus sage. Toujours égal & maître de lui-même, il ne donna jamais à entrevoir ses vûes ni ses desseins ; & il eut l'art de se rendre impénétrable aux yeux les plus pççans. Capable de former de grandes entreprises, il ne fut pas moins habile à les conduire & à les terminer.

Loin de se reposer sur des favoris, ou sur des Ministres du gouvernement de ses vastes Etats, il prenoit connoissance de tout, & regloit tout par lui-même.

Avec cette autorité suprême & absolue, qu'il exerçoit sur des peuples soumis, & presque idolâtres de leur Prince, il ne perdit point de vûe l'équité & la justice, n'usant de son autorité que dépendamment des Loix, & dans la distribution des Emplois & des Dignitez, n'ayant presque jamais d'égard qu'à la probité & au mérite.

Tendre envers ses sujets, on le vit souvent dans des calamitez publiques, compatir à leur misere, en se privant de tout divertissement, en remettant à des Provinces entieres le tribut annuel, qui montoit quelquefois à trente ou quarante millions, en ouvrant les Greniers publics, & fournissant libéralement aux besoins d'un grand peuple affligé. Il se regarda toujours comme le père de son peuple ; & cette idée qu'il se forma pres-

qu'aussi-tôt

qu'aussi-tôt qu'il monta sur le Trône, le rendre affable & populaire : c'est ce qu'on remarquoit, sur-tout lorsqu'il faisoit la visite des Provinces : les Grands de la Cour étoient surpris de voir avec quelle bonté il permettoit à la plus vile populace de l'approcher, & de lui porter ses plaintes.

Quoique la puissance & les richesses d'un Empereur de la Chine soient presque immenses ; il étoit frugal dans ses repas, & éloigné de tout luxe pour sa personne : mais aussi il devenoit magnifique dans les dépenses de l'Etat, & libéral jusqu'à la prodigalité, lorsqu'il s'agissoit de l'utilité publique, & des besoins de l'Empire.

La mollesse, qui regne dans les Cours des Princes Asiatiques, ne fut jamais de son goût. Loin des délices de son Palais, il passoit certain tems de l'année dans les Montagnes de Tartarie : là, presque toujours à cheval, il s'exerçoit dans ces longues & pénibles chasses, qui endurcissent à la fatigue, sans néanmoins rien relâcher de son application ordinaire aux affaires de l'Etat, tenant ses Conseils sous une tente, & dérochant jusqu'à son sommeil, le tems nécessaire pour écouter ses Ministres, & donner ses Ordres.

Partagé entre tant de soins différens, il trouva encore le loisir de cultiver les Sciences & les beaux Arts : on peut dire même que ce fut sa passion favorite ; & il est vrai-semblable qu'il s'y appliqua autant par politique que par goût, ayant à gouverner une Nation, où ce n'est que par les Lettres qu'on parvient aux honneurs & aux Emplois.

Quelque habile qu'il fût dans tous les genres de Littérature Chinoise, il n'eut pas plutôt connoissance de nos Sciences & de nos Arts d'Europe, qu'il voulut les étudier & les approfondir : la Géométrie, la Physique, l'Astronomie, la Médecine, l'Anatomie, furent successivement l'objet de son application &

la matière de ses études.

Ce fut cet amour des Sciences, qui donna aux Missionnaires ce libre accès auprès de sa personne, lequel ne s'accorde ni aux Grands de l'Empire, ni même aux Princes de son Sang.

Dans ces fréquens entretiens, où ce grand Prince sembloit oublier la Majesté du Trône, pour se familiariser avec les Missionnaires, le discours tomba souvent sur les Vérités du Christianisme. Instruit de notre sainte Religion, il l'estima, il en goûta la morale & les maximes, il en fit souvent des éloges en présence de toute la Cour, il en protégea les Ministres par un Edit public ; il en permit le libre exercice dans son Empire, il donna même quelque lueur d'espérance qu'il pourroit l'embrasser.

Heureux, si son cœur eût été aussi docile que son esprit fut éclairé ; & s'il eût scû rompre les liens formés depuis long-tems, ou par la politique, ou par les passions, qui l'ont retenu jusqu'à sa mort dans l'infidélité.

Elle arriva le 20. Décembre de l'année 1722. Il étoit allé au Parc de *Hai tse*, accompagné de ses Tartares, pour y prendre le divertissement de la chasse du Tigre. Le froid le saisit, & se sentant frappé, il ordonna tout-à-coup qu'on retourât à *Tchang tchun yuen*. * Un tel Ordre, auquel on ne devoit pas s'attendre, étonna d'abord toute la suite ; mais on apprit bien-tôt le sujet d'un retour si subit. Son sang s'étoit coagulé, & quelques remèdes qu'on lui donnoit, on ne put le soulager. Il se vit mourir ; & le jour même qu'il mourut, en présence de *Long co lo* son proche parent, & Gouverneur de *Peking*, il fit approcher de son lit tous ses enfans qui étoient dans l'anti-chambre, & leur déclara qu'il nommoit son quatrième fils pour lui succéder à l'Empire. Il expira sur les huit heures du soir à l'âge de soixante-neuf ans, & la même nuit son corps fut transporté à *Peking*.

* Maison de plaisance de l'Empereur à deux lieues de *Peking*.

Le lendemain à cinq heures du matin le nouvel Empereur s'assit sur le Trône, & prit le nom de *Yong tching* : il fut reconnu de tous les Princes, de tous les Grands, & des Mandarins qui composent les Tribunaux. On donna à chaque Européen une pièce de toile blanche pour porter le deuil, & ils eurent permission de venir frapper de la tête contre terre devant le corps avec les Princes du Sang & les grands Seigneurs de l'Empire.

Yong tching ne fut pas plutôt sur le Trône, qu'il reçut des Requêtes d'un grand nombre de Lettrez, qui se déchaînoient contre les Prédicateurs de l'Evangile, en les accusant d'anéantir les Loix fondamentales de l'Empire, & d'en troubler la paix & la tranquillité.

Ces Requêtes, jointes à la prévention où étoit ce Prince, que le feu Empereur son pere avoit beaucoup perdu de sa réputation, par la condescendance qu'il avoit eue, de permettre aux Européens de s'établir dans toutes les Provinces, l'indisposèrent à un tel point contre le Christianisme, qu'il n'attendoit qu'une occasion pour le proscrire de ses Etats. Elle se présenta bien-tôt.

Ce fut dans la Province de *Fo kien*, que s'éleverent les premières étincelles, qui allumerent le feu d'une persécution générale. La Chrétienté de *Fou ngan bien*, Ville du troisième Ordre de cette Province, étoit gouvernée par deux RR. PP. Dominicains Espagnols, venus depuis peu des Philippines. Un Bachelier Chrétien mécontent de l'un des Missionnaires, renonça à la Foi : il s'associa plusieurs autres Bacheliers, & ils allèrent ensemble présenter une Requête au Mandarin du lieu, qui contenoit plusieurs accusations.

Les principales étoient, que des Européens qui se tenoient cachez, élevoient des Temples aux frais de leurs Disciples ; que les hommes & les femmes s'y assembloient pêle-mêle ; qu'on destinoit dès le bas âge de jeunes filles à garder la virginité ; que dans la Secte qu'ils répan-

doient, (car c'est le nom qu'ils donnoient à la Religion Chrétienne) on ne rend point d'honneur aux défunts ; on ne pense plus ni à son pere, ni à sa mere après leur mort ; on oublie jusqu'à l'origine de sa famille ; on est comme une eau sans source, & un arbre sans racine ; enfin, qu'on veut métamorphoser les Chinois en Européens.

Ces plaintes étant rapportées au *Tsong tou*, il donna plusieurs ordres aux Mandarins du lieu, & dressa contre les Européens & la Religion, un Mémoirel qu'il envoya à l'Empereur ; ensuite de quoi il publia divers Edits dans les différentes Villes, qui proscrivirent la Loi Chrétienne. Il en fit encore un de concert avec le Viceroy, qui défendoit à tous les peuples de la Province de la suivre, & qui ordonnoit de conduire sous bonne garde, les Européens à *Macao*, & de changer leurs Eglises en Ecoles publiques, ou en salles pour les Lettrez, ou bien en salles des Ancêtres.

Non content d'avoir pros crit la Religion Chrétienne dans leur Province, ils adressèrent une Requête à l'Empereur, dans laquelle, après avoir rendu compte de leur conduite, & représenté dans les termes les plus forts, le danger qu'il y avoit de permettre cette Loi étrangère que prêchoient les Européens ; ils supplioient Sa Majesté, par le zèle qu'Elle avoit pour le bien du peuple, & le repos de l'Empire, de faire sortir tous les Européens des Provinces, & d'ordonner, ou qu'ils soient conduits à la Cour, ou qu'ils soient envoyez à *Macao*, & que leurs Temples soient employez à d'autres usages.

L'Empereur envoya aussi-tôt cette Requête au Tribunal des Rits ; & sa décision fut, que les Européens qui sont à la Cour, y sont utiles pour le Calendrier, & y rendent d'autres services ; mais que ceux qui sont dans les Provinces, ne sont de nulle utilité ; qu'au contraire ils élevent des Eglises, & attirent à leur Loi le peuple ignorant, les hommes & les femmes, &c. que, conformément à ce

que le *Tsong-tou* de *Fo kien* propose, il faut laisser à la Cour ceux qui y sont utiles, & faire conduire les autres à *Macao*. L'Empereur reçut cette Délibération du Tribunal le 10. de Janvier, & dès le lendemain il écrivit avec le pinceau rouge, la Sentence suivante.

« Qu'il soit fait ainsi qu'il a été déterminé par le Tribunal des Rits: les Européens sont des Etrangers; il y a bien des années qu'ils demeurent dans les Provinces de l'Empire: maintenant il faut s'en tenir à ce que propose le *Tsong-tou* de *Fo kien*. Mais comme il est à craindre que le Peuple ne leur fasse quelque insulte; j'ordonne aux *Tsong-tou* & aux Vicerois des Provinces, de leur accorder une demie-année, ou quelques mois; & pour les conduire ou à la Cour, ou à *Macao*, de leur donner un Mandarin qui les accompagne dans les Provinces, qui prenne soin d'eux, & qui les garantisse de toute insulte. Qu'on observe cet ordre avec respect. »

Il n'y a point de mouvemens que le Pere Parrenin, & les autres Missionnaires ne se soient donnés, soit auprès des amis qu'ils avoient au Tribunal des Rits, soit auprès des Princes qui les protégeoient, & qui avoient le plus de crédit sur l'esprit de l'Empereur, pour détourner un coup si fatal à la Religion: tout l'adoucissement qu'ils purent obtenir, c'est que le lieu de l'exil fût changé; & qu'au lieu de les conduire à *Macao*, on leur permit de demeurer à *Canton*; encore ne leur accorda-t-on cette grâce, qu'à condition qu'ils ne donneroient aucun sujet de plainte.

Les Gazettes publiques annoncerent bien-tôt la Sentence que l'Empereur venoit de porter contre la Loi Chrétienne; & quoiqu'elle n'ait été envoyée dans les Provinces que le 17. de Février, plusieurs Mandarins se hâtèrent de l'exécuter.

Tous les Missionnaires sans distinction furent chassés de leurs Eglises, & conduits à *Peking*, ou à *Canton*; encore l'Em-

pereur déclara-t'il dans un Livre qu'il avoit composé pour l'instruction de ses Sujets, qu'il n'en toléroit quelques-uns à la Cour, qu'à cause de l'utilité que l'Empire reçoit de leur habileté dans les Arts & les Sciences.

Plus de trois cens Eglises furent ou détruites, ou converties en usages profanes, ou devinrent des Temples du Démon, les Idoles ayant été substituées à la place du vrai Dieu. Plus de trois cens mille Chrétiens se virent destituez de Pasteurs, & livrez à la rage des Infidèles. Enfin les travaux & les sueurs de tant d'hommes Apostoliques se trouverent presque anéantis, sans qu'on vît aucune lueur d'espérance, qui présentât le moindre adoucissement à tant de maux.

Tel est le triste état d'une Mission, qui étoit auparavant si florissante. On a pris des mesures, pour ne laisser pas tout-à-fait sans secours spirituel, une Chrétienté si nombreuse. Trois Jésuites Chinois, Prêtres, à qui il est plus aisé de se cacher, parcourent les Chrétientés des Provinces, & s'employent avec zèle au salut de leurs compatriotes. Les Missionnaires de la Propagande ont aussi quelques Prêtres Chinois occupez aux mêmes fonctions. Mais qu'est-ce que ce petit nombre d'Ouvriers Evangéliques dans un si vaste Empire?

Pour suppléer à ce défaut, on envoie chaque année dans les Provinces des Catéchistes habiles & bien choisis, qui se répandent dans les diverses Chrétientés, qui y raniment la Foi des Néophytes, qui leur fournissent des Calendriers, des Livres, & des Images de piété; qui examinent si les Catéchistes particuliers remplissent leurs obligations, & qui se présentent même aux Mandarins, & leur offrent des présens, pour gagner leur amitié & leur protection. C'est tout ce qu'on peut faire, pour maintenir la Foi dans l'ame de tant de nouveaux Fidèles, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de changer le cœur d'un Prince, qui paroît si aliéné des Ministres du vrai Dieu.



DE LA PHILOSOPHIE MORALE DES CHINOIS.

LES Philosophes de la Chine réduisent toute leur Morale à cinq principaux Devoirs ; aux Devoirs des Peres & des Enfans ; du Prince & des Sujets ; du mari & de la femme ; du frere aîné & des cadets ; & enfin des amis entre eux. Presque tous leurs Livres ne traittent que de l'obéissance des enfans envers leurs Parens , & des Disciples à l'égard de leurs Maîtres ; de la fidélité des Sujets envers le Prince , & de la conduite que le Prince doit tenir avec ses Sujets ; de la déférence que la femme doit avoir pour son Mari , de la tendresse qui doit régner parmi les freres , & de l'attachement réciproque & inviolable des Amis.

C'est sur le respect qu'on doit aux Parens & aux Maîtres , que les Chinois ont principalement établi les fondemens de leur Morale & de leur Politique. Ils sont persuadés que , si les Enfans conservent cet esprit de respect , de soumission , & d'obéissance qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie : & que si les Peuples regardent les Souverains comme leurs Peres , toute la Chine ne sera qu'une famille bien réglée , où toutes les parties de l'Etat s'entretiendront dans une paix & dans une union inaltérable.

C'est dans cet esprit , qu'ils solemnisent tous les ans avec tant de cérémonies , le jour de la Naissance de l'Empereur ,

des Vicerois , des Gouverneurs dans chaque Province , & des parens dans chaque famille. Ni l'âge avancé , ni le haut rang où l'on seroit élevé , ni les mauvais traitemens qu'on auroit reçus , ne dispensent point un fils du respect , de la complaisance , & de l'amour qu'il doit à ses parens.

Ce sentiment de la Nature est porté par les Chinois au plus haut point de la perfection ; & les Loix donnent aux Peres un pouvoir absolu sur leurs familles ; ils ont même le droit de vendre leurs enfans à des Etrangers , s'ils sont mécontents de leur conduite. Un Pere qui accuse son fils devant le Mandarin de quelque manquement à son égard , n'a pas besoin d'apporter de preuves ; le fils dès-là est coupable , & le Pere a toujours raison. Qui peut mieux le connoître , disent-ils , que celui qui l'a élevé depuis l'âge le plus tendre ?

Il n'en est pas de même du fils ; il seroit regardé comme un Monstre , s'il s'avisait de se plaindre de son pere , & il y a même une Loi qui défend aux Magistrats d'écouter l'accusation du fils contre le Pere. Que si la Requête étoit signée du grand-pere , alors elle seroit admise ; mais s'il y avoit quelque article faux , le fils court risque de la vie. C'est au fils d'obéir , dit-on , & de prendre patience : de qui souffrira-t-il , s'il ne souffre de son Pere ?

Que si un enfant (ce qui n'arrive presque jamais) s'empporte jusqu'à dire des injures à son père ; ou même si transporté de fureur il vient à le frapper, ou à lui ôter la vie ; un pareil crime met toute la Province en allarme : on punit ses proches, & on dépose souvent les Mandarins, dans la persuasion où l'on est, que ce malheureux enfant n'a pu se rendre coupable d'un si horrible attentat, que par degrés ; & qu'on auroit prévenu ce scandale, si ceux qui devoient veiller à sa conduite, eussent puni d'abord les premières fautes échappées à un si mauvais naturel. Le plus cruel supplice n'est pas capable d'expié un si grand crime : on le condamne à être coupé en mille pièces : on détruit sa Maison ; & l'on dresse un monument, qui inspire de l'horreur d'une action si exécrable.

Cette vénération pour les parens, ne finit point avec leur vie ; elle doit se continuer après leur mort : on n'épargne aucune dépense pour leurs obsèques : on renferme leurs corps dans des cercueils d'un bois précieux : on conserve en quelques Provinces leurs tableaux dans la maison, & en la plupart des autres, leurs Tablettes : on va pleurer régulièrement sur leurs tombeaux : on se prosterne devant leurs corps : on leur offre des viandes, comme s'ils étoient encore en vie, pour marquer que tous les biens de la famille leur appartiennent, & qu'on voudroit qu'ils fussent en état d'en jouir : on honore leurs tableaux, ou leurs tablettes, par des offrandes, comme s'ils étoient encore présens : enfin l'on doit toujours conserver leur mémoire, & donner souvent des témoignages publics de son souvenir, en leur rendant les mêmes honneurs qu'on leur rendoit pendant leur vie, suivant cette grandemaxime Chinoise *Se se ju se seng.* Honorez les morts, comme vous les honoreriez s'ils étoient encore vivans.

Le deuil doit durer trois ans ; & durant tout ce tems-là on doit ne s'occuper que de sa juste douleur : quelque

Charge que l'on exerce, il faut l'abandonner, & vivre dans la retraite, à moins que l'Empereur pour des raisons qui intéressent le bien public, ne les dispense de cette Loi, en les retirant de leur retraite, & leur ordonnant de garder le deuil, en faisant l'exercice de leur Charge. Les Empereurs mêmes sont assujettis à un devoir de piété si indispensable ; & ils sont obligez de donner aux peuples l'exemple de la soumission respectueuse qu'on doit aux parens.

L'esprit d'obéissance & de soumission, dans lequel les Chinois sont élevez dès l'enfance, influé extrêmement dans le Gouvernement politique, & accoutume de bonne heure les peuples à avoir pour ceux qui les gouvernent, la plus profonde vénération : ce respect croît à proportion de leur dignité. Les Mandarins prennent le ritte de pères du peuple ; & c'est principalement sous cette qualité que le peuple les révere. Quand ils rendent la justice, il ne leur parle qu'à genoux.

S'ils paroissent en public, c'est avec un train & un cortège, qui inspire le respect : ils sont portez dans une chaise magnifiquement & découverte, si c'est l'Été, & couverte pendant l'Hyver. Tous les Officiers de leurs Tribunaux les précédent, tenant en main les marques de leur Dignité : le peuple s'arrête, & se range modestement des deux côtes de la rue, les yeux baissés, & les bras étendus sur les côtes, jusqu'à ce qu'ils soient passés.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs, des honneurs qu'on leur rend, & des cérémonies qu'on observe pour leur rendre ces honneurs : je dirai seulement que la facilité avec laquelle le peuple Chinois se laisse gouverner, que la paix qui regne dans les familles, que le bon ordre & la tranquillité qu'on voit dans les Villes, ont pour principe ce grand respect filial, & cette vénération profonde qu'ils ont pour les Mandarins.

Les autres points de leur morale,

qu'ils regardent comme la source d'un Gouvernement tranquille, & qu'on inculque continuellement aux peuples, sont la déférence qu'une femme doit avoir pour son mari; la subordination qui doit se garder par rapport à l'âge, à la qualité, & au mérite; la modestie, la civilité, & la politesse, qui doit régner dans le commerce de la vie.

Ces regles de bienfaisance dans les gestes & dans les paroles, dont leurs Livres sont pleins, ont introduit dans l'air & les manieres Chinoises, une discrétion, une complaisance, & je ne sçai quelle circonspection qui leur fait rendre à chacun les devoirs qu'il a droit d'exiger, & qui les porte à se prévenir les uns les autres, & à dissimuler, ou même à étouffer un ressentiment.

Rien, selon eux, n'est plus propre à adoucir les esprits, & à les humaniser : au lieu qu'une férocité naturelle, qu'on trouve en certaines Nations, & qui est fomentée par une éducation grossière, rend les esprits intraitables, les dispose à la révolte, & jette le trouble & la confusion dans les Etats.

Ce n'est pas seulement parmi les personnes de distinction que regnent ces manieres douces & honnêtes, on les remarque encore dans toutes sortes d'états : les Artisans, les Domestiques, les Payfans mêmes se traitent avec civilité, se faisant des complimens, se mettant à genoux les uns devant les autres, lorsqu'ils se disent adieu, & n'omettant rien des usages que prescrit la politesse Chinoise.

Ces principes de la Morale des Chinois, sont presque aussi anciens que leur Monarchie : ils ont été enseignés par leurs premiers sages, dans ces Livres si respectés de tout l'Empire : j'en ai donné le précis, & l'on y a pu voir les maximes qu'ils établissent sur ces différens devoirs.

On me demandera peut-être, si, depuis tant de siècles, les Chinois ne se sont point démentis de l'ancienne doctrine ; & si les Philosophes modernes sont d'accord avec les premiers Philosophes de la Nation. J'ai de quoi satisfaire à cette question par deux Ouvrages de Morale d'Auteurs Chinois, qui feront voir que dans tous les tems ils ont réglé leurs mœurs & leurs actions selon les mêmes principes. L'un qui est plus ancien, & qui a été traduit par le P. Hervieu, est intitulé : *Recueil de Maximes, de Réflexions, & d'Exemples en matiere de mœurs*. L'autre a été composé tout récemment par un Auteur qui s'est acquis une grande réputation. C'est le Pere Dentrecolles qui l'a traduit du Chinois.

Si ce Philosophe paroît sincère, sans chercher à déguiser ou à dissimuler les défauts présens de ses compatriotes, il donne assez à entendre, que parmi les peuples dont il reprend les vices, il y en a beaucoup qui pratiquent la vertu, selon l'idée qu'il s'en est formée. Son Ouvrage est lu, & extrêmement approuvé des Chinois ; ce qui marque encore que ses pensées ne lui sont pas particulières, & qu'elles sont du goût de la Nation.

On verra par cet Ecrit, que les Sages de la Chine sont populaires dans leur Morale, & qu'ils cherchent moins à augmenter le nombre de leurs Disciples, qu'à réformer les mœurs : s'ils ne font point briller leur esprit, comme ont fait les Sages de la Grece & de Rome, on s'apperçoit aisément qu'ils cherchent à s'accommoder à la portée du peuple : & d'ailleurs il est vrai de dire, qu'il n'est pas aisé de rendre dans une traduction, les beautés qu'on apperçoit dans l'Original, dont le stile est vif, concis, & énergique.

*Caractères ou Mœurs des Chinois , par un Philosophe Moderne
de la Chine.*

L'AUTEUR Chinois commence son Ouvrage par une espece de Préface, où il suppose comme une chose incontestable, que le culte qu'on rend au *Tien*, l'attachement à son Prince, l'obéissance à ses parens, le respect envers ses Maîtres, l'union entre le mari & la femme, l'amitié entre les freres, la fidélité des amis, les déférences que doivent avoir les proches & les allies les uns pour les autres, la bonne intelligence entre les citoyens, sont des devoirs indispensables de l'homme raisonnable. Après quoi il entre dans le détail de la maniere suivante.

Du devoir des Parens & des Enfans.

Les bienfaits qu'un fils reçoit de son pere, sont moins sensibles, mais cependant bien plus considérables que ceux qu'il reçoit de sa mere. C'est ainsi qu'on s'apperçoit plus aisément des secours que tirent de la terre les plantes & les animaux, qu'elle porte & qu'elle nourrit, que de ceux qui leur viennent du Ciel, dont les influences échauffent la terre, & la rendent féconde.

La tendresse d'une mere à l'égard de son fils, se borne aux soins du corps : l'amour d'un pere va plus loin, & tend à former son esprit : ils agissent l'un & l'autre à peu près comme la matiere & la forme dans la composition des Etres : le premier de ces deux principes donne la figure & les dehors d'un tel Etre ; le second donne l'essence & les propriétés.

Un pere & un fils, qui remplissent l'un & l'autre leurs devoirs, ne doivent point avoir de vûes tant soit peu inérfectées : ils ne doivent pas même songer à s'attirer des éloges, comme s'ils étoient parvenus à une haute vertu. Il n'appartient qu'aux ames basses & rampantes, de satisfaire à leurs obligations essentielles par de pareils motifs. Que vos services soient véritablement utiles & agréables à vos parens ; & ne vous contentez point de simples apparences : ce seroit imiter celui qui serviroit de splendides repas devant le cercueil de son pere, après l'avoir laissé mourir, faute de lui avoir fourni les alimens nécessaires.

Les enfans & les neveux doivent éviter de prendre le surnom de leur pere & de leurs ancêtres, aussi-bien que les surnoms des Sages & des Hommes célèbres du tems passé : ce seroit manquer au respect qui leur est dû.

A quoi ne porte pas l'affection peu réglée des parens ? Combien en voit-on qui perdent leurs enfans, dans la crainte de leur déplaire, ou de les chagriner ? qui leur accordent tout ce qu'ils demandent, & qui leur laissent la liberté de faire tout ce qu'ils veulent ? Mais quelles sont les suites de cette liberté funeste ? Ils s'amolliissent par le luxe, ils se livrent aux mauvaises compagnies, ils ne respirent que le jeu & le plaisir ; souvent ils deviennent prodigues & dissipateurs, ou ils se ruinent la santé par la débauche. Nos Livres anciens & modernes le

disent : c'est l'argent qui perd les enfans ; mais ce sont les parens qui contribuent à leur perte par l'argent qu'ils leur donnent.

Le devoir du pere est de corriger les défauts de ses enfans ; le penchant de la mere est de les excuser : c'est ce que pratiquent les gens les plus grossiers , comme ceux qui se piquent de politesse. Si la mere pousse trop loin sa bonté naturelle , cette indulgence mal placée fera faire bien des fautes à ses filles. Si le pere de son côté ne parle jamais à ses enfans, qu'd'un ton sévère ; s'il n'ouvre jamais la bouche que pour les reprendre & les blâmer ; il les rend timides jusqu'à n'oser se produire , & dire deux mots de suite : ils conservent toute leur vie cette timidité naïve , & je ne sçai quel air honteux & embarrassé. L'intention peut être bonne , on veut les former de bonne heure à la vertu ; mais on s'y prend mal , & on n'y réussira pas. Je le répète donc : le caractère de la mere est de compatir ; mais que ce soit sans trop de complaisance. Le caractère du pere est de corriger ; mais que ce soit sans trop de rigueur : voilà le juste milieu.

Quand l'esprit d'un enfant commence à s'ouvrir , c'est alors qu'il faut faire couler doucement dans son ame les enseignemens & les instructions. Il ne faut pas le gronder par caprice , ni le punir pour des fautes légères ; il faut ménager sa foiblesse , & s'accommoder à la portée de sa raison , qui n'est pas encore développée : songez qu'il est semblable à un bouton de fleur encore tendre , à qui l'on doit donner le loisir d'éclore ; après quoi la fleur se montre & s'épanouit.

Trop d'attention sur la santé des enfans est un autre excès , où tombent plusieurs parens. Un jeune enfant a-t-il la moindre indisposition , on l'accable aussitôt de remèdes & de cordiaux ; & l'on ne fait pas réflexion qu'on ruine son tempérament , qu'on le rend valétudinaire , & qu'on abrège ses jours.

Dans une famille nombreuse arrive un tems où il faut séparer les ménages. Anciennement le célèbre *Tchang* a vu dans sa maison ses enfans & ses petits-fils jusqu'à la neuvième génération , qui vivoient tous ensemble dans la plus parfaite union ; on en parle encore maintenant avec admiration : mais je doute fort qu'il se trouve de notre tems des gens capables , comme le vertueux *Tchang* , d'entretenir la paix domestique par l'exemple de sa douceur & de sa patience.

Quand il arrive que les enfans ont chacun leur famille , il faut bien en venir à une séparation ; mais il ne faut pas la faire ni trop tôt , ni trop tard : elle seroit également dangereuse , si elle étoit ou trop prompte ou trop tardive : quand on la fait trop tôt , il est à craindre que de jeunes gens sans expérience , ne connoissant pas la fragilité de la bonne fortune , ni les peines de la mauvaise , ne mènent une vie oisive , ne deviennent des dissipateurs , & enfin ne se ruinent entièrement.

De même si , lorsque cette séparation devient nécessaire , on la renvoie trop loin , on a d'autres inconvéniens à craindre , ausquels il n'est pas aisé de remédier. Car supposons que les enfans & les petits-fils soient naturellement sages , & d'une humeur sociable & accommodante , il se trouvera toujours dans la maison beaucoup de femmes & de domestiques. Si l'aïeul ou le pere est chargé de fournir à tous les besoins ; de donner les meubles , les ustensiles , les vivres , les habits , & les autres choses , dont chacun voudra être pourvu abondamment , le bon Vieillard pourra-t'il suffire à tant de dépenses ? D'ailleurs les uns aimeront à dépenser trop , les autres plus économes s'en apercevront , & en auront du chagrin : quand ils le dissimuleroient , au moins craindroient-ils que peu-à-peu la maison ne s'abîme , & qu'ils ne viennent eux-mêmes à manquer du nécessaire : ces inquiétudes ne seront pas long-tems à éclater

ter par des murmures , qui mettront la diffusion, & détruiront la paix.

Au lieu donc de les laisser vivre en commun , il seroit à propos de donner une certaine somme à chaque famille, selon qu'elle est plus ou moins nombreuse, afin qu'elle ait de quoi s'entretenir à sa fantaisie. C'est une maxime ancienne; un pere qui a des enfans déjà grands, doit leur remettre en main une espèce de petit fonds; afin qu'ils sçachent la peine qu'il y a à s'enrichir, & qu'ils apprennent par-là à ménager leur bien, & à vivre d'économie, pour se soutenir honnêtement dans leur condition. Un pere connoît par-là si son fils sçait conduire sa maison. De même le fils s'instruit par sa propre expérience, de la maniere dont le monde se gouverne, & par quels ressorts les hommes se laissent mouvoir. Cette petite portion de bien, dont on lui laisse le maniement, est un commencement d'émancipation.

On dit communément que, quand une fille naît dans la famille, c'est pour en sortir, & passer bien-tôt dans une autre (4). D'où il arrive qu'on néglige souvent l'éducation des filles: on ne fait pas attention qu'une fille qu'on a laissée manquer d'instruction, fait grand tort à la maison où elle entre, & qu'elle y est l'opprobre de ses parens.

Au reste les devoirs d'une jeune femme mariée sont, de rendre une obéissance respectueuse à son Beau-pere & à sa Belle-mere; de vivre dans une parfaite union avec ses Belles-sœurs; d'honorer son Mari; d'instruire ses enfans; de compâtrir aux peines de ses Esclaves; de préparer la soye, & de la mettre en œuvre; d'être économe, frugale, laborieuse; de supporter patiemment les traverses & les disgrâces; de ne point écouter les rapports & les discours; de ne se point mêler des affaires du dehors: voilà ce qu'on doit apprendre à une fille, avant que de la marier.

Mais qu'arrive-t'il de ce défaut d'instruction? Tout leur soin consiste à se coëffer avec grace, à bien appliquer le fard, à donner de l'agrément à leurs habits & à leurs souliers; à placer avec art des aiguilles de tête & des pendans d'oreille; à raffiner sur les mets délicats & les boissons délicieuses: elles ne songent qu'à relever leur beauté par un vain attirail de parures & d'ajustemens: c'est tout ce qu'elles sçavent, & elles ignorent jusqu'aux moindres obligations d'une mere de famille: il faudroit donc leur faire lire de bonne heure des Livres d'histoire propres à les instruire: leur esprit se rempliroit des meilleures maximes, & leur cœur se formeroit sur de grands exemples.

On a sujet d'être tranquille, lorsque la mere nourrit elle-même ses enfans: mais si quelque raison l'obligeoit à prendre une Nourrice, elle doit la choisir d'un caractère sage, modeste, & qui n'ait point certains défauts extérieurs: car un jeune enfant ne manque guères de prendre l'air & les manieres de sa Nourrice.

Si celle qu'on a choisie, étoit obligée de quitter son propre enfant, pour allaiter le vôtre; elle n'y seroit contrainte que par la pauvreté: ainsi il faut non-seulement lui donner des gages raisonnables; mais il faut encore pourvoir à l'entretien de son fils; c'est le moyen que le cœur de l'un & de l'autre soit content.

De plus il est nécessaire de veiller sur la conduite de ces Nourrices; de ne point souffrir qu'elles portent votre enfant chez les voisins, dans les rues, & les places fréquentées, ni qu'elles aillent chez vous des Esclaves, ou de vieilles femmes du voisinage: on en voit assez les suites.

Quand il vous naît un fils, & que vous êtes déjà avancé en âge, vous ne vous possédez pas de joye: vous choyez cet enfant avec tout le soin imaginable:

(4) Les Loix de la Chine ne permettent pas à une fille d'épouser son parent paternel, & de la même

tige masculine, fut-ce dans le degré le plus éloigné, & cette Loi ne souffre point de dispense.

vous annoncez sa naissance devant le Tableau des Ancêtres : vous jeûnez, vous faites différentes œuvres de charité ; & vous espérez par ces jeûnes & par ces bonnes œuvres, obtenir une longue vie à ce cher enfant.

C'est un usage universellement reçu, de donner de grandes démonstrations de joie à la naissance d'un fils : on cuit, on durcit quantité d'œufs de poule, & de canne : on prépare du ris clair pour ceux qui viennent prendre part à notre joie, & faire des complimens de conjouissance. On envoie ensuite chez eux divers présens de choses propres à se régaler ; c'est ce qui s'appelle le régal du poil follet.

La cérémonie est plus grande le troisième jour qu'on lave l'enfant : on prépare des œufs par centaines & par mille ; on les peint de toutes sortes de couleurs, & on les nomme les œufs du troisième jour : c'est alors que les parens & les voisins viennent en foule à la porte de la maison, pour offrir pareillement des œufs, & diverses sortes de gâteaux sucrés.

Parmi les riches, la dépense est bien plus grande, sur-tout s'il y a long-tems qu'ils attendent un héritier : on tue une grande quantité de poules, de canards, &c. On fait un grand festin, & l'on n'épargne rien pour donner des marques publiques de réjouissance. Mais ne craint-on point que la prière qu'on fait pour obtenir une longue vie à l'enfant nouveau-né, ne soit rejetée par les Dieux, à qui on l'adresse (a) ? En demandant une longue suite d'heureux jours pour son fils, il conviendrait de la laisser à tant d'animaux qu'on égorge : pour avoir ce fils, on s'est abstenu de rien manger qu'en sa vie : si l'on agissoit conséquemment, il faudroit continuer la même abstinence, pour obtenir sa conservation.

Mais, quoi, dira-t-on ; lorsque des parens & des amis viennent nous féliciter de la naissance d'un fils, n'est-il pas permis de faire éclater sa joie ? A la bon-

ne heure : faites-leur un petit régal de fruits, de gâteaux, de vin, & de quelques autres mets semblables ; mais ne faites rien de plus.

Un des principaux devoirs d'un fils est de perpétuer sa race, & de laisser après lui des descendants. Au défaut d'un enfant légitime, on s'en donne un adoptif, qui est chargé de servir les parens durant leur vie, de les ensevelir après leur mort, & de leur rendre les honneurs ordinaires.

Mais qu'arrive-t-il ? Lorsqu'après avoir adopté cet enfant, il vient à naître un fils véritable ; le fils adoptif a bien-tôt perdu son mérite : il est dans la maison, ce qu'est sur le corps une tumeur, ou une excroissance de chair : on ne le regarde plus comme l'appui de la maison ; tout ce qu'il dit, ou ce qu'il fait, dégoûte : le moindre petit défaut, qu'on lui remarque, est désigné par des noms odieux : on oublie, & ce qui se passa, quand il fut introduit dans la famille, & les médiateurs, & les amis qu'on employa dans ce choix : si l'on compare ce qu'on a été, & ce qu'on est à son égard, on verra que le seul intérêt a produit ce changement : on ne peut souffrir que le bien passe en des mains étrangères.

Mais fait-on réflexion que ce véritable fils, qui est né si tard, sera encore bien jeune, lorsque le père déjà cassé de vieillesse, & qui n'est plus qu'une ombre fugitive, viendra tout-à-coup à lui manquer ? Alors surviendront mille procès entre le fils adoptif & le véritable fils : au milieu de ces différends, les richesses qu'on aura laissées à un orphelin, se consumeront bien vite ; & le dessein qu'on a eu de tout laisser à son propre fils, lui fera tout perdre. Ne valoit-il pas mieux en user avec plus de bonté à son égard ? Il fut devenu l'appui & le soutien de votre propre fils dans son bas âge.

Si vous craignez qu'après votre mort, ce fils adoptif ne consume tout le bien

(a) Le Philosophe parle ici selon les folles idées du peuple, dont il se moque ailleurs. Ces Divini-

tez sont *Cheou*, le Génie du grand âge ; *Lou*, le Génie des Dignitez ; *Fou*, le Génie des Richesses.

que vous laisserez , faites entr'eux un partage équitable ; séparez-les d'habitation : cette conduite est conforme à nos Loix. Si vous négligez mes conseils, l'événement en justifiera la sagesse.

Des cinq devoirs de la vie civile, le plus important, & celui qui tient le premier rang entre tous les autres, c'est l'obéissance & le respect qu'un fils doit à ses parens. La raison en est bien naturelle : sans mes parens je ne serois point ; je leur dois tout ce que je suis : sans parler de ce qu'une mere a à souffrir de peines & d'incommoditez durant sa grossesse ; du danger continuel où sa vie est exposée durant ses couches ; de quoi est-elle continuellement occupée ? N'est-ce pas du soin de son enfant ? Elle n'a de joie que quand elle le voit rire : s'il pleure, elle accourt aussi-tôt, pour sçavoir ce qui le fait pleurer : s'il est malade, elle est plongée dans la tristesse : s'il paroît sentir du froid, elle s'empresse à le couvrir : s'il a faim, elle lui donne promptement à manger : s'il veut marcher, elle le conduit elle-même par la main : s'il se salit, elle le nettoye, sans que l'odeur la plus insupportable lui soit désagréable, ou lui cause le moindre dégoût : reçoit-elle quelques douceurs ? Elle en fait part à l'instant à ce cher fils ; & elle se croit bien payée de son attention, si elle en peut tirer un léger soucis : enfin rien n'égale les soins d'une mere : aussi dit-on qu'on ne peut pas imaginer de plus grands bienfaits, que ceux dont on est redevable aux parens. Un bon fils doit donc reconnoître une partie de ces bienfaits, en leur rendant route l'obéissance & les services, dont il est capable.

Quand'il s'agit de bien élever les enfans, l'on ne sçauroit s'y prendre trop tôt ; sur-tout lorsque leur esprit commence à s'ouvrir. Alors s'il se présente quelque chose qui ait vie, ou qui se meuve, ne fût-ce qu'un vil insecte, un arbrisseau, une plante de nulle utilité : avertissez-les de ne leur faire aucun tort : par-là vous cultivez, & vous entretenez en eux ce sentiment de bonté & de douceur, qu'ils ont reçu de la Nature.

S'il vient à la maison une personne de distinction ou d'un grand âge, un parent, un ami, instruisez vos enfans à leur marquer du respect à leur manière : c'est ainsi que vous les formez aux bienséances & à la civilité, dont ils ont déjà les principes au-dedans d'eux-mêmes : quelquefois une réponse un peu sèche, lorsqu'ils parlent ou rient mal-à-propos, sert à les maintenir dans la modestie & la droiture. Pour peu qu'on leur trouve l'esprit broüillon & querelleux, il faut les reprendre d'un air & avec des paroles sévères, mais sans les frapper par aucun mouvement de colere : une conduite si violente aigriroit encore davantage leur naturel, & les rendroit plus bouillans & plus précipitez.

J'ai accoutumé de dire, si le pere traite bien son fils, le fils se comportera bien à l'égard de son pere ; mais si le pere n'est pas tel qu'il doit être, le fils ne doit manquer en rien à ses devoirs : il doit être comme un autre *Chun*, dont les cris & les larmes demandoient sans cesse au Ciel des bénédictions pour un pere, qui sembloit ne lui avoir donné la vie que pour le tourmenter.



Des devoirs réciproques des Freres.

APRE's nos parens, rien ne nous touche de plus près que nos propres freres. Lorsque des freres sont encore jeunes, c'est un plaisir de voir quelle tendresse ils ont les uns pour les autres : ils ne sçauroient se quitter. Si l'aîné est déjà grand, & que son cadet soit encore enfant, il en prend toute sorte de soins, il le conduit par la main, il le porte entre ses bras, il le comble de caresses & d'amitié.

Mais ces freres sont-ils devenus hommes faits, ont-ils pris chacun un établissement, alors la complaisance qu'ils ont pour leurs femmes, dont ils écoutent trop aisément les discours, l'intérêt, la jalousie produisent de la froideur, des soupçons, de la défiance, & divisent insensiblement leurs cœurs. Cependant qu'on soit menacé de quelque disgrâce, ou de quelque revers de fortune ; c'est alors qu'on s'aperçoit que les autres parens, & les amis les plus dévouez, ne valent pas après tout un frere le plus indifférent.

Rien ne seroit plus loüable, que de voir des freres vivre ensemble : mais c'est ce qu'on ne peut guères espérer, lorsqu'ils sont une fois établis. Leurs familles plus ou moins nombreuses ; l'amour de l'un pour la dépense, & de l'autre pour l'économie ; les différentes liaisons qu'ils forment, produisent des inclinations opposées, & qu'il n'est pas possible d'assortir.

Il est encore bien plus difficile que des belles-sœurs s'accordent ensemble, principalement sur le détail du ménage, quand il se fait en commun. On pourroit prendre un tempérament : c'est que les freres ne se séparassent point d'habitation, mais qu'ils fissent séparément leur dépense. Que si, pour éviter toute occasion de mésintelligence & de tra-

✦ casserie, ils ne peuvent plus habiter le même corps de logis, l'aîné doit toujours aimer les cadets, & les cadets respecter leur aîné : cette séparation même doit servir à resserrer davantage les liens étroits du sang qui les unissent : autrement s'il survient du dehors quelque mauvaise affaire, toute la famille court risque d'y succomber.

✦ C'est un ancien proverbe ; lorsque des freres demeurent ensemble, ils doivent se supporter ; c'est le moyen de vivre avec douceur : s'ils n'ont jamais ensemble de disputes & de broüilleries, leurs enfans les imiteront ; & ce bel exemple d'union & de concorde passera jusqu'à la postérité la plus reculée. Cela mérite attention. Ce sont ordinairement les femmes qui causent la séparation des familles. Que les maris soient en garde contre les soupçons & les vains discours de leurs femmes ; alors la paix & l'union entre les freres sera constante & durable.

✦ Cette concorde entre les freres & dans leurs familles, est une source de bonheur : le moyen de l'entretenir, c'est de sçavoir souffrir & dissimuler ; voir bien des choses, & se comporter comme si on ne les avoit pas vûes : entendre beaucoup, & faire comme si on n'avoit rien entendu : on apprend par-là à ne pas grossir dans son idée des bagatelles, & on s'épargne bien du chagrin, & souvent de fâcheux éclats.

✦ Le sage *Yen tse* disoit fort bien : que les freres sont entr'eux comme les bras & les pieds ; & que la femme est à l'égard du mari, comme un habit qu'il s'est procuré. Ce Philosophe a voulu dire, que les freres étant nez de la même mere, sont une même substance, un tout, qui ne peut être incommodé dans une partie, que les autres parties ne

ne s'en ressentent. Mais qu'arrive-t-il ? L'excès de complaisance qu'un mari a pour sa femme, produit l'indifférence, & ensuite l'aversion pour ses propres freres, & conduit enfin à la séparation.

Cependant les vûes des femmes sont communément bornées; elles se renferment dans les petits soins du ménage; c'est de quoi elles parlent sans cesse: c'est ce qui persuade à un mari, que sa femme est affectuonnée à sa maison, & capable de la bien conduire: lui même entre insensiblement dans les vûes de son épouse, & imite sa trop grande économie. Il ne faut plus après cela qu'un léger intérêt pour altérer l'amitié, & détruire l'union qui devoit regner entre les freres.

Certainement il n'y a point de Loy qui ordonne à un pere de laisser à son fils un héritage plus ou moins considérable. Combien même voit-on de peres, qui ne laissent rien à leurs enfans, ou qui ne leur laissent que des dettes à payer? Il faudroit donc que les enfans, pour ne pas se désunir par des raisons d'intérêt,

se dissent chacun à eux-mêmes: supposons que nos patens ne nous aient point laissé telle terre, telle maison, ou tel autre bien qui est le sujet de nos contestations; & agissons comme si en effet ils ne nous l'avoient point laissé. Cette réflexion seroit capable de prévenir les différends. C'est une bagatelle, diroit-on, que cette dépense faite mal-à-propos: le point essentiel, c'est de vivre ensemble dans une étroite union.

Une femme de son côté devoit songer que les freres de son mari sont les os des os, & la chair de la chair de son beau-pere & de sa belle-mere; qu'ainsi elle ne sçautoit avoir pour eux trop d'égard & de considération. Quand même il y auroit raison de se plaindre d'une trop grande dissipation, il faudroit garder certains ménagemens, & n'en parler que d'une maniere douce & honnête. Éviter de faire de la peine à ceux qui nous en font, c'est le plus sûr moyen de les faire rentrer en eux-mêmes, & de changer leur humeur.



Des devoirs du Mari & de la Femme.

QUAND on traite de mariage, ce qu'il faut principalement considérer, c'est si les humeurs du futur époux & de la future épouse sympathisent; s'il y a conformité d'inclination & de tempérament; en un mot s'ils semblent faits l'un pour l'autre. Mais c'est à quoi souvent l'on n'a point d'égard: on n'envisage d'ordinaire que de légères convenances: tantôt c'est le rang & les Emplois, ou bien d'anciennes liaisons que la proximité entre les deux familles a fait naître: tantôt c'est la société qu'ils ont contractée ensemble, ou bien le même penchant que les peres ont pour les Belles-Lettres, & pour la Philosophie.

La promesse de mariage une fois conclue par un de ces motifs; ces deux fa-

milles se traitent comme alliées, & s'entretiennent mutuellement, avant même que la fille passe chez son prétendu époux. L'union paroît très-étroite: mais combien durera-t-elle de tems après les nocces? Ses patens qui l'accompagnent, voudroient que les festins & les Comédies qu'elles se donnent dans la maison, ne finissent de long-tems: ils diffèrent le plus qu'ils peuvent de s'en retourner chez eux: le long séjour & la dépense produisent le dégoût: on en vient à se plaindre des entremetteurs de l'alliance: on murmure sur la dot, sur les présens des fiançailles.

Est-on de retour chez soi, on repasse tous ces sujets de chagrin; on les grossit: si l'on se visite dans la suite, il sem-

ble qu'on porte dans son sein comme un paquet d'épines. Souvent on passe auprès de la maison sans y entrer ; ou si l'on y entre, on paroît avec un air froid & indifférent ; on ne daigne pas même prendre un peu de Thé.

La jeune épouse est la plus à plaindre : elle passe souvent d'une maison opulente dans une famille peu aisée : tous les embarras du ménage roulent sur elle : quelque bonne volonté qu'elle ait, elle ne peut suffire à tant d'occupations : elle s'apperçoit du refroidissement de son mari, elle n'ose s'en plaindre : peu éloignée de la maison de sa mère, elle ne peut ni la voir, ni l'entretenir : enfin elle traîne une vie languissante dans les soupirs & dans les larmes, sans nulle douceur ni consolation : plus elle a été chérie dans la maison paternelle, plus sa condition lui devient dure.

Le mariage a été établi pour affermir la société entre les hommes. Les alliances se contractent pour former des liens plus étroits. A présent les pernicieuses maximes qui se sont introduites, réduisent tout à des vûes intéressées, qui divisent ceux, qui auparavant étoient très-unis. Ce désordre est presque universel ; mais il regne davantage dans la Ville de *Yang tcheou*.

Je voudrois que ceux qui se marient, fissent de sérieuses attentions à la nature de cette grande action. Un jeune homme ne doit songer qu'à trouver dans une compagne vertueuse, le secours qui lui est nécessaire pour bien gouverner sa maison. Une fille doit se proposer de trouver un appui solide dans un époux sage & fidèle. Voilà le plan d'un parfait mariage, qui seroit infailliblement suivi de la fécondité conjugale.

Un mari ne doit pas trop se fier à sa femme sur le compte qu'elle lui rend de la conduite de ses enfans : elle sera toujours portée à lui cacher, ou à lui dissimuler leurs mauvaises qualitez : au contraire si c'est une femme qu'il a épousée en secondes noces, il ne doit pas la

croire trop légèrement sur les fautes qu'elle voudroit imposer aux enfans du premier lit. On a raison de dire : le principal soin d'un mari, est de rendre sa femme vertueuse.

Quelque sage que vous paroisse votre femme, ne la faites point entrer dans vos affaires du dehors : quelques talens qu'aient vos esclaves & vos valets, ne leur communiquez rien de ce qui regarde votre personne & votre femme. Gens mariez, c'est ici un article qu'il ne vous est pas permis d'ignorer.

Pour ce qui est de ceux qui marient leurs filles dans des Pays éloignés, ils ne sçauroient prendre assez de précautions. Vous aurez vû par hasard un jeune homme, il vous aura agréé : vous lui aurez trouvé du mérite ; & aussi-tôt vous vous persuadez que vous allez faire un mariage aussi heureux, que le fut autrefois celui d'un *Tchu* & d'une *Tchin*. Vous lui livrez votre fille, vous la faites partir. Croyez-vous que son cœur ait consenti à cet éloignement ?

Quand elle sera rendue dans la maison de son mari, espérez-vous que l'union & la paix y régnera long-tems ? Lorsque viendra le jour de la naissance de ses parens, ou bien une de ces fêtes annuelles de réjouissances, que toute la parenté se réunit dans la maison paternelle, pour y passer le jour dans la joye & le divertissement ; elle sera désolée de ne ne pouvoir s'y trouver avec eux : placée sous un autre Ciel, ses yeux ne sçauroient plus rencontrer ceux de sa mère : jugez quelle est sa peine.

Si au bout de quelques années on lui permet de faire un tour chez ses parens : un mois est à peine écoulé, qu'on l'en retire, sans qu'elle sçache en combien de tems on lui procurera une seconde fois cette consolation. Dans ce triste instant de séparation on lui arrache l'ame du corps : en chemin elle tourne à tour moment la tête vers l'endroit qu'elle quitte, & où elle laisse ses chers parens : toute sa tendresse se renouvelle,

& lui cause un serrement de cœur, qui ne peut guères s'exprimer. C'est ainsi que par trop de précipitation un pere a rendu sa fille malheureuse.

Si l'on ne se propose dans le mariage que d'acquérir des richesses ; la grande doctrine du mari & de la femme ne sauroit subsister : de même si dans les obseques des parens, on n'a pour but que d'attirer des bénédictions sur la famille ; dès-là les devoirs d'un fils à l'égard de son pere sont anéantis. Quand est-ce qu'une femme méprise son mari ? C'est lorsqu'elle est fiere de ce qu'elle a fait sa fortune. Qu'est-ce qui porte un fils à conserver si long-tems le corps de son pere sans l'enterrer ? C'est souvent parce qu'il craint de l'ensevelir dans un lieu qui lui porte malheur. C'est ainsi que le propre intérêt détruit toute vertu.

On en voit néanmoins plusieurs qui sont assez attentifs sur le choix d'un gendre, mais qui ne le sont guères sur celui d'une belle-fille. Cependant l'un est encore plus difficile que l'autre : car on peut aisément démêler quel est le caractère d'un gendre ; celui d'une fille n'est pas si facile à connoître, & c'est cependant une chose importante.

Si celui qui veut épouser une jeune personne, ne s'attache qu'à ce qu'elle apportera ; ou si celui qui veut marier sa fille, ne pense qu'aux présens qu'on fera, ou en argent, ou en bijoux, c'est-à-dire ; qu'il n'estime que les richesses, & qu'il n'a nul égard au mérite ; voilà justement ce qui ruine les familles, & ce qui divise & désunit les parens les plus proches.

On devroit faire réflexion qu'une femme bien née est une source assurée de bonheur ; on ne devroit envisager dans une épouse que la vertu, & la préférer à la naissance & aux grands biens. C'est une grande acquisition qu'une Demoiselle sage, vigilante, appliquée, chaste, obéissante, qui ne se dément jamais, qui est toujours égale dans la bonne ou la mauvaise fortune. Quand on en a trou-

vé une de ce caractère, on peut dire qu'on a un trésor dans sa maison.

La jalousie est un grand malheur pour une famille, quand elle s'empare de l'esprit des femmes, sur tout si elles n'ont point d'enfans. Une femme légitime voyant que son mari grisonne & s'afflige de n'avoir point d'héritier, ne peut souffrir qu'il approche d'une Concubine ou d'une Esclave : elle n'oublie rien pour l'en empêcher. Que si la Concubine, ou l'Esclave devient enceinte, elle est capable d'employer des breuvages & d'autres moyens pour la faire avorter, & tuer l'enfant dans son sein.

C'est pour prévenir ce malheur que le mari est souvent contraint de nourrir hors de la maison sa Concubine. Si elle vient à accoucher d'un fils, cette jalouse change de personnage : elle se contrefait, en donnant des marques d'une joye feinte : elle se sert des termes les plus tendres, pour qu'on la rappelle : mais son dessein est de lui rendre des pièges, & de la faire périr. Si son stratagème ne lui réussit pas, la rage s'empare de son cœur ; elle crie, elle tempête, elle menace du feu & des accidens les plus sinistres. Un pauvre mari est effrayé, & se rend : il rappelle la mere & l'enfant : bien-tôt la femme jalouse a recours aux plus criantes calomnies, pour accabler cette foible concubine : elle la frappe : elle la roué de coups, jusqu'à ce qu'enfin on l'ait chassée de la maison.

Pour ce qui est de l'enfant, on diroit à ses manieres qu'elle est pleine de tendresse pour lui ; tandis que dans le fonds du cœur elle l'abhorre, & songe peut-être à s'en défaire secrètement par le poison. Si elle en vient à bout, la voilà contente ; & elle ne se soucie pas de se voir réduire à n'avoir point d'enfant, qui puisse la servir & la soulager dans sa vieillesse.

Il y a encore une espece de méchante femme : ce sont celles qu'un mari a épousées en secondes nœces, & qui ne peuvent souffrir la bonne réputation de

la défunte à qui elles ont succédé : la rage qu'elles en conçoivent, les portent à perdre les enfans du premier lit ; afin que cette première femme si estimée, ne soit pas honorée selon la coutume de l'Empire, & qu'on ne pense plus à elle. C'est là un excès d'inhumanité, dont quelques femmes sont capables ; & dont on a vu plusieurs exemples dans le monde.

Quand il s'agit de prendre une femme, on ne sauroit donc assez examiner si elle est d'un caractère susceptible de jalousie, sans quoi on s'expose à être malheureux. Si l'on est marié, & qu'on n'ait point d'enfans ; il faut bien penser, avant que de prendre une Concubine, si l'on pourra parer aux inconvéniens, qui ont coutume de s'en ensuivre.

Mais celui qui a des enfans de son mariage, s'il fait réflexion aux suites funestes de la jalousie si naturelle aux femmes, fera sagement d'étouffer ses inclinations, ou pour une Concubine, ou pour une seconde femme ; & de vaincre l'attrait au plaisir par l'amour de son repos & de sa conservation.

On distingue les femmes en grandes & petites, c'est-à-dire, en légitimes, & en celles qui ne le sont pas. Mais il n'y a point une pareille distinction entre les enfans. C'est la grande doctrine de l'Empire. Cependant on ne confond point dans l'usage ordinaire les enfans de la femme légitime, & ceux des Concubines : c'est ce qui donne à la vraie femme le rang de supériorité sur ses compagnes.

Anciennement l'Empereur & les Princes de l'Empire prenoient sept épouses ; les grands Seigneurs, & les Mandarins en avoient trois ; les simples Lettrez & le Peuple n'avoient qu'une femme légitime ; les autres, s'ils en avoient au-delà, étoient censées Concubines. On ne manque point, quand on vient à faire mention de la femme ou de la Concubine, à prendre un air grave, à mesurer ses mots, à parler en maître de la maison, où chacun tient le rang qui lui

convient. On veut faire entendre par-là qu'on n'a pris une Concubine que pour les besoins du ménage, afin qu'elle s'occupe des fonctions les plus basses & les plus pénibles ; qu'elle serve avec soin le pere & la mere ; qu'elle aime, qu'elle nourrisse, & qu'elle élève les enfans.

Mais si cette concubine a contribué par ses peines & par ses soins à accroître le bien de la famille ; si par son moyen vous êtes devenu riche, & plus respecté, ne convient-il pas qu'elle se sente de cet heureux changement de fortune ? Cependant combien voit-on qui en usent tout autrement, qui renvoient sans aucun égard une concubine, après en avoir eû des enfans, & en avoir tiré de longs & d'importans services ? A les en croire, ils ne songent en la congédiant, qu'à relever davantage leur femme légitime, & à honorer les nœuds du Mariage. Mais ne sçait-on pas que dans les grandes familles, les enfans & les petits-fils qui parviennent aux Degrés & aux Charges, ce sont ceux de la femme légitime ? On a plus de soin de pousser leur fortune. Cependant plusieurs de ceux qu'on a eus des concubines, parviennent aussi, & obtiennent des marques de distinction & de noblesse pour leur mere naturelle : l'éclat & la splendeur de ses enfans rejailit sur elle, leur élévation l'annoblit.

On voit certains peres de famille se picquer de fermeté & de résolution, qui cependant ne laissent pas de livrer à la discrétion de leurs femmes une pauvre concubine qu'ils ont aimée. Cela est sujet à une infinité d'inconvéniens : les affaires domestiques ne doivent se régler que par les ordres du maître de la maison : il ne convient point qu'une femme se mêle de gouverner, & parle d'un ton absolu.

Nous voyons dans les histoires anciennes, que les filles de Rois mariées à des personnes d'un rang inférieur, se comportoient en femmes modestes, sans jamais s'enorgueillir de la Noblesse de leur extraction ; quels autres exemples doit-

on suivre ? Est-ce-la conduire des gens du commun ? N'est-ce pas plutôt celle des Sages & des Grands qu'on doit imiter ? Je voudrois que les jeunes filles missent leur gloire & leur noblesse à être douces & obéissantes : les parens ne peuvent jamais mieux leur marquer leur tendresse, qu'en les formant de bonne heure à la civilité & à la vertu.

Nous n'avons point de Livre des premiers tems, qui parle en termes exprès du Mariage : ce n'est que sous la Dynastie des *Tang*, qu'un nommé *Liu tsai* a écrit sur ce sujet : mais on l'a redressé sur plus d'un article. Maintenant on en voit plusieurs qui consultent les Astres, & qui s'imaginent y trouver l'union ou la discorde, la bonne ou la mauvaise fortune des personnes qui se marient. Folle imagination, abus très-pernicieux. Ce sont ces vaines observations qui rompent de bons mariages prêts à se conclure, ou qui en font faire de très-mal assortis.

Autre erreur de nos tems. A quoi bon attendre, dit-on, qu'un jeune homme & une jeune fille aient vingt ans pour les marier ? C'est-là ignorer nos anciens Rits, qui disent que c'est à trente ans qu'on doit marier son fils, & à vingt qu'il faut marier sa fille. Peut-on lire dans nos anciens Livres ces maximes de nos Sages, & suivre des idées nouvelles ?

Autrefois, & ceci est à remarquer, quand on avoit jeté les yeux sur un gendre, on permettoit à sa fille de l'entrevoir pour la première fois dans la salle des hôtes à travers un petit trou qu'on avoit fait au paravent, placé devant la porte de l'appartement intérieur : dans ce choix on ne regardoit pas comme un point capital, d'examiner les huit (a) Lettres de bonheur, pour en conclure l'heureux ou malheureux sort des personnes prêtes à s'unir par le lien conjugal : on examinoit si la fille étoit vertueuse, & si le jeune homme avoit de la conduite ; si l'âge, l'humeur, les inclinations convenoient ensemble ; & certainement c'est à quoi on doit unique-

ment faire attention. On peut ensuite choisir un mois & un jour heureux, pour accomplir le mariage par le Rit ordinaire, en faisant boire l'un & l'autre dans la même coupe : pourquoi vouloir ajouter des usages populaires, bizarres, & sujets à mille inconvéniens ?

Dès que la cérémonie est finie, c'est l'usage des honnêtes familles, que la jeune épouse se retire dans son appartement, & ne se mêle plus avec le reste de la famille, avec les beaux-frères, ni même avec le beau-père : cependant il s'est introduit presque de nos jours parmi le peuple une coutume détestable, que je désire de trouver dans aucun de nos Livres, & qui ne convient qu'à des Barbares nourris & élevés dans les Forêts. On diffère de trois jours la séparation de l'appartement, & c'est ce qu'on appelle les trois jours de franchise : & pendant ce tems-là quelles extravagances ne se permet-on pas ? L'épouse est assise sur son lit nuptial. On vient autour d'elle faire cent singeries : l'un lui tire en badinant ses sourcils, & on les cache dans sa manche : l'autre lui enlève le voile qui lui couvre le visage : un troisième lui serre la tête, flaire ses cheveux, & s'écrie qu'il en sort un parfum admirable : on en voit qui contrefont les insensés, & qui cherchent à la faire rire par des grimaces & des bouffonneries indécentes : on boit en même tems force rasades : & c'est-là ce qu'on appelle se réjouir & se divertir.

Mais qui sont ceux qui jouent ces indignes farces ? Les plus proches parens, le beau-père & les oncles, qui oubliant & leur âge & leur rang, franchissent toutes les bornes de la bienveillance & de la pudeur. Ce sont de jeunes étourdis, qui ont donné entrée à ces désordres : c'est aux sages Lettres à en arrêter le cours dans les lieux où ils demeurent : par-là ils se feront véritablement estimer dans la Secte Littéraire, qui est chargée de réformer les mœurs du peuple.

Lorsqu'on observe exactement les

(a) Costume superstitieux de ceux qui disent la bonne aventure.

Rits sur le mariage, on a lieu d'espérer qu'il sera heureux, & que les deux personnes qui s'unissent, feront la joye l'une de l'autre, & parviendront à une extrême vieillesse. Parmi les gens mariez, le discours tombe souvent sur leur noblesse & sur les richesses de leur maison. Il ne convient point qu'un mari recherche trop curieusement quels ont été les pères & les ancêtres de sa femme; s'ils ont possédé des Charges; s'ils ont mené une vie obscure: ces recherches mettent ordinairement la dissension entre l'époux & les sœurs du mari.

Celles qui avec tout leur mérite s'aperçoivent qu'on connoît la bassesse de leur extraction; s'imaginant qu'à tout moment on la leur reproche, & qu'on les regarde avec dédain. De-là les dégoûts, les chagrins cuisans, les soupçons cruels qui rongent le cœur, & quelquefois les desseins d'une vengeance secrète. Le Ver-luisant tire son éclat d'un tas d'herbes pourries où il est engendré: les fleurs les plus odoriférantes tirent du fumier leur beauté & leur parfum: la lumière sort du sein des ténèbres: la meilleure eau de source est celle qui se puise à l'ouverture de la Terre; d'où elle sort & jaillit.

Le premier état qui s'est trouvé dans le monde, est celui du mari & de la femme: sont venus ensuite le père & les enfans, puis les frères: après quoi les hommes se sont unis par les liens d'amitié: les sociétés s'étant formées & multipliées, on a fixé l'état du Prince & des Sujets. Aussi dit-on que le principal soin du Sage a pour objet l'état du mariage: l'union même du Ciel & de la Terre est le modèle d'une parfaite union conjugale. Nos Livres classiques regardent le bon ordre de cet état particulier, comme la source du bon ordre en général.

La perfection de l'état du mariage, c'est par rapport au mari de vivre dans une étroite union avec sa compagne, de la traiter toujours avec honneur, sans trop se familiariser, de trouver en elle sa

joye & son plaisir, sans se livrer à une trop grande passion.

Pour ce qui est de la femme, il faut qu'elle se distingue par une douceur mêlée de gravité, & par une complaisance respectueuse, qui ne donne point dans la basse flatterie. Anciennement quand le mari & la femme s'entretenoient ensemble sur quelque affaire, ils étoient assis vis-à-vis l'un de l'autre, & ils se parloient avec le même respect, que s'ils eussent entretenu des hôtes respectables, qui fussent venus leur rendre visite: conduite charmante!

Une femme a trois devoirs à remplir: elle doit sçavoir conduire le ménage, rendre des services assidus à son beau-père & à sa belle-mère, & enfin porter un grand respect à son mari comme à son Maître. Si elle s'acquitte de ces trois devoirs, c'est une femme accomplie.

Au regard du mari, son vrai caractère doit être la fermeté pour maintenir le bon ordre dans sa famille: pour cela il doit tenir le rang de supériorité qu'il a; & être bien maître de lui-même dans l'usage des plaisirs les plus permis. De-là naîtra l'union conjugale qui sera suivie de tous les autres avantages du mariage.

Si, selon la louable coutume, c'est le père qui choisit à son fils une épouse, & la mère qui donne un gendre à sa fille, ce seront là deux garans de la mutuelle concordé des jeunes mariez: ce qui y contribuera encore beaucoup, ce sera si dès le commencement la nouvelle fiancée n'écoute pas légèrement des soupçons peu fondés, le repentir viendrait ensuite, mais trop tard.

Pour ce qui est des concubines, on voit beaucoup de pères de famille qui sçavent les maîtriser; mais il y en a peu qui ayent l'adresse de les maintenir tranquilles dans la maison: c'est qu'il est rare que la première femme soit solidement vertueuse: les femmes sont la plupart susceptibles d'une étrange jalousie. Ainsi si l'on a des enfans d'une femme de mé-

rite, il ne convient pas de penser à une concubine.

Que si le mari ayant atteint sa quarantième année, se voyoit sans enfans, alors il peut prendre une concubine, les Loix le lui permettent, parce qu'elles regardent comme un grand malheur de ne point laisser après soi de postérité. Si la femme transportée de jalousie, se gendarme, & se met en fureur au seul nom de concubine, le mari informera les parens de la résolution qu'il a prise, &

des raisons qu'il a eues de la prendre : & si leurs exhortations ne produisent rien sur l'esprit de sa femme, & qu'elle continue de s'opposer aux vûes de son mari, il aura recours au Magistrat ; il citera sa femme à son Tribunal, & là se fera le divorce dans les formes : car enfin il n'est pas obligé de ménager sa femme jusqu'au point de se rendre coupable à l'égard de ses Ancêtres, en ne faisant pas ce qui dépend de lui, pour perpétuer leur postérité.

Du Devoir des Amis.

QUELQUE union qu'il y ait entre des amis, il est difficile qu'ils s'accordent toujours ensemble : un mot échappé au hazard à votre ami pourra vous déplaire, & blesser votre délicatesse. Quel parti devez-vous prendre ? Celui de dissimuler, & de laisser tomber cette bagatelle. Donnez-vous bien de garde de répondre durement, ou de faire confidence au premier venu de votre mécontentement : le cœur de votre ami ne manqueroit pas de se refroidir, ou par une réponse défagréable, ou par le rapport indiscret dont on auroit soin de l'informer.

Tandis que les enfans sont renfermez dans le domestique, & avant qu'ils aient commerce au-dehors, ils ne connoissent que leur pere, leur mere, & leurs freres : ensuite ils commencent à avoir des compagnons d'école, avec qui ils exercent leur esprit, & auxquels ils s'attachent. Lorsqu'ils ont atteint un certain âge, on les marie, & ils ont des rapports nécessaires avec les parens de leur femme : rien de plus aisé que d'en prendre les mœurs & les usages. Si les parens sont gens laborieux, appliquez, économes ; un jeune homme se formera sur leurs exemples ; & au contraire s'ils donnent dans le faste, dans la bonne chere, & le

plaisir, il les suivra bien-tôt dans leurs égaremens.

Quand on est homme fait, ou l'on s'engage dans le commerce, & l'on s'unit à des associés ; ou l'on entre dans le maniement des affaires, & on se lie avec les Officiers auxquels on a rapport. Les liaisons se forment encore avec ceux qui ont été admis ensemble au même grade, ou bien avec les Lettrez qui demeurent dans la même Ville. Ces liaisons produisent insensiblement, & sans qu'on s'en apperçoive, un grand changement dans le caractère & dans les mœurs. Si par cette voie-là le vice s'enracine dans un jeune cœur, il sera bien difficile de l'en arracher. C'est pourquoi on doit être très-attentif aux amitiés qu'on forme ; parce que d'ordinaire elles produisent de grands changemens ; ou pour la vertu, ou pour le vice : on en marque les devoirs dans le corps de notre grande doctrine, & l'on y dit avec raison, que le choix des amis est un point de la dernière importance.

Il n'y a rien qu'on doive fuir davantage qu'un esprit de travers & un mauvais cœur : la moindre familiarité avec des gens de ce caractère, est très-dangereuse. Agissez avec eux comme si vous ne les connoissiez point : c'est le

moyen d'éviter bien des querelles, & de prévenir les mauvaises affaires qu'ils seroient capables de vous susciter.

Fuyez avec le même soin un homme pervers, mais sans qu'il paroisse que vous le fuyez : ce seroit vous faire un dangereux ennemi : recherchez la compagnie d'un sage ; mais agissez à son égard sans détours, & avec ouverture de cœur ; c'est ainsi qu'il vous sera utile, & que vous vous l'attacherez.

Quand on choisit un ami, on remarque d'abord en lui cent belles qualitez : quand on le fréquente long-tems, on lui trouve mille défauts. Est-ce que dans la suite il se trouve avoir moins de mérite qu'il en avoit d'abord ? Non, cet ami n'a pas changé ; mais votre cœur s'en est dégoûté, & l'esprit n'en juge plus de même.

Voici une bizarterie à peu près semblable : durant la vie des personnes qu'on connoît, on ne parle guères que de leurs défauts ; sont-elles mortes ? On ne fait mention que de leur mérite. Est-ce que sur la fin de leur vie leur mérite a comme absorbé leurs défauts ? Point du tout : c'est qu'à leur mort la compassion a disposé autrement votre cœur à leur égard. Celui qui traiteroit des amis vivans avec la même estime, & la même affection qu'il sent pour eux, dès qu'ils sont morts, rireroit de grands avantages de l'amitié.

Il n'y a nulle utilité, ou plutôt il y a bien des inconvéniens à lier amitié avec un grand nombre de personnes. Nos anciens Sages ont dit : faites connoissance avec une personne, à la bonne heure : encore ne sera-t-il pas aisé de vous connoître à fonds l'un l'autre. Que si vous vous livrez à la multitude, & que vous vouliez avoir une foule d'amis ; comment pourrez-vous les connoître ? Aussi

les témoignages d'estime, d'amitié, & de zèle, que ces sortes de personnes se donnent mutuellement, n'ont rien de solide : toutes ces protestations ne sont que sur les lèvres ; si dans une bagatelle vous venez à leur déplaire, ils se retirent, & sont les premiers à vous déchirer par les traits de leur langue méditante.

C'est ce qui prouve qu'on ne sauroit être trop circonspect dans le choix des amis. Mon ami, qui étoit d'une condition pauvre & obscure, se trouve tout-à-coup dans l'abondance & dans la splendeur : je dois sonder la disposition présente de son cœur : il est à craindre que si je viens à le traiter avec ma familiarité ordinaire, il ne me fasse un froid accueil à dessein de m'en éloigner. Au contraire si mon ami, qui étoit riche, tombe dans l'indigence, après ce changement de fortune, je dois lui marquer de plus grands égards que jamais ; sans quoi il me pourroit soupçonner d'une affectation d'indifférence, afin de rompre tout commerce avec lui. Il faut donc que j'évite jusqu'aux moindres choses qui pourroient fortifier en son esprit un pareil soupçon.

L'homme sage, qui sait que les amitiés sont souvent exposées à des ruptures d'éclat, ne s'engage jamais qu'après y avoir long-tems réfléchi. La véritable amitié, quand elle se forme, n'a rien que de simple & d'aisé : elle n'a point recours à ces vaines démonstrations, qui sont presque toujours trompeuses. Que si l'on se trouve obligé de rompre certaines amitiés, il faut le faire sans éclat, & se retirer insensiblement, & à petit bruit. C'est une belle leçon de nos anciens. Les amitiés, disent-ils, qui se forment lentement & sans tant d'appareil, sont ordinairement durables.



Des devoirs des Parens.

PORTER l'indifférence à l'égard de ses parens jusqu'à les méconnoître, c'est l'effet d'un grand orgueil & d'une lâche ingratitude : les protéger lorsqu'ils ont besoin de votre secours, les soulager dans leur misère, c'est l'effet d'une grande vertu. Si vous souffrez vos parens dans de vils Emplois, s'ils en sont réduits à être Domestiques ou Esclaves; la honte n'en retombe-t-elle pas sur vous ? Et de plus, n'êtes-vous pas coupables à l'égard de vos ancêtres, qui sont aussi les leurs ?

Un pauvre parent vient me voir pour me communiquer une affaire : j'appergois à son air qu'il est embarrassé, qu'il voudroit bien s'expliquer, mais qu'il n'ose, & qu'il ne peut pas trouver des termes propres à s'enoncer. Il est de mon devoir de pénétrer dans sa pensée, de la deviner, s'il est possible, de le mettre sur les voyes, afin qu'il ait moins de peine à se déclarer : & si je suis en état de lui accorder le secours qu'il attend de moi, je dois le faire généreusement, & assaisonner mon bienfait des manieres les plus obligeantes.

Quand une extrême misère oblige de pauvres parens à implorer votre assistance, consultez votre cœur & vos forces ; & fallût-il vous incommoder, faites un effort pour les aider ; ne leur dites point : voilà ce que je vous prête : ce mot de prêter leur feroit sentir l'obligation de rendre, & les affligeroit. Sur-tout ne promettez rien que vous ne deviez tenir.

Les hommes sont faits de telle sorte, qu'il n'est pas possible qu'entre parens & voisins il ne survienne quelque sujet de plainte ou de mécontentement. Comment parer à ces premières semences de division ? C'est de se supporter les uns les autres, & de se souvenir que si un

parent a des défauts incommodes, nous en avons de même qu'il faut bien qu'il nous pardonne. Que si l'on ne peut digérer le moindre chagrin ; si l'on fait du bruit ; si, fier de sa qualité & de ses richesses, ou de son sçavoir, on prétend l'emporter dans tous les petits démêlez qu'on a, sans jamais vouloir céder, c'est le moyen de perpétuer les procès & les inimitiez.

Il y a différens degrez de parenté ; & selon ces degrez, il y a diverses marques de respect auquel il n'est pas permis de manquer : cependant combien en trouve-t-on qui n'ont égard qu'à la fortune ? Si dans une compagnie le discours tombe sur un parent qui soit riche & revêtu de quelque dignité, on fait gloire de lui appartenir : mon honorable oncle, dit-on, &c. Au contraire s'il s'agit d'un parent pauvre, méprisé, & couvert de haillons, on en parle avec mépris : mon vil parent, dit-on, &c. On veut ce semble, désavouer un pauvre parent, parce qu'il est dans la misère : quelle indignité !

Il n'est pas permis, même aux personnes du premier rang, de négliger ce qu'ils doivent à leurs parens, à leurs alliez, à leurs amis, à leurs voisins, & à leurs compatriotes. Les Empereurs & les Princes ne se dispensent pas de ces devoirs ; & en cela ils ressemblent au Ciel, qui répand ses influences jusques dans les lieux les plus vils. Peut-on ne pas suivre l'exemple de nos maîtres ; & est-il permis aux gens du commun de croire que c'est s'avilir, que d'assister indifféremment ceux de leur famille ?

Cependant combien en voit-on qui font bâtir des Temples superbes en l'honneur des Idoles, ou qui, pour leur plaisir, entretiennent chez eux une troupe

de Comédiens & de Comédiennes (a) ; qui n'épargnent rien pour le jeu & la bonne chère , tandis qu'ils auront regret à la plus légère somme , dont un pauvre parent aura besoin ? Quoi donc ! ne sortent-ils pas tous de la même tige ? Les richesses qui se trouvent entre leurs mains , ne les ont-ils pas reçues de leurs communs ancêtres ? Ces ancêtres , en laissant leur bien , ont-ils prétendu qu'on en refusât une petite partie à ceux de leurs descendans , qui tomberoient dans l'indigence ? Ont-ils pû croire qu'il se trouveroit parmi leurs héritiers des ames assez dures , pour laisser mourir leurs parens de froid , de faim , & de misère ?

Mais faites une autre réflexion , la rouë de la fortune tourne sans cesse : pouvez-vous répondre d'être long-tems heureux ? Ces pauvres parens que vous méprisez , seront-ils toujours dans la misère ? Ne peuvent-ils pas s'élever à leur tour , parvenir aux Charges , aux Dignitez ? Vos enfans ou vos petits-fils ne peuvent-ils pas après votre mort avoir besoin de leurs secours ? Quelle assistance recevront-ils de ceux pour qui vous aurez eu tant d'indifférence ?

J'ai souvent remarqué que dans de nombreuses familles , les riches & les pauvres ne se réunissent pas une seule fois pendant l'année. Il n'y a que certaines occasions , encore sont-elles rares , où les pauvres parens hasardent une visite. Quand , par exemple , il meurt quelqu'un de la famille , ils se rendent à la maison où est le deuil , avec des habits assez mal en ordre , ou trop longs , ou trop courts : mais comme ils n'ont rien à offrir , on les voit qui se présentent à la porte d'un air embarrassé , ne sachant s'ils doivent entrer , ou s'il est plus à propos qu'ils se retirent. Enfin ils s'enhardissent , ils entrent , mais d'un pas chancelant & peu assuré : leur embarras augmente quand ils veulent faire leur compliment en présence des Domestiques , qui les reçoivent d'un air glaçant. Enfin le Maître de la maison paroît , mais c'est avec des manières fières & dédaigneuses : tout cela ne sert qu'à éloigner davantage de la maison ces malheureux parens , qui y ont été si mal reçus. Ceux qui sortent d'une même tige , ne devroient-ils pas se ressentir du bonheur qui se trouve dans la famille !

Comment on doit régler son cœur.

QUAND on a reçu de ses parens un héritage qui suffit pour un entretien honnête , on doit le regarder comme une grande fortune , en profiter , pour s'appliquer à l'étude de la sagesse , borner ses desirs , se contenter de sa médiocrité , & mépriser tout ce qui approche du faste & de l'orgueil. Mais se consumer en soins inutiles , ne songer qu'à s'enrichir , & être continuellement occupé de sa fortune , c'est courir à sa perte. Régler son cœur , modérer ses desirs ,

voilà quelle doit être l'occupation d'un homme raisonnable.

Il n'y a personne à qui dans le cours de la vie il n'arrive plusieurs sujets de chagrin ; c'est même un avantage : car si tout réussissoit à notre gré , un succès si constant nous aveugleroit , & nous en deviendrions plus sensibles aux revers de fortune , qui suivent de près les grandes prospérités. Celui que l'usage du monde a instruit , ne perd rien de sa tranquillité ordinaire au mi-

(a) L'Empereur regnant a défendu sous de graves peines à tous ses Officiers de quelque qualité

qu'ils soient , de nourrir dans leurs maisons des Comédiens. Il ne l'a permis qu'aux Princes.

lieu de ces petites disgraces.

Dans l'état d'ivresse, l'ame est comme abrutië; elle ne pense à rien, elle ne se souvient de rien: au sortir de cet état les idées s'éclaircissent, l'esprit devient net, & juge sainement des choses comme auparavant. Il est clair que ces ténèbres & cet abrutissement viennent des fumées du vin; & que la clarté & la justesse des idées viennent du fonds du cœur, & de sa nature même. Je dis la même chose d'une autre espèce d'ivresse non moins dangereuse: c'est celle des passions qui aveuglent l'esprit, & troublent la raison de ceux qui en font les esclaves.

Le remède contre cette seconde ivresse, consiste en ces deux mots *Ke ki*, vainquez-vous. Qu'on entende dire du bien de quelqu'un, on en doute: qu'on en entende dire du mal, on le croit. Celui qui s'est accoutumé à parler des défauts d'autrui, ne fait nulle attention à ses vertus. Des gens de ce caractère, si on les examine, sont eux-mêmes pleins de vices, & vuides de vertus.

L'oreille fine & l'œil vif, c'est ce que l'homme a de plus précieux: si je ne m'en sers que pour rechercher & remarquer les défauts des autres, & jamais pour me connoître & m'observer moi-même; c'est comme si je n'employois mon trésor & mes richesses qu'en faveur des Etrangers. Peut-on ne pas gémir sur un tel abus?

Celui qui dans l'état de pauvreté où il se trouve, voit les riches & les heureux du siècle, sans être frappé ni ébloui par la pompe & les dehors brillans de leur fortune, s'il parvient dans la suite aux Charges & aux Dignitez, ne s'enorgueillira pas de sa grandeur. Celui qui au milieu des honneurs & de l'abondance, ne détourne pas ses yeux des personnes qui sont dans l'indigence; s'il vient à déchoir de sa haute fortune, en sera moins frappé, & n'éclatera pas en murmures.

Se vaincre soi-même, c'est le moyen

de n'être pas vaincu par les autres. Se maîtriser soi-même, c'est le moyen de n'être pas maîtrisé par d'autres. Lorsque j'ai une bonne pensée, c'est un bon esprit qui me l'inspire. Quand il m'en vient une mauvaise, c'est un esprit malin qui me la suggère. Craignons toute idée mauvaise, quand même nous serions fort éloignés de la mettre en exécution: c'est toujours une méchante semence qui occupe une bonne terre.

Commencez par retrancher les recherches de l'amour propre: ensuite vous pourrez travailler au bien public: réglez d'abord vos vûes & vos desirs; après quoi il vous sera permis de prêter l'oreille aux discours des hommes.

Il est assez ordinaire de voir des gens qui étant prêts de mourir, s'affligent dans la crainte où ils sont, que leurs enfans ou leurs petits-fils ne tombent un jour dans la pauvreté: & c'est eux-mêmes qui, par leur avarice, par leur cupidité, & par leurs injustices, ont porté des coups mortels à la fortune de leurs enfans: après leur avoir préparés malheurs, qui sont le châtimement de leurs désordres, ils s'avisent à la mort de gémir dans l'appréhension qu'ils ne leur arrivent: ils les rendent malheureux, & puis ils pleurent sur leur infortune: quelle étrange bizarrerie de conduite!

Il s'en trouve qui se disent à eux-mêmes: J'examine toutes mes actions, je vois que j'ai toujours suivi la droite raison, que j'ai pratiqué la vertu, que j'ai imité les actions si vantées de nos premiers sages, ne seroit-il pas juste que la prospérité & les richesses vinssent fondre dans ma maison? Cependant je remarque qu'elle dépérit tous les jours. D'où ce malheur peut-il venir? Je vous en dirai la vraie raison: c'est que votre cœur n'est pas aussi réglé que vous vous le figurez. Vous devriez vous dire: à la vérité je ne fais point d'injustices; mais je suis toujours plein d'estime de moi-même, & de mépris pour les autres: je n'ai point à me reprocher des actions

dures & inhumaines : mais souvent j'ai nourri en secret des desirs de nuire aux autres. Examinez-vous bien , & vous verrez que si vous n'avez pas fait beaucoup de mal , c'est que les moyens vous ont manqué. Si lorsque vous pouvez faire impunément une injustice , vous ne la commettez pas ; si lorsque vous pouvez rendre un mauvais office, vous vous en abstenez ; je dirai alors que vous êtes un sage, dont le cœur est bien réglé, & je vous promettrai sans peine un bonheur solide & durable.

Il y en a qui pratiquent la vertu pour se concilier de l'estime : on en voit qui menant une vie déréglée, sont contents, pourvu qu'ils déguisent leurs vices , & qu'ils sauvent les apparences. La conduite des uns & des autres fait voir que la droiture naturelle à l'homme, reste encore au fonds du cœur ; pourquoi la contredire dans la pratique ?

Il ne faut pas se laisser abattre par la mauvaise fortune : quelque accident qu'il arrive, si l'on se possède, on pourra trouver une ressource. Dans les conjonctures les plus fâcheuses , prenez du tems , & délibérez. Pour moi j'aime mieux essuyer le reproche d'avoir été lent à agir , que celui d'avoir tout perdu en agissant avec trop de précipitation.

Si je ne songe qu'à me rendre heureux, il est à croire que toutes les peines que je me donnerai, seront fort inutiles. Mais si ayant en vûë mon propre bonheur, je me propose en même tems le bonheur des autres ; j'ai tout lieu d'espérer que je réussirai.

Il ne tient qu'à moi d'employer les talens que j'ai pour remplir tous mes devoirs : cette seule réflexion doit étouffer en mon cœur les murmures qui s'élèvent contre le Ciel , & m'empêcher de rejeter mes fautes sur autrui.

Si je n'épargne point mes soins, je leve les yeux vers le Ciel, sans craindre qu'il me confonde ; je parois au milieu des hommes, sans qu'ils puissent me faire rougir.

De former le dessein de nuire à un autre, c'est ce qui est défendu ; mais être sur ses gardes , pour empêcher que d'autres ne me nuisent , c'est ce qui est permis.

Je lis les Livres pour m'instruire ; je dois donc en les lisant, rentrer en moi-même, & m'appliquer les maximes qui me regardent. Les hommes ne plaignent point leur peine pour réussir dans ce qu'ils entreprennent : ils veulent que tous leurs ouvrages soient parfaits ; il n'y a que leur personne, & sur-tout leur cœur, dont ils négligent la perfection ; & lorsqu'ils s'applaudissent d'un succès, on diroit qu'ils ignorent combien il y a à réformer en eux-mêmes.

On regarde avec des yeux d'envie les richesses des autres : avec ces vains desirs on ne les obtient pas. Ne vaudroit-il pas mieux fermer l'entrée à cette injuste cupidité ? On nourrit dans son cœur la volonté de nuire à un ennemi : cette volonté ne lui nuit pas. Ne seroit-il pas plus à propos d'y renoncer ? Lorsque la fortune vous fait le plus de caresses, observez-vous plus que jamais , & bornez vos desirs. Lorsque vous êtes en humeur de parler, recueillez-vous un peu, & soyez attentif à vos paroles.

Après ce qu'on doit aux parens , on doit penser à ce qu'on doit à soi-même, sur-tout dans ce qui regarde le soin de perfectionner son cœur ; car c'est ce qu'il y a de plus noble en nous : si ce cœur se tourne à la vertu, les sens, les paroles, les actions, tout sera dans l'ordre : on sera généralement estimé ; on jouira d'un vrai bonheur, qui passera même aux descendants : avantage inestimable de la vertu !

Le vice a des effets tout-à-fait contraires, & pour l'homme vicieux & pour sa postérité : combien d'exemples anciens & nouveaux prouvent ce que je dis ! On voit par-là, que le Ciel rend aux hommes la récompense ou le châtiment qu'ils méritent. Ainsi regardons comme un point essentiel le soin de perfectionner

notre cœur, qui est le fonds de notre nature que nous renons du Ciel.

Les instructions & la vigilance d'un pere & d'un frere aîné, sont d'un grand

secours à un jeune homme, pour le faire entrer, ou le maintenir dans le bon chemin : mais il est bien à craindre que la malignité du siècle ne le corrompe.

Du soin de perfectionner son extérieur.

SALUER civilement une personne, dire un mot d'honnêteté, céder le pas, faire proprement une révérence ; tout cela à la vérité n'est qu'un devoir de politesse ; mais dans le commerce du monde, c'est par ces marques extérieures qu'on témoigne l'estime, ou le mépris qu'on fait des personnes. Les jeunes gens doivent de bonne heure être instruits de ces usages, & les observer exactement.

Ce seroit se tromper grossièrement que de dire : je néglige ces dehors, & je m'attache au solide. Celui qui dans son domestique & dans la conduite particulière, est maître de ses passions, & réglé dans son extérieur, saura se comporter sagement dans une conjoncture délicate. Celui qui mesure la dépense à ses revenus, selon les Loix que le bon sens & l'équité prescrivent, peut être regardé comme un homme riche à millions : sa maison subsistera long-tems.

Quand on est obligé de recevoir un présent, il faut penser à l'obligation qu'on contracte d'user de retour ; & faire voir en même tems qu'on ne craint point la nécessité où l'on se met, d'être ensuite reconnoissant.

S'il arrive que quelqu'un ne fasse pas cas de moi, il se peut faire, me dirai-je, que je n'ai rien qui mérite son estime : si j'étois une pierre ou une perle précieuse, & qu'il me regardât comme de la boue, je me contenterois de le traiter de mauvais connoisseur, sans m'amuser à entrer avec lui en dispute : mais si effectivement, au lieu d'être un diamant, je ne suis qu'une pierre ordinaire ; pourquoi voudrois-je passer pour plus que je ne suis ? Le Sage dans ces sortes de jugemens

que l'on porte de son mérite, s'examine & se rend justice.

Trop méditer sur un dessein qu'on a formé, fait qu'on prend mal sa résolution. Trop vetiller sur une matière, empêche de s'attacher à ce qu'il y a d'essentiel. Trop de détours pour arriver plus vite au terme, égarent, ou détournent du vrai chemin.

Un mouvement de colère, qui vient d'une humeur bouillante & impétueuse, ne fut jamais permis. Que s'il a pour principe la raison & la justice, il ne doit pas être réprimé.

Celui qui s'attendra à recevoir un bienfait d'un autre, doit examiner s'il l'a déjà obligé en quelque occasion. Celui qui s'adresse au Ciel, pour en obtenir une grâce, doit considérer quelle est sa conduite : c'est en examinant le passé, qu'on peut deviner l'avenir.

Un homme qui n'a ni connoissance, ni liaifon au dehors, s'épargne bien des chagrins.

Celui qui pratique sincèrement la vertu, & qui met en elle sa confiance, a un gage assuré d'un solide bonheur.

Tel qui veut montrer qu'il a l'esprit plus profond qu'un autre, laisse voir qu'il l'a beaucoup plus superficiel ; il prétend faire sentir la supériorité de son mérite sur celui des autres ; & par-là même il prouve combien il leur est inférieur.

Si vous sçavez vous corriger de vos fautes, vous n'avez rien à craindre de la colère du Ciel. Si vous pouvez être content de votre condition, les Esprits malfaisans n'ont pas le pouvoir de vous inquiéter.

Les Montagnes engendrent les mé-

taux ; & ce sont ces métaux qui ouvrent & déchirent leurs entrailles. L'arbre produit les vers dans son sein ; & ce sont ces vers qui le rongent. L'homme forme mille projets ; & ce sont ces projets qui le dévorent.

Un homme intrigant & artificieux a quelquefois du succès ; mais les plus sâcheux contretiens ne lui manquent pas : au lieu qu'un homme franc & sincère , qui parle sans déguisement , qui agit avec droiture , & qui vit sans ambition , ne fait pas à la vérité une grande fortune ; mais aussi il n'a point à craindre de grandes disgrâces.

Etouffer une passion , lorsque nous sentons qu'elle nous transporte ; réprimer un mouvement de colère , lorsqu'il est prêt de nous entraîner , c'est le fruit qu'on retire de la vraie sagesse.

Je ne voudrois pas qu'on sût ce que je veux dire , ne le disons donc pas : je serois fâché qu'on sût ce que j'ai résolu de faire , ne le faisons donc pas.

N'entreprenez pas de vos succès un homme qui vient d'éprouver une disgrâce. Recevez le bonheur quand il vient : mais conservez-en le souvenir , afin qu'il serve à adoucir une disgrâce qui lui succédera.

Si l'on désire sincèrement de faire du progrès dans la vertu , il faut s'appliquer d'abord à la recherche de ses défauts.

Les Loix de la civilité & de la bien-séance doivent nous régler , mais non pas nous embarrasser : si elles nous conduisent , nous ferons peu de fautes ; si elles nous gênent , & nous mettent à une espèce de torture , c'est signe que nous sommes peu propres à lier un commerce délicat & choisi.

C'est une maxime certaine qu'il faut se conformer aux ordres du Ciel. Que je la propose à un homme grave & âgé , la pratique lui en paroît aisée ; mais que je la propose à un jeune homme , il la trouvera difficile : c'est que la jeunesse espère & ose beaucoup : elle est téméraire & entreprenante : elle voudroit , ce

semble , l'emporter sur le Ciel même.

Voici une autre maxime : il faut absolument venir à bout de ce qu'on a entrepris. Que je la propose à un jeune homme ; elle est de son goût , & il y entre sans peine ; au lieu qu'un vieillard en est rebuté ; c'est que le vieillard sent que ses forces & du corps & de l'esprit diminuent chaque jour. Ainsi son langage le plus ordinaire , c'est qu'il faut attendre & suivre en tout les ordres & la disposition du Ciel. Cependant ces deux maximes ne sont point contraires l'une à l'autre. Il y a des occasions , où l'on doit faire tous les efforts dont on est capable , & d'autres où nous n'avons autre chose à faire , qu'à nous soumettre aux ordres du Ciel.

En toutes choses suivons le goût de la sage Antiquité : si on se laisse une fois aller au goût des choses extraordinaires , on ira plus loin qu'on ne pense.

Celui qui a commencé sa fortune par l'étude des Lettres , la poussera en suivant la même voie. L'amour des Livres ralentit l'amour du plaisir : & quand cette passion est éteinte , les dépenses sont légères , & l'on ne se voit pas réduit à emprunter : par-là on s'épargne bien des rebus : exempt de ces bassesses , on tient son rang , & on se fait considérer.

Tâchez de conserver pendant quelque tems votre esprit libre des soins terrestres , & vous en connoîtrez la vanité. Gardez le silence , & vous verrez combien un grand parleur est ridicule. Fermez votre porte , & vous sentirez ce que c'est que le fracas des visites. Réprimez en vous la convoitise , & vous saurez combien de misères elle entraîne après elle.

Les riches & les gens de qualité doivent s'étudier à être généreux & libéraux. Les Sçavans & les Lettrez doivent s'appliquer à avoir des manières franches & sincères.

On se plaît à dire que le cœur des hommes est difficile à gouverner ; & l'on ne sent pas que le sien propre est encore plus mal-aisé à conduire. On gémit sur ce que

le cœur des hommes n'est jamais tranquille, & l'on ne voit pas que le sien l'est encore moins. Appliquez - vous à vous connoître ; ensuite vous pourrez parler des défauts des autres.

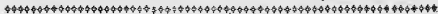
Le Sage tremble à la vûë d'un Ciel ferein ; & lorsqu'il tonne, il n'est point effrayé : il craint, quand le chemin où il marche est plein & uni, & il ne craindrait pas, s'il avoit à marcher sur les vents & sur les flots.

On est extrêmement délicat sur le point d'honneur : on devroit encore être plus exact à garder les bienséances. On cherche avec empressement de bons remèdes contre les maladies : il seroit bien mieux de s'appliquer à conserver la santé dont on jouit. On fait des Sociétez pour se secourir mutuellement, & se défendre : la réputation d'homme fidèle & équitable seroit une ressource encore plus sûre. On se donne des airs importans : on se fait passer pour être riche & accredité : il seroit plus avantageux de passer pour un homme droit & sincere : on veut se faire valoir en parlant beaucoup ; on y réussiroit davantage par sa retenue & par son application à les plus petits devoirs : on court après l'estime des hommes ; on seroit plus sage de la mériter par la droiture de son cœur : on donne dans le faste & la dépense ; la qualité de Maître de la sagesse seroit plus d'honneur : on se glorifie d'avoir de grandes Terres & des Bâtimens somptueux ; il seroit plus glorieux de répandre par-tout la grande doctrine des mœurs.

Trouver à l'écart un trésor , dont on reconnoît pourtant le Maître ; rencontrer seule une belle femme dans un appartement reculé ; entendre la voix de son ennemi mortel tombé dans un fossé , où il va périr , si on ne lui tend la main ; ô que c'est - là une admirable pierre de touche ! *Hao y kouai chi kin che.*

C'est un dangereux caractère que celui de Fanfaron , qui se picque d'une bravoure mal placée. Un Sage ne craint point le danger , & n'est point arrêté par aucun obstacle , lorsque de grands intérêts l'obligent à risquer la vie : mais l'exposer sans raison , n'est-ce pas être insensé ? N'en voit-on pas tous les jours qui s'exposent , pour avoir le plaisir d'assister à une Comédie publique ? Combien d'autres menent par la main leurs enfans , ou les portent entre les bras , au risque d'être étouffés , comme il arrive soit aux réjouissances des Lanternes , soit aux feux d'artifice , soit aux combats des Barques à tête de Dragon. Alors la foule accable , renverse , étouffe. Combien de spectateurs sont culbutez ! Faut-il pour un si frivole divertissement exposer ainsi sa vie ?

Il est écrit que nos Anciens étoient de monter dans les lieux trop élevez, & de marcher auprès des précipices : ce sont des excès semblables qu'ils condamnent par cette expression. Le doux repos est le fruit d'une vive application : la défiance est la mere de la sûreté ; & une grande hardiesse vient souvent d'une timide circonspection.



De l'amour des Lettres.

LA lecture des Livres donne à ceux qui s'y appliquent, un certain air de politesse, qui se répand sur tout ce qu'ils font, & sur tout ce qu'ils disent. Un homme qui a acquis de l'intelligence dans le maniement des affaires, agit d'une manière aisée : ses avis ou ses déci-

sions semblent couler de source : il ressemble à ces personnes riches, qui sans vouloir toujours briller, ont certain je ne sais quoi dans l'air & les manieres, qui annoblit leur extérieur le plus simple.

Quand je lis pour la première fois un excellent Livre, c'est comme si j'avais

acquis de nouveau un bon ami. Lorsque je reprends un Livre que j'ai déjà lu, c'est comme si je rencontrois un ancien ami. En lisant un Livre, si l'on trouve quelque endroit difficile à entendre, il faut le marquer pour en demander l'intelligence à des personnes éclairées. Si l'on passe légèrement sur ce qu'on n'entend point, sans en faire le cas qu'on devoit, on négligera peut-être la veine d'une riche mine : ou bien si l'on s'avise de marquer à la marge une fausse interprétation, on apprêtera à rire à tous ceux entre les mains desquels tombera votre Livre. C'est de quoi on a plusieurs exemples.

Il faut profiter de tout ce qui arrive dans le monde pour se polir & se perfectionner. Ce n'est pas avec un diamant qu'on donne le lustre à un autre diamant ; on y employe une pierre vile & grossière : c'est ainsi que je dois tirer avantage des insultes & des mépris qui me viennent d'un méchant homme : sa brutalité doit être pour moi une occasion d'examiner plus à fonds ma conduite, & de corriger jusqu'aux moindres défauts que j'y appercevrai.

Rien de plus difficile que de tenir son cœur dans le recueillement ; rien de plus aisé que de le laisser dissiper : outre que nous cherchons nous-mêmes la dissipation, bien des gens avec qui nous avons des rapports nécessaires, nous y entraînent en cent façons différentes. Sçavoir précisément jusqu'où le cœur doit se communiquer au dehors, c'est la grande science du sage.

Un pere & une mere ne peuvent souvent porter leurs enfans à l'étude ; il faut, ce semble, les y traîner ; tant ils sont éloignés de toute application. Mais que ces parens viennent à leur manquer ; alors les soins de la maison ne leur laissent plus le loisir d'étudier. Ainsi plus d'espérance de parvenir aux degrés, ni aux Charges. S'ils se trouvent dans la nécessité d'écrire deux lignes un peu poliment, leur pinceau semble leur peser un quintal : il leur faudroit dix ans pour arranger deux ou trois bouts de vers.

C'est sur-tout dans un festin que paroît leur embarras, si, sur la fin du repas, l'on vient à faire courir le plat avec les dez, pour déterminer au hasard le nombre de petits vers que chacun doit dire. Un ignorant, qui voit le plat arriver devant lui, paroît tout interdit & décontenancé ; il ne sçait que répondre : la compagnie se moque de son embarras ou par un souris malin, ou par de petits mots qu'on se dit à l'oreille. Pour lui, il ouvre de grands yeux, regarde tout le monde, sans sçavoir ce qui se dit tout bas sur son compte : il se souvient pour lors des anciennes exhortations d'un pere & d'un maître ; mais il n'est plus tems d'y penser. Si on jette les yeux sur les Livres, de même que sur une Comédie qui se joue, autant vaudroit-il ne les pas lire. Si l'on se repent de ses désordres, comme l'on se repentiroit d'avoir mal poussé une pièce au jeu d'Échecs, peut-on espérer de changer son cœur ?



Du procédé de l'honnête homme.

LE Laboureur attend la récolte de l'Automne, pour juger si l'année est fertile. De même pour faire l'éloge d'un homme, suivez-le dans toute sa conduite, & voyez si elle ne se dément pas : c'est avec le tems qu'il fera connoître ce qu'il est véritablement au fonds du cœur.

Tel vous comble de caresses, & c'est un fourbe qui cherche à vous tromper ; si vous vous y laissez surprendre, vous tomberez dans les pièges qu'il voustend. Tel autre se mêle de faire tous les accommodemens d'une Ville ; ce dehors a je ne sçai quoi de spécieux : mais attachez-vous à pénétrer son caractère, & vous découvrirez que c'est un insigne fripon, qui ne cherche que ses propres intérêts.

Si je suis véritablement vertueux ; quand je ne serois qu'un très-pauvre Lettré, ma vertu m'attirera de l'estime, & servira de modèle aux autres. Mais au contraire, si je suis un méchant homme, j'ai beau occuper les premières Charges, ma conduite sera toujours censurée, & je deviendrai un objet de mépris pour tous les honnêtes gens.

Lorsqu'il s'agit de concettet avec quelqu'un une entreprise, examinez bien ses talens & sa capacité. Lorsqu'on fréquente les maisons des Grands, si l'on y fait le métier de flatteur, il faut avoir recours aux bassesses les plus indignes ; si l'on a l'ame noble, fiere, on n'y gagne rien : ne vaut-il pas mieux s'en éloigner doucement, & sans bruit ?

Un homme rempli de grandes idées sur les richesses & sur les honneurs, fût-il un sage, ne se défendra pas longtemps de la corruption du siècle. Un homme entêté des rêveries qui se debirent par les Sectateurs de *Fo* & de *Tao*, fût-il

un bel esprit, ne se préservera pas d'un petit grain de folie, qui le rendra ridicule. Un homme attaché à son sens, fût-il d'un naturel bon & affable, deviendra capable d'une action violente. Un homme qui aime la gloire, fût-il de son fonds modeste & retenu, ne manquera pas de passer pour vain & orgueilleux. Un sçavant enivré de sa science, fût-il franc & sincere, se rendra incapable d'entrer dans la moindre affaire.

Quand on a à cœur d'être & de paroître sincere ; on nomme chaque chose par son nom, on appelle grand ce qui est grand, & petit ce qui est petit. Si au contraire on trouve du goût à exagérer & à mentir, on le fait d'abord dans des choses legeres & de nulle conséquence ; & peu à peu on se forme l'habitude de ne jamais dire la vérité ; après quoi l'on passe pour un menteur de profession.

Quelqu'un m'a confié en dépôt un certain nombre de taëls (a) ; quoiqu'il tarde à les demander, il faut se bien garder d'y toucher, afin de les lui rendre en mêmes especes quand il viendra. C'est là la grande loy des dépôts. Que si l'on ne se fait point un scrupule de s'en servir ; quand même on substituerait une somme égale, ou même d'un argent plus pur, on se rend coupable, & cette faute doit être punie, sans quoi les dépôts ne seront plus respectez.

Ce que l'on prise infiniment dans le commerce de la vie, c'est un homme dont la bouche & le cœur s'accordent parfaitement. Combien y a-t-il de gens qui font gloire d'être généreux & libéraux ! Mais qu'ils se trouvent dans l'occasion, on verra que leur conduite dément ouvertement leur langage.

(a) Un Taël est un mot Portugais, qui signifie une once d'argent, qui vaut cent sols de notre Monnoye.

A entendre certaines gens , ils sont exemts de toute passion pour le sexe : mais à peine ont-ils achevé de parler , qu'ils vont acheter une Concubine , & même une Esclave.

Si l'on parle devant un autre des idées superstitieuses de quelques-uns sur la situation d'une maison ; quelle folie ! s'écrie-t-il , en se moquant ; le logement tourné à l'Orient ou à l'Occident , peut-il contribuer au bonheur d'une famille ? Cependant ce même homme , s'il lui faut creuser quelques pieds en terre , ou élever la poutre principale d'un bâtiment , est plus scrupuleux que personne sur le choix d'un jour heureux.

J'entens dire à un autre : si j'avois obtenu mon Grade , & qu'on me mît en Charge , on verroit avec quelle équité je remplirois mes fonctions : j'aurois un tout autre zèle pour le bien public , que certains Mandarins que je ne veux pas nommer. On en voit d'autres , qui ayant emprunté quelque argent , éclatent contre le créancier qui vient demander ce qui lui est dû. Ont-ils prêté eux-mêmes à intérêt ; si cet intérêt n'est

pas rendu au terme fixé , ils le font aussitôt entrer dans le principal , pour grossir les intérêts. Que de vacarmes pour un mot échappé , dont ils se croient blessés , eux qui traitent de bagarelle les plus grossières injures dont ils chargent les autres ! Peut-on voir une conduite plus bizarte & plus indigne d'un honnête homme !

Il faut se donner de garde d'être entier dans ses sentimens : il est plus à propos d'accorder quelque chose au sentiment des autres : au lieu d'un carré parfait que j'avois résolu de faire , je ferai par complaisance un carré oblong : par le moyen de cette complaisance j'exécute à peu près mon projet , & je n'offense personne.

Celui qui souhaitteroit d'avoir une réputation qui fût comme l'or le plus pur , ou comme une pierre de prix , doit se résoudre à recevoir cet éclat du feu des tribulations. Le plus haut point de réputation où l'on puisse parvenir , c'est lorsqu'on dit d'un homme : son siècle ne pouvoit se passer de lui.

De la maniere de gouverner sa maison , & de l'appartement séparé des femmes.

NE donnez point d'entrée dans votre maison ni aux Bonzesses , ni à certaine espece de vieilles femmes , qui se mêlent de vendre des ornemens de tête , des aiguilles , des pendans d'oreilles , des fleurs artificielles , ou de porter des remèdes , ou d'être entremetteuses de mariage. Leur principale occupation est de ramasser cent sortes de nouvelles de toutes les familles qu'elles visitent , pour en divertir votre femme & vos filles : encore n'est-ce pas là le plus grand mal : ce qu'il y a beaucoup plus à craindre , c'est qu'elles n'inspirent la galanterie , & le libertinage , &

qu'elles ne ménagent des rapt & des enlevemens : ce sont-là des pestes publiques , à qui l'entrée d'une honnête maison doit être interdite.

J'en dis autant de ces chanteuses qu'on introduit quelquefois jusques dans l'intérieur de la maison , & qui ne sont guères moins dangereuses. Quant aux sages-femmes , on ne peut s'en passer ; mais il faut les choisir d'une réputation saine : encore ne convient-il pas qu'elles aient trop d'habitude chez vous.

Quand on voit que dans une maison on se leve de grand matin , on peut conclure que cette maison est réglée , &

qu'on n'y fait pas la débauche pendant la nuit : & lorsque cela est ainsi , on peut s'assurer que les Esclaves & les Domestiques ne sont ni libertins , ni fourbes , ni fripons. Au contraire ces maisons , où dès le soir on commence un grand festin , & où , lorsqu'il est grand jour , on est encore au lit ; ce sont des maisons où regne le désordre , & qui sont sur le penchant de leur ruine.

N'ayez point chez vous de jeunes Domestiques qui aiment à se parer , qui affectent des airs polis , & qui cherchent à plaire. On concevrait une mauvaise idée de votre sagesse. Pour ce qui est des femmes de vos Esclaves , si elles ont de l'agrément dans leur personne , ne permettez jamais qu'elles entrent dans vos appartemens : gardez-vous même de louer des nourrices trop bien faites : vous ne les auriez ni vûes , ni entendu parler , & cependant vous ne pourriez dissiper mille soupçons injurieux qu'elles feroient naître.

De grandes joyes sont d'ordinaire suivies de grands chagrins : il n'y a que dans une fortune médiocre qu'on goûte véritablement une joye tranquille & durable. Quand même vous seriez réduit au pur nécessaire , vous n'en seriez pas moins heureux.

L'emploi d'un pere de famille , c'est d'avoir l'œil à tout : il peut se dire à lui-même : si je suis attentif & vigilant , qui est-ce qui osera chez moi être oisif & paresseux ? Si je suis économe , qui osera être prodigue ? Si j'en envisage que le bien commun , qui osera chercher ses propres intérêts ? Si je suis franc & sincère , qui osera agir avec duplicité ? Non-seulement les Domestiques & les Esclaves , mais encore les enfans & les petits-fils se formeront sur un si beau modèle. Aussi dit-on communément : la perfection de votre cœur , c'est de n'offenser jamais le Ciel : la perfection de votre extérieur , c'est-à-dire , de vos paroles & de vos actions , c'est qu'elles soient si sages & si mesurées , que vos enfans &

vos Domestiques puissent les imiter.

Il n'y a presque personne qui ne souhaite de se voir dans la prospérité , dans les honneurs , & dans l'abondance : mais qu'il y en a peu qui connoissent les devoirs de cette condition : on se trompe si l'on regarde comme une chose aisée de s'y placer & de s'y maintenir. C'est la vertu & la capacité qui nous y élèvent : c'est par une suite de belles actions qu'on s'y maintient. Enfin c'est la science & la prudence qui y dirigent notre conduite. Si l'on manque de ces talens , on ne jouira pas long-tems de ses richesses & de ses honneurs : le seul sage sçait les conserver par son application.

Les jeunes garçons & les jeunes filles ne doivent point s'assembler ni s'asseoir dans un même endroit , ni se servir des mêmes meubles , ils ne doivent rien se donner de la main à la main : une belle-sœur ne peut avoir d'entretien avec son beau frere. Si une fille déjà mariée rend visite à ses parens , elle ne se mettra point à la même table que ses freres. Ces usages ont été sagement établis , pour séparer entièrement les personnes de différent sexe ; & un chef de famille ne sçauroit être trop exact à les faire observer.

Les jeunes fils de famille ne doivent point châtier eux-mêmes les domestiques & les esclaves qui ont fait quelque faute. Les filles & les femmes de la maison , ne puniront point non plus elles-mêmes leurs servantes ou les concubines : quand elles auront mérité le châtiment , on en doit donner avis au Chef de famille , qui règlera avec bonté la punition , sans pourtant les punir lui-même : il y auroit à craindre que la colere ne le transportât.

Si les Maîtres sont trop rigides , leurs valets les serviront avec moins d'affection. Il faut compâtrir à la foiblesse de ces malheureux : les jeunes ont peu de lumières , & les vieillards peu de force. Pour les bien gouverner , il faut joindre la gravité à la douceur : c'est le moyen de s'en faire aimer & respecter.

Il n'y a point de devoir plus important que celui d'instruire la jeunesse. Quand un jeune homme commence à étudier, ne lui faites pas de longues instructions sur la manière dont il faut vivre dans le monde : il suffit de l'aider insensiblement par la lecture des Livres à acquérir cette sorte de science : inspirez-lui sur-tout la modestie, & le respect, & ne lui épargnez point les reprimandes & les corrections : c'est le moyen de détruire en lui l'esprit d'orgueil. Les habits trop magnifiques & les mets délicieux doivent de bonne heure lui être interdits. Ne permettez jamais qu'il ait la moindre liaison avec de jeunes gens mal-élevés, ou enclins à la débauche. Moyennant cette attention votre fils se portera comme naturellement à tout ce qui sera droit & raisonnable.

C'est l'étude qui donne à un jeune homme un certain air de politesse, & je ne sçai quel agrément, qui fait rechercher sa compagnie. Si vous ne lui inspirez pas cet amour de l'étude, & qu'au contraire vous lui permettiez de ne songer qu'à ses plaisirs ; quelle figure ferait-il, lorsqu'il se trouvera au milieu d'un cercle de gens polis & habiles ? si l'on jette sur lui le moindre regard, ils'imaginera qu'on lui reproche son ignorance. Si le discours tombe sur des matières d'érudition, vous le verrez sourire naïvement, & faire semblant de comprendre ce qui se dit ; mais dans le fonds il souffre autant que s'il étoit assis * sur des aiguilles.

On voit des parens qui tiennent leurs enfans tellement attachés aux Livres, qu'ils ne leur laissent rien voir ni entendre de ce qui se passe au dehors. D'où il arrive qu'ils sont aussi neufs que ce jeune homme, qui se trouvant par hazard dans la Place publique, & y voyant un cochon : voilà un rat, dit-il, d'une énorme grandeur. Cet exemple fait voir qu'on peut devenir un sot avec beaucoup d'étude.

Quand l'esprit d'un enfant s'ouvre de

plus en plus, & que vous avez pris soin d'exercer sa mémoire, en lui faisant apprendre des livres ordinaires ; instruisez-le par degrés des différens devoirs de la vie civile ; & pour mieux faire entrer vos leçons dans son esprit ; servez-vous, ou de comparaisons familières, ou de quelques vers qui les renferment.

Que les femmes s'assemblent rarement entre elles ; il y aura moins de médisances & plus d'union entre les parens. On lit dans le Livre des Rits, que ce qui se dit dans l'appartement des femmes, ne doit point être entendu au dehors ; & de même, qu'elles ne doivent pas entendre ce qui se dit hors de leur appartement. On ne sçauroit trop admirer l'extrême délicatesse de nos Sages, & quelles précautions ils ont apportées, pour empêcher jusqu'aux plus petites communications entre les personnes de différent sexe.

Cependant on voit aujourd'hui des femmes & des filles aller librement aux Pagodes, & y brûler des parfums, monter dans des Barques couvertes, & se promener sur l'eau : les maris le sçavent, & comment peuvent-ils le permettre ? On en voit d'autres regarder au travers du treillis la comédie qui se joue dans la salle voisine, où l'on régale la compagnie. On rend ces treillis assez clairs, pour se laisser entrevoir. Il y en a même qui rrouvent le moyen de montrer leurs petits souliers, & d'examiner par les fentes du paravent, l'air & les manières des convives. On les entend babiller, & faire des éclats de rire. L'œil des Comédiens perce le treillis ; le cœur des convies y vole. Mais ce qu'il y a encore de moins tolérable, c'est que ces Comédies, où il ne s'agit que de représenter quelque belle action d'un sujet fidèle, d'un fils obéissant, d'un modèle de chasteté & d'équité, ne laissent pas d'être quelquefois mêlées d'intrigues amoureuses & de commerces criminels ; est-il rien de plus dangereux pour les personnes du sexe ; & les conséquences n'en sont-elles pas infiniment à craindre ?

* Expression
Chinoise.

L'éducation des jeunes filles doit être bien différente de celle des jeunes garçons. Il faut que ceux-ci apprennent les Livres anciens & nouveaux, pour se rendre capables de parvenir aux grades & aux dignitez. Mais pour ce qui est des personnes du sexe, les leçons qu'on doit leur donner, se réduisent à la vigilance, à l'économie, à l'union, à l'obéissance, au travail; voilà quelle doit être toute leur science. On ne peut mieux louer la vertu d'une femme, qu'en disant qu'elle n'est pas sçavante.

Il y a une espece de femmes qui parcourent les maisons, & vont de porte en porte, frappant un petit tambour jusqu'à ce qu'on les arrête: tantôt elles chantent des vers: tantôt elles récitent quelque histoire, qu'elles accompagnent de mines, & de gestes propres à divertir. Leur stile est simple & populaire; & il n'en coûte que quelques deniers pour les payer de leurs peines. Les femmes & les jeunes filles se plaisent infiniment à entendre ces chanteuses: on en voit souvent de différentes familles, qui se rassemblent dans la même maison où elles les appellent. On les laisse d'abord chanter dans la première cour hors de la salle: ensuite on les fait entrer. La scène commence par des récits, qui n'enseignent que la vertu. Insensiblement elles tombent sur la galanterie; elles racontent les malheurs de deux personnes qui s'aiment passionnément, sans pouvoir se le témoigner: on les écoute: on est attendri, on soupire, on pleure même quelquefois. Mais quel est enfin le dénouement de l'intrigue? Des libertez furtives, & des plaisirs

criminels. Quelles impressions funestes ce scandaleux amusement ne fait-il pas sur de jeunes cœurs? Comment l'accorder avec les enseignemens que nos anciens Sages nous ont laissés sur la demeure des personnes du sexe? Ils veulent que leurs oreilles n'entendent jamais de paroles tant soit peu contraires à la pudeur, & qu'aucun objet peu modeste ne se présente à leurs yeux. Voilà ce qui demande toute la vigilance d'un pere de famille.

Dès qu'un jeune garçon a atteint sa douzième année, l'entrée de l'appartement intérieur doit lui être défendue: de même une jeune fille à cet âge ne doit plus avoir la liberté de sortir de son appartement: qu'on ne dise point, ce sont encore des enfans, il n'y a rien à craindre. On ne se défie point de vieilles domestiques: elles vont & viennent par tout: cependant c'est par leur canal, que des mots secrets pénètrent jusques dans l'intérieur des maisons. De-là quel désordre!

Lorsque dans l'appartement des Dames on n'entend point chanter des lambeaux de comédie, ni contrefaire la voix des Comédiens; c'est signe qu'il y a de l'ordre & de la vertu. Si dans le tems que le mari est retiré avec sa femme, on n'entend point des éclats de rire; c'est une marque qu'ils se traitent avec respect. On ne doit pas souffrir que pendant la nuit, les domestiques errent par la maison sans lumière. Cette précaution est nécessaire, & pare à de grands inconvéniens: le Maître & la Maîtresse sont également intéressés à faire observer cet usage:



Des Maisons de Ville & de Campagne.

ON voit une infinité de gens qui sont tout occupez du soin de donner une bonne situation, & un aspect favorable à la sépulture de leurs Ancêtres, s'imaginant que le bonheur ou le malheur d'une famille dépend de cette situation & de cet aspect. Mais lorsqu'il s'agit de leur propre logement, ils ne s'informent point à quelle constellation il répond, ni si le corps de logis est dominé par l'élément du feu, ou par celui de l'eau; s'il doit être plus ou moins exhaussé; si la grande porte doit être sur une telle ligne, ou sur une autre, afin que les richesses ne s'écoulent pas de la maison; que la prospérité y entre, & que l'adversité ne s'y puisse pas glisser; c'est à quoi on ne donne nulle attention. Cependant ce sont ces maisons, où nous prenons notre repos, où nous passons le jour & la nuit, où les enfans naissent, où ils sont nourris & élevez. Nos propres maisons influent bien plus sûrement, & plus directement sur tout ce qui nous regarde, que la sépulture de nos Ancêtres.

On entend souvent parler de sortilèges, d'enchantemens, de maléfices, de diableries; & l'on prétend que ce sont les Charpentiers ou les Maçons, qui étant chagrinez sur leur travail, ou bien mal payez, de désespoir jettent des sorts sur les bâtimens qu'ils élevent. J'avouerais que j'ai été long-tems incrédule sur cet article: ma raison étoit qu'un honnête homme, qui ne voit rien en lui, qui puisse le faire rougir, attend uniquement du Ciel la prospérité & l'adversité. *Ho fou yeou tien.*

Cependant ce que j'ai vû chez une personne de ma connoissance, m'a un peu guéri de ce préjugé: après sa mort ses enfans & ses petits-fils s'acharnèrent si fort au jeu, qu'en peu de tems leur

bien fut dissipé. Comme on démolissoit une muraille, on y trouva une assiette avec certain nombre dedez, & une main d'homme faite de bois: & j'avois déjà ouï dire, que c'étoit ainsi qu'on jettoit les sorts. J'avois que cette découverte jointe aux malheurs & à la ruine de cette famille, me rendit un peu plus crédule. D'ailleurs je fais réflexion que dans le Code de nos Loix, il y a des peines imposées à ceux qui se mêlent de sortilèges; ce qui suppose qu'il y en a effectivement.

Ainsi donc quand on éleve de grands Bâtimens, qu'on entreprend une affaire importante, il faut bien se garder d'une épargne sordide, qui pourroit donner lieu à la canaille de jeter des sorts & des malédictions. C'est un Proverbe parmi le peuple, que le Diable entend les paroles concertées du pacte fait avec le Magicien; & que la charpente entend ce que le Charpentier prononce dans son indignation. Je sçai bien que de mille événemens qu'on attribue à ces maléfices, il ne s'en trouvera guères qu'un ou deux, où l'opération du Diable soit certaine. Cela doit suffire, pour ne pas s'exposer à ces malheurs.

Des vers peu honnêtes, des pièces de galanterie, des peintures immodestes, en un mot tout ce qui peut fallir l'imagination, ne doit jamais se trouver dans la maison d'un homme qui a de la probité & de la vertu. Car enfin si cela est exposé aux yeux des femmes & des enfans, comment osera-t-on leur prêcher l'honnêteté & la pudeur? Il en est de même que des armes & des remèdes violens, qu'on ne laisse point traîner dans une maison, & qu'on a soin d'enfermer sous la clef, de peur que les enfans n'y touchent, & ne se donnent la mort.

Ceux qui ont des biens à la campagne, songent sans cesse à arrondir leurs possessions. Le Proverbe dit que quand vous achèteriez la Chine dans toute son étendue, vous auriez encore des champs voisins des vôtres. Ainsi à quoi bon tant de soins pour s'agrandir, & faire de nouvelles acquisitions ? Les biens que vous laisserez à votre mort, passeront en d'autres mains : ces grandes acquisitions susciteront peut-être des ennemis à votre famille, qui ne cesseront de la persécuter. Si vous aviez moins accumulé de terres, vos enfans autoient vécu dans une douce médiocrité, & en autoient joui paisiblement.

Ceux qui acquèrent des terres, font voir qu'ils sont fort riches. Ceux qui les vendent, donnent une preuve de la décadence de leur maison : c'est le besoin qui les y force. Ce que je veux dire par là, c'est que vous ne devez point vous prévaloir du besoin où est celui qui vend la Terre, pour ne la pas payer ce qu'elle vaut. Il faut qu'un prix honnête le satisfasse. Croyez-vous perdre votre argent, en le donnant de la sorte ? Ce que vous acquérez, ne vaut-il pas ce que vous livrez ? N'est-ce pas comme si l'argent n'étoit pas sorti de vos mains ? Voici le sens de quelques vers, qui ne viennent pas mal-à-propos à ce que je dis. Ces montagnes verdoyantes, ces paysages charmans, ce sont d'autres familles maintenant ruinées, qui les ont possédées ; que ceux qui en jouissent actuellement ne s'en glorifient pas ; d'autres après eux en deviendront encore les maîtres.

On plante beaucoup d'arbres autour des maisons de campagne, soit qu'on s'imagine que ces arbres portent bonheur, soit qu'on n'ait en vûe que d'avoir une enceinte riante. Quand je vois un petit Village environné de bois qui ombragent de tous côtés les campagnes, je juge que les familles qui l'habitent sont à leur aise : mais si j'aperçois de gros arbres abbatûs de côté & d'autre, c'est une marque certaine de leur indi-

gence, & de leur pauvreté.

J'en dis autant des sépulchres que vos Ancêtres ont eu soin d'environner de mûriers, & d'arbres à suif. Si on vient à les couper, c'est une marque certaine, ou de l'extrême pauvreté des descendans, ou de leur avarice & de leur mauvais cœur. Comme dans chaque famille il y a des pauvres & des riches, ceux-ci doivent aider les autres, afin de prévenir une semblable faute, qui terniroit à jamais leur réputation.

L'acquisition des Terres est préférable à la grandeur & à la magnificence des Bâtimens. Qu'un logement ait sur le devant un ruisseau ou un étang, & sur le derrière un jardin : que la porte avec ses appartenances fasse le premier corps de logis : qu'en avançant on trouve une cour, & au fond la sale pour recevoir les visites : qu'on entre ensuite dans une troisième Cour, où soit l'appartement du Maître de la maison : qu'il suive une quatrième cour avec les Offices : que chacun de ces corps de logis ait quatre ou cinq chambres de plein-pied ; voilà tout ce qu'il faut pour les personnes les plus riches & les plus qualifiées.

Mais quand vous achetez une terre, ne craignez point de l'acheter à un plus haut prix qu'elle ne vaut, le surplus que vous donnez, est compensé par plus d'un avantage. Premièrement, vous assistez celui que la misère force à vendre sa terre : en second lieu vous lui ôtez l'envie de rentrer dans cette terre en vous remboursant, ou de demander en Justice une augmentation de prix. Enfin, si après votre mort, vos enfans viennent à déchoir de leur fortune, ils auront plus de peine à vendre une acquisition, dont on ne leur offrira qu'une partie de ce qu'elle aura coûté : car, comme dit le proverbe, la glace qui est fort épaisse, est plus long-tems à se fondre ; & les tuiles, qui sont épaisses & bien liées, sont plus difficilement emportées par l'orage.

De quelques règles de conduite auxquelles on ne fait pas assez d'attention.

IL y a des gens qui n'aiment que les vertus tranquilles, & qui écartent tout ce qui est pénible : pour justifier leur paresse, ils la couvrent du beau prétexte de soumission aux ordres du Ciel. Ignorent-ils que le Ciel leur ayant donné de l'esprit & des talens, il veut qu'ils les mettent en œuvre, & qu'ils le secondent, en faisant tout ce qui dépend de leurs soins & de leur vigilance ?

Je blâme également ces desirs inquiets de s'enrichir & de faire fortune. Jouissez paisiblement de la récompense que le Ciel a accordé à votre travail ; & ne portez pas plus loin vos vûes : Voici un proverbe assez connu, & dont vous devez vous appliquer le sens : que les voyageurs hâtent le pas, ou qu'ils aillent le train ordinaire, la journée étant fixée, ils n'ont que tant de chemin à faire. De même contentez-vous de la condition conforme aux talens que vous avez reçûs du Ciel.

Le Printems donne des fleurs, & l'Automne des fruits ; c'est-là l'ordre des saisons. De même la science ne s'acquiert que par le travail. Nos lumieres & nos connoissances se multiplient à proportion de nos efforts & de notre application. Une action passagere peut n'être pas remarquée : mais quand une passion est entacinée dans un cœur, il ne faut pas l'observer de bien près pour l'apercevoir.

Combien en voit-on qui ne cherchent rien moins que ce qu'ils paroissent chercher ! Ils auroient la passion qui les domine, quand même ils sçauroient ne devoir jamais obtenir ce qu'ils semblent poursuivre avec le plus d'ardeur.

Si un jeune homme va dans les Places, ou dans les lieux où l'on s'assemble en foule, comme, par exemple, au spec-

tacle des Lanternes, ou aux Comédies qui se donnent en public, il faut qu'il soit accompagné d'un ami sage, ou qu'il soit suivi d'un vieux Domestique : encore doit-il être très-attentif sur lui-même, & veiller à la garde de ses yeux, pour ne pas jeter inconsidérément des regards, qui seroient remarquez, & feroient naître des soupçons injurieux à sa réputation.

Un homme vain de son prétendu mérite, & qui recherche avec trop d'empressement l'estime des hommes, ne s'attirera que du mépris. Il faut pareillement éviter ces airs empressés, par lesquels on prétend marquer son affection à un ami, & encore plus l'usage des visites trop fréquentes : la familiarité fait naître le mépris : quand on se voit moins souvent, on se porte plus de respect, & les amitez durent plus long-tems.

Faite du bien, parce qu'on espere d'en recevoir, c'est une conduite qui finit d'ordinaire par des inimitiez. Si vous ne faites une bonne œuvre, que pour en instruire aussi-tôt le public, vous verrez vos défauts les plus secrets attaquez par la médifance.

Avoir beaucoup d'esprit, & négliger l'étude, sans songer à se rendre utile au public ; être dans une grande Place, & avoir l'autorité en main, sans soulager les miseres du Peuple, ni laisser aucun monument de son zèle pour le bien commun ; c'est contredire les vûes bienfaisantes du Ciel, qui ne vous a élevé que pour l'utilité publique.

Quand on est né dans une fortune médiocre, on ne s'occupe guères de grands projets : ainsi l'on est dans la disposition la plus propre à aimer l'étude. Quand on est né dans l'éclat & l'opulence, il coûte peu de répandre des bienfaits, & c'est

c'est le tems de secourir les malheureux. S'il se trouve des gens, qui, jusques dans l'indigence, conservent un désir sincère de secourir les misères d'autrui, ou qui, au milieu des richesses & des honneurs, s'appliquent sérieusement à l'étude de la sagesse, ce sont-là des âmes du premier ordre, & qu'on ne sauroit assez estimer.

On en voit parmi les heureux du siècle qui se plaisent à accorder des grâces; mais ils les accompagnent souvent de certains airs de fierté & de hauteur, qui choquent quiconque se voit obligé d'implorer leur protection. D'un autre côté la plupart de ceux qui se trouvent dans une fortune vile & abjecte, deviennent si timides & si réservés, qu'ils paroissent comme abîmés dans leurs disgrâces: ils sont inaccessibles & insociables. Double défaut à éviter.

Celui qui n'a pas essuyé de grandes traverses, ne connoît pas les douceurs d'une vie paisible. Celui qui n'a pas eu affaire avec des gens fâcheux & intéressés, n'estime pas assez le bonheur de vivre avec des amis fideles & complaisans. Celui qui ne s'est pas trouvé dans certains pas glissans, ignorera avec quelle adresse on doit s'en tirer.

Un homme qui a été éptouvé par des revers de fortune & par la malice de ses ennemis, sans y succomber, sort de ces sortes d'épreuves plein de courage & de confiance. Il lui arrive la même chose qu'à ceux qui mangent du fruit *Kan lan**, qui fait sentir son amertume & son âpreté, mais qui laisse dans la bouche un goût exquis, & une fraîcheur admirable.

Si l'occasion se présente de tirer un homme d'un danger, en lui tendant la main, ou de calmer des personnes en colère, ne perdez pas cette occasion de faire du bien: si cependant vous ne cherchez alors que votre intérêt, ne croyez pas agir en vrai sage, un homme du commun en fera autant.

Il dépend de moi de ne point donner lieu à la médisance, mais non pas d'em-

pêcher les médifans de parler. Si je marche la nuit dans les rues, j'ai beau me répondre que je n'ai nul mauvais dessein sur la maison de personne, les chiens ne laisseront pas d'aboyer contre moi.

Une passion dont on ne se délivre point, ressemble à un papillon qui voltige autour de la lampe, jusqu'à ce que la flamme l'ait brûlé.

Un voyageur prudent & avisé ne fréquente que les grandes routes: il ne cherche point, pour abrégér, des sentiers peu battus, lesquels le conduiroient ou à un précipice, ou dans des bois impénétrables, ou dans des gorges de Montagnes qui n'ont point d'issue: c'est le grand chemin qu'il faut tenir, le terme le trouve au bout.

Ceux qui subtilisent, & dont la finesse supplée à l'habileté, ne réussissent jamais: l'attachement à un petit intérêt cause souvent de grosses pertes. Faisons donc en sorte que notre candeur & notre droiture éclatent dans toutes nos entreprises.

Celui dont les démarches sont droites & sincères, s'il réussit, a la consolation de ne s'être pas fatigué en vaines recherches: s'il ne réussit pas, il a celle de n'avoir rien fait dont il doive se repentir.

Le laboureur qui aspire à une abondante récolte, ne jette point sa semence dans une terre inculc & au milieu des ronces. Si vous parlez en vûe d'obtenir une grâce, que vos paroles n'ayent rien que de doux & d'honnête. Si vous donnez des ordres que vous vouliez être observés, qu'ils ne soient pas trop sévères. Si vous voulez qu'un commerce de présens mutuels continué entre vous & vos amis, n'en faites pas de trop précieux.

Il arrive souvent que dans les Palais des Grands, le Maître est honnête, civil, & exempt de toute fierté; tandis que ses Domestiques ont des airs hautains & dédaigneux. Un sage, jaloux de sa réputation, ne doit aller chez eux que quand la nécessité l'y oblige: il vaut mieux

* Espèce d'olive.

qu'un Grand se plaigne de la rareté de vos visites, que de vous faire sentir qu'il en est fatigué.

Les enfans qui font paroître trop d'esprit, sont semblables à ces arbres, dont les fleurs sont doubles; elles ne laissent après elles aucun fruit.

Quand la fortune nous devient contraire, retirons-nous tout doucement, & ne croyons pas la rapprocher de nous par les mouvemens extraordinaires que nous nous donnons. S'obstiner à aller contre vent & marée, c'est presque toujours s'exposer au naufrage.

La vie est longue pour les uns, & courte pour les autres: qui peut savoir quelle sera la durée de la sienne? Anciennement, lorsqu'un homme avoit à passer une rivière un peu large, il régloit auparavant avec sa femme tout ce qui concernoit sa famille & ses biens. Ce trait renferme une grande leçon, on a voulu nous dire, que dès qu'on est arrivé au moyen âge de la vie, on doit à chaque instant songer à la mort.

Le sage ne dit point: rien ne presse de mettre ordre à mes affaires; en voici une en particulier qui est personnelle, & dont on ne doit pas se décharger sur autrui, c'est le choix de sa sépulture. Ce n'est pas que j'ajoute foy aux fables & aux rêveries du *Fong choui* (a): les richesses, les honneurs, & tout ce qui arrive aux hommes, est réglé par les ordres du Ciel. Il n'y a point d'autre cause de la félicité, comme il n'y a point de secret de parvenir aux dégrez, sans entrer dans la Salle des examens. Ainsi ce n'est point les contes fabuleux du *Fong choui*, qui me touchent: mais enfin en quittant le monde à la mort, j'y laisse mon corps, & il doit m'être cher. Convient-il de laisser à une veuve affligée, ou à un orphelin désolé, le soin de chercher un endroit propre à le conserver?

Presque tous ceux qui font un long voyage, se fournissent de différentes sortes d'armes, que peut-être ils ne savent

pas manier. On voit de jeunes Lettrez du Nord, d'un teint blanc, flûets, & délicats, passer dans les Provinces Méridionales, armez de sabres & de flèches, pour faire parade de bravoure. Ils ne savent pas que des gens sans armes, s'ils tombent entre les mains des voleurs, ne perdent que leur argent: comme on ne les craint pas, on n'a garde d'attenter à leur vie: trop de précaution l'expose.

Voyez ces vieux routiers de Marchands, lorsqu'ils sont en voyage, ils affectent de porter des habits simples: ils n'ont presque point d'argent dans leur bourse: ils ne s'avisent point de faire de grandes journées: ils logent dans les Hôtelleries ordinaires. S'ils voyagent par eau, ils examinent le caractère des Maîtres de Barque, auxquels ils se fient: ils écartent d'eux les personnes débauchées: ils s'interdisent le jeu: ils sont sobres, sur-tout pour le vin, & réglez pour le sommeil; aussi est-il rare qu'il leur arrive le moindre accident.

Dès l'enfance jusqu'à la vieillesse, le cœur de l'homme, de quelque condition & de quelque caractère qu'on l'imagine, n'est jamais exempt de crainte: on craint le juste *Tien*, on craint les esprits, on craint un père & une mère, on craint un maître, on craint les Loix, on craint le Prince, on craint les dérèglemens des saisons, on craint des mauvaises affaires; toute la vie se passe ainsi dans la crainte.

Aimer la propreté & l'artangement, rien de plus louable & de plus digne d'un honnête homme: mais porter l'un & l'autre jusqu'à l'excès, c'est une vraye folie. On trouve des gens, qui dans le tems même qui leur survient une affaire importante, prennent froidement un miroir pour s'y considérer, ou se mettent à frotter un vase de parfums, ou bien à secouïer doucement la poussière de leurs habits. Enfin ils seront précéder cent occupations frivoles à l'affaire

(a) Par ce mot les Chinois entendent l'exposition d'une sépulture, ou d'une maison.

dont ils devroient uniquement s'occuper. Ils s'attirent d'ordinaire l'indignation de tous ceux qui sont témoins de leur lenteur. Excès d'arrangement pardonnable à des gens d'une vie unie & défoccupée, mais qui n'est pas supportable dans un homme dévoué par ses emplois à l'utilité publique.

Si lorsque vous êtes prêt d'intenter un procès, vous songiez à tout ce que la partie adverse ne manquera pas de dire à votre deshonneur, vous jetteriez

sur le champ au feu tous vos papiers.

Vivre sans s'embarrasser de mille soins inutiles, c'est le moyen d'être heureux ; être heureux dans sa condition, c'est le moyen de jouir d'une longue vie. L'un perd par trop d'activité, ce qu'un autre gagne en se possédant lui-même.

Le secret est l'ame des grandes entreprises. Un ancien traçoit la minute d'un projet sur les cendres, afin qu'il ne restât aucun vestige de ce qu'il avoit écrit.

Sur les Discours qui se tiennent en notre présence.

NE vous attachez point aux discours des gens du commun : ils ne font d'aucune utilité ; mais écoutez avec attention les Sages, vous aurez toujours de quoi profiter. Pour ce qui est de nous autres Lettrez, il ne doit rien nous échapper de vain & de frivole. Il faut qu'on ne trouve pas plus à changer à nos entretiens, qu'à ce qui se grave sur le marbre. Que les maximes du peuple passent avec la même vitesse vos oreilles, qu'un oiseau qui fend les airs, & qui ne laisse après lui aucune trace.

Trois sortes de discours qu'il ne faut point entendre ; ceux où l'on parle de galanterie & d'attachemens illicites ; tels sont ceux d'une femme qui a oublié ce qui fait la gloire de son sexe : ceux où l'on propose un avantage qu'on ne peut obtenir que par une injustice, tels sont les discours du peuple : ceux qui partent d'un cœur double & d'une bouche peu sincère. Tels sont les discours des mathonnêtes gens.

Celui qui d'abord, & presque avant que de m'entendre, est de mon sentiment, & s'empresse à me le témoigner ; je dois le regarder comme un homme très-dangereux, & dont la compagnie est à éviter.

Si je me trouve dans un cercle, où il

y ait de ces gens qui se plaisent à lancer contre les autres des traits malins & empoisonnez, je dois me tenir sur la réserve, & dans le silence. C'est une instruction muette, qui ne laisse pas d'être éloquente.

Il ne faut qu'entendre parler un homme, pour connoître quelle est sa passion dominante. Celui qui aime le plaisir, n'ouvre la bouche que pour parler des charmes & des agrémens du sexe. Un joueur fera tomber le discours sur les adresses du jeu ; un Marchand avide de gain, ne sçait vous entretenir que de son commerce, & du profit qu'il en retire.

Si l'on parle de moi, & que je sente qu'on ait raison, je songe à me corriger. Mais si en rentrant en moi-même, je ne vois rien de quoi je puisse rougir, j'écoute la médifance, & n'y fais plus d'attention. Les Anciens ont sagement dit que le moyen d'imposer silence aux médifans, c'est de ne jamais avoir d'éclaircissement avec eux. Plus vous marquerez de vivacité, plus ils auront d'ardeur à soutenir ce qu'ils ont témérairement avancé.

Les personnes riches & les Magistrats ne doivent faire nulle attention aux rapports de leurs Domestiques & des Huif-

fiers de Justice. Ceux qui sont d'une condition médiocre ne doivent pas de même ajouter foi aux discours de leurs femmes; la pénétration de celles-ci est ordinairement bornée, & les vûes des autres sont communément intéressées: ce seroit s'exposer à des démarches dangereuses.

Si j'apprens qu'on trouve à redire à ma conduite, j'examinerai soigneusement toutes mes actions, sans m'inquiéter pour sçavoir quel est celui qui me blâme. Les avis donnez sans dessein, & comme par hazard, sont d'ordinaire bien fondez. Les personnes d'un rang distingué, ont des défauts dont elles ne s'aperçoivent pas, & que le même peuple sçait bien remarquer. Le sage Empereur Chou alloit secrètement écouter ce que

ses sujets disoient de lui, & il en profitoit.

Celui qui donne légèrement sa parole, est sujet à y manquer. Il vaut mieux ne pas faire de promesses, que de ne pas tenir celles qu'on a faites.

Je dois être en garde contre ceux qui ayant connu mes penchans & mes aversions, s'avisent de me donner des conseils. Si je les suis, il m'en coûtera ma fortune, & peut-être ma réputation.

On prête aisément l'oreille à la flatterie: songez que tout flatteur a l'ame basse & intéressée. On n'écoute pas volontiers une juste réprimande. Sçachez que celui qui ose la faire, est un véritablement honnête homme, qui veut sincèrement votre bien; c'est lui qu'il faut écouter.

De l'attention qu'on doit avoir à ses propres Discours.

IL est un caractère de gens hardis jusqu'à la brutalité, qui ne ménagent personne, qui diront en face à un honnête homme ce qu'il y a de plus capable de le chagriner, qui releveront la turpitude des familles, & les désordres les plus cachez des personnes du sexe: ces gens-là sont d'ordinaire une fin tragique. Ces langues malignes & piquantes apprendroient à parler avec plus de réserve, si leurs yeux venant à se défilier, apercevoient les esprits qui sont les témoins, & qui deviendront les vengeurs de ces excès.

Un homme simple, un ignorant, parle avec emphase des Pagodes, & des pratiques introduites par les fausses sectes: il insinue de ses idées tout un Village: laissez-le dire, & contentez-vous de ne le point écouter. Si vous entrepreniez de le désabuser, vous n'y gagneriez que des outrages.

Quand un homme est capable de réflexion, & qu'il lui est échappé quelque

parole indiscrete, contentez-vous de lui faire sentir que vous ne l'approuvez pas. Cela suffit, afin qu'il rentre en lui-même, qu'il se reproche sa faute, & qu'il s'en corrige. Que s'il est homme à n'en pas rougir lorsqu'il y réfléchira, tout ce que vous pourriez lui dire, seroit inutile.

Certaines façons de parler proverbiales ne sont bonnes que dans la bouche du peuple. Des discours fardez & trop étudiez ne sont propres que de ceux qui croient se rendre agréables par leurs minauderies: l'ensûire des paroles & les grands mots doivent se réserver pour le Théâtre. Si un Philosophe donne dans ces défauts, ç'en est fait de sa réputation.

Un festin, une partie de divertissement n'est ni le tems, ni le lieu de proposer des questions embarrassantes & subtiles, ni de parler d'érudition, & de faire le sçavant. Un homme de ce caractère se rend insupportable, & se fait éviter de toutes les personnes sensées.

La raillerie est la maladie des gens vains & superbes, & leur attire infailliblement quelque mauvaise affaire. De même un grand parleur ne manque presque jamais d'ennemis. L'homme sensé parle peu, & écoute beaucoup. Le sage *Yen* a très-bien dit, que quand vous auriez toutes les connoissances imaginables, vous n'en devez pas être moins lent à ouvrir la bouche, & à parler.

Cacher les défauts des autres, & publier leurs vertus, c'est le caractère d'un honnête homme, & le moyen de se rendre aimable à tout le monde.

Si vous êtes dans l'affliction, n'allez pas fatiguer tous ceux que vous voyez du récit de vos malheurs. Quoique par un air triste & compâtissant on semble prendre part à vos peines, le plus souvent l'histoire ennuyeuse que vous en faites, impatiente intérieurement ceux qui vous écoutent : quel avantage trouvez-vous donc à les entretenir de vos disgrâces ? En êtes-vous moins malheureux ? Traiter l'ami en ami, & l'ennemi en ennemi, maxime d'un homme sans religion. Il n'y a point de gens de bien au monde, maxime d'un homme sans vertu.

La fierté ne sied à personne ; mais elle révolte & indigné tout le monde, lorsqu'elle se trouve dans un homme qui s'est élevé de la poussière, & qui dans cette élévation oubliant l'obscurité de sa naissance, ne présente à ceux qui l'abordent, qu'une mine & des manières hautes & impérieuses.

Quand vous êtes tenté de parler des défauts d'autrui, il faudroit auparavant jeter un coup d'œil sur votre propre conduite.

Celui qui n'est pas dans les Charges, n'imaginera jamais combien il est difficile de gouverner les peuples : celui qui n'a pas d'enfants, ne saura point jusqu'où vont les soins, & la sollicitude d'un père & d'une mère : jugez du reste par ces deux exemples, & convenez avec moi qu'il ne faut pas parler légèrement des devoirs, qu'on n'a pas été dans l'occasion de remplir.

Tome III.

Intimes amis tant qu'on voudra, il ne faut pas pour cela se découvrir tout ce qu'on a dans l'ame, ni révéler les choses les plus secrètes : car enfin l'homme étant aussi inconstant qu'il l'est, l'amitié peut se refroidir, & alors on sera tenté d'abuser contre vous des connoissances qu'on tient de vous. Des amis ne doivent pas non plus dans un moment de chagrin se reprocher des vérités d'une manière trop sèche ; la colère s'apaise ; on réfléchit sur ce qu'on a dit, & l'on a de la confusion de s'être échappé de la sorte.

Dans le moment que la colère s'empare d'un homme, qui est prêt de décharger son cœur contre celui qui l'a offensé, ne vous opposez pas brusquement à ses faillies : vous ne feriez qu'irriter sa passion ; mais attendez que son feu se soit un peu rallenti, alors insinuez-vous adroitement dans son esprit, prenez-le en particulier, & par des remontrances douces & charitables, aidez-le à se reconnoître, & à réformer lui-même son cœur. C'est ainsi qu'on réussit à corriger les hommes de leurs défauts.

Celui qui souffre la pauvreté sans murmurer, l'adversité sans se chagriner, les calomnies sans disputer, les importunités sans s'impatienter ; en un mot, un homme qui est le maître de son cœur & de sa langue, c'est ce que j'appelle un homme de mérite, & qui est né pour les plus grandes entreprises.

C'est dans un festin, ou un voyage, qu'il échappe souvent des paroles indiscrètes. Quand un mot est une fois parti, un char attelé de quatre chevaux ne l'atteindroit pas : jugez de-là combien l'on doit veiller sur ses paroles.

Sçavoir égayer la conversation sans hasarder certaines plaisanteries, c'est un talent qui a son prix, quoique Confucius ait dit qu'après un entretien libre & enjoué, il n'est pas aisé de prendre un air grave & modeste. Le mal est qu'on passe de l'enjouement à la plaisanterie, de la plaisanterie à la raillerie, & de la raillerie

T t

à la satire. Si ces petits jeux d'esprit finissent presque toujours par des inimitiez, à quoi sont-ils bons?

On se trouve à un festin ou dans une assemblée; ceux qui y sont avec vous, ne sont ni d'un même rang; ni d'un même caractère. Il y en aura dont les manières ont quelque chose d'irrégulier, ou qui ont quelque difformité dans le visage & dans la taille. Il s'en trouvera d'autres, qui bien que d'une naissance obscure, se sont élevés aux grands emplois, ou qui ayant été dans la splendeur & l'opulence, sont déchus de cet état. C'est dans ces occasions qu'il faut être très-réservé à étudier toutes ses paroles, pour ne rien dire qui puisse choquer personne.

Si par quelque réflexion peu mesurée qui vous échappe faute d'attention, vous offensez quelqu'un des présens, outre l'incivilité grossière où vous tombez, vous faites un ennemi irréconciliable. Convient-il de parler d'intégrité devant une personne qui est connue pour avoir rendu sa probité suspecte, ou de droiture devant un homme qui passe pour avoir l'esprit faux & dissimulé?

La raillerie est un vice, que n'évitent guères ceux qui se picquent de bel esprit, ou bien qui par orgueil & par esprit de domination croient avoir sur les autres une supériorité de mérite.

Ces gens-là se broüillent d'ordinaire avec leurs meilleurs amis, & jettent le trouble dans les familles les plus tranquilles, par l'indiscrétion de leur mauvaise plaisanterie.

J'ai ouï dire qu'un jeune homme avoit acheté une fort belle ceinture: il rencontre un de ses amis: celui-ci ayant considéré cette nouvelle emplette, croit reconnoître l'ouvrage de sa sœur: il demande d'où il a eu cette ceinture. L'autre qui aimoit à plaisanter: c'est un présent, dit-il, de Mademoiselle votre sœur: il ne lui en fallut pas davantage pour lui faire naître des soupçons défavorables à l'honneur de sa sœur; & ne doutant point qu'il n'y eût-là quelque intrigue, à peine fut-il de retour dans sa maison, qu'il éclata en invectives, & s'abandonna à tous les transports de colère que nul le raison ne put appaiser. Sa sœur en conçut tant de chagrin qu'elle en mourut. L'on apprit dans la suite que la ceinture avoit été dérobée dans la maison par une vieille femme du voisinage, qui l'avoit vendue à la première boutique. Ce seul exemple fait connoître quelles sont les suites funestes d'une mauvaise plaisanterie. Le Proverbe dit: Gardez-vous de débiter des fables en présence d'un homme simple & crédule; il les prendroit pour des vérités.

Sur les Devoirs de la vie privée.

IL n'y a point de mal à cela pour *ouei kouo*. Ces trois caractères, combien de fois n'ont-ils pas éteint les lumières de la raison, dans ceux-là mêmes qui se picquoient de droiture! Il n'y a pas moyen de faire autrement, *mo nai ho*; ces trois lettres, combien de brèches n'ont-elles pas faites à la réputation des Sages?

Celui qui fier de son rang & de son pouvoir, ou qui étant enflé de sa science, est plein de mépris pour les autres, ressemble fort à un homme, qui placé

sur un brillant monceau de glace, s'applaudit de son élévation: lorsqu'il y pense le moins, le Soleil darde ses rayons, la glace se fond, & notre homme si satisfait rombe dans un ras de bouë.

Vous ne songez qu'à vous avancer: mais faites la réflexion suivante. Ne perdrai-je point d'un côté pendant que je veux gagner de l'autre? Creuser à l'Est pour remplir un vuide qui est à l'Ouest, c'est se donner une peine bien inutile.

Vous êtes déchû d'un degré du rang

où vous étiez élevé : dites-vous à vous-même : eh bien, je vivrai avec moins de délicatesse & de splendeur ; mais je vivrai plus tranquillement. Etes-vous hors du fracas des affaires ? travaillez à votre perfection, & réglez vos vûes & vos desirs. Etes-vous en place ? Examinez souvent votre conduite, mais sur-tout observez vos paroles ?

Recevoir un outrage, & le recevoir sans se plaindre, parce qu'on appréhende le pouvoir de celui qui le fait ; ce n'est pas là la vertu de patience : mais souffrir un mépris de celui dont on n'a rien à craindre ; c'est ce que j'appelle être véritablement patient.

Le Ciel a produit les différentes sortes de grains pour la nourriture de l'homme : si l'on en use avec trop de réserve, l'on souffre la faim ; si on n'en prend point du tout, on n'est pas long-tems en vie. Il faut donc user de ces biens : mais est-il permis de les dissiper, comme font la plupart des riches, qui ne daignent pas veiller sur leurs Domestiques, lesquels en font un prodigieux dégât ? Combien a-t-on vû de ces dissipateurs punis par les plus terribles fléaux, par les inondations, par les incendies, souvent même frappez de la foudre, pour avoir par cette négligence irrité la colère du *Tien* ! *Tcho fan tien nou.*

Ces grains qu'on dissipe de la sorte, font durant trois saisons de l'année le fruit des rudes travaux des Laboureurs. Voyez leurs pieds & leurs mains pleines de calus, & jugez de leur fatigue. Qui est celui-là, disoient nos peres, qui pense que tous les grains de ris qu'on lui sert dans un plat, ont été arrosés des sueurs de l'infatigable Laboureur ?

Les cinq parties nobles de l'homme sont au-dedans du corps : on connoît qu'elles sont attaquées par la couleur du visage, & en râtant le poulx. De même en entrant dans la salle d'une maison, vous jugerez aisément par les dehors de ce qui se passe dans l'intérieur. Si le bon vieillard accourt lui-même pour vous re-

cevoir, c'est signe que ses enfans n'ont ni naturel ni éducation. Voulez-vous juger si la maîtresse du logis est laborieuse & économe ? Voyez de quelle manière les enfans sont entretenus.

Dans le monde il y a différentes professions qu'on peut embrasser ; il y en a de bonnes, il y en a de dangereuses, & de mauvaises. Si vous choisissiez les premières, votre cœur se maintiendra dans la vertu : si vous vous engagez dans les deux autres, il se pervertira. Ce premier choix est important pour toute la suite de la vie.

Un projet de plus que l'on forme, c'est une infinité de soins de plus, auxquels on se livre. Un homme qui a fait fortune, se propose de goûter les plaisirs qu'elle lui offre : il songe à bâtir, à avoir des Jardins & des lieux de plaisance, à entendre des concerts, & à mener une vie voluptueuse. Qu'il seroit bien plus heureux, s'il sçavoit se borner !

Est-ce se conduire en homme raisonnable, que de vouloir passer une petite partie de la vie dans des joyes excessives, & le reste de ses jours dans la tristesse & le chagrin ? Ce peu de beaux jours étant une fois écoulés, on ne voit plus ce vilage épanouï comme autrefois : on ne voit qu'une mine résignée, des sourcils froncés, & un front ridé : on paroît tout-à-coup comme un arbre devenu sec & stérile.

Pourquoi vouloir s'enfoncer dans une forêt de colonnes & de charpente, & s'enfermer dans de vastes enceintes de murailles où il y auroit de quoi s'égarer ? Pourquoi faire venir des Provinces éloignées du marbre, des arbres, & des fleurs extraordinaires, afin d'embellir un lieu, qui est moins pour votre usage, que pour régaler vos amis.

Vous aimez la Musique ; un concert d'instrumens & de voix vous charme. Je ne blâme point que dans un Cabinet, à la vûe d'un beau parterre, ou bien la nuit pendant un beau clair de Lune, vous entendiez une belle voix, ou que

vous récitiez des vers en rouchant d'un instrument ; c'est un plaisir honnête : mais faut-il le pousser jusqu'à entretenir chez soi une troupe entiere de Comédiens , de Musiciens , de joüeurs d'instrumens , & se ruiner en ces folles dépenses ? Ces sortes de dissipateurs trouvent la fin de leurs beaux jours long-tems avant la fin de leur vie.

On voit une sorte de gens qui sont follement passionnez pour les antiques, ils ne plaignent point la dépense, pourvû que leur Cabiner soit bien fourni d'inscriptions , de peintures , de cassolles de bronze , de vases de porcelaine , & de mille autres bijoux qui ayent été travaillez dans les siècles les plus reculz ; c'est-là ce que j'appelle une vraye maladie d'esprit.

Dans cet amas , combien de pièces fausses & contrefaites, mais je veux qu'elles soient véritables ; dites-moi, ces vases de bronze , qu'ont-ils de plus particulier que les modernes ? Ont-ils la vertu de s'échauffer sans charbon , & d'embaumer une chambre , sans qu'on y jette des bois de senteur ? L'argent que vous dépensez à ces vaines curiositez , ne seroit-il pas mieux employé à l'entretien de votre famille ? N'y auroit-il pas cent bonnes œuvres à faire , qui sont préférables à ces amusemens ? Ce mot des anciens est solide. Vous ne faites, dites-vous , de tort à personne ; mais n'en faites-vous pas un grand au public, en tenant caché dans votre Cabinet des choses d'un si grand prix ?

On doit combattre les abus & les fautes maximes. Si cependant un sot s'avise de dogmatiser , pourvû que ses discours n'intéressent ni l'honneur ni la justice , je le laisserai dire sans m'amuser à le relever. Mais si l'on attaque les grands devoirs de la vie civile, puis-je alors me taire ? Par exemple , puis-je voir sans indignation un fils de famille faire le jour de sa naissance un fracas prodigieux dans sa maison , mettre tout en rumeur dans un quartier , s'attirer des visites & des

complimens de tous côtez , donner des repas splendides , des Concerts , des Comédies , orner de pièces de foye les porres & les salles de sa maison ? Cet appareil , dit-on , se fait pour attirer le bonheur , & écarter les malheurs ; on voudroit , ce semble , que cette fête égalât en durée le Ciel : il ne voit pas que c'est une fête d'un jour : si son cœur conservoit cet amour tendre , qu'un fils doit à ses parens , ne devoit-il pas se souvenir , qu'à ce jour-là même , sa mere souffrir de cuisantes douleurs en le mettant au monde ? Est-ce-là un sujet de réjoüissances ? Je blâme fort un pareil abus.

J'ai vû bien des fois certaines gens, qui ayant perdu ou égaré quelque chose , entroient dans une colere si violente , qu'ils brisoient les premiers meubles , qui leur tomboient sous la main. Si une pareille bizarrerie n'est pas l'effet d'un esprit troublé , c'est du moins l'action d'un barbare nourri dans les forêts : un honnête homme peut-il se livrer à ces transports ? Quand on sent que le feu monre ainsi à la tête , il faut être doublement sur ses gardes ; & il seroit bon dans ces sortes de saillies , de rappeler à sa mémoire quelque maxime de nos sages , & de s'y conformer.

Ce qu'un homme avance sur un sujet , est raisonnable , & ce que j'ai pensé , se trouve ne l'être pas , je lui cede : ce que j'ai pensé est juste , & ce qu'il soutient ne l'est pas , je le supporte.

Celui qui à chaque instant songe qu'il peut mourir , sera au moment de sa mort exempt de crainte & de trouble. Celui qui à chaque moment ne songe qu'à prolonger sa vie , vivra plus malheureux & plus inquiet.

Un homme de ma connoissance vient à mourir ; il faut , selon la coutume , que j'en témoigne de la douleur ; d'autres suivent mon exemple , & tout le voisinage est en pleurs : pour moi , quand je mourrai , je consens que les autres rient ; car je crois que j'en rirai moi-même,

même, me voyant délivré des misères de la vie.

Un pauvre qui vit en honnête homme, sans faire de bassesses, ni se laisser abattre par l'indigence, donne une preuve certaine de la grandeur de son ame. Un riche qui fait un bon usage de ses richesses, & qui n'en est pas l'esclave, fait connoître la supériorité de son génie.

Lorsque dans une chambre à côté de la table, je vois beaucoup de Livres, des Cartouches remplis de belles sentences & de leçons de morale, je connois la sa-

gesse & les nobles inclinations de celui qui y loge.

L'envie me prend de sçavoir quel sera mon sort : c'est mon cœur & ses inclinations que je dois consulter : pour quoi aller chercher de ces gens qui tirent l'horoscope, ou qui disent la bonne fortune ? C'est à moi à me la dire, c'est à moi à me la faire.

Conduire sa famille avec un peu de sévérité raisonnable, c'est le moyen d'y maintenir la paix. Dissimuler les fautes de ses voisins, c'est le grand secret pour vivre avec eux de bonne intelligence.

Sur la lecture des Livres.

LA fin qu'on doit se proposer dans la lecture des Livres, c'est de perfectionner sa raison ; quand l'esprit est éclairé, le cœur a un guide sûr : on est en état de démêler le vrai d'avec le faux, & de faire le discernement du bien & du mal. Si l'on se trouve dans des conjonctures délicates & difficiles, on se porte aisément au parti que la raison approuve : si le succès ne répond pas à nos soins, on ne rougit point du parti qu'on a pris.

Il ne s'agit pas de beaucoup lire ; mais d'être réglé dans ses lectures, & de ne les pas interrompre pendant un tems considérable. Il y en a qui travaillent (a) tout un jour avec une extrême application, & qui prennent dix jours de repos. Ce n'est pas le moyen de devenir habile.

En apprenant tous les jours deux cens caractères, & en retenant leur signification, au bout de six ans on sçauroit tout ce qu'il y a de caractères dans les cinq Livres, sur lesquels on peut être examiné ; est-ce-là la peine de se rebuter du travail ? Autrefois on examinoit les Lettres sur trente Livres différens.

Les anciens ont dit : on n'ouvre point un Livre, qu'on n'en retire quelque utilité : je dis après eux que tout Livre peut servir à me rendre plus habile ; j'en excepte les Romans, ils me révoltent. Ce sont de dangereuses fictions, dont l'amour est la passion dominante. Les traits les plus deshonnêtes y passent pour des tours d'esprit ; les confidences, les libertez criminelles y sont données pour des manieres aisées & galantes ; les rendez-vous secrets, le crime même y est exposé d'une maniere à inspirer la plus forte passion. Il y auroit du danger pour des gens d'âge & d'une probité à toute épreuve. Que ne doivent donc pas craindre de jeunes gens, dont la raison est encore foible, & dont le cœur est si facile à s'émouvoir ? pourrout-ils avaler ce poison sans en recevoir des atteintes mortelles ?

Sçavoir se glisser par une issue secrète, sauter adroitement un mur ; ce sont des faits qu'on trouve joliment placez, & qui enchantent un jeune cœur. A la vérité l'intrigue se dénoie par le mariage qui se conclut du consentement des parens, & selon les Rits prescrits. Mais

(a) L'expression Chinoise, est un jour chaud comme braise, & dix jours froids comme glace.

parce que dans le corps de l'ouvrage il y a bien des endroits qui choquent les bonnes mœurs, qui renversent les loüables coutumes, qui violent les Loix, & détruisent les devoirs essentiels de l'homme ; la vertu se trouve exposée aux attaques les plus dangereuses.

Mais, dira-t-on, dans ces Histoires Romanesques, l'Auteur ne se propose autre chose que de représenter le vice puni, & la vertu récompensée. Je le veux : mais le grand nombre des lecteurs remarque-t-il ces châtimens & ces récompenses ? Leur esprit n'est-il pas entraîné ailleurs ? Peut-on croire que l'art employé par l'Auteur pour inspirer l'amour de la vertu, l'emportera sur cette foule de pensées, qui induisent au libertinage ? Afin de

traiter ce sujet de telle sorte, que ce qui précède la leçon morale, ne soit précisément qu'un ingénieux artifice ; pour la faire recevoir d'une manière plus agréable, il faudroit un sage du premier ordre ; & dans notre siècle où trouver des Sçavans de cette haute vertu ?

Ce que je souhaiterois donc, c'est que ceux qui sont chargés de veiller à la réforme des mœurs, employassent leur autorité à supprimer tous ces Livres capables de corrompre la jeunesse, & qu'on ne mît entre ses mains que nos Livres d'Histoire ; ce seroit-là le moyen de bannir la corruption du siècle, de rappeler l'ancienne probité, & de rendre au gouvernement son premier lustre.

♦♦♦♦♦
De la maniere de se conduire dans l'usage du monde.

SIL arrive un revers de fortune, il faut tenir son ame dans une assiette aussi calme & aussi tranquille qu'elle étoit auparavant : un Philosophe, qui n'a pas acquis cet art de se posséder, quel avantage a-t-il sur ceux qui n'ont pas étudié ?

Un vieillard sans vertu, un pauvre sans ressource, ce sont-là deux sortes d'hommes, avec qui il ne faut être ni en commerce, ni en différend.

Celui qui se mêle peu des affaires qui ne le regardent pas, s'épargnera bien des inquiétudes : celui qui tient rarement de vains discours, évitera beaucoup de fautes.

Je vois un homme, qui est prêt de faire une mauvaise action, je dois faire mes efforts pour l'en détourner : si j'y manque, ou si je n'agis que foiblement, & qu'il suive son mauvais dessein, je participe au mal qu'il fait.

L'eau trop claire est sans poisson, l'homme trop clair-voyant vit sans société.

Il n'appartient qu'à un génie élevé

de sçavoir tirer du service des ames basses. De même il faut avoir beaucoup de vertu pour vivre avec des gens qui en ont peu.

Quand il s'agit de vertu, je dois jeter les yeux sur ceux qui en ont plus que moi : la confusion que j'en recevrai, m'excitera à les imiter. Quand il s'agit de fortune, je dois considérer ceux qui l'ont moins avantageuse que moi : par-là je serai moins porté à murmurer & à me plaindre de mon sort.

Il ne faut pas se roidir contre ces personnes, qui abusant de leur autorité & de la dépendance où l'on est à leur égard, prennent avec vous des airs fiers & impérieux ; ce qu'il y a à faire, c'est d'éviter tout rapport avec eux, & de s'en tenir le plus éloigné qu'il est possible.

Dans la vie, quand il n'arrive aucun contre-tems, il faut se dire deux fois : combien de tems ce calme durera-t-il ?

Lorsque je rencontre un homme qui vient d'avoir quelque succès, je dois faire paroître de la joye. Si j'en trouve un autre qui n'a pas réussi dans une en-

treprise, je dois marquer de la tristesse & de la compassion.

N'exigez pas des personnes avancées en âge des honnêtetés qui puissent les fatiguer; ni des gens peu à leur aise, des services où il faille faire de la dépense. Que les défauts d'autrui demeurent dans votre cœur, sans sortir de votre bouche.

Dans toutes les affaires grandes ou petites, la raison doit présider. Cependant lorsque j'ai la raison de mon côté, si j'ai à traiter ou avec des gens grossiers qui ne la discernent point, ou avec des opiniâtres qui ne craignent point de la contredire, ou avec des gens malins, & déterminez à ne la pas suivre, il est de la sagesse de temporiser. S'il s'agit d'un petit intérêt, cédez, & dissimulez.

S'il s'agit d'une chose importante, portez-là aux parens & aux amis de votre partie. Enfin prenez pour arbitres les sages du lieu où vous êtes, & proposez-leur votre différend de bonne foi, & sans user de détours; on sera forcé de se rendre à la raison, & vous demeurerez victorieux.

Que si content d'avoir le bon droit, vous éclatez en reproches, vous voulez l'emporter de hauteur, les gens grossiers ne seront point instruits, les opiniâtres ne se rendront jamais, les fourbes deviendront encore plus rusez, & enfin vous cesserez d'avoir raison: d'une bonne cause vous en aurez fait une mauvaise.

Vouloir l'emporter sur les autres, & avoir le dessus, c'est le génie de l'homme: cependant il ne fut jamais permis de sacrifier la justice à l'intérêt. Souvent un point d'honneur attire des malheurs très-réels. Il est assez ordinaire qu'un homme pour un pied de terre qu'il prétend lui avoir été usurpé, vende plusieurs dixaines d'arpens qu'il consume en frais de procédures.

Un mot qui aura échappé, nous transporte de colère. De-là naissent des inimitiez éternelles, qui remplissent les fa-

milles de sang & de carnage. Si on avoit sçu se posséder, si l'on avoit daigné recevoir un éclaircissement, & écouter des amis communs qui proposoient un accommodement; que d'inquiétudes calmées! que de maux évitez!

Si de nombreuses familles veulent vivre paisiblement ensemble, il ne suffit pas qu'elles entretiennent une grande conformité de sentimens & d'inclinations; il faut encore qu'elles évitent la trop grande familiarité, & que chacun y garde le rang que lui donnent son âge & sa condition.

Le Proverbe dit: Traverser un homme dans son commerce, c'est comme si l'on donnoit la mort à ses parens: cette expression, toute forte qu'elle est, se trouve véritable, & convient également à ceux qui traversent un mariage, un contrat de société, & généralement tout achat & toute vente. L'exemple suivant justifiera ce que j'avance.

Un pauvre homme, qui ne sçavoit comment passer la fête du nouvel an, sortit de sa maison vers le soir du dernier jour de l'année, cherchant à vendre une cuvette de terre, qui étoit tout son bien. Il rencontra sur la Place deux personnes: l'un d'eux lui en offre un prix raisonnable: l'autre l'empêche de conclure le marché. Ce pauvre homme qui croyoit déjà tenir son argent, fut si frappé de voir le marché rompu, qu'il fait un faux pas; le vase lui tombe des mains, & se brise; le voilà au désespoir.

A peine eût-il repris ses sens, qu'il court après celui qui avoit fait rompre le marché: il l'atteint à la porte de sa maison, & là il fait grand bruit. En se retirant, il aperçoit dans le voisinage des habits exposés au soleil pour sécher: il les dérobe, les va vendre, & achete de quoi s'égayer un peu lui & sa femme.

Dès ce jour-là il prit goût à ces petits larcins: des petits, il passa à de plus grands, & devint en peu de tems un insigne voleur; enfin il tomba entre les mains de la Justice. Dans son Interrogatoire il accuse com-

me Chef & Receleur de Voleurs celui qui avoit empêché qu'on n'achetât son vase de terre. Comme il persévéra dans sa déposition, on saisit celui qu'il avoit désigné ; & ils furent condamnés l'un & l'autre à la mort, sans avoir pû être confrontés qu'une seule fois.

Le voleur étant arrivé au lieu du supplice, & jettant un regard affreux sur son compagnon ; me reconnois-tu, lui dit-il à l'oreille ? je suis celui que tu empêchas telle année de vendre un vase de terre : tu me réduis pour lors au désespoir, & j'ai appris à voler : comme tu es la cause de mon malheur, il est juste que tu le partages avec moi.

Le commun des hommes donne beaucoup d'attention aux grandes choses, & fort peu aux petites. Cette conduite n'est pas sage, il ne faut rien négliger. Une fourmi, un rat, sont de très-petits insectes : on diroit que l'homme n'en a rien à craindre ; cependant tous les Etres qui tirent leur origine des cinq Elémens, sont la plupart détruits par de si vils animaux. Ne dites donc point, c'est peu de chose. Un hom-

me de rien peut d'une seule parole flétrir la réputation la mieux établie.

C'est dans les malheurs les plus accablans, qu'il faut montrer plus de grandeur d'ame. Quand on se trouve avec des gens fâcheux & importuns, c'est l'occasion d'exercer votre douceur & votre affabilité. Il vous survient une affaire pressante, c'est le tems où vous devez agir avec le moins de précipitation. Vous venez d'être chargé d'une affaire de la dernière conséquence, c'est la conjoncture où il vous convient d'être le plus égal. Enfin vous êtes assiégé de mille soupçons ; c'est la situation où il vous importe davantage de vous dépouiller de toute prévention.

Le Sage ne réduit personne aux dernières extrémités. Je vois un homme en presse : si c'est à mon sujet, & que je veuille bien relâcher de mes droits, il compte avoir reçu de moi un grand bienfait : mais si je le pousse à bout : il devient comme l'oiseau de proie, qui se voyant pris, joue des griffes ; & comme la bête féroce, qui étant acculée vend bien cher sa vie.

De la persévérance dans la pratique du bien.

QUAND il s'agit de construire des Ponts, de rétablir les chemins, d'y bâtir de petits repatoires pour délasser les Voyageurs ; il faut y contribuer selon ses moyens : le Public qui en profite, ne cesse de bénir ceux à qui il est redevable d'un semblable bienfait.

On ne peut nier qu'on ne soit très-loüable, lorsqu'on travaille pour l'utilité publique. Cependant si l'on s'aperçoit que dans ces sortes d'actions, je n'aie en vûe que de m'attirer des éloges, loin d'obtenir ce que je cherche, je serai en butte à la censure & à la médisance.

Se plaire à raconter des histoires ré-

centes, où l'on voit la vertu récompensée, & le vice puni ; quand on a des recettes propres à guérir sûrement des maladies, en répandre des copies manuscrites, ou des feuilles qu'on a fait imprimer ; c'est par-là qu'on mérite une approbation générale.

La plus noble occupation du Sage, c'est de secourir les malheureux, & de protéger ceux qui sont opprimés : s'il n'en tire point vanité, alors ces actes de vertu lui seront utiles.

Imitons la vertu de nos anciens Sages, ce sont nos modèles : quand ils étoient forcez de rompre avec des amis,

il ne leur échappoit jamais d'en dire du mal ; s'ils étoient contraints de répudier leur femme, ils n'en publioient point les défauts ; s'ils quittoient les Charges sous un mauvais Gouvernement, ils prenoient occasion de quelque légère faute qu'ils avoient faite, pour obtenir la permission de se retirer. Ainsi ils détestoient le vice, sans offenser les vicieux, & ils se contentoient par la sagesse de leur conduite, de faire éclater les vertus qu'ils estimoient.

Un grand Seigneur, qui ne pense qu'à arrêter les cris du peuple, & qui ne se soucie point d'en être détesté, fait grand tort à la vertu : s'il obtient ce qu'il prétend, il n'en est redevable qu'à l'abus de l'autorité, dont il est le dépositaire.

Passer les jours entiers dans une molle indolence ; se voir servir un repas splendide sans nul appétit ; se trouver fourni de fourrures & de riches habits avant l'hiver ; être environné d'une foule de valets & d'esclaves, attentifs au moindre signe de sa volonté, être logé délicieusement ; ne paroître en public que porté dans une chaise superbe, ou sur de magnifiques barques ; en un mot avoir tout ce qui flatte les sens ; que manque-t'il à un homme dans ce haut point de fortune ? L'estime du Public.

Dans les calamitez générales, où l'on voit des parens réduits à vendre leurs propres enfans, pour avoir de quoi subsister, faire cuire du ris, & le répandre dans les maisons des pauvres ; fournir

abondamment du thé aux passans ; distribuer des habits & des remèdes ; fournir des cercueils ; ou si l'on n'est pas assez riche pour entreprendre toutes ces dépenses, engager d'autres personnes charitables à y contribuer ; ce sont-là des vertus qui ne sont point suspectes.

Un homme qui est pauvre, est incapable de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Mais il n'en est pas de même d'un homme riche ; s'il fait du bien, une infinité de gens s'en ressentent : s'il se livre au vice, à combien de personnes ne nuit-il pas ? Ainsi les richesses entraînent après elles ou de grands biens ou de grands maux : digne sujet d'attention.

Un secours donné à propos dans un besoin extrême, en vaut cent ordinaires.

Un Héros né pour remédier aux maux de son siècle, n'a qu'un cœur pour l'exécution ; mais il saura en réunir, & s'en associer dix mille autres.

La vertu qui se borne à jeûner, & à accompagner le jeûne de longues prières, c'est une vertu de Bonze*, qui n'est utile qu'aux animaux qu'on n'oseroit tuer. Mais la vertu qui consiste à assister les pauvres, à protéger les affligés, c'est une vertu dont le Public tire de grands avantages.

Quand on a été en place, si on n'a pas détourné de grands maux, & procuré de grands biens, en quoi diffère-t-on d'un mauvais Magistrat ?

* Un des préceptes des Bonzes est de ne rien tuer qui ait vie.



De l'idée qu'on doit avoir du Monde.

C E monde est comme une vaste mer : nous sommes semblables à un vaisseau qui vogue au milieu des flots agitez : notre habileté à nous conduire, est comme la voile de ce vaisseau : la science nous sert de rames : la bonne ou mauvaise fortune, ce sont les vents favorables ou contraires : le jugement, c'est le gouvernail. Si malheureusement il vient à manquer, je désespère du vaisseau, il fera infailliblement naufrage.

Un vase fêlé dure encore long-tems. Une petite santé dure plusieurs années. Ce qui manque sert à conserver ce qu'on possède. Un Emploi où l'on n'est pas chargé de beaucoup d'affaires, se perd difficilement. Une pauvre maison & des champs peu fertiles passeront sans peine du pere aux enfans, & aux petits-fils.

C'est du milieu des adversitez que le mérite se produit & éclate. Trop de bonheur est souvent nuisible.

Ceux qui sont plus sûrement fortunés, ce sont des Sçavans doux & paisibles. Ceux qui perdent les plus belles occasions de s'avancer, ce sont des gens en rêter de leurs idées, & qui n'écoulent personne.

Il n'y a personne qui ne cherche à se rendre heureux. Parviendra-t-on à ce prétendu bonheur par tous les mouvemens qu'on se donne ? Celui qui sçait se contenter, est bien-tôt content. J'attens, dit-on, pour vacquer à cette affaire, que j'aye un peu de tems à moi : & quand l'aurez-vous ce tems ? On a du tems pour tout, quand on sçait le ménager.

Lorsqu'il fait un jour froid & un jour chaud, & que la saison n'est pas encore bien réglée, s'il survient un jour d'été, ne pliez pas vos habits d'hiver. Si vous

êtes élevé tout à coup à une haute fortune, ne tournez pas le dos à vos anciens amis.

Un commerce où l'on s'enrichit bien vite, je ne songe point à le faire. Ces postes élevez où tant de gens aspirent, je ne souhaite point de m'y voir placé. D'affreux revers succèdent souvent aux fortunes subites.

Vous voulez faire une œuvre utile, faites en sorte qu'elle soit utile au Public ; l'intérêt particulier sera traversé. Vous formez un projet qui demande des précautions & des ménagemens, communiquez-le à peu de personnes ; si plusieurs en ont connoissance, il échouera.

Une haute réputation est communément attaquée par la calomnie : les ouvrages les plus exquis de l'art périssent d'ordinaire par quelque fâcheux accident.

L'indigence & l'obscurité produisent la vigilance & l'économie : la vigilance & l'économie produisent les richesses & les honneurs : les richesses & les honneurs produisent l'orgueil & le luxe ; l'orgueil & le luxe produisent l'impureté & l'oisiveté : l'impureté & l'oisiveté produisent de nouveau l'indigence & l'obscurité : voilà le cours des révolutions présentes.

Le malheur de la plupart des hommes vient de ce qu'ils se mêlent de trop d'affaires. On voit un homme dans l'opulence & dans l'éclat ; on veut avoir avec lui des rapports familiers, & c'est-là souvent ce qui ruine notre fortune. Le grand secret de maintenir une maison, c'est de s'appliquer uniquement à ce qui est de son devoir. A quoi bon s'embarasser de tant de soins toujours inutiles, & souvent nuisibles ?

Les heureux du siècle exécutent aisément

ment ce qu'ils entreprennent ; & même quoiqu'ils fassent, on le trouve toujours bien fait : l'un d'eux est invité à un festin, s'il se rend trop tôt à la maison, le Maître du logis ne laisse pas de le recevoir avec un visage épanoui, témoignant lui savoir bon gré de ce qu'il s'est ainsi hâté : s'il se fait attendre de la compagnie, on le prévient, en disant que les grandes affaires l'ont sans doute arrêté. Un homme du commun n'est pas traité de même : s'il arrive tant soit peu avant le tems, on ne se presse pas de venir le recevoir ; s'il vient tant soit peu tard, on rejette son excuse, & on lui reproche d'avoir fait différer le repas ; ainsi est fait le Monde.

Vous êtes d'un rang distingué, songez à vous rendre humain & accessible. N'examinez point si les visites qu'on vous rend, ont été précédées de présens : qu'on ait rempli ce devoir, ou qu'on y ait manqué, la politesse exige que vous receviez tout le monde avec un air affable & honnête.

Si vous êtes invité chez un ami, ne faites pas l'homme important, dérobez-vous, même à vos affaires, afin de vous rendre à l'heure marquée, & que ce ne soit pas avec un nombreux cortège de domestiques, qui ne sont bons que pour le faste.

Dans les visites de civilité qu'on se rend à certains jours de l'année, affectez de prévenir vos parens & vos amis qui sont peu à leur aise. Faites réflexion que si ces parens & ces amis refusent votre invitation, c'est souvent parce qu'ils ne peuvent pas paroître avec honneur dans une compagnie, faute d'habits décens : c'est peut-être pour ne pas gêner les autres qui seroient obligés de leur céder le pas à cause de leur grand âge. C'est encore par la crainte qu'ils ont que le repas se prolongeant bien avant dans la nuit, ils ne soient embarrassés pour le retour, n'ayant point de valets qui les reconduisent avec des lanternes.

Si les présens qu'ils font au nouvel an, & dans d'autres rencontres, sont

peu considérables, faites attention qu'ils s'incommodent encore beaucoup en vous les offrant : les moindres civilitez qu'ils doivent faire, les inquièrent, par le désir qu'ils ont de s'en bien acquitter. Ainsi soyez porté à les excuser, s'ils manquent à quelque cérémonie.

Pour ce qui est des personnes d'un rang inférieur, lorsqu'ils se trouvent invités à un repas, & au milieu d'une compagnie illustre, ils doivent bien s'observer pour ne rien faire contre les règles de la bienfaisance : on en voit quelquefois qui mettent la main sur tout ce qu'il y a de meilleur, qui ne quittent la tasse qu'avec peine, & après l'avoir vidée d'un seul trait, qui dégoûtent par leur malpropreté, qui en viennent même jusqu'à cacher dans leurs manches des fruits & des confitures : les honnêtes gens souffrent étrangement de cette grossièreté ; mais le maître du logis en souffre encore davantage.

Parmi les dons du Ciel, il y en a que l'industrie & le travail des hommes lui a, pour ainsi dire, enlevé. Je m'explique. On a trouvé le miroir ardent, par le moyen duquel on produit le feu ; la Pierre *Fang tchu*, qui ramasse l'humidité, & donne de l'eau ; la Boussole qui marque le Chariot de la partie Méridionale ; l'art de faire le Calendrier pour déterminer les saisons ; la connoissance des Eclipses ; enfin plusieurs autres choses admirables, qui sont aiant d'inventions de l'esprit humain. La terre même ne produiroit pas de grains, si elle n'étoit labourée au Printemps, & si en Été on n'en arrachoit les mauvaises herbes. Je veux dire qu'il ne faut pas attendre les bras croisés ce que fera le Ciel, mais qu'il faut mettre la main à l'œuvre, si l'on veut obtenir ce qu'on attend du Ciel.

Le sage qui réfléchit sur les continuelles vicissitudes de la vie, se maintient dans la tranquillité, en se précautionnant contre tout ce qui pourroit le troubler. C'est l'inconstance & la légèreté du

cœur humain qui porte les petits génies ♦ hafards, dans le deſſein de faire for-
à courir témérairement les plus grands ♦ tune.

De la civilité, & de ſes devoirs

Les civilitez qui ſe pratiquent dans le commerce du monde, ſont à la vérité de pures cérémonies; cependant il n'eſt pas permis à un honnête homme de les ignorer: il faut qu'il ſçaſſe comment on ſe ſalue l'un l'autre, ſoit de loin, ſoit en s'abordant; quand & de quelle maniere il faut céder le pas; de quelle forte on fait la plus profonde révérence; quelles cérémonies ſe doivent obſerver dans un feſtin; enfin cent autres manieres honnêtes & polies, que l'uſage & la bienséance preſcrivent. Ceux qui négligent de ſ'en inſtruire, ſeront fort embarrasſez (a) de leur contenance, lorsqu'ils ſe trouveront dans l'obligation indiſpenſable de les pratiquer.

Nos jeunes gens ont coûtume de dire: alors comme alors, on en ſera quitte en faiſant quelques petits mouvemens, comme ſi l'on vouloit faire les civilitez dans les formes; ne voit-on pas ſouvent les Mandarins en uſer ainſi entr'eux? Ils agiſſent & abrégent ces cérémonies; dans un feſtin, après avoir fait un petit ſalut, en remuant & élevant les deux mains jointes, *Y kung*, ils vont prendre leurs places ſans façon. Que dites-vous, jeunes gens? On voit bien que vous avez peu d'expérience. Ces Mandarins ſçaſſent parfaitement tous les Rits qui ſe pratiquent, & ils n'y manqueront pas au beſoin, au lieu que vous autres, vous ne vous en diſpenſez, que parce que vous les ignorez. Quand on ne s'eſt pas formé de bonne heure à ces civilitez, il eſt auſſi difficile de ſ'en tirer avec honneur, que de transporter une Montagne d'un lieu à un autre.

C'eſt une coûtume établie de ſe faire des préſens en certains jours, & dans certaines occaſions; on ne ſ'en diſpenſe pas, ſi l'on ſçait vivre. Mais je voudrois qu'on offrit des choſes utiles. Aujourd'hui on préſente des poules, du poiſſon, des cochons, des canards, des gâteaux, des confitures & autres choſes propres à manger. Un Mandarin, dont on célèbre la naiſſance, voit ce jour-là la cour de ſa maiſon & ſa Cuiſine regorger de ces fortes de préſens, pourra-t-il en faire la conſommation, ſur-tout dans les brûlantes chaleurs de l'Eté? Ces mets délicats ſe trouvent gâtez, avant même qu'on les ait tirés des caſſes verniſſées où ils ont été portés. Cependant on s'eſt mis en grands frais pour faire ces préſens: quel eſt l'avantage qu'en retire le Mandarin à qui ils ſont offerts?

Ma penſée ſeroit donc qu'on donnât moins, mais qu'on fit un bon choix des choſes qu'on donne, & qu'on ne ſe bornât point à ce qui ſe ſert dans un repas. Je voudrois qu'en Eté, par exemple, vous offriſſiez des mouchoirs, des pantoufles propres à tenir les pieds frais, des vases de terre ſigillée, où l'eau ſe purifie, des éventails bien choiſis, des petits chevets de rotin creux, & percez à jour, des nattes de jonc extrêmement fines, des meilleurs pinceaux pour écrire, des pièces d'encre, quelque belle porcelaine: & ſi vous voulez, de la gaze, des foyeries, des toiles fines & déliées. Si c'eſt un tems d'Hyver, vous pourrez offrir des corbeilles remplies de chandelles rouges, des charges de char-

(a) L'exprefſion Chinoiſe dit: ne ſçaſſant que faire de leurs pieds & de leurs mains.

bon, des bas de feutre, un bonnet de peau bien étoffé, des cafloettes d'un bon goût, des garnitures de chaïses, des livres, des peintures, d'excellent vin : & si vous fouhaitez donner des choses plus précieuses, des pièces de brocaté, des bottes de soye, de riches habits fourrez de peaux, tout cela se peut présenter, & épargnera de la dépense à celui qui le reçoit.

On peut aussi se contenter d'envoyer un billet d'honnêteté, avec une liste des différentes choses qu'on veut donner, sans les acheter d'avance ; & se réservant à n'acheter que les pièces qu'on aura daigné agréer. Si l'on n'accepte rien, il n'en aura coûté qu'un peu de papier rouge, & il vous en reviendra un honnête remerciement. Si l'on accepte, outre qu'il y aura un retour de politesse, vous n'aurez point fait de frais inutiles. C'est ainsi que s'entretient le commerce d'amitié que l'on se doit les uns aux autres.

J'en vois qui affectent de me donner des marques extraordinaires de respect : je juge que dans le fonds ils me respectent peu. J'en vois d'autres qui me font la cour par de basses flatteries : je juge qu'ils feront les premiers à parler mal de moi en mon absence.

Lorsqu'à la mort de vos parens plusieurs personnes sont venues chez vous faire la cérémonie *Tiao*, vous devez, après les sept premiers jours, aller aussitôt les remercier ; c'est un devoir indispensable pour un fils bien né, & plein de respect pour ses parens.

Il faut donc alors, que vêtus d'un habit grossier, & vous appuyant sur un bâton, vous paraissez à la porte de chaque maison, & que là vous vous prosterniez, & frappiez du front contre terre : il faut de même qu'au nouvel an qui suivra, de grand matin, pour n'être aperçu de personne en un jour si solennel, vous parcouriez toutes les maisons de ceux qui ont fait chez vous le *Tiao*, &

que vous mettiez dans les fentes de la porte votre billet de visite.

Autrefois un Gouverneur de Ville vit tout le Peuple, Grands & petits, venir à son Hôtel faire le *Tiao*, & le consoler de la mort de son pere. Dès que la cérémonie fut finie, ce Mandarin ne pouvant aller dans toutes les maisons, se rendit à pied aux quatre Portes de la Ville, & de-là se tournant vers les maisons des particuliers, il fit plusieurs fois les prosternemens accoutumés. Si une personne de ce rang a cru devoir en user ainsi à l'égard du petit Peuple, oseroit-on manquer à un devoir si nécessaire ?

Parmi les abus introduits dans ce siècle, en voici un contre lequel je ne saurois assez me récrier ; on fait des Processions : on porte dans les rues des Idoles : chaque quartier se dispute la gloire de faire un plus grand fracas. On en voit qui s'habillent à la mode de nos anciens sages. D'autres, pour donner cours au culte des Idoles, s'unissent ensemble, prêchent leur fausse doctrine, & exaltent leur pouvoir. Les jeunes gens, qui n'ont pas encore assez de discernement, sont effrayez de ces discours : la crainte produit dans leurs cœurs le respect pour ces Idoles, & ils ne plaignent point l'argent qu'on leur demande pour la réparation de leurs Temples. Quel désordre !

Autre abus qui concerne les enterremens. Ignore-t-on qu'aussi-tôt que la mort a enlevé un parent ou un ami, il n'a plus de commerce avec nous ? Ce qu'on lui doit après sa mort, ce sont des marques de douleur & d'une tendre affliction : l'on ne peut trop en donner. Mais faire précéder le convoi de gens qui marchent sur des échasses, & d'autres qui portent sur des caisses différentes figures d'hommes : Mêler aux funérailles des troupes de Comédiens (a) qui jouent leur rôle en accompagnant le cercueil ; croire que ce fracas est nécessaire pour une pompe funèbre ; n'est-ce pas

(a) Il y a apparence que par Comédiens il entend une troupe de Bonzes.

être dans une erreur tout-à-fait ridicule ?

Dans la cérémonie du *Tiao* pour les morts, on ne doit pas être vêtu de peaux, ni porter un grand bonnet ; l'habit doit être simple, sans être doublé, c'est au vêtement que l'on connoît l'estime qu'on fait de celui à qui on rend les derniers devoirs.

C'est par des manières civiles & honnêtes, qu'on témoigne le respect qu'on porte aux autres : si on a ce respect dans le cœur, il se produira au dehors par les civilitez ordinaires : si l'on néglige ces marques extérieures de considération, & qu'on les regarde comme de vaines pratiques, le cœur perdra bien-tôt les sentimens respectueux.

Les cérémonies (*Ly*) se réduisent à quatre principales, qui sont la cérémonie de la prise de bonnet au tems de l'adolescence, les cérémonies du mariage, celles des enterremens, & celles du *Tsi*, c'est-à-dire, des parfums qu'on brûle, des chandelles qu'on allume, des viandes & des fruits qu'on met devant le cercueil ou sur la sépulture, & des prosternations accoutumées. Le *Ly* de la prise de bonnet n'est plus en usage ; les trois autres sortes de *Ly* sont rapportées au long dans le Livre *Ouen kung kia ly*. Si l'on fait plus qu'il n'est marqué dans ce Cérémonial, cet excès naît de l'orgueil : si l'on fait moins, on se rend coupable d'une incivilité grossière : *Kin yu man*.

De la modération ou du milieu qu'il faut tenir en toutes choses.

QUE vos vêtemens, vos meubles, votre table soient conformes à l'usage ordinaire des personnes de votre condition. Je ne blâme point qu'on aime à avoir des Livres rares, de belles Peintures, des Inscriptions antiques, ni qu'on se plaise à orner sa maison de pots de fleurs, bien propres, & de cuvettes où se nourrissent des poissons dorez : ce que je blâme, c'est de livrer son cœur à ces amusemens, & de faire de grandes dépenses pour se les procurer.

Il y a cinq maladies mortelles des familles, la bonne chère, les bâtimens superbes, les longs procès, les vaines curiositez, l'indolence & la paresse : une de ces cinq maladies suffit pour abîmer une maison.

Un homme qui n'est pas à son aise, & qui veut passer pour riche ; un riche qui par avarice se refuse jusqu'au nécessaire ; voilà deux vices bien opposés, mais qui tendent l'un & l'autre à la ruine d'une famille. Toute la différence qu'il y a, c'est que le premier avancera plus vite

cette besogne, & le second un peu plus tard.

On s'imagine qu'un homme riche, qui ne fait nulle dépense, n'a rien à craindre, on se trompe : comme on connoît son opulence, & qu'on attend de lui des secours qu'il n'est pas d'humeur de donner, tout le monde l'abandonne : non-seulement il se voit sans amis, mais il se fait autant d'ennemis, qu'il y a de gens qui sont instruits de ses épargnes fardées : pour peu qu'il donne prise par quelque endroit, on tombera sur lui, & on le perdra infailliblement : ses enfans mêmes, & ses petits-fils peu affectionnez pour un pere si dur, qui leur refuse tous leurs besoins, se trouveront par-là engagez dans quelque mauvaise affaire, qui entraînera la ruine entière de la maison.

Celui qui pousse trop loin l'économie, peut bien faire une bonne maison ; mais il ne sçait pas faire le personnage d'honnête homme : celui qui est trop libéral, peut bien faire le personnage d'honnête homme ; mais il ne sçait pas faire une

bonne maison : l'un & l'autre n'est pas ce qu'il doit être.

Un homme qui aime le faste & l'éclat, croit n'en faire jamais assez pour paroître magnifique. S'il s'agit de marier un fils ou une fille, & que les peres de famille soient de ce caractère, on les verra disputer l'un l'autre à qui l'emportera par la magnificence. Ils font des dépenses énormes en choses superflues & de pure ostentation. Ils employent des sommes immenses en bijoux de toutes sortes, en caissettes remplies de perles, en coffres pleins de soyerics, en chaïses à porteur chargées d'une infinité d'ornemens, en festins splendides, & en mille autres choses de cette nature. Il ne faut qu'un mariage, pour ruiner les meilleures maisons. Est-ce qu'on n'a pas lû ce qu'a dit un de nos Poètes ? Dans les mariages de ces sortes de familles, tout le monde s'écrie que ce sont des maisons toutes d'argent : mais attendez encore quelques années : homme & fortune tout sera bouleversé : les bijoux & l'argent seront passés dans une autre maison.

Le *Yuen siao*, c'est-à-dire, le quinzième de la première Lune, est le premier des quatre jours solennels de l'année, où il se fait de grandes réjouissances : mais il me paroît que l'usage autorise de grands abus.

Dans ce renouvellement d'année, on veut que tout soit comme neuf : les portes des maisons brillent d'ornemens qu'on y suspend : il y en a qui y mettent des branches de pêchers ouvragées & bénites par les Bonzes de la Secte du *Tao* ; s'imaginant que cette bénédiction porte bonheur pour le reste de l'année. Les dedans des maisons, & sur-tout les salles jettent le plus bel éclat par les pièces de soie & de toiles peintes dont on les garnit : les cassolottes, les braziers placez en différents endroits, & remplis de parfums & de bois odoriférans, répandent une fumée qui embaume l'air, de grands vases pleins de fleurs de la saison, récréent la vûe & l'odorat. Les pétards & les boë-

tes qu'on tire continuellement, font un agréable fracas : tout le monde est en mouvement, on a peine à fendre la presse dans les rues : une infinité de gens à pied, à cheval, en chaïse, en caleche, fourmille de toutes parts ; chacun paroît avec ses plus beaux habits, sur-tout, veste, bonnet, bottes, souliers, tout est d'un goût exquis : les repas qui se donnent sont splendides : cette nuit des Lanternes on parcourt les rues pour voir celles qui emportent le prix : la multitude prodigieuse de Lanternes suspendues de tous côtes, ou que différentes troupes de gens promenant avec pompe par la Ville, font de la nuit le plus beau jour. La dépense ne coûte rien même à ceux qui sont le moins à leur aise. On diroit que l'argent qu'on emploie ce jour-là, est comme une feuille d'arbre qu'on prend dans une forêt, ou comme un grain de bled qu'on tire d'un vaste grenier. Est-ce donc que le jour *Yuen siao* est différent des autres jours de l'année ? Pourquoi ces folles dépenses dont on se ressentira long-tems après ? A ce jour de joie succéderont des jours pleins de tristesse & d'amertume ? N'eût-il pas mieux valu payer ses dettes, & non pas en contracter de nouvelles ? On ne peut pas, dira-t-on, éviter ces dépenses, c'est l'usage ; il faut s'y conformer ; je sçai ce qu'on doit aux usages ; mais je sçai aussi qu'il faut proportionner ses dépenses à son pouvoir & à ses forces.

Que la fantaisie ne vous prenne point d'élever de grands bâtimens ; vous compterez d'abord de ne dépenser qu'une certaine somme. Mais avant que l'édifice soit achevé, vous verrez doubler bien des fois la somme que vous aurez fixée. Quand le corps du bâtiment sera fini, il ne faut pas croire que vous en soyez quitte ; il reste encore à blanchir & à vernisser les dedans, à couvrir le toit de thules rondes, & qui semblent être de bronze fondu, à cizeler & à polir de larges briques pour l'ornement ou pour le carrelage, à faire les séparations

des chambres, à poser des degrés de marbre blanc devant les salles, à faire des murailles de brique percées à jour, qui séparent les appartemens du parterre. La dépense ira encore bien plus loin, si l'on veut peindre les planchers, & enrichir les murailles d'ornemens, & de colonnes d'un bois incorruptible & odoriférant, embellir & fortifier le bois des fenêtres & des portes de bandes de cuivre.

A quoi bon tant de frais ? Croit-on par-là immortaliser son nom ? Je me souviens d'avoir vû dans le *Kiang si* la maison du noble & sçavant *Li pongan*, les colonnes & les poutres qui la soutenoient, n'étoient pas même rabotées ; le bois étoit encore couvert de son écorce ; les murailles étoient de pierre sèche & brute : cependant il étoit visité de tout ce qu'il y avoit de gens distinguez, & l'on ne voyoit personne qui trouvaît à redire à son logement. On ne songeoit qu'à écouter ce Sage, que son mérite avoit élevé aux Charges, & qui étoit ennemi de tout faste. Grand exemple de modestie, qu'on ne sçauroit trop imiter.

Le soin d'inspirer la vertu à vos enfans, vous rendra vous & votre famille bien plus recommandables, que ne feroient les plus beaux édifices. C'est une opinion commune & assez mal fondée, que le climat du Nord est beaucoup meilleur que celui des Provinces Méridionales, & que ceux qui l'habitent, y vivent plus long-tems & plus à leur aise. Ce n'est point à la bonté du climat, mais à la sage conduite de ceux qui y vivent, qu'on doit attribuer cette longue & heureuse vie.

Pour vous en convaincre, entrons dans un petit détail. Dans les Provinces du Nord, les Dames les plus riches allaitent elles-mêmes leurs enfans, & ne cherchent point de nourrices sur qui elles se reposent de ce soin : au lieu que dans les Provinces du Midi, il n'y a pas jusqu'aux femmes d'une condition médiocre, qui ne payent bien cher des nourrices étrangères. Dans les Provinces Septentriona-

les ceux qui ont des champs, les cultivent eux-mêmes, & c'est le grand nombre, ou du moins président à leur culture : ils n'épargnent ni leurs fatigues, ni leurs soins. Dans les pays chauds, on afferme ses terres, on vit tranquillement des revenus qu'elles produisent, on entretient les enfans dans une si grande oisiveté, qu'ils ne connoissent pas même une charruë, & qu'ils sçavent à peine distinguer les cinq sortes de grains nécessaires à la vie. Dans le Nord les femmes & les filles ne font nulle dépense pour le fard, dont elles n'usent presque jamais : leurs vêtemens sont d'une toile honnête : leurs ornemens de tête sont très-modestes. Il n'en est pas de même dans les Pays du Midi : le sexe, pour se parer, veut de l'or, des perles, des aiguilles de tête chargées de pierreries. Qu'il y ait dans une maison femmes, filles, belles-filles, & belles-sœurs ; quelles dépenses pour ce seul article ! Si dans les Pays du Nord on donne un festin, on ne sert que du cochon, du mouton, des poules, des canards, des légumes, des fruits propres du lieu : encore ces festins ne se donnent-ils que rarement, & dans des cas extraordinaires, au lieu que dans les Provinces Méridionales, on régale à tout moment ses amis, & dans ces sortes de festins la maison retentit de la musique & du son des instrumens : on étale aux yeux des conviez cent sortes de meubles précieux, on sert des fruits des quatre saisons & des mets de toutes les Provinces. C'est donc le luxe, & non pas le climat, qui rend les Provinces du Midi inférieures aux Provinces du Nord.

C'est par l'étude qu'un pere s'est élevé, & qu'il a enrichi & annobli sa famille ; ses enfans & ses petits-fils ne songent qu'à jouir de leur fortune, & laissent-là l'étude, & vivent dans une lâche oisiveté. C'est par l'application & l'économie, qu'un autre a amassé de grands biens, le fils ne sçait que les dissiper : & voilà ce qui ruine les plus grandes maisons.

Quand on se trouve dans l'indigence, on

on devient économe, afin de pouvoir à cette même économie pour s'y main-
parvenir à une meilleure fortune: quand tenir?
on y est parvenu, que n'a-t'on recours

De quelle maniere il faut se comporter avec des gens de différens caractères.

QUAND il s'agit de soi-même, si l'on ne découvre point de défauts dans sa conduite, il faut s'examiner avec plus d'attention, & se bien persuader qu'il y en a sans doute qui nous échappent : c'est-là le moyen de croître non-seulement en vertu, mais encore d'éviter beaucoup de fautes. Quand il s'agit des autres, si leurs défauts sont visibles, il faut faire beaucoup plus d'attention aux bonnes qualitez qu'ils ont, c'est-là non-seulement une marque d'un cœur bien fait ; mais c'est encore un moyen sûr de prévenir les inimitiez.

Si vous assistez un pauvre, ne vous informez point comment il est tombé dans l'indigence : certe connoissance pourroit vous indigner contre lui, & étouffer ces premiers sentimens de votre compassion: Si vous admirez une bonne œuvre, ne soyez pas curieux de sçavoir par quel motif elle a été faite : il pourroit vous venir des soupçons, qui feroient évanouir l'envie que vous auriez d'en faire une semblable.

Un homme m'a obligation , & il me donne toutes les marques d'un mauvais cœur. Voilà l'occasion de pratiquer la vertu, & quoique mon cœur bien différent du sien souffre avec peine cette ingratitude ; la pensée ne me viendra pas même de l'en punir.

Si un malin esprit me tend un piège dont j'ai scû me garantir, le piège une fois découvert, je ne fais que tire de sa mauvaïse volonté, & c'est toute la vengeance que j'en tire.

Si vous êtes dans une haute fortune ; & qu'un pauvre parent vienne vous visiter, prenez garde que dans l'entretien qu'il aura avec vous, il n'apperçoive de

la fierté ou du mépris. Lorsqu'il vient à prendre congé, ne manquez pas de l'accompagner jusqu'à la rue ; c'est-là faire le personnage d'un honnête homme, & le moyen de rendre sa fortune durable.

Quand vous traitez avec des personnes d'un rang beaucoup supérieur, il n'y a pas à craindre que vous leur manquiez de respect : vous devez être seulement sur vos gardes, pour ne point vous avilir. Quand de pauvres gens ont à vous entretenir d'une affaire, il vous est aisé de leur accorder une grâce ; mais il n'est pas tout-à-fait si facile de remplir à leur égard les devoirs de la civilité : c'est ce qui demande votre attention.

Ne contentez jamais tout-à-fait un désir & une inclination ; vous y trouverez plus de goût ; & le plaisir sera plus piquant. Quand vous marquez de l'amitié à une personne , ne vous épuisez pas d'abord en démonstrations de bienveillance : laissez-en attendre de nouvelles qui puissent encore plaire.

Quand vous rendez un service, qu'on s'appërçoive que vous vous réservez à en rendre d'autres. Ce premier service fera reçû avec plus d'agrément & de reconnaissance.

Si vous avez affaire à un fourbe, n'opposez à ses artifices que votre droiture & votre bonne foi : la fraude & les ruses retomberont sur lui-même.

Je ne demeure avec un homme sans vertu, que lorsque je ne puis pas m'en dispenser ; alors je lui fais bon visage : mais je n'en veille pas moins à la garde de mon cœur. Pourquoi forcer les autres à se conduire par nos vûës, lorsqu'ils en ont de contraires auxquelles ils sont attachez ? tout ce qui est violent ne sçauroit durer.

Si vous êtes modeste, on aura pour vous plus d'égard & de considération. Si vous vantez à tout propos votre mérite, c'est assez pour en faire douter.

Un ami me charge d'une affaire qu'il touche, je ne dois rien oublier pour y réussir : si le succès ne répond pas à mes soins, il verra que je ne lui ai pas manqué dans le besoin.

Celui qui se porte à secourir les affligés, & à assister les pauvres à peu-près avec autant de charité qu'il serviroit un malade, sera bien éloigné de ne leur donner que de belles paroles & peu de secours. Ceux mêmes qui se sont rendus malheureux par leur faute, doivent avoir part à nos libéralités. Pour ce qui est du tems & de la manière de les faire, je dois avoir soin par rapport à moi que le bienfait ne perde rien de son prix ; & par rapport au prochain, qu'il ait pour lui tout l'avantage qu'il en attend.

On dit communément que quand on se charge d'une affaire pour faire plaisir à un ami, on contracte l'obligation de s'y employer de toutes ses forces. Cette obligation est plus ou moins étroite, à proportion que l'affaire est plus ou moins importante.

Un parent, un ami fut le point de mourir, voir une jeune femme délicate & un petit enfant fondre en larmes, le prendre par ses habits, comme pour l'attacher. Dans ces derniers adieux, où les entrailles sont déchirées, & où le cœur se fend de douleur, toute la ressource d'un pauvre moribond, c'est de recourir à celui de ses parents ou de ses amis, en qui il a reconnu un plus grand attachement pour sa personne, & de lui confier le soin de sa famille. La femme, les enfans qui sont autour du lit, se jettent aux pieds de ce parent, & implorent sa protection : le moribond baigne son chevet d'un torrent de larmes : sa langue voudroit parler ; mais ce qu'il auroit à dire est trop affligeant ; il la retient : ses yeux voudroient encore jeter un regard ; mais il couërroit trop à son cœur : il se l'inter-

dit. Enfin après bien des combats intérieurs, d'une voix entrecoupée de sanglots, il déclare à ce parent les dernières volontés, & lui confie ce qu'il a de plus cher. On ne peut être témoin d'un pareil spectacle, sans en avoir le cœur percé.

Ce parent commence d'abord à s'acquiescer de son emploi de Tuteur avec zèle : mais dans la suite il se néglige. S'il fait étudier les enfans, il ne veille pas à leur avancement dans les Lettres : s'il les destine au commerce, il les laisse égarer çà & là comme des vagabonds. C'est ainsi qu'il se refroidit de jour en jour : il ne songe point à marier avantageusement ces pauvres pupilles ; s'ils viennent à tomber malades, ou à souffrir du froid, de la faim, & des autres inconvénients, son cœur y est insensible : enfin il oublie entièrement & les recommandations de son ami mourant, & les protestations qu'il lui fit, lorsque cet ami expira entre ses bras. Il porte souvent bien plus loin l'inhumanité. Il profite de la qualité de Tuteur, pour inventer mille chicanes qui l'aident à usurper le bien de ses pupilles. Des gens de ce caractère méritent que la terre les engloutisse tous vivans : son devoir étoit de veiller à l'éducation & à l'établissement de ces pauvres orphelins qui lui avoient été confiés, comme s'ils eussent été ses propres enfans : la plume & la langue ne peuvent exprimer les obligations qu'impose une pareille confiance.

Si votre voisin vient de perdre son père, & qu'il se prépare à faire ses obseques, ce n'est point le tems de vous régaler : si l'on entendoit alors chanter dans votre maison, on se persuadetoit que vous insultez à son affliction.

Il y a des gens qui se trouvant réduits à une extrême pauvreté, n'osent ou par timidité ou par honte, faire connoître leur misère. Quand je étois moi-même réduit à vivre du travail de mes mains, je dois, autant qu'il m'est possible, secourir ces pauvres honteux. Au regard de

ceux qui contrefont les pauvres , & qui veulent vivre de ce métier , à la bonne heure , n'en ayez pas de compassion : il n'est pas juste que vous vous incommodiez pour entretenir leur fainéantise.

Lorsque vous combattez les défauts d'un autre , ne le faites pas d'un air trop sévère ; c'est le moyen qu'il se rende docile. Lorsque vous l'exhortez à la vertu , ne lui proposez rien de trop difficile , & vos exhortations lui seront utiles.

Quand vous êtes sur le point d'entreprendre une affaire , examinez-la d'abord par rapport à vous , & ensuite par rapport au prochain ; s'il y a de l'utilité de deux côtés , ou si elle vous est avantageuse , sans être nuisible à autrui , entreprenez-la. Si de dix parts il y en a neuf à votre profit , & une au désavantage d'un autre , ne vous hâtez pas de l'entreprendre ; pensez-y encore. Si le bien qui vous en reviendra est égal au mal qui en arrivera à un autre , gardez-vous bien de suivre votre projet. A combien plus forte raison devez-vous y renoncer , si vous n'y trouvez un grand avantage qu'en faisant un tort considérable aux autres. Mais ce qui seroit la marque d'une grande ame , & qui vous élèveroit au-dessus du reste des hommes , c'est si vous ne craignez point de vous incommoder vous-même , pour rendre les autres heureux.

Si quelqu'un se trouve embarrassé dans une mauvaise affaire , dont personne n'a connoissance , & que vous travailliez à le tirer de ce mauvais pas ; vous devez être bien déterminé à ne jamais parler du service que vous lui aurez rendu. Si un autre est dans l'indigence , & que vous songiez à le tirer de misère , il faut en le soulageant éviter avec soin jusqu'aux moindres signes de fierté & d'orgueil.

Il y a deux sortes d'hommes , qu'il n'est pas facile d'approfondir : les uns qui sont véritablement humbles & modestes , qui parlent peu , qui s'observent , qui en usent bien avec tout le monde , qui ne se

plaignent de rien , qui sont d'un discernement auquel rien n'échappe , qui ont des manières douces & franches , qui agissent uniment & sans façon , qui ne sont pas valoir leurs talens : ce sont-là des vertus du premier ordre.

Les autres encore plus impénétrables sont ceux qui savent se taire , qui se possèdent , qui sont artificieux , & aussi habiles à cacher leurs ruses , qu'ils sont hardis à avancer & à soutenir un mensonge , dont toutes les démarches sont autant de mystères , & dont les paroles sont comme un glaive à deux tranchans. C'est-là le caractère d'un fourbe.

Quelque différence qu'il y ait entre ces deux sortes d'esprits , ils ne laissent pas d'avoir des traits de ressemblance : pour ne pas s'y laisser surprendre , il ne faut pas juger des hommes par les premières apparences , & par de simples dehors : il faut bien les connoître avant que de leur donner sa confiance. Je donne sujet à un homme de se mettre en colère , & il ne s'y met point : marque certaine ou d'une grande ame qui est maîtresse de ses passions , ou d'un cœur élevé qui médite une vengeance sérieuse.

Ne vous associez point à un homme intéressé ou défiant. Il est également dangereux d'avoir à vivre avec un fourbe , ou avec un fanfaron : le fourbe qui a les apparences de l'honnête homme , vous trompera par ses artifices. Le fanfaron qui est attaché à ses idées , cherchera à vous maîtriser. C'est pourquoi il est important de bien étudier le caractère des personnes avec qui on a à vivre.

Pour bien connoître une personne , je m'informe de quelle manière il en use avec ses proches , avec ses parens , avec ses voisins , à quoi il s'applique , quelle est sa conduite. Alors je puis dire que je le connois. Si j'attends pour en juger , qu'il ait eu quelque rapport avec moi , je m'y prends trop tard.

Sur les Ouvrages d'esprit.

C'EST un dangereux métier que celui de faire des Chançons, des Comédies, des Romans, des Vers, & d'autres Ouvrages d'esprit, où en termes couverts & énigmatiques l'on décrit la réputation des personnes les plus distinguées. Si ces sortes d'ouvrages anonymes vous sont communiqués, gardez-vous bien de faire paroître que vous les ayez vus. Si l'on s'apperçoit que vous les admirez, si vous en récitez des endroits avec complaisance, votre réputation deviendra suspecte ; & peut-être même vous soupçonnera-t-on d'en être l'Auteur.

On ne doit se mêler de Poésie délicate, que lorsqu'on s'est parfaitement établi dans la réputation d'homme sçavant. Des commençans, de jeunes Lettrez, qui ont peu d'expérience, ne doivent pas entrer témérairement dans cette brillante carrière. Mon avis seroit, qu'après une longue & sérieuse lecture des Livres, on s'appliquât plutôt à la recherche des secrets de la Nature, à la Politique, & à l'art de bien gouverner les Peuples. C'est là ce qui fait le vrai mérite, & qui élève aux premiers emplois.

Je ne sçaurois souffrir certaines expressions répandues dans quelques Livres, & que ne doivent jamais employer des Auteurs qui se picquent de science & de politesse. J'en citerai quelques exemples qui en feront voir le ridicule.

Si un de ces Auteurs veur marquer qu'il est frappé de quelque bel endroit d'un Livre : je veux, dir-il, graver cela sur mes os & dans mon cœur : s'il loué un service qu'on lui a rendu, il s'écrie : c'est un don qui égale rous les biens que

je reçois du Ciel ; ou bien ayant recours aux fables : je serai, dir-il, l'oiseau qui rapporta l'anneau d'or à celui qui l'avoit mis en liberté ; je rendrai un service pareil à celui des fourmis sauvées du naufrage sur un rameau jetté à propos. Après ma mort, diront quelques autres, si mon ame passe dans le corps d'un chien ou d'un cheval, je veux être à votre service pour reconnoître un si grand bienfait. Je ne blâme pas qu'on se serve de termes, qui marquent de la reconnoissance & de la modestie. Mais est-ce modestie que de donner dans cette extravagance ? N'est-ce pas plutôt une lâche & indécente flatterie ?

Dans les Recueils qu'on fait aujourd'hui des Pièces de Vers ou d'autres Ouvrages d'esprit, on n'expose plus aux yeux des Lecteurs les beaux sentimens que nos anciens Sages nous ont transmis : on n'a en vûe que de divertir & d'amuser agréablement par des traits ingénieux. Quelle est l'utilité de pareils Ouvrages ?

Ceux qui composent des Livres de Morale, se proposent de réformer les mœurs, & de porter les hommes à la pratique de la vertu ; si nonobstant l'approbation générale de leurs Ouvrages, ils ne voyent pas un aussi prompt changement qu'ils l'espéroient : il ne faut pas qu'ils perdent courage : leurs sages instructions n'en ont pas moins été utiles à remuer les cœurs, & à y faire naître de bonnes résolutions, dont on verra le fruit en son tems. Cela seul suffit pour consoler un Auteur, pour l'animer au travail, & pour l'assurer qu'il n'a point perdu ni son tems, ni ses peines.



Quelques Regles particulieres de conduite.

LA consolation la plus prompte & la plus capable de nous soulager, lorsqu'il nous arrive quelque disgrâce, c'est de réfléchir sur la situation de tant d'autres, qui sont encore plus malheureux que nous.

Les gens qui ont de la droiture & de la bonne foi ne se défient de personne, & tout le monde se fie à eux. Les gens soupçonneux qui ne se fient à personne, riennent aussi tous les autres dans la défiance, & c'est là ce qui produit la division, même entre les plus proches parens.

On parle mal de moi ; je puis réfuter la médisance ; mais ne ferai-je pas plus sagement de supporter le médisant ? On me calomnie, je puis empêcher la calomnie de me nuire en la faisant connoître : mais ne vaut-il pas mieux changer le cœur du calomniateur ? Pour y réussir, il faut beaucoup d'adresse & d'habileté.

Si je viens à avoir un démêlé un peu vif avec quelqu'un, & que la bile s'échauffe de part & d'autre, puis-je dire que la raison est toute de mon côté ? Si je songe que j'ai un peu de tort, ma colère se calme, & si je veux bien en faire l'aveu, ce sera le moyen d'adoucir un esprit qui s'aigrit, & qui s'irrite.

Si je me mêle d'une affaire qui intéresse un ami, je dois penser à ce que je ferois, s'il s'agissoit de mon intérêt propre. Si c'est une affaire qui me regarde

personnellement, je dois songer au parti que je prendrois, si c'étoit celle d'un autre. Voilà deux règles sûres pour ne point faire de fausses démarches.

Celui qui n'a jamais été malade, ne sçait pas de quel prix est la santé ; il ne l'apprend que quand il lui survient une maladie. Celui qui vit dans sa maison sans nul embarras, ne connoît point son bonheur, il s'en apperçoit quand il lui survient une fâcheuse affaire.

Supporter les défauts d'autrui, ce n'est pas y condescendre, les désordres du siècle trouvoient un appui dans les gens de bien : nos anciens Sages avoient beaucoup d'affabilité : mais leur complaisance n'étoit pas aveugle, elle n'alloit pas à flatter les vices, mais à gagner les vicieux pour les corriger.

Beaucoup réfléchir, & parler peu, c'est le secret de beaucoup apprendre.

Les grands génies sont peu éclairés dans les petites affaires, & les petits génies y sont très-clair-voyans. La raison est que ceux-ci se défians de leurs lumières, consultent des gens habiles, au lieu que ceux-là pleins d'eux-mêmes raffinent sur tout, & embroüillent les affaires les plus simples.

Si vous ne négligez point une petite affaire, elle ne deviendra jamais sérieuse : si vous ne vous alarmez point d'une affaire sérieuse, elle pourra devenir peu considérable.





R E C U E I L

DE MAXIMES, DE REFLEXIONS,

ET D'EXEMPLES.

E N M A T I E R E D E M O E U R S .

Exemple de douceur & de zele dans un Juge.

LEANG YEN QUANG étant en Charge à Siang tcheou, on lui amena un jeune homme, qu'on accusoit de perdre le respect à son pere & à sa mere. Quoiqu'il fût déferé par tous ses freres, Leang ne le punit point, il se contenta de le faire conduire dans un endroit du Palais destiné aux honneurs qui se rendent à Confucius. Là on avoit peint deux Tableaux du fameux Han pe yu. Le premier le représentoit recevant humblement & tranquillement la bastonnade de la main de sa mere. Dans l'autre on avoit peint la mere comme accablée du poids des années, & le fils pleurant auprès d'elle de compassion & de tendresse. Tong (c'est le nom de ce jeune homme) en considérant ces peintures, fut si touché, qu'il en parut hors de lui-même. Leang prit ce moment pour lui faire une réprimande, après quoi il le renvoya. Tong en profita si bien, qu'il devint un exemple de vertu.

Exemple de Mandarin zélé pour le Peuple.

TSIANG YAO étant Gouverneur de

Yang tcheou, l'Empereur vint visiter les Provinces du Midi. Le Gouverneur de Hoai ngan Ville voisine de Yang tcheou, fit abattre plusieurs Maisons pour élargir le chemin sur le bord de la Riviere, & le rendre plus commode à ceux qui tiroient sa barque avec des cordes. Il fit aussi faire ces cordes non de chanvre, mais de matieres plus précieuses. Enfin il imposa d'autres taxes à cette occasion, & incommoda fort le peuple de son district.

Quand on vint à parler à Tsiang d'en faire autant, ce n'est pas pour se divertir, répondit-il, que l'Empereur vient ici; c'est pour visiter les Provinces. D'ailleurs le chemin ordinaire suffit de reste pour ses tireurs. Pourquoi incommoder le peuple en détruisant ses maisons? Je ne veux pas qu'on en abbatte une seule; je me charge de la faute, s'il y en a.

Un peu avant que l'Empereur arrivât, on vint signifier à Tsiang un ordre qu'on disoit être de l'Empereur. Cet ordre portoit qu'il eût à donner une liste des maisons considérables du lieu. Il n'y a ici, répondit-il, que quatre maisons considérables; sçavoir celle de l'Intendant des

Salines ; celle du Gouverneur de *Yang tcheou*, celle de l'Officier de la Douane, & celle du Magistrat subalterne de *Kiang tou*. Le reste de la Ville, ajoûta-t'il, n'est composé que du pauvre peuple ; il n'y a pas de lieu à en faire une liste.

Quelque tems après vint un autre ordre, suivant lequel il étoit dit que l'Empereur vouloir choisir quelques Demoiselles des mieux faites de ce pays-là. Je n'en sçache que trois, dit *Tsiang*, dans tout le District de *Yang tcheou*. L'Officier qui portoit l'ordre demandant où elles étoient, ce sont mes filles, répondit-il ; si l'Empereur en veut absolument d'ici, je puis lui livrer ces trois qui m'appartiennent : pour d'autres, je ne le puis. L'Officier s'en retourna sans rien dire ; & la chose en demeura là.

Autre Exemple.

L'EMPEREUR voulant qu'on fit des Armes en quantité, comme arcs, flèches, lances, &c. On publia un Edir par-rout, portant obligation à chaque Ville de fournir certaine quantité de matériaux propres à ces ouvrages. N'y ayant rien de semblable dans tout le district de *Hai tcheou*, le peuple s'offrit à fournir en colle de poisson l'équivalent de ce que l'Edir portoit, & en fit la proposition à son Gouverneur. Non, dit le Gouverneur, il est notoire que *Hai tcheou* n'a rien de ce qu'on demande. Donner l'équivalent en denrées du pays, c'est ouvrir la porte à un impôt qui pourroit bien durer tous-jours. Tout le monde trouva qu'il avoit raison.

Autre Exemple.

DANS le Territoire de *Tang yang*, Ville du troisième Ordre, il y a un Lac nommé *Lien* : il ne faut qu'en détourner un ponce d'eau, pour la faire baisser d'un pied dans les canaux qui servent à conduire le ris à la Cour ; aussi est-ce un crime capital. Dans une année que la sécheresse étoit fort grande, *Hui* Magis-

trat de *Tang yang*, demanda qu'il fût permis de détourner l'eau de ce Lac, pour arroser les champs de ris ; & sans attendre la réponse, il le fit tous-jours par avance. Le Magistrat supérieur dépêcha un de ses gens pour faire des informations, & demander à *Hui* comment il avoit osé se rendre coupable de cette infraction. Je crois pouvoir prendre sur moi, répondit-il, une faute si utile au peuple. S'il m'en coûte la tête, à la bonne heure. Plus de dix mille *King* * de terres profiteront de ces eaux. L'année dans ce quartier-là fut abondante, & on laissa *Hui* en repos.

* Nom de mesure.

Attention d'un Mandarin à pourvoir aux besoins du Peuple.

IL plut beaucoup une autre année dans le Territoire de *Pei*, petite Ville du troisième Ordre. Des eaux en abondance coulant des Montagnes voisines, inonderent les Campagnes, & ayant ravagé la première récolte de ris, empêchèrent d'en planter d'autres plus tardifs : de sorte que le peuple ne voyoit pas comment pouvoir seulement passer ce qui restoit de l'année. Si l'on attend, dit *Sin*, qui étoit alors Magistrat, que routes ces eaux soient écoulées, à ensemencer les terres, la saison sera trop avancée, aucun grain ne pourra lever : que faire donc ? Un expédient lui vint sur le champ. Il fit venir les Riches du Pays, & les engagea à faire les avances de plusieurs mille charges de pois. Il distribua ces pois dans tout le District, les faisant semer dans l'eau même. Ces eaux s'écoulèrent peu-à-peu, & avant que la terre fut bien sèche, les pois avoient déjà poussé. Ce fut une ressource pour le Peuple. Il passa l'année sans beaucoup souffrir.

Exemple d'un Mandarin expéditif & désintéressé.

TANG ayant été fait Magistrat de *Sin tchang*, il n'eût pas été trois mois en Charge, que les Procès devenant très-

rares, la moitié des Officiers du Tribunal devinrent assez inutiles. Sa porte n'étoit point gardée : y entroit librement qui vouloit. Cependant personne n'osoit abuser de cette liberté. Dans les Procès qui lui venoient, il punissoit celui qui avoit tort, mais assez légèrement, se contentant de lui-bien inculquer que s'il le retrouvoit en faute, il en useroit autrement. Enfin il expédioit si lestement les affaires, & étoit si désintéressé, que les gens de son Tribunal n'osoient & ne pouvoient pas user de leurs friponneries ordinaires. Aussi la plupart se retirèrent, & prirent un métier pour pouvoir vivre.

Trop grande sévérité nuisible au Gouvernement.

QUAND le Gouvernement n'est point excessivement sévère, le peuple alors craint la mort. D'où vient qu'il craint ainsi la mort? C'est qu'il trouve du plaisir à vivre. Tandis que les choses sont dans cet état, la crainte peut retenir le peuple dans le devoir. Mais si le Gouvernement devient excessivement sévère, le peuple cesse bien-tôt de craindre la mort, parce que la vie lui devient à charge. Ainsi un des grands ressorts du bon Gouvernement devient la source des plus grands désordres.

Epargne en certaines occasions nuisible à l'Etat.

Sous la Dynastie Tang, Lieou yen chargé de faire bâtir des Galeres, assigna pour chacune une certaine somme d'argent beaucoup au-dessus de la dépense. Quelques gens lui représenterent qu'en vain doubloit-on les frais. Voici ce qu'il leur répondit. Dans le Gouvernement d'un grand Empire, il ne convient point d'avoir tant d'économie. D'ailleurs quand on entreprend de semblables ouvrages, il faut régler la dépense de manière qu'ils se puissent toujours continuer avec succès, & qu'on en tire l'avantage qu'on s'en promet. Cette Ma-

nufacture étant une fois établie, combien de gens, outre ceux qui y travaillent, doivent vivre sur ces ouvrages! Si chacun y trouve son compte, le Prince sera bien servi, & il n'est point à craindre que l'entreprise vienne à manquer. Il laissa donc parler, il établit des ateliers pour la construction de ces Galeres, & mit des Inspecteurs pour y avoir l'œil. En peu d'années ils furent à leur aise; tous y trouvant leur compte, chacun s'y appliqua avec soin. Les Ouvriers étant bien payez, les vaisseaux se bâtissoient solidement, & ils subsistèrent en bon état pendant cinquante ans.

Sous un autre Empereur de la même Dynastie, Tang fou fut chargé de l'Intendance des Galeres. Il régla au juste la dépense qui se devoit faire pour chacune, en sorte que les Inspecteurs & les Entrepreneurs ayant de la peine à retirer leurs frais, les Ouvriers étoient à plus forte raison mal payez. Les vaisseaux se bâtissoient mal, & l'on s'en sentit dans les guerres qui s'élevèrent en ce tems-là. Tant il est vrai qu'en certaines occasions, c'est épargner que de ne pas regarder à la dépense, & qu'au contraire on gâte tout, en y regardant de trop près.

Crainte qu'ont les Chinois de mourir sans postérité.

DANS le Territoire de T'sang ou, un fils posthume ayant été instruit qu'une famille ennemie de son pere l'avoit fait périr, s'en vengea par un homicide, pour lequel il fut pris & traîné en prison. Tchin alors Magistrat du lieu, sut que cet homme n'avoit point encore d'enfant; voyant d'ailleurs qu'il devoit perdre la vie, pour ne pas laisser éteindre cette famille, il ordonna qu'on mît la femme de cet homme avec son mari dans la prison. Avant la fin de l'année elle eut un fils. Tout le monde loua la bonté du Magistrat, qui alloit jusqu'à prendre soin de procurer à un criminel la consolation de ne pas mourir sans postérité.

La douceur est quelquefois plus efficace que la force, pour réduire les Rebelles.

DANS le District de certaine Ville, quelques centaines de familles, placées dans des montagnes inaccessibles, avoient secoué le joug du Gouvernement. Plusieurs Gouverneurs avoient successivement tenté de les réduire par la force ; mais toujours inutilement. *Tsin* ayant été fait Gouverneur de ce Pays-là, s'y prit autrement. Dès qu'il fût entré en Charge, il trouva moyen par voye de douceur, d'engager les Chefs de ces Peuplades à le venir voir. Il les traita bien, & les exhorta, mais sans menaces & sans aigreur. En moins d'un mois toutes ces familles rentrent doucement dans leur devoir. Depuis ce tems-là, *Tsin* disoit souvent : rien n'est plus facile que de gouverner. Car si, par douceur & par quelques bons traitemens, on peut réduire des Rebelles ; si, en s'y prenant comme il faut, on peut faire entendre raison à une multitude de Montagnards grossiers & barbares ; que ne pourra-t-on point obtenir par ces mêmes voyes, des Peuples civilisez & mieux instruits ? Ils aiment naturellement le repos & l'ordre : ils craignent le trouble & le danger. Quel est celui d'entr'eux qui se refoudra à prendre les armes, s'il a de quoi se vêtir & de quoi vivre ? Mais les Tributs qu'exigent les Empereurs, deviennent quelquefois trop à charge : les Officiers qui gouvernent, sont souvent trop intéressés. Les pauvres gens réduits au désespoir, s'assemblent & pillent çà & là. Quoique ce soit de-là que naissent les grands troubles, cependant leur dessein n'est point d'abord de troubler l'Empire. Ils cherchent à vivre, & c'est tout. Non seulement il seroit trop dur en ces occasions de vouloir les exterminer, mais même on auroit souvent de la peine à le faire : car alors il est fort naturel que les soldats n'ayent pas le courage de frapper.

Devoir d'un Homme en Charge.

UN Magistrat est désintéressé, c'est son devoir : mais il en devient fier & orgueilleux, il a tort. Son désintéressement ne peut justifier sa fierté. Chacun doit veiller sur soi : mais un Magistrat le doit faire avec une attention particulière. S'il se borne à éviter les fautes grossières & éclatantes : & s'il ne s'érudie à éviter les plus légères & les plus secrettes, il est indigne du rang qu'il tient.

L'AMOUR du travail & l'application sont nécessaires, quand on se mêle du Gouvernement, & cela pour tout le tems qu'on s'en mêle. Celui-là se trompe fort, qui croit que le travail & l'application de quelques années, lui donnent droit d'être moins laborieux & moins appliqué dans la suite. S'il veut se reposer, qu'il se retire.

DANS le Royaume de *Tchin la*, il y a deux tours de pierres. Quand il se trouve en ce Pays-là quelque Procès embarrassant, on met un des Plaideurs dans une de ces tours, & la Partie adverse dans l'autre. Celui qui a le droit de son côté, y est tranquille : au lieu que celui qui a tort, est d'abord saisi d'un grand mal de tête, & sent une chaleur insupportable par tout le corps. Nous n'avons ici rien de semblable. Il n'y a que la pénétration & l'intégrité des Magistrats, qui puissent démêler le bon droit d'avec l'injustice. Si donc nos Magistrats manquent de lumières, ou se laissent corrompre, à qui recourir ?

Exemple d'Officiers désintéressés.

CHE' & SONG étant Collègues dans l'administration des Finances ; un jour qu'ils étoient tous deux seuls, aujourd'hui, dit *Ché*, j'ai fait une découverte. En examinant les comptes de telle & de telle Province, j'ai trouvé qu'il y a telle somme au-de-là de ce qu'elle doit. *Song* sentit que son Collègue le sondoit, pour

voir s'il en voudroit prendre sa part, & se taire. Mais n'étant pas d'humeur à entrer dans ces vûes ; cet argent est venu pour l'Empereur, dit-il, il doit entrer dans les coffres. S'il y a plus que moins, tant mieux, cela vient fort à propos. Examinant sur le champ ce qu'en étoit, il donna avis à l'Empereur de tout ce qu'il y avoit de surplus dans les revenus de chaque Province, afin qu'on ne pût pas le détourner. Son Colleague n'en fut pas trop aise : mais il n'osa rémoigner sa peine.

Exemple d'un grand Mandarin charitable.

HÓANG YEOU visitant une Province dont il étoit Viceroy, vit un jour par hasard une femme à demi vêtue de méchans haillons, qui menoit un cheval à l'abreuvoir. Il frémit à cette vûe, baissa la tête, & poussant un grand soupir, est-il possible, s'écria-t-il, que les pauvres soldats soient si misérables, tandis que je suis Viceroy ? Quelle honte n'est-ce pas pour moi ? Il fit sur le champ donner par avance à tous les soldats trois mois de paye, & fit des largesses aux plus pauvres. A cette occasion chacun racontoit ce qui avoit touché le Viceroy, ses gémissemens, & ses soupirs. Plusieurs en le racontant & en l'entendant, en étoient touchés jusqu'aux larmes, & tous se feroient sacrifier volontiers pour lui.

Exemple d'un Mandarin désintéressé.

LIN HIAO T'SE, sous la Dynastie Song fut un exemple de désintéressement : il le poussa jusqu'au scrupule. Un soir qu'il sortit tard de la Salle d'Audience, un de ses gens, pour le reconduire dans l'intérieur (a) de sa maison, prit une des chandelles de la Salle. A peine avoit-on passé la porte de communication, que Lin reprenant son domestique : cette

chandelle, lui dit-il, est du Tribunal, & ne doit point se consumer à d'autres usages. Reportez-la promptement.

Autre Exemple.

TONG SU Y étoit un homme d'une extrême frugalité, & d'une simplicité si grande, qu'il porta pendant dix ans la même robe qui étoit de toile teinte en noir, & la même paire de bottes. Quand il fut fait Gouverneur de *Tou tcheou*, ses fils s'assemblerent, & lui tinrent ce discours : Nous sçavons, lui dirent-ils, combien vous êtes désintéressé ; nous n'espérons, ni ne souhaitons aucun revenant-bon de votre Charge. Seulement nous faisons réflexion que vous avez de l'âge. Les bois de *Tou tcheou* sont admirables, si vous vouliez bien penser (b) à l'avenir. Le pere, sans répondre rien de précis, parut y avoir consenti. Au bout de quelques années s'étant démis de son Gouvernement, il revint chez lui. Ses fils allerent fort loin au devant de lui, & quelqu'un d'eux lui demanda s'il avoit pensé à l'avenir, comme ils l'en avoient prié ? L'on m'a dit, répondit-il, en soupirant, que le Cyprès vaut mieux que le *Chan* (c) ; qu'en pensez-vous ? C'est donc du Cyprès, dit un des fils, dont vous avez fait provision, mon pere ? Mes enfans, reprit le Vieillard en se moquant d'eux, je vous en apporte de la graine ; semez-la, si vous voulez.

Zèle d'un Mandarin pour son Peuple.

L'EMPEREUR venant visiter les Provinces du Midi, les Officiers des Villes où Sa Majesté devoit passer, firent de grands préparatifs de chevaux, de charriots, de meubles précieux ; tout se tiroit sur les habitans du District, soit en espèces, soit par des contributions, & des

(a) Le Tribunal & la maison du Magistrat se font séparer que d'une muraille. La porte de communication est ordinairement fermée, & toujours gardée par un Domestique. Auprès est un tour à peu près semblable à celui des Religieuses d'Europe.

(b) Ils lui insinuoient ainsi de se pourvoir de beau bois pour son cercueil. C'est de quoi les Chinois sont curieux.

(c) Nom d'une espèce de bois.

taxes en argent. *Tsiang* alors Gouverneur d'*Yang tcheou*, délibérant sur ce qu'il avoit à faire en cette occasion; si je fais, dit-il en lui-même, ce que je vois faire aux autres, il faudra nécessairement vexer le peuple. Si je fais autrement, on ne manquera pas de m'en faire un crime; on dira que je néglige ce qui regarde l'Empereur. N'importe, ajouta-t'il, ce dernier parti est le meilleur: j'en souffrirai seul; au lieu qu'en prenant l'autre, c'est le peuple qui en souffrira. Il se contenta donc de pourvoir avec soin au nécessaire, sans magnificence, ni superflu, veillant cependant à tout lui-même en personne, vêtu de toile, mais ayant néanmoins la ceinture dorée, marque de sa Dignité.

Les Officiers de la Cour n'étant pas contents, il eut à essuyer bien des reproches; mais il les soutint avec constance & sans émotion. Un jour l'Empereur se divertissant à la pêche, prit une fort belle carpe. A qui vendrai-je, dit-il en riant, un si beau poisson? Les Courtisans qui en vouloient à *Tsiang*, répondirent qu'il n'y avoit que le Gouverneur de *Yang tcheou*, qui pût l'acheter. Qu'on le lui remette; dit l'Empereur. On lui remit, en lui disant que l'Empereur qui l'avoit pris, en attendoit de lui le prix. *Tsiang* s'en va dans sa maison, prend le peu que sa femme avoit d'ornemens d'argent à la tête & sur ses habits, revient aussi-tôt vers l'Empereur, & se prosternant, selon la coutume. « Grand Empereur, dit-il, ce poisson vaut de l'argent: je n'en ai pas d'autre pour le payer, que ce peu d'ornemens qu'avoit ma femme: je les apporte, & m'offre à mourir. » L'Empereur concevant alors ce qu'avoient prétendu les Courtisans: « Pourquoi chagriner ainsi, leur dit-il, ce pauvre Officier? Qu'on le laisse en paix, & qu'il s'en retourne ».

Exemple d'un Mandarin désintéressé.

SOÛ KIONG fut fix ans Gouverneur à *Tsin ho*, sans recevoir aucun présent de ceux qu'on lui offroit en diverses occasions selon la coutume (a). Enfin un homme d'âge & de considération, voyant qu'il refusoit tout ce qui étoit de quelque valeur, lui fit présent de quelques citrouilles de son jardin, & le pressa si fort de les accepter, qu'il ne put pas s'en défendre. Il les reçut donc; mais il les fit ranger sur les poutres d'une salle, où il les laissa sécher sans y toucher. Cependant, comme il n'avoit pas accoutumé de rien recevoir de personne, dès qu'il eût reçu ces citrouilles, le bruit s'en répandit dans tout le quartier; & à la première occasion qui se présenta, chacun s'empressa de lui faire présent de quelques fruits, ou de quelques légumes de son jardin. Plusieurs se joignirent ensemble, chacun faisant porter ce qu'il avoit: mais lorsqu'ils furent entrez dans la salle, ils virent les citrouilles en question bien rangées sur une poutre, & déjà toutes fanées, sans qu'il en manquât une seule. Ils se regardèrent les uns les autres, & prirent le parti de s'en retourner.

Autre Exemple;

TSAO TCHI TSONG étoit Magistrat d'une Ville du troisième Ordre; toutes les fois que son devoir l'obligeoit d'aller à la Capitale de la Province, il montoit une fort petite Barque qui lui (b) appartenait. Il en tenoit lui-même le gouvernement, & deux de ses gens ramoient. Quand cette barque fut si vieille, qu'elle ne put plus servir, le Gouverneur du Pays son supérieur, fit faire une barque pour la lui donner. Un fameux Lettré, grand dans l'Empire, & ami du Gouverneur;

(a) Les occasions où l'inférieur fait des présents à son supérieur, & l'ami à son ami, sont principalement au nouvel an; au jour de la naissance, au cinquième de la cinquième Lune, au quinziesme de la première Lune, quand il marie son fils ou sa fil-

le, quand il meurt quelqu'un chez lui, quand il part pour un long voyage, &c.

(b) Aujourd'hui c'est une corvée pour les Bacheliers de conduire les Mandarins & leurs gens.

passant par-là, mit une inscription de sa main sur cette barque. L'inscription avoit double sens. L'un pouvoit être : quand les planches de cette barque seront aussi minces que la couverture d'un (a) Livre, il sera tems de penser à la réparet. C'étoit dire qu'elle étoit très-bonne, & louer celui qui l'avoit fait faire, & qui la donnoit. L'autre sens pouvoit être : achevez le Livre, on le reliera. C'étoit parler à celui qui devoit recevoir la barque, le louer & l'exhorter à ne se pas démentir.

A cette inscription près, qui étoit d'une excellente main, la barque étoit simple & sans ornemens. Le Gouverneur l'envoyant à Tsao, lui fit dire qu'il l'avoit fait faire telle exprès, pour lui ôter toute raison de la refuser. Tsao reçut la barque avec de grands témoignages de l'estime qu'il en faisoit; mais il résolut de ne s'en servir qu'en certains jours-solemnels, comme quand il iroit rendre ses devoirs à ses Ancêtres.

Autre Exemple.

LI MIEN LIN étant en Charge, non seulement étoit fort désintéressé lui-même, mais il vouloit aussi que ses gens le fussent. Lorsqu'il quitta sa Charge pour se retirer chez lui, il craignoit que quelqu'un de ses domestiqués, n'eût pris ou reçu quelque chose à son insçu. Quand tous se furent embarqués, il eut soin de les faire fouiller, & de faire publiquement jeter dans l'eau ce qu'il leur trouva. Canailles, leur dit-il, vous n'exposez à la risée de tout le monde; on dira que j'ai pris par vos mains, n'osant prendre par moi-même.

(a) La couverture des Livres Chinois est une simple feuille de papier blanc, couverte d'une étoffe mince & légère, ou d'une autre feuille de papier peinte en quelque couleur.

(b) Un Ouan, c'est dix mille onces d'argent. Cette somme paroît bien grosse; mais enfin je traduis comme il y a.

(c) On obtient quelquefois des Charges, & même des Degrés par argent; mais lorsque la chose se découvre, le châtimement est très-sévère. Il n'y a pas plus de deux ans qu'un grand Examineur de la Province de Nanking, fut coupé par la moitié du

Autre Exemple.

NIEN TSONG allant être grand Examineur dans une Province, fit rencontre en chemin d'un de ses intimes amis, qui l'arrêta pour délibérer avec lui sur des affaires importantes. Ils étoient logez dans une Bonzerie. Un homme très-riche de la Province où Nien alloit être Examineur, étoit aux aguets sur la route, & se trouva là. Il pria le Chef des Bonzes de porter pour lui la parole, & de promettre cinquante Ouan (b), si on l'assûroit du Degré. Nien en souriant, dit au Bonze : faites venir ici cet homme, afin qu'il traite lui-même avec moi. Le Bonze aussi-tôt l'appelle, croyant que tout alloit bien. Mais d'aussi loin que Nien l'appetut, sans lui donner le tems d'ouvrir la bouche : ignorez-vous, lui cria-t-il d'un ton sévère, qu'étudier dès l'âge de trois ans, & sans relâche, c'est l'unique (c) voie pour parvenir aux Degrés & aux Charges de l'Empire ? Prétendez-vous paresseux que vous êtes, en ouvrir une autre à force d'argent ? Cet homme se retira tout confus, & Nien sur le champ prit congé de son ami.

Autre Exemple.

LONG KING TCHONG fut en son tems un exemple de désintéressement & de droiture. Quand il fut fait Magistrat de Hui tsu, il ne mena avec soi que son fils & un (d) domestique. L'hiver étant rude, son fils qui étoit sensible au froid, pria son pere de lui procurer du dehors un peu de charbon. Long n'eut garde d'y

corps, pour avoir été convaincu d'avoir vendu le Degré de Kiu gin à plusieurs personnes. Le Tsong tou & le Fon yuen, c'est-à-dire les deux plus grands Mandarins de la Province, furent aussi assez comme suspects d'être complices.

(d) L'Empereur entretient un train réglé & déterminé pour les Mandarins qui les accompagnent quand ils sortent. Ils n'ont communément alors que peu de leurs domestiques à leur suite, quand d'ailleurs ils en auroient plus de cent à leur service, ce qui est fort ordinaire à la Chine.

consentir ;

consentir; mais faisant apporter un bâton, prenez ce bâton, dit-il à son fils; servez-vous-en pour faire l'exercice, tournez-le en tour sens, & vous aurez bientôt chaud. Sur la fin de l'année qu'en (a) signe de réjouissance on tire des petards, son fils encore jeune vouloit s'en procurer du dehors (b). Son pere l'ayant sçu, l'appella, & lui faisant donner un bout de certain bois creux nommé *Tcheon* (c). Si vous aimez le bruit, mon fils, lui dit-il, frappez de ce bois sur cette porte, vous en ferez à-peu-près autant qu'avec des petards.

*Honneurs rendus à un Mandarin
désintéressé.*

HAI CHOU mourut étant le premier *Yu ssie* de la Cour du Midi. Son désintéressement avoit toujours été si grand, qu'après avoir passé par beaucoup d'emplois considérables, il étoit aussi pauvre en mourant, que le moindre Lettré du commun. A sa mort *Ouang yong ki* l'alla voir. Il fut également surpris & touché de sa pauvreté. Ne pouvant retenir ses larmes, il se retira, & envoya une bonne somme, pour aider aux frais des funérailles. Les Principaux de la Cour en firent autant; & ce qui fut encore plus honorable pour le défunt, c'est que le peuple à sa mort, ferma pendant plusieurs jours les Boutiques, pour témoigner sa douleur; & quand la famille en deuil partit avec le cercueil pour le porter, suivant la coutume, à la sépulture de ses Ancêtres, il y avoit le long de la rivière, jusqu'à environ dix lieux, des tapis de fesse, & des tables garnies, qu'on lui offroit pour honorer sa mémoire.

(a) Il s'en tire un nombre infini à la fin de l'année & au commencement de l'autre en signe de réjouissance. On en tire aussi le premier jour & le quinzième de chaque Lune, & en divers tems de réjouissance, aussi bien qu'aux Enterremens.

(b) Toute la famille d'un Mandarin un peu considérable est comme en prison dans sa maison. On n'en laisse sortir aucun sans grande raison. L'acheteur même est un homme du Tribunal, & non des

Fermeté d'un Mandarin.

TCHIN SUEN fut en son tems un modèle de désintéressement, & il y joignoit toujours une droiture inflexible & une fermeté constante à résister aux abus du siècle. Dans le tems qu'il présidoit aux Lettres dans le *Chan tong*, il passa un *Yu ssie**, qui alloit ailleurs en qualité de Visiteur extraordinaire. Les Officiers du lieu, grands & petits, du moins tous ceux qui étoient d'un degré inférieur à ce *Yu ssie*, venant à lui rendre leurs devoirs, se jetterent à deux genoux. Pour *Tchin* il se contenta de faire une profonde inclination.

* Nom
de dignité

Le Visiteur en fut choqué, & lui demanda brusquement quel étoit son Emploi? J'ai soin des études, dit *Tchin*, sans s'émouvoir. Qu'est-ce que cela, dit le Visiteur en colère, en comparaison d'un *Yu ssie*? Je sçai, Monsieur, la différence qu'il y a de l'un à l'autre, dit gravement *Tchin*; & je ne prétends point aller du pair avec vous. Mais, en matière de cérémonies, nous qui sommes à la tête des Lettres, nous les devons instruire par nos exemples; & dans les soumissions que nous rendons à nos Supérieurs, nous ne pouvons excéder sans conséquence.

Le Visiteur vit bien à l'air de *Tchin*, qu'il n'étoit pas homme à céder. Il aperçut d'ailleurs aux environs les Lettres en troupes: ainsi comme il sentit bien que la violence n'étoit pas de saison, il se radoucit. Prenant donc tout-à-coup un visage ouvert, & un ton moins rude, Maitre, dit-il, vous n'avez rien à voir dans les affaires qui m'amenent, ni moi dans celles qui vous

Domestiques du Mandarin.

(c) Les Européens ici & aux Indes, appellent ce bois *Bambou*. Il y en a beaucoup dans les Provinces Méridionales de la Chine. C'est une espèce de roseau, mais qui devient très-dur. Les plus gros n'ont guères qu'un pied Chinois de tour, & sont longs d'environ vingt pieds. Au-dessous de cette mesure il y en a de toute grosseur & de toute longueur. Il est d'un grand usage.

regardent. Ne vous donnez pas déformais la peine de venir chez moi. Sur quoi *Tchin* se retira.

Mandarin charitable & désintéressé.

CERTAINNE année la stérilité fut si grande dans le Territoire d'*Y hing*, que de tous les enfans qui venoient au monde, on n'en nourrissoit que très-peu. *Gin fang* alors Gouverneur publia sur cela des ordres sévères : & pour remédier à ce mal par toutes les voyes possibles, il fit une exacte recherche des femmes enceintes, & leur fournit de quoi subsister. On compta plus de mille familles qu'il avoit sauvées par ce moyen. Aussi quand à l'arrivée de son successeur, il partit pour aller en Cour, il n'avoit plus que cinq charges de ris : & quand il arriva à la Cour, il n'avoit pas un habit supportable. Un *Tsiang kien* (a) de ses amis, eut soin de lui en donner.

Peu après *Gin fang* fut fait Gouverneur de *Si ngan*. Il partit pour s'y rendre sans y envoyer (b) des Lettres d'avis. Lorsqu'on s'y attendoit le moins, on le vit venir à pied ; & en marchant vers son Tribunal, il expédia différentes affaires dont on lui parla. Il continua sur ce pied-là tout le tems qu'il fut à *Si ngan*. Il y mourut en Charge, & la dernière parole qu'il dit, fut pour défendre qu'on prît rien des gens du lieu à son occasion. On lui obéit exactement : & comme d'ailleurs il étoit très-pauvre, son cercueil fut du bois le plus commun, & il fut enseveli dans quelques vieux habits qui lui restoient. En récompense il fut pleuré de tout le monde, & on le regretta encore à *Si ngan*.

Parmi le Recueil des Sentences gravées dans la Salle de *Li ouen tzie*, on lit ce qui suit :

Vous n'êtes pas importun à vos

(a) C'est le plus haut degré de Milice.

(b) La coutume est d'en envoyer, & cela cause de la dépense aux gens des Tribunaux, dont un

égaux par des demandes trop fréquentes ou hors de propos. Qu'y a-t-il en cela de noble & de grand ? Vous faire valoir par cet endroit, c'est justement vous vanter de n'être pas un gueur de profession.

Ne prendre que ce qui vous est dû, c'est bien fait. Mais si vous prétendez que cela mérite le beau nom d'homme désintéressé, vous avez tort : c'est précisément n'être pas voleur.

* Dans le Village dont vous êtes Seigneur, vous êtes fort réservé à exiger des corvées de vos Vassaux. Ne prétendez pas à ce prix-là passer pour un homme vertueux & charitable. Tout ce qu'on vous doit, c'est de reconnoître que vous ne faites pas le petit tyran, comme font tant d'autres.

Pourquoi tant de soins d'amaïsser des richesses injustes ? Est-ce pour fournir aux folles dépenses d'une femme ou d'un fils ? Est-ce pour soutenir le ridicule faste d'une prétendue noblesse ? Est-ce enfin pour avoir de quoi assembler & payer les Bonzes, afin qu'ils demandent pour vous des prospérités ? Peu importe laquelle de ces trois choses vous ayez en vûe, il sera toujours vrai de dire que c'est employer bien mal vos peines & vos soins.

Ami solide & désintéressé.

TCHAO KANG TSIN fut d'abord élevé à une Charge considérable avec *Ngeou yang tchong*. Ensuite ils furent tous deux faits Ministres. Il arriva que *Ngeou yang* fut accusé de malversation. *Tchao*, contte l'ordinaite des gens de même rang & d'une même profession, fut très-sensible à la disgrâce de son collègue. Il n'omit rien pour le purger de tout ce qu'on lui imputoit. Il alla jusqu'à s'offrir à justifier tous les ordres que *Ngeou yang* avoit donnez, & à se faire sa cau-

détachement va quelquefois 60. ou 80. lieues au devant du Mandarin.

* Cela est fort rare à la Chine.

tion, le tout sans bruit, sans éclat, & à l'insçu même de *Ngou yang*.

Domestique fidèle, intelligent, & attaché.

TCHAO CHE GIN Lettré de réputation, mais de peu d'expérience dans les affaires, n'ayant plus ni frere, ni neveu, perdit un fils qu'il avoit, & mourut peu après lui-même dans l'embarras de plusieurs mécomptes, dont il étoit responsable. De sorte qu'il étoit réduit à la dernière pauvreté. Cependant il laissoit trois filles dans un bas âge. Un seul esclave nommé *Yen tse*, pourvut aux besoins de ces trois filles. Il trouva le moyen par son travail & son industrie, de ne les laisser manquer de rien; & il se comporta toujours à leur égard avec tant de respect & de réserve, que pendant dix ans qu'il en eut soin, jamais il ne les regarda en face.

Quand il vit qu'elles devenoient grandes, il résolut de faire un voyage à la Cour pour y découvrir quelqu'un de la connoissance de feu son Maître, qui lui aidât à marier ces trois filles, conformément à leur condition. A peine fut-il à la Cour, qu'il rencontra heureusement *Li & Pé*, l'un Docteur du College Impérial, & l'autre *Che lang* * dans un des grands Tribunaux. Il les suivit jusqu'à ce qu'ils fussent dans un endroit peu fréquenté. Alors se jettant à leurs pieds, il leur déclara, les larmes aux yeux, le sujet de son voyage.

Ces deux Seigneurs, surpris & touchés, le consolèrent. Nous nous sommes connus feu votre Maître & nous, lui dirent-ils, dès les premières années de nos études. Nous sommes fâchés d'avoir ignoré ses malheurs, & ravis que vous nous fournissiez une occasion de rendre un petit service à sa famille. Aussitôt ils donnèrent les ordres nécessaires pour faire venir sûrement & commodément ces trois filles. On les maria

(a) avantageusement toutes trois, & *Yen tse* se retira fort content de son voyage.

Médecin charitable.

YEN YANG s'étoit rendu par son application très-habile Médecin; mais c'étoit en vûe d'exercer cette profession par charité: & quoiqu'il guérît une infinité de malades, jamais il ne reçut rien d'aucun de ceux qu'il avoit guéris. Non-seulement il ne refusoit les remèdes à personne de ceux qui s'adressoient à lui dans leurs maladies; mais si celui qui venoit le trouver étoit pauvre, outre les remèdes, il lui donnoit encore quelque aumône, afin qu'il pût se procurer les petits secours nécessaires dans sa maladie.

Riche charitable.

TOU YNG SUN vécut jusqu'à une extrême vieillesse, & fut jusqu'à la fin fort compatissant & fort charitable. Un homme de son voisinage devoit une somme d'argent à *Tou mong buen* son fils aîné, qui étoit chargé de l'administration des biens. Ce débiteur n'ayant pas de quoi payer, & ne voyant pas quand il en auroit, pria ce fils aîné d'accepter en paiement une maison & un bout de terrain propre à des sépultures, & lui en apporta les Contrats. Le fils aîné s'en défendit: « Mon voisin, lui dit-il, ce » que vous proposez n'est pas juste; je » ne prendrai point vos Contrats; ils » portent plus qu'il ne m'est dû. Si c'est » que vous voulez en effet vendre cette » Maison & ce terrain; en faisant entrer en paiement ce que vous me devez, je dois vous payer ce qu'il y a » de plus dans l'ancien Contrat. »

Je vous suis obligé, dit le débiteur, de cette bonne volonté. Mais pour y répondre, je vous dirai que cette Maison & ce terrain ne valent que la somme que je vous dois. On a exprimé d'avantage dans le Contrat; vous sçavez que

(a) C'est bientôt fait en ce Pays-ci, où il ne faut point de dot.

* Nom d'Office.

quelquefois on a des raisons d'en user ainsi : mais réellement ce que je vous dois est justement la somme que j'en ai payée. Le créancier charmé de la bonne foi de son débiteur, & se picquant de générosité ; si vous, lui dit-il, qui êtes un homme sans étude, vous poussez si loin la bonne foi & l'équité, je puis bien, moi qui ai tant lu de Livres, pousser la libéralité jusqu'à ce surplus que votre Contrat exprime. Tenez, le voilà, je vous le donne. Le voisin alors le reçut avec bien des actions de grâces.

Quand *Tou* le pere, qui étoit alors absent, fut de retour, ce voisin vint lui rendre compte de la générosité avec laquelle en avoit usé son fils, & lui en témoigner sa reconnoissance. Le vieillard apprenant de ce voisin qu'il avoit vendu sa Maison, témoigna de la surprise & de l'émotion. Comment, dit-il, mon fils a pris votre Maison en paiement ? Où logerez-vous ? Monsieur, répondit le voisin, je pense à aller demeurer en tel endroit. Aussi-tôt le vieillard appelant son fils : rendez à cet homme ses Contrats, lui dit-il : qu'on entoure son petit terrain d'une haie ; & veillez à ce que les Domestiques ne chagrinent pas ce voisin, sous prétexte qu'il nous doit.

Autre Exemple.

Sous la Dynastie *Ming*, *Tong pou* Envoyé de la Cour, passa par *Kiang poan* ; un *Kin gin* * du Pays l'envoya saluer par un de ses gens avec un biller ordinaire. *Tong* fit venir le Domestique du *Kin gin* en sa présence, & lui demanda à quoi s'occupoit son Maître qui menoit une vie si retirée. Monsieur, dit aussi-tôt le Domestique, l'année a été fort mauvaise en ces quartiers : les chemins sont pleins de gens morts de faim. Mon Maître loué chaque jour un certain nombre de gens pour recueillir & inhumer les corps de ces pauvres malheureux. Il a déjà procuré la sépulture à plus de mil-

le. *Tong* parut fort touché de ce récit : il ne laissa pas de continuer à interroger le Domestique. Le nombre des morts étant si grand, il faut bien des ouvriers, dit-il, comment votre Maître pourroit-il à leur payement ? Ce seul embarras n'est pas petit. Cela ne l'embarrassa pas le moins du monde, répondit le Domestique ; il a réglé tant de grains pour les frais de la sépulture de chacun de ces pauvres gens, & le payement se fait par un tel, qui est parent de notre Maître. *Tong* ne poussa pas plus loin ses questions ; mais louant au Domestique la charité du Maître, il ne laissa pas de lui écrire par ce même Domestique un petit billet d'avis en ces termes : Toute bonne œuvre se doit cacher autant qu'on le peut : du moins ne faut-il pas chercher à la publier. Rien de plus bas que ces charitez, dont la vanité est le motif.

Récompense de la fidélité à rendre une chose trouvée.

Du tems de l'Empereur *Yong lo*, un Marchand nommé *Sun yong* étant en voyage, vit sur sa route une bourse suspendue à un pieu. Il l'ouvrit, & y trouva deux grandes aiguilles d'or, telles que les femmes en portent à leurs cheveux. Il s'assit dans cet endroit, attendant que la personne qui les avoit perdues, vint les chercher. A nuit close, vint une esclave toute en pleurs, qui cherchoit les aiguilles de sa Maîtresse qu'elle avoit perdues, & qu'on la soupçonnoit d'avoir volées. Le Marchand s'ébranla assuré que ce qu'il avoit trouvé, étoit justement ce qu'elle cherchoit, le lui remit. La fille transportée de joie, lui demanda son nom : il ne le dit point : Monsieur, ajouta-t-elle, que puis-je faire, pour vous remercier ma reconnoissance ? Aces mots le Marchand doubla le pas sans rien dire, & gagna, malgré la nuit, un gîte assez loin de-là. Lorsqu'il fut arrivé à *Nan yang*, qui étoit le terme de son voyage, il

* Degré de Littérature.

il fit en très-peu de tems un gain beaucoup plus considérable qu'il ne pouvoit l'espérer. Il partit pour s'en revenir avec plusieurs autres Marchands. Repassant, mais en barque, à l'endroit même où il avoit trouvé la bourse, & sa barque s'étant rangée le long du rivage, il vit sur le bord de la rivière l'esclave à qui il avoit rendu la bourse. Cette fille venant de laver du linge, le vit aussi, & le reconnut. Elle lui parla pendant quelque tems, étant toujours sur le rivage, & le Marchand sur sa barque. Après quoi elle se retira. *Sun yong*, que cet entretien avoit arrêté quelque tems, & empêché de suivre les autres barques, trouva qu'il étoit tard pour partir seul, & se résolut de demeurer là le reste du jour. Il s'éleva tout-à-coup une tempête. Tous ceux qui étoient partis, périrent. *Sun yong* qui s'étoit arrêté, ne périt point.

*Contre ceux qui abusent de la misere
d'autrui.*

La pauvreté & les richesses changent souvent de maison. Les biens de ce monde n'ont point de maître bien fixe. Quand on vend ce qu'on en a, c'est communément par nécessité. Cependant il n'est que trop ordinaire qu'un homme réduit à cette extrémité, rencontre quelqu'un de ces riches impiroyables, toujours prêts à s'engraïsser des malheurs d'autrui. Ce cruel mer aux biens d'un homme, quela nécessité presse, à peu-près le prix qu'il veut. Le contrat passé, c'est beaucoup s'il paye sur le champ la moitié du prix. Il remet le reste du paiement à certains termes; & s'il voit quelque chose dont le pauvre vendeur ait grand besoin, il est attentif à le lui donner en paiement; mais c'est toujours à un prix beaucoup au-dessus du prix raisonnable. Ainsi le pauvre vendeur ne touchant rien que par parties, quand il vient compter avec ce riche, il trouve qu'il a plutôt dépensé le prix de ses biens, qu'il ne l'a rouché. Vouloir entrer en composition, & de-

mander de la modération sur le prix de certaines choses, cela est fort inutile. Encore trop heureux, si la nécessité où il s'est trouvé d'acheter les biens de ce pauvre homme, n'est pas pour l'acheteur une raison de rompre avec lui tout commerce, & de le traiter en ennemi. Du moins est-il sûr qu'il s'applaudit de se voir possesseur de ces biens, sans qu'il lui en coûte qu'environ la moitié de ce qu'ils valent. Cela s'appelle avoir de l'industrie & entendre ses affaires. Il ne fait pas attention, l'aveugle qu'il est, à la conduite ordinaire du Ciel, qui se plaît à rendre à chacun ce qu'il mérite. Son injuste cruauté ne fera point impunie: il en portera peut-être lui-même la peine, sinon elle tombera sur ses descendans.

Charité désintéressée.

LEOU Y originaire de *Vou yn*, avoit l'ame fort charitable: il en donna de fréquentes preuves dans sa vie; je n'en rapporterai que deux ou trois. *Tchang kili* allant à la Cour, & conduisant le corps de son pere qui étoit mort en Province, trouva sur la route auprès d'*Ou yn* des glaces en quantité. Le chariot qui portoit le corps de son pere, versa, & fut mit en pièces. Comme il n'avoit point là de connoissance, il envoya chez celui du lieu dont la maison avoit le plus d'apparence, demander un chariot à emprunter, pour continuer son voyage. *Leou y* fut celui à qui on s'adressa. Il donna sur le champ un chariot, sans s'informer quel étoit celui qui le demandoit, & sans vouloir se nommer lui-même au Domestique, qui étoit venu en faire la demande pour son Maître. *Tchang* n'eût pas plutôt fait les obseques de son pere, qu'il renvoya un Domestique à *Vou yn* conduire le chariot, & remercier celui qui lui avoit aidé si à-propos à s'acquitter de ses devoirs de fils. *Leou* ayant aperçu d'assez loin ce chariot, ferma sa porte. Il ne reçut ni chariot ni remerciement; mais il fit dire au Domestique qu'apparemment il se trom-

Autre Exemple.

CE même *Leou* y revenant un jour de *Tchin leou* , dont il venoit de quitter le Gouvernement , rencontra sur sa route un pauvre Lettré qui venoit de mourir assez subitement , & dont le corps étoit sur le bord du chemin. Le Gouvernement qu'avoit *Leou* , bien loin de l'enrichir , n'avoit servi qu'à le rendre plus pauvre , tant il étoit désintéressé & charitable. Se trouvant donc alors sans argent , il quitta ce qu'il avoit de meilleurs habits , pour en revêtir le mort , selon la coutume ; & vendant le cheval qu'il montoit , il monta un bœuf. Il n'eût pas fait deux journées de chemin , qu'il se présenta à lui un pauvre homme prêt à expirer de faim & de misère. Sur le champ il descendit , & fit tuer son bœuf pour secourir ce malheureux. Ses gens lui disant qu'il pouffoit trop loin la compassion : vous vous trompez , leur répondit-il ; voir son prochain dans la misère , & ne pas le secourir , c'est n'avoir ni cœur ni vertu. Il continua ainsi sa route à pied , & presque sans rien manger.

Présence d'esprit charitable.

UN jour *Ou pan* revenant d'un petit voyage , & prêt d'arriver à sa porte , aperçut un homme qui voloit des châtaignes dans son Parc. Il rebroussé aussi-tôt chemin , & prend un détour de demie-lieué. Quand il fut de retour à la maison , le Domestique qui l'avoit accompagné , prit la liberté de lui demander la cause de ce détour. C'est , dit-il , que j'ai aperçû dans mon Parc un homme dans un châtaignier , qui voloit de mes châtaignes : j'ai rebroussé chemin , afin qu'il ne me vît pas. Car s'il m'avoit aperçû , une subite peur auroit pû le faire romber. Peur-être en tombant se seroit-il grièvement blessé. Ce qu'il m'a volé , valoit-il la peine de l'exposer à ce danger ?

Maximes de Morale.

SU MA KUANG s'entretenant un jour avec *Tchao yong* , lui dit : le désintéressement , la droiture , & la force , sont trois vertus , qui ne se trouvent guères ensemble dans un seul homme : je les ai vûes cependant routes trois dans un tel ; c'étoit un grand homme. Permettez-moi de vous dire , reprit *Tchao yong* , que la réunion de ces trois vertus n'est pas si rare : ce n'est pas ce qu'il y a de plus difficile ; & les avoir possédées toutes trois ensemble , n'est pas , à mon sens , le plus bel endroit de la personne que vous nommez. Avoir un parfait désintéressement sans le moindre orgueil , une droiture de cœur inflexible , sans cependant choquer personne , beaucoup de force & de bravoure , sans manquer de douceur & de politesse ; voilà ce qui est rare & difficile , & c'est ce que nous avons admiré dans le grand homme dont vous faites l'éloge.

Lorsque je vois quelqu'un à qui il est arrivé quelque méchant affaire , & qui n'a pas de quoi s'en relever , ou bien quelqu'autre que l'indigence fait beaucoup souffrir. Quand je n'aurois pas de superflu , je l'aiderois , & je crois devoir le secourir suivant mes forces ; & cela avec d'autant plus de soin & d'empressement , que cet homme est moins importun , soit par la difficulté de m'approcher pour m'exposer sa misère , soit par pudeur & par réserve. Mais pour ce qui est de ces gueux de profession , qui font trafic d'un bâton & d'une besace , qui vont de Ville en Ville , & de maison en maison , répétant des plaintes & des lamentations étudiées , qui s'applaudissent d'avoir bien fait leur personnage , quand on leur donne quelque chose ; & qui , quand ils n'obtiennent rien , regardent les gens de ravers , & quelquefois éclatent en malédictions & en injures : je les juge indignes de compassion , & je crois qu'on n'en doit faire aucun cas. Car pourquoi un

honnête homme se retranchera-t'il sa dépense, pour fournir aux débauches de ces Charlatans ?

Libéralité d'un Mandarin pour les pauvres.

LO OUEY TE étant en charge à Nin koué, alla un soir souper chez un Magistrat supérieur qui l'avoit invité. Celui-ci remarquant sur son visage une joie extraordinaire, en voulut sçavoir la raison. Je vous avouerai franchement, dit Lo, que j'ai eu une vraie satisfaction; il s'est présenté à moi une quinzaine de pauvres gens, qu'une année de stérilité a obligé de quitter leur village pour chercher ailleurs de quoi vivre. Je leur ai distribué tout ce que j'avois amassé des épargnes, que j'ai faites depuis que je suis en charge, pour les mettre en état de retourner chez eux, & d'y labourer leur terres; & je l'ai fait avec joie. Mais ce qui m'a causé un plaisir bien plus sensible, c'est que de toute ma famille, & parmi un assez bon nombre de mes parens qui ont été témoins de ma libéralité, il ne s'est trouvé personne qui ait eu la pensée de désapprouver cette action de charité; tous au contraire en ont paru fort contens. Voilà ce qui me cause la joye dont vous vous êtes aperçu.

Exemple de modestie & de pudeur.

Le quartier de Tai yuen (a) étant fort peuplé, on cherchoit à ménager le terrain; c'est pourquoi après avoir mis les morts dans un cercueil, on avoit coutume d'en laisser plusieurs sans les inhumer. Tan y s'y étant rendu en qualité de Gouverneur, chargea ses Officiers subalternes de recueillir ceux des cercueils & des cadavres, qui n'étoient pas encore tout-à-fait en poussière; & séparant (b) ceux des hommes de ceux

des femmes, il les fit enterrer dans deux grandes fosses distinguées. Il ordonna que dans tous les environs on en usât de la sorte; qu'on comptât combien de mille on mettoit en chaque fosse, & qu'on le marquât sur une pierre, y gravant aussi le jour, le mois, & l'année.

Autre exemple.

Un Lettré nommé Kin, à l'âge de 50. ans, n'avoit point encore eu d'enfans. Une année qu'il tenoit école dans un endroit nommé Kin ian assez loin de Tching kiang, lieu de sa demeure, sa femme acheta une jeune fille du voisinage, pour servir d'une femme du second ordre à son mari. Sur la fin de l'année, tems ordinaire des vacances, le mari revenant à la maison, sa femme dressa une petite collation sur la table d'un appartement intérieur, où elle avoit placé cette jeune fille, qu'elle avoit fort proprement habillée. Ayant appelé son mari; je suis désormais trop âgée, lui dit-elle, pour vous pouvoir donner des enfans. J'ai acheté cette jeune fille, qui est du voisinage & de ma connoissance. Elle est, comme vous voyez, assez bien faite, & a d'autres bonnes qualitez; prenez-la pour être votre femme du second ordre: peut-être empêcherez-vous par-là votre famille de s'éteindre.

A ce discours, & plus encore à cette vûe, le mari rougit, & baissa la tête sans dire un seul mot; la femme s'imagina que sa présence rendoit son mari confus. Elle sort & enferme dans la chambre son mari & la jeune fille. Le mari qui voulut sortir aussi, trouvant la porte fermée, sauta par une fenêtre; & allant trouver sa femme, vous avez un bon cœur, lui dit-il, mes ancêtres & moi nous vous sommes fort obligés: mais vous ne sçavez pas que cette fille étant encore petite, je l'ai souvent por-

(a) Capitale de la Province de Chan si.

(b) On peut juger par-là combien les Chinois

sont aises à se scandaliser sur les assemblées d'hommes & de femmes.

tée entre mes bras, & lui ai souhaité à chaque fois un mariage bien assorti. Je suis sur l'âge & assez infirme, je lui ferois tort de la prendre. Rendez-la vite à son pere. On la rendit, & à la fin de l'année *Kin* eut de sa femme un fils, qui à l'âge de 17. ans obtint le degré de *Sieou t'ai**; l'année suivante, celui de *Kin gin***, & qui fut dans la suite un grand & fameux Ministre.

* Bachelier.
** Licencié.

Autre exemple.

Dans la révolte de *Tchang lien tchang*, un jeune étudiant nommé *Ouang y tsin* étant tombé entre les mains des Rebelles, apperçut parmi ceux qu'ils avoient enlevés, la femme d'un autre jeune homme de sa connoissance. Sur le champ il la trouva le chef des Rebelles, & lui dit : Monsieur, je trouve ici ma sœur; je viens vous demander en grace qu'elle ne soit point deshonorée: notre rançon ne tardera pas, je vous en réponds. Mais s'il arrive la moindre chose à ma sœur, nous ne pourrions ni elle, ni moi, survivre à cet affront. Il dit ces paroles d'un ton & d'un air qui persuada l'Officier. On le mit avec cette jeune femme dans une chambre qu'on leur donna pour prison. Ils y passèrent un mois & davantage, sans qu'il échappât à ce jeune homme, ni une parole, ni un geste, qui ne fût selon toutes les regles de la bienfaisance.

Médecin charitable.

Kin ko Médecin de *Chan yu* joignoit à une grande habileté un égal dévouement & une charité peu commune. Qui que ce fût qui l'appellât, pauvre ou riche, il accouroit aussi-tôt, quelque tems qu'il fit : c'étoit alors la coutume que les Médecins de quelque réputation allassent en chaise, mais il fit toujours ses visites à pied jusqu'à l'âge de 80. ans. Quand on lui demandoit pourquoi? Je crois, disoit-il, cette

dépense mieux employée à soulager les enfans malades de plusieurs pauvres familles. En effet il fauvoit la vie à une infinité d'enfans, & il avoit pour cela un talent rare. Sa charité ne se bornoit cependant pas là. Si quelque pauvre malade avoit besoin de *Gin seng*, ou de quelque autre remède encore plus cher, il le fournissoit à ses frais, le mêloit sans rien dire, dans d'autres drogues communes; & le leur donnoit, sans jamais le leur faire sçavoir. Il sauva de la sorte un fort grand nombre de pauvres gens.

Un jour passant dans la rue, il vit un homme qui vendoit sa femme, pour avoir de quoi payer à l'Empereur ce qu'il lui devoit. *Kin ko* lui dit de retenir sa femme, & paya sur le champ pour lui. Enfin à l'âge de quatre-vingt-sept ans, étant prêt de mourir, il vit venir comme au-devant de lui une jeune Vierge, dont l'eclair surpassoit celui de l'or & des pierres précieuses; & toute la maison fut remplie d'une odeur plus agréable que celle des parfums les plus exquis. Depuis ce tems-là sa postérité a été nombreuse.

Exemple de charité.

Tcheou pi ta tout jeune encore, avoit cependant un emploi à *Chao sung*, Ville de *Tche** *kyang*. Un Ecrivain de son Tribunal, par une négligence coupable, fut cause que le feu prit à la maison. L'incendie qui se communiqua de maisons en maisons en ayant consumé un bon nombre, l'Ecrivain fut mis en prison, & il ne s'agissoit de rien moins que d'être condamné à la mort. Avant que les procédures fussent finies, & portées aux Tribunaux supérieurs, *Tcheou* s'informa de cet Ecrivain même, quelle peine il y avoit pour un homme en charge, quand il arrivoit que par sa faute; le feu brûloit les maisons du peuple. On le cassa sans rémission, dit l'Ecrivain. Sur cela *Tcheou* alla déclarer, quoique fausement, que l'incendie étoit arrivé par sa faute; & par la perte de son emploi

* Non d'une Province de la Chine.

ploi, il sauva la vie à l'Ecrivain. Il se retira ensuite chez lui, étudia long-tems avec application, parvint aux plus hauts degrés des Lettres, & obtint enfin le titre de *Kong* (a).

Sur l'avarice.

CETTE maison riche, mais dont la justice & la charité sont bannies, qu'est-ce autre chose qu'une montagne stérile, qui renferme en son sein de riches métaux, mais fort inutiles, s'ils n'en sortent ?

Sur le mauvais usage des talens.

CET homme qui a tant d'esprit & de si beaux talens, & qui ne s'en sert que pour le mal, quel nom peut-on plus justement lui donner, que celui de tyranique destructeur des œuvres du Ciel ?

Compassion pour un Pauvre.

KOU FANG TCHOU s'étant levé une nuit par hasard, vit de sa cour dans son jardin un homme monté sur un arbre où il voloit des fruits. Quel est cet homme-là, dit-il tout haut ? le voleur qui l'entendit, saisi de frayeur, tomba de haut en bas, & s'incommoda. Kou l'alla joindre aussi-tôt, & reconnut que c'étoit le fils d'un de ses voisins. Je sçai, lui dit-il, en le rassurant, que vous êtes pauvre : la nécessité fait faire bien des choses. Ce que vous me vouliez n'étoit rien. Je suis bien fâché que vous ayez ainsi pris la peur ; faites effort pour vous retirer chez vous, demain j'aurai soin de vous procurer quelque secours. En effet il lui donna du grain & quelque argent, mais en grand secret, & sans en rien dire dans la maison. Quand cet homme fut bien guéri de sa chute, un jour Kou assemblant ses fils & ses neveux : mes enfans, leur dit-il, vous avez maintenant raisonnablement de quoi vivre ; il faut que chacun de vous s'applique & apprenne à le

conserver ; cela ne se fait point sans peine : mais c'est une peine qu'il faut prendre, sans quoi on se trouve bien-tôt dans l'indigence, & la misère porte souvent à de grandes bassesses. Je pourrois vous en citer des exemples, sans les aller chercher bien loin ; sur quoi il leur raconta l'aventure de son voleur. Chacun demandant qui c'étoit, le Vieillard les en reprit. Pensez, leur ajoûta-t-il, à profiter de la leçon que je vous fais, c'est de quoi il est question. Que serviroit pour votre instruction, que vous connussiez l'homme dont il s'agit.

Misère soulagée.

UN homme du Territoire de *Sin kien* souffrant depuis long-tems les rigueurs d'une affreuse pauvreté, se trouva enfin réduit à trois *fan* (b) d'assez bas argent, sans sçavoir où donner de la tête quand ils seroient dépensés ; lui & sa femme au désespoir, achetèrent pour deux *fan* de ris, & pour un d'arsenic, résolus de mêler l'un avec l'autre, & de mettre par-là fin à leur misère. Le ris étoit presque cuit, & l'arsenic venoit d'y être mêlé, lorsque tout-à-coup un des Surveillans de ce canton entra dans leur maison. Il venoit de loin à jeun, il avoit faim ; & pressé d'aller ailleurs, il demandoit vite un peu de ris. Comme on lui dit qu'il n'y en avoit point, il avança la tête vers le fourneau, & en vit qui étoit prêt d'être servi. Il se plaignit amèrement de ce qu'on avoit eu recours au mensonge, pour lui refuser si peu de chose. Alors le Maître du logis remuant doucement la main ; je n'ai garde, lui dit-il, de vous donner de ce ris à manger, & il lui en ajoûta la raison fondant en larmes.

A ces paroles le Surveillant prend le bassin, jette promptement le ris dehors, & l'enterre : puis consolant ces pauvres gens, suivez-moi, dit-il au mari, je puis vous donner cinq *Teou* (c) de grain :

(a) Titre d'honneur, comme Duc, Marquis, &c.

(b) Un *Fan* est la centième partie d'une once.

(c) Le *Teou* est la dixième partie d'un *Ten* : & le *Ten* est de cent livres environ.

vous en aurez pour quelques jours, & vous pourrez pendant ce tems-là trouver quelque ressource pour l'avenir. Ce pauvre homme fuit donc le Surveillant ; & le remerciant fort de sa charité, apporte les cinq *Teou* de grain dans le sac même où ils étoient.

A son retour il ouvre le sac, & il y trouve outre le grain, cinquante onces de bel argent. Il en fut fort étonné : puis revenant de sa surprise ; c'est sans doute, dit-il en lui-même, de l'argent dû à l'Empereur, que cet homme aura ramassé par commission, & oublié par mégarde dans ce sac. S'il étoit redevable de cette somme & de l'argent de l'Empereur, ce seroit pour lui une grosse affaire. Il a eu compassion de moi ; je n'ai garde de lui vouloir nuire. Sur quoi il retourne vite au Surveillant, pour lui rendre cet argent. Moi, dit le Surveillant, je n'ai point eu commission de recueillir l'argent de l'Empereur ; je n'ai point mis cet argent dans le sac : d'où l'aurois-je pris, pauvre comme je suis ? Il faut que ce soit une faveur du Ciel. Le Surveillant eut beau dire que cet argent n'étoit point à lui, l'autre l'ayant trouvé dans le sac avec le grain qui lui avoit été donné, ne vouloit point le retenir. Enfin la conclusion fut qu'ils partageroient par la moitié ; ce qui les accommoda l'un & l'autre.

Charité récompensée.

UN Marchand de *Hoei tcheou* passant aux environs de *Kieou kjang*, fit rencontre d'une barque que les voleurs avoient pillée. Il y avoit dans cette barque sept personnes d'une physionomie heureuse. Le Marchand, quoique peu riche, les habilla, & leur ayant donné à chacun quelque argent, il poursuivit sa route, sans informer ni de leurs noms, ni d'où ils étoient. L'année suivante, six de ces sept infortunés furent faits *Kiu gin* ; & au bout de plusieurs années, l'un d'entre eux, sçavoir *Fang ouan tché* vint en qualité de Visiteur dans le Territoire de *Kia hou*.

Le Marchand qui avoit mal réussi dans son commerce, s'étoit trouvé sans ressource loin de son pays, & s'étoit vendu pour esclave à un Officier de *Kia hou*. *Fang* mangeant chez cet Officier, reconnut parmi les gens qui servoient à table, le Marchand qui lui avoit autrefois fait la charité. Il l'appelle pour l'examiner de plus près ; & s'étant bien assuré que c'étoit lui : vous souvenez-vous, lui dit-il, de la charité que vous exercâtes il y a huit ans à l'égard de sept personnes ? Je ne m'en souviens point, répondit l'Esclave, Quoi ? reprit *Fang*, ne vous souvenez-vous pas de sept personnes, qui venoient d'être dépouillées aux environs de *Kitou kjang*, & à qui vous donnâtes de l'argent & des habits ? Je m'en souviens bien, moi, ajouta-t-il, se levant de table, & pliant le genou pour le saluer, j'en étois un, & je reconnos mon bienfaiteur. Il obtint sa liberté, le retint quelque tems auprès de soi, lui donna quelques centaines d'onces d'argent, & lui en procura de ceux avec lesquels il avoit été autrefois volé. Ainsi le Marchand se trouva sur un bon pied, & en état de s'en retourner avec honneur.

Riche attentif aux besoins des pauvres honteux.

OUAN GIN FANG, arrière-petit-fils du fameux *Ouen ngan y*, étoit un homme puissamment riche en argent & en fonds de terres ; jusques-là que les grands biens lui avoient fait donner le surnom de *Poan seng*, qui signifie moitié de Province. Mais autant qu'il étoit riche, autant avoit-il peu d'attache à ses richesses. Il en usoit honnêtement selon sa condition : du reste il faisoit de grandes largesses, & avoit beaucoup de compassion pour les pauvres. Quand il découvroit dans son quartier quelques familles indigentes, il se faisoit un plaisir de les soulager ; & quand ces familles étoient de condition à rougir de leur pauvreté, il prenoit sur soi de l'argent dans une

bourfe, & fortant le foir fous quelque prétexte, il prenoit fon tems pour faire paffer cet argent dans leur maifon fans être apperçu. Il fouftint ainfi plufieurs honnêtes familles, dont la plupart ne fçachant pas d'où leur venoit un fecours fi peu attendu, le regarderent, comme une faveur venuë immédiatement du Ciel. Il y en eut d'autres qui jugerent que ces fecours leur venoient de la libéralité de *Ouan*, & qui alerent lui en témoigner leur reconnoiffance, mais il leur répondit toujours d'une manière propre à éloigner de leur idée qu'il fût leur bienfaiteur, & il refufa constamment d'accepter leurs remerciemens.

Autre Exemple.

UN Marchand nommé *Tou lieou ong*, entendit pendant la nuit un voleur qui entroit dans fa maifon. Il y a, dit-il de fon lit, dix ou douze *Chin* (a) de ris en tel endroit, vous pouvez les prendre à l'aife. Si cependant vous vouliez bien m'en laiffer un *Chin*, pour donner demain à dîner à deux enfans que j'ai, vous me ferez plaifir. Le voleur enleva en effet le ris, à un *Chin* près, & rencontrant enfuite le Marchand : j'ai ouï dire qu'on vous a volé, lui dit-il, cela eft-il vrai ? Point du rout, dit le Marchand. Quoi, dit le voleur, dernièrement pendant la nuit, on ne vola point votre ris ? Je vous ai déjà dit que non, répondit le Marchand. On me l'a cependant bien affûré, répondit le voleur : on m'a même ajouté que vous priâtes celui qui voloit votre ris, de vous en laiffer un *Chin* ; qu'en eft-il ? Le Marchand perfiftant à nier le fait : je fçai ce qui en eft, dit le voleur, & c'est moi-même qui vous ai volé, mais je m'en repens : votre vertu me charme, & je veux vous rendre exactement le ris que je vous ai pris cette nuit-là. Le Marchand ne fe rendit pas encore, & il per-

fifta toujours à dire qu'on ne l'avoit point volé.

Ami fidele.

Ou ting kia, entre autres belles qualités, avoit celle d'être bon ami. Il en donna des preuves pendant fa vie. J'en rapporte une. *Lo ki*, avec lequel il avoit lié amitié depuis quelque tems, tomba malade dans un voyage affez éloigné de fa maifon. *Ou ting kia* qui en eut avis, partit fur le champ pour l'aller voir. Quand il arriva, tous les gens de *Lo ki* étoient déjà morts d'une dysenterie contagieufe, & *Lo ki* étoit attaqué de la même maladie. *Ou ting kia*, fans s'effrayer du danger, fervit fon ami, comme s'il eût été fon Domestique, faifant fes boiùllons, accommodant fon lit, le portant entre fes bras, enfin lui rendant les services les plus bas, jufqu'à fe lever dix ou douze fois chaque nuit pour le foulager, fans jamais donner le moindre figne d'impatience ou de lassitude. Auffi *Lo ki* étant rétabli avoit accoutumé de dire : avant l'âge de 40. ans, je devois la vie à mes parens ; le refte des années que j'ai vécu, c'est à mon ami *Ou* que je les dois.

Maximes de morale.

CELUI qui fait du bien à des gens hors d'état d'ufer de retour, amaffe un trésor de vertu, qui pour être caché, n'en eft pas moins riche : c'est un bon héritage pour fes enfans.

QUICONQUE, au contraire, par fa dureté ou fon injustice, s'attire les malédictions d'autrui : quand fon autorité feroit capable de les empêcher d'éclater ; fon crime, pour être moins connu, n'en eft pas moins réel ; ce que je dis, eft vrai de tout le monde : mais il femble qu'il l'eft encore plus de ceux qui ont l'honneur d'être en charge.

(a) *Chin* eft la dixième partie du *Tou*, & la centième du *Tan*, qui eft une mefure de cent livres,

felon la balance Chinoife, & cent vingt livres felon l'Européenne.

Calomnie soufferte en silence par principe de charité.

LOU PANG, ayant eu d'abord le Gouvernement de Tchang té, il remplit si dignement ce poste qu'on le fit passer à *Vou tchang* ville plus considérable. Il passa par *Yo tcheou* qui étoit sur sa route, où il venoit de se perdre quelques pièces de bois considérables, qu'une tempête y avoit poussées. Le Gouverneur du lieu ne sachant pas que ce bois appartenoit à l'Empereur, l'avoit recueilli, & en avoit fait présent à *Fang tcheou* grand Officier qui venoit de passer par cette Ville: celui qui avoit l'intendance de ces bois, sut que *Lou pang* avoit passé par *Yo tcheou*, à peu près dans le tems que ces pièces de bois s'étoient perduës: il l'accusa de les avoir recueillies. A quoi *Lou* ne répondit rien, son silence fut pris pour un aveu. Comme il ne s'agissoit de rien moins que d'être destitué de son emploi, bien des gens qui sçavoient ce qu'étoit devenu ce bois, s'offroient à servir de témoins pour sa décharge, & le pressoient d'éclaircir l'affaire. Si j'éclaircis cette affaire, répondit-il, voilà deux ou trois honnêtes gens convaincus de la faute qu'on m'impute: il ne m'en coûte, pour les sauver, que de me taire & perdre ma Charge. J'aime mieux souffrir cette perte que de leur nuire.

Exactitude à réparer le tort fait à autrui.

Tchao knei avoit à *Yuen tcheou* la charge de fournir les chevaux de poste. Il aimoit à monter à cheval, & souvent il étoit en chemin pendant la nuit. Il arriva un soir que se laissant conduire à son cheval, il passa au travers d'un champ de ris, & y fit quelque dommage; lorsqu'il y eût fait attention, il mit pied à terre, attacha son cheval, & attendit qu'il fût jour pour voir le

tort qu'il avoit causé, & dédommager aussi-tôt le Maître du champ.

Fidélité à rendre une chose trouvée, récompensée par le recouvrement d'un fils perdu.

Un honnête homme de *Mi yun* avoit un fils unique, qu'il aimoit fort. Cet enfant s'étant un jour écarté tant soit peu de la maison, fut enlevé, & son pere eut beau faire des recherches, il n'en put jamais rien apprendre. A quelque tems de là des Marchands faisant voyage pendant les chaleurs, s'arrêtèrent pour se reposer à la porte de cet homme, où il y avoit un ombrage épais. L'un d'eux oublia de reprendre en partant un sac de toile jaune, qu'il avoit attaché derrière une porte, pour être moins exposé, car tout son argent y étoit renfermé. Quelque tems après le Maître du logis aperçut ce sac, & ne doutant point qu'il n'appartint à quelqu'un de ces voyageurs qui s'étoient reposés là, il le recueillit soigneusement, attendant qu'on vint le redemander.

En effet un homme arriva bien-tôt tout essoufflé, qui criant & se lamentant, vint dire qu'il avoit oublié derrière une porte un sac où étoit tout son argent. Si vous l'avez, ajouta-t'il au Maître du logis, je partagerai volontiers avec vous la somme qui est dedans. Le Maître ayant pris les précautions nécessaires, pour s'assurer qu'en effet cet homme étoit celui à qui appartenoit le sac, le lui rendit sans vouloir rien accepter. Marquez-moi du moins, dit l'autre, après bien des actions de grâces, en quoi je pourrai vous faire quelque plaisir. Le Maître du logis fut du remis sans répondre. Enfin, pressé tout de nouveau; j'avois un fils, dit-il, qui s'est perdu: je suis vieux, & n'ai guères d'espérance d'en avoir d'autre; si vous qui allez de côté & d'autre, trouvez quelque jeune enfant dont on veuille se défaire, vous m'obligerez de me le procurer. Sur cela ils se quitterent.

Le Marchand, quelques mois après,

trouva un homme sur sa route qui cherchoit à vendre un enfant, qu'il conduisoit par la main. Ravi d'avoir de quoi faire plaisir à son bienfaiteur, il l'acheta & le mit sur un cheval à demi chargé. Aussitôt qu'il fût arrivé à la porte où il avoit autrefois oublié son sac & son argent, il mit d'abord cet enfant à terre. Pendant qu'il attachoit ses chevaux, l'enfant entra de lui-même dans la maison qu'il reconnoissoit; on l'y reconnut aussi, & son pere ne se possédant pas de joie, fit au Marchand tous les bons traitemens qu'il put.

Pensées Morales.

La vertu est sans contredit le plus précieux de tous les trésors, puisque l'usage qu'on en fait, l'augmente au lieu de le diminuer.

Le cœur est une terre d'une prodigieuse étendue; votre vie ne suffiroit pas, fût-elle de trois cens ans, pour l'ensemencer toute entière.

Châtiment d'un Valet qui décele son Maître à une Douane.

HIEN TCHU étant fort avancé dans les Charges de la Cour, fut déservi par quelqu'un d'un plus grand crédit, qui le fit passer pour un homme sans habileté dans les affaires: de sorte qu'on l'en éloigna, & on l'envoya présider à certaine Douane. Il y passa un jour un Lettré, qui n'ayant pas énoncé tout ce qu'il devoit payer, fut déferé par un de ses esclaves. Votre Maître à quelque tort, dit le Mandarin à cet esclave: mais après tout, ce qu'il a fait est assez ordinaire: sa faute est une faute commune, & qui ne tire pas à conséquence. Mais un esclave accuser son Maître, c'est bien autre chose, & une telle action ne doit point s'autoriser. Les autres Douaniers subalternes excusoient l'Esclave, disant qu'on devoit protéger ceux qui déferoient les coupables. *Hien tchu* sans rien répondre,

Tome III.

fit conduire cet Esclave à son Tribunal, & le régala d'une bonne bastonnade.

Sur l'usage des biens.

IL se trouve des gens, qui pour un plaisir d'un moment, (le Chinois dit d'un clin d'œil) dépensent de grosses sommes, qui seroient bien mieux employées à sauver des centaines de pauvres du froid & de la faim qu'ils souffrent.

D'autres font bâtir à grands frais de vastes maisons, pour loger un assez petit corps: ne vaudroit-il pas mieux secourir plusieurs gens d'étude, réduits à une si grande pauvreté, qu'ils n'ont pas même un endroit où placer leur natte? *

* C'étoit les sièges dans l'antiquité.

Exemple de Charité.

TCHIN KONG NGAN & sa femme, voulant procurer un petit gain à une de leurs parentes fort pauvre, la firent venir un jour travailler de la soie. En passant par l'endroit où elle travailloit, il la vit cacher de la soie pour l'emporter. Il fort au plus vite, & se reprochant d'avoir aperçu ce larcin: qu'allois-tu faire là, se disoit-il à lui-même? Il falloit passer par un autre endroit: tu as grand tort. Sa femme qui l'entendit se plaindre ainsi de soi-même, fut curieuse d'en sçavoir la raison. Il ne répondit pas d'abord: mais tout occupé de ce qui l'affligeoit, non, disoit-il, non encore une fois, tu ne devois point passer par là. Enfin sa femme le pressant de dire ce qui le chagrinoit si fort; c'est, répondit-il, que j'ai vu par hazard cette pauvre parente, qui cachoit de la soie pour la voler. Je ne lui en ai rien témoigné; mais elle se sera bien doutée que je l'ai aperçue, & quoique je sois sorti à l'instant, j'ai entrevu l'embarras où je l'ai mise. J'aurois bien voulu la rassurer par quelque bonne parole; mais j'ai eu peur d'augmenter sa confusion. Si je n'avois point passé par-là, je lui aurois épargné

Fff

cette honte , & à moi le chagrin que cela me cause , d'autant plus que je n'y vois pas de remède. Le remède est fort aisé , reprit sa femme ; ne vous affligez pas davantage. Attendez qu'elle rende compte de son travail ; & quand je vous le ferai voir , elle étant à portée de vous entendre , louez ce travail , & témoignez qu'étant fort à votre gré , vous souhaitez que je lui donne au-delà du prix ordinaire. Si vous en usez de la sorte , elle sera guérie de la honte , & demeurera persuadée que vous n'avez pas apperçû son vol. *Tchin kong ngan* trouva l'expédient fort bon , & se consola de son aventure.

Tendresse d'un fils pour sa mere absente.

PAO MONG SUE ayant une Charge dans un endroit où il arriva une méchante affaire , fut envoyé par punition avec plusieurs de ses Collègues , pour faire travailler aux digues du fleuve *Hoang*. Sa mere âgée de quatre-vingts ans , demandoit souvent de ses nouvelles ; & pour ne la pas affliger , on lui répondoit toujours d'une maniere à lui faire concevoir que son fils étoit en Charge. L'inquiétude du fils pour sa mere , ne cédoit en rien à celle qu'avoit la mere pour son fils. A chaque paquet que ses Domestiques lui apportoiént , il commençoit par demander au porteur si elle étoit en parfaite santé. Si on lui répondoit qu'elle se portoit bien , il laissoit-là le paquet sans l'ouvrir ; bon , disoit-il , me voilà content ; je sçai que ma mere est en bonne santé ; le reste ne vaut pas la peine de me distraire de cette agréable nouvelle.

Femme renvoyée par son mari , pour l'avoir porté à se séparer de ses freres.

DANS une famille nommée *Li* , six freres vivoient tous ensemble : leur petit bien & leur dépendance étoient en commun , & il n'y avoit pas d'union plus grande. La femme d'un des cadets prenant un jour son mari en particulier : nous vivons ,

dit-elle , bien pauvrement : le moyen de demeurer long-tems dans un si triste état ? J'ai en mon particulier quelque argent ; croyez-moi : faisons bande à part. *Li tchong* son mari faisant semblant d'agréer la proposition : il faut donc , dit-il préparer un repas , & faire selon la coutume une assemblée de parens , pour délibérer là-dessus. La femme qui ne s'attendoit pas à trouver son mari si facile , fut ravie de voir qu'il ne faisoit point de résistance , & le repas fut bien-tôt prêt. Quand on eût servi , *Li tchong* se mit à genoux au milieu de la salle , & adressant la parole à la femme de son frere aîné , comme à la Maîtresse du logis : Je vous donne avis , lui dit-il , que j'ai une méchante femme : elle tâche de me persuader d'oublier mon sang , & de me séparer de mes freres. Je vous avertis que je la renvoye ; cette faute le mérite. La chose s'exécuta , & la femme eut beau prier & pleurer , on la renvoya chez sa mere.

Tendresse & tentative d'un fils pour sa mere âgée & malade.

TCHAO TSE perdit son pere étant encore enfant. Sa mere l'éleva très-bien. Lui de son côté répondit parfaitement aux soins de sa mere , & eut toujours pour elle une tendresse extrême , & tous les égards imaginables. En voici un exemple assez singulier. Une nuit il entendit à sa porte une bande de voleurs prête à entrer & à piller sa maison. Il sort sans appeler au secours , de peur d'effrayer sa mere , va au-devant des voleurs , & leur adressant doucement la parole , je vous abandonne , leur dit-il , ce qu'il y a dans ma maison d'argent , de grains , & d'habits , même ceux de ma femme , & le peu qu'elle a de bijoux. Je n'y aurai point de regret , pourvu que vous m'accordiez une chose ; c'est que tout se fasse sans aucun bruit , pour ne pas effrayer ma bonne mere , qui est malade & fort âgée. Il dit cela d'un air si tendre , que les voleurs en furent touchés , & se re-

tirerent. Il retourna pour prendre de quoi leur faire un présent ; mais il ne put les atteindre.

Tendresse & piété d'un fils à l'égard de sa mere morte.

OUANG OUEI YUEN vivoit du tems que les Peuples Occidentaux s'emparèrent de l'Empire, & donnerent commencement à la Dynastie nommée *Tsin*. Par attachement pour son Prince qui venoit de perdre l'Empire & la vie, jamais il ne s'affit tourné vers l'Occident, d'où étoit venu le nouvel Empereur, qu'il ne croyoit pas devoir reconnoître. Sa mere étant morte, il passa les trois ans de deuil dans une méchante hutte auprès du tombeau ; & là toute son occupation fut de pleurer tendrement sa mere. Ses Disciples firent dans la suite un Recueil des beaux vers qu'il composa sur ce sujet pendant ces trois ans : ces vers sont pleins des sentimens les plus vifs de regret & de tendresse : on n'y trouve rien autre chose. Au bout des trois ans du deuil il revint à sa maison ordinaire ; mais il n'oublia pas pour cela sa mere. Se souvenant qu'elle craignoit le tonnerre pendant sa vie, & qu'elle vouloit, quand il tonnoit, que son fils ne fût pas loin d'elle, dès qu'il voyoit venir un orage, il s'en alloit au tombeau : & comme si sa mere avoit pu l'entendre, il disoit doucement, comme pendant qu'elle vivoit : ma mere, je suis ici.

Autre Exemple.

HAI YÜ vivoit sur la fin de la Dynastie *Ming*. Il étoit en Charge, quand sa mere mourut. Il quitta son emploi selon la coutume (*) pour prendre le deuil. C'est un des hommes qui ait donné de plus éclatantes marques de regret & de douleur à la mort de ses parens ; & il alla beaucoup au-delà des devoirs ordi-

naires que les Rits ordonnent. Il pleuroit, & donnoit les autres marques de douleur dans les occasions qui sont prescrites ; mais c'étoit d'une façon singuliere, & cela pendant huit années entières. Car la stérilité, puis les guerres qui désolerent la Province de *Chan tong* sa Patrie, ne lui permirent pas de faire plutôt les obsèques de sa mere. Pendant tout ce tems-là ce ne fut que pleurs & que regrets aussi vifs le dernier jour que le premier. Il négligea même les précautions les plus ordinaires contre le froid en hyver, & contre la chaleur en été. Une poignée de ris cuit dans beaucoup d'eau sans sel, & sans autre assaisonnement, faisoit chaque jour sa nourriture. La maison qu'il habitoit, & qu'on n'avoit pas réparée, devint ouverte à tous les vents, & ne le mettoit guères plus à couvert des ardeurs du Soleil. Ses parens voulant y faire travailler : non, dit *Hai yu*, ma grande affaire n'est pas encore en état ; il ne faut pas que chez moi on pense à aucune autre. Je suis le plus infortuné des hommes, il ne convient point de réparer une maison pour moi. Les troubles étant enfin cessez, *T'ai hing tsong* devint Gouverneur de ce Pays-là. Ayant été instruit du bel exemple de piété filiale qu'avoit donné *Hai yu*, il lui fit de grandes largesses, qui le mirent en état de satisfaire sa tendresse dans les obsèques & la sépulture de sa mere.

Zèle singulier d'un aîné de famille, pour rétablir l'union entre ses freres.

QUATRE freres vivoient en commun fort unis, sans avoir partagé leur bien. Quand ils furent tous mariez, il y eut bien-tôt querelle entre leurs femmes. Chacune portoit son mari à se séparer : & trois de ces quatre freres écoutant les rapports de leurs femmes, commençoient à se brouiller. L'aîné s'en apperçut ; & pensant sérieusement à y Employer tel que celui qu'ils avoient quitté.

(*) Les Mandarins de Lettres le quittent pour trois ans ; après quoi on leur donne, s'ils veulent, un

remédier, voici l'expédient dont il s'avisait; un jour que ces trois frères étoient chacun dans leur appartement intérieur avec leurs femmes, il ferma la première porte de la maison: puis rentrant dans un salon, d'où il pouvoit se faire entendre à chacun d'eux; malheureux que tu es, dit-il, en s'apostrophant soi-même, tu étudies depuis tant d'années la doctrine des anciens sages, & tu fais profession de la pratiquer en travaillant à ta propre perfection; mais il faut bien que tu n'y travailles pas comme il faut: car selon la doctrine de nos sages, s'il n'y avoit rien que de réglé dans la personne, il te seroit fort facile de maintenir le bon ordre & l'union dans la famille: cependant tu vois que la division y règne. Oüi, c'est ta faute, malheureux, il ne faut t'en prendre qu'à toi-même, & tu ne saurois t'en punir trop sévèrement; en se haranguant ainsi, il se donnoit à lui-même de rudes coups; & il continua de la sorte, jusqu'à ce que ses frères & ses belles-sœurs touchés de son zèle, & honteux de leur conduite, vinrent lui demander pardon à genoux, le remercier de son zèle à les corriger, & lui promettre de vivre dans l'union la plus étroite, comme ils firent en effet depuis.

*Respect & soins d'un fils pour son père
& pour sa mère.*

Le père de *Hia yang* étant tombé malade dans le fort d'un hiver très-rude, ce bon fils pendant tout le temps de la maladie qui fut longue, ne se reposa sur personne du soin de servir son père. Il voulut s'en charger lui-même; & il s'en acquitta avec une si grande exactitude, qu'il avoit toujours à la main tous les petits meubles nécessaires, soit pour les bouillons, soit pour les autres nécessitez du malade. Le père étant enfin mort de cette maladie, *Hia yang* lui fit des obseques convenables, & ne manqua jamais depuis de rendre les

devoirs à son père devant sa tablette, comme quand il étoit vivant & présent; jusques-là qu'il continuoit à lui donner avis de tout ce qu'il entreprenoit. Sa mère habituellement infirme, fut obligée de garder le lit pendant trois ans. Tout ce quelle prit de bouillons & de remèdes, ce fut son fils qui les lui donna de sa propre main. Tout occupé de la douleur que lui causoit l'état où étoit sa mère, il étoit insensible à tout le reste; & pendant ces trois années il n'entra pas même une seule fois dans la chambre où couchoit sa femme. Une nuit sa mère témoigna souhaiter certains fruits secs qu'on nomme *Li*. Malgré la neige qui tomboit, & quoique les barrières des rues, & les boutiques fussent fermées, il sortit pour aller acheter ces fruits; & il trouva moyen de parvenir jusqu'aux boutiques où il y en avoit à vendre. Mais tout le monde étant couché, il frappa long-temps, sans que personne répondit. Enfin il se mit à pleurer, & à se lamenter si fort, qu'on ouvrit une boutique, où il acheta ce qu'il vouloit. Il avoit un fils qu'il aimoit fort. Cet enfant ayant déplu à son oncle cadet de *Hia yang*, l'oncle naturellement colére, le battit si violemment qu'il en mourut. Ce fut pour *Hia yang* une douleur bien sensible. Cependant le soin de ménager sa mère, & la crainte de la chagriner, lui fit ressentir en lui-même toute sa douleur; & il fut assez maître de son ressentiment pour n'en rien laisser paroître au dehors.

*Châtiment du ciel différé en considération
de la piété filiale.*

Un jeune homme de *Lin tchouen* assez peu réglé dans le reste, conservoit cependant pour sa mère infirme & âgée un très-grand respect. Une nuit il entendit en songe un esprit qui lui disoit: demain sur le midi, tu seras frappé de la foudre, & tu en mourras. Le jeune homme demanda quelque répit à cause

cause de sa mere qui vivoit encore. Le Ciel l'a ainsi ordonné, répliqua l'esprit; il en faut passer par-là. Sur cet arrêt, le jeune homme pensa aux moyens d'épargner à sa mere tout ce qu'il pourroit de la frayeur que devoir lui causer cet événement. Il prépara donc de grand matin le repas de sa mere; & le lui ayant servi, il lui témoigna qu'il avoit envie ce jour-là de faire un tour à quelques lieux de-là, où sa sœur étoit mariée, & la pria de le trouver bon. La mere lui refusa son consentement. Il arriva que sur le midi, des nuages épais se formerent, & que le Tonnerre commença à gronder. Ce jeune homme moins alarmé de sa mort, qu'il croyoit prochain, que de la frayeur qu'en autoit sa mere, sort du logis sous quelque prétexte, tire la porte après soi, & s'en va dans la campagne attendre le châtement de ses péchez, tel qu'on le lui avoit annoncé en songe. Il en fut quitte pour la peur. L'orage fut en peu de tems dissipé, & il s'en revint auprès de sa mere. Cette nuit-là même, un esprit lui vint dire en songe: votre piété filiale a touché le Ciel: il vous épargne le châtement que méritoit votre vie si peu réglée. Soyez plus exact que jamais à tous les devoirs d'un bon fils. Il le fut, & vécut depuis un bon nombre d'années.

Respect & tendresse d'un fils pour sa mere.

Tsi King homme très-riche, après avoir employé inutilement tous les remèdes ordinaires pour guérir sa mere qui étoit malade, entendit dire que des malades désespérez avoient quelquefois été guéris, en mangeant de la chair humaine. Aussi-tôt il se coupa un morceau de la cuisse, & le fit accommoder pour le faire manger à sa mere, sans qu'elle sût ce que c'étoit. On le présenta en effet à la malade; mais elle ne put y goûter, & elle mourut. La douleur que Tsi King eut de cette mort, le fit évanouir jusqu'à

trois fois. Quand il eut rendu à sa mere les devoirs de la sépulture, il lui prit envie d'avoir son portrait pour l'honorer. Il fit venir un Peintre qui l'avoit connu: mais malgré cela, ce Peintre ne réussissoit point. Tsi King en avoit une vraie douleur, & il passa plusieurs jouts en pleurs auprès du tombeau de sa mere. Pendant ce tems-là, le Peintre la vit une nuit en songe. Le matin en ayant encore l'imagination remplie, il prend le pinceau, en fait un portrait très-ressemblant, & vient l'apporter à Tsi King. Celui-ci le reçut avec une grande joye, & honora sa mere dans ce portrait, comme quand elle étoit en vie. Le bruit s'étant répandu qu'une troupe de brigands armés, coutoient la campagne, & n'étoient pas loin: chacun pensoit à s'enfuir. Moi, dit Tsi King, je n'ai garde d'abandonner ainsi le tombeau de mon père & de ma mere. Il assembla tous ses parens, encoutagea tout le quartier à fournir aux dépenses nécessaires, pour se préparer à une généreuse défense. Les brigands qui en eurent avis, après avoir pillé d'autres Villages aux environs, se retirèrent sans se présenter devant celui-ci. Les Magistrats qui sçurent que Tsi King avoit sauvé ce Quartier, voulurent lui en témoigner leur reconnaissance, & récompenser ce service. Non, dit Tsi King, je vous remercie: ma vûe a été de conserver le tombeau de mes Ancêtres; la consolation de l'avoir fait, est pour moi une assez bonne récompense.

Exemple de piété filiale.

Sous la Dynastie Song, un nommé Li hin dans l'affliction de voir sa mere devenue aveugle, entendit dire que quelques personnes en se faisant lécher les yeux, avoient recouvré la vûe. Aussi-tôt il entreprit de tendre ce service à sa mere. Il ne faisoit presque autre chose depuis le matin jusqu'au soir, & il continua toujours, sans se relâcher le moins du monde, quoiqu'il n'en vit aucun effet.

Enfin au bout de deux ans , sa mere recouvra tout - à - coup la vûe.

Un autre, dont le nom de famille étoit aussi *Li* , & dont le nom propre étoit *Hing kien* , voyant que tout l'art des Chirurgiens n'avoit pu guérir un ulcere qui tenoit son pere au lit , & lui caufoit des douleurs tres-vives, il s'avisa de succher lui-même cet ulcere, afin de le nettoyer d'une maniere moins douloureuse pour le malade. Il continua quelque tems. Bien-tôt l'ulcere fut guéri, & les chairs devinrent saines & unies comme auparavant.

Que les gens riches & puissans , ne doivent pas méconnoître leurs parens pauvres.

FAN OUEN TCHING, qui d'une assez basse extraction, étoit devenu puissamment riche & grand dans l'Empire, instruisant un jour ses fils, leur disoit entre autres choses : Mes enfans, notre famille est fort étendue dans notre Province, & divisée en bien des branches. Nos parens pauvres sont en grand nombre, mais ils n'en sont pas moins nos parens. Croyez-vous que parce qu'ils sont pauvres, nos ancêtres les méconnoissent pour leurs descendans? Non, sans doute, comment donc aurions-nous le cœur de les méconnoître, & la dureté de ne les pas soulager dans leur pauvreté? Mes Ancêtres pendant plusieurs générations ont été vertueux, sans être puissans, ni riches. Je suis le premier de ma famille, qui depuis long-tems soit parvenu aux grandes Charges. Mais ces honneurs & ces biens que je possède, sont bien moins la récompense de mon mérite, que celle de leur vertu. Si j'avois donc la dureté d'en jouir moi seul, sans avoir compassion de mes parens qui sont dans l'indigence, comment pourrois-je un jour soutenir dans l'autre monde la présence de mes Ancêtres? Et de quel front paroîtrois-je dès cette vie dans ces édifices destinés à les honorer?

Avis sur la piété filiale, donnez par un Philosophe à son Disciple.

LE Philosophe *Yang tchin* fou raisonnant sur l'ancien Livre qui traite de la piété filiale, & sur la maniere d'en profiter, exhorte son Disciple en ces termes. Chaque jour dans le recueillement & dans le silence, fermant même les yeux du corps, s'il est nécessaire, pour vous recueillir plus parfaitement, pensez d'abord en général quel âge vous avez maintenant, & combien il y a d'années que vous êtes sur la terre. Rappelez-vous ensuite toutes les années de votre jeunesse, & de votre enfance. Examinez attentivement quels ont été pendant ces tems-là les soins d'un pere & d'une mere, & quel retour il y a eu de votre part. Ces choses bien pesées, comme elles le méritent, représentez-vous ce premier moment où vous commençâtes à voir le jour, & où en naissant dans les larmes, vous fîtes souffrir à votre mere une douleur & une inquiétude presque égale. Puis remontant encore plus haut, formez-vous une vive idée des premiers mois de votre vie, pendant lesquels renfermé dans les entrailles de votre mere, vous ne viviez qu'autant qu'elle partageoit avec vous ce qu'elle prenoit de nourriture, & ce qu'elle respiroit d'air. Enfin, si après avoir examiné ces différens états en particulier, vous recueillant tout de nouveau, vous vous les rappelez tous d'une simple vûe, vous sentirez infailliblement tout-à-coup naître en votre cœur des sentimens également doux & tendres. Profitez aussi-tôt de cette disposition, pour vous établir dans la résolution ferme d'une piété constante & parfaite à l'égard de vos parens. Ne vous proposez rien moins que d'égaliser en ce genre le fameux *Tseng tseë*, dont le respect & la tendresse pour son Maître Confucius, sont loués depuis tant de siècles.

Exemple de piété filiale.

AU commencement de la Dynastie

Tang, *Lou tao tsong* devenu suspect, & étant accusé d'une faute, qui alloit à lui faire perdre la tête, obtint de ceux qui le gardoient, la permission d'aller rendre les devoirs du *Tiao* à un de ses amis qui étoit mort. Il fit si bien, que se dérochant aux Huissiers qui l'accompagnoient, il se cacha chez *Lou Nan kin* avec qui il étoit lié d'amitié. Celui-ci malgré les recherches & les menaces de la Cour, pour quiconque receleroit les prisonniers fugitifs, ne défera point son ami. Cependant la chose se découvrit. *Lou nan kin* fut mis en prison, & l'on étoit sur le point de lui faire son Procès, lorsque son cadet vint se présenter au Commissaire, qu'on avoit chargé de cette affaire. C'est moi, Monsieur, dit-il, qui ai caché chez nous le fugitif; c'est moi qui dois mourir & non mon aîné. L'aîné soutint au contraire que son cadet s'accusoit fausement, & qu'il n'étoit point coupable. Le Commissaire homme habile, tourna si bien l'un & l'autre, qu'il découvrit la vérité, se convainquit qu'en effet le cadet étoit innocent, & l'en fit convenir lui-même. Il est vrai, Monsieur, dit alors le cadet tout en pleurs: c'est fausement que je m'accuse moi-même; mais j'ai de fortes raisons pour le faire. Ma mère est morte il y a du tems; & son corps n'est point encore inhumé: j'ai une sœur qui est nubile, & qui n'est point encore promise. Mon frere aîné peut mettre ordre à tout cela, & moi je n'en suis pas capable; c'est pourquoi je souhaite de mourir en sa place. Daignez accepter mon témoignage. Le Commissaire donna avis de tout à la Cour, & l'Empereur à sa sollicitation accorda la grace au coupable.

Autre Exemple.

Sous la dynastie *Tang*, *Chin kî tsuen* perdit son pere de bonne-heure. Il avoit tant de respect & de tendresse pour sa mere que de peur de lui faire la moindre peine, il aimoit mieux souffrir des uns & des autres, que d'avoir querelle

avec personne. Quelques gens de sa connoissance, qui ne pouvoient comprendre d'où lui venoit tant de patience, & qui voyoient avec douleur, que bien des gens en abusoient, lui représenterent que sa douceur étoit excessive, & le faisoit passer pour un homme lâche & timide. On se trompe, leur dit-il, je ne suis ni lâche ni timide; mais je suis fils & j'ai une mere: je crois devoir éviter de lui donner le moindre chagrin. Un jour qu'il passoit une riviere avec sa mere, il s'éleva un fort gros vent. Au premier roulis de la barque, la pauvre mere tomba dans la riviere & se noya. *Ki tsuen* poussa un cri lamentable, se jeta aussitôt à l'eau, & quoiqu'il ne sçût pas nager, prenant sa mere par le bras, il la tira de l'eau, mais déjà morte; ce qui surprit tout le monde, chacun le croyant noyé lui-même, car cette riviere étoit profonde & fort agitée. *Sie chou fang* Surintendant de deux Provinces, se trouva dans le voisinage, & fut instruit de ce fait. Il voulut en considération du fils, fournir de quoi faire à la mere des obseques très-honorables; & il alla lui-même en personne lui faire la cérémonie qu'on appelle *Tsi*

Autre Exemple.

TCHIN TSONG étant en charge à la Cour, sa mere & son frere aîné moururent dans leur pays qui étoit fort éloigné. De sorte qu'il se passa plus d'un an, avant que *Tchin tsong* en apprît la nouvelle. L'ayant reçûe, il en donna avis à l'Empereur demandant la permission de se retirer, selon la coutume, pendant les années de deuil. Sa Majesté lisant l'endroit où l'on avoit marqué l'année & le jour qu'il avoit perdu sa mere; comment, dit elle, quand on est loin de son pere ou de sa mere, ne doit-on pas continuellement penser à eux, & s'informer souvent de l'état de leur santé? Si *Tchin tsong* en avoit usé de la sorte, auroit-il ignoré la mort

de sa mere? Qu'il se retire, & pour toujours : jamais il n'aura d'emploi sous mon regne.

SIU TSI, qui vivoir sous la dynastie Song fut si sensible à la mort de sa mere, qu'à force de sanglotter, il jetta du sang en quantité par la bouche, & demeura du tems comme mort. Il revint à soi : mais malgré l'épuisement où il se trouvoit, il ne voulut rien boire ni manger pendant sept jours. Ayant fait les obsèques de sa mere, il passa les trois ans du deuil dans une méchante cabanne auprès du rombeau. Pendant tout ce tems-là il ne quitta ni jour ni nuit ses habits de deuil, & le peu de sommeil qu'il prenoit par nécessité, c'étoit en appuyant la tête sur un morceau de bois fort dur. Dans les plus grands froids, malgré la neige, se prosternant auprès du rombeau de sa mere, il s'informoit comme pendant sa vie, si elle ne souffroit point du froid. Il avoit les pieds gelez, & les mains pleines de crevasses. Sa cabanne fut bientôt découverte : & quoiqu'il fût exposé aux injures de l'air, il ne sembloit pas même y faire attention. Tous les payfans des environs charmez de sa pieté & de sa constance, le révéroient, comme ils auroient fait un esprit. S'il y avoit entr'eux quelque procès, ou quelques différends, ils l'en faisoient aussitôt le Juge & l'Arbitre : ils étoient si contents de ce qu'il regloit, que jamais après sa décision l'on ne portoit l'affaire plus loin.

Enfin le Gouverneur du lieu l'alla voir, & l'obligea de prendre un appartement dans le *Hio* (*) pour quelque tems. Il le fit par déférence ; mais il eut soin d'y faire mettre une table, un lit, & d'autres petits meubles comme pour sa mere. Il ne manquoit point chaque jour dès le grand matin, de faire chauffer de l'eau, comme pour lui donner à laver, selon la coutume. Puis il apprêtoit & servoit un repas, comme il faisoit, lorsqu'elle étoit vivante. En Hiver, il avoit

soin de bassiner le lit qu'il avoit dressé ; en été l'éventail à la main, il en chassoit les cousins. Enfin son plus grand plaisir étoit de voir venir les tems marquez pour les cérémonies solennelles ; & dans les intervalles des tems destinez à ces ceremonies, il ne manqua jamais aucun jour d'offrir un repas à sa mere.

Autre Exemple.

HO LUN avoit reçu du Ciel un naturel rendre, & il fut en son tems un exemple de piété filiale. A la mort de son pere, il porta les choses bien au-delà de ce qui est de pure obligation. Depuis, jusqu'à la dernière année de sa vie, au jour de la mort de son pere, il le pleura aussi rendement, que s'il n'avoit fait que de le perdre. Un voleur s'étant glissé dans sa maison pendant la nuit, il le vit prendre diverses choses, & le laissa faire sans rien dire. Mais s'apercevant qu'il alloit prendre une poêle ; faites-moi la grace, lui dit-il, de me laisser cette poêle, pour apprêter demain matin le repas de ma bonne mere. Le voleur tout honneur laissa la poêle & tout le reste, & dit en se retirant : ce seroit m'attirer quelque malheur que de voler un si bon fils. On assure même qu'à cette occasion il conçut une vraie estime pour la vertu, & quitta son premier métier.

L'importance des bonnes Compagnies.

TCHU HOE IONG dit : il vaut beaucoup mieux procurer à vos enfans une belle éducation, que de leur amasser de grandes richesses. Ce qu'il y a de plus important en ce genre, c'est de bien observer les liaisons que font vos enfans. Si vous connoissez quelque personne qui ait en même tems de la probité & du savoir ; tâchez de faire en sorte qu'ils la fréquentent. Le Proverbe dit : Quand on veut donner à quelque chose une couleur éclatante & agréable, on ne la frotte

(*) *Hio*, Cette Lettre signifie étude, étudier, lieu destiné aux étudiants.

passa l'encre, mais au plus beau vermillon. Il en est de même dans la morale. A l'école d'un bon Maître, & dans la compagnie d'amis bien choisis, l'on se forme insensiblement au bien, & l'on devient comme eux vertueux & sage.

Vigilance d'une mere sur ses enfans, quoique mariez.

PAOMONG FEN & son frere *Tsu king*, furent deux des grands hommes de leur siècle. Aussi leur mere, qui avoit perdu son mari fort jeune, les avoit-elle élevés avec grand soin, & même avec beaucoup de sévérité. En voici un trait. Ces deux jeunes hommes déjà mariez, & chargés des affaires de leur famille, arrêterent un jour à dîner un homme de leur connoissance. La mere, selon sa coutume, s'informa d'un Domestique affidé; quel étoit cet homme que ses fils avoient invité, & de quoi il les avoit entretenus pendant la table? C'est un tel, dit le Domestique; l'on n'a guères parlé d'autre chose que d'une fille, qu'on dit être fort bien faite; & ce Monsieur insinuoit à Messieurs vos fils, qu'ils pourroient penser l'un ou l'autre à l'acheter pour concubine. La colere saisit à l'instant cette bonne mere: elle appella ses deux fils, & leur fit une verte reprimande: un tel que vous fréquentez, leur dit-elle, est une langue empoisonnée, qui n'est bon qu'à vous pervertir. Manque-t-on de gens sages & vertueux dans le voisinage? Pourquoi fréquenter des gens comme celui-là? Quels discours vous a-t'il tenus pendant la table? Aulieu de vous entretenir de science & de vertu, vous n'avez parlé que de choses capables de vous corrompre le cœur. Sachez que je ne suis point d'humeur à souffrir que vous entriez dans un si mauvais chemin, sans m'y opposer de toutes mes forces, & aussi-tôt elle se retira, & fut un mois sans dire un seul mot à ses deux fils. Le cadet fut tellement affligé du silence de sa mere, qu'il venoit régulièrement

deux fois le jour se prosterner à ses pieds, pour lui demander pardon, & la prier de vouloir bien lui dire une seule parole. L'aîné, quoiqu'un peu moins tendre, fut cependant touché jusqu'à répandre beaucoup de larmes, en conjurant sa mere de lui rendre ses bonnes grâces. Le pardon ne leur fut accordé, qu'après qu'ils eurent promis bien des fois de n'avoir plus de commerce avec l'homme en question, ni avec aucun de ses semblables.

Maximes de Morale.

HO YUEN LEANG dit: Pourquoi ceux qui ont déjà du bien, ou qui sont dans de grands emplois, travaillent-ils jusqu'à la fin de leur vie à amasser de plus grandes richesses? C'est pour leurs enfans, cela est clair. Mais ils devoient faire attention à cette sentence de nos Anciens, qui parlant des grandes richesses, disent avec beaucoup de vérité, que si c'est un homme vertueux & sage qui les possède, elles lui sont moins utiles, qu'incommodes, parce qu'elles partagent son attention; & que si elles sont entre les mains d'un homme dénué de sagesse & de vertu, elles lui facilitent le vice.

Lou yen tchang fils de *Lou pin sien* venant d'être fait *Kiu gin*, son pere lui fit bâtir une maison à part, & la remplit d'inscriptions de sa propre main. Voici le sens de quelques-unes.

Chercher à faire une maison riche & puissante, c'est un obstacle à bien servir le Prince & l'Etat. Point d'empressement pour les Emplois, sur-tout s'ils sont lucratifs. Point de flatterie pour ceux qui sont en crédit: simplicité, frugalité, tranquillité de cœur, fuite des honneurs, amour de la retraite; quatre importantes leçons, qui comprises en quatre Lettres, sont la tradition de ma famille. Je l'ai reçû de mes Ancêtres, je la transmets à mes enfans, qu'ils s'y conforment, & je suis content.

Dans une Pièce de Poësie, qui a pour titre, *le Siècle instruit*, on lit les maximes suivantes.

UN homme d'âge, qui est en même tems vertueux, quel qu'il soit d'ailleurs, est très-respectable.

UN homme par zèle & par attachement vous dit des vérités désagréables; si vous vous fâchez contre lui, vous avez grand tort.

IL y a une espèce de gens qui font profession de ne reconnoître ni pere (*), ni Roi. Evitez d'avoir avec eux aucun rapport.

IL en est d'autres aussi hardis à tromper & à vexer les pauvres, que flatteurs & rampans à l'égard des riches. Gardez-vous bien de les imiter.

IL y a certaines personnes assez réglées dans leurs mœurs, mais du reste, ce sont gens sans discernement, & sans lumières: ne les consultez pas dans vos doutes.

C'EST LUI qui promet facilement & à la légère, manque souvent de parole. Ne vous fiez point à des gens de ce caractère. Encore moins devez-vous vous reposer d'aucune affaire sur ceux, qui même en votre présence, parlent tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

NON SEULEMENT il faut une exacte droiture à l'égard de ceux avec qui nous vivons; mais il n'est pas même permis de chercher à tromper la postérité.

CERTAINES gens se font une occupation de s'entretenir de tous ceux qu'ils connoissent, & s'arrogent le droit de décider sur leur mérite. Méchant caractère. Evitez-les, s'il se peut: mais il est de la prudence de ne les pas imiter.

VOUS sçavez qu'un tel, quand il a bû, n'est pas homme; ne l'invitez jamais à boire.

NE retenez jamais chez vous un homme équivoque & peu connu.

UN pauvre dans la misère vous a fait quelque dommage; un homme que vous

connoissez naturellement prompt, vous a offensé par promptitude; ne traînez ni l'un ni l'autre en Justice, c'est trop de sévérité. Enfin voyez-vous quelqu'un dans l'affliction ou dans la misère? Faites-vous une loi de lui procurer la consolation, & le secours qui dépend de vous.

RECOMMANDER aux gens de Lettres qui sont dans les grands Emplois, de ne point chercher à acquérir de riches terres, ni à bâtir de vastes maisons, c'est chose assez inutile; ceux qui le font, sçavent assez qu'ils ont tort, & ne peuvent s'empêcher d'en rougir. Ceux qui ont quelque vertu n'en sont pas capables. Mais il y a deux avis que je crois bons à donner même aux plus vertueux. Premièrement il est à craindre qu'en achetant ce qui est à leur usage, on n'abuse de leur nom, pour acheter au-dessous du juste prix, ou pour payer en argent de bas aloi. En second lieu, il est à craindre que la licence de leurs enfans ne leur attirent des affaires fâcheuses, ou que les friponneries de leurs Domestiques ne leur fournissent de quoi les couvrir de confusion: c'est à eux d'y veiller de près.

Telle famille est maintenant à son aise, parce qu'elle a été du tems sans y être. Telle autre est maintenant dans l'indigence, pour avoir été ci-devant dans une opulence trop grande. Il est donc avantageux de manquer toujours de quelque chose; & quand on a tout à souhait, un fâcheux revers n'est pas loin.

Sur le soin de ne pas négliger ce qu'on appelle petites choses.

QU'UN fils pense à chaque instant à ceux dont il a reçu la vie, c'est assez peu de chose en apparence. Cependant que de deux enfans d'ailleurs également exacts à tous leurs devoirs, l'un pousse la tendresse jusqu'à ce point, qui ne croira que sa piété l'emporte de beaucoup sur l'autre?

TEL est toujours prêt, ainsi que doit

(*) On indique par cette expression les Bonzes de la Secte Foë.

l'être un brave Officier, de sacrifier, s'il le faut, sa vie, pour son Prince ; c'est assurément un sujet fidèle : mais il sera bien moins estimable, si on le compare à tel autre, qui dans les moindres occasions, comme dans les plus importantes, préfère toujours sans hésiter, les intérêts de son Prince au sien.

Un Magistrat peut être intègre, & recevoir quelques présens ; mais s'il se fait une loi de refuser même les moindres, son désintéressement est plus parfait, & son intégrité moins équivoque.

QU'UNE fille ou une femme entende de loin rire un homme ; c'est peu de chose en apparence. S'il s'en trouve cependant, qui d'ailleurs exactes à ne se rien permettre de tant soit peu contraire à la pudeur & à la bienséance, poussent la délicatesse & la réserve jusqu'à éviter d'entendre même de loin rire aucun homme ; on ne peut pas nier que leur vertu n'en reçoive un nouvel éclat. Il en est à peu près de même de tout le reste : & il est vrai, comme on le dit ordinairement, que les plus grandes choses ont souvent des commencemens fort petits.

IL n'est pas moins vrai que ce qui est petit en apparence, est cependant ce qui donne le dernier lustre aux choses les plus relevées. Comment oser après cela faire peu de cas de ce qu'on appelle petites choses ? On le doit d'autant moins, qu'on ne le fait guères impunément, & sans de fâcheuses suites. Une étincelle peut causer un incendie, & il ne faut qu'une fourmilière, pour faire tomber en ruine un rempart.

Instructions d'un Pere de Famille à sa postérité.

TCHAN SUNKIU fut en son tems le modele des Peres de famille. Aussi dans tout son quartier recueilloit-on avec avidité les instructions qu'il faisoit à ses enfans, selon les occasions qui se pré-

sentoient. Chacun se faisoit un devoir de les retenir, & un plaisir de les répéter. En voici un petit échantillon. Je recommande à mes descendans, disoit-il, que quelque nombre qu'ils aient d'enfans, ils ne négligent pas l'instruction d'un seul. S'il leur naît grand nombre de filles, qu'ils les nourrissent & les élèvent toutes avec soin. Lorsqu'ils choisiront des femmes à leurs fils, ou qu'ils prometttront leurs filles, qu'ils cherchent à s'allier à des gens de bien, & non pas à s'appuyer de gens nobles & riches. Quand ils marieront une fille, qu'ils la fournissent d'habits propres, & d'une cassette garnie des petits meubles convenables ; mais point de luxe & de superflu. Quand ils auront chez eux quelque malade, au lieu d'appeler les Bonzes, pour réciter leurs prières, qu'ils appellent un bon Medecin, & qu'ils fournissent l'argent nécessaire pour les remèdes. Si quelqu'un meurt, il faut faire à tems la cérémonie *Tsi*, selon que le prescrivent les Rits ; mais il ne faut se servir ni de *Ho chang* (a), ni de *Tao ssé* (b). Car comme il est raisonnable de ne pas omettre les anciens Rits ; aussi ne doit-on pas adopter ces nouveautez.

FANG KING PE étant en charge à *Tsin ho*, une femme du menu peuple accusa son fils de lui manquer de respect. *Fang*, avant que de juger l'affaire, fit part à sa mere de l'accusation qu'il avoit admise, & rémoigna être disposé à punir sévèrement le coupable. Il ne faut pas, mon fils, dit la mere ; ce petit peuple est peu instruit, c'est manque d'instruction qu'il commet ces sortes de fautes. Instruisez d'abord ce jeune homme ; & s'il retombe, usez de sévérité ; après quoi, elle ordonna qu'on fit venir manger avec elle cette femme qui avoit accusé son fils, & que le jeune homme accusé demeurât debout au bas de la salle. Cela se fit ainsi pendant plusieurs jours ; & *Fang* tout ce tems-là servit (c).

eux-mêmes tous les jours leur pere ou leur mere à table.

(a) Bonzes de la Secte *Fé*.

(b) Bonzes de la Secte *Tao*.

(c) Il y en a qui étant grands Mandarins servent

lui-même sa mere à table avec le plus grand respect. Ce jeune homme, honteux de sa conduite passée, témoigna qu'il comprenoit le sens de cette instruction muette, & qu'il se repentoit de sa faute; non; dit la mere du Magistrat, il n'a encore que de la honte, le repentir ne lui a pas encore pénétré le cœur. Cela se continua donc pendant dix jours, au bout desquels ce jeune homme frappant la terre du front en actions de grâces, & sa mere fondant en larmes, demandèrent à se retirer. *Fang y* consentit, & ce jeune homme dans la suite fut un exemple d'obéissance & de respect pour sa mere.

Exemple de sévérité en fait de discipline militaire.

LEOU GIN TCHEN commandant dans des tems suspects un corps de troupes à *Cheon tcheou*, y tomba malade de fatigue. Un jeune fils qu'il avoit, se laissant entraîner par quelques autres, prit ce tems-là pour passer la nuit au-delà du fleuve *Hoai*, contre l'ordonnance publiée, qui portoit peine de mort pour quiconque oseroit le faire. Une sentinelle donna avis de cette infraction; le Commandant, sans hésiter, condamna son fils au supplice que marquoient les ordonnances. Comme le pere & le fils étoient aimez, tous les Officiers demandoient grace, & trouvant le pere inflexible, ils crurent pouvoit le toucher par le moyen de sa femme. Ils s'adresserent donc à elle; & lui exposant le danger où étoit son fils, ce qu'ils croyoient qu'on lui avoit caché, ils la presserent de demander sa grace. J'aime mon fils tendrement, répondit-elle: le voir mourir si jeune & dans les supplices, c'est ce qui me perce le cœur. Mais d'un autre côté si on l'épargne, la famille des *Leou* aura manqué de fidélité & d'exactitude dans

le service de son Prince. Non, je ne puis m'opposer à l'exécution de la Sentence. Le jeune homme fut en effet coupé par la moitié du corps, comme le portoit la loi. Après quoi son pere & sa mere recücillant son corps, lui donnerent publiquement toutes les marques possibles de leur tendresse. Spectacle qui tira les larmes des yeux à ceux-là-mêmes, qui n'avoient point été touchez de la mort du fils.

Fruits d'une bonne éducation.

NGEOU YANG SIEOU n'avoit pas encore trois ans quand il perdit son pere. La jeune veuve sa mere, dès qu'il eût atteint l'âge de 4. ans, prit un si grand soin de l'instruire, que dans les plus grands froids de l'Hiver, elle passoit une partie de la nuit à former des caracteres sur des cendres froides (*), pour les lui apprendre. Elle lui repétoit sans cesse, qu'il eût à se souvenir dans la suite, que son pere qu'il avoit à peine connu étoit un homme désintéressé & bien-faisant. J'aurois peine à l'exprimer lui ajoûtoit-elle, jusqu'où il pouvoit le respect, l'obéissance, & la tendresse pour son pere & sa mere. Je rougissois souvent de le seconder si mal dans ses attentions respectueuses. Aussi quand je me vis mariée avec lui, je ne doutai point que je ne dusse avoir un bon-fils d'un homme qui étoit si bon fils lui-même. Long-tems après le terme prescrit pour le deuil, il regrettoit si fort son pere & sa mere, que la seule vûe d'un repas bien servi le faisoit souvent fondre en larmes; sa douleur étoit, disoit-il de n'avoir pas traité ses parens pendant leur vie, comme il l'auroit souhaité. Mais sur-tout il répandoit des larmes en abondance toutes les fois qu'aux tems reglez la cérémonie *Tsi* revenoit, & cela jusqu'à la dernière année de sa vie.

(*) C'est pour marquer que sa pauvreté ne lui permettoit pas d'avoir bon feu. Cette expression est d'un usage commun. Un homme peut dire par mo-

destie, parlant de sa maison, *Han kja*, la froide maison, c'est-à-dire, maison pauvre, ou peu riche.

S'il étoit si tendre pour ses parens, il étoit aussi plein de douceur & de bonré pour les autres, & même pour les coupables. Etanren Charge, il ne lisoit jamais les Pièces d'un Procès criminel, qu'il ne dir en soupirant : je voudrois bien sauver la vie à cet homme-là. Il faut cependant qu'il meure suivant les Loix, & je suis obligé de le condamner, cela est triste. Un jour que j'étois auprès de lui, te tenant entre mes bras, il me dit en te regardant : je sens bien que ma vie ne sera pas longue ; je doute fort que je voye ce cher fils dans un âge mûr. Ayez soin, ajouta-t'il, de l'instruire en ma place, & comme de ma part.

Ngeou yang sieou animé par les discours de sa mere, érudia avec ardeur, parvint bien-tôt au degré de *Kin gin*, puis à celui de *Tfeng seë*. Sa mere en eut une joye sensible ; mais elle ne laissoit pas de l'avertir que l'ambition, le faste & la cupidité ne devoient pas être le fruit de ses études. *Ngeou yang* profita si bien de ces avis, qu'il devint dans la suite un sage Ministre. Le Prince qu'il servoit, donna à la mere, en considération du fils, un titre (a) très-honorable après sa mort.

Autre exemple.

LI PANG YEN homme d'esprit, mais pauvre, ayant appris qu'en certain endroit l'on ouvroit des mines d'argent, y alla chercher fortune (b). Comme il avoit de l'industrie, il y gagna d'assez grosses sommes ; & il sçut si bien les faire valoir, qu'en peu d'années il devint très-riche. Ce succès lui donna du courage, se sentant du mérite, il se servit de son bien, pour s'ouvrir le chemin aux grands Emplois, & il devint enfin Ministre d'Etat. Sa mere qui vivoit encore, craignant que son fils ne s'oubliât dans ce haut degré de fortune, lui rappelloit sans cesse le souvenir de ce qu'il avoit été. *Li pang yen*

prenoit ses avis en très-bonne part : mais les fils un peu moins dociles, rémoignèrent à leur grand-mere, qu'ils s'ennuyoient de lui entendre si souvent répéter la même chose, à la honre de la famille. Je vous rrouve bien délicats, leur dit-elle, lequel est le plus honreux ou qu'un Ministre d'Etat ait autrefois travaillé aux Mines, ou bien qu'un homme qui a travaillé aux Mines, soit parvenu à être Ministre d'Etat ? N'est-ce pas la même chose ? Pourquoi donc rougir de l'un, n'ayant pas rougi de l'autre ?

Avis aux Chefs de Famille.

TOUTE Maison bien réglée doit avoir pour maxime de fermer exactement la porte, & de ne jamais donner la moindre entrée à certaines femmes ingrantes, qui parcourent les maisons chantant de côté & d'autre, disant la bonne aventure, ou récitant des prières ; qui ont mille tours & mille adresses, pour sonder le cœur des femmes & des filles d'une maison, & corrompre les plus innocentes. Il en est peu qui soient assez éclairées ou assez fermes, pour ne se pas laisser en fin séduire. La division dans les familles, les inimitiez entre les voisins, sont les suites ordinaires des discours de ces sortes de femmes, & il n'est pas même rare qu'elles soient d'intelligence avec des voleurs, pour leur fournir les moyens de faire un mauvais coup, ou bien avec des galans, pour porter les billers de part & d'autre, & favoriser les rendez-vous. On n'y sçauoir trop prendre garde.

Autre avis aux Peres de Famille.

NE souffrir point de jalousie entre la première femme, & les femmes du second ordre. Ne mettre point de différence entre les enfans qui viennent de celle-ci ou de celle-là ; ne point favoriser par trop d'indul-

(a) Comme qui diroit Duchesse ou Marquise de tel endroit.

(b) Li est le nom de famille. Pang yen est le nom

personnel & distinctif de cet homme. Il en est de même des autres noms.

gencela licence des Esclaves. Eviter tout luxe, & tout excès dans les nœces. Veiller à cultiver les terres, & à entretenir des mûriers. Recevoir toujours bien les hôtes; s'acquitter avec tout le soin possible des cérémonies *Tsi* dans les occasions ordinaires & aux tems reglez. Voilà, disoit *Tchu ouen kong*, ce qui entretient une famille dans l'union, dans le crédit, dans une honnête abondance, & même dans l'honneur & dans l'éclat.

Exemples d'attachement à son Prince.

DANS la révolte de *Tchu tsu* contre l'Empereur *Te tsong*, *Kao tchong ti* Général de l'Armée de l'Empereur, & *Li ge yué* qui commandoit les Rebelles, en étant venus aux mains, les révoltez qui eurent en cette occasion quelque avantage, laissant sur le champ de bataille le corps de *Kao tchong ti*, lui couperent la tête, & l'emportèrent. L'Empereur *Te tsong* fit recueillir le corps, & pleurant sur ce cadavre, il y fit ajuster une fausse tête, & lui fit des obsèques magnifiques. *Tchu tsu* de son côté pleurant sur la tête qu'on lui porta, y fit ajouter des nattes en forme de corps, & la fit inhumer avec honneur. Tant il est vrai qu'un brave & fidèle sujet se fait regretter non-seulement du Prince qu'il a bien servi; mais même de ceux qui étant ses Ennemis & ceux de l'Etat, trouvent leur avantage en sa mort.

Tchu tsu, après avoir ainsi rendu à *Kao tchong ti* les derniers devoirs, fit porter le corps de son propre Général *Li ge yué* à *Tchang ngan* d'où il étoit, & lui ordonna aussi des obsèques honorables. Mais la mere de *Li ge yué*, bien loin de pleurer son fils, témoigna au contraire beaucoup d'indignation. : malheureux, lui disoit-elle, tout mort qu'il étoit, quel mal t'avoit fait l'Etat & ton Prince, pour te revolter de la sorte? Tu as péri, tu le méritois; n'attends pas que je te pleure: tout mon regret est que tu n'ayes pas péri plutôt. Tant il est vrai qu'un sujet

rebelle non-seulement attire sur lui les vengeances du Ciel, mais devient pour ses plus proches un objet de haine & d'indignation.

Une mere égorge son fils rebelle au Prince.

Sous la Dynastie *Tang*, *Kou hoai nguen* esclave entreprenant, se mit à la tête d'un parti formé contre l'Empereur. Un jour la mere lui reprochant son crime: malheureux que tu es, lui dit-elle, malgré toutes mes remontrances tu te révoltes donc contre ton Prince, dont tu n'as reçu que des bienfaits? En prononçant ces paroles, elle prit un couteau qui se trouva là, le lui enfonça dans le sein, & en même tems s'écria: c'est à mon Prince & à l'Etat que j'imole ce scélérat.

Un fils combat pour son Prince contre son pere, Chef des Rebelles.

Sous un autre Regne *Li hoai quang* faisant un parti contre l'Empereur regnant, son fils *Li kio* quitta aussi-tôt son pere, & s'en allant trouver l'Empereur: Prince, lui dit-il, mon pere malgré moi, forme un parti contre vous. Je veux par ma fidélité réparer, autant qu'il est en moi, l'infamie de sa révolte. Si vous agréez mes services, j'espère de faire échoüer ses desseins. Il marcha en effet par ordre du Prince à la tête d'un corps de troupes contre l'armée des Rebelles. Il les défit entièrement; dans un combat, mais il y perdit la vie.

Ces deux exemples ont fondé une espece de Proverbe, suivant lequel, pour exprimer que les enfans ne ressemblent pas toujours à ceux qui leur ont donné la vie, on a coutume de dire: *Hoai nguen* avoit une sage mere, & *Hoai quang*, un sage fils.

Sur les jeunes gens.

UN ancien comptoit trois métamorphoses de jeunes gens libertins. D'abord,

disoit-il , d'hommes qu'ils étoient , ils deviennent *Hoang* (fauterelles qui ravagent les campagnes.) Il indiquoit par-là qu'ils mangent d'abord ce qu'ils ont de bien en terres. Ensuite , continuer-il , ils deviennent *Tou* (ver qui ronge les livres & les habits.) Il indiquoit par-là qu'ils mangent leurs livres & leurs habits , après les avoir vendus. Enfin , ajoutoit-il , ils deviennent *Tsin* (ver qui ronge la chair humaine. Il indiquoit par-là qu'ils vendent leurs esclaves , & en mangent bien-tôt ce qu'ils en ont tiré. On a changé le langage de cet Ancien en un autre , qui revient au même. Un homme libertin & débauché , commence , dit-on , par devenir *Kiou yn* (insecte qui mange la terre : c'est-à-dire , qu'il vend ses champs , & dissipe l'argent qu'il en a reçu. Il devient ensuite *Pe y* (fourmi blanche qui ronge le bois , & ruine les édifices & les meubles. En troisième lieu il devient *Li* (poisson qui mange ses semblables) c'est-à-dire , qu'il vend jusqu'à ses enfans , pour fournir à ses dépenses. Après ces trois métamorphoses , il s'en fait ordinairement quelqu'autre , tantôt il devient Loup , tantôt Tigre , tantôt *Kiao (a)* , tantôt *(b)* *King*.

Sçavant réduit au silence.

SU MA O U E N s'étant retiré des grands Emplois , passoit ordinairement le Printems & l'Été à sa Terre de *Lo* ; l'Automne & l'Hyver en Ville , ne s'occupant qu'à philosopher & à instruire un assez bon nombre de disciples , que sa réputation lui attiroit. Au reste il n'étoit point de ces Maîtres austères , & d'une gravité trop gênante.

Après avoir fait quelque instruction à ses Disciples , il les menoit à la promenade , examinoit tantôt l'un , tantôt l'autre , sur la manière qu'il avoit traitée ; & si quelqu'un se trouvoit ne l'avoir pas bien pénétrée , & n'en pouvoir rendre compte , il en étoit quitte pour une douce ré-

primande , & quelques mots d'exhortation. Il y avoit tous les jours une espèce de répétition , qui se faisoit avec un peu plus d'appareil que les conférences ordinaires , & qui se terminoit par un petit repas qu'il prenoit avec ses Disciples ; repas au reste fort frugal , consistant en un coup de vin , un peu de ris , un plat de viande pour chacun , & rien d'avantage.

Un jour étant allé avec quelques-uns de ses Disciples faire un tour à la Montagne , où étoit la sépulture de ses Ancêtres , il entra dans une Bonzerie qui se trouva sur son chemin. Là , cinq ou six Vicillards du voisinage vinrent lui rendre leurs respects , & lui faire leur petit présent. Il consistoit en un peu de ris assez grossier dans un plat de terre , & un simple bouillon d'herbes dans un pot des plus communs. Le Philosophe goûta ce présent , comme il auroit fait un *Tsi* du premier ordre. Le présent fait & agréé , un de ces Vicillards portant la parole :
 » Monsieur , lui dit-il , nous avons ouï parler des fréquentes conférences que vous tenez en ville avec vos Disciples ; nous ne sommes pas à portée d'en profiter.
 » Aujourd'hui que nous avons le bonheur de vous voir ici , daignez nous donner quelque instruction par écrit.

Aussitôt le Philosophe prend le pinceau , & leur donne l'explication d'un Chapitre de l'ancien livre , qui traite de la piété filiale. Le Chapitre qu'il expliqua , fut celui qui regarde les gens du commun ; un des Vicillards recevant cet écrit , & le parcourant ; Monsieur , dit-il , je suis ravi que vous ayez choisi ce texte pour nous instruire. Cela me donne occasion de vous faire une question. Nous avons remarqué que dans le livre de la piété filiale , il n'y a aucun Chapitre depuis le premier qui regarde l'Empereur , jusqu'à celui que vous expliquez , qui ne finisse par une citation du livre des Odes : il n'y a que ce Chapitre-

(a) *Kiao* est un oiseau réel ou fabuleux , qu'on dit qui mange sa mère.

(b) Animal réel ou fabuleux , qui , dit-on , mange son pere.

ci où l'on ait omis cette citation. Daignez nous en dire la raison.

Le Philosophe surpris d'une question qu'il n'attendoit pas, sur un moment sans rien dire: puis les saluant avec respect, de ma vie, leur avoua-r'il, je n'avois fait cette réflexion; je vous en suis obligé: il faut y penser pour vous répondre. Les Vicillards se retirèrent en soupirant, & répandirent dans tout le Quartier, qu'ils avoient réduit le fameux *Su ma* à ne pouvoir répondre. Cela revint jusqu'à lui, & il en fut mortifié.

Pensées Morales.

A VOIR compassion de ceux qui sont dans l'affliction, c'est le moyen de n'y pas tomber vous-même. Les yeux du *Chang ti*, qui sont pleins de miséricorde, auroient peine à vous y voir.

POINT de cupidité, point d'injustice, ceder plutôt un peu du sien, c'est le moyen de faire à tems une bonne récolte. C'est d'un homme de ce caractère que nos anciens avoient coutume de dire qu'il ne pouvoit manquer de faire une bonne fin, & de mourir dans la joie.

TCHANG HONG YANG dit: on m'attribue une mauvaise intention: si je ne l'ai point en effet, que m'importe? On me soupçonne de quelque mauvaise action: si je n'en suis point en effet coupable, quelle raison aurois-je de m'en inquiéter? Un feu, quelque violent qu'il puisse être, se dissipe bientôt, quand il n'a point d'aliment.

Reconnoissance d'une bête féroce envers son bienfaiteur.

KUO OUEN s'étant retiré dans des Montagnes désertes, pour y vivre en solitude; il se presenta à lui durant plusieurs jours de suite une bête d'une apparence féroce & cruelle, qui sans cependant lui faire aucun mal, se renoit devant lui la gueule béante pendant

un tems assez considérable, puis se retiroit. Enfin *Kao ouen* s'enhardit; & regardant d'assez près dans la gueule de cet animal il y aperçut un os, qui s'y étoit engagé d'une manière à l'incommoder, s'il vouloir manger. Il eut le courage de mettre la main dans sa gueule ouverte & d'en dégager cet os. L'animal aussitôt se retira; & il revint le lendemain chargé d'un Cerf entier, qu'il mit aux pieds de son bienfaiteur, comme pour lui témoigner sa reconnoissance.

Le Prince qui entendit parler de cette aventure, fit venir le Solitaire à sa Cour, malgré qu'il en eût. Chacun l'y regardoit avec respect; mais lui se déroboit, autant qu'il pouvoit aux yeux des hommes: & quand il ne le pouvoit pas, il demouroit dans le silence, comme s'il eût été seul. Un jour qu'on s'y attendoit le moins, il demanda permission de se retirer; & il fit de si fortes instances que le Prince y consentit. Il s'alla placer dans une vallée solitaire, du territoire de *Ling ngan*, où il se fit une cabanne de roseaux. A peine étoit-elle achevée, que la révolte de *Sou sun* éclata. Tout le pays fut ravagé excepté le territoire de *Ling ngan*; ce qui donna au Solitaire la réputation de Prophète.

Pensées Morales.

S'EXPOSER de bonne grace à un danger, qu'il n'est pas permis d'éviter, c'est le meilleur moyen de n'y pas périr.

FORMER suivant sa passion & sa fantaisie des desseins pour vivre heureux, ce n'est pas le moyen de l'être.

Instructions d'un Philosophe à un jeune homme destiné aux grands emplois

HOU PANG HENG étant venu à *Sin tcheou*, pria le fameux *Li mi sun* de vouloir bien lui donner quelques instructions par écrit. Voici celles qu'il lui donna.

1. QUAND on connoît la volonté du Tien (Ciel) & celle du Prince, il faut s'y tenir quoiqu'il en coûte.

2. LE sage est le seul qui puisse soutenir avec constance de grandes adversités, cela est vrai : mais il est également vrai que quiconque s'y laisse abattre, n'est pas véritablement sage.

3. QUELQUE réputation de probité qu'on ait acquise, & même quelque vertu qu'on ait, on ne doit point se croire arrivé à la perfection. Il faut s'efforcer sans cesse de faire quelques pas de plus dans le même chemin de la vertu.

4. UN peuple s'oublie de l'obéissance & du respect qu'il doit au Prince ou à ses Officiers : le meilleur moyen de le ramener à son devoir, c'est de pourvoir à ce qui lui manquoit, quand le trouble a commencé.

5. QUI ne détruit pas le malheureux *Moi*, ne sera jamais capable de rien de grand.

6. QUAND le Ciel prépare à quelqu'un de grands emplois, communément il le fait passer par de très-rudes épreuves.

7. CE qui est trop dur & trop roide, casse aisément, si l'on n'a soin de le tempérer par quelque chose de plus flexible.

8. EN fait de sagesse & de vertu, le principal & l'essentiel, c'est que le cœur soit bien plein. Composer, disputer, & discourir sont des accessoires.

Gravité affable.

TCHUNG MING TAO dans son particulier, étoit sérieux, grave, & taciturne. Vous eussiez dit, à le voir assis tout le jour, que c'étoit une statue, & non pas un homme; ses paroles & ses actions dans son domestique se sentoient aussi de sa gravité, & il y étoit regardé comme un homme extrêmement sévère.

Lui venoit-il compagnie ? Il étoit tout autre. Rien de plus affable & de plus honnête : aussi étoit-il aimé de tout le monde, & il n'eut jamais de part aux divisions ni aux cabales de son temps.

Orgueilleux humilié.

HAN TCHI KOUE' étant Gouverneur d'Ytcheou, Tcha yen vint y être second Officier. Ce dernier ayant été le premier de sa volée dans une promotion aux degrés, il en étoit forttement fier, & ne se nommoit jamais que par le titre de Tchuang yuen han (a). Son supérieur étoit choqué de cet orgueil pédantesque. Un jour l'entendant encore se nommer ainsi à plusieurs reprises, enfin il perdit patience, & lui dit d'un ton sec : n'êtes-vous pas Officier d'Ytcheou ? C'étoit lui dire qu'il s'indiquât selon la coutume par le nom de son emploi. Il comprit fort bien cet avis, & se corrigea ; mais il eut toute sa vie une secrète aversion pour Han tchi koué.

Reprimande faite à propos.

MA KIUEN, Tchuang yuen d'une autre promotion, étant venu pour être second Officier à Tsin tcheou, y prenoit aussi le train de s'appeler toujours Tchuang yuen. Lin premier Officier du lieu lui dit un jour, mais d'une manière agréable & polie : Monsieur, vous avez été Tchuang yuen, on le sait ; moins vous le direz, plus on vous en estimera. Il convenoit de vous désigner ainsi tout le temps qu'ont duré les Cérémonies de la promotion. Aujourd'hui vous êtes Officier de cette Ville ; croyez-moi, ne rougissez point de vous désigner comme les autres par le nom de votre Office.

Ma kiuen fut un peu honteux : il reçut cependant l'avis, & en témoigna sa reconnaissance.

(a) C'est ainsi qu'est nommé le premier Docteur d'une promotion.

Maniere de reprendre sans choquer.

VOILÀ deux reprimandes toutes semblables prises bien diversement. D'où vint cette différence ? C'est qu'il y avoit de l'aigreur dans l'une , & qu'il n'y en eut point dans l'autre. Aussi le Philosophe *Tchin* dit-il fort bien : quand vous reprenez quelqu'un , n'employez que la raison pour lui faire sentir sa faute : il la reconnoitra sans peine. Si vous y mêlez de l'aigreur & de la colere , ou vous ne réussirez point , ou ce ne sera pas sans inconvénient.

Instruction morale tirée de la construction de deux caractères Chinois.

DANS la composition des Lettres *Tou* & *Tsi*, qui signifient jalousie, envie, on fait entrer la Lettre *Niu* qui signifie femme ; d'où vient cela, demandoit un Disciple à son Maître ? C'est qu'en effet répondit le Maître, les femmes sont communément sujettes à ce vice ; mais c'est aussi pour faire entendre aux hommes que ce vice est indigne d'eux , & qued'y être sujet, c'est se dégrader & devenir femme.

Ingratitude punie.

VERS les commencemens de la Dynastie *Tang*, *Yao tsong* étant déjà dans les Charges, prit en affection un Ecrivain nommé *Hoai tchi kou*, en qui il trouva du mérite. Il lui procura des Emplois , & le poussa de telle sorte , que dans la suite ils se trouverent Ministres d'Etat tous deux ensemble. *Yao tsong* en eut de la peine , & il trouva moyen d'éloigner ce Collègue, en lui procurant une Commission fort honorable , mais au loin.

Hoai tchi kou qui sentit que *Yao tsong* souffroit avec chagrin la présence d'un tel Collègue , lui en vouloit intérieurement du mal. Dans le Pays où il alla en qualité de Commissaire , il trouva deux

des fils de *Yao tsong* qui étoient en Charge. Comme ils sçavoient les obligations que *Hoai tchi kou* avoit à leur pere, ils se firent médiateurs en bien des affaires , & importunerent assez librement le Commissaire. Celui-ci saisit cette occasion de se venger de *Yao tsong*. Il donna avis à l'Empereur fort en détail de ce qu'il avoit trouvé de défectueux dans les fils de ce Ministre.

Quelques jours après, l'Empereur demanda à *Yao tsong*, comme par maniere d'entretien , si ses fils avoient du talent pour les affaires ; quel Emploi ils avoient actuellement , & comment ils s'en acquittoient. *Yao tsong* comprenant d'abord d'où venoient ces questions de l'Empereur & où elles tendoient. « Prince , répondit-il, j'ai trois fils : deux sont en Charge à *Tong tou* (la Cour Orientale.) Ils ne sont pas fort réservés : ils auront apparemment fatigué *Hoai tchi kou*, ci-devant Commissaire en ces Quartiers-là. On ne m'en a cependant encore rien dit, & je ne sçai ce qui en est.

L'Empereur sur ces derniers mots soupçonna *Yao tsong* de dissimuler la vérité , & de vouloir couvrir les fautes de ses enfans. *Yao tsong* s'étant exactement informé de toute chose , alla de lui-même dire à l'Empereur que son soupçon s'étoit trouvé véritable , suivant les informations qu'il en avoit faites. Comment cela , demanda l'Empereur , pour le faire parler ? « Prince, dit *Yao tsong*, sans rien déguiser, c'est que *Hoai tchi kou* n'étant autrefois qu'un simple Ecrivain, je lui procurai des Emplois , & je fis connoître son mérite. Mes fils ont eu la bêtise de compter que *Hoai tchi kou* m'ayant ces obligations, leur accorderoit facilement tout ce qu'il pourroit : & sur cela ils ont eu la hardiesse de l'importuner pour bien des gens , & quelquefois pour d'assez méchantes affaires.

Alors l'Empereur conçut que *Yao tsong* ne cherchoit point à déguiser la faute de ses enfans : & comme les choses dont

Hoai tchi kou les avoit chargés, n'étoient pas dans le fonds fort considérables, sa Majesté trouva fort mauvais que *Hoai tchi kou* eût pris cette occasion de faire de la peine à un homme auquel il étoit si redevable. « Cela n'est pas d'un honnête homme, dit l'Empereur ; je veux le casser. Pardonnez-lui, je vous en conjure, dit *Yao t'fong*, que je ne sois point cause de sa disgrâce ; outre qu'elle me feroit de la peine, si V. M. punissoit si sévèrement une faute qui me regarde ; je craindrois qu'on ne prît de là occasion d'attribuer à V. M. une partialité indigne d'Elle ». L'Empereur se rendit après bien des instances, & promit de ne pas casser absolument *Hoai tchi kou*, mais il fut abaissé de quelques degrés.

Maxime.

LA Nature dicte à tous les hommes, que dans toutes leurs entreprises, il ne leur est pas permis de compter absolument sur telle ou telle chose ; mais qu'ils doivent sans empressement & sans inquiétude en abandonner au Ciel le succès.

Autre Maxime appuyée d'un Exemple.

LES hommes doivent s'aider les uns les autres selon leur pouvoir & leurs talents. Chacun y gagne. Un jour des voleurs pillèrent un Village, & y mirent tout à feu & à sang. Il n'y resta que deux hommes à qui les voleurs négligèrent d'ôter la vie, & qu'ils ne daignèrent pas emmener captifs. L'un des deux étoit aveugle, & l'autre paralytique. L'aveugle chargea sur son dos le paralytique ; & celui-ci servant de guide à l'aveugle, ils gagnèrent tous deux un autre Village, où ils trouverent le moyen de subsister. Ce seul exemple fait assez voir la vérité qu'on a avancé.

Maximes & Réflexions Morales.

EN user bien avec tout le monde. Trait-

ter même chacun avec indulgence & charité, c'est mon devoir. Supposons que je n'y manque point, je n'ai pas pour cela le droit de prétendre qu'on m'en ait obligation. On dit du mal de moi, on me calomnie ; quel mal dans le fonds cela me fait-il ? Aucun, si je veux : ce n'est donc pas une raison suffisante de haïr ceux qui me traitent de la sorte, & de chercher à m'en venger. N'avoir pas droit de prétendre qu'on m'ait obligation d'un service, & cependant en exiger du retour, c'est comme retracter le bien que j'ai fait, & en perdre le mérite. N'avoir pas de raison de haïr une personne, & cependant vouloir en tirer vengeance, c'est l'irriter, & lui donner occasion de me traiter encore plus mal dans la suite.

Insistance de l'esprit humain.

UNE entreprise vous réussit, vous voilà gai ; le succès ne répond pas à vos desirs, vous voilà dans l'impatience, ou dans l'abattement. Un homme vous agréé, vous en usez bien avec lui ; un autre ne vous revient pas ; vous le traitez mal. Quel étrange renversement ! C'est à vous de tourner toutes les affaires à votre avantage, & de refondre, pour ainsi parler, les hommes mêmes. Cependant c'est vous qui vous mettez dans le creuser, & qui vous laissez tourner & refondre à chaque moment. Un bon Fondeur, dit le Proverbe, réussit sur toutes sortes de métaux ; & un habile Lapidaire sçait mettre en œuvre les pierres les plus brutes.

Contre la Médisance.

VOUS apprenez qu'on dit du mal de vous, dirle Philosophe *Tchao kang t'fé*, point de colere. Vous apprenez qu'on vous loue, point de joie. On dit du mal d'autrui en votre présence ; gardez-vous bien de l'autoriser. On en dit du bien, dites-en, si vous en sçavez : du moins soyez ravi qu'on en dise. Conformément à ce qu'on lit dans certaine Ode : quand j'entends dire du mal d'autrui,

cela me cause la même douleur, que me causeroient des épines aiguës qui me percerroient le cœur. Quand j'entends dire du bien d'autrui, cela me fait autant de plaisir, que l'odeur la plus exquise des fleurs les plus agréables.

Qu'il faut modérer ses desirs.

OUANG KIEN PONG dit: un homme paralytique ou boiteux, estime fort l'avantage de pouvoir marcher, & semble ne souhaiter autre chose. Un autre qui peut marcher librement, mais qui a un voyage à faire, fait cas d'une voiture douce & commode, & cherche à se la procurer. Il en est de même de tout le reste: rien ne contente pleinement le cœur de l'homme: il desire toujours quelque chose. Le sage modère ses desirs; il s'accommode avec prudence aux occasions où il se trouve, & aux personnes avec lesquelles il faut qu'il traite; s'il se trouve dans une affaire très-présente, où il s'agit d'un grand intérêt, il se contente de gagner du tems; s'il ne peut pas faire autre chose, il sçait se tirer avec succès des affaires qui sont ordinaires; il s'estime heureux dans d'autres plus considérables & plus difficiles, d'en sortir à peu de frais; pour s'aider à soutenir, sans se laisser abattre, les événemens fâcheux de la vie, il les regarde comme autant d'éclairs, ou comme de légers nuages, & des pluies d'Automne. Enfin il sçait agir, ou se tenir en repos, user de condescendance ou de fermeté, selon les diverses occurrences.

Condescendance souvent nécessaire.

IL y a certaines affaires, où un homme qu'on presse se perd, & paroît coupable; au lieu qu'il les débrouilleroit, s'il avoit du tems, & prouveroit son innocence. Le presser en ces occasions, c'est cruauté. De même en matière de vice, il y a des gens sur lesquels on ne gagne

rien par les instances les plus pressantes, & qu'on corrige peu à peu en usant de condescendance. Presser en ces occasions, ce n'est pas avoir du zèle.

Comment il faut se comporter avec les méchans.

S'ACCOMMODER des gens de bien, mais ne pouvoir vivre avec les méchans, c'est être bien neuf en matière de conduite. Les serpens, les scorpions, les bêtes féroces sont en grand nombre sur la Terre. Tout dangereux que sont ces animaux, le T'sao voe (*) les y souffre, comme s'il ne pouvoit pas les en bannir. Usez-en à peu près de même avec les méchans; empêchez qu'ils ne vous nuisent, mais du reste traitez-les bien. Peut-être que peu à peu ces bons traitemens leur ouvriront les yeux sur leurs propres vices. Au contraire, si vous ne pouvez un seul moment les souffrir, vous ne verrez que de mauvais effets de cette sévérité outrée.

VOUS chargez un homme d'injures outrageantes: la perte de son argent lui seroit beaucoup moins sensible. Vous conservez contre un autre une haine irréconciliable; une médisance passagère seroit moins coupable. Cependant si vous aviez publié de ce dernier quelque chose fâcheux & secrète; si vous ravissiez au premier son bien de force; quel jugement seroit-on de vous, & qu'en pourriez-vous penser vous-même?

Manière de bien vivre avec tout le monde.

COMME il n'est point d'homme sans défaut, il n'en est point aussi qui n'ait quelque bonne qualité. Le moyen de pouvoir bien vivre avec tout le monde, c'est de fermer les yeux sur les défauts d'autrui, & de regarder chacun par son bon endroit.

Moyen de vivre content.

UN homme en ce monde ne peut sans

(*) T'sao signifie produire, faire, créer: *P'o* veut dire, être, chose, substance.

réimérisé se promettre de réussir à son gré en tout ce qu'il entreprend, encore moins de réussir au gré de tout le monde, & d'éviter absolument qu'on ne trouve à redire à sa conduite. Ce qu'il faut se proposer, c'est de n'avoir rien à se reprocher, & d'être content, le succès fût-il médiocre.

Vraie blâmable.

PLUS on se presse pour débrouiller une pièce de fil, plus on la broiille. Il en est de même à peu près dans les affaires. Trop de feu & d'empressement souvent y nuit; il faut de la modération & du sang froid.

Sage défiance.

A VOIR une droiture parfaite, sans artifice, & sans détour, c'est une chose très-louable; mais ne pouvoir s'imaginer qu'il y ait des hommes faits autrement, & se fier à quiconque sans précaution, c'est trop de crédulité. Un tel se donne pour incapable de tromper; examinez prudemment ce qui en est, sans compter trop sur la parole; car eût-il tout l'artifice de certains Esprits malins qui résident quelquefois dans les Montagnes, il tiendrait toujours le même langage.

Point de vraie vertu sans modestie.

LE désintéressement est une vertu directement opposée à ce qu'on appelle cupidité: c'est un mépris sincère des biens de la fortune; si vous êtes véritablement désintéressé, contentez-vous de l'être: ne faites point parade d'un si beau nom, pour attirer sur vous les yeux des hommes; autrement ce n'est pas réellement mépriser l'argent & les autres biens; c'est seulement leur préférer l'estime des hommes. L'humilité est une vertu, qui fait qu'on aime à déferer en tout aux autres. Vous cherchez à passer

pour humble, c'est dès-lors cesser de l'être; c'est prendre une voye détournée d'obliger, pour ainsi dire, tout le monde à avoir pour vous de la déférence.

Choses légères auxquelles il est bon de ne pas faire attention.

TOUT père de famille est obligé de veiller à la conservation de ses biens; mais ce soin doit être modéré; & il faut sçavoir souffrir patiemment, ou dissimuler à propos lorsqu'on nous fait quelque injustice. Feu mon père, dit *Tsu bou*, allant un jour se promener dans son parc, me mena avec lui. Rencontrant son Jardinier: je m'aperçois qu'on me vole, lui dit-il, quel remède peut-on y apporter? Monsieur, répondit le Jardinier, je ne vois rien de meilleur à faire, que de compter d'avoir cela de moins, & de l'abandonner à ceux qui le volent. Cette réponse charma mon père. Se tournant aussitôt vers moi: mon fils, me dit-il, entendez-vous la leçon de ce Jardinier, elle est admirable; tout homme qui a du bien, la doit suivre.

Que c'est sagesse de céder quelquefois de son droit.

DANS les affaires de ce monde celui qui les veut traiter avec succès, doit commencer par se résoudre intérieurement à céder volontiers quelque chose de son droit, s'il le faut. Et quand la négociation est avancée, il ne faut pas tellement tenir à tout le reste, qu'on rompe tout, plutôt que de rien céder au-delà. Voilà le moyen de conclure une affaire avec succès & avec satisfaction. Ceux qui se picquant d'une fermeté outrée, mourroient plutôt que de se relâcher sur la moindre chose, s'en repentent presque toujours. Donner à propos plus que je ne dois, ou exiger moins qu'il ne m'est dû, c'est grandeur d'ame; s'il y a de la honte, elle est pour

celui qui reçoit plus qu'il ne lui est dû, ou qui me doit plus qu'il ne me donne.

Caractère d'esprit intraitable.

ON n'est point embarrassé comment traiter un honnête homme ; l'embarras est comment traiter certaines âmes basses. Cet embarras croît bien davantage, quand ces sortes de gens ont de l'habileté, du savoir faire, ou quelqu'autre talent semblable. Et c'est bien pis, quand il se trouve qu'on leur a quelque obligation, on ne sait alors comment s'y prendre.

Peinture du monde & de la vie humaine.

UN jour vivement frappé d'un éclair, & dans la frayeur que me causa un coup de Tonnerre, hélas ! m'écriai-je en soupirant, qu'est-ce que cette fragile vie ? Il y a quarante ans que je suis au monde ; en repassant sur tout ce tems, je n'y trouve que vuide & que néant. Il me semble que c'est un songe, pendant lequel je me suis trouvé en mille états différens ; & j'ai eu dix mille idées, qui se sont toutes évanouies comme une fumée légère.

Je ne vois de grand & de réel en ce monde qu'une vaste mer & un grand fleuve. C'est la mer de nos douleurs & de nos misères : mer infiniment étendue, & dont on ne voit point les rivages. C'est le fleuve de nos desirs, fleuve dont on ne peut trouver le fond. L'homme y est comme une méchante barque, qui battuë des flots, fait eau de toutes parts.

Pour changer de Métaphore, ce monde est un feu d'une nature singulière, fût-on de fer ou de bronze, on ne peut résister long-tems à un feu de cette nature, il faut succomber & mourir. Pourquoi donc ne pas se préparer à la mort ? Pour-

quoi s'occuper du soin d'acquérir des terres, de bâtir des palais, de se pousser dans les charges, ou de se faire un grand nom ? Vivre long-tems ou vivre peu, dans la pauvreté ou dans l'opulence, dans l'honneur ou dans le mépris, sont toutes choses qui dépendent non de nous, mais du Ciel. Tournez donc désormais de quel côté vous voudrez : mais de quelque côté que vous tourniez, ne pensez qu'à acquérir l'immortalité (a).

Reflexions Morales.

D'E simple & d'ignorant devenir savant & éclairé, c'est une chose à mon avis, assez aisée, disoit un jour *Ye chelin* ; mais par la voye de l'étude & de la science revenir à la modestie d'un homme ignorant & simple ; c'est ce qui est très-difficile.

LES biens & les plaisirs du monde nous troublent le cœur & le corps. Même en les goûtant nous sentons comme un regret de nous y laisser enraîner : aussi nous lassent-ils, quand ils durent, jusqu'à nous causer du dégoût. Un homme, qui depuis long-tems est dans les Charges, soupire après la retraite. Celui qui a bien bû, veut dormir. Il n'y a que l'étude de la vraie sagesse, qu'on aime d'autant plus qu'on y fait plus de progrès.

Vous êtes dans le repos & dans la retraite, n'en veillez pas moins sur vous-même, & ne dites point mal-à-propos : qu'ai-je à craindre ? Cette sécurité même est dangereuse.

LES mets les plus agréables ne sont pas toujours les plus salutaires ; & l'on goûte rarement de grands plaisirs, qui ne soient bien-rôt suivis de quelque amertume.

SÇAVOIR se guérir d'une maladie, c'est quelque chose ; mais sçavoir s'en préserver, c'est encore mieux.

(a) Le Chinois dit *Tso ko fei sien*, à devenir un immortel qui s'envole. Il y a, dit-on, des gens à la Chine qui cherchent l'immortalité du corps par la

Médecine ou la Magie. Est-ce de cette immortalité qu'on parle ici ? Chacun en jugera ce qu'il lui plaira. L'on se contente de traduire.

Eloge de la frugalité.

Ceux de nos Empereurs qui ont vécu le plus long-tems, sont (a) *Han vou ti*, qui a vécu soixante & dix ans, *Leang von ti*, & *Song kao t'ong*, qui en ont vécu plus de quatre-vingt. Aussi *Han vou ti* avoit pour maxime, qu'une grande tempérance étoit la plus excellente Médecine. *Leang von ti* disoit de soi-même, qu'il avoit couché pendant trente ans dans un appartement séparé de celui des femmes. Pour *Song kao t'ong*, outre qu'il étoit né avec une complexion robuste, il fut toujours très-modéré dans l'usage des plaisirs, & maître de ses passions.

Sur le même sujet.

LI KENG TA, quoique capable des plus grands Emplois, n'y voulut point entrer. Il se retira sur le Mont *Ki tcheou*, pour étudier la doctrine des Philosophes *Lao & Tchuang*. Bien des années après sa retraite, *Onang cheou tching*, *Liu tchong*, & quelques autres l'allèrent voir, & lui demandèrent le secret de conserver la vie & la santé. Qu'est-ce que notre corps, répondit-il, sinon du sang & des esprits? Cette prétendue pierre merveilleuse, dont on parle, ne sauroit être au bout du compte qu'une composition de plantes, de pierres, & de métaux. Comment croire que cette composition puisse maintenir ou remettre toujours le sang & les esprits dans la vigueur & dans l'ordre? Vivre toujours frugalement, hors du tracas, dans le repos, & sur-tout dans un grand dégagement de cœur & d'esprit. Voilà la grande médecine, & cette merveilleuse pierre, dont les vertus sont si rares.

Que c'est dans soi-même qu'on trouve son repos & son bonheur.

CERTAINES gens se plaignent, dit le Philosophie *Mé*, de ne pouvoir

trouver un lieu de repos. Ils ont tort, ils n'en manquent pas. Mais de quoi ils devroient gémir, c'est d'avoir un cœur si ennemi du repos qu'il cherche.

D'autres se plaignent de n'avoir pas assez de bien. Ils devroient plutôt se plaindre à leur propre cœur, de ce qu'il n'est pas content des choses qui suffisent.

Que faut-il à l'homme, par exemple, en matière d'habits? De quoi se couvrir avec bienfiance, & se défendre des injures de l'air. Cependant tel qui porte une fourrure de plus de mille écus, n'en est pas encore content. Il ne fait pas réflexion que la caille, à bien moins de frais, est tout aussi chaudement que lui.

Que faut-il à l'homme en fait de nourriture? Quelques alimens convenables en quantité suffisante suivant la capacité de l'estomac. Cependant tel à qui l'on sert tous les jours quantité de mets exquis dans des vases de grand prix, n'est pas content: il ne s'en prendroit qu'à lui-même; s'il vouloir faire attention, que tel autre qui mange sur une nasse, & boit dans une moitié de calebasse, après un repas modique, est plus content que lui.

Que faut-il à l'homme pour se loger? De quoi se mettre à couvert des vents, des pluies, & des autres incommoditez de chaque saison. Cependant tel dans une maison vaste, superbement exhaussée, & dont il a fait à grands frais lambrifester toutes les murailles, ne se trouve pas encore bien logé. Il sauroit à qui s'en prendre, s'il vouloir voir qu'en son voisinage, tel autre est content d'une maison si pauvre & si simple, que la porte en est suspendue sur deux bouts de corde qui lui tiennent lieu de gonds.

Non, ce n'est qu'à soi-même, que l'homme doit s'en prendre, s'il n'est pas content; c'est qu'il occupe follement son esprit de mille vaines pensées, & abandonne encore plus lâchement son cœur à tous ses mouvemens. Il cherche dans l'espace d'une vie aussi courte qu'est la

(a) *Han*, *Leang*, *Song*, trois noms de Dynastie.

fienné , à satisfaire des desirs insatiables. Le moyen qu'il soit content ! Un mois passe ; un autre vient ; l'année finit , puis recommence. Cet homme persevere dans un si funeste aveuglement. Qu'y a-t-il de plus déplorable !

Se rirer le sang des veines pour en teindre son habit , ce seroit , dit *Onang tching yu* , un insigne trait de folie. En est-ce un moindre , ajoûte-t-il , d'étouffer la raison & l'équité naturelle que l'on a reçûe du Ciel , pour réussir dans quelque affaire ? Non sans doute : d'autant plus qu'il arrive pour l'ordinaire , qu'on n'obtient point par cette voye ce qu'on prétendoit , que souvent le succès est funeste ou imaginaire , & que la perte est toujours réelle. Que s'il y a en effet quelques occasions , où l'on ne puisse obtenir ce qu'on prétend que par cette voye , ne vaut-il pas mieux souffrir toute autre perte , que de sacrifier à ses passions les lumieres de sa raison ?

QUEL est le pays ou le lieu que l'on ne puisse pas trouver agréable , si l'on veut ? Un petit parterre de fleurs peut me tenir lieu de la fameuse Vallée d'or (a) un petit ruisseau est pour moi la fontaine des jeunes Pêcheurs. Le gazouillement des oiseaux me vaut tous les instrumens de musique ; & je préfere le coloris de certains nuages aux plus belles peintures du monde.

fragilité de la vie.

Tsin HOANG TI se flattoit d'un regne de dix mille ans. *Sin mang* pouffant plus loin ses espérances , fit faire son Calendrier pour trente-six mille. *Ming ti* de la Dynastie *Song* se promit seulement trois cens ans de regne. Je ne mets cependant point de différence entre ces trois Princes. Ils étoient également insensés ; un jour , ensuite un autre jour , disoit le premier Empereur des *Han* ; comment compter sur un grand nombre d'années ? Je n'oserois m'en

promettre dix. C'est parler en sage Prince.

Que la vertu doit être éprouvée.

LES Montagnes & les Plaines , quelque bon qu'en soit le Terroir , ne portent point la belle fleur nommée *Lien*. Elle croît au contraire facilement dans des endroits bas & peu cultivez. Il en est ainsi de la vertu. C'est dans les épreuves , qu'elle fleurit.

La vie de l'homme est un voyage. Il faut faire ce chemin tel qu'il puisse être. Il est rare qu'on le trouve égal ; si d'abord il est dangereux , étroit , & difficile , il y a lieu d'espérer que sur la fin il sera spacieux , sûr , & uni.

Bonheur d'une fortune médiocre.

IL en est à peu près de la vie des hommes , comme des fleurs d'un Parterre. Communément les fleurs les plus belles sont aussi les plus délicates ; & certaines qui s'ouvrent avant les autres , tombent & se fanent bien plutôt. Aussi les personnes intelligentes , & qui ont une vraie prudence , préfèrent une condition honnête & médiocre , au brillant éclat de certains Emplois.

Sur le même sujet.

P A R M I les Poésies de *Tou tchao lin* , il y a une chanson qui dit : Grands du monde , ne vous moquez point de ce pauvre paysan , qui n'a pour mettre son vin , que des vases grossiers de simple terre , & qui se verse lui-même à boire , pendant que vous bûvez dans des vases d'or & d'argent , & que vous êtes servi par des Valets en grand nombre. Après avoir bien bû chacun à votre maniere , si vous vous trouvez tous deux yvres , vous vous endormirez sans façon auprès de lui sous un arbre. Le Poëte donne à entendre que c'est la même chose de boire dans des vases simples & de peu de prix ,

(a) On ne sçait ce que c'est que cette Vallée d'or , & cette fontaine des jeunes Pêcheurs.

ou dans des coupes d'or & d'argent. Nous pouvons ajoûter, suivant cette pensée, que dormir dans un lit de bois commun & sur des nattes, ou bien dans un lit de bois précieux, & sur un chever de broderie enrichi de diamans de prix; c'est toujours dormir. Avoir une porte vernissée (a) en rouge & des paravents de couleur jaune (b), ou bien une porte simple, & des paravents de nattes ferrées, c'est à peu près la même chose. Pauvre, riche, noble, roturier, l'élévation ou la bassesse, l'éclat ou l'obscurité; pour cela est assez indifférent, & se peut regarder du même œil.

Sur le dénuement que cause la mort.

EUSIEZ-VOUS dix mille arpens de terres, quand la mort arrive, ils cessent aussi-tôt d'être en votre disposition. Eufiez-vous nombre de fils & de petits-fils, aucun d'entr'eux ne peut mourir en votre place. Ils peuvent bien dresser devant votre Tablette grande abondance de plats bien garnis; mais vous n'en sçauriez venir goûter, & votre maison regorgeât-elle d'argent, & d'autres richesses, vous ne pouvez en rien emporter.

Folie de l'avarice.

CERTAIN Bonze riche & avare avoit fait amas de plusieurs bijoux, qu'il gardoit avec grand soin. Un autre Bonze plus ancien le pria de les lui montrer. Après les avoir vus quelque tems: je vous remercie de vos bijoux, dit-il à celui qui les lui monroit. Pourquoi me remercier de mes bijoux, reprit l'autre, je ne vous les donne pas. J'ai eû le plaisir de les voir, dit l'ancien Bonze, c'est aussi tout le profit que vous en tirez, & vous n'avez par-dessus moi que la peine & le soin de les garder; cette différence est peu de chose, & je ne vous l'envie point.

Incertitude de la mort.

UN jour certain Bonze inférieur vint

(a) Distinction de *Koleo*, ou Ministres d'Etat.

Tom. III.

apporter à ce même ancien Bonze dont j'ai parlé, un repas tout préparé, & le pria de vouloir bien venir le lendemain en prendre un autre à sa Bonzerie. L'ancien Bonze reçut le repas qu'on lui avoit apporté: pour l'invitation, il ne l'admit point: l'autre pressant & représentant que c'étoit une chose ordinaire, même entre les Bonzes, de s'inviter les uns les autres. Fort bien, reprit le Maître Bonze; mais c'est pour demain que vous m'invitez. Que sçai-je-s'il y aura un demain pour moi?

DANS certain quartier de la Lune, quand cet Astre se couchant, le Ciel rentre dans les ténèbres; il y est prêt de recevoir une bien plus vive lumière par le lever du Soleil. Cette mort est comme un passage à la vie. Il en est à peu près ainsi de l'homme vertueux & vraiment sage: ses lumières n'en sont que plus vives & plus éclatantes après une obscurité passagère. Au contraire il y a certaines lampes, qui luisent avec plus d'éclat, au moment qu'elles vont s'éteindre. C'est une vie qui mène à la mort. Il en est à peu près ainsi du commun des hommes, qu'une leur passagère conduit enfin à l'aveuglement. Cette doctrine est renfermée dans l'ancien Livre Canonique, qui expose une vicissitude continuelle de générations & de conversions. Ainsi dans les tems de paix & de prospérité, penser prudemment aux tems de troubles & de disgrâces, c'est, à mon avis, sçavoir étudier ce Livre, & profiter de ce qu'il contient. Demeurer modeste & humble dans la plus éminente dignité, & ne se permettre pas le moindre excès dans la plus grande abondance, c'est, à mon sens, avoir pénétré ce fameux Livre, & en exprimer la doctrine en sa personne.

QUAND d'une condition basse, on parvient à un haut degré de fortune, il ne faut ni oublier les bienfaits qu'on a reçus, ni le souvenir des injures.

SU MA O U E N étant Ministre, & en crédit, procura un Emploi considérable

(b) C'est la couleur de l'Empereur & de ses gens.

M m m

à *Leou yuen tching*. Celui-ci étant allé voir son bienfaiteur, pour lui témoigner sa reconnoissance : sçavez-vous, lui demanda *Su ma ouen*, ce qui m'a principalement porté à m'employer ainsi pour vous. Monsieur, répondit *Leou yuen tching*, c'est apparemment notre ancienne connoissance ; j'en en vois pas d'autre raison. Ce n'est point cela, dit *Su ma ouen* ; c'est qu'ayant reçu de vous de fréquentes lettres, tout le tems que j'ai passé chez moi sans emploi ; je n'en ai pas reçu une seule depuis que je suis entré dans les Charges. Voilà ce qui m'a porté principalement à vous produire & à vous avancer.

Instructions appuyées d'exemples.

P A R M I les instructions que *Li ouen* s' étoit fait graver dans la salle où il recevoit & traitoit ses amis, on lit ce qui suit : bonheur, malheur, perte, profit, sont choses où l'on ne voit goutte en ce monde, par la raison que l'avenir est à notre égard une nuit obscure.

Le Philosophe *Lié* rapporte à ce propos l'exemple de certain *Sai*, qui pour avoir perdu son cheval, fit une grosse fortune, & le Philosophe *Tchuang*, sur le même sujet : rappelez-vous, dit-il, l'histoire de *Li ki* *. D'abord elle fondit en larmes, & se lamenta, se voyant livrée aux *Tsin*. Bien-tôt elle essuya ses larmes, & retracts ses lamentations, se voyant par-là devenuë Reine. Qui pénétrera bien ceci, dans quelque état qu'il se trouve, ne s'abandonnera jamais ni à la joie ni à la tristesse.

Mépris des biens de fortune.

Si le riche a quelque avantage sur le pauvre, il consiste en bien peu de chose. Dans ce qui est de quelque importance, la condition de l'un & de l'autre est as-

sez égale. Par exemple, s'il y a quelque chose de fâcheux dans ce monde, c'est de vieillir, de tomber malade, de mourir ; à tout cela que font les richesses ? Bien loin qu'elles soient un remède efficace contre la vieillesse, la maladie, ou la mort, elles ne font assez souvent que les hâter de venir.

Sur le même sujet.

C E U X qui sur le retour de l'âge, se trouvent dans l'opulence & dans l'honneur, ont auparavant passé par les travaux & les épreuves, & l'on ne voit presque personne, qui s'étant trouvé dans l'abondance & dans l'honneur dès sa jeunesse, vieillisse sans revers & sans disgrâce. Tel ayant obtenu les degrés fort jeune, est d'abord entré par cette voye dans les Charges. Bientôt il a eu quelque affaire fâcheuse, ou bien il s'est trouvé pauvre, chargé d'une grosse famille, & manquant peut-être du nécessaire. Il est vrai que certains profitant du mérite, & des travaux de leurs peres, se trouvent avancez de fort bonne heure, & possèdent en même tems de grandes richesses ; mais il est rare après-tout que leur postérité soit nombreuse ; ils vivent ordinairement très-peu. C'est ainsi que le *Tsao vou tche* (a) dans sa conduite ordinaire nous élève & nous abaisse alternativement. Il n'y a point d'exemple d'une prospérité constante & longue, au lieu qu'on trouvera cent exemples du contraire. Cependant encore aujourd'hui, que d'empressements, que de soins, que de projets, pour tâcher de parvenir aux honneurs & à l'opulence, par une autre voie que par le travail & la souffrance ! Il n'est pas jusqu'aux derniers momens de la vie, qu'on employe à rêver par quel artifice on pourroit pousser ou enrichir ses enfans. C'est le comble de l'aveuglement.

(a) Celui qui a fait, ou celui qui fait les choses. *Tsao vou* peut signifier faire les choses, produire les choses. Il peut aussi signifier celui qui produit les

choses. C'est selon l'endroit & la suite. Mais quand il y a cette troisième lettre *ché*, c'est toujours celui qui produit les choses.

* Nom d'une femme.

Sur le même sujet

Ce qu'il faut à l'homme pour se nourrir & se vêtir pendant la vie, se réduit à peu de chose. Tout ce qu'il amasse au delà, c'est pour autrui. Tel qui a une grande charge, des femmes du second ordre, & des Esclaves en quantité, s'en lasse enfin ; & dans ce moment il comprend qu'il faudra bientôt que sa charge passe à un autre. Que dis-je sa charge ? Au vivre & au vêtement près, tout ce qu'il a amassé de plus, c'est pour autrui : & cependant s'il l'a injustement acquis, c'est lui qui en portera la peine. Les livres de *Foë* disent : vos œuvres seules vous suivront ; vous n'emporterez rien du reste. Que cette parole est belle !

Comparaison d'un pauvre & d'un riche pendant la vie & à la mort.

TCHAO TING CHE dit : j'ai toujours donné volontiers l'aumône aux pauvres, & j'ai souvent pris plaisir à les voir & à les entendre. Lorsqu'un moment avant que de demander l'aumône, ils crient pour émouvoir la compassion ; au milieu de ces cris, quoique lamentables, je leur vois communément un regard ferme & un visage de gens maîtres d'eux-mêmes, & qui se possèdent. s'il arrive qu'un Domestique les rebute, ils passent, mais d'un pas ferme, qui n'a rien de timide ni de bas. Cela m'a fait souvent dire, ce que je ne puis répéter sans gémir ; que ces gueux sont peut-être, après tout, les gens du monde, qui conservent le moins mal certain air de constance & de noble fierté, dont l'Antiquité faisoit tant d'estime. Ce gueux sans suite & sans embarras, ne pense uniquement qu'à sa vie : encore n'y tient-il que médiocrement. Voyez de quel air il demande & reçoit dans cette vûe un peu de ris froid, ou quelques restes de bouillon ; sans rougir

ni s'embarasser de son indigence, il a le visage fercin & la contenance assurée. Sa maison est le monde entier. Pour ce qui est du froid & du chaud, & des autres changemens des saisons, il les regarde comme autant de Voyageurs qu'il rencontre sur son chemin, & qui faisant une route contraire à celle qu'il tient, s'éloignent à chaque moment.

Que les gens riches sont differens ! Considérez cet homme qui a de si gros revenus : voyez comme il se gêne en public & pendant le jour : mais examinez-le dans son domestique, où l'inquiétude & la crainte l'obligent de se retirer au plus tard à nuit close. Entendez-le gémir, soupirer, faire des vœux. Voyez comme il baisse la tête & hausse les épaules. On lit sur son visage les craintes, les inquiétudes, & les chagrins de son esprit. À votre avis, lequel des deux, ou du pauvre ou de ce riche a le plus de cet air de constance & de noble fierté, dont j'ai parlé ?

Ce sera bien pis, quand ce riche & puissant Ministre cité par *Yen ouang* *, & dépouillé dans un moment de tout ce qu'il a, sera obligé de partir avec ce gueux, les mains vuides comme lui, pour allet patoître devant ce Juge. Le gueux alors partira gayement sans remords & sans regret, ne perdant rien par la mort. Ce riche au contraire ne pourra retenir ses larmes. La mort sera pour lui pleine d'horreurs, tant par la crainte du jugement qu'il doit subir, que par le regret de perdre ce qu'il est obligé d'abandonner. Car il n'emportera rien de plus que le gueux, avec qui nous le mettons en parallèle. Il avoit une femme bien faire & qu'il aimoit fort : il faut qu'il la quitte, sans pouvoir emporter seulement un de ses cheveux ; & peut-être avec le chagrin d'appercevoir, que cette femme pense plutôt à prendre un nouveau mari, qu'à regretter celui qu'elle perd. Il avoit une maison bien bâtie : il faut la laisser, sans en pouvoir emporter

* Le Pluton ou le Minos des Bonzes.

la moindre ruile ; & peut-être avec le chagrin de voir qu'un fils libertin la va bientôt vendre pour fournir à ses débauches. Enfin , si parmi ceux qui le verront dépouillé de tout par la mort, il y en a qui viennent lui offrir quelques monnoies de papier ; il y en aura encore plus qui penseront à se venger sur ses enfans , de ce qu'ils auront eu à souffrir de sa fierté ou de ses injustices.

Faisant réflexion sur ce que je viens de rapporter d'après *Tchao ting ché* , & pensant aux moyens de bien mourir : je demande avec étonnement : pourquoi ne les prend-t-on pas d'où il faudroit ? Pourquoi recourra ce qu'en disent de fausses sectes ? Nos Philosophes *Kong* & *Mong* ont dit sur cela tout ce qu'il faut. Personne n'y fait attention.

Vains projets d'un Empereur.

TSIN possédoit en même-tems six Royaumes. Ne pouvoit on pas dire, voilà un homme riche , puissant , heureux ? Il se mit en tête de bâtir un vaste Palais. Il fatigua pour cela tous ses voisins : il lui en coûta à lui-même beaucoup de soins. Enfin il vint à bout de son entreprise. Il commençoit à s'en applaudir , & se flattoit que sa postérité jouïroit éternellement dans ce Palais , du fruit de ses peines. Il meurt ; & son corps à peine froid est aussitôt mis dehors. Un autre qui ne lui étoit rien , devient maître de ce Palais & de tout l'Empire. S'il y a , comme l'on dit , des esprits folets sur le mont *Li* où ce Prince est inhumé , ils n'auront pû se tenir de rire , de voir où onr abouti dans un moment , tant de soins , tant de projets , & tant d'espérances.

Vie que menoit l'Empereur Yng tsong , racontée par lui-même.

L'EMPEREUR *Yng tsong* s'entretenant un jour avec *Li bien* : voici , lui disoit-il , la vie que je mène. Je commence la jour-

née par donner audience aux Grands de ma Cour & à mes Ministres. Après avoir reçu leurs hommages , je vais rendre les miens à ma mère. Ensuite je pense aux affaires de mon Etat ; & quand j'ai expédié ce qui se présente , je prends mon repas , sans m'embarrasser trop de l'heure , & sans faire beaucoup de choix entre les mets qu'on me sert. J'en use à peu près de même pour les habits : je ne suis point curieux d'en porter de beaux & de riches : les plus simples me sont bons : & quand j'en ai porté de roile , je n'ai pas vu que pour cela on m'ait moins reconnu pour Empereur.

Contre le Luxe.

AUJOURD'HUI quiconque est fils d'un homme riche & dans les Charges , veut aussi-tôt faire belle figure & grosse dépense. C'est un abus. Si ces jeunes gens sçavoient se modérer , aller vêtus de simple toile , vivre de pois ou d'autres légumes , s'appliquer uniquement à l'étude ; & pour faire plus de progrès , s'associer quelque étudiant pauvre , mais de bon esprit , ils gagneroient à cela doublement. Car outre qu'ils épargneroient bien de folles dépenses , ils se poufferoient & plus sûrement & plus vite. Je voudrais encore qu'étant ainsi reglez , ils s'appliquassent de même à régler leurs femmes ; que bien loin d'entretenir leur luxe , en leur fournissant de quoi acheter des perles & d'autres bijoux superflus , ils ne leur permissent pas même d'avoir des lits ou des habits brodez , & qu'ils tâchassent de les engager à travailler dans leur ménage , comme font les femmes du commun. Bien loin que cette modestie fût honteuse au mari ou à la femme , elle leur feroit dans la suite un véritable honneur.

Au contraire , ceux qui ne sçavent pas se contenter du nécessaire , & qui lâchant la bride à leurs appetits , donnent dans le luxe & la bonne chère , franchissent bientôt les bornes que la raison , la bienfiance , & les

& les Loix prescrivent ; & ens'abrutissant l'esprit, se ruinent en même tems le corps. Ils deviennent par cette voie un objet de risée à leurs voisins & à leurs propres esclaves. Mais à plus forte raison, qu'est-ce que pensera de ces gens-là la sublime Intelligence du Ciel & de la Terre ? Qu'est-ce que pensera l'inflexible droiture des Esprits ; que penseront leurs propres parens, leurs propres peres ? Mépris, averfion, c'est à quoi ils doivent s'attendre. Aussi voit-on assez souvent fondre sur eux des malheurs extraordinaires.

Sur le même sujet.

UN jour l'Empereur *Yong lo* (*) venant de donner audience, & passant par une porte, la manche de sa veste se gâta. Il quitte aussi-tôt cette veste, la fait nettoyer, & la reprend, n'en ayant pas d'autre à changer. Son Valet de chambre ayant pris de là occasion de louer son Maître ; je pourrois assurément, reprit le Prince, si je voulois, avoir quantité d'habits, & en changer dix fois le jour ; je suis assez riche pour cela. Mais j'ai continuellement dans l'esprit cette maxime, qu'il ne faut point abuser de ses biens, ni les dépenser inutilement. C'est pour quoi je n'ai point d'habits superflus. L'Empereur mon pere vit un jour l'Impératrice ma mere raccommoder elle-même un vieil habit. Aussi-tôt il lui en témoigna sa joie : une femme, lui dit-il, dans l'abondance de toutes choses, élevée au plus haut degré d'honneur ; enfin une Impératrice être ainsi laborieuse, rien n'est plus beau ! Voilà un bel exemple pour nos descendans. C'est sur cette instruction de feu mon pere, que je règle ma conduite à cet égard.

Avis aux Peres de Famille.

DANS un petit Traité du travail & de l'économie, on lit ce qui suit : tout homme naît avec une certaine inclina-

tion pour les honneurs & les richesses. Cependant, bien loin que tous les hommes deviennent riches, il y en a un assez grand nombre qui sont pauvres jusqu'à manquer du nécessaire. Aussi n'est-il pas fort aisé de faire une maison riche. Autant que cela est difficile, autant est-il facile de la ruiner. Cela est très-vrai. Mais après tout il est vrai aussi que la pauvreté & l'indigence qui réduisent certaines gens à de fâcheuses, & souvent à de honteuses extrémités, est ordinairement le fruit d'une paresse criminelle. Quiconque aime tant soit peu le travail & l'épargne, peut se passer aisément d'argent. Bannissez d'une famille ce luxe introduit par la coutume, & qui n'en est pas plus loüable. Que les hommes s'appliquent à labourer & à ensemençer les terres, on n'y manquera pas de grains pour vivre. Que les femmes de leur côté s'appliquent à filer & à de semblables ouvrages, on y aura de quoi se vêtir.

Voilà à quoi il faut veiller, Peres de famille ; mais veillez-y de bonne heure. Ne dites point ; mes enfans sont encore jeunes ; il faut attendre qu'ils deviennent grands. Le tems passe avec une rapidité incroyable. Bien-tôt il faudra marier ce fils, puis cette fille : le pere & la mere deviendront vieux & infirmes : des dépenses plus pressantes se succéderont de près les unes aux autres. Le moyen alors d'y fournir, si l'on n'y a pourvu de bonne heure. Penfiez-y donc sérieusement ; point de paresse.

Luxe puni dans un Empereur.

Sous le Regne de *Hien tsong*, la coutume s'étoit établie que tous les grands offriroient des repas au Prince. On lui en envoyoit même de loin par terre & par eau. Il y avoit un grand Officier chargé particulièrement de ce qui regardoit ces fortes de présens, & l'on avoit réglé jusqu'où devoit monter la dépense de ces repas. Chaque plat revenoit à une

(*) Un des derniers de la Dynastie Ming, qui a précédé les Tartares.

si grosse somme, que le bien de dix familles d'une médiocre condition y eût à peine pû suffire. *Ven ti* un des Empereurs de la Dynastie *Han*, voulut autrefois faire une terrasse. Dans le dévis qui lui fut fait de la dépense que demandoit cet Ouvrage, il trouva qu'elle monteroit aussi haut que le bien de dix familles. Aussi-tôt il se désista, ne voulant pas faire tant de dépense pour un Ouvrage peu nécessaire. Que dire, hélas! de *Hien t'ong*, pour qui l'on dépensoit autant dans un seul plat? Aussi perdit-il bien-tôt l'Empire. Il fut obligé de s'enfuir; & dans sa fuite arrivant à *Kien hiang* après midi, sans avoir rien pris de ce jour-là, il se trouva fort heureux d'y trouver quelques petits pains assez méchants, que *Yang koué tchong* acheta pour lui présenter. Le peuple du lieu donna pour ceux qui étoient à la suite du Prince, du ris grossier mêlé de pois & de bled. Chacun se jeta dessus, & les petits-fils de *Hien t'ong* avec encore plus d'avidité que les autres, le prenoient à pleines mains. Cette troupe fugitive & affamée ayant bientôt consumé ce peu de ris, ils commencèrent à se regarder en pleurant, Hélas! disoient-ils, les larmes aux yeux, où sont ces repas qu'on nous présentait à si grands frais il n'y a qu'un jour?

Si le luxe & les folles dépenses sont ainsi punis dans les Empereurs, à plus forte raison le seront-ils dans les hommes du commun.

Maxime.

VOUS voulez avant que d'être vieux, jouir des douceurs (a) de la vieillesse; vous aurez peine à devenir vieux. Vous vivez en grand Seigneur, avant que de l'être; vous ne le deviendrez jamais.

Réflexions sur le Luxe & l'Indolence.

FEU mon pere, dit *Nan*, porta dix

(a) C'est-à-dire, boire, manger, se reposer sans s'embarrasser de rien; les enfans étant chargez de procurer à leurs parens vieux toutes les douceurs possibles.

ans un même habit, le faisant toujours raccommo-der, tandis qu'il fut possible de le faire. Quoiqu'avancé dans les Charges, il se verfoit lui-même à boire, & en verfoit aux hôtes qui lui venoient. Que nos Lettres d'aujourd'hui sont différens! Ceux même qui de la plus la plus basse naissance sont parvenus aux honneurs, ne sont pas plutôt entrez dans les Charges, qu'ils font un étrange abus des biens du Ciel. Rien de plus brillant que leurs habits, même dans leur domestique & aux jours les plus ordinaires; à plus forte raison, quand il faut paroître en cérémonie, rien d'assez beau & d'assez riche. Ce luxe enfin va si loin, qu'il y a du raffinement jusques dans leurs peignes (b) & leurs chauffons. Ils se font servir dans les moindres choses par des esclaves; encore les veulent-ils jeunes & bien tournez. Enfin l'on dit qu'ils ignorent de quel usage sont les mains; car ils ne s'en servent point. Vivre ainsi dans le luxe, & dans l'indolence, est-ce le moyen de s'avancer & de se faire un grand nom? Il s'en faut bien. C'est le moyen d'abrèger même sa vie.

Louable épargne.

QUE ce mot *Kien* est un beau mot! qu'il renferme d'avantages! en épargnant à propos, on se peut aisément passer d'autrui; on affoiblit la cupidité; ce sont déjà de grands pas vers la vertu. L'amour de l'épargne, s'il est bien réglé, fait mener une vie frugale, & à proportion qu'on diminue les besoins du corps, on est plus en état de nourrir l'esprit. Plus on sçait se contenter de peu, plus il est facile de vivre dans ce desintéressement, qu'on estime tant, & qui est si rare. Enfin plus on se retranche au commencement, plus on réserve pour la suite, & bientôt l'on se trouve dans l'abondance.

(b) Sous les Tartares les hommes ont la tête presque entièrement rasée. Cela n'étoit pas sous la Dynastie précédente: ils se coëffoient en cheveux.

Sur le luxe & l'abus qu'on fait des richesses.

CHACQUE jour dans l'Empire le nombre des bouches augmente. Par exemple dans ma famille, dit *Tchin*, depuis un peu moins de trois cens ans, pour un homme qui en restoit seul alors, j'en compte bien aujourd'hui mille, en y comprenant les femmes. Cependant la terre ne s'aggrandit pas, & ne produit pas plus qu'autrefois. Le moyen que les biens fussent, & qu'il n'y ait pas bien des gens pauvres, sur-tout l'abus de ces biens ne faisant qu'augmenter de siècle en siècle ! Autrefois on se contentoit de maisons fort simples : aujourd'hui on y veut de la sculpture & beaucoup d'autres ornemens. Autrefois on se contentoit d'habits communs & modestes ; aujourd'hui on en veut de beaux & de riches. Autrefois dans un repas qu'on donnoit, le nombre des plats ne passoit pas le nombre de six : aujourd'hui on les multiplie à l'infini. Le bien qu'un homme possédoit autrefois seul, se trouve aujourd'hui partagé entre mille ; cependant chacun de ces mille voudroit le porter plus haut que n'a jamais fait cet homme seul. Le moyen de fournir à ces dépenses, les esprits s'en mélassent-ils ! Aussi voit-on chaque jour tant de gens tomber dans une extrême pauvreté, & le nombre des voleurs devient plus grand.

Sur le même sujet.

LE luxe est ce qui allume & nourrit la cupidité. Donnez-moi un homme qui content d'un petit enclos de roseaux & d'une maison de paille, s'y occupe à lire les livres de nos sages, ou à s'entretenir de la vertu, dont tous les divertissemens se bornent à prendre de tems en tems le frais air de la lune, & dont tout le soin est de conserver dans son cœur l'amour du prochain & l'innocence.

♦ Pour tout cela peu de bien suffir, qu'a-t-il besoin d'être riche ? Aussi cet homme peu sensible à tout ce que le monde goûte, ne donne-t-il pas la moindre prise à ce qu'on appelle cupidité.

Sur le même sujet.

♦ QUE la nourriture de l'homme coûte ? on laboure, on sème, on plante, on arrose : le grain étant mûr, il faut le couper, le recueillir, & le battre. Il faut ensuite ou le piler ou le moudre, le laver, & enfin le cuire. Que de travail pour un repas ! Si ce repas se meritoit d'un côté dans la balance, & qu'on pût tamasser, pour lui opposer de l'autre, ce qu'il a coûté de sueurs ; qui l'emporteroit des deux ?

Exemple d'un Mandarin ennemi du luxe.

♦ *Hai choui* ayant été fait *Yong tsai* (a) chacun le vint féliciter avec des présents. Non seulement il refusa tout ce qui étoit de prix, comme soieries & choses semblables ; mais il rémoigna même desapprouver ceux qui se servirent du plus beau papier pour leurs billers de visite. Il trouvoit en cela du luxe, dont il étoit fort ennemi. Un honnête Lettré nommé *Tseou* vint aussi féliciter le nouveau *Yong tsai*. Mais tout son présent fut trente deniers de cuivre, qu'il tira de sa manche pour les lui offrir. Cela est bien, dit *Tsai* ; ce présent m'est très-agréable. Il le reçut, & au bout de quelques jours, il répondit à la civilité de *Tseou*, en l'invitant à manger. Le repas consista en quatre assiettes, un plat de petits pains fort communs, & à chacun quelques coups de vin.

Autre Exemple.

♦ LI OUE TCHIN fut toujours ennemi du faste, même étant Ministre d'Etat. Sa modestie étoit si grande,

(a) Ancien nom d'une Charge très-considérable.

qu'entre son train & celui des Lettrez du commun, il n'y avoit point de différence. Un jour, quelque Officier qui ne le connoissoit pas, le rencontrant en son chemin, le brusqua mal à propos, & lui fit insulte. Depuis ce tems-là, *Li* avoit soin de se cacher, dès qu'il apercevoit cet homme au Palais; si cet Officier, disoit-il, venoit à me reconnoître, il auroit de la confusion. Epargnons-lui cette peine.

Patience & modération à souffrir les injures.

OUANG LAN PIEN & *Sie vou pien* ayant procès ensemble, celui-ci homme violent alla trouver sa partie, & l'accabla d'injures. *Ouang lan* s'étant levé pour le recevoir, baissa modestement les yeux, écouta tout sans rien répondre, & demeura froid comme un marbre. L'autre las de crier, se retira. Il étoit déjà bien loin, lorsque *Ouang* sans lever les yeux, demanda aux Officiers de son Tribunal, si *Sie* s'en étoit allé. On lui répondit qu'oui. Aussitôt il reprit sa place, & l'occupation qu'il avoit interrompue.

Fruit de la patience.

TCHU GIN KOU EI dit: cet homme qui dans les ruës fait toujours place aux plus pressés: qu'y a-t-il perdu? Quelques centaines de pas, & rien davantage. Cet autre qui n'a jamais pû se résoudre à disputer des limites de ses terres avec ses voisins; qu'y a-t-il pareillement perdu? Quelques pieds de terre, cela en vaut-il la peine? Écoutez le commun proverbe: La patience peut l'emporter sur la plus méchante étoile. Que je trouve cela bien dit!

Conduite qu'on doit tenir avec les langues médisantes.

TCHIN HAO eut toute sa vie beaucoup d'horreur pour la médifance. Bien loin de publier lui-même les fautes ou les

défauts d'autrui, quand on le faisoit en sa présence, il les écoutoit froidement & sans rien dire. Le médifant n'avoit pas plutôt cessé de parler, que *Tchin* prenant la parole, réfutoit de point en point, s'il le pouvoit, tout ce qu'on venoit de dire. Du moins ne manquoit-il point de le faire en général, comme n'étant fondé que sur des bruits peu certains, ou sur le rapport de gens suspects: & pour empêcher autant qu'il pouvoit qu'on ne crût ces bruits, s'il sçavoit quelque chose d'avantageux à celui sur qui tomboit la médifance, il le faisoit valoir de son mieux.

Réponse d'un Officier de guerre à ceux qui vouloient l'aigrir contre son Prince.

KOUO TSU Y étant grand Officier de guerre, & dans un poste fort important, dressa un Mémoire pour la Cour, demandant certaines grâces, & proposant quelques réformes. Ce Mémoire ayant été sans effet, tous les amis de *Kouo* & les Officiers de ses amis en furent choquez. Ils lui témoignèrent en murmurant leur surprise & leur chagrin, de ce que la Cour n'avoit pas pour lui les mêmes égards que pour ses prédécesseurs, gens qui ne le valoient pas. Il est vrai, dit-il, qu'on accordoit facilement à mes prédécesseurs ce qu'ils demandoient, c'est qu'on ne comptoit pas trop sur eux; ils avoient besoin d'être ménagés. Pour moi on me refuse sans ménagement, c'est que mon Prince est bien sûr de ma fidélité. Il me fait honneur, & me rend justice. Cela mérite des conjouissances, & non pas des plaintes ou des murmures.

Avis d'un Philosophe à un Censeur des défauts d'autrui.

CERTAIN lettré, homme naturellement prompt & sévère, reprenoit sans cesse & avec aigreur, tout ce qu'il voyoit de peu réglé dans les autres. *Ouang yang ming* l'ayant remarqué, lui fit un jour cette

cette leçon. Faire de fréquens retours sur soi-même, c'est le vrai chemin de la sagesse : quand on y aspire sincèrement, il ne convient point de tant s'occuper à reprendre autrui ; l'on n'en a ni le tems ni l'envie, lorsque bien attentif à soi-même, on voit qu'on a beaucoup à corriger & encore plus à acquérir. D'ailleurs, reprendre un homme sans vertu, trop librement & trop fréquemment, c'est l'irriter & rendre par-là son amendement plus difficile. *Siang*, tout incorrigible qu'il paroïsoit, fut cependant converti par *Chun*. Comment cela ? C'est que *Chun* en usa toujours avec *Siang*, comme s'il n'avoit pas remarqué ses fautes. Voilà quel fut le secret de *Chun* pour faire une conversion si difficile.

Réflexions.

VOYEZ-VOUS ces Montagnes hautes & escarpées, il n'y croît rien : ou s'il y naît quelques herbes, elles sont bien mal nourries, & bien-tôt séchées. Au contraire, dans ces vallons, & même sur ces collines à douce pente & à divers contours, que de beaux bois ! que de belles plantes ! Voyez-vous ces torrens & ces ravines, on n'y trouve point de poisson : au lieu que dans ces eaux lentes & profondes, on en trouve en quantité. Appliquez cela aux hommes : vous trouverez que ceux qui sont trop fiers, trop roides, & trop prompts, ne réussissent que rarement ; & que ceux d'un caractère opposé, employant à propos ce qu'ils ont de force, viennent le plus souvent à bout de leurs entreprises. Voilà comme un bon Philosophe doit sçavoir profiter de tout. La simple vûe d'un paysage, vûe oiseuse pour tout autre, est pour lui une leçon fort utile.

VOULEZ-VOUS sçavoir combien nuit dans les affaires le trop de promptitude ou d'impatience ? Regardez avec attention débrouïller une corde bien embarrassée : vous le comprendrez sans peine.

Exemple de désintéressement.

DANS le territoire de *Hiong hing*, un honnête homme nommé *Tchong li mou*, fit défricher & ensemercer vingt arpens de terre, avec l'agrément du Magistrat qui étoit de sa connoissance. Quand le ris fut prêt à cueillir, un homme originaire du lieu le vint trouver, pour lui dire que ces terres lui appartenoient, & par conséquent le grain qu'elles portoient. Je les ai labourées, dit *Tchong li mou*, parce qu'elles étoient en friche, & qu'elles passioient pour n'avoir pas de maîtres. Si elles sont à vous, prenez-les ; je ne prétends point soutenir un procès. L'autre le trouvant facile au-delà de ses espérances, en profita & fit la recolte, sans que *Tchong li mou* s'y opposât. Le Magistrat du lieu en fut averti, & fit saisir l'homme pour le punir comme usurpateur. *Tchong li mou* en fut affligé, & vint demander grace pour lui. Vous êtes louable, dit le Magistrat, d'interceder pour cet homme. Mais moi je suis chargé de faire justice, je veux la faire, & punir ce malheureux, comme il le mérite. Monsieur, reprit *Tchong li mou*, je ne suis pas originaire de ce lieu, vous le sçavez : l'honneur de votre connoissance & de votre protection m'y a fait venir, & j'y suis depuis quelques années avec agrément. Mais si vous voulez punir si sévèrement cet homme à mon occasion, pour un peu de grain ou quelques champs, je ne puis me résoudre à rester ici, je me retire dans un désert. En disant ces paroles, il se dépoüilla de ce qu'il avoit d'ornemens, & se retira. Le Magistrat se leva, courut après lui ; & pour ne le pas chagriner, il élargit le coupable. Celui-ci frappé de la vertu de *Tchong li mou*, se repentit de son injustice : & la première recolte qu'il fit du ris quoiqu'abondante, il la fit porter à *Tchong li mou* en assez grande quantité pour le dédommager. *Tchong li mou* ferma sa porte, & ne voulut point le recevoir.

L'autre ne voulant pas non plus le remporter, il fut laissé sur le bord du grand chemin, & personne n'eut le courage de s'en emparer.

Exemple de modération.

TCHANG TCHOUANG Y qui fut depuis Ministre d'Etat, n'étant encore que Président à la Cour du Midi, (*Nan king*) il y avoit un jeune étourdi du lieu, qui s'enivroit souvent, jusqu'à insulter dans le vin le premier qu'il rencontroit sur son passage. Quelques gens qui lui en vouloient, le voyant yvre : tu fais bien le brave, lui dirent-ils, si tu l'es véritablement, voilà *Tchang* qui vient, va lui tirer un des pendans de son bonnet. Si tu n'oses pas le faire, nous te regarderons comme un lâche, malgré toutes tes bravades. L'yvrogne se picqua d'honneur ; & passant auprès de *Tchang*, lui enleva brusquement un des pendans du bonnet. *Tchang* passant son chemin sans rien dire, fit signe à ses gens de dissimuler. Quand l'yvresse fut passée, le jeune homme sentit sa faute, & en fut au désespoir. Il reprit cependant courage. Le lendemain *Tchang* devant sortir, il s'alla prosterner sur son chemin, mettant sur sa tête le pendant qu'il avoit arraché le jour précédent. *Tchang* sort en cérémonie, n'ayant à son bonnet qu'un pendant : ayant aperçû de loin ce jeune homme ainsi prosterne par terre, il en demanda la raison. On lui dit ce que c'étoit : prenez, dit-il à un de ses domestiques, ce pendant qu'il m'ôta hier. Du reste il ne dit, ni ne fit rien à ce jeune homme qui l'avoit insulté.

Maximes pour le tems des adversitez.

IL vous survient quelque traversé, examinez ce qui vous l'attire, autant que cet examen peut servir à la soutenir comme il faut. Si vous ne pouvez la supporter avec joye, que ce soit du moins sans trouble & avec patience.

Vous rencontrez des obstacles & des embarras : ce sont autant d'occasions de vous purifier & d'avancer. Oûi, vous vinssent-ils du démon, il est toujours en votre pouvoir d'en tirer cet avantage. La patience dans les adversitez n'est pas seulement une marque de courage, c'est encore un exercice très-propre à faire acquérir promptement ce qu'on appelle grandeur d'ame.

Exemple de modération.

HO VOU & TAI CHIN étoient ennemis. *Tai chin* eut occasion de décrier *Ho vou* en Cour, & il ne la manqua pas. *Ho vou* le sçut, mais sans s'en plaindre à personne, & sans jamais chercher à lui rendre la pareille. Il arriva qu'un fils de *Tai chin* ayant quitté son pays, fut pris avec une troupe de voleurs, dont *Ho vou* fut nommé le Juge. *Tai chin* qui en eût avis, regardoit déjà son fils comme jugé à mort, lorsqu'on lui vint dire que *Ho vou* l'avoit élargi. Ce trait de générosité inspira à *Tai chin* une extrême confusion de sa lâcheté. Il estima toujours depuis *Ho vou*, & se reconcilia de bonne foi avec lui.

Autre Exemple à peu près semblable.

FANG KING PE après avoir eu des démêlez avec *Leou kien hou*, & en avoir même reçu d'assez mauvais traitemens, fut nommé Gouverneur de *Tsin ho* pays natal de *Leou kien hou*. Les fils de celui-ci bien instruits des démêlez qu'avoit eu leur pere avec le nouveau Gouverneur, penserent à s'aller vite établir ailleurs pour se soustraire à son ressentiment. Mais *Fang* n'eut pas plutôt appris leur retraite, qu'il fit chercher où ils étoient, les pressa de revenir dans leur terre natale, & leur procura même les emplois & les avantages qui purent dépendre de lui. C'est ainsi, disoit-il, qu'en doivent user les gens d'honneur. Ce seroit une honte pour eux d'imiter le commun des hom-

mes. Il faut que dans toute leur conduite ils aient soin de s'élever au-dessus des idées vulgaires.

Autre Exemple.

SOU HOEI Ministre d'Etat ayant été spécialement chargé de certaine affaire; un YU (a) s'étant sur des fondemens frivoles, voulut le rendre suspect. Sou l'apprenant, monte à cheval, & va demander la permission de se retirer. Ses amis lui représenterent que pouvant facilement éclaircir cette affaire, il ne devoit pas quitter ainsi la partie. Il est vrai, dit Sou, je puis démontrer la fausseté de ce qu'on m'impute. Mais je ne puis pas m'y amuser. Il ne suffit pas, pour un bon Ministre, qu'il soit exempt de faute; il doit encore être sans reproche, & hors d'atteinte du plus léger soupçon. Un tel me soupçonne, fût-il le seul, je conclus que ma vertu ne répond pas à mon rang. Suen gin qui regnoit alors, fit ce qu'il put pour le retenir : mais ce fut inutilement.

Sage réponse d'un Philosophe.

QUE faire quand quelqu'un nous maltraite de paroles, demanda-t-on un jour à Lin? Je distingue, répondit-il; si vous êtes égal ou supérieur à celui qui vous traite ainsi, regardez-le, quel qu'il soit, comme ne faisant qu'un avec vous. Dès-lors disparaîtra l'idée d'insulte, & par conséquent la colère. Qui si vous êtes inférieur, vous pouvez encore prendre une autre vûe qui n'est pas mauvaise, & vous dire à vous-même : eh! qui suis-je en comparaison de lui? Vouloir le traiter comme il me traite, ce seroit m'égaliser à lui, & sortir de ma condition; cela n'est pas raisonnable. Si cette considération ne suffit pas pour calmer entièrement les mouvemens de la colère, elle vous aidera du moins à les modérer.

Réponse d'un grand Officier de Guerre à un défi que lui portoit un homme sans nom.

Sous le Regne de Yuen yeou, il sortit de l'armée des Occidentaux un je ne sçai qui, sans nom, lequel vint assez fièrement porter un défi à Tchong suen, grand & fameux Officier de guerre. On ne met point en parallèle, dit Tchong suen, un char & une charette, & l'on ne voit point une Aigle se battre contre une Pie. Un homme qui est en place, ne doit pas se commettre avec un homme sans nom : s'il le faisoit, il auroit peut-être du dessous; mais quand il seroit assuré de la victoire, il lui seroit plus honteux d'être entré dans un tel combat, qu'il ne lui seroit glorieux d'en être sorti vainqueur. Tout le monde applaudit à cette réponse; & celui-là même qui avoit porté le défi, ne put s'empêcher de l'approuver.

Avis donnez avec sagesse.

TCHING Y & Ouang ouen étoient Collègues à la Cour. Leur Charge étoit de présider tous deux aux Cérémonies du Palais. Il arrivoit quelquefois que Tching rardoit à se rendre dans la salle. Ouang bien loin de l'attendre, se pressoit de faire donner le signal, & de faire commencer les cérémonies avant que son Collègue fut arrivé. Un jour Tching vint le premier, on l'avertit que tout le monde étoit assemblé, & on lui demanda s'il ne vouloit pas que le signal se donnât, & qu'on commençât les cérémonies. Non, dit-il, attendons un peu. Comme il nemanquoit que son Collègue, chacun vit bien que c'étoit pour lui qu'il faisoit attendre. J'ai eu tort, dit Ouang, quand il le sçut : je devois ci-devant en user de la même manière, Tching m'apprend à vivre.

Autre Exemple.

YE TCHUN de petit Officier d'un

(a) Docteur attaché à la Cour & à la Personne de l'Empereur.

Tribunal inférieur, étoit monté par degrés aux premiers Emplois. L'Empereur *Suen ti* l'envoya avec *Hiong kai* visiter quelques Provinces. Un jour qu'il se trouva manquer quelque chose dans le logis qu'on leur avoit préparé, *Hiong* fit cruellement fustiger les petits Officiers des Tribunaux, & les chargea de mille injures. Comme il ne finissoit point, *Yé* prit la parole, & l'adressant à ces petits Officiers : Camarades, leur dit-il avec bonré, il faut veiller avec soin à ce qui est de votre Emploi; encore est-il difficile, dans la condition où vous êtes, d'éviter les coups & les injures. Aussi-tôt *Hiong* se tût, & fut honteux de n'avoir pas fait attention à ce qu'avoit été son Collègue.

Exemple de modération.

TCHANG KING étant Président du grand Tribunal des crimes, il lui survint un soir tout-à-coup une affaire pressante, dont il falloit faire le lendemain son rapport à l'Empereur. Il fit venir un Ecrivain, se mir à son Bureau, & dressa les écritures nécessaires, ce qui le mena jusqu'après minuit. Ces écritures prêtes, comme il pensoit à prendre un peu de repos, l'Ecrivain heurta par hasard une chandelle, & la renversa. Le feu prit aux papiers, en brûla une partie, & le suif gâta le reste. L'Ecrivain se jette à genoux, se croyant perdu. C'est un malheur, dit doucement *Tchang*; levez-vous, & recommençons.

Autre Exemple.

TCHOU CHOU YE' passant en chaise dans une rue, un jeune étourdi le montrant au doigt : ce Lettré, dit-il à ses camarades, est, dit-on, la bonté même. Je veux voir ce qui en est; merton-le à l'épreuve. Aussi-tôt il l'appelle par son nom, comme il auroit fait un de ses égaux, & d'une manière insultante. *Tcheou* ne fit pas semblant d'entendre; mais quand il fut de retour chez soi, il y fit venir cet étourdi.

Jeune homme, dit-il en riant, prenez garde à ne vous pas émanciper ainsi. Votre faute d'aujourd'hui est tombée sur moi : bien vous en prend. Elle pourroit tomber sur quelque autre, qui ne vous en quitteroit pas pour une exhortation si courte & si douce.

Réflexion.

Un homme d'une vertu parfaite croit que tous les autres sont vertueux. Un homme d'une vertu moins parfaite, juge tantôt bien, tantôt mal d'autrui. Pour ce qui est d'un homme vicieux, il croit fort facilement que chacun l'est comme lui. Un homme a l'estomac bon, dit *Yuen tchong lang*; il s'accommode des mets les plus ordinaires, & les trouve bons. Un autre a l'estomac ruiné; rien ne l'accomme, lui donnât-on les mets les plus exquis & de l'or potable: il en est incommodé, il s'en dégoûte.

Réflexions instructives d'un Mandarin, sur une petite aventure.

LING AN CHEN Premier Président d'un grand Tribunal étant en voyage, rencontra sur sa route une vieille femme qui étoit montée sur un âne. Comme elle avoit le visage découvert, & qu'elle étoit vêtue négligemment, les gens de *Li* la prirent d'abord pour un homme, & lui crièrent d'un peu loin de se ranger de côté. La Vieille s'en offensa. Qui êtes-vous, dit-elle d'un ton fort aigre & fort haut, pour crier ainsi après moi? Sachez que j'ai demeuré cinquante ans à la Cour, & que j'en ai vu bien d'autres. Non, je ne suis pas femme à craindre cette fourmillière de petits Mandarins.

Quand *Li* fut de retour, il se divertit de cette aventure, en la racontant à ses Collègues; mais en se divertissant, il ne laissa pas d'en tirer une réflexion fort instructive. Un Villageois, disoit-il, peu accoutumé à venir en Ville, s'il voit paroître

paroître un bonnet (a) de gaze, prend aussi-tôt l'épouvante. Cela vient uniquement de ce qu'il n'a pas coûtume de rien voir de semblable; les yeux sont pour ainsi dire, trop étroits pour ces objets, qu'il n'a jamais vûs: preuve de cela; c'est que cette Vieille accoutumée à voir les grands & leur train, s'est si bien élargi la vûe, qu'un Président est à ses yeux comme une fourmi.

Belle leçon pour ceux qui s'appliquent à l'étude de la sagesse & de la vertu. Il faut avant toutes choses travailler à s'aggrandir, pour ainsi parler, l'esprit & le cœur. C'est un axiome en Médecine, qu'il ne faut pas entreprendre par les remèdes d'évacuer entièrement les humeurs peccantes, de peur d'altérer celles qui sont lûiables, & d'affoiblir trop le malade. De dix parties d'humeur morbifiques, en évacuer sept ou huit par la force des remèdes, c'est assez: la nature fera doucement le reste. Il en faut user à peu près ainsi dans le Gouvernement de l'Etat, & le reglement des familles.

Exemple de modération & de prudence.

PONG SU YONG déjà *Kiu gin*, mais encore pauvre, se trouva un jour dans une hôtellerie avec plusieurs autres *Kiu gin* de sa connoissance. On lui vit quelques jettons (a) d'or (c'étoit presque tout son bien) on les emprunta pour jouer. Un étranger qui se trouvoit de la partie, fit couler adroitement dans sa manche un de ces jettons; Pong le remarqua, mais sans en rien dire. Les autres qui n'en virent rien, furent fort surpris, quand leur partie étant achevée, & voulant rendre les jettons, ils en trouverent un qui manquoit. Chacun se remuant pour le chercher, & Pong comptant les jettons, mon nombre y est; leur dit-il, foyez en repos; il n'en manque point.

(a) C'est-à-dire un Mandarin; sur les Dynasties précédentes ils portoient de ces bonnets.

(b) Il n'y a point à la Chine de monnoye d'or ni d'argent. Cette histoire prouve qu'on en fait quelquefois des jettons

Quelque tems après chacun pensant à sortir, on le salua selon la coûtume. Celui qui avoit fait le vol, s'étant trouvé subitement obligé à faire une révérence, le jetton tomba de sa manche. Ainsi le vol & le voleur furent connus de tout le monde. On sçut que Pong l'avoit vû faire; & chacun l'estima d'avoir ainsi dissimulé une perte, qui pour lui n'étoit pas petite.

Devoir de la vie civile.

IL ne faut pas en ce monde être excessivement difficile, & ne pouvoir rien souffrir que d'excellent. Si quelquefois l'on voit des *Ki lin* (a) & des *Fong hoang* (b) sur la terre; il y naît encore bien plus de Tigres, de Serpens, & de Scorpions. Tel est le mélange qui se trouve dans l'univers. C'est de même à proportion dans le corps humain. Le pur & l'impur y sont mêlez; & ce mélange est si nécessaire, que si quelqu'un entreprenoit de ne souffrir jamais rien que de bien pur, par exemple, dans son estomac ou dans ses intestins; cet homme assurément ne pourroit pas vivre. Il en est ainsi dans la vie civile. Il y a des gens de bien des sortes: il faut pouvoir vivre avec tout le monde.

Exemple d'un jeune Prince qui a de la compassion même pour de vils insectes.

TCHIN Y TCHOUEU étant chargé de l'instruction du jeune Empereur *Tsfong*, les Eunuques lui rapportèrent que ce Prince chaque matin, après s'être rincé la bouche, souffloit de l'eau de tous côtez dans sa chambre pour éloigner les fourmis. A quelques jours de là, *Tchin*, après une leçon donnée au Prince, lui demanda si ce qu'on lui avoit dit étoit véritable; & supposé que le fait fût vrai,

(c) Animal à quatre pieds fort estimé, peut-être purement fabuleux.

(d) Oiseau peut-être aussi purement fabuleux. Les Européens traduisent quelquefois ce nom par Aigle, qui passe en Europe pour le Roi des Volatiles.

quel motif il avoit d'en user ainsi? Oüi, le fait est vrai, répondit le Prince; & c'est par compassion pour ces petits animaux, que j'en use de la sorte: je crains de les écraser. Cela est bon, dit *Tchin*, foyezle même à l'égard de tous vos sujets. C'est la leçon la plus importante qu'on puisse donner à ceux qui règnent.

Maxime pour le gouvernement.

LOU SUEN KONG dit: entre les maximes du bon Gouvernement, celle-ci est une des principales; bonté d'abord, ensuite justice. On veut exprimer par-là, qu'un Prince doit aimer à faire du bien, & ne punir qu'à regret. C'est sur cette importante maxime, qu'est fondée cette ancienne & louable coutume, suivant laquelle les Arrêts du Prince portant condamnation des criminels, vont dans les Provinces assez lentement: au lieu que quand il s'agit d'un arrêt portant amnistie, les journées du courrier sont de cinq cens lys*.

Exemple de compassion pour le peuple donné par un Prince.

GIN TSONG n'étant encore que Prince héritier, vit un jour, en voyageant, nombre d'hommes & de femmes qui ramassoient avec empressement les graines des herbes les plus sauvages. Il s'arrêta, & demanda ce qu'ils vouloient faire de ces graines. Les manger, répondirent-ils: l'année a été mauvaise, nous n'avons pas autre chose. Le Prince vivement touché, descend de cheval, entre dans quelques maisons, & les trouve la plupart vuides. Le peu qu'il y trouva de gens, avoient de méchants habits tout en pièces. Chez quelques-uns le fourneau étoit ruiné, & le bassin renversé, n'étant presque plus d'aucun usage. Est-il possible, dit le Prince en jetant un grand soupir, est-il possible que la misère du peuple soit si grande, sans que l'Empereur en soit instruit? Il fit

sur le champ d'abondantes aumônes; & faisant appeller les vieillards du lieu, après s'être informé avec bonté de leur âge, de leurs infirmités, & de leurs besoins, il leur distribua des mets de sa table.

Sur ces entrefaites arriva *Ché* Trésorier Général de la Province de *Chan tong*, qui venoit par honneur au devant du Prince. Comment, lui dit le Prince en le voyant, vous autres qui êtes les pasteurs des peuples, n'êtes-vous donc point touchés de leurs misères? J'y suis sensible, dit *Ché*, j'ai rendu compte à la Cour des endroits où la récolte a manqué, & j'ai prié Sa Majesté de leur relâcher les droits d'Automne. Vraiment, dit le Prince, ce pauvre peuple est bien en état de payer des droits! L'Empereur les en exemptera, cela est certain: mais en attendant, ouvrez les Greniers publics, & sauvez la vie à ces pauvres infortunés. *Ché* proposa de distribuer trois *Tseu* de grains par tête. Donnez en six, dit le Prince, & ne craignez point de vider les Greniers publics. Je me charge de tout moi-même auprès de l'Empereur mon pere. Je l'instruirai de l'état des choses.

Contre les méchantes langues.

Il y a certaines gens qui se sentant quelque esprit, ont la démangeoison de parler sur tout: encore si ce n'étoit que d'une manière indifférente. Mais le plus souvent leurs discours aboutissent à blâmer les autres, pour se faire valoir eux-mêmes. Leur bouche est une espèce de monument à deux faces, dont l'une vous présente leur propre éloge, & l'autre les défauts d'autrui. Leur langue est comme une dague hors du fourreau, en mouvement & prête à blesser. Aussi chacun craint-il ces sortes de gens. Il faut avouer cependant que pour l'ordinaire ils se nuisent plus qu'aux autres. Car parlant sans réserve aux premiers venus, ils sont très-souvent trahis. Ceux-mêmes qu'ils avoient obligé d'ailleurs,

* Cin-
quante
lieues de
Paris.

deviennent par-là leurs ennemis. Enfin ils s'attirent mille affaires ; & ils ont bien-tôt perdu tout ce qu'ils peuvent avoir à perdre.

Réflexion sur la colere.

A U côté droit de la chaise de *Tsin bien*, on lisoit cette inscription. Dans la colere ou l'émotion, ne répondez à aucune lettre. Quand vous avez fait partir mal à propos des paroles, auxquelles le pinceau a donné figure dans vos lettres, le remede n'est pas aisé. Un coup de langue, disoit le Philosophe *Sun tze*, est souvent plus dangereux qu'un coup de lance : que fera-ce d'un coup de plume ?

Sur les mauvaises langues.

IL est un caractère de gens qui ne peuvent souffrir qu'on loue personne, & dont la malignité s'irrite contre les plus gens de bien, dès qu'ils entendent qu'on les loue. Parle-t-on avantageusement de quelqu'un dans une conversation ? Dormissent-ils auparavant, aussi tôt ils se réveillent. Ils commencent par rendre suspect tout le bien qu'on vient de dire. S'ils sentent qu'ils y aient tant soit peu réussi, ils poussent leur pointe, & usent de mille artifices, pour faire concevoir de ces personnes une idée toute contraire : & quand ils peuvent venir à-bout de surprendre la crédulité de ceux qui écoutent, & de faire rougir les autres d'avoir pensé & parlé de cette personne d'une manière avantageuse, c'est alors qu'il sont très-contens d'eux-mêmes, & qu'ils s'applaudissent intérieurement de leur esprit. Il en faut pour cela, j'en conviens ; mais c'est bien mal l'employer.

Sur les grands parleurs.

QU'ELs sont ordinairement les grands parleurs ? Des demi-sçavans, des flatteurs,

ou des étourdis. Les gens d'une grande capacité, d'une droiture à l'épreuve, & d'une sagesse profonde, parlent ordinairement fort peu. Jusques-là que le Philosophe *Tchin* ne fait pas difficulté de dire, que plus on avance en vertu, moins on parle.

Le *Tan* * vit d'air & de rosée. Peut-on vivre à moins de frais, & se contenter plus aisément ? Malgré cette espèce d'indépendance, il devient la proie des *Tang lang* *, & son cri en est la cause. Apprenez delà, gens de Lettres, que le désintéressement & la frugalité dont vous vous picquez, ne doit pas vous inspirer trop de liberté dans vos paroles.

* Nom d'un Insecte.

* Autres Insectes.

Discretion & réserve dans les paroles.

IL faut toujours veiller avec soin sur vos paroles ; mais c'est sur-tout dans un transport de joie, lorsque vous vous trouvez avec un homme qui est de votre goût, ou dans une conversation dont la matière vous agréée, qu'il faut être extrêmement sur vos gardes.

Vous n'avez rien eu jusqu'ici à démêler avec un tel : quand il vous échapperait de lui dire en face quelque parole désobligeante, s'il est honnête homme, il la dissimule. Un tel au contraire est votre ennemi ; il vous en veut, & croit vrai ou faux que vous lui en voulez. S'il vous échappe, même en son absence, quelque mot qui lui revienne, comptez qu'il le percera au vif, & qu'il se l'imprimera * très-profondément.

* Le Chinois dit dans les os.

Utilité des bons exemples.

PORTER au bien par de bons discours ceux avec lesquels nous vivons, faire passer ces exhortations aux siècles futurs dans de bons Livres, cela est bon ; mais il n'y a rien de tel, à mon avis, que de donner bon exemple. Les bons discours & les bons livres sont des remedes qui ont leur prix, & qui font honneur à celui qui les emploie pour guérir les

hommes de leurs vices ; mais il me semble après-tout que le bon exemple va plus droit au mal , & qu'il est plus efficace. Du moins ne doit-on pas le négliger , pour s'en tenir aux deux autres.

Contre l'intempérance de langue.

ON aime à entendre le *Fong hoang* ; son chant est, dit-on, beau & de bon augure. Cependant s'il chante tout le jour , il n'a plus rien d'agréable. Le hurlement du Tigre est affreux ; mais s'il hurle tout un jour , on s'y accoutume ; il n'effraye plus. Quelques importans que soient vos discours , qu'ils ne soient ni trop fréquens , ni trop longs.

Qu'il faut se proposer les grands Hommes pour modèle.

TCHANG TSE fit mettre en son Cabinet les portraits de Confucius , de *Yen tse* , & de plusieurs autres fameux Lettrez. Soir & matin il passoit certain tems à les regarder avec attention , & il en tiroit , disoit-il , cet avanrage , qu'il en étoit plus retenu. Oüi , disoit souvent *Tchang tse* lui-même , quand paroissant devant les portraits de ces grands hommes , je me sens coupable de quelque faute , je n'en suis pas moins honteux , que si j'en recevois publiquement une punition flétrissante.

Conduite de l'homme sage.

CE que peut l'homme en ce monde , est bien peu de chose , & les succès qu'il peut se promettre , sont bien bornés. Quel est celui qui ait jamais eü l'approbation de tout le monde , & de qui l'on n'ait jamais dit du mal ? Aussi n'est-ce pas à quoi doit aspirer un homme sage ? Ce qu'il se doit proposer , c'est de tout faire le mieux qu'il peut , pour n'avoir rien à se reprocher : & quand , malgré son application , il lui échapperait quelque faute , il ne doit pas s'en troubler. Écoutons les plus sages & les plus ver-

tueux de nos Anciens. Ayez peu à vous repentir , nous disent-ils ; c'est-à-dire , faites peu de fautes. Ils sçavoient , ces grands hommes , qu'on ne peut les éviter toutes. Cette vérité bien pénétrée , jette dans le cœur une grande paix.

Le véritable bonheur.

L'INNOCENCE dans le cœur , & la santé dans le corps , sont les deux principaux biens de la vie. L'une fait le bonheur de l'esprit , & le bonheur du corps dépend de l'autre. Le reste en ce monde me touche peu. Mais après la mort dans l'autre vie quel est ce séjour des morts ? Des traditions y ont mis du feu. Pour moi , je crois pouvoir l'appeler un lieu d'exil. Quoiqu'il en soit , quand certain de mes amis me dit avec inquiétude , qu'il ne sçait comment tout ira dans cette nouvelle demeure ; j'é lui réponds , sans hésiter , que tout ira bien pour ceux qui dans la première auront rempli tous leurs devoirs ; mais que ceux qui auront fait tort aux autres , & peut-être à leurs propres frères , y auront à souffrir des peines qu'ils ne pourront soutenir , & qu'ils n'en seront pas quittes , pour avoir avant leur mort renoncé aux grandeurs du monde , comme quelques-uns le font , & s'être retirés dans la solitude.

Maximes.

ON vous propose une occasion de vous élever , ou de faire un gain ; ne demandez point quel est le degré d'honneur qu'on vous présente , ni si le gain est considérable. Commencez par examiner si la chose est légitime.

VOUS entendez louer une vertu ou blâmer un vice ; n'examinez point si c'est de vous ou de quelqu'autre , qu'on veut parler. Tenez votre cœur dans l'équilibre , & jugez d'abord de ce qu'on dir , sans y prendre part. Ayez soin ensuite de vous l'appliquer.

UN homme en votre présence , expose son

son opinion sur quelque point de Littérature. Ne commencez pas par examiner si cette opinion s'accommode avec la vôtre. Ecoutez comme si vous n'aviez encore pris aucun sentiment sur le point dont il s'agit. Retenez bien ces maximes ; elles sont importantes & de grand usage.

DANS un appartement sûr & secret avoir à sa discrétion une beauté peu commune, & cependant se conserver pur ; trouver dans un désert une grosse femme sans vouloir se l'approprier ; se trouver surpris & assailli par un adversaire redoutable, sans s'épouvanter & sans se troubler ; au premier avis du danger que court un ennemi mortel, s'empresser pour le secourir ; ce sont autant d'excellentes pierres de touche.

Autres Maximes.

IL arrive que par occasion ou par nécessité, vous avez depuis peu quelque rapport avec un méchant homme. Point de complaisance pour lui aux dépens de votre devoir. La nouveauté de ce commerce n'est pas une excuse légitime. Depuis long-tems vous avez lié avec un autre qui est un homme de probité. N'en soyez pas plus hardi à vous permettre la moindre chose qui soit pour lui une raison de vous mépriser. Toute ancienne qu'est votre liaison, elle ne vous autorise point à blesser les bienséances.

Sur les préjugés, les erreurs & les désordres du monde.

HELAS ! dit *Tou ouei tchin*, le monde est plein de faux préjugés, d'erreurs ridicules, & d'affreux désordres. Voyons-en quelques exemples. On sert le soir à quelqu'un de la chair d'un singe, il se persuade que c'est de la chair de chien : dans cette pensée, il la trouve bonne. Le lendemain il vient à sçavoir que c'est d'un singe qu'il a mangé ; aussi-tôt vient le vomissement.

Qu'un homme ait soif, & que dans l'obscurité on lui donne à boire dans un crâne sec : il boit à longs traits & sans répugnance : s'il s'aperçoit le lendemain, que c'est dans ce crâne qu'il a bû, il sent aussi-tôt de grandes nausées.

Un fils a de grands défauts, mais son pere l'aime : aussi-tôt tous ces défauts disparaissent aux yeux du pere : il croit voir dans ce fils de la tendresse, du respect, & de l'obéissance ; il n'y apperçoit rien autre chose. S'il arrive par hasard que ce pere prenne de l'aversion pour ce fils, il ne voit plus en lui ce qu'il y voyoit : il n'a plus les yeux ouverts que sur ses défauts : ce fils cependant est toujours le même.

Un homme est bien fait & nous revient : vous diriez qu'il laisse après lui par-tout où il passe une bonne odeur : on aime à le suivre & à se trouver où il a accoutumé d'aller : ne le vit-on qu'en passant, on se le rappelle ensuite avec plaisir. Un autre est mal tourné & d'une figure désagréable ; vous diriez qu'il infecte tout par sa présence : on n'aime point à se trouver où il est, à s'asseoir où il s'est assis, à coucher où il a couché : il n'y a pas jusqu'à la vaisselle qu'on lui aura vû servir une fois, dont on a de l'aversion. Que fait à tout cela, je vous prie, la bonne ou mauvaise mine ?

Les hommes, & plus communément encore les femmes, se piquent d'avoir la peau blanche ; jusques-là qu'on en vient à se farder : & par une bizarrerie assez ridicule, on craint si fort d'avoir les cheveux blancs & la barbe blanche, qu'on se gêne à les teindre en noir.

Un Officier considérable est venu chez moi ; j'en tire aussi-tôt vanité. Sur quoi fondé ? Quest-il demeuré chez moi de sa dignité ? au contraire, si je suis grand Officier, je rougis d'admettre les petits en ma présence : d'où vient cela ? Mon Emploi n'est-il pas toujours le même ? Que me laissent-ils du leur ?

L'oiseau *Ho* & l'oiseau *Hou* se ressemblent fort : les met-on en broderie ? L'on

trouve l'un beau & l'autre ridicule. Un plat de légumes est présenté par un homme riche ; & en est assez pour le trouver bon : s'il venoit de chez un pauvre, il ne vaudroit rien. Pours préjugez ! L'ordure est toujours ordure.

Cependant quand une passion vous possède, vous n'êtes point rebuté de ce qui vous feroit horreur en un autre tems : & tel qui est très-sensible à la piquûre d'un moucheron, ne craint ni le fer ni le feu, quand l'intérêt ou la volupté l'enivrent. Quel aveuglement !

Il vous naît un fils & une fille ; vous êtes pere de l'un comme de l'autre : vous aimez ce fils comme vous-même, & vous vous souciez peu de la fille : quelle injustice !

Voyez certains amis de débauche, ils se traitent en freres ; tout est commun entr'eux. Au contraire voyez certains freres lorsqu'ils entrent en partage ; ils se disputent jusqu'à la moindre bagatelle ; ils se traitent en ennemis, & très-souvent ils le deviennent. Quel étrange renversement !

Tel homme dans une boutade pousse la douceur & la compassion, jusqu'à se faire une peine extrême de voir mourir ou souffrir un petit oiseau : & dans une autre boutade, ce même homme ira jusqu'à battre cruellement, & quelquefois même à tuer froidement ses propres enfans.

Enfin aime-t-on quelqu'un ? on l'approuve & on le loue, quelque indigne qu'il soit d'être loué. Ce ne sont que vœux, que prières, & que bons souhaits pour lui. A-t-on de la jalousie ou de la haine ? Tout mérite disparaît dans celui qu'on hait. Ce ne sont contre lui qu'injures & qu'imprécations : le tout avec autant de liberté, que si l'on avoit en main le pouvoir de tout faire, & de tout changer à sa fantaisie.

Disons-nous en voyant ces désordres, que l'homme qui en est capable, a perdu le beau miroir de la raison, qui lui représentoit ses devoirs ? Non, il ne l'a

point perdu. En s'impatientant & murmurant dans la souffrance, il voit l'inutilité de son impatience & de ses murmures. Il continue cependant de s'impacienter & de murmurer.

En goûtant les plaisirs du siècle, il en voit le dérèglement : il les goûte cependant & s'y abandonne. C'est qu'il n'a pas la force de tenir contre la violence de la douleur, ni contre l'attrait du plaisir. C'est la même chose dans tout le reste.

Aussi l'homme ne travaille-t-il à rien moins qu'à devenir le maître de ses passions. Les jours se passent en mille vains projets, dont son esprit s'occupe même pendant la nuit : & cela jusqu'à ce que par une maladie, ou par quelque accident imprévu, la respiracion lui étant coupée, & n'y ayant plus de lendemain pour lui, les vains projets qu'il formoit pour l'avenir, s'évanouissent en un instant.

Je le dis donc, & l'expérience ne le fait que trop sentir : le monde est plein de préjugés, d'erreurs, & de désordres. Je n'en ai montré qu'un échantillon : je souhaite que quelque autre plus habile que moi traite à fonds un sujet de cette importance.

Inconséquences de conduite.

Du grand nombre d'hommes qui meurent chaque jour, à peine y en a-t-il un sur dix mille, à qui le poison cause la mort. Cependant tout poison est en horreur. Au contraire l'oisiveté, les délices, & la volupté font périr des gens sans nombre, & personne ne les redoute.

Maximes.

Ce qu'on admire aujourd'hui le plus dans un homme qui est en charge, & ce qu'on recommande sur toutes choses à ceux qu'on y met, c'est le désintéressement. De-là vient peut-être qu'un Magistrat désintéressé, est le plus souvent plein de lui-même, regarde les autres avec dédain, & prend certains airs de

fierté à l'égard de ceux mêmes qui sont au-dessus de lui. Cependant à juger sagement des choses, un Magistrat désintéressé dans l'exercice de sa Charge, n'est pas plus estimable qu'une femme fidèle à son mari. Si une femme fière de sa fidélité conjugale, se croyoit par là en droit de perdre le respect à son beau-père & à sa belle-mère, de maltraiter ses belles-sœurs, & de maîtriser même son mari, qu'en diroit-on ?

Autres Maximes.

RECEVOIR beaucoup d'un méchant homme, c'est une faute : le servir par reconnaissance dans ses passions, s'en seroit une plus grande.

Il faut éviter avec grand soin d'offenser un honnête homme, & de mériter sa colère. Si par malheur on l'a méritée, il faut lui faire satisfaction de bonne grâce. Chercher à s'en dispenser, c'est une seconde faute.

Quand ce que vous voulez dire, est de nature à pouvoir être dit au Ciel (*Tien*) alors parlez. Autrement n'ouvrez pas la bouche. Un mouvement naît en votre cœur ? S'il tend à perfectionner votre nature, il faut le suivre : sinon, étouffez-le dans sa naissance.

Soit qu'on me blâme, soit qu'on me loue, dit *Yeou si chan*, je trouve moyen d'en profiter pour ma perfection. Je regarde ceux qui louent, comme des gens qui me montrent le chemin que je dois tenir : & j'écoute ceux qui me blâment, comme des gens qui m'avertissent des dangers que j'ai à courir.

Dans l'action & le tracas des affaires, il faut éviter avec grand soin d'abandonner son cœur au trouble & à l'inquiétude. Mais dans le repos & l'inaction, il n'est pas moins dangereux de laisser du vuide dans son cœur.

Vous voulez passer un bras de mer sur un outre; quel soin ne prenez-vous pas, pour qu'il n'y ait pas même un trou d'aiguille ? C'est ainsi qu'il faut veiller

sur votre cœur & sur vos actions.

Celui qui fait une bonne action, ne doit jamais s'en vanter. S'il en fait parade, elle est perdue. Ce mot est de *Fan tchin siang*, & je le trouve très-bien dit.

Instruction d'un Ministre d'Etat.

CHIN autrefois Ministre d'Etat, fit graver l'instruction suivante.

Un grand secret pour se bien porter, est de modérer ses passions ; la volupté & le trop de soins y sont presque également nuisibles. Point d'ivresse, point de colère ; vous éviterez les querelles, & vous pourrez facilement conserver vos biens. C'est par le travail qu'on s'avance. C'est en épargnant honnêtement & à propos, qu'on devient riche. On gagne ordinairement à céder : du moins on évite les malheurs, qu'un homme trop fier & trop roide a coutume de s'attirer. Décocher des flèches dans l'obscurité, c'est une imprudence extrême. Il y a des occasions où il est dangereux de faire paroître trop d'esprit. C'est en s'adonnant sérieusement à la vertu, qu'on nourrit, pour ainsi dire, & qu'on perfectionne sa nature. Si vous jouez avec un cœur plein d'artifice, je regarde vos jeûnes comme fort inutiles. Fuyez les Procès & les Tribunaux. Vivez en bonne intelligence avec vos voisins. Content de votre condition, ne vous exposez pas à tomber dans l'opprobre & dans le mépris, par des tentatives qui soient au-dessus de vos forces. Enfin gardez votre langue avec grand soin. Tous ces avis sont importants, pour vivre heureux & sans disgraces.

Réflexions.

UN Marchand qui passe les Mers, en danger de périr par la tempête, jette à l'eau ses marchandises, pour alléger son vaisseau, & sauver sa vie. C'est qu'il sçait que la vie est préférable aux autres biens, qui sont inutiles à un homme mort. Un

Bucheron piqué au doigt par un serpent venimeux, coupe ce doigt sur le champ, pour sauver le reste du corps. L'un & l'autre agit sagement. Ce qui me surprend, c'est que l'homme, qui dans ces aventures subites & pressantes, agit sur des maximes si saines, & prend la bien son parti, le prenne souvent si mal, & semble les oublier dans sa conduite ordinaire.

E n compagnie gardez votre langue; étant seul, gardez votre cœur. Ce sont deux mots pleins d'un grand sens. Aussi le fameux *Kong yang* les avoit-ils écrits sur son paravent.

J e lis pour la première fois un Livre; j'y prens le même plaisir qu'à faire de nouveau un bon ami. Et c'est pour moi revoir un ancien ami, que de revenir à lire un Livre que j'ai déjà lu.

U n diamant n'est pas sans défaut: on le préfère cependant à une simple pierre qui n'en a point. C'est ainsi qu'il en faut user dans le choix des personnes qu'on met en place.

U n e Servante aime à rapporter; sa Maîtresse aime à entendre les rapports; ce sont deux grands maux dans une famille. Pour achever de tout perdre, il ne faut plus qu'un mari crédule.

V o u s êtes maintenant dans les grandes Charges, rappelez-vous ces premiers tems où vous n'étiez que simple Lettré, & jetez la vôtre par avance sur l'avenir, lorsque vous ne serez plus en place. En vous rappelant le passé, vous sçauvez vous passer de peu; & la prévoyance de l'avenir vous inspirera une honnête épargne.

P A R M I les Inscriptions que *Li ouen* s'étoit données dans sa salle, on lit ce qui suit.

Cette année, se disoit-il un jour à lui-même, j'ai cinquante-six ans accomplis. Je fais réflexion que peu de gens vont au-delà de soixante-dix. Je n'ai donc plus guères à espérer qu'environ dix ans de vie. De ce tems qui peut me rester à vivre, les incommoditez de la vieillesse, contre lesquelles la nature cherche à se

défendre, en emporteront une partie. Il m'en reste donc bien peu que je puisse employer à faire du bien: comment oserois-je de ce peu en dérober encore pour le mal?

Contre l'entêtement dans ses idées.

V E N T I Empereur de la Dynastie *Han* ne faisant attention qu'à l'ardeur & à la violence qui est naturelle au feu, traita de conte & de rêverie, ce qu'on disoit dans certains Livres d'une toile incombustible, que le feu nettoyoit sans la consumer. Il s'entêta si fort de son idée, que pour réfuter l'opinion commune, il fit un Ecrit qu'il intitula Critique Historique; & cette Pièce fut gravée par son ordre sur une pierre à la porte du premier Collège de l'Empire. Quelque tems après des gens venus d'Occident, offrirent entr'autres choses à l'Empereur quelques pièces de cette toile. On la mit au feu pour en faire l'épreuve. *Ven ti* convaincu qu'il avoit erré lui-même, en prétendant combattre une erreur, fit supprimer son écrit. Le bruit s'en répandit dans l'Empire, & bien des gens rirent aux dépens du Prince, qui avoit fait mal-à-propos l'incrédule, & l'esprit fort.

C'est ainsi qu'encore aujourd'hui certains gens qui ne jugent des choses que par leurs yeux, ne croient rien que ce qu'ils ont vu, & décident témérairement pour ou contre sur ce qu'ils n'ont pas vu, ou ce qu'ils ne peuvent voir. Ecoutez certains Lettrez de ces âges postérieurs: ils vous diront assez hardiment, qu'il n'y a ni esprits, ni enfer, ni bonheur après la mort. Ils écrivent même sur cela, comme pour défabuser les autres. Il en est de ce qu'ils disent, comme de la Critique historique de *Ven ti*, avec cette différence que l'erreur de ces Lettrez vulgaires & demi-sçavans, est plus grossière & plus dangereuse.

De l'étude.

L a plupart des plaisirs du siècle, comme

comme boire, folâtrer, jouïr, ne font que de frivoles amusemens : & ils ont de plus cette incommodité, qu'ils nous rendent dépendans d'autrui, & qu'on ne peut les bien goûter seul. Pour une seule partie de Dames, il faut du moins être deux. Il n'en est pas de même de l'étude : je puis étudier seul les années entières. Et quel plaisir n'est-ce pas de pouvoir, sans sortir de mon Cabinet, voir ce qu'il y a de curieux dans tout l'univers, & rendre visite aux anciens Sages, fussent-ils morts depuis mille ans ? L'avantage qu'on tire de l'étude est encore plus grand que le plaisir qu'on y goûte.

Quand on s'y applique sérieusement, & comme il faut, l'ame y trouve une nourriture délicieuse & solide : & ceux-mêmes qui étudient d'une manière moins sérieuse & moins réglée, ne laissent pas de tirer de leur étude bien des connoissances & des lumières. Non, il n'y a rien de plus agréable que d'étudier. Le commun des hommes ne le comprend pas. Cependant il est très-vrai ; point de plaisir comparable.

Sur le commerce des grands.

UN homme de lettres a des relations avec certain homme riche, qui est tout occupé de ses richesses, & du soin de les augmenter : il le prévient, & le va voir. Rien de plus froid que cette visite. L'homme de lettres est à peine entré, que rebuté d'un tel accueil, il voudroit être dehors : cependant il faut s'asseoir. Il le fait donc ; & pour mettre son homme en humeur, il parle le premier de finances, & du gain qui se peut faire sur telle ou telle chose. Mais comme cette complaisance lui coûte, il ne parle & n'écoute qu'à contre-cœur. Ainsi la conversation tombe d'abord. Qu'arrive-t-il de-là ? C'est que cet homme de lettres, s'il a du cœur, & s'il n'attend rien de ce riche, quelque relation qu'ils aient ensemble, ne l'ira voir que bien rarement. Il suivra du moins à son égard

cette maxime, d'ailleurs si sage, suivant laquelle chacun doit dire : j'aime mieux que l'on se fâche de me voir trop rarement, que de me rendre importun par de trop fréquentes visites.

Sur la bienfaisance.

KAI KIU YUEN étant en charge, voulut acheter quelques étoffes. Il les fit venir à son tribunal ; & les ayant fait étaler dans sa salle, au lieu de se retirer, & de marquer seulement celles qu'il vouloit, il se mit à les mesurer, & à traitter du prix lui-même. Ceux de ses domestiques qui le virent, en donnerent avis aux autres : nous nous imaginions, leur dirent-ils, que nous étions au service d'un grand Magistrat : ce n'est qu'un marchand d'étoffes que nous servons. Sur cela chacun plie bagage, & demande son congé, sans qu'on pût retenir un seul de ceux qui n'étoient pas esclaves.

Sur le soin d'éviter les moindres fautes.

OUANG KONG TING Ministre d'Etat, se trouvant un jour en compagnie avec Tchang kong, y fameux Han lin*, qu'il connoissoit déjà de réputation, voulut l'entretenir en particulier, pour profiter de ses lumières. Lui ayant donc demandé quelque instruction, selon que le prescrivait la civilité Chinoise. Hier, dit Tchang prenant la parole, après une on-dée je sortis en Ville pour quelque affaire. Je remarquai qu'un de mes Porteurs qui avoit des souliers neufs, craignoit fort de les gâter, & que regardant avec une attention extrême où il mettoit le pied, il mesuroit tous ses pas. Il en usa de la sorte assez long-tems. Mais enfin en certain endroit, où il y avoit plus de bouë qu'ailleurs, il arriva malgré ses soins, qu'il n'en pût garantir ses souliers : & quand il les vit une fois gâtés, il ne les ménagea plus ; il marcha indifféremment par tout, comme ceux qui n'avoient que de vieux souliers. Il en est de même à peu

* Docteur du Collège Impérial.

près dans la Morale, ajouta aussi-tôt *Tchang*, quelle précaution ne faut-il pas apporter pour éviter les moindres fautes? *Ouang* le remercia de cette instruction, qu'il n'oublia de sa vie.

Réflexions.

* UNE aiguille, dans la doublure de l'habit le plus moëlleux, peut, lorsqu'on y pense le moins, causer une douleur vive, & faire même une plaie dangereuse. C'est ainsi qu'une douceur apparente cache quelquefois beaucoup de malice & de dureté.

Le miel le plus agréable ne se peut manger sans précaution sur la fine pointe d'un couteau. C'est ainsi que des amitiés les plus douces, & des amours les plus tendres, on voit quelquefois sortir les inimitiés les plus mortelles. Quiconque est sage, y doit prendre garde.

Que pensez-vous des adversités, me demanda un jour quelqu'un? Chacun s'en plaint. Pour moi, répondis-je, je regarde les adversités comme un remède admirable. Une seule prise de ce remède peut guérir bien des maladies, & procurer de la santé à celui qui l'emploie pour le reste de sa vie. Oui, ce remède seul a guéri dans tous les siècles une infinité de gens, & s'il n'a pas été si utile à *Leon* qu'à tant d'autres, quoiqu'il en ait pris une bonne dose, c'est qu'il lui est venu trop tard.

Quelqu'un dit en lui-même : attendons quand j'aurai du superflu : je soulagerai les pauvres. J'ose prononcer que cet homme ne les soulagera jamais.

Un autre dit : il faut attendre que j'aye un peu plus de loisir, alors je m'appliquerai sérieusement à l'étude de la sagesse. Pour moi, je serai trompé, si cet homme s'y met jamais.

Oui, l'Antiquité nous a laissé pour tous les événemens & pour tous les états des Instructions & des modèles. Ainsi la lecture est très-utile. Mais il faudroit faire comme *Tchin*. Ce grand homme pesant

avec attention tout ce qu'il lisoit : Voici, se disoit-il, une bonne règle de conduite pour telle & telle occasion. Voici un beau modèle de telle vertu qui est propre de mon rang. Voici un excellent remède contre tel défaut, dont je ne suis pas tout-à-fait exempt. Ce qu'on a lû de la sorte, revient au besoin sans beaucoup de travail.

L'Empereur *Taitsong* s'entretenant un jour avec ses Ministres : je goûte fort, leur disoit-il, cette comparaison populaire, suivant laquelle on dit que la vie de l'homme est une fièvre, dans laquelle les grands frissons sont suivis d'ardeurs égales. En effet, que sont nos années? Ne sont-ce pas comme autant de jours, que le froid & le chaud partagent? A mesure que ces jours s'écoulent, l'homme s'affoiblit & devient vieux : quelle perte n'est-ce pas de laisser couler tant d'années & de les rendre inutiles?

Voyez ce bœuf & cet agneau qu'on mène à la boucherie : à chaque pas qu'ils font l'un & l'autre, ils s'approchent de leur fin. Il en est ainsi de l'homme en ce monde : chaque moment de sa vie est un pas, qu'il fait vers la mort. Comment n'y faisons-nous pas attention?

L'Empereur demanda un jour à *Chou biang*, lequel est le plus durable, ce qui est dur, ou ce qui est mol? Prince, dit *Chou biang*, j'ai quatre-vingts ans; j'ai perdu plusieurs de mes dents; je n'ai rien perdu de ma langue.

L'orgueil ou le desir de dominer & de l'emporter, n'est pas plutôt conçu dans le cœur, qu'il y fait une ouverture, par où, quelque petite quelle paroisse, tous les vices y peuvent entrer. L'humilité au contraire, ou la déférence pour autrui, est comme une mer agréable, aussi calme qu'elle est vaste. Point d'épée plus dangereuse à l'homme que sa propre cupidité. Le désintéressement au contraire est un excellent bouclier.

Quand on vogue sur la mer; si le vent est grand, quoique favorable, on ne met pas toutes les voiles; & certainement

c'est sagesse. C'est ainsi qu'il en faut user dans toutes les joies du monde, sur-tout avec des amis que vous venez récemment de faire, ne vous ouvrez pas sans réserve.

La peine, le plaisir, la joie, la tristesse n'ont point de demeure fixe & constante où elles se puissent toujours trouver. Tel ne se tenoit pas de joie, quand il fut fait *Sicou s'fai* (a), qui ayant depuis passé par tous les autres degrés, & se trouvant Président d'un grand Tribunal, meurt de chagrin de ne pas monter plus haut.

Ce qu'on appelle bonheur ou malheur, n'a point de figure bien déterminée, par où l'on puisse à coup sûr les distinguer. Tel qui n'avoit guéres que son cheval, le perdit, & croyoit tout perdre; cela même fit sa fortune. Tel autre riche en troupeaux, s'en promettoit un gros gain; ils furent cause de sa ruine.

Vous êtes dans un état qui vous paroît insupportable; vous n'y trouvez que peine & que douleur. Vous aspirez à cet autre, & vous vous y promettez de la satisfaction, de la joie, & du plaisir. Peut-être en sentirez-vous un peu dans ce changement, s'il se fait. Mais le changement étant fait, le plaisir cesse, & ce nouvel état ne vous donnant point ce que vous vous en étiez promis, vous y retrouvez vos premiers chagrins, & peut-être de plus sensibles. Aussi-tôt le désir vous prend de tenter un changement tout nouveau, dont vous vous flattez d'être plus content. C'est en vérité l'entendre mal (b).

Mais puisque je vous vois si peu capable de pénétrer dans les grands principes, écoutez du moins, pour en profiter, cet Apologue vulgaire. Je suis monté sur un méchant âne, & je vois devant moi quelqu'un qui est monté sur un bon cheval; je me plains, & je m'afflige. Je tourne la tête, je vois derrière moi grand nombre

de gens à pied chargez de lourds fardeaux: mes plaintes cessent, & je me console.

Le Tyran *Tcheou* plonge jour & nuit dans les plaisirs, oublia dans l'espace d'une semaine, où il en étoit du Calendrier. Questionnant sur cela un de ses gens, ni lui ni aucun autre ne putent le lui dire. Il ordonna qu'on consultât *Ki tse* (c) celui-ci ayant eu avis de l'ordre donné, dit à son confident ce qui suit: le désordre étant si grand, qu'on ne sçait pas même à quel jour on vit, l'Empire est perdu, il n'y a plus de remède; & ce seroit me perdre moi-même, que de paroître sçavoir ce que tout l'Empire ignore. Quand on viendra me consulter, répondez que je suis ivre.

La dent de l'Elephant, qui est l'yvoire, est justement ce qui fait qu'on chasse & tue cet animal. La perle est cause qu'on ouvre les Nacres, & que les huîtres périssent. On tend des filets à l'oiseau *Tsou*. c'est à cause de la beauté de ses ailes. Le talent qu'a le perroquet de pouvoir parler, est ce qui l'enchaîne & le met en cage. Si on recherche les tortues, c'est principalement pour leurs écailles. On laisse en repos l'animal *Cbé*, (d) s'il ne donnoit pas le musc. Il n'est pas jusqu'aux ouvrages de l'art, qui se détruisent assez souvent par ce qu'ils ont de meilleur. Ainsi le son use une cloche. Ainsi se consume un flambeau, en repandant sa lumière. Hélas! que souvent la même chose arrive aux hommes! quiconque est sage, doit y penser, & prendre garde que ses talens ne soient cause de la perte.

Il est des navigateurs téméraires, qui voyant le vent favorable, sans faire attention ni à sa violence, ni au changement qui peut venir, mettent toutes les voiles. Si tout-à-coup le vent change, le vaisseau a plutôt péri, qu'ils n'ont pu viret de bord, ou carguer les

(a) C'est le moindre degré de Littérature & de Noblesse.

(b) Allusion à deux traits d'Histoire.

(c) C'est le nom d'un Prince du Sang, dont le *Chu king* loue la sagesse & la vertu.

(d) Le Musc animal.

voiles. Apprenez de-là, gens du siècle, à ne vous pas engager tellement dans aucune affaire, quelque avantageuse qu'elle paroisse, que vous ne laissiez, pour ainsi dire, assez de terrain autour de vous, pour pouvoir, en cas d'accident, reculer, ou tourner à l'aise.

Cet homme riche & puissant est-il bien malade ? Occupé de sa maladie, il est assez froid sur tout le reste. Comme il sent qu'il est incapable de jouir des grands biens qu'il a, il en fait actuellement moins de cas que de la santé qui lui manque. Que ne réfrénez-vous donc, grands & riches, votre ambition & votre cupidité ; en vous rappelant sans cesse, lorsque vous êtes en santé, les pensées que vous auriez si vous étiez bien malades.

Plus un homme fait défforts, pour que son sentiment l'emporte dans un Conseil, plus je me défie de ses lumières : les gens d'une sagesse profonde n'ont point cet empressement. Un tel aime la dispute ; c'est tout au plus un demi-sçavant : un homme véritablement docte, dispute & parle ordinairement fort peu. Entendez-vous cet autre parler au tiers & au quart ? Ce ne sont que flatteries : je conclus presque à coup sûr, que c'est l'intérêt qui le fait parler. Un homme désintéressé est plus simple dans ses discours, lors-même qu'il croit devoir donner des loüanges. Enfin voyez-vous cet autre avec quel soin il affecte en toutes choses ce qu'il y a de moins usité. Comptez que c'est un petit génie. Tout homme sage & habile hait la singularité.

Instructions Morales.

OUANG SIEOU TCHI après avoir été une année en charge, demanda la permission de se retirer. Vous vous portez bien, lui dit quelqu'un, & il n'y a qu'un an que vous êtes ici. D'ailleurs ce pays & cet emploi est assez bon ; vos prédécesseurs s'en sont bien trouvés. Pourquoi donc vous tant presser à le

quitter ? Je me presserois moins, répondit-il, si le pays & l'emploi étoient moins bons. Du train que je vois les choses aller, si j'étois ici du tems, il me viendrait de grandes richesses : rien n'est plus capable d'aveugler l'homme ; & c'est pour cela qu'assez souvent les grands biens sont suivis de grands malheurs. Le peu de terres que m'ont laissé mes Ancêtres, me suffit ; je m'y retire. Il se retira en effet ; & chacun disoit : voilà le premier homme que j'aye vû appréhender de devenir riche.

Un pere & un fils s'accusant l'un l'autre à *Ouang yang ming*. Celui-ci ne leur dit que quelques paroles, & aussi-tôt le pere & le fils fondirent en larmes, & se reconcilient. *Tchai ming tchi*, qui vit cela d'un peu loin, accourant à *Ouang yang ming* : Maître, lui dit-il, peut-on sçavoir le peu de paroles que vous avez dites à ces gens-là, & dont ils ont été si promptement & si vivement touchés ? Je leur aidit, répondit *Ouang yang ming*, que *Chun* étoit un très-méchant fils, & *Kou seou* un très-bon pere. *Tchai ming tchi* paroissant surpris de cette contre-vérité, vous avez tort, lui dit *Ouang yang ming*, de ne pas comprendre ce que ces deux hommes ont compris. Ma pensée étoit de leur faire entendre que *Chun* avoit été le modele d'un bon fils, parce qu'il ne croyoit jamais satisfaire assez à ce qu'il devoit à son pere ; & qu'au contraire *Kou seou* se persuadant fausement qu'il étoit plein de douceur pour son fils *Chun*, étoit devenu à son égard un pere cruel & barbare. Ce pere & ce fils, qui étoient venus se plaindre à moi l'un de l'autre, comprenant très-bien ma pensée, sont aussi-tôt rentrez en eux-mêmes : chacun d'eux a senti qu'il avoit tort ; l'un d'imiter *Kou seou* ; l'autre, de n'imiter pas *Chun*.

Réflexions.

UN E haute fortune sans reproche, & une réputation à toute épreuve, sont choses

choses rares, & dont le *Tsao* *voë tche.* (a) est comme avare. S'il vous en favorise, il ne faut pas en être prodigue. Eclaircissez donc à la bonne heure les faux soupçons & les médisances qu'on pourra semer pour vous nuire. Mais que la peine de les dissiper ne vous les fasse pas craindre : & quand vous apprenez qu'il s'en répand, ayez-en plutôt de la joie que de la tristesse.

Un jour on demandoit en compagnie, pourquoi & comment un tel en si peu de tems étoit devenu si riche ? C'est, dit quelqu'un, que le *Chang ti* (b) en usa à son égard comme avec un Créancier trop importun. Il lui rend intérêts & capital. Mais presser de la sorte ce n'est pas l'entendre : car le capital remboursé, les intérêts cessent. On dit que ce fut *Ming hing tse* qui répondit de la sorte ; & certes la parabole est digne de lui.

Mauvaise maniere de fléchir un Prince irrité.

Vous voulez fléchir un homme, & sur-tout un Prince offensé. Commencez, si vous m'en croyez, par faire une espèce de diversion. Prenez cet homme offensé par quelque endroit qui le flatte : le plaisir qu'il y prendra, le détournant de ce qui l'irrite, diminuera sa colere. Vous pouvez par cette voie tout vous promettre : mais si vous entreprenez de lui justifier directement celui qu'il tient pour coupable, ou l'action qui l'a choqué ; c'est, comme dit le Proverbe, jeter de l'huile sur le feu, c'est l'irriter encore davantage.

Sous la Dynastie *Han*, un grand Officier de guerre nommé *Tienfuen*, fut accusé d'une faute à l'égard de l'Empereur régnant. Le Prince le condamna lui & toute sa famille à arroser des Jardins le reste de leur vie. *Pao yn* Grand de l'Empire, & for en crédit, dressa en faveur de *Tienfuen* une assez longue Supplique,

& la présenta à l'Empereur qui étoit alors *Vou ti*. Le mérite & les services de *Tienfuen* y étoient mis en un beau jour, & après quoi l'on y diminueoit sa faute, en disant que des envieux l'avoient fort envenimée. Malgré le crédit du Suppliant, la Supplique n'eut point d'effet.

Kai ko an yao, un des plus puissans hommes de son tems, parla mal de l'Empereur, & en fit des plaintes. *Suen ti* l'ayant appris, s'en offensa, & témoigna le vouloir perdre. Aussi-tôt *Tching tchang* prend le pinceau, & dresse une Remontrance : Prince, disoit-il entre autres choses, *Koang yao* est un homme dont le mérite & la puissance peuvent embarrasser Votre Majesté, si le chagrin étoit capable de lui en faire venir l'envie. S'il ne prend pas ce mauvais parti, & que V. M. refuse de lui rendre sa bienveillance ; je le connois ; il a trop de cœur, pour survivre à sa disgrâce. Il est de votre intérêt & de votre honneur d'user de quelque indulgence à son égard. Que n'a-t'il un autre *Kin su* (c) ou un autre *Kin tchang* qui parle pour lui ! Cette Remontrance, au lieu d'appaîser *Suen ti*, ne fit qu'augmenter sa colere. *Koang yao* qui en eut avis, se coupa la gorge.

Sou tong po étant en prison pour quelque faute, *Tchang ngan tao* qui l'aimoit & l'estimoit fort, fit un écrit pour sa défense. Mais comme il étoit éloigné, il l'envoya à son fils *Tchang chu*, le chargeant de le faire passer à Sa Majesté. Cet écrit ne contenoit guères autre chose, qu'un bel éloge de *Sou tong po*, qu'on y donnoit pour le plus grand homme de l'Empire, & le plus habile en tout genre. *Tchang chu* ayant reçu & lu cet écrit, fut embarrassé, & prit enfin le parti de le supprimer. *Sou tong po* peu après sortit d'affaire, & cet écrit lui fut montré. Il frémit en le lisant, & en devint tout pâle : puis revenant de ce trouble : j'étois perdu, s'écria-t'il, si l'écrit de *Tchang ngan tao*

(a) *Tsao* signifie produire, faire, créer. *Voë* veut dire être, chose, substance.

(b) *Chang* signifie Suprême. *Ti* Empereur.

Tome III.

(c) Ces deux hommes avoient autrefois fléchi un Prince en faveur de gens coupables.

avoit passé : son fils m'a sauvé en le sup-primant.

Quand donc vous intercedez pour quelqu'un, n'imites pas ces exemples. Voyons-en de gens qui aient mieux réussi, pour s'y être pris d'une autre manière.

Moyen de fléchir la colere d'un Prince.

L'EMPEREUR *Mou tsong* sortant un jour, un Officier nommé *Tchoui fa* s'emporta, je ne sçai pourquoi, jusqu'à frapper un des Gardes qui accompagnoient Sa Majesté. Il fut aussi-tôt saisi & mis en prison. *Lipai, Tchang tchong, Fang lun*, tous Grands de l'Empire, & aimez du Prince, s'employèrent pour faire élargir *Tchoui fa*. Chacun d'eux dressa pour cela une longue Requête. L'Empereur les ayant lûs, n'y eut point d'égard. Le mauvais succès des autres n'empêcha pas *Li pong ki* de faire aussi une tentative en faveur du même coupable, & voici comme il s'y prit.

Dans une Audience qu'il eut du Prince, après avoir fait son rapport des affaires dont il s'agissoit : Prince, dit-il, si j'osois, je vous dirois un mot d'une autre affaire. L'Empereur le trouvant bon : *Tchoui fa*, continua-t-il, est en prison il y a du tems : il le mérite, & au-delà, pour l'insolence qu'il a eue de vous manquer de respect. Mais il a une bonne mère âgée de quatre-vingts ans. La faute & la prison du fils, ont tellement affligé la mere, qu'elle en est tombée malade. Depuis que V. M. est sur le Trône, Elle a fréquemment recommandé le soin des parens : Elle fait de la piété filiale le grand ressort de son Gouvernement. Ainsi, vous feriez, ce me semble, une action bien digne de vous, si, en faveur de la mere, vous vouliez bien pardonner au fils.

Le Prince écouta *Li pong ki* sans l'interrompre : puis lui adressant la parole ; jusqu'ici bien des gens, dit-il, ont intercedé pour *Tchoui fa*, & j'ai reçu sur cela

diverses Requêtes. Mais dans toutes on exagéroit fort le malheur de *Tchoui fa*, sans dire un mot de sa faute. Il sembloit, à entendre ces inintercesseurs, qu'il fût plus malheureux que coupable : aussi n'ont-ils rien gagné sur moi. Vous en usiez vous tout autrement : vous commencez par avouer que sa faute est grande ; c'est quelque chose. D'ailleurs je suis sensible à l'affliction de la mere, qui est si âgée : personne avant vous ne m'en a parlé. Allez ; je pardonne à *Tchoui fa*.

Autre Exemple.

L'EMPEREUR *Ouen heou* conquit le pays nommé *Tchong chan* : au lieu d'en gratifier un frere qu'il avoit, il en gratifia un de ses fils. Chacun le désapprouva intérieurement. *Yo hoang* fut moins réservé que les autres : il lui échappa sur le champ de dire que l'Empereur manquoit de la vertu *Gin** L'Empereur en fut vivement choqué, & défendit à *Yo hoang* de paroître à la Cour. Mais un ami de *Yo hoang* prenant adroitement la parole : Prince, dit-il, *Yo hoang* a tort. Mais souffrez que je vous prie de remarquer que rien ne détruit plus ce qu'il a dit, que la liberté qu'il a prise de le dire. Quand le Prince manque de bonté (*Gin*) on ne voit pas dans un Courtisan tant de franchise. Ainsi la faute de *Yo hoang*, telle qu'elle est, vous fait honneur. Ce tour plut à *Ouen heou*, & il fut permis à *Yo hoang* de demeurer à la Cour.

Hélas ! s'écrie sur tout cela l'Historien Chinois, *Ou tçen* avoir bien raison de dire, qu'un bon moyen d'appaîser un homme en colere, c'est d'entrer un peu dans ses sentimens ; & que s'y opposer directement, c'est l'irriter. Les faits que je viens de rapporter, en sont autant de preuves.

Fermeté dans un Ambassadeur.

YEN YNG étant encore assez jeune, & d'ailleurs d'une taille fort petite,

* *Gin*,
bonté,
charité,
&c.

fut envoyé par son Prince le Roi de *Tsi*, Ambassadeur à la Cour de *Tsou*. Quand il fut question d'avoir audience, on le voulut faire entrer par une petite porte. *Yen yng* s'arrêtant tout court : moi, dit-il, passer par-là ? Si j'étois Ambassadeur dans un Royaume de chiens, encore passe : mais étant Ambassadeur à la Cour de *Tsou*, je ne puis pas m'y rendre, & l'on ne devoit pas me le proposer. Ayant tenu ferme, on lui ouvrit la grande porte. Mais le Roi de *Tsou* en fut piqué, & lui voulut faire sentir son indignation. Quoi, Seigneur, lui demanda-t-il, le Royaume de *Tsi* n'a-t-il pas un seul homme qu'on ait pu choisir pour Ambassadeur ? *Yen yng* choqué de cet accueil, & d'un discours si méprisant, y fit une réponse à peu près semblable. *Tsi* ne manque pas de sages, repartit-il ; mais c'est aux sages Rois qu'on les envoie. Pour moi, je sçai mieux que personne, que je n'ai ni mérite, ni vertu ; mais c'est justement pour cela qu'on m'a député vers vous.

Le Roi se souvint alors qu'un homme originaire de *Tsi* établi à *Tsou*, étoit en prison pour avoir volé ; voulant faire affront à l'Ambassadeur, & cherchant à le démonter, il fait amener cet homme tout enchaîné, & fait lire tout haut son procès : puis regardant *Yen yng* de côté : les gens de *Tsi*, lui dit-il d'un ton moqueur, ne sont-ils pas de maîtres voleurs ?

L'arbre *Kiu*, reprit *Yen yng* sans se perdre, croît ordinairement au Midi du Fleuve *Kiang*. Tandis qu'il y est, il ne change point de nature, il conserve sa beauté : si on le transporte au Nord, aussi-tôt il dégénère ; & cela si notablement, que c'est tout un autre arbre, auquel on donne aussi un autre nom. Il se nomme *Tchi*, vous le sçavez ; & vous n'ignorez pas aussi que si ces deux arbres ont encore quelque ressemblance par les feuilles, leurs fruits sont d'un goût tout différent. D'où vient cette différence ? C'est sans doute du terroir. L'ap-

plication est facile à faire.

Le Roi trouvant tant de fermeté dans *Yen yng*, & tant de vivacité dans ses réponses, conçut pour lui de l'estime, & lui dit en riant : je suis vaincu ; & depuis il le traita fort bien.

TSIEN YUEN étant devenu Magistrat de *Sin ting*, trouva que le feu prenoit souvent dans la Ville & aux environs ; ce qui caufoit beaucoup de dommage, & une frayeur continuelle aux habitans. Il s'informa doucement d'où cela pouvoit venir. Tout ce qu'il put découvrir, fut que certain homme du lieu passoit pour avoir le secret de préserver du feu ceux qu'il vouloit, & que bien des gens avoient recours à lui pour ce bon office. *Tsien* s'étant assuré du fait : point de feu plus dangereux, dit-il, qu'un homme qui fait profession de commander au feu à sa fantaisie. Il fit aussi-tôt prendre ce Charlatan : il se trouva coupable de plus d'un crime. La tête lui fut coupée. Depuis ce tems-là les incendies furent aussi rares à *Sin ting*, que par tout ailleurs.

Sur le désintéressement

CHI TSO & son cadet *Chi yeou* ayant à partager le bien de leur pere, se broüillèrent si fort ensemble, qu'en vain leurs parens s'employèrent pour faire un partage au gré des deux freres : il y avoit dans leur voisinage un honnête homme nommé *Nien fong*, estimé par bien des endroits ; mais sur-tout connu pour bon fils & pour bon ami. Un jour *Chi yeou* le rencontrant, lui dit le différend qu'il avoit avec son frere, & lui exposa ses raisons. *Nien fong*, sans le laisser achever, commença à gémir & à se lamenter, de voir deux freres en procès. Puis adressant la parole à *Chi yeou* : j'avois un aîné, lui dit-il, bien plus déraisonnable encore, & bien plus inflexible que le vôtre. Mon pere étant mort, il s'appropriä presque tout son bien : je le laissai faire, & pris patience : bien loin de m'en re-

pentir, je m'en suis très-bien trouvé. Je vous conseille, ajouta-t-il les larmes aux yeux, & même je vous conjure d'en faire autant; ne disputez point avec un frere.

Ce discours toucha *Chi yeou*: résolu d'imiter *Nien fong*: venez avec moi, lui dit-il, allons de ce pas trouver mon frere. Ils y vont; & l'abordant avec respect & soumission, *Chi yeou* les larmes aux yeux, témoigna se repentir d'avoir rendu tête à son frere, lui en demanda pardon, & déclara qu'il lui cédoit tout ce qu'il voudroit. L'aîné *Chi tso* fut si attendri de ce spectacle, qu'il ne put aussi retenir ses larmes. Toute la dispute fut alors à qui céderoit davantage. Ces deux freres eurent route leur vie une amitié singuliere, & une vive reconnoissance pour *Nien fong*. Il y a encore aujourd'hui beaucoup d'union entre leurs familles, qui sont nombreuses & considérables.

Industrie d'un Mandarin contre les vexations d'un Envoyé de la Cour.

LE Magistrat de *Tan tou*, nommé *Yang tsin*, eut avis qu'il devoit bientôt passer un Envoyé de la Cour. Il apprit en même-tems, que sur la route cet Envoyé avoit fait mille vexations, jusqu'à faire lier & retenir sur sa Barque divers Magistrats pour les rançonner. Afin d'éviter une semblable avanie, il s'avisa d'un stratagème. Il choisit deux de ses gens qui étoient fort bons plongeurs. Il les fit habiller en vieillards, & les instruisit à en faire la contenance. Il les fait embarquer en cet équipage, & les envoie les premiers au devant de l'Envoyé. Celui-ci, d'aussi loin qu'il apperçut leur petite Barque: canailles, leur cria-t-il d'un ton menaçant à son ordinaire, qui vous a rendus si hardis que de venir seuls à ma rencontre? Où est votre Maître? Vite, qu'on me gartre ces deux coquins. A ces mots, ces deux hommes bien instruits, se jetterent

dans l'eau & disparurent. *Yang*, quelque tems après vint en personne recevoir l'Envoyé suivant la coutume. Pardon, Monsieur, lui dit-il, si j'ai peut-être un peu tardé: on m'a arrêté en chemin pour une affaire. Il s'agissoit d'un proces verbal, où le Peuple énoncé que deux hommes ont pris l'épouvante de vos menaces, se sont jettés à l'eau, & se sont noyés. Vous savez mieux que moi quelle est la sévérité du Prince qui regne, quand il s'agit de la vie des hommes: & vous n'ignorez pas non plus ce que c'est pour nous d'avoir à apaiser un Peuple irrité. L'Envoyé fut intimidé. Il n'exigea rien de *Yang*: il le traita même honnêtement; & de peur de quelque autre accident semblable à celui qu'il croyoit réel, il fut plus sage & plus retenu dans la suite.

Stratagème de guerre heureux.

OUEN PING étant Gouverneur de *Kiang hia*, de grandes & de longues pluies firent écrouler en plusieurs endroits les murs de la Ville, & pourrirent plusieurs barrières. La nouvelle vint en même-tems que *Sun kuen* fameux bandit étoit fort proche avec une armée. *Ouen* sentant fort bien l'impossibilité de se fortifier en si peu de tems, ne se donna aucun mouvement. Il s'enferma dans sa chambre, & il eut soin de faire répandre à l'arrivée de *Sun kuen*, que depuis tant de jours le Gouverneur n'avoit point paru dans la Ville, ni admis personne en sa présence. Une conduite si peu ordinaire donna des soupçons à *Sun kuen*. S'en ouvrant à ceux de sa suite, *Ouen ping*, leur dit-il, passe pour un homme brave, vigilant, attaché au Prince. C'est pour cela même qu'on l'a fait Gouverneur de cette Ville. Cependant nous voici arrivez, & il n'a fait aucun mouvement; les murailles mêmes ont plusieurs brèches; cela n'est pas naturel. Ou il y a là-dessous quelque piège qu'on nous tend, ou bien *Ouen ping* est assuré qu'une

qu'une armée vient à son secours. Sur cela *Sun kuen* se retira, & marcha d'un autre côté.

Prudence éclairée d'un Mandarin.

CERTAIN Doüanier de *Ho yun* bien, s'enrichissoit hardiment aux dépens de l'Empereur & du Public. Tout le monde le sçavoit ; mais on n'osoit le déferer. Car c'étoit un homme robuste & de taille avantageuse ; & il avoit eu soin de se faire passer pour terrible, disant lui-même assez souvent, qu'il lui coûteroit peu de tuer un homme. Il n'y avoit pas jusqu'aux Magistrats qui ne craignissent de l'irriter. *Tchin ming tao* qui s'est rendu depuis si célèbre, fut fait Magistrat de ce lieu-là. Aussi-tôt le Doüanier en fut allarmé. Faisant cependant bonne contenance, il alla voir *Tchin* ; & prévoyant les accusations qu'on feroit de lui, Seigneur, lui dit-il, il y a ici quelques gens qui osent dire que je vole l'Empereur : vous pouvez, si vous voulez, revoir mes comptes : mais ce que je vous demande avec instance, c'est de rechercher & de punir ceux qui répandent ces faux bruits. Je ne fais pas cette recherche, parce que si j'en découvrois quelqu'un, il lui en pourroit coûter la vie ; car je vous avouerai franchement que je suis un peu violent de mon naturel, & que dans un premier transport il me coûteroit peu de tuer un homme. Est-il possible, reprit *Tchin*, sans s'émouvoir & en soupirant ; Est-il possible qu'il y ait des gens si soupçonneux & si médisans ? Quoi ! vous qui recevez les appointemens de l'Empereur, vous seriez capable de le voler ? Quelle apparence ! D'ailleurs s'il en étoit quelque chose, tout occupé du soin d'éviter la mort que vous sçauriez mériter vous-même, vous ne parleriez pas comme vous faites, de vengeance & de massacre. Le Doüanier conçut fort bien à quel homme il avoit affaire. Il se pres-

sa de remplacer ce qu'il avoit pris des deniers publics, & fut sur ses gardes dans la fuite. Quand il quitta son Emploi, ses comptes se trouverent nets.

Avantage d'une correction paternelle.

HOÜ NGAN KOUÉ dans sa jeunesse étoit fier, orgueilleux, léger, enfin si difficile à gouverner, que son pere sur obligé de l'enfermer dans une chambre. Il s'y trouva quelques centaines de buches. Ce jeune homme n'ayant pas autre chose sur quoi décharger son feu, fit en peu de tems de toutes ces buches autant de figures d'homme. Son pere l'ayant sçu, fit porter dans la même chambre une Bibliothèque entiere : on dit qu'il y avoit bien dix mille Volumes. *Hou ngan koué* les parcourut tous ; & il a été depuis un des habiles hommes de son siècle.

Flatterie punie.

HONG VOU (*), dans le commencement de son regne, haïssoit les longs Mémoires. Il en trouva un jour quelques-uns de plus de dix mille lettres. Il fut choqué de cette longueur, & témoigna vouloir punir ceux qui en étoient les auteurs. Il ne manqua pas de gens parmi les Ministres, qui entrant dans les sentimens, l'y confirmèrent, en lui disant : ce Memorial en effet est peu respectueux. Cet autre est rempli de médisances, Votre Majesté a raison d'en vouloir punir les auteurs. *Song lien* entra un moment après. L'Empereur lui témoignant aussi son chagrin contre ces longs Mémoires : Prince, dit-il, ceux qui vous ont présenté ces Mémoires, l'ont fait pour s'acquitter des obligations de leurs Charges : & je suis persuadé qu'il n'y en a point, qui n'ait eu en vûe de vous être utile. Ensuite parcourant ceux qu'on avoit le plus blâ-

(*) C'est le Fondateur de la Dynastie Ming. Il avoit été valet de Bonze.

mé, il en marqua les plus importants articles. Alors l'Empereur trouvant qu'en effet *Song lien* avoit raison ; il fit rappeler ces Ministres flatteurs, qui venoient de le quitter : & les reprenant sévèrement, comment, leur dir-il, lâches Ministres ; quand vous me voyez en colere, au lieu de m'appaîser avec prudence, ou de me remonter avec courage, vous jetez de l'huile sur le feu, & vous contribuez à m'irriter. Si *Song lien* en avoit usé comme vous, j'allois me faire un grand tort, en punissant mal-à-propos des gens zélés pour mon service, & pour le bien de l'Etat.

Exemple d'un fils docile aux avis de son pere.

SEOU PAO avoit un pere qui lui recommandoit sans cesse d'avoir le vin en horreur. Il lui arriva après la mort de son pere, de s'enyvrer quelquefois par compagnie : mais aussi-tôt rentrant en lui-même, malheureux que je suis, se disoit-il, je suis obligé comme Magistrat de retenir les autres dans le devoir : comment puis-je espérer d'en venir à bout, oubliant, comme je fais, les instructions de feu mon pere ? Après s'être fait ce reproche, il s'en alloit au tombeau de ses ancêtres, & se punissoit de trente coups qu'il se donnoit.

Réflexions.

CET homme, en repassant sur-tout le passé, se rend à soi-même ce témoignage qu'il n'y a rien à redire. Qu'il est à plaindre ! jamais il n'avancera dans la vertu ; il mourra avec ses défauts.

Voyez-vous ce papillon qui revient sans cesse à la chandelle, jusqu'à ce qu'enfin il s'y brûle. Voluptueux, voilà votre image.

Conservé sans cesse le souvenir de ses erreurs, & le repentir de ses fautes, c'est un excellent moyen d'avancer dans la vertu.

Ami solide.

LIU TAI étant en crédit, reconnu du mérite en *Siu yuen*, & sur-tout beaucoup de franchise & de droiture. Il le produisit, & le poussa de maniere qu'il parvint au rang de *Yu ssé*. S'il arrivoit à *Liu tai* de faire quelque faute, *Siu yuen* l'en reprenoit sans déguisement : & s'il se trouvoit avec quelques autres qui fussent instruits des fautes de *Liu tai*, & qui en parlaient ; *Siu yuen* le blâmoit tout le premier, quand en effet il avoit tort. Quelqu'un le redit à *Liu tai*, croyant par-là les brouiller ensemble. Il n'y a rien en cela qui me surprenne, ni qui m'offense, dit *Liu tai* : je connois *Siu yuen* il y a long tems, & c'est par cet endroit qu'il me plaît le plus.

Quelque tems après *Siu yuen* mourut ; *Liu tai* en parut inconsolable. Hélas ! disoit il en le regrettant, que ce cher ami m'étoit utile ! Maintenant que je l'ai perdu, qui m'avertira de mes défauts ?

Droiture reconnue & récompensée.

Au commencement du regne de *Hien tsong*, un Grand du Royaume puissamment riche, entreprit de se faire des créatures. Il voulut sur-tout gagner les Officiers qui étoient en place à la Cour, & qui approchoient le plus du Prince : il distribua pour cela de très-grosses sommes ; & il n'y eut guères que *Song king*, dont le désintéressement étoit connu, qui n'eût point de part à ses largesses. La chose s'étant éventée, l'Empereur parut vouloir punir tous ceux qui avoient touché quelque présent. *Song king* se fit leur intercesseur, & obtint du Prince qu'il leur fit grâce. Vous êtes un brave homme, lui dit obligeamment l'Empereur : votre vertu est digne des anciens tems : vous êtes le seul que les largesses d'un tel n'ont pû tenter. *Song king* refusant modeste-

tement cet éloge : pardon , grand Prince , répondit-il , vos louanges tombent à faux ; un tel ne m'a rien offert ; ainsi je n'ai point eue le mérite de refuser. Ce trait de droiture & de modestie plut infiniment à l'Empereur , & lui donna pour *Song king* encore plus d'estime qu'il n'en avoit.

Sage Conseil donné à un Empereur.

LE Gouvernement de l'Empereur *Suen ti* , étant tyrannique en certains points , *Lo king* , qui étoit en place , lui donna sans ménagement des avis en pleine Audience. L'Empereur en fut si choqué , qu'il étoit comme résolu de lui faire couper la tête. *Yuen nien* que le Prince aimoit , & qui souhaitoit fort sauver *Lo king* , demanda une Audience secrète. L'ayant obtenuë , Prince , lui dit-il , le bruit court que Votre Majesté veut faire couper la tête à *Lo king*. Si la mort étoit pour lui une peine , je n'oserois m'y opposer. Mais je prie Votre Majesté de faire attention , que *Lo king* en faisant ce qu'il a fait , a compté qu'il lui en coûteroit la vie. Il s'est proposé de devenir ainsi fameux dans les siècles à venir. Par conséquent le faire mourir , c'est justement donner dans ses vûes. Pensez-y , je vous en conjure. Pour moi , si j'en étois crû , on le puniroit par l'exil. Il seroit ainsi frustré de ses espérances ; & cette conduite auroit un air de modération , qui vous feroit encore honneur. L'Empereur suivit ce conseil. Ainsi *Lo king* évita la mort.

Beau caractère.

KIN KOU entr'autres bonnes qualitez , avoit celle d'excuser toujours , autant qu'il pouvoit , les défauts d'autrui. S'il voyoit quelqu'un faire une faute ; cet homme est excusable , disoit-il à ses amis ; car si nous autres qui faisons une profession particulière de vertu , à qui toutes sortes de moyens en facilitent la pratique , qui nous y exhortons sans cesse les uns les autres ; si , dis-je , nous autres ,

nous ne sommes pas exemts de fautes : qu'y a-t'il de surprenant que cet homme en fasse , lui à qui peut-être tout cela manque ?

Que la vertu se fait respecter des plus méchans.

KOTSONG HIEN commandant les Troupes à *Tsong vou isé* , sçut qu'un homme riche de *Huicheou* avoit débâtelles pierres. Voulant les avoir , & ne voyant pas comment s'y prendre , il choisit deux des plus déterminez d'entre les Soldats , & les chargea d'entrer pendant la nuit chez cet homme , de le tuer lui & sa femme , & d'enlever les pierres. La nuit venuë , ces Soldats trouverent moyen de se cacher dans l'enclos , avant que la barrière en fût fermée : & lorsque cet homme & sa femme furent retirez dans leur appartement intérieur , les Soldats regardant par une fenestre , virent que l'un & l'autre se traittoient avec autant de bienveillance & de respect , que s'ils avoient reçu quelque hôte de conséquence. Ils furent si surpris & si charmés de cette conduite , que se retirant un peu pour délibérer : croyez-moi , dit l'un d'eux , ne touchons point à ces deux personnes ; ce sont des gens pleins de vertu : si nous venions à les tuer , nous ne pourrions manquer tôt ou tard d'en porter la peine. Vous avez raison , dit l'autre ; mais *Ko* veut les pierres. Avertissons-les d'ici , reprit l'autre , qu'ils lui fassent présent au plutôt de leurs pierres. Ils concevront de quoi il s'agit ; ils le feront , il sera content. Ils contrefont donc leur voix , & donnent cet avis en peu de mots : puis sautant les murailles , ils se retirerent.

Piété filiale.

UN nommé *Fang kuang* étant en prison , pour avoir tué , à ce qu'on assûroit ; le meurtrier de son pere ; sa mere qui étoit fort vicille , vint à mourir. *Fang*

kyang parut si touché de cette mort, & sur-tout sentir si vivement l'impossibilité où il étoit de lui rendre les derniers devoirs, que *Tchong* alors Magistrat le laissa sortir sur sa parole, pour aller enterrer sa mere. Tous les gens du Tribunal lui représenterent que c'étoit une chose inouïe, & qu'il étoit dangereux d'en user de la sorte. *Tchong* les laissa dire, & se chargea volontiers de ce qui en arriveroit. *Fang kyang* n'eût pas plutôt inhumé sa mere, qu'il vint se remettre en prison. Son affaire ayant été examinée, on ne trouva pas suffisamment de quoi le condamner à mort.

Superstition ridicule.

UN tel a perdu son pere : à quoi il devoit penser, c'est à l'inhumer au tems réglé par les Rits : c'est cependant le moindre de ses soins. A quoi il pense le plus, c'est à trouver pour la sépulture un terrain, une année, un mois, un jour, qu'on lui dise porter bonheur. Il fonde sur cela l'espérance de conserver sa santé, de devenir riche, & d'avoir une nombreuse postérité. Quel abus ! On en use encore à peu près ainsi dans diverses circonstances. Par exemple, s'il s'agit de bâtir, d'acquérir, ou d'habiter une maison ; les uns consultent vainement les Astres, ou bien les *Koua* de *Fo hi* ; d'autres, la Tortue, ou l'herbe *Chi* ; d'autres, une vaine combinaison de vingt-deux caractères, qui servent à distinguer les années d'un Cycle sexagénnaire. Ignorent-ils, les aveugles qu'ils sont, que l'avenir est incertain, & qu'il n'y a point de règle sûre, pour juger s'il sera heureux ou non.

Dans le choix que fait un fils d'un terrain pour la sépulture de son pere, voici ce qu'il peut & doit observer. Que ce terrain ne soit pas en danger de devenir chemin dans la suite ; qu'il n'y ait point d'apparence qu'on y bâtisse jamais de Ville, ou qu'on y creuse un Canal pour l'écoulement des eaux ; qu'il ne soit point trop à la bienséance d'une famille puis-

sante, qui puisse être tentée de l'usurper ; qu'il soit tel enfin, que jamais les bœufs ne le puissent labourer. Si de plus on recherche vainement quel terrain peut porter bonheur, quel jour est heureux ou malheureux ; c'est cacher sous les dehors trompeurs d'un respect mal entendu, des vûes de propre intérêt ; ce n'est rien moins qu'être bon fils.

Folie de certains usages superstitieux.

IL se trouve des gens qui sont sottement entêtés de ce qu'un Charlatan appelle une situation heureuse, & qui dans l'espérance de la trouver, diffèrent très-long-tems d'inhumer leur pere. Ils usent quelquefois de violence pour usurper le terrain d'autrui, & vont jusqu'à déterrer les morts d'une autre famille. D'autres un peu moins hardis, mais également injustes, usent de mille artifices, pour s'approprier un terrain qu'ils n'osent usurper de force. Delà que d'inimitiez, que de chicanes ! Que de procès qui durent souvent jusqu'à la mort des Parties, ou du moins jusqu'à ce qu'elles soient ruinées ! Tel a perdu tout son bien pour le prétendu bonheur d'un terrain qu'il n'a pu avoir jusqu'ici, & qu'il pourra encore moins avoir dans la suite. Qu'espéroit-il de ce terrain, s'il l'avoit eû ? Une prospérité imaginaire, qui eût du moins tardé à venir, si jamais elle fut venue : & cette folle espérance l'a réduit à une misère très-réelle. Peut-on pousser plus loin l'ignorance & l'aveuglement ?

Yang tchin tchai étoit un homme fort éloigné de cette erreur, qui attribue du bonheur ou du malheur à telle ou à telle situation de lieu. Voici ce qu'il avoit coutume de dire sur cette matiere : *Kuo pou* passa de son tems pour un homme des plus habiles dans ce vain art du choix des terrains pour la sépulture. Qui durera qu'il n'ait usé de son art, & employé toute son habileté prétendue, à choisir pour la sépulture de son pere, un terrain des plus heureux, dont il pût se promettre

promettre beaucoup de prospérité pour sa personne pendant sa vie, & une longue prospérité pour l'avenir? Cependant il est mort dans les supplices, & sa famille est déjà éteinte. Après cette expérience qu'il a faite en sa personne de la vanité de son art, on ne laisse pas de lire les Livres qu'il a laissés sur cette matière, & d'ajouter foi à ses préceptes. Sotte & ridicule erreur!

Le même *Yang tchin tchai* disoit encore : ceux qui sont aujourd'hui mériers de connoître les terrains heureux pour les sépultures, mertent en ce rang toute montagne, qui a la figure du bonnet qu'on nomme *Sie* : & ils prononcent sans hésiter, que quand un homme y est inhumé, ses descendans, à coup sûr, porteront de ces bonnets, c'est-à-dire, seront grands Officiers. Ignorent-ils, ces Charlatans, ou croient-ils que tout le monde ignore, que sous la Dynastie *Tang*, ces sortes de bonnets se portoient par les *Kiu gin* (a); & que ce fut sous la Dynastie *Song*, que les Officiers de la Cour commencèrent à en user? C'est une chose très-constante : & la cause de cet usage fut que la Cour des *Song* étoit placée dans un terrain sec & poudreux. Les Officiers de la Cour incommodez par la poussière, cherchèrent à s'en défendre par ces bonnets. Je demande donc à ces Charlatans, si celle montagne qui a eu de tout tems cette figure, portoit bonheur pour être *Kiu gin*, quand les *Kiu gin* portoient de semblables bonnets. Je ne vois pas qu'ils le disent : mais quand ils le prétendroient, je demanderois encore d'où vient que cette montagne, qui est toujours demeurée la même, procure aujourd'hui des Emplois plus élevez, qu'elle ne faisoit autrefois?

Faut-il choisir un terrain pour bâtir une Maison, ou bien pour creuser une sépulture? S'agit-il de mariage, de commerce, de voyage? On consulte aussi-tôt des

Charlatans sur le rumb de vent & le choix du jour; le tout, dans la vûe d'éviter ce qu'on appelle accidens funestes, & par le désir de réussir. Voilà comme en usent les gens du siècle, & autant qu'ils sont empressés pour cela, autant négligent-ils le bonheur primitif & principal qui dépend d'eux. Quand le cœur va bien, dit *Tsu hou*, tout va bien. L'Anriquiré n'appella jamais gens heureux, que les gens de bien.

Bonne foi récompensée.

UN jeune homme nommé *Leon*, qui avoit bien de la peine à vivre, tant il étoit pauvre, entrant un jour dans la salle d'un Bain (b) public, y trouva un sac d'argent que quelqu'un y avoit perdu. *Leon*, après s'être lavé, fit semblant d'être incommodé, & se coucha dans cette salle. Il y passa toute la nuit, attendant que celui qui avoit perdu le sac, vint en demander des nouvelles. Le lendemain de grand matin, un homme entre tout essouffé, & dit en se lamentant : il y a huit ans que je cours de rous côtes, faisant mon petit commerce : tout ce que j'ai pu gagner, se réduisoit à quarrevingt-cinq pièces d'argent : je les portois dans un sac : mes compagnons de voyage m'engagerent hier à venir ici. Après m'être lavé comme les autres, je partis de compagnie au clair de la Lune : ce n'est qu'à trois lieux d'ici que je me suis aperçû que je n'avois plus mon sac. Aussi-rôt le jeune homme *Leon* se leva : consolez-vous, dit-il à cet homme, je vous artendois ici; voilà votre sac & votre argent. Le Marchand s'en alla transporté de joie. Pour ce qui est du jeune *Leon*, il fut sifflé de bien des gens. Pourquoi ne pas profiter, lui disoit-on, d'une si heureuse rencontre, pour te mettre à ton aise à l'avenir? Malgré ma pauvreté, répondit *Leon*; je n'ai jamais fait le moind-

qui veut se laver le corps en Été. On en est quitte pour quelques deniers de cuivre.

(a) Second degré d'honneur.

(b) Ce n'est qu'une maison dont le Maître tient toujours de l'eau chaude prête, pour en donner à

dre tort à personne. Je suis convaincu en général, que celui qui s'approprie le bien d'autrui, en est puni tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre. Comment à plus forte raison aurois-je le courage de m'approprier en un moment tout ce qu'un pauvre Marchand a gagné avec tant de peine? Peu après le jeune *Leou* vint en songe un Esprit-homme, qui lui dit: Vous serez récompensé de votre équité: vous vous releverez de votre pauvreté: vous vivrez dans l'honneur, & vos descendants encore plus. Il eut un fils qui étudia, & qui fut fait *Kiu gin* assez jeune. Son pere eut la consolation de le voir en Charge, & vingt-trois de ses descendants ont tenu depuis la même route.

Malheur des possessions injustes.

DANS certaine Pièce de Poësie, qui a pour titre *le Siècle instruit*, on lit entre autres choses ce qui suit. Hélas! combien de gens aujourd'hui, sous une figure humaine, cachent un cœur plein de venin comme des serpens! Qui est celui d'entr'eux qui fasse attention que les yeux du Ciel, plus prompts que le mouvement d'une rouë, regardent de tous côtes, & qu'on ne peut leur échapper? Ce que tel vola il y a quelques mois à son voisin du côté de l'Orient, passe aujourd'hui de chez lui à un autre voisin du côté du Nord. En vain quelqu'un se flatteroit-il de pouvoir par ses artifices faire fortune aux dépens d'autrui: cette prétendue fortune n'est pas plus durable, que ces fleurs qu'on voit s'ouvrir le matin & tomber le soir. Tout bien mal acquis, dit-on encore, est entre les mains de celui qui l'acquiert, comme seroit un flocon de neige.

Charité récompensée.

DANS une année de grande stérilité, *Li kong kien*, homme à son aise, prêta aux pauvres gens de son voisinage plus de mille charges de grain. L'année sui-

♦ vanre ayant été presque aussi stérile que
♦ la précédente, on ne fut pas en état de
♦ lui rendre ce qu'il avoit prêté; il assem-
♦ bla tous ses débiteurs, & brûla publi-
♦ quement leurs obligations. La troisième
♦ année fut très-abondante; & chacun,
♦ malgré son obligation brûlée, s'empres-
♦ sa de lui apporter autant de grains qu'il
♦ en avoit emprunté; mais *Li kong kien*
♦ ne voulut rien recevoir. Une autre an-
♦ née que la stérilité fut encore plus gran-
♦ de, chaque jour il faisoit cuire une
♦ quantité de ris qu'il distribuoit aux pau-
♦ vres, & il en assistoit le plus qu'il pou-
♦ voit. Il en sauva un très-grand nombre,
♦ & il contribua, selon ses forces, à pro-
♦ curer la sépulture à ceux que la misère
♦ fit mourir. Il lui apparut une nuit en
♦ songe un homme vêtu de violet, qui
♦ lui dit: le *Chang ti* connoît vos bonnes
♦ œuvres les plus secrètes. Elles ne seront
♦ point sans récompense; & votre posté-
♦ rité s'en sentira. Il vécut jusqu'à l'âge
♦ de cent ans, & ses descendants ont été
♦ dans l'abondance & dans l'éclat.

Que le crime est puni tôt ou tard.

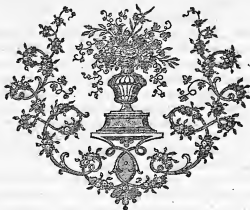
QUELQU'UN d'un endroit obscur
& caché, décoche une flèche sur un au-
tre: le moyen de la parer? Quelqu'un
emprunte l'épée d'un homme, & l'en
perce aussi-tôt qu'il est désarmé, c'est
une chose aussi facile qu'elle est crimi-
nelle. Cependant celui qui en use ainsi,
s'en applaudir comme d'un beau coup,
& se fait bon gré de cette maligne adresse
qu'il appelle habileté. Mais je lui réponds
que sa prétendue habileté ne peut parer
à celle du *Tsao voë* *. J'ai décoché une
flèche contre quelqu'un en cachette, &
dans le secret, afin qu'il ne pût l'évi-
ter. Le *Tsao voë* m'en décochera une,
qui pour être tirée en plein jour, & à la
vue de tout le monde, n'en sera pas
moins inévitable. J'ai eu l'adresse & la ma-
lice d'emprunter l'épée d'un autre pour
l'en percer sans peine & sans danger; le
Tsao voë me le revaudra, en me perçant

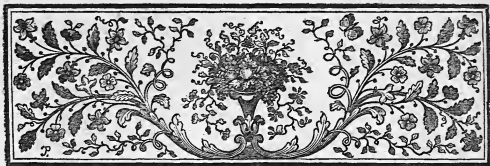
* Auteur
de tous
les Ecres,

de la sienne propre, avec encore bien plus de facilité & sans effort. C'est ainsi que la malice des méchans, qu'ils appellent industrie, & sçavoir faire, retombe à la fin sur eux.

Le *T'sao* voit punir quelquefois les méchans aussi-tôt après leur crime, & par le même endroit qu'ils ont péché. Mais cela n'arrive pas toujours. Il n'est pas rare qu'il les punisse par des peines d'un

autre genre, & qu'il diffère à les punir : il est arrivé plus d'une fois que ces méchans long-tems après leur premier crime, venant à en commettre quelqu'autre, quoique moins grand que le premier, ont vû fondre sur eux les derniers malheurs. C'est que le Ciel équitable & éclairé, ne se trompe point dans ses comptes, & que rien ne peut lui échapper.





DE LA CONNOISSANCE DES CHINOIS DANS LES AUTRES SCIENCES.

LORSQU'ON jette les yeux sur le grand nombre de Bibliothèques qui se trouvent à la Chine, toutes magnifiquement bâties, également ornées, & enrichies d'une quantité prodigieuse de Livres; quand on considère la multitude étonnante de leurs Docteurs, & des Collèges établis dans toutes les Villes de l'Empire, leurs Observatoires, & l'attention qu'ils apportent à observer; quand on fait d'ailleurs réflexion que l'étude est l'unique voye pour parvenir aux Dignitez, & qu'on n'est élevé qu'à proportion qu'on s'est rendu habile; que depuis plus de quatre mille ans, il n'y a selon les Loix de l'Empire, que les gens de Lettres qui gouvernent les Villes & les Provinces, & qui soient placez dans tous les Emplois des Tribunaux & de la Cour; on seroit tenté de croire, que de presque toutes les Nations du monde, la Nation Chinoise est la plus spirituelle & la plus sçavante.

Cependant pour peu qu'on la fréquente, on est bien-tôt détrompé. Il

est vrai, & l'on ne peut s'empêcher d'avoier que les Chinois ont beaucoup d'esprit: mais est-ce de cet esprit qui invente, qui pénètre, qui creuse, & qui approfondit? Ils ont fait des découvertes dans toutes les Sciences; & ils n'en ont perfectionné aucune de celles que nous nommons spéculatives, & qui demandent de la subtilité & de la pénétration.

Je ne voudrois pas néanmoins accuser le fonds de leur esprit, ni encore moins assurer qu'ils manquent de lumières, & de cette sagacité qui approfondit les matieres, puisqu'on les voit réussir en d'autres choses qui demandent autant de génie & de pénétration que nos Sciences spéculatives. Mais deux principaux obstacles s'opposent au progrès qu'ils auroient pu faire dans ces sortes de Sciences; c'est 1°. qu'il n'y a rien ni au dedans, ni au dehors de l'Empire, qui picque & entretienne l'émulation: c'est en second lieu, que ceux qui pourroient s'y distinguer, n'ont point de récompense à attendre.

La grande & la seule voye qui conduit

duit aux richesses, aux honneurs, & aux Emplois, c'est l'étude des *King*, de l'histoire, des Loix, & de la morale; c'est d'apprendre à faire ce qu'ils appellent le *Ouen tchang*, c'est-à-dire, à écrire poliment, en termes choisis & propres du sujet qu'on traite. En tenant cette route on parvient à être Docteur. Dès-là qu'on a obtenu ce grade, on est dans un honneur & un crédit que les commoditez de la vie suivent de près, parce qu'alors on est sûr d'avoir bien-tôt un gouvernement. Ceux mêmes qui en attendant ce poste, retournent dans leurs Provinces, y sont fort considérez du Mandarin du lieu; ils mettent leur famille à couvert de toute vexation, & ils y jouissent de plusieurs privileges.

Mais comme il n'y a rien de semblable à espérer pour ceux qui s'appliqueroient aux Sciences spéculatives, & que cette étude n'est pas la route qui conduise aux honneurs & à la fortune, il n'est pas surprenant que ces sortes de Sciences plus abstraites, soient négligées des Chinois.

De la Logique des Chinois.

LA Logique, où l'on a si fort raffiné en Europe, est chez les Chinois dénuée de tous préceptes. Ils n'ont inventé nulle de ces règles qui perfectionnent le raisonnement, & qui apprennent à définir, à diviser, & à tirer des conséquences; ils ne suivent que la lumière naturelle de la raison. C'est par elle seule, & sans aucun secours de l'Art, qu'ils comparent ensemble plusieurs idées, & qu'ils tirent des conséquences assez justes.

De leur Rhétorique.

LEUR Rhétorique est de même toute naturelle. Ils connoissent peu de règles propres à orner & à embellir un discours. Ils en ont cependant, mais l'imitation leur tient presque toujours lieu

de préceptes. Ils se contentent de lire des pièces d'éloquence, d'y remarquer les traits les plus capables de frapper les esprits, & de faire l'impression qu'ils souhaitent: & c'est sur ces modèles qu'ils se forment dans la composition de leurs discours.

Au reste leur éloquence ne consiste point dans un certain arrangement de périodes, mais dans des expressions vives, dans de nobles métaphores, dans des comparaisons hardies, & principalement dans des maximes & des sentences tirées des anciens Sages, & qui exprimées d'un stile vif, concis, & mystérieux renferment beaucoup de sens & différentes pensées en très-peu de paroles.

De leur Musique.

A les entendre, ce sont eux qui ont inventé la Musique, & ils se vantent de l'avoir portée autrefois à la dernière perfection. S'ils disent vrai, il faut qu'elle ait bien dégénéré; car elle est maintenant si imparfaite, qu'à peine en mérite-t-elle le nom, ainsi qu'on en peut juger par quelques-uns de leurs airs que j'ai fait noter pour en donner quelque idée.

Il est vrai que dans les premiers tems elle étoit dans une grande estime, & leur sage par excellence Confucius s'efforçoit d'en introduire les préceptes dans toutes les Provinces, dont on lui confioit le gouvernement. Les Chinois mêmes d'aujourd'hui regrettent fort ces anciens Livres qui traitoient de la Musique, & qu'ils ont malheureusement perdus.

Du reste la Musique n'est guères maintenant en usage que dans les Comédies, dans certaines fêtes, aux noces, & dans d'autres pareilles occasions. Les Bonzes l'employent aux obsèques: mais en chantant ils ne haussent & ne baissent jamais leur voix d'un demi ton, mais seulement d'une tierce, d'une quinte, ou d'une octave; & cette harmonie char-

me les oreilles Chinoises. Aussi la beauté de leurs Concerts ne dépend-elle point de la variété des tons, ni de la différence des parties. Ils chantent tous le même air, comme il se pratique dans toute l'Asie.

La Musique Européenne ne leur déplaît pas, pourvu qu'ils n'entendent chanter qu'une seule voix accompagnée de quelques instrumens. Mais ce qu'il y a de merveilleux dans cette Musique, je veux dire, ce contraste de voix différentes, de sons graves, & de sons aigus, de dièses, de fugues, de syncopes, n'est nullement de leur goût, & il leur semble une confusion désagréable.

Ils n'ont point comme nous des Notes de Musique, ni aucun signe qui marque la diversité des tons, les élévations ou les abaiffemens de la voix, & toutes ces variations qui font l'harmonie. Ils ont néanmoins quelques caractères qui font connoître les divers tons.

Les airs qu'ils chantent ou qu'ils jouent sur leurs instrumens, ils ne les savent guères que par routine, & à force de les entendre chanter. Néanmoins de tems en tems ils en font de nouveaux, & feu l'Empereur *Cang hi* en composoit lui-même. Ces airs bien joués sur leurs instrumens, ou chantés par une belle voix, ont de quoi plaire même aux oreilles Européennes.

La facilité avec laquelle par le moyen des Notes nous retenons un air dès la première fois qu'on l'a entendu, surprit extrêmement le feu Empereur *Cang hi*. En l'année 1679. il fit venir au Palais le Pere Grimaldi & le Pere Pereira, pour roucher une Orgue & un Clavessin qu'ils lui avoient présentés autrefois. Il goûta nos airs d'Europe, & parut y prendre plaisir. Ensuite il ordonna à ses Musiciens de jouer un air de la Chine sur un de leurs instrumens, & il le joua lui-même avec beaucoup de grace.

Le Pere Pereira prit ses Tablettes, & y nota l'air tout entier pendant que les Musiciens le chantoient. Quand ils

eurent fini, le Pere le répéta sans manquer à un seul ton, & comme s'il se fût long-tems exercé à l'apprendre. L'Empereur eut de la peine à le croire, tant il parut surpris. Il donna de grandes louanges à la justesse, à la beauté, & à la facilité de la Musique d'Europe. Il admira sur-tout que ce Pere eût appris en si peu de tems un air, qui lui avoit tant coûté à lui & à ses Musiciens; & que par le secours de quelques caractères il se le fût rendu si sensible, qu'il lui étoit impossible de l'oublier.

Pour s'en mieux convaincre, il en fit encore plusieurs fois l'épreuve. Il chanta plusieurs airs différens, que le Pere notoît à mesure, & qu'il répétoit incontinent après dans la dernière justesse. Il faut l'avouer, s'écria l'Empereur, la Musique d'Europe est incomparable; & ce Pere (parlant du Pere Pereira) n'a pas son semblable dans tout l'Empire. Ce Prince établit dans la suite une Académie de Musique, où il fit entrer tous ceux qui étoient les plus habiles en ce genre, & en donna le soin à son troisième fils, homme de Lettres, & qui avoit beaucoup lû. On commença par examiner tous les Auteurs qui avoient écrit sur ce sujet, on fit faire tous les instrumens à l'imitation des anciens, & sur les mesures assignées. Les défauts de ces instrumens parurent, & on les corrigea sur les règles postérieures. Après quoi on fit un Livre en quatre Tomes, qui a pour titre, *la vraie Doctrine du Ly lu écrite par ordre de l'Empereur*. A ces quatre Tomes on en ajoûta un cinquième des élémens de la Musique Européenne, fait par le Pere Pereira.

Les Chinois ont inventé huit sortes d'instrumens de Musique, qu'ils croyent avoir le plus de rapport à la voix humaine. Les uns sont de métal, comme sont nos cloches; d'autres sont faits de pierre, & un entr'autres qui ressemble en quelque chose à nos trompettes.

Il y en a de peaux comme nos tambours, & on en compte de diverses for-

AIRS CHINOIS

Tom. III pag. 267.



res, dont quelques-uns sont si grands & si pesans, qu'il faut les appuyer sur une pièce de bois, afin de pouvoir en joier. Ils ont aussi des instrumens à corde; mais les cordes sont de soie, & rarement de boyau. Telles sont leurs Vielles dont jouent les aveugles, & leurs Violons, qui n'ont les uns & les autres que 3. cordes que l'on touche avec un archet.

Un autre instrument à sept cordes est fort estimé, & n'est pas désagréable, quand il est rouché par une main habile. Ils se servent encore d'autres instrumens, qui ne sont faits que de bois. Ce sont des tables assez larges qu'ils frappent les unes contre les autres. Les Bonzes ont un petit ais qu'ils touchent avec assez d'art & en cadence.

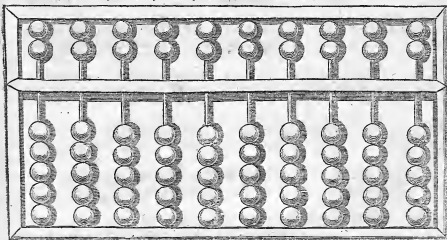
Enfin ils ont des instrumens à vent, comme sont des Flûtes de deux ou trois fortes, un autre composé de plusieurs tuyaux qui a quelque rapport à notre Orgue, mais qui est fort petit, & se porte à la main. Il rend un son assez agréable.

De leur Arithmétique.

Ils sont plus versés dans l'Arithmé-

SOUAN PAN, ou Instrument dont les Chinois se servent pour compter.

Pé ouang leang ou millions de taëls.	Ouan leang ou dix mille taëls.	Tsien leang ou mille taëls.	Pé leang ou cent taëls.	Ché leang ou dix taëls.	Leang ou taël qui vaut cent sols.	Tsien ou dix sols.	Fuen ou sol.	Li ou denier.	Hao ou dixième partie d'un denier.
---	---	-----------------------------------	----------------------------------	-------------------------------	--	-----------------------------	--------------------	---------------------	---



tique, & l'on trouve dans leurs Livres les quatre principales Règles, qui apprennent à ajoûter, à soustraire, à multiplier, & à diviser. Mais ce n'est point par le calcul qu'ils pratiquent ces Règles, & ils n'ont rien de semblable à nos chiffres composés de neuf figures & du zéro.

Ils se servent pour compter d'un instrument nommé *Souan pan*, qui est composé d'une petite planche traversée de haut en bas de dix à douze petites verges parallèles avec une séparation vers le milieu. Chacune de ces verges enfile des petites boules coulantes d'os ou d'ivoire. Les deux qui sont en haut se prennent chacune pour cinq unitéz, & les cinq qui sont en bas pour des unitéz.

En assemblant ces boules, ou en les retirant les unes des autres, ils comptent à peu près comme nous faisons avec des jettons, mais avec une facilité & une promptitude si grande, qu'ils suivent sans peine un homme, quelque vite qu'il lise un Livre de Compté. Nos Européens avec le secours de leurs chiffres, ne sçauroient atteindre à la rapidité avec laquelle les Chinois supputent les sommes les plus considérables.

De leur Géométrie.

POUR ce qui est de leur Géométrie, elle est assez superficielle. Ils n'ont que très-peu de connoissance, & de la Géométrie théorique qui démontre la vérité des propositions qu'on appelle Théorèmes, & de la pratique qui apprend la manière de les appliquer à quelque usage particulier par la résolution des Problèmes. S'ils se mêlent de soudre quelques Problèmes, c'est plutôt par induction, que par aucun principe qui les dirige. Ils ne manquent cependant ni d'habileté, ni d'exactitude à mesurer leurs terres, & à en marquer les bornes & l'étendue. La méthode dont ils usent pour arpenter, est facile & très-sûre.

Des autres Parties des Mathématiques.

LES autres parties de Mathématique, si l'on en excepte l'Astronomie, dont je parlerai bien-tôt, ont été entièrement inconnues aux Chinois. Ce n'est que depuis un peu plus d'un siècle, & depuis l'entrée des premiers Missionnaires Jésuites dans leur Empire, qu'ils se sont aperçus de leur ignorance.

Cette Nation naturellement orgueilleuse, se regardoit comme la plus sçavante du monde, & elle jouissoit en paix de cette réputation, parce qu'elle ne connoissoit aucune autre Nation qui ne fût moins éclairée qu'elle. Elle fut détrompée par l'habileté des Missionnaires qui parurent à la Cour. L'idée que ces Missionnaires donnerent de leur capacité, servit beaucoup à accréditer leur ministère, & à faire estimer la Religion qu'ils prêchoient.

Le feu Empereur *Cang hi*, dont la passion favorite étoit d'acquérir tous les jours de nouvelles connoissances, ne se lassoit pas de les voir & de les entendre. Les Jésuites de leur côté voyant combien la protection de ce grand Prince étoit nécessaire au progrès de l'Evangile, n'oublièrent rien pour picquer sa curiosité, & contenter le goût naturel qu'il

avoit pour les Sciences.

Ils lui donnerent d'abord la connoissance de l'Optique, en lui présentant un demi-cylindre d'une grandeur raisonnable, & qui étoit d'un bois fort léger. On avoit mis au milieu de son axe un verre convexe, que l'on tournoit vers les objets pour faire entrer au dedans de ce Tube les images qui s'y peignoient au naturel.

L'Empereur, à qui ce spectacle étoit nouveau, y prit beaucoup de plaisir. Il souhaita qu'on lui fit dans son jardin de *Peking* une machine semblable, par laquelle, sans être aperçû, il pût voir tout ce qui se passeroit dans les rues & les places voisines.

On prépara pour cela un verre objectif du plus grand diamètre ; & l'on fit dans la plus épaisse muraille du jardin une grande fenêtre en pyramide, dont la base donnoit dans le jardin & la pointe vers la place. A cette pointe on plaça l'œil de verre vis-à-vis du lieu où il y a le plus grand concours de peuple. A la base on fit un assez grand cabinet fermé de tous côtes, & fort obscur.

Ce fut-là que l'Empereur vint avec les Reines, pour considérer les vives images de tout ce qui se passoit dans la place ; & cette vûe lui plut extrêmement ; mais elle charma sur-tout les Princesses qui ne pouvoient jouir autrement de ce spectacle, la coutume de la Chine ne leur permettant pas de sortir du Palais.

Le P. Grimaldi donna un autre spectacle des merveilles de l'Optique dans le jardin des Jésuites de *Peking*, qui étonna fort tous les Grands de l'Empire. Il fit sur les quatre murailles quatre figures humaines, chacune de la longueur de la muraille qui étoit de cinquante pieds. Comme il avoit parfaitement gardé les règles de l'Optique, on n'y voyoit de front que des Montagnes, des Forêts, des Chasses, & autres choses de cette nature. Mais d'un certain point on y appercevoit la figure d'un homme bien fait & bien proportionné.

L'Empereur honora la Maison des Jésuites

suites de sa présence , & considéra ces figures fort long-tems & avec admiration. Les grands & les principaux Mandarins qui y venoient en foule , étoient dans la même surprise. Mais ce qui les frappoit davantage , c'étoit de voir des figures si régulières & si exactes sur des murailles très-irrégulières & entre-coupées de plusieurs portes & de fenêtres.

Il seroit trop long de rapporter toutes les figures tracées confusément , & que l'on voyoit distinctement d'un certain point , ou que l'on redressoit avec des miroirs coniques , cylindriques , pyramidaux , & tant d'autres prodiges de l'Optique que le P. Grimaldi présentoit aux plus beaux esprits de la Chine , & qui artiroient également leur surprise & leur admiration.

En matière de Catoptrique , on présenta à l'Empereur toutes sortes de verres & de lunettes pour le Ciel , pour la Terre , pour les grandes distances , pour les petites , pour grossir , diminuer , multiplier , réunir les objets.

Entre autres choses on lui donna premièrement un Tube fait en prismes à huit faces , qui étant mis parallèle à l'horison , représentoit sur ces huit faces huit scènes différentes , & si vives , qu'on les eût pris pour les objets mêmes ; ce qui étant joint à la variété de la peinture , arrêta long-tems les yeux de l'Empereur.

Secondement , on lui présenta un autre Tube , où se trouvoit un verre polygone , qui par ses différentes faces ramassoit en une seule image plusieurs parties de différens objets ; en sorte qu'au lieu d'un Paysage , des Bois , des Troupeaux , & de cent autres choses représentées par le Tableau , on voyoit distinctement un visage humain , un homme entier , & quelque autre figure fort exacte.

Troisièmement , Enfin on lui fit voir un Tube qui renfermoit une lampe allumée , dont la lumière sortoit par un petit trou d'un tuyau , au bout duquel étoit un verre de lunette , en y coulant successivement plusieurs petits verres

peints de diverses figures. Ces mêmes figures se représentoient sur la muraille opposée , d'une petitesse & d'une grandeur prodigieuse , selon que la muraille étoit proche ou éloignée. Ce spectacle pendant la nuit ou dans un lieu fort obscur , caufoit autant de frayeur à ceux qui ignoroient l'artifice , qu'il faisoit de plaisir à ceux qui en étoient instruits. C'est aussi ce qui lui a fait donner le nom de Lanterne Magique.

On n'oublia pas la Perspective. Le P. Bruggio donna à l'Empereur trois Tableaux , où les règles en étoient parfaitement gardées. Il en exposa trois copies dans le Jardin des Jésuites de Peking. Les Mandarins , qui de toutes les parties de l'Empire se rendoient dans cette grande Ville , venoient les voir par curiosité , & en étoient également frappés. Ils ne pouvoient concevoir comment sur une toile fort unie on pouvoit représenter des Salles , des Galeries , des Portiques , des Chemins , & des Allées à perte de vue , & tout cela si naturellement , que du premier coup d'œil on y étoit trompé.

La Statique eut son tour. On offrit à l'Empereur une machine , qui n'avoit pour principales pièces que trois roues dentées , & une main de fer. Avec cette machine un enfant élevoit sans peine plusieurs milliers de livres , & tenoit lui seul contre vingt hommes des plus robustes.

Par rapport à l'Hydrostatique , on fit faire pour l'Empereur des Pompes , des Canaux , des Syphons , des Roues , & plusieurs autres machines propres à élever l'eau au-dessus de sa source , & entr'autres une machine qu'on employa à enlever l'eau d'une Rivière appelée les dix mille Sources , & à la faire décharger dans des terres du Domaine de Sa Majesté , ainsi qu'Elle l'avoit souhaitée.

Le P. Grimaldi fit aussi présent à l'Empereur d'une Machine Hydraulique , dont l'invention étoit assez nouvelle. On y voyoit un Jet d'eau continuel , une Horloge fort juste , les Mouvements des Cieux , & un reveil-matin également juste.

Les Machines Pneumatiques ne picquèrent pas moins la curiosité de l'Empereur. On fit faire d'un bois léger un chariot à quatre rouës de la longueur de deux pieds. Au milieu l'on mit un vase d'airain plein de braise, & au-dessus un Eolipile, dont le vent donnoit par un petit canal dans une petite rouë à aïles semblables à celles des Moulins à vent. Cette petite rouë en faisoit tourner une seconde avec un essieu, & par leur moyen faisoit marcher le chariot deux heures entières. De peur que le terrain ne lui manquât, on le faisoit marcher en rond en cette maniere.

A l'essieu des deux dernieres rouës, on attacha un timon, & à l'extrémité de ce timon un second essieu qui alloit percer le centre d'une autre rouë un peu plus grande que celles du chariot, & selon que cette rouë étoit plus ou moins éloignée du chariot, elle décrivait un plus grand ou un plus petit cercle.

On appliqua aussi ce principe de mouvement à un petit navire porté sur quatre rouës. L'Eolipile étoit caché au milieu du navire : & le vent fortant par deux autres petits canaux, enflait ses petites voiles, & les faisoit tourner en rond fort long-tems. L'artifice en étoit caché, & l'on entendoit seulement un bruit semblable à celui du vent, ou à celui que l'eau fait autour d'un vaisseau.

J'ai déjà parlé d'une Orgue qui avoit été présentée à l'Empereur, comme elle étoit très-petite & défectueuse en beaucoup de choses, le P. Pereira en fit faire une plus grande, qu'il plaça dans l'Eglise des Jésuites de *Peking*.

La nouveauté & l'harmonie de cet Instrument, charma les Chinois. Mais ce qui les étonna davantage ; c'est que cette Orgue jouoit d'elle-même des airs d'Europe & de la Chine, & faisoit même quelquefois un fort agréable mélange des deux Musiques.

On sçait, & je l'ai dit ailleurs, que ce qui donna au P. Ricci une entrée favorable à la Cour de l'Empereur, ce

fut une Horloge & une Montre sonnante, dont il lui fit présent. Ce Prince en fut si charmé, qu'il fit bâtir exprès une Tour magnifique pour placer l'Horloge ; & comme la Reine sa mere avoit envie de la Montre, parce qu'elle sonnoit, l'Empereur qui ne vouloit point s'en défaire, eut recours à une industrie. Il eut soin qu'on la lui montrât sans monter la sonnerie, afin que ne la trouvant pas à son gré, elle la lui renvoyât, ce qu'elle fit en effet.

On ne manqua pas de satisfaire dans la suite le goût de l'Empereur. On fit venir d'Europe quantité de ces sortes d'ouvrages. Les Princes Chrétiens remplis de zèle pour la conversion d'un si grand Empire, aiderent les Missionnaires de leurs libéralitez, & les Cabinets de l'Empereur furent bientôt remplis de toutes sortes d'horloges, dont la plupart étoient d'une invention rare, & d'un travail extraordinaire.

Le P. Pereira qui avoit un talent singulier pour la Musique, fit placer une grande & magnifique Horloge au haut de l'Eglise des Jésuites. Il avoit fait faire quantité de petites cloches, suivant les proportions de l'harmonie, & les avoit placées dans une Tour destinée à cet usage. Chaque marteau étoit attaché à un fil de fer qui le faisoit lever & tomber sur la cloche en même tems. Au dedans de la Tour il avoit mis un grand tambour, sur lequel des airs de la Chine étoient notés avec de petites pointes. Immédiatement avant l'heure le Tambour se trouvoit dégagé de quelques dents de rouë qui le tenoient arrêté & suspendu. Il suivoit aussi-tôt le mouvement d'un grand poids pendu à sa conférence. Il attrapoit avec ses pointes le fil de fer de chaque marteau. Chaque cloche sonnoit à son tour, suivant les regles, & l'on entendoit distinctement un des plus beaux airs du pays, lequel étoit suivi de l'air, que la grosse cloche marquoit d'un son plus fort.

Ce spectacle fut également nouveau pour la Cour & pour la Ville : les Grands

& les petits y accoururent. L'Eglise toute grande qu'elle est, ne pouvoit contenir la foule prodigieuse de peuples qui alloient & venoient sans cesse : ils se succédoient continuellement les uns aux autres, & quoique la plupart fussent infidèles, on avoit la consolation de les voir se prosterner respectueusement devant une image du Sauveur, & lui adresser humblement leurs prières.

Il ne paroissoit aucun de ces Phénomènes extraordinaires du Ciel, tels que sont les Parelies, les Iris, les Couronnes du Soleil & de la Lune, que l'Empereur n'appellât aussi-tôt les Missionnaires dans son Palais, pour lui en expliquer les causes. On fit plusieurs Livres sur ces merveilles de la nature ; & pour confirmer ces explications d'une manière plus sensible, on fit construire une machine, dont l'artifice représentoit ce que la nature faisoit voir dans le Ciel.

C'étoit un Tambour bien fermé par dehors, & blanchi au-dedans. La surface intérieure représentoit la surface du Ciel : la lumière du Soleil y entroit par une petite ouverture, & passant au travers d'un Prisme de verre à trois faces, alloit tomber sur un petit cylindre fort poli : de cet essieu elle réjaillissoit sur la concavité du tambour, y peignoit parfaitement toutes les couleurs de l'Iris, & marquoit en même tems le parallèle que le Soleil parcouroit ce jour-là.

La même lumière du Soleil réfléchie d'une petite partie de l'essieu, après l'avoir aplatie, faisoit voir sur le Ciel artificiel l'image du Soleil ou le Parelle. Par d'autres réfractions & réflexions on faisoit voir les couronnes du Soleil & de la Lune, & tous les autres Phénomènes des couleurs célestes, selon que l'on inclinoit plus ou moins le verre triangulaire vers l'essieu cylindrique.

On offrit pareillement à l'Empereur des Thermomètres, pour lui faire connoître les divers degrés de la chaleur ou de la froideur de l'air. On y ajouta un Hygromètre fort exact, pour lui faire

voir les différens degrés d'humidité & de sécheresse. C'étoit un tambour d'un assez grand diamètre suspendu à une corde de boyau assez gros, & d'une longueur raisonnable, & parallèle à l'Horizon. Au moindre changement d'humidité & de sécheresse ce nerf se resserre ou se relâche, & fait tourner le tambour tantôt à droite, tantôt à gauche, & bande ou lâche à droite ou à gauche sur la circonférence du tambour un fil fort délié qui tire une petite pendule, laquelle marque les différens degrés d'humidité d'un côté, & de l'autre les degrés de sécheresse.

Toutes ces différentes inventions de l'esprit humain, jusqu'alors inconnues aux Chinois, rabattirent un peu leur fierté naturelle, & leur apprirent à ne pas avoir tant de mépris pour les Etrangers. Ils changerent même d'idée à l'égard des Européens, qu'ils commençoient à regarder comme leurs maîtres.

De leur Astronomie.

IL n'y avoit que sur l'Astronomie qu'ils se croyoient toujours les premiers hommes du monde. Il faut convenir qu'il n'y a point de Nation qui s'y soit si constamment appliqué. Les Chinois ont observé dans tous les tems ; & leurs observations Astronomiques sont aussi anciennes que leur Empire. Ils ont toujours entretenu des gens, qui remarquoient jour & nuit tout ce qui arrivoit dans le Ciel, & c'est ce qui a fait de tout tems une des principales occupations des gens de Lettres.

Leur attention à examiner le cours des Astres, est une preuve qu'ils ont beaucoup retenu des manières de ces premiers Hébreux, dont il est aisé de juger qu'ils sont immédiatement descendus, & qu'ils ont peuplé la Chine peu après le tems du Déluge.

Leur attention à observer, étoit regardée comme une chose si importante, que les Loix punissoient même de mort la négligence de ceux à qui l'Etat avoit

confié cet Emploi. C'est ce qu'on voit dans un de leurs plus anciens Livres intitulé le *Chu king*. Yn Général des Trouës de *Tchong kang* parle ainsi.

« Il faut vous rapporter les belles instructions que nous a faites le grand » *Yu . . .* . Suivant ces instructions les » anciens Princes qui ont donné la première forme à cet Empire , n'ont eu » un si heureux succès, que parce qu'ils » étoient attentifs aux volontez du Ciel, » & qu'ils s'y conformoient dans leur » conduite, les Ministres qu'ils avoient » auprès d'eux n'ayant d'autres vûes que » celles de la vertu. Nous voyons aujourd'hui *Hi & Ho* plongez dans le » vin & la débauche, ne faire aucun » cas de nos bonnes coutûmes, & s'oublier entièrement de leur devoir. Le » premier jour de la Lune, qui étoit » en même-tems l'Equinoxe d'Automne » ne sur les huit heures du matin, il y » a eu une Éclipse du Soleil hors la » * Lc. « Constellation *Fang* * ; & *Hi & Ho* font » semblant de n'en rien sçavoir. Nos anciens Empereurs punissoient sévèrement, ceux qui étant chargez d'examiner les mouvemens célestes, ne les avoient pas exactement prévûs. Il est écrit dans les Loix qu'ils nous ont laissés, que si le tems de quelque événement céleste n'est pas bien marqué dans le Calendrier, ou qu'on ne l'ait pas prévû, l'une & l'autre négligence doit être punie de mort ».

Il est aisé de voir qu'il faut que ces Princes, qu'il appelle Anciens, aient vécu long-tems avant *Yao & Chun*, dont il étoit contemporain. Si ces anciens Empereurs avoient porté des Loix si rigides contre les Mathématiciens négligens, il falloit que l'Empire fût déjà sur un bon pied. Cette Éclipse a été vérifiée par plusieurs Mathématiciens Jésuites, & elle est telle qu'elle n'a pû paroître que dans les Pays Orientaux, & nullement en Europe, ni en Asie hors de la Chine.

L'exactitude avec laquelle Confucius

a rapporté les Éclipses dans son Livre qui a pour titre *Tchun tsiou*, fait regretter ce qui s'est perdu en ce genre dans les commencemens de l'ancienne Histoire de cette Nation, & fait connoître combien les Chinois ont toujours eu à cœur de tenir compte de ce qui pouvoit assurer la postérité de la certitude des tems qui les avoient précédés.

De trente-six Éclipses du Soleil que Confucius rapporte, il n'y en a que quatre, dont deux sont fausses, & deux sont douteuses : toutes les autres sont sûres : elles ont été souvent vérifiées par les Astronomes Chinois sous les Dynasties des *Han*, des *Tang*, & des *Yuen*.

Plusieurs Européens ne voulant s'en fier qu'à eux-mêmes, s'en sont assurés par leurs propres calculs. Le Pere Adam Schaal a calculé & vérifié l'Éclipse de *Tchong kang*, arrivé 2155. ans avant Jésus-Christ, & en a supputé plusieurs du *Tchun tsiou*, dont il fit imprimer le calcul en Chinois.

Les Peres Kegler & Slavisek Jésuites Allemands, ont aussi vérifié cette Éclipse & plusieurs autres. Le Pere Gaubil les a toutes examinées, & à quatre près, le calcul les a donné très-réelles au tems & au jour marqué par les Chinois, de quelque Table Astronomique qu'il se soit servi.

L'observation de l'Éclipse du Soleil de l'an 2155. avant Jésus-Christ, se trouve dans le *Chu king*, comme le remarque le Pere Gaubil, & comme l'assurent unanimement les Interprètes depuis plus de cent ans avant Jésus-Christ, dont l'Astronomie cite cette Éclipse. Elle est dans le texte de l'Histoire Chinoise la plus ancienne qu'on ait.

L'Éclipse de 776. ans avant Jésus-Christ, est dans le texte du *Chi king*, dans l'Astronomie des *Han*, & dans le texte de l'Histoire.

Les observations du *Tchun tsiou* sont dans ce Livre & dans les Commentaires faits par des Auteurs fort près du tems de Confucius. La plupart de ces Éclipses

Eclipses sont encore dans le texte de l'Histoire Chinoise.

Les Eclipses du *Chu king*, du *Chi king*, & du *Tchun tsiou* sont calculées dans les Astronomies des Dynasties *Tang* & *Yuen*, Astronomies faites sûrement du tems de ces Dynasties.

Pour toutes les autres observations, elles sont tirées des textes de l'histoire faite du tems même des Dynasties, sous lesquelles sont rapportées les observations. Elles sont encore dans les Astronomies faites du tems de ces Dynasties, & tout cela est dans la grande Histoire Chinoise, dite *Nien y se*.

Je me suis assuré des termes de l'Astronomie Chinoise, poursuit le Pere Gaubil. J'ai sçu certainement les formes de l'année, & j'ai connu sûrement les Cycles d'années & de jours des Chinois. J'ai trouvé quantité d'observations correspondantes à celles d'Europe & d'Asie. J'ai vérifié par le calcul beaucoup d'observations, & j'ai vu que c'étoient des observations, & non des calculs faits après coup, au moins pour la plupart. Que faut-il davantage pour vérifier une époque; & qu'ont fait de plus ceux qui ont employé les Eclipses rapportées par Hérodote, Thucydide, Plutarque, Dion, &c.

A ces témoignages, qui prouvent l'ancienneté de l'Astronomie Chinoise, je joindrai les remarques du Pere Gaubil, qui en a fait une étude particulière, & qui, depuis qu'il est à la Chine, n'a rien voulu ignorer de l'habileté des anciens Chinois en fait d'Astronomie. Voici comme il s'en explique dans deux Lettres adressées au Pere Soucier, & qu'on trouve dans le nouveau Volume d'Observations Mathématiques Astronomiques, &c. que ce Pere donna au public en l'année 1729.

On a l'état du Ciel Chinois, dit le Pere Gaubil, fait plus de 120. ans avant Jésus-Christ. On y voit le nombre & l'étendue de leurs Constellations, & à quelles Etoiles ils faisoient alors répon-

dre les Solstices & les Equinoxes, & cela par observation. On y voit la déclinaison des Etoiles, la distance des Tropiques, & des deux Pôles.

Les Chinois ont connu le mouvement d'Occident en Orient pour le Soleil & la Lune, les Planetes, & même les Etoiles, quoique pour celles-ci, ils n'ayent déterminé leur mouvement que 400. ans après Jésus-Christ. Ils ont assez bien connu le mois Solaire, & le mois Lunaire. Ils ont donné à Saturne, à Jupiter, à Mars, à Venus, & à Mercure des révolutions assez approchantes des nôtres. Ils n'ont jamais été au fait des Régles des rétrogressions & stations; & comme en Europe, de même parmi les Chinois, les uns ont fait tourner les Cieux & les Planetes autour de la Terre, & les autres ont tout fait tourner autour du Soleil. Ceux-ci sont en petit nombre; & même dans les calculs rapportez, on ne voit point de vestiges de ce système: ce n'est que dans les Ecrits de quelques particuliers.

Je ne suis point encore assez au fait, ajoute le Pere Gaubil, de la méthode que suivoient les Chinois pour calculer les eclipses. Mais je sçai qu'ils exprimoient en nombre la qualité des eclipses, les termes égyptiques, la visibilité, &c. Ces nombres sont écrits plus de cent ans avant Jésus-Christ. On a de ce tems-là des résultats assez bons d'eclipses; mais ces nombres sont obscurs, & peu de Chinois aujourd'hui sont au fait là-dessus.

Le Pere Kéglér Président du Tribunal des Mathématiques a une vieille Carte Chinoise d'étoiles faite bien longtemps avant que les Jésuites missent le pied à la Chine. Les Chinois y ont marqué le lieu des étoiles qu'on ne voit qu'avec des Lunettes, & elles sont marquées assez juste dans l'endroit où on les voit avec les Lunettes, ayant égard au mouvement propre des étoiles.

Depuis la Dynastie des *Han*, qui re-
gnoit avant Jésus-Christ, on voit des

Traitez d'Astronomie : & par la lecture de ces Livres, on juge que les Chinois ont assez bien connu depuis plus de deux mille ans la quantité de l'année Solaire de trois cens soixante-cinq jours à près de six heures; qu'ils ont connu de même le mouvement diurne du Soleil & de la Lune; qu'ils ont sçu observer les hauteurs Méridiennes du Soleil par l'ombre des Gnomons; & qu'ils calculoient passablement ces ombres pour en déduire la hauteur du Pole & la déclinaison du Soleil; qu'ils ont sçu assez bien l'ascension droite des Etoiles, & le tems où elles passaient par le Méridien; comment les mêmes Etoiles dans la même année se levent ou se couchent avec le Soleil; & comment elles passent au Méridien, tantôt au lever & tantôt au coucher du Soleil; qu'ils ont donné des noms aux Etoiles; & qu'ils ont partagé le Ciel en Constellations différentes; qu'ils y rapportoient le lieu des Planettes; qu'ils distinguoient les Etoiles, & qu'ils avoient des Signes pour les distinguer. Enfin, conclut le Pere Gaubil, la lecture de l'Histoire Chinoise démontre qu'on a toujours eu à la Chine la connoissance de beaucoup de choses d'Astronomie.

Il y a plus de quatre mille ans, si l'on en croit leur Histoire, qu'ils ont établi une espece de Cycle Solaire ou de révolution pour la supputation de leurs Annales, comme les Grecs avoient leurs Olympiades. Ce Cycle est de soixante ans, & il est parmi eux comme une espece de siècle pour l'ordre de leur Histoire.

Le Pere Nicolas Trigault, qui entra à la Chine en l'année 1619. & qui lût plus de cent Volumes de leurs Annales, assure que les Observations célestes des Chinois ont commencé peu de tems après le Déluge, & qu'ils ont fait ces observations, non pas selon les heures & les minutes, comme nous faisons, mais par des degrés entiers; qu'ils ont observé grand nombre d'Eclipses

avec l'heure, le jour, le mois, & l'année en laquelle elles sont arrivées, mais non pas avec la durée ni avec la quantité de l'obscurité; qu'enfin ils ont beaucoup plus remarqué de Comètes & de nouvelles étoiles, que nos Astronomes Européens n'en ont observé. Toutes ces observations tant d'Eclipses que de Comètes & de Conjonctions, ne servent pas peu à assurer leur Chronologie.

Leur année est composée de trois cens soixante-cinq jours, & un peu moins de six heures, & sur l'époque réglée du Solstice d'Hyver, qui étoit le point fixe de leurs observations, comme le premier degré du signe du Belier est le nôtre, comptant de cent en cent degrés, ils calculoient les mouvemens des Planettes, & ajustoient toutes choses avec des tables d'équations. Il y en a qui conjecturent qu'ils les ont reçues des Arabes, qui entrèrent avec les Tartares dans la Chine. Ils avoient bien long-tems auparavant la science des Nombres, sous lesquelles ils voiloient les secrets de leur politique, qui ne s'enseignoient qu'aux Princes. Ils avoient déjà depuis long-tems un grand Observatoire sur une haute Montagne auprès de *Nan king* avec des édifices & des instrumens propres à observer. Tous ces instrumens étoient de bronze jetté, & si bien faits pour la variété de leurs ornemens, que le Pere Matthieu Ricci, qui les vit l'an 1599, avoué qu'il n'en a point vû de si beaux en nul endroit de l'Europe. Il y avoit plus de 250. ans qu'ils étoient exposés à toutes les injures de l'air, sans avoir reçu le moindre dommage.

Entre ces instrumens étoit un grand Globe, avec tous les Cercles Paralleles & les Méridiens gravez & distinguez par degrés. Il étoit si grand que trois hommes n'auroient pû l'embrasser. Il étoit élevé sur un grand Cube de bronze, & ce Cube s'ouvroit d'un côté pour faire entrer au dedans un homme qui pût tourner ce Globe, selon qu'il étoit né-

cessaire, & au gré des Observateurs. Il n'y avoit sur ce globe, ni figures d'étoiles, ni figures de terre ou de pays. Ainsi il servoit également pour les observations du Ciel & de la Terre.

Il y avoit en second lieu une Sphère de deux brasses de diametre avec son horizon, & à la place des cercles étoient des armilles doubles, dont les travers représentoient les cercles ordinaires de la Sphère, & tous étoient divisez en trois cens soixante-cinq degrés, & chaque degré en autant de minutes. Au milieu du Globe de la Terre étoit une espee de canon d'arquebuse percé, qui se tournoit de tous côtez au gré des Observateurs, pour regarder les étoiles, & pour en marquer le lieu sur les degrés, que marquoit la situation de ce canon.

Le troisiéme instrument étoit un Cadran élevé de quatre ou cinq brasses sur une grande table de pierre tournée directement au Nord avec un petit canal pour s'assurer par le moyen de l'eau, si la pierre étoit à plein sur l'horizon, & le stile à angles droits : l'un & l'autre étoient divisez par degrés, pour observer par le moyen de l'ombre les vrais points des Solstices & de l'Equinoxe.

La plus grande des Machines étoit composée de trois ou quatre Astrolabes joints l'un à l'autre avec leur Alidade & leurs Pinnules, pour observer : l'un incliné au Midi représentoit l'Equinoxial; l'autre qui le croisoit, représentoit le Méridien. Celui-ci étoit mobile pour le conduire où l'on vouloit aussi-bien qu'un troisiéme qui servoit de vertical, selon qu'on le vouloit tourner. Leurs degrés étoient distinguez par de petits boutons, afin qu'on les pût compter, & même observer pendant l'obscurité.

Les usages de ces instrumens & de chacune de leurs parties, étoient marquez en caractères Chinois avec les noms de leurs Constellations, qui sont au nombre de vingt-huit, comme je le dirai dans la suite, & qui répondent à nos douze Signes. Ils semblent avoir été

faits pour l'élévation de trente-six degrés.

Il y avoit à *Peking* des Instrumens tour-à-fait semblables, & qui étoient apparemment sortis de la même main. Ils étoient placez dans un Observatoire peu considérable par sa situation, par sa figure, & par le bâtiment.

Quand on étoit entré dans une cour d'une médiocre situation, on voyoit un petit corps de logis servant de logement à ceux auxquels on avoit confié la garde de l'Observatoire. A droite en entrant on montoit par un escalier fort étroit sur une Tour carrée semblable à celles dont on fortifioit autrefois les murailles des Villes. Elle étoit attachée en dedans aux murs de *Peking*, & élevée seulement au-dessus du rempart de dix à douze pieds. C'étoit sur la plate forme de cette Tour que les Astronomes Chinois avoient placé leurs machines, lesquelles en occupoient tout l'espace.

Le P. Verbiest les ayant jugées inutiles pour les observations astronomiques, persuada à l'Empereur de les faire retirer, pour en placer d'autres de sa façon. Les machines sont encore dans une salle qui joint la Tour, ensevelies dans la poussière & dans l'oubli. « Nous ne les » vîmes, dit le P. le Comte, qu'au » travers d'une fenêtre grillée. Elles nous » parurent fort grandes & bien fondées, » d'une forme approchante de nos anciens » Astronomiques. C'est tout ce » que nous pûmes découvrir. On avoit » néanmoins jeté dans une cour écartée » un Globe Céleste de bronze de trois » pieds ou environ de diametre. Nous le » vîmes de plus près. La figure étoit un » peu ovale; les divisions peu exactes, » & tout l'ouvrage assez grossier.

« On a pratiqué tout auprès un Gnomon dans une salle basse (continué le P. le Comte.) La fente par où passe le » rayon du Soleil, élevée environ de » huit pieds, est horizontale & formée de » deux portions de cuivre soutenuës en » l'air, qui peuvent en tournant s'appro-

» cher ou s'éloigner l'une de l'autre, pour
» agrandir ou rétrécir l'ouverture.

» Plus bas est une table garnie de
» bronze, dans le milieu, & sur la lon-
» gueur de laquelle on a tracé une ligne
» méridienne de quinze pieds, divisée par
» des lignes transversales, qui ne sont ni
» finies ni fort exactes. Tout autour de
» la table on a creusé de petits canaux
» pour recevoir l'eau qui sert à la mettre
» de niveau. C'est en matière d'ouvrage
» Chinois ce que j'ai vu de moins mau-
» vais, & qui pourroit être de quelque
» usage entre les mains d'un bon Obser-
» vateur ».

Dans la Ville de *Teng fong* Ville du troisième Ordre de la Province de *Honan*, que les Chinois ont cru être le milieu du monde, parce qu'elle est au milieu de leur Empire, on voit encore une Tour, du haut de laquelle on assure que *Tcheou kong* le plus habile Mathématicien qu'ayent eû les Chinois plus de 1200. ans avant la naissance de Ptolomée, faisoit ses observations, passant les nuits entières à considérer le lever, les mouvemens, & les figures des Constellations.

Il se servoit pour ses Observations d'une grande table de bronze couchée, horizontalement, sur laquelle s'élevoit une longue plate bande du même métal en forme de stile, l'une & l'autre distinguées par degrés, pour observer les projections de l'ombre quelques jours avant le Solstice, & quelques jours après, afin d'en remarquer le point précis, & la rétrogradation du Soleil qui étoit la seule époque de leurs Observations, ainsi que je l'ai remarqué.

L'attachement & l'application qu'ont toujours eû les Chinois aux Observations Célestes, leur a fait ériger un Tribunal d'Astronomie, qui est un des plus considérables de l'Empire, & qui dépend du Tribunal des Rits, auquel il est subordonné.

De quarante-cinq en quarante-cinq jours ce Tribunal est obligé de présenter à l'Empereur une figure céleste où

soit marquée la disposition du Ciel, & les changemens qui doivent se faire dans l'air selon les variations des saisons, avec les prédictions des maladies, sécheresses, disette de vivres, & les jours auxquels il y aura vent, pluie, grêle, tonnerre, neiges & autres choses semblables, à peu près comme nos Astrologues les marquent dans les Almanachs.

Outre ces Observations le principal soin de ce Tribunal est de calculer les Eclipses, & d'avertir l'Empereur par une Requête, du jour, de l'heure, & de la partie du Ciel, auxquels l'éclipse arrivera, combien elle durera, de combien de doigts elle sera.

Ce compte doit se rendre à l'Empereur quelques mois avant que l'éclipse arrive: & comme la Chine est divisée en quinze Provinces fort étendues, il faut calculer ces éclipses suivant la longitude & la latitude de chaque première Ville de toutes ces Provinces, & en envoyer le type par tout l'Empire, parce qu'il faut rendre raison de tout à une Nation très-curieuse, & également attentive à ces Phénomènes.

Le Tribunal des Rits & les *Colao* gardent ces Observations & ces prédictions, & ont le soin de les envoyer dans toutes les Provinces & toutes les Villes de l'Empire, pour y être observées à la manière de *Peking* où est la Cour. Voici les cérémonies qui s'y observent.

Quelques jours avant que l'éclipse doive arriver, le Tribunal des Rits fait afficher en gros caractères dans un lieu public le jour, l'heure, & la minute à laquelle commencera l'éclipse, en quel lieu du Ciel elle se verra, combien elle durera, quand l'Astre commencera à s'obscurcir, combien de tems il sera obscurci, & quand il sortira de l'obscurité.

Il fait aussi avertir les Mandarins de tous les Ordres, afin qu'ils se trouvent selon la coutume avec les habits & les marques de leur dignité dans la Cour du Tribunal de l'Astronomie, pour attendre le moment auquel l'éclipse doit commencer.

commencer. Ils ont tous de grandes tables où l'éclipse est figurée, & ils s'occupent à considérer ces tables, & à raisonner ensemble sur les éclipses.

Au moment qu'ils s'aperçoivent que le Soleil ou la Lune commence à s'obscurcir, ils se jettent tous à genoux, & frappent la terre du front. En même tems on entend un bruit épouvantable de tambours & de timbales par toute la Ville, suivant la ridicule persuasion où étoient autrefois les Chinois, que par ce bruit ils secouroient le Soleil ou la Lune, & empêchoient que le Dragon céleste ne dévorât des Astres si nécessaires.

Quoique les Sçavans & les gens de qualité soient parfaitement détrompez de cette ancienne erreur, & qu'ils soient bien persuadez que ces éclipses sont des effets purement naturels, ils ne laissent pas de continuer leur ancienne cérémonie, tant ils sont attachez à leurs usages. Ces cérémonies se pratiquent de la même manière dans tous les lieux de l'Empire.

Tandis que les Mandarins sont ainsi prosterner, il y en a d'autres à l'Observatoire, qui examinent attentivement le commencement, le milieu, & la fin de l'éclipse, & qui comparent leurs Observations avec les figures qu'on leur a données. Ils portent ensuite ces Observations signées & scellées de leur Sceau, pour être présentées à l'Empereur, lequel de son côté observe l'éclipse dans son Palais avec la même attention. Les mêmes cérémonies se pratiquent dans tout l'Empire.

Le principal Ouvrage de ce Tribunal est le Calendrier qui se distribue chaque année dans tout l'Empire. Il n'y a point de Livre dans le monde dont il se fasse tant de copies, ni que l'on publie avec tant de solennité. Il y a toujours à la tête un Edit de l'Empereur, par lequel il est défendu sous peine de la vie de se servir d'un Calendrier différent, ou d'entreprendre d'en publier quelque autre, ou d'y rien altérer sous quelque prétexte que ce soit. Il faut nécessairement en tirer

plusieurs millions d'exemplaires, parce qu'il n'y a personne à la Chine, qui ne veuille avoir ce Livre, pour se régler pendant le cours de l'année.

Trois Tribunaux sont établis à *Peking*, pour dresser autant de Calendriers qui doivent être présentés à l'Empereur. L'un de ces Tribunaux est auprès de l'Observatoire. Le second où l'on explique la théorie des Astres, & les moyens de calculer, est une espèce d'Ecole publique pour les Mathématiques. Enfin le troisième qui est assez près du Palais de l'Empereur, est celui où se traitent toutes les affaires qui regardent l'Astronomie, & où s'expédient tous les actes qui concernent cette Science.

Comme il y a trois Tribunaux pour les Mathématiques, il y a aussi trois Classes de Mathématiciens; & même autrefois des Astrologues Mahométans en composoient une quatrième qui ne subsiste plus.

C'est la première de ces Classes qui est chargée de dresser le Calendrier, de calculer les éclipses du Soleil & de la Lune, & de faire toutes les autres supputations Astronomiques.

On met au jour tous les ans trois sortes de Calendriers en Langue Tartare & en Langue Chinoise. Le plus petit des trois, qui est le Calendrier commun, distingue l'année par des mois Lunaires, avec l'ordre des jours de chaque mois, l'heure & les minutes du lever & du coucher du Soleil pour chaque jour, la durée des jours & des nuits, selon les diverses élévations des Poles de chaque Province, l'heure & les minutes des conjonctions & des oppositions du Soleil & de la Lune; c'est-à-dire, les nouvelles & les pleines Lunes, les premiers & les derniers Quartiers que les Astronomes nomment les quadratures de cet Astre, l'heure & les minutes de l'entrée du Soleil dans chaque signe, & chaque demi signe du Zodiaque. Car les Chinois, ainsi que je l'ai dit, & que je l'expliquerai plus bas, distinguent autre-

ment que nous les Constellations , & le nom & le feing de ceux qui les ont faites, & de l'heure à laquelle ils les ont faites.

Le second Calendrier est celui des mouvemens des Planetes, qui sont observés exactement pour chaque jour, de la manière dont ils doivent paroître dans le Ciel. C'est un Livre semblable aux Ephémérides d'Argolus, qui marquent tous les jours le lieu du Ciel où se trouve chaque Planete, avec un calcul exact des heures & des minutes de leur progrès. Ils y ajoutent pour chaque Planete la distance qu'elle a avec la première étoile de la Constellation la plus prochaine des vingt-huit qui distinguent parmi eux tout le Ciel, & ils marquent les degrés & les minutes de cette distance. Ils mettent aussi le jour, l'heure, & les minutes auxquelles chaque Planete entre dans chaque signe; mais on n'y marque point d'autres aspects que les seules conjonctions.

Le troisième Calendrier qui se presente seulement à l'Empereur & manuscrit, contient toutes les conjonctions de la Lune avec les autres Planetes, & ses approches des Etoiles fixes dans l'étendue d'un degré de latitude avec leurs justes distances, ce qui demande une grande exactitude dans les calculs & les supputations.

C'est pourquoi tous les jours & toutes les nuits de l'année, il y a cinq Mathématiciens sur la Tour qui observent continuellement le Ciel. L'un considère attentivement ce qui se passe du côté du Zenith; l'autre a les yeux tournés du côté de l'Orient; le troisième vers l'Occident, le quatrième au Midi, & le dernier au Septentrion, afin d'être exactement instruits de ce qui se passe aux quatre parties du monde. Ils en doivent tenir un compte exact qu'ils présentent tous les jours aux Présidens du Tribunal des Mathématiques, & par eux à l'Empereur. Leurs observations sont marquées par des écrits & des figures, avec

L'année des Chinois commence par la conjonction du Soleil avec la Lune, ou par la nouvelle Lune la plus proche du quinzième degré d'Aquarius, qui est selon nous un signe où le Soleil entre vers la fin de Janvier, & y demeure presque tout le mois de Février. Ils font de ce point là le commencement de leur Printemps. Le quinzième degré du Taureau est le point qui détermine pour eux le commencement de l'Été; le quinzième du Lion, celui de l'Automne; & le quinzième du Scorpion celui de l'Hiver.

Ils ont douze mois Lunaires entre lesquels il y en a de petits qui ne sont que de vingt-neuf jours, & de grands qui sont de trente. Tous les cinq ans ils ont des intercalaires pour ajuster les Lunaisons avec le cours du Soleil. Ils divisent comme nous les semaines selon l'ordre des Planetes, à chacune desquelles ils assignent quatre Constellations, une par jour, tellement qu'après les vingt-huit qui se succèdent de sept en sept, ils retournent à la première.

Leur jour commence comme le nôtre à minuit, & s'étend jusqu'à un autre minuit; mais ils ne le divisent qu'en douze heures égales, dont chacune fait deux des nôtres. Ils ne les comptent pas comme nous par des nombres, mais par des noms & des figures particulières.

Ils divisent encore le jour naturel en cent parties, & chacune de ces parties en cent minutes: en sorte que son étendue est de dix mille minutes qu'ils observent d'autant plus exactement, qu'ils sont pour la plupart dans cette persuasion ridicule qu'en tous ces tems il y a des momens heureux ou malheureux, selon la position du Ciel & les divers aspects des Planetes. Selon eux l'heure de minuit est heureuse, parce que, disent-ils, c'est l'heure à laquelle le monde fut créé. Ils croient de même qu'à la secon-

de, la Terre fut produite ; & l'homme formé à la troisième.

Cette sorte de Charlatans qui ne cherchent qu'à tromper par le secours de l'Astrologie judiciaire , & qui prédisent les événemens par la situation des Planètes, & par leurs différens aspects, ne laissent pas de s'accréditer auprès des esprits foibles & superstitieux. Ils font la distinction des heures qui sont propres à chaque chose, à peu près comme le Calendrier de nos Bergers, où l'on marque par des figures quand il faut se faire saigner, prendre médecine, tondre les Brebis, couper les cheveux, faire voyage, couper les bois, semer, planter, &c. Ils marquent les tems propres à demander des grâces à l'Empereur, à honorer les morts, à faire des sacrifices, à se marier, à entreprendre des voyages, à bâtir des maisons, à inviter ses amis, & tout ce qui peut regarder les affaires publiques & particulières : ce que plusieurs observent si scrupuleusement, qu'ils n'oseroient rien faire contre l'ordre du Calendrier, qu'ils consultent comme leur oracle.

Voici à peu près la manière dont ils dressent leurs pronostics. Ils prennent dix caractères qu'ils attribuent à l'année, & dont chacun signifie un des cinq Elements ; car ils en reconnoissent tout autant, ainsi que je le dis ailleurs. Ils les combinent en soixante diverses manières avec les noms des douze heures du jour. Puis ils considèrent les vingt-huit Constellations, qui ont chacune une Planète dominante : & sur les propriétés de l'Element, de la Constellation, & de la Planète mêlez ensemble, ils forment leurs conjectures sur le bon ou mauvais succès des événemens. Ils ont des volumes entiers de ces bagatelles.

Quand on voulut charger les Missionnaires du Calendrier, ils s'en excusèrent : l'Empereur parut surpris : Hé quoi ! leur dit-il : vous m'avez dit souvent que c'étoit la charité envers le prochain qui vous avoit conduit à la Chine : ce que je vous demande est très-important au bien

public : quelle raison pouvez-vous avoir de ne pas accepter ce travail ? Les Peres répondirent qu'ils craignoient qu'on ne leur attribuât les superstitions ridicules qui s'ajoutent au Calendrier. Ce n'est pas là ce que je souhaite, répliqua l'Empereur ; cela ne vous regardera point, & je n'ajoute pas plus de foi que vous à ces imaginations ridicules. Ce que je vous demande, c'est ce qui concerne le Calendrier, & qui n'a de rapport qu'à l'Astronomie.

Alors les Peres se rendirent aux volontés de l'Empereur ; mais ils firent une déclaration publique, par laquelle ils protestèrent que non seulement ils n'avoient nulle part à ces folies, mais qu'ils les condamnoient absolument, le succès des actions des hommes ne dépendant nullement de l'influence des Astres, mais de la sagesse avec laquelle ils se conduisent. Le feu Empereur *Cang hi*, qui avoit trop d'esprit & de sens pour donner dans de semblables extravagances, comme il avoit témoigné lui-même, approuva fort qu'ils s'expliquassent de la sorte.

Ce Calendrier dont je viens de parler, doit se donner à l'Empereur pour l'année suivante, le premier jour du second mois de l'année. Quand l'Empereur l'a vu & approuvé, les petits Officiers du Tribunal appliquent sur chaque jour les superstitions dont j'ai parlé plus haut. Dans la suite par ordre de l'Empereur, on le distribue aux Princes, aux Seigneurs, aux grands Officiers de *Peking*, & on l'envoie dans chaque Province au Viceroy, qui le remet au Trésorier Général de la même Province. Celui-ci le fait imprimer, le distribue à tous les Gouverneurs particuliers, & conserve les Planches dans son Tribunal.

A la tête de ce Calendrier imprimé en forme de Livre, est en couleur rouge le grand Sceau du Tribunal de l'Astronomie avec l'Edit de l'Empereur, qui défend sous peine de la vie, d'en suivre ou d'en publier un autre.

La distribution de ce Calendrier se

fait tous les ans avec beaucoup de cérémonie. Ce jour-là tous les Mandarins de la Ville de *Peking* se rendent de grand matin au Palais. D'un autre côté les Mandarins du Tribunal Astronomique avec les habits de leur dignité, & les marques de leurs Offices, conformes à leurs degrés, se rendent au lieu ordinaire de leurs Assemblées pour accompagner les Calendriers.

Sur une grande machine dorée qui s'élève en quarré en divers étages, & se termine en pyramide, on place les Calendriers qui doivent être présentés à l'Empereur, à l'Impératrice, & aux Reines. Ils sont en grand papier couverts de satin jaune qui est la couleur de l'Empereur, & enveloppez proprement dans des sacs de drap d'or. Cette machine est portée par quarante Valets de pied vêtus de jaune.

On porte ensuite dix ou douze autres machines plus petites dorées & fermées de courrines rouges, sur lesquelles on met les Calendriers qui doivent être présentés aux Princes du Sang. Ils sont reliez de satin rouge, & dans des sacs tissus de soye & d'argent.

Suivent immédiatement après plusieurs tables couvertes de tapis rouges, sur lesquelles sont placez les Calendriers des Grands, des Généraux d'Armée, & des autres Officiers de la Couronne, tous scellez du Sceau du Tribunal Astronomique, & couverts de drap jaune. Chaque table porte le nom du Mandarin, ou du Tribunal, à qui les Calendriers appartiennent.

Les porteurs qui se déchargent de leurs fardeaux à la dernière porte de la grande Salle, & qui les arrangent avec les tables des deux côtés du passage, qu'ils appellent Impérial, ne laissent au milieu que la machine qui porte les Calendriers Impériaux.

Enfin les Mandarins de l'Académie Astronomique prennent les Calendriers de l'Empereur & des Reines, & les portent sur deux tables couvertes de bro-

card jaune qui sont à l'entrée de la Salle Impériale. Là ils se mettent à genoux, & après s'être prosternés trois fois jusqu'à terre, ils livrent les Calendriers aux Intendants du Palais. Ceux-ci marchant chacun à leur rang, vont les présenter à l'Empereur, puis les Eunuques les portent à l'Impératrice & aux Reines.

Cependant les Mandarins Astronomiques retournent à la grande Salle, où sont les Mandarins de tous les Ordres, auxquels ils distribuent les autres Calendriers de cette manière.

Premièrement, tous les Princes envoient chacun leur premier Officier au passage Impérial, où ils reçoivent à genoux le Calendrier de leurs Maîtres, & ceux des Mandarins qui sont à leur suite : ce qui monte du moins à douze ou treize cens Calendriers pour la Cour de chaque Prince.

Paroissent ensuite les autres Seigneurs, les Généraux d'Armée, les Mandarins de tous les Tribunaux, lesquels reçoivent à genoux le Calendrier de la main des Mandarins Astronomiques.

Quand la distribution en est faite, chacun d'eux va reprendre son rang dans la Salle, & se tournant du côté le plus intérieur du Palais, au premier signal qui se donne, ils se jettent tous à genoux, & se courbent trois fois jusqu'à terre. Après trois génuflexions & neuf profondes inclinations de tête, en reconnaissance de la grace qu'ils viennent de recevoir de l'Empereur, ils s'en retournent dans leur Hôtel.

A l'exemple de la Cour les Gouverneurs & les Mandarins des Provinces reçoivent le Calendrier de la même manière dans la Capitale, chacun selon son rang. Pour ce qui est du Peuple, il n'y a point de maison si pauvre, qui n'achète chaque année le Calendrier ; & c'est pour cela qu'on en fait imprimer dans chaque Province vingt-cinq à trente mille par an.

Au reste, c'est un ouvrage si respecté des Chinois & de leurs voisins, & si important

important dans l'Etat, que pour se déclarer sujet & tributaire du Prince, il suffit de recevoir son Calendrier; & que de le refuser, c'est lever l'étendard de la révolte.

Une marque sensible de la vénération qu'ont ces Peuples pour leur Calendrier & pour leur Astronomie, c'est que *Yang quang sun*, le plus grand ennemi du nom Chrétien, dans un Livre plein de calomnies qu'il publia pour décrier la Religion & l'Astronomie Européenne, répète à chaque page, qu'il est indigne de la

Majesté de l'Empire, d'assujettir leur Calendrier à la réforme de quelques Astronomes Européens : car c'est, disoit-il, comme si un vaste & florissant Etat s'abaîssoit jusqu'à recevoir la loi d'une petite Nation étrangère.

Nous avons déjà dit que les Astronomes Chinois partageoient le Ciel en vingt-huit Constellations. Ils y comprennent toutes les étoiles fixes, tant celles qui composent le Zodiaque, que celles qui sont à ses côtez. Voici le nom de ces Constellations.

1. *Kao.*
2. *Kang.*
3. *Ti.*
4. *Fang.*
5. *Sin.*
6. *Vi.*
7. *Ki.*
8. *Tcon.*
9. *Licon.*

10. *Nion.*
11. *Hio.*
12. *Guey.*
13. *Che.*
14. *Pie.*
15. *Quey.*
16. *Leon.*
17. *Guey.*
18. *Mao.*

19. *Pie.*
20. *Tsuy.*
21. *Tsan.*
22. *Cing.*
23. *Quey.*
24. *Licon.*
25. *Sing.*
26. *Chang.*
27. *Ye.*
28. *Chin.*

C'est *Yn* Empereur de la Famille *Hia* qui partagea ainsi le Ciel en vingt-huit Constellations, pour distinguer les diverses mansions de la Lune : car quoique les Chinois ayent distingué comme nous le cours du Soleil en trois cens soixante-cinq degrés & quinze minutes, dont nous composons notre année, ils se sont plus réglés par les Lunaïsons, que par le cours du Soleil.

Les espaces qu'ils donnent à leurs Constellations, sont inégaux dans le nombre de leurs degrés : mais toutes ensemble font un cercle de trois cens soixante degrés. Sur ces principes on leur a fait des Cadrans, où le stile marque par son ombre toutes les révolutions célestes, & à quelle heure & à quel quart du jour & de la nuit chaque Constellation passe par le Méridien de *Peking*.

La manière qu'ils ont introduite de commencer leur année par la nouvelle Lune la plus proche du mois de Février, fait que le signe des Poissons est pour

eux le premier signe, le Bélier le second, & ainsi des autres : & parce qu'il n'y a que douze signes pour faire les douze mois Solaires, & que les Lunaïsons ne quadrant pas toujours avec ces signes, ils ont des Lunaïsons intercalaires, auxquelles ils donnent le même signe qu'avoir la précédente, pour recommencer après l'ordre des mois selon les signes qui leur sont attribuez. Par ce moyen ils ont des mois qui suivent l'ordre des signes, d'autres qui ont quelques jours hors des signes, d'autres auxquels il en manque quelques-uns.

Cette manière de supputer & d'intercaler leur fait des années de treize mois qui retournent de tems en tems. Ce fut ce qui donna occasion au rétablissement des Missionnaires Jésuites dans la Chine, & qui mit fin à la rude persécution qu'ils souffroient par les intrigues d'un Astronome Arabe, & d'un Mandarin Chinois ennemi de la Religion Chrétienne.

Comme les Tables des Astronomes

Bbbb

Chinois étoient imparfaites, & qu'après une certaine suite d'années, on étoit obligé d'y faire des corrections, qu'il s'étoit glissé d'ailleurs des fautes énormes dans le Calendrier dressé par les Astronomes, qui avoient remplacé le Pere Adam Schaal, on eut recours aux Européens, sur-tout au Pere Ferdinand Verbiest. Ils étoient alors chargés de neuf chaînes, & gardez très-étroitement dans les prisons publiques de la Ville. Feu l'Empereur *Cang hi*, qui étoit encore jeune, envoya quatre grands Mandarins qui étoient *Colao* *, pour demander aux Missionnaires s'ils reconnoissoient quelques fautes dans le Calendrier Chinois, tant de la présente année que de la suivante. Ces deux Calendriers avoient été faits sur les anciennes Tables Astronomiques de la Chine.

Le Pere Verbiest répondit que les Calendriers étoient remplis de fautes, & que nommément on y donnoit treize mois à l'année suivante, qui étoit la huitième de l'Empereur *Cang hi*. Les Mandarins instruits d'une erreur si grossière, & de plusieurs autres fautes qu'on leur fit remarquer, allerent incontinent en rendre compte à l'Empereur, qui donna ordre que les Missionnaires se rendissent le lendemain matin au Palais.

Le lendemain à l'heure marquée le P. Buglio, le P. Magalhaens, & le P. Verbiest furent conduits dans une grande Salle du Palais, où tous les Mandarins du Tribunal Astronomique les attendoient. Ce fut en leur présence que le Pere Verbiest découvrit les erreurs du Calendrier.

Le jeune Empereur, qui ne les avoit jamais vûs, les fit entrer dans son appartement avec tous les Mandarins du Tribunal Astronomique. Il fit placer le P. Verbiest vis-à-vis de sa Personne; & le regardant d'un air serein; sçavez-vous, lui dit-il, le moyen de faire voir d'une manière sensible, si le Calendrier s'accorde ou ne s'accorde pas avec le Ciel?

Le Pere répondit que c'étoit une cho-

se aisée à démontrer; que les instrumens Astronomiques qui étoient dans l'Observatoire, étoient faits pour cet usage, afin que ceux qui sont occupés du gouvernement de l'Etat, & qui n'ont pas le loisir de s'appliquer à l'Astronomie, puissent en un instant vérifier les calculs, & voir s'ils s'accordent avec le Ciel. Si Votre Majesté le souhaite, pour suivre le Pere, qu'on mette dans l'une de ses cours un stile, une chaise, & une table de la grandeur qu'on voudra, je suis prêt de calculer présentement la longueur de l'ombre que ce stile fera à l'heure déterminée par Votre Majesté. Par la grandeur de l'ombre il sera aisé de conclure la hauteur du Soleil, & de sa hauteur, le lieu où il est du Zodiaque. De là on jugera si le lieu du Soleil est bien marqué dans le Calendrier pour chaque jour.

L'expédient plut à l'Empereur. Il demanda aux Mandarins s'ils sçavoient cette manière de supputer, & de prédire la longueur de l'ombre. Le Mahométan répondit hardiment qu'il la connoissoit, & que c'étoit une règle sûre pour distinguer le vrai d'avec le faux. Puis il ajouta qu'on devoit bien se donner de garde de se servir à la Chine des Européens & de leurs sciences, qui deviendroient fatales à l'Empire; & il prit de là occasion d'invectiver contre la Religion Chrétienne.

L'Empereur changeant de visage, lui dit: « Je vous ai commandé d'oublier » le passé, & de ne songer qu'à donner » une bonne Astronomie. Osez-vous » vous emporter de la sorte en ma présence? Vous-même ne m'avez-vous » pas présenté plusieurs Requêtes, afin » de chercher par tout l'Empire des Astronomes habiles? Il y a quatre ans » qu'on les cherche, & qu'on ne les trouve pas: & voilà Ferdinand Verbiest » qui entend parfaitement l'Astronomie, & qui étoit tout porté dans cette » Cour, vous ne m'en avez pas dit un » seul mot. Vous ne faites que trop voir

* Ministres de l'Empire

» que vous êtes un homme passionné ,
 » & que vous n'agissiez pas de bonne
 » foi. » Ces paroles picquèrent extrême-
 ment les deux Gouverneurs de l'Empire ,
 protecteurs des Astronomes Chinois.

Ensuite l'Empereur reprenant un vi-
 sage serein , fit au Pere Verbieft diver-
 ses questions qui concernoient l'Astro-
 nomie , & il chargea les *Colao* & les
 Mandarins qui étoient à ses côtes , de
 lui déterminer un stile pour supputer
 l'ombre.

Comme ces *Colao* y travailloient dans
 le Palais même , l'Astronome Mahomé-
 tan avoua franchement qu'il ne sçavoit
 pas cette maniere de calculer l'ombre.
 Ils en avertirent aussi-tôt l'Empereur.

Ce Prince fut si offensé de l'impu-
 dence de l'Astronome , qu'il eut dessein
 de le faire punir sur le champ : mais
 ayant fait réflexion qu'il valoit mieux
 différer jusqu'à ce que le Ciel eût dé-
 couvert son imposture en présence de
 ses protecteurs , il ordonna que le Pere
 feroit seul son calcul ce jour-là même ,
 & que le lendemain les *Colao* & les Man-
 darins iroient à l'Observatoire , pour voir
 précisément à Midi la longueur de l'om-
 bre au Stile qu'on auroit préparé.

Il y avoit dans l'Observatoire de *Pe-
 king* une Colonne de bronze de figure
 quarrée , haute de huit pieds géométri-
 ques & de trois pouces. Elle étoit éle-
 vée sur une table de même matiere lon-
 gue de dix-huit pieds , large de deux ,
 & épaisse d'un pouce. Cette table étoit
 divisée en dix-sept pieds depuis le bas de
 la Colonne , & chaque pied en dix par-
 ties qu'on appelle pouces , & chaque
 pouce en dix autres petites parties qu'on
 nomme minutes. Le tout étoit environ-
 né d'un petit canal large & profond d'un
 demi doigt , creusé dans le bronze le
 long des bords. On remplit ce canal
 d'eau pour mettre par ce moyen la ta-
 ble dans une situation horizontale. Cette
 machine servoit autrefois à examiner les
 ombres Méridiennes. Mais la Colonne
 s'étoit notablement inclinée par la suite

des tems , & ne faisoit plus un angle
 droit avec la table.

Le stile ayant été déterminé de huit
 pieds quatre doigts & neuf minutes , le
 Pere attacha sur la Colonne une plan-
 che bien unie , & parallele à l'horison
 précisément à la hauteur déterminée , &
 par le moyen d'une Perpendiculaire ti-
 rée du haut de cette planche jusqu'à la
 table , il marqua le poinr , duquel il fal-
 loit prendre le commencement de l'om-
 bre. Le Soleil étoit alors vers le Solstice
 d'Hyver , & faisoit les ombres plus lon-
 gues qu'en tout autre tems de l'année.

Après avoir fait son calcul selon les
 régles de la Trigonométrie , il trouva que
 l'ombre du Stile devoit être le lendemain
 à Midi de seize pieds & six minutes &
 demie. Il traça une ligne transversale
 sur la table de bronze , pour marquer
 que l'ombre viendroit jusques-là , &
 qu'elle ne seroit ni plus longue ni plus
 courte. Tous les Mandarins se rendirent
 le lendemain à l'Observatoire par ordre
 de l'Empereur ; & quand il fut Midi ,
 l'ombre toucha justement la ligne que
 le Pere avoit tracée sur la table , dont
 ils parurent extrêmement surpris.

L'Empereur prit beaucoup de plaisir
 au récit qu'on lui fit de cette premiere
 observation , & ordonna que le Pere en
 recommenceroit une autre le lendemain
 à midi dans la grande cour du Palais. Les
Colao avertirent aussi-tôt le Pere Ver-
 bieft ; & prenant une règle de cuivre
 longue d'un pied géométrique qu'il avoit
 alors entre les mains , ils déterminèrent
 deux pieds deux pouces pour la longueur
 du stile.

Quand il fut de retour à la maison ,
 il fit son calcul ; après quoi il prépara
 un ais bien poli avec un autre qui por-
 roit dessus à plomb , & qui devoit servir
 de stile. Le premier ais étoit divisé en
 pieds & en pouces , & avoit trois vis , par
 le moyen desquelles il étoit facile de lui
 donner une situation horizontale. Il alla
 le jour suivant au Palais avec cette ma-
 chine qu'il plaça dans la grande cour , &

qu'il ajusta directement au Méridien, après avoir marqué par une ligne droite tirée sur l'ais horizontal l'extrémité de l'Ombre, qui selon la supputation devoit être de quatre pieds trois pouces quatre minutes & demie.

Les *Colao* & les autres Mandarins nommez pour assister à l'Observation, se rendirent dans le même lieu un peu avant midi. Ils formèrent un cercle autour du stile, & comme l'ombre leur paroissoit fort longue, parce qu'elle ne portoit pas encore sur l'ais horizontal, mais à côté de la machine sur la terre; on voyoit les *Colao* qui se parloient à l'oreille, & qui rioient ensemble, dans la persuasion où ils étoient que le Pere s'étoit trompé.

Mais un moment avant midi que l'ombre gagna l'ais horizontal, elle se raccourcit tout-à-coup, & parut presque sur la ligne qui étoit marquée. A l'heure de midi elle tomba précisément sur la ligne. Le Mandarin Tartare témoignant plus que tous les autres son étonnement, s'écria: le grand Maître que nous avons ici! Les autres Mandarins ne dirent mot; mais dès ce moment là ils conçurent contre le Pere une jalousie qui a toujours continué depuis.

On informa l'Empereur du succès de l'Observation, & on lui présenta même la machine, qu'il reçut favorablement. Elle étoit de l'invention du P. Magalhaens qui l'avoit travaillé durant la nuit avec une extrême justesse.

L'Empereur, pour ne pas décider trop favorablement sur une affaire qui passoit dans l'esprit des Chinois pour être très-délicate, voulut que le Pere fit le jour suivant une troisième Observation dans la Tour Astronomique, & ordonna qu'on lui assignât un nouveau stile. Il retourna donc à l'Observatoire, où il fit attacher comme la première fois une longue regle bien polie sur la colonne de bronze à la hauteur donnée, qui étoit de huit pieds cinq minutes & cinq secondes. Il tira aussi une ligne transversale sur la table de cuivre, pour mar-

quer le terme de l'ombre, qui, selon la supputation qu'il avoit faite, devoit être de quinze pieds huit pouces & trois minutes.

Les *Colao* & les Mandarins qui avoient assisté aux premières Observations, furent aussi présents à celle-ci. A l'heure du midi l'ombre du stile arriva justement à la ligne que le Pere avoit tracée, & ses ennemis même, qui assistoient à tout par ordre de l'Empereur, ne purent s'empêcher de lui rendre justice, & de louer la méthode Européenne.

L'Astronome Mahométan dont j'ai parlé, n'avoit pour toute connoissance du Ciel, que de vieilles tables Arabes qu'il avoit reçues de ses ancêtres, & dont il suivoit un peu l'usage. Cependant il travailloit depuis plus d'un an par ordre des Régens de l'Empire à la correction du Calendrier Chinois, qu'on sçavoit assez n'être pas d'accord avec les Phénomènes célestes.

Il avoit déjà fait à sa façon & présenté à l'Empereur en deux volumes ceux de l'année qui alloit commencer. Le premier volume contenoit les mois Lunaires, les jours & les heures des nouvelles & pleines Lunes de chaque mois, & les deux Quadratures, le tems auquel le Soleil se trouvoit au commencement & au milieu de chaque Signe, selon l'ancienne méthode de la Chine. On voyoit dans le second volume le lieu des sept Planètes qu'il avoit calculé pour tous les jours de l'année, à peu près comme nous le voyons dans les Ephémérides d'Argolus & des autres Astronomes d'Europe.

L'Empereur ayant été persuadé par les trois observations de l'ombre, que les calculs du P. Verbiest s'accordoient avec le Ciel, lui ordonna d'examiner ces deux Livres de l'Astronome Mahométan.

Il n'étoit pas difficile de trouver grand nombre de fautes dans ce nouveau Calendrier. Car outre que les choses y étoient mal arrangées & plus mal calculées, il s'y trouvoit des contradictions visibles. C'étoit un mélange de Chinois & d'Arabe,

d'Arabe, de sorte qu'on pouvoit aussi bien le nommer un Calendrier Arabe que le Calendrier Chinois.

Le P. Verbieft fit un petit Recueil où il marquoit à chaque mois les erreurs les plus grossières du Mahométan dans le cours des sept Planetes, & il les mit toutes au bas de sa Requête qui fut présentée à l'Empereur. Sa Majesté convoqua aussi-tôt l'Assemblée générale des Regulos ses parens, des Mandarins de la premiere Classe, des principaux Officiers de tous les Ordres & de tous les Tribunaux de l'Empire, & leur envoya la Requête du Pere, pour délibérer entr'eux sur les résolutions qu'il falloit prendre. On n'avoit jamais vû d'Assemblée si considérable, ni si solennellement convoquée pour de simples affaires Astronomiques, & l'on eût dit qu'il s'agissoit de la conservation & du salut de tout l'Empire.

L'Empereur n'étoit pas encore sorti de minorité : mais sans rien témoigner au dehors il nourrissoit depuis long-tems une aversion secrète pour les Gouverneurs que son pere lui avoit donnez. Ayant remarqué qu'ils avoient condamné l'Astronomie d'Europe, & qu'ils protégeoient les Astronomes Chinois, il saisit cette occasion de casser & d'annuler tous les actes qu'ils avoient faits. C'est pourquoi quelques-uns de ceux en qui il avoit le plus de confiance, lui conseilèrent secrètement de rendre cette Assemblée la plus auguste & la plus solennelle qu'il seroit possible.

On y lut publiquement la Requête du P. Verbieft, sur laquelle les Seigneurs, & les principaux Membres du Conseil prononcèrent unanimement, que la correction d'un Calendrier étant une affaire importante, & l'Astronomie une science difficile, dont peu de gens sont capables, il falloit examiner en public & par les Instrumens de l'Observatoire, les fautes énoncées dans sa Requête.

Cet Arrêt du Conseil fut confirmé par l'Empereur, qui nomma outre les Colao & les Mandarins, tous les Pré-

fidens des grands Tribunaux, & vingt Mandarins de la premiere Classe, pour assister aux observations du Soleil & des Planetes qui devoient se faire à l'Observatoire.

Le Suprême Tribunal des Rits, auquel celui de l'Astronomie est subordonné, fit venir le P. Verbieft & l'Astronome Mahométan, & leur donna ordre de regler de bonne heure les Observations qu'il falloit faire, & de les mettre par écrit avec la maniere d'observer.

Le Pere avoit déjà calculé le lieu du Soleil, de la Lune, & des autres Planetes qui paroissent durant la nuit, marquant jusqu'aux degrés & aux minutes du Zodiaque où nos Tables d'Europe les mettoient en de certains jours, pour lesquels celles du Mahométan se trompoient davantage. Ses Supputations furent présentées aux Mandarins de ce Tribunal, qui régla que l'un & l'autre iroient à l'Observatoire, & que chacun prenant un des Instrumens que l'on y voit, & le dressant vers le Soleil, cacheteroit & signeroit de sa main le degré & les minutes, où il jugeoit que chaque Planete devoit être.

La premiere Observation se fit donc le jour auquel le Soleil entre dans le quinzième degré du Verseau. Un grand quart de Nonante que le Pere avoit disposé dans le Méridien, montrait avec son Alidade la hauteur Méridienne que le Soleil devoit avoir ce jour-là, & la minute du Zodiaque qu'il devoit occuper à l'heure de Midi.

Il y avoit déjà dix-huit jours qu'il avoit affermi l'Alidade dans cette situation, & qu'il y avoit posé son cachet. Quand le jour & l'heure furent venus, le rayon du Soleil s'insinuant par une des pinnules, n'étoit nullement éloigné de l'autre. Un Sextant de six pieds de rayon qu'il avoit encore placé dix-huit jours auparavant à la hauteur de l'Equateur, montrait la déclinaison du Soleil avec tant d'exactitude, qu'on n'y pouvoit trouver le moindre défaut.

Quinze jours après, le Pere eut le bonheur de réussir de la même manière, en observant avec les mêmes Instrumens l'entrée du Soleil dans le signe des Poissons. Cette Observation lui étoit nécessaire pour décider la célèbre question s'il falloit ôter ou non le mois intercalaire du Calendrier Chinois. La hauteur Méridienne du Soleil & la déclinaison qu'il avoit ce jour-là, démontrèrent clairement qu'il le falloit.

Quant au lieu des autres Planetes, comme il étoit nécessaire d'observer pendant la nuit, pour réfuter ce que le Mahométan en avoit écrit dans son Calendrier, il crut qu'il ne le pourroit faire plus clairement & d'une manière plus sensible, qu'en proposant d'observer leurs distances des Etoiles fixes. Il avoit déjà supputé ces distances, & plusieurs jours auparavant, en présence de quelques Mandarins, il avoit marqué sur une Carte du Ciel dont il devoit se servir, la distance où ces mêmes Etoiles se trouveroient à l'heure que l'Empereur avoit déterminé. Il fit porter à l'Observatoire son quart de Nonante, son demi-cercle, ses Carres, & tous les autres Instrumens qu'il crut propres pour cette observation.

Le jour marqué étant venu, on vit la Cour partagée dans l'attente de ce que le Pere avoit promis. Sur le soir les *Colao*, les Mandarins, les Mathématiciens des trois Tribunaux, tant Chinois que Tartares, accoururent de tous les Quartiers de la Ville, ceux-ci accompagnés d'un grand cortège de gens à cheval, & ceux-là dans leurs chaïses portez sur les épaules de leurs valets.

Ayant vû clairement que de tout ce que le Pere avoit proposé, il n'y avoit pas une seule chose qui ne fût conforme à ce qu'il avoit prédit & supposé, ils furent convaincus par leurs propres yeux, que les Calendriers tant Chinois, qu'Arabes, que le Mathématicien Mahométan avoit présentés à l'Empereur, étoient remplis de fautes, & ils allèrent aussi-tôt en informer Sa Majesté.

L'Empereur ayant appris combien les Observations du P. Verbieft avoient été justes & exactes, ordonna que l'affaire seroit examinée dans son Conseil. Les deux Astronomes dont on blâmoit le Calendrier, sçavoir *Yang quang sien*, & *Uming huen*, se trouverent contre leur coutume à l'Assemblée, & par leurs brigues, en partagerent les suffrages.

Les Mandarins qui étoient à la tête du Conseil, souffroient impatiemment que l'Astronomie Chinoise fût proscrite, & que celle d'Europe eût le dessus. Ils soutenoient qu'il étoit de la Majesté de l'Empire de ne rien changer à une Science, dont routes les Nations avoient tiré jusqu'ici leurs Loix, leur Politique, & la sagesse de leur Gouvernement; qu'il valoit mieux conserver l'ancienne Astronomie qu'ils tenoient de leurs Peres, quoiqu'un peu défectueuse, que d'en introduire une autre qui étoit étrangère. Ils donnoient aux deux Astronomes la gloire de combattre pour leur Patrie, & les regardoient comme les zélés défenseurs de la grandeur de leurs Ancêtres.

Les principaux Mandarins Tartares étoient d'un sentiment tout opposé, & s'attachoient au sentiment de l'Empereur, qui favorisoit le P. Verbieft. On disputa de part & d'autre avec beaucoup de véhémence. Enfin *Yang quang sien* enflé de la protection des Ministres d'Etat dont il s'étoit assuré, éleva la voix; & s'adressant aux Tartares: « Si vous vous livrez à l'opinion de Ferdinand, leur » dit-il, en recevant l'Astronomie qu'il » vous apporte, assurez-vous que l'Em- » pire des Tartares ne durera pas long- » tems à la Chine ».

Un discours si téméraire fut reçu avec indignation des Mandarins Tartares, qui le rapporterent aussi-rôt à l'Empereur. Sa Majesté ordonna à l'instant qu'on chargeât *Yang quang sien* de chaînes, & qu'on le renfermât dans les prisons publiques.

Au même tems le P. Verbieft reçut

ordre de réformer le Calendrier, & l'Astronomie de tout l'Empire, & on lui donna la direction du Tribunal des Mathématiques. On voulut l'honorer de plusieurs autres titres, mais il les refusa constamment par quatre Placets qu'il présenta à l'Empereur.

Dès que le Pere Verbieft se vit Directeur du Tribunal Astronomique, il présenta un Placet à l'Empereur, où il lui fit connoître la nécessité de retrancher du Calendrier de l'année courante la Lune intercalaire qui y avoit été introduite, & qui étoit contraire au cours du Soleil : & comme les Astronomes Chinois avoient omis pour cette année la treizième Lune, il fit voir que c'étoit une erreur inouïe, & que même selon leur calcul, la Lune intercalaire appartenoit à l'année suivante. Son Placet fut renvoyé au Conseil Privé.

Les Membres de ce Conseil regarderent comme une chose bien triste, qu'il fallût ôter un mois entier du Calendrier qui avoit été reçu si solennellement. Comme ils n'osoient ni ne pouvoient contredire le Pere Verbieft, ils prirent le parti de lui députer le premier Président du Conseil.

Le Mandarin abordant le Pere avec un air honnête, prenez garde, lui dit-il, à ce que vous faites. Vous allez nous couvrir de honte chez les Nations voisines, qui suivent & respectent le Calendrier Chinois, lorsqu'elles apprendront qu'on s'est trompé si grossièrement, qu'il ait fallu retrancher un mois entier de l'année courante. Ne pourriez-vous pas dissimuler, ou trouver quelque moyen de sauver notre réputation ? Vous nous rendriez un grand service. Le Pere lui répondit, qu'il n'avoit pas le pouvoir d'ajuster le Ciel à leur Calendrier, & que c'étoit une nécessité indispensable de retrancher ce mois.

Aussi-tôt on publia un Edit par tout l'Empire, qui portoit que, suivant la supputation Astronomique du Pere Verbieft, il falloit nécessairement ôter de

l'année courante le mois intercalaire, & défense fut faite de le compter à l'avenir. Cet Edit embarrassa fort ceux qui n'étoient pas au fait de l'Astronomie. Ils ne pouvoient comprendre ce qu'étoit devenu ce mois qu'on avoit retranché ; & ils se demandoient en quel lieu on l'avoit mis en réserve.

Après avoir ainsi fixé l'année Chinoise, & réglé le cours des Astres, le Pere s'appliqua à rétablir ce qu'il avoit trouvé de défectueux dans les autres choses qui concernent le Tribunal des Mathématiques. Il songea principalement à enrichir l'Observatoire de nouveaux instrumens propres aux opérations Astronomiques. Il les fit travailler avec un grand soin, & quelque admirables qu'ils parussent, les Chinois, toujours amateurs de l'antiquité, n'auroient pû se résoudre à s'en servir préférablement aux anciens, s'ils n'y avoient été forcez par un ordre exprès de l'Empereur.

Ces instrumens sont grands, bien fondus, ornez par tout de figures de Dragons, & bien disposés pour l'usage qu'on en doit faire. Si la finesse des divisions répondoit au reste de l'ouvrage, & qu'au lieu de Pninales on y appliquât des Lunettes, selon la méthode de l'Académie Royale, rien en cette matiere ne pourroit leur être comparé.

On ne sera pas fâché de voir la description de toutes ces machines dont on se sert encore aujourd'hui dans l'Observatoire de *Peking*. Les voici telles que nous les a données le Pere le Comte, qui les a examinées avec beaucoup d'attention.

La premiere machine est une Sphère Armillaire Zodiacale de six pieds de diametre. Cette Sphère porte sur quatre têtes de Dragon, dont les corps après divers replis, s'arrêtent aux extrémités de deux poutres d'aitain mises en croix afin de soutenir tout le poids de la machine. Ces Dragons, qu'on a choisis parmi les autres animaux, parce qu'ils composent les armes de l'Empereur,

sont représentez selon l'idée que les Chinois s'en forment, enveloppez de nuages, couverts au-dessus des cornes d'une longue chevelure, portant une barbe roufue sous la machoire inférieure, les yeux allumez, les dents longues & aiguës, la gueule béante, & vomissant toujours un torrent de flammes. Quatre Lionceaux de même matiere sont chargez des extrêmités des poutres, dont les rêtes se haussent ou se baissent selon l'usage qu'on en veut faire par le moyen des vis qui y sont engagées. Les cerdes sont divisez sur leur surface extérieure & intérieure en 360. degrés; chaque degré en soixante minutes par les Lignes transversales; & les minures de dix en dix secondes par le moyen des Pinnules qu'on y applique.

La seconde machine est une Sphère équinoxiale de six pieds de diametre. Cette Sphère est soutenuë par un Dragon qui la porte sur son dos courbé en arc, dont les quatre griffes qui s'étendent en quatre endroits opposez, saisissent les extrêmités du piédestal, formé comme le précédent par deux poutres croisées à angles droits, & terminées par quatre petits Lions qui servent à le mettre de niveau. Le dessein en est grand & bien exécuté.

La troisième machine est un Horifon Azimutal de six pieds de diametre. Cet instrument qui sert à prendre les Azimuts, n'est composé que d'un large cercle posé de niveau dans toute sa surface. La double Alidade qui en fait le diametre, court tout le Limbe, selon les degrés de l'horifon qu'on y veut marquer, & emporte avec soi un triangle filaire, dont le sommet passe dans la rêtte d'un arbre élevé perpendiculairement sur le centre du même horifon. Quatre Dragons repliez courbent leur tête sous le Limbe inférieur de ce grand Cercle pour l'affermir. Deux autres entortillez autour de deux petites colonnes s'élèvent en l'air chacun de son côté presque en demi cercle jusqu'à l'arbre du

milieu, où ils s'attachent inébranlablement, afin de rendre le triangle tout-à-fait immobile.

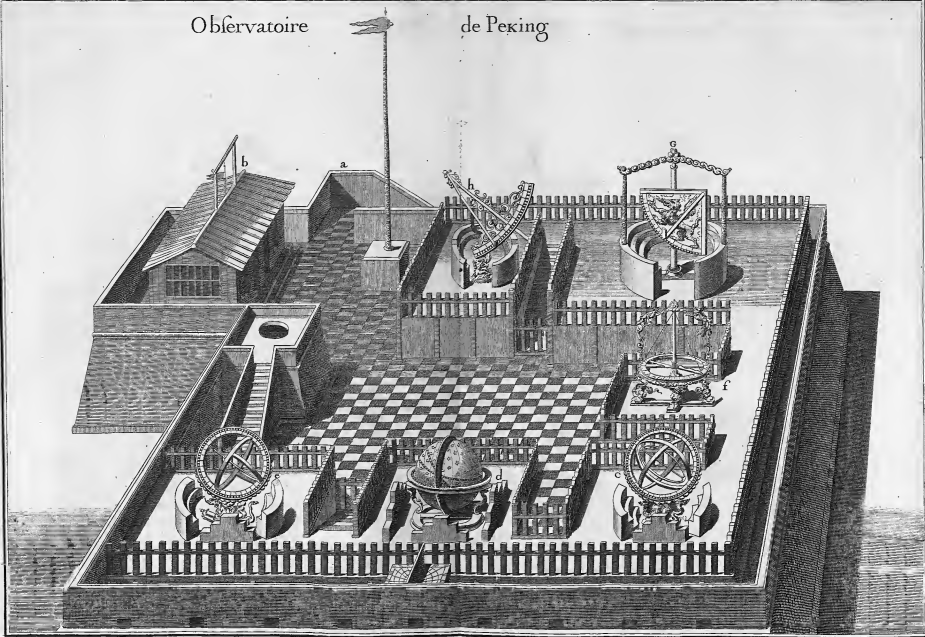
La quatrième machine est un grand Quart de Cercle de six pieds de rayon. Cette portion de Cercle est divisée de dix en dix secondes. Le plomb qui marque sa situation verticale, pèse une livre, & pend du centre par le moyen d'un fil de cuivre très-délicat. L'Alidade en est mobile, & coule aisément sur le Limbe. Un Dragon replié & entouré de nuages, va de toutes parts saisir les bandes de l'instrument, de peur qu'elles ne sortent de leur plan commun. Tout le corps du Quart de Cercle est en l'air, traversé par le centre d'un arbre immobile, autour duquel il tourne vers les parties du Ciel qu'on veut observer; parce que sa pesanteur pourroit causer quelque tremouffement, ou le faire sortir de sa situation verticale; deux arbres s'élèvent par les côtes, affermis en bas de deux Dragons, & liez à l'arbre du milieu par des nuages qui semblent descendre de l'air. Tout l'ouvrage est solide & bien entendu.

La cinquième machine est un Sextant, dont le rayon est de huit pieds.

Cette figure représente la sixième partie d'un grand Cercle porté sur un arbre, dont la base forme une espèce de large bassin vidé, qui est affermi par des Dragons, & traversé dans le milieu d'une colonne de bronze, sur l'extrémité de laquelle on a engagé une machine propre à faciliter par ses rouës le mouvement de l'instrument. C'est sur cette machine que porte par son milieu une petite poutre de cuivre, qui représente un des rayons du Sextant, & qui le tient immobilement attaché. Sa partie supérieure est terminée par un gros cylindre; c'est le centre autour duquel tourne l'Alidade: l'inférieure s'étend environ d'une coudée au-delà du Limbe, pour donner prise au mouffle qui sert à l'élever ou à l'abaisser, selon l'usage qu'on en veut faire. Ces grandes & lourdes machines

Observatoire

de Peking



Lucas. Sculp.

a. Degré pour monter à l'observatoire.
 b. Salle où se retirent les observans.

c. Sphère Equinoxiale.
 d. Globe Céleste.

e. Sphère Zodiacale.
 f. Horizon azimuth.

g. Quart de Cercle.
 h. Sextant.

sont ordinairement difficiles à mouvoir, & servent plutôt d'ornemens sur les platres-formes des Observatoires, que d'instrumens pour les Observateurs.

Enfin la sixième machine est un Globe Céleste de six pieds de diamètre. Voici, à mon sens, ce qu'il y a de plus beau & de mieux exécuté parmi les instrumens dont je parle. Le corps du Globe est de fonte, très-rond, & parfaitement uni, les étoiles bien formées & placées selon leur disposition naturelle, & tous les cercles d'une largeur & d'une épaisseur proportionnée. Au reste il est si bien suspendu, que la moindre impression le détermine au mouvement circulaire, & qu'un enfant le peut mettre à toute sorte d'élévation, quoiqu'il pèse plus de deux mille livres. Une large base d'airain formée en cercle, & vidée en canal dans tout son contour, porte sur quatre points également distans quatre Dragons informes, dont la chevelure hérissée soutient en l'air un Horison magnifique par sa largeur, par la multitude de ses ornemens, & par la délicatesse de l'ouvrage. Le Méridien qui soutient l'Axe du Glo-

be, est appuyé sur des nuages qui sortent du centre de la base, entre lesquels il coule par le moyen de quelques roues cachées; de sorte qu'il emporte avec lui tout le Ciel, pour lui donner l'élévation qu'il demande. Outre cela l'Horison, les Dragons, & les poutres de bronze, qui se croisent dans le centre du bassin, se meuvent comme on veut, sans faire changer de situation à la base qui demeure toujours immobile: ce qui donne la facilité de placer l'Horison de niveau, & de lui faire couper le Globe précisément par le milieu. Je ne pouvois assez admirer que des gens éloignez de nous de six mille lieues, eussent pu faire un ouvrage de cette force; & j'avoué que si tous les cercles qui sont chargés de divisions, avoient été retouchez par nos ouvriers, on ne sçauroit rien désirer en cette matière de plus parfait. Au reste toutes ces machines sont environnées de degrés de marbre taillé en amphithéâtre pour la commodité de l'Observateur, parce qu'elles ont la plupart plus de dix pieds d'élévation.





DU GOUT DES CHINOIS

POUR LA POESIE, POUR L'HISTOIRE,

ET

POUR LES PIECES DE THEATRE.

POUR bien connoître en quoi consiste la beauté de la Poësie Chinoise, il faudroit posséder leur Langue; & comme la chose n'est pas aisée, aussi ne peut-on guères en donner qu'une idée fort superficielle.

Les Pièces de Vers que les Chinois composent, sont à peu près semblables aux Sonnets, aux Rondeaux, aux Madrigaux, & aux Chançons qui sont en usage parmi les Poètes d'Europe. Leurs vers se mesurent par le nombre des caractères qui sont autant de mots monosyllabes : ils font des Vers les uns plus grands, & les autres plus petits ; c'est-à-dire, de plus ou de moins de mots qu'ils entrelaissent, & qui plaisent par la variété de la cadence & de l'harmonie.

Le rapport que les vers doivent avoir les uns aux autres, consiste, & dans la rime, & dans la signification des mots, qui ont entr'eux une variété de sons agréable à l'oreille. Ils ont une autre espèce de Poësie, qui ne consiste point dans la rime, mais dans une espèce d'antithèse pour les pensées ; en sorte que si la première pensée est sur le Printemps, la seconde sera sur l'Automne ; ou si celle-là est sur le feu, celle-ci sera sur l'eau. Cette manière de composer a son art & ses difficultés.

Leurs Poètes ont de l'enthousiasme : leurs expressions sont souvent allégoriques, & ils savent employer à propos

les figures qui rendent le stile plus animé & plus pathétique.

Pour ce qui est de l'Histoire, il n'y a guères de peuples qui aient été aussi soigneux que les Chinois d'écrire & de conserver les Annales de leur Empire. Ces Livres si respectés, dont nous avons donné le précis, renferment tout ce qui s'est passé de considérable sous les premiers Empereurs qui ont gouverné la Chine.

On y voit les Ordonnances & toute l'Histoire de l'Empereur *Yao* ; avec tous les soins qu'il se donna pour établir dans l'Etat une forme de Gouvernement. On y lit les Réglemens que firent *Chun* & *Yu* ses successeurs, pour perfectionner les mœurs, & affermir la tranquillité publique ; les Usages & les Coûtumes des premiers Rois qui gouvernoient les Provinces sous la dépendance de l'Empereur, leurs vertus, leurs vices, leurs maximes dans le Gouvernement, les guerres qu'ils se font faire les uns les autres, les grands hommes qui ont fleuri de leur tems, & tous les autres événemens qui méritent d'être transmis aux siècles futurs.

On a eu le même soin de laisser à la postérité l'histoire des Regnes qui les ont suivis. Mais ce qu'il y a de particulier aux Chinois, c'est l'attention qu'ils apportent, & les précautions qu'ils prennent pour prévenir le peu de sincérité que la flatterie des Ecrivains passionnez pourroient y introduire.

Une de ces précautions consiste dans le choix qu'on fait d'un certain nombre de Docteurs désintéressés, qui sont chargés d'observer toutes les paroles & toutes les actions de l'Empereur. Chacun d'eux en particulier, & sans en faire part aux autres, les écrit sur une feuille volante, à mesure qu'il en est instruit, & jette cette feuille dans un Bureau par une ouverture qu'on a pratiquée à ce dessein.

On y raconte avec une extrême naïveté tout ce qu'il a dit & fait de bien & de mal. Par exemple, tel jour l'Empereur oublia sa Dignité; il ne fut pas maître de lui-même, & se livra à la colère. Tel autre jour il n'écouta que son ressentiment & sa passion, en punissant injustement un tel Officier, ou en cassant mal à propos un Arrêt du Tribunal. Ou bien à telle année, à tel jour l'Empereur donna telle marque de l'affection paternelle qu'il a pour ses Sujets; il entreprit la guerre pour la défense de son peuple, & pour l'honneur de l'Empire: au milieu des applaudissemens de sa Cour, qui le félicita de telle action utile au bien de l'Empire, il parut avec un air modeste, & humble, comme s'il eût été insensible à des louanges si justes.

Le Bureau où l'on dépose toutes ces feuilles, ne s'ouvre jamais durant la vie du Prince, ni tandis que sa famille est sur le Trône. Quand la Couronne passe dans une autre Maison, on ramasse tous ces Mémoires particuliers; on les confronte les uns avec les autres, pour en démêler la vérité; & c'est sur ces Mémoires qu'on compose l'histoire de l'Empereur.

Un autre usage des Chinois ne contribue pas peu à enrichir l'histoire de leur Nation. Chaque Ville imprime ce qui arrive de singulier dans son District. Cette histoire particulière comprend la situation, l'étendue, les limites, & la nature des Pays avec les endroits les plus remarquables, les mœurs de ses habitans, les personnes qui s'y sont distinguées par

les Armes & par les Lettres, ou celles qui ont été d'une probité au-dessus du commun. Les femmes même y ont leur place: celles par exemple, qui par attachement pour leur mari défunt, ont gardé la virginité.

A la vérité il y en a quelquefois qui obtiennent du Gouverneur par des présens l'honneur d'être cités dans ces Annales; mais il faut toujours qu'elles aient eû réellement un mérite connu. Pour éviter les inconvéniens qui auroient pû s'introduire, les Mandarins de chaque Ville s'assemblent environ tous les quarante ans, pour voir & examiner ces Livres, dont ils retranchent tout ce qu'ils jugent à propos.

On rapporte encore dans cette Histoire les evenemens extraordinaires, les prodiges qui arrivent, les monstres qui naissent en certains tems: ce qui arriva par exemple à *Fou tcheou*, où une femme accoucha d'un serpent qui la tétait. De même ce qui se vit à *King-te ching*, où une truie mit bas un petit éléphant avec sa trompe bien formée, quoiqu'il n'y ait point d'éléphant dans le Pays. Ces faits se rapportent dans les Annales de ces deux Villes, & ainsi des autres, où l'on trouve ce qui est nécessaire pour écrire une histoire sûre & exacte.

Les Auteurs Chinois ne s'appliquent pas seulement à écrire l'Histoire universelle de leur Empire; en suivant leur génie, ils ont encore le talent de composer différentes petites histoires propres à amuser d'une manière agréable & utile.

Ces histoires sont à peu-près semblables à nos Romans, qui ont été si fort à la mode dans ces derniers siècles; avec cette différence néanmoins, que nos Romans ne sont la plupart que des aventures galantes, ou des fictions ingénieuses propres à divertir les Lecteurs: mais lesquelles, au même tems qu'elles divertissent par l'enchaînement des passions ménagées avec art, deviennent très-dangereuses, sur-tout entre les mains de la jeunesse; au lieu que les petites histoires Chinoises sont d'ordinaire très-instruc-

tives, qu'elles renferment des maximes très-propres à réformer les mœurs, & qu'elles portent presque toujours à la pratique de quelque vertu.

Ces histoires sont souvent entremêlées de quatre ou cinq vers pour égayer la narration. Je vais en rappor-

ter ici trois ou quatre, qui ont été traduites du Chinois par le Pere Dentrecolles : la lecture qu'on en fera, donnera bien mieux à connoître le goût des Chinois pour ces sortes d'Ouvrages, que tout ce que je pourrois dire.

HISTOIRE.

L'exemple suivant fait voir qu'en pratiquant la vertu, on illustre sa famille.

SUIVENT QUATRE VERS, DONT VOICI LE SENS.

*Le bien & le mal qui éclatent,
Attirent un bonheur ou un malheur sensible,
C'est-là ce qui détourne du vice,
C'est-là ce qui anime à la vertu.*

UNE Famille d'une condition médiocre habitoit à *You si*, Ville dépendante de la Cité de *Tchang tcheou* dans la Province de *Kiang nan*. Trois freres composoient cette Famille : l'aîné s'appelloit *Liu* le Diamant ; le cadet, *Liu* le Trésor ; & le troisième, *Liu* la Perle. Celui-ci n'étoit pas encore mûr pour le mariage ; les deux autres étoient mariés. La femme du premier s'appelloit *Ouang*, & celle du cadet se nommoit *Yang*. Elles avoient l'une & l'autre toutes les graces qui donnent de l'agrément aux femmes.

Liu le Trésor n'avoit de passion que pour le jeu & le vin : l'on ne voyoit en lui nulle inclination vers le bien : la femme étoit du même caractère, & n'étoit nullement portée à la vertu, bien différente en cela de *Ouang* sa belle-sœur,

qui étoit un exemple de modestie & de régularité. Ainsi quoique ces deux femmes vécussent ensemble d'assez bonne intelligence, leurs cœurs n'étoient que foiblement unis.

Ouang eut un fils surnommé *Hicul*, c'est-à-dire, fils de la Réjouissance. Ce jeune enfant n'avoit encore que six ans, lorsqu'un jour s'étant arrêté dans la rue avec d'autres enfans du voisinage, pour voir passer une Procession solennelle, il disparut dans la foule, & le soir il ne revint pas à la maison.

Cette perte désola le pere & la mere. Ils firent afficher par tout des billets ; il n'y eut point de rues où l'on ne fit des enquêtes. Mais toutes les perquisitions furent inutiles : on ne put apprendre aucune nouvelle de ce cher fils. *Liu* son pere étoit inconsolable ; & dans l'accablement

l'accablement de tristesse où il étoit, il songea à s'éloigner de sa maison, où tout lui rappelloit sans cesse le souvenir de son cher *Hieul*. Il emprunta d'un de ses amis une somme pour faire un petit commerce de côté & d'autre aux environs de la Ville, se flattant que dans ces courtes & fréquentes excursions, il trouveroit enfin le trésor qu'il avoit perdu.

Comme il n'étoit occupé que de son fils, il sentoît peu le plaisir des avantages qu'il tiroit de son commerce. Il le continua néanmoins durant cinq ans sans s'éloigner trop de sa maison, où il revenoit chaque année passer l'Automne : enfin ne trouvant point son fils après tant d'années, & le croyant perdu sans ressource, voyant d'ailleurs que sa femme *Ouang* ne lui donnoit point d'autre enfant, il pensa à se distraire d'une idée si chagrinante : & comme il avoit amassé un petit fonds, il prit le dessein d'aller négocier dans une autre Province.

Il s'associa en chemin un riche Marchand, lequel ayant reconnu ses talens & son habileté dans le négoce, lui fit un patti très-avantageux. Le désir de s'enrichir le délivra de ses inquiétudes.

A peine furent-ils arrivés l'un & l'autre dans la Province de *Chan si*, que tout réussit à leur gré. Le débit de leurs marchandises fut prompt, & le gain considérable. Le paiement qui fut reculé à cause de deux années de sécheresse & de famine, dont le Pays étoit affligé, & une assez longue maladie, dont *Liu* fut attaqué, l'arrêterent trois ans dans la Province : ayant recouvré la santé & son argent, il partit pour s'en retourner dans son Pays.

S'étant arrêté durant le voyage près d'un endroit appelé *Tchin lion* pour s'y délasser de ses fatigues, il aperçut une ceinture de toile bleue en forme de petit sac long & étroit, tel qu'on en porte autour du corps sous les habits, & où l'on tenoit de l'argent : en le soulevant il sentit un poids considérable : il

se retire aussi-tôt à l'écart, ouvre le sac, & y trouva environ deux cens taëls.

A la vue de ce trésor il fit les réflexions suivantes : c'est ma bonne fortune qui me met cette somme entre les mains : je pourrois la retenir, & l'employer à mes usages, sans craindre aucun fâcheux retour. Cependant celui qui l'a perdue, au moment qu'il s'en appercevra, sera dans de terribles trances, & reviendra au plus vite la chercher. Ne dit-on pas que nos anciens, quand ils trouvoient ainsi de l'argent, n'osoient presque y toucher, & ne le ramassoient que pour le tendre à son premier maître. Cette action de justice me paroît belle, & je veux l'imiter, d'autant plus que j'ai de l'âge, & que je n'ai point d'héritier. Que ferois-je d'un argent qui me seroit venu par ces voyes indirectes ?

A l'instant retournant sur ses pas, il va se placer près de l'endroit où il avoit trouvé la somme, & là il attend tout le jour qu'on vienne la chercher. Comme personne ne parut, il continua le lendemain sa route.

Après cinq jours de marche étant arrivé sur le soir à *Nan sou tcheou*, il se loge dans une Auberge, où se trouvoient plusieurs autres Marchands. Dans la conversation le discours étant tombé sur les aventures du Commerce, un de la compagnie dit : il n'y a que cinq jours que partant de *Tchin lion*, je perdis deux cens taëls que j'avois dans ma ceinture intérieure : j'avois ôté cette ceinture, & je l'avois mis auprès de moi, tandis que je prenois un peu de repos, lorsque tout-à-coup vint à passer un Mandarin avec tout son cortège : je m'éloigne de son chemin, de crainte d'insulte, & j'oublie de reprendre mon argent. Ce ne fut qu'à la couchée, qu'en quittant mes habits, je m'aperçus de la perte que j'avois faite. Je vis bien que le lieu où j'avois perdu mon argent, étant aussi fréquenté qu'il est, ce seroit en vain que je retarderois mon voyage de quel-

ques journées, pour aller chercher ce que je ne trouverois certainement pas.

Chacun le plaignit. *Liu* lui demanda aussi-tôt son nom & le lieu de sa demeure. Votre serviteur, lui répondit le Marchand, s'appelle *Tchin*, & demeure à *Yang tcheou*, où il a sa Boutique, & un assez bon Magasin. Mais oserois-je à mon tour vous demander à qui j'ai l'honneur de parler? *Liu* se nomma, & dit qu'il étoit habitant de la Ville de *Vou si*: le chemin le plus droit pour m'y rendre, ajouta-t-il me conduit à *Yang tcheou*: si vous l'agréez, j'aurai le plaisir de vous accompagner jusques dans votre maison.

Tchin répondit comme il devoit à cette politesse. Très-volontiers, lui dit-il, nous irons de compagnie: je m'estime très-heureux d'en trouver une si agréable. Le jour suivant ils partent ensemble de grand matin. Le voyage ne fut pas long, & ils se rendirent bien-tôt à *Yang tcheou*.

Après les civilités ordinaires, *Tchin* invita son compagnon de voyage à entrer dans sa maison, & y fit servir une petite colation. Alors *Liu* fit tomber la conversation sur l'argent perdu à *Tchin lieou*. De quelle couleur, dit-il, étoit la ceinture où vous aviez serré votre argent, & comment étoit-elle faite? Elle étoit de toile bleuë, répondit *Tchin*. Ce qui la rendoit bien reconnoissable, c'est qu'à un bout la lettre *Tchin*, qui est mon nom, y étoit tracée en broderie de soye blanche.

Cet éclaircissement ne laissoit plus aucun doute. Aussi *Liu* s'écria-t-il d'un air épanouï: si je vous ai fait ces questions, c'est que passant par *Tchin lieou*, j'y ai trouvé une ceinture telle que vous venez de la dépeindre: il la tire en même tems. Voyez, dit-il, si c'est la vôtre? C'est elle-même, dit *Tchin*. Sur quoi *Liu* la tenant encoré entre les mains, la remit avec respect à son vrai maître.

Tchin plein de reconnoissance, le pressa fort d'accepter la moitié de la somme dont il lui faisoit présent: mais ses in-

tances furent inutiles; *Liu* ne voulut rien recevoir. Quelles obligations ne vous ai-je pas, reprit *Tchin*? Où trouver une fidélité & une générosité pareille? Il fait servir aussi-tôt un grand repas, en s'invitant l'un l'autre à boire avec les plus grandes démonstrations d'amitié.

Tchin disoit en lui-même: où trouver aujourd'hui un homme de la probité de *Liu*? Des gens de ce caractère sont bien rares. Mais quoi j'aurois reçu de lui un si grand bienfait, & je n'aurois pas le moyen de le reconnoître! J'ai une fille qui a douze ans; il faut qu'une alliance m'unisse avec un si honnête homme. Mais a-t-il un fils? C'est ce que j'ignore. Cher ami, lui dit-il, quel âge a présentement votre fils?

A cette demande les larmes coulerent des yeux de *Liu*. Hélas! répondit-il, je n'avois qu'un fils qui m'étoit infiniment cher, & il y a sept ans que ce jeune enfant étant sorti du logis pour voir passer une Procession, disparut, sans qu'il n'ait été possible d'en avoir depuis ce tems-là aucune nouvelle. Pour surcroît de malheur ma femme ne m'a plus donné d'enfans.

A ce récit *Tchin* parut un moment rêveur, ensuite prenant la parole; mon frere & mon bienfaiteur, dit-il, quel âge avoit ce cher enfant lorsque vous le perdîtes? Il avoit six ans, répondit *Liu*. Quel étoit son surnom, ajouta *Tchin*? Comment étoit-il fait? Nous l'appellions *Hi eul*, repliqua *Liu*. Il avoit échappé aux dangers de la petite vérole; on n'en voyoit nulle trace sur son visage. Son teint étoit blanc & fleuri.

Ce détail causa une grande joye à *Tchin*, & il ne put s'empêcher de la faire paroître dans ses yeux & dans tout son air. Il appella sur le champ un de ses Domestiques, auquel il dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci ayant fait signe qu'il alloit exécuter les ordres de son Maître, rentre dans l'intérieur de la maison.

Liu attentif à l'enchaînement de ces

questions, & à l'épanouissement qui avoit paru sur le visage de son hôte, forma divers soupçons dont il s'occupoit, lorsqu'il vit tout-à-coup entrer un jeune Domestique qui avoit environ treize ans. Il étoit vêtu d'un habit long & d'un sur-tout modeste, mais propre; sa taille bien faite, son air & son maintien, son visage dont les traits étoient réguliers, & où l'on voyoit de beaux sourcils noirs, qui surmontoient des yeux vifs & perçans, frapperent d'abord le cœur & les yeux de *Liu*.

Dès que le jeune enfant vit l'Etranger assis à la table, il se tourna vers lui, fit une profonde révérence, & dit quelques mots de civilité : ensuite s'approchant de *Tchin*, & se tenant modestement vis-à-vis de lui : Mon Pere, dit-il, d'un ton doux & agréable ; vous avez appelé *Hi eul*, que vous plaît-il m'ordonner. Je vous le dirai tout-à-l'heure, reprit *Tchin* ; en attendant tenez-vous à côté de moi.

Le nom de *Hi eul* que le donnoit le jeune enfant, fit naître de nouveaux soupçons dans l'esprit de *Liu*. Une impression secrète saisit son cœur, lequel par d'admirables ressorts de la nature lui retraça à l'instant l'image de son fils, sa taille, son visage, son air, & ses manieres. Il voit tout cela dans celui qu'il considère. Il n'y a que le nom de pere donné à *Tchin*, qui déconcerte ses conjectures. Il n'étoit pas honnête de demander à *Tchin* si c'étoit là véritablement son fils; peut-être l'étoit-il en effet; car il n'est pas impossible que deux enfans aient reçu le même nom, & se ressemblent.

Liu tout occupé de ces réflexions ne songeoit guères à la bonne chere qu'on lui faisoit. On lisoit sur son visage l'étrange perplexité où il se trouvoit. Je ne sçai quoi l'attiroit invinciblement vers ce jeune enfant : il tenoit les yeux sans cesse attachés sur lui, & ne pouvoit les en détourner. *Hi eul* de son côté, malgré la timidité & la modestie de son âge, regardoit fixement *Liu*, & il sembloit que

la nature lui découvriroit en ce moment que c'étoit son pere.

Enfin *Liu* n'étant plus le maître de retenir plus long-tems les agitations de son cœur, rompit tout-à-coup le silence, & demanda à *Tchin* si c'étoit là véritablement son fils? Ce n'est point de moi, répondit *Tchin*, qu'il a reçu la vie, quoique je le regarde comme mon propre fils. Il y a sept ans qu'un homme qui passoit par cette Ville, menant cet enfant par la main, s'adressa par hazard à moi, & me pria de l'assister dans son besoin extrême. Ma femme, dit-il, est morte, & ne m'a laissé que cet enfant. Le mauvais état de mes affaires m'a obligé de quitter pour un tems mon pays, & de me retirer à *Hoai ngan* chez un de mes parens, de qui j'espère une somme d'argent qui aide à me rétablir. Je n'ai pas de quoi continuer mon voyage jusqu'à cette Ville; auriez-vous la charité de m'avancer trois taëls? Je vous les rendrai fidèlement à mon retour, & pour gage de ma parole, je laisse ici en dépôt ce que j'ai au monde de plus cher, c'est-à-dire, mon fils unique. Je ne serai pas plutôt à *Hoai ngan*, que je reviendrai retirer ce cher enfant.

Cette confiance me toucha, & je lui mis en main la somme qu'il me demandoit pour lui. En me quittant il fondeit en larmes, témoignant qu'il se séparoit de son fils avec un extrême regret. Ce qui me surprit, c'est que l'enfant ne parut nullement ému de cette séparation; mais ne voyant point revenir son prétendu pere, j'eus des soupçons dont je voulus m'éclaircir. J'appellai l'enfant; & par les différentes questions que je lui fis, j'appris qu'il étoit né dans la Ville de *Wou si*, qu'un jour voyant passer une Procession dans sa rue, il étoit un peu trop écarté, & qu'il avoit été trompé & enlevé par un Inconnu. Il me dit aussi le nom de son pere & de sa mere : or ce nom de famille est le vôtre. Je compris aussitôt que ce pauvre enfant avoit été enlevé & vendu par quelque fripon; j'en eus com-

passion , & il sçut entierement gagner mon cœur : je le traitai dès-lors comme mon propre fils. Bien des fois j'ai eû la pensée de faire un voyage exprès jusqu'à *Vou si*, pour m'informer de sa famille. Mais il m'est toujours survenu quelque affaire qui m'a fait différer un voyage auquel je n'avois pas tout-à-fait renoncé. Heureusement il n'y a que quelques momens que par occasion vous m'avez parlé de ce fils. Certains mots jettez au hasard ont réveillé mes idées. Sur le rapport merveilleux de ce que je sçavois avec ce que vous me disiez , j'ai fait venir l'enfant, pour voir si vous le reconnoîtiez.

A ces mots *Hi eul* se mit à pleurer de joye , & ses larmes en firent aussi-tôt couler d'abondantes des yeux de *Liu*. Un indice assez singulier, dit-il, le fera reconnoître : il a un peu au-dessus du genouï une marque noire, qui est l'effet d'une envie de sa mere , lorsqu'elle étoit enceinte. *Hi eul* aussi-tôt releve le bas de son haut-de-chaussé , & montre au-dessus du genouï la marque dont il s'agissoit. *Liu* la voyant , se jette au col de l'enfant, l'embrasse, l'élève entre ses bras. Mon fils, s'écria-t'il, mon chet fils, quel bonheur pout ton vrai pere de te retrouver après une si longue absence!

L'HISTORIEN FAIT ICI UNE PAUSE, EN INSERANT
QUATRE VERS, QUI DISENT.

Pêcher une aiguille au fond de l'eau, c'est merveille :

Mais perdre un trésor qu'on tenoit entre ses mains, & le recouvrer ensuite, c'est une autre merveille bien plus grande.

O ! le charmant festin , où se fait une si douce reconnoissance !

Peut-être craignent-ils encore tous deux que ce ne soit qu'en songe qu'ils se tiennent embrassez.

Dans ces doux momens on conçoit assez à quels transports de joie le pere & le fils se livrerent. Après mille tendres embrassades , *Liu* s'attachant des bras de son fils, alla se jeter aux pieds de *Tchin* : quelles obligations ne vousai-je pas, lui dit-il, d'avoir reçu chez vous & élevé avec tant de bonté cette chere portion de moi-même ? Sans vous, aurions-nous jamais été réunis ?

Mon aimable bienfaiteur , répondit *Tchin*, en le relevant, c'est l'acte généreux de vertu que vous avez pratiqué en me rendant les deux cens taëls, qui a touché le Ciel. C'est le Ciel qui vous a conduit chez moi ; où vous avez retrouvé ce que vous aviez perdu , & que vous cherchiez vainement depuis tant d'années. A présent que je sçai que ce joli enfant vous appartient , mon regret est

de ne lui avoir pas fait plus d'amitié. Prostetnez-vous, mon fils, dit *Liu*, & remerciez votre insigne bienfaiteur.

Tchin se mettoit en posture de rendre des révérences pour celles qu'on venoit de lui faire. Mais *Liu* confus de cet excès de civilité, s'approcha aussi-tôt, & l'empêcha même de se pencher. Ces cérémonies étant achevées , on s'assit de nouveau , & *Tchin* fit placer le petit *Hi eul* sur un siège à côté de *Liu* son pere.

Pour lors *Tchin* prenant la parole ; mon frere , dit-il à *Liu* (car c'est un nom que je dois vous donner maintenant ;) j'ai une fille âgée de treize ans ; mon dessein est de la donner en mariage à votre fils & de nous unir plus étroitement par cette alliance. Cette proposition se faisoit d'un air si sincere & si passionné que *Liu* ne crut pas devoir se servir des excuses ordinai-

res que la civilité prescrit. Il passa par-dessus, & donna sur le champ son consentement.

Comme il étoit tard, on se sépara. *Hi eul* alla se reposer dans la même chambre que son pere. On peut juger tout ce qu'ils se dirent de consolant & de tendre durant la nuit. Le lendemain *Liu* songeoit à prendre congé de son hôte; mais il ne put résister aux empressements avec lesquels on le retint. *Tchin* avoit fait préparer un second festin, où il n'épargna rien pour bien régaler le futur beau-pere de sa fille, & son nouveau gendre, & se consoler par-là de leur départ. On y but à longs traits, & l'on se livra à la joye.

Sur la fin du repas *Tchin* tire un paquet de vingt taëls, & regardant *Liu*: mon aimable gendre, dit-il, durant le tems qu'il a demeuré chez moi, aura sans doute eu quelque chose à souffrir contre mon intention & à mon insçu. Voici un petit présent que je lui fais, jusqu'à ce que je puisse lui donner des témoignages plus réels de ma tendre affection: je ne veux pas au reste qu'il me refuse.

Quoi, reprit *Liu*, lorsque je contracte une alliance qui m'est si honorable, & que je devrois, selon la coutume, faire moi-même les présens de mariage pour mon fils, dont je ne suis dispensé pour le présent que parce que je suis voyageur; vous me comblez de vos dons: c'en est trop, je ne puis les accepter; ce seroit me couvrir de confusion.

Hé! qui pense, dit *Tchin*, à vous offrir si peu de chose? C'est à mon gendre, & non au beau-pere de ma famille que je prétends faire ce petit présent. En un mot le refus, si vous y persistez, sera pour moi une marque certaine que mon alliance ne vous est pas agréable.

Liu vit bien qu'il falloit absolument se rendre, & que la résistance seroit inutile, il accepta humblement le présent, & faisant lever son fils de table, il lui ordonna d'aller faire une profonde révérence à *Tchin*. Ce que je vous donne, dit *Tchin*, en le relevant, n'est qu'une ba-

gatelle, & ne mérite point de remercimens. *Hi eul* alla ensuite dans l'intérieur de la maison, pour remercier sa belle-mere. Tout le jour se passa en festins & en divertissemens. Il n'y eut que la nuit qui les sépara.

Liu s'étant retiré dans sa chambre, se livra tout entier aux réflexions que faisoit naître cet événement. Il faut avouer, s'écria-t-il, qu'en rendant les deux cens taëls que j'ai trouvez, j'ai fait une action bien agréable au Ciel, puisque j'en suis récompensé par le bonheur de retrouver mon fils, & de contracter une si honorable alliance. C'est bonheur sur bonheurs, c'est comme si on mettoit des fleurs d'or sur une belle pièce de soye. Comment puis-je reconnoître tant de faveurs? Voilà vingt taëls que mon allié *Tchin* vient de donner. Puis-je mieux faire que de les employer à la subsistance de quelques vertueux Bonzes? C'est-là les jeter en une terre de bénédictions.

Le lendemain après avoir bien jeûné, le pere & le fils préparèrent leur bagage, & prennent congé de leur Hôte. Ils se rendent au Port, & y louent une Barque. A peine eurent-ils fait une demie lieue, qu'ils approchèrent d'un endroit de la riviere, d'où s'élevoit un bruit confus, & où l'eau agitée paroissoit bouillonner. C'étoit une Barque chargée de passagers, qui couloit à fond. On entendoit crier ces pauvres infortunés: *au secours, sauvez nous*. Les gens du rivage voisin allarmez de ce naufrage, criaient de leurs côtes à plusieurs petites Barques qui se trouvoient-là, d'accourir au plus vite, & de secourir ces malheureux qui dispoient leur vie contre les flots. Mais ces Batteliers, gens durs & intéressés, demandoient qu'on leur assurât une bonne récompense, sans quoi il n'y avoit nul secours à espérer.

Pendant ce débat arrive la Barque de *Liu*: lorsqu'il eut appris de quoi il s'agissoit, il se dit à lui-même; sauver la vie à un homme, c'est une œuvre plus sainte & plus méritoire, que d'orner des

Temples , & d'entretenir des Bonzes. Conſacrons les vingt taëls à cette bonne œuvre : ſecourons ces pauvres gens qui ſe noyent. Auſſi-tôt il déclare qu'il donnera vingt taëls à ceux qui recevront dans leurs Barques ces hommes à demi-noyez.

A cette propoſition tous les Bate-liers couvrent en un moment la rivière. Quelques-uns mêmes des ſpectateurs placez ſur le rivage , & qui ſçavoient nâger , ſe jetterent avec précipitation dans l'eau , & en un moment tous généralement furent ſauvez du naufrage. *Liu* ſ'applauſſant de ce ſuccès livra auſſi-tôt l'argent qu'il avoit promis.

Ces pauvres gens tirez de l'eau & des portes de la mort , vinrent rendre grâces à leur libérateur. Un de la rroupe ayant conſidéré *Liu* , ſ'écria tout-à-coup : hé , quoi ! c'eſt vous , mon frere aîné ; par quel bonheur vous trouvai-je ici ? *Liu* ſ'étant tourné , reconnut ſon troiſième frere *Liu tchin* : alors transporté de joye , & tout hors de lui-même : joignant les mains : ô merveille ! dit-il , le Ciel m'a conduit ici à point nommé pour ſauver la vie à mon frere. Auſſi-tôt il lui tend la main , il l'embrasse , le fait paſſer ſur ſa Barque , l'aide à ſe dépouiller de ſes habits tout trempé , & lui en donne d'autres.

Liu tchin après avoir repris ſes eſprits , ſ'acquitta des devoirs que la civilité preſcrit à un cadet pour ſon aîné ; & celui-ci ayant répondu à ſon honnêteté , appelle *Hi eul* , qui étoit dans une des chambres de la Barque , afin de venir ſaluer ſon oncle : pour lors il lui raconta toutes ſes aventures qui jetterent *Liu tchin* dans un étonnement , dont il ne

pouvoit revenir. Mais enfin apprenez-moi , lui dit *Liu* *yu* , ce qui peut vous amener en ce Pays-ci.

Il n'eſt pas poſſible , répondit *Liu tchin* , de dire en deux mots la cauſe de mon voyage. Depuis trois ans que vous avez quitté la maiſon , on nous eſt venu apporter la triſte nouvelle que vous étiez mort de maladie dans la Province de *Chan ſi*. Mon ſecond frere , comme chef de la famille en votre abſence , fit des perquiſitions , & il aſſura que la choſe étoit véritable. Ce fut un coup de foudre pour ma belle-ſœur ; elle fut inconſolable , & prit auſſi-tôt le grand deuil. Pour moi , je lui diſois ſans ceſſe que cette nouvelle n'étoit point sûre : & que je n'en croyois rien.

Peu de jours après , mon ſecond frere preſſa ma belle-ſœur de ſonger à un nouveau mariage. Elle a toujours rejeté bien-loin une pareille propoſition. Enfin elle m'a engagé à faire le voyage du *Chan ſi* , pour m'informer ſur les lieux de ce qui vous regarde : & lorsque j'y ſonge le moins , prér de périr dans les eaux , je rencontre mon cher frere : il me ſauve la vie : protection du Ciel vraiment admirable ! Mais , mon frere , croïez-moi , il n'y a point de tems à perdre , hâtez-vous de vous rendre à la maiſon pour calmer ma belle-ſœur. La perſécution eſt trop violente : le moindre délai peut cauſer des malheurs irrémediables.

Liu *yu* conſterné de ce récit , fait venir le maître de la Barque : & quoiqu'il fût fort tard , il lui ordonna de mettre à la voile , & de marcher pendant toute la nuit.

ICI SONT PLACEZ POUR SECONDE PAUSE DEUX VERS,
DONT VOICI LE SENS.

Le cœur empressé vole au terme comme un trait ;

*La Barque court sur l'eau plus vite encore que la navette sur le métier d'un
Tisserand qui veut finir son ouvrage.*

Pendant que toutes ces aventures arrivèrent à *Liu yu*, *Ouang* sa femme étoit dans la désolation. Mille raisons la portèrent à ne pas croire que son mari fût mort. Mais *Liu pao*, qui par cette mort prétendu devoit le chef de la maison, l'en assura si positivement, qu'enfin elle se laissa persuader, & prit des habits de deuil.

Liu pao avoir un mauvais cœur, & étoit capable des actions les plus indignes. Je n'en doute plus, dit-il, mon frère aîné est mort, & je suis le maître. Ma belle-sœur est jeune & bien faite : ses parens sont éloignez, & elle ne peut implorer leur secours : il faut que je la force à se remarier, & au plutôt ; il m'en reviendra de l'argent.

Aussi-tôt il communique son dessein à *Yang* sa femme, & lui ordonne de mettre en œuvre une habile entremetteuse de mariages. Mais *Ouang* rejetta bien-loin une pareille proposition. Elle jura qu'elle vouloit demeurer veuve, & honorer par sa viduité la mémoire de son mari. Son beau-frère *Liu tchin* l'assureroit dans sa résolution. Ainsi tous les artifices qu'on employa n'eurent aucun succès. Et comme il lui venoit de tems en tems dans l'esprit, qu'il n'étoit pas sûr que son mari fût mort : il faut, dit-elle, m'en éclaircir ; les nouvelles qui viennent sont souvent fausses. C'est dans le lieu même qu'on peut avoir des connoissances certaines. A la vérité il s'agit d'un voyage de près de cent lieues. N'importe, je connois le bon cœur de *Liu tchin* mon beau-frère. Il voudra bien,

pour me tirer de peine, se transporter dans la Province de *Chan si*, & s'informer si effectivement j'ai eu le malheur de perdre mon mari ; du moins il m'en apportera les précieux restes.

Liu tchin fut prié de faire ce voyage, & partit. Son éloignement rendit *Liu pao* plus ardent dans ses poursuites. D'ailleurs s'étant acharné au jeu durant quelques jours, & y ayant été malheureux, il ne sçavoit plus où trouver de l'argent pour avoir sa revanche. Dans l'embarras où il se trouvoit, il rencontra un Marchand du *Kiang si* qui venoit de perdre sa femme, & qui en cherechoit une autre. *Liu pao* saisit l'occasion, & lui proposa sa belle-sœur. Le Marchand accepte la proposition, prenant néanmoins la précaution de s'informer secrètement, si celle qu'on lui proposoit étoit jeune & bien faite. Aussi-tôt qu'il en fut assuré, il ne perdit point de tems, & livra trente taëls pour conclure l'affaire.

Liu pao ayant reçu cette somme, je dois vous avertir, dit-il au Marchand, que ma belle-sœur est fière, hautaine, & extrêmement formaliste : elle fera bien des difficultez, quand il s'agira de quitter la maison, & vous aurez beaucoup de peine à l'y résoudre. Voici donc ce que vous devez faire. Ce soir à l'entrée de la nuit, ayez une chaise ornée selon la coutume & de bons porteurs : venez à petit bruit, & présentez-vous à notre porte. La Demoiselle qui paroîtra avec une coëffure de deuil, c'est ma belle-sœur, ne lui dites mot, & n'écoutez

point ce qu'elle voudroit vous dire : mais saisissez-la tout-à-coup par le milieu du corps ; jetez-la dans la chaise , conduisez-la au plutôt sur votre Barque , & mettez à la voile. Cet expédient plut fort au Marchand , & l'exécution lui parut aisée.

Cependant *Liu pao* retourne à la maison : & afin que sa belle-sœur ne pressentît rien du projet qu'il avoit formé , il sçut se contrefaire en sa présence : mais dès qu'elle se fut retirée , il fit confidence à sa femme de son dessein , & en désignant sa belle-sœur d'un geste méprisant : il faut , dit-il , que cette marchandise à deux pieds sorte cette nuit de notre maison ; c'est de quoi je me mets peu en peine. Je ne veux pas néanmoins me trouver à cette scène ; ainsi je vais sortir pour quelques momens : mais il est bon que tu sçaches que vers l'entrée de la nuit des gens bien accompagnés viendront à notre porte , & l'enlèveront dans une chaise bien fermée.

Il alloit poursuivre , lorsqu'il fut tout-à-coup arrêté par le bruit qu'il entendit. C'étoit sa belle-sœur qui passoit près de la fenêtre de la chambre. Alors *Liu pao* se hâta de sortir par une autre porte ; & la précipitation avec laquelle il se retira , ne lui permit pas d'ajouter la circonstance de la coëffure de deuil. Ce fut sans doute par une providence toute particulière du Ciel , que cette circonstance fut omise.

Ouang s'aperçut aisément que le bruit qu'elle avoit fait près de la fenêtre , avoit obligé *Liu pao* à rompre brusquement la conversation. Son ton de voix marquoit assez qu'il avoit encore quelque chose de plus à dire : mais elle en avoit assez entendu ; car ayant reconnu à son air , lorsqu'il entra dans la maison , qu'il avoit quelque secret à communiquer à sa femme , elle avoit fait semblant de se retirer ; & prêtant secrètement l'oreille à la fenêtre , elle avoit ouï distinctement ces mots : *On l'enlèvera , on la mettra dans une chaise.*

Ces paroles fortifièrent étrangement ses soupçons. Elle entre dans la chambre ; & s'approchant de *Yang sang* lui déclara d'abord ses inquiétudes. Ma belle-sœur , lui dit-elle , vous voyez une veuve infortunée , qui vous est liée par les nœuds les plus étroits d'une amitié qui fut toujours très-sincère. C'est par cette ancienne amitié que je vous conjure de m'avouer franchement si mon beau-frère persiste encore dans son ancien dessein , de me forcer à un mariage qui tourneroit à ma confusion.

A ce récit *Yang* parut d'abord interdite , & rougit : puis prenant une contenance plus assurée ; à quoi pensez-vous , ma sœur , lui dit-elle , & quelles imaginations vous mettez-vous dans l'esprit ? S'il étoit question de vous remarier , croyez-vous qu'on y fût fort embarrassé ? Hé ! à quoi bon se jeter soi-même à l'eau , avant que la Barque soit prête à faire naufrage ?

Dès que la Dame *Ouang* eût entendu ce proverbe tiré de la Barque , elle comprit encore mieux le sens de l'entretien secret de son beau-frère. Aussi-tôt elle éclata en plaintes & en soupirs ; & se livrant à toute sa douleur , elle se renferme dans sa chambre , où elle pleure , elle gémit , elle se lamente : Que je suis malheureuse ! s'écrie-t-elle , je ne sçai ce qu'est devenu mon mari. *Liu chin* , mon beau-frère & mon ami , sur qui je pouvois compter , est en voyage. Mon père , ma mère , mes parents sont éloignés de ce Pays. Si cette affaire se précipite , comment pourrai-je leur en donner avis ? Je n'ai aucun secours à attendre de nos voisins. *Liu pao* s'est rendu redoutable à tout le quartier , & l'on sçait qu'il est capable des plus grandes noirceurs. Infortunée que je suis ! je ne sçaurois échapper à ses pièges : si je n'y tombe pas aujourd'hui , ce sera demain , ou dans fort peu de tems. Tout bien considéré , finissons cette trop pénible vie ; mourons une bonne fois , cela vaut mieux que de souffrir mille & mille morts :

& qu'est-ce que ma vie? sinon une mort continuelle?

Elle prit ainsi sa résolution; mais elle en différa l'exécution jusqu'au soir. Aussi-tôt que le Ciel disparut de l'Horizon, & qu'une nuit obscure prit sa place; elle se retira dans sa chambre, & s'y enferme, puis prenant une corde, elle l'attache à la poutre par un bout, & à l'autre bout elle fait un nœud coulant: elle approche un banc, monte dessus, ajuste modestement ses habits par le bas autour des pieds: ensuite elle s'écrie; » Suprême *Tien*, vengez-moi. » Après ces mots, & quelques soupirs qui lui échappèrent, elle jette sa coëffure, & passe la tête & le col dans le nœud coulant. Enfin du pied elle renverse le banc, & demeure suspendue en l'air.

C'en étoit fait, ce semble, de cette malheureuse Dame. Il arriva néanmoins que la corde dont elle s'étoit servie, quoique grosse & de chanvre, se rompit tout-à-coup. Elle tombe à terre à demi-morte: sa chute, & la violence dont elle s'agitait, firent un grand bruit.

La Dame *Yang* accourut à ce bruit; & trouvant la porte bien barricadée, elle se douta que c'étoit-là un stratagème d'un esprit à demi troublé. Elle fit aussi-tôt une barre, & enfonça la porte. Comme la nuit étoit très-obscur, en entrant dans la chambre, elle s'embarassa les pieds dans les habits de la Dame *Ouang*, & tombe à la renverse. Cette chute fit sauter sa coëffure bien loin; & l'effroi dont elle fut saisie, lui causa un évanouissement de quelques momens. Aussi-tôt qu'elle eût repris ses sens, elle se leve, va chercher une lampe, & revient dans la chambre, où elle trouve la Dame *Ouang* étendue par terre sans mouvement, & presque sans respiration, la bouche chargée d'écumes, & le col extrêmement serré par la corde. Elle lâche au plutôt le nœud coulant.

Au moment qu'elle vouloir lui procurer d'autres services, elle entend frapper doucement à la porte de la maison. Elle ne douta point que ce ne fut le Marchand de *Kiang si*, qui venoit chercher l'épouse qu'il avoit achetée. Elle court vite pour le recevoir & l'introduire dans la chambre, afin qu'il fût témoin de ce qui venoit d'arriver. Son empressement & la juste délicatesse qu'elle eut de ne pas se montrer sans coëffure, lui fit ramasser celle qui se trouva à ses pieds, & qui étoit la coëffure de deuil de la Dame *Ouang*.

C'étoit en effet le Marchand de *Kiang si* qui venoit enlever la Dame qu'on lui avoit promise. Il avoit une chaise de Noces ornée de banderolles de soie, de festons, de fleurs, & de plusieurs belles lanternes. Elle étoit environnée de domestiques, qui portoient des torches allumées, & d'une troupe de joueurs de flûtes & de hautbois. Tout ce cortège s'étoit rangée dans la rue, sans jouer des instrumens, & sans faire de bruit. Le Marchand s'en étoit détaché, & avoit frappé doucement à la porte: mais l'ayant trouvée entr'ouverte, il étoit entré dans la maison avec quelques-uns de ceux qui tenoient les flambeaux pour l'éclairer.

Dès que la Dame *Yang* parut, le Marchand qui lui vit une coëffure de deuil, qui étoit le signal qu'on lui avoit donné, & étant d'ailleurs charmé de son air & des traits de son visage, se jeta sur elle, comme un Epervier affamé fond sur un petit oiseau. Les gens de sa suite accoururent, enlevèrent la Dame, & l'enfermèrent dans la chaise, qui étoit toute prête à la recevoir. Elle eut beau crier: » On se trompe, ce n'est pas moi qu'on cherche. » Le bruit des fanfares se fit aussi-tôt entendre, & étouffa sa voix; tandis que les porteurs de chaise voloient plutôt qu'ils ne marchaient, pour la transporter dans la barque.

TROISIE'ME PAUSE, OU ON LIT LES QUATRE VERS SUIVANS.

Une troupe de Joueurs d'instrumens avance en triomphe vers la Barque d'un Etranger.

La méprise d'une coëffe de deuil produit un mariage.

Quand l'Epouse en présence du nouvel Epoux élève la voix, ce n'est pas contre le Ciel :

C'est contre son vrai mari qu'elle s'échauffe, & qu'elle crie.

Pendant ce tems-là la Dame *Ouang*, qui avoit été soulagée par les soins de sa belle-sœur, étoit revenue à elle-même, & avoit recouvré la connoissance. Le grand fracas qu'elle entendit à la porte de la maison, renouvela ses allarmes, & lui causa de mortelles inquiétudes. Mais comme elle s'aperçut que le bruit des fanfares, & cette confusion de voix & d'instrumens, qui s'étoit élevée tout-à-coup, s'éloignoit d'un moment à l'autre, elle se rassura ; & après environ un demi-quart-d'heure elle s'enhardit, & va voir de quoi il s'agissoit.

Après avoir appelé sa belle-sœur deux & trois fois, & toujours inutilement, elle comprit que le Marchand s'étoit mépris, & avoit emmené celle qu'il ne cherchoit pas : mais elle appréhenda quelque fâcheux retour, lorsque *Liu pao* seroit instruit de la méprise. Ainsi elle s'enferma dans sa chambre ; où elle ramassa les aiguilles de tête, les pendans d'oreilles, & la coëffure noire qui étoit à terre. Elle songea ensuite à prendre un peu de repos ; mais il ne lui fut pas possible de fermer l'œil durant toute la nuit.

A la pointe du jour elle se leve, se lave le visage : & comme elle cherchoit sa coëffure de deuil pour la prendre, elle entend du bruit qu'on faisoit à la porte de la maison : on y frappoit rudement, & on crioit, ouvrez donc. C'étoit justement *Liu pao*, dont elle reconnut la voix. Son parti fut bien-rôt pris : elle le laissa

frapper sans répondre. Il jura, il tempêta, il cria jusqu'à s'enrouer. Enfin la Dame *Ouang* s'approcha de la porte, & se tenant derrière sans l'ouvrir : qui est-ce qui frappe, dit-elle, & qui fait tant de bruit ? *Liu pao* qui distingua fort bien la voix de sa belle-sœur, fut aussi-tôt saisi de la plus étrange frayeur, sur-tout voyant qu'elle refusoit d'ouvrir. Il eut recours à un expédient qui lui réussit : Belle sœur, dit-il, bonne & heureuse nouvelle ! *Liu tchin* mon frere cadet est de retour, & notre frere aîné jouit d'une santé parfaite. Ouvrez vite.

A ces mots du retour de *Liu tchin* la Dame *Ouang* court prendre la coëffure noire qu'avait laissée la Dame *Yang* : puis elle ouvre avec empressement : mais en vain cherche-t-elle des yeux son cher *Liu tchin*. Elle n'aperçoit que le seul *Liu pao*. Celui-ci entra d'abord dans sa chambre : mais n'y voyant pas sa femme, & remarquant d'ailleurs une coëffure noire sur la tête de sa belle-sœur, ses soupçons se renouvelèrent d'une étrange sorte. Enfin il éclate : Hé ! où est donc votre belle-sœur, dit-il ? Vous devez le sçavoir mieux que moi, répondit la Dame *Ouang*, puisque c'est vous qui avez ménagé cette belle intrigue. Mais dites-moi, répliqua *Liu pao*, pourquoi ne portez-vous plus la coëffure blanche ? Avez-vous quitté le deuil ? La Dame *Ouang* eut la complaisance de lui raconter l'histoire de ce qui étoit arrivé pendant son absence.

A peine eut-elle fini de parler, que *Liu pao* se frappe rudement la poitrine, & s'agit en désespéré : mais peu à peu reprenant ses esprits ; j'ai encore une ressource dans mon malheur, dit-il en lui-même. Vendons cette belle-sœur ; de l'argent qui me viendra, j'achèterai une autre femme, & personne ne sçaura que j'ai été assez malheureux pour vendre la mienne. Il avoit joué toute la nuit précédente, & avoit perdu les trente taëls qu'il avoit reçus du Marchand de *Kiangsi*, qui étoit déjà bien loin avec sa nouvelle épouse.

Il se préparoit à sortir de la maison, pour aller négocier cette affaire, lorsqu'il apperçut à la porte quatre ou cinq personnes qui le pressaient d'y entrer. C'étoit son frere aîné *Liu yu*, son frere cadet *Liu tchin*, son neveu *Hi enl*, & deux Domestiques qui portoient le bagage. *Liu pao* consterné à cette vûe, & n'ayant pas le front de soutenir leur présence, s'évade au plus vite par la porte de derrière, & disparoit comme un éclair.

La Dame *Ouang* transportée de joye, vint recevoir son cher mari. Mais quel seroit d'allégresse, quand elle apperçut son fils, qu'à peine reconnoissoit-elle, tant il étoit devenu grand & bien-fait ! Hé ! par quelle bonne fortune, dit-elle, avez-vous ramené ce cher fils que je croyois perdu ?

Liu yu lui fit le détail de toutes ses aventures ; & la Dame *Ouang* à son tour lui raconta fort au long toutes les indignitez que lui avoit fait souffrir *Liu pao*, & les extrémités auxquelles il l'avoit réduite.

Alors *Liu yu* après avoir donné à sa femme les justes éloges que méritoit sa fidélité, si par une passion aveugle pour les richesses, s'écria-t-il, j'avois retenu les deux cens taëls que je trouvai par hasard, comment aurois-je pû retrouver notre cher enfant ? Si l'avarice m'avoit empêché d'employer ces vingt taëls à sauver ceux qui faisoient naufrage, mon cher frere periroit dans les eaux, & je ne l'aurois jamais vû. Si par une aventure inespérée, je n'avois pas rencontré cet aimable frere, aurois-je pû découvrir à tems le trouble & le désordre qui regnoit dans ma maison ? Sans cela, ma chere femme, nous ne nous serions jamais vûs réunis : notre famille se seroit démembrée, & auroit été plongée dans l'affliction. Tout ceci est l'effet d'une Providence particuliere du Ciel, qui a conduit ces divers événemens. Quant à mon autre frere, ce frere dénaturé, qui sans le sçavoir, a vendu sa propre femme, il s'est justement attiré le malheur qui l'accable. L'auguste *Tien* traite les gens selon qu'ils le méritent, qu'ils ne croient pas échapper à sa justice.

Apprenons de là combien il est avantageux de pratiquer la vertu ; c'est ce qui rend une maison de jour en jour plus florissante.

Dans la suite du tems *Hi enl* alla chercher son épouse la fille de *Tchin*. Le mariage se conclut, & fut très-heureux. Ils eurent plusieurs enfans, & virent une foule de petits-fils, dont plusieurs s'avancèrent par la voye des Lettres, & parvinrent aux premieres Charges. Ainsi cette famille fut illustrée.

QUATRE VERS FONT LA CONCLUSION DE L'HISTOIRE.

EN VOICI LE SENS :

L'action vertueuse, par laquelle on rend l'argent qu'on avoit trouvé,

Fait retrouver un fils qu'on croyoit ne jamais voir.

Le détestable dessein de vendre une belle-sœur, est cause qu'on perd sa propre femme.

La conduite du Ciel est tout-à-fait admirable ; il distingue parfaitement les bons des méchans : on ne lui en impose pas.

DEUX TRAITS D'HISTOIRE.

Ou plutôt deux sortes de jugemens, l'un où le crime étant d'abord absous, le Ciel, au moment qu'il triomphe, le confond, & le punit avec éclat, l'autre, où l'innocence accablée, & prête à succomber, vient tout-à-coup à être reconnuë, & vengée par une protection particulière du Ciel.

L'OUVRAGE DEBUTE PAR LES QUATRE VERS SUIVANS.

*Celui qui dévoile & qui pénètre ce qu'il y a de plus caché ;
Celui devant qui le mal est toujours mal, & le bien est toujours bien, c'est le Ciel.*

En voulant nuire à autrui, c'est à soi-même qu'on nuit.

Les ruses les mieux concertées, se découvrent à la fin.

P R É F A C E.

ON dit communément : quiconque ôte la vie à un autre, doit la perdre : c'est une loi universellement reçûe, & qui est nécessaire à la société. C'est pour cela qu'il est si difficile de faire passer l'innocent pour coupable, & le coupable pour innocent. Etes-vous innocent ? Celui qui veut vous perdre, peut bien éblouir & corrompre les Juges les plus éclairés. Le juste *Tien* sem-
ble peut-être d'abord conniver aux traits de la calomnie : mais il ne permet pas que vous y succombiez. L'injustice se reconnoît enfin, & est confonduë.

Au contraire un scélérat justement accusé, & qui crie à la calomnie, soutient quelquefois la question la plus rigoureuse sans rien avouer, & force les accusateurs à se désister de leurs poursuites. Mais enfin vient un jour, où le mystère d'iniquité se révèle, & où l'artifice se manifeste.
Un criminel survivra quelque tems, si l'on veut, à son crime. L'innocent sera condamné à languir dans un cachot ; il se verra presque sous le glaive. Est-ce que cet ancien Seigneur qui est là-haut sur nos têtes, n'a pas des yeux ? Faites attention à ces belles paroles que nous tenons de nos Peres, & qu'ils ont exprimées dans quatre vers, dont voici la traduction.

Le Ciel est souverainement éclairé, on ne sçauroit le tromper :

Il ne commence pas à sçavoir les choses d'ici-bas, lorsqu'il éclate & qu'il fait voir qu'il les sçait.

La vertu & le vice ne demeurent jamais, l'une sans récompense, & l'autre sans châtiment.

Il n'est question que du tems : tôt ou tard il viendra.

Les plaintes que les gens oppriment pouffent durant la vie, ou après la mort, vont au Ciel, & demandent vengeance. La vérité est quelquefois si embrouillée, que les Mandarins ne peuvent la découvrir. Mais l'auguste Ciel examine tout, & voit tout très-clairement. L'artifice & la fourberie fussent-elles multipliées à l'infini, il les fait servir, pour amener l'occasion favorable, où éclatent ses justes & immuables Arrêts.

Aussi l'on dit communément dans le monde : les méchans sont craints, le Ciel ne l'est pas : les gens de bien sont trompez, le Ciel ne l'est pas. On dit encore : le filet où le Ciel tient tous les hommes renfermez, est vaste & spacieux : il fait comme s'il ne les voyoit pas. Cependant nul moyen d'en échapper.

Depuis qu'il y a un Gouvernement, combien de Magistrats intègres, ou de Juges éclairez ont paru sur la scène ! Ignoroient-ils, que le Ciel prend intérêt & veille à la vie des hommes ? Mais les passions font jouer des ressorts imperceptibles. Cent faits les plus incroyables ne laissent pas d'être vrais, & cent autres les plus impossibles n'en sont pas pour cela moins supposés.

Il suit de-là que les Procès en matière criminelle, même les plus justes, doivent être examinez avec une scrupuleuse attention, & à plusieurs reprises. Après quoi un Juge peut ne pas craindre que ceux qu'il a condamnez, crient à l'injustice, & demandent vengeance contre lui.

Aujourd'hui dans les Tribunaux, les Grands & les subalternes sont dominez par la cupidité. Ils ne cherchent qu'à s'enrichir. Il n'y a guères que les riches & les gens distinguez qui puissent les satisfaire. De-là il arrive que la Justice avec son équitable balance ne se trouve plus chez nous, & qu'elle a été jetée dans la grande Mer Orientale.

Je sçai fort bien qu'on peut & qu'on doit, sans de longues procédures, châ-

tier des méchancetez notoires, qui demandent une brève justice. Je conviens même que pour les affaires de moindre conséquence, & dont on connoît les divers ressorts, il est bon de les terminer au plutôt, & de les accommoder. Mais je ne juge pas qu'un homicide puisse jamais être pardonné, & finir par voye d'accommodement ; l'équité, la droite raison s'y opposent. Si l'accusé, qui a trempé ses mains dans le sang d'un autre, n'est pas puni de mort, les mânes de celui qui a été tué & qui demandent justice, ne seront point en repos.

Quant aux dépositions de ces malheureux, qui dans un interrogatoire nomment des innocens pour complices de leurs crimes, c'est ce qu'on ne sçauroit trop examiner. On doit confronter les dépositions d'un jour avec celles d'un autre, & les éproucher avec une extrême application.

Il arrive d'ordinaire, que ces scélérats appliquez à une violente torture, & sur le point d'être condamnez aux derniers supplices, s'accrochent à tout ce qu'ils peuvent. Ils feignent de vouloir tout avouer : la calomnie ne leur coûte rien : ils accusent un innocent, sans se soucier beaucoup de perdre, non-seulement un homme, mais encore une famille entière : ils ne songent qu'à se soulager eux-mêmes ; & pour y réussir, tout leur est bon.

Un Juge ne doit-il pas pénétrer le fonds de leur ame, faire peu de cas de semblables accusations, & en sauvant ceux qu'on veut opprimer, se faire à lui-même un trésor de mérites, dont ses enfans & ses neveux recueilleront un jour mille bénédictions.

J'ai eu en vûe dans ce préambule d'instruire & le Peuple, & ceux qui ont part au Gouvernement. Il est constant que la plus petite planie, le plus vil arbrisseau tient du Ciel suprême ce qu'il a reçu de vie. Combien plus doit-on dire, qu'il est l'Auteur de celle de tous

les hommes , dont il est le premier père.

Ainsi le principal devoir d'un Mandarin , c'est d'avoir des entrailles paternelles pour la conservation de ceux qui sont confiés à ses soins. Il doit employer les voyes de douceur & de sévérité pour maintenir la tranquillité , & prévenir le

désordre , & dans toute sa conduite ne rien faire d'indigne du beau nom de père & de mère du Peuple. Par-là il gagnera entièrement son affection , & cette affection éclatera par des marques d'une éternelle reconnaissance. Mais sur-tout l'auguste Ciel récompensera son équité , & le protégera d'une façon particulière.

HISTOIRE

Sous la Dynastie des *Ming* (a) un homme riche de la Ville de *Sou tchou* nommé *Ouang kia* , étoit depuis long-tems l'ennemi déclaré d'un certain *Li y*. Il avoit cherché cent fois l'occasion de le perdre , sans avoir pu la trouver. Un jour qu'il faisoit un vent terrible , & qu'il pleuvoit à verse , il part vers la troisième veille de la nuit , résolu de l'assassiner dans sa maison.

Ce soir-là *Li y* , après avoir soupe tranquillement , s'étoit couché , & dormoit d'un profond sommeil avec sa femme , lorsqu'une troupe de dix brigands enfonce la porte. Ce bruit le réveille : il voit ces scélérats le visage barbouillé de rouge & de noir , entrer tumultueusement dans sa chambre.

A cette vue la Dame *Tsiang* sa femme toute effrayée se glisse dans la ruelle , & ensuite sous le lit , où elle se cache : à demi morte de frayeur , elle aperçoit qu'un de la troupe , qui avoit une grande barbe , & une large face saisit *Li y* par les cheveux , lui abat la tête d'un coup de sabre : après quoi toute la troupe , sans toucher à quoique ce soit de la maison , sort dans le moment & disparaît.

La Dame *Tsiang* , qui avoit vu tout ce qui s'étoit passé , étant revenue de son extrême frayeur , sort de dessous le lit , & s'habille à la hâte : puis se tournant vers

le corps & la tête coupée de son mari , elle se lamente , & pousse les plus hauts cris. Les voisins accourent en foule pour voir de quoi il s'agit. Un si triste spectacle les consterne. Ils s'efforcent néanmoins de consoler la pauvre Dame toute éplorée : mais elle se refuse à toute consolation.

Vous voyez , leur dit-elle , mon mari égorgé ; ne cherchez pas bien loin l'assassin ; c'est *Ouang kia*. Quelle preuve en avez-vous , repliquèrent les voisins ? Quelle preuve , ajouta-t-elle ? J'étois caché sous le lit , j'ai considéré le meurtrier. C'est *Ouang kia* lui-même , cet ennemi juré de mon mari : j'ai remarqué sa grande barbe & sa large face : tout barbouillé qu'il étoit , je l'ai bien reconnu. De simples voleurs seroient-ils sortis de la maison , sans en rien emporter ? Oüi , c'est *Ouang kia* , qui est le meurtrier de mon mari , j'en suis sûr. Aidez-moi , je vous en conjure ; aidez-moi à tirer vengeance de ce scélérat , & daignez m'accompagner chez le Mandarin , pour demander justice , & rendre témoignage de ce que vous avez vu.

Ils lui répondirent qu'ils étoient instruits de l'inimitié qui étoit entre *Ouang kia* & son mari , & qu'ils en rendroient volontiers témoignage dans le Tribunal ; que d'ailleurs c'étoit pour eux un devoir

(a) C'est sous cette Dynastie que vivoit l'Auteur de cette Histoire.

indispensable d'avertir le Mandarin, lorsque dans le quartier il s'étoit fait un vol ou un meurtre ; ainsi, que dès le lendemain elle n'avoit qu'à préparer une accusation, & qu'ils l'accompagnoient, lorsqu'elle iroit la présenter : après quoi ils se retirèrent.

Quand ils furent partis, la Dame *Tsiang* ferme sa porte, & passe le reste de la nuit dans les gémissemens & les sanglots.

A la pointe du jour elle pria ses voisins de lui faire venir un homme qui dressât & composât l'accusation qu'elle vouloit faire. Aussi-tôt qu'elle fut écrite, elle se met en chemin, & va droit à l'Audience du Mandarin. C'étoit justement l'heure où il tenoit son Audience, & où il rendoit justice. La Dame l'ayant aperçû, hâte le pas, & se prosternant au bas du degré de l'estrade, elle crie d'une voix lamentable, au meurtre, à l'assassinat.

Le Mandarin lui voyant en main une accusation, s'informe de ce que c'étoit ; & ayant appris qu'il s'agissoit d'un meurtre fait par des voleurs ou par des assassins, il admet l'accusation, & promet de rendre justice. Les gens du quartier s'avancèrent au même tems, & présentèrent leur Requête, pour l'avertir du défordre arrivé dans leur voisinage.

A l'instant le Mandarin dépêche des Officiers de Justice, pour faire la visite du corps mort, & en dresser un Procès verbal. Puis il ordonne aux Archers d'arrêter au plutôt celui qu'on assûroit être l'assassin. *Ouang kia* demouroit tranquille dans sa maison, & paroïssoit ne point craindre, dans la fautive confiance où il étoit, que s'étant barbouillé le visage, il étoit impossible qu'on l'eût reconnu. Il s'applaudissoit de son industrie, lorsque tout-à-coup il se vit environné d'une troupe d'Archers, qui venoient d'entrer brusquement dans sa maison. Qu'on s'imagine voir un homme qui se bouche les oreilles, pour n'être pas effrayé des éclars du tonnerre, & que la foudre frappe au

même instant. Tel étoit *Ouang kia*.

Aussi-tôt on se saisit de lui ; on le charge de fers ; & on le conduit à l'Audience. C'est donc toi, malheureux, dit le Mandarin, qui est l'assassin de *Li y*. Moi, Seigneur, répondit le scélérat, si pendant la nuit *Li y* a été tué par des voleurs, suis-je responsable de sa mort ? Pour lors le Mandarin se tournant vers la Dame *Tsiang* : Eh bien, lui dit-il, comment prouvez-vous qu'il est l'auteur de ce meurtre ?

Seigneur, répondit-elle, lorsque le coup le fit, j'étois cachée auprès du lit, & de-là j'ai vu le malheureux donner le coup de la mort à mon mari : je le reconnus bien. Mais, répliqua le Mandarin ; c'étoit la nuit que le coup s'est fait : comment dans l'obscurité avez-vous pu le reconnoître ?

Ah ! Seigneur, dit-elle, non seulement je remarquai sa taille & son air ; mais j'ai encore un indice bien certain : De simples voleurs se seroient-ils retirés avec tant de précipitation, sans rien enlever de la maison ? Une action si noire & si barbare, est l'effet d'une ancienne inimitié, qui n'a été que trop publique ; & mon mari n'avoit point d'autre ennemi que *Ouang kia*.

Pour lors le Mandarin fit approcher les voisins, & leur demanda s'il y avoit effectivement une inimitié ancienne entre *Ouang kia* & *Li y* ? Oïi, Seigneur, répondirent-ils, elle étoit connue de tout le quartier. Il n'est pas moins vrai que le meurtre a été fait, sans qu'on ait rien emporté de la maison.

Pour lors le Mandarin haussant la voix, & prenant le ton de Maître ; qu'on donne à l'heure même une rude question à *Ouang kia*. Ce malheureux qui étoit riche, & qui avoit toujours vécu à son aise, frémit de tout lui-même au seul mot de question, & déclara qu'il alloit tout avouer. Il est vrai, dit-il, que j'avois pour *Li y* une haine mortelle ; c'est ce qui m'a porré à me déguiser en voleur, pour n'être pas connu, & à l'assassiner

dans sa propre maison. Le Mandarin ayant reçu la déposition, le fit conduire dans le cachot des criminels condamnés à mort.

Ouang kia se voyant dans la prison, rêvoit continuellement aux expédiens qu'il pourroit prendre, pour se tirer de cette mauvaise affaire, & pour rendre inutile le fâcheux aveu qui lui étoit échappé. Plus il rêvoit, & moins il y trouvoit d'espérance. Enfin une fois qu'il s'étoit fort tourmenté l'esprit : comment se peut-il faire, dit-il en lui-même, que je n'aye pas plutôt pensé au vieux *Seou*, cet Ecrivain si versé dans les ruses les plus subtiles : j'ai été autrefois en liaison avec lui ; c'est un habile homme, & d'un esprit fertile en ces sortes d'inventions : il a des expédiens pour tout, & rien ne l'arrête.

Lorsqu'il s'entretenoit de ces pensées, il apperçoit *Ouang siao eul* son fils, qui venoit le voir : aussi-tôt il lui fait part de son projet, & lui donne ses ordres. Sur-tout, lui ajouta-t-il, si *Seou* vous donne quelque espérance, n'épargnez point l'argent, & songez qu'il s'agit de la vie de votre pere. *Siao eul* promit de tout risquer dans une affaire si importante.

Al' instant il court chez *Seou*, & l'ayant heureusement rencontré, il lui expose l'affaire de son pere, & le conjure de chercher quelque moyen de le sauver. Sauver votre pere, répondit ce vieux Routier, c'est une chose bien difficile ; il a contre lui sa propre déposition. Le Mandarin nouvellement arrivé dans la Province, est jaloux de sa gloire : il a reçu lui-même la déposition, & a prononcé la Sentence. Vous auriez beau en appeler à un Tribunal Supérieur ; elle est entre les mains du premier Juge. Croyez-vous qu'il veuille jamais avouer que ses procédures ont été defectueuses. Ecoutez : sans tant de discussions, donnez-moi un, deux, trois, quatre cens taëls, & laissez-moi faire ; je vais aller à la Cour (à *Nan king*), & j'y trouverai quelque occasion d'y faire un coup de mon métier ;

je l'ai déjà dans la tête, & le cœur me dit que je réussirai.

Comment prétendez-vous donc vous y prendre, dit *Siao eul* ? Point tant de curiosité, répliqua *Seou* ; livrez-moi seulement la somme que je demande, & vous verrez de quoi je suis capable. *Siao eul* retourne promptement à sa maison, pèse l'argent, l'apporte, & presse *Seou* de hâter son voyage.

Consolez-vous, s'écria *Seou* ; à la faveur de ces pièces blanches, il n'y a point d'affaire, quelque mauvaise qu'elle soit, que je ne puisse ajuster : soyez tranquille, & épousez-vous sur moi. *Siao eul* prit congé de lui, & le remercia de son zèle.

Dès le lendemain *Seou* partit pour *Nan king*, & y arriva en peu de jours. Il alla aussi-tôt au Tribunal Suprême, où toutes les causes criminelles de l'Empire sont portées. Là il s'informe adroitement de l'état présent de ce Tribunal, du nom, du crédit, & du génie des Officiers Subalternes.

Il apprit qu'un nommé *Siu kung*, de la Province de *Tche kiang* y étoit *Lantchung* (c'est une espèce d'Avocat) que c'étoit un homme habile à manier les affaires, & d'un accès facile. Il l'aborda avec une Lettre de recommandation, qu'il accompagna d'un fort joli présent.

Siu kung le reçut avec politesse, & ayant remarqué que *Seou* étoit un beau parleur, il l'invita à venir souvent le voir. *Seou* n'eut garde d'y manquer, & il n'oublia rien pour s'insinuer peu à peu dans son amitié, & pour gagner ses bonnes grâces : mais il ne s'étoit encore présenté nulle occasion favorable à son dessein.

Un jour qu'il y pensoit le moins, il apprit qu'une troupe d'Archers venoit de conduire au Tribunal plus de vingt Corsaires, qui devoient être condamnés irrémissiblement à avoir la tête tranchée. Il sçut en même tems que parmi ces voleurs il y en avoit deux qui étoient de *Sou tcheou*. A cette nouvelle remuant doucement la tête : j'ai, dit-il, ce que je cher-

che, & mevoilà en train de réussir dans mon projet.

Le lendemain il prépare un grand repas, & envoie à *Siu kung* un billet d'invitation. Celui-ci monte aussi-tôt en chaise, & se rend à la maison de *Seou*. Grande amitié de part & d'autre. *Seou* introduit son hôte dans son logis avec un air épanouï, & lui donne la place honorable. Durant le repas ils s'entretinrent agréablement de différens sujets, & burent jusques bien avant dans la nuit. Enfin *Seou* ayant fait retirer les Domestiques, & se trouvant seul avec son convive, tire un paquet de cent taëls, & le lui présente.

Siu kung effrayé de cette offre, dans la crainte qu'on ne lui tendit quelque piège, demanda pour quelle raison il lui faisoit un présent si considérable? J'ai un proche parent appelé *Ouang*, répondit *Seou*, qu'on a accusé faussement d'un crime, pour lequel il est détenu en prison dans la Ville. Il implore humblement votre protection, & vous prie de le tirer du péril où il se trouve. Pourrois-je, répliqua *Siu kung*, vous refuser un service qui dépendroit de moi? Mais l'affaire dont vous me parlez, n'est pas de mon district : comment puis-je m'en mêler?

Rien de plus aisé, reprit *Seou*, daignez m'écouter un moment. Toute la preuve qu'on apporte pour perdre mon parent, & pour lui attribuer le meurtre de *Li y*, c'est qu'il étoit son ennemi déclaré. Comme on n'a pû découvrir le véritable assassin, on a soupçonné mon parent, & sans autre formalité on l'a renfermé dans un cachot. Or je sçai qu'hier on conduisit à votre Tribunal plus de vingt Corsaires, parmi lesquels il y en a deux qui sont de la Ville de *Sou tcheou*, où le meurtre a été commis. Il n'est question que d'engager ces deux voleurs d'ajouter l'assassinat de *Li y* aux autres crimes qu'ils avoueront dans leurs dépositions: ils n'en seront pas moins condamnés à avoir la tête coupée ; & un pareil

aveu n'augmentera en rien la rigueur de leur supplice. Cet aveu justifiera mon parent, & il vous sera à jamais redevable de la vie que vous lui aurez renduë.

Siu kung goûta cet expédient, & promit de le faire réussir. Aussi-tôt il prend le paquet d'argent ; & après avoir appelé les domestiques, & fait les remerciemens du festin qu'on venoit de lui donner, il monte en chaise, & s'en retourne dans sa maison.

Seou ne s'endormit pas durant ce tems-là : il s'informa sous main quels étoient les parens des deux voleurs de *Sou tcheou* : & en ayant découvert quelques-uns, il leur fit confidence de son dessein, en leur faisant les plus belles promesses, s'ils pouvoient engager ces deux voleurs à faire un aveu qui ne leur seroit d'aucun préjudice : & pour les convaincre qu'il ne leur donnoir pas de vaines paroles, il leur fit présent par avance de cent taëls.

Cette libéralité produisit son effet ; & les deux voleurs consentirent à ce qu'on voulut. Ainsi, lorsqu'on les fit venir pour être examinés & jugés en dernier ressort, *Siu kung*, qui étoit chargé de cette commission, les voyant à ses pieds, commença l'interrogatoire de cette sorte : Combien avez-vous tué de personnes? Les deux voleurs répondirent, en tel tems, en tel lieu nous avons tué tels & tels. Dans tel mois, & à tel jour, nous allâmes pendant la nuit dans la maison d'un certain *Li y*, & nous l'égorgeâmes.

Siu kung ayant reçu ces dépositions, fit reconduire les voleurs en prison. Ensuite il dressa un Procès verbal, où leurs réponses étoient exactement détaillées, & il conclut par prononcer leur sentence. *Seou* va aussi-tôt trouver les Greffiers, & leur fait faire au nom du Tribunal une copie bien légalisée de ce Jugement : après quoi ayant pris congé de *Siu kung*, il vole à *Sou tcheou*, va droit à l'Hôtel du Mandarin, qui donnoir alors son Audience, & lui remet le paquet.

Le Mandarin l'ouvre; & ayant lû que l'auteur du meurtre d'un certain *Li y* a été pris & reconnu, il s'écria d'abord : comment cela se peut-il faire, puisque *Ouang kia* a nettement confessé ce crime. Comme il ordonnoit qu'on fit comparoître le prisonnier, pour être interrogé de nouveau, *Ouang siao cul* entra dans le Patquet, criant à haute voix : on a calomnié mon pete, on veut l'opprimer.

Cet assemblage de circonstances étonna le Mandarin ; & déposant sur le champ tous ses doutes, il ordonna qu'on remit *Ouang kia* en liberté, ce qui s'exécuta à l'instant.

La Dame *Tsiang* ayant appris la nouvelle de ce prompt élargissement, comprit bien qu'elle n'avoit plus de démarches à faire, & que ses poursuites seroient inutiles. Après tout, dit-elle, com-

me c'est pendant la nuit que le meurtre s'est fait, il n'est pas impossible que je me sois trompée. Ainsi elle abandonna cette affaire, & ne songea pas à la pousser davantage.

On peut juger quelle étoit la joye de *Ouang kia*. Il retourna dans sa maison comme en triomphe au milieu des acclamations de ses parens & de ses amis. Sa démarche étoit fière & orgueilleuse : mais comme il étoit prêt d'y entrer, il fut tout-à-coup frappé d'une bouffée de vent froid, & cria de toutes ses forces, *Je suis perdu. J'apperçois Li y : il me menace, il se jette sur moi ;* & en profétant ces dernières paroles, il tombe à la renverse sans connoissance, & expire en un instant. Exemple terrible & effrayant ! grande leçon ! on ne sçautoit tromper le *Tien*.



AUTRE TRAIT D'HISTOIRE

ON vient de voir comment le coupable a passé pour innocent. L'exemple suivant montrera comment l'innocent est traité en coupable. Dans cette seconde Histoire, la ruse & l'artifice

d'un méchant homme attire à un pauvre Letté un terrible enchaînement de malheurs ; & certes sans la providence du *Tien*, qui fit enfin briller la vérité, l'innocent perdroit la vie.

CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN QUATRE VERS.

Grande & incontestable doctrine.

La vertu récompensée, le vice puni,

C'est ce qui fait éclater l'équité du Ciel.

En voulant nuire à autrui ; on se nuit à soi-même.

J'ai trouvé que dans la Dynastie présente des *Ming* dans la petite Ville *Yung kia* du district de *Ouen tcheou* dans la Province de *Tche kiang*, il y avoit un Lettre appelé *Ouang* surnommé *Kié*, &

dont le titre honorable étoit *Ouen hao*. Il avoit épousé une Dame nommée *Lieou*, qui seule possédoit toute son affection : il en eut une fille, qui n'avoit encore que deux ans au tems dont je vais par-

ler. Ainsi toute la famille se réduisoit à eux trois, & à quelques Esclaves ou Domestiques.

Bien qu'il ne fût pas riche, il ne laissoit pas de vivre honorablement. L'étude faisoit toute son occupation. Il n'étoit pas encore gradué, mais il aspirait à cet honneur; & pour y parvenir, il vivoit dans la retraite; & toujours occupé de ses Livres, il ne se délassoit de son travail que par quelques visites qu'il rendoit à un petit nombre d'amis, avec qui

il étoit en commerce d'Ouvrages d'esprit.

Quant à la Dame *Licou*, c'étoit un modèle de vertu: elle étoit fort spirituelle, attentive, économe, & laborieuse. Deux personnes d'un caractère si aimable vivoient ensemble dans une grande union, & avec beaucoup de douceur. Une après-dînée vers la fin du Printemps que le Ciel étoit parfaitement beau, deux ou trois de ses amis vinrent le tirer de son étude, pour aller faire un tour de promenade hors de la Ville.

CE QUI SUIT EST EXPRIME EN SIX VERS.

Les jours sombres & pluvieux qui avoient précédé, donnoient un nouvel éclat au Soleil qui ne s'étoit pas montré depuis plusieurs jours;

Cent sortes d'oiseaux différens animoient & diversifioient les bocages.

Une infinité de papillons voltigeans sur les têtes fleuries des pêcheurs agitez par les doux Zéphirs, formoient une brillante parure.

Les fleurs attachées aux branches, sans être encore fanées, tapissoient par tout les jardins.

Enfin toute la jeunesse de la Ville repandue dans la campagne, faisoit un spectacle charmant.

Chacun étoit dans la joye, & s'y livroit au milieu des festins.

Ouang entraîné par les douces impressions du Printemps, ne songea aussi qu'à se divertir: lui & sa compagnie se régalerent, & burent plusieurs rasades. Enfin ils se séparèrent.

Ouang arrivant dans sa maison, trouve à sa porte deux de ses Domestiques, qui s'échauffoient extrêmement contre un homme de dehors. Celui-ci étoit de la Ville de *Hou tcheon*, & s'appelloit *Lin*. Il avoit en main un panier plein de gingembre qu'il vendoit. Les Domestiques prétendoient qu'il se faisoit payer trop cher la quantité qu'ils en avoient pris. Le Marchand de son côté crioit qu'on lui faisoit tort, si on lui retranchoit le moindre denier. *Ouang* ayant appris le sujet de leur querelle, se tourne vers le Marchand. Tu es bien payé,

lui dit-il, retire-toi, & ne fais point tant de bruit à ma porte.

Le Marchand, homme simple & sincère, répliqua aussitôt avec sa franchise ordinaire: il ne nous est pas possible à nous autres petits Marchands de supporter la moindre perte; cela est bien mal à vous, qui devez avoir l'âme grande & généreuse, de chicaner ainsi avec de pauvres gens.

Ouang, qui avoit un peu de vin dans la tête, entre à ces mots dans une étrange colère. Coquin que tu es, lui dit-il, oses-tu bien me parler avec si peu de respect? Sur quoi, sans faire réflexion que c'étoit un homme fort âgé, il le pousse rudement, & le jette à la renverse. La chute fut violente, & le pauvre malheureux resta sans sentiment ni connoissance.

CE QUI SUIT EST EXPRIME' EN DEUX VERS.

L'homme disparoit ici-bas comme la Lune, qui vers le matin se precipite en un moment derriere la Montagne.

La vie est comme une lampe, qui, lorsque l'huile vient à manquer, s'éteint à la troisième veille.

Après tout on ne doit jamais se mettre en colere, encore moins contre des gens qui vivent de leur petit commerce. Un ou deux deniers de plus ne valent pas la peine de chicaner. Il est cependant très-ordinaire de voir des Domestiques se prévaloir du rang & du crédit de leur Maître, user de violence, maltraiter le Peuple, & par-là deshonorer leurs Maîtres, ou leur susciter de mauvaises affaires. Aussi voit-on que ceux qui ont de la conduite, donnent chez eux des ordres si sévères, qu'ils préviennent de semblables inconvénients.

Il est certain que *Ouang* auroit dû se modérer: il commit en cela une grosse faute: mais aussi en fut-il bien puni, comme on le verra dans la suite. Dans le moment qu'il vit cet Etranger tombé à ses pieds sans mouvement & presque sans vie, il fut saisi d'une extrême frayeur, qui dissipa bien-tôt les fumées du vin. Il se met en mouvement, il crie au secours: on vient en hâte, & l'on transporte cet homme demi-mort dans la Salle voisine. Comme il ne donnoit point encore de signe de vie, on lui fait avaler du thé bien chaud, & peu après il revint de son évanouissement.

Alors *Ouang* lui ayant fait d'humbles excuses, lui fit boire plusieurs coups d'excellent vin, & lui servit à manger pour rétablir ses forces: après quoi il lui fit présent d'une pièce de taffetas, dont il pouvoit tirer quelque argent.

Ce bon traitement fit sur le champ passer ce pauvre homme de l'indignation à la joye, & il la témoigna par mille actions de grâces; après quoi il prit congé, & se rendit sur le bord de la rivière, qu'il devoit passer avant qu'il fût tout-à-fait nuit.

Si *Ouang* avoit pû prévoir l'avenir, il auroit retenu cet Etranger, & l'auroit nourri dans sa maison, du moins pendant deux mois. Ce trait d'hospitalité l'eût préservé des traverses que nous allons voir fondre sur lui. Sa conduite nous fait une bonne leçon, qui est exprimée dans ce proverbe. *On lance des deux mains un filet de fil d'or, & l'on amène cent malheurs.*

Ouang ne l'eut pas plutôt vû parti, qu'il entre dans l'intérieur de sa maison, & s'applaudit avec sa femme de s'être si bien tiré d'un si mauvais pas.

Comme il étoit nuit, la Dame *Litou* appelle ses Esclaves, & leur ordonne de servir incessamment le souper. Elle commence par faire avaler à son mari un bon coup de vin chaud, pour le remettre de sa frayeur. Il avoit déjà repris ses esprits, & son cœur se tranquillisoit, lorsqu'il entend tout-à-coup frapper à la porte.

Une nouvelle frayeur le saisit. Il prend vite la lampe, & va voir de quoi il s'agit. Il trouve un nommé *Tcheou se*, qui étoit le Chef de la Barque, sur laquelle on passe la rivière. Il avoit en main la pièce de taffetas & le panier du Marchand.

Aussi-tôt qu'il aperçut *Ouang*, il lui dit d'un air effaré: quelle terrible affaire vous êtes-vous attirée? Vous êtes un homme perdu. Quoi! un Lettré comme vous tuer un pauvre Marchand? Ce fut un coup de foudre pour le malheureux *Ouang*. Que voulez-vous encore dire, reprit-il en tremblant? Est-ce, repliqua *Tcheou se*, que vous ne m'avez pas compris? Ne reconnoissez-vous pas ce taffetas & ce panier? Eh! oui; ajoûta-t-il: un vendeur de gingembre qui est de

Hou tcheon est venu chez moi : cette pièce de taffetas il l'a reçûe de moi aujourd'hui ; c'est dans ce panier qu'il portoit sa marchandise. Comment est-ce que ces choses se trouvent entre vos mains ?

Il faisoit déjà nuit , dit *Tcheon* *se*, lorsqu'un homme de *Hou tcheon*, appelé *Liu*, me demanda à passer la rivière sur ma barque. A peine eut-il mis le pied, qu'il fut surpris d'un mal violent de poitrine , qui le réduisit à l'extrémité : alors m'avertissant que c'étoit l'effet des coups que vous lui aviez donnez , il me remit la pièce de taffetas & le panier. Cela servira de preuve, poursuivit-il, lorsque , comme je vous en conjure , vous suivrez cette affaire en Justice. C'est pourquoi allez au plutôt à *Hou tcheon*, pour informer mes parens, & les prier de me venger, en demandant la mort de celui qui me l'a procurée. En finissant ces mots, il expira. Son corps est encore sur la barque que j'ai conduite près de votre porte, qui est à l'entrée de la Rivière. Vous pouvez vous en instruire par vous-même , afin d'aviser aux mesures que vous avez à prendre pour votre sûreté.

A ce récit, *Ouang* fut tellement effrayé, qu'il ne pût proférer une seule parole. Son cœur étoit agité comme celui d'un jeune *Fan* serré de près, qui va heurter çà & là, sans trouver d'issue pour s'échapper.

Enfin revenant un peu à lui-même, & dissimulant l'embarras où il étoit ; ce que vous me racontez, lui dit-il hardiment, ne sçait-on être. Néanmoins il ordonna secrètement à un Domestique de visiter la barque, & de bien examiner si la chose étoit véritable. Celui-ci revint au plus vite, & assura que le corps mort y étoit effectivement.

Ouang étoit un homme d'un esprit irrésolu, & dont les vûes étoient bornées. Il rentre dans sa maison tout hors de lui-même, & racontant à sa femme ce qu'il venoit d'apprendre : ç'en est fait de moi, s'écria-t'il, je suis un homme perdu ; l'orage est prêt à crever sur ma tête ; je ne

sçache qu'un remède à mon malheur ; c'est de gagner ce Barellet, afin qu'à la faveur des ténèbres il jette quelque part ce cadavre. Il n'y a que ce moyen de me tirer d'intrigue.

Sur cela il prend un paquet de plusieurs morceaux d'argent, qui faisoient environ vingt taëls, & vient rejoindre avec précipitation le Barellet. Mon Maître, lui dit-il, je compte que vous me garderez le secret : je vais vous parler confidentiellement. Il est vrai que je me suis attiré cette mauvaise affaire ; mais certainement il y a eu plus d'imprudence que de malice. Nous sommes l'un & l'autre de *Ouen tcheon* : je me flatte que vous aurez pour moi le cœur d'un bon Concitoyen. Voudriez-vous me perdre pour l'amour d'un Etranger ? Quel avantage vous en reviendrait-il ? Ne vaut-il pas mieux assoupir cette affaire ? Ma reconnaissance sera proportionnée à votre bienfait. Prenez donc le cadavre, & jetez-le en quelque endroit écarté : l'obscurité de la nuit favorise notre dessein, & il n'y a personne qui puisse en avoir la moindre connoissance.

Quel endroit puis-je choisir, reprit le Barellet ? Si demain par hasard quelqu'un vient à découvrir le mystère, & qu'on fasse des recherches en Justice, on me regardera comme complice du meurtre, & pour vous avoir rendu service, je serai également intrigué dans une affaire si fâcheuse.

Vous sçavez bien, dit *Ouang*, que la sépulture de mon pere est ici proche, & que cet endroit n'est point fréquenté. D'ailleurs la nuit est très-obscur, & il n'est point à craindre que vous trouviez une seule ame en chemin. Prenez donc la peine d'y transporter le cadavre sur votre barque.

Cette vûe est assez bonne, reprit le Barellet, mais comment reconnoîtrez-vous ce service ? Alors *Ouang* tire le paquet d'argent, & le lui donne. Celui-ci sentant au poids que la somme étoit peu considérable : quoi ! dit-il d'un air dédai-

gneux, il s'agit d'un homme tué, & vous prétendez en être quitte avec une somme si modique ? C'est ma bonne fortune qui a conduit cet homme sur ma barque. Le Ciel a voulu me fournir une occasion de changer ma condition dans une meilleure, & vous me donnez si peu ? Cette affaire me doit au moins valoir cent taëls.

Ouang qui souhaitoit avec passion se tirer au plutôt d'intrigue, n'osa le contredire. Il témoigna par un signe de tête qu'il acceptoit la condition, & aussi-tôt il rentre dans sa maison, il ramasse à la hâte quelques pièces d'argent qui lui restoient, il y joint des habits, les ornemens de tête de sa femme, & autres choses semblables, & revient promptement offrir le tout à *Tcheou se*, en lui disant que ce qu'il lui donnoit, montoit environ à soixante taëls; que c'étoit tout ce que la pauvreté lui permettoit de faire, & qu'il le prioit de s'en contenter.

Effectivement *Tcheou se* parut se radoucir. Je ne veux point, dit-il, me prévaloir de votre malheur : mais comme vous êtes un homme de Lettres, j'espère que dans la suite vous aurez des égards pour moi.

Ouang commença dès ce moment à respirer. Devenu plus tranquille, il fit servir la colation au Batelier, pendant laquelle il ordonna à deux de ses esclaves de préparer des pestes & des hoyaux. Un des deux s'appelloit *Hou* : c'étoit un vrai brutal : aussi lui avoit-on donné le surnom de *Hou* le Tigre. La troupe s'embarqua aussi-tôt, & dès qu'on fut arrivé vis-à-vis de la sépulture, on y choisit un endroit où la terre étoit molle & aisée à fouir. Ils firent une fosse, & y enterrent le cadavre. Après quoi ils se rembarquèrent, & retournerent promptement à la maison.

Ce travail les occupa presque toute la nuit, & ils ne parurent qu'au lever de l'aurore. Le déjeuner étoit prêt pour le Batelier, après lequel il prit congé. *Ouang* ayant fait retirer ses valets, & se

trouvant seul, passa dans son appartement pour se consoler avec sa femme. Est-il possible, s'écria-t'il, qu'un homme de ma profession & d'une si ancienne famille, se voye réduit à recevoir la Loi d'un misérable, auquel je ne daignerois pas parler en toute autre conjoncture ? A ces mots il versa un torrent de larmes.

Sa femme s'efforça de modérer sa douleur : pourquoi vous arrêter ainsi ? C'est là une suite inévitable de votre destinée ; il étoit réglé que vous vous trouveriez un jour dans cet embarras, & qu'il vous en coûteroit la somme que vous avez payée. Au lieu de murmurer comme vous faites, bénissez le Ciel de ce qu'il vous a protégé dans ce malheur. Ne songez plus qu'à prendre un peu de repos ; vous en avez besoin après les fatigues & les agitations où vous avez été pendant toute la nuit. *Ouang* suivit ce conseil, & il se mit au lit.

Pour ce qui est du Batelier, il vendit sa barque, & de l'argent que le Lettré lui avoit donné, il ouvrit boutique, & s'adonna au commerce.

J'interromps ici le fil de mon histoire pour faire une réflexion. Il faut que ce Lettré eût bien peu de conduite : car enfin en prenant le parti de fermer la bouche au Batelier à force d'argent, ne devoit-il pas faire mettre dans la barque bon nombre de fagots bien secs, pour brûler le cadavre ? Il n'en seroit resté aucun vestige, & il eût été à couvert de toutes recherches : au lieu que se contentant de le faire enterrer, il s'est comporté de même que ceux qui ne font que couper les mauvaises herbes d'un champ, & qui laissent la racine. Ces herbes croissent de nouveau au Printemps, & causent le même dommage. Un Laboureur habile les arrache jusqu'à la racine : étant ainsi déracinées, la première gelée blanche qui survient, les pourrit, & il n'y a plus à y revenir.

Ce qu'on dit est bien vrai, que les malheurs viennent en poste, & se succèdent

les uns aux autres. La fille de *Ouang* dont j'ai parlé, commençoit sa troisième année, lorsqu'elle fut attaquée d'une petite vérole très-maligne. On fit force prières pour cette fille unique : on consulta les sorts, on fit venir d'habiles Médecins ; tout cela inutilement. Le pere & la mere passoient les jours entiers dans les pleurs, à côté du lit de la malade. Enfin ils apprirent qu'il y avoit dans la Ville un nommé *Sin*, Médecin très-expérimenté pour ces sortes de maladies, & qui avoit sauvé un grand nombre d'enfans, dont la vie étoit désespérée. *Ouang* lui écrivit aussitôt une Lettre très-pressante, qu'il confia à *Hou* le Tigre son esclave, en lui recommandant toute la diligence possible. Il compta toutes les heures du jour, sans que le Médecin parût. Cependant la malade empirait à chaque instant : elle traîna jusqu'à la troisième veille, que la respiration étant devenue plus difficile, elle rendit le dernier soupir au milieu des larmes & des gémissemens de ses parens désolés.

Ce ne fut que le lendemain à midi, que *Hou* le Tigre fût de retour à la maison. Sa réponse fut que le Médecin étoit absent, & qu'il l'avoit attendu inutilement tout le jour. A ce récit les douleurs du pere affligé se renouvelèrent. C'étoit là, dit-il, la destinée de ma chère fille : je n'ai pû avoir le bonheur de lui procurer le secours d'un si habile Médecin, & en disant ces mots, il fondeit en larmes.

A quelques jours de-là on découvrit par le moyen des Domestiques, que l'esclave, au lieu de faire sa commission, s'étoit arrêté à boire dans un cabaret, qu'il s'y étoit enivré, & que les fumées du vin étant dissipées, il avoit concerté le mensonge, qu'il avoit eul'effronterie de raconter à son retour.

A cette nouvelle *Ouang* transporté de colere, appelle les autres esclaves. Vite, leur dit-il, prenez ce coquin-là, étendez-le par terre, & déchargez-lui cinquante coups de bâton bien appliquez & de toutes vos forces. Après l'exécution, dont il

fut témoin, il se retire dans son appartement le cœur serré de douleur.

L'Esclave se levant à peine tout meurtri des coups qu'il venoit de recevoir, se traîna, comme il put, dans sa chambre. Là, plein de rage, & se débattant comme un forcené ; Maître barbare, s'écria-t-il, ta brutalité te coûtera cher, tu n'échapperas pas à ma vengeance. Puis après avoir rêvé un moment : je n'irai pas bien-loin pour en chercher l'occasion, je l'ai à la main, & je ne la manquerai pas : dès que mes playes seront guéries, tu verras de quoi je suis capable, & tu apprendras, comme dit le proverbe, « si c'est le sceau suspendu par la corde, » qui est tombé dans le puits, ou si c'est « l'eau du puits qui est tombé dans le » sceau. »

Ouang cependant étoit inconsolable, & ne s'occupoit que de sa douleur. Enfin ses parens & les amis l'inviterent de tous côtés à venir les voir, & peu à peu ils essuyèrent ses larmes, & dissipèrent sa tristesse.

Quelques jours après être retourné chez lui ; comme il se promenoit dans la galerie de la Salle, il voit entrer une troupe d'Archers qui viennent droit à lui, & lui jettent une corde au col. Hé ! quoi, s'écria *Ouang* tout consterné, ne savez-vous pas que je suis Lettré, & de famille de Lettrez. Traitte-t-on de cette maniere indigne un homme de mon rang ? Et pour quel sujet encore ?

Les Archers lui répondirent d'un air insultant : Oüi, vous êtes un joli Lettré. Le Mandarin vous apprendra s'il convient à un Lettré d'assommer les gens. En même tems ils le traînerent au Tribunal où ce Magistrat donnoit son Audience. A peine l'eût-on fait mettre à genoux, qu'il apperçut à quelque distance son Esclave, qui étoit devenu son accusateur, & qui faisoit paroître sur son visage, épanoui la joye secrète qu'il avoit de l'humiliation & de l'embarras où se trouvoit son Maître. Il comprit d'abord que le perfide n'avoit intenté

cette accusation que pour se venger du châtimenr dont il l'avoit fait punir.

Le Mandarin commença ainsi son interrogatoire. Vous êtes accusé, lui dit-il, d'avoir tué un Marchand de la Ville de *Hou scheou* : que répondez-vous à cette accusation ? Ah ! Seigneur, répondit *Ouang*, vous qui tenez ici-bas à notre égard la place du juste Ciel, n'écoûtez point les calomnies de ce misérable. Faites réflexion qu'un Lettré de profession, foible & timide comme je suis, ne peut pas être soupçonné de s'être battu, & d'avoir tué personne. Mon accusateur est un de mes Esclaves, que j'ai surpris en faute, & que j'ai fait châtier assez rudement, selon le droit que j'ai comme son Maître. Ce malheureux a formé le dessein de me perdre. Mais j'espère de vos larmes & de votre équité, que vous n'écoûterez point un malheureux au préjudice de son Maître, & que vous dévoilerez aisément le secret de ses noires intrigues.

Hou le Tigre après avoir frappé du front contre terre : Seigneur, je vous conjure, dit-il, vous qui faites visiblement la fonction du Ciel, de n'avoir point d'égard à ce que vient de dire ce Lettré, qui a un talent rare de se contrefaire. Qu'un Esclave fasse des fautes, & qu'il en soit puni, rien n'est plus ordinaire ; & l'on n'en voit point qui pousse le ressentiment jusqu'à intenter une accusation capitale. Mais il est aisé de vous en éclaircir. Les ossemens de celui qu'il a tué sont actuellement dans sa sépulture ; donnez ordre qu'on les déterre : si on les trouve, on verra que j'ai dit vrai ; si on ne les y trouve pas, je suis un calomniateur, & je consens qu'on me punisse selon toute la rigueur des Loix.

Ce fut en effet le parti que prit le Mandarin. Des Huissiers par son ordre se transportèrent sur les lieux conduits par l'Esclave, qui marqua précisément l'endroit où l'on trouveroit le cadavre : on le déterra ; ce n'étoit plus qu'un sque-

lette, qui fut porté sur un brancard à l'Audience. Le Mandarin se levant de son siège, & considérant le cadavre, le crime est avéré, dit-il. *Ouang* alloit être appliqué à la question, lorsqu'il supplia qu'on voulût bien l'écoûter un moment.

Ce squelette, dit-il, dont les chairs sont desséchées & pourries, fait assez voir que ce n'est pas un homme tué tout récemment. Si donc j'ai été coupable de ce meurtre, pourquoi mon accusateur a-t-il attendu jusqu'à ce jour à me déferer ? N'est-il pas plus naturel de penser que *Hou* le Tygre est allé chercher je ne sçai où ce squelette pour hasarder cette calomnie, & m'écraser, s'il pouvoit, comme d'un coup de foudre ?

La réponse est assez bonne, dit le Mandarin. Mais *Hou* le Tygre repliqua aussi-tôt : il est vrai, c'est ici le corps d'un homme tué il y a un an. L'attachement d'un Esclave pour son Maître le retient, & il lui coûte infiniment de faire le personnage d'accusateur. J'avoue que j'ai eu de la connivence, ne pouvant me résoudre à faire de la peine à un Maître que j'affectionnois. J'espérois qu'avec le tems il corrigeroit son naturel bouillant & emporté : mais comme il devenoit de jour en jour plus brutal, j'ai appréhendé qu'il ne fit encore quelque mauvais coup qui m'entraînât avec lui dans le précipice : c'est ce qui me fait prendre le parti de le déferer enfin au Tribunal, quoique j'eusse dû le faire plutôt. Mais si l'on a encore quelque difficulté sur ma déposition, qu'on fasse venir les voisins, & qu'on les interroge. Il n'y a aucun d'eux qui ne déclare que l'année dernière à tel mois & tel jour *Ouang* a effectivement tué un homme. C'est-là une voye sûre pour découvrir qui de nous deux a dit la vérité.

Il a raison, dit le Mandarin : qu'on fasse venir au plutôt les voisins de *Ouang*. Ils arriverent, & aussi-tôt on leur demanda ce qu'ils sçavoient du meurtre en question.

question. Il est vrai , répondirent-ils , que l'an passé à tel mois & à tel jour , *Ouang* battit violemment un Marchand de gingembre : on le crut mort pendant quelque tems ; mais enfin on le fit revenir , & nous ne savons pas ce qu'il est arrivé dans la suite. A ce témoignage des voisins , *Ouang* pâlit d'une manière sensible , & ne fit plus que se contredire , & se couper dans ses réponses.

Il n'y a plus de nouvelles questions à faire , dit le Mandarin : vous êtes convaincu de ce meurtre ; mais vous ne l'avouerez jamais , si l'on n'employe les voyes de rigueur. Il commanda en même-tems qu'on lui donna la bastonnade.

Aussi-tôt deux des Estantiers du Tribunal poussant un grand cri pour marquer leur promptitude à obéir , saisissent le Lettré , l'écrasent par terre , & lui déchargent de toutes leurs forces vingt coups de bâton. C'en étoit déjà trop pour un Lettré d'une complexion foible & délicate. Dans la crainte d'être encore plus cruellement traité , il n'hésita pas à avouer tout ce qu'on voulut.

Le Mandarin ayant écrit la déposition. Quoiqu'il ne soit plus douteux , dit-il , que tu mérites la mort ; cependant comme on ne voit point de parens du mort qui vienne demander justice , rien ne presse d'en venir à l'exécution. Attendons qu'il vienne quelqu'un qui reconnoisse le mort pour son parent ; alors je déterminerai le genre de supplice dont tu dois être puni.

Ouang fut donc conduit dans un cachot , & le squelette enterré derechef dans l'endroit d'où il avoit été tiré , avec défense de le brûler , afin qu'il pût être représenté & livré aux parens lorsqu'ils viendroient à paroître.

L'Audience finie , le Mandarin rentra dans son Hôtel. *Hou* le Tigre se retira bien content du succès qu'avoit eu son accusation , & s'applaudissant de la bastonnade qu'il avoit vû donner à son Maître. D'autres Esclaves de *Ouang* qui avoient été envoyés à l'Audience par la

Dame son épouse , lui rapportèrent tout ce qui s'y étoit passé.

A cette nouvelle elle romba évanouie , & elle demeura long-tems dans cet état , comme si ses trois ames l'eussent abandonnée : puis étant un peu revenue à elle-même , elle fit retentir tout le quartier de cris & de lamentations , qui furent suivis d'une nouvelle pâmoison , encore plus violente. Enfin au moyen du prompt secours que lui donnerent ses suivantes , elle reprit insensiblement connoissance. Mon cher mari , s'écria-t-elle , elle ne put proférer d'autres paroles. Les cris & les sanglots recommencerent , & durèrent plus de deux heures.

Ces grands accès de douleur étant passés , elle amasse quelque argent , & change d'habit : puis elle ordonne à une de ses Esclaves de la suivre , & à une autre de marcher devant elle. Elle traverse ainsi la Ville , & va se présenter à la porte de la prison publique. Dès que le mari & la femme s'aperçurent , ils parurent interdits , jusqu'à ne pouvoir se parler.

Enfin *Ouang* reprit ses esprits , & d'une voix entrecoupée de sanglots : « Ma chère épouse , dit-il , c'est *Hou* le Tigre , cet Esclave dénaturé qui m'a précipité dans cet abîme de malheurs. » La Dame *Likou* éclara sur l'heure en imprécations contre ce malheureux : puis elle tire l'argent qu'elle avoit apporté , & le remit à son mari. « Voici , dit-elle , de quoi distribuer au Géolier & à vos Gardes , afin qu'ils vous traitent avec douceur. » La nuit les obligea de se séparer.

La Dame *Likou* se retira accablée de tristesse , & le cœur pénétré de la plus vive douleur. *Ouang* ne manqua pas de faire ses libéralitez au Géolier & aux Gardes , & par-là il fut exempt des coups de fouet & de bâtons , qui pleuvent d'ordinaire sur les prisonniers. Mais il avoit infiniment à souffrir de la compagnie d'une foule de scélérats , au milieu desquels il se trouvoit , & de l'inquiétude

où il étoit de finir ses jours par une mort honteuse & cruelle.

Il y avoit déjà six mois qu'il traînoit sa triste vie dans l'obscurité d'un cachot, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie violente. L'art des Médecins, & tous les remèdes qu'on lui donna, n'eurent aucun effet, & il se vit réduit à l'extrême. Le jour même qu'on désespéroit de sa vie, un Domestique vint lui apporter quelque secours. Aussi-tôt que *Ouang* l'aperçut : « Retournes-t-en au plus vite, lui dit-il, & va dire à ta Maîtresse que le mal me presse, & qu'elle se hâte de me venir voir, si elle veut que je l'embrasse pour la dernière fois. »

L'Esclave n'eut pas plutôt averti sa Maîtresse, qu'elle sort tout éperdue, & se rend à la prison, où, à la vûe du triste état de son mari, elle versa un torrent de larmes. Alors *Ouang* reprenant ses forces ; ah ! ma chère épouse, faut-il que ton infortuné mari se soit attiré cette suite affreuse de malheurs, & ait couvert de confusion une si sage & si vertueuse femme ! Mon mal augmente à chaque moment. Chère & incomparable compagne, puisque j'ai la consolation de vous voir, je meurs content. Ce que je demande, c'est qu'on ne laisse pas impuni la noire trahison de mon perfide Esclave. Jusques dans l'autre monde j'en demanderai vengeance.

La Dame *Lieou* retenant ses pleurs, pour ne point contrister son mari : cessez, lui dit-elle, de pareils discours, & ne songez qu'à vous tranquilliser, & à prendre les remèdes propres à rétablir votre santé. Jusqu'ici il ne s'est trouvé personne qui pousse l'affaire pour laquelle vous languissez dans cette prison : & je suis résolu de vendre généralement nos Terres, nos Maisons, & tout ce que j'ai, afin de vous en délivrer, & que nous puissions vivre encore longtemps ensemble. Au regard de votre Esclave infidèle, la justice du Ciel saura bien le punir : immanquablement vous serez vengé, n'en ayez point d'inquiétude.

Quand je vois, répondit *Ouang*, une femme si attentive à me secourir, je regarde comme un don précieux les jours que le Ciel me prolonge. Il alloit continuer, lorsqu'on obligea la Dame de sortir, à cause de la nuit qui approchoit.

Ce fut alors qu'éclata la douleur qu'elle avoit retenue dans son sein. Elle arriva dans sa maison fondant en larmes, & se retira dans son appartement, où elle ne s'occupoit que du malheur & de la triste situation de son mari. Pendant ce tems-là les Domestiques étoient dans la Salle basse sur le devant de la maison, où ils tâchoient de dissiper leur mélancolie, lorsque tout-à-coup ils virent entrer un homme avancé en âge qui apportoit des présents, & qui leur demanda si leur Maître étoit à la maison ?

Lorsqu'ils eurent considéré de près cet Etranger, tous se mirent à crier, les morts reviennent, & chacun d'eux prit la fuite. Ils avoient reconnu le vendeur de gingembre, ce Marchand de *Hou tcheou*, nommé *Lin*. Lui, voyant ainsi fuir tous ces Domestiques effrayez, en saisit un par le bras : Etes-vous fol, lui dit-il ? Je viens rendre visite à votre Maître, & vous me prenez pour un esprit qui revient.

La Dame *Lieou* ayant entendu le bruit qu'on venoit de faire, sort promptement pour voir de quoi il s'agissoit. Le bon vieillard s'avance, & la salue d'une manière fort civile. Madame, lui dit-il, vous n'avez pas sans doute oublié le Vieillard de *Hou tcheou* qui vendoit du gingembre, appelé *Lin*. C'est moi-même, & je conserve toujours le souvenir du repas que me donna votre mari, & du présent qu'il me fit d'une pièce de taffetas blanc. Au sortir de votre maison, je retournai à *Hou tcheou*. Il y a un an & demi que mon petit commerce me retient en divers endroits. Je suis venu faire un tour dans votre noble Ville, & j'ai apporté quelques bagatelles de mon Pays, que je prends la liberté de vous offrir. Je ne comprends pas ce qui a pu porter vos gens à me

prendre ridiculement pour un esprit revenu de l'autre monde. Un des Domestiques qui étoit à un coin de la salle, se mit aussi-tôt à crier : Madame, gardez-vous bien de l'écouter, certainement il sçait que vous travaillez à tirer notre Maître de prison, & il est venu sous un corps fantastique pour embrouïller son affaire, & achever de le perdre.

La Dame *Lieou* fit taire ce Valet, & adressant la parole à l'Etranger : A ce que je vois, lui dit-elle, & à la manière dont vous me parlez, je suis persuadée que vous n'êtes point un revenant ; mais sachez que mon mari a bien souffert, & qu'il souffre beaucoup à votre sujet.

Le bon homme *Liu* consterné de cette réponse. Hé ! comment est-il possible que contre mon gré j'aye pu faire le moindre tort à un si honnête homme. Alors la Dame *Lieou* lui exposa en détail tout ce qu'avoit fait le Batelier *Tcheou se*. Il a conduit, lui dit-elle, sur sa barque un corps mort jusqu'auprès de la porte de notre maison ; il a produit le panier & la pièce de taffetas que nous vous donnâmes, ce que, disoit-il, vous lui aviez laissé en mourant, pour servir de preuve que mon mari vous avoit tué. Ce fut-là, comme vous jugez bien, un coup de foudre pour nous. A force d'argent nous gagnâmes ce Batelier, afin qu'il cachât ce meurtre, & qu'il aidât à transporter le mort, & à l'enterrer. Un an après *Hou* le Tigre est allé déferer son Maître au Tribunal. La question à laquelle on a appliqué mon mari, l'a contraint de tout avouer ; en conséquence de quoi on l'a jetté dans un cachot, où il languit depuis six mois.

A ce récit *Liu* se frappant rudement la poitrine : Ah ! Madame, s'écria-t'il, j'ai le cœur saisi de la plus vive douleur. Se peut-il trouver sous le Ciel un homme capable d'une action si noire ? Quand je vous eus quitté l'année dernière, j'allai droit à la barque pour passer la rivière. Le Batelier voyant la pièce de taffetas blanc que je tenois, demanda de qui je l'avois reçûë, moi qui n'avois garde de

pénétrer son mauvais dessein, je lui avoiai ingénument qu'ayant été frappé par votre mari, j'avois perdu pendant quelque tems la connoissance ; qu'en suite il m'avoit regalé, & m'avoit fait présent de cette pièce de taffetas : il me pria de la lui vendre, ce que je fis. Il demanda pareillement mon panier de bambou, & je le lui abandonnai pour le payement de mon passage sur sa barque. Auroit-on pu s'imaginer qu'il ne tiroit tout cela de moi, que pour tramer la plus horrible méchanceté.

Mon bon ami, reprit la Dame *Lieou*, à l'heure que je vous parle, si vous n'étiez pas venu, je n'autois pas pu m'assurer que l'accusation faite contre mon mari fût une calomnie. Mais où a-t-on pu prendre ce corps mort, qu'on disoit être le vôtre ?

Liu ayant rêvé un moment ; je suis au fait, dit-il ; lorsque j'étois sur la barque, & que je racontois mon histoire au Batelier, je vis un corps mort flotter sur le bord de la rivière, & aborder au rivage ; je remarquai que l'eau lui sortoit de la bouche & des yeux ; & je ne doutai point que ce ne fût un cadavre sans vie. Auroit-on pu croire que ce Batelier eût pu former un dessein si diabolique ? C'est un monstre qui fait horreur. Mais, Madame, il n'y a point de tems à perdre ; recevez, je vous prie, ce petit présent, & & de ce pas allons ensemble à l'Audience du Mandarin ; je le convaincray de la calomnie, & c'est ce qu'il est important de faire au plutôt. La Dame *Lieou* reçut le présent, & fit servir à dîner au bon Vieillard *Liu*.

Pendant ce tems-là elle dressa elle-même sa Requête ; car étant d'une famille de Lettrez, elle écrivoit avec élégance : après quoi ayant fait venir une chaise à porteurs, elle part accompagnée de quelques esclaves, & suivie du bon Vieillard, elle se rend à l'Hôtel du Mandarin.

Aussi-tôt que ce Magistrat parut sur son siege, l'un & l'autre s'écrierent : l'innocent est opprimé par la calomnie, &

en même tems la Dame présenta sa Requête. Le Mandarin l'ayant lûe, la fit approcher, & lui fit diverses questions. Elle expliqua fort en détail tout ce qui avoit causé la disgrâce de son mari; & elle finit par dire que ce jour-là même le vendeur de gingembre étant heureusement arrivé dans la Ville, elle venoit d'être convaincue de l'affreuse calomnie dont elle demandoit justice dans sa Requête.

Le Mandarin l'ayant écouté attentivement, fit approcher *Liu* à son tour, pour être interrogé. Celui-ci raconta le commencement & la fin de la dispute où il avoit reçu quelques coups. Il expliqua de quelle manière il avoit été engagé à vendre la pièce de taffetas, & satisfait entièrement par ses réponses à toutes les questions qui lui furent faites.

Mais répliqua le Mandarin, n'auriez-vous pas été gagné à force d'argent par cette femme, pour venir rendre ici ce témoignage? *Liu* frappant du front contre terre, répondit aussitôt: une pareille feinte n'est pas praticable: je suis un Marchand de *Hou tcheou* qui fais mon commerce dans cette Ville depuis plusieurs années; j'y suis connu d'un grand nombre de personnes, comment pourrois-je en imposer? Si ce qu'on a feint de ma mort étoit vrai, est-ce que me sentant prêt à mourir, je n'aurois pas chargé le Batelier d'avertir quelqu'un de ma connaissance de me venir voir, pour lui donner la commission de demander justice? Etoit-il naturel que je donnasse ce soin à un inconnu? Mais si j'étois effectivement mort, est-ce que je n'ai point à *Hou tcheou* de proche parent, qui me voyant si long-tems absent, auroit pris sûrement le parti de venir ici s'informer de mes nouvelles? Et si j'eusse été tué, comme on le dit, auroit-il manqué à porter son accusation à votre Tribunal? Comment donc est-il arrivé que durant une année entière, personne n'ait paru, & qu'au lieu d'un de mes parens, ce soit un Esclave qui se porte pour accusateur de son Maître? Ce n'est que d'aujourd'hui

que je suis de retour en cette Ville; ainsi je n'ai pu être instruit plutôt d'une calomnie si noire. Au reste, quoique je n'aye contribué en rien au malheur de cet infortuné Lettré, néanmoins, comme c'est à mon occasion qu'il souffre, il ne m'a pas été possible de voir opprimer son innocence, & c'est-là l'unique motif qui m'a conduit à vos pieds. Ordonnez, je vous prie, qu'on fasse des perquisitions sur ce qui me regarde; rien n'est plus aisé.

Puisque vous êtes connu ici de bien des gens, reprit le Mandarin, nommez-m'en quelqu'un que je puisse interroger: *Liu* en indiqua jusqu'à dix. Le Mandarin prit le nom de chacun d'eux; mais il se fixa aux quatre derniers, qu'il envoya chercher.

Quand ils entrèrent dans la salle d'Audience, on remarqua que, dès qu'ils aperçurent le Vieillard *Liu*, ils se dirent l'un à l'autre: He! Voilà notre ancien ami *Liu* de la Ville de *Hou tcheou*; il n'est donc pas mort, comme on le publioit. Le Mandarin les fit approcher de plus près, pour mieux le reconnoître. Nous auroit-on fasciné les yeux, ajoutèrent-ils? Non, c'est lui-même. C'est ce vendeur de gingembre, qu'on disoit avoir été tué par le Lettré *Quang*.

Le Mandarin commença à démêler la vérité, & se détermina à prendre juridiquement leur déposition. Après quoi il leur ordonna de se retirer, en leur enjoignant sous des peines sévères, de ne point parler au-dehors de ce qu'ils venoient de voir. Ils promirent d'obéir, & sortirent de l'Audience.

Le Mandarin donna ordre aussitôt à quelques-uns de ses Officiers, de s'informer secrètement où demeurait le Batelier *Tcheou se*, & de l'amuser par de belles espérances, afin de l'engager adroitement à se rendre au Tribunal, sans qu'il pût lui venir le moindre soupçon de l'affaire dont il s'agissoit. Quant à *Hou le Tigre*, qui avoit intenté l'accusation calomnieuse, comme il avoit une caution,

il étoit aisé à trouver. L'ordre portoit qu'on les amenât l'un l'autre à l'Audience de l'après-midi. Les Officiers répondirent par un cri qui marquoit leur prompt obéissance, & ils se partagèrent sur le champ dans les différens quartiers de la Ville.

Cependant la Dame *Lieou* qui avoit ordre de se trouver avec le vieux *Liu* à la même Audience, se rendit à la prison, où elle informa son mari de tout ce qui venoit d'arriver. Ce récit le transporta de joye. On eût dit qu'on venoit de lui répandre sur la tête l'essence la plus spiri-

tueuse, ou que la plus douce rosée étoit tombée dans son cœur. A ce moment il ne sentit plus de mal.

Je n'étois courroucé, dit-il, que contre un vil Esclave, je le regardois comme un monstre, & je ne croyois pas qu'il pût se trouver un homme plus méchant. Mais la méchanceté du Batelier est encore plus noire. Peut-on pousser la scélératesse à un tel excès? Si ce bon Vieillard n'étoit venu lui-même, je n'aurois jamais bien sçu que je mourais pour un crime réellement supposé. A la fin la vérité se manifesta.

CE QUI SUIT EST EXPRIME EN DEUX VERS.

*Le Cormoran couvert de neige, paroît noir, lorsque le faisant lever, il la secoue.
Le Perroquet caché dans un Saule touffu, se fait remarquer, dès qu'il commence à bégayer.*

La Dame *Lieou* ne manqua pas de se trouver à l'Audience avec le vieux *Liu*, qu'elle avoit bien régala dans sa maison. On y avoit conduit adroitement *Tcheou se*, lequel, après avoir renoncé à sa Barque, avoit ouvert Boutique; & étoit devenu Marchand de toiles. Les Officiers du Tribunal lui avoient persuadé que leur Maître vouloit faire une bonne emplette: aussi entra-t'il dans la salle d'Audience d'un air fort satisfait. Cependant la justice du Ciel étoit sur le point d'éclater.

Lors donc qu'il s'y attendoit le moins, qu'il tournoit çà & là la tête avec je ne sçai quel air de confiance, il aperçoit le vieux *Liu*. A l'instant, par un mouvement d'esprits, qu'il ne lui fut pas libre d'arrêter, ses deux oreilles devinrent rouges comme du sang. Le vieux *Liu* de son côté l'appelle à haute voix. Hé bien! notre Maître de barque, lui dit-il, comment vous êtes-vous porté depuis le jour que je vous vendis la pièce de taffetas blanc & le panier de bambou? Le commerce a-t'il été heureux?

A ces questions *Tcheou se* baissoit la

tête, & ne répondoit rien: mais son visage parut tout-à-coup comme un pied d'arbre qui sèche à l'heure même. On introduisit en même-tems *Hou le Tigre*. Ce malheureux, après avoir trahi son Maître, n'étoit plus retourné à la maison de *Ouang*. Il logeoit ailleurs, comme s'il eût cessé d'être Esclave. Il étoit venu ce jour-là à l'Audience se défendre, & voir ce qui s'y passeroit. Les Officiers du Tribunal l'ayant rencontré fort à propos près de l'Hôtel du Mandarin; nous te cherchons, lui dirent-ils, c'est aujourd'hui que ton Maître doit être jugé; des parens de celui qu'il a tué pressent l'affaire, & l'on n'attend plus que toi qui as été son délateur, pour le condamner au supplice que mérite son crime.

Hou le Tigre ne se possédant pas de joye, suit les Officiers, & va se mettre à genoux au pied du Tribunal. Dès que le Mandarin l'aperçut: connois-tu cet homme-là, lui dit-il en montrant du doigt le vieux *Liu*? *Hou le Tigre*, après l'avoir un peu envisagé, fut tout-à-coup

interdire, & si troublé, qu'il ne put dire une seule parole.

Le Mandarin voyant l'embarras & le trouble de ces deux scélérats, réfléchit pendant un moment; puis désignant de la main *Hou* le Tigre, Chien d'Esclave, lui dit-il, qu'est-ce donc que ton Maître t'avoit fait pour complotter sa ruine avec ce Batelier, & inventer une si noire calomnie?

Rien n'est plus vrai, repliqua l'Esclave. Mon Maître a tué un homme; ce n'est point un fait que j'aye supposé. Quoi! dit le Mandarin, il s'opiniâtre à soutenir ce mensonge. Qu'on prenne ce scélérat, & qu'on l'applique à une rude question jusqu'à ce qu'il avoue son crime. *Hou* le Tigre, au milieu de la torture, crioit de toutes ses forces: Ah! Seigneur, si vous me reprochez d'avoir conçu dans le cœur une haine mortelle contre mon Maître, & de m'être fait son accusateur, je conviens que je suis coupable; mais dût-on me tuer, on ne me fera jamais avouer que j'aie complotté avec qui que ce soit, pour inventer ce qu'on appelle calomnie. Oüi, mon Maître un tel jour ayant eu dispute avec *Liu*, le frappa rudement, en sorte qu'il tomba évanoui; à l'instant il lui fit avaler je ne sçai quelle liqueur, qui le fit revenir: puis il lui servit à manger, & lui fit présent d'une pièce de taffetas blanc. *Liu* alla de-là à la Rivière pour la passer. Cette nuit-là même vers la seconde veille le Batelier *Tcheou* se conduisit sur sa Barque jusqu'à notre porte un corps mort; & pour marquer que c'étoit celui de *Liu*, il montra la pièce de taffetas blanc & le panier de bambou. Il n'y eut aucun des Domestiques qui ne crût la chose véritable. L'argent & les bijoux que mon Maître donna au Batelier, lui fermerent la bouche, & il promit de cacher cette mort. Je fus un de ceux qui aidai à enterrer le cadavre. Dans la suite mon Maître m'ayant fort maltraité, je formai le dessein de me venger, & je l'accusai à votre Tri-

bunal. Au regard de cet homme mort je jure que je n'en ai aucune connoissance; & même si je n'avois pas vû aujourd'hui ici le vieux *Liu*, je ne me serois jamais imaginé qu'on calomniât mon Maître, en le faisant l'auteur de cette mort. De dire maintenant quel est ce cadavre, & d'où il vient, c'est ce que j'ignore. Il n'y a que ce Batelier qui puisse en rendre compte.

Cette déposition ayant été reçue du Mandarin, il fit approcher *Tcheou* se, afin d'être interrogé à son tour. Celui-ci prenoit divers détours pour déguiser son crime. Mais *Liu* qui étoit présent, découvroit aussi-tôt la fourberie. Le Mandarin le fit mettre à la question, qui tira promptement son aveu.

Je déclare, dit-il, que l'année dernière à tel mois & à tel jour, *Liu* étant venu me demander le passage sur sa Barque, tenoit à la main une pièce de taffetas blanc. Je lui demandai par hasard, qui lui avoit fait ce présent. Il me raconta toute son histoire. Au même tems il parut sur le rivage un corps mort, que le courant y avoit jetté. Il me vint dans l'esprit de m'en servir, pour tromper *Ouang*. C'est ce qui me fit acheter la pièce de taffetas & le panier de bambou. *Liu* étant débarqué, je tirai de l'eau le cadavre: je le mis dans ma Barque, & le conduisis à la porte de *Ouang*. Contre toute apparence il crut ce que je lui rapportai de la mort de *Liu*, & il me donna une bonne somme pour ne le pas divulguer. J'allai avec quelques-uns de ses Domestiques enterrer le cadavre, qu'il s'imaginait sur ma parole être le corps du vieux *Liu*. Il n'y a rien que de vrai dans l'aveu que je fais, & je consens à tout souffrir, s'il y a la moindre particularité qui soit fausse.

Tout cela, dit le Mandarin, s'accorde avec ce que je sçai déjà. Il n'y a qu'un article obscur, & où je ne vois pas clair. Est-il possible qu'à point nommé il se trouvât sur le rivage un corps mort? De plus, est-il croyable que ce corps fût res-

semblant à celui du vieux *Liu* ? Sans doute, c'est un homme que tu as tué ailleurs, & ton dessein a été de faire passer *Ouang* pour l'auteur de ce meurtre.

Ah ! Seigneur, s'écria *Tcheou se*, si j'avois songé à tuer quelqu'un, n'aurais-je pas tué *Liu* plutôt que tout autre, lorsque dans l'obscurité de la nuit il passoit seul sur ma Barque ? Ce que je vous ai dit est véritable : ayant vu un cadavre flotter sur l'eau, je crus qu'il me seroit aisé de m'en servir pour tromper *Ouang*, & c'est ce qui me fit acheter de *Liu*, & le taffetas, & le panier. Ce qui me persuada que je pourrois y réussir, c'est que je connoissois *Ouang* pour un homme simple & crédule ; que je sçavois d'ailleurs qu'il n'avoit vu *Liu* que cette fois-là ; encore étoit-ce pendant la nuit, & à la faveur d'une lampe. J'étois muni de la pièce de taffetas blanc & du panier de bambou, ce qui devoit lui rappeler aussitôt l'idée du vendeur de gingembre. Voilà ce qui me fit croire que ma ruse pouvoit réussir, & qu'il donneroit dans le piège que je lui tendois. Quant au corps mort, je jure que je ne sçai qui il est. Je me doute que c'est un homme à qui le pied a manqué, & qui étant tombé dans la rivière, s'est noyé. Mais je n'ose rien assurer sur cela de positif.

Pour lors le vieux *Liu* se mettant à genoux. Pour moi, dit-il, j'assûrerai bien qu'au moment que je passois la rivière sur sa Barque, il parut un corps mort qui flotloit sur l'eau. Son témoignage est très-véritable. Le Mandarin reçut, & mit par écrit & en ordre ces dépositions.

Tcheou se fondant en larmes, s'écria aussitôt : ayez pitié, Seigneur, de ce pauvre malheureux qui est à vos pieds : je n'avois d'autre vûe que d'escroquer par cet artifice de l'argent à ce Lettré, & non pas de nuire à sa personne. Ainsi modérez le châtement, je vous en conjure.

Le Mandarin élevant la voix : Quoi, scélérat que tu es, tu oses demander grâce, après que ta passion pour le bien d'autrui, vient de mettre un homme à deux doigts de sa ruine. Ce tour-là n'est pas ton coup d'essai. Il y a de l'apparence que tu en as déjà fait périr bien d'autres par de semblables artifices. Je dois délivrer ma Ville d'une si dangereuse peste.

Pour ce qui est de *Hou le Tigre*, c'est un Esclave dénaturé, lequel oubliant les bienfaits qu'il a reçu de son Maître, a conjuré sa perte. Il mérite d'être sévèrement puni. En même tems il ordonne aux exécuteurs de Justice de prendre ces deux fripons, & de les étendre par terre ; de donner à *Hou le Tigre* quarante coups de bâton ; & de frapper *Tcheou se* jusqu'à ce qu'il expire sous les coups.

On ne sçavoit pas que *Hou le Tigre* sortoit de maladie, & qu'ainsi il n'étoit guères en état de supporter ce châtement. Mais la justice du Ciel ne vouloit plus souffrir cet Esclave infidèle. Il expira sur le pavé de l'Audience avant qu'on eût achevé de lui donner les quarante coups. *Tcheou se* ne mourut sous le bâton qu'après en avoir reçu soixante-dix.

Après cette expédition, le Mandarin fit tirer *Ouang* de prison, & en pleine Audience, il le déclara innocent, & lui rendit la liberté. De plus il ordonna que toutes les pièces de toile qui étoient dans la Boutique de *Tcheou se*, & qui avoient été achetées de l'argent de *Ouang*, lui seroient livrées. Ce fonds de Boutique montoit bien à cent taëls.

Selon le cours de la Justice, dit le Mandarin, tout cela devoit être confisqué : mais comme *Ouang* est un Lettré qui a beaucoup souffert, j'ai compassion du pitoyable état où il a été réduit ; que tout ce qui se trouvera chez le voleur, retourne à celui qui a été volé. Ce fut un trait de bonté de la part du Mandarin.

On alla aussi, selon ses ordres, déterrer le corps mort, & l'on remarqua qu'il avoit encore les ongles des mains remplies de fable; ce qui prouvoit qu'étant tombé dans la rivière près du bord, il s'étoit noyé, en tâchant de grimper sur le rivage. Comme aucun de ses parens ne le réclamait, le Mandarin ordonna aux Officiers de l'ensevelir dans la sépulture publique des pauvres.

Ouang, la femme, & le vieux *Lin*, après avoir remercié humblement le Mandarin, se retirèrent dans leur maison, où ils firent à ce bon vieillard, qui s'étoit si fort employé à détruire la calomnie, toutes les caresses, & toutes les amitez qu'on peut attendre de la plus sincère reconnaissance.

Depuis ce tems-là, *Ouang* apprit à modérer sa vivacité naturelle, & à dompter son humeur impétueuse. S'il rencontroit un pauvre, qui lui demandât quelque secours, ou quelque service, il le recevoit avec un air affable, & il tâchoit de le soulager. Enfin il prit la résolution de travailler tout de bon, afin de parvenir aux Emplois, & de faire oublier l'humiliation où il s'étoit trouvé. Il étoit sans cesse sur les Livres, & n'avoit nul rapport au dehors. Il vécut de la sorte durant dix ans; après quoi il fut élevé au degré de Docteur.

On a raison de dire que les Magistrats & les Officiers de Justice sont dans l'obligation de ne pas regarder la vie d'un homme, comme celle d'une vile plante; & qu'ils sont bien coupables, quand ils apportent aussi peu d'application à l'examen d'un Procès, que s'ils assistoient aux débats d'une troupe d'enfans qui se divertissent. Ils ne doivent rien précipiter. Par exemple, dans la cause de *Ouang*, le point capital étoit de pénétrer les menées secrètes, & les artifices du Batelier. Si le vendeur de gingembre ne fût pas heureusement venu à la Ville de *Ouen scheou*; & si par trop de précipitation on n'eût pas attendu son arrivée, le Domestique qui accusoit son Maître, n'auroit pas cru l'avoir calomnié; la femme ne se seroit pas imaginé que son mari fût innocent du meurtre dont on l'accusoit; l'accusé lui-même auroit ignoré qu'il étoit injustement opprimé. A combien plus forte raison le Juge l'auroit-il ignoré! Comment deviner des choses cachées avec tant de soin? Comment les débrouiller? Que les Magistrats bien-faisans, & qui, comme ils le doivent, ont des entrailles de pere pour le peuple, apprennent par ce trait d'histoire, de quelle maniere ils doivent se conduire, & les défauts qu'ils ont à éviter.

AUTRE HISTOIRE

Tchoang tse, après les bisarres obseques de sa femme, s'adonne entièrement à sa chere Philosophie, & devient célèbre dans la Secte de Tao.

PREFACE DE L'AUTEUR

LES richesses & les avantages qui les suivent, sont comme un agréable songe de quelques momens. Les honneurs & la réputation, c'est un nuage brillant, mais qui est bien-tôt dissipé. L'affection de ceux-là mêmes que la chair & le sang nous unissent, n'est le plus souvent qu'une vaine apparence. Les amitez les plus tendres le changent quelquefois en de cruelles inimitiez.

Gardons-

Gardons-nous d'aimer à porter un collier, parce qu'il est d'or ; & des chaînes , parce qu'elles sont de pierrieres. Que nos desirs soient raisonnables ; mais sur-tout qu'ils soient modérez. Dégageons-nous de l'attachement aux créatures ; c'est-là

en quelque maniere nous tirer d'un tas de poussière. Regardons comme un point capital , de nous conserver dans un état de liberté & de joye , qui ne dépende de personne.

CE QUI SUIT EST EXPRIME'EN QUATRE VERS CHÏNOIS LIBRES.

En se garantissant de toute passion violente , on mene une vie douce & agréable, loin des inquiétudes qui nuisent à la santé.

Ce n'est pas qu'on veuille blâmer l'amour naturel qui lie un pere avec son fils , ou qui unit des freres ensemble.

Ils sont les uns aux autres , ce que sont les branches d'un arbre avec le tronc.

Cet amour doit durer autant que ce rapport mutuel.

Les Sectes de *Tao* & de *Fo*, quoique très-différentes de la Secte Littéraire , s'accordent avec elles sur ces grands devoirs , & n'ont jamais pensé à les combattre , ou à les affoiblir. Il est pourtant vrai que l'amour des peres pour les enfans , ne doit pas jetter dans des inquiétudes excessives , quand il s'agit de procurer leur établissement : aussi dit-on communément : *La fortune des enfans doit être leur propre ouvrage.*

Pour ce qui est du mari & de la femme , ils sont unis très-étroitement , & par des liens infiniment respectables : mais enfin ou le divorce , ou la mort rompent souvent cette union. C'est ce que nous apprend le proverbe , qui dit : « L'époux & l'épouse sont comme les oiseaux de la campagne ; le soir les réunir dans un même bocage , & le matin les sépare. » Il faut pourtant l'avouer : il y a bien moins à craindre l'excès dans l'amour paternel que dans l'amitié conjugale. Celle-ci s'entreient & s'accroît en secret dans des rêre-à-rêre , & par de grands épanchemens de cœur. Ainsi il n'est pas rare qu'une jeune fem-

me se rende maîtresse de l'esprit d'un mari , & de-là naissent les refroidissemens d'un fils envers son pere. Ce sont de ces défauts grossiers , dont les gens de mérite savent bien se défendre.

A ce sujet je vais raconter un trait de la vie du fameux *Tchouang tse*. Mais je proteste d'abord , que ce que je dirai , ne tend point à affoiblir l'union & la paix qui doit régner entre les gens mariés. Je prétends seulement faire voir qu'on doit être attentif à distinguer le vrai & le faux mérite pour régler son affection : & comme il est très-dangereux de donner dans un amour qui aveugle , il est de même très-important , pour assurer son repos , de se tenir dans une juste modération. A parler en général , celui qui travaille sans relâche à dompter ses passions , s'en rendra enfin le maître : la sagesse fera son partage , & une vie douce & tranquille sera le fruit de son travail.

Nos anciens voulant moraliser sur la maniere dont le Laboureur cultive son champ , se sont exprimez ainsi dans les vers suivans.

Il transplante le ris en herbes dans une terre nouvellement défrichée.

Et peu de tems après, une eau pure y ayant été introduite, il voit dans ce champ verdoyant & inondé l'image d'un beau Ciel azuré.

Notre cœur est ce champ ; il a sa parure & ses richesses, lorsque les passions y sont pures & réglées.

Le moyen sûr d'atteindre à l'état de perfection, & une marque qu'on y tend, c'est de ne pas présumer de soi-même, & de ne pas se vanter qu'on y soit arrivé.

Venons à notre Histoire.

Sur la fin de la Dynastie des *Tcheou*, parut à la Chine un fameux Philosophe appelé *Tchouang tse*. Il nâquit à *Mong*, Ville du Royaume *Song* (a). Il eut un petit Mandarinat, & il se fit Disciple d'un Sage très-célèbre en ce tems-là, & Auteur de la Secte du *Tao*. Son nom étoit *Ly*, & son surnom *Eul*. Mais comme il étoit venu au monde avec des cheveux blancs, il fut appelé *Lao tse*, c'est-à-dire, l'enfant vieillard.

Toutes les fois que *Tchouang tse* dormoit, son sommeil étoit interrompu par un songe. Il s'imaginait être un gros papillon voltigeant çà & là, ou dans un verger, ou dans une prairie. L'impression de ce songe étoit si forte, que même à son réveil il croyoit avoir des ailes attachées aux épaules, & qu'il étoit prêt de voler. Il ne savoit que penser d'un rêve si fréquent & si extraordinaire.

Un jour profitant d'un moment de loisir, après un discours de son Maître *Lao tse* sur l'*Y king* (b), il lui proposa le songe qui se formoit si souvent dans son imagination, & lui en demanda l'explication.

La voici, répondit cet homme admirable, qui n'ignoroit rien des merveilles de la Nature. La cause de ce songe opinât se doit chercher dans les tems qui ont précédé celui où vous vivez. Sachez qu'au tems que le Cahos se débrouilla, & que cet Univers fut formé, vous

étiez un beau papillon blanc. Les eaux furent la première production du Ciel : la seconde, ce furent les arbres & les plantes dont la terre fut parée, car tout fleurit, & brilla à l'instant. Ce beau papillon blanc erroit à son gré, & alloit flâner les fleurs les plus exquises. Il seut même tirer du Soleil & de la Lune des agrémens infinis ; il se procura enfin une force qui le rendit immortel. Ses ailes étoient grandes & presque arrondies : son vol étoit rapide.

Un jour qu'il prenoit ses ébats, il s'attacha à des fleurs du jardin de plaisance de la grande Reine, où il avoit trouvé le secret de s'insinuer, & gâta quelques boutons à peine entr'ouverts. L'oiseau mystérieux à qui on avoit confié la garde de ce jardin, donna au papillon un coup de bec, dont il mourut.

Il laissa donc sans vie son corps de papillon ; mais l'ame qui étoit immortelle, ne se dissipa point ; elle a passé en d'autres corps, & aujourd'hui elle se trouve dans celui de *Tchouang tse*. C'est-là ce qui met en vous de si heurtueuses dispositions à devenir un grand Philosophe capable de s'élever, d'acquérir l'art que j'enseigne, de se purifier par un entier détachement, & de s'établir dans la parfaite connoissance d'esprit & de cœur.

Dès-lors *Lao tse* découvrit à son Disciple les plus profonds mystères de sa doctrine, & le Disciple se sentit tout-à-coup devenir un autre homme ; & suivant de-

(a) C'est la Province de *Chan tong*.

(b) Livre Canonique de la Chine.

formais sa première origine, il eut véritablement l'inclination du papillon, qui est de voltiger continuellement sans se fixer à aucun objet, quelque chatmant qu'il lui parut : c'est-à-dire, que *Tchouang tse* commença à mieux découvrir le vuide de tout ce qui occupe & enchante les hommes. La fortune la plus brillante ne fut plus capable de le tenter. Son cœur devint insensible aux plus grands avantages : il les trouva aussi peu solides que la vapeur déliée, dont se forme un même nuage, qui est le jouet des vents ; & aussi peu stables que l'eau d'un ruisseau, dont le cours est extrêmement rapide. Enfin son ame ne tenoit plus à rien.

Lao tse voyant que son Disciple étoit tout-à-fait revenu des amusemens du siècle, & goûtoit la vérité, l'introduisit dans les Mystères du *Tao te king*, car les cinq mille mots dont ce Livre est composé sont tous mystérieux. Il n'eut plus rien de réservé pour un tel Disciple.

Tchouang tse de son côté se donna tout entier à cette étude : il lisoit sans cesse, il méditoit, il mettoit en pratique la doctrine de son Maître, & à force de sonder son intérieur, de le purifier, de le raffiner, pour ainsi dire, il comprit parfaitement la différence qui se trouvoit entre ce qu'il y avoit en lui de visible & d'imperceptible ; entre le corps qui se corrompt, & l'esprit, qui en quittant cette demeure, acquiert une nouvelle vie par une espèce de transformation admirable.

Tchouang tse frappé de ces lumières, renonça à la Charge qu'il possédoit. Il prit même congé de *Lao tse*, & se mit à voyager dans l'espérance d'acquérir de belles connoissances, & de faire de nouvelles découvertes.

Cependant quelque ardeur qu'il eût pour le dégagement & le repos du cœur, il ne renonça pas aux plaisirs de l'union conjugale. Il se maria successivement jusqu'à trois fois. Sa première femme lui fut

promptement enlevée par une maladie ; il répudia la seconde pour une infidélité dans laquelle il l'avoit surprise. La troisième sera le sujet de cette histoire.

Elle s'appelloit *Tien*, & descendoit des Rois de *Tsi* (a). *Tchouang tse* s'étoit fait beaucoup estimer dans ce Royaume, & un des Principaux de cette famille nommée *Tien* épris de son mérite, lui donna sa fille en mariage.

Cette nouvelle épouse l'emportoit de beaucoup sur les deux autres qu'il avoit eues. Elle étoit bien faite, d'un teint blanc & fleuri, & d'un caractère d'esprit, qui joignoit une douceur aimable à une vivacité surprenante. Aussi quoique ce Philosophe ne fût pas naturellement passionné, il aima tendrement cette dernière épouse.

Cependant le Roi de *Tsou* (b) étant informé de la haute réputation de *Tchouang tse*, prit le dessein de l'attirer dans ses Etats : il lui députa des Officiers de sa Cour avec de riches présens en or & en soyeries, pour l'inviter à entrer dans son Conseil en qualité de premier Ministre.

Tchouang tse loin de se laisser éblouir à ces offres, répondit en soupirant par cet Apologue : une génisse destinée aux Sacrifices, & nourrie depuis long-tems avec délicatesse, marchoit en pompe, chargée de tous les ornemens dont on par les victimes. Au milieu de cette espèce de triomphe, elle aperçut sur sa route des bœufs attelés, qui suivoient sous la charnière. Cette vûe redoubla sa fierté. Mais, après avoir été introduite dans le Temple, lorsqu'elle vit le couteau levé & prêt à l'immoler, elle eût bien voulu être à la place de ceux dont elle méprisoit le malheureux sort. Ses souhaits furent inutiles ; il lui en coûta la vie. Ce fut ainsi que *Tchouang tse* refusa honnêtement & les présens & les offres du Roi.

Peu après il se retira avec sa femme

(a) Le Royaume *Tsi* est à présent la Province de *Chen si*.

(b) C'est la Province de *Hou quang*.

dans le Royaume *Song*, qui étoit sa Terre natale. Il choisit pour sa demeure l'agréable Montagne *Nan hoa* dans le district de *Tsao tcheo*, afin d'y passer sa vie en Philosophe, & d'y goûter loin du bruit & du tumulte les innocens plaisirs de la campagne.

Un jour qu'il promenoit ses rêveries au bas de la Montagne, il se trouva infaiblement proche des Sépultures de l'habitation voisine. Cette multitude de tombeaux le frappa. Hélas ! s'écria-t-il en gémissant, les voilà donc tous égaux ; il n'y a plus de rang ni de distinction. L'homme le plus ignorant & le plus stupide est confondu avec le sage : un sépulcre est enfin la demeure éternelle de tous les hommes : quand on a une fois pris sa place dans le séjour des morts, il n'y a plus de retour à la vie.

Après s'être occupé pendant quelque tems de ces tristes réflexions, il avança le long de cette sépulture. Il se trouva, sans y penser, près d'un Tombeau nouvellement construit. La petite éminence faite de terre battuë, n'étoit pas encore entièrement sèche. Tout auprès étoit assise une jeune Demoiselle qu'il n'avoit pas aperçûe d'abord. Elle étoit en grand deuil, c'est-à-dire, qu'elle étoit vêtue d'un long habit blanc de grosse serpillière sans couture. Elle étoit placée un peu à côté du sépulcre, tenant à la main un éventail blanc, dont elle éventoit sans cesse l'extrémité supérieure du tombeau.

Tchouang tse surpris de cette aventure : Oserois-je, lui dit-il, vous demander de qui est ce Tombeau, & pourquoi vous vous donnez tant de peine à l'éventer ? Sans doute qu'il y a en cela quelque mystère que j'ignore ? La Demoiselle, sans se lever, comme la civilité sembloit l'exiger, & continuant toujours à remuer l'éventail, dit quelques mots entre ses dents, & répandit des larmes ; ce qui faisoit voir que la honte plutôt que la rimiré naturelle l'empêchoit de s'expliquer.

Enfin elle lui fit cette réponse : vous voyez une veuve au pied du tombeau de son mari : la mort me l'a malheureusement ravi : celui dont les os reposent sous cette tombe, m'a été bien cher durant sa vie : il m'aimoit avec une égale tendresse : même en expirant, il ne pouvoit me quitter. Voici quelles furent ses dernières paroles : ma chère épouse, me dit-il, si dans la suite tu songeois à un nouveau mariage, je te conjure d'attendre que l'extrémité de mon tombeau, qui doit être d'une terre mouillée & battuë, soit entièrement desséchée. Je te permets alors de te remarier. Or j'ai fait réflexion que la surface de cette terre nouvellement amoncelée ne sécheroit pas aisément ; c'est pourquoi vous me voyez occupée à l'éventer continuellement, afin de dissiper l'humidité.

A un aveu si naïf, le Philosophe eût bien de la peine à s'empêcher de rire. Il se posséda néanmoins : il se disoit en lui-même : voilà une femme bien pressée : comment ose-t-elle se vanter d'avoir aimé son mari, & d'en avoir été aimée ? Qu'eut-elle donc fait, s'ils se fussent haïs ? Puis, lui adressant la parole : vous souhaitez donc, lui dit-il, que le dessus de ce tombeau soit bien-tôt sec ? Mais étant aussi délicate que vous êtes, vous serez bientôt lasse, & les forces vous manqueront : agréez que je vous aide. Aussi-tôt la Demoiselle se leva, & faisant une profonde révérence, elle accepta l'offre, & lui présenta un éventail tout semblable au sien.

Alors *Tchouang tse*, qui avoit l'art d'évoquer les esprits, les appela à son secours. Il donna quelques coups d'éventail sur le tombeau, & bien-tôt toute l'humidité disparut. La Demoiselle, après avoir remercié son bienfaiteur avec un visage gai & riant, tira d'encre ses cheveux une aiguille de rêtte d'argent, & la lui présenta avec l'éventail dont elle s'étoit servie, le priant d'accepter ce petit présent comme une marque de sa reconnaissance. *Tchouang tse* refusa l'aiguille de

de tête , & retint l'éventail : après quoi la Demoiselle se retira fort satisfaite : sa joie éclatoit à sa contenance & à sa démarche.

Pour ce qui est de Tchouang tse , il demeura tout interdit ; & s'abandonnant aux réflexions , qui naissoient d'une pa-

reille aventure , il retourna dans sa maison. Assis dans sa Salle , où il se croyoit seul , il considéra pendant quelque tems l'éventail qu'on venoit de lui donner : puis jettant un grand soupir , il dit les vers suivans.

Ne diroit-on pas que deux personnes ne s'unissent ensemble que par un reste de haine conservée dès la vie (à) précédente ,

Et quelles se cherchent dans le mariage , afin de se maltraiter le plus long-tems qu'elles peuvent ?

C'est donc ainsi , à ce que je vois , qu'on est indignement oublié après sa mort par la personne qu'on avoit le plus chéri.

Qu'il faut être insensé pour aimer durant sa vie tant de vœux volages !

La Dame Tien étoit derrière son mari , sans en être apperçûe. Après avoir ouï ce qu'il venoit de dire , elle s'avança tant soit peu ; & se faisant voir , peut-on sçavoir , lui dit-elle , ce qui vous fait soupirer , & d'où vient cet éventail que vous tenez à la main ? Tchouang tse lui raconta l'histoire de la jeune veuve , & tout ce qui s'étoit passé au tombeau de son mari , où il l'avoit trouvée.

A peine eut-il achevé son récit ; que la Dame Tien , le visage allumé d'indignation & de colere , & comme si elle eût cherché des yeux cette jeune veuve , la chargea de mille malédictions , l'appela l'opprobre du genre humain , & la honte de son sexe. Puis regardant Tchouang tse , je l'ai dit , & il est vrai , c'est-là un monstre d'insensibilité. Se peut-il trouver nulle part un si mauvais cœur ?

Tchouang tse , sans trop l'écouter , & suivant les divers mouvemens qui l'agitoient , dit les quatre vers suivans.

Tandis qu'un mari est en vie , quelle est la femme qui ne le flatte & ne le loue ?

Est-il mort ? La voilà prête à prendre l'Éventail , pour faire au plutôt secher le tombeau.

La peinture représente bien l'extérieur d'un animal , mais elle ne montre pas ce qu'il est au-dedans.

On voit le visage d'une personne , mais on ne voit pas le cœur.

A ce discours-là Tien entra dans une grande colere. Les hommes , s'écria-t-elle , de la distinction. Comment avez-vous l'ont tous égaux quant à leur nature. C'est la hardiesse de parler de la sorte en ma

(4) Il parle selon l'opinion de ceux qui croient la Métempsychose.

présence ? De condamner toutes les femmes, & de confondre injustement celles qui ont de la probité, avec des malheureuses qui ne méritent pas de vivre ? N'avez-vous pas honte de porter des jugemens si injustes, & ne craignez-vous pas d'en être puni ?

A quoi bon tant de déclamations, repliqua le Philosophe ? Avouiez-le de bonne foi, si je venois à mourir maintenant, restant comme vous êtes, à la fleur de votre âge, avec la beauté & l'enjouement que vous avez, seriez-vous d'humeur à laisser couler trois, & même cinq années, sans penser à un nouveau mariage, ainsi que le grand Rir l'ordonne ?

Ne dir-on pas, répondit la Dame : un Grand qui est fidèle à son Prince, renonce à tout emploi après la mort de son légitime Maître. Une vertueuse veuve ne pense jamais à un second mari. A-t-on jamais vu des Dames de mon rang, qui, après avoir été mariées, aient passé d'une famille à une autre, & qui aient quitté le lit de leurs nôces, après avoir perdu leur époux ? Si pour mon malheur vous me réduisiez à l'état de veuve, sçachez que je serois incapable d'une telle action, qui seroit la honte de notre sexe, & que de secondes nôces ne me tenteroient pas ; je ne dis point avant le terme de trois ou de cinq ans, mais durant toute la vie. Oûi, cette pensée ne me viendrait pas même en songe. C'est-là ma résolution, & rien ne pourroit m'ébranler.

De semblables promesses, reprit *Tchouang tse*, se font aisément, mais elles ne se gardent pas de même. Ces paroles mirent encore la Dame de mauvaise humeur, & elle éclata en paroles peu respectueuses. Sçachez, dit-elle, qu'une femme a souvent l'ame plus noble & plus constante dans son affection conjugale, que ne l'a un homme de votre caractère. Ne diroir-on pas que vous êtes un parfait modèle de fidélité ? Votre première femme meurt, peu après vous en prenez une seconde : celle-

ci, vous la répudiez : je suis enfin la troisième. Vous jugez des autres par vous-même, & c'est pour cela que vous en jugez mal. Pour ce qui est de nous autres femmes mariées à des Philosophes, qui faisons profession comme eux d'une vertu austère, il nous est bien moins permis de nous remarier : si nous le faisons, nous deviendrions un objet de risée. Mais encore à quoi bon ce langage, & quel plaisir prenez-vous à me chagriner ? Vous vous portez bien ; & pourquoi chercher à me déplaire, en faisant la désagréable supposition que vous êtes mort, & que

Alors, sans rien dire davantage, elle se jette sur l'éventail que son mari tenoit à la main : elle le lui arrache, & de dépit elle le met en pièces. Calmez-vous, dit *Tchouang tse*, votre vivacité me fait plaisir, & je suis ravi que vous preniez feu sur un pareil sujet. La Dame se calma en effet, & on parla d'autre chose.

A quelques jours de-là *Tchouang tse* tomba dangereusement malade, & bientôt il fut à l'extrémité. La Dame son épouse ne quittoit pas le chevet du lit fondant en larmes, poussant de continuel sanglots. A ce que je vois, dit *Tchouang tse*, je n'échapperai pas de cette maladie : ce soir ou demain matin, il faudra nous dire un éternel adieu : quel dommage que vous ayez mis en pièces l'éventail que j'avois apporté : il vous aurait servi à éventrer & faire sécher la couche de chaux & de terre, dont mon rombeau sera enduit.

Eh ! de grâce, Monsieur, s'écria la Dame, en l'état où vous êtes, ne vous mettez pas dans la tête des soupçons si chagrins pour vous, & si injurieux pour moi. J'ai étudié nos Livres, je sçai nos Rits : mon cœur vous a été une fois donné, il ne sera jamais à d'autre, je vous le jure ; & si vous doutez de ma sincérité, je consens, & je demande de mourir avant vous, afin que vous soyez bien persuadé de mon fidèle attachement.

Cela suffit, reprit *Tchouang tse*; je suis rassuré sur la constance de vos sentimens à mon égard. Hélas! je sens que j'expire, & mes yeux se ferment à jamais pour vous. Après ces paroles il demeura sans respiration, & sans le moindre signe de vie.

Alors la Dame éplorée, & jettant les plus hauts cris, embrassa le corps de son mari, & le tint long-tems serré entre ses bras. Après quoi elle l'habilla & le place proprement dans un cercueil. Elle prend ensuite le grand deuil. Nuit & jour elle fait retentir tous les environs de ses plaintes & de ses gémissemens, & donne les démonstrations de la plus vive douleur. Elle la portoit à un tel excès, qu'on eût dit qu'elle étoit à demi-folle: elle ne vouloit prendre ni nourriture ni sommeil.

Les habitans de l'un & l'autre côté de la Montagne, vinrent rendre les derniers devoirs au défunt qu'ils sçavoient être un sage du premier Ordre. Lorsque la foule commençoit à se retirer, on vit arriver un jeune Bachelier bien fait & d'un teint brillant: rien de plus galant que sa parure. Il avoit un habit de soie violet, & un bonnet de Lettré fort propre, une ceinture brodée, & des souliers tout-à-fait mignons; un vieux Domestique le suivoit. Ce Seigneur fit sçavoir qu'il descendoit de *Tsou* (a). Il y a quelques années, dit-il, que j'avois déclaré au Philosophe *Tchouang tse*, que j'étois dans la résolution de me faire son Disciple: je venois à ce dessein, & j'apprens à mon arrivée qu'il est mort: quel dommage, quelle perte!

Aussi-tôt il quitte son habit de couleur, & se fait apporter un habit de deuil: ensuite s'étant rendu près du cercueil, il frappa quatre fois de la tête contre terre, & s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots: « Sage & sçavant » *Tchouang*! votre Disciple est malheureux, puisqu'il n'a pû vous trouver en » vie, & profiter à loisir de vos leçons:

» je veux au moins vous marquer mon » attachement & ma reconnaissance, en » restant ici en deuil pendant l'espace » de cent jours. » Après ces dernières paroles il se prosterna encore quatre fois, arrosant la terre de ses larmes.

Ensuite il demanda à voir la Dame pour lui faire son compliment: elle s'excusa deux ou trois fois de paroître. *Ouang sun* (c'est le nom de ce jeune Seigneur) représenta que, selon les anciens Rits, les femmes pouvoient se laisser voir, lorsque les intimes amis de leur mari lui rendoient visite. J'ai encore, ajoûta-t-il, plus de raison de jouir de ce privilege, puisque je devois loger chez le sçavant *Tchouang tse* en qualité de son Disciple.

A ces instances la Dame se laisse fléchir: elle sort de l'intérieur de sa maison, & d'un pas lent elle s'avance dans la Salle pour recevoir les complimens de condoléance: ils se firent en peu de mots, & en termes généraux.

Dès que la Dame vit les belles manieres, l'esprit & les agrémens de ce jeune Seigneur, elle en fut charmée, & elle sentit au fond de l'ame les mouvemens d'une passion naissante, qu'elle ne démêloit pas bien elle-même, mais qui lui firent souhaiter qu'il ne s'éloignât pas si-tôt.

Ouang sun la prévint en disant; puis-que j'ai eu le malheur de perdre mon Maître, dont la mémoire me sera toujours chère: j'ai envie de chercher ici près un petit logement, où je resterai les cent jours de deuil, puis j'assisterai aux funérailles. Je serois bien aise aussi de lire durant ce tems-là les Ouvrages de cet illustre Philosophe: ils me tiendront lieu des leçons dont je suis privé.

Ce sera un honneur pour notre maison, répondit la Dame; je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient: sur quoi elle prépara un petit repas, & le fit servir. Pendant le repas elle ramassa sur un bandege bien propre les compositions de *Tchouang tse*: elle y joignit le Livre *Tao*

(a). Le Royaume de *Tsou* est maintenant la Province de *Hou quang*.

te présent du fameux *Laotse*, & elle vint offrir le tout à *Ouang sun*, qui le reçut avec sa politesse naturelle.

A côté de la salle du mort où étoit le cercueil, il y avoit sur une des ailes, deux chambres qui regardoient cette salle toute ouverte par-devant : elles furent destinées au logement du jeune Seigneur. La jeune veuve venoit fréquemment dans cette salle pour pleurer sur le cercueil de son mari : puis en se retirant, elle disoit quelques mots d'honnêteté à *Ouang sun*, qui se présentoit pour la saluer. Dans ces fréquentes entrevûes, bien des caillades échappoient, qui trahissoient les cœurs de l'un & de l'autre.

Ouang sun étoit déjà à demi pris, & la jeune veuve l'étoit tout-à-fait ; ce qui lui faisoit plaisir, c'est qu'ils se trouvoient placez à la campagne, & dans une maison peu fréquentée, où les manquemens aux Rits du deuil ne pouvoient guères éclater. Mais comme il coûte toujours à une femme de faire les premières démarches, elle s'avisa d'un expédient. Elle fit venir secrètement le vieux domestique du jeune Seigneur. Elle lui fit d'abord boire quelques coups de bon vin : elle le flatta & l'amadoüa : ensuite elle vint insensiblement jusqu'à lui demander si son Maître étoit marié ? Pas encore, répondit-il. Eh ! continua-t-elle, quelles qualitez voudroit-il trouver dans une personne, pour en faire son épouse ?

Le Valet, que le vin avoit rendu gai, répliqua aussi-tôt : je lui ai ouï dire que s'il en trouvoit une qui vous ressembloit, il seroit au comble de ses desirs. Cette femme sans pudeur repartit incontinent : Ne mens-tu point ? M'assures-tu qu'il ait parlé de la sorte ? Un vieillard comme moi, répondit-il, seroit-il capable de mentir, & auroit-il le front d'en imposer à une personne de votre mérite ? Hé bien ! poursuivit-elle : tu es très-propre à ménager mon mariage avec ton Maître : tu ne perdras pas ta peine : parles-lui de moi, & si tu vois que je lui agréé, assures-le que je le regarderois comme un

grand bonheur d'être à lui.

Il n'est pas besoin de le fonder sur cet article, dit le Valet, puisqu'il m'a avoué franchement qu'un pareil mariage seroit tout-à-fait de son goût. Mais, ajoutoit-il, cela n'est pas possible, parce que je suis Disciple du défunt : on en gloseroit dans le monde.

Bagatelle que cet empêchement, reprit la veuve passionnée ! Ton Maître n'a point été réellement Disciple de *Tchouang tse* : il n'avoit fait que promettre de le devenir ; ce n'est pas l'avoir été. D'ailleurs étant à la campagne & à l'écart, qui songeroit à parler de notre mariage ? Va, quand il surviendrait quelque autre empêchement, tu es assez habile pour le lever, & je reconnoîtrai libéralement tes services. Elle lui versa en même tems plusieurs coups d'excellent vin, pour le mettre en bonne humeur.

Il promit donc d'agir, & comme il s'en alloit, elle le rappella. Ecoutes, dit-elle, si ce Seigneur accepte mes offres, viens au plutôt m'en apporter la nouvelle à quelque heure du jour & de la nuit que ce soit, je t'attendrai avec impatience.

Depuis qu'elle l'eût quitté, elle fut d'une inquiétude extraordinaire : elle alla bien des fois dans la salle sous divers prétextes ; mais au fonds, c'étoit pour approcher un peu de la chambre du jeune Seigneur. A la faveur des ténèbres elle écoutoit à la fenêtre de la chambre, se flattant qu'on y parloit de l'affaire qu'elle avoit si fort à cœur.

Pour lors passant assez près du cercueil, elle entendit quelque bruit ; elle tressaillit de peur. Hé ! quoi, dit-elle, toute émue, seroit-ce que le défunt donneroit quelque signe de vie ? Elle rentre au plutôt dans la chambre, & prenant la lampe, elle vient voir ce qui avoit causé ce bruit. Elle trouve le vieux domestique étendu sur la table posée devant le cercueil pour y brûler des parfums, & y placer des offrandes à certaines heures. Il étoit là à cuver le vin que la Dame lui avoit fait boire.

boire. Toute autre femme auroit éclaté à une pareille irrévérence à l'égard du mort. Celle-ci n'osa se plaindre, ni même éveiller cet yvrogne. Elle va donc se coucher : mais il ne lui fut pas possible de dormir.

Le lendemain elle rencontra ce valet, qui se promenoit froidement, sans songer même à lui rendre réponse de sa commission. Ce froid, & ce silence la désolèrent. Elle l'appella ; & l'ayant introduit dans sa chambre, eh bien, dit-elle, comment va l'affaire dont je t'ai chargé ? Il n'y a rien à faire, répondit-il sèchement. Eh ! pourquoi donc, reprit cette femme effrontée ? Sans doute tu n'auras pas retenu ce que je t'ai prié de dire de ma part, ou tu n'as pas su le faire valoir. Je n'ai rien oublié, pour suivre le Domestique : mon Maître a été même ébranlé : il trouve l'offre avantageuse, & est satisfait de ce que vous avez répliqué sur l'obstacle qu'il trouvoit d'abord dans la qualité de Disciple de *Tchouang tse*. Ainsi cette considération ne l'arrête plus. Mais, m'a-t-il dit ; il y a trois autres obstacles insurmontables, & j'aurois de la peine à les déclarer à cette jeune veuve.

Voyons un peu, reprit la Dame, quels sont ces trois obstacles. Les voici, pour suivre le vieux domestique, tels que mon Maître me les a rapportez. 1°. Le cercueil du mort étant exposé encore dans la salle, c'est une scène bien lugubre : comment pourroit-on s'y réjouir & célébrer des nœces ? 2°. L'illustre *Tchouang* ayant si fort aimé sa femme, & elle ayant témoigné pour lui une si tendre affection fondée sur sa vertu & sa grande capacité, j'ai lieu de craindre que le cœur de cette Dame ne reste toujours attaché à son premier mari, sur-tout lorsqu'elle trouvera en moi si peu de mérite. 3°. Enfin, je n'ai pas ici mon équipage ; je n'ai ni meubles, ni argent : où prendre des présents de nœces, & de quoi faire des repas ? Dans le lieu où nous sommes, je ne trouverois pas même à qui emprunter. Voilà, Madame, ce qui l'arrête.

Tome III.

Ces trois obstacles, répondit cette femme passionnée, vont être levez à l'instant, & il ne faut pas beaucoup y rêver. Quant au premier article, cette machine lugubre, que renferme-t-elle ? Un corps inanimé, un cadavre infect, dont il n'y a rien à espérer, & qu'on ne doit pas craindre. J'ai dans un coin de mon terrain une vieille mesure : quelques Paysans du voisinage que je ferai venir, y transporteront cette machine, sans qu'elle paroisse ici davantage. Voilà déjà un obstacle delevé.

Quant au second article. Ah ! vraiment feu mon mari étoit bien ce qu'il paroisoit être, un homme d'une rare vertu & d'une grande capacité. Avant que de m'épouser, il avoit déjà répudié sa seconde femme, c'étoit un beau ménage ; comme tu vois. Sur le bruit de sa réputation qui étoit assez mal fondée, le dernier Roi de *Tsou* lui envoya de riches présents, & voulut le faire son premier Ministre. Lui qui sentoît son incapacité très-réelle, & qui vit qu'elle éclateroit dans un pareil Emploi, prit la fuite, & vint se cacher dans ce lieu solitaire. Il n'y a qu'un mois que se promenant seul au bas de la Montagne, il rencontra une jeune veuve occupée à faire sécher à coups d'éventail l'extrémité supérieure du tombeau de son mari, parce qu'elle ne devoit se remarier que quand il seroit sec. *Tchouang* l'accosta, la cajolla, lui ôta des mains l'éventail, & se mit à en jouir pour lui plaire, en séchant au plus vite le tombeau. Ensuite il voulut retenir cet éventail, comme un gage de son amitié, & l'apporta ici : mais je le lui arrachai des mains & le mis en pièces. Etant sur le point de mourir, il remit cette histoire sur le tapis, ce qui nous broüilla encore ensemble. Quels bienfaits ai-je reçu de lui, & quelle amitié m'a-t-il tant témoignée ? Ton Maître est jeune ; il aime l'étude ; il se fera inmanquablement un nom dans la Littérature : Sa naissance le rend déjà illustre ; il est comme moi du sang des Rois. Voilà entre nous un rap-

P p p p

port admirable de condicions. C'est le Ciel qui l'a conduit ici pour nous unir. Telle est notre destinée.

Il ne reste plus que le troisième empêchement. Pour ce qui regarde les bijoux & le repas des nœces, c'est moi qui y pourvoirai. Crois-tu que j'aye été assez simple pour ne pas me faire un petit trésor de mes épargnes ? Tiens, voilà déjà vingt taëls ; va les offrir à ton Maître ; c'est pour avoir des habits neufs ; parts au plus vite, & informes-le bien de tout ce que je viens de te dire. S'il donne son consentement, je vais tout préparer pour célébrer ce soir même la fête de notre mariage.

Le Valet reçut les vingt taëls, & alla rapporter tout l'entretien à *Ouang sun*, qui enfin donna le consentement si fort souhaité. Dès que la Dame eût appris cette agréable nouvelle, elle fit éclater sa joie en cent manières. Elle quitte aussitôt ses habits de deuil, elle se pare, s'ajuste, se farde, tandis que par les ordres on transporte le cercueil dans la vieille maison. La salle fut à l'instant nettoyée & ornée pour la cérémonie de l'entrevue & des nœces. En même tems on préparoit le festin, afin que rien ne manquât à la réjouissance.

Sur le soir on parfuma d'odeurs exquises le lit des nouveaux mariez : la salle fut éclairée d'un grand nombre de belles lanternes garnies de flambeaux. Sur la table du fond étoit le grand Cierge nuptial. Lorsque tout fut prêt, *Ouang sun* parut avec un habit & un ornement de tête, qui relevoient beaucoup la beauté de ses traits & de sa taille. La Dame vint aussitôt le joindre couverte d'une longue robe de soie, enrichie d'une broderie très-fine : ils se placèrent l'un à côté de l'autre, vis-à-vis le flambeau nuptial. C'étoit un assemblage charmant. Ainsi rapprochez ils se donnoient mutuellement de l'éclat l'un à l'autre, à peu-près comme des pierreries & des perles rehaussent la beauté d'un drap d'or, & en paroissent plus belles.

Après avoir fait les révérences accoutumées dans une pareille cérémonie, & s'être souhaité toutes sortes de prospérité dans leur mariage, ils se prirent par la main, & passèrent dans l'appartement intérieur : là ils pratriquerent le grand Rit, de boire tous deux l'un après l'autre dans la coupe d'alliance. Après quoi ils se mirent à table.

Le festin étant fini, & lorsqu'ils étoient sur le point de se coucher, il prit tout-à-coup au jeune époux d'horribles convulsions : son visage paroît tout défiguré, ses sourcils se froncent & s'élèvent, sa bouche fait d'affreuses contorsions : il ne peut plus faire un pas ; & voulant montrer sur le lit, il tombe par terre. Là érendu tout de son long, il se frotte la poitrine des deux mains, criant de toutes ses forces qu'il a un mal de cœur qui le tue.

La Dame éperduëment amoureuse de son nouvel époux, sans penser ni au lieu où elle est, ni à l'état où elle se trouve, crie au secours, & se jette à corps perdu sur *Ouang sun*. Elle l'embrasse, elle lui frotte la poitrine où étoit la violence de la douleur : elle lui demande quelle est la nature de son mal ? *Ouang sun* souffroit trop pour répondre. On eût dit qu'il étoit prêt d'expirer.

Son vieux Domestique accourant au bruit, le prend entre ses bras, & l'agite. Mon cher *Ouang sun*, s'écria la Dame, a-t-il déjà éprouvé de semblables accidens ? Cette maladie l'a déjà pris plusieurs fois, répondit le valet ; il n'y a guères d'année qu'il n'en soit attaqué. Un seul remède est capable de le sauver. Dis-moi vite, s'écria la nouvelle épouse, quel est ce remède ? Le Médecin de la Famille Royale, continua le valet, a trouvé ce secret, qui est infailible. Il faut prendre de la cervelle d'un homme nouvellement tué, & lui en faire avaler dans du vin chaud ; aussitôt les convulsions cessent, & il est sur pied. La première fois que ce mal le prit, le Roy son parent ordonna

qu'on fit mourir un prisonnier qui méritoit la mort, & qu'on prit de la cervelle : il fut guéri à l'instant. Mais hélas ! où en trouver maintenant ?

Mais, reprit la Dame, est-ce que la cervelle d'un homme qui meurt de sa mort naturelle, n'auroit pas un bon effet ? Notre Médecin, reprit le vieux Domestique, nous avertit qu'au besoin on pourroit absolument se servir de la cervelle d'un mort, pourvu qu'il n'y eût pas trop long-tems qu'il eût expiré, parce que la cervelle n'étant pas encore desséchée, conserve sa vertu.

Hé ! s'écria la Dame, il n'y a qu'à ouvrir le cercueil de mon mari, & y prendre un remède si salutaire. J'y avois bien pensé, repliqua le valet, je n'osois vous le proposer, & je craignois que cette seule pensée ne vous fit horreur. Bon, répondit-elle, *Ouang sun* n'est-il pas à présent mon mari : s'il falloit de mon sang pour le guérir, est-ce que j'y aurois regret ? Et j'hésiterois par respect pour un vil cadavre ?

Sur le champ elle laisse *Ouang sun* entre les bras du vieux Domestique : elle prend d'une main la hache destinée à fendre le bois de chauffage, & la lampe de l'autre : elle court avec précipitation vers la mafure où étoit le cercueil : elle retroussé ses longues manches, empoigne la hache des deux mains, la hausse, & de toutes ses forces en décharge un grand coup sur le couvercle du cercueil, & le fend en deux.

La force d'une femme n'auroit pas été suffisante pour un cercueil ordinaire. Mais *Tchouang tse*, par un excès de précaution & d'amour pour la vie, avoit ordonné que les planches de son cercueil fussent très-minces, sur ce qu'il avoit ouï dire que des morts étoient revenus de certains accidens qu'on croyoit être mortels.

Ainsi du premier coup la planche fut fendue : quelques autres coups acheverent d'enlever le couvercle. Comme ce mouvement extraordinaire l'avoit essouf-

flée, elle s'arrêta un moment pour prendre haleine. Au même instant elle entend pousser un grand soupir ; & jettant les yeux sur le cercueil, elle voit que son premier mari se remue, & se met à son lèvant.

On peut juger quelle fut la surprise de la Dame *Tien*. La frayeur subite dont elle fut saisie, lui fit pousser un grand cri : ses genoux se dérobent sous elle ; & dans le trouble où elle se trouve, la hache lui tombe des mains sans qu'elle s'en aperçoive.

Ma chère épouse, lui dit *Tchouang*, aides-moi un peu à me lever. Dès qu'il fut sorti du cercueil, il prend la lampe, & s'avance vers l'appartement. La Dame le suivoit, mais d'un pas chancelant & suant à grosses gouttes, parce qu'elle y avoit laissé le jeune *Ouang sun* & son valet, & que ce devoit être le premier objet qui se présenteroit à la vûe de son mari.

Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, tout y parut orné & brillant : mais heureusement *Ouang sun* & le valet ne s'y trouverent pas. Elle se rassura un peu, & songea aux moyens de plâtrer une si mauvaise affaire : ainsi jettant un regard tendre sur *Tchouang tse* ; votre petite Esclave, lui dit-elle, depuis le moment de votre mort, étoit occupée jour & nuit de votre cher souvenir : enfin ayant entendu un bruit assez distinct qui venoit du cercueil, & me ressouvenant des histoires qu'on rapporte de certains morts qui sont retournés à la vie, je me suis flattée que vous pourriez bien être de ce nombre : j'ai donc couru au plus vite, & j'ai ouvert le cercueil. Béni soit le Ciel, mon espérance n'a pas été trompée : quel bonheur pour moi de retrouver un mari si cher, dont je pleurois continuellement la perte !

Je vous suis obligé, dit *Tchouang tse*, d'un si grand attachement pour moi. J'ai pourtant une petite question à vous faire : pourquoi n'étiez-vous pas en deuil ? Comment vous vois-je vêtue d'un habit de brocard brodé ?

La réponse fut bientôt prête: j'allois, dir-elle, ouvrir le cercueil avec un secret pressentiment de mon bonheur: la joye dont je devois être comblée, ne demandoit pas un vêtement lugubre, & il n'étoit pas convenable de vous recevoir plein de vie dans des habits de deuil: c'est ce qui m'a fait prendre mes habits de nôces.

A la bonne heure, dit *Tchouang tse*, passons cet article. Pourquoi mon cercueil se trouve-t-il dans cette maison, & non dans la Salle, où naturellement

il devoit être? Cette question embarrassée la Dame, & elle ne put y répondre. *Tchouang tse* jettant les yeux sur les plats, sur les tasses, & sur tous les autres signes de réjouissance, les considéra arrenrivement: & puis, sans s'expliquer, il demanda du vin chaud pour boire: il en avala plusieurs coups, sans dire un seul mot, tandis que la Dame étoit fort intriguée. Après quoi il prend du papier & le pinceau, & il écrivit les vers suivans.

Epouse infidelle, est-ce ainsi que tu réponds à ma tendresse?

Si je consentois à vivre avec toi, comme un bon mari doit faire avec sa femme,

N'aurois-je pas à craindre que tu ne vinsses une seconde fois briser mon cercueil à coups de hache?

Cette méchante femme ayant lû ces vers, changea tout-à-coup de couleur; & dans la confusion dont elle étoit

couverte, elle n'osa ouvrir la bouche. *Tchouang tse* continua à écrire quatre autres vers, dont voici le sens.

Qu'ai-je gagné par tant de témoignages de la plus tendre amitié?

Un inconnu n'a eu qu'à paroître, j'ai été aussi-tôt oublié.

On est venu m'assaillir dans le cercueil à grands coups de hache:

C'est-là un empressement bien plus grand, que celui de sécher le tombeau avec l'Eventail.

Après quoi *Tchouang tse* dit à la Dame: Regarde ces deux hommes qui sont derrière toi, & il les montrait du doigt. Elle se retourne, & apperçoit *Onang sun* & son vieux Domestique, qui étoient prêts d'entrer dans la maison. Ce fut pour elle un nouveau sujet de frayeur. Ayant tourné une seconde fois la tête, elle s'apperçut qu'ils avoient disparu.

Enfin cette malheureuse au désespoir de voir ses intrigues découvertes, & ne pouvant plus survivre à sa honte, se retira à l'écart. Là elle dénoua sa ceinture de soie, & se pend à une poutre. Fin

déplorable, où conduire d'ordinaire une passion honteuse à laquelle on se livre! Celle-ci pour le coup est sûrement morte sans aucune espérance de retour à la vie. *Tchouang tse* l'ayant trouvée en cet état, la détache, & sans autre façon, va raccommode un peu le cercueil brisé, où il enferme le cadavre. Ensuite faisant un carillon ridicule, en frappant sur les pots, sur les plats, & sur les autres urenciles qui avoient servi au festin des nôces, il entonna la chanson suivante; appuyé sur un côté du cercueil.

Cette Chanſon eſt en vers libres ; il y-en a de petits qui ne ſont que de quatre caractères. *Hi hi* eſt le refrain , à peu près de même que *Lanturlu* dans un Vaudeville. On ne le met ici que dans le premier Couplet.

*G*roſſe maſſe ſans ame ! *Hi hi*, durant ta vie nous avons été unis enſemble ;
 Mais fus-je jamais bien ton mari ? *Hi hi*, & te dois-je regarder comme ma femme ?

*Le pur haſard nous réunit, je ne ſçai comment : ma malheureuſe deſtinée nous
 plaça ſous le même toit ;*

Le terme eſt enfin expiré ; j'en ſuis quitte

Si nous fûmes unis ; nous voilà éternellement ſéparés ;

Ingrate & infidelle.

Dés que tu me crus mort, ton cœur volage paſſa à un autre :

Il fit voir ce qu'il étoit : avoit-il été auparavant un moment à moi ?

*Il n'y a que quelques heures que nageant dans la joye, tu te donnois un
 nouvel Epoux ;*

Serois-tu morte, pour aller joindre cet Epoux dans le ſéjour des Ombres ?

Les plaiſantes funérailles dont tu m'honorais !

Tu me régalois d'un grand coup de hache.

C'en ſont ici de vraies funérailles ;

C'eſt pour te conſoler qu'eſt faite cette Chanſon avec ſa ſymphonie.

Le ſifflement de la hache ſe fit entendre à mes oreilles ;

Et il me réveilla du ſommeil de la mort.

Les accens de ma voix dans ce Concert

Ont dû aller juſqu'à toi.

*Je creve de dépit & de joye : mettons en pièces ces pots & ces plats de terre ;
 ridicules inſtrumens de ma ſymphonie :*

*La fête de tes obſequés eſt finie. O qui t'auroit bien connue ! Tu dois à préſent
 me connoître.*

Tchouang tse aiant achevé de chanter, se mit à rêver un moment, & il fit ces quatre vers.

Te voilà morte, il n'y a plus qu'à t'enterrer.

Quand tu me crus mort, tu disois, je me remarierai.

Si je m'étois trouvé véritablement mort, la belle fête qui alloit suivre!

Que de plaisanteries tu aurois fait cette nuit-là sur mon compte!

Après quoi Tchouang tse fit de grands éclats de rire; & donnant à droite & à gauche sur les utensiles, il brisa tout.

Il fit plus: il mit le feu à la maison, qui n'étoit couverte que de chaume. Ainsi tout fut bien-tôt réduit en cendre: & ce fut-là le bûcher de la malheureuse Tien, dont il ne resta plus de vestiges.

On ne sauva de l'incendie que les Livres Tao te. Ce furent des voisins qui

les recueillirent, & qui les conserve-
rent.

Après cela Tchouang tse se remit à voyager, bien résolu de ne jamais se remarier. Dans ses voyages il rencontra son Maître Lao tse, à qui il s'attacha le reste de sa vie, qu'il passa agréablement avec lui.

A l'Histoire précédente, on a ajouté quatre vers, qui disent ce qui suit.

Le fameux Ou dans un transport de jalousie tué sa femme, c'est brutalité.

L'illustre Siun meurt presque de douleur à la mort de sa femme, c'est folie.

*Le Philosophe Tchouang qui s'égaye par le carillon des pots & des verres,
& qui prend le parti de la liberté & de la joye,*

Voilà mon Maître en cas d'un événement semblable au sien.



TCHAO CHI COU ELL.

o v

LE PETIT ORPHELIN.

DE LA MAISON DE TCHAO.

TRAGÉDIE CHINOISE.

AVERTISSEMENT.



PR E' Sce que j'ai dit ailleurs que la Comédie accompagne presque toujours les repas de cérémonie que se donnent les Mandarins Chinois, & les personnes aisées, & qu'elle fait partie de ces sortes de Fêtes, on s'attend sans doute de voir quelque une de ces Comédies, qui fasse juger du goût qu'ils ont pour le Théâtre. Heureusement je suis en état de contenter sur cela la curiosité.

Il m'est tombé entre les mains une Tragédie Chinoise, exactement traduite par le P. de Prémare. Il ne faut pas y chercher les trois unités du tems, du lieu, & de l'action, ni les autres règles que nous observons pour donner de la régularité & de l'agrément à ces sortes d'Ouvrages. Il n'y a pas plus d'un siècle que la Poésie Dramatique a été portée en France au point de perfection où elle est maintenant, & l'on sçait assez que dans des tems plus reculez, elle étoit très-informe & très-groffière.

Ainsi l'on ne doit pas être surpris, si ces règles qui nous sont propres, ont été inconnues aux Chinois, lesquels ont toujours vécu comme dans un Monde séparé du reste de l'Univers. Ils n'ont pour but dans leurs Pièces de Théâtre, que de plaire à leurs Compatriotes, de les toucher, de leur inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. S'ils y réussissent, cela doit, ce semble, leur suffire: il me suffit à moi-même de faire connoître leur goût dans ce genre d'Ouvrage, quelque éloigné qu'il soit du nôtre.

Cette Tragédie est tirée du Livre intitulé *Tuen Gin Pe Tchong*. C'est un Recueil des cent meilleures Pièces de Théâtre qui ayent été composées sous la Dynastie des *Tuen*. Ce Livre contient quarante volumes, distribuez en quatre *Tao*.

Cette Pièce est intitulée *Tchao chi cou ell*, c'est-à-dire, *le petit Orphelin de la Maison de Tchao*: elle est la quatre-vingt-cinquième de ce Recueil, & se trouve au commencement du trente-cinquième Volume.

Les Chinois, dit le P. de Prémare, ne distinguent point comme nous, entre Tragédies & Comédies. On a intitulé celle-ci Tragédie, parce qu'elle a pa-

ru assez tragique ; ces fortes d'Ouvrages ne diffèrent des petits Romans Chinois, qu'en ce qu'on y introduit des Personnages qui se parlent sur un Théâtre, au lieu que dans un Roman, c'est un Auteur qui raconte leurs discours & leurs aventures.

Dans les Livres imprimez on ne met que rarement le nom du Personnage qui parle dans la Pièce ; ce Personnage, comme on verra, commence toujours par s'annoncer lui-même aux Spectateurs, & par leur apprendre son nom, & le rôle qu'il jouë dans la Pièce.

Une troupe de Comédiens est composée de huit ou neuf Acteurs, qui ont chacun leurs caractères & leurs rôles affectez, à peu-près comme dans les Troupes de Comédiens Italiens, & dans celles des Farceurs qui courent les Provinces.

Le même Comédien sert souvent à représenter plusieurs rôles différens ; car comme les Chinois mettent tout en action & en dialogues, cela multiplieroit trop le nombre des Acteurs. Dans la Tragédie suivante, il n'y a que cinq Acteurs, quoiqu'il y ait au moins dix ou douze Personnages qui parlent, en comptant les Gardes & les Soldats.

Il est vrai que l'Acteur, comme je l'ai déjà dit, commence toujours à s'annoncer en entrant sur le Théâtre ; mais le Spectateur qui voit le même visage à deux Personnages très-différens, doit éprouver quelque embarras ; un masque remediroit à cet inconvénient, mais les masques ne servent guères que dans les Ballets, & ne se donnent qu'aux Scélérats & aux Chefs de Voleurs.

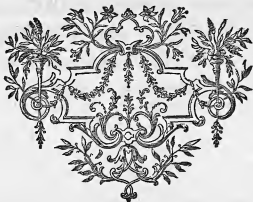
Les Tragédies Chinoises sont entremêlées de chansons dans lesquelles on interrompt assez souvent le chant, pour réciter une ou deux phrases du ton de la déclamation ordinaire ; nous sommes choquez de ce qu'un Acteur au milieu d'un dialogue se met tout d'un coup à chanter, mais on doit faire attention que, parmi les Chinois, le chant est fait pour exprimer quelque grand mouvement de l'âme, comme la joye, la douleur, la colere, le désespoir ; par exemple, un homme qui est indigné contre un scélérat, chante ; un autre qui s'anime à la vengeance, chante ; un autre qui est prêt de se donner la mort, chante.

Il y a des Pièces dont les chansons sont difficiles à entendre, sur-tout aux Européens, parce qu'elles sont remplies d'allusions à des choses qui nous sont inconnues, & de figures dans le langage, dont nous avons peine à

nous appercevoir ; car les Chinois ont leur Poësie , comme nous avons la nôtre.

Le nombre des airs de ces Chançons qui entrent dans les Tragédies Chinoises , est assez borné , & dans l'impression on désigne cet air à la tête de chaque chanson. Ces Chançons sont imprimées en grès caractères , pour les distinguer de ce qui se récite.

Les Tragédies Chinoises sont divisées en plusieurs parties que l'on pourroit nommer Actes. La première se nomme *Sie tse* , & ressemble assez à un Prologue ou Introduction. Les Actes se nomment *Tché* ; & si l'on veut , on peut diviser ces *Tché* en Scènes , par les entrées & les sorties des Personnages.



A C T E U R S.

TOU NGAN COU , Premier Ministre de la Guerre.

TCHAO TUN, Ministre d'Etat, Personnage muet.

TCHAO SO, Fils de TCHAO TUN, & Gendre du Roy.

La Fille du Roy, Femme de TCHAO SO.

TCHING YNG, Médecin.

HAN KOUE', Mandarin d'Armes.

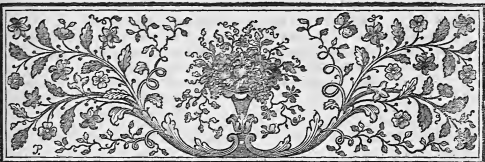
CONGLUN, ancien Ministre, retiré à la Campagne.

TCHING POEI, jeune Seigneur, qui passe pour le fils
du Médecin, qui est adopté par TOU NGAN COU.

OUEI FONG, Grand Officier du Roy.

Il y a huit Personnages , quoiqu'il n'y ait que cinq Comédiens.

TCHAO CHICOU ELL'



TCHAO CHI COU ELL,

OU

LE PETIT ORPHELIN

DE LA MAISON DE TCHAO.

TRAGÉDIE CHINOISE.

SIÈ TSEE,

OU PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOUNGAN COU, *seul*.

L

'HOMME ne songe point à faire du mal au Tigre , mais le Tigre ne pense qu'à faire du mal à l'Homme. Si on ne se contente à tems, on s'en repent. Je suis *Toungan cou*, premier Ministre de la Guerre dans le Royaume de *Tsin*. Le Roy *Ling cong* mon Maître avoit deux hommes, auxquels il se fioit sans réserve ; l'un pour gouverner le Peuple, c'est *Tchao tun* ; l'autre pour gouverner l'Armée, c'est moi ; nos Charges nous ont rendus ennemis : j'ai toujours eu envie de perdre *Tchao*, mais je ne pouvois en venir à bout. *Tchao* so fils de *Tun* avoit épousé la fille du Roy, j'avois donné ordre à un assassin de prendre un poignard, d'escalader la muraille du Palais de *Tchao tun*, & de le ruer. Ce malheureux en voulant exécuter mes ordres, se brisa la tête contre un arbre, & se rua. Un jour *Tchao tun* sortit pour aller animer les Laboureurs au travail, il trouva sous un

Tome III.

SSSS

mûrier un homme à demi-mort de faim, il le fit boire & manger tant qu'il voulut, & lui sauva la vie. Dans ce tems-là un Roy d'Occident offrit un grand Chien qui avoit nom *Chin ngao*. Le Roy me le donna, & je formai le dessein de m'en servir pour faire mourir mon rival; j'enfermai le Chien dans une chambre à l'écart, je défendis qu'on lui donnât à manger pendant quatre ou cinq jours. J'avois préparé dans le fond de mon Jardin un homme de paille, habillé comme *Tchao*, & de sa grandeur: ayant mis dans son ventre des entrailles de mouton, je prends mon Chien, je lui fais voir les entrailles, je le lâche, il eut bien-tôt mis en pièces l'homme de paille, & dévoré la chair qu'il y trouva. Je le renferme dans sa prison, je le fais jeûner, & je le ramene au même endroit; si-tôt qu'il apperçût l'homme de paille, il se mit à aboyer; je le lâche, il déchire le phantôme, & mange les entrailles comme la première fois: cet exercice dura cent jours: au bout de ce tems-là je vais à la Cour, & je dis publiquement au Roy: Prince, il y a ici un traître qui a de mauvais desseins contre votre vie. Le Roy demanda avec empressement quel étoit le traître? je répondis, le Chien que Votre Majesté m'a donné, le connoît: le Roy montra une grande joye; jadis, dit-il, on vit sous les regnes de *Yao* & de *Chun* un Mouton, qui avoit aussi l'instinct de découvrir les criminels, serois-je assez heureux pour voir sous mon regne quelque chose de semblable; où est ce Chien merveilleux? Je l'amena au Roy; dans ce moment *Tchao tun* étoit à côté du Roy avec ses habits ordinaires: si-tôt que *Chin ngao* le vit, il se mit à aboyer: le Roy me dit de le lâcher, en disant; *Tchao tun* ne seroit-il pas le traître? Je le déliai; il poursuivit *Tchao tun* qui fuyoit de tous côtez dans la Salle Royale: par malheur mon Chien déplut à un Mandarin de guerre qui le tua. *Tchao tun* sortit du Palais, & vouloit monter sur son chariot à quatre chevaux, j'en avois fait ôter deux, & casser une des rouës pour qu'il ne pût s'en servir; mais il se trouva-là un brave, qui de son épaulé soutint le chariot, & de sa main frappoit les chevaux, il s'ouvrit un passage entre les Montagnes, & sauva la vie à *Tchao tun*; quel étoit ce brave? Celui-là même que *Tchao tun* avoit retiré des portes du trépas. Pour moi étant demeuré auprès du Roy, je lui dis ce que j'allois faire pour son service, & sur le champ je fis massacrer toute la famille & les Domestiques de *Tchao tun*, au nombre de trois cens personnes; il ne reste que *Tchao so* avec la Princesse son épouse; il est le gendre du Roy; il n'est pas à propos de le faire mourir en public: persuadé cependant que pour empêcher qu'une plante ne repousse, il faut en arracher jusqu'à la plus petite racine; j'ai supposé un Ordre du Roy, & j'ai envoyé de sa part à *Tchao so* trois choses, une corde, du vin empoisonné, & un poignard, ne lui laissant que la liberté du choix, mes ordres seront promptement exécutez, & j'en attends la réponse. . . . Il sort.



SCENE II.

TCHAO SO, LA PRINCESSE *sa femme.*

TCHAO SO.

JE suis *Tchao so*, j'ai un tel Mandarinat, qui eût pensé que *Tou ngan cou*, poussé par la jalousie, qui divise toujours les Mandarins d'Armes & les Mandarins de Lettres, tromperoit le Roy, & le porteroit à faire mourir toute notre maison au nombre de trois cens personnes. Princesse, écoutez les dernières paroles de votre époux, je sçais que vous êtes enceinte, si vous mettez au monde une fille, je n'ai rien à vous dire; mais si c'est un garçon, je lui donne un nom avant sa naissance, & je veux qu'il s'appelle l'Orphelin de *Tchao*, elevez-le avec soin, pour qu'il venge un jour ses parens.

LA PRINCESSE.

Ah! vous m'accablez de douleur.

UN ENVOYÉ *du Roy entre, & dit.*

J'apporte de la part du Roy une corde, du poison, un poignard, & j'ai ordre de remettre ces présens à son Gendre, il peut choisir de ces trois choses celle qu'il voudra, & après sa mort je dois enfermer la Princesse sa femme, & faire une prison de son Palais, l'ordre porte qu'il ne faut pas différer d'un moment; me voici arrivé (*en apercevant le Prince, il lui dit*) *Tchao so*, à genoux, écoutez l'Ordre du Roy, *il lit*; parce que votre maison est criminelle de leze-Majesté, on a fait exécuter tous ceux qui la composoient, il ne reste plus que vous; mais faisant réflexion que vous êtes mon Gendre, je ne veux pas vous faire mourir en public; voilà trois présens que je vous envoie, choisissez-en un. (*L'Envoyé continue, & dit*) L'Ordre porte de plus, qu'on tienne votre femme enfermée dans ce Palais, on lui défend d'en sortir, & l'on veut que le nom de *Tchao* soit entièrement éteint; l'Ordre du Roy ne se diffère point, *Tchao so*, obéissez, ôtez-vous promptement la vie.

TCHAO SO.

Ah! Princesse, que faire dans ce malheur? (*Il chante en déplorant son sort.*)

LA PRINCESSE.

O, Ciel! prenez pitié de nous, on a fait massacrer toute notre maison; ces infortunés sont demeurés sans sépulture.

TCHAO SO, *en chantant.*

Je n'aurai point de sépulture non plus qu'eux, Princesse, retenez bien ce que je vous ai recommandé.

348 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,
LA PRINCESSE.

Je ne l'oublierai jamais.

TCHAO SO, *il rappelle à la Princesse, en chantant, les derniers avis qu'il
lui avoit donnez, & se tuë avec le poignard.*

LA PRINCESSE.

Ah ! mon époux vous me faites mourir de douleur.

L'ENVOYE.

*Tchoo se s'est coupé la gorge, & n'est plus, la femme est en prison chez elle,
il faut que j'aie rendu compte de ma commission. (Il récite ensuite quelques vers.)*

FIN DU PROLOGUE.





PREMIERE PARTIE

SCENE PREMIERE.

TOU NGAN COÛ. *Suite de ses Gens.*



E crains que si la femme de *Tchao so* mettoit au monde un fils, ce fils devenu grand, ne fût pour moi un redoutable ennemi; c'est pour quoi je la retiens dans son Palais comme en prison. Il est tantôt nuit, comment mon Envoyé peut-il tant tarder, je ne le vois point revenir.

UN SOLDAT *vient dire pour nouvelle.*

La Princesse est accouchée d'un fils, qui s'appelle l'Orphelin de la Maison de *Tchao*.

TOU NGAN COÛ

Cela est-il bien vrai! Quoi? cet avorton s'appelle l'Orphelin de la Maison de *Tchao*? Laissons passer un mois, je serai toujours assez à tems pour me défaire d'un petit Orphelin; qu'on porte mon ordre à *Han koué*, qu'il aille garder l'entrée du Palais, où demeure la femme de *Tchao so*, qu'il examine bien sur-tout ce qui en sortira, si quelqu'un est assez hardi pour cacher cet enfant de *Tchao*, je le ferai mourir lui & toute sa race, qu'on affiche cet ordre par tout, & qu'on en avertisse les Mandarins Inférieurs; si quelqu'un alloit contre cet ordre, il seroit coupable du même crime.

SCENE II.

LA PRINCESSE *tenant son fils entre ses bras.*

IL me semble que les maux de tous les hommes sont renfermez dans mon cœur; je suis la fille du Roi de *Tsin*. Le traître de *Tou ngan tou* a fait périr toute ma famille. Il ne me reste plus que ce pauvre Orphelin que je porte entre mes bras; il me souvient que son Pere mon époux étant sur le point de mourir, me laissa comme par testament les paroles que voici: Ma Princesse, dit-il, si vous avez un fils, nommez-le l'Orphelin de la Maison de *Tchao*, & ayez-en grand soin, afin que quand il sera en âge, il venge sa famille. O Ciel! Le moyen de faire sortir mon fils hors de cette prison; il me vient une pensée: Je n'ai plus au-

350 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,
je n'ai aujourd'hui aucun parent ; il ne me reste au monde que *Tching yng* ; il étoit de la maison de mon mari, & son nom ne s'est point trouvé par bonheur sur le rôle, attendons qu'il vienne, je lui confierai mon secret.

SCENE III.

TCHING YNG avec son coffre de remedes.

JE m'appelle *Tching yng*, je suis Médecin de ma profession, je suis au service du Gendre du Roy, il avoit des bontez pour moi qu'il n'avoit point pour les autres : mais hélas ! ce voleur de *Tou ngan cou* a fait périr toute la maison de *Tchao*. Heureusement mon nom ne s'est point trouvé sur le rôle, la Princesse est maintenant en prison chez elle, c'est moi qui lui porte chaque jour à manger, je sçais qu'elle a nommé son fils l'Orphelin de la Maison de *Tchao*, & qu'elle veut l'élever, dans l'espérance qu'il vengera un jour la mort de son Pere, & de toute sa Maison ; mais je crains bien qu'il ne puisse échapper des griffes du cruel *Tou ngan cou*. On dit que la pauvre Princesse m'appelle, c'est apparemment pour que je lui donne quelqu'un des remedes qu'on prend après les couches ; il faut que je me hâte, me voici à la porte : il n'est pas besoin d'avertir, je n'ai qu'à entrer tout droit.

SCENE IV.

TCHING YNG. LA PRINCESSE.

TCHING YNG.

MADAME, vous m'avez fait appeller, que souhaitez-vous de moi ?

LA PRINCESSE

Hélas ! Que notre Maison a été détruite d'une façon cruelle ! *Tching yng*, je vous ai fait appeller : en voici la raison. J'ai accouché d'un fils : son Pere étant prêt de mourir, lui donna le nom d'Orphelin de *Tchao* ; *Tching yng*, vous étiez au nombre de nos gens ; nous vous avons toujours bien traité ; n'y auroit-il pas moyen de faire sortir d'ici mon fils, afin qu'un jour il venge sa famille ?

TCHING YNG.

Madame, je vois bien que vous ne sçavez pas encore tout. Le traître de *Tou ngan cou* a sçu que vous étiez accouchée d'un fils, & il a fait afficher à toutes les portes, que si quelqu'un ose cacher ce petit Orphelin, on le fera mourir lui & toute sa famille : après cela le moyen de le cacher. & de le faire sortir de ce Palais ?

LA PRINCESSE.

Tching yng : on dit ordinairement que lorsqu'on a besoin d'un prompt secours, on pense à ses parens ; & que quand on est en danger, on s'appuye sur ses anciens amis : si vous sauvez mon fils, notre Maison aura en lui un héritier :

(*elle se met à genoux.*) *Tching yng*, ayez compassion de moi, les trois cens personnes que *Tou ngan cou* a fait massacrer, sonz renfermez dans cet Orphelin.

TCHING YNG.

Madame, levez-vous, je vous en conjure ; si je cache mon petit Maître, & que le traître vienne à le sçavoir, il vous demandera où est votre fils, vous lui direz : je l'ai donné à *Tching yng* ; moi & toute ma famille, nous en mourrons, encore passé ; mais votre fils n'en périra pas moins.

LA PRINCESSE.

C'en est fait ; allez-vous en, *Thing yng* ; ne vous épouvantez point ; écoutez-moi, & voyez mes larmes : son Père est mort sous le couteau : (*Elle prend sa ceinture*) c'en est fait, sa mere va le suivre & mourir.

TCHING YNG.

Je ne croyois pas que la Princesse dût s'étrangler comme elle vient de faire : je n'ose m'arrêter ici un moment ; ouvrons vite mon coffre à remèdes, mettons dedans le petit Prince, & le couvrons de quelques paquets d'herbes médecinales. O Ciel ! prenez pitié de nous, toute la Maison de *Tchao* a péri par le glaive : il ne reste que ce pauvre Orphelin : si je puis le sauver, j'aurai un grand bonheur, & j'acquerrai bien du mérite ; mais si je suis découvert, nous en mourrons moi & tous les miens. O, *Tching yng*, pense un peu en toi-même : si tu veux sauver cet Orphelin, il faut te tirer des mains de *Tou ngan cou*. Espérer cela, c'est espérer de sortir des filets du Ciel & de la Terre.

SCENE V.

HAN KOUÉ. Suite de Soldats.

JE suis *Han koué*, Général sous *Tou ngan cou*, il m'a ordonné de garder le Palais de la veuve de *Tchao so* : pourquoi le garder ? Parce que cette Princesse a eu un fils. Or il craint qu'on n'enlève cet enfant : il veut que je fasse bonne garde ; si quelqu'un l'enlève, il perdra la tête, lui & toute sa famille. Quoi donc, *Tou ngan cou*, sera-t'il dit que tu feras mourir à ta volonté les meilleurs Sujets du Roi, & tous ceux qui ont le plus de mérite ? (*Il chante.*)

Les deux Maisons de *Tou* & de *Tchao* ont une haine qui n'est pas pour s'éteindre si-tôt. (*Il chante.*)

O *Tou ngan cou* que tu es haïssable ! (*il chante encore, & menace Ngan cou des châtimens du Ciel.*) J'ordonne qu'on ait soin de veiller, & si quelqu'un veut sortir du Palais, qu'on m'en avertisse.

SOLDATS.

Nous sommes au fait.



SCENE VI.

TCHING YNG, HAN KOUE', SOLDATS.

Q U' o n me faisisse cet homme qui porte un coffre de Medecin , qui es tu ?

TCHING YNG.

Je suis un pauvre Médecin nommé *Tching yng*.

HAN KOUE'.

D'où viens-tu ? Où vas-tu ?

TCHING YNG.

Je viens de chez la Princesse ; j'étois allé lui porter un remède.

HAN KOUE'.

Quelle médecine lui as-tu fait prendre.

TCHING YNG.

Celle qu'on donne aux femmes accouchées.

HAN KOUE'.

Qu'y a-t'il dans ce coffre que tu portes ?

TCHING YNG.

Il est plein de divers remèdes.

HAN KOUE'.

Quels remèdes ?

TCHING YNG.

Les remèdes ordinaires.

HAN KOUE'.

N'y a-t'il point quelque autre chose ?

TCHING YNG.

Non, il n'y a rien que cela.

HAN KOUE'.

Si cela est ainsi, passe ton chemin, va-t'en (*il s'en va, Han koué le rappelle.*)
Tching yng, Tching yng, reviens, dis-moi ce qu'il y a dans ton coffre ?

TCHING YNG.

Des remèdes.

HAN KOUE'.

N'y a-t'il rien que cela ?

TCHING YNG.

Rien du tout.

HAN KOUE'.

HAN KOUE.

Vas-t'en donc (*il s'en va, Han koué le rappelle, il revient.*) Il y a certainement là-dedans quelque chose de caché, quand je te dis, va-t'en, tu voles, & quand je te dis, reviens, tu as mille peines à faire un pas; ô *Tching yng*, dis-moi, crois-tu que je ne te connois pas? (*il chante*) tu es de la maison de *Tchao*, je suis soumis à *Tou ngan cou*, il faut nécessairement que tu emportes ce jeune *Kilin*, qui n'a pas encore un mois. O *Tching yng*, vois-tu ce que je dis: (*il chante*) comment pourrais-tu sortir de cet antre du Tigre? Ne suis-je pas le second Général après *Tou ngan cou*? Te laisserois-je aller ainsi sans te rien demander? O *Tching yng*, je sçai que tu as de très-grandes obligations à la famille de *Tchao*.

TCHING YNG.

Je l'avoué, je les connois, & je veux y répondre.

HAN KOUE' (*il chante*)

Tu dis que tu veux répondre aux bienfaits que tu as reçus; mais je crains que tu ne puisses te sauver: (*il fait retirer ses Gens*) Retirez-vous; si je vous appelle, venez; si je ne vous appelle pas, ne venez point.

SOLDATS.

Nous sommes au fait.

HAN KOUE' (*ouvre le coffre.*)

O, *Tching yng*, tu disois qu'il n'y avoit ici que des remèdes, voici pourtant un petit homme: (*Tching yng est tout éperdu; il se jette à genoux: Han. koué chante sur l'enfant qu'il voit.*)

TCHING YNG.

Seigneur, ne vous mettez pas en colere; souffrez que je vous dise la chose comme elle est: *Tchao tun* étoit un des plus fidèles sujets du Roy, *Tou ngan cou* en fut jaloux; il voulut le faire dévorer par un chien. *Tchao tun* s'échappa, & sortit du Palais: son chariot ne pouvoit aller. Le brave *Ling tché* se souvint du bienfait de *Tchao tun*, & l'emporta dans les Montagnes: on ne sçait ce qu'il est devenu. Le Roi crut les calomnies de *Tou ngan cou*: Le fils de *Tchao tun* eut ordre de se tuer: la Princesse fut renfermée dans le Palais, elle eut un fils qu'elle nomma l'Orphelin; la Mere & l'Enfant étoient sans secours; la Princesse m'a confié son fils; je vous ai trouvé, Seigneur, & j'ai espéré que vous ne me blâmeriez pas, quoi! voudriez-vous arracher ce pauvre petit rejeton, & éteindre sans ressource la famille.

HAN KOUE:

Tching yng, Tu vois bien que si je portois cet enfant à son ennemi, il n'y a point de richesses & d'honneurs que je n'obtinisse; mais *Han koué* a trop de droiture pour commettre une telle action: (*il chante*) Si *Tou ngan cou* venoit à voir cet enfant.... O *Tching yng*, enveloppez bien ce cher Orphelin; si *Tou ngan cou* me demande où il est, je répondrai pour vous.

352 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE ,
TCHING YNG.

Que je vous suis obligé , Seigneur , (*il enveloppe l'enfant, & s'en va, il revient, & se met à genoux*).

HAN KOUE'.

Tching yng , quand je vous ai dit de vous en aller , ce n'étoit pas pour vous tromper ; allez-vous en bien vite.

TCHING YNG.

Seigneur , mille obligations. (*Il s'en va, & revient encore*)

HAN KOUE'.

Tching yng, pourquoi revient tant de fois, (*il chante*) tu crains que je ne te trompe, O *Tching yng* ! si tu n'a pas le courage d'exposer ta vie, qui t'oblige de sauver l'Orphelin malgré toi ? Apprends qu'un fidèle Sujet ne craint point de mourir, & que qui craint la mort, n'est pas un Sujet fidèle.

TCHING YNG.

Seigneur, si je sots de ce Palais, on fera courir après moi, & je serai pris, & ce pauvre Orphelin en mourra; c'en est fait, qu'on m'arrête: allez, Seigneur, recevoir votre recompense; tout ce que je souhaite, c'est de mourir avec l'Orphelin de la Maison de *Tchao*.

HAN KOUE'.

Tching yng, vous pourriez aisément vous sauver avec l'Orphelin; mais vous n'avez point de confiance. (*Il chante pour exprimer ses derniers sentimens, & se tue*).

TCHING YNG.

Que vois-je hélas ! *Han koué* vient de se tuer lui-même : si quelqu'un des Soldats de la garde en donnoit avis à *Tou ngan cou*, que deviendrions-nous moi & l'enfant ? Fuyons, fuyons au plutôt : avançons sans rien craindre vers le Village de *Tai ping* ; & là nous prendrons des mesures.





SECONDE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

TOU NGAN COU, *suite de Soldats.*



OUR réussir dans une affaire, il ne faut point trop s'empres-
ser. Quand j'appris que la Princesse avoit un fils nommé l'Orphelin de
Tchao, j'envoyai *Han koué* garder toutes les avenues du Palais, &
j'ai publié un Ordre, que si quelqu'un cachoit ou enlevait l'Or-
phelin, on le feroit mourir lui & toute sa maison : est-ce que ce
misérable avorton peut s'envoler au-dessus du Ciel? Je n'en ai aucune nouvelle,
cela m'inquiète, qu'on aille voir là-dehors.

UN SOLDAT.

Monseigneur, il y a de très-mauvaises nouvelles.

TOU NGAN COU.

D'où viennent-elles?

LE SOLDAT.

La Princesse s'est étranglée avec sa ceinture, & *Han koué* s'est tué d'un coup
de poignard.

TOU NGAN COU.

Han koué s'est donné la mort? Sûrement l'Orphelin a été enlevé, quelles nou-
velles! Que faire? . . . Le seul remède que j'y trouve, le voici, il faut feindre
un Ordre du Roy, & commander à tout le Royaume que tous les enfans
qui sont nez au-dessous d'une demie année, soient apportez dans mon Palais,
je les percerai tous de trois coups de poignard. L'Orphelin fera sans doute du
nombre, & je serai sûr de m'en être défat. Allons qu'on m'obéisse, & qu'on
aille afficher cet Ordre, que tous ceux qui auront un fils au-dessous de six mois,
ayent à me l'apporter dans mon Palais, si quelqu'un ose y manquer, on le fera
mourir lui & toute sa famille. Je perdrai tous les enfans du Royaume de *Tsin*,
l'Orphelin mourra, & n'aura point de sépulture, quand il seroit d'or & de pier-
res, il n'éviteroit pas le tranchant de mon épée.

S C E N E I I.

C O N G L U N, *seul.*

J E suis le vieux *Cong lun*, j'ai été un des grands Officiers du Roy *Ling kong*, mais voyant que j'étois âgé, & que *Tou ngan cou* prenoit toute l'autorité en main, j'ai quitté mes Charges, & me suis retiré dans ce Village, où je vis tranquille. (*Il chante pour mieux exprimer la haine qu'il porte à Tou ngan cou.*)

S C E N E I I I.

T C H I N G Y N G, *avec son coffre sur le dos.*

T C H I N G Y N G, qu'as-tu tant à craindre? Mon petit Maître, que vous m'êtes précieux! *Tou ngan cou* que je te hais! bien que j'aye emporté ce petit mourant jusques hors des murs, j'ai appris que *Tou ngan cou* a scû sa fuite, & qu'il a ordonné qu'on lui apporte tous les enfans nez depuis une demie année, & alors sans s'informer si c'est l'Orphelin ou si ce ne l'est pas, il les démembrera tous, & les coupera par morceaux. Où pourrois-je donc cacher celui-ci? Voici le Village de *Tai ping*, qui sert de retraite à *Kong lun*; ce vicillard est un des anciens amis de *Tchao tun*, il a quitté la Cour, & il vit tranquillement dans cette retraite, c'est un homme droit & sincere, c'est-là que je cacherais mon trésor; allons le voir sur le champ. Mettons mon coffre sous ce berceau de Bananiers; mon cher petit Maître, attendez-moi ici un moment, si-tôt que j'autai vû *Kong lun*, je reviens à vous (*Il dit à un valet de Kong lun*) vous, avertissez que *Tching yng* demande à voir votre Maître, (*le valet dit*, *Tching yng est à la porte*) *Kong lun* dit, qu'on le prie d'entrer.

L E V A L E T.

Monsieur vous prie d'entrer.

S C E N E I V.

K O N G L U N, T C H I N G Y N G.

K O N G L U N.

T C H I N G Y N G, quelle affaire vous amene ici?

T C H I N G Y N G.

Voyant que vous vous étiez sauvé dans cette retraite, je suis venu pour avoir l'honneur de vous voir.

K O N G L U N.

KONG LUN.

Depuis que je me suis retiré de la Cour, tous les grands Officiers du Roy se portent-ils bien ?

TCHING YNG.

Ce n'est plus comme quand vous étiez en place, *Tou ngan cou* est le maître, & tout a bien changé.

KONG LUN.

Il faut tous ensemble en avertir le Roy.

TCHING YNG.

Seigneur, vous sçavez qu'il y a toujours eû de ces scélérats ; sous les regnes de *Yao* & de *Tchun* n'y avoit-il pas quatre méchans hommes ?

KONG LUN.

Il chante, & sur la fin il dit ce qui est arrivé à Tchao tun.

TCHING YNG.

Seigneur, le Ciel a de bons yeux, la Maison de *Tchao* n'est pas sans héritier.

KONG LUN.

Toute la Maison au nombre de trois cens personnes a péri, son fils gendre du Roy s'est poignardé. La Princesse sa brus s'est étranglée ; ou est cet héritier dont vous parlez ?

TCHING YNG.

Seigneur, puisque vous sçavez si bien tout ce qui s'est passé, je n'en parlerai point, mais je vous dirai ce que vous ne sçavez peut-être pas, que la Princesse étant en prison dans son Palais, a mis au monde un fils qu'elle a nommé l'Orphelin de la Maison de *Tchao* ; ne voilà-t-il pas ce petit héritier dont je parlois ? Tout ce que je crains, c'est que *Tou ngan cou* ne vienne à le sçavoir, & à le faire prendre, car s'il tombe une fois entre ses mains, il le fera mourir cruellement, & la Maison de *Tchao* sera réellement sans héritier.

KONG LUN.

Y a-t-il quelqu'un qui ait sauvé ce pauvre petit Orphelin ? Où est-il ?

TCHING YNG.

Seigneur, vous faites paroître tant de compassion pour toute cette famille, que je ne puis vous rien cacher. La Princesse avant sa mort me confia son fils, & me recommanda d'en avoir soin, jusqu'à ce qu'étant devenu grand, il pût se venger de l'ennemi de sa Maison : comme je sortois du Palais avec ce précieux dépôt, je trouvai à la porte *Han koué*, il me laissa sortir, & se tua en ma présence ; je m'enfuis avec le petit Orphelin, & je n'ai point trouvé de plus sûre retraite que de l'apporter chez vous : Je sçais, Seigneur, que vous étiez intime ami de *Tchao tun*, je ne doute point que vous n'ayez pitié de son pauvre petit-fils, & que vous ne lui sauviez la vie.

Où avez-vous laissé ce cher enfant?

TCHING YNG.

Là-dehors sous des Bananiers.

KONG LUN.

Ne l'épouvantez point, allez le prendre, & me l'apportez.

TCHING YNG.

Béni soit le Ciel & la Terre, le petit Prince étoit encore endormi.

KONG LUN, *chante sur les maux de cet Orphelin.*

Tching yng dit que tout l'appui de la Famille de *Thao* est dans cet enfant ; il *chante*, & moi je dis qu'il est cause de tous les malheurs de sa Maison.

TCHING YNG.

Seigneur, vous ne sçavez pas que *Tou ngan cou* voyant que l'Orphelin lui étoit échappé, veut faire mourir tous les enfans à peu près de son âge ; je songe à cacher chez vous l'Enfant, par ce moyen je m'acquitte de toutes les obligations que j'ai à son pere & à sa mere, & je sauve la vie à tous les petits innocens du Royaume : Je suis dans ma quarante-cinquième année, j'ai un fils de l'âge de notre très-cher Orphelin, je le ferai passer pour le petit *Tchao* ; vous irez en donner avis à *Tou ngan cou*, & vous m'accuserez d'avoir caché chez moi l'Orphelin qu'il fait chercher. Nous mourrons, moi & mon fils, & vous, vous éleverez l'héritier de votre ami jusqu'à ce qu'il soit en état de venger ses parens ; que dites-vous de ce dessein ? Ne le trouvez-vous pas de votre goût ?

KONG LUN.

Quel âge dites-vous que vous avez ?

TCHING YNG.

Quarante-cinq ans.

KONG LUN.

Il faut pour le moins vingt ans, pour que cet Orphelin puisse venger sa Famille. Vous aurez alors soixante-cinq ans, & moi j'en aurai quatre-vingt-dix, comment à cet âge-là pourrais-je l'aider ? O, *Tching yng*, puisque vous voulez bien sacrifier votre fils, apportez-le moi ici, & allez m'accuser à *Tou ngan cou*, en lui disant que je cache chez moi l'Orphelin qu'il veut avoir ; *Tou ngan cou* viendra avec des rouples entourer ce Village ; je mourrai avec votre fils, & vous éleverez l'Orphelin de *Tchao*, jusqu'à ce qu'il puisse venger toute sa Maison. Ce dessein est encore plus sûr que le vôtre ; qu'en dites-vous ?

TCHING YNG.

Je le trouve aussi bon, mais il vous coûteroit trop cher ; donnons plutôt les habits du petit *Tchao* à mon fils ; allez me déferer au Tyran, & moi & mon fils nous mourrons ensemble.

KONG LUN.

Ce que j'ai dit est une chose résoluë : ne songez pas à vous y opposer (*il chante*) encore vingt ans , & nous sommes vengez. Serois-je assez heureux pour vivre jusques-là ?

TCHING YNG.

Seigneur , vous avez encore de la force.

KONG LUN , *en chantant.*

Je ne suis plus ce que j'ai été , mais je ferai ce que je pourrai , *Tching yng* , suivez mon conseil.

TCHING YNG.

Vous étiez tranquille chez vous , & moi sans sçavoir ce que je faisois , je suis venu vous apporter ce malheur , j'en suis fort fâché.

KONG LUN.

Que me dites-vous ? Un homme de soixante-dix ans comme moi doit s'attendre à mourir bien-tôt ; différer un jour ou deux à partir , ce n'est pas là peine. *Il chante.*

TCHING YNG.

Seigneur , c'est vous qui avez engagé l'affaire , n'allez pas vous en dédire , tenez bien votre parole.

KONG LUN.

De quoi servent des paroles sur lesquelles on ne peut compter ?

TCHING YNG.

Si vous sauvez l'Orphelin , vous obtiendrez une gloire immortelle (*Kong lun chante*) mais , Seigneur , il y a encore un point ; si *Tou ngan cou* vous fait arrêter , le moyen que vous souteniez les interrogatoires , & que vous enduriez les tortures ; vous me nommerez , nous sommes sûrs d'être mis à mort mon fils & moi , j'ai seulement regret de voir que l'héritier de *Tchao* n'en meurt pas moins , & que c'est moi qui vous ai mêlé dans cette méchante affaire.

KONG LUN.

Je sçais que ces deux Maisons sont irréconciliables ; quand *Tou ngan cou* m'aura fait saisir , il me dira mille injures ; vieux coquin , vieux scélérat , quand tu as sçu mes ordres , tu as caché mon ennemi exprès pour me tenir tête ; *Tching yng* ne craignez rien , quoiqu'il arrive , je ne me dédirai jamais ; allez vous-en prendre soin de l'Orphelin : pour un vieillard comme moi , qu'il meure , c'est peu de chose. *Il chante pour s'exciter , et s'en va.*

TCHING YNG.

Les choses étant en cet état , il n'y a pas de tems à perdre , allons vite prendre mon fils , & le mettons dans ce Village , c'est avec joye que je mets mon fils à la place de l'Orphelin , c'est de mon côté une espèce de justice , mais c'est une perte que celle du généreux *Kong lun*.



TROISIEME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

TOU NGAN COU, & sa suite.



Le petit *Tchao* m'échapperoit-il ? J'ai fait afficher un ordre , que si dans trois jours il ne paroît point, tous les enfans au-dessous de six mois soient mis à mort ; qu'on aille à la porte du Palais regarder de tous côtez , & si on découvre quelqu'un qui vienne accuser , qu'on m'en donne avis aussi-rôt.

SCENE II.

TCHING YNG, TOU NGAN COU, SOLDAT.

TCHING YNG à part.

HiER, je portai mon propre enfant chez *Kong lun* , & aujourd'hui je viens l'accuser à *Tou ngan cou*.

Qu'on aille donner avis que j'ai des nouvelles de l'Orphelin. *Tchao*.

UN SOLDAT.

Attendez un moment , je vous prie , je cours annoncer votre venuë.

Seigneur (à *Tou ngan cou* ,) il y a un homme qui dit que le petit *Tchao* est trouvé. *Tou ngan cou* , où est cet homme ? (*Le Soldat à la porte du Palais*) Soldats, entrez.

TOU NGAN COU.

Qu'on le fasse entrer.



SCENE

SCENE III.

TOU NGAN COU, TCHING YNG, SOLDATS.

TOU NGAN COU

Q U'es-tu ?

TCHING YNG.

Je suis un pauvre Médecin , je m'appelle *Tching yng*.

TOU NGAN COU.

Où dis-tu que tu as vû l'Orphelin *Tchao* ?

TCHING YNG.

Dans le Village *Liu liu tai ping*, & c'est le vieux *Kong lun* qui le tient caché chez lui.

TOU NGAN COU.

Comment as-tu pû sçavoir cela ?

TCHING YNG.

Kong lun est de ma connoissance , j'étois allé chez lui , & je vis par hafard dans sa chambre où il couche un enfant sur un riche tapis , je dis alors en moi-même , *Kong lun* a plus de soixante-dix ans , il n'a ni fils , ni fille , d'où est venu celui-ci ? Je lui découvris ma pensée ; cet enfant , lui dis-je , ne seroit-il point l'Orphelin qu'on cherche tant ? Je pris garde que le vieillard changea de couleur , & qu'il ne put rien répondre ; voilà d'où j'ai conclu , Seigneur , que l'enfant dont vous êtes en peine , est chez le vieux *Kong lun*.

TOU NGAN COU.

Va , coquin , crois-tu pouvoir m'en faire accroire ? Tu n'as eû jusqu'ici aucune haine contre le bon homme *Kong lun* , pour quelles raisons viens-tu l'accuser d'un si grand crime ? Est-ce par affection pour moi ? Si tu me dis la vérité , ne crains rien ; mais si tu mens , tu es un homme mort.

TCHING YNG.

Retenez , Seigneur , votre colere pour un moment , & daignez écouter ma réponse ; il est vrai que je n'ai aucune inimitié avec *Kong lun* , mais quand j'ai sçû que vous ordonniez qu'on vous apportât tous les petits enfans du Royaume pour les faire mourir , alors dans la vûë de sauver d'une part la vie à tant d'innocens , & d'une autre part me voyant à l'âge de quarante-cinq ans , & ayant eu depuis un mois un fils , il auroit fallu vous l'offrir , Seigneur , & je serois demeuré sans héritier ; mais l'Orphelin de *Tchao* étant une fois découvert , les enfans de tout le Royaume ne sont point égorgez , & mon petit héritier n'a rien à craindre ; voilà pourquoi je me suis réolu d'accuser le vieillard *Kong lun*.

Tome III.

Yyyy

TOU NGAN COU éclate de rire.

Je vois que tu as raison, le vieux *Kong* étoit intime ami de *Tchao tun*, il ne faut pas s'étonner qu'il ait voulu sauver l'Orphelin. Qu'on me choisisse dès ce moment des Soldats, je veux aller avec *Tching yng* au Village *Tai ping*, je le ferai investir, & je me saifirai du vieux *Kong lun*.

S C E N E I V.

KONG LUN.

JE consultai hier avec *Tching yng* pour sauver le petit *Tchao* : *Tching yng* est allé aujourd'hui m'accuser au cruel *Tou ngan cou* : bien-tôt je verrai arriver ici le scélérat ; (*il chante*) quelle poussière s'élève ! quelle troupe de Soldats vois-je arriver ! C'est sans doute le voleur, il faut me résoudre à mourir.

S C E N E V.

TOU NGAN COU, TCHING YNG, KONG LUN, SOLDATS.

TOU NGAN COU.

NOUS voici arrivez au Village de *Tai ping*, qu'on me l'entoure de toutes parts ; *Tching yng*, quelle est la Maison de *Kong lun* ?

TCHING YNG.

C'est celle-là.

TOU NGAN COU.

Qu'on m'amène ce vieux coquin ici dehors : O *Kong lun*, connois-tu ton crime ?

KONG LUN.

Moi, je n'ai point de crime que je sçache.

TOU NGAN COU.

Je sçais, misérable, que tu étois lié d'amitié avec *Tchao tun* ; mais comment as-tu été assez hardi, pour cacher le reste de cette famille ?

KONG LUN.

Quand j'aurois le cœur d'un Tigre, je ne l'entreprendrois pas.

TOU NGAN COU.

S'il ne sent les coups, il n'avouëra rien, qu'on prenne un bon bâton, & qu'on frappe sur lui comme il faut.

KONG LUN. (*chante tandis qu'on le bat , & puis il dit.*)

Qui est témoin du crime dont on m'accuse?

TOU NGAN COU.

C'est *Tching yng* qui t'a le premier accusé?

KONG LUN (*chante.*)

Ce *Tching yng* est une très-méchante langue : (*puis il dit à Tou ngan cou*) n'es-tu pas content d'avoir fait mourir plus de trois cens personnes? Veux-tu encore dévorer un pauvre enfant qui reste seul? (*il continue à chanter.*)

TOU NGAN COU.

Coquin de vicillard : en quel endroit as-tu caché l'Orphelin ? dis-le moi promptement, pour t'épargner bien des supplices.

KONG LUN.

Où est-ce que j'ai caché un Orphelin? qui me l'a vû cacher?

TOU NGAN COU.

Tu ne declares pas encore tout, qu'on me le batte de nouveau ; (*on le bat*) il faut que ce vieux scélérat soit ladre , il ne sent rien , il ne declare rien. *Tching yng*, c'est toi qui l'as accusé , prends-moi un bâton , & lui en décharge cent coups.

TCHING YNG.

Seigneur, je suis un pauvre Médecin, & je n'ai point appris à manier le bâton.

TOU NGAN COU.

Ah! Tu ne sçais pas manier le bâton , tu crains qu'il ne dise que tu es son complice.

TCHING YNG.

Seigneur, je m'en vais le battre : (*il prend un bâton.*)

TOU NGAN COU.

Tching yng, tu as choisi un bâton si petit , qu'il semble que tu crains de lui faire mal ; sûrement tu crains qu'il ne parle.

TCHING YNG.

Il faut en prendre un plus gros.

TOU NGAN COU.

Arrêtes, tu ne prenois d'abord qu'une baguette , présentement tu prends une barre, en deux coups tu l'aurois assommé, & il mourroit ainsi sans rien avouer.

TCHING YNG.

Vous me dites de prendre un bâton ; j'en prends un petit ; j'en prends un autre, vous dites qu'il est trop gros : comment donc faut-il faire?

TOU NGAN COU.

Prends-en un de moyenne taille, & donne sur ce Coquin-ci, de maniere qu'il le sente : misérable vieillard , sçais-tu que c'est *Tching yng* qui te frappe.

TCHING YNG.

Avouë tout. (*il le bat par trois fois.*)

KONG LUN.

Je suis roüé de coups, ces derniers sont les plus rudes ; qui me les a donnez ?

TOU NGAN COU.

C'est *Tching yng*.

KONG LUN.

Quoi ! *Tching yng* me frapperoit ainsi ?

TCHING YNG.

Seigneur, n'écoutez pas ce Vieillard ; il ne sçait ce qu'il dit.

KONG LUN.

(*Il chante.*) Qui m'a si cruellement battu ? O *Tching yng*, que t'ai-je fait ? Suis-je donc ton ennemi, pour me traiter de la sorte ?

TCHING YNG.

Dépêche-toi d'avouër tout.

KONG LUN.

Je m'en vais tout avouër. (*Il chante.*)

TCHING YNG.

Avouë donc vite, si tu ne veux mourir sous les coups.

KONG LUN.

Le voici, le voici, (*il chante*) nous délibérâmes tous deux ensemble sur le moyen de sauver l'Orphelin.

TOU NGAN COU.

C'est assez dire qu'il a un complice. O, vieux misérable, tu dis : nous étions deux ; l'un, c'est toi ; qui est l'autre ? Si tu dis la vérité, je te donne la vie.

KONG LUN.

Tu veux que je te le dise, je vais te contenter ; (*il chante*) son nom est venu sur le bout de ma langue, mais je l'ai fait rentrer.

TOU NGAN COU.

Tching yng, ceci ne te regarderoit-il point ?

TCHING YNG dit à Kong lun.

Hola ! vieux fou, ne vas pas calomnier l'innocent.

KONG LUN.

KONG LUN

O *Tching yng*, qu'as-tu à craindre ? (*Il chante.*)

TOU NGAN COU.

Tu en as nommé deux, pourquoi n'en dis-tu mot ?

KONG LUN. (*il chante.*)

C'est que tu m'as tellement fait battre, que j'en suis devenu comme fou.

TOU NGAN COU.

Si tu ne parles, je vais réellement te faire assommer.

UN SOLDAT.

Monseigneur, bonnes nouvelles, en cherchant dans une cave de la Maison, on a trouvé l'Orphelin.

TOU NGAN COU éclatte de rire.

Qu'on m'apporte ici ce misérable avorton, pour que je le voye, & que j'aie le plaisir de le mettre moi-même en pièces : & bien vieux scélérat, tu disois que tu n'avois point caché le petit *Tchap* ; qu'est-ce donc que je tiens ?

KONG LUN

(*Il chante*) reproche au Tyran tous ses crimes, & dit que son barbare cœur ne fera point content qu'il n'ait répandu le sang d'un Orphelin de quelques jours.

TOU NGAN COU.

La vûe de cet enfant excite ma colere (*Kong lun chante*) Le Tyran dit, je prends ce poignard, un coup, deux coups, trois coups ; *Tching yng* est saisi de douleur) je prends ce maudit rejeton, & je lui enfonce pat trois fois le poignard dans le cœur : me voilà au comble de mes désirs. (*Kong lun chante, & exprime ses regrets, Tching yng cache ses larmes.*)

KONG LUN.

Hola, *Tou ngan cou*, le plus scélérat de tous les hommes, prends garde à toi ; sçaches, impie, qu'il y a sur ta tête un Ciel qui voit tous tes crimes, & qui ne te les pardonnera jamais ; pour moi, je n'ai nul regret à la vie, je vais me laisser tomber sur ces degrés de pierre, c'est le genre de mort que je choisis.

UN SOLDAT.

Le vieux *Kong lun* vient de se tuer.TOU NGAN COU. (*Il fait des éclats de rire.*)Puisqu'il est mort, qu'on ne m'en parle plus : (*Il continuë à rire*) parlant à *Tching yng* : vous m'avez très-bien servi dans toute cette affaire : sans vous je n'aurois peut-être pas pû tuer mon ennemi.

Tome III.

Zzzz

TCHING YNG.

Seigneur, je vous ai déjà dit que je n'avois aucune inimitié particulière avec les *Tchao*, & que ce que j'ai fait, s'a été pour sauver la vie à tous les petits innocens du Royaume, & pour ne perdre pas mon propre fils.

TOU NGAN COU.

Vous êtes mon homme de confiance ; venez demeurer dans mon Palais, vous y ferez traité honorablement, vous y éleverez votre fils : quand il sera un peu plus grand, vous lui apprendrez les Lettres, & vous me le donnerez pour que je lui apprenne la Guerre : j'ai bien-tôt cinquante ans, je suis sans héritier, j'adopte votre fils, & j'ai dessein de lui remettre ma Charge, dès qu'il sera en âge de la posséder, qu'en dites-vous ?

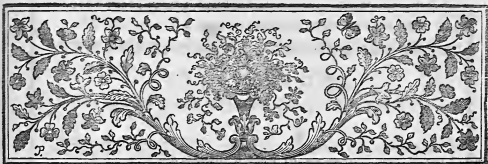
TCHING YNG.

Je vous en fais, Seigneur, un million de remerciemens. je n'étois pas digne de tant d'honneur.

TOU NGAN COU.

La faveur où étoit *Tchao tun* m'avoit mis de mauvaise humeur, présentement toute cette Maison est éteinte, & je n'ai plus rien à appréhender.





QUATRIEME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

TOU NGAN COU.



L y a environ vingt ans que je fis mourir de ma propre main l'Orphelin de *Tchao*, & que j'adoptai le fils de *Tching yng*; je l'ai fait nommer *Ton tching*, je lui ai fait faire tous ses exercices, je lui ai appris les dix-huit manieres de se battre, & il sçait si bien son métier, qu'il ne cede qu'à moi seul; il se fait grand, dans peu je songe à me défaire du Roy, & à monter sur son Trône, pour lors je donnerai à mon fils la grande Charge que je remplis, & tous mes vœux seront enfin accomplis; il est maintenant à s'exercer dans le Camp; quand il sera de retour, nous en délibérerons.

SCENE II.

TCHING YNG, avec un rouleau à la main.

LE tems passe bien vite; il y a vingt ans que *Tou ngan cou* adopta celui qu'il croyoit être mon fils, il en a pris un soin extrême; le jeune homme a répondu parfaitement à ses soins, le vieillard l'aime à la folie; mais il y a un point très-important que mon prétendu fils ignore encore: me voici dans ma soixante-cinquième année, si j'allois mourir, qui pourroit lui révéler ce secret? C'est la seule chose qui m'inquiète. J'ai peint toute cette Histoire dans ce rouleau de papier, si mon fils (soy disant) m'en demande l'explication, je la lui donnerai d'un bout à l'autre; je suis sûr que dès qu'il sçaura ce qu'il est, il vengera la mort de son pere & de sa mere; je m'en vais tout triste dans ma Bibliothèque, & j'attendrai là qu'il vienne me voir.

SCENE III.

TCHING POEI, *qui passe pour le fils de Tching yng, & qui est le fils adoptif de Tou ngan cou.*

JE suis *Tching poi*, mon pere de ce côté-ci, c'est *Tching yng*, mon pere de ce côté-là, c'est *Tou ngan cou*. Le matin je m'exerce aux armes, & le soir aux Lettres, je reviens du Camp, & je vais voir mon pere de ce côté-ci (*il chante en jeune homme qui est content de son sort.*)

SCENE IV.

TCHING YNG, *seul.*

OUVRONS un peu ce rouleau. Hélas! combien de braves gens sont morts pour la famille de *Tchao*; il m'en a coûté mon fils, tout cela se voit dans ces peintures.

SCENE V.

TCHING POEI, *suite.*

QU'ON prenne mon cheval; où est mon pere?

UN SOLDAT.

Il est dans la Bibliothèque avec un Livre à la main.

TCHING YNG.

Qu'on l'avertisse que je suis ici.

LE SOLDAT.

Tching poi est de retour.

TCHING YNG.

Qu'on le fasse entrer.

LE SOLDAT.

Entrez.



SCENE VI.

TCHING POEI, TCHING YNG.

TCHING POEI.

MON pere, votre fils revient du Camp.

TCHING YNG.

Mon fils, allez manger.

TCHING POEI.

Mon pere, toutes les fois que je fors, & que je reviens vous voir, vous êtes toujours ravi de me voir de retour; aujourd'hui, je vous trouve tout triste; les larmes coulent de vos yeux, je ne sçais d'où cela vient, quelqu'un vous a-t-il offensé? nommés-le à votre fils.

TCHING YNG.

Je prétens bien vous dire le sujet de mes larmes, votre pere & votre mere ne sont pas les maîtres; allez manger (*quand il s'en va, il dit*) ah! je n'en puis plus (*puis il chante & soupire*) son fils l'entend, & revient, il dit (*moitié chantant*) mon pere, quelqu'un vous a-t-il offensé? j'en suis en peine; si personne ne vous a choqué, d'où vient que vous êtes si triste, & que vous ne me parlez pas comme à l'ordinaire?

TCHING YNG.

Mon fils, demeurez ici à étudier, je m'en vais dans l'appartement de derrière, je n'y demeurerai pas long-tems (*il laisse comme par oubli son rouleau.*)

SCENE VII.

TCHING POEI, *seul.*

MON pere a oublié ce rouleau de papier, seroit-ce quelques dépêches? Ouvrons, & voyons. Oh! ce sont des peintures. Voici qui est extraordinaire: ce habillé de rouge excite un gros chien contre ce habillé de noir, & celui-là qui tue le chien, & ce autre qui soutient un chariot dont on a ôté une roue; en voici un qui se casse la tête contre un arbre de canelle, que veut dire tout cela? Il n'y a aucun nom écrit, je n'y comprends rien (*il chante*) voyons le reste, ce Général d'Armée a devant lui une corde, du vin empoisonné, & un poignard; il prend le poignard, & s'en coupe la gorge, pourquoi se ruer ainsi soi-même? Mais que veut dire ce Médecin avec un coffre à remèdes? Et cette Dame qui se met à genoux devant lui, & veut lui donner un enfant qu'elle porte, pourquoi s'arrange-t-elle avec sa ceinture? (*il chante à plusieurs reprises*)

370 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,
cette Maison souffre beaucoup, que ne puis-je tuer un si méchant homme ! Je
n'y conçois rien ; attendons mon pere, il m'expliquera tout cela.

SCENE VIII.

TCHING YNG, TCHING POEI.

TCHING YNG.

MON fils, il y a long-tems que je vous écoute.

TCHING POEI.

Mon pere, je vous prie de m'expliquer les peintures de ce rouleau.

TCHING YNG.

Vous voulez, mon fils, que je vous les explique ? vous ne sçavez pas que
vous y avez bonne part.

TCHING POEI.

Expliquez-moi tout cela le plus clairement qu'il sera possible.

TCHING YNG.

Voulez-vous sçavoir toute cette histoire, elle est un peu longue ; autrefois cet
habillé de rouge & cet habillé de noir furent Sujets du même Roy, & Mandarins
en même tems ; l'un l'étoir de Lettres, & l'autre d'Armes, c'est ce qui les
rendir ennemis ; il y avoit déjà du tems qu'ils étoient mal ensemble, quand l'habillé
de rouge dit en-lui-même, celui qui commence est le plus fort, celui qui
tardé trop a roûjours du dessous ; il fit partir secrettement un assassin nommé
Tson mi, & lui ordonna de sauter par-dessus les murs du Palais de l'habillé de
noir, & de l'assassiner ; mais l'habillé de noir, grand Ministre d'Etat avoit coûtume
routes les nuits de sortir dans sa cour, & faisoit-là sa priere au Maître
du Ciel & de la Terre pour la prospérité du Royaume, sans songer seulement
à sa maison particuliere ; l'assassin qui le vit & qui l'ouït, dit en lui-même : si
je tue un si bon Mandarin, j'irai directement contre le Ciel ; je ne le ferai cer-
tainement pas. Si je m'en retourne à celui qui m'a envoyé, je suis mort, voilà
qui est résolu. Il avoit sur lui un poignard caché ; mais en voyant un si vertueux
Mandarin, il se repentit ; il ouvrit les yeux à la lumiere, & se brisa la tête contre
un arbre de canelle.

TCHING POEI.

Celui que je vois se tuer contre cet arbre est donc *Tson mi* ?

TCHING YNG.

Oùï, mon fils, c'est lui ; l'habillé de noir au commencement du Printemps
sortir de la Ville pour aller excirer les Laboureurs au travail, il rencontra sous un
mûrier un grand corps couché sur le dos & la bouche ouverte ; le bon Man-

darin lui en demanda la cause; ce Géant répondit, je m'appelle *Ling tché*, il me faut une mesure de ris à chaque repas, cela peut suffire pour dix hommes; mon Maître ne pouvant me nourrir, m'a chassé de chez lui, si je veux prendre de ces mûres pour manger, il dit que je le vole; je me couche donc sur le dos la bouche ouverte, les mûres qui tombent dedans, je les avale; mais pour celles qui tombent à côté, j'aimerois mieux mourir de faim, que de les manger, & me faire dire que je suis un voleur: l'habillé de noir dit, voilà un homme de probité & de résolution; il lui fit donner du vin & du ris tant qu'il en voulut, & quand il fut bien sou, il s'en alla sans rien dire; l'habillé de noir ne s'en offensa point, à peine y prit-il garde.

TCHING POEI.

Ce trait seul fait voir sa vertu; cet homme à demi-mort de faim sous ce mûrier s'appelle donc *Ling tché*?

TCHING YNG.

Mon fils, souvenez-vous bien de tout ceci; un jour certain Royaume d'Occident offrit en tribut un *Chin ngao*, c'est-à-dire, un Chien de quatre pieds. Le Roy de *Tsin* donna ce Chien à l'habillé de rouge, celui-ci ayant juré la perte de l'habillé de noir, fit faire dans son Jardin intérieur un homme de paille, & l'habilla de la même manière que l'habillé de noir s'habilloit; il fit mettre dans le ventre de ce phantôme de la chair & des entrailles de mouton; il fit jeûner six ou sept jours *Chin ngao*, après quoi il mena son Chien dans le Jardin, lui fit entrevoir la chair, & le lâcha; le Chien mangea tout. Au bout de cent jours que dura ce manège, il alla dire au Roy qu'il y avoit à sa Cour un traître qui attendoit la vie de Sa Majesté. Où est-il, dit le Roy? L'habillé de rouge répondit: *Chin ngao* peut le découvrir; il amena le Chien dans la Salle Royale, l'habillé de noir étoit auprès du Roy. *Chin ngao* crut que c'étoit son homme de paille & courut sur lui, l'habillé de noir s'enfuit, *Ngao* court après; mais ayant heurté un grand Mandarin nommé *Ti mi ming*, il en fut mis à mort.

TCHING POEI.

Ce vilain Dogue se nomme donc *Ngao*, & ce brave Mandarin qui le tua, se nomme *Ti mi ming*?

TCHING YNG.

Vous direz-bien: l'habillé de noir s'étant échappé du Palais, vouloir monter dans son chariot à quatre chevaux; mais il ne sçavoit pas que l'habillé de rouge en avoit fait disparaître deux, & de plus démonter une rouë, ainsi le chariot étoit inutile; il passa dans ce moment un homme grand & fort, qui appuyant la rouë de son épaule, frappoit d'une main les chevaux, & quoiqu'on lui vît les entrailles, s'étant déchiré tout en chemin, il l'emporta bien loin hors des murs. Qui pensez-vous qu'étoit ce brave? Ce *Ling tché* même que l'habillé de noir avoit trouvé sous le mûrier.

TCHING POEI.

Je ne l'ai pas oublié; c'est ce *Ling tché* à qui l'habillé de noir sauva la vie.

TCHING YNG

C'est lui-même.

TCHING POEI.

Mon pere, cet habillé de rouge, est un grand coquin & un insigne scélérat; comment s'appelle-t'il?

TCHING YNG.

Mon fils, j'ai oublié son nom.

TCHING POEI.

Et l'habillé de noir?

TCHING YNG.

Pour celui-là c'est *Tchao tun*, Ministre d'Etat; il vous touche de près, mon fils.

TCHING POEI.

J'ai bien ouï dire qu'il y avoit eû un Ministre d'Etat nommé *Tchao tun*; mais je n'y ai pas fait attention.

TCHING YNG.

Mon fils, je vous dis ceci en secret; conservez-le bien dans votre mémoire.

THING POEI.

Il y a encore dans ce rouleau d'autres tableaux que je vous prie de m'expliquer.

TCHING YNG.

L'habillé de rouge trompa le Roi, & fit massacrer toute la Maison de *Tchao tun*, au nombre de plus de trois cens personnes; il ne restoit à *Tchao tun* qu'un fils nommé *Tchao fo*, qui étoit gendre du Roi. L'habillé de rouge contrefit un Ordre du Roy, & lui envoya un cordeau, du poison, & un poignard, afin qu'il eût à choisir l'un des trois, & à se faire mourir. La Princesse sa femme étoit enceinte: *Tchao* lui déclara sa dernière volonté, & lui dit: si après ma mort vous accouchez d'un fils, vous le nommerez l'Orphelin de la Maison de *Tchao*: il vengera notre famille; en disant cela, il prit le poignard, & s'en coupa la gorge. L'habillé de rouge fit du Palais de la Princesse une rude prison; c'est dans cette prison qu'elle mit au monde un fils; si-tôt que l'habillé de rouge le sçût, il envoya le Général *Han koué* garder la prison, & empêcher qu'on ne fit évader l'Enfant. La Princesse avoit un Sujet fidèle qui étoit Médecin, & qui s'appelloit *Tching yng*.

TCHING POEI.

Ne seroit-ce pas vous, mon Pere?

TCHING YNG.

Combien y a-t'il de gens dans le monde qui portent le même nom? La Princesse lui confia son petit Orphelin, & s'étrangla avec sa ceinture. Ce *Tching yng* enveloppa l'enfant, le mit dans son coffre à remèdes, & vint à la porte pour sortir, il trouva *Han koué* qui découvrit l'Orphelin; mais *Tching yng* lui parla en secret, & *Han koué* prit un couteau dont il se coupa la gorge.

TCHING POEI.

Ce Général qui donne si généreusement sa vie pour la Maison de *Tchao*, c'est un brave; je me souviendrai bien qu'il se nomme *Han koué*.

TCHING YNG.

T C H I N G Y N G.

Oùï, oùï, c'est *Han koué*. Voici bien pis : l'habillé de rouge apprît bien-tôt ces nouvelles, & ordonna qu'on eût à lui apporter tous les enfans qui seroient nez dans le Royaume au-dessous de six mois : il avoit dessein de les massacrer tous, & par ce moyen de se défaire de l'Orphelin de *Tchao*.

T C H I N G P O E I. (en colere.)

Y a-t'il au monde un plus méchant homme que celui-là ?

T C H I N G Y N G.

Sans doute, c'est un infigne scélérat : ce *Tching yng* avoit eu un fils depuis environ un mois ; il lui donna les habits de l'Orphelin, & le porta au Village de *Tai ping*, chez le vieux *Kong lun*.

T C H I N G P O E I.

Quel est ce *Kong lun* ?

T C H I N G Y N G.

C'est un des grands amis de *Tchao run* : ce Médecin lui dit : Seigneur, prenez ce pauvre petit Orphelin, & allez avertir l'habillé de rouge que j'ai caché celui qu'il cherche ; nous mourrons ensemble moi & mon fils, & vous aurez soin du petit *Tchao*, jusqu'à ce qu'il soit en âge de venger sa Maison. *Kong lun* lui répondit, je suis vieux ; mais si vous avez le courage de sacrifier votre propre fils, apportez-le moi revêtu des habits de l'Orphelin *Tchao*, & allez m'accuser à l'habillé de rouge ; votre fils & moi nous mourrons ensemble, & vous cacherez bien l'Orphelin, jusqu'à ce qu'il soit en état de venger sa famille.

T C H I N G P O E I.

Comment ce *Tching yng* eut-il le courage de livrer son propre enfant ?

T C H I N G Y N G

Vous êtes en danger de perdre la vie, quelle difficulté de livrer celle d'un enfant ? Ce *Tching yng* prit donc son fils, & le porta chez *Kong lun* ; il alla ensuite trouver l'habillé de rouge, & accuser *Kong lun* ; après qu'on eut fait endurer mille tourmens à ce bon vieillard, on découvrit enfin l'enfant qu'on cherchoit, & le barbare habillé de rouge le mit en morceaux de sa propre main, & *Kong lun* se cassa le cou sur les degrés du Palais. Il y a maintenant vingt années que tout cela est arrivé, & l'Orphelin de la Maison de *Tchao* doit avoir présentement vingt ans ; il ne songe pas à venger son Pere & sa Mere : à quoi songe-t'il donc ? Il est bien fait de sa personne, il est haut de plus de cinq pieds, il sçait les Lettres, & est très-habile dans le métier des Armes. Son Grand-Pere avec son chariot, qu'est-il devenu ? Toute la Maison a été impitoyablement massacrée, sa mere s'est étranglée, son pere s'est coupé la gorge, & jusqu'ici il ne s'est pas encore vengé : c'est bien à tort qu'il passe dans le monde pour un homme de cœur.

T C H I N G P O E I.

Mon Pere, il y a un tems infini que vous me parlez : il me semble que je rêve, & je ne comprends rien à ce que vous me dites.

TCHING YNG.

Puisque vous n'êtes pas encore au fair, il faut vous parler clairement. Le cruel habillé de rouge, c'est *Toungan con*; *Tchao sun*, c'est votre grand-père; *Tchao so*, c'est votre Père; la Princesse, c'est votre Mere; je suis le vieux Médecin *Tching yng*, & vous êtes l'orphelin de la Maison de *Tchao*.

TCHING POEI.

Quoi, je suis l'Orphelin de la Maison de *Tchao*! Ah! vous me faites mourir de douleur & de colere, (*il tombe évanoui.*)

TCHING YNG.

Mon jeune Maître, revenez à vous.

TCHING POEI.

Hélas! vous me faites mourir (*il chante.*) Si vous ne m'aviez pas dit tout cela, d'où aurois-je pu l'apprendre? Mon Père, sçeyez-vous dans ce fauteuil, & souffrez que je vous salue. (*il le salue.*)

TCHING YNG.

J'ai relevé aujourd'hui la Maison de *Tchao*; mais hélas! j'ai perdu la mienne: j'ai arraché la seule racine qui lui restoit. (*Il pleure.*)

TCHING POEI (*chante.*)

Oùï, je le jure, je me vengerai du traître *Toungan con*.

TCHING YNG.

Ne faites pas un si grand vacarme, de crainte que *Toungan con* ne vous entende.

TCHING POEI.

J'y mourrai, ou il périra le Traître: (*il chante*) mon Père, ne vous inquiétez point, dès demain après que j'aurai vu le Roi & tous les Grands, j'irai moi-même tuer ce voleur. (*Il chante en disant la maniere dont il veut l'attaquer & le tuer.*)

TCHING YNG.

Demain mon jeune Maître doit se saisir du traître *Toungan con*, il faut que je le suive, pour l'aider en cas de besoin.





CINQUIEME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

OUEI FONG, *Grand Officier du Roy.*



E suis *Ouei fong* un des plus grands Mandarins de *Tsin*. Sous ce Règne-ci *Tou ngan cou* s'est emparé de tout le pouvoir, & a détruit la famille de *Tchao tun*; mais dans le Palais de *Tchao so* il s'est trouvé un certain *Tching yng*, qui a sçu cacher l'Orphelin de cette Maison, il y a de cela vingt ans. Il changea le nom du petit Prince, & l'appella *Tching poei*. C'est à *Tching poei* que le Roi a ordonné d'arrêter *Tou ngan cou*, afin de venger ses parens. L'ordre est conçu en ces termes. La puissance de *Tou ngan cou* est devenue trop grande; je crains qu'il n'aille encore plus loin. J'ordonne à *Tching poei* de s'en saisir secrètement, & d'éteindre sa Maison, sans en épargner aucun. Quand il se sera acquitté de cet ordre, je lui donnerai une récompense. Je n'ose pas retarder cet ordre; il faut que je le signifie moi-même à *Tching poei*.

SCENE II.

TCHING POEI.

J'AI ordre du Roi de prendre *Tou ngan cou*, & de venger sur lui la mort de mon Pere & de mon Grand-pere. Ce scélérat fait bien l'orgueilleux: (*Il chante*) Je veux m'arrêter ici, c'est par où il doit passer en revenant chez lui.



SCENE III.

TOU NGAN COU, TCHING POEI.

TOU NGAN COU.

AUJOURD'HUI j'ai été tout le jour dans le Palais destiné à ma Charge, je reviens maintenant dans ma maison particulière. Hola, qu'on se mette en bon ordre, & qu'on marche lentement.

TCHING POEI.

Que vois-je! N'est-ce pas ce vieux scélérat? (*Il décrit en chantant la pompe avec laquelle il marche.*)

TOU NGAN COU.

Tou tching, mon fils, que viens-tu faire?

TCHING POEI.

Vieux scélérat, je ne suis ni *Tou tching*, ni ton fils. Je suis l'Orphelin de la Maison de *Tchao*. Il y a vingt ans que tu fis massacrer toute ma famille, je vais te prendre & te lier, & venger sur toi mon Pere & ma Mere que tu as fait mourir.

TOU NGAN COU.

Tou tching, qui t'a mis en tête de si belles choses?

TCHING POEI.

C'est *Tching yng*, qui m'a fait connoître ce que je suis.

TOU NGAN COU.

J'ai là un fils bien ingrat, mais pour moi je n'ai rien à me reprocher.

TCHING POEI.

Hola! vieux scélérat, où prétends-tu aller? (*Il chante, & comme il veut le saisir Tching yng accourt.*)

SCENE IV.

TCHING YNG.

JE craignois qu'il n'arrivât quelque chose à mon jeune Maître, & je suis venu après lui pour l'aider. Bénis soient le Ciel & la Terre, il s'est saisi de *Tou ngan cou*.

TCHING POEI.

TCHING POEI.

Qu'on me garde ce scélérat lié & garotté. Je vais avertir le Roy.

S C E N E V.

OUEI FONG.

J'AI appris que *Tching poi* s'étoit saisi de *Tou ngan cou*. Qu'on aille voir s'il vient, & si-tôt qu'il viendra, qu'on m'en avertisse.

S C E N E V I.

TCHING POEI, TCHING YNG, OUEI FONG.

TCHING POEI.

M ON pere, allons rous deux ensemble voir le Roy, (*il apperçoit Ouei fong*) Seigneur, ayez pitié de notre famille. J'ai pris & lié *Tou ngan cou*.

OUEI FONG.

Qu'on le fasse paroître. Eh bien traître, qui faisois périr les meilleurs sujets du Roy, te voilà entre les mains de *Tching poi*. Qu'as-tu à dire?

TOU NGAN COU.

C'est pour le Roy que je me suis perdu; mais dans l'état où sont les choses, tout ce que je demande, c'est qu'on me fasse mourir promptement.

TCHING POEI.

Seigneur, prenez ma cause en main.

OUEI FONG.

O, *Tou ngan cou*, tu veux mourir promptement, & moi je veux que ta mort soit lente; qu'on me prenne ce scélérat, & qu'on me l'étende sur l'âne de bois, qu'on le coupe peu à peu en trois mille morceaux, & quand il n'aura plus ni peau ni chair, qu'on lui coupe la tête; mais sur-tout qu'on ait bien soin qu'il ne meure que lentement. (*Tching poi dit les mêmes choses en chantant.*)

TCHING YNG.

Mon jeune Maître, vous voilà vengé, voilà votre Famille relevée, mais la mienne est sans aucun appui.

TCHING POEI chante, & dit tout ce qu'il fera pour Tching yng.

TCHING YNG.

Qu'ai-je donc fait qui mérite la centième partie des faveurs que me promet

mon jeune Seigneur? (*Il chante, & exalte tant de bienfaits.*)

OU EI FONG.

Tching yng, Tching poi, mettez-vous tous deux à genoux pour entendre l'Ordre du Roy.

Tou ngan cou a fait mourir injustement plusieurs de mes bons Sujets; il a broüillé mon Etat de toutes les manieres. Il a fait massacrer toute la Maison de *Tchao tun*, qui étoit innocente. Ce ne sont pas-là des crimes que le Ciel oublie. Par bonheur l'Orphelin de cette Maison s'est acquis beaucoup de gloire; il a fait couper la tête au traître *Tou ngan cou*, je veux qu'il s'appelle désormais *Tchao von*; que son grand pere & son pere soient mis au nombre des Grands du Royaume; que *Han koné* soit fait Généralissime. Je donne à *Tching yng* une belle & grande Terre en propre; qu'on eleve au vieux *Kong lun* un magnifique Tombeau, que tout le Royaume se renouvelle, & exalte sans cesse la vertu du Roy. (*Tching poi chante, & remercie le Roy, en répétant l'un après l'autre tous les bienfaits qu'on vient de recevoir de sa part.*)





DE LA MEDECINE DES CHINOIS.



Q N ne peut pas dire que la Médecine ait été négligée par les Chinois. Ils ont une infinité de Livres d'anciens Auteurs qui en traitent, & ils s'y sont appliquez dès la naissance de leur Empire.

Mais comme ils avoient peu de connoissance de la Physique; que nullement versez dans l'Anatomie, ils ne connoissoient guères l'usage des parties du Corps humain, ni par conséquent les causes des maladies, & que leur science ne rouloit que sur un système peu sûr de la structure du Corps humain; il n'est pas surprenant qu'ils n'aient point fait le même progrès dans cette Science, que l'ont fait nos Médecins d'Europe.

Cependant l'étude de la Médecine ne laisse pas d'être considérable parmi ces Peuples, non-seulement à cause de l'utilité qu'on en retire pour la conservation de la vie, & le rétablissement de la santé; mais encore parcequ'ils sont persuadez que c'est une connoissance qui a une liaison très-étroite avec celle des mouvemens du Ciel. Il y avoit autrefois des Ecoles Impériales de Médecine. Les Médecins qui sont maintenant les plus estimez, sont ceux qui ont reçu de pere en fils les connoissances qu'ils ont.

Les Chinois mettent deux principes naturels de la vie; la chaleur vitale &

l'humide radical, dont les esprits & le sang sont les véhicules. Ils donnent le nom d'*Yang* à la chaleur vitale, & celui d'*Yn* à l'humide radical: & comme c'est de ces deux noms unis ensemble, qu'ils ont fait celui de l'Homme, qui se dit *Gin* en leur langue, c'est aussi des traits ou figures de ces deux mots jointes ensemble, qu'ils forment le caractère ou la figure du nom de l'Homme, & ils disent d'une manière symbolique, que comme la division & la séparation de ces deux traits détruisent la figure du nom de l'Homme, la division de ces deux principes détruit pareillement la vie de l'Homme.

Les deux principes de vie se trouvent selon eux, dans toutes les parties principales du corps, dans tous les membres, & dans les intestins pour en faire la vie & la vigueur.

Ils font aussi trois divisions du corps: l'une est la partie droite, & l'autre la gauche. Chacune de ces parties a un œil, un bras, une main, une épaule, une jambe, & un pied.

La seconde division se fait d'un autre sens en trois parties, qui sont la haute, la moyenne, la basse.

La haute se prend depuis le dessus de la tête jusqu'à la poitrine: la moyenne s'étend depuis la poitrine jusqu'au nombril; & la dernière, du nombril jusqu'à la plante des pieds.

A ces deux distinctions ils en ajoutent une troisième, du corps en membres & intestins.

Les six membres principaux où réside l'humide radical, sont trois à gauche; savoir le Cœur, le Foye, & l'un des Reins: trois à droite; les Poumons, la Rate, & l'autre Rein, qu'ils appellent la porte de la vie.

Les Intestins ou les entrailles dans lesquelles ils mettent la chaleur vitale, sont aussi au nombre de six: trois à gauche; les petits Intestins, ou le Péricarde, la Bourse du fiel, & les Ureteres: trois à droite; savoir les grands Intestins, l'Estomach, & la troisième partie du Corps.

Ils reconnoissent aussi certains rapports mutuels des membres aux Intestins. Ainsi du côté gauche ils veulent que les petits Intestins aient un grand rapport avec le Cœur, la Bourse du fiel avec le Foye, & les Ureteres avec les Reins: du côté droit les grands Intestins avec les Poumons, l'Estomach avec la Rate, & la troisième partie du Corps avec la Porte de la vie, ou le Rein droit.

Ce sont ces parties du corps, qui sont selon eux les sièges naturels de la chaleur vitale, & de l'humide radical; & c'est de chacun de ces endroits qu'ils passent dans les autres parties du corps, par le moyen des esprits & du sang, dont il paroît qu'ils ont connu la circulation dès le premier établissement de leur Médecine, environ quatre cens ans après le Déluge.

Ils supposent d'ailleurs que le corps est, par le moyen des Nerfs, des Muscles, des Veines, & des Arteres, comme une espèce de Luth, ou d'instrument harmonique, dont les parties rendent divers sons, ou plutôt ont une certaine espèce de tempérament qui leur est propre, à raison de leur figure, de leur situation, & de leurs divers usages, & que c'est par le moyen des Pouls différens qui sont comme les sons divers & les diverses touches de ces instrumens,

que l'on peut juger infailliblement de leur disposition; de même qu'une corde plus ou moins tendue touchée en un lieu ou en un autre, d'une manière ou plus forte, ou plus foible, rend des sons différens, & fait connoître si elle est trop tendue ou trop lâche.

Après avoir établi ces douze sources de vie dans le corps de l'Homme, ils ont cherché dans le corps des indices extérieurs, qui pussent faire connoître les dispositions intérieures de ces douze parties, & ils ont cru les avoir trouvées dans la Tête, laquelle est le siège de tous les sens qui sont les opérations animales; & se figurant des rapports nécessaires de ces sens avec les sources de la vie, ils ont cru que la Langue se rapportoit au Cœur, Les Narines aux Poumons, la Bouche à la Rate, les Oreilles aux Reins, & les Yeux au Foye; & ils pensent pouvoir tirer de la couleur du visage, des Yeux, des Narines, & des Oreilles, du son de la voix, & des saveurs que la Langue sent ou désire, des conjectures certaines de l'état du tempérament du corps & de la vie, ou de la mort d'un malade.

J'ai dit qu'ils sont le Cœur, le Foye, la Rate, les Poumons, & les deux Reins le siège de l'humide radical, & les six Intestins le siège de la chaleur vitale. Il faut expliquer maintenant la manière dont ils pensent que cet humide radical, & cette chaleur vitale se communiquent aux autres parties du corps. Ils établissent douze voyes ou douze canaux, par lesquels ils se répandent.

Il y a un canal, disent-ils, par lequel l'humide radical va du Cœur aux Mains, & ils nomment ce canal *Chao chun yn king*.

C'est par les mêmes routes que les Intestins, qui sont unis au Cœur, envoient la chaleur vitale; & cette voiture de chaleur se nomme *Chen tai yang king*. Ces deux origines unies ensemble font une des sources de la vie.

Le Foye envoie l'humide radical aux Pieds, & le canal par où il passe,

se nomme *So kue yn king*; & c'est la bourse du fiel qui y fait couler la chaleur vitale par un chemin qui se nomme *So chiao yang king*.

Les reins envoient aussi l'humide radical par une autre route, & les ureteres la chaleur vitale. Ces canaux entretiennent le commerce de la vie dans le côté gauche du corps.

Dans le côté droit les poulmons envoient l'humide radical aux mains par une route qui se nomme *Cheu tai yn king*; & les grands intestins, la chaleur vitale par le canal *Cheng yang ming king*.

De la ratte l'humide radical va aux pieds, & de l'estomach la chaleur vitale, l'un par *So yang ming king*, & l'autre par *So tai yn king*.

De la porte de la vie, l'humide radical va aux mains par *Cheu kue yn king*, & la chaleur vitale de la troisième partie du corps aux pieds, par *Cheu chao yang king*.

C'est ainsi que selon la doctrine des Chinois, la vie & la vigueur se distribuent par tout le corps : & pour être sçavant Médecin parmi eux, il faut bien connoître ces six sources de vie, qui procedent de ces douze origines, en bien sçavoir les routes & les chemins, & les altérations dont elles peuvent être capables.

Après cette connoissance de la construction du corps de l'homme, laquelle est selon l'ancienne Anatomie des Chinois, & qui, comme l'on voit, n'est pas trop exacte; ils veulent que l'on passe à la connoissance des corps extérieurs, qui peuvent altérer le corps de l'homme.

Ces corps sont selon eux, les élémens qu'ils réduisent au nombre de cinq; la Terre, les Métaux, l'Eau, l'Air, & le Feu. C'est de tous ces élémens que le corps humain est composé, & tellement disposé, qu'il y a des parties dans lesquelles un élément domine plus que les autres.

C'est le feu qui domine sur le cœur & sur les premiers intestins qui sont at-

tenans : & le Midi est la partie du Ciel, qui regarde principalement ces parties; parce que c'est là le siège de la chaleur; c'est en Eté qu'ils observent les affections du cœur.

Le foye appartient à l'élément de l'air, de même que la bourse du fiel : & l'un & l'autre a rapport avec le Levant, qui est le lieu d'où naissent les vents & la végétation, & c'est au Printems qu'il faut observer les dispositions de ces deux parties.

Les reins & les ureteres appartiennent à l'eau; & ont rapport au Septentrion; d'où vient que l'Hyver est le tems le plus propre à observer leurs indications.

Ce sont les métaux qui dominent sur les poulmons, & sur les grands intestins, aussi-bien que le Couchant & l'Automne, qui est le tems de leurs indications.

Enfin la ratte & l'estomach tiennent de la nature de la terre : ils regardent le milieu du Ciel entre les quatre points cardinaux, & c'est le troisième mois de chacune des saisons, qui est le tems de leurs indications particulières.

La porte de la vie & la troisième partie du corps, sont soumis au feu, & à l'eau, & reçoivent les impressions du cœur & des reins qu'ils communiquent aux autres parties.

Ils raisonnent à peu près comme nous sur les accords & les oppositions de ces élémens avec le corps de l'homme, ce qui en fait les maladies & les altérations.

C'est par la différence de pouls qu'ils prétendent découvrir infailliblement toutes les dispositions de chacune des parties du corps : & voici leurs principes.

C'est le mouvement, disent-ils, qui fait le pouls, & ce mouvement est causé par le flux & le reflux du sang & des esprits, qui sont portez à toutes les parties du corps par ces douze routes dont nous avons parlé.

Tout ce qui ment pousse quelque corps mobile, ajoutent-ils, & tout ce qui est mû, ou cède, ou résiste : ainsi comme le sang & les esprits sont dans un mouvement continuel qui pousse & presse les vaisseaux dans lesquels ils sont portez, il faut nécessairement qu'il y ait des battemens de pouls.

C'est la science & la parfaite connoissance de ces battemens & de ces percussions qui peut faire connoître la disposition du corps, & les affections qu'ils reçoivent des élémens. C'est par ces battemens que l'on peut connoître la nature du sang & des esprits, les défauts & les excès qui s'y peuvent trouver ; & c'est l'adresse des habiles Médecins, de les régler, & de les réduire à leur juste temperament.

Dans tout le mouvement il y a deux choses à observer ; le lieu où il se fait & sa durée : c'est ce qui a obligé les Médecins Chinois de marquer les lieux du corps où l'on peut examiner le pouls, & le tems de ses battemens.

L'usage de la saignée est très-rare parmi eux, quoiqu'on ne peut pas nier qu'ils n'en ayent eû connoissance. Ce n'est que par les Médecins de *Macao* qu'ils ont connu l'usage du lavement. Ils ne blâment pas ce remède ; mais parce qu'il leur est venu d'Europe, ils l'appellent le remède des Barbares.

Toute leur science consiste dans la connoissance du pouls, & dans l'usage des simples qu'ils ont en quantité, & qui, selon eux, ont des vertus singulieres, pour guérir les diverses maladies.

Ils prétendent connoître par les seuls battemens du pouls quelle est la source du mal, & en quelle partie du corps il réside. En effet, ceux qui sont habiles, découvrent ou prédisent assez juste tous les symptômes d'une maladie ; & c'est-là principalement ce qui a rendu les Médecins Chinois si célèbres dans le monde.

Quand ils sont appelez chez un malade, ils appuyent d'abord son bras sur

un oreiller. Ils appliquent ensuite les quatre doigts le long de l'artere, tantôt mollement, tantôt avec force. Ils font un tems très-considérable à examiner les battemens, & à en démêler les différences, quelque imperceptibles qu'elles soient, & selon le mouvement moins fréquent ou plus vite, plus plein ou plus foible, plus uniforme ou moins régulier qu'ils observent avec la plus grande attention, ils découvrent la source du mal, de sorte que sans interroger le malade, ils lui disent en quelle partie du corps il sent de la douleur, ou à la tête, ou à l'estomach, ou au bas ventre, & si c'est le foye ou la tarte qui soit attaquée : ils lui annoncent quand la tête sera plus libre, quand il recouvrera l'appetit, quand l'incommodité cessera.

Je parle des Médecins habiles, & non pas de plusieurs autres qui n'exercent la Médecine que pour avoir de quoi vivre, & qui n'ont ni étude ni expérience. Mais il est certain, & l'on ne peut en douter après tous les témoignages que l'on en a, que les Médecins de la Chine ont acquis en cette matiere des connoissances qui ont quelque chose d'extraordinaire & de surprenant.

Parmi plusieurs exemples qu'on pourroit citer, je n'en rapporterai qu'un seul. Un Missionnaire tomba dangereusement malade dans les prisons de *Nan king*. Les Chrétiens qui se voyoient prêts de perdre leur Pasteur, engagerent un Médecin de réputation à venir le visiter. Il se tendit à leurs instances, quoiqu'avec un peu de peine. Il vint dans la prison : après avoir bien considéré le malade, & lui avoir tâté le pouls avec les cétemonies ordinaires, il composa à l'instant trois médecines, qu'il lui ordonna de prendre ; l'une au matin, l'autre à une heure après midi, & la troisième sur le soir.

Le malade se trouva plus mal la nuit suivante ; il perdit la parole, & on le crut mort : mais dès le grand matin il se fit un si grand changement, que le Mé-

decin lui ayant encore tâté le poulx, affûra qu'il étoit guéri, & qu'il n'avoit qu'à garder un certain régime durant sa convalescence; & en effet il fut rétabli par ce moyen dans une santé parfaite.

Il y a des Médecins, qui lorsqu'ils visitent les malades, font porter ou dans leur chaise, ou par un Domestique qui les suit, une Armoire à plusieurs layettes, dont chacune est partagée en plus de quarante petits compartimens bien garnis de racines & de simples, qui se donnent selon les maladies, & qui sont ou sudorifiques, ou bien qui servent à purifier le sang & les humeurs, à fortifier l'estomach, à dissiper les vapeurs, à resfermer le ventre, ou à disposer peu à peu à l'évacuation.

Il y en a d'autres qui ne portent point d'armoire, mais qui donnent la recette, & qui laissent aux malades la liberté ou de les prendre chez eux, ou de les acheter chez les Droguistes, qu'on trouve dans presque toutes les Villes, & qui ont de grandes Boutiques fournies d'excellens remèdes & très-précieux. Quelques-uns croiroient se dégrader en fournissant des remèdes, & ceux-là d'ordinaire font payer leurs visites bien plus cher que les autres.

On voit aussi une espèce de Charlatans qui vont ramasser quantité de recettes, & qui après avoir examiné la maladie, répondent de vous guérir, & conviennent d'un prix qu'on ne leur donne qu'en cas de guérison.

Mais ce qui fait la fortune de beaucoup de Médecins, c'est de guérir quelques Mandarins distinguez, ou quelques personnes riches; car outre ce qui leur est donné pour chaque visite, ils reçoivent des gratifications très-considérables.

Les Médecins Chinois, après avoir mis en usage leurs décoctions de simples, & rendu la santé, comptent beaucoup sur leurs *Cordians* pour extirper le mal jusqu'à la racine; ils en ont de toutes les

sortes, qui ne sont composées la plupart que des herbes, des feuilles, des racines, des fruits, & de semences sèches.

Ils ont quantité de simples qui se débitent dans toutes les Villes de l'Empire. Une Province emprunte de l'autre ce qu'elle n'a pas. Il y a des Foires, où l'on ne vend que des remèdes, & des Boutiques qui ne sont garnies que de simples, dont il est aisé de se pourvoir.

Les Médecins Chinois permettent l'eau aux malades; mais ils veulent qu'elle soit cuite. A l'égard d'autre nourriture, ils l'interdisent d'ordinaire; ou si le malade est pressé de la faim, ils ne lui en laissent prendre que très-légerement. La raison qu'ils en apportent, c'est que les corps étant indisposés, l'estomach n'est guères propre à faire ses fonctions, & que la digestion qui se fait en cet état, est toujours pernicieuse.

Du reste l'honoraire qu'ils exigent pour leurs visites & pour leurs remèdes, est très-moderé. Après une première visite, ils ne retournent point chez le malade, à moins qu'on ne les y appelle: par-là on est en liberté de choisir un autre Médecin; ce qui arrive assez souvent, quand on n'est pas content des remèdes que le premier a donnés.

Comme ce qu'il y a de singulier dans la Médecine Chinoise, est l'habileté des Médecins à juger des maladies par les battemens du Poulx, & à connoître l'utilité des simples, dont ils composent leurs remèdes; on sera sans doute bien aisé d'apprendre des Chinois mêmes, en quoi consiste leur secret sur le Poulx; & quel usage ils font de leurs simples.

C'est ce qu'on verra premièrement, par un Traité qu'a fait sur le Poulx un ancien Auteur Chinois; en second lieu, par l'Extrait que je vais donner de l'Herbier Chinois; en troisième lieu, par diverses recettes que les Médecins emploient pour les différentes maladies.

Tous les Chinois reconnoissent pour Auteur du Traité sur le Poulx, le nommé *Onang chon ho*, qui vivoit sous la Dy-

nastie *Tsin*, c'est-à-dire, quelques centaines d'années avant l'Ère Chrétienne. Le Pere Hervieu ancien Missionnaire de la Chine, qui a pris la peine de le traduire en notre Langue, croit que c'est plutôt une Compilation qu'un Traité fait par un seul & même Auteur.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que la Chine

n'a peut-être rien de plus ancien & de meilleur en ce genre. On a omis quelques endroits du texte, ou parce qu'ils ne contiennent rien qui ne soit ailleurs exprimé plus nettement, ou parce que, pour être entendus en Europe, ils demanderoient de longues explications, également inutiles & ennuyeuses.

SECRET DU POULS.

TRADUIT DU CHINOIS.

PREMIERE PARTIE.

TEXTE

POUR connoître les maladies, & juger si elles sont mortelles ou non, on ne peut rien faire de mieux que d'examiner le Pouls.

Dans les maladies du Cœur, c'est le Pouls du carpe de la main gauche qu'il faut consulter.

Dans les maladies du Foye, c'est aussi la main gauche qu'il faut prendre; mais il faut examiner le Pouls précisément à la jointure du carpe, avec l'Os qu'on nomme *Cubitus*.

Dans les maladies de l'Estomach, examinez le Pouls du carpe de la main droite, & dans les maladies du Poumon, examinez à la même main le Pouls de la jointure.

Dans les maladies des Reins, il faut examiner le Pouls immédiatement plus haut que la jointure, à l'extrémité du *Cubitus*; à la main droite, pour le Rein droit; à la main gauche, pour le Rein gauche.

COMMENTAIRE.

Le Rein droit s'appelle autrement *Ming men*, porte de la vie.

NOTES.

LES Médecins Chinois supposent communément, & disent souvent que le Rein droit est le Réservoir Séminal, & que c'est la raison pourquoi on l'a nommé Porte de la vie. J'en ai lu un, qui explique autrement l'origine de ce nom, & qui prétend que c'est principalement au Rein droit que doit s'attribuer le changement du sang en semence.

TEXTE.

RIEN n'est plus aisé que cette distinction des différens endroits où il faut tâter le Pouls dans les maladies de ces cinq différentes parties nobles. Mais l'examen

l'examen du Pouls ne laisse pas d'être par bien des endroits fort difficile. Le mouvement continuel de circulation, où sont jour & nuit le capitaine & son escorte, est à la vérité déterminé à un certain nombre de tours : mais il ne laisse pas d'y avoir dans le Pouls mille différences, suivant la différence du sexe, de l'âge, de la stature, & des saisons.

COMMENTAIRE.

LE Capitaine, c'est le sang (*Hiné*). Son escorte sont les esprits (*Ki*). Le sang coule dans les vaisseaux & les esprits en dehors. Ils sont dans un mouvement perpétuel de circulation, & doivent faire dans l'espace d'un jour & d'une nuit cinquante tours. C'est le nombre déterminé dont parle le texte.

NOTES

DANS l'espace d'une respiration, c'est-à-dire, d'une expiration, & d'une inspiration, le Pouls bat communément quatre fois, & le sang & les esprits font six pouces de chemin. Comme dans douze heures Chinoises, qui font un jour & une nuit, on compte en tout treize mille cinq cents respirations, le chemin d'un jour sera de huit cents dix *Tchang* (c'est une mesure qui a dix *Tché*, ou pieds de chacun dix pouces.) Or le plus long chemin du sang & des esprits dans le corps humain, n'est que de seize *Tchang* deux pieds. Par conséquent le sang fait en un jour & une nuit cinquante fois ce tour. On a tiré ceci des Chinois, mais non pas de l'endroit du Livre qu'on traduit.

Quand on traduit *Mouvement continuel de circulation*, on n'aide point à la lettre : les expressions Chinoises le disent. Delà il paroît naturel de conclure que la circulation du sang découverte si récemment en Europe, a été connue des Chinois, du moins depuis deux mille ans. Je suis cependant fort éloigné d'oser

garantir cette conclusion. Je ne trouve point que les Médecins Chinois dans leurs Livres distinguent nettement les artères & les veines, ni le chemin que fait le sang pour s'éloigner du cœur, & y revenir.

Ils ont des Lettres que les Européens, en traduisant des Dictionnaires, ont fait répondre à nos mots, Artères, Veines, Nerfs. Mais soit que je lise les Médecins Chinois, soit que j'interroge ceux qui vivent, je ne trouve point que sous ces mots ils renferment juste les idées que nous avons aujourd'hui, & il faut dire que si la Chine a eu autrefois ces connoissances, comme certaines expressions portent à le penser, elle les a perdus il y a du tems.

En traduisant le Commentaire Chinois, j'ai mis : *Son escorte sont les esprits*. J'ai cru que des divers sens qu'a la lettre *Ki*, aucun ne convenoit mieux à cet endroit. J'avertis cependant que cette lettre peut encore signifier, air, vapeur, humeur, matière, &c.

TEXTE.

CHACQUE saison de l'année a son Pouls propre.

Dans la première & seconde Lune, tems du regne du bois, le Pouls du Foyer, qui répond au bois, est *Hien*, c'est-à-dire, à un mouvement de tremulations longues, tel à peu près qu'est celui des cordes de l'instrument nommé *Tcheng* *.

Dans la quatrième & cinquième Lune le Pouls du Cœur, qui répond au feu, est comme regorgeant *Hong*.

Quant à l'Estomach, qui répond à la terre, son Pouls à la fin de chaque saison (à la troisième, sixième, neuvième & douzième Lune,) doit avoir une lenteur modérée *Ouan*. A la septième & huitième Lune, qui est le regne du métal, le Pouls du Poumon, qui y répond, est délié, *Sié*; superficiel, *feou*; court, *toan*; & aigre, *sa*.

* Il a treize cordes.

A la dixième & onzième Lune, c'est le regne de l'eau. Le Pouls des Reins qui y répond, est profond, *Tchin*, & délié, *Sié*.

Voilà la situation ordinaire du Pouls par rapport aux différentes saisons dans un sujet sain. Si le Pouls que nous venons d'assigner à chacune de ces cinq parties nobles par rapport aux différentes saisons de l'année, se trouve changé en son contraire, la vie est dès lors en danger.

COMMENTAIRE.

C'est-à-dire, si le Pouls du Cœur se trouve profond & délié *Tchin* & *Sié*, celui du Foye court & aigre *toan* & *se*. Celui des Reins lent, *ouan*; celui des Poumons regorgeant, *hong*, & celui de l'Estomach long & tremblant, *tchang* & *bien*.

TEXTE.

Si l'altération est telle, que l'enfant soit soutenu par sa mere, le mal n'est pas grand.

COMMENTAIRE.

PAR exemple, si le pouls du Cœur est lent *ouan*, celui de l'estomach enflé & regorgeant *hong*; celui des poumons profond, *tchin*.

TEXTE.

Mais si la mere charge l'enfant, la maladie sera longue.

COMMENTAIRE.

PAR exemple si les reins communiquent leur mal au foye, ou si le foye communique son mal au cœur.

NOTES.

Le Commentateur paroît ici s'exprimer peu exactement: mais on le traduit comme il est.

TEXTE.

ENFIN, quand le mari & la femme ne se tiennent pas dans l'ordre, il y a aussi des règles pour juger si le mal est mortel ou non.

COMMENTAIRE.

PAR exemple, que le cœur ait le Pouls du poumon, c'est le mari qui a le Pouls de la femme.

TEXTE.

DANS le Printemps avoir le Pouls du poumon, cela est mortel. Pour le Pouls du cœur, passe; car le cœur est le fils du foye, qui a les reins pour mere, & l'estomach pour épouse.

COMMENTAIRE.

LE bois, le feu, la terre, le métal, l'eau. Voilà l'ordre de la génération de ces cinq élémens: la terre, le bois, l'eau, le feu, le métal. Dans cet ordre ils se détruisent. Des cinq *Tsang* ou parties nobles ci-dessus marquées, le poumon répond au métal. Le métal détruit le bois. Ainsi dans le Printemps, qui répond au bois, avoir le Pouls du poumon, cela est mortel.

TEXTE.

AU Printemps avoir le Pouls de l'estomach, en Hyver le Pouls du cœur, en Été celui du Poumon; en Automne, celui du foye, tout cela est fort mauvais.

Voilà ce qui regarde les différens Pouls propres des différentes saisons, eû égard à l'ordre de génération ou d'opposition des cinq élémens.

COMMENTAIRE.

IL est dit dans un endroit de ce Li-

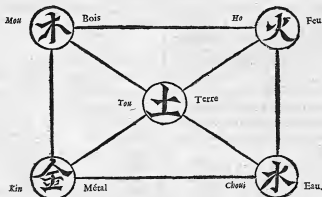
vre, que quand au Printems on a le Pouls de la fin des quatre Saisons, autrement dit le Pouls de l'estomach, qui répond à la terre ; la maladie communément n'est pas dangereuse, & se guérit assez souvent sans remèdes.

Ici l'on dit qu'au Printems avoir le Pouls de l'estomach, cela est mortel ; Comment ces deux choses s'accordent-elles ? Le voici. Par exemple, quand dans le Printems le Pouls du foye est en même tems lent & trémuleux *Ouan* & *Hien*, quoiqu'il ait la lenteur *Ouan* propre du Pouls de l'estomach ; s'il conserve

la trémulation qui lui est propre, l'altération n'est pas grande ; mais s'il venoit à perdre la trémulation, & qu'il n'eût plus que la lenteur propre du Pouls de l'estomach qui répond à la terre, le mal alors seroit dangereux.

La terre, quand elle domine engendre le métal. Or le métal détruit le bois qui répond au foye & au Printems. Voilà la solution de la difficulté proposée, & le sens de l'endroit, où le Texte dit : quand le mari & la femme ne se tiennent pas dans l'ordre, &c. Appliquez cela aux Pouls propres des autres.

VOICI UNE TABLE DES CINQ ELEMENTS DONT ON PARLE.



NOTES.

S'AGIT-IL des Saisons de l'année ? Les Chinois font répondre le Printems, du moins les deux premiers mois au bois ; les deux premiers mois de l'Été au feu ; ceux de l'Automne au métal, & ceux de l'Hiver à l'eau. A la terre qui est au milieu comme tenant un peu de tout, ils font répondre le dernier mois de chaque Saison.

S'agit-il des parties nobles du corps humain ? Les Médecins font aussi l'application à cette Table, & font répondre le foye au bois, le cœur au feu, le poulmon au métal, les reins à l'eau, & l'esto-

mach à la terre, y trouvant une analogie telle quelle.

S'agit-il des cinq Planètes ? *Saturne* ; s'appelle l'Etoile, ou la Planète de la Terre ; *Jupiter*, la Planète du Bois ; *Mars*, la Planète du Feu ; *Venus*, la Planète du Métal, & *Mercur*, la Planète de l'Eau.

Est-ce ces cinq Elémens qui ont donné les noms aux cinq Planètes ? Est-ce sur le nombre des Planètes qu'on a déterminé ces cinq Elémens ? C'est ce que je ne puis dire.

TEXTE.

IL faut bien prendre garde à ne pas

confondre différentes espèces de Pouls, qui ont entre eux quelque ressemblance. Par exemple, le Pouls que nous appelons *Hien*, & celui que nous nommons *Kin*; le Pouls *Sa*, & le Pouls *Ouei*; le Pouls *Feou*, & le Pouls *Kong*; le Pouls *Hong*, & le Pouls *Ché* ont entre eux quelque rapport. Cependant leurs indications sont très-différentes, & souvent contraires. Le Pouls nommé *Tchin* & le Pouls nommé *Fou* vont au même but par divers chemins. Pour ce qui est des deux Pouls *Sin* & *Yo*, ils ont assez de rapport, même en leurs indications.

N O T E S.

L'EXPLICATION de ces divers noms viendra dans la suite du Texte, & plus d'une fois. Cependant comme la bonne méthode demande qu'on explique d'abord tous les termes qu'on emploie pour suppléer au défaut du Compilateur, je vais expliquer ces espèces de Pouls dont on vient de parler.

Le Pouls s'appelle *Hien*, quand il a un mouvement de trémulation longue à peu près comme celui des cordes de l'instrument *Tcheng*.

Le Pouls s'appelle *Kin*, quand il a un mouvement de trémulation courte & serrée, comme celui des cordes de l'instrument nommé *Kin*.

Le Pouls se nomme *Sa* aigre ou âpre, quand la sensation qu'il fait sous le doigt, a du rapport au mouvement d'un couteau, qui racle un Bambou.

Le Pouls se nomme *Ouei* petit, quand il est en effet petit à peu près comme un fil de soie.

Le Pouls se nomme *Feou* superficiel, furnageant, quand en posant simplement le doigt sans peser, il est sensible, & qu'il disparaît lorsqu'on appuie.

Le Pouls est *Kong*, quand on le sent sous le doigt, tel à peu près qu'un trou de flûte, laissant une espèce de vuide au milieu des deux extrémités sensibles.

Hong signifie regorgeant, & *Ché* signifie plein. *Tchin* signifie enfoncé, profond, *Fou* fuyant en bas & se cachant. *Sin*, c'est quand il fait sur le doigt à peu près la sensation qu'y feroit une goutte d'eau. *Yo*, c'est foible.

T E X T E.

Il faut donc s'appliquer à bien connaître les propriétés des Pouls, savoir en tirer à propos des conclusions; après quoi, moyennant une suffisante connaissance des drogues, on peut se mêler de Médecine.

Le Pouls du Carpe est-il *Kié* prompt? A coup sûr il y a mal de tête; s'il est *Hien* trémuleux long, c'est cardialgie (a); s'il est *Kin*, trémuleux court, c'est colique; s'il est *Ouan* lent modérément, la peau est comme endormie; s'il est *Ouei* petit, la poitrine a souffert du froid; s'il est *Sou* très-précipité, il y a du feu à l'orifice de l'estomach; s'il est *Hoa* glissant, le sang abonde; s'il est *Sa* aigre, les esprits manquent. Quand il est *Hong* regorgeant, la poitrine & les côtes sont comme trop pleins, & le malade y sent oppression. Enfin, quand le Pouls du Carpe est *Tchin* profond, enfoncé, on sent de la douleur au dos.

Quand précisément à la jointure du Carpe avec le *Cubitus*, le Pouls se trouve *Feou* superficiel, & *Ouan* modérément lent, il y a dégoût, perte d'appétit.

S'il est *Kin* trémuleux court, il y a oppression & plénitude de matières flatueuses, ce qui est difficile à bien guérir.

Si ce Pouls est *Yo* foible, & *Sou* précipité, il y a du feu dans l'estomach.

S'il est trémuleux long *Hien*, & *Hoa* glissant, l'estomach a souffert du froid.

S'il est *Ouei* petit, le cœur est comme oppressé de plénitude.

S'il est *Tchin*, profond, enfoncé, on sent pesanteur & douleur sourde à la région du Diaphragme, & cela vient de

(a) Douleur qui se sent vers l'orifice supérieur de l'estomach, avec palpitation de cœur, envie de vomir, &c. plénitude,

plénitude, au lieu que si ce Pouls est *Siu* mol & comme mouillé, quoiqu'il y ait enflure dans les parties inférieures, comme depuis les reins jusqu'aux pieds, cela vient d'inanition & d'épuisement. Il faut au plutôt songer à dissiper ces humeurs aqueuses.

Enfin si ce Pouls de la jointure est *Fou*, fuyant en bas, & se cachant, il y a embarras à l'orifice de l'estomach, il ne faut à cela qu'une purgation.

Quant au Pouls de l'extrémité du *Cubitus*, s'il est *Hoa* glissant, & que ce soit une femme, il est clair que ses mois ne sont pas réglés; si c'est un homme, les digestions se font imparfaitement dans les dernières voyes.

S'il est *Fou*, fuyant en bas, les digestions se font imparfaitement dans les premières voyes.

S'il est *Ouei* petit, il y a violente colique.

S'il est *Yo* foible & *Ouan* modérément lent, il y a excès de feu dans le ventricule, & embarras à l'orifice de l'estomach.

S'il est *Tchi* patteux, très-lent, le *Tsiao* ou foyer inférieur, & l'estomach ont souffert du froid; il y a nausée & quelquefois vomissement.

S'il est *Sa* aigre, il y a tension au ventre & quelquefois au *Scrotum*.

S'il est tantôt *Hien*, trémuleux long, tantôt *Kin* trémuleux court, la douleur est dans le ventre même.

S'il est *Tchin* profond, le mal est aux reins.

Enfin, s'il est *Siu* mol, & comme mouillé, *fou* précipité, *feou* superficiel, ou bien *Kong* vuide au milieu, comme un tronc de flûte, les urines sont rouges & âcres. Examinant ainsi tout avec exactitude, il est difficile que rien échappe.

NOTE S.

LES Chinois distinguent dans le corps, ou dans ce que nous appellons tronc, trois *Tsiao*, ou comme trois foyers de la chaleur naturelle. Le Commen-

taire en parlera dans la suite.

Le Texte exposant en cet endroit les divers Pouls qui se peuvent trouver soit au Carpe, soit à la jointure du Carpe avec le *Cubitus*, soit à l'extrémité du *Cubitus*, & spécifiant leurs indications, ne fait point la distinction qu'il fait d'autres endroits entre la main gauche & la main droite; mais seulement la distinction des trois différens endroits où le Pouls se tâte à chaque main.

Il faut supposer que, suivant son idée, la distinction de droite ou de gauche, qui est importante en tant d'autres occasions, ne fait rien par rapport aux indications ci-dessus marquées.

T E X T E.

QUAND on tâte le pouls d'une femme à l'extrémité du *Cubitus*, & qu'on l'y trouve continuellement *hoa* glissant, on peut assurer qu'elle est grosse.

Si c'est à cet endroit de la main droite que vous tâtez le pouls, & que vous l'y trouviez en même tems *hong* regorgeant, elle est grosse d'une fille.

Si c'est à la main gauche que cela se trouve, elle est grosse d'un garçon.

Si le pouls se trouve en même tems, tel aux deux bras, la femme est grosse de deux enfans. Qui sçait user de cette méthode, ne s'y trompe point.

Pour counoître si un malade relevera de sa maladie, il faut examiner avec grand soin le mouvement & les morules du pouls.

Si dans son mouvement il est dur & coupant, & en même tems fort vite, comme si ces battemens étoient autant de coups d'une flèche ou d'une pierre réitérés avec promptitude; s'il est au contraire tout-à-fait lâche, à peu près comme une corde qui se file: s'il est piquotant comme le bec d'un oiseau, & que tout-à-coup ce mouvement s'interrompt: s'il est rare & semblable à ces gouttes d'eau, qui tombent quelquefois par quelque fente: de sorte qu'il semble

pendant du tems n'être plus ; puis il recommence : s'il est embarrassé à peu près comme une grenouille en certaines herbes ; en sorte qu'il semble ne pouvoir ni avancer ni reculer : s'il est frétilant comme un poisson qui se plonge à chaque moment , puis remonte quelquefois assez lentement pour qu'on le croye renir par la queue , & cependant il s'échappe. Hélas ! le meilleur de tous ces pouls ne vaut rien : le Médecin eût-il la Pierre Philosophale , tel malade ne relevera pas de sa maladie , il faut se résoudre à mourir.

Mais il y a certaines maladies où le malade sans avoir les pouls que nous venons de marquer , a l'entendement troublé , perd la parole , ou n'a plus qu'un filet de voix. Quelquefois même on ne peut plus découvrir aucun mouvement du pouls au carpe ni à la jointure. Si cependant à l'extrémité du *Cubitus* le pouls est encore sensible : si les battemens & ses morules ont à peu près la même étendue , & que ce mouvement soit continu pendant du tems sans changement irrégulier , quoique le malade patois aux abois , il n'en mourra pas ; du moins un bon Médecin peut le sauver. C'est le sens d'un ancien texte qui dit : l'arbre est sans feuilles ; mais sa racine vit encore.

Maniere de tâter le Pouls.

A gauche , le Cœur , les Intestins grêles , le Foye , le Fiel , le Rein gauche. A droite , le Poumon , les Intestins gros , l'Orifice de l'Estomach & le Ventricule , le Rein droit.

COMMENTAIRE.

LE Pouls du carpe de la main gauche indique ce qui regarde le cœur & les intestins grêles ; le pouls de la jointure du même côté indique ce qui regarde le foye & le fiel : le pouls de l'extrémité du *Cubitus* du même côté indi-

que ce qui regarde le rein gauche & la vessie. Car si le texte n'a pas exprimé la vessie , c'est que cela n'accommodoit pas le vers.

NOTES.

J'AVERTIS que non-seulement cet endroit , mais presque tout le Livre est en vers. Ce n'est proprement qu'un Recueil mal digéré de Chançons en vers Techniques.

TEXT E.

A droite (au Carpe) le Poumon , les Intestins gros : (à la jointure) l'Orifice de l'Estomach & le Ventricule : (à l'extrémité du *Cubitus*) le Reindroit.

COMMENTAIRE.

IL faut ajouter au Rein droit les trois *Tsiao* ou foyers , si le texte l'a omis , c'est que cela n'accommodoit pas le vers.

NOTES.

ON verra ci-après ce que c'est que les trois *Tsiao*.

TEXT E.

SUIVEZ cela en examinant les maladies , même des femmes. A cela près que dans les femmes le pouls du *Cubitus* en sa situation naturelle & saine , est le contraire de celui des hommes.

COMMENTAIRE.

IL est fort dans les femmes , & faible dans les hommes : s'il se trouve autrement , c'est maladie.

TEXT E.

IL faut de l'attention & de l'exactitude à examiner & à suivre chacun de ces pouls. Il faut que le Médecin soit lui-même tranquille & sain. Pour la situation de sa main , elle dépend de la

situation où est celle du malade. Si celui-ci a la main tellement posée que le dos paroisse, & non le dedans, il faut que le Médecin renverse la sienne.

De ces trois pous, résultent neuf *heou*. Il faut être stilé à les bien distinguer sous les doigts, & à s'imprimer en même tems chacun dans l'esprit aussi distinctement qu'un cachet.

COMMENTAIRE.

Le carpe, la jointure, l'extrémité du *Cubitus*, trois endroits où le pous se tâte, y appliquant les trois plus longs doigts. Voilà ce qu'on appelle les trois *Pou*.

Dans chacun de ces endroits, le pous est ou très-superficiel, ou très-enfoncé, ou entre deux, trois fois trois font neuf. Voilà ce que le texte appelle ici les neuf *heou*.

TEXTE.

La fonction des gros intestins & des pousmons, tend à faire marcher, conduire, & évacuer. La fonction du cœur & des intestins grêles, tend à recevoir, contenir, & améliorer.

COMMENTAIRE.

Les gros intestins poussent & évacuent les matieres grossières & impures. Pour le pousmon, il ne pousse ni n'évacue; mais comme les gros intestins sont de son ressort, & lui sont comme soumis, c'est pour cela que le texte les joint ensemble.

NOTES.

IL est vrai, comme dit ici le Commentaire, que, suivant la Médecine Chinoise, le pousmon & les intestins gros sympathisent, aussi-bien que le cœur & les intestins grêles. Mais je trouve que le Commentaire a tort de dire tout crû-

ment que ce rapport ou cette subordination est l'unique raison pourquoi le texte fait ici mention du pousmon, quoiqu'il ne pousse, ni n'évacue. Le pousmon ne tend-t-il pas à faire marcher le sang, & à évacuer les phlégmes & autres matieres?

Le Commentaire est encore moins supportable sur ce qu'il dit du cœur & des intestins grêles. Le texte peut avoir ce sens; sçavoir que la fonction des intestins grêles est de recevoir les alimens pour les digérer & les tourner en chile; la fonction du cœur de recevoir ce chile, de le perfectionner, & d'en former le sang.

TEXTE.

La fonction de l'orifice de l'estomach & du ventricule, qui sont contigus l'un à l'autre, est de s'aider mutuellement à l'administration des cinq grains (c'est-à-dire des alimens.) La fonction des reins & de la vessie est de filtrer, & d'évacuer les matieres liquides.

Pour ce qu'on appelle les trois *Tsiao* ou les trois Foyers, ce ne sont point des Viscères sensibles & distincts. On assigne leur situation par rapport aux autres parties auxquelles ils répondent.

COMMENTAIRE.

On distingue trois *Tsiao*; le supérieur, celui du milieu, l'inférieur.

Le supérieur est à la région du cœur: son principal effet est de retenir & de resserrer: sans lui le cœur, le pousmon gouverneroient-ils le sang & les esprits? Ou bien gouverneroient-ils le sang & l'air? Car le caractère souffre ces deux sens.

Celui du milieu est à la région du *Sternum*. Il ne retient, ni ne pousse; son effet est de cuire. Sans lui, comment l'estomach pourroit-il digérer les alimens?

L'inférieur est à la région du nombril, un pouce plus bas. Son effet est de séparer & pousser: sans lui comment le

foye & les reins pourroient-ils filtrer & séparer les liqueurs comme ils font ?

T E X T E.

T E X T E.

Le foye & le fiel servent tous deux aux filtrations des humeurs. Ils ont beaucoup de communication avec les yeux qui dépendent considérablement de ces viscères. Un homme éclairé, qui aura bien pénétré la situation naturelle, la juste température, & le rapport des cinq parties nobles, aura beaucoup de facilité à connoître les maladies.

Il y a un os qui s'éleve à la jointure du bras avec le poignet : c'est-là qu'il faut tâter le pouls qu'on appelle de la porte, ou de la jointure : devant cette jointure est ce qu'on nomme l'emboûchure d'un pouce, *Tsun keou* (le carpe.) Derrière la même jointure est ce qu'on appelle le *Cubitus Tché*. Le carpe est censé *Yang*, le *Cubitus Yn* en langage de Médecine.

En tâtant le pouls à ces trois endroits, il faut de l'attention & de l'exactitude à bien placer les doigts justement où il faut, sur le vaisseau.

N O T E S.

Tché signifie l'os qui va depuis le poignet jusqu'au coude. Cette même lettre en ce même mot signifie aussi un pied ou une coudée. C'est que l'un étoit la mesure de l'autre.

Le carpe s'appelle *Tsun keou*, qui signifie emboûchure, ou passage d'un pouce d'étendue, parce qu'il a la dixième partie du *Cubitus*, & qu'on appelle un pouce la dixième partie d'un pied ou d'une coudée. Ceci est tiré des Chinois mêmes.

Yang & *Yn* sont deux termes applicables & appliquez par les Chinois dans presque toute distinction de deux choses, dont l'une cède à l'autre par quelque endroit ; par exemple, en perfection, en rang, &c.

Si vous découvrez à l'*Yang* (au pouls du carpe) ce qu'on appelle *Hien* (un mouvement de trémulation longue, comme dans les cordes de l'instrument *Tçeng*) soyez assuré qu'il y a douleur de tête.

Si vous trouvez ce même mouvement à l'*Yn* (au pouls de l'extrémité du *Cubitus*,) il y a douleur de ventre.

Si l'*Yang* est précipité, il y a envie de vomir, & douleur de tête.

Si l'*Yn* alors est fort petit & fort délié, il y a un mouvement d'entrailles & diarrée.

Si l'*Yang* est plein, vous remarquerez le visage rouge & bouffi.

Si l'*Yn* en même tems est petit & délié, il y aura de ces sueurs malignes, qu'on dit venir à la dérobée, & commencement de phthisie.

Quand l'*Yang* est plein, fort & glissant, il y a de l'embarras à la Langue.

Si l'*Yn* est alors précipité, il y a du feu dans l'estomach, & l'haleine sent mauvais.

Quand vous trouvez l'*Yang* petit, superficiel, & foible, le cœur manque de chaleur.

Si en même tems l'*Yn* est glissant, les alimens se digerent mal, l'estomach est incommodé.

Devant & derrière la jointure par cette simple distinction d'*Yn* & d'*Yang*, chercher ainsi les différentes indications du pouls, c'est une assez bonne méthode.

N O T E S.

Le Commentaire donne à ces trois lignes un sens différent de celui que porte la traduction. Il prétend qu'il faut considérer ensemble le devant & le derrière de la jointure indiquez par *Yang* & *Yn*, & voir si cet *Yang* & cet *Yn* sont tous deux *Yang*, ou tous deux *Yn* : & il entend par ce second *Yang* un pouls superficiel

superficiel haut ; & par ce second *Yn*, un poulx enfoncé profond ; si les deux sont *yang* : c'est-à-dire, si au carpe ou à l'extrémité du *Cubitus* le poulx est élevé superficiel, la source du mal est dans ce qu'on appelle *piao*, l'extérieur, la peau, les chairs, &c. si au contraire les deux sont *yn*, c'est-à-dire, si au carpe & à l'extrémité du *Cubitus* le poulx est enfoncé, profond, le mal est dans ce qu'on appelle *li*, (dans les cinq parties nobles, &c.)

Si ce que dit ce Commentateur est vrai ou non, je n'en sçais rien. Mais le texte ici n'a point ces deux sortes d'*yn* & d'*yang* compliquez : il n'y est parlé ni de *piao*, ni de *li*, ni de superficiel, ni de profond ; & ces lignes m'ont paru n'être qu'une conclusion générale de ce qui précède. C'est pour cela que j'ai omis le mot *ainsi*, auquel mot près j'ai traduit le texte comme il est.

T E X T E.

QUAND le poulx est naturel, & que la santé est parfaite, dans l'espace d'une respiration, qui contient l'inspiration & l'expiration, il a quatre battemens ; un battement de plus n'indique rien de mal : mais s'il en manque un, c'est défaut de chaleur naturelle ; & s'il en manque deux, cela est mauvais.

Si dans le même espace il y a six battemens, la chaleur excède : s'il y en a sept, l'excès est considérable : & s'il y en a jusqu'à huit, le danger est fort grand : s'il y en a davantage, le malade expire.

Si dans l'espace d'une respiration le poulx ne bat qu'une fois, la maladie est dès-lors considérable & dangereuse. Mais c'est bien pis, quand il ne bat qu'une fois dans l'espace de deux respirations, la mort est prochaine.

Trop de battemens vient d'excès de chaleur, & trop peu vient d'excès de froid. C'est une tradition constante de tout tems. Les divers degrés en sont

marquez dans le Livre des quatre-vingt-une difficultez.

Au Printemps la trémulation longue bien ; en Été regorgement, *hong* ; en Automne mollesse de poil ou de plume ; en Hyver dureté de pierre. Il faut encore subdiviser ces saisons en *Tsie ki*.

C O M M E N T A I R E.

PAR la lettre *tsie*, l'on entend ici les subdivisions qu'on fait des quatre saisons. Chaque saison a six *tsie*. Par la lettre *ki* l'on entend les différentes températures de l'air.

T E X T E.

UN mouvement doux & un peu lent, à peu près comme celui des branches d'un beau saule, qu'un petit zéphire agite au Printemps. Voilà ce qui est propre du poulx qu'on appelle de l'estomach, qui répond à la fin de chaque saison. Toutes subtiles que sont ces distinctions, le Médecin appliqué non-seulement les appercevra, mais viendra enfin à bout de n'en oublier aucune.

Exposition des poulx nommez les sept Piao.

N O T E S.

(C'est-à-dire, les sept externes,) parce qu'ils sont en effet plus externes ou plus sensibles que les autres, dont on parlera ci-après.

T E X T E.

Foou, c'est quand posant simplement le doigt, sans appuyer on sent le poulx, & qu'il fait à peu près la sensation que feroit une feuille d'oignonnet.

N O T E S.

Je l'appelle en François superficiel.

T E X T E.

Kong, c'est quand on y distingue comme deux extrémités, & comme un vuide au milieu.

N O T E S.

COMME si on posoit le doigt sur un trou de flûte, cette comparaison est tirée des Chinois.

T E X T E.

Hou, c'est comme quand on touche, ou qu'on remue des perles. Elles vont & viennent assez vite, étant polies & glissantes.

N O T E S.

C'EST ce que j'appelle en François pouls glissant.

T E X T E.

Ché, c'est comme une propriété du *Feou* superficiel, & comme si la feuille d'oignonnet étoit folide & pleine dedans.

N O T E S.

J'APPELLE en François ce pouls plein.

T E X T E.

Hien, c'est comme les cordes du *Tcheng*.

N O T E S.

J'APPELLE ce pouls trembleux long.

T E X T E.

Kin, c'est comme les cordes de l'instrument *Kin*.

N O T E S.

JE l'appelle trembleux court.

T E X T E.

Hong, c'est quand le pouls s'élève le plus, & que les battemens en sont forts.

N O T E S.

JE l'appelle regorgeant: la lettre Chinoise a ce sens.

T E X T E.

VOILA les sept *piao* qui sont *yang*, & comme le bon côté d'une étoffe par rapport aux huit suivans nommez *li*, qui en sont comme le revers, & par conséquent *yn*.

Exposition des pouls nommez les huit *Li*.

N O T E S.

C'est-à-dire, les internes, parce qu'ils sont en effet plus internes & moins sensibles que les sept qu'on a exposés ci-dessus.

T E X T E.

Tchin, c'est quand pour trouver le pouls, il faut appuyer ferme.

N O T E S.

JE l'appelle profond, ou enfoncé.

T E X T E.

Ouei, c'est quand sous le doigt on le sent petit comme un fil.

N O T E S.

JE l'appelle petit.

T E X T E.

Ouan, c'est quand il est d'une lenteur modérée.

Sa, c'est quand les battemens font une impression qui a du rapport à celle d'un couteau qui racle un bambou.

NOTES.

Je l'appelle aigre. La lettre Chinoise signifie proprement âpre.

TEXTE.

Tchi, c'est quand il vient très-lentement, & comme en cachette.

NOTES.

Je l'appelle paresseux ou tardif.

TEXTE.

Fou, c'est quand il fuit, pour ainsi dire en bas, & qu'il est comme caché sous les os : en sorte qu'il faut peser fortement pour le découvrir, & qu'alors il est encore bien peu marqué.

NOTE.

Je l'appelle fuyant en bas. La lettre Chinoise signifie se baisser.

TEXTE.

Sin, c'est quand il fait la sensation que feroit une goutte d'eau qu'on toucheroit.

NOTE.

Je l'appelle mol & comme fluide.

TEXTE.

Yo, c'est quand en appuyant médiocrement on le sent, mais d'une manière qui est peu marquée, & qui fait à peu près la sensation d'une étoffe usée qu'on toucheroit, & qu'appuyant un peu plus ferme, on ne le sent plus.

Exposition des Pouls dit les neuf Tao, ou les neuf manieres.

Tchang, c'est quand on le sent comme un bâton, ou le manche d'une lance.

NOTE.

Je l'appelle long ; c'est le sens de la Lettre.

TEXTE.

Toan, c'est quand on le sent comme un point presque indivisible.

NOTE.

Je l'appelle court, c'est le sens de la Lettre.

TEXTE.

Hiu, c'est toutes les fois que posant simplement & légèrement le doigt, on ne découvre point le Pouls.

NOTE.

La Lettre *Hiu* signifie vuide ; je le nomme ainsi.

TEXTE.

Tsou, c'est quand on le sent serré, & passant avec peine, sur-tout au Carpe.
Kié, c'est quand étant d'ailleurs un peu lent, on trouve qu'il semble comme s'arrêter quelquefois.

NOTE.

Je le nomme embarrassé.

TEXTE.

Tai, c'est quand on trouve que tout-à-coup il s'arrête, & a de la peine à revenir.

NOTE.

AILLEURS on explique différemment ce *Tai*.

TEXTE.

Sié, c'est quand il est très-fin, très-

délié, & se sent comme un simple che-
veu.

NOTE.

Je le nomme délié.

TEXTE.

Tong, c'est quand la sensation qu'il fait, a rapport à celle que font des pierres qu'on touche dans l'eau.

NOTE.

Je le nomme mobile; c'est la signification de la Lettre *Tong*.

TEXTE.

Ké, c'est quand on le sent comme on sentiroit la peau d'un Tambour ferme & unie.

NOTE.

AILLEURS ce Pouls s'appelle dur, & je le nomme ainsi.

TEXTE.

Il faut bien distinguer ces neuf façons, & ce n'est pas chose fort aisée.

NOTE.

ON m'a assuré qu'aujourd'hui presque aucun Médecin Chinois n'examine ces neuf manières. Ils se bornent aux sept Pouls nommez *Piao*, & aux huit nommez *Li*; encore y en a-t-il beaucoup qui y renoncent, se contentant de juger comme ils peuvent, de la maladie par l'élevation ou la profondeur du Pouls & par sa lenteur ou sa vitesse.

Dans la suite de ce Livre, on revient à l'explication de tous ces Pouls, & on donne à quelques-uns un autre nom qu'ils n'ont pas ici, & une explication différente pour les termes, quoi qu'à peu près la même pour le sens. Ces différen-

ces & ces redites peuvent seulement faire juger que ce Livre n'est point d'un seul main, mais une pure compilation.

Indications de ces divers Pouls.

Le superficiel *feou* indique ventositez. Le *kong* qui a deux extrémités sensibles & comme un vuide au milieu, indique défaut de sang.

NOTE.

Le Texte n'exprime point si c'est défaut ou trop de sang. C'est d'après le Commentaire que je le détermine en traduisant.

TEXTE.

Le glissant *hoa* indique abondance de phlegmes.

Le plein *ché* indique chaleur.

Le tremuleux long (*bien*) lassitude.

Le tremuleux court (*kin*) douleur aiguë.

Le regorgeant (*hong*) trop de chaud.

Le petit (*Ouei*) trop de froid; l'un & l'autre indique obstruction dans le bas ventre.

Le profond (*tchi*) indique douleur qui vient d'air intercepté, ou bien qui vient de l'interruption du cours des esprits. Le Chinois souffre ces deux sens.

Le Pouls lent (*ouan*) quand il ne le doit pas être, indique espèce de rhumatisme sur la poitrine.

Le Pouls aigre (*se*) indique stérilité ou disposition à cela, tant dans les hommes que dans les femmes.

Le paresseux (*tchi*) marque défaut de chaleur interne.

Le fuyant en bas, (*fon*), indique obstruction considérable, qui ferme, pour ainsi dire, les passages au sang.

Le mol ou fluide (*Sin*) indique sueurs spontanées, & disposition à la phtisie. Le foible (*yo*) marque un grand épuisement & des douleurs sourdes comme dans les os.

Le long (*tehang*) indique que les esprits

prits sont en bonne quantité & en bon ordre.

Le court (*tsan*) indique qu'ils manquent, ou sont troublez.

Quand le Pouls est délié comme un cheveu, c'est signe que les esprits manquent.

Quand il est (*tai*) changeant, ils sont en désordre.

Le Pouls embarrassé, serré, & comme à l'étroit (*tsou*) indique chaleur excessive.

Le Pouls étant vuide (*hin*), suivent ordinairement de grandes pertes de sang. Il est accompagné de vaines frayeurs & de mouvemens convulsifs.

Le précipité (*sou*), (on ne l'a point mis ci-devant dans les neuf manieres) indique des inquiétudes d'un autre genre, & d'édire; dès-lors la maladie est considérable & dangereuse.

Le Pouls dur (*kié*) indique perte de semence dans les hommes, & perte de sang dans les femmes.

NOTE.

ON omet dans ces indications le Pouls embarrassé (*kié*), & le mobile, (*tong*); je ne sçai pourquoi.

COMMENTAIRE.

QUAND un malade a le Pouls long, (*tchang*), sur-tout, s'il est en même tems un peu lent, la maladie est communément facile à guérir; au contraire dans presque toutes les maladies le Pouls court (*tsan*) indique du danger; & de la difficulté à bien guérir.

TEXTE.

La ressemblance & différence des divers Pouls.

Le Pouls superficiel (*feou*) ressemble au Pouls nommé (*kong*); à cela près que celui-ci est comme vuide par le milieu, celui-là non. Le superficiel (*feou*) a aussi de la ressemblance avec le regorgeant (*hong*). Ils diffèrent par le plus ou le moins de force;

Tom. III.

le regorgeant en a beaucoup, le superficiel assez peu. Le superficiel (*feou*) a quelque espèce de rapport même avec le Pouls vuide (*hin*), en ce que l'un & l'autre sont sur le doigt une sensation légère; mais cela vient de causes bien différentes, c'est manque de force dans le Pouls vuide, au lieu que dans le superficiel, cela vient de ce qu'on n'appuie pas, le Pouls étant essentiellement tel, qu'en posant le doigt sans presser, on le sent, & qu'il disparoit, si l'on le presse.

Le Pouls glissant (*hoa*) & le mobile (*tong*) ont un rapport tel à peu près qu'en ont des perles qu'on remuë dans un vase, & des pierres qu'on remuë dans l'eau. L'un est plus distinct que l'autre. Le glissant (*hoa*) a aussi du rapport avec le précipité (*sou*); mais le précipité *sou* a plus de battemens dans le même espace d'une respiration.

Le plein (*ché*) ressemble assez au dur (*kié*) mais le dur ne change point, soit qu'on appuie plus ou moins: au lieu que le plein devient plus fort & plus long, si l'on appuie le doigt plus ferme.

Le tremuleux long (*bien*) & le tremuleux court ont du rapport. Celui-ci exprime le caractère essentiel de trémulation qui leur est commun: celui-là exprime son état de plus grande force.

Le regorgeant (*hong*), & le grand ou fort (*ta*) se ressemblent entièrement; mais le regorgeant (*hong*), quoiqu'on appuie ferme, conserve toujours sa force, qui n'arrive pas toutes les fois que le Pouls est fort (*ta*).

Le petit (*ouei*), & l'agré (*sa*) ont quelque rapport, mais l'agré est plus court & plus paresseux que le petit: (*sié*) le délié ou le fin, est proprement le petit (*ouei*) devenu fin comme un petit poil ou duvet.

Le profond (*tchin*), & le fuyant (*fou*) ont grand rapport. Le dernier dit plus de profondeur, ou plus de difficulté à découvrir.

Le lent (*ouan*) & le paresseux (*tchi*) diffèrent seulement en ce que le premier

H h h h h

a une lenteur modérée en comparaison de l'autre. Le paresseux (*tehi*) & l'aigre (*se*) ont de la ressemblance : mais le paresseux (*tehi*) dans l'espace d'une respiration, n'a que trois battemens : au lieu que l'aigre (*se*) a aussi le quatrième, quoiqu'un peu embarrassé.

Le foible (*yo*) & le mollaſſe (*ſin*) se ressemblent fort. Ce dernier est mince, mol, & comme mouillé. Le premier n'a que ce qu'il faut pour être encore senti sous le doigt.

Les trois Pouls ci-dessus nommez *Kié*, *Tsou*, *Tai*, l'embroüillé, le serré, le changeant dans la ressemblance qu'ils ont, ont aussi leur différence. La voici. Le premier a une juste lenteur, au lieu que le second est précipité. Le second a des morules peu réglées ; celles du troisième le sont. Le Pouls éparpillé (*ſan*) ressemble au Pouls nommé (*ta*) le grand. La différence est que le premier est plus lâche, plus lent, & tout au dehors ; au lieu que le second a même en dedans quelque consistance.

N O T E.

L'EXPOSITION des Pouls qui est ci-dessus, n'a point les Pouls nommez (*ſan*) l'éparpillé. Il me paroît clair que ces Chanſons sont de différens Auteurs.

T E X T E.

SEPT avis au Médecin qui doit tâter le Pouls.

1°. Il faut qu'il soit dans une disposition d'esprit tranquille.

2°. Qu'il ait toute l'application possible, éloignant jusqu'à la moindre distraction.

3°. Que quant au corps il soit aussi dans un état de tranquillité, en sorte qu'il sente sa respiration libre & réglée.

4°. Qu'ensuite posant doucement les doigts, & rouchant légèrement la peau aux endroits susdits, il examine ce qui regarde les six *Fou*.

5°. Cela fait ; qu'il appuie davantage, pressant médiocrement les chairs sous les doigts pour examiner comment va ce Pouls qu'on appelle le Pouls de l'estomach, dont la situation, dit le Commentaire, doit répondre à la température modérée des quatre Saisons.

6°. Qu'il appuie ensuite assez fort, pour sentir les os, & qu'il examine ce qui regarde les cinq *Tſang*.

7°. Qu'il examine la vitesse & la lenteur du pouls, & si le nombre de ses battemens est plus ou moins grand qu'il ne doit être dans l'espace d'une respiration.

N O T E.

Les cinq *Tſang* sont le cœur, le foye, l'orifice de l'estomach, les poudmons, les reins. Les six *Fou* sont les intestins grêles, la vésicule du fiel, le ventricule, les gros intestins, la vessie, & ce qu'on appelle les trois *Tſiao*, les trois foyers, ou les trois étuves.

T E X T E.

Sept sortes de Pouls qui indiquent danger de mort.

QUAND sous les doigts on sent le pouls bouillonnant sans règle, comme l'eau sur un grand feu : si c'est le matin qu'on tâte le pouls, on peut assurer que le malade mourra le soir ; c'est à-dire, que le malade a fort peu de tems à vivre.

La mort n'est guères moins prochaine, si l'on sent le pouls comme un poisson, dont la tête est arrêtée, & ne peut se mouvoir, mais dont la queue frétille fort & sans grande règle, la cause du mal est dans les reins.

Quand le Pouls, après avoir battu précipitamment, change tout-à-coup, & devient tardif & fort paresseux à revenir, il y a aussi danger de mort, mais il est un peu moins pressant.

Si le Pouls par la dureté de ses battemens ressemble en quelque sorte à une

balle de pierre ou de terre sèche, poussée par une Arbalète, les poudrons & l'estomach manquent d'esprits, & ce n'est pas un épuisement passager ; il vient de longue main.

De même si le pouls vient comme ces gouttes d'eau qui tombent dans les maisons par quelque fente, ou par quelque petit trou qui se trouve au toit, & que dans son tetour il s'éparille & se broüille à peu près comme les cordons d'une corde qui s'éfile, les os sont desséchés jusqu'à la moëlle.

De même si le mouvement du Pouls à l'extrémité du *Cubitus*, aux deux bras, ressemble à l'allure d'une grenouille embarrasée dans les herbes, ou à celle d'un crapaud, la mort en tous ces cas est certaine.

Si le mouvement du Pouls ressemble aux picotemens précipitez du bec d'un oiseau, il y a défaut d'esprits dans l'estomach, & l'on doit conclure que le cœur fait mal ses fonctions, & que le sang n'est pas bien conditionné.

COMMENTAIRE.

Les Pouls qui indiquent danger de mort ne se bornent pas à sept. Il y en a bien davantage : je vais les indiquer pour une plus ample instruction de ceux qui s'appliquent à ces matieres.

Le premier de ces Pouls s'appelle *Fou foe*, bouillon de marmite, ou bien *yong siuen*, source bouillante. C'est quand le Pouls semble toujours sortir au dehors, à peu près comme les boueilles qui s'élevellent sur une liqueur bouillante. Quand le Pouls d'un malade est dans cet état, il ne passera pas le jour ; il est inutile de lui donner des remèdes.

Le second s'appelle *Feou ho*, union ou continué de flots. C'est quand le battement postérieur empietre, pour ainsi dire, sur celui qui a précédé ; à peu près comme quand un flor gagne sur un autre, avant que le premier soit aplani.

Le troisième s'appelle *tan che*, pierre, ou bale d'Arbalète ; c'est quand le Pouls sortant comme d'entre les os, vient donner ferme & sec contre les doigts.

Le quatrième s'appelle *Tchiao tso*, picotement d'oiseau. C'est quand le Pouls vient frapper trois ou cinq fois d'une manière dure & aiguë contre les doigts, puis cesse du tems, & revient de la même manière, à peu près comme un oiseau qui mange du grain.

Le cinquième s'appelle *von leou*, fente par où l'eau dégoûte dans une maison ; c'est quand après avoir cessé du tems, le Pouls donne un battement foible, comme une petite goutte qui se glisse par une fente. Ce Pouls & le précédent indiquent que l'estomach, le cœur, & les poudrons sont très-mal affectés.

Le sixième s'appelle *kiai so*, corde qui se défile. C'est quand le Pouls éparpillant, se broüille de telle sorte, qu'on ne le sent point revenir à aucun mouvement réglé. Alors les cinq *Tsang* sont mal affectés.

Le septième s'appelle *Yu tsiang*, frémissement de poisson ; c'est quand les battemens du Pouls étant la plupart superficiels, il s'y en mêle de profonds ; on le sent, puis on ne le sent plus, on ne ne sçait ce qu'il devient ; les reins ne font plus leurs fonctions.

Le huitième s'appelle *Hia yeou*, allûte de crapaud ; c'est lorsque tâtant le Pouls doucement, on ne le sent point pendant du tems, parce qu'il est profond, (*tchin*) & tout-à-coup on sent venir un battement superficiel (*feou*), mais foible, qui cesse aussi-tôt, & après un tems considérable revient de même. L'estomach & son orifice sont très-mal affectés.

Le neuvième s'appelle *Yen tao*, & quelquefois *Sinn tao*, coups de couteaux qui se suivent. C'est quand le Pouls étant fin & délié comme un fil de foye, a cependant des battemens durs & coupans, comme seroient des coups de la pointe d'un couteau ou d'une aiguille.

Le dixième s'appelle *Tchenen reou*, pois

roulans; c'est quand les battemens sont assez forts, très-courts, durs & aigres; les esprits des (*San yuen*) trois principes, manquent absolument.

N O T E.

Je n'ai point encore vu dans aucun Livre ce qu'il faut entendre par ces trois principes *San yuen*.

SUITE DU COMMENTAIRE.

Le onzième s'appelle *San yé*, feuilles éparpillées; c'est quand le mouvement du Pouls imite les feuilles qui tombent des arbres par intervalles non réguliers.

Le douzième s'appelle *Ouei tou*, terre qu'on y jette; c'est quand on trouve dans le mouvement du Pouls de la dureté & du vuide en même tems. (*Ouei tou*) est un second nom du Pouls nommé *ké* expliqué ailleurs.

Le treizième s'appelle *Huén yong* profond & dangereux apostume, c'est quand en tâtant le Pouls, l'on sent sous les doigts comme les élancemens d'une apostume qui a peine à meurir.

Le quatorzième s'appelle *Yn yuen*, comme une pillule bien ronde. C'est quand le Pouls est si glissant, que si les doigts ne portent bien droit dessus, il s'échappe.

Le quinzième s'appelle *Yn kiong* comme un pilon; c'est quand les battemens sont en même tems très-élevés & très-pleins.

Le seizième s'appelle *Ju tchoui*, comme l'haleine d'un homme qui souffle; c'est quand le Pouls paroît comme toujours sortir au dehors, & ne jamais rentrer.

Le dix-septième s'appelle *Pié lié*, roulade de tonnerre; c'est lorsque le Pouls étant d'abord assez tranquille, tout-à-coup viennent quelques battemens précipitez; puis le Pouls disparoît à peu près comme un léger orage qui se dissipe.

Il y a encore le Pouls nommé *Y dé* bordant. C'est quand au carpe le sang au lieu d'aller son chemin, semble s'en détourner, & monter sur ce qu'on appelle *Yn tsi*, qui est l'extrémité par laquelle le premier & plus gros os du poignet tient au Carpe.

Enfin il y a le pouls *fon* retournant. C'est quand le sang, au lieu de passer à son ordinaire avec liberté par la jointure du Carpe & du Cubitus, retournant, pour ainsi dire, en arrière, rend le pouls glissant (*boa*) & (*hong*) à l'extrémité du Cubitus. Ce pouls se nomme aussi quelquefois en Chinois *Koan ké*, grille au passage, sans doute pour exprimer le passage embarrassé.

INSTRUCTION POUR TÂTER LE POULS.

T E X T E.

Celui qui doit tâter le pouls étant lui-même dans une situation de corps & d'esprit tranquille, prend la main gauche du malade, si c'est un homme; la droite, si c'est une femme.

N O T E.

J'ai vu plusieurs Médecins tâter les pouls des hommes aux deux bras.

T E X T E.

Il commence par placer le doigt du milieu exactement sur la jointure du carpe avec le Cubitus, puis les deux doigts ses voisins chacun de son côté. Il faut d'abord appuyer peu, puis un peu plus; enfin beaucoup, & s'assurer bien que les doigts sont ajustez comme il faut, après quoi il peut procéder à l'examen du pouls dans les trois endroits marquez, mettant pour principe, que quand le pouls est réglé, il a dans le tems d'une inspiration & d'une expiration quatre battemens, ou tout au plus cinq.

Il faut aussi se bien rappeler quelle doit

doit être la situation naturelle & saine des poulx capiteux ; sçavoir, du poulx de la saison, du poulx dit de l'Estomach, & du poulx propre de chacun des cinq *Tsang* & des six *Fou*, pour passer à l'examen du poulx de maladie.

Dans tout le Printemps les trois poulx de chaque bras tiennent naturellement du (*Hien*) trémuleux long. Dans l'Été ils tiennent du (*hong*) regorgeant. Tout le tems de l'Automne ils tiennent du (*Feou*) superficiel, & tout l'Hyver ils tiennent du (*tchin*) profond.

Quant au poulx de la fin de toutes les saisons, dit communément le poulx de l'Estomach, c'est un poulx d'une lenteur égale & médiocre, & qui se fait sentir quand on appuie médiocrement.

Pour les poulx naturels & sains propres de chacun des *Tsang*, & de chacun des *Fou*, les voici : celui du Cœur (*feou, ta, san*), superficiel, fort, & s'éparpillant ; celui des Poumons, (*feou, fa, toan*), superficiel, aigre, & court ; celui du Foye, (*hien, tchang, ho*) trémuleux long, mais assez égal ; celui de l'Estomach (*ouan, ta, tun*), médiocrement lent, fort, & ferme : celui des Reins, (*tchin, juen, ho*), enfoncé, mol, & glissant. Voilà les propriétés naturelles de ces poulx.

Quand on les trouve ainsi, & dans un juste tempérament, c'est santé. S'il y a en chacun du trop, ou bien du trop peu, c'est maladie.

Quand on trouve qu'il y a du trop, & que le poulx bat avec violence & plénitude, la maladie est dans les dehors. Quand on trouve du trop peu, & que le poulx devient petit, (*ouet*), & comme vuide, (*biu*), le mal est au dedans.

NOTE.

Ni le Texte, ni le Commentaire ne déterminent ce qu'il faut entendre ici par les dehors & les dedans. Je l'ai indiqué ci-devant, & cela reviendra dans la suite.

Tome III.

TEXTE.

QUAND le sujet a le carpe long, il n'est pas besoin d'y mettre le doigt à plusieurs reprises : mais il faut le faire à bien des reprises très-près l'une de l'autre, quand c'est un sujet dont le carpe est court.

A chaque fois qu'on met le doigt, il y a encore trois manières à distinguer : car ou l'on touche simplement d'une manière très-légère, ou l'on appuie d'une manière forte, ou bien l'on garde un milieu. En toutes ces circonstances, examinez comment le Poulx se comporte, afin de découvrir où est le siège de la maladie.

Il faut de plus examiner dans le Poulx ce qui s'appelle monter, descendre, venir, se retirer, battre, cesser. Par rapport au Poulx aller de l'extrémité du *Cubitus* au carpe, s'appelle monter ; du carpe au *Cubitus*, s'appelle descendre. Dans le premier, l'*Yn* produit l'*Yang*, & dans le second, l'*Yang* produit l'*Yn*.

NOTE.

JE traduis mot à mot ; mais j'avoue que je n'entends pas bien cet endroit.

TEXTE.

SORTIR comme d'entre les os & les chairs jusqu'à la peau, cela s'appelle venir : de la peau se renfoncer comme entre les os & les chairs, c'est ce qu'on appelle se retirer. Enfin se faire sentir, s'appelle battre ; ne se point faire sentir, s'appelle cesser.

Il faut encore avoir égard à ce qu'on appelle *piao*, le dehors, ce qui est sensible, & *li*, le dedans, ce qui est moins sensible ; à ce qu'on appelle *hiu* inanition, & *ché* réplétion.

Ce qu'on appelle *piao* le dehors, ou ce qu'il y a de plus sensible est *yang*, par rapport à ce qu'on nomme *li* le de-

liiii

dans, ou ce qui est moins sensible, tels sont les six *feou*; par exemple à l'égard des cinq *tsang*.

Toute altération & tout dérèglement qui réside dans les vaisseaux & dans les chairs sans avoir affecté le ventricule un des six *fou*, ni les *tsang*, se réduit aussi à ce qu'on appelle *piao*, mal externe & plus apparent, & plus sensible.

Mais les dérèglemens d'esprits cauzés par les sept passions, qui sont comme concentrez dans le cœur & dans le ventre, sans se pouvoir surmonter & s'appaiser, aussi bien que tous les maux cauzés par la quantité ou la qualité des alimens qui séjournent dans les *fou* & les *tsang*, sans se bien évacuer par les voyes ordinaires, tout cela se réduit à ce qu'on appelle *li*, l'intérieur, ce qu'il y a de moins apparent & de moins sensible.

Ce qu'on appelle (*hiu*) inanition : c'est quand les esprits vitaux & primigéniaux étant comme totalement dissipés, il n'y a presque plus de force.

Ce qu'on appelle (*ché*), réplétion, ce n'est pas vigueur & abondance d'esprits vitaux & primigéniaux; bien loin de là; c'est au contraire abondance d'humeurs peccantes qui l'emporte sur ces esprits.

Ainsi dans ce qu'on appelle (*hiu*) inanition, il faut tendre à réparer les esprits, & dans ce qu'on nomme (*ché*) réplétion, on tend à évacuer ce qui pèche & met le désordre.

Il faut de l'Epikie en tâtant le Pouls. On donne pour règle d'appuyer peu dans l'examen de ce qui regarde les six *fou*; d'appuyer beaucoup plus dans l'examen de ce qui regarde les cinq *tsang*. Suivant cette règle prise en rigueur, les Pouls *yang* ont tous rapport aux cinq *tsang*.

N O T E.

P A R *yang* l'on entend ici extérieurs, superficiels, sensibles; & par *yn*, profonds, cachez, moins sensibles.

T E X T E.

MAIS en ceci, comme en presque tout le reste, il y a souvent dans l'*yn* un peu de l'*yang*, & dans l'*yang* un peu de l'*yn*. Il y a des Pouls *feou* superficiels, hauts, sensibles, qui ont rapport aux *tsang*, & il y en a de *tschin* profonds, cachez, moins sensibles, qui ont du rapport aux *fou*. C'est pourquoi il faut user de critique & d'Epikie.

Pronostics par le Pouls en diverses maladies.

D A N S les maladies malignes & contagieuses chaudes, quand le malade sent une sécheresse ardente, accompagnée d'inquiétude & de mouvemens forts, mais déréglez. Si le pouls est (*feou ta*) superficiel & fort, c'est bon signe, le malade en peut réchapper.

S'il arrive qu'il tienne des discours extravagans, qu'il y ait diarrée, & que le pouls soit (*hiu siao*) vuide, & petit, cela est mortel.

Dans les enflures de ventre le pouls (*feou ta*) superficiel, fort, est bon. Le (*hiu siao*), vuide, petit, est mortel.

Dans les fièvres malignes, soit qu'elles procèdent de chaud, ou de froid, le pouls (*hong ta*) regorgeant & fort, est bon. Le (*Tchin sié*) profond & délié, est mortel.

Dans la maladie *siao ke*, soif & faim déréglee, le Pouls (*fou ta*), précipité & fort, est bon. Le (*hiu siao*) vuide & petit, est mortel.

Dans les hémorragies de nez, le Pouls (*Tchin sié*), profond & délié, est bon. Le (*feou ta*) superficiel & fort, est mortel.

Dans la courte haleine, le Pouls (*feou bo*) superficiel & glissant, est bon. Le (*toan sa*), court & aigre, est mortel.

Dans les diarrées & dysenteries le Pouls (*ouei*) petit, est bon. Le (*feou hong*) superficiel & regorgeant, est mortel.

Dans les hydropisies aqueuses, le Pouls (*feou hong*), superficiel & regor-

geant est bon : le (*tschin sié*) profond & délié, est mortel.

Dans les cardialgies, le pouls (*tschin sié*) profond & délié, est bon. Le (*feou ta*) superficiel & fort, est mortel.

Dans les enflures superficielles (Peut-être entend-t-on celles que cause l'air où les vents intercutaires) le Pouls (*feou tsin*) superficiel & net, est bon. Le (*ouei sié*) petit & délié, est mortel.

Dans les crachemens de sang, le Pouls (*tschin yo*) profond & foible, est bon. Le (*ché ta*) plein & fort, est mauvais.

Si le vomissement est de sang, le Pouls (*tschin sié*) profond & délié, est bon. Le (*feou, hong, che ta*) superficiel, regorgeant, plein, fort, est mauvais.

Dans la toux, le Pouls (*feou sin*) superficiel & mollaſſe, est bon. Le (*tschin fou*) profond & fuyant en bas, est mauvais.

Dans une femme nouvellement accouchée, le Pouls (*ouan hoa*) médiocrement lent & glissant, est bon. Le (*ta, bien, fou*) fort tremuleux, précipité, est mortel.

Dans les réplétions internes, le Pouls (*hong ché*) regorgeant, plein, est bon. Le (*tschin sié*) enfoncé & délié, est mauvais.

Dans les diarrées ou flux opiniâtres le Pouls (*ouei sié*) petit & délié, est bon. Le (*feou hong*) superficiel & regorgeant, est mortel.

Dans les sueurs démesurées, le Pouls (*hin fao*) vuide & petit, est bon. Le (*bien fou, ki*) tremuleux, ferré, prompt, est mauvais.

Dans les intempéries chaudes après l'enfantement, le Pouls (*ouan hoa*) médiocrement lent & glissant, est bon. Le (*bien ki*) tremuleux & vite, est mortel.

Dans les épuisemens internes, le Pouls (*tschin sié*) profond & délié, est bon. Le regorgeant & fort (*hong ta*) est mauvais.

Dans les épuisemens qui sont en mê-

me tems internes & externes, le Pouls (*ché, hoa*) plein & glissant, est bon. Le (*tschin sié*) profond & délié, est mauvais.

Dans la maladie nommée Ho loan.

(C'EST une violente colique, qui ressemble fort à ce qu'on appelle aux Indes Orientales *Mordéchin*.) Le Pouls (*feou hong*) superficiel & regorgeant, est bon. Le (*sié ouan*) délié & lent, est mortel.

Dans les playes causées par le fer, le Pouls (*ouei sié*) petit & délié, est bon. Le (*Tsou ki*) ferré & vite, est mortel.

Dans la phrésie le Pouls (*feou hoa*) superficiel & glissant, est bon. Le (*fou ta*) ferré & fort, est mortel.

Dans l'apoplexie subite le Pouls (*kin sié*) tremuleux court & délié, est bon. Le (*feou ta*) superficiel & fort, est mortel.

Dans les obstructions considérables des intestins, le Pouls (*hoa ta*) glissant & fort, est bon. Le Pouls (*se sié*) aigre & délié, est mauvais.

Juger par l'examen des trois Pouls de chaque bras, si la maladie vient de (*kin*) inanition, épuisement, ou défaut d'esprits & de sang; ou bien si elle vient de (*ché*) plénitude d'humeurs peccantes, & si elle réside en ce qu'on appelle *piao* le dessus, les dehors (la peau, les vaisseaux, les chairs,) ou bien en ce qu'on appelle *li* le dessous, l'intérieur, (les parties nobles, &c.)

Dans cet examen, l'on n'emploie ici que la distinction des deux sortes de Pouls, *feou* & *tschin* superficiel & profond. Le premier répondra à ce qu'on appelle *piao*; le second à ce qu'on nomme *li*. On fera présider le Pouls du carpe à la région du Cœur & des Poumons, comme supérieur; le Pouls de la jointure à la région du Foye & de l'Estomach; le Pouls de l'extrémité du Cubitus à la région des Reins, des Intestins, tant gros que grêles, &c.

Suivant cette Méthode on expose d'abord ce qui est de la dépendance du Pouls du Carpe du bras gauche.

Quand la maladie vient de *Hin*. (On a expliqué ce mot ci-dessus dans le Titre), & qu'elle réside en ce qu'on appelle *Piao* les dehors ; le Pouls du Carpe au bras gauche est superficiel (*feou*), mais sans force ; la peau n'a point la consistance naturelle ; on sue sans sujet, l'on craint fort le vent & l'air, on est très-sensible au froid.

Au contraire, si le mal vient de (*Ché*), mauvaise réplétion dans ce qu'on nomme *Piao* les dehors, le Pouls du carpe de la gauche est aussi (*feou*) superficiel externe ; mais en même tems fort. On sent des douleurs de tête & de la chaleur dans tout le corps, & quelquefois la bouche est sèche.

Quand le mal vient d'inanition (*hin*), & réside en ce qu'on appelle *li* les dedans, le Pouls du Carpe de la gauche est (*schin yo*) profond & foible ; il y a craintes, frayeurs, terreurs paniques, perte de mémoire, trouble d'esprit, insomnie. On n'aime point à entendre parler.

Si au contraire le mal vient de (*ché*) mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on nomme *Li* les dedans, le même Pouls du Carpe de la gauche, est aussi (*schin*) profond ; mais il a de la force. Alors il y a inquiétude, & agitation, chagrin qui fait qu'on est facile à irriter, chaleur interne, manie, paroles extravagantes, horreur de ce qui est chaud, soif.

Suivant la même méthode on expose ce qui a rapport au Pouls de la jointure du poignet gauche.

Quand le mal vient d'inanition (*hin*) & réside en ce qu'on appelle *Piao* les dehors, le Pouls à la jointure gauche est (*feou*) superficiel, mais foible ; les yeux deviennent alors chassieux, & la vûe trouble.

Si le mal vient de (*ché*) mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on appelle *Piao* les dehors, ce Pouls est aussi (*feou*) superficiel, mais il a de la vigueur. On sent de

la douleur à la région des côtes, le ventre s'enfle, les yeux se bouffissent, & sont mal.

Quand le mal vient d'inanition (*Hin*), & réside en ce qu'on nomme *Li* les dedans, ce Pouls (de la jointure gauche) est (*schin*) profond & sans force ; on est peureux & soupçonneux, on devient jaune.

Si le mal vient de (*ché*) mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on appelle *li* les dedans, ce même Pouls est encore profond, mais il a de la force. Tels gens ont abondance d'humeurs grasses ou visqueuses, sont sujets à se mettre en colère, & à des resserremens de nerfs, à des douleurs dans les aînes, & dans le *Scrotum*.

Suivant la même méthode on expose ce qui a rapport au Pouls de l'extrémité du *Cubitus* gauche.

Quand le mal vient d'inanition (*hin*) & réside dans ce qu'on appelle *Piao* les dehors, le Pouls de l'extrémité du *Cubitus* gauche est (*feou*) superficiel, mais sans force. Il y a sueurs furtives & malignes, surdité d'oreilles, pesanteur douloureuse à la vessie, contraction extraordinaire du conduit par où passe l'urine.

Si le mal vient de (*Ché*), mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on appelle *Piao* les dehors, ce même Pouls est encore superficiel, mais en même tems il a de la force. Alors il y a d'ysurie, douleur à l'uretère ; les urines sont rouges & chargées.

Quand le mal vient d'inanition (*Hin*), & réside en ce qu'on nomme *Li* les dedans, ce même Pouls du *Cubitus* gauche est (*schin*) profond & sans force : les reins manquent d'esprits, le froid domine ; il y a goutte, ou rhumatismes douloureux, sur-tout à la région des reins & aux genoux, douleur au *Scrotum*.

NOTE.

On ne met point ici le cas du mal provenant de (*Ché*). réplétion & résident en ce qu'on nomme *Li* les dedans. Je crois que

que dans la copie sur laquelle on a imprimé ce Livre, l'Ecrivain aura omis une ligne.

T E X T E.

SUIVANT la même méthode on expose ce qui a rapport au Pouls du Carpe droit.

Quand le mal vient d'inanition (*Hin*) & réside en ce qu'on appelle (*Piao*) les dehors, le Pouls du Carpe droit est (*feou*) superficiel, mais sans force. On a des sueurs spontanées; on craint le froid & le vent, le dos sur-tout est sensible au froid, la peau demange, fréquentes roupies tombent du nez.

Si le mal vient de (*ché*) mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on appelle *Piao* les dehors, ce même Pouls du Carpe droit est encore superficiel (*feou*), mais il a de la force. On sent grande chaleur dans tout le corps, il y a douleur de tête; elle est toute entreprise, tout semble tourner.

Quand le mal vient d'inanition (*hin*), & réside en ce qu'on nomme *li* les dedans, le pouls du Carpe droit est (*tehin*) profond & sans force.

Si le mal vient de (*Ché*), réplétion, & réside en ce qu'on nomme *Li* les dedans, le même Pouls du Carpe droit est aussi (*tehin*) profond, mais il a de la force. Les humeurs peccantes abondent dans les viscères: il y a fréquentes toux, quantité de flegmes qu'on ne peut cracher, courte haleine, oppression.

Suivant la même méthode on expose ce qui a rapport au Pouls de la jointure du poignet droit.

Quand le mal vient d'inanition (*hin*), & qu'il réside en ce qu'on appelle *Piao* les dehors, le Pouls de la jointure du poignet droit est (*feou*) superficiel, mais sans force. On ne peut remuer ni bras ni jambes: il y a lassitude spontanée & assoupissement. Quelquefois le visage & les yeux se bouffissent.

Si le mal vient de (*Ché*) mauvaise réplétion, & qu'il réside en ce qu'on ap-

pelle *piao* les dehors, ce même Pouls est encore (*feou*) superficiel, mais il a de la force. Le ventre se bouffit, grande oppression à la poitrine & au diaphragme. Quand le mal vient d'inanition (*hin*), & réside en ce qu'on appelle *li* les dedans, le Pouls de la jointure du poignet droit est (*tehin*) profond & sans force: il y a épuisement aux reins; ils font mal leurs fonctions; ils filtrent peu d'urine: on sent à la région des reins tantôt comme un poids énorme, tantôt une douleur aiguë; on ne peut se tourner.

Si le mal vient de (*Ché*) mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on nomme *li* les dedans, ce même Pouls est encore profond, mais il a de la force. On a souffert du froid; il y a de la douleur au *Seratum*, qui se fait aussi sentir aux reins. Quelquefois lienterie.

N O T E.

Il paroît qu'il manque ici quelque chose; car on ne parle point de ce qui a rapport au Pouls de l'extrémité du *Cubitus* droit.

Les Pouls des sept affections.

DANS la joie le Pouls est d'une lenteur modérée, (*ouan*). Dans la compassion il est (*toan*) court. Dans la tristesse il est (*se*) aigre. Dans l'inquiétude rêveuse, il est embroüillé (*kif*). Dans la crainte il est (*tehin*) profond. Dans la frayeur subite; il est agité. Dans la colere il est ferré & précipité.

Différence de Pouls suivant le Sexe.

DANS l'homme le Pouls du Carpe doit toujours être plus vigoureux que celui du *Cubitus*. Si le contraire arrive, c'est contre l'ordre, & cela indique un défaut dans les reins.

Dans la femme au contraire le Pouls du *Cubitus* doit toujours être plus vigoureux que celui du Carpe. si le contraire

arrive, c'est contre l'ordre, & cela indique un défaut dans le *T'siao*, foyer supérieur.

Différence du Pouls suivant l'âge.

DANS un vieillard le Pouls est naturellement assez lent & assez foible. S'il arrive le contraire, c'est maladie. Dans la fleur de l'âge le Pouls est naturellement ferme & plein ; s'il arrive le contraire, c'est maladie. Cependant il y a sur cela deux observations à faire.

1°. Il se trouve des vieillards, dont le Pouls est fort & assez vite ; mais en même tems ferme & non sautillant. C'est un Pouls naturel qui indique le tempérament robuste qu'ils ont reçu du Ciel. Aussi ce Pouls s'appelle-t'il Pouls de longue vie. Mais quand dans un vieillard le Pouls se trouve fort, vite, mais en même tems sautillant & comme inquiet ; tout ce qui reste de force à cet homme, est au dehors ; il n'en a plus au dedans ; il n'ira pas loin.

2°. Un homme dans la fleur de l'âge se trouve quelquefois avoir un Pouls assez lent & assez délié, mais d'une manière douce & égale, & assez uniforme aux trois différens endroits où l'on a coutume de le tâter. Cela n'est pas fort mauvais, c'est un Pouls naturel & propre de gens élevez délicatement ; c'est un Pouls pur, mais délicat. Que si dans la fleur de l'âge, le Pouls est tellement fin & délié, qu'il se dresse, pour ainsi dire, & se roidisse par intervalles : s'il n'est pas le même au Carpe qu'à l'extrémité du *Cubitus*, mais fort différent, ce Pouls est mortel.

Il faut avoir égard au tempérament, & à la stature.

TANT que le Pouls, on doit avoir égard à la stature, à la corpulence, & au naturel lent ou prompt du sujet. Si le pouls y répond, il est bon, sinon il est mauvais.

N O T E.

Le Texten le Commentaire ne marquent point ici en quoi consiste cette correspondance.

T E X T E.

Il faut combiner la couleur du Malade avec son Pouls.

Si la couleur du malade ne quadre pas avec son Pouls, c'est un mauvais signe. Si elle quadre, il est bon. Mais il y a cette remarque à faire, que si c'est la couleur qui en son genre l'emporte sur le Pouls qui lui est opposé, si le malade en meurt, ce sera bien-tôt ; au lieu que si c'est le Pouls qui en son genre, l'emporte sur la couleur qui lui est opposée, si le malade en meurt, ce sera après avoir encore traîné du tems.

Que si le malade en réchappe, il y a encore cette observation à faire, sçavoir, que si c'est le Pouls qui change & s'accorde à la couleur, la guérison sera prompte. Au contraire elle sera lente, si le Pouls demeurant le même, la couleur change, & lui devient convenable. Mais quand une fois l'un & l'autre quadrent bien, il n'y a plus de danger.

Lorsqu'on connoît dans quelle partie noble est le mal, on peut juger par le pouls du malade quand il mourra.

Quand la maladie est dans le foye, communément le pouls est trémuleux ; que si ces trémulations sont dures, fortes, & promptes comme autant de coups réitérez d'une lame affilée à l'endroit marqué pour le pouls du foye, le malade en ce cas n'a qu'un jour de vie. Il mourra le lendemain entre trois & sept heures du soir.

N O T E.

CET endroit est la jointure du *Cubitus* avec le carpe du bras gauche. Voyez l'endroit où l'on a indiqué les Pouls propres de chaque Viscère.

T E X T E.

DANS les maladies du cœur, communément le Poulx qui est propre de ce Viscère, est regorgeant. Si vous y trouvez en même tems les sautillemens de la peau d'un tambour qu'on bat, sachant d'ailleurs que la maladie est dans le cœur, vous pouvez compter que le malade mourra le lendemain entre neuf heures du soir, & une heure après minuit.

Quand le mal est dans l'Estomach, communément le Poulx propre de ce Viscère est foible. Si de plus vous y trouvez que son mouvement soit semblable à celui d'une eau qui tombe goutte à goutte par quelque fente, ou s'il est sans le moindre sautillement, mollasse comme un filet d'eau, le malade mourra le lendemain entre une heure & cinq du matin.

Quand le mal est dans les Poumons, le Poulx propre de ce Viscère communément se trouve aigre. Que si vous y trouvez entremêlé certain mouvement léger & court, tel qu'est celui des plumes ou du poil des animaux, quand le vent souffle dessus, le malade mourra le lendemain entre neuf heures du matin & une heure après midi.

Quand le mal est dans les reins, communément le Poulx propre de ce viscère est dur. Si vous trouvez de plus, que son mouvement imite celui du bec d'un oiseau qui picotte, le malade mourra le lendemain entre neuf & onze heures du matin, ou bien entre une heure & trois après midi, ou bien entre sept & neuf du soir, ou entre une heure & trois du matin.

S'il se trouve des malades, qui, dans les cas exposez, passent les remmes indiquez, ce sont gens dont l'estomach est naturellement bon, & qui peuvent manger jusqu'à la fin.

On rejette un aphorisme qui dit : Quelqu'une des cinq parties nobles étant destituée d'esprits au bout de quatre ans, l'on meurt.

Un ancien Livre dit : Si le Poulx, dans quelque fuit après quarante battemens de suite, en manque un, c'est qu'une des parties nobles, nommées *Tsang*, est destituée d'esprits, la mort s'ensuivra quatre ans après, quand le Printems fera pousser les plantes.

Ceux, qui depuis ont traité du Poulx, disent tous : Quand le Poulx a cinquante battemens continus sans s'arrêter, le sujet est en parfaite santé, & d'une bonne constitution. Si après cinquante battemens il en manque un, une des parties nobles est destituée d'esprits, la mort s'ensuivra cinq ans après. Si après trente battemens il en manque un, la mort s'ensuivra trois ans après. Hélas ! s'il faut croire les Livres en certaines choses, on en trouve bien d'autres peu croyables.

Si le Foye ne fait plus ses fonctions, il faut mourir dans huit jours : si c'est le cœur, on ne peut vivre au plus qu'un jour : si c'est le Poumon, on peut aller jusqu'à trois jours ; jusqu'à cinq, si c'est l'Estomach. Si ce sont les Reins, on ne passe pas quatre. On lit ceci dans les Livres, en quoi il paroît qu'on les peut croire.

Mais pour ce qu'on y lit, qu'une des parties nobles nommées *Tsang* étant destituée d'esprits, la mort ne s'ensuit que quatre ans après au Printems ; cela n'est point du tout croyable. Des Médecins vulgaires, & peu intelligens, s'attachant aux Livres sans discernement, s'aveuglent eux-mêmes, & trompent le public. Je ne vois rien de plus méprisable.

N O T E S.

Je ne sçai de qui est ce morceau de Critique, il est mis en Texte comme le reste, & par conséquent attribué à *Ouang chous ho*, qu'on fait Auteur de ce Livre. Le Critique dit fort sagement qu'il ne faut pas sans discernement s'attacher à tout ce qu'on trouve dans les Livres même anciens, & estimez : sça-

voir, s'il a raison d'adopter ce qu'il adopte, c'est ce que je n'examine pas ici.

Je veux seulement remarquer que sa réfutation de l'aphorisme qu'il rejette, suppose que l'Auteur de l'ancien Livre a prétendu qu'on pourroit vivre quatre ans, quoiqu'une des parties nobles nommée *Tsang* fût totalement destituée d'esprits. C'est le prendre bien à la rigueur de la lettre. Il pourroit s'expliquer plus bénignement, de sorte que l'Auteur prétendrait seulement que ce battement, qui manque au bout de quarante, indiquerait qu'une des parties nobles appelées *Tsang*, est mal constituée, & n'admet presque point d'esprits : de sorte qu'allant presque toujours de mal en pis, la mort au bout de quelques années s'ensuivroit. Mais déterminer ce terme à quatre ans juste, & au Printemps, c'est trop deviner. Notre Critique ne s'attache point à cette circonstance. C'est que lui-même il devine d'une manière aussi déterminée, quoique pour des tems moins éloignés, comme on a vu dans l'article précédent.

T E X T E.

IL est des occasions, où, eu égard à la cause & à la nature de la maladie, il faut dans la cure s'éloigner des règles ordinaires données par rapport au Pouls.

Quand le Pouls est (*feou*) superficiel externe, facile à sentir, en posant simplement le doigt, on prescrit communément de faire suer. Cependant il est des occasions, dans lesquelles, quoique le malade ait le Pouls tel, il convient de procurer évacuation par les selles.

Tchong king en donne un exemple. Quoique le Pouls soit superficiel & haut, dit-il, si le malade sent oppression à la région du Cœur, & chaleur à quelque une des parties nobles nommées *Tsang*, procurez évacuation par bas, ne le faites pas suer.

Il y a plusieurs autres cas semblables; & c'est une erreur considérable de

suivre toujours les règles ordinaires données par rapport au Pouls, sans avoir égard à la cause & à la nature de certaines maladies particulières.

Il est aussi des occasions, où, eu égard à la situation du Pouls, il faut s'éloigner des règles ordinaires données par rapport aux maladies.

Quand la maladie est dans les dehors, la règle ordinaire est de faire suer. Mais quelquefois, eu égard au Pouls, il faut s'éloigner de cette règle. Par exemple, dit *Tchong king*, dans une douleur de tête avec chaleur, si vous trouvez que le Pouls soit profond contre ce qu'il a coutume d'être, & que la douleur soit seulement à la tête, non par tout le corps il faut pourvoir au dedans : il ne faut point faire suer, mais donner la potion appelée *su nhi*, eu égard à ce qu'indique le Pouls profond.

De même dans les maladies internes la règle ordinaire est de purger. Cependant quand dans une chaleur interne, qui survient après midi, vous trouvez le Pouls (*feou*) superficiel, & en même tems (*hiu*) comme vuide; ne purgez point; faites suer, & usez pour cela de la décoction des sommitez de l'arbre *Kouei*.

De même quand la poitrine est embarrassée, communément on use de certaine potion, qui, en faisant aller par bas, dégage la poitrine, &, qui pour cela s'appelle Pectorale. Cependant si la poitrine étant embarrassée, vous trouvez le Pouls superficiel & haut, ne purgez point, cela est mortel.

De même dans certaines douleurs répandues par tout le corps, on se sert communément d'une potion où entrent le *Ma hoang* & les sommitez de l'arbre *Kouei*, & qui par le moyen des sueurs dissipe ordinairement ces douleurs. Cependant si dans ces douleurs vous trouvez au Pouls de l'extrémité du *Cubitus* une lenteur considérable, gardez-vous de faire suer. Suivez l'indication du Pouls; travaillez à rétablir les esprits & le sang qui manquent.

Observation importante pour bien pronostiquer dans les fièvres malignes de l'Hyver.

TCHONG KING dit: le Pouls superficiel, le mobile, le fort, le précipité, le glissant, sont *Yang* *.

N O T E.

* INDIQUENT chaleur, ou excessive, ou du moins suffisante.

T E X T E.

LE Pouls profond, l'aigre, le trembleux, le foible sont *Yp* *.

N O T E.

* INDIQUENT froid, ou du moins défaut de chaleur.

T E X T E.

Si la cause du mal est *yn*, & que le Pouls soit *yang*, pourvu qu'on traite bien le malade, il n'en mourra pas. Si la cause du mal est *yang*, & le Pouls *yn*, il en mourra.

Voilà la plus importante observation pour bien pronostiquer dans les fièvres malignes de l'Hyver. Qui a bien pénétré ce peu de mots, sçait plus de la moitié des trois cens quatre-vingt-dix-sept manieres que quelques-uns donnent pour cela.

LE POULS DES FEMMES.

LES femmes ont communément le Pouls assez plein à l'extrémité du *Cubitus*, mais plus fort au bras droit qu'au bras gauche. Que si vous leur trouvez le Pouls des Reins, c'est celui de l'extrémité du *Cubitus*, petit, aigre (*ouei se*), & cependant superficiel (*feou*), ou bien le Pouls du Foye, (c'est le Pouls de la jointure du poignet gauche,) aigre, pré-

cipité; il y a obstruction, les mois ne sont pas réglez.

De même quand le Pouls à l'extrémité du *Cubitus* est glissant & interrompu, ou bien petit & lent, les ordinaires ne sont pas réglez, ils ne viennent qu'une fois dans l'espace de trois mois.

Quand une femme, qui d'ailleurs se porte bien, a le Pouls régulièrement superficiel ou profond, selon qu'il doit être aux trois différens endroits, où l'on a coutume de le tâter; en ce cas si les Ordinaires cessent, c'est qu'elle est grosse. On en aura une nouvelle marque si son Pouls à l'extrémité du *Cubitus* est haut & plus vigoureux qu'à l'ordinaire.

Que si à l'extrémité du *Cubitus* gauche, son Pouls se trouve regorgeant & haut, ou regorgeant & plein; c'est d'un fils qu'elle est enceinte. Si à l'extrémité du *Cubitus* droit, son pouls se trouve regorgeant & haut, ou bien glissant, c'est d'une fille qu'elle est enceinte.

D'autres donnent une autre règle. Quand une femme est d'un tempérament foible & délicat, si, quoiqu'on presse fort le doigt sur le Pouls du *Cubitus*, on le sent toujours continuer ses battemens, en ce cas si elle n'a pas les Ordinaires, c'est qu'elle est grosse; dites la même chose d'une femme, à qui les mois cessent, & dont les six Pouls sont dans leur situation naturelle, la femme d'ailleurs fût-elle infirme.

C'est le sens de ce que dit l'ancien Livre du Pouls; que quand le Pouls est superficiel ou profond, selon qu'il doit être aux trois différens endroits de chaque bras, & qu'en pressant le doigt, on le sent continuer de battre, la femme est grosse; & il n'est pas besoin, pour en juger, d'avoir recours aux différences de Pouls regorgeant, glissant, &c.

Dans les premiers mois de la grossesse, le Pouls du carpe est souvent petit, celui du *Cubitus* vite. Si en pressant le

doigt dessus, il semble s'éparpiller, la grossesse est de trois mois: si, quoiqu'on le presse, il ne s'éparpille point, mais demeure en sa consistance, la grossesse est de cinq mois.

Quand les mois cessent à une femme qui a conçu, si alors son Pouls est trembleux, long, son fruit ne viendra pas à maturité; il s'ensuivra une fausse-couche.

Quand au septième ou huitième mois de la grossesse le Pouls se trouve plein, dur, & fort, c'est bon signe. S'il est profond & délié, la femme aura de la peine à accoucher, & mourra de ses couches.

L'ancien Livre du Pouls dit: Quand la femme enceinte, qui d'ailleurs est en bonne santé, a le Pouls profond, mais plein au bras gauche, elle est grosse d'un garçon. Quand elle a le Pouls superficiel & haut au bras droit, c'est d'une fille. Si le Pouls est profond, mais plein aux deux bras, elle est grosse de deux garçons. Si le Pouls est superficiel & haut aux deux bras, c'est de deux filles. L'ancien Livre du Pouls en demeure là.

Quelques modernes ont prescrit des règles pour connoître si la femme est grosse de trois garçons ou de trois filles, ou bien d'un garçon & d'une fille. Je veux que suivant leur règle, ou rencontre quelquefois, c'est hasard. Pour moi je ne donne point dans de semblables forfanteries.

NOTE.

Quang chou ho, qui vivoit sous *Tsin chi hoang*, ce fameux brûleur de Livres, fait ici mention de divers Traitez sur le Pouls qu'il distingue dès ce tems-là en anciens & modernes. Aujourd'hui *Quang chou ho* est lui-même le plus ancien Auteur qu'on ait sur cette matiere.

Si une femme a communément à l'extrémité du *Cubitus* le Pouls petit, foible, & aigre, le bas-ventre ordinairement froid, & est sujette à de violens frissons, quelque jeune qu'elle soit, elle peut compter qu'elle n'aura point de fils, & si elle a déjà de l'âge, elle n'aura plus ni fils ni fille.





SECRET DU POULS,

TRADUIT DU CHINOIS.

SECONDE PARTIE.

DU POULS DU CŒUR.

DANS l'examen du Pouls, par rapport au Cœur, il faut une grande attention & un discernement juste. Si le Cœur est attaqué, & que le mal vienne de (*ché*) mauvaise réplétion d'humeurs peccantes, le malade a des rêves pleins de monstrueuses & d'effrayantes figures. Si le mal vient d'inanition (*bin*) le malade rêve fumée, feu, lumière, & choses semblables.

Quand le Pouls est vite aux trois endroits où l'on a coutume de le tâter, (c'est du seul bras gauche dont il s'agit ici) le feu est grand dans le cœur; en ce cas-là communément il vient de petits ulcères sur la langue, & des crevasses aux lèvres: le malade dit des folies, voit des esprits, & boiroit cent coups sans interruption; si on le lui permettoit.

Quand le Pouls du cœur est (*kong*) quand on le sent à peu près comme un trou de flûte ayant deux extrémités plus sensibles, & comme un vuide au milieu, il y a perte de sang, ou par le vomissement, ou par les urines, & quelquefois successivement par ces deux voyes.

Quand le Pouls du carpe de la main gauche, dit autrement le Pouls du cœur étant ainsi (*kong*), reflue, pour ainsi dire, sur la jointure; il y a douleur dans

♦ tout le corps: elle semble pénétrer même les os. Le cœur sent une ardeur deséchante, qui cause une grande inquiétude. La tête, & sur-tout le visage est en feu.

♦ Quand le Pouls du cœur est haut & ♦ plein, c'est encore feu. Le feu retenu ♦ & comme embarrassé produit le vent. Ce ♦ sont ces vapeurs desséchantes qui causent la douleur & l'inquiétude, & qui ♦ communiquent au visage la couleur propre du cœur.

♦ Quand le Pouls du cœur est petit, ♦ il y a défaut de chaleur, & une espèce ♦ d'épuisement; le malade alors est sujet ♦ à des terreurs paniques, & à des alternatives de chaud & de frisson. Si ce ♦ Pouls est précipité, il y a douleurs d'entrailles, & suppression d'urine.

♦ Que s'il est en même tems plein & ♦ haut, & de plus glissant, il y a frayeur; ♦ embarras de langue, & difficulté à parler. S'il n'est que glissant, ce n'est que ♦ simple chaleur, qui n'a rien de fort ♦ morbifique. Mais s'il est aigre, il manque au cœur beaucoup de la force qui ♦ lui convient; alors on se fait une peine ♦ de parler.

♦ Si le Pouls du cœur est profond & ♦ serré, c'est une humeur froide qui l'attaque; ce qui cause la cardialgie. Mais

si ce Pouls est trémuleux, il s'enfuit palpitation & faim déréglée.

Quand le malade a le visage en feu, le cœur inquiet, qu'il aime à rire, qu'il y a chaleur excessive dans le dedans des mains, & grande sécheresse dans la bouche, le Pouls convenable à cet état, c'est un Pouls ferré & plein, qui tienn du vîre. Si au contraire il est profond & mollaſſe, la maladie est bien difficile à guérir.

DU POULS DU FOYE.

NOTE.

LE Pouls propre du Foye est le Pouls de la jointure du poignet gauche, comme on a vû au commencement.

TEXT E.

LE Pouls du Foye dans sa situation ordinaire & de santé, est trémuleux, long. Quand il est superficiel & court, le Foye souffre altération, & l'on est alors sujet à des mouvemens de colere.

Quand le Pouls du Foye est (*ché*) plein, on rêve montagnes, arbres, forêts. Quand il est (*hiu*) vuide on rêve herbes, & buissons.

Le mal qu'on appelle (*fei ki*) vient d'obſtruction dans le Foye. C'est une tumeur sensible située sous les Côtes.

COMMENTAIRE.

CETTE tumeur vient communément en Eté. C'est originairement du pôi-mon que vient le mal; mais le foye ne ſe pouvant défaire de l'humeur qu'il reçoit vitiée, elle s'amasse, & forme une tumeur. Delà ſuit ſouvent une toux ſâcheuſe, & une fièvre quarte de longue durée.

TEXT E.

QUAND le pouls ſe trouve (*hiên*) trémuleux long aux trois endroits du bras

gauche où on le tâte, le foye est hors de son état naturel, & pêche par excès. Alors communément on ſent de la douleur aux yeux, & il en tombe de groſſes larmes par intervalles. On est de mauvaſſe humeur, facile à irriter, & fort ſujet à crier par emportement.

Si le pouls du foye étant mol, tient tant ſoit peu de (*hiên*), la trémulation longue, cela ne dit rien de mauvais: ſ'il tient de (*king*), la trémulation courte, il y a de l'altération dans le foye, mais non pas conſidérable.

Si le pouls du foye étant (*ſeou ta*) ſuperficiel & fort, ſe trouve en même tems plein (*ché*), l'altération du foye est conſidérable. Alors ordinairement les yeux ſont rouges; on y ſent de la douleur, on ne voit pas clair, & l'on ſ'ima-gine qu'il y a quelque objet étranger qui couvre la vûe.

Quand le pouls du foye ſe trouve (*kong*), comme vuide au milieu, ayant deux extrémités ſenſibles, ainſi que le trou d'une flûte, la vûe devient trouble: l'on jette quelquefois du ſang par la bouche: les bras & les jambes perdent le mouvement.

Si le pouls du foye ſe trouve (*ſa*) aigre, il y a épuîſement dans ce viſcère, & diſſolution de ſang; alors communément les côtes ſ'enſlent, & le gonſlement ſe fait ſentir juſqu'aux aîſſelles.

Si le pouls du foye ſe trouve (*hoa*) glifſant, le foye est trop chaud, & cette chaleur ſe communique à la tête, particulièrement aux yeux.

L'indication est toute autre quand ce pouls est ou (*kin*) trémuleux court, ou (*ché*) plein, ou (*hiên*) trémuleux long, ou (*tehing*) profond. Alors il y a obſtruction & tumeur à craindre.

Quand ce pouls est (*ouei*) petit; (*yô*) foible, (*ſeou*) superficiel; (*ſan*) comme éparpillé; ou les eſprits manquent, ou ils n'ont pas leur cours libre. Alors la vûe ſouffre: on voit, comme l'on dit, des étoiles: on a peine à rien regarder exactement.

Quand

Quand ce pouls se trouve superficiel au dernier degré, tout le corps se trouve abbatu, & il y a danger de paralysie.

Enfin dans les maladies du foye communément le visage devient bleuâtre : on souffre aux jointures : on a le regard colere : on ferme souvent les yeux ; on voudroit ne voir personne.

Alors si le pouls du foye est vite, & a des trémulations longues, il y a encore quelque espérance de guérison. Que si changeant il devient superficiel, & en même tems court & aigre, le mal alors est incurable.

1. Du Pouls de l'estomach Pi.

QUAND l'estomach est sain, le pouls propre de ce viscère est d'une lenteur modérée *ouan* : (c'est le pouls du Carpe de la main droite.)

N O T E.

Les Chinois distinguent l'orifice de l'estomach & le ventricule. Ils appellent le premier (*pi*) & le second (*ouei*) : il n'y a rien à dire à cela ; mais ils font du premier un de leurs cinq *Tsang*, & du second un de leurs six *fou*.

Cela paroît contre la raison ; du moins si l'on s'en tient à l'interprétation de quelques Modernes qui commentent le premier caractère par un autre qui signifie retenir, renfermer ; & le second caractère par un autre, qui selon ces mêmes Interprètes, signifie porte, passage : car il est clair que le ventricule retient plus les alimens que l'orifice supérieur de l'estomach.

Ainsi ; suivant cette interprétation ; la raison demanderoit qu'on mit parmi les cinq *tsang* le ventricule, & qu'on mit son orifice parmi les six *fou*. Quoiqu'il en soit, les Médecins dans la pratique & dans l'usage de parler, joignent toujours ou presque toujours le *pi* & l'*ouei*.

Tome III.

T E X T E.

Si le mouvement du pouls de l'estomach, (c'est celui du Carpe droit) ressemble au mouvement d'une liqueur avallée sans interruption, l'estomach a perdu sa constitution saine & naturelle.

Cela peut venir de deux causes différentes, ou de plénitude, & alors on rêve musique & divertissemens ; ou d' inanition, & alors on rêve repas.

L'estomach craint fort l'humidité : Quand il en souffre, on entend du mouvement dans ce viscère & dans les intestins ; & il s'ensuit quelqu'un des cinq flux.

C O M M E N T A I R E.

Les cinq flux sont le flux du ventricule, le flux de l'orifice de l'estomach, le flux des intestins gros, le flux des intestins grêles, le flux nommé (*ta kia*). Dans le premier, les alimens ne se digèrent pas. Dans le second, il y a gonflement ou enflure de ventre, en conséquence de laquelle on rend par la bouche les alimens pris. Dans le troisième, il y a mouvement & douleur d'entrailles, & les selles sont de couleur blanche. Dans le quatrième il y a aussi douleur d'entrailles, mais peu violente : on tend du sang, & quelquefois du pus avec les urines. Dans le cinquième, on se sent pressé d'aller à la selle ; mais on y va plusieurs fois inutilement.

N O T E S.

Ce dernier est ce qu'on appelle ténésie en Europe. Ce Commentateur l'appelle (*ta kia*), nom dont je ne vois pas l'origine. Les Médecins communément aujourd'hui appellent (*gé schang*), nom qui indique qu'ils attribuent ce mal à trop de chaleur aux intestins.

T E X T E.

L'ESTOMACH est sujet à un mal
M m m m m

qu'on nomme (*pi kj.*) Communément il commence en hyver. C'est un dépôt qui forme une tumeur. Ce mal, s'il dure, est suivi de la jaunisse & d'un abbattement universel par tout le corps.

C O M M E N T A I R E.

CETTE tumeur répond au creux de l'estomach, & s'y manifeste quelquefois de la grandeur d'une petite assiette renversée.

N O T E.

IL y a de petites assiettes à la Chine, qui n'ont pas trois poüces de diametre.

T E X T E.

SI la lenteur modérée qui convient au pouls du Carpe droit, propre de l'estomach, se trouve semblable en même tems à la jointure & à l'extrémité du *Cubitus* du même bras droit, l'estomach souffre excès de chaleur. La bouche alors devient de mauvaise odeur; on sent des nausées fâcheuses, sans cependant jamais vomir. Les gencives se rongent, les dents se décharnent, le poil se rissole; on sent de fréquentes alternatives de chaud & de froid, & les forces vont toujours en diminuant.

Si le pouls propre de l'estomach est (*ché*) plein, & en même tems (*feou*) superficiel, l'estomach digere mal: communément la bouche est sèche: on a beau boire & manger, on ne laisse pas d'être foible & comme épuisé.

Que si ce pouls n'est que (*ché*) plein, c'est trop de chaleur dans l'estomach; il en vient des vapeurs grossières qui rendent la bouche puante.

Si ce pouls est (*se*) aigre, on a beau manger, cela ne profite point; on n'en a pas plus d'enbonpoint.

Si ce pouls est (*kin*) tremuleux court, on sent des douleurs d'estomach & des rétrécissemens douloureux aux jointures. On a des nausées continuelles; l'on vou-

droit vomir, on ne le peut.

Si ce pouls est (*bien*) tremuleux long, c'est la chaleur excessive du foye qui rend imparfaites les digestions dans l'estomach, & qui le gâte.

Si ce pouls est extraordinairement plein, on sent intérieurement des douleurs & des inquiétudes violentes, comme si l'on étoit possédé du démon. Ne recourez pas pour cela aux sortilèges ni aux figures qu'on dit les lever.

C O M M E N T A I R E.

ETEIGNEZ par évacuation le feu trop grand qui est au cœur, le mal cessera de lui-même.

T E X T E.

DANS certaines maladies de l'estomach, qui sont assez souvent accompagnées de douleurs aux jointures, ou le visage devient jaunâtre, le corps pesant, il y a indigestion & flux. Tout fâcheux qu'est cet état, si le pouls se trouve (*tschin*) profond, (*ouan*) modérément lent, (*sié*) délié, fin, (*ouei*) petit, il y a espérance de guérison: mais s'il se trouve (*kin*) tremuleux court, & (*ta*) fort, la mort est certaine.

Du Pouls du Poumon.

COMME les intestins grêles sympathisent avec le cœur, de même les gros sympathisent avec le poumon. Le nez se sent aussi facilement de l'altération de ce viscère. Trop parler & boire trop de vin, sont contraires au poumon. Trop parler cause souvent la toux: elle s'entuit aussi de trop boire, & de plus le visage devient boursoufflé, & même quelquefois il y vient des gales.

Il y a une maladie du poumon qu'on appelle (*Sié puen.*) Elle commence au Printems, & se fait communément sentir vers l'aisselle droite.

COMMENTAIRE.

C'EST un dépôt qui forme une tumeur à l'endroit que le Texte indique. Cette tumeur se sent quelquefois grosse comme un petit gobelet renversé.

NOTE.

CEUX dont on se sert à la Chine pour du vin, sont très-petits.

COMMENTAIRE.

L'ORIGINE de ce mal est un sang venu du cœur mal conditionné. Le Poumon fait effort pour s'en dégager, soit en le poussant au Foyer, soit en le renvoyant au Cœur. Mais si le poumon se trouvant plus foible que ces deux viscères ne peut s'en défaire, il y survient obstruction & dépôt. Si la nature ou les remèdes ne le dissipent bien-tôt, il survient une fièvre mêlée alternativement de chaleur & de frisson, qui sera suivie d'un ulcère au poumon.

TEXTE.

QUAND le poumon est sain, le pouls propre de ce viscère (c'est celui de la jointure au bras droit) est (*feou se toan*), superficiel, aigre, court. Quand il se trouve (*ta, hong, hien*), fort, regorgeant, tremuleux long, le poumon n'est pas dans sa parfaite santé. Si c'est par (*ché*) mauvaise réplétion qu'il pèche, on rêve armes, soldats, gardes, sentinelles. Si c'est par inanition, on rêve terres marécageuses, & chemins difficiles.

Si aux trois endroits du bras droit, où l'on a coutume de tâter le pouls, il se trouve (*feou*) superficiel, le poumon a souffert & souffre de l'air ou du vent. Il s'ensuit distillations d'eaux par le nez, puis des crachats épais, & enfin mêlez de pus. Alors le malade craint fort le

froid, & s'accommode mieux du chaud. Il sent une douleur superficielle presque par tout le corps, mais sur-tout une tension sèche au front, & une pesanteur douloureuse aux yeux, dont il coule des larmes par intervalle.

Quand le pouls propre du poumon se trouve en même tems (*feou*) & (*ché*) superficiel & plein, le gosier se sèche, & quelquefois s'enflamme. On est constipé, & les selles sont âcres: le nez communément perd l'odorat.

Que si ce pouls se trouve en même tems (*ché*) & (*hoa*) plein & glissant, la peau & le poil se flétrissent, les yeux sont larmoyans, les crachats visqueux, le gosier sec & disposé à s'enflammer. Tout cela augmente en Automne, si l'on n'y met ordre dès l'Été. A cette fin la saignée convient.

NOTES.

LE texte dit y convient (*pien*) une pierre coupante: & le commentaire étendant un peu le texte dit: en tel cas il faut dès l'Été user de la pierre coupante pour évacuer ce que le cœur a de trop, c'est-à-dire; ce qu'il y a d'excès de feu; car suivant ce qu'on a dit ailleurs, le cœur parmi les cinq *tsang* répond au feu parmi les cinq Éléments.

De ce seul endroit, il est clair que la saignée est connue aux Chinois depuis long-tems, comme un moyen de prévenir les fâcheuses suites d'un excès de feu. On en use actuellement à la Chine fort fréquemment pour les chevaux & les ânes.

Pour ce qui est des hommes, il n'est pas aussi fort rare qu'on en use, mais c'est communément d'une manière qui ne peut avoir grand effet, tant l'ouverture est petite, & tant est petite la quantité du sang qu'on tire: le plus souvent cela ne va pas à un tiers de palette, & quelquefois il y en a encore moins: aussi faut-il avouer que la frugalité des Chinois & la légèreté de leur nourriture

re tend ce remède moins nécessaire dont on use pour boire le Thé.

qu'en Europe.

Il y a cependant des occasions où les Chinois le regardent comme presque unique, & en même tems infallible. Un homme est quelquefois saisi d'une espèce de néphrétique, qui lui cause des douleurs insupportables. Il jette d'abord les hauts cris; mais bien-tôt la voix lui est coupée par la violence du mal: les yeux lui tournent: le visage devient livide: toutes les extrémités sont froides, & le malade est aux abois.

Les Chinois communément attribuent ce mal à du gravier, sans qu'aucun dise où il réside. Un Chrétien âgé de vingt-cinq ans fut un soir saisi de ce mal. On ne put venir m'avertir du danger où il étoit, parce que sa maison est dans le Fauxbourg, & les portes de la Ville étoient fermées. Chacun dit, voyant le malade, que son mal étoit du gravier, & qu'il falloit appeler un tel pour le saigner. Ce tel au reste n'est ni Médecin ni Chirurgical. On l'appelle cependant: il vient: il lie le bras du malade au-dessus du coude, lave & frotte le bras au-dessous de la ligature: puis avec une lancette faite sur le champ d'un morceau de porcelaine cassée, il ouvre la veine où nous l'ouvrons communément; sçavoit, à l'endroit où le bras se plie. Le sang tejaillit fort haut: on lâche la ligature, & on laisse le sang couler & s'arrêter de lui-même: on ne banda pas même la playe. On m'a dit qu'au lieu de bander l'ouverture qu'a fait la lancette, on y applique ordinairement un grain de sel: le malade se trouva guéri, & le lendemain fut le soir il vint à l'Eglise.

Je fus curieux de voir l'endroit où on l'avoit saigné: je trouvai que c'étoit comme j'ai dit, où nous le faisons communément. L'ouverture étoit déjà presque entièrement fermée; aussi avoit-elle été très-petite. Le Chrétien m'assura cependant qu'il en étoit sorti du sang de quoi remplir deux des gobelets,

T E X T E.

Si le Pouls propre du Poumon étant profond, (*tchin*) trembleux court, (*kin*) tient en même tems du glissant, (*hoa*) infalliblement il y a toux.

COMMENTAIRE.

CETTE toux vient de froid.

T E X T E.

Si ce Pouls étant petit (*ouei*), superficiel (*feou*) est en même tems comme épatpillé (*fan*) alors tout va bien dans le Poumon: il est dans son état naturel & de santé.

N O T E.

Le Commentaire exprime le catactete de ce Pouls mêlé des trois exprimez dans le Texte, par la comparaison du mouvement qui se fait sur un morceau de plumes, quand il souffle un petit vent.

T E X T E.

MAIS si le Pouls propre du Poumon est en même tems superficiel (*feou*), & tegorgeant (*hong*), la poitrine est oppressée de quelque fluxion qui s'y est jetée, & il y a en même tems mouvement dans les gros Intestins.

Si ce Pouls est trembleux long, (*chien*) le froid a causé des ventosités dans la poitrine; cela est communément accompagné de constipation.

Si ce Pouls se trouve (*kong*) comme vuide par le milieu, tel qu'un trou de flûte sur lequel on mettroit le doigt, il y a hémorragie & dissipation d'esprits.

Si ce Pouls se trouve profond (*tchin*) délié (*sié*) & tient du glissant (*hoa*),

les os se cuisent, pour ainsi dire, au bain de vapeur. La peau & le poil deviennent après : il y a chaud & frisson qui se succèdent.

Enfin quand un homme attaqué du poulmon crache le sang, ou saigne du nez, touffe violemment par intervalles, est triste & se lamente ; si le poul en tel cas se trouve superficiel, & tant soit peu aigre, encote est-ce moins mauvais signe : le mal n'est pas tout-à-fait incurable : mais s'il se trouve regorgeant, fort, & tenant du dur, il n'y a plus de remède.

DU POULS DES REINS.

Si le Puls propre des Reins se trouve en Hyver être profond & glissant, c'est son état naturel.

N O T E.

C'EST le Puls de l'extrémité du *Cubitus* au bras droit pour le rein droit, au bras gauche pour le rein gauche. Ici le Texte parle des deux confusément.

T E X T E.

Si ce Puls est superficiel & lent, les reins souffrent, & la cause du mal est dans l'estomach.

Il arrive que par froid on crache sans cesse & abondamment : cela fait dérivation de l'humidité nécessaire aux reins ; d'où il s'ensuit une sécheresse inquiétante.

Il y a une maladie appelée *puen tun*, (espèce de tumeur ou d'engorgement) qui se fait sentir à la région du Nombril. C'est obstruction qui cause un dépôt. Cela aboutit communément à une paralysie de tout le corps.

Quand les reins sont hors de leur état naturel : si c'est par réplétion, on sent une pesanteur à la région des Lombes, sur-tout la nuit quand on est couché. Si c'est par épuisement ou foiblesse

se, il arrive en dormant, que l'urine échappe.

Si aux trois endroits où l'on a coutume de tâter le poul, on le trouve paresseux (*sebi*), les reins souffrent du froid ; on sent ardeur & âpreté sur la peau. Les cheveux & le poil se dessèchent. Le malade en dormant croit souvent tomber dans l'eau ; & lors même qu'il est éveillé, on le voit rêveur, inquiet, & triste.

Si le poul propre des reins se trouve épatillé (*san*), ou bien l'on urine trop souvent & trop copieusement, ou bien il y a perte de semence. On sent de la douleur, soit à la région des Lombes, soit aux genoux. Il survient même quelquefois de ces sueurs subites & furtives, qui n'ont point de cause apparente. Enfin le poul suffit est d'autant plus mauvais, qu'il n'indique exactement aucun de ces maux en particulier.

Si le poul propre des reins est plein & glissant, il y a infailliblement dysurie : les urines sont rougeâtres & très-chaudes.

Si ce poul se trouve aigre (*se*), il y a gonorrhée fâcheuse ; le malade est sujet à mille extravagans songes : sur-tout il croit souvent marcher au travers des eaux. De plus il survient assez souvent engorgement au *scrotum*, & au Testicule droit.

Si ce poul se trouve en même tems plein & fort, il y a ardeur à la Vessie, d'où s'ensuit suppression d'urine, ou du moins difficulté d'uriner.

Si ce poul est en même tems glissant & trembleux, long, ou bien profond, & trembleux court, en ces deux cas il y a douleur aux lombes & aux pieds qui deviennent enflés. Mais dans ces deux cas la cause de la douleur n'est pas tout-à-fait la même.

COMMENTAIRE.

DANS le premier cas la douleur est causée par des vents humides, mais

chauds. Dans le second cas, par des vents froids.

TEXTE.

QUAND le pouls propre des reins se trouve superficiel, & tremuleux court, l'altération qui est dans les reins se fait sentir aux oreilles; elles deviennent fourdes.

Quand les reins sont tellement attaqués, que le visage en devient livide, & que le froid saisit les jambes & les pieds, le mal est très-dangereux; cependant si le pouls se trouve alors être profond, glissant, & tient en même tems du tremuleux long, le mal n'est pas incurable; mais si le pouls se trouve alors lent & fort, il y a bien peu d'espérance.

Observations générales sur le Pouls, à quelque bras, & à quelque endroit qu'on le tâte.

1°. **A** QUEL QUE bras, & à quelque endroit qu'on tâte le pouls, il faut faire attention à la Saison.

2°. Le pouls d'une personne en santé, a du moins quarante-cinq battemens consécutifs sans interruption considérable.

3°. Quand sous les doigts on sent le pouls tremuleux long, ou précipité, ou regorgeant, ou tremuleux court, on peut juger en général qu'il y a excès de chaleur & ventositez.

4°. Quand subitement & comme à la dérobee le pouls devient profond & délié, la cause du mal est le froid, & il attaque les esprits.

5°. Quand on trouve que le pouls imite le mouvement d'une eau qui tombe goutte à goutte par quelque fente, ou bien le mouvement du bec d'un oiseau qui picote quelque chose, il faut juger le mal incurable.

Observations sur le Pouls du Carpe gauche, Pouls qui est propre du cœur.

1°. S'il après quarante-cinq battemens convenables, il change ou cesse, mais peu de tems, ce n'est pas chose fort dangereuse.

2°. Quand après trente-un battemens il se plonge, pour ainsi parler, & tarde notablement à revenir comme auparavant: si c'est au Printems que cela se trouve; le malade mourra l'été suivant.

J'en dis autant à proportion des autres Saisons.

Observations sur le pouls de la jointure du poignet gauche, pouls qui est propre du foye.

1°. Si l'on y trouve cinquante battemens convenables, ou du moins quarante-cinq sans interruption notable, le foye est sain.

2°. Si après vingt-six battemens convenables, il se plonge & devient profond, sans cependant tarder à revenir tel qu'il doit être, c'est chaleur excessive & ventositez dans le foye.

3°. Si après vingt-neuf battemens convenables, il devient aigre (*/æ*) & paroît se vouloir cacher, le foye est très-mal affecté; il y a obstruction notable; les jointures des membres s'en sentent, cela va communément de mal en pis, jusqu'à la mort qui s'en suit.

4°. Si après dix-neuf battemens convenables, il se plonge, se relève, puis se replonge, le foye est entièrement gâté, il ne fait plus ses fonctions; tout remède humain est inutile.

Observations sur le Pouls de l'extrémité du Cubitus gauche, Pouls qui est propre du Rein gauche.

1°. S'il a sans interruption du moins

quarante-cinq battemens convenables, le rein est sain.

2°. Si on le sent sous le doigt précipité, ou tremuleux long, le rein souffre de chaleur & de vents.

3°. S'il devient tour-à-coup très-lent, le mal est très-dangereux, & demande un prompt secours, communément il vient de froid; il faut pour le bien guérir beaucoup de soin & de dépense.

4°. Si après vingt-cinq battemens convenables il se plonge, les reins sont gâtés, & ne font plus leur fonction. Toute l'habileté du Médecin ne sçauroit sauver le malade, & le plus qu'on puisse espérer, c'est un délai, encore ne peut-il être long.

Observations sur le Pouls du Carpe droit, Pouls qui est propre du Poumon.

1°. Si l'on y trouve au moins quarante-cinq battemens convenables sans interruption, le poumon est sain.

2°. Si ce pouls se trouve très-précipité, le poumon a souffert de l'air extérieur.

3°. Que si en continuant à compter les battemens & à observer le pouls, vous trouvez qu'après vingt-sept battemens il devienne considérablement lent, le poumon n'a plus le degré de chaleur nécessaire. Ne dites pas, c'est peu de chose, remédiez-y promptement. Sans cela un matin vous trouverez que le pouls se plongera & replongera; que le malade abattu ne pourra quitter le lit. Vous verrez alors que le poumon ne fait plus ses fonctions, & vous vous repentirez d'avoir dit d'abord que ce n'étoit rien.

4°. Que si après douze autres battemens le pouls disparaît encore, ou change notablement, bien-tôt le malade sera tourmenté d'une toux fâcheuse, accompagnée ou suivie de crachats mêlés de

pus. Les forces lui manqueront, sescheveux se hérissèront, & le fameux *Tsin pien tsi* ressuscitât-il pour le traiter, il ne le pourroit faire avec succès.

Observations sur le pouls de la jointure du Poignet droit, Pouls qui est propre de l'Estomach.

1°. Si l'on y trouve au moins quarante-cinq battemens convenables sans interruption, l'estomach est sain.

2°. Si ce pouls devient très-précipité, l'excès de chaleur dans l'estomach trouble la digestion des alimens.

3°. Cependant plus communément ce viscere souffre par défaut de chaleur convenable, ce que vous indiquera le pouls par une extrême lenteur.

Que si dans cet état, comme c'est assez l'ordinaire, il y a nausées & vomissemens, le malade n'a plus guères qu'environ dix jours de vie.

Observations sur le pouls de l'extrémité du Cubitus droit, Pouls qui est propre du Rein droit.

1°. Si l'on y trouve quarante-cinq battemens convenables sans interruption, ce viscere est sain.

2°. Si après dix-neuf battemens convenables, il se plonge, puis se replonge, c'est un grand pronostic de mort; de cent il n'en réchappera pas un.

3°. Si l'on sent ce pouls fort, précipité, & tenant du tremuleux, ce sont des ventosités qui attaquent ce viscere. Il y a encore du remède.

4°. Si après sept battemens convenables, le pouls se plonge, puis se replonge, sans se relever que long-tems après, le malade n'a plus que peu d'heures à vivre.

OBSERVATIONS SUR LES SEPT POULS DITS *PIAO*,
C'EST-A-DIRE, EXTERNES ET PLUS SENSIBLES EN COMPARAISON DES AUTRES.

Sur le Pouls dit (Feou) *superficiel, surnageant,*
& ses différentes indications.

1°. Le pouls dit (Feou) *superficiel*, est celui, lequel quand on appuie ferme le doigt, ne se sent pas, ou que très-peu, & qui au contraire est fort sensible quand on n'appuie que légèrement.

2°. En général quand on trouve le pouls (Feou) *superficiel* hors des tems & des endroits qui lui sont propres, suivant ce qui a été dit ailleurs, il y a ou toux, ou difficulté de respirer, ou sueurs froides, ou lassitude & pesanteur au dos, ou inquiétude dans le sommeil, ou bien ces différens symptômes se compliquent.

3°. Quand pressant le doigt on trouve que le pouls devient très-peu sensible, & que soutenant tout-à-couple doigt pour n'appuyer que légèrement, le pouls devient très-sensible, & que réitérant cela deux fois, on trouve à la seconde comme à la première que le pouls est *superficiel* & très-sensible dès qu'on n'appuie que légèrement; en ce cas le sang est trop chaud, & cependant les parties nobles (ou toutes ou quelques-unes,) n'ont pas le degré de chaleur qui leur convient, & souffrent du froid. A quoi doit alors tendre la cure? C'est à rétablir les esprits, moyennant quoi ce chaud & ce froid se répartiront, & se réduiront à une juste température.

4°. Quand le pouls se trouve (feou) *superficiel* au Carpe droit & au Carpe gauche, l'air extérieur a saisi le malade; il y a douleur & chaleur de tête.

5°. Si c'est aux jointures du poignet que ce pouls se trouve, l'estomach est comme épuisé; il survient enflure, ou du moins tension au ventre.

6°. Si c'est à l'extrémité des *Cubitus* que ce pouls se trouve, le vent ou l'air a offensé le pōimon. Il s'ensuir sèche-

resse ou âpreté aux gros intestins, & conséquemment constipation.

Sur le Pouls dit (Kong) & ses indications.

1°. Le second des pouls, dits *Piao*, est celui qu'on appelle *Kong*. Il est tel quand sous le doigt on le sent, comme on sentirait un trou de flûte, laissant un vuide entre deux extrémités; ce pouls se trouvant hors des tems & des endroits qui lui sont propres, indique communément tension des intestins grêles, perpétuelle nécessité d'uriner, sans le pouvoir faire que goutte à goutte, & avec douleur. Moyennant quelques potions & quelques pillules convenables, ces accidens cessent.

2°. Si ce pouls se trouve au carpe, il y a obstruction, embarras, & peut-être dépôt dans la poitrine, le sang n'y a pas son cours libre.

3°. Si ce pouls se trouve aux jointures du poignet, il indique abcès dans les intestins.

4°. S'il se trouve à l'extrémité du *Cubitus*, c'est épuisement aux reins; il sort par la voyé des urines un sang âcre, ou même un pus fort épais.

Sur le Pouls dit (Hoa) *glissant*, & ses indications.

1°. Quand aux endroits où le pouls se tâte ordinairement, on le sent sous le doigt à peu près comme une perle, & qu'en appuyant un peu plus ferme, il s'enfonce sans avancer ni reculer, cette espèce de pouls se nomme (hoa) *glissant*. Quand on le trouve aux trois endroits où l'on a coutume de tâter le pouls à chaque bras, les reins sont altérés, il y a tension aux intestins grêles, abattement dans tout le corps, alternative

tive de chaud & de frisson ; les urines sont acres & rougeâtres : le rout vient de trop de chaleur. La cure doit tendre à l'abattre : si l'on y réussit, ces accidens cessent.

2°. Quand ce pouls se trouve seulement à l'un ou à l'autre carpe, il indique nausées fréquentes.

3°. Quand il se trouve à l'une ou à l'autre jointure, le ventricule refroidi, ne digère point.

4°. Quand il se trouve à l'extrémité des *Cubitus*, le ventre à la région du nombril est froid comme glace, & dans cet état dans lequel, suivant ce que dit le Commentaire, on est altéré, on ne boit point, qu'on n'entende groûiller dans le ventre.

Sur le Pouls dit (Ché) plein, & ses indications.

1°. Le quatrième des pouls, dit *Piao* externes, est celui qu'on appelle *ché* plein. Il diffère du nommé *feou* superficiel, en ce que même en appuyant ferme on le trouve encore bien sensible, quoiqu'il le soit davantage, quand on n'appuie que légèrement.

2°. Si ce pouls se trouve tel aux trois endroits où l'on a coutume de le tâter à chaque bras : il indique chaleur interne excessive, qui cause épuisement dans l'estomach où dans son orifice, & qui fait que le ventricule ne se nourrit point lui-même, & que le malade, quoiqu'il mange assez, sent cependant lassitude & abatement continuels. Il faut en ce cas user de remèdes bénins, qui ne soient ni chauds, ni aussi fort froids, mais d'une nature tempérée.

3°. Quand ce pouls se trouve aux carpes à contre-tems, il y a excès de chaleur dans la poitrine.

4°. Si c'est aux jointures du poignet qu'il se trouve, il y a douleur aux hypocondres, le second des trois *tsiao* ou foyers, est en désordre.

5°. S'il se trouve à l'extrémité des

Cubitus, & qu'il se sente sous le doigt comme une corde, il indique enflure de ventre & dysurie.

Sur le Pouls dit (Hien) de trémulation longue, & ses indications.

1°. Le cinquième des pouls, dits *Piao* externes, se nomme (*hien*) trémuleux long. Il a cela de commun avec le nommé (*feou*) superficiel, que quand on appuie le doigt ferme, il devient assez peu sensible, au lieu que quand on n'appuie que légèrement, il est sensible de reste : mais il diffère du *feou* purement superficiel ; en ce qu'on y remarque à chaque instant une espèce d'inégalité ou de trémulation, telle à peu près que dans les cordes de l'instrument nommé *tseng*.

2°. Si aux trois endroits où l'on tâte le pouls à chaque bras, il se trouve tel, il indique sucurs spontanées, abatement, & menace de phthisie, les mains & les pieds s'engourdissent, & souffrent de la douleur, la peau & le poil se séchent. Il faut en ce cas là que la cure tende à soutenir la chaleur naturelle au *tan tien* (c'est, dit le Commentaire, trois pouces au-dessous du nombril.)

3°. Si ce pouls se trouve aux carpes, il y a douleur aiguë à la région de la poitrine. Si c'est aux jointures que ce pouls se trouve, le froid a saisi le ventricule, & la chaleur naturelle du plus bas des *tsiao* foyers, est comme étouffée par des eaux qui croupissent à la région du bas-ventre.

Sur le Pouls (Kin) trémuleux court, & ses indications.

1°. Le sixième des pouls, dits *Piao* externes, se nomme *kin* : il tient un peu du pouls *hien*, dont on vient de parler, & du (*hong*) regorgeant, dont on parlera ci-après. Il a cependant cela de propre, qu'en appuyant le doigt ferme, on le trouve encore sensible de

reste; & en n'appuyant que légèrement, on y trouve accélération considérable.

2°. Quand à tous les endroits où l'on a coutume de tâter le pouls il se trouve tel, il y a vapeurs malignes, émuës par un feu interne, la manie est prochaine: si elle n'a pas encore paru, elle se déclarera bien-tôt par des paroles extravagantes, des menaces insensées, des chants & des mouvemens irréguliers; & si l'on ne rencontre un habile Médecin, point de guérison.

3°. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, il y a douleur de tête.

4°. S'il se trouve seulement aux jointures, la douleur se sent, & croît peu à peu à la région du *Thorax*.

5°. Si ce pouls se trouve à l'extrémité du *Cubitus*, la douleur est au bas-ventre, & si violente, qu'on y porte la main sans cesse.

Sur le Pouls Hong, regorgeant, & ses indications.

1°. Le septième & dernier des pouls, dits *Piao* externes & plus sensibles se nomme *hong* regorgeant. Son caractère est que même en appuyant ferme,

on le trouve toujours très-sensible, plus sensible cependant quand on n'appuie que légèrement.

2°. Quand aux trois endroits ordinaires de chaque bras le pouls est tel, il indique douleur de tête, chaleur superficielle par tout le corps, aridité des gros intestins, constipation, soif, douleur inquiète par tout le corps.

3°. Si c'est au milieu de l'Été que le pouls se trouve tel, l'excès de chaleur qu'il indique, est peu à craindre, elle se tempérera de soi-même. Mais si c'est au milieu de l'Automne ou en Hyver, le mal demande du remède. Il faut d'abord faire suer, puis tendre à rendre le ventre libre, l'excès de chaleur cessera.

4°. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, l'excès de chaleur est en haut depuis la tête jusqu'à la poitrine.

5°. Si ce pouls se trouve seulement aux jointures, le ventricule se sent chargé, il y a nausée & vomissement.

6°. Si ce pouls se trouve seulement à l'extrémité des *Cubitus*, le feu est aux intestins grêles, qui le communiquent aux reins; les urines sont âcres & rougeâtres, il y a douleur sourde aux jambes.

OBSERVATIONS SUR LES HUIT POULS NOMMEZ *LI*, PLUS INTERNES ET MOINS SENSIBLES.

Sur le Pouls dit (Ouei) petit, & ses indications.

1°. **C**E Pouls est le premier des huit nommez *Li*. Son caractère consiste en ce qu'appuyant médiocrement, on découvre son battement, mais bien petit: puis revenant à appuyer une seconde fois tant soit peu plus, on le sent encore, mais si petit, que tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'est pas tout-à-fait imperceptible.

2°. S'il se trouve tel aux trois endroits ordinaires de chaque bras, il indique un

grand épuisement d'esprits; & quand il est long-tems tel, il survient perte de semence, le visage devient livide, & à la longue les os se dessèchent.

3°. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, l'humeur maligne attaque la tête ou la poitrine.

4°. S'il se trouve seulement aux jointures, c'est le Cœur qui est attaqué.

5°. S'il se trouve seulement à l'extrémité des *Cubitus*, l'humeur maligne a son siège dans le bas-ventre, on sent une espèce de frisson par tout le corps, & quand on boit, le ventre groûille.

Sur le Pouls (Tchin) plongé, profond, & ses indications

1°. Le second des huit pouls nommez *Li*, est celui qu'on nomme (*tschin*) enfoncé, profond. Son caractère consiste en ce qu'appuyant fortement on le découvre, mais lent & lâche, comme un morceau d'étoffe usée & demi pourrie; & si l'on n'appuie pas fortement, on ne le découvre point du tout.

2°. Si le pouls est tel aux trois endroits ordinaires où on le tâte à chaque bras, il indique enflure ou oppression à la région des aisselles, & froid aux extrémités du corps, c'est épuisement dans les parties nobles, la chaleur naturelle des trois *Tsiao*, étuves, ou des trois foyers, ne se repartissant pas comme il faut, ce qui cause des obstructions.

3°. Quand ce pouls se trouve seulement aux carpes, la poitrine est chargée de flegmes.

4°. Si c'est seulement aux jointures que ce pouls se trouve, il y a oppression & douleur vive depuis la poitrine jusqu'au nombril, grande difficulté de respirer, ou espèce d'étouffement.

5°. Si ce pouls se trouve seulement à l'extrémité des *Cubitus*, il y a pesanteur aux lombes & aux jambes. L'urine devient fort épaisse & blancheâtre par intervalles.

Sur le Pouls (Ouan) modérément lent; & ses indications.

1°. Le troisième des pouls nommez (*Li*) plus internes, moins sensibles, est celui qu'on nomme (*ouan*) modérément lent. Il ne diffère guères de celui du plus au moins d'un autre pouls nommé *tschi* tardif, paresseux, dont on parlera ci-après. Le pouls lent à contre-tems indique en général abattement d'esprit & de corps accompagné d'inquiétude, ce qui vient de ce que le mouvement des esprits n'est pas bien libre.

2°. Quand le pouls se trouve tel aux trois endroits ordinaires de chaque bras, les reins souffrent; il y a humeur viciée; & vapeur maligne, qui se fait sentir jusqu'à la tête, & spécialement aux oreilles, qui alors bourdonnent fort. Faites ouverture avec l'éguille derrière la tête vis-à-vis l'extrémité basse du cerveau: réitérez par trois fois, les douleurs s'apaiseront.

3°. Si ce pouls se trouve aux Carpes, il y a douleur aux articles.

4°. S'il se trouve seulement aux jointures, on a peine à se tenir droit, la douleur fait courber le corps.

5°. S'il se trouve seulement à l'extrémité des *Cubitus*, & qu'en même tems qu'il est (*ouan*) lent, il tienne aussi du (*ouei*) petit; il y a obstruction causée par des humeurs froides. La nuit le sommeil est inquiet, on se croit suivi par des phantômes.

Sur le Pouls (Sæ) aigre; & ses indications.

1°. Ce pouls est le quatrième des huit nommez (*li*) moins externes & moins sensibles. Il faut appuyer pour le sentir, & son mouvement a du rapport à celui d'une lame de couteau qui racle un bambou. (C'est le nom que les Européens donnent ici à une espèce de roseau qui devient très-dur.) Si ce pouls se trouve à contre-tems, (le Commentaire dit que le trouver en Automne, c'est son tems,) si c'est à un homme, il indique du *Virus*; si c'est à une femme, & qu'elle soit enceinte, son fruit se sentira du mal, & le portera peut-être tout entier. Si la femme n'est point enceinte, & qu'elle ait ce pouls, il indique corruption qui infecte la masse du sang.

2°. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, le ventricule a peu de vigueur.

3°. Si c'est aux jointures que ce pouls se trouve, le sang est gâté, & peu propre à la nutrition des parties nobles.

4°. Si c'est seulement à l'extrémité des *Cubitus*, on sent un froid malin dans

424 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

tout le corps, & de fréquens mouvemens dans le bas-ventre.

Sur le Pouls (Tchi) tardif, paresseux, & ses indications.

1^o. Ce pouls est le cinquième des huit *Li* plus internes & moins sensibles. Outre qu'il faut appuyer ferme pour le trouver, son caractère est une grande lenteur en son mouvement ; en sorte que dans l'espace d'une inspiration & d'une expiration, il n'y a que trois battemens. Il indique en général épuisement dans les reins.

2^o. Si ce pouls se trouve tenir du fuyant nommé (*fou*) fuyant en bas, le mal est difficile à guérir. Que si cela se rencontre en Été, c'est encore pis, le mal est comme incurable.

3^o. Si ce pouls se trouve aux carpes, le cœur souffre du froid.

4^o. Si c'est aux jointures du poignet que ce pouls se trouve, il y a douleur de ventre, la boisson passe avec peine.

5^o. Si c'est à l'extrémité du *Cubitus*, il y a froid & pesanteur aux lombes & aux pieds ; on a beau les bien couvrir, on ne peut les échauffer.

Sur le Pouls (Fou) fuyant en bas, & ses indications.

1^o. Ce pouls est le sixième des huit nommez *Li*, plus internes & moins sensibles. C'est lors qu'appuyant ferme les doigts pour tâter le pouls, il fuit & se cache en bas devenant insensible pour un instant : puis appuyant de nouveau les doigts, & encore plus ferme, on le retrouve sans le perdre, mais bas & profond. S'il se trouve aux trois endroits ordinaires, il indique poison occulte & malignité cachée. Le corps est alors tout abattu, les extrémités sont froides ; il y a douleur interne, & un venin secret trouble la température du sang & des esprits. En quelque saison que cela se trouve, faites promptement suer, c'est

par où doit commencer la cure.

2^o. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, il y a obstruction dans la poitrine.

3^o. Si c'est seulement aux jointures du poignet que ce pouls se trouve, l'obstruction est aux intestins ; les yeux s'en sentent, on les ouvre & ferme sans cesse.

COMMENTAIRE.

Si c'est à la jointure du poignet gauche, cela est vrai. Si c'est à celle du poignet droit, c'est le ventricule qui est mal affecté, & il survient des hémorroïdes.

TEXTE.

4^o. Si c'est seulement à l'extrémité des *Cubitus* que ce pouls se trouve, on ne digère point : assis ou couché, l'on est inquiet. De plus il y a flux de ventre.

Sur le Pouls (Siu) mouillé, ou bien liquide ; fluide, & ses indications.

1^o. Le septième des huit pouls *Li* plus internes & moins sensibles, s'appelle (*Siu*) mouillé ou liquide ; c'est quand on le sent tel à peu près qu'une eau qu'on presseroit sous le doigt. Il est communément accompagné de chaleur inquiète, de douleur de tête violente, de grands bourdonnemens d'oreilles, & d'un froid externe aux parties secrètes. Tous ces fâcheux accidens viennent de choses encore plus fâcheuses. Le cerveau & la moëlle du dos sont desséchés, & pareillement le réservoir seminal. Une fermentation maligne cuit, pour ainsi dire, les os au bain de vapeur. Bien-tôt les cinq *Tsang* se sentent du mal, & la mort est infaillible.

2^o. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, on est sujet à suer aux pieds.

3^o. S'il se trouve seulement aux jointures des poignets, les esprits manquent, il y a stérilité ou grande disposition à cela.

4^o. S'il se trouve seulement à l'extrémité

mité des *Cubitus*, & qu'il y soit en même tems délié comme un cheveu, on sent par tout le corps un froid malin : les chairs & les os semblent se séparer, & ne plus se soutenir mutuellement.

Sur le Pouls (Yo, foible, & de ses indications.

1°. C E pouls est le huitième & le dernier des huit nommez *Li*. On compare la sensation qu'il fait sous le doigt à celle que fait un morceau de vieux coton, & de plus il a cela de commun avec quelques autres, qu'après l'avoir découvert, si l'on appuie encore un peu plus ferme, on ne le sent plus. De plus, son mouve-

ment est lent & communément embarassé.

2°. S'il se trouve tel aux trois endroits où le pouls se tâte, ce sont ventosités malignes & excessives. Si cela se trouve dans un jeune homme, le mal est mortel : si c'est dans un homme d'âge, il se peut guérir.

3°. Si ce pouls se trouve seulement aux *Carpes*, il y a épuisement.

4°. Si c'est seulement aux jointures du poignet, il y a difficulté de respirer.

5°. Si c'est seulement à l'extrémité des *Cubitus*, le sang est gâté. Il y a engourdissement & douleur d'abord interne, & qui gagne bien-tôt au dehors, (le malade en meurt, dir le Commentaire.)

OBSERVATIONS SUR LES NEUF POULS DITS *TAO*,

ET LEURS INDICATIONS.

NOTE.

LA Lettre *Tao* signifie entre autres choses, façon, maniere, chemin, &c. Peut-être examine-t-on ici neuf manieres ou neuf proprietés qui se peuvent trouver indifféremment tantôt aux pouls nommez *Piao* externes & plus sensibles, tantôt aux pouls nommez *Li* plus internes & moins sensibles.

T E X T E.

LE premier de ces neuf Pouls est celui qu'on nomme (*Tchang*) long. C'est lorsque les trois doigts étant placez sur les trois endroits ordinaires, on sent comme un seul pouls continu & allongé, le pouls de l'extrémité du *Cubitus* passant plus loin que sa place ordinaire, & celui de la jointure en faisant autant. Ce pouls en général indique chaleur trop grande, & inquiétude tant pendant le sommeil, qu'en d'autres tems. Le poison ou la malignité de ce feu se fait sentir aux parties nobles, & vient de l'intempérie des trois (*Tiao*) foyers ou étuves. Il faut dissiper cette intempérie chaude par les sueurs.

Tome III.

Le second est le pouls nommé (*Tou*) court. C'est quand chacun des trois pouls par exemple, celui de l'extrémité du *Cubitus*, & ainsi des autres, ne remplit pas exactement sa place ordinaire. Il indique épuisement, d'où suivent malins frissons, humeurs froides dans le ventre, qui empêchent la chaleur naturelle de se partager comme il faut, & la retiennent comme prisonnière, d'où suivent des digestions fort imparfaites. Il faut tendre à évacuer ces humeurs.

Le troisième est le pouls nommé (*hin*) vuide ou épuisé. C'est lorsque sous les doigts, soit qu'on appuie ferme, ou qu'on touche légèrement; on sent le pouls insuffisant, & comme vuide ou épuisé. Il indique grande foiblesse, frayeurs, défaillances, disposition à l'épilepsie, surtout s'il se trouve aux enfans. En quelle personne qu'il se trouve, s'il est tel aux trois endroits ordinaires, le sang ne peut acquérir la perfection qui lui convient pour la nourriture des parties intérieures & les plus essentielles du corps, lesquelles manquant ainsi d'un aliment convenable, il s'y fait des fermentations malignes & inquiétantes. La cure doit

P P P P P

tendre à rétablir, s'il se peut, ou du moins à soutenir la chaleur naturelle aux trois (*tsiao*) foyers ou étuves.

Le quatrième est le pouls nommé (*tsou*) serré, pressé. C'est quand sous les trois doigts, soit qu'on appuie peu ou beaucoup, on trouve le pouls très-précipité, mais comme s'arrêtant au Carpe, de telle manière que dans sa précipitation il cesse une fois tout-à-coup de battre, puis recommence. Ce pouls est d'un fâcheux pronostic : s'il se change bien-tôt en mieux, le malade pourra revenir de sa maladie, mais s'il continué en cet état, la mort est proche : du moins n'y a-t'il point de remède humain : il n'y a que le Ciel qui lui puisse sauver la vie.

Le cinquième est le pouls nommé (*kié*) embrouillé, embarrassé. C'est quand le pouls se sentant sous les doigts d'une lenteur médiocre, il manque tout-à-coup un battement, puis revient avec une espèce d'impétuosité peu réglée, comme s'il n'avoit pû continuer, sans s'arrêter, pour ainsi dire, afin de prendre haleine, & se débarrasser. Il indique obstruction à la région de l'estomach, d'où il s'ensuit pesanteur & engourdissement dans tous les membres, & assez souvent violente colique. Le mal vient d'excès de chaleur aux trois *tsiao*, étuves. Corrigez doucement cette intempérie, le mal cessera.

Le sixième se nomme (*Tai*) qui signifie succession, changement de génération, substitution, &c. C'est quand ayant senti sous les doigts le pouls se mouvoir assez irrégulièrement, on le sent tout-à-coup s'élever, & comme rétrograder, au lieu de continuer sa route. En ce cas-là le visage devient livide & abattu; on ne peut parler, c'est épuisement total des esprits vitaux : un vent malin les a entièrement dissipés : (l'ame, ajoûte le Commentaire, n'a plus où loger.)

Le septième s'appelle (*Lao*) dur. C'est lorsque ne le pouvant sentir en tâtant légèrement, appuyant ensuite davantage, on le découvre, mais si peu régulier,

si peu marqué, qu'il semble tenir tantôt du profond & du fuyant, tantôt du plein & du long, tantôt du petit, mais très-mou, conservant cependant toujours certaine tension ou dureté, qui est son propre caractère.

N O T E.

AILLEURS on le nomme *Ké*, & on compare la sensation qu'il fait sous les doigts à celle qu'y fait la peau d'un tambour, sur laquelle on appuie.

T E X T E.

IL indique plénitude interne & serrée par l'impression fâcheuse d'un froid étranger sur les parties externes qui étoient trop épuisées pour y résister. De là douleurs internes comme dans les os. Bien-tôt après la peau change de couleur, survient difficulté de respirer; enfin oppression continuelle de poitrine, causée par le combat du feu interne & de l'eau qui est au-dehors. Laissez-là tous les remèdes. Demandez au Ciel la guérison, ou bien n'en espérez rien.

Le huitième est le pouls nommé (*tong*) mobile, non pas qu'il ait grand mouvement, mais parce qu'il fait une sensation sous les doigts à peu près semblable à celle que feroient des pierres lissées & polies qu'on toucheroit dans l'eau. On ne découvre ce pouls que quand on appuie ferme. Alors il résiste un peu au doigt, & quand on revient à le tâter deux ou trois fois, on le sent battre, sans le sentir passer, comme s'il étoit fixe au même lieu. Il indique un corps foible & épuisé. Il s'ensuit flux & perte de sang de longue durée, sur-tout aux femmes; & si le malade ne rencontre un fort habile Médecin, il tombe en Phthisie, & meurt bien-tôt.

Le neuvième est le pouls (*Sie*) fin, délié. C'est quand sous les doigts on le sent comme un simple cheveu très-fin & en même tems tenant du (*ouei*) petit, peu

fort, qui est un des huit Pouls nommez *Li* qu'on a exposés ci-dessus.

Ce pouls fin & délié indique refroidissement accidentel du cerveau & de la moëlle du dos. Le corps est foible, les jambes sont comme endormies. Il sur-

vient quelquefois perte considérable de semence. Le visage change de couleur & maigrit, les cheveux & le poil sechent. Quand ce mal n'a commencé que sur la fin de l'hiver, il arrive quelquefois qu'au Printemps suivant il se guérit sans remèdes.



SECRET DU POULS, TRADUIT DU CHINOIS.

TROISIEME PARTIE.

C E qui regarde le cœur, le foye, & le rein gauche, s'examine au pouls du Carpe, de la jointure, & de l'extrémité du *Cubitus* du bras gauche. Aux mêmes endroits du bras droit, suivant le même ordre, on examine ce qui regarde les pœmons, l'estomach, & le rein droit, autrement dit porte de la vie.

Voici quelle est la correspondance des cinq *Tsang* & des six *Fou*. Le cœur qui est le premier des cinq *Tsang* & les intestins grêles un des six *Fou* ont ensemble correspondance. Il en est de même du foye, un des cinq *Tsang*, à l'égard de la vésicule du foye un des six *Fou*. De même de l'estomach (*pi*) un des cinq *Tsang*, & du ventricule ouci un des six *Fou* avec lequel il est comme continu. De même du rein gauche à l'égard de la vessie, du rein droit, à l'égard de ce qu'on nomme les trois *tsiao*, foyers ou étuves, & du pœmon à l'égard des gros intestins.

On tâte le pouls à trois endroits de chaque bras: à chacun de ces endroits le pouls se peut distinguer en pouls superficiel ou élevé, pouls profond, & pouls mitoyen, ce qui donne pour chaque bras neuf combinaisons différentes.

Au reste le pouls mitoyen est celui sur lequel il faut régler son jugement par rapport aux autres.

Celui qui tâte le pouls, doit avoir lui-même le corps & l'esprit dans une situation tranquille. Il faut de plus qu'il ait actuellement beaucoup d'attention, sans admettre d'autres pensées, & que même le mouvement de systole & de diastole soient en lui dans une juste température. Alors appliquant doucement les doigts sur la peau sans presser, il examinera ce qui regarde les six *Fou*. Ensuite appuyant un peu davantage, en sorte qu'il ne touche pas simplement la peau comme auparavant, mais qu'il sente sous les doigts les chairs, il examinera s'il trouve ou non aux pouls qu'il tâte une juste modération; puis appuyant ferme les doigts jusqu'à sentir les os du bras, il examinera les pouls des cinq *Tsang*. Enfin il examinera si le pouls cesse de battre ou non; s'il est vite ou lent, & combien il bat de fois dans l'espace d'une inspiration & d'une expiration.

Quand on trouve au pouls cinquante battemens sans qu'il s'arrête, c'est santé: s'il s'arrête avant que d'avoir

battu cinquante fois, c'est maladie. Et l'on juge du mal plus ou moins pressant par le nombre des battemens, après lesquels le pouls s'arrête.

Si au bout de quarante battemens le pouls s'arrête, un des cinq *tsang* est gâté. Ceux dans qui cela se trouve, rarement passent quatre ans. Si c'est après trente battemens que le pouls s'arrête, on ne passe guères trois ans. Si le pouls s'arrête au bout de vingt battemens, on n'a guères que deux ans à vivre. Que si l'on trouve qu'il s'arrête encore plutôt, c'est encore pis, & c'est signe d'un mal très-pressant.

Dans ce mal, tout pressant qu'il est, il y a du plus & du moins. Par exemple, si après deux battemens le pouls s'arrête, le malade ordinairement meurt au bout de trois ou quatre jours. Si le pouls s'arrête après trois battemens, le malade peut vivre encore six ou sept jours; & si c'est au bout de quatre battemens que le pouls s'arrête, le malade ordinairement ne passe pas huit jours. Ainsi du reste à proportion.

On fonde encore des pronostics sur l'opposition du pouls avec l'état présent de celui auquel on le tâte: par exemple, un homme ne sent point de mal, & même paroît robuste, on lui trouve un pouls de malade (*feou*, *kin*, *se*) superficiel, trembleux court, aigre, dit le Commentaire, il marche vers le tombeau. (Dans quelque rems, dit le Commentaire, il tombera malade, & probablement en mourra.)

De même si tâtant le pouls à un homme, qui est actuellement malade, vous lui trouvez le pouls d'un homme robuste, (fort & regorgeant, dit le Commentaire,) c'est un homme mort.

Il convient donc de sçavoir que les gens gras ont communément le pouls profond & un peu embarrassé; les maigres au contraire l'ont superficiel & long. Aux gens de petite stature il est serré & comme pressé: au contraire il est un peu lâche aux gens de grande sta-

tute; voilà l'ordinaire, & quand on trouve le contraire, cela ne vaut rien.

De la Maladie nommée Chang han.

NOTE.

Chang signifie blesser, nuire. *Han* signifie froid. Comme qui diroit froid malin & dangereux. Cette maladie est fort fréquente à la Chine. C'est une fièvre maligne, à laquelle on donne ce nom de *Chang han* en Hyver, & qu'on nomme autrement dans les autres saisons de l'année.

TEXT E.

DANS cette maladie, malgré le nom qu'elle porte, on doit, en tâtant le pouls, & en jugeant de ses indications, suivre la même règle que dans les maladies qui viennent de chaud. Ainsi lorsque dans la maladie nommée *Chang han*, le pouls d'abord superficiel (*feou*) & trembleux court (*kin*) devient peu à peu fort (*ta*), & regorgeant (*hong*), & qu'il se fait sentir tel aux trois endroits ordinaires où on le tâte, c'est bon signe. La malignité semble vouloir se dissiper, & il y a lieu d'espérer que se dissipant en effet, le malade au bout de sept jours se trouvera hors de danger.

Que si au contraire on trouve le pouls petit (*ouei*), lent (*man**) & cependant par fois sautillant (*teng**) : puis comme s'enfuyant & se cachant en bas (*fou*), le malade est en grand danger. En ce cas-là il faut s'informer exactement du jour & de l'heure que la maladie a commencé, afin de juger de son progrès, en examinant avec un soin particulier les changemens qui arriveront au pouls, soit par rapport à sa force élévation ou à sa petitesse, soit par rapport à la lenteur ou vitesse de son mouvement.

NOTE.

* Ces deux expressions Chinoises ne sont qu'en cet endroit de ce Livre. Par-tout ailleurs l'on employe l'expression *ouan*, ou *tschi*, pour exprimer la lenteur du pouls.

TEXTE.

GÉNÉRALEMENT parlant dans la maladie *Chang han*, comme dans celles qui viennent de chaleur, le pouls doit être élevé, & regorgeant : & quand il se trouve petit, délié, & comme imperceptible, les remèdes humains sont inutiles.

Quand après la sueur qu'il faut procurer dès le commencement de la maladie, le pouls se tranquillise, & que la fièvre cesse ; tout va bien. Mais si même après la sueur le feu & l'inquiétude continuent, si le pouls est aussi peu réglé qu'auparavant, point de guérison à espérer.

Il y a des maladies, (fièvres malignes) causées par un poison, ou malin ferment chaud ; il y en a qui sont causées par un poison de nature froide. En voici les différens diagnostics & pronostics. Dans celles qui sont causées par un poison chaud, le malade paroît robuste : il a des mouvemens inquiets, violens, & convulsifs : le visage lui devient rouge ; il lui sort des marques rougeâtres ; il y a délire, pendant lequel il dit mille extravagances, & croit quelquefois voir des esprits. Ces accidens sont accompagnés assez souvent d'une diarrée continue, & quelquefois d'une sueur par tout le corps. Le malade ouvre de tems en tems la bouche d'une manière extraordinaire ; on dirait qu'il va expirer. (Le Chinois dit que la vie veut s'envoler.) Tout dangereux qu'est cet état, n'abandonnez pas le malade : usez de remèdes bénins, qui du moins ne puissent pas nuire. S'il passe le septième jour,

il en reviendra peu à peu.

Quand le poison est de nature froide, il y a pesanteur par tout le corps, le dos est roide : le malade sent aux yeux, & dans le bas-ventre des douleurs insupportables, les lèvres deviennent bleuâtres. Le cœur se sent saisi du malin poison, & ne peut s'en défendre : les extrémités du corps deviennent froides : il y a nausée, diarrée, râlement. Le pouls communément est profond & délié. Dans cette dangereuse extrémité, tout ce qu'on peut faire de mieux, c'est de travailler promptement à soutenir la chaleur naturelle à trois pouces au-dessous du nombril. Si le malade passe six jours sans mourir, il est sauvé.

Pronostics de diverses maladies par le Pouls.

DANS l'ensure de ventre, si le pouls est élevé & fort, le mal se dissipe : s'il est épuisé & petit, le danger est grand ; & la cure, pour être heureuse, demande beaucoup de capacité & d'attention.

Dans les dysenteries un pouls petit est bon : un fort & regorgeant est très-mauvais.

Dans les délites & les manies, un pouls plein & fort, est bon. Que s'il se trouve profond & délié aux trois endroits où on le tâte, c'est très-mauvais signe ; & je n'ai point encore ouï-dire qu'aucun Médecin ait guéri un pareil malade.

Dans la maladie nommée (*Siao ko*,) (soit continue,) le pouls vite & fort, est bon : s'il est petit & comme vuide, la maladie est considérable, on aura peine à la bien guérir.

Dans l'hydropisie aqueuse, quand le pouls est fort & élevé, si l'on ne guérit pas entièrement, du moins on n'en meurt pas si-tôt : mais si le pouls est petit & peu sensible, il faut prendre congé, la mort n'est pas éloignée.

Après les accidens de la maladie nommée *Kio loan* *. Si le pouls est petit &

très-lent, les esprits manquent, le malade est abattu à ne pouvoir ni ne vouloir presque dire un mot. En ce cas le mal est bien difficile à guérir. Au contraire, si le pouls est haut & regorgeant, la cure est facile; c'est une expérience de tous les tems.

COMMENTAIRE.

LA maladie *Kio loan* est un dérangement & un combat du chaud & du froid dans les intestins, & dans l'estomach; dérangement causé, ou par quelque dérèglement dans le boire & le manger, tel qu'est la débauche de vin, l'excès des choses crûes & froides, ou bien par un froid pris en dormant à terre, en s'exposant trop au grand vent, &c.

Quand les accidens de ce mal commencent par un mal de cœur, le vomissement suit bien-tôt. Quand la douleur se fait d'abord sentir dans les intestins, suit aussi-tôt la diarrée: & comme quelquefois le mal de cœur & de ventre commencent ensemble, aussi alors s'en suit le dévoyement par haut & par bas. Dans le tems de ces accidens & de ces douleurs violentes, le pouls est fort déréglé, très-changeant, & communément néanmoins tenant du fuyant en bas nommé *Feou*.

Les accidens les plus violens étant cessez, si le pouls se trouve fort & regorgeant, le mal se peut aisément guérir. Mais si le pouls est tardif, petit, délié, la maladie est très-dangereuse, & bien difficile à guérir.

T E X T E.

DANS les pertes de sang, soit par le nez, soit par la bouche, un pouls profond & délié est bon. Un pouls haut, trembleux fort, marque que le danger est grand: s'il tient outre-cela du dur, le malade en meurt, dit un Commentaire.

Dans les cardialgies & coliques, un pouls profond & délié est bon. Un pouls haut, trembleux, fort, & long, est mortel.

COMMENTAIRE.

SUR cela un Commentaire dit que les cardialgies ou coliques peuvent venir de causes fort différentes. La règle qu'on vient de donner, n'est pas infallible.

T E X T E.

IL y a diverses espèces d'Epilepsie. En général dans ce genre de maladie, le pouls superficiel & lent, est celui qui convient. Un pouls serré, plein, fort, & précipité; est de fort mauvais augure; sur-tout si l'épilepsie est de cette espèce, qui fait que le malade malgré lui serre fortement les dents, & ferme la bouche. Car quand ce dernier symptôme se trouve compliqué avec le pouls que nous venons de dire, les trois ames sont orpheines, la mort est prochaine.

Il y a des épileptiques à qui ce symptôme n'arrive point, mais qui au contraire ouvrent fort la bouche, & poussent leur haleine, comme une vapeur épaisse & grossière, auxquels le visage devient rouge, comme si l'on y avoit mis du vermillon. Ceux-ci, quoique difficiles à guérir, peuvent encore durer quelque tems.

Pour ceux à qui les cheveux se dressent, & la bouche écume, qui ne peuvent avaler aucun remède, qui sont tristes, mornes, inquiets, à qui le gosier râle, & imite par ses râlemens le cri d'une poule d'eau, qui ont des mouvemens violens & convulsifs; ces malades sont incurables; sur-tout si outre les précédens symptômes, vous remarquez qu'ils aient le visage bleuâtre, l'orbe des yeux rétréci, & la prunelle élargie; & s'il leur arrive certaine sueur, qui s'attachant aux poils du corps hérissez, y forme une espèce de perle tenace, & non coulante. Encore est-ce pis, si ces sueurs se trouvent huileuses. Il ne faut point perdre sa peine à traiter de tels malades.

Dans certaine maladie causée par abondance & plénitude interne d'humeurs malignes, le ventre s'enfle : il y a tension & douleur. On sent à la région de l'estomac, dureté, roideur, sécheresse accompagnée de vomissement ou de nausée. En même tems on sent aux mains & aux pieds une chaleur maligne & inquiétante.

Si l'on trouve en ce cas le pouls profond & délié, c'est fort mauvais signe, communément on en meurt, sur-tout quand alors les selles & les urines sont après.

Dans certaines autres maladies causées par abondance & plénitude externe d'humeurs, & par une chaleur interne, il arrive ordinairement des vomissements, cela n'est que bon. Mais s'il y a en même tems diarrée fort liquide, le mal dès-lors est fort grand ; & si le malade n'en meurt pas, il aura du moins beaucoup de peine à se rétablir parfaitement. Que si avec le vomissement & la diarrée compliquez, vous lui trouvez un pouls fort & regorgeant, ne travaillez point à le guérir ; vous y perdiez votre peine.

Dans certaine hydropisie, qui est une enflure superficielle, causée par une humeur ou vapeur montante ; qui rend communément la respiration difficile, le pouls superficiel & glissant, est le pouls convenable. S'il devient tout-à-coup petit & délié, le mal est mortel. Vous y emploieriez en vain tout votre art, le malade n'en échappera pas.

Dans certaine maladie où le malade a une toux sèche, rend du sang par la voye des urines, est sec & fort maigre : si vous trouvez le pouls fort, penlez-y avant que d'entreprendre un tel malade ; il est bien difficile à guérir.

Dans le crachement de sang, un pouls profond & foible est bon. Si vous le trouvez plein & fort, cela est mortel.

Dans l'oppression de poitrine causée par quelque inempérie que ce soit, le pouls glissant (*boa*) est bon. Si au

contraire il est aigre (*se*) point de guérison.

Dans la maladie nommée *schong ngo* * où il y a enflure de ventre subite ; le pouls trémuleux court (*kin*), & délié (*sié*), est bon. Le superficiel & fort, (*seou ta*) est très-mauvais.

COMMENTAIRE.

* SUIVANT le Livre qui a pour titre, *les Sources des Maladies*, c'est quand un homme, soit de son tempérament, soit par un mauvais régime & des excès, étant fort foible, & par-là fort susceptible des impressions étrangères, est frappé de quelque maligne impression qui lui fait subitement enfler le ventre, lui cause des douleurs violentes, & le réduit comme aux abois.

T E X T E.

DANS les blessures où il s'est perdu beaucoup de sang, un pouls délié & comme vuide, est bon. Le plein, fort, vite, est mauvais.

Quand à l'extrémité du *Cubitus* & au *Carpe*, le pouls est tellement trémuleux, court (*kin*) & (*vite*) *sou*, que ses battemens de plus ressemblent aux picotemens d'une aiguille de tête, & que le malade vomit & revômit par intervalles, le mal vient de certains vers nommez *kou*, & demande un prompt remède. Employez vite les plus efficaces, dit une version : la vie est en grand danger. Une autre version dir : si le pouls est tellement vite (*sou*) qu'il soit en même tems mol, on peut encore faire vivre du tems le malade.

COMMENTAIRE.

LE Livre qui a pour titre *La Source des Maladies*, dit : dans la composition de la Lettre qui se lit *Kou*, il y a trois *schong*, c'est-à-dire, trois vers qui sonr dans un même vase *min* où ils se sonr la guetre, & s'entremangent. Celui qui reste vain-

queur des autres , est très-dangereux , & ronge les viscères de l'homme. Ceux qui en sont attequez , ont de fréquentes cardialgies ; il leur semble qu'on leur mord le cœur : souvent le visage leur devient bleuâtre , & les yeux jaunes , & il leur arrive divers autres accidens de cette nature , extraordinaires , & sans règle. Communément cet animal attaque d'abord le médiastin , d'où s'ensuivent crachemens ou vomissemens de sang ; & si l'on n'y apporte remède , il ronge les viscères dits *tsang* & *fou* , & cause la mort.

T E X T E .

DANS les attaques du poison , le pouls fort & regorgeant , est bon. S'il se trouve délié & petit , le danger est grand , sur-tout s'il survient vomissement de sang ; car il est difficile de l'arrêter parfaitement , & communément la mort s'ensuit.

C O M M E N T A I R E .

DANS les autres vomissemens de sang , le pouls profond & délié est bon. Il n'y a que dans ceux que le poison cause , où le fort & regorgeant est censé le bon.

T E X T E .

ENFIN , généralement parlant , pour juger & prononcer plus sûrement si un malade mourra de sa maladie ou non , rien de mieux que de consulter le pouls du *Taitchong* : s'il se trouve avoir du mouvement & de la vigueur , le malade en réchappera. Si dans cet endroit-là le pouls est languissant & s'arrête , le malade en meurt.

C O M M E N T A I R E .

C'EST à un pouce & demi loin de l'articulation du gros doigt du pied.

N O T E .

AUJOURD'HUI les Médecins Chi-

nois ne vont point consulter le pouls à cet endroit-là , non pas même aux hommes.

Pronostics tirez de l'inspection du Malade.

SI le malade a le coin intérieur des yeux jaune , c'est bon signe ; communément il guérit. L'estomach est bon , dit un Commentaire.

Si les yeux lui ayant grossi tout-à-coup , retombent , pour ainsi dire , c'est un homme mort , les cinq *tsang* sont gâtez , dit le Commentaire.

Quand on remarque une couleur noire se répandre sur les yeux , les oreilles , & le nez du malade , la maladie est bien difficile à guérir : & si cette couleur gagne jusqu'à la bouche , de dix malades à qui cela arrive , à peine en peut-on sauver trois. Le ventricule est accablé par la trop grande humidité des reins , dit le Commentaire.

Quand le visage est jaune , les yeux violets ou noirâtres , que le malade remue les bras d'une manière inquiète & sans règle , un vent malin a saisi le ventricule , & cause dans tout le corps une fermentation mortelle , l'estomach , dit le Commentaire , est accablé par le foye.

Si le visage étant noir , les yeux sont blancs , le rein droit , dit la porte de la vie , est absolument gâté ; le malade n'a pas plus de huit jours à vivre.

Quand on remarque qu'à un malade le visage devient subitement violet , & peu à peu devient plus noir , il est rare qu'il en guérisse. Le foye & les reins , dit le Commentaire , ne font plus leurs fonctions.

Quand le visage devient rouge , les yeux blancs , & qu'il y a eu en même tems difficulté de respirer dans l'espace de dix jours , le sort du malade sera décidé. S'il passe au-delà , il en guérira. C'est , dit le Commentaire , le poulmon qui souffre de la trop grande chaleur du cœur.

Quand les yeux intérieurement deviennent ou jaunes , ou noirs , ou blancs ,

& que cela gagne jusqu'au nez , & à la bouche, c'est mauvais signe. (L'estomach, dit le Commentaire , souffre de l'intempérie humide du foye.)

Quand le visage devenant violet , la bouche devient jaune , communément dans un demi jour le malade meurt : & si quelques autres circonstances indiquent un terme moins court , du moins ne passe-t'il pas deux jours.

Quand les yeux deviennent troubles , que les dents se cassent & se noircissent , ou que le visage devenant d'un blanc pâle , les yeux deviennent noirs , ce sont tous mauvais signes. (Le premier , dit le Commentaire , marque le foye & le cœur attaquez. Le second marque l'estomach gâté : le troisième , le poûmon attaqué ; le quatrième , les reins gâtés.)

Quand le malade ouvre la bouche comme certains poissons , & ne peut la refermer , qu'il y a expiration forte , & presque point d'inspiration , c'est un homme mort. (Suivant le Commentaire , le cœur & les poûmons sont encore en bon état ; mais le foye ; & les reins ne font plus leurs fonctions.)

Quand le malade a le dos roide & sans mouvement , les yeux fixes & comme immobiles , regardant seulement vers un endroit , que les lèvres sont sèches , & comme brûlées , le visage enflé , bleuâtre , ou noir , le mal est bien dangereux ; à peine en guérira-t'il. Si de plus il y a délire , mouvemens inquiets & convulsifs , suivis de la perte de la parole , & accompagné de certaine odeur cadavéreuse , c'est un homme désespéré.

Quand le malade sent par tout le corps comme une réplétion totale , & que le dos lui devient violet ; il ne passera pas trois jours. (L'estomach, dit le Commentaire , est accablé par l'intempérie du foye.)

Quand les pieds & les jambes manquent sous un homme , que les genoux lui en-

flent extraordinairement , le mal est très-dangereux , communément l'on en meurt dans l'espace de dix jours.

Quand les jointures des membres perdent leur mouvement , & deviennent roides , le mal est mortel.

Quand les lignes de dedans les mains se trouvent effacées , le malade a peu à vivre.

Les lèvres noirâtres , le froid aux dents ; une autre version dit , froid par tout le corps , perte involontaire d'urine , horreur de toute nourriture , ce sont tous mauvais signes. S'ils se rencontrent , en même tems , en quatre jours , le malade est mort.

Quand les ongles du malade tant aux pieds qu'aux mains , deviennent violettes ; puis noires , mauvais signe. Si cela dure pendant huit jours , communément le malade meurt ; du moins sa maladie est bien difficile à guérir. (C'est le foye qui est gâté , dit le Commentaire.)

Quand il survient à un malade pesant aux lombes , douleur au dos , inquiétude par tout le corps , le mal est dans les os ; il n'a plus que cinq jours à vivre.

Quand il survient à un malade pesant par tout le corps , des urines rouges , & que ces symptômes persévèrent , le mal regne dans toutes les chairs , dans six jours le malade meurt.

Quand les ongles des mains & des pieds deviennent noirâtres , que le malade est impatient , & dit des injures à tout venant , que les jointures perdent leur mouvement , le malade aura peine à passer neuf jours. Mais si de plus ses cheveux se hérissent & deviennent comme du chanvre , il n'a qu'un demi jour de vie. (Suivant le Commentaire les intestins grêles sont gâtés.) Enfin le malade cherche ses habits en tâtonnant , & parle de mort ; elle est en effet fort proche.

Dianostics & Pronostics des Maladies des cinq T'ang , indépendamment du Poul.

DU FOYE.

L Evifage enflé, des dous ou pûstules noires, la langue recourbée & violette, abbattement par tout le corps, & sur-tout aux bras & aux jambes, obfcurciffement notable de la vûë, des larmes fans cefse & fans raifon. Tout cela indique un foye gâté. Le malade meurt au huitième jour.

Douleur à la région des aiffelles, les yeux rouges, fréquente colere, vertiges, furdité, tout cela indique un foye qui souffre de réplétion : (abondance d'humours, dit le Commentaire.) Il faut décharger ce viscère en évacuant, & la cure pourra réuffir.

Embarras dans les jointures & à la région des aiffelles, vûë devenue trouble, ongles defléchez, craintes, & gémiffemens fans grande caufe, tout cela indique un foye qui souffre d'inanition. Il faut tendre à le fortifier, fi l'on veut réuffir dans la cure.

DU CŒUR.

Le vifage devenu jaune, mais d'un jaune foncé & mêlé de noir, roideur aux épaules, regard fixe vers un endroit, mains enflées, ligne des mains effacées, paroles extravagantes, discours fans fuite; tout cela indique le cœur pressé, & comme étouffé de chaleur. Le malade à peine passera le jour.

Quand le malade sent engourdissement & douleur au dos; que malgré cela il rit fans raifon, qu'il sent de tems en tems une fêcheresse extraordinaire à la langue, tout cela indique une mauvaife réplétion, dont le cœur souffre; il faut évacuer. Le Medecin doit prendre garde à ne s'y pas tromper, attribuant mal-à-propos le mal à épuisement.

Mais fi le malade est triste & dolent,

facile à effrayer, pâle : s'il sent de la roideur à la racine de la langue, & de la douleur depuis les lombes jusqu'au dos, c'est d'épuisement que vient le mal. Il faut des cordiaux & des confortatifs.

DE L'ESTOMACH.

QUAND les pieds d'un malade enflent, & le ventre aussi à la région du nombril, quand le malade a en même tems le vifage jaune & boursoufflé, qu'il lâche sous lui fans trop s'en appercevoir, qu'il a la peau de tout le corps âpre, & les lèvres comme tenversées, tout cela indique un estomach entierement tui-né, le malade ne passera pas douze jours.

Quand il y a enflure de ventre jointe à contipation, paralysie aux pieds, pesanteur par tout le corps, que le malade mange bien, mais n'en est pas moins abattu; tout cela indique un estomach qui pêche par mauvaife plénitude, il faut évacuer.

Mais quand à l'enflure du ventre sur-vient un mouvement d'entrailles, vomiffement, indigestion continuée, diarrée. C'est foiblesse d'estomach : il faut travailler à le fortifier.

DU POÛMON.

QUAND il y a grande expiration par la bouche, & point, ou peu d'inspiration, que les lèvres font comme renversées qu'il n'y paroît plus de lignes, qu'elles deviennent noires & semblables à une méche à demi-brûlée, que la peau, le poil, & les ongles se defléchent; tout cela indique un Poûmon entierement gâté. Le malade n'a qu'à prendre son routier, dans trois jours il faut partir.

Quand il y a douleur aux épaules, au dos, aux cuiffes, toux, difficulté de

respirer, & ventositez remountantes. C'est de mauvaife plénitude que le Poumon souffre, il faut travailler à le décharger, mais il y faut travailler promptement, tout délai est dangereux.

Quand il y a foible respiration, petite voix, toux par intervalle, & crachats mêlez de sang, grande foiblesse & accablement, il faut soutenir & fortifier avant que d'user d'autres remedes.

DES REINS.

QUAND le visage du malade devient noir, qu'il y a douleur de dents, que la vuë lui devient fort trouble, qu'il a des sueurs spontanées & abondantes, qu'il sent un tiraillement aux Lombes, qu'il a toujours la peau comme mouillée, & que cependant les cheveux lui séchent, les Reins sont absolument gâtez. Quatre jours mettent le malade au tombeau.

Quand il y a certain gonflement de ventre, pesanteur par tout le corps, sueur extraordinaire en mangeant, ou immédiatement après. Quand le malade est fort sensible au moindre vent, que le visage & les yeux deviennent noirs & livides; qu'on n'aime point à parler, & que quand on parle, c'est d'une manière languissante. Cela indique que les Reins sont accablés d'une mechante plénitude. Déchargez-les.

Quand on sent grand froid à la région des hypocondres, & douleur le long du dos, qu'il y a d'abord bourdonnement d'oreilles, puis espèce de surdité, que les urines sont fort changeantes, soit pour la quantité, soit pour la qualité. Fortifiez les Reins; ils en ont besoin.

DES FEMMES ENCEINTES.

QUAND le poulx du carpe est petit, (ouei) celui de la jointure glissant, (hoa) celui de l'extrémité du *Cubitus* vîte, (sou) & que cela dure ainsi du tems d'une ma-

niere assez régulière, & sans autre changement, si ce n'est qu'on y découvre par intervalle quelques battemens semblables aux picotemens d'un oiseau qui mange; la femme est enceinte, quoique la grossesse ne paroisse point encore.

Quand en appuyant très-légerement les doigts, on trouve le poulx glissant & vîte, & qu'appuyant plus fortement, on le trouve petit, il y a grossesse de trois mois.

Quand on trouve le poulx simplement vîte, qu'il ne se relâche & ne s'éparpille point, la grossesse est de cinq mois; si le poulx se trouve tel à la main gauche, la femme est grosse d'un garçon. Si c'est à la main droite, la femme est grosse d'une fille. Ceci se dit du poulx du carpe, & cette distinction de main gauche & de main droite se doit aussi appliquer au poulx de la jointure glissant; dont on a parlé.

Pour celui de l'extrémité du *Cubitus*, il suffit de prendre garde s'il n'y a point d'interruption dans ses battemens. Cette circonstance, jointe à ce qu'on a dit des poulx du carpe & de la jointure, indique grossesse.

Un autre exemplaire de ce Livre dit, au quatrième mois de la grossesse, voulez-vous sçavoir si c'est d'un fils ou d'une fille que la femme est grosse? Vous le pouvez connoître en deux manieres.

1°. Si le poulx est vîte à la main gauche, (il ne distingue point si c'est au carpe ou ailleurs), ou si c'est aux trois endroits) la femme est enceinte d'un fils. Si le poulx est vîte à la main droite, c'est d'une fille.

2°. Si à la main gauche le poulx est profond mais plein, la femme est enceinte d'un fils; si à la main droite le poulx est superficiel & fort, c'est d'une fille. Si aux deux mains le poulx est profond, mais plein, ce sont deux garçons.

Quand une femme grosse est à terme, si vous lui trouvez le poulx que quelques-uns nomment égaré (*Li keng*) &

que la femme sente de la douleur au ventre & aux reins en même tems, elle accouche dans un demi-jour.

COMMENTAIRE.

C'EST, dit un Commentaire, quand il bat trois fois dans l'espace d'une inspiration. Un autre dit: c'est quand il ne bat qu'une fois dans l'espace d'une inspiration, & prétend que cela arrive quand le pouls est en même tems profond, délié, & glissant.

T E X T E.

QUAND la femme en couche sent dans le corps une pesanteur extraordinaire, qu'elle a tantôt frisson, tantôt chaleur, que le dessous de sa langue est chaud, le dessus froid, l'enfant est mort, ou va mourir, & la mere meurt aussi sans accoucher.

Quand la femme en couche a le visage rouge & la langue violette, ordinai-

rement elle accouche d'un enfant mort, sans en mourir: mais quand elle a la bouche & les lèvres violettes, & que la bouche écume, elle meurt, & son fruit aussi.

Quand elle a le visage violet, mais la langue rouge, & qu'il lui sort par la bouche beaucoup d'écume, l'enfant vient vivant, & la mere meurt.

Quand à une femme nouvellement accouchée le pouls se trouve médiocrement lent & glissant, il est bon. S'il se trouve plein, fort, trembleux, serré, la mort est proche.

De même si le pouls se trouve petit & profond, il est bon; s'il est dur & ferme, c'est mauvais signe.

De même quand vous lui trouvez le pouls du carpe fort vite, tout en feu, & sans règle, elle en meurt. S'il est délié & profond, de manière qu'en appuyant les doigts jusqu'à sentir les os, ce pouls ne laisse pas d'être sensible, elle n'en mourra pas.





EXTRAIT DU PEN TSAO CANG MOU.

C'EST-À-DIRE :

DE L'HERBIER CHINOIS

O U

HISTOIRE NATURELLE DE LA CHINE, POUR L'USAGE DE LA MEDECINE.



ET Ouvrage a été entrepris & composé par un Docteur de la Famille ou Dynastie des *Ming*, appelé *Li che tchin*. Mais la mort ayant surpris cet Auteur, avant qu'il y eût mis la dernière main, son fils, après l'avoir revû & augmenté, présenta à ce sujet une Requête à l'Empereur *Van lie*, la vingt-quatrième année de son regne, & sur cette Requête l'Empereur donna ordre au Tribunal du *Li pou*, ou des Rites, de publier cet Ouvrage, lequel a été réimprimé de nouveau à la vingt-deuxième année du regne de feu l'Empereur *Cang hi*.

P R E F A C E.

Où l'on voit l'idée & la division générale de tout l'Ouvrage.

CETTE Histoire comprend en tout cinquante-deux Livres. Les deux premiers Livres traitent de tous les *Pen tsao*, ou Herbiere, qui ont été composés depuis l'Empereur *Chin nong* (a), jusqu'au tems auquel vivoit *Li che tchin*, & de tous les Auteurs qu'il cite. Ils contiennent ensuite plusieurs fragmens des Ouvrages de l'Empereur *Chin nong*, & de l'Empereur *Hoang ti* (b): c'est-à-dire, des Livres Classiques de la Médecine.

Le troisième & quatrième Livre sont des inductions ou répertoires des divers remèdes, qui sont propres pour toutes sortes de maladies.

(a) Premier Inventeur de la Médecine Chinoise.

(b) Celui qui a rédigé la Médecine dans un corps de Science.

Le cinquième, sixième & septième traittent de trois Elémens; à sçavoir de l'Eau, dont on distingue de quarante-trois sortes; du Feu, dont on distingue onze sortes; & de la Terre, dont on distingue soixante sortes.

Le huitième, neuvième, dixième, & onzième traittent du Métal, & des Pierres: du Métal, de vingt-huit sortes; & des Pierres qui sont distinguées en trois genres; le premier genre, qui est des pierres précieuses, quatorze sortes: le second genre, est des pierres ordinaires, soixante-onze sortes: le troisième genre, est des faussilles ou minéraux, vingt sortes: outre cela vingt-sept sortes d'autres qui approchent des précédentes.

Le douzième & les suivans, jusqu'au vingt-huitième, traittent des Plantes, qui sont distinguées sous onze genres différens: sçavoir, le premier genre, est des Plantes des Montagnes, soixante-dix sortes.

Le second genre, est des Plantes odoriférantes, cinquante-six sortes.

Le troisième genre, est des Plantes des plattes campagnes, cent vingt-six sortes.

Le quatrième genre, est des Plantes veneneuses, quarante-sept sortes.

Le cinquième genre, est des Plantes rampantes, ou qui ont besoin d'appui, soixante-treize sortes: & vingt-neuf sortes d'autres qui approchent des espèces précédentes.

Le sixième genre, est des Plantes aquatiques, vingt-deux sortes.

Le septième genre, est des Plantes qui croissent sur les pierres, dix-neuf sortes.

Le huitième genre, est des Plantes de la nature de la mousse, vingt-six sortes: plus, des Plantes d'espèces mêlées, neuf sortes, qui ont leur usage dans la Médecine, & cent cinquante-trois sortes qui en sont rejetées, quoiqu'elles soient connues, & aient chacune son nom particulier.

Le neuvième genre, est des Plantes,

dont les graines servent à la nourriture, comme le bled, le ris, le miller, les pois, les fèves, &c. quarante-quatre sortes.

Le dixième genre, est des Plantes, dont les graines servent à faire du vin, ou autres liqueurs à boire, vingt-neuf sortes.

Le onzième genre, est des Plantes légumineuses; 1°. De celles qui ont une odeur & saveur forte, trente-deux sortes. 2°. De celles qui portent des fruits, tels que sont les concombres, les citrouilles, &c. onze sortes. 3°. De celles qui croissent dans l'eau, six sortes. 4°. De celles qui sont de la nature des champignons, &c. quinze sortes.

Le vingt-neuvième Livre & les suivans, jusqu'au trente-septième, traittent des Arbres, qui sont distinguez en douze genres, dont six sont d'Arbres fruitiers, & six de ceux qui ne portent point de fruit.

Le premier genre des fruitiers, est de ceux qui croissent en pleine campagne; il y en a onze sortes.

Le second, est des Arbres des Montagnes, trente-quatre sortes.

Le troisième des fruitiers sauvages, tels que ceux qui se trouvent chez les Barbares, c'est-à-dire, à l'Oüest & au Nord, hors de la Chine.

Le quatrième, est de ceux dont les fruits entrent dans l'assaisonnement des ragoûts, vingt-trois sortes.

Le cinquième, est des plantes qui portent des fruits légumineux, comme melons, &c. neuf sortes.

Le sixième, est aussi des plantes qui portent des fruits aquatiques, six sortes: plus, vingt-trois sortes qui approchent de quelqu'une de toutes les espèces précédentes.

Dès Arbres non-fruitiers, le premier genre est des Arbres, dont le bois est odoriférant, trente-cinq sortes.

Le second genre, est des grands Arbres de haute-futaye, cinquante-deux sortes.

Le troisième genre, est des Arbustes, cinquante sortes.

Le quatrième, est de ceux qui ont besoin d'appui pour croître, douze sortes.

Le cinquième, de ceux qui croissent en brouillies, quatre sortes.

Le sixième, est d'espèces mêlées, sept sortes.

Le trente-huitième Livre traite des vieux habits & vieux utensiles, qui entrent dans la Médecine : des habits ou étoffes, vingt-cinq sortes ; & des utensiles, cinquante-quatre sortes.

Le quarantième Livre & les suivans, jusqu'au quarante-sixième, traittent des Insectes, sous quatre genres différens.

Le premier genre, est des Insectes qui se multiplient par la voye des œufs, quarante-trois sortes.

Le second genre, est de ceux qui s'engendrent de la pourriture du bois, &c. trente-une sortes.

Le troisième genre, est de ceux qui s'engendrent d'humidité, vingt-trois sortes.

Le quatrième, est des Insectes à écailles, dont on distingue quatre espèces subalternes : sous la première, ou est compris le Dragon, & autres semblables, neuf sortes : sous la seconde, qui est des serpens, dix-sept sortes : sous la troisième, qui est des poissons écailleux, vingt-huit sortes : sous la quatrième, qui est des poissons non-écailleux, plus de

trente sortes : sous la cinquième, qui est de ceux qui sont munis de cuirasses ; soit comme les Tortues, Cancres, Crabes, &c. dix-sept sortes ; soit comme les Huîtres, les Moules & autres Coquillages, vingt-neuf sortes.

Les quarante-septième ; quarante-huitième ; & quarante-neuvième Livres traittent des oiseaux sous quatre genres différens.

Le premier genre est des Oiseaux Aquatiques ; treize sortes.

Le second genre est des Oiseaux Domestiques ; & du Gibier ; vingt-deux sortes.

Le troisième genre est des Oiseaux Champêtres ; dix-sept sortes. Le quatrième est des Oiseaux de Montagnes ; treize sortes.

Les cinquantième & cinquante-unième Livres traittent des Animaux sous quatre genres différens.

Le premier genre est des Animaux Domestiques ; vingt-huit sortes.

Le second genre est des Animaux sauvages ; trente-huit sortes.

Le troisième genre est du Rat & d'autres animaux semblables ; douze sortes.

Le quatrième genre est des Animaux extraordinaires, comme le Singe, &c. huit sortes.

Le cinquante-deuxième Livre traite du Corps Humain, & de toutes ses différentes Parties qui servent à la Médecine ; en tout, trente-cinq sortes.

AVERTISSEMENT.

Le premier *Pen tsao* ou *Herbier* dont il est fait mention dans les Livres Chinois, est celui de l'Empereur *Chin nong*, lequel étoit divisé en trois Livres, & contenoit trois cent soixante sortes de Plantes, ou choses médicinales, distribuées en trois ordres. Ensuite on en ajouta une fois autant à ces premières, & ce

fut le second *Pen tsao* qui parut sous le nom de *Leang tao hong king*.

Depuis ces deux premiers il en a paru plusieurs autres en différens tems, surtout sous la famille des *Tang*, & sous celle des *Song* beaucoup plus amples.

Mais parce que ces sortes d'Ouvrages, en se multipliant, sont devenus confus,

& pleins de fautes , & qu'on n'y trou-
voir pas l'ordre & l'arrangement néces-
saire, *Li che tchin*, poussé du désir de ser-
vir le public, a composé celui-ci, où il
a fait entrer tout ce qu'il a trouvé de bon
dans les précédens, & y a ajouté outre
cela beaucoup du sien.

Mais afin d'y mettre quelque ordre ,
pour en rendre l'usage facile, il a rédi-
gé toutes les sortes de Plantes dont il
traite, à seize *pou*, ou classes, ou genres
supérieurs, qu'il divise en soixante espé-
ces ou genres subalternes : puis roudes
les sortes de Plantes qui sont contenues
sous chacun de ces genres subalternes ;
il les distribue en trois Ordres, suivant
la force & la vertu de chacune.

Et parceque le feu & l'eau sont les
deux premiers Elémens, & comme les
deux premiers principes de toutes les au-
tres productions, cet Ouvrage commen-
ce par ces deux Elémens.

En second lieu, il traite de la Ter-
re, parceque la Terre est comme la mere
de toutes choses.

En troisième lieu, des métaux, & des
pierres que la terre engendre dans son
sein, & qui en font comme les parties.

En quatrième lieu, des plantes, des
grains, des légumes, des fruits & des ar-
bres qu'elle produit hors de son sein.

En cinquième lieu, des vieux habits
ou utensiles, dont la matiere est tirée
des espèces précédentes.

En sixième lieu, des insectes, des
poissons, & autres espèces qui sont écail-
lées, ou munies de cuirasses; des oiseaux,

& des animaux quadrupedes.

En dernier lieu, du corps de l'hom-
me : de sorte que cet ordre commence
par ce qu'il y a de plus vil & de plus
commun dans la nature, & finir par ce
qu'il y a de plus relevé & de plus excellent.

Pour ce qui est de l'ordre que l'Au-
teur du *Pen tsaou* a gardé, en traitant de
chaque espèce ; il commence l'explica-
tion de chacune par l'exposition du nom.
Et comme les diverses sortes de choses
ont eu des noms différens, selon les di-
vers âges & les différens Auteurs qui en
ont parlé ; *Li che tchin* a eu soin de les
marquer tous exactement, & de les ran-
ger après celui qui étoit de son tems le
plus commun, pour conserver l'origine
du *Pen tsaou*, ou Herbiere.

Ensuite il fait & donne la description
de chacune ; il parle du lieu où elle croît,
& comment : il dit de quelle maniere on
les serre, ou on les cueille.

Enfin il discute ce qu'il y a de con-
troversé ou d'incertain dans chacune ;
ce qu'il y a de certain & de faux : puis
il parle de la maniere dont on les pré-
pare, soit pour les garder, soit pour en fai-
re usage. Il parle ensuite de leur nature,
de leurs qualitez, de leur odeur, & de
de leur faveur. Après quoi il traite de
leurs vertus & usages, ou de leurs effets,
& finit en donnant les recettes & les
doses de chacune. Or, dans l'ancien *Pen
tsaou*, on comptoit deux mille neuf cens
trente-cinq recettes différentes, ausquel-
les on en a ajouté onze cens soixante-
un autres modernes.



PEN TSAO TI Y KIUEN.

PREMIER LIVRE DE L'HERBIER CHINOIS

PREMIER PARAGRAPHE.

De l'origine de l'Herbier, ou Pen tsao, & de tous les Herbiers anciens & modernes, qui ont paru jusqu'à présent.

C'EST une Tradition fort ancienne qu'il y a eu un *Herbier* divisé en trois Livres, & intitulé *Pen tsao king san kiuen*, dont on prétend que l'Empereur *Chin nong* a été l'Auteur : mais on ne sçait personne qui ait vû cet Ouvrage.

Si l'on s'en rapporte à ce que dit *Hoü nan tseï*, ancien Auteur, l'Empereur *Chin nong*, en faisant par le goût l'épreuve de toutes sortes de Plantes & Herbes Médecinales, dans un seul jour en connut soixante-dix sortes qui avoient une qualité veneneuse. Et c'est de-là que la Médecine-pratique a pris son origine.

Anciennement avant l'invention des Lettres, cette science passoit d'une génération à l'autre par la tradition & par les enseignemens faits de vive voix, & on lui donnoit le nom de *Pen tsao*. Mais depuis les régnés des deux familles des *Han* le nombre des Médecins s'étant fort multiplié, & les recettes anciennes ayant été jointes aux modernes, on a commencé de voir dans les formes des Livres de recettes, sous le titre de *Pen tsao*.

Dans un Livre ou Chronique, qui a pour titre, *Ti ouang ki ché ki*, il est dit que l'Empereur *Hoang ti* ordonna à *Ki pé cao* d'examiner les saveurs des Plantes & des Arbres, & d'en faire un *Pen tsao king*, ou Corps d'histoire, & de déterminer les recettes pour guérir toutes sortes de maladies : ce qui fait voir que le nom

de *Pen tsao* a commencé à être en vogue dès le tems de l'Empereur *Hoang ti*.

Au reste le *Pen tsao* de *Chin nong* contient six espèces de choses médicinales ; sçavoir, des pierres précieuses, des pierres ordinaires, des Plantes, des arbres & des animaux. Mais parce qu'entre elles le plus grand est du genre des Plantes ; c'est pour cela que tout l'Ouvrage en tire son nom, & qu'on l'appelle *Pen tsao*, c'est-à-dire, l'origine ou la racine des Plantes.

En y comprenant le *Pen tsao* de *Chin nong*, & celui de *Liché tchin*, on en compte jusqu'à trente-neuf différens, qui ont paru en différens tems, & sous différens Empereurs.

Liché tchin dit que le *Pen tsao* de *Chin nong* comprend dans trois ordres différens trois cens soixante-cinq sortes de remèdes, nombre qui répond à celui des degrés du Ciel, & que *Leang tao hong king* y en ayant ajouté une fois autant, composa son *Pen tsao* ; qui en contient sept cens trente sortes en sept Livres, & qui fut nommé *Ming y pié lou pen tsao*, parce que les trois cens soixante-cinq sortes qu'il ajoûta à celles de *Chin nong*, sont tirées des plus fameux Médecins qu'il y ait eu depuis le règne des *Han*, & que pour distinguer les unes des autres, il marqua les premiers avec des caractères noirs, & les derniers avec des caractères rouges.

2.
Règne
des *Han*.

3. Avant le *Ming y pié lou pen tsao*, il en avoit paru un autre sous ce titre : *Tsai yo lou*; c'est-à-dire, *Traité des Herbes & Remèdes*, en deux Livres, composé par *Tong kien*, vassal de l'Empereur *Hoang ti*.

4. Sous le regne des *Han* parut le *Luci cong y a toui*, qui est une espèce de *Pen tsao* en deux volumes, fait par *Luci cong*.

5. Le *Pen tsao* qui a pour titre : *Li ché yo lou*, parut sous le même regne en trois Livres, qui n'étoient autre chose que les trois Livres du *Pen tsao* de *Chin nong*, raccommodez par *Litang chi*.

6. Celui-ci fut suivi du *Pen tsao* intitulé *Ou ché*, *Pen tsao*, composé sous le même regne des *Han* par un Auteur nommé *Ou*; il n'y a qu'un seul Livre.

7. Le dernier *Pen tsao* du regne des *Han*, est intitulé : *Luci cong pao tchi lun*. Il traite de la nature des Remèdes, & de la manière de les préparer. Il contient trois Livres : *Luci cong* est le nom de l'Auteur.

L'Empereur *Tang*, Chef de la famille Impériale de ce nom, employa vingt-deux personnes des plus habiles de l'Empire, pour faire un nouveau *Pen tsao*, qui pour cette raison fut appelé *Tang pen tsao*, ou *Tang sin pen tsao*. Il contient cinquante-trois Livres, & a été fait suivant le *Pen tsao* de *Leang tao hongking*.

Après le *Tang pen tsao*, parut un autre Livre avec ce titre : *Yot song kiué*, en deux Livres; dont l'Auteur s'appelloit *Tchang tchin kuen*.

Et après celui-ci on vit un nouvel *Herbier* qui portoit ce titre : *Yot song pen tsao*, en quatre livres.

9. Ensuite *Sun seé miao* composa son Ouvrage qui contient trente Livres, sous le titre *Tien kin ché tché*.

10. Bien-tôt après on vit un autre *Pen tsao* avec ce titre : *Tché leao pen tsao*, en treize Livres par un certain *Mong tsan*.

11. Celui-ci fut suivi d'un autre intitulé *Pen tsao ché y* en dix Livres, composé par *Tchin tsang ki*.

12. Sous le regne de la même famille, *Li sun* fit un *Pen tsao* particulier des Plantes & autres choses de la mer, qu'il comprit

en sept Livres, & donna ce titre à son Ouvrage : *Hai yo pen tsao*.

Le treizième *Pen tsao* a pour titre : *Sséé chin pen tsao*. Il contient cinq Livres. Son Auteur est *Siao ping*, du regne des *Tang*.

Le quatorzième est intitulé : *Chan fan pen tsao*. Il contient cinq Livres. L'Auteur s'appelle *Yang soën tchi* : il vivoit sous la Dynastie des *Tang*.

Le quinzième s'appelle *Tsao yn y*. Il contient deux Livres. Son Auteur étoit *Li han couang*, du regne des *Tang*.

Le seizième est le *Pen tsao song sséé luci*. Il ne contient qu'un Livre, & sans nom d'Auteur.

Le dix-septième est le *Tché sing pen tsao*, dont *Tchin sséé leang* est l'Auteur. Il contient dix Livres.

Le dix-huitième a pour titre, *Chou pen tsao*. Les Docteurs appelez *Han ling* en sont les Auteurs. Il contient vingt Livres. Cet Ouvrage & les douze précédents sont tous du tems des *Tang*.

Le dix-neuvième fut intitulé *Cai pao pen tsao*, du nom du premier Empereur de la famille des *Song*, par ordre duquel neuf des plus habiles de son Empire composèrent cet Ouvrage, qui outre les sortes de Plantes & choses médicinales expliquées dans le *Pen tsao* de *Chin nong*, en contient cent trente-trois nouvelles, ajoûtées de nouveau; en sorte que celles-ci paroissent avec des caractères noirs, & celles-là sous des caractères blancs.

Le vingtième s'appelle *Kia yeou pou tchu pen tsao*, composé par les Mandarins ou Officiers du *Quang lou sséé*, Tribunal qui a soin de la dépense qui se fait dans la Maison Impériale. Cet Ouvrage contient vingt Livres.

Le vingt-unième est intitulé : *Tou king pen tsao*. Il contient vingt-un Livres, où on voit toutes les figures des herbes, des plantes, & autres choses médicinales. L'Empereur *Tsong gin tséé* avoit envoyé ordre dans toutes les Provinces qu'on les dessinât routes, & qu'on les portât à la Cour.

Le vingt-deuxième est appelé *Tching*

Regne
des
TANG.

Regne
des
SONG.

20.

21.

22.

lui pen tsao. L'Auteur qui s'appelle *Tang chin ouei*, ayant ramassé tous les *Pen tsao* des siècles précédens, en composa le sien, puis le présenta à l'Empereur *Hoei tsong*, qui en changea le titre, & le fit appeller *Ta koën pen tsao*.

23. Le vingt-troisième porte ce titre : *Pen tsao pié choüé*. Son Auteur se nomme *Tching tching*.

24. Le vingt-quatrième est le *Ge hoë tchu kia pen tsao*. Il contient vingt Livres. *Ge hoë* est le nom de l'Auteur.

25. Le vingt-cinquième est intitulé *Pen tsao yuen y* en trois Livres. L'Auteur se nomme *Keou tsong ché*.

26. Le vingt-sixième s'appelle *Kié cou tchin tchu nan*. Un Livre en tout : *Kié cou* est le nom de l'Auteur, ou bien *Tsang yuen sou*. Cet Ouvrage & les précédens sont tous du Règne des *Song*.

Règne des YUEN.
27. Le vingt-septième est appelé *Yong so fa siang*, en un seul Livre. L'Auteur qui vivoit du tems de la Famille des *Yuen*, s'appelle *Li cao*, ou bien *Hao tong koën*.

28. Le vingt-huitième est le *Tang ge pen tsao*, en deux Livres. L'Auteur se nomme *Vang hao cou*.

29. Le vingt-neuvième porte le titre *Ge yong pen tsao*. Il contient huit Livres. Le nom de l'Auteur est *Ou soui*.

30. Le trentième se nomme *Pen tsao co co*. Il a été fait par un nommé *Hou in*.

31. Le trente-unième a pour titre *Pen tsao yuen y pou y*. Son Auteur est *Tchu tching king* : on l'appelle aussi *Tan ki*. Cet Ouvrage & les quatre précédens ont été faits sous le règne des *Yuen*.

Règne des MING.
32. Le trente-deuxième est le *Pen tsao fa hoei*, en deux Livres. L'Auteur est *Sin yen chun*, sous le règne de l'Empereur *Hong vou*, fondateur de la Dynastie *Ming*.

33. Le trente-troisième s'appelle *Kiéou hoang pen tsao*, en quatre Livres. Il a été fait par un Prince nommé *Tching tchai*, lequel ayant compassion du Peuple affligé par les calamitez publiques, & surtout par la sécheresse & la stérilité de la terre, composa cet Ouvrage, qui con-

tient quatre cens quarante sortes d'herbes ou d'arbres, dont il prit connoissance, avec le secours des Villageois & des Laboureurs, qui n'ayant rien à manger, alloient chercher dans les Montagnes parmi les arbres & les herbes sauvages, de quoi sustenter leur misérable vie, & en apportoit tous les jours plusieurs sortes de nouvelles. Cet Ouvrage est aussi du tems de l'Empereur *Hong vou*.

Le trente-quatrième est intitulé : *King sin yu tsé*. Il a été composé par un Prince nommé *Ning bien wang*, du règne de l'Empereur *Sun te*. Il contient deux Livres.

Le trente-cinquième est le *Pen tsao si yao*. Il a été composé par *Vang lun* sous le règne de l'Empereur *Hong tchi*. Il contient huit Livres.

Le trente-sixième est le *Tché ou pen tsao*. L'Auteur est *Vang li*, du règne de *Tching te*. Il contient deux Livres.

Le trente-septième est le *Tche kien pen tsao*. Ces deux ouvrages traitent des alimens médicamenteux, & des alimens convenables à chaque maladie. L'Auteur s'appelle *Ning yuen* : il vivoit sous l'Empereur *Kia tsing*.

Le trente-huitième est le *Pen tsao hoei pien*. L'Auteur *Vang ki*. Il vivoit du règne de l'Empereur *Kia tsing*. L'Ouvrage contient vingt Livres.

Le trente-neuvième est intitulé : *Pen tsao mong suen*. Il contient douze Livres. L'Auteur est *Tchin kia meou*, du règne de *Kia tsing*, Empereur.

Le quarantième est le *Pen tsao kang mou*. Cet Ouvrage a été commencé sous le règne & par l'ordre de l'Empereur *Kia tching*, parle Docteur *Li ché tchin*, lorsqu'il étoit *Tchi bien*; c'est-à-dire, Gouverneur d'une Ville du troisième Ordre, & achevé sous l'Empereur *Van lie*. L'Auteur a composé cet Ouvrage de tout ce qu'il y avoit de meilleur dans tous les Herbiers & autres Livres de Médecine, anciens & modernes, & y a ajoûté trois cens-soixante & quatorze recettes. Dans

tout l'Ouvrage on en compte en tout jusqu'à huit mille cent soixante.

Après suit un *Index* de toutes les espèces de Plantes & autres choses médi-

nales , dont il est traité dans chacun de tous ces *Pensao* , & du nombre & des espèces que *Li ché tchin* a tirées de chacun, pour composer celui-ci.

E X T R A I T

DUPEN TSAO DE L'EMPEREUR CHIN NONG.

T E X T E.

IL y a cent vingt sortes de drogues ou remèdes du premier ordre, qui dans la médecine tiennent le rang , & font comme la fonction du Souverain. Les remèdes sont de la nature des alimens & par leur suc nourrissant , servent à l'entretien de la vie, ressemblant en cela au Ciel.

Comme ces remèdes n'ont aucune qualité veneneuse ou maligne , quelque quantité que vous en preniez , & quelque long-tems que vous en usiez , ils ne font jamais de mal. En un mot , si vous voulez avoir le corps dispos & léger , entretenir les esprits dans une juste égalité , & conserver votre enbonpoint , même dans la vieillesse , usez des remèdes contenus dans le premier Livre.

Il y a aussi cent vingt sortes de drogues ou remèdes du second ordre, qui dans la Médecine font comme la fonction de Ministres ou d'Officiers domestiques. Ces remèdes donnent au corps une disposition qui rend l'homme plus capable des fonctions propres de sa nature , dont ils tiennent en quelque façon.

Entre ces remèdes il y en a qui ont une qualité maligne , & il y en a qui sont entièrement innocens ou incapables de nuire : c'est pourquoi il faut apporter un grand soin à connoître leurs verrus & leurs usages. En un mot , si vous voulez diminuer la violence des maladies ; & rétablir les forces débilitées , servez-vous des remèdes contenus dans le second Livre.

Pour les drogues ou remèdes du bas or-

dre , il y en a cent vingt-cinq sortes , qui dans la Médecine font comme la fonction d'Officiers du dehors , & ceux-ci servent particulièrement à guérir les maladies. Ils tiennent de la nature de la Terre , & ont tous beaucoup de malignité , ou quelque qualité veneneuse. Il ne faut pas en user long-tems de suite. En un mot , si vous voulez chasser hors du corps un froid , une chaleur étrangère , un mauvais air , ou quelque malignité qui peut se trouver dans les esprits , lever quelque obstruction , ou dissiper quelques amas d'humours , & guérir les maladies ; ayez recours aux remèdes du troisième Livre.

Parmi les Remèdes , il y en a qui tiennent lieu de *Kiun* , ou Souverain : il y en a qui tiennent lieu de *Tchin* , ou Ministres du dedans ; & il y en a qui tiennent lieu de *Tso ché* , ou d'Officiers du dehors. Et la bonté d'une médecine vient de la juste proportion & du tempérament de ces diverses sortes de remèdes. Le *Kiun* ou Souverain doit être unique. Il faut deux *Tchin* ou Ministres du dedans ; trois *Tso* , ou Officiers généraux au dehors , & cinq *Ché* , ou Officiers subalternes. Un *Kiun* , trois *Tchin* , & neuf *Tso ché* , est aussi une juste proportion.

Entre les remèdes , il y en a qui tiennent de la nature d'*Yn* , il y en a aussi qui tiennent de la nature d'*Yang* , & c'est à quoi il faut avoir extrêmement égard , quand on les joint les uns aux autres. Certains remèdes ont aussi entr'eux des relations ou rapports semblables à ceux qui se trouvent entre la mere & l'enfant , & entre le frere aîné & le cadet.

Les choses qui sont employées dans les remèdes, sont de diverses sortes. Si vous parlez de celles qui sont tirées des végétaux ; ce sont la racine, la tige, la fleur, le fruit, & les feuilles, &c. Si vous parlez de celles qui sont dotées de sentiment, ce sont la peau, les os, & la chair.

C O M M E N T A I R E.

Le Médecin *Yuen sou* dit : Dans tout le genre des choses médicinales, qui ont leur racine en terre, cette moitié, qui est hors de terre, & qui s'élève en haut, est formée par le feu & les esprits, qui montent dans le corps de la plante, & les rameaux d'où naissent les feuilles, s'appellent *Ken*, ou branches : & cette moitié qui est dans la terre, est formée par le suc & les esprits, qui descendent dans le corps de la plante ; & ses branches qui pénètrent en terre, s'appelle *Chao*, ou rameaux.

A l'égard des malades, dont la maladie réside dans le *Chang-tsfiao*, ou *Tchongtsiao*, c'est-à-dire, dans la cavité supérieure ou mitoyenne du corps, il faut se servir du *Ken* ou branche, c'est-à-dire, des parties supérieures de la Plante : & à l'égard de ceux dont la maladie réside dans la cavité inférieure, ou *Hia-tsfiao*, qui est le bas-ventre, il faut se servir des *Chao*, ou rameaux des racines ; c'est-à-dire, des parties inférieures de la Plante. Le *Ken*, ou les branches de la Plante montent en haut, & les *Chao*, ou racines descendent en bas.

La moitié supérieure du corps de l'homme tient d'*Yang*, & de la nature du Ciel : ainsi les remèdes convenables pour cette partie du corps, c'est la tête, ou les sommets des Plantes ; le corps de la Plante, c'est-à-dire, le tronc, est pour les maladies du *Tchongtsiao*, ou cavité mitoyenne, qui est le haut-ventre : La moitié intérieure du corps de l'homme tient d'*Yn*, & de la nature de la terre, & conséquemment les *Chao* ou racines des Plantes sont propres pour les maladies qui résident en bas.

T E X T E.

ON distingue sept sortes de remèdes. Il y en a de simples, c'est-à-dire, qui ne se joignent avec aucun autre ; & il y en a de composés. Parmi les composés il y en a qui ne sçauroient se passer les uns des autres, & qui demandent d'être toujours joints ensemble : il y en a qui s'entraident réciproquement : il y en a qui s'appréhendent les uns les autres : il y en a qui ont antipathie entre eux : il y en a d'opposés & de contraires : enfin il y en a qui se tuent, ou se mortifient mutuellement.

Il faut une grande attention dans l'assemblage ou emploi de toutes ces sortes de remèdes. Vous ferez bien de vous servir des remèdes qui ne peuvent se passer les uns des autres, & de ceux qui s'aident réciproquement ; mais donnez-vous de garde de vous servir de ceux qui ont antipathie entre eux, & qui sont contraires. Vous pouvez user de ceux qui ont quelque qualité maligne ou vénéneuse, pourvu que vous y joigniez ceux qui ont la vertu de subiger cette malignité : mais pour ceux qui ont antipathie entre eux, & qui se tuent mutuellement, ne les joignez jamais ensemble.

C O M M E N T A I R E.

Pao ching dit : Dans le *Pen-tsao* de *Chin-nong* : il est traité de trois cens soixante-cinq sortes de remèdes, ou choses médicinales, parmi lesquelles il y en a soixante-onze sortes, qui sont simples, & ne souffrent le mélange d'aucune autre : il y en a douze sortes de celles qui ne sçauroient se passer les unes des autres : il y en a quatre-vingt-dix sortes de celles qui s'entraident mutuellement, soixante-dix-huit sortes de celles qui se craignent réciproquement, soixante sortes de celles qui ont antipathie entre elles : dix-huit sortes de celles qui sont contraires & opposées : trente-trois sortes de celles qui se tuent,

& qui se mortifient les uns les autres.

Li ché sching dit: Il y a des remèdes de sept sortes ou qualitez différentes.

La première sorte qui est des Simples, c'est-à-dire, de ceux qui se prennent seuls, & sans admettre aucune composition.

La seconde sorte est de ceux qui ne sçavoient se passer les uns des autres, & qu'il faut toujours joindre ensemble: tels sont le *Gin seng*, la réglisse, le *Hoang ki*, le *Tchi mou* * & leurs semblables.

La troisième sorte est de ceux qui s'entraident, ou se servent les uns les autres.

La quatrième sorte est de ceux qui ont une antipathie réciproque, & qui rendent réciproquement inutiles leurs vertus.

La cinquième sorte est de ceux qui se craignent ou qui se nuisent mutuellement.

La sixième sorte est de ceux qui sont contraires ou incomparables.

La septième sorte est de ceux qui se tuent, ou se détruisent réciproquement.

Dans les anciennes recettes on employoit assez communément la quatrième & sixième sorte: la seconde & troisième sorte sont employées dans les recettes des Empereurs: la cinquième & la septième sorte sont employées dans les recettes des Princes, & la quatrième & sixième sorte sont employées dans les recettes des Tyrans, ou Princes violents.

T E X T E.

ON distingue les drogues ou choses médicinales par cinq saveurs: & ainsi il y en a d'aigres, de salées, de douces, d'amères, & d'un goût fort (*sapore gravi*.) On les distingue aussi par les quatre qualitez de l'air, suivant quoi il y en a d'une qualité froide ou chaude, tempérée & fraîche.

COMMENTAIRE.

Tsong ché distingue les drogues par rap-

port aux esprits, c'est-à-dire, aux petits corps spiritueux qui en émanent, & sont les véhicules des odeurs, & les divise en deux classes; à sçavoir de celles qui ont bonne odeur, & de celles qui en ont une mauvaise.

T E X T E.

ON les distingue encore en deux autres espèces générales; sçavoir en celles qui ont une qualité veneneuse ou maligne, & celles qui n'ont aucune mauvaise qualité.

COMMENTAIRE.

Le Médecin *Ki pe cao* dit: il y a des maladies invétérées & de nouvelles: il y a de grandes recettes & de petites. Selon la nature ou la qualité des maladies, il faut user de remèdes innocens, ou de ceux qui ont une qualité maligne. Quand pour guérir les maladies, on employe des remèdes qui ont une grande malignité, si la maladie avoit dix degrés de gravité, ces remèdes en pourront diminuer six degrés: les remèdes qui ont une malignité médiocre, en diminueront sept degrés; & ceux qui n'ont que fort peu de malignité, en diminueront huit degrés. Quand on employe des remèdes qui n'ont aucune qualité maligne, de dix degrés de maladie, ils en emporteront neuf.

Pour ce qui est des espèces qui sont purement du genre des alimens, tels que sont les grains, la viande des animaux, les fruits, les herbes, & les légumes, pourvu qu'on n'y fasse aucun excès, il ne faut pas craindre d'en recevoir aucun préjudice.

Le même Auteur dir encore qu'à l'égard des maladies ou des sujets qui peuvent résister aux remèdes, lesquels ont quelque qualité veneneuse ou maligne, on peut employer une dose plus forte; à l'égard de ceux qui ont peine à y résister, il faut que la dose soit petite.

T E X T E.

IL y a des tems propres pour cueillir & pour préparer les choses médecinales. Il y en a qu'il faut faire sécher au Soleil, & il y en a qu'il faut faire sécher à l'ombre.

C O M M E N T A I R E.

Hong king dit : le tems de cueillir les choses qui entrent dans la composition des remèdes, est le commencement de l'année. Et c'est depuis le commencement du regne de *Han*, que cette coutume s'est établie. La raison pourquoi la plupart des racines médecinales se cueillent dans la seconde & huitième Lune ; c'est qu'au commencement du Printems la sève montant en grande abondance, est dans sa force ; & ne faisant alors que commencer à faire bourgeonner les plantes, elle ne s'est pas encore distribuée ni consumée, comme elle fait ensuite, dans la production des branches & des feuilles. Quant au tems de l'Automne, les feuilles & les branches venant à se dessécher, alors le suc ou la sève coulant en bas, retourne vers son origine.

Au reste, si on cueille ces racines au Printems, il faut ordinairement le faire le matin : & si c'est en Automne, il faut que ce soit le soir, pour la même raison.

Pour ce qui est du tems auquel il faut cueillir les fleurs, les fruits, les feuilles, & les tiges ou troncs des plantes, il n'en faut point observer d'autre que celui de leur parfaite maturité.

Sing seé miao dit : que les anciens Médecins, suivant cet endroit du Texte de *Chin nong*, qui regarde la manière de cueillir, de préparer, & de sécher les drogues & les choses médecinales, & les employant selon la méthode prescrite ; de dix malades qu'ils traittoient, ils en guérissent huit ou neuf.

Mais les Médecins d'à-présent, ignorant le tems de cueillir & de ramasser les drogues, aussi-bien que la nature du terroir où elles croissent, & ne sachant si elles sont vieilles ou nouvelles, pleines de suc ou vuides, de dix malades, auxquels ils donnent des remèdes, ils n'en sauraient mettre la moitié sur pied.

Ma tchi dit : il y a beaucoup de gens qui abusent de cette pratique de faire sécher à l'ombre une partie des choses médecinales : car, par exemple, si on prend des cornes tendres de Cerf, qui ne font que de pousser, & qu'on les fasse sécher à l'ombre, elles se pourrissent ; & si on les fait sécher au feu, on réussit.

Au reste, les racines des arbres & des herbes qui auront été cueillies avant la neuvième Lune, doivent être séchées au Soleil : & celles qui auront été cueillies après ce tems-là, doivent être séchées à l'ombre.

Li che tchin dit : Comme les mêmes plantes sont différentes entre elles à cause de la diversité du terroir ou des climats du Nord & du Sud ; & de la diversité des tems, ou *Tsé ki*, suivant lesquels elles croissent, & par rapport à leurs racines & à leurs tiges : aussi le tems & la manière de les cueillir, & de les préparer, doivent être différens : ce qui est conforme au sentiment de *Cong tchi yo* qu'il cite en cet endroit.

A ce sujet on rapporte un proverbe qui est en vogue dans le marché *Kia mou*, dont le sens est assez véritable, sçavoir, que ceux qui achètent les drogues & les remèdes, doivent avoir deux yeux ; qu'un suffit à ceux qui les mettent en usage ; c'est-à-dire, aux Médecins ; & qu'aucun n'est nécessaire à ceux qui les prennent de la main du Médecin.

T E X T E.

À l'égard des drogues & des remèdes, il y a manière de connoître la qualité du terroir ou du sol qui les porte ;

de discerner les véritables des fausses ,
& les nouvelles des vieilles.

COMMENTAIRE.

Hong king dit : Toutes sortes de drogues ou de choses médecinales ont un sol particulier où elles croissent.

Tsong ché dit : Quand vous voulez user des drogues, ayez égard à la nature du terroir, d'où elles viennent : & vous pourrez en faire un bon usage.

Cao, en parlant des drogues vieilles & nouvelles, en rapporte de six sortes, qui doivent être vieilles pour avoir un bon effet dans la Médecine ; & dit ensuite que toutes les autres doivent être fraîches & nouvelles, suivant le sentiment de *Hong king* : mais il en ajoute quelques autres, parmi lesquelles est le *Tai hoang*, ou la Rhubarbe, qu'il prétend être meilleure, & avoir beaucoup plus de force, étant vieille que fraîche.

T E X T E.

Les drogues & les choses médecinales, selon que leur nature est différente, doivent être préparées en différentes manières. C'est pourquoi il y en a dont on fait des pillules, & il y en a qu'on broye seulement, & qu'on réduit en farine ou en poudre. On en fait cuire dans l'eau certaines sortes, & d'autres on les fait infuser dans le vin. Il y en a aussi qu'on fait frire dans l'huile ou dans la graisse, tel qu'est le sain de Cochon. Certaines espèces peuvent être préparées en plusieurs de ces manières : & quelques-unes ne doivent jamais se donner préparées avec du vin ou d'autre potion. En un mot, pour ne point errer en cette matière, il faut avoir égard à la nature de chaque espèce.

COMMENTAIRE.

Hong king dit : suivant la diversité des maladies, il faut donner les remèdes,

ou en pillules, ou en poudre, ou en potion & manière de bouillon, ou avec un véhicule de vin, ou en électuaire, c'est-à-dire, préparez & cuits, ou frits avec de la graisse.

Hao to dit : entre les maladies, il y en a qu'on guérit avec les remèdes en potion ; d'autres se guérissent avec les pillules ; quelques-unes avec des poudres ; les unes par le moyen des purgatifs, d'autres avec les vomitifs : certaines avec le secours des sudorifiques.

Les remèdes en potion ou breuvage sont propres à laver les entrailles, à rendre le mouvement du sang libre, & à mettre *yn* & *yang*, dans un juste tempérament. Les pillules servent à chasser les vents & le froid étranger hors du corps ; à lever les obstructions, & à porter le suc alimentaire dans toutes les parties du corps.

Les remèdes donnez en poudre chassent hors du corps la malignité des vents, du froid, du chaud, & de l'humidité, & désopilent les Viscères, rendent le ventre libre, sont amis de l'estomach.

Dans les maladies où il faut purger, si l'on néglige de le faire, cette négligence cause plénitude du ventre & des intestins, & gonflement vers la région du cœur.

Dans celles où il faut employer les sudorifiques, si on ne fait pas suer le malade, tous les pores de la peau se bouchent, le malade devient chagrin, le mouvement des esprits est interrompu, & le malade meurt.

Quand il faut user des vomitifs, & qu'on néglige de le faire ; cette négligence fait enfler la région de la poitrine, rend la respiration difficile, empêche les alimens de pénétrer dans toutes les parties du corps, & cause à la fin la mort.

Cao dit : Les remèdes en potion ou breuvages sont pour guérir les grandes maladies. Les remèdes en poudre sont pour guérir les maladies soudaines. Les pillules

pillules sont pour guérir les maladies lentes, & qui sont long-tems à se former.

Les remèdes préparés par la mastication étoient anciennement en vogue, c'est-à-dire, avant qu'on eût trouvé la manière de fabriquer des instrumens de fer pour les hacher & les inciser. Alors on mâchoit avec les dents les espèces dont on vouloit user : on en exprimoit le suc, & on le donnoit au malade. Cette sorte de préparation étoit pour faciliter le mouvement des humeurs de bas en haut, & pour les distribuer plus aisément dans tous les vaisseaux.

Toutes les fois qu'on veut guérir une grande maladie, il faut faire bouillir les espèces qu'on y veut employer dans le vin, pour en chasser l'humidité : il faut y ajouter du gingembre verd, pour rétablir ce qu'il peut y avoir * d'esprits dissipés ; plus, de grosses jujubes, pour dissiper les vents & le froid ; plus, du blanc d'oignon, pour dissiper les phlegmes de la poitrine.

Quand on veut que les remèdes ne pénétrant pas jusqu'aux vaisseaux, mais qu'ils dissipent seulement les amas d'humeurs qui peuvent être dans l'estomach, dans les viscères, & autres endroits des entrailles ; il faut les réduire en poudre fine, & les délayer avec le miel. Quand ils sont d'une nature & saveur un peu grossière, les remèdes en poudre se délayent seulement avec l'eau chaude : mais quand ils sont d'une nature & saveur plus fine, il faut les faire bouillir & les donner au malade avec le sédiment.

Pour dissiper ou évacuer les phlegmes de la pituite du bas-ventre, on emploie les pillules ; mais il faut qu'elles soient grosses, rondes, & polies : elles doivent être de médiocre grosseur pour le haut-ventre ; & très-petites pour la poitrine.

Pour faire qu'elles descendent toutes entières dans l'estomach, & qu'elles mettent plus de tems à se défaire, il faut les enduire d'une couche de colle : & pour faire qu'elles se défassent prompte-

ment, il faut les donner avec du vin ou avec du vinaigre.

Yuen sou dit : Quand le siège de la maladie est à la tête, au visage, ou à la peau ; il faut cuire dans le vin les pièces dont vous voulez user : s'il est entre le nombril & la gorge, il faut les laver seulement avec le vin : mais si la maladie réside dans le bas-ventre, il faut employer les espèces toutes crûes ; celles néanmoins qui sont d'une qualité froide, doivent être mises dans le vin, puis séchées, pour empêcher qu'elles ne fassent mal.

T E X T E.

Si vous entreprenez de traiter quelque maladie, il faut premièrement examiner la cause avec tous les symptômes qui ont précédé, & qui suivent. Et si vous trouvez qu'aucun des cinq viscères, ni aucun endroit des entrailles n'est épuisé, qu'il n'y ait point de dérèglement dans le poulx ; que l'humide radical, ou la vigueur naturelle n'est point dissipée ; par le moyen des remèdes vous remettrez le malade sur pied. Quand une fois la maladie est formée, des malades que vous traiterez, n'espérez pas d'en guérir plus de la moitié. Mais lorsque le mal est extrême, il est très-difficile d'y apporter remède.

C O M M E N T A I R E.

Hong king dit : A moins qu'un Médecin, quelque habile d'ailleurs qu'il puisse être, ne fasse attention à la voix & à la couleur ; comment pensez-vous qu'il puisse, par le seul poulx, connaître si le sujet qu'il observe est malade ou non ?

Li ché tchin dit : Dans le premier âge les anciens préparoient des remèdes, mais ils n'en usaient point, leur santé étant parfaite. Dans le moyen âge, la vigueur avec la vertu ayant dégénéré, lorsqu'il survenoit quelque incommodité, de dix mille personnes qui prenoient

* La chaleur naturelle.

des remèdes, il n'y en avoit pas un qui ne recouvrât sa première santé. Pour ce qui est du remède présent, on emploie les remèdes qui ont des qualités vénéneuses & malignes, pour attaquer le mal, quand il est retranché au-dedans; & les pierres de Cauterre, les poisons, & les mèches, pour chasser le mal, quand il est dans le dehors: & avec tous ces artifices, on a bien de la peine à en retirer quelque avantage, &c.

Chun yn y dit: Il y a six sortes de maladies qu'on ne sauroit guérir. La première sorte, est des présomptueux ou superbes, qui ne veulent point avoir égard à la raison. La seconde sorte, est des avares, qui ont plus de soin de leurs biens, que de leur propre corps. La troisième sorte, est des indigens, à qui les vêtements & la nourriture manquent. La quatrième sorte, est de ceux en qui *Yn* & *Yang* sont déréglez. La cinquième sorte, est de ceux, qui, à cause de leur extrême foiblesse & maigreur, sont incapables de toutes sortes de remèdes. Et la sixième sorte, est de ceux qui ajoutent beaucoup de foi aux Charlatans & aux Impositeurs, & n'en ajoutent aucune aux Médecins.

Tsongché dit: Il y a six défauts auxquels on tombe assez communément dans la Médecine. La première est un défaut d'examen & de recherche des causes des maladies. La seconde est un défaut de confiance au Médecin de la part du malade. La troisième est un défaut d'attention au tems. La quatrième est un défaut de prudence dans le choix d'un bon Médecin. La cinquième, est un défaut de discernement pour connoître la maladie du sujet. (Le sixième manque dans l'original.)

Il y a huit choses, lesquelles il faut observer soigneusement dans les maladies; à savoir, la plénitude ou l'épuisement, le chaud ou le froid, les causes internes ou externes des maladies, & la région où elles résident; savoir le dedans ou le dehors.

Toutes les fois qu'on examine quelque maladie, il faut avoir égard à l'air, à la couleur, & au pouls du malade, aussi-bien qu'à ses forces, à l'habitude de sa chair, de ses os, & de sa peau, & même à son naturel & à ses passions.

Que si le malade a un pouls qui ne soit pas propre de la maladie dont il est attaqué, & que le Médecin ne puisse pas connoître par une autre voye la véritable disposition; comment peut-il lui donner des remèdes à propos? Ainsi c'est un grand abus qui regne aujourd'hui parmi les personnes riches; savoir, que quand les femmes sont malades, elles se tiennent closes & fermées sous leurs courtines, & présentent au Médecin leur bras couvert d'une étoffe de soie, comme pour leur faire deviner leur maladie. J'ai ouï-dire qu'il y en a qui ne permettent pas même au Médecin de leur toucher le bras de la sorte; mais seulement un fil de soie qu'on leur attache au poignet, & sur lequel le Médecin peut appuyer la main, à quelques pieds de distance.

T E X T E.

QUAND on emploie les remèdes qui ont quelque qualité maligne ou vénéneuse pour guérir les maladies, il faut commencer d'abord par une dose légère, & petite comme un grain de la plus petite sorte de millet; & il faut désister dès que le mal est passé. Que si le mal ne passe pas, il faut doubler la dose. Si cela ne fait rien, il la faut décupler. En un mot, la quantité, qui est précisément nécessaire pour chasser le mal, est la juste mesure ou dose de ces sortes de remèdes.

C O M M E N T A I R E.

Hong king dit: Parmi les remèdes dont on se sert maintenant, il n'y a que deux sortes de remèdes simples, qui aient une qualité vénéneuse. Si vous en usez, il

n'en faut prendre que la grosseur d'un de ces sortes de pois appelez *Pa teou*, conformément à ce qu'on lit dans un autre endroit du Texte de ce Livre.

Si vous usez d'un remede qui soit simple, sans aucune composition, & qui ait une qualité véneneuse; il n'en faut prendre à la fois qu'une pillule de la grosseur d'un grain de *Sima*, ou Gergelin.

Si vous usez des remedes composez de deux espèces, dont une ait une qualité véneneuse, prenez deux pillules à la fois de la grosseur d'un grain de che-nevi.

Si vous usez des remedes composez de trois espèces, dont il y en ait une veneneuse, prenez trois pillules de la grosseur d'un pois, de l'espèce appellée *Hou teou*.

Si vous usez de remedes composez de quatre espèces, dont une ait quelque qualité veneneuse, prenez quatre pillules de la grosseur d'un pois de cette espèce, qu'on appelle *Siao teou*.

Si vous usez de remedes composez de cinq espèces, dont une ait quelque qualité veneneuse, prenez cinq pillules de la grosseur d'un gros pois, ou de l'espèce appellée *Ta teou*.

Si vous usez de remedes composez de six espèces, dont une ait quelque qualité veneneuse, prenez-en six pillules de la grosseur d'une graine de l'arbre appellé *Tong chu*; & ainsi des autres remedes composez de sept, de huit, de neuf, & dix espèces, suivant le nombre desquelles il faut prendre le même nombre de pillules, & toutes de la grosseur de la graine de l'arbre *Tong chu*; en quoi il faut avoir égard à la pesanteur, aussi bien qu'au volume ou à la grosseur.

Tong ché dit: Quoique cette regle soit certaine, il ne faut pas laisser d'avoir égard à l'âge & à la complexion du malade; à la disposition présente où il se trouve; sçavoir, si le malade est plénitude ou épuisement; si la maladie est récente ou invétérée. Il faut aussi examiner les degrés de malignité des remedes veneneux, quand on en use. En un mot, il ne faut pas s'attr-

cher opiniâtrément à suivre cette regle à la lettre en toutes occasions; mais il la faut modifier, selon que les différentes circonstances le requerront.

T E X T E.

Il faut traiter les maladies qui viennent d'une cause froide avec les remedes chauds; & celles qui viennent d'une cause chaude, avec les remedes froids. Dans celles où les alimens ne se digèrent pas bien, il faut user de purgatifs & de vomitifs: les tumeurs malignes & enflurées de ventre, où il y a des vers ou d'autres insectes, se guérissent avec les remedes qui ont quelque qualité veneneuse. Les apostumes, les abcès, & autres tumeurs se guérissent avec les remedes propres des playes.

On traite les maladies ou incommoditez causées par les vents & l'humidité; c'est-à-dire, par quelques humeurs froides avec des remedes veneneux & humides. En un mot, chaque remede doit être proportionné à la maladie pour laquelle il est fait.

C O M M E N T A I R E.

Hong king dit: Quoique les remedes, chacun en particulier, soient simples, on les employe la plupart à guérir plus de dix sortes de maladies. Mais il faut sur-tout faire attention à la vertu & propriété principale d'un chacun.

Li ché tchin dit: Il y a des remedes, dont la saveur & l'odeur, c'est-à-dire, les qualitez, ont de la force, & d'autres dont les qualitez sont foibles. Il y en a qui operent doucement, & il y en a qui font avec violence. Dans la détermination des doses il y a du plus ou du moins: la force des malades à supporter les remedes, est plus ou moins grande, &c.

Dans les maladies qui viennent de la chaleur, il faut éloigner la chaleur: dans celles qui viennent de froid, il faut éloigner le froid: dans celles qui viennent

de fraîcheur, il faut éloigner le frais, & dans celles qui viennent de chaleur médiocre, il faut éloigner cette chaleur.

Dans les maladies qui sont de la poitrine, & au-dessus du Diaphragme, il faut prendre les remèdes après avoir mangé. Dans celles qui résident au-dessous du cœur & de l'estomach, il faut prendre les remèdes avant que d'avoir mangé. Pour celles qui résident dans les quatre vaisseaux des membres, il faut prendre les remèdes à jeun, & le matin; & dans celles qui ont leur siège dans les os & dans la moëlle, il faut prendre les remèdes après une forte réfection, & sur le soir.

Hong king dit : Entre les remèdes il y en a qu'on prend dans du vin, & il y en a qu'on prend dans de l'eau ou dans du bouillon de ris : les uns se prennent infusés à froid, & les autres veulent être pris chauds. Ces sortes de remèdes qui se prennent par manière de breuvage, ou se prennent seulement une fois, ou se répètent plusieurs fois. Les remèdes qu'on donne par manière de breuvage, & qu'on fait bouillir, se prennent ou après avoir long-temps bouilli, ou après un seul bouillon. En un mot, chaque sorte de remède a sa préparation particulière.

Cao dit : Telle étoit la pratique admirable des Anciens à donner ou à prendre des remèdes. Lorsque le siège de la maladie résidoit en la partie supérieure, ils répétoient plusieurs fois la prise; mais la dose ou quantité étoit petite à chaque fois. Lorsque la maladie avoit son siège dans la région inférieure, ils répétoient aussi plusieurs fois la prise : mais la dose ou quantité étoit plus grande. Les petites prises sont propres pour humecter peu à peu la région supérieure, & les grandes prises servent à humecter & à rétablir les parties inférieures.

Au reste, toutes les fois qu'on ren-

contre ces paroles dans les recettés, *Fon tsai fou san fou*, redoublez & répétez la prise. Cela se doit entendre par rapport à la disposition du malade, à ses forces, à la gravité de la maladie, suivant quoi il faut diminuer ou augmenter le nombre des prises & la dose, & ne pas s'attacher opiniâtrément à cette règle.

T E X T E.

Les principales maladies sont causées les unes par les vents, les autres par le froid. Il y en a où le froid & le chaud se succèdent par intervalles réglés : & de ce genre sont les fièvres intermittentes, parmi lesquelles sont la tierce & la quarte. Outre cela il y a des maladies, dans lesquelles se trouvent les maux de cœur, les nausées, les vomissemens. Il y a encore l'enflure de ventre, la diarrhée, le ténésme, la constipation, ou dureté de ventre, la suppression des urines & la dysurie, la difficulté de respirer, la jaunisse, les indigestions, les obstructions & oppilations, le vertige, l'épilepsie, la phrénésie, l'escquinancie, l'apoplexie, les douleurs de dents, la surdité, l'éblouissement, les diverses sortes d'abcès, de tumeurs, & d'apostumes. Les diverses sortes de maladies, d'épuisement de forces & d'esprits propres des hommes, les diverses sortes de maladies propres des femmes, &c.

COMMENTAIRE.

Hong king dit : Entre toutes les sortes de maladies qui se peuvent traiter avec les remèdes, si nous parlons seulement de celles qui sont causées par le froid, & qui sont du genre de *Chang han*, on en peut compter plus de vingt sortes différentes, qui ont des signes & des symptômes tous différens les uns des autres.

E X T R A I T
DU PEN TSAO DE LEANG TAO HONG KING.
INTITULE' MING Y PIE' LOU.

P R E M I E R P A R A G R A P H E.

De la Préparation des Remedes.

T E X T E.

POÛR la préparation des drogues ou remedes qu'on prend en pillules & en poudre, il faut d'abord couper les espèces par tranches fort minces, puis les faire sécher, après quoi on les pile. Il y en a qu'il faut piler séparément, & il y en a qui demandent d'être pilées les unes avec les autres. En quoi on aura égard à ce qui est prescrit dans chaque recette.

Il y a certaines espèces, qui étant de nature humide, doivent être prises en plus grande quantité avant qu'on les fasse sécher, & quand elles sont sèches, on les pile fort menuës, puis on les fait sécher derechef; & pour cet effet, si le tems est humide & pluvieux, il les faut mettre sur un petit feu, & les piler ensuite, néanmoins après les avoir laissé refroidir auparavant.

C O M M E N T A I R E.

Li ché tching dit: Toutes sortes de drogues & remedes tirez soit des arbres, soit des herbes, & sur-tout ceux qui servent à réparer les forces, ne doivent pas être préparées avec des utensiles de fer; il faut se servir d'un couteau de cuivre ou de bois de bambou. Il y en a même qui craignent les utensiles de cuivre. Or selon la diversifié des pillules & des poudres qu'on veut

♦ préparer, on se servira de mortiers de
♦ différentes sortes de pierres.

T E X T E.

♦ **P**OÛR tamiser les drogues pilées qui
♦ se prennent en pillules ou en poudre, il
♦ faut user de tamis faits d'une étoffe claire
♦ appelée *Tchong mi kiuen*. Après quoi il
♦ faut remettre dans le mortier ce qui aura
♦ passé par le tamis, & donner encore
♦ quelques centaines de coups de pilon,
♦ jusqu'à ce que la poudre soit impalpable
♦ & uniforme.

♦ Il y a certaines espèces qui étant oléa-
♦ gineuses, comme les noyaux ou amandes
♦ d'abricot, &c. doivent être mises sur le
♦ feu, & rissolées; après quoi on les pile
♦ dans le mortier. Quand ces espèces com-
♦ mencent à être bien pilées, on y ajoute
♦ quelque poudre convenable, qu'on broie
♦ & mêle ensemble. Ensuite on passe le
♦ tout par un tamis fait d'étoffe, appelée
♦ *King sou kiuen*; puis on remet dans le
♦ mortier ce qui a passé par le tamis, &
♦ on le pile encore, jusqu'à ce que tout soit
♦ égal & uniforme.

♦ Pour les remedes liquides appelez
♦ *Tang*, ils se préparent avec un petit feu,
♦ & en les faisant bouillir lentement, la
♦ dose de l'eau est celle qui est prescrite dans
♦ la recette. Pour l'ordinaire sur vingt *leang*
♦ ou onces de drogues, il faut mettre un

teon ou mesure d'eau, qu'il faut réduire en la faisant bouillir à quatre *ching*.

Que si c'est un remède, ou vomitif, ou purgatif, il faut pour sa préparation prendre un peu moins d'eau crüe, & davantage de suc des drogues.

Pour les remèdes restaurans, ou potions cordiales, il faut prendre un peu davantage d'eau chaude, & un peu moins de suc des drogues.

En un mot, il ne faut en prendre ni trop ni trop peu de l'un & de l'autre : il faut couler le tout à travers un linge de toile neuve, que deux hommes presseront avec deux pièces de bois. Ensuite il faut faire reposer la décoction, pour en ôter les *feces* qui ironr au fonds, puis la garder dans un vaisseau bien bouché.

Toute sorte de remède, quand il est chaud, ne veut pas être mis dans des ustensiles de fer. Quand ce sont des remèdes à prendre par la bouche, il les faut faire cuire à petits bouillons : quand on les prend chauds, ils sont aisez à avaler : mais quand ils sont froids, ils soulevent l'estomach.

COMMENTAIRE.

Tchi tsai dit : Dans les remèdes liquides, quand on employe le vin, il faut qu'il soit chaud.

Li ché tschin dit : ce qui est rapporté dans le Texte, est selon la méthode ancienne. Car à présent, dans les remèdes liquides, sur une once de drogues, on met deux tasses d'eau : augmentant ou diminuant cette quantité à proportion qu'on augmente ou diminue la dose des drogues.

Si sur une grosse dose de drogues vous mettez peu d'eau, cela ne suffit pas pour en tirer toute la vertu : & au contraire, si sur une petite dose de drogues, vous mettez beaucoup d'eau, c'est énerver la vertu des drogues.

Généralement parlant pour tous les remèdes qui se préparent sur le feu, il ne faut point d'ustensiles de cuivre &

de fer : il faut, tant qu'on peut, à cet effet se servir d'ustensiles d'argent, & pour laver les drogues, d'ustensiles de terre.

Les vaisseaux où on garde les remèdes, doivent être bien bouchés, & être confiés à des gens soigneux. Dans la coction des remèdes, il faut bien connoître les degrés du feu, en sorte qu'on ne pèche en ce point ni par défaut, ni par excès. Le feu le plus propre est le feu de charbon, & celui de roseaux. L'eau doit être douce, fraîche, & nouvellement tirée, soit eau coulante, soit eau de puits.

Dans les remèdes liquides qu'on prépare au feu, il faut suivre exactement la recette, & consulter le Traité des Eaux. Pour les sudorifiques, il les faut préparer à grand feu, & les donner chauds. Les purgatifs se préparent aussi à grand feu, & se cuisent jusqu'à ce qu'ils paroissent un peu jaunâtres : ils demandent d'être pris un peu chauds.

Les remèdes qu'on donne dans les maladies dangereuses, qui procedent de cause froide ou d'épuisement d'*yn*, se doivent préparer à grand feu, & à gros bouillons, & se donnent tout chauds au malade. Que si c'est dans le tems des grandes chaleurs, & qu'*yn* soit entièrement absorbé, il faut faire rafraîchir le remède dans l'eau fraîche, avant que de le donner au malade.

SECOND PARAGRAPHE.

Le Médecin *Ki pé* dit : Les esprits sont susceptibles de plus ou de moins : l'habitude du corps est ou forte ou foible : la guérison des maladies est tantôt lente & tantôt prompte. C'est pourquoi entre les recettes, il y en a de grandes & de petites.

Le même Auteur dit encore : Il y a des maladies éloignées, & il y en a de prochaines : leurs symptômes ou indications sonr ou internes ou externes : les doses des remèdes sonr fortes ou foibles. Les maladies prochaines se guérissent

par les *Ki fang*, ou recettes impaires, & celles qui sont éloignées par les *Ngheou fang*, ou recettes paires : les recettes nommées *Ki fang* ne s'emploient point pour provoquer les sueurs, & les *Ngheou fang* ne servent point dans les purgations.

Quand on veut rétablir les forces de la région supérieure du corps, & guérir quelque maladie qui y a son siège, on se sert des *Hoang fang* ou recettes lentes, & quand on veut restaurer la région inférieure, & chasser les maladies qui y résident, il faut employer les *Ki fang* ou recettes promptes.

T E X T E.

Pour expulser les maladies prochaines, servez-vous en premier lieu des *Ngheou fang*, ou recettes paires ; & en second lieu des *Ki fang*, ou recettes impaires : en sorte néanmoins que les doses soient petites. Et au contraire, pour guérir les maladies éloignées, servez-vous d'abord des *Ki fang*, ou recettes impaires ; puis des *Ngheou fang*, ou recettes paires : mais que les doses soient grandes. Les remèdes à grandes doses doivent être peu fréquens ; & au contraire, ceux dont les doses sont petites, doivent être souvent réitérés : les plus fréquens ne doivent pas être réitérés plus de neuf fois ; & les moins fréquens ne doivent pas se prendre plus d'une fois. Là où les *Ki fang*, ou recettes impaires ne suffisent pas pour chasser la maladie, employez-y les *Ngheou fang*, ou recettes paires : & quand les *Ngheou fang*, ou recettes paires ne suffisent pas, fortifiez-les de quelque espèce des drogues ou remèdes, qui, pour leurs qualitez froide ou chaude, fraîche ou tempérée, ont le plus de rapport à la maladie présente.

C O M M E N T A I R E.

On entend par maladies prochaines, celles qui ont leur siège en dedans ; & par maladies éloignées, celles qui ont leur siège en dehors.

Vang ping prétend que les premières sont celles qui ont leur siège dans une partie voisine, comme le Pôumon ou le Cœur ; & que les secondes sont celles qui ont leur siège dans quelque partie éloignée, comme sont le Foye, ou les Reins.

Le même *Vang ping* dit : Entre les viscères, les uns ont leur situation en haut, & les autres en bas. Entre les entrailles, les unes sont éloignées, & les autres sont prochaines : les symptômes ou indications des maladies sont ou internes ou externes : les remèdes ont des doses fortes ou faibles ; les recettes, qui sont de drogues ou remèdes simples, s'appellent *Ki fang* : & celles qui sont de drogues ou remèdes composés, s'appellent *Ngheou fang* : le Cœur & le Pôumon sont censés proches ; le Foye & les Reins sont éloignés ; la Rate & l'Estomach tiennent le milieu, &c.

Les *Ki fang*, ou recettes impaires ont le nombre de leur poids ou mesure impairs ; & les *Ngheou fang* l'ont pair. Quand vous traitez des maladies qui ont leur siège dans quelque partie voisine, employez-y les *Ngheou fang*, & réitérez-les plusieurs fois : & quand vous en traitez qui résident dans une partie éloignée, employez-y les *Ki fang* ou recettes impaires ; mais celles-ci ne doivent pas être souvent réitérées.

Si la maladie a son siège dans le Pôumon, réitérez la prise du remède jusqu'à neuf fois : si c'est dans le Cœur, réitérez la prise sept fois : si c'est dans la Rate, contentez-vous de cinq : si c'est dans le Foye, ne passez pas trois fois : & si c'est dans les Reins, une fois suffit. Et c'est la règle ordinaire qu'il faut garder généralement parlant.

Dans l'usage des remèdes, les petites doses sont à préférer aux grandes : les drogues qui n'ont aucune qualité maligne, sont préférables à celles qui ont quelque qualité veneneuse : & les petites recettes aux grandes, &c.

Li ché robin dit : Si la maladie est non-

naturelle (ou causée par quelque qualité vicieuse de l'air extérieur) il faut pour la guérir, se servir des remèdes qui tendent à rétablir, ou à entretenir l'habitude du corps dans sa droiture: & si la maladie est naturelle, & procède de quelque cause interne, il faut, pour la traiter, user de remèdes auxiliaires, ou, qui par leurs qualitez chaude ou froide, ont le plus de rapport à la maladie, c'est-à-dire, que quand la chaleur est concentrée dans la région basse, à cause d'un froid étranger qui occupe la région supérieure; alors les remèdes dont il faut user, doivent être principalement composez d'espèces, qui soient d'une qualité froide; on y doit aussi ajoûter quelques-uns d'une qualité chaude: & ainsi la chaleur concentrée au-dessous du Diaphragme se dissipant par le moyen des espèces d'une qualité froide, qui sont la base du remède, le froid qui occupe la région supérieure, se dissipera aussi par le moyen des espèces ajoûtées, qui sont d'une qualité chaude.

Que si au contraire la maladie est causée par un froid concentré en bas, & par une chaleur étrangère, qui occupe la partie haute, & l'empêche de se dissiper: alors la base des remèdes doit être d'espèces qui soient d'une qualité chaude, auxquelles on joindra néanmoins pour auxiliaires quelques espèces qui soient d'une qualité froide: & ainsi le froid concentré en bas au-dessous du Diaphragme, venant à se dissiper par le moyen des espèces d'une qualité chaude, qui sont le principal du remède, la chaleur qui occupe la région haute, sera aussi dissipée par le moyen des espèces auxiliaires, qui sont d'une qualité froide. Et c'est-là en quoi consiste le secret admirable de la Médecine, qui emploie tantôt le froid, pour servir comme de véhicule au chaud, & tantôt le chaud pour servir de véhicule au froid, & pour chasser & rétablir l'un par l'autre. Il faut raisonner de même à proportion de la qualité fraîche, & de la qualité tempérée.

Van sou dit: L'altération des humeurs est un effet des maladies: la guérison des maladies dépend des recettes: la détermination des recettes dépend de la volonté de l'homme. Il y a sept sortes de recettes. La première est le *Ta fang*, ou grande recette. La seconde est le *Siao fang*, ou petite recette. La troisième est le *Hoang fang*, ou recette lente. La quatrième est le *Kü fang*, ou recette prompte. La cinquième est le *Ki fang*, ou recette impaire. La sixième est le *Ngheou fang*, ou recette paire. Et la septième est le *Fou fang*, recette auxiliaire, ou doublement paire.

Dans la composition des recettes, on a égard aux qualitez & aux saveurs des espèces. Les quatre qualitez; sçavoir, le chaud, le froid, le frais & le tempéré, tirent leur origine du Ciel: & les six saveurs; sçavoir, l'acide, l'amer, la saveur forte (*gravis sapor*) le salin, le doux, & le fade, tirent leur origine de la Terre.

Les plus grossières qualitez qui ont comme du corps, sont les saveurs: & celles qui sont plus subtiles, & n'ont rien de corporel, sont proprement les cinq qualitez: les qualitez tiennent d'*Yang*, & les saveurs tiennent d'*Yn*: Or, parmi les saveurs, celles qui ont la propriété de dissiper & de pousser au-dehors par les sueurs, & par la transpiration, telles que sont la saveur forte & la douce, sont les saveurs d'*Yang*: & celles qui ont la propriété d'attirer, ou de faire sortir par haut (par exemple les vomitifs), ou de chasser en bas par les selles (par exemple les purgatifs) tels que sont l'acide & l'amer, sont les saveurs d'*Yn*: le salin doit être mis dans le même rang, car il a les mêmes vertus. Pour le fade, qui a une vertu apéritive & expulsive, c'est une saveur d'*Yang*.

Or, dans l'usage des remèdes, il faut avoir égard aux symptômes & indications des viscères & du reste des entrailles, suivant la disposition desquels on détermine, quand il faut employer les remèdes

remèdes astringens ou dissipans, les remèdes prompts ou lents, les remèdes humectans ou desséchans, les remèdes affoiblissans ou fortifiens selon les saveurs & qualitez d'un chacun: ce qui a donné occasion aux sept sortes de recettes qui sont en usage, &c.

1. Le Médecin *Ki pé* dit: le *Ta fang*, ou la grande recette est composée de douze espèces de drogues ou remèdes, dont une est de l'ordre du *Kiun* ou souverain (c'est-à-dire, du premier ordre:) deux sont de l'ordre des *Tchin*, ou ministres (c'est-à-dire, du second ordre;) & neuf sont de l'ordre des *Tso*, ou officiers subalternes, (c'est-à-dire, du troisième ordre.)

Le *Tchong fang*, ou recette moyenne, est composée de neuf espèces, dont il y en a une du premier ordre, trois du second ordre, & cinq du troisième.

Le *Siao fang*, ou petite recette, est composée seulement de trois espèces, dont une est du premier ordre, & les deux autres sont du second.

Tchong tching dit: Il y a deux sortes de *Ta fang*, ou grandes recettes. La première est celle qui est composée de treize espèces, dont une est du premier ordre, trois du second, & neuf du troisième. Dans les maladies où l'on remarque des indications ou symptômes différens, & où conséquemment la cause du mal n'est pas unique; il ne faut pas ordinairement employer les recettes où il n'y a qu'une ou deux espèces de drogues.

La seconde sorte de *Ta fang*, ou grande recette, est celle où la dose est forte, & dont la prise ne se réitère pas; & cette sorte de recette est propre pour guérir les maladies qui ont leur siège dans le Foye, dans les Reins, c'est-à-dire, dans les parties les plus éloignées, & dans la région inférieure, &c.

2. *Tjong tching* dit: Le *Siao fang*, ou petite recette est de deux sortes. La première sorte est celle qui est composée de trois espèces de drogues, dont une

est du premier ordre, & les deux autres du second ordre. Dans les maladies où il n'y a point de complication de divers symptômes, & où conséquemment la cause du mal est unique, on peut employer les recettes composées d'une ou de deux espèces.

La seconde sorte du *Siao fang*, ou petite recette, est celle dont la dose est petite, & dont la prise doit être souvent réitérée. Cette recette convient aux maladies, qui ont leur siège dans le Cœur, dans le Poumon, & dans la région supérieure du corps; & il y faut procéder peu-à-peu, & fort lentement.

Oüan sou dit: La situation du Foye & des Reins est éloignée. Ainsi, pour guérir les maladies qui ont leur siège dans ces viscères, au lieu d'employer des remèdes, dont la prise se réitère souvent; la vertu de ces sortes de remèdes étant lente, & ne pouvant pénétrer que fort tard jusqu'à la région inférieure; il faut user de ceux dont la dose est forte, & qui ne se réitèrent pas si souvent; car ils opèrent plus promptement, & pénétrent plus vite jusqu'en bas.

Au contraire, le Cœur & le Poumon ayant une situation voisine, pour guérir les maladies qui résident dans ces viscères, au lieu d'user des recettes qui se réitèrent souvent, & dont la vertu est prompte, & tendant en bas, ne peut se porter en haut: il faut employer celles qui se prennent en petite quantité, & se réitèrent souvent; car elles ont la vertu de dissiper & d'opérer en haut. Ce qui revient à cet aphorisme de *Oüang ping*.
 » Dans les maladies du Poumon, réitérez la prise jusqu'à neuf fois; dans celles du Cœur, sept fois; dans celles de la Rate, cinq fois; dans celles du Foye, trois fois; & dans celles des Reins, contentez-vous d'une fois.

Le Médecin *Ki pé* dit: Si vous voulez restaurer & fortifier la région supérieure, ou chasser quelque maladie qui y réside; usez du *Hoang fang*, ou recette lente. Mais si vous voulez restaurer &

3.
Hoang
fang,
ou recette
lente.

fortifier la région intérieure, ou expulser quelque maladie qui y a son siège, usez du *Kii fang*, ou recette prompte.

Le *Kii fang*, ou recette prompte, est celle dont les drogues, qui la composent, ont des qualitez & saveurs énergiques; & le *Hoang fang* est celle dont les espèces qui entrent dans la composition, ont des qualitez & saveurs foibles. Il faut user de ces diverses sortes de remèdes, suivant que la maladie est voisine ou éloignée, &c.

Vang ping discourant sur ce sujet dit: Si la maladie a son siège dans les Reins, les esprits du Cœur sont défectueux: ainsi il faut user du *Kii fang*, ou recette prompte, & ne pas fatiguer long-tems le Cœur par la répétition des remèdes: les remèdes propres aux maladies des Reins, abattant les forces du Cœur, & le rendant plus foible à proportion de ce qu'on en prend davantage.

Van sou dit à ce sujet: Les Sages ou Maîtres de la Médecine, en usant des remèdes pour rendre la santé à la région supérieure, ont grand égard à ne pas exciter le désordre dans la région inférieure; en voulant guérir la région inférieure, ils prennent bien garde de ne pas troubler la supérieure: & en cherchant à rétablir la région moyenne, ils sont fort attentifs à ne pas brouiller ni la haute ni la basse. *Tsong tching* distingue cinq sortes de *Hoang fang*, ou recettes lentes, &c.

Vang sou dit: Les drogues, dont les saveurs ont de la force, tiennent d'*Yn*; & celles dont les saveurs sont foibles, tiennent d'*Yang*, issu d'*Yn*. C'est pourquoi les premières sont propres à purger, & les secondes sont propres à développer.

Les drogues dont les qualitez ont de la force, tiennent d'*Yang*; & celles dont les qualitez sont foibles, tiennent d'*Yn*, issu d'*Yang*. C'est pourquoi celles-là sont propres à dissiper la chaleur, & celles-ci à faire suer.

Hao cou dit: Le *Hoang fang*, ou recette

lente, sert à guérir les maladies, dont la cause est interne, & elle porte le remède à la racine: & le *Kii fang*, ou recette prompte, sert à guérir les maladies qui procèdent de causes externes, & elle porte le remède au-dehors. Le dehors & le dedans, & les maladies où les sueurs & les purgations sont nécessaires, ont leurs recettes lentes & promptes. *Tsong tching* distingue quatre sortes de *Kii fang*.

Vang ping dit: le *Kii fang* est une recette simple, ou sans composition.

Tsong tching dit: Il y a deux sortes de *Ki fang*. La première est celle qui est d'une seule espèce: cette recette est propre à guérir les maladies qui ont leur siège dans quelque partie voisine, comme la région supérieure du corps. La seconde est celle dont le nombre des drogues qui la composent, est un des nombres impairs, ou propres d'*Yang*; savoir, un, trois, cinq, sept ou neuf: & cette sorte de *Ki fang* s'emploie, & se donne lorsqu'il est besoin de purgatifs, & non pas lorsque les sueurs sont nécessaires.

Tsong tching dit: Il y a trois sortes de *Ngheou fang*, ou recette paire. La première est composée de deux espèces de drogues. La seconde est composée de deux recettes anciennes. Ces deux sortes de *Ngheou fang* sont propres pour les maladies qui ont leur siège dans la région inférieure du corps, & dans quelque partie éloignée. Et la troisième sorte de *Ngheou fang*, est celle dont le nombre des drogues qui la composent, est quelqu'un des nombres propres d'*Yn* & pairs; savoir, deux, quatre, six, huit, & dix: & cette sorte de *Ngheou fang* est propre pour exciter les sueurs, & non pour purger.

Vang tai pou dit: Dans les remèdes sudorifiques, si on n'emploie pas les *Ngheou fang*, ou recettes paires, la vertu du remède n'a pas la force de pousser au-dehors: & dans les purgatifs si on n'emploie pas le *Ki fang*, ou recettes impaires,

4.
Kii fang,
ou recette
prompte.

5.
Ki fang,
ou recette
impair.

6.
*Ngheou
fang*,
ou recette
paire.

la qualité maligne, qui est dans ces sortes de remèdes opéré avec trop de force : la raison de ceci est que la purgation est facile ; c'est pourquoi la recette simple, dont la force est foible, suffit : mais les sueurs sont ordinairement difficiles à exciter ; c'est pourquoi les recettes qu'on y emploie, doivent être composées, & avoir de la force.

7. *Fou sang* ou recette double.
Ki pé dit : Quand on ne peut venir à bout de guérir une maladie par les *Ki sang*, ou recettes impaires, il faut avoir recours aux *Ngheou sang*, ou recettes paires, & cette méthode s'appelle *Tchong sang*, ou recette double.

Hao cou dit : Si vous ne pouvez guérir quelque maladie par le moyen du *Kii sang*, ou recette impaire, usez du *Ngheou sang* ou recette paire ; & si avec le *Ngheou sang*, vous n'en sçauriez venir à bout, employez-y le *Kii sang*, & cette manière de traiter les maladies s'appelle *fon*, ou double. Ce qui revient à cet aphorisme, qui porte qu'en certaines maladies où on a employé dix remèdes restaurans ou cor-

roboratifs, & un seul purgatif sans aucun amendement, il faut employer plusieurs purgatifs, & seulement un restaurant. Outre cela, par exemple, dans une maladie causée par un froid étranger ; si le pouls est semblable à celui qui accompagne les maladies causées par les vents ; ou au contraire dans une maladie causée par les vents, si le pouls est comme celui qui se trouve dans les maladies causées par un froid étranger ; en sorte que le pouls ne réponde pas à la maladie du sujet, il faut traiter le malade selon la méthode du *Fou sang*, ou recette double.

Tsong ching dit : il y a trois sortes de *Fou sang*, ou recettes doubles. La première est composée de deux, de trois, ou de plusieurs recettes. La seconde est composée d'une recette déterminée & de quelques autres espèces qu'on y ajoute. La troisième est celle où les espèces qui entrent dans sa composition, sont en égale quantité.





R E C U E I L

DE DIFFÉRENTES RECETTES;

EMPLOYÉES PAR LES MÉDECINS CHINOIS,

POUR LA GUÉRISON DE DIVERSES MALADIES.

DU GIN SENG, PLANTE DU PREMIER ORDRE

dans la Médecine Chinoise ; de sa nature , de ses qualitez , & des différentes Recettes qui apprennent l'usage qu'on en fait.



LE Livre intitulé , *Pie lo* , dit : Le *Gin seng* croît dans les Montagnes de *Chang tang* , & dans le *Leao tong*. On en arrache la racine durant les premiers dix jours du second, quatrième , & huitième mois. On la met sécher au soleil , sans l'exposer au vent. La racine a la figure d'un homme , & elle est spiritueuse.

Pou dit : Il croît aussi à *Han chan*. Dans le troisième mois il pousse des feuilles qui sont petites , & terminées en pointe. Les branches en sont noires , & la tige couverte de poil. On cueille la racine au troisième & au neuvième mois. Cette racine a des mains , des pieds , un visage , & des yeux comme un homme ; elle abonde en esprits.

Hong king dit : *Chang tang* est au Sud. Oüest d'*Yscheou*. Celui qui en vient aujourd'hui est long , & de couleur jaune. Il ressemble au simple appelé *Fang fong*.

(a) *Lou tong* est une espèce de Sycomore.

Il est plein de suc solide & doux. Celui qu'on estime le plus présentement , est celui de *Pé tsi*. Il est menu , ferme , & blanc , il n'a pas le goût si fort que celui de *Chang tang*.

On donne le second rang dans l'usage à celui de la Corée , & à celui de *Leao tong*. Sa tige est grande ; mais vuide de suc , & molle : elle n'est pas comparable à celle de *Pé tsi* , non plus qu'à celle de *Chang tang*. Ce simple ne pousse qu'une tige qui s'élève à plomb. Les feuilles sont ou quatre à quatre , ou cinq à cinq. La fleur est de couleur violette.

Les habitans de la Corée , dans l'éloge qu'ils ont fait du *Gin seng* , disent : Les branches qui naissent de ma tige , sont au nombre de trois , & mes feuilles sont cinq à cinq. Je tourne le dos au Midi , & je regarde le Nord. Celui qui veut me trouver , qu'il cherche le *Kia chu*. Le *Kia chu* & le *Gin seng* se recherchent. Ce *Kia* ressemble à *Lou tong* (a). Il croît

fort

fort haut , & jette une grande ombre. Dans ces sortes d'endroits le *Gin feng* croît en abondance. Il y a beaucoup d'art à cueillir le *Gin feng*, & à le préparer. On en trouve présentement dans les Montagnes voisines de la Province de *Kiang nan* ; mais il n'est pas d'usage.

Cong dit : Le *Gin feng* dont on se sert, vient presque tout de la Corée & de *Pé tsé*. Celui qui croît sur les Montagnes *Cai han* dans le Territoire de *Lou nyan fou*, & sur les Montagnes de *Tsé touen*, se nomme *Tsé touen feng*, ou le *feng* de *Tsé touen*.

Sun dit : Le *Gin feng* que le Royaume de *Sin lo* paye de tribut, a des pieds & des mains , & ressemble à un homme. Il a plus d'un pied de long : on le garde pressé entre des planches du bois de l'arbre appelé *Cha mou*, qui est une espèce de sapin, liés & enveloppés avec de la foye rouge. Le *Gin feng* de *Chaa tscheou* a la racine petite & courte : il ne vaut rien pour l'usage.

Song dit : Tout le Territoire de *Chan si* qui est à l'Orient de la rivière Jaune , & le Mont *Tai chan*, produisent du *Gin feng*. Celui qu'on apporte des parties de *Chan si*, & du *Ho nan*, qui sont au Nord de la rivière Jaune , aussi-bien que de *Fo kien*, sous le nom de *Gin feng* de *Sin lo*, ne vaut pas celui de *Chan tong*. Il commence à pousser au Printemps. Il s'en trouve beaucoup dans les parties septentrionales des grandes chaînes de Montagnes. Il naît proche du *Kiang*, & dans les lieux marécageux.

Quand il commence à croître, & qu'il n'a guères encore que trois ou quatre poutés de haut, il pousse une branche avec cinq feuilles ; au bout de quatre ou cinq ans il en pousse une seconde avec un pareil nombre de feuilles ; cependant il n'a point encore de tige ni de fleurs. Après dix ans accomplis, il pousse une troisième branche, & après une longue suite d'années, il en pousse une quatrième : chacune a cinq feuilles. Alors il commence à s'élever une tige du mi-

lieu, qu'on appelle ordinairement *Pe sché chu*, c'est-à-dire : Pilon de cent pieds.

Durant le troisième & le quatrième mois il porte de petites fleurs de la grandeur d'un grain de millet, dont les filamens ressemblent à de la foye : elles sont de couleur violette, tirant sur le blanc. Elles portent de la semence après l'Automne au nombre de six ou sept grains, de la grosseur du *ta teou*, espèce de pois ou de fèves. Cette semence est d'abord verte, & devient rouge, à mesure qu'elle mûrit ; lorsqu'elle est tout-à-fait mûre, elle se détache, & tombe d'elle-même, & la Plante se reproduit.

La racine a la figure de l'homme, & est spiritueuse. La tige & les feuilles du *Gin feng* qui croît dans le Mont *Tai chan*, sont de couleur violette : la racine est de couleur blanche. De plus dans le Territoire qui est entre les Fleuves *Hoai* & *Kiang*, il naît une autre espèce de *Gin feng*, dont la tige, quand elle commence à pousser, est haute d'un ou de deux pieds. Elle porte des feuilles de la figure de petites cuillères à thé, mais plus petites & semblables à celle du *Ki ken* ; (nom de Plante.) Dans un même endroit il croît cinq ou sept de ces Plantes à la fois. La racine ressemble à celle du *Ki ken*, mais elle est plus molle, & la faveur en est plus douce & plus agréable. Dans l'Automne elle porte des fleurs d'une couleur violette, tirant sur le verd. On bêche la racine au Printemps ; & dans l'Automne les gens du Pays la mêlent avec d'autres racines, & la vendent.

Pour connaître le véritable *Gin feng* de *Chang tang*, on fait l'expérience suivante. Deux personnes faisant voyage de compagnie, l'un marche avec du *Gin feng* dans la bouche, tandis que l'autre marche la bouche vide. Au bout d'une demie lieue, celui qui a du *Gin feng* dans la bouche, ne se sent point la respiration embarrassée, & l'autre au contraire est las & tout hors d'haleine. C'est-là une marque certaine de labonté du *Gin feng*.

Tsong tchi dit : Le *Gin feng* de *Chang tang* a la racine longue & déliée : elle entre quelquefois plus d'un pied avant en terre, & elle se partage souvent en dix branches : il se vend au poids de l'argent (a). Il est un peu difficile à trouver : quand les gens du Pays ont découvert l'endroit où il y en a, & qu'ils en ont ramassé une quantité suffisante, ils le mettent entre de petites planches, qu'ils enveloppent dans du taffetas.

Kia méou dit : Le *Gin feng* de *Tsè toen* ressemble à l'homme : il est de couleur violette & un peu plat. Celui de *Pe tsi* est ferme, blanc, & parfaitement rond : on le nomme *Pe tsiao fen*, Corne de Bélier. Celui du *Leao tong* est jaune, plein de suc, long & délié. Il a des fibres en forme de barbe : on le nomme ordinairement *Hoang feng* : ou *Gin feng* jaune : il est meilleur que les autres.

Le *Gin feng* de la Corée tire un peu sur le violet : il n'est pas ferme. Celui de *Sin lo* est d'un jaune d'estain, il n'a pas grand goût : sa figure a de la ressemblance avec celle de l'homme, & il est fort spiritueux. Celui de cette espèce, qui a la figure d'un pied de poule, a une vertu extraordinaire.

Che tchin dit : L'ancien Pays de *Chang tang*, est ce qu'on appelle aujourd'hui *Lou tcheou*. Le Peuple regarde le *Gin feng* comme la ruine du Pays où il croît, parce que sans doute ce qu'on en ramassoit, étoit tout pour l'Empereur. C'est pourquoi il a cessé de le cultiver.

Celui dont on use maintenant, vient de *Leao tong*, de la Corée, de *Pe tsi*, & de *Sin lo*, qui sont sous la dépendance de *Tchao sien*, ou *King ki rao* Capitale de la Corée. De celui que les Peuples viennent vendre à la Chine, on peut titer de la graine, & la semer vers la dixième Lune, avec les mêmes façons qu'on a coutume de faire quand on sème des herbes potagères.

Celui qui se cueille dans l'Automne & dans l'Hyver, est ferme & plein de

suc. Celui au contraire qui est cueilli durant le Printemps & l'Été, est mollassé & vuide. Cette différence vient non pas de la bonne ou mauvaise qualité du terroir, mais du tems dans lequel on le cueille.

Le *Gin feng* de *Leao tong*, lorsqu'il a encore sa peau, est d'un jaune lissé comme le *Fang fong*. Quand on lui a ôté la peau, il est ferme & blanc comme la farine de pois. Ceux qui le débitent, le mêlent avec ces trois sortes de racines ; savoir, le *Cha feng*, le *Tse ni*, & le *Ki keng*. La racine du *Cha feng*, est d'une substance vuide de suc, n'a point d'ame ou de cœur, & a le goût fade. Celle du *Tse ni* n'a point de suc ni de cœur. Celle du *Ki keng* est ferme, mais le goût en est amer. Pour ce qui est du *Gin feng* : il est d'une substance succulente : il a un cœur ; la saveur, qui en est douce, est jointe à une petite amertume qui le rend agréable au goût.

Celui dont le goût est exquis, se nomme ordinairement puits d'or à balustrade de pierres précieuses. Celui qui a la figure de l'homme se nomme *Hei elh feng* ; ou *Gin feng*, d'enfant. De celui-ci il s'en trouve encore beaucoup plus de falsifié, que des autres.

Celui dont on voit la figure dans l'Herbier de *Song sou fong*, fait sous la Dynastie des *Song* avec des planches, & qui sous le nom de *Gin feng* de *Lou ngan fou*, est gravé avec trois branches, dont les feuilles sont cinq à cinq, est le véritable *Gin feng*.

Celui de *Tchou tchou* a la tige & les feuilles semblables à celles de *Chu feng*, le germe & les feuilles du *Tse ni*.

Celui qu'on appelle *Gin feng* du territoire qui est entre les Fleuves *Kiang* & *Hoai*, est pareillement le *Tse ni*. On confond d'ordinaire les uns avec les autres, faute de les bien examiner.

On n'en trouve plus maintenant à *Lou ngan fou* ; & l'on se doit bien donner de garde de prendre pour du véri-

(a) Cela étoit vrai autrefois ; mais maintenant il se vend presque au poids de l'or.

table *Gin feng*, celui qui vient des autres endroits. Aujourd'hui il se trouve des affronteurs, qui, faisant infuser le *Gin feng* dans l'eau, en tirent tout le suc, qui le font sécher ensuite, & le vendent. Il n'a nulle force, & ne peut être d'aucun usage. C'est pourquoi il faut bien l'examiner de peur d'y être trompé.

Tche yong, qui a été autrefois Officier dans le Collège des Médecins de la Cour, nous a laissé un Traité du *Gin feng* divisé en deux Volumes, où il décrit dans un grand détail toutes les particularitez du *Gin feng*. On en a tiré les plus remarquables, qu'on trouvera dans les Paragraphes suivans.

Maniere de conserver le *Gin feng*.

Song king dit : Le *Gin feng* engendre aisément des vers. Si on le veut conserver durant un an, sans qu'il se gâte, on n'a qu'à l'enfermer dans un vase tout neuf, qu'on bouchera bien ensuite.

Ping dit : Quand le *Gin feng* est continuellement exposé au vent & au Soleil, il engendre facilement des insectes : pour l'en préserver, il faut l'enfermer dans un pot de terre qui ait servi à garder de l'huile de Gergelin, après l'avoir bien lavé auparavant, & fait tremper jusqu'à ce qu'il soit net : après quoi on le fait sécher au feu, il faut ensuite mêler avec le *Gin feng* du *Hoa yn* & *Si sin*, (noms de Plantes ;) & enfin bien fermer l'ouverture du pot. Alors on peut le conserver durant une année entière. On peut aussi le garder dans de la cendre ordinaire, après l'avoir bien lavé & séché au feu, en renfermant l'un avec l'autre dans un vaisseau bien bouché.

Li yen dit : Le *Gin feng* croît de telle manière que le dos de ses feuilles regarde le Ciel : il n'aime ni le Soleil ni le vent. Toutes les fois qu'on le prend crud, on le met dans la bouche sans autre préparatif, & on le mâche.

Quand on veut qu'il soit préparé,

il faut le sécher au feu sur une feuille de papier, ou bien le mettre tremper dans une sorte de vin nommé *Chun tsiou* : puis on l'écrase ; & après l'avoir fait chauffer, on en use.

Le *Gin feng* ne doit pas être gardé dans des vaisseaux de fer, ni être préparé avec des instrumens de même métal. J'en ai vu couper néanmoins assez souvent sans toutes ces précautions, & avec le contraire.

La saveur & les qualitez de la racine de *Gin feng*.

La racine en est douce, & tant soit peu rafraîchissante. Elle n'a point de qualité nuisible.

Pou dit : *Chin nong* attribue un léger degré de froid au *Gin feng*, *Tong king* & *Luei cong* lui attribuent de l'amertume. L'Empereur *Hoang-ti* avec *Ki pé* lui attribuent de la douceur, & n'y ont reconnu aucune qualité nuisible (poison).

Yuen fou dit : Sa nature est tempérée, elle a de la douceur mêlée d'un peu d'amertume, la saveur & les esprits sont légers & subtils : ils s'élèvent aisément. C'est le plus pur esprit de la matière grossière (de l'imparfait *Yn*). Il dit ailleurs, c'est l'esprit le moins pur de la matière subtile (du parfait *Yang*).

Tchi t'ai dit : Le *Fou lin* & le *Ma lin* (deux noms de plantes) sont les officiers du *Gin feng*. Cette racine a de l'antipathie avec les sels & les terres pleines de vitriol. Le *Li lou* (nom de plante) lui est contraire.

Yuen fou dit : Le *Gin feng*, joint avec le *Chin ma* (graine de plante) qui lui sert de véhicule, & pris par la bouche, répare les esprits de la poitrine, & dissipe la chaleur étrangère du Poumon.

Le *Gin feng* pris avec le *Fou lin*, répare l'humide radical du bas-ventre, & dissipe la chaleur des Reins. Il dissipe la chaleur des Reins étant pris avec la scorfonère. Il fait revenir le Pouls, si on le joint au gingembre sec, il fortifie les esprits vitaux & animaux.

Meou dit: Le *Gin feng* pris avec le *Hoang ki* & la réglisse, est un remède doux. Comme cette composition est rempérée, elle apaise les ardeurs de la fièvre: elle fait exhaler les vapeurs chaudes & humides: elle restaure l'humide radical. C'est aussi un excellent remède pour traiter ceux qui ont des clouds & des apof-
tumes.

Tchin ken dit: Le *Li lou*, (sorte d'herbe) a une grande opposition avec le *Gin feng*. Il ne faut que joindre la dixième partie d'une once de celui-là à une once de celui-ci, pour lui ôter toute sa vertu.

Les vertus, les propriétés, & les effets de la Racine de Gin feng.

Il fortifie les parties nobles: il entretient l'enbonpoint: il fixe les esprits animaux: il arrête les palpitations causées par des frayeurs subites. Il chasse les vapeurs malignes: il éclaircit la vue: il ouvre & dilate le cœur: il fortifie le jugement. Quand on le prend de suite durant long-tems, il rend le corps léger & dispos, & prolonge la vie. Ceci est de l'Auteur même, c'est-à-dire, de *Chi tchin*.

Il échauffe l'estomach & les intestins refroidis: il guérit les douleurs & les enflures de ventre: il remédie aux maux de cœur, aux obstructions de la poitrine, & au dévoiement qui opère, soit par les selles, soit par les vomissemens. Il rétablit l'orifice supérieur de l'estomach: il empêche l'hydropisie: il leve les obstructions des vaisseaux: il résout les callositez qui se forment au-dedans des intestins: il pénètre dans le sang & dans les veines, & il étanche la soif. Ceci est tiré de divers Auteurs.

Il est excellent pour guérir routes sortes de maladies qui affoiblissent & exénuent le corps, de même que les épuisemens causés par des travaux excessifs de corps ou d'esprit. Il arrête les vomissemens & les maux de cœur. Il fortifie les parties nobles, & généralement tous les

viscères. Il dissout les phlegmes de l'estomach: il guérit la faiblesse des poudrons, Il est bon contre les fièvres malignes des saisons froides, quand elles sont accompagnées de vomissemens; contre les défaillances, contre le sommeil interrompu & troublé par des songes & des phantômes. Il faut continuer long-tems les prises. Ceci est tiré de l'Auteur *Tchin kien*.

Il aide à la digestion: il ouvre l'appétit: il tempère l'orifice supérieur du ventricule: il rétablit les esprits vitaux & animaux. C'est un contre-poison contre le venin tiré des pierres & des métaux. Ceci est de *Ta ming*.

Il fortifie les poudrons débilités: il remédie à la respiration faible & précipitée, à l'asthme & à la courte haleine. Il dissipe les chaleurs de cœur, de poudrons, de rate, & d'estomach. Il apaise la soif, & produit de la lymphe dans le sang. En un mot, il est bon contre toutes sortes de maladies de l'un & de l'autre sexe, quand elles proviennent de défaut d'esprits & de faiblesse. Il guérit les fièvres accompagnées de sueurs. Il est bon contre les vertiges & les éblouissemens, contre les douleurs de tête, contre le dérangement d'estomach & les vomissemens, contre les fièvres intermittentes, contre la diarrée & les ténèbres invétérées, contre les épuisemens de force & lassitude, contre les vents & chaleurs d'entrailles, contre les crachemens & les vomissemens de sang, contre le flux de sang; & contre toutes sortes de maladies de femmes, tant avant qu'après la grossesse.

R E C E T T E S.

Il y en a neuf anciennes, & soixante-huit nouvelles.

Electuaire du Gin feng.

PRENEZ dix onces de *Gin feng*, coupez-les par petites tranches: mettez-les infuser

fufer dans vingt porcelaines médiocres d'eau de fontaine ou de rivière, jusqu'à ce qu'il en soit pénétré, & versez le tout dans un vase d'argent ou de pierre : faites-le bouillir à un feu lent de bois de noyer ou de meurier, jusqu'à consommation de la moitié de l'eau. Puis ayant tiré ce qui reste de suc, versez sur le marc dix porcelaines médiocres d'eau, jusqu'à ce qu'elles soient réduites à cinq. Prenez ce suc, & ajoutez cinq tasses d'eau aux dix porcelaines que vous avez auparavant tirées. Faites les bouillir à petit feu, jusqu'à ce qu'il se forme un Electuaire, que vous ferez dans un vase. Servez-vous de cet Electuaire, en délayant une dose convenable dans un bouillon propre à la maladie qui surviendra.

Tan ki dit : Un homme tout-à-fait affoibli par la débauche, étoit tombé dans une maladie incurable : par le moyen de bouillons faits avec du gingembre verd, & de l'écorce d'un fruit appelé *Cou pi **, où je fis délayer de l'Electuaire de *Gin seng* : je le guéris parfaitement.

Tching hiong étoit attaqué d'une espèce de ténésie que lui avoit causé un excès de débauche. Il tomba tout-à-coup en syncope, & perdit le sentiment. Il avoit les mains extraordinairement roides, & les yeux éteints : il sortoit de son corps une sueur abondante. Les phlegmes faisoient dans sa gorge le même bruit que fait une scie en mouvement. Il ne retenoit plus son urine : il avoit le poulx élevé, & tout-à-fait déteglé. Tous ces symptômes marquoient évidemment un époulement presque entier de l'humide radical. Je fis préparer promptement de cet Electuaire de *Gin seng* ; je lui appliquai dix-huit boutons de feu d'une espèce d'armoife, sur le réservoir qui est dans l'abdomen, directement au-dessous du nombril, & que l'on nomme la mer des esprits. La main gauche recouvra

aussi-tôt le mouvement. Après avoir appliqué deux autres boutons, les lèvres & la bouche commencèrent à se remuer un peu. Je lui fis prendre aussi-tôt une porcelaine médiocre d'Electuaire de *Gin seng*. Vers minuit je lui en fis prendre trois autres, après quoi les yeux commencèrent à se mouvoir. Il n'en eut pas pris trois livres que la parole lui revint, & il demanda un bouillon de ris cuit dans l'eau en forme de bouillie. Après en avoir pris cinq livres, le ténésie s'arrêta ; & après en avoir pris dix livres, il se trouva parfaitement guéri. Si on l'eût traité comme on traite ceux qui sont tombés en apoplexie, c'étoit un homme mort.

Une personne avoit un abcès derrière le dos ; après avoir pris le remède appelé *Nen to ché suen*, l'abcès créva, & jeta quantité de pus ; ce qui fut suivi de grands vomissemens & de la fièvre. Les six poulx (a) des deux mains étoient profonds, roides & forts. Ces symptômes sont mauvais dans ces sortes de conjonctures. Je lui fis prendre aussi-tôt de l'Electuaire de *Gin seng* délayé dans l'eau qui distille du bambou, quand il est fraîchement coupé. On dépensa jusqu'à seize livres de *Gin seng*, & on coupa plus de cent pieds de bambou. Après cela il se trouva bien.

Dix jours après un vent furieux s'élevant, l'abcès se forma une seconde fois, & se remplit de matière. Il paroissoit au milieu une ligne rouge, qui passant par-dessous les omoplates, alloit aboutir aux côtes droites. J'ordonnai sur le champ qu'on fit de l'Electuaire de *Gin seng*, & qu'on lui en fit prendre dans des bouillons de *Cong couei*, & de peau d'écorce d'orange, & qu'on mit dans ces bouillons de l'eau de bambou, & du jus de gingembre. Après avoir bû trois livres pesans de cette drogue, l'abcès s'ou-

(a) Quand les Chinois tâtent le poulx, ils le font aux deux mains l'une après l'autre. Ils appliquent trois doigts sur la veine. L'index à la racine du Poinçon, celui du milieu, & l'annulaire ; & ces trois doigts se touchent. Le poulx qui répond à chaque

doigt a un nom particulier, ce qui fait trois poulx à chaque main, & six en tout. Ils prétendent que chacun de ces poulx marque la disposition de celles des parties vitales qui lui répondent.

crit, & le malade ayant ensuite été bien traité, il guérit.

Que si après que les abcès se sont ouverts, le malade se sent épuisé de sang & d'esprits : s'il vomit, & ne peut rien prendre : si enfin il a divers autres symptômes peu favorables, il faut prendre du *Gin feng*, du *Hoang ki*, du *Tan couei* & du *Pe tchu* en égale quantité ; & ayant fait cuire le tout jusqu'à la consistance d'Electuaire, en faire prendre au malade. Ce remède est excellent.

Bouillon stomachal.

Song dit : Pour guérir l'oppression de poitrine, les obstructions d'estomach & les pleurésies, on se sert du bouillon suivant. On prend du *Gin feng*, du *Pé tchu* (racine d'herbe), du gingembre sec, & de la réglisse, le poids de trois onces de chaque sorte ; qu'il faut faire bouillir dans huit grandes porcelaines, où il y ait huit mesures d'eau ; jusqu'à ce que le tout soit réduit à trois mesures. On en donne une mesure à chaque prise, & trois prises par jour, augmentant ou diminuant la dose, suivant les symptômes qui surviendront.

Depuis les Dynasties des *Tsin* & des *Song* jusqu'à celle de *Tang*, il ne se trouve aucun Médecin de réputation qui ne se soit servi constamment de ce remède dans toutes les maladies qui affectent le ventre & le cœur, faisant tantôt des bouillons de ces quatre espèces, & tantôt une espèce de pillules liées avec du miel, & quelquefois les réduisant en farine. Il produit des effets extraordinaires en chacune de ces manières.

Bouillon des quatre Sages.

Ce Bouillon est bon pour ceux qui ont l'estomach foible, & qui ont de la peine à boire & à manger.

Il est excellent pour toutes les maladies qui viennent d'inanition & d'épuisement d'esprits. On prend une drachme

de *Gin feng*, deux dragmes de *Pé tchu*, (racine d'herbe) une drachme de *Fou lin* blanc, cinq gros de réglisse séchée au feu, trois tranches de gingembre verd, une jujube & deux tasses d'eau qu'on fait bouillir jusqu'à diminution de la moitié. Il faut prendre ce remède tiède & à jeun, augmentant ou diminuant la dose, suivant la grièveté de la maladie.

Pour ouvrir l'appétit, & dissoudre les Phlegmes.

QUAND on a perdu l'appétit, (ceci est également pour les personnes avancées en âge & pour les enfans) ; prenez deux onces de *Gin feng* séché au feu, que vous ferez infuser dans du jus de gingembre & de *Pen hia* (sorte d'herbe) faites-les sécher, & prenez-en le poids d'une demie once que vous réduirez en poudre : puis prenant de la fleur de farine, vous y renfermerez cette poudre, & vous en ferez des pillules de la grosseur des petits pois, que vous ferez prendre au malade dans un bouillon de gingembre au nombre de trente-cinq à la fois après le repas, & cela trois fois le jour.

R E C E T T E

Contre la foiblesse, & épuisement de l'estomach.

QUAND vous ne vous sentez point d'appétit, prenez une demie livre de gingembre crud : exprimez-en le jus ; plus, dix onces de miel, & quatre onces de poudre de *Gin feng*. Faites cuire le tout dans un poëlon d'argent jusqu'à consistance d'Electuaire. Prenez-en la grosseur d'une noisette délayée dans de l'eau chaude, ou dans de l'eau de ris cuit, & le faites prendre au malade.

R E C E T T E

Pour les Estomachs affoiblis, & pour les maux de cœur.

QUAND dans les choses qu'on a rendues par le vomissement, il se trouve

dés phlégmes mêlez, prenez le poids d'une once de *Gin feng* & deux tasses d'eau : mettez-le tout ensemble sur le feu, & les laissez jusqu'à consommation de la moitié : mêlez-y ensuite une petite tasse d'eau de bambou & trois cuillerées de jus de Gingembre verd : donnez-là à boire au malade long-tems après qu'il a mangé, & qu'il ne cesse pas d'en prendre que le mal n'ait cessé. Cere mode a plus d'effet sur les vieillards ; que sur les autres.

R E C E T T E

Pour les Estomachs refroidis qui ne retiennent aucune nourriture.

QUAND un malade ne peut digérer les alimens, il faut prendre du *Gin feng*, des clouds de girofle, du bois de senteur nommé *Co biang*, deux drachmes & demie de chacun : plus cinq drachmes de peau d'écorce d'orange, & trois tranches de Gingembre verd. Faites bouillir le tout en trois tasses d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une, & faites-la boire toute chaude au malade.

R E C E T T E

Pour les vomissemens. causez par un renversement d'Estomach.

QUAND une personne rend la nourriture incontinent après l'avoir prise, & qu'elle se sent extrêmement abâtue, sans force, & comme à demi-morte, il faut prendre trois onces du meilleur *Gin feng*, l'écraser à coups de marteau, le mettre dans une grande écuelle d'eau qu'on fera bouillir jusqu'à ce qu'elle soit réduite à deux petites tasses, & les donner toutes-chaudes à boire au malade deux fois le jour. Prenez ensuite du suc de Gingembre : mettez-le dans du ris. Joignez-y un blanc d'œuf avec du blanc de *Conci* (espèce de ciboule ;) & faites-en un ris liquide, que vous lui donnerez à boire.

Un nommé *Li*, Mandarin du Tri-

bunal des Armes, est Auteur de cette recette. Etant allé par ordre de la Cour dans le *Ho nan*, il se trouva attaqué pendant plus de deux mois de cette maladie, sans recevoir aucun soulagement de tous les remèdes qu'on lui donna : ce qui lui fit imaginer cette recette, par le moyen de laquelle il fut aussi-tôt guéri : & environ dix jours après étant retourné à la Cour, il la communiqua aux Médecins les plus célèbres.

Pour le dévoyement d'Estomach.

PRENEZ deux onces de *Gin feng*. Vous les ferez bouillir dans une tasse & demie d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une tasse. Mêlez-y un blanc d'œuf : remettez-la sur le feu ; puis faites-la prendre toute chaude. Il y en a qui ajoutent le cloud de girofle.

Pour les envies de vomir.

PRENEZ demie once de *Gin feng*, autant du cœur de l'arbre qui porte la Cannelle. Il y a de la Cannelle à la Chine dans la Province d'*Yun nan* ; mais elle est extraordinairement grosse, & apparemment l'arbre est d'une espèce différente de celui de la Cannelle. Du moins à en juger par l'écorce, cela doit être ainsi. Faites bouillir le tout dans deux médiocres porcelaines d'eau, & donnez-le à boire au malade.

Pour le dévoyement par haut & par bas.

QUAND le dévoyement est opiniâtre, prenez deux onces de *Gin feng*, trois onces de peau d'écorce d'orange, une once de Gingembre verd. Faites cuire le tout dans six mesures d'eau, & faites-en trois prises.

Pour l'épuisement des forces, & pour la courte haleine.

QUAND le malade sue, & que la

sueur rentre ; quand il a les respirations courtes , & qu'il sent des éblouïssemens & des tournoyemens de tête ; il faut prendre une demie once de *Gin seng* , une once de *Fou tse* préparé. Divisez le tout en quatre parts : à chaque part ajoutez dix tranches de Gingembre verd avec deux tassés d'eau vive , jusqu'à diminution de moitié que vous donnerez au malade , long-tems après qu'il aura mangé.

Pour l'Asthme des Femmes accouchées.

CELA vient lorsque le sang remonte vers la poitrine , & entre dans les Sinus des Poumons. Cette maladie est dangereuse : prenez une once de *Gin seng* pulvérisé , deux onces de *Sou meou* , (bois de Brésil.) Versez dessus deux grandes tassés d'eau : & faites bouillir le tout jusqu'à diminution de moitié. Ajoutez-y encore du *Gin seng* réduit en poudre , & faites-le prendre à la malade. Ce remède opere sur le champ.

Pour une Femme après l'accouchement , lorsqu'elle sent que le sang est dans l'agitation.

PRENEZ une once de *Gin seng* , une demie once de *Tse sou* (nom d'herbe ,) trois petites tassés d'urine d'enfant , de vin , & d'eau. Faites bouillir le tout , & donnez-le à boire à la malade.

Pour toutes les sortes d'abattemens qui suivent les couches.

QUAND les nouvelles accouchées ont la fièvre & suent beaucoup , il faut prendre du *Gin seng* & du *Tang couei* , (nom d'herbe ,) en égale quantité , & les pulvériser. Ensuite vous couperez un rein de Cochon en petites tranches , dont vous aurez auparavant ôté la Membrane , & vous le ferez cuire dans trois écuelles d'eau , avec une bonne cuillerée de ris appelé *No mi* , & deux têtes

de ciboules. Quand le ris sera cuit , vous en tirerez une médiocre porcelaine du jus que vous mêlerez avec les drogues susdites , & vous les ferez ainsi bouillir jusqu'à ce que ce jus soit réduit à huit parties. Cela se doit prendre chaud & à jeun.

Pour les Femmes , qui après l'enfantement , ont de grandes pertes de sang.

QUAND les femmes ont perdu beaucoup de sang , prenez du *Gin seng* , du Chenevi dépouillé de sa peau , de l'écorce de *Tse* , & du son : torrifiez le tout dans le poëlon jusqu'à ce qu'il soit réduit en poudre. Faites-en des pillules de la grosseur d'un petit pois , avec du miel cuit & purifié. Donnez-en cinquante à chaque prise ; & servez-vous de bouillon de ris pour les faire avaler.

Pour les Femmes lorsqu'elles enfantent leur fruit de travers , ou que les pieds de l'enfant sortent les premiers.

PRENEZ une drachme de *Gin seng* , & autant d'encens pulvérisé , du minéral appelé *Tan cha* , le poids d'une demie once. Broyez le tout ensemble : puis délayez-le avec un blanc d'œuf & du jus de Gingembre verd , environ une demie-cuillerée , & donnez-le froid à boire à la personne malade. La mere & l'enfant seront aussi-tôt foulagez ; le remède opere sur le champ.

Contre la mélancolie & l'oppression du Cœur.

FAITES cuire une once de *Gin seng* pulvérisé , & dix onces de graisse de Porc. Faites-en une mixtion parfaite avec de bon vin. A chaque prise donnez-en au malade une petite tasse deux fois le jour. Quand il en aura pris durant cent jours de suite , il aura les yeux perçans & l'oreille fine. Les os seront remplis de moëlle , la peau & les chairs pleines

pleines de suc. Il pourra apprendre par cœur mille vers en un jour. Ce remède a encore la vertu de guérir les maladies causées par des vents, par un excès de chaleur, & par les phlegmes.

Pour la maladie que les Chinois appellent Li hoen y tchi, & les Portugais Peladelo.

C'EST une espèce de syncope, de léthargie, ou d'assoupissement, qui fait que l'ame semble se retirer de son siège. Ceux qui sont atteints de cette maladie, s'imaginent pendant leur sommeil qu'ils ont quelqu'un couché à côté d'eux. Ils ne peuvent parler, ni par conséquent demander qu'on les soulage du poids qu'ils sentent sur la poitrine. Quand on dort, l'ame se retire dans le foye, siège de l'ame, tant que le foye est vuide d'esprits, l'ame ne retourne point dans sa demeure ordinaire ; & c'est ce qui a donné lieu de nommer cette maladie *Li hoen*, éloignement de l'ame.

Pour guérir celui qui en est attaqué, prenez du *Gin feng*, des dents de Dragon, du *Tche fou lin* rouge, de chacun le poids d'une drachme, que vous ferez bouillir dans une tasse d'eau jusqu'à diminution de la moitié. Vous y ajouterez une drachme de *Tchu cha* minéral rouge bien pulvérisé. Donnez ce remède au malade lorsqu'il est prêt de dormir. Une prise suffit à chaque nuit. Au bout de trois jours le malade sentira du soulagement & de la joye.

Pour les palpitations de Cœur accompagnées de sueurs.

QUAND le Cœur manque d'esprits, préparez cinq drachmes de *Gin feng*, & autant de *Tang couei*. Prenez ensuite deux rognons de Porc, que vous ferez cuire dans deux tasses d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une tasse & demie. Puis tirant les rognons, vous les couperez en petites tranches, que vous ferez bouil-

lir conjointement avec le *Gin feng* & le *Tang couei* que vous aurez préparé, jusqu'à ce que le tout soit réduit à huit parties de dix. Mangez ces rognons à jeun avec le bouillon. Après quoi prenez le marc de cette composition : faites-le sécher au feu, & pulvériser-le : vous en ferez des pillules avec de la poudre de *Chan zo* (c'est une espèce de racine) de la grosseur d'un bon pois. Il en faut prendre cinquante à chaque prise, à l'aide d'un peu de prisanne de jujubes, & cela long-tems après le repas. Deux prises de ce remède le guériront. Il y en a qui y font entrer deux drachmes d'encens.

Pour les fièvres qui viennent d'innation.

IL faut prendre du *Gin feng* de *Chan tang*, du *Tchai bou* d'*Yn tcheou*, trois drachmes de chacun : de plus une grosse jujube, & trois onces de Gingembre, verd. Faites bouillir le tout dans une tasse & demie d'eau, jusqu'à ce que de dix parts il en reste sept. Ce remède doit se donner tiède au malade, & long-tems après qu'il a mangé ; il faut lui donner deux prises par jour, & l'on ne cesse qu'après que le malade est guéri.

Pour le Poumon épuisé par la courte haleine & autres incommoditez involontées de la respiration.

PRENEZ trois onces de *Gin feng* pulvérisé avec de la gelée de corne de cerf rôtie & broyée en poudre, le poids d'une once sur une prise de trois drachmes. Vous prendrez une tasse de bouillon de *Po hi*, (nom d'herbe,) & de *Teou che*, (nom de fève) avec un peu d'oignon. Faites bouillir le tout un ou deux bouillons : vous le verserez ensuite dans la porcelaine où est la drogue en question ; & quand vous vous sentirez envie de tousser, vous en prendrez quatre ou cinq gorgées. Ce remède est excellent.

Pour arrêter la toux & dissoudre les phlegmes.

PRENEZ deux onces d'alun de roche bien transparent : mettez-les dans deux pintes de bon Vinaigre, (a) que vous ferez bouillir jusqu'à la concurrence d'electuaire ; joignez-y une once de *Gin seng* en poudre, puis avec du miel faites-en des pillules de la grosseur des noisettes. On prend une de ces pillules, & on la met sous la langue du malade. Ce remede arrête aussi-tôt la toux, & dissout les phlégmes.

Pour l'Asthme avec toux sèche accompagnée de crachement de sang, & d'un pouls foible.

PRENEZ trois drachmes de poudre de *Gin seng*, que vous délayerez dans un blanc d'œuf, & vous le donnerez au malade au commencement de la cinquième veille (b) ; après quoi le malade se mettra au lit : vous le laisserez dormir la tête basse & sans oreiller, & couché sur le dos. Il sera guéri dès la première prise. Il en faut deux pour ceux qui sont avancés en âge. Ceux qui jettent beaucoup de sang à la fois par la bouche, seront parfaitement guéris après en avoir pris une once.

Il y en a qui prennent un œuf de poule noire, qui le battent long-tems dans l'eau, & qui y mêlent de la poudre de *Gin seng*. C'est un excellent remede. Le vinaigre, les viandes salées, celles qui engendrent la pituite, comme le poisson, &c. doivent être défendues dans ces sortes de maladies.

Pour la Phtisie accompagnée de vomissement de sang.

QUAND le mal presse, il faut auparavant arrêter le crachement de sang

avec le *Che yo san* (c'est une poudre de dix ingrédients.) Après quoi le malade doit être extrêmement fatigué. Le *Gin seng* crud sera le plus efficace remede : il en faut prendre du meilleur le poids d'une once, plus cinq grosses jujubes, avec deux tassés d'eau, qu'il faudra faire bouillir jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une, ce qui sera une prise : après laquelle le sommeil survenant, la maladie se dissipera. On ne laissera pas de continuer d'en prendre encore cinq ou six fois, & l'on se souviendra qu'il faut vivre de régime.

Pour les hémorragies ou pertes de sang.

LORSQUE dans les maladies qui sont causées par quelque agitation extraordinaire des passions, ou par quelque excès de débauche, il arrive que par la rupture de quelque vaisseau, le malade jette beaucoup de sang par la bouche ou par le nez, si on ne le secoure promptement, le mal deviendra plus fort que tous les remedes. En voici un excellent.

Il consiste à prendre du *Gin seng*, & le faire sécher au feu ; du *Cyprès* qu'il faut faire cuire au bain de vapeur, puis le sécher au feu : plus du *King kiai* rôti, (nom de plante ;) plus du *Tsun sing* ; de chaque sorte une demie once qu'il faut réduite en poudre, & les mêler avec trois drachmes de fleur de farine, les délayant dans de l'eau fraîche : en sorte qu'il s'en fasse une espèce de colle claire qu'il faut faire prendre au malade de moment en moment à petites gorgées. La première fois qu'on en prendra, le sang s'arrêtera à l'instant.

Pour le saignement de Nez, qu'on ne sçauroit arrêter.

PRENEZ du *Gin seng*, quelques veilles. La cinquième veille finit à l'Aurore.

(a) Le Vinaigre des Chinois n'est pas de vin.

(b) Les Chinois distinguent la nuit en cinq

branches de saule planté dans les quinze jours après l'équinoxe du Printemps : réduisez l'un & l'autre en poudre ; donnez-en une drachme à chaque prise, & trois fois par jour, dans de l'eau de rivière ou de ruisseau, qui ait son cours vers l'Orient. Au défaut du Saule, on peut se servir du cœur de ces petites noisettes que produit le Nénuphar d'Orient.

Pour les Hémorragies des Gencives.

PRENEZ du *Gin seng*, du *Fou lin* rouge, & du *Me men tong* (espèce de Scorfonnerie) deux drachmes de chacun. Faites cuire le tout dans une rasce d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste que sept parties de dix. Donnez ce remède ainsi préparé tout chaud au malade, répétant chaque jour la même prise. *Sou tong po*, après avoir trouvé ce remède, avoir coutume de dire qu'il étoit divin & admirable.

Pour les Pertes de sang par la voye des urines, pour la Gravelle, & pour la Pierre.

PRENEZ du *Gin seng*, & faites-le sécher au feu : plus, du *Houang ki* (nom d'herbe,) qu'on aura cuit dans de l'eau salée, jusqu'à ce qu'il devienne tout sec. Broyez l'un & l'autre, & réduisez-le en poudre ; puis prenez une rave rouge, coupez-la en quatre tranches : prenez chaque tranche l'une après l'autre, & faites-les cuire dans deux onces de miel, jusqu'à parfaite sécheresse : faites-les frire une seconde fois sans les laisser brûler. Recommencez cette opération jusqu'à ce que le miel soit entièrement consumé. A chaque fois on donne une tranche de cette rave préparée de la sorte au malade, qu'on lui fait avaler avec un peu de bouillon ou d'eau salée.

Pour aider à la Digestion.

PRENEZ du *Gin seng* en poudre, &

délaissez-le dans un blanc d'œuf : il en faut donner trois ou quatre prises par jour, & une once à chaque prise.

Pour l'Hydropisie.

Tchin dans les remèdes pour l'hydropisie qu'il a reçûs de pere en fils par tradition, ordonne qu'on prenne une once de *Gin seng*, deux onces de *Fentsao* (nom d'herbe) : plus une demie drachme de cervelle de cochon, qu'on fasse infuser dans du fiel du même animal, & qu'on pulvérise après l'avoir rôtie. Il fait de tout cela des pillules de la grosseur d'une noix avec du miel. Il en donne une à chaque prise dans de l'eau froide.

Pour les Fièvres intermittentes, qui dégèrent en continuës.

PRENEZ deux drachmes de *Gin seng*, du *Hinghoang* (souffre mâle), cinq drachmes ; pulvérisez le tout ; prenez ensuite des bouts de branches de palmiers, que vous cueillerez le cinquième jour de la cinquième Lune, & que vous pilerez bien. Faites de tout cela des pillules de la grosseur d'un petit pois : prenez-en sept le jour de la fièvre de grand matin dans de la fleur d'eau de puits, (c'est-à-dire, dans la première eau qui se tirera d'un puits qui aura reposé toute la nuit.) Prenez-en une seconde fois avant l'accès. Avec ce remède il ne faut rien donner de chaud au malade. Il a son effet sur le champ. Quelques-uns y font entrer du *Chin kio* (Levain divin,) en même quantité que ces autres drogues.

Pour le Tenesme qui procede du froid.

QUAND le poulx du malade est foible, & presque tout absorbé, prenez du *Gin seng*, & du *Ta fou tse*, de chacun une once & demie. Il en faut une demie once à chaque prise ; plus, dix tranches de gingembre verd, quinze clouds de girofle, & une pincée de bon ris.

Vous ferez cuire le tout dans deux tasses d'eau, jusqu'à diminution de trois parts sur dix. Vous ferez prendre cette portion toute chaude & à jeun au malade. Six prises suffiront pour le guérir.

Pour un vieillard attaqué de Teneſme, & épuisé.

QUAND avec cette incommodité le malade ne peut ni boire ni manger, prenez de la poudre du *Gin ſeng* de *Chang tang* une once sur une demie once de corne de cerf dépouillée de sa peau, qui aura été rôtie, broyée, & réduite en poudre. Faites-en avaler peu à peu au malade, à la faveur d'un bouillon de ris. On en donne trois prises chaque jour.

Pour les Fièvres malignes.

Ce remède est excellent pour toutes fortes de personnes, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, femmes enceintes ou non ; quoique la maladie soit griève, & menace d'une mort prochaine, que le poulx soit éclipsé, & que le malade ait perdu la connoissance, après sept jours de maladie, il n'y a personne qu'on ne puisse guérir par le moyen de cette recette, & d'une centaine de malades, on n'en manquera pas un. C'est pour cela qu'on appelle cette recette *Toming ſan*, c'est-à-dire, remède qui ramène une vie qui s'échappe.

Prenez une once de *Gin ſeng* que vous ferez cuire dans deux tasses d'eau à un feu violent jusqu'à diminution de la moitié : faites-la rafraîchir dans de l'eau de puits, puis donnez-la au malade à boire : peu de tems après il lui sortira une sueur de dessus le nez ; le poulx lui reviendra, & il sera guéri à l'instant.

Sou tao cong Préſident d'une des six Cours Souveraines, dit : Je me ſuis ſervi de ce remède, pour ſecourir près de cent personnes. Lorsque j'étois Gouverneur d'une Ville du troiſième ordre, la femme & les enfans du ſecond de mes

Aſſeſſeurs, étoient attaqués depuis plus d'un mois d'une fièvre pourprée & pestilente : je leur ſis prendre ce remède, & ils guérirent.

Pour le mal caduc des enfans quand ils s'agitent en étendant & retirant leurs bras & les jambes.

PRENEZ du *Gin ſeng*, de la poudre d'écaille d'huîtres, une grenouille ſéchée & du *Chin cha* en égale quantité : pulvériſez le tout. Prenez ensuite le cœur d'un cochon de lait ; & avec le ſang de cet animal faites-en des pillules de la groſſeur d'un petit pois. Donnez-en cinquante à chaque prise dans un bouillon d'or & d'argent (c'est-à-dire, dans lequel on aura mis quelques pièces de ces deux métaux.) Il en faut prendre deux fois en dix jours. Ce remède a des effets admirables.

Pour les maux de Ratte des enfans, cauſez par des vents.

PRENEZ du *Gin ſeng*, des pepins de citrouilles, de chacune une demie once ; plus, une once de *Nan ſin* ; après avoir fait cuire tout cela dans de l'eau de *Tſian*, vous le pulvériſerez. Cela ſe doit prendre chaud, & à chaque fois une drachme dans huit gros de l'eau de *Tſian*.

Pour l'Aveuglement cauſé par le vin.

IL y avoit un homme vigoureux qui aimoit à boire le vin extrêmement chaud. Il fut frappé ſoudainement d'une maladie qui l'aveugla. Il avoit le poulx âpre & inégal. C'étoit l'effet de l'excès qu'il avoit fait de vin chaud. Il avoit l'eſtomach gâté, & le ſang y croupiſſoit, & ſ'y corrompoit, ce qui cauſoit tout ſon mal. L'on fit un bouillon de bois de bréſil, dans lequel on mit une drachme de *Gin ſeng* en poudre. Au ſecond jour qu'on lui en donna, le nez & la paume des mains

mais lui devinrent livides, ce qui venoit de ce que le sang qui croupissoit dans l'estomach, commençoit à circuler. Ensuite on prit du bouillon, dans lequel on mit du bois de brésil, des pepins de pêches, du *Hong hoa*, de la vieille peau d'écorce d'orange pour assaisonner la poudre de *Gin feng*. Après en avoir pris durant quelques jours, le malade se trouva guéri.

Pour les Apostumes causées par le vin, (le poison du vin.)

Il y avoit une femme qui aimoit extraordinairement le vin : il lui vint une apostume à la poitrine avec un poulx fort vite. On se servit de *Gin feng* & de rubarbe, l'un & l'autre rôti à sec dans le poëlon, après avoir été trempés dans le vin, de chacun une égale quantité. On pulvérisa ensuite le tout : on lui fit prendre une drachme de cette poudre dans du bouillon de gingembre. Elle cracha incontinent, sua, & fut guérie.

Pour les Morsures de Chien :

QUAND la playe est enflée, & cause de la douleur, prenez du *Gin feng*, & mettez-le sur des charbons ardents de bois de mûrier, & brûlez-le ; en sorte qu'il ne se réduise pas en cendre. Couvrez-le ensuite avec une porcelaine : peu de tems après pulvérisé-le ; jetez-en sur la playe, & le malade guérira à l'instant.

Quand les entrailles sortent par le côté.

FAITES rentrer les entrailles au plutôt en les pressant avec les mains frottées d'huile. Mêlez du bouillon de *Gin feng* avec du jus de *Keou ki*, (nom de plante) lavez-en la partie offensée. Faires manger au malade du ris cuit à l'eau en consistance de bouillie claire, où l'on aura fait cuire des rognons de mouton ; il sera guéri en dix jours.

Tome III.

REMARQUES.

LES noms des maladies sont difficiles à bien entendre en Chinois : peut-être se fera-t-on trompé en nommant quelques-unes de ces maladies. On n'a traduit ces recettes mot à mot, que pour donner une idée de la manière dont pensent les Chinois, & dont ils composent leurs remèdes.

Aujourd'hui le *Gin feng* paye de gros droits à l'Empereur. L'on assure même qu'il y va de la vie de frauder ces droits. Le *Gin feng* vient à *Peking* de plusieurs endroits, comme du *Leao tong*, de la Corée, & de la Tartarie Septentrionale. Il en vient aussi du Japon ; mais je crois qu'il n'est pas si estimé. A présent le bon *Gin feng* est très-cher : on l'achette au moins six fois son poids d'argent, & il y en a à *Peking* qui se vend même huit poids d'argent, & quelquefois plus. Voici comme on le prépare. On le coupe en petites branches avec un couteau : ensuite on le fait cuire dans un peu d'eau sans autre façon : le pot doit être de terre, & couvert. Les personnes riches ont un vase d'argent fait exprès. On donne le bouillon à prendre au malade. On ne jette pas le marc, mais on remet encore un peu d'eau dessus, & on le fait cuire de nouveau, pour achever de tirer le suc de la racine.

La dose ordinaire est un mas, ou la dixième partie d'une once.

Quand on veut faire entrer le *Gin feng* dans les remèdes, on ne fait ordinairement qu'y verser ce bouillon : la dose n'est point réglée : elle passe pour extraordinairement forte à une drachme & demie. J'en ai vu prendre jusqu'à trois drachmes : mais il faut pour cela être entièrement épuisé. On en donne quelquefois jusqu'à cinq drachmes & plus ; mais c'est dans des occasions périlleuses, comme seroit l'apoplexie, encore faut-il avoir égard à l'âge, à la constitution, &c.

Un Missionnaire demeurant dans la Province de *Chan si*, s'informa d'un Mé-

D d d d d

decin du Pays s'il y avoit encore du *Gin feng* ; il répondit qu'il y en avoit , mais qu'il étoit sauvage & de nul usage dans la Médecine ; qu'il étoit même défendu sévèrement d'en arracher.

La Livre Chinoise pèse dix-neuf onces quatre drachmes de nos onces , quelques grains moins. L'once est la seizième partie de la livre ; la drachme , la dixième partie de l'once ; le grain , la dixième partie de la drachme , & ainsi toujours en diminuant , à proportion de dix. Par tout où l'on trouvera ces termes de drachmes , onces , on les doit réduire aux nôtres , suivant la règle que j'ai marquée.

Les Chinois nomment la livre , *King* ; l'once , *Leang* ; la drachme , *Tsien* ; la dixième partie de la drachme *Fuen*. Ces termes de poids sont communs à l'argent & à l'or , parce que dans le trafic on se sert

de trébuchet pour les pèser.

Il y a un grand nombre d'Herbiers Chinois. Le dernier qui ait été fait , & dont ces recettes ont été tirées , est intitulé , *Pen tsao* , *can mou* , Herbier à maîtresse corde & à mailles ; c'est-à-dire , que comme le filet a une maîtresse corde & des mailles , de même cet Herbier a des titres généraux , sous lesquels sont rangées les matières qu'on y traite , comme les mailles sont rangées & attachées à la maîtresse corde.

L'on remarquera en passant qu'il n'y a point de Nation au monde qui soit plus féconde en titres bizarres de Livres , que la Nation Chinoise. Les noms qu'ils donnent aux Pays , & à plusieurs autres choses , se ressentent de cette bizarrerie. Ce n'est pas que souvent ces noms ne renferment un bon sens.

D U T H É.

Autre Plante qui est d'usage pour la Médecine.

La feuille que nous nommons *Thé* , de même que dans la Province de *Fo kien* , s'appelle *Tcha* dans toutes les autres Provinces. Les Européens ont donné à cette feuille le nom de *Thé* , parce que les premiers Marchands d'Europe , qui passèrent par la Chine dans leur voyage du Japon , abordèrent à la Province de *Fo kien* , où ils en eurent les premières connoissances.

Les Chinois ont donné différens noms à cette Plante en différens tems. Ils l'ont appelé *Cou tcha* , *Cou* , *Che* , *Ming* , *Kié* , &c. *Song* dit : Le *Tcha* qu'on cueille dans la première saison , s'appelle *Tcha*. Celui qu'on cueille vers l'arrière-saison , se nomme *Ming*.

Explication de divers Auteurs.

Chin nong dans le *Chu king* dit. Le

Thé croît dans le Territoire d'*Y tcheou* , & dans celui de *Chan ling* , sur le bord des chemins : les plus rudes hyvers ne le font point mourir : on en ramasse les feuilles le troisième jour de la troisième Lune , & on les fait sécher.

Cong dit : le *Thé* croît dans le *Chan tong* vers le Sud dans les Vallons humides.

On lit dans le Livre de *Co pou*. La Plante qui porte le *Tcha* , porte des feuilles en hyver : on les peut faire cuire , & en faire des bouillons.

Song dit : Aujourd'hui on trouve l'arbrisseau qui porte le *Tcha* dans les Provinces de *Fo kien* , de *Tche kiang* , de *Kiang si* , de *Hou quang* , dans le Pays de *Hoai nan* , & entre les Montagnes. Il porte des feuilles vers le milieu du Printemps : elles sont fort tendres alors : on les met au bain de vapeur , & on en

tire une eau amère : puis on les fait sécher : on les réduire en poudre , & on boit de la sorte le *Thé*. Ceci ne s'accorde pas avec la manière des anciens.

L'on *yu* dans son Traitté sur le *Thé* dit : Le *Thé* qui croît vers le Midi , est le meilleur. L'arbre qui porte cette feuille est haut d'un à deux pieds : il y en a de plus de vingt à trente pieds dans les Provinces de *Chan si* , de *Chan tong* , de *Se tchuen* , &c. Il y en a dont deux hommes ne sçauroient embrasser le tronc ; alors on les coupe comme inutiles. Il porte une fleur semblable à celle du jasmin ; mais elle a six feuilles en haut , & six feuilles en bas. Il porte un petit fruit de la forme & de la grosseur d'une petite pomme , qui pour le goût , a quelque chose du cloud de gérofile. Il a la racine comme celle du Pêcher : le meilleur croît dans les endroits pierreux : le moins bon croît dans des terres jaunes. On le sème comme on fait les concombres ou les citrouilles. Trois ans après on peut en cueillir les feuilles.

Le meilleur *Thé* se cueille dans le cœur des arbres qui sont le plus exposés au Soleil , & rare un peu sur le violet. Celui qui est tout vert , lui est inférieur. Le *Thé* , dont les feuilles sont longues & grandes , est le meilleur. Au contraire celui qui les a courtes & petites , est le moins bon. Celui , dont les feuilles sont recoquillées , est le plus excellent ; & celui qui a les feuilles étendues , est le pire.

Les feuilles du *Thé* à la deuxième , troisième , & quatrième Lune , ont quatre à cinq pouces de long , quand il est planté dans un lieu pierreux. Pour cueillir ces feuilles tendres , il faut choisir le tems du marin , lorsqu'elles sont chargées de rosée avant le lever du Soleil : les feuilles du *Thé* sortent du milieu de l'arbre à l'extrémité de trois , quatre , ou cinq rameaux. Dès qu'elles sont cueillies , il les faut mettre au bain de vapeur , puis les faire sécher. Il y en

a de mille & de dix mille sortes , qui ont autant de noms différens , &c.

Le véritable *Thé* est d'une qualité froide. Il n'y a que celui qui croît dans le *Mong chan* (a) , qui est une Montagne dans le Territoire de *Ya tcheou* , lequel soit médiocrement chaud , & qui soit d'usage dans la Médecine.

L'Auteur d'un Traitté sur le *Tcha* , nommé *Mao ven si* dit : La Montagne de *Mong chan* a cinq pointes , où il y a toujours des arbres de *Thé*. La pointe du milieu s'appelle *Chang tsing fong* , sur laquelle il y avoit autrefois un Bonze , incommodé depuis long-tems d'une maladie qui procédoit d'une cause froide. Ce Bonze rencontra un jour un vieillard qui lui dit : Pour cueillir le *Thé* de la pointe du milieu de la Montagne *Mong chan* , choisissez le tems de l'Equinoxe du Printems , sçavoir , quelques jours avant ou après au tems du premier tonnerre qui se fera entendre. Alors employez le plus de monde qu'il se pourra pour cueillir trois jours de suite tout le *Thé* qui se trouvera.

Si vous prenez une once de ce *Thé* là , infusez-le dans de l'eau bouillante tirée de la même Montagne , cela suffira pour guérir toutes sortes de maladies invétérées. Avec deux onces vous pourrez vous garantir des maladies nouvelles. Avec trois onces vous fortifierez extrêmement la chair & les os , & toute l'habitude du corps : & si vous en prenez jusqu'à quatre onces , vous deviendrez un véritable *Ti sien* , c'est-à-dire , un habitant éternel de la terre.

Ce Bonze ayant suivi le conseil que lui donna le vieillard , ramassa quelques onces de ce *Thé* : & avant que de l'avoir tout consumé , il se trouva parfaitement guéri de sa maladie. Depuis ce tems-là on va continuellement cueillir les feuilles de *Thé* sur les quatre autres pointes de ladite Montagne.

Mais pour la cinquième pointe , parce qu'elle est toute couverte de bois épais

(a) Cette Montagne est dans la Province de *Chau tong* dans le Territoire de *Tsing tcheou fou*.

& de brossailles, & ordinairement de nuages & de brouillards, qu'il y a d'ailleurs quantité d'oiseaux & de bêtes féroces, on n'ose l'y aller cueillir; c'est ce qui le rend à présent extrêmement cher. Cette sorte de *Thé* l'emporte sur celui de tous les autres endroits pour la Médecine.

Aujourd'hui *T'ai sung* parlant à fond du *Thé* de *Fo kien*, dit qu'il n'y a que celui-là qu'on appelle *La tcha*, *Thé* de cire. On porte tous les ans de ce *Thé* à l'Empereur : on le met dans des formes, & on en fait des pains, en le faisant sécher au Soleil : plus il prend de chaleur, plus il est excellent.

Toute autre sorte de *Thé* ou est en feuilles, & pour cela s'appelle *Ya tcha*; ou est en poudre, & on le nomme pour cette raison *Mou tcha*. Ces deux espèces, quand on les serre, si on les montre au feu, s'endurcissent, & ne peuvent se conserver long-tems : leur couleur & leur goût se perdent. Il n'y a que le *Thé* en feuilles de *Ting tcheou*, qui approche un peu, tant pour sa nature, que pour son goût, du *Thé* de *Fo kien*.

A présent dans quelques endroits, comme sont *Pan tchong*, *Ho pé*, *King si*, on broie le *Thé*, & on le réduit en poudre, & par supercherie on l'appelle aussi *La tcha*.

Long che dit : Ce qu'on appelloit autrefois *Con tcha*, est le même *Tcha*, ou *Thé*, que celui d'aujourd'hui. Cet Ecrivain parle de quatre différens Auteurs, qui ont fait chacun un Traité fort ample sur le *Thé*.

Il y a une sorte de *Thé*, qui est toute de feuilles tendres, de la longueur d'un pouce & davantage, qui passe pour le *Thé* du premier ordre. La bonté de ce *Thé* vient uniquement de la nature de l'eau & du terroir.

Che tchin dit : Il y a du *Thé* sauvage, ou qui croît de lui-même. Il y en a qui croît après avoir été semé. Pour semer le *Thé*, on prend sa graine, qui est de la grosseur du bout doigt parfaitement ron-

de & noire. Le dedans étant mis dans la bouche, paroît d'abord avoir une saveur douce, & ensuite amère, & prend beaucoup à la gorge.

Les gens de la Province de *Fo kien* font de l'huile de graine de *Thé*, & en usent pour assaisonner leurs mets. On la sème à la deuxième Lune : on en met six, sept, ou huit graines à la fois dans un endroit, & il ne croît quelquefois qu'un ou deux arbrisseaux. La raison de cela est que la plupart de ces graines sont toutes vuides.

Cet arbrisseau, dans quelques endroits ne peut guères souffrir le soleil ni l'eau. On arrose la terre où cet arbrisseau est planté avec des chapelets d'eau, s'il est planté le long des Rivières ou des Canaux.

Le *Thé* qu'on cueille environ quinze jours après l'Equinoxe, est le plus excellent, le médiocre est celui qu'on cueille environ quinze jours après celui-ci. Enfin le moins bon & le plus grossier, est celui qui se cueille plus tard que ce tems-là, & on l'appelle pour cela *Lao ming*, c'est-à-dire, vieux *Thé*.

Dans un long Traité du *Thé*, intitulé, *Tcha pou*, on trouve décrite fort au long la manière de le cueillir, de le faire passer par le bain de vapeur, de le choisir, & de le préparer pour le boire.

La coutume de payer à l'Empereur tous les ans le tribut du *Thé*, a commencé du tems de la Monarchie des *Tang* sous le regne de *Te tsong*, & a duré depuis ce tems-là, jusqu'au regne présent; parce que le Peuple en use ordinairement, & en fait commerce avec les Marchands étrangers des Terres Occidentales.

Les espèces de *Thé*, dont les Sages ou Philosophes anciens font mention, sont particulièrement celles qui étoient en plus grand usage pendant la Monarchie des *Tang* : elles étoient en nombre presque infini, & distinguées par différens noms. On lit dans un Livre de *Tao in kin tchu*, où cet Auteur traite de cette

espèce de *Thé* appellée *Cou tcha*. Dans tous les endroits de *Yeon yang*, d'*Ou tchang*, de *Lu kiang*, de *Tsin ling*, il y a de bon *Thé* appelé *Min*. Lescholes dont l'homme peut boire, sont 1°. Le *Min* (sorte de *Thé*). 2°. Le bourgeon du *Tien men tong* (nom de Plante). 3°. Les feuilles du *Pe ki* (nom d'arbre), les autres espèces étant froides, sont mal-faisantes.

Outre cela il y a une espèce de *Thé* qui vient de *Pa tong bien*, lequel on fait sécher de telle sorte, qu'il vient tout recoquillé. L'usage de cette sorte de *Thé* empêche les gens de dormir.

Beaucoup de gens sont aussi bouillir les feuilles du *Tan* (nom d'arbre) & celles d'une espèce de Prunier, qui porte de grosses prunes noires : & en boivent l'eau comme celle du *Thé* : mais cette boisson a une qualité froide & malfaisante.

Ses qualitez.

CETTE feuille a un goût amer & doux : elle a un léger degré de froideur, & n'a aucune qualité maligne.

Tsang ki dit : Il faut boire le *Thé* chaud : quand on le boit froid, il produit des phlegmes.

Hou ho dit : Si on boit le *Thé* avec le *Fi*, (nom d'arbre semblable au Cyprés) il appesantit le corps.

Li ling si dit : Quand après avoir bû du vin, on est altéré, & que pour étancher sa soif on boit du *Thé*, l'eau prend son cours vers les Reins, & on sent une froideur & une douleur aux Reins, aux Pieds, & à la Vessie. Cela peut causer souvent quelque hydropisie, ou toute sorte de paralytic.

Quoiqu'il en soit, quand on veut boire du *Thé*, il faut le boire chaud, en petite quantité : sur-tout il faut se donner de garde d'en boire à jeun, & quand on a l'Estomach vuide.

Che schin dit : Quand on fait prendre à quelqu'un le *Ouei ling sien*, le *Tou*

fou ling, (nom de plantes,) il ne faut pas lui faire boire du *Thé*.

Ses effets.

La feuille de *Thé* est bonne pour les tumeurs ou apostumes qui viennent à la tête, pour les maladies de la Vessie. Elle dissipe la chaleur causée par les phlegmes ou les inflammations de poitrine. Elle apaise la soif. Elle diminue l'envie de dormir. Elle dilate & réjouit le cœur. Ceci est tiré des Livres de *Chin nong*.

Elle ouvre les obstructions. Elle aide à la digestion. Elle est fort bonne quand on y ajoute de la graine de *Tchu yu*, de l'oignon, & du gingembre. Ceci est tiré de *Sou cong*.

Elle est bonne contre les échauffaisons & chaleurs d'entrailles. Elle est amie des intestins, si l'on en croit *Tsang ki*.

Elle purifie le cerveau ; elle éclaircit les yeux. Elle est bonne contre les vents qu'on a dans le corps. Elle guérit la léthargie, &c. C'est *Hao con* qui le dit.

Elle guérit les fièvres chaudes : en la faisant bouillir dans du vinaigre, & la donnant à boire au malade, elle guérit le cours de ventre, le teneisme, & on en voit de grands effets. Ces recettes sont tirées de *Tchin tching*.

En faisant rôtir cette feuille, puis bouillir, on la donne à boire, & elle guérit la galle, qui vient d'une chaleur maligne, & le teneisme, tant celui où les excréments sont teints de sang, que celui où ils sont mêlés de matière blanche. En la faisant bouillir avec du blanc d'oignon, avec de la racine de *Con cong*, (nom de plante) & en prenant l'eau par la bouche, elle guérit les douleurs de tête. *Ou loui* a donné ces recettes.

Faisant bouillir cette feuille en quantité, elle fait sortir les vents qui sont dans le corps, & cracher les phlegmes qui sont attachez en dedans. Cette recette est de *Che schin*.

Recette pour les épuisemens d'esprits & douleurs de tête.

PRENEZ du meilleur Thé en poudre, & faites-en un électuaire épais : ferrez-le dans une tasse de terre, & renversez-la. Prenez quarante grains de *Pai icon* : brûlez-les à deux fois sous la tasse renversée, & faites sécher à leur fumée & à leur chaleur l'électuaire de Thé contenu dans la tasse, puis réduisez-le comme en pâte. Il en faut mettre à chaque prise la grosseur d'une noisette, à laquelle joignant d'autre Thé en poudre, vous ferez bouillir l'un & l'autre, puis le donnerez au malade après le repas.

Recette pour le Li tsi, ou tenesme, qui procede de chaleur, où les excréments sont teints de sang.

Meng tjan dit : Le tenesme qui procede de chaud ou de froid, se guérit avec le Thé préparé en cette manière. Il faut prendre une livre de bon Thé, le faire sécher au feu, puis le mettre en poudre. On en fait bouillir beaucoup dans une ou deux tasses d'eau, & on le donne ainsi à boire au malade.

Autre Recette appelée Tong tchi.

PRENEZ de cette espèce de Thé qu'on appelle *La tcha* : si les excréments du malade sont teints de rouge, il faut faire bouillir le Thé dans de l'eau de miel, & le donner au malade. Si les excréments sont mêlez de matière blanche, il faut le faire cuire avec du suc, du gingembre verd broyé avec la peau dans une quantité d'eau convenable. Au bout de deux ou trois prises le malade se trouvera guéri.

Autre Recette excellente, appelée King yen.

PRENEZ de cette espèce de Thé ap-

pellé *La tcha*, le poids de deux taëls ou onces, sept condorins de *Tang tien* : (le condorin a le poids d'un sol Chinois :) plus, plein une écaille d'huître de l'huile de Gergelin. Donnez le tout ensemble à prendre au malade. Dans un instant il sentira une douleur de ventre, il fera une selle abondante, & la maladie cessera.

Autre Recette.

PRENEZ du Thé appelé *La tcha*, broyé en poudre, dont vous ferez de petites pillules avec la chair d'un pruneau blanc, si le Tenesme vient d'une cause chaude, &c. on les fait prendre avec de l'eau où a bouilli de la réglisse. Si le Tenesme vient d'une cause froide, on les fait prendre dans de l'eau où on a fait bouillir des pruneaux noirs. On donne une centaine de pillules à chaque prise.

Autre Recette.

PRENEZ du Thé de *Fo kien* : faites-le bouillir dans du vinaigre : donnez-le à boire au malade, & aussi-tôt il sera guéri.

Recette pour les Pertes de sang par le Fondement.

Si la maladie a été causée pour avoir pris quelque vent malin, ou pour avoir pris par la bouche des choses crûes & froides, ou pour avoir mangé des viandes rôties, ou que pour avoir excédé au boire & au manger, les intestins aient été échauffez, & l'estomach incommodé; de sorte qu'il s'y soit formé une humeur aigre, qui l'empêche de retenir les alimens, & que par bas le malade soit attaqué d'une fâcheuse perte de sang pur, & qu'il sente en même tems de la douleur au nombril, & une continuelle envie d'aller à la selle; ou bien enfin que la maladie procédant de quelque excès de vin, il arrive au malade une perte de sang subite : de quelque manière que ce soit, on peut guérir cette maladie par le

moyen de la recette suivante.

Prenez demie livre de *Thé* fin réduit en poudre avec cinq grains de *Pe yo tſen* (graine d'arbre) que vous ferez rôtir au feu. A chaque prise donnez-en deux dixièmes au malade avec de l'eau de ris deux fois par jour.

Recette pour les douleurs de cœur invétérées.

CEUX qui ont cette incommodité depuis dix ou quinze ans, n'ont qu'à faire bouillir du *Thé* de: *Hou quang* avec d'excellent vinaigre, mêlant bien l'un avec l'autre, & le faire prendre au malade, c'est un bon remède.

Recette pour les Femmes après l'enfantement, quand elles n'évacuent point par bas.

DANS un bouillon d'oignons, il faut mettre une centaine de pillules de *Thé* *La tcha* réduit en poudre. La *Rubarbe* est un remède violent. Dans ces sortes de maladies, quand on employe des remèdes violents, de cent malades, il n'y en a pas un qui s'en trouve bien.

Recette pour les douleurs de Reins, accompagnée d'une difficulté de se tourner.

DANS cinq petites tasses de *Thé*, mettez-y deux petites tasses de vinaigre, & faites boire cette liqueur au malade.

Recette contre toutes sortes de Poisons.

PRENEZ du *Thé* fin nommé *Ya tcha*, & de l'alun en égale quantité: broyez-les ensemble, & faites-les avaler avec de l'eau froide.

Recette pour les démangeaisons de la petite Verole.

IL faut brûler du *Thé* dans la chambre à toute heure, & y conserver la fumée.

Recette contre les Phlegmes qui s'attachent à la gorge.

PRENEZ du *Thé* en bourgeon, du *Tchitſe* (espèce d'amande) une once de chaque sorte: faites-les bouillir ensemble, & donnez-en une grande tasse à boire au malade. Ce remède aide à mettre dehors les phlegmes invétérés.

Recette contre les maux de cœur, & envoi de vomir.

PRENEZ un dixième d'once de *Thé* en poudre, & faites-les bouillir dans de l'eau. Mêlez-y un dixième de gingembre en poudre, & donnez-le au malade; aussi-tôt il se trouvera guéri.

Recette pour la suppression des mois.

PRENEZ une grande tasse de *Thé* avec un peu de sucre candi. Exposez-la une nuit à la rosée, puis donnez-la à boire à la malade. Les femmes enceintes doivent se donner de garde d'user de cette recette, crainte d'accident.

Recette pour la Toux enrouée.

Quand le malade ne peut dormir, prenez une once de bon *Thé* en poudre; mettez une once de *Pe kiang tſan* que vous réduirez aussi en poudre. Mettez-les ensemble dans une petite tasse d'eau chaude. Quand le malade est prêt à dormir, versez dans ce breuvage encore un peu d'eau chaude, & donnez-le lui à boire.

DE LA GRAINE DE THÉ.

Ses Qualitez.

ELLER est douce au goût : elle est d'une qualité froide ; elle a quelque malignité. Elle a la vertu de guérir la toux , & l'asthme. Elle fait sortir les phlegmes : étant broyée , on s'en sert pour laver les habits ; elle en ôte l'huile & les autres taches. Ceci est tiré de *Ché tchin*.

Recette pour l'Asthme, lorsqu'il incommode la respiration.

QUAND le malade touffe , prenez du Thé & du *Pe ho* en égale quantité ; réduisez-les en poudre ; faites-en de petites pilles , & donnez-en dix-sept à chaque prise avec de l'eau récemment puisée.

Recette pour l'Asthme, lorsque les narines sont bouchées.

PRENEZ (a) un peu d'eau où on a

lavé de cette espèce de ris qu'on appelle *No mi*. Broyez dedans la graine de Thé. Distillez cette eau goutte à goutte dans les narines , & avertissez le malade de la faire entrer par l'aspiration , en retirant son haleine : ensuite faites-lui prendre avec les dents un tube de bambou , & vous verrez dans un instant les phlegmes lui sortir de la bouche comme des filets ; & après deux ou trois prises semblables , la source de la maladie sera dissipée.

Recette pour les Bourdonnemens de Tête.

PRENEZ des fourmis blanches séchées de la plus grande espèce avec de la graine de Thé ; réduisez-les en poudre , & soufflez-les dans les narines. Ce remède a un bon effet.

DE L'ÉLÉPHANT.

CHITCHIN dit : On trouve des Éléphants dans les Royaumes de *Tong king* & de la Cochinchine , dans les Provinces de *Quang si* & d'*Y un nan*. On voit des troupeaux d'Éléphants sauvages dans les Pays Occidentaux. Leurs Rois les montent après les avoir faits harnacher magnifiquement.

Il y en a de deux couleurs ; sçavoir de gris cendré , & de blancs : leur corps est lourd & massif : ils sont extrêmement laids ; ils ont des yeux de cochon , leurs quatre pieds ressemblent à autant de colonnes : quand ils dorment , ils plient

les jambes de devant , les appuyant à terre : ils ne peuvent baisser la tête , ni tourner le col : ils ont les oreilles retirées en arrière , & serrées.

Leur trompe est aussi longue que les jambes de devant , & descend jusqu'à terre. Elle est creuse & profonde ; elle peut s'ouvrir & se fermer : il y a de petites caroncules en forme de pinces qui ramassent à terre les moindres choses , une aiguille , par exemple , & un grain de mourarde. Ils se servent de cette trompe pour boire , & pour manger , en la repliant , & la portant à la bouche.

(a) Cette recette est commune aux enfans & aux personnes plus âgées.

Toute la force de cet Animal est réunie dans sa trompe : s'il est blessé dans cette partie, il faut qu'il meure. Derrière l'oreille il a un trou couvert d'une peau, qui n'est pas plus épaisse que la peau d'un tambour. Sa mort est pareillement certaine, si on le pique en cet endroit.

Des deux coins de la bouche il sort deux grandes dents entre lesquelles sa trompe est placée : le mâle a ces dents de six à sept pieds de longueur : elles n'ont guères plus d'un pied dans la femelle. Il mange de l'herbe, des pois, des cannes de sucre, & boit du vin. Il craint la fumée, le feu, le Lion, & une espèce de serpent nommé *Pa*.

Les Peuples Méridionaux tuent des Eléphants : ils se servent de fosses & de machines pour les y faire tomber, ou bien ils enterrent sur leur chemin une espèce de piège, nommée chaussure d'Eléphant, qui les saisit par les pieds. Si l'on veut les prendre vivs, on se sert de femelles, pour les attirer dans le piège qu'on leur dresse.

Quand durant quelque tems on a nourri & apprivoisé l'Eléphant, il devient docile, & obéit à son conducteur qui le gouverne avec un croc de fer, par le moyen duquel il le fait avancer ou reculer, tourner à droite ou à gauche ; & cet animal ne manque à rien de ce qu'on lui ordonne.

DE LA CHAIR D'ELEPHANT.

Ses qualitez & ses effets.

La chair de l'Eléphant est douce, fade, & tempérée, sans aucune qualité nuisible. Quand on l'a brûlée, & qu'on a mêlé les cendres avec de l'huile, on en frotte la tête aux teigneux, & on les guérit.

Si on la fait cuire sans assaisonnement lorsqu'elle est fraîche, & qu'on en prend le bouillon, elle guérit la dysurie. Lorsqu'après l'avoir brûlée, & réduite en cendres, on la prend dans quelque liqueur,

elle arrête le flux d'urine : elle contracte alors les qualitez du feu, & de diaphorétique elle devient astringente.

DU FIEL DE L'ELEPHANT.

Maniere de le préparer, ses qualitez, & ses effets.

Kio dit : Toutes les fois qu'on veut l'employer, il faut prendre garde qu'il ne soit pas mêlé. Le fiel d'Eléphant, quand il est desséché, est rayé, & moussé comme le bambou verd : il est uni, gras, & brillant. Lorsqu'on veut le faire entrer dans quelque composition, il faut auparavant le réduire en poudre fine, en le pilant dans le mortier, pour le mêler ensuite avec les autres drogues.

Il est amer, froid, & tant soit peu nuisible.

Il éclaircit la vûe, il guérit l'hydropisie tympanite des enfans, les tumeurs & les enflûres où il y a de la matière : pour cela il faut le faire dissoudre dans l'eau, & en frotter les parties mal affectées.

Si l'on en enferme une certaine quantité dans du coton, qu'on l'applique sur les gencives, & qu'ensuite on le rince la bouche tous les matins, il ôte la mauvaise haleine, en peu de mois on se trouvera délivré de cette incommodité.

Pour guérir les rayes qui ressemblent à un croissant renversé, ou à une fleur de Jujubier, prenez une demie once de fiel d'Eléphant, sept fiels de carpes, la dixième partie d'une drachme de fiel doux, une demie once de fiel de bœuf, la dixième partie d'une drachme de musc, une once de poudre de *Che kine min* (c'est une espèce d'écaille d'huitres) : de tous ces ingrédients que vous mêlerez avec de la bouillie, faites des pillules de la grosseur d'un pois : la prise est de dix pillules que vous mettrez dans du thé, & que vous prendrez deux fois chaque jour.

DES YEUX D'ÉLEPHANT.

Leurs effets.

QUAND on les mêle avec du lait de femme, & qu'on fait tomber la liqueur goutte à goutte dans les yeux, c'est un remède souverain contre la maladie des yeux.

DE LA PEAU D'ÉLEPHANT.

Ses effets.

Chitchin dit : La chair d'Éléphant est massive & boursée, les blessures qu'elle reçoit d'une hache, ou de quelque arme que ce soit, se referment en moins d'un jour : c'est pourquoi on se frotte de la cendre de sa peau pour guérir les playes qui ont de la peine à se refermer.

C'est un remède souverain pour l'hydropisie tympanite des enfans. Il faut pour cela la réduire en cendres, & l'ayant mêlée avec de l'huile, en frotter la partie mal affectée.

DES OS D'ÉLEPHANT.

Leurs effets.

C'EST un antidote contre les poisons. Un petit os, qui est en travers au-devant de la poitrine de cet animal, étant réduit en cendres, & pris dans du vin, rend le corps plus léger, l'aide à se soutenir sur l'eau, & à mieux nager.

Prenez quatre onces d'Os d'Éléphant rôtis à sec dans un poëlon, une once de *Yotou keou*, (c'est une espèce de Cardamine,) rôtis sur la braise, & autant

d'écorce de *Tche* rôtie à sec dans le poëlon, avec deux onces de réglisse, & une demi once de gingembre sec & rôtis, pulvérisiez le tout, mettez-en trois drachmes pour chaque prise dans un demi-septier d'eau, que vous ferez cuire jusqu'à la consommation de la cinquième partie; prenez trois fois le jour ce bouillon chaud avant le repas, c'est un remède qui guérit les foiblesses & épuisemens de l'estomach & de la rate, les indigestions, les rapports aigres, les vomissemens après avoir mangé, le *Colera morbus*, la dysenterie, les douleurs de ventre dans la région ombilicale, & le ténisme.

DE L'YVOIRE.

IL y a de trois sortes d'Yvoire, celui qu'on tire de l'Éléphant après qu'on l'a tué, & c'est le meilleur; celui qu'on en tire lorsqu'il est mort de sa mort naturelle, & c'est le moins bon : enfin celui qui est tombé de lui-même, & qu'on trouve après plusieurs années dans les Montagnes, & celui-là est de beaucoup inférieur aux deux autres espèces.

Ses qualitez & ses effets.

POUR la Dysurie, quand elle est accompagnée d'enflure & de tension, faites bouillir de l'Yvoire crue, & prenez-en la liqueur.

Pour le flux d'urine, brûlez de l'Yvoire, & après l'avoir réduit en cendres, prenez-en dans quelque liqueur.

Pour le mal caduc, faites rôtir de la racine des dents du dedans de la bouche de l'Éléphant, & lorsqu'elle est roussie, broyez-la, & prenez-la dans quelque chose de liquide.



DU CHAMEAU.

Les Chameaux sauvages & domestiques, naissent dans les lieux qui continuent avec la Chine du côté du Septentrion, & qui sont à l'Occident du Fleuve jaune. On emploie indifféremment dans la Médecine la graisse qui se trouve dans l'une & l'autre des bosses qu'il a sur le dos. Maintenant les Chameaux sauvages ne se trouvent que dans les Pays qui sont au Nord-Ouest de la Chine.

Chi schin dit : Le Chameau ressemble assez au Cheval par le corps : il ressemble par la tête au Mouton : il a le col long, & les oreilles pendantes ; il a trois articulations aux jambes, & deux bosses de chair sur le dos, qui forment comme une espèce de selle. Il rumine, il souffre sans peine le froid, & craint naturellement la grande chaleur ; de là vient qu'au Solstice d'Été il mue entièrement, sans qu'il lui reste aucun poil. Il peut porter jusqu'à mille livres. Chinoises pesant, & faire deux à trois cents lys par jour. Son instinct naturel lui fait connoître les veines d'eau cachées dans la terre, & le vent qui est prêt de s'élever. En fouissant dans l'endroit où le Chameau bat du pied, on découvre les eaux qui coulent sous terre. Il s'élève assez ordinairement durant l'Été des vents chauds, qui étouffent en un instant les voyageurs : lorsque les Chameaux s'attroupent en criant, & entrent leur museau dans le sable, c'est une marque certaine que ce vent est sur le point de souffler. Il dort sans que son ventre touche à terre. Ceux par-dessous le ventre desquels on voit le jour, après qu'ils se sont couchés sur leurs jambes pliées, se nomment *Min to*, ou Chameaux transparents, & ce sont ceux qui peuvent fai-

re les plus longs voyages. Il y en a qu'on nomme *Fong kia to*, ou Chameaux à pieds de vent, à cause de leur extrême vitesse ; ils peuvent faire mille lys en un jour.

DE LA GRAISSE DE CHAMEAU.

On entend ici la graisse qui se trouve dans les bosses : on la nomme *Huile des Bosses* : celle des Chameaux sauvages est la meilleure pour la composition des remèdes.

Ses qualitez & ses effets.

ELLE est douce, tempérée, & n'a point de qualité nuisible. Elle guérit l'engourdissement des membres, les ulcères, les apostumes, les chairs mortes, les retrecissemens de peau & de nerfs. Il faut pour cela la faire rôtir au feu, & en froter la partie malade, afin que la chaleur serve de véhicule aux esprits pour les faire pénétrer dans les chairs.

On en peut faire de petits pains, en la mêlant avec de la farine de ris, & après les avoir fait cuire, les manger, pour se guérir des hémorroïdes. Son effet spécifique est pour l' inanition, la phthisie, les vents, & les amas de matières endurcies que le froid a formées au-dedans. Il faudra la prendre assaisonnée avec de l'eau-de-vie.

Pour l'engourdissement universel de tous les membres, prenez une livre de graisse de Chameau sauvage bien purifiée, mêlez-la avec quatre onces de beurre. Il en faut prendre trois fois le jour ; chaque prise sera depuis une demi cuillerée jusqu'à une cuillerée entière.

DE LA CHAIR DE CHAMEAU.

Ses effets.

ELLE chasse les vents, elle rend la liberté de la respiration, elle fortifie les nerfs, elle donne du suc aux chairs, elle guérit les fronces & les apostumes.

DU LAIT DE CHAMEAU.

Ses effets.

IL rétablit la Poitrine, il ranime & augmente les esprits, il fortifie les os & les nerfs.

DU POIL DE CHAMEAU.

Ses effets.

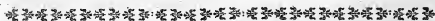
LE Poil de dessous le menton gué-

rit les Hémorroïdes internés. Il faut le faire brûler, & en prendre la cendre dans du vin. La prise est d'une cuillerée ou environ.

DE LA FIÈTE DE CHAMEAU.

Ses effets.

IL faut la faire sécher & la réduire en poudre, en la soufflant dans le nez, elle arrête l'hémorragie. Quand on la brûle, la fumée qui s'exhale, fait mourir les cousins, & toutes sortes de vermines.



DU HAI MA OU CHEVAL DE MER.

IL s'appelle aussi *Chou ma* (Cheval d'eau.) *Song king* dit : Ce Poisson est du genre des écrevisses. Sa figure a du rapport à celle du cheval. C'est pourquoi on l'a nommé *Hai ma*, Cheval Marin.

Explication de divers Auteurs.

Tsang ki dit : Le Cheval Marin se trouve dans la Mer Méridionale : il a la figure d'un Cheval : il a cinq ou six pouces de longueur ; il est du genre des *Hia*, comme sont les écrevisses. Le Livre intitulé : *Nan tcheou y ue tchi*, c'est-à-dire, Livre qui traite des choses rares, s'explique ainsi.

Le *Hai ma* est de couleur jaune, tirant sur le gris. Quand une femme sent une telle difficulté à enfanter, que pour lui sauver la vie, on est près de couper son fruit, & de le rirer par morceaux, il ne faut que lui mettre cet Insecte dans la main, & elle se délivrera de son fruit avec la même facilité qu'une brebis, dont le terme est arrivé.

Tsong tche dit : Sa tête est comme cel-

le du Cheval, son corps ressemble à celui de l'écrevisse : son dos est de la figure de l'épine du dos, n'étant qu'un continu d'articles ou de jointures : il est de la longueur de deux ou trois poices. *Song* dit : Le Livre intitulé, *Y yu tou*, c'est-à-dire, figures de Poissons extraordinaires, rapporte que quand les pêcheurs jettent leurs filets dans la mer, & qu'ils les retirent, ils trouvent beaucoup de ces poissons pendus au haut des filets. Ils les prennent, les font sécher, & les attachent par couples, un mâle & une femelle ensemble.

Chi tchin yue dit : On lit dans le Livre intitulé, *Ching tsi t'fong lou*. La femelle des *Hai ma* est jaune, & le mâle est gris. Dans le *Su piao*, &c. on lit ces mots. « Il y a dans la mer une espèce de Poisson, qui ressemble par la tête à un cheval. Il a comme un bec incliné en bas ; il y en a de couleur jaune & de couleur noirâtre : les gens de mer les peuvent prendre, mais non pas pour manger. Quand on les a fait sécher, on les fait rôtir ou griller pour soulager les

« les femmes dans l'enfantement. »

Pao po tse dit : *Fong y* prenoit des chevaux d'eau *Choui ma* avec une sorte d'araignée qui est mouchetée de points rouges, & en faisoit une espèce de pillules appellées *Choui sien ouan*, qui avoit la vertu de communiquer à ceux qui les prenoient, la faculté de demeurer longtemps sous l'eau : mais aujourd'hui il n'y a personne qui sçache préparer cette sorte de pillules.

Ses qualitez. & ses effets.

LE *Hai ma* a une saveur douce : il a une qualité légèrement chaude sans venin. Voici ses effets. Lorsqu'une femme a de la peine à accoucher, en portant cet Insecte sur elle, elle en ressent de très-bons effets. Quand l'heure de l'enfantement approche, il faut le faire brûler, le réduire en poudre, en donner à boire à la malade, & lui en mettre un entier dans la main ; aussi-tôt elle se trouvera soulagée. *Tsang ki* l'assure ainsi. *Sou long* parle à peu près de même. Il échauffe benignement les parties nobles. Il est propre à guérir de pestes & autres tumeurs envenimées. Sur-tout il est bon pour la maladie appellée *Hiao quai*. C'est une maladie lunaire, qui prend le premier & le quinzième de chaque Lune : de maniere que le malade ne peut ni boire ni manger, & est incommodé ces deux jours-là d'une espèce de râle continu. Il y a des gens qui ont eue cette maladie depuis leur enfance, jusqu'à une grande vieillesse.

R E C E T T E S.

Bouillon de Hai ma.

Ce bouillon est bon pour guérir la maladie dont je viens de parler, nom-

mée *Hiao quai*. Quand elle est invétérée, il faut prendre une couple de *Hai ma*, un mâle & une femelle, une once de *Mou hiang* (nom de bois odoriférant,) de la Rhubarbe torréfiée, du *Pé kien nieou*, deux dixièmes de chaque sorte, quarante-neuf grains de *Pa teou*, (nom de fève sauvage) ; plus deux onces de *Tsing pei* : mettez le tout infuser dans de l'urine d'enfant, jusqu'à ce qu'il s'amollisse, & que le *Pa teou* devienne de couleur violette. Après quoi il faut le mettre encore sept jours tremper dans de l'urine, puis l'en tirer, ensuite prendre du son de froment, le faire frire à sec dans une poêle, jusqu'à ce qu'il devienne jaune, prendre la peau du *Pa teou*, & jeter le dedans, joindre cette peau aux autres espèces que j'ai nommées, & les broyer toutes en poudre. On donnera à chaque prise deux dixièmes d'onces de cette poudre dans une tasse d'eau, après l'avoir fait bouillir quatre ou cinq bouillons, lorsque le malade est prêt de dormir.

Poudre de Hai ma contre le venin.

CETTE Poudre est excellente pour guérir les clouds & les tumeurs ou ulcères qui viennent sur le dos. Prenez une coupe de *Hai ma* ; faites-les sécher au feu jusqu'à ce qu'ils deviennent jaunes : plus du *Tchoüen chan kia*, (espèce de Hérisson écaillé) de la terre jaunée rôtie au feu ; plus du *Tchu cha*, (minéral) du vif argent, un mas de chaque sorte : plus trois mas de *Hiong boang* : un peu de cervelle de Dragon, avec un peu de Musc : broyez bien tout cela en poudre, jusqu'à ce qu'on ne distingue plus aucune petite boule de vif argent. Appliquez-en tant soit peu sur chaque cloud ou ulcère, une fois par jour, & le venin fortira infailliblement.





DU CHE HIAI.

O U

CANCERE PETRIFIE.

DESCRIPTION TIREE DE DIVERS AUTEURS,

TCHI dit: Le *Che hiaï*, ou Cancere Pétrifié, se trouve dans la Mer Méridionale de la Chine. On dit ordinairement que c'est une espèce commune de Cancres, qui au bout d'un grand nombre d'années, se trouvent pétrifiés par le moyen de la bouë, qui se mêle avec l'eau de la mer sur le rivage, & qui pénétrant avec elle dans leur corps, s'y arrête & s'y durcit peu-à-peu, & en forme une pierre: car les Cancres à chaque marée sortent hors de la bouë du rivage, où ils s'enfouissent, lorsque la mer se retire. Il y en a encore une autre espèce qui se retire dans des trous, & se forme de la même manière. L'une & l'autre sorte étant broyées & réduites en poudre fort fine, entrent dans la composition de toutes sortes de remèdes, & est d'un grand usage.

Song dit: Aujourd'hui on en trouve dans tous les endroits maritimes, dont la chair & le reste du corps est pétrifié, & qui sont tout semblables aux autres Cancres: mais on trouve dessus de la bouë & de la pierre grossière.

Che schin dit: On lit dans le Livre intitulé *Hai si lou*; dans un Village du district de *Ngai scheou*, appelé *Yu lin*, on voit un ruisseau de la longueur d'une demie lieue, où il y a une sorte de terre fort grasse & fort froide, laquelle ayant pénétré par le moyen de l'eau dans le corps des Cancres, ne peut circuler avec les humeurs, & ainsi se durcit en pierre.

♦ Ceux qui en ont trouvé, les ont appel-
♦ lés Cancres de pierre.

♦ On lit dans le Livre intitulé *Y ngan*,
♦ que ces Cancres ont la vertu d'éclaircir
♦ la vûë. Outre cela il y a des écrevisses
♦ de pierre, qui ressemblent aux écrevis-
♦ ses ordinaires, & qui se trouvent au
♦ bord de la mer. Il y a des poissons de
♦ pierre semblables aux véritables pois-
♦ sons qu'on trouve dans le Territoire de
♦ *Siang chan bien*, dans une Montagne ap-
♦ pellée pour cet effet *Che yu chang*. Ces
♦ poissons ni ces écrevisses ne sont point
♦ d'usage dans la Médecine.

♦ Le Livre intitulé *Y tong chi*, porte
♦ que dans le Territoire de *Fong siang fou*
♦ il y a une Ville nommée *Yen hiang bien*,
♦ à l'Occident de laquelle on voit une
♦ Montagne, où il y a des poissons qu'on
♦ trouve en cassant des pierres, où ils
♦ étoient renfermez. On dit que ces pois-
♦ sons servent à guérir le venin que les
♦ chenilles laissent sur la peau en passant
♦ par-dessus.

Ses qualitez.

LE Cancere pétrifié a un goût salé,
une qualité froide, & n'a rien de nuisi-
ble.

Ses Effets.

IL guérit les maladies cutanées qui
procèdent de la débauche, les clouds,
& les autres tumeurs semblables. Ceci

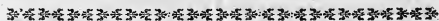
est de *Cai pao*. C'est un contre-poison contre toutes sortes de venins. Il est bon aussi contre une sorte de vers vénimeux, appelez *Cou tou*, qui viennent dans le corps. On s'en sert avec succès dans les fièvres contagieuses. Il aide à enfanter heureusement. Il contribue au mouvement & à la circulation du sang. On le broye dans de l'eau chaude, & l'on le donne ainsi à prendre au malade. C'est le Médecin *Tamin* qui a donné ces recettes.

On le broye dans du vinaigre, & on en frotte les gros ulcères & les humeurs

extraordinaires. On le broye dans de l'eau chaude, & l'on le donne ainsi à prendre au malade, & c'est comme un antidote contre le poison ou venin des métaux & des minéraux. Ces recettes ont *Sou song* pour Auteur.

Recette pour la lassitude, pour la douleur, l'enflure, & tumeur de la gorge.

IL faut broyer le cancre pétrifié dans du vif argent, & en frotter la partie incommodée avec une plume.



D U M U S C.

Sa Préparation.

HIAO dit : Quand on veut user du Musc, le mieux est de le prendre entier avec la bourse qui le renferme. Il faut ouvrir cette bourse aux jours de l'année qui ont pour caractéristique la lettre *Tsé* (selon la période Chinoise, qui est de deux divers nombres de lettres dix & douze, qui combinées ensemble, font la période sexagénnaire, ou de soixante couples de lettres ou noms différens dont ils distinguent les années, les jours & les heures,) il faut les broyer un peu.

Sa Saveur.

IL est d'un goût fade, d'une qualité un peu chaude, & n'a aucune malignité : *Tchin kien* dit : Le Musc est amer, & fade ; il est ennemi de l'œil. *Li ting fei* dit. Il ne faut pas approcher le Musc du nez. Il contient de petits insectes blancs, qui pénètrent jusqu'au cerveau. Ceux qui sont incommodés d'une galle invétérée, s'ils portent sur eux du Musc, le Musc leur pénètre la peau, & leur cause quelque nouvelle maladie.

Sa Vertu & ses Usages.

IL chasse le mauvais air. Il fait sortir les trois sortes d'insectes qui se forment dans l'estomac de quelques malades. Il est bon pour les fièvres intermittentes & pour les incommodités causées par quelque frayeur soudaine. Quand on en use souvent, il chasse la malignité des maladies ; il délivre des songes importuns. Tout ceci est de l'Auteur.

Il remédie à toutes sortes de maux & de maléfices, à ces maux de cœur & d'estomac où le malade se trouve comme enflé & rempli de mauvaises humeurs. Il ôte les taches du visage & les taches des yeux. Il aide aux femmes enceintes à se délivrer facilement de leur fruit. Ceci est de divers Auteurs. Si on en porte sur soi, ou si on en met dans son oreiller, il chasse les mauvais songes & les phantômes ; il guérit les morsures du serpent. Ceci est tiré de *Hong king*.

Pao Po tsé dit : Quand on va dans les Montagnes, il faut mettre une petite boule de musc entre l'ongle & la chair du doigt du pied, & on verra la vertu

qu'il a contre les serpens. La raison de cela est que l'animal qui porte le Musc, mange les serpens, & le Musc conséquemment a la vertu de les faire fuir. Il est bon contre les morsures des serpens, contre le venin de certains petits vers ou insectes qui se trouvent dans les eaux dormantes, (ce sont, ce semble, les petits vers qui se transforment en cousins.) Il délivre des vers qui viennent dans l'estomach : il tue toutes sortes d'insectes qui se forment dans les entrailles. Il est salutaire contre les fièvres intermittentes. Il fait jetter les phlegmes produits par quelque vent froid. En un mot, il sert contre la malignité de toutes sortes de maladies. Il aide aux femmes à concevoir : il échauffe bénignement les parties nobles ; il guérit le ténisme qui vient d'une cause froide. Tout ceci est tiré de *Ge ho*.

En le délayant un peu dans l'eau, il guérit les frayeurs soudaines des petits enfans. Il fortifie le cœur, entretient l'embonpoint. Il guérit les maladies fâcheuses des parties naturelles, & a la vertu de faire suppurer toutes sortes de tumeurs, d'apostumes, &c. Ceci est tiré du Livre intitulé *Yô sing*, qui traite de la nature des remèdes.

On dit que si on fait prendre à une personne des pillules de Musc, il jette une odeur de Musc par tous les conduits ou ouvertures, & par tous les poils du corps. Il guérit cent sortes de maladies : il chasse toute sorte de mauvais air. C'est un remède contre les frayeurs, & contre la mélancolie. Ceci est tiré de *Meng sin*. Il pénètre dans tous les conduits du corps, ouvre les vaisseaux : il pénètre la chair & les os : il est bon contre les maladies des syroignes : il fait digérer les fruits & les légumes froids qu'on a mangé, & qui restent sur l'estomach. Il guérit les incommodités des vents, & toute sorte de malignité qui se trouve dans le corps : il est bon contre les phlegmes, & contre les amas de toutes sortes de mauvaises humeurs. Ceci est tiré de *Che tching*.

Recette pour certaines Maladies causées par des vents, où on perd toute connoissance.

PRENEZ deux dixièmes d'once de Musc, broyez-les en poudre : mêlez-les dans deux onces d'huile transparente, & battez-les bien ensemble. Versez le tout dans la bouche du malade, & il reviendra à lui.

Recette pour les petits Enfans qui sont sujets aux frayeurs subites & à pleurer à toute heure, quand ils ont une soif opiniâtre.

IL faut prendre un peu de Musc, & le détrempier dans de l'eau claire, & leur en faire prendre trois fois par jour.

Recette pour les Maladies des petits Enfans, dont les excréments sont clairs comme de l'eau.

IL ne faut prendre que du Musc, en faire des pillules de la grosseur d'un bon pois, en délayer trois à la fois avec le lait de la mere, & en donner trois ou quatre diverses prises à l'enfant.

Recette pour les blessures qu'on a laissées exposées à l'air.

SI la playe est envenimée & enflée, & cause une douleur insupportable, prenez un peu de Musc en poudre, mettez-le dans la playe, le pus sortira entièrement, & vous en verrez incontinent l'effet.

Recette pour les maux de cœur, & envoies de vomir.

PRENEZ un dixième de Musc, une demie tasse de vinaigre, mêlez-les bien ensemble ; puis faites-le prendre au malade.

Pour les Estomachs refroidis à force de manger des fruits.

SI le malade a le ventre tendu & la

courte haleine , prenez une once de Musc , autant de bois de canelle verte , du ris cuit : faites-en des pillules de la grosseur d'un petit pois. Il en faut donner quinze aux personnes âgées , & seulement sept aux petits enfans , & les faire avaler avec de l'eau chaude. La raison de cela est que le Musc fait tomber les fruits des arbres , & la canelle fait sécher leur bois.

Recette pour les douleurs de tête , soit qu'on les sente au milieu , soit qu'on les sente aux côtés.

Si la douleur est invétérée , quand le Soleil est déjà assez élevé sur l'horison , retirez les cheveux de la partie affligée prenez une demie once de Musc , un dixième de ris verd ; réduisez l'un & l'autre en poudre , & les ayant enveloppez dans du papier délic , appliquez-les à l'endroit où l'on sent de la douleur , couvrant chaudement le Musc avec du sel torréfié , & enveloppé dans un linge tout chaud. Quand le sel est refroidi , il faut le changer , faisant la même chose à diverses fois ; & aussi-tôt le malade ne sentira plus de douleur.

Recette pour hâter , & faciliter l'Accouchement.

PRENEZ un dixième de Musc , délayez-le dans de l'eau. Donnez-le à boire à la malade , & sur l'heure elle enfante-ra. Cette recette est admirable.

Autre Recette , qui est plus précieuse que l'or.

POUR assister une personne foible , qui a peine à enfanter , il ne faut que prendre un dixième de Musc , une once d'*Yen ché* , (l'*Yen ché* est fait avec des fèves noires qu'on fait cuire , & qu'on

garde quelques jours , jusqu'à ce qu'il se forme une espèce de moisissure dessus : puis on les lave , on les fait sécher , & on les sale .) Enveloppez-les dans un morceau de vieille toile qui soit nette : faites-les rôtir , pilez-les en poudre : puis donnez-en deux dixièmes dans du vin à prendre à la malade , aussi-tôt elle sera délivrée de son fruit.

Recette pour le Fruit mort dans le ventre de la Mere , lorsqu'elle ne peut s'en délivrer.

PRENEZ une bourse de Musc , deux mas du cœur de bois de canelle : le tout étant mis en poudre , donnez-le à boire à la malade dans du vin chaud , & elle se délivrera aussi-tôt de son fruit.

Recette pour les Hémorroïdes enflées , & qui ne fluent point.

PRENEZ une bourse de Musc avec du salpêtre qui croît sur les murailles , égales parties , & en frottez la partie incommodée , seulement par trois fois.

Recette pour les Morsures des Rats.

IL faut frotter la partie offensée avec du Musc. Cela est excellent.

Recette contre les Insectes qui causent les douleurs de Dents.

PRENEZ de l'huile appelé *Hiang yeou* ; frottez-en les gencives ; plus , du meilleur Musc que vous envelopperez dans un peu de coton , puis le ferez chauffer , & le mettrez tout chaud entre les dents du malade , vis-à-vis la partie qui fait de la douleur , le changeant par deux ou trois fois. Cela fera mourir les Insectes , & coupera la racine du mal.

DE QUELQUES AUTRES DROGUES EMPLOYEES DANS LA MEDECINE CHINOISE.

DU HIA TSAO TONG TCHONG.

Description de cette Plante.

CETTE Plante pendant l'Eté est une herbe; mais quand l'Hyver arrive, elle devient un ver. En effet il n'y a qu'à la considérer, pour voir que ce nom ne lui a pas été donné sans raison. Rien ne représente mieux un ver long de neuf lignes, & de couleur jaunâtre. On voit bien formez la tête, le corps, les yeux, les pieds, les deux côtes du ventre, & les divers plis qu'il a sur le dos. C'est ce qui paroît mieux, quand elle est encore récente; car avec le tems, sur-tout si on l'expose à l'air, elle devient noirâtre, & se corrompt aisément à cause de la ténuité de la substance qui est molle. Cette Plante passe à Peking pour étrangère, & est très-rare. On n'en voit guères qu'au Palais; elle croît dans le Thibet. On en trouve aussi, mais en petite quantité sur les frontières de la Province de *Se tchuen*, qui confine avec le Royaume de Thibet ou *Laza*, que les Chinois nomment *Sang ly*. On n'a pû connoître ni la figure de ses feuilles, ni la couleur des fleurs qu'elle porte, ni la hauteur de sa tige.

Ses Vertus.

ELLES sont à peu-près semblables à celles qu'on attribué au *Gin seng*, avec cette différence que le fréquent usage de cette racine ne cause pas des hémorrhagies, comme fait le *Gin seng*. Elle ne laisse pas de fortifier, & de rétablir les forces perdus, ou par l'excès de travail, ou par de longues maladies, c'est ce que

j'ai éprouvé moi-même, dit le P. Parrenin: j'avois perdu l'appétit & le sommeil, & nonobstant divers remèdes qu'on m'avoit donnés, j'étois dans un abattement & dans une langueur extrême, causée par les fréquens voyages qu'il me falloit faire durant les rigueurs d'une saison froide & humide. Le *Tsong tou* des deux Provinces de *Se tchuen* & de *Chen si* étant venu en Tartarie rendre ses devoirs à l'Empereur, apporta selon la coutume, ce qu'il avoit trouvé de plus singulier dans son Département, & entre autres choses, des racines de *Hiaot sao tong tchong*. Comme je l'avois connu autrefois, il vint me voir. Touché de mon état, il me proposa d'user de sa racine, qui m'étoit tout-à-fait inconnue. Il la loua beaucoup, comme font d'ordinaire ceux qui donnent, ou qui croient donner des remèdes spécifiques, & il m'enseigna la manière de la préparer.

Il faut, me dit-il, prendre cinq drachmes de cette racine toute entière avec sa queue, & en farcir le ventre d'un canard domestique que vous ferez cuire à petit feu. Quand il sera cuit, retirez-en la drogue, dont la vertu aura passé dans la chair du canard, & mangez-en soir & matin pendant huit ou dix jours. En effet, quand j'en eus fait l'épreuve, l'appétit me revint, & mes forces se rétablirent. Le *Tsong tou* fut ravi de voir avant son départ le succès de son remède.

Les Médecins de l'Empereur que je

consultai sur la vertu de cette racine, me l'expliquèrent de la même manière qu'avoit fait le *Tsong tou*; mais ils me dirent qu'ils ne l'ordonnoient que dans le Palais, à cause de la difficulté qu'il y a d'en avoir, & que s'il s'en trouvoit à la Chine, ce ne pouvoit être que dans la Province de *Hou quang*, laquelle, entre les plantes qui lui sont propres, en produit beaucoup d'autres qui croissent dans les Royaumes voisins. J'écrivis à un de mes amis qui y demeure, & je le priai de m'en envoyer; mais le peu de cette racine dont il me fit présent, étoit noir, vieux, & carié, & coûtoit quatre fois son poids d'argent.

DU S A N T S I.

Description de cette Plante.

LE *San tsi* est plus facile à trouver : c'est une plante qui croît sans culture dans les Montagnes des Provinces de *Yun nan*, de *Koei tcheou* & de *Se tchuen*. Elle pousse huit tiges, qui n'ont point de branches. La tige du milieu est la plus haute, & a le corps rond. Il en sort trois feuilles semblables à celles de l'Armoise : elles sont attachées à la tige par une queue de grandeur médiocre : elles ne sont pas veloutées, mais luisantes : leur couleur est d'un verd foncé. Les sept autres tiges qui n'ont pas plus d'un pied & demi de hauteur, & dont le corps est triangulaire, naissent de la première tige qui les surmonte, trois d'un côté, & quatre de l'autre : elles n'ont chacune qu'une seule feuille à l'extrémité supérieure : c'est ce qui lui a fait donner le nom de *San tsi*, qui veut dire trois & sept, parce que la tige du milieu a trois feuilles, & les sept autres tiges n'en ont en tout que sept. Toutes ces tiges sortent d'une racine ronde de quatre pouces de diamètre. Cette racine en jette quantité d'autres petites, oblongues, de la grosseur du petit doigt, dont l'écorce est dure & rude : l'intérieur est d'une substance plus molle & de couleur jaunâtre. Ce sont ces petites racines qu'on emploie particulièrement dans la Médecine. La tige du milieu est la seule qui ait des fleurs blanches : elles croissent à la pointe en forme de grappe de raisin, & s'épanouissent sur la fin de la septième Lune, c'est-à-dire, au mois de Juillet. Quand on veut multiplier cette plante, on prend la grosse racine qu'on coupe en tranches, & qu'on met en terre vers l'Equinoxe du Printemps. Un mois après elle pousse ses tiges ; & au bout de trois ans c'est une plante formée, qui a toute la grandeur & la grosseur qu'elle peut avoir.

Ses usages.

Les Médecins Chinois prennent les tiges & les feuilles vers le Solstice d'Été. Ils les pilent pour en exprimer le jus, qu'ils mêlent avec de la chaux comme en farine, en font une masse qu'ils séchent à l'ombre, & s'en servent pour guérir les playes. Ils usent de ce même jus mêlé avec le vin, pour arrêter les crachemens de sang : mais ce remède n'a de vertu qu'en Été, & qu'à l'égard de ceux qui sont sur les lieux. C'est pour quoi à la fin de l'Automne ils arrachent les grosses racines, & coupent les petites oblongues, dont je viens de parler, puis les font sécher à l'air pour être transportées dans les autres Provinces. Les plus pesantes de ces petites racines, dont la couleur est d'un gris tirant sur le noir, & qui croissent en un terrain sec

sur les côteaux, sont regardées comme les meilleures. Celles qui sont légères, d'une couleur tirant sur le jaune, & qui croissent sur le bord des Rivières, n'ont presque aucune vertu. Ces petites racines pulvérisées au poids d'une drachme, guérissent les crachemens de sang, & les hémorragies. Si l'on en faisoit l'analyse, on leur trouveroit peut-être plusieurs autres qualitez que j'ignore. Ce que je viens de dire, est tiré d'un Ecrit Chinois donné par un Médecin Botaniste, qui a demeuré dans le lieu où croît cette racine. Il en a transporté dans la Province de *Kiang nan*, où il fait son séjour, & assure qu'elle y vient fort bien : mais il n'a pas encore éprouvé si elle aura les mêmes vertus.

DE LA RHUBARBE.

Description.

JE sçai que cette plante & ses propriétés sont très-connues en Europe : peut-être néanmoins verra-t-on volontiers la description que j'en vais faire, telle qu'on l'a reçue d'un riche Marchand Chinois qui va l'acheter sur les lieux, & qui vient la vendre à *Peking*. Elle sera du moins plus exacte que celle qui nous a été donnée par le sieur Pomet dans son Histoire générale des Drogues.

Le *Tai hoang*, ou la Rhubarbe croît en plusieurs endroits de la Chine. La meilleure est celle de *Se tchuen* : celle qui vient dans la Province de *Chen si* & dans le Royaume de *Thibe*, lui est fort inférieure : il en croît aussi ailleurs, mais qui n'est nullement estimée, & dont on ne fait ici nul usage. La tige de la Rhubarbe est semblable aux petits bambous, (ce sont des cannes Chinoises.) Elle est vuide & très-cassante : sa hauteur est de trois ou quatre pieds, & sa couleur d'un violet obscur. Dans la seconde Lune, c'est-à-dire, au mois de Mars, elle pousse des feuilles longues & épaisses. Ces feuilles sont quatre à quatre sur une même queue, se regardant, & formant un calice : ses fleurs sont de couleur jaune, quelquefois aussi de couleur violette. A la cinquième Lune elle produit une pe-

titte semence noire de la grosseur d'un grain de millet. A la huitième Lune on l'arrache : la racine en est grosse & longue. Celle qui est la plus pesante & la plus marbrée en dedans, est la meilleure & la plus estimée. Cette racine est d'une nature qui la rend très-difficile à sécher. Les Chinois, après l'avoir arrachée & nettoyée, la coupent en morceaux d'un ou de deux pouces, & la font sécher sur de grandes tables de pierre, sous lesquelles ils allument du feu. Ils tournent & retournent ces tronçons jusqu'à ce qu'ils soient bien secs. S'ils avoient des fours, tels que ceux d'Europe, ils ne se serviroient pas de ces tables. Comme cette opération ne suffit pas pour en chasser toute l'humidité, ils font un trou à chaque morceau : puis ils enfilent tous ces morceaux en forme de chapelet, pour les suspendre à la plus forte ardeur du Soleil, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être conservés sans danger de se corrompre.

Ses usages.

Les Chinois pensent à peu près comme les Européens sur l'usage qui se fait de la Rhubarbe. Néanmoins il est rare qu'ils se servent de la Rhubarbe crüe

crûe & en substance. Elle déchire les boyaux, disent-ils : cela veut dire qu'elle cause des tranchées ; & comme les Chinois aiment mieux d'ordinaire ne pas guérir, que d'être secourus avec de grandes douleurs, ils prennent plus volontiers la Rhubarbe en décoction, avec beaucoup d'autres simples, qu'ils allient selon les règles de leur art. Que s'il est nécessaire qu'ils la prennent en substance, ils la préparent auparavant de la manière que je vais dire.

Ils prennent une quantité de tronçons de Rhubarbe, selon le besoin qu'ils en ont, & les font tremper un jour & une nuit dans du vin de ris (celui de raisin, s'ils en avoient, seroit meilleur) jusqu'à ce qu'ils soient bien amollis, & qu'on les puisse couper en rouelles assez minces. Après quoi ils posent sur un fourneau de briques une espèce de chaudière, dont l'ouverture est de deux pieds de diamètre, & va en se rétrécissant jusqu'au fond en forme de calotte : ils la remplissent d'eau, couvrent la chaudière d'un tamis renversé, qui est fait de petits filets d'écorce de bambou, & qui s'ajuste avec l'ouverture de la chaudière. Sur le fond du tamis, ils posent les rouelles de Rhubarbe, & couvrent le tout avec un fond de tamis de bois, sur lequel ils jettent encore un feutre, afin que la fumée de l'eau chaude ne puisse sortir. Ils allument ensuite leur fourneau, & font bouillir l'eau. La fumée qui s'élève par le tamis, pénètre les rouelles de Rhubarbe, & les décharge de leur âcreté. Enfin cette fumée se résolvant comme dans l'Alembic, retombe

dans la chaudière bouillante, & jaunit l'eau que les Chinois gardent pour les maladies cuticulaires. Ces rouelles doivent demeurer au moins huit heures dans cette circulation de fumée, après quoi on les tire pour les faire sécher au Soleil : on recommence deux fois la même opération, & pour lors la Rhubarbe est préparée, & est de couleur noire. On peut la piler & en faire des pillules purgatives. Cinq ou six drachmes au moins font une prise, qui purge lentement & sans tranchées : l'urine ce jour-là est plus abondante, & de couleur rougeâtre ; ce qui marque, disent les Chinois, une fausse chaleur qui se dissipe par cette voye. Ceux qui ont de la répugnance à avaler tant de pillules, prennent la même quantité de rouelles sèches, & les font bouillir dans un petit vase de terre ou d'argent, avec neuf onces d'eau jusqu'à la réduction de trois onces qu'ils avalent tièdes : quelquefois ils y mêlent des simples.

M. Pomet dans son Histoire, assure que l'endroit par où l'on enfle la Rhubarbe, étant donné en poudre le matin à jeun au poids d'un gros, dans un verre d'eau rose ou de plantin, est un remède infailible pour le cours de ventre. Un autre Droguisse moins célèbre a imprimé la même chose. Mais un Médecin Chinois dit que la Rhubarbe commence toujours à se corrompre par ce trou, que la poudre qui s'y trouve n'est de nul usage, & qu'on a grand soin de la jeter pour ne se servir que de l'intérieur de la racine, qui est pesant, & bitumé.



DU TANG COUE.

CETTE Racine est très-aromatique, & mérite une attention particulière. Les Médecins Chinois, qui s'en servent, n'en reconnoissent pas tous les usages, parce qu'ils ne savent pas en faire l'analyse. Ils l'appellent *Tang coué* : elle est toujours humide, parce qu'elle est huileuse.

Sa vertu, disent-ils, est de nourrir le sang, d'aider à la circulation, de fortifier, &c. Il est aisé d'en avoir en quantité, & à bon marché; on peut même la transporter sans craindre qu'elle se corrompe, pourvu qu'on prenne les mêmes précautions que les Chinois, qui de la

Province de *Se tchuen* en transportent dans les autres Provinces des racines entières, qu'on garde dans les grands magasins. C'est-là que les petits Marchands qui ont des boutiques particulières, s'en fournissent : ils coupent cette racine de même que toutes les autres en morceaux très-minces, qu'ils vendent en détail. C'est pourquoi si des Marchands d'Europe vouloient acheter des drogues Chinoises à *Canton*, ils ne les doivent prendre que dans les grands magasins, & non pas dans les boutiques, où les racines ne se vendent que coupées en petits morceaux.

DU N G O K I A O.

Sa Description, & comment il se prépare.

LA Province de *Chan tong* a plusieurs Métropoles, dont l'une se nomme *Yen tcheou fou*. Il y a dans son District une Ville du troisième Ordre, appelée *Ngo bien*. Près de cette Ville est un puits naturel, ou un trou en forme de puits, de soixante-dix pieds de profondeur, qui communique, à ce que disent les Chinois, avec un Lac, ou avec quelque grand réservoir d'eau souterraine. L'eau qu'on en tire, est très-claire, & plus pesante que l'eau commune. Si on la mêle avec de l'eau trouble, elle l'éclaircit d'abord en précipitant les saletés au fond du vase, de même que l'alun éclaircit les eaux bourbeuses. C'est de l'eau de ce puits qu'on se sert pour faire le *Ngo kiao*, qui n'est autre chose qu'une colle de peau d'âne noir.

On prend la peau de cet animal tué tout

récemment : on la fait tremper cinq jours de suite dans l'eau tiré de ce puits, après quoi on la retire pour la racler, & la nettoyer en dedans & en dehors : on la coupe ensuite en petits morceaux, & on la fait bouillir à petit feu dans l'eau de ce même puits, jusqu'à ce que ces morceaux soient réduits en colle, qu'on passe toute chaude par une toile, pour en rejeter les parties les plus grossières, qui n'ont pu être fonduës : puis on en dissipe l'humidité, & chacun lui donne la forme qui lui plaît. Les Chinois la jettent en moule avec des caractères, des cachets, ou les enseignes de leurs boutiques.

Ses Vertus.

Les Chinois attribuent beaucoup de vertus à ce remède : ils assurent qu'il dissout les phlegmes; qu'il est ami de la

poitrine ; qu'il facilite le mouvement des lobes du p^{ou}mon ; qu'il arrête l'oppression, & rend la respiration plus libre à ceux qui ont l'haleine courte, qu'il rétablir le sang, & tient les boyaux en état de faire leurs fonctions, qu'il affermit l'enfant dans le sein de sa mere ; qu'il dissipe les vents & la chaleur ; qu'il arrête le flux de sang, & provoque l'urine, &c.

Ce qu'il y a de plus certain, est que cette drogue prise à jeun, est bonne pour les maladies du p^{ou}mon ; l'expérience l'a confirmé plusieurs fois. Ce remède est lent, & il faut le continuer long-tems. Il se prend en décoction avec des simples ; quelquefois aussi en poudre, mais plus rarement.



DE LA CIRE BLANCHE.

FAITE PAR DES INSECTES, ET NOMMÉE

Tchang pe la, c'est-à-dire, Cire blanche d'Insectes.

K I dit : La Cire blanche dont il s'agit ici, n'est pas la même que la cire blanche des Abeilles. Ce sont de petits insectes qui la forment. Ces insectes succent le suc de l'espèce d'arbres nommée *Tong tchin*, & à la longue ils le changent en une sorte de graisse blanche, qu'ils attachent aux branches de l'arbre.

Il y en a qui disent que c'est la siente de ces insectes, qui s'attachant à l'arbre, forme cette Cire, mais ils se trompent. On la tire en radant les branches dans la saison de l'Automne ; on la fait fondre sur le feu, & l'ayant passée, on la verse dans l'eau froide où elle se fige, & se forme en pains. Quand on l'a rompue, on voit dans les morceaux brisés, des veines comme dans la pierre blanche ou congélation nommée *Pe che cao* ; elle est polie & brillante : on la mêle avec de l'huile, & on en fait des chandelles. Elle est beaucoup supérieure à celles que font les Abeilles.

Chi tchin dit : Ce n'est que sous la Dynastie des *Yuen* qu'on a commencé à connoître la cire formée par des insectes. L'usage en est devenu fort commun, soit dans la Médecine, soit pour faire des bougies. Il s'en trouve dans les Provinces de *Se tchuen*, de *Hou quang*, de *Yunnan*, de *Fo kien*, de *Tche kiang*, de *Kiang*

nan, & généralement dans tous les quartiers du Sud-Est. Celle qu'on ramasse dans les Provinces de *Se tchuen* & d'*Yunnan*, & dans les Territoires de *Hen tcheou*, & de *Yung tcheou* est la meilleure.

L'arbre qui porte cette cire, a les branches & les feuilles semblables à celles du *Tong tchin*. Il conserve sa verdure durant toutes les saisons : il pousse des fleurs blanches en bouquets durant la cinquième Lune ; il porte des fruits en bayes, gros comme le fruit du *Kin rampant*.

Quand ils ne sont pas mûrs, ils sont de couleur verte ; & ils deviennent noirs, lorsqu'ils mûrissent, au lieu que le fruit du *Tong tchin* est rouge. Les insectes qui s'y attachent sont fort petits. Quand le Soleil parcourt les quinze derniers degrés des Gemeaux, ils se répandent en grimpant sur les branches de l'arbre ; ils en tirent le suc, & jettent par la bouche une certaine bave, qui s'attachant aux branches encore tendres, se changent en une graisse blanche, laquelle se durcit, & prend la forme de cire. On diroit que c'est de la gelée blanche que le froid a durcie.

Quand le Soleil parcourt les quinze premiers degrés du Signe de la Vierge, on fait la récolte de la Cire, en l'enle-

van de dessus les branches. Si l'on diffère à la cueillir, que le Soleil ait entièrement parcouru ce Signe, il est difficile de la détacher, même en la raclant.

Ces insectes sont blancs quand ils sont jeunes, & c'est alors qu'ils font leur Cire. Quand ils deviennent vieux, ils sont d'un châtain qui tire sur le noir. C'est alors que formant de petits pelotons, ils s'attachent aux branches de l'arbre. Ces pelotons sont au commencement de la grosseur d'un grain de mil : vers l'entrée du Printemps ils commencent à grossir, & à s'étendre. Ils sont attachés aux branches de l'arbre en forme de grappes, & à les voir, on diroit que l'arbre est chargé de fruits. Quand ils sont sur le point de mettre bas leurs œufs, ils font leur nid de même que les chenilles. Chacun de ces nids ou pelotons contient plusieurs centaines de petits œufs blancs.

Dans le tems que le Soleil parcourt la seconde moitié du Taureau, on les cueille, & les ayant enveloppés dans des feuilles de *Yo* (espèce de simple à larges feuilles) on les suspend à différents arbres, après que le Soleil est sorti du Signe des Gemeaux. Ces pelotons s'ouvrent, & les œufs produisent des insectes, qui sortant les uns après les autres des feuilles dont ils sont enveloppés, montent sur

l'arbre où ils font ensuite leur Cire.

On doit avoir soin d'entretenir le dessous de l'arbre toujours propre, & de le garantir des fourmis qui mangent ces insectes. On voit deux autres arbres auxquels on peut attacher les insectes, & qui porteront également de la Cire; l'un qui se nomme *Tien tchu*, & l'autre qui est une espèce d'arbre aquatique, dont les feuilles ressemblent assez à celles du Til-leul.

Qualitez & effets de cette Cire.

ELLE est d'une nature qui n'est ni froide ni chaude, & qui n'a aucune qualité nuisible. Elle fait croître les chairs, elle arrête le sang, elle apaise les douleurs; elle rétablit les forces; elle unit les nerfs, & rejoint les os; prise en poudre dont on forme des pillules, elle fait mourir les vers qui causent la phtisie.

Tchi ben dit: La Cire blanche est sous la domination du métal: ses esprits corroborent, fortifient, & sont propres à ramasser & à resserrer. C'est une drogue absolument nécessaire aux Chirurgiens: elle a des effets admirables, quand on la fait entrer avec de la peau de *Ho hoang* dans la composition de l'onguent, qui fait renaître & croître les chairs.



DES OU POEY TSE.

Droque Chinoise.

CETTE drogue n'est pas tout-à-fait inconnue en Europe: elle est tombée entre les mains d'un célèbre Académicien * sous la qualité d'une drogue que les Chinois employent dans les teintures. Après l'avoir examinée en très-habile Physicien, il lui a paru qu'elle avait beaucoup de conformité avec ces excréscences qui naissent sur les feuilles

des ormes, appelées ordinairement Vescies d'Ormes; il l'a trouvée très-acerbe au goût, & d'une astringence si forte, qu'elle est en cela préférable à toutes les autres espèces de galls, dont se servent les teinturiers: c'est pourquoi il regarde cette drogue comme un des puissants astringens qui soient dans le genre végétal, d'où il conjecture, ce qui est effectivement

* M. Geoffroy.

tivement vrai, qu'elle pourroit avoir quelque usage dans la Médecine.

Il est vrai que la forme des *Ou poey* *se* est inégale & irrégulière, comme celles des Vessies d'Ormes; qu'ils sont couverts au-dehors d'un duvet ras qui les rend doux au toucher; qu'ils sont tapissés par dedans d'une poussière blanche & grise, semblable à celles qui se trouvent dans les Vessies d'Ormes; que parmi cette poussière on remarque de petits insectes desséchés, & qu'on n'y découvre aucun vestige d'ouverture par où ils aient pu s'échapper; que ces espèces de Vessies ou de pelotons se durissent en se desséchant, & que leur substance, qui est une membrane résineuse, est transparente & cassante.

Cependant notwithstanding ces rapports avec les Vessies d'Ormes, ils ne sont pas regardés à la Chine comme une excrescence où une production de l'arbre *Yen fou se*, ou on les trouve: on y est persuadé que ce sont de petits vers habitans de cet arbre, où ils produisent de la cire, qui se construisent ce petit logement, pour y avoir une retraite dans leur vieillesse, de même que les vers à soie forment les cocons où ils se logent: c'est-à-dire, que de leur bave gluante ils tirent des sucs de l'arbre; ils se bâtissent sur les feuilles & sur les branches une solitude, où ils puissent opérer en repos leur métamorphose, ou du moins y pondre sûrement leurs œufs, qui sont cette poussière dont les *Ou poey* *se* se trouvent remplis.

Aussi l'Herbier Chinois les compare-t-il au nid de certains petits oiseaux, dont la figure est tout-à-fait bizarre: & c'est pour cela qu'on les appelle *Tchung tsang*. Il assure de plus que ce sont autant de petits domiciles que se pratiquent ces vers. Lorsque le tems de la ponte approche, dit-il, *Tsiang y louou*, ils se bâtissent une maison, *Tso sang*: les vers à cire produisent de leur substance cette petite maison, de même qu'ils produisent la cire; *Kiê tching*: ce terme est com-

mun à l'une & à l'autre opération. Ainsi il paroît que les *Ou poey* *se* sont comme une espèce de cocons, où ces vers, après avoir produit leur cire sur l'arbre, se renferment pour y pondre leurs œufs.

Il se trouve de ces *Ou poey* *se* qui sont gros comme le poing, mais ce n'est pas l'ordinaire: cela peut venir de ce qu'un vers extrêmement robuste, ou associé à un autre, comme il arrive quelquefois aux vers à soie, s'est renfermé dans le même domicile.

Le Livre Chinois dit: que l'*Ou poey* *se* est d'abord petit; que peu à peu il se gonfle, il croît, & prend de la consistance; qu'il devient quelquefois gros comme le poing; que les moindres sont de la grosseur d'une châtaigne; que la plupart ont une figure ronde & oblongue, que néanmoins il est rare qu'ils se ressemblent dans la figure extérieure; que d'abord ils sont d'un verd obscur, de la couleur sans doute du vers qui l'a produit; que dans la suite il devient un peu jaune; qu'alors cette coque, bien qu'assez ferme, est pourtant très-cassante; qu'elle est creuse & vuide en-dedans, ne contenant qu'un vers ou de petits vers; car le caractère Chinois a l'une & l'autre signification.

Les gens de la campagne ont soin de cueillir les *Ou poey* *se* avant les premières gelées; ils les font passer au bain-marie, c'est-à-dire, qu'ils les exposent à la fumée de l'eau qui bout sous un tamis d'osier, où ils sont couverts. Cette opération fait mourir le vers. Sans cette précaution, il ne manqueroit pas de percer son fragile logement, qui éclateroit ensuite, & se détruiroit aisément. Ce seroit une perte; car outre que cette drogue est propre à la teinture, elle est d'un grand usage dans la Médecine.

On ne voit pas néanmoins que les Teinturiers de *Peking* s'en servent pour teindre les toiles de coton, les étoffes de laine, les feutres, les *Tcheou se*, qui est une espèce de taffetas souple: ils trouvent que les *Ou poey* *se* ne rendroient pas la

teinture assez forte : ils employent l'Indigo, qui est excellent à la Chine ; & pour le noir, ils se servent du *Siang ouan tse*, c'est le fruit d'un arbre nommé *Siang*, qui leur tient lieu de noix de galle. Il a la forme & la grosseur d'une châtaigne ; il en a même à peu près la couleur, avec une double écorce ; & il y a quelque apparence que c'est ce que nous appellons la *Châtaigne Chevaline*.

L'arbre *Siang*, qui est d'abord chargé de châtons, produit ensuite son fruit : c'est uniquement l'hérisson ou les deux godets qui le renferment, qu'on emploie à la teinture. Quoique ce fruit soit fort âpre, les cochons s'en nourrissent. Des Montagnards de la Chine rapportent qu'après l'avoir dépouillé dans l'eau chaude de sa peau intérieure, & l'avoir fait bouillir dans une seconde eau avec du vinaigre, ils en mangent volontiers.

Comme on assure qu'aux environs de Constantinople la *Châtaigne Chevaline* est bonne aux Chevaux pousseurs, il se pourroit faire que ce fruit seroit un bon remède pour préserver ces Montagnards qui travaillent aux Mines de charbon de pierre, de l'asthme ou de la difficulté de respirer, que ce travail continuel leur procureroit.

Quoiqu'il en soit, cet arbre est aussi haut & aussi gros que nos Châtaigniers ; il croît aisément dans le Nord de *Peking*, & dans la Province de *Tche kiang* ; il est à croire qu'il viendroit aussi facilement dans les Contrées montagneuses & stériles de l'Europe.

Je reviens aux *Ou poey tse* : on les emploie à *Peking* pour donner au papier un noir foncé, & qui soit de durée. Dans les Provinces de *Kiang nan* & de *Tche kiang*, d'où viennent ces grandes & belles pièces de satin, on s'en sert pour la teinture des soies, avant qu'on les travaille sur le métier.

Des Lettres Chinois s'en servent pareillement pour teindre en noir leur barbe, lorsqu'elle devient blanche. Ils ont souvent intérêt de cacher leur âge, ou

pour obtenir de l'emploi, ou pour se maintenir dans celui qu'ils ont.

De jeunes Etudiants, pour se divertir, les emploient quelquefois à former des caractères magiques. Ils trempent un pinceau neuf dans l'eau où l'on a fait bouillir les *Ou poey tse*, & ils tracent des caractères sur du papier blanc. Lorsque tout est sec, on n'aperçoit aucune lettre. Prenant ensuite de l'eau un peu épaissie par l'alun, ils lavent cette écriture, & les caractères deviennent très-lisibles. De même quand ils écrivent avec de l'eau, où ils ont trempé de l'alun, on ne distingue aucun caractère ; mais aussi-tôt qu'ils lavent cet écrit avec de l'eau, où l'on a mis tremper des *Ou poey tse*, les caractères paroissent très-noirs.

Les *Ou poey tse* sont aussi d'un grand usage parmi les Teinturiers de la Chine pour teindre en noir du damas blanc. Voici de quelle manière ils s'y prennent.

Ils en plongent une pièce jusqu'à vingt fois & davantage dans une chaudière, ou bain de *Tien*, c'est-à-dire, de pastel, & la laissent sécher après chaque teint. A la fin elle prend la couleur d'un noir mêlé de rouge semblable à celle de certains raisins. On prépare en même tems le teint en beau noir de la manière suivante.

D'abord on y fait entrer une livre de Vitriol, qu'on nomme *Hé fan*, Vitriol noir, ou *Lou fan*, Vitriol verd : le Mars y domine, mais il est mêlé d'un blanc obscur. On fait fondre ce Vitriol tout seul dans un bassin d'eau chaude, & quand l'eau est reposée, on en jette le marc. Ensuite on prend trois onces de *Ou poey tse*, & trois livres de *Siangouan tse* : le bain de ces deux drogues se prépare en les infusant ensemble dans un panier qu'on suspend dans une cuve, où on les fait bouillir.

Après ces premières opérations, on prend la pièce de damas, qui a déjà été dans le grand teint, & on la met dans

l'infusion bouillante des *Ou poey tse* & des *Siang ouan tse* : le damas y change de couleur, & devient tout-à-fait noir : alors on le retire, on le tord, & on le laisse sécher. On le baigne ensuite une fois dans l'eau de Vitriol, qu'on a conservée chaude, & après l'avoir laissé égoutter, on l'expose à l'air. Puis on revient au bain des deux autres drogues, où le damas prend divers bouillons, & devient beaucoup plus noir : alors on jette dessus une grande cuillerée de l'eau de Vitriol : il faut avoir soin que la pièce de damas s'imbibe également par tout.

Enfin on réitère une troisième fois le bain des *Ou poey tse* & *Siang ouan tse*, qu'on fait encore bouillir, on y enfonce le damas de tous les côtes, mais sans y jeter de l'eau de Vitriol. Seulement dans la cuve, où l'on a mis à part certaine quantité de la teinture des drogues, on jette le poids de trois onces de farine de petits pois vers, nommez *Lou tseou fuen* qu'on mêle bien ensemble, en empêchant que l'eau ne s'épaississe. On y plonge la pièce de damas, avec attention qu'elle en soit également pénétrée. Quand on l'a retirée, on la tord, & on la laisse sécher. On lui donne sa perfection, en passant par-dessus, d'une manière douce & uniforme, le carreau chaud dont se servent les Tailleurs.

Mais ce qui mérite le plus d'attention, & ce qui fait bien plus estimer les *Ou*

poey tse, c'est que cette drogue contient beaucoup de vertus médicinales, & qu'on l'emploie utilement pour la guérison des maladies, tant internes, qu'externes.

Selon le Livre Chinois, les *Ou poey tse* sont propres à restreindre les évacuations excessives qui se font par les diarrées, par les dysenteries, par les pertes de sang des hémorroïdes, après de larges blessures, par le crachement de sang, ou par les saignemens de nez.

Ils sont spécifiques pour apaiser les inflammations, pour guérir les ulcères malins & chancreux, pour servir de préservatif contre les venins. Ce sont des remèdes non seulement astringens & incraissans, mais encore rafraîchissans, fortifiens, atténuatifs, incisifs, qui dissolvent les humeurs crasses & glutineuses, afin qu'elles se dissipent par elles-mêmes, ou qu'elles se jettent au dehors.

Enfin on les emploie utilement pour l'hydropisie, la phtisie, l'épilepsie, les catarrhes, les maux de cœur, les fluxions sur les yeux & les oreilles, &c.

On les prend ou en poudre, ou en bolus, ou en décoction. Comme dans les recettes que donnent les Chinois, ils font entrer avec les *Ou poey tse* plusieurs autres drogues dont les noms sont inconnus en Europe, je me contenterai d'en rapporter quelques-unes des plus simples.



DIFFÉRENTES RECETTES.

OU L'ON EMPLOIE LES OU POEY TSE.

Pour les Sueurs trop fréquentes.

SOIT que ces sueurs viennent le jour, ce qui est moins à craindre, soit qu'elles prennent durant la nuit, & qu'elles soient violentes, ce qui annonce des suites fâcheuses, prenez des *Ou poey*

tse, & les ayant réduits en poudre, liez-les avec la salive en forme de pâte, appliquez cette pâte au creux du nombril, & qu'elle y demeure toute la nuit, les sueurs cesseront.

On assure pareillement que ce topique appliqué de la même manière, arrête les cris importuns & continuel des petits enfans durant la nuit.

Pour les maux de cœur, & les douleurs de Bas-ventre.

REDUISEZ les *Ou poey tse* en une poudre très-fine : la prise doit être du poids d'une drachme : mais auparavant mêlez cette poudre dans une cuillère de fer, que vous tiendrez sur le feu, jusqu'à ce qu'il s'en élève une fumée noire, alors versez doucement dans la cuillère une tasse de bon vin : avalez le tout, & à l'instant le mal finira.

Pour apaiser la soif importune, & la faim canine.

PRENEZ trois fois par jour une bonne cuillerée de poudre d'*Ou poey tse*, que vous mêlerez dans de l'eau, afin de l'avaler plus aisément.

Pour le fréquent Vomissement des petits Enfans.

VOUS prendrez des *Ou poey tse*, partie tels qu'ils sortent de la Boutique, & partie que vous aurez fait chauffer. Vous y ajouterez plein le creux de la main de réglisse : vous enveloppez le tout dans du papier un peu mouillé ou humecté, que vous ferez rôtir sur des cendres chaudes ; après quoi vous le réduirez en poudre, & vous le ferez avaler avec de l'eau où l'eri a bouilli avant la parfaite cuisson. On regarde ce remède comme très-efficace.

Pour le Flux de Ventre causé par la chaleur.

Si durant cette incommodité l'on ne rend que des eaux, la poudre des *Ou poey tse* liée avec du ris cuit, dont on forme des pillules de la grosseur d'un bon pois, est un très-bon remède. Chaque prise

fera de vingt pillules dans une décoction de feuilles de Nénuphar.

Pour la Dysenterie, ou le Tenesme.

Si cette maladie vient de chaleur, joignez à une once d'*Ou poey tse* cinq drachmes d'alun brûlé, jusqu'à ce qu'il se noircisse : ce mélange se réduira en une poudre très-fine, & en y mêlant quelque liqueur, on en fera des pillules grosses comme des grains de poivre. Il en faut cinquante pour la prise qu'on avalera dans de l'eau de la première & légère cuisson du ris.

Si le tenesme est rebelle à ce remède, prenez une once des *Ou poey tse* à demi crus & à demi rôtis, dont vous ferez des pillules de la grosseur d'un grain de poivre. Trente composent la prise. Si les matières que vous rendez, sont teintées de sang, avalez cette prise avec de l'eau-de-vie. Si ce sont des glaires blanches, le véhicule sera de vin d'eau, (on le nomme ainsi, parce qu'il est très-foible.) Si le malade ne rend que des eaux, le remède se prend avec de l'eau de ris.

Il y a une autre manière d'appréter ce remède, lorsque le tenesme est glaireux, c'est de dissoudre les *Ou poey tse* avec un peu de vinaigre, & ayant réitéré cette opération jusqu'à sept fois, on les réduit en poudre qu'on boit avec de l'eau de ris. Si le malade, soit qu'il soit âgé, soit qu'il soit jeune, rend du sang après la sortie des matières fécales, il faudroit lui donner une drachme de la poudre de *Ou poey tse* dans une potion d'armoise.

Pour les Hémorroïdes.

On baigne l'endroit avec une lotion où l'on a fait bouillir les *Ou poey tse* : on peut aussi y faire des fumigations en brûlant cette drogue.

Dans la chute opiniâtre du fondement, jetez un morceau d'alun sur deux drachmes de *Ou poey tse* en poudre : faites bouillir le tout dans une petite écuelle d'eau,

vous en laverez avec succès la partie malade.

Il y en a qui ayant fait bouillir dans de l'eau une demie livre de *Ou poey tse* jusqu'à la réduire en pâte, versent le tout dans un vase, sur lequel on tient assis le malade, & tant que la mixtion est tiède, on remet doucement le boyau en sa place.

Pour les Apostumes qui viennent aux Oreilles.

S'IL y a tumeur & douleur, délayez de la poudre de *Ou poey tse* avec de l'eau froide, & appliquez sur l'oreille cette mixtion humide, qu'on retire, & qu'on renouvelle, lorsqu'elle devient sèche.

S'il sort du pus de l'oreille, il faut y souffler de la même poudre pour dessécher l'humour, & en tarir la source. Un autre moyen est de rôtir un peu les *Ou poey tse*, afin de les rendre plus secs, du poids d'une once; d'y joindre des Scorpions entiers également rôtis du poids de trois drachmes: le tout pulvérisé sert à des injections dans l'oreille qui est sujette à suppurer.

Pour le violent Saignement de Nez.

IL faut souffler, ou insérer dans les narines de la poudre de *Ou poey tse*. L'effet en sera plus sûr, si en même tems on avale deux drachmes de cette poudre avec une égale quantité de coton brûlé, le véhicule sera de l'eau de ris.

Pour la douleur des Dents.

SI la douleur est vive, & qu'il y ait tumeur, faites rôtir une once de *Ou poey tse*: appliquez-en une demie drachme sur l'endroit où vous sentez de la douleur, vous jetterez à l'instant une bave ou salive gluante, & la douleur cessera, ou diminuera considérablement.

Pour les Apostumes malignes, qui viennent au Gosier.

IL vient quelquefois au gosier un apostume comme chancreuse: la langue s'enfle, & il y a danger que le passage ne se ferme, ce qui cause de cuisantes douleurs. Alors prenez de la poudre de *Ou poey tse*; joignez-y des vers à soie morts peu avant que de commencer leurs cocons, & qu'on aura conservés secs: pulvérisez-les; mêlez-y de la poudre de réglisse, le tout parties égales: enfin, prenez de la pulpe bartuë du fruit des *Ou moi tse*, (c'est à peu près ce que nous appellons *pruna acida*;) formez-en des pillules: elles se roulent dans la bouche, s'y fondent, l'apostume s'ouvre, & l'on est guéri.

Pour les Chancres qui viennent dans la bouche des Enfants.

MESLEZ de l'alun à des *Ou poey tse* calcinez, réduisez le tout en poudre, & mettez cette poudre sur l'endroit malade.

Pour toutes sortes de Tumeurs malignes.

LES *Ou poey tse* rissalez, jusqu'à ce qu'ils prennent une couleur violette tirant sur le noir, & étant liez avec du miel, sont très-salutaires.

Pour les Dartres.

APRÈS avoir tiré des *Ou poey tse* la matière fine qu'ils renferment, ce qui ne se fait que pour ce seul remède, on les rôtit avec de l'alun, parties égales, & après les avoir réduites en poudre, on en frotte les dartres. Si elles sont tout-à-fait sèches, on délaye les poudres avec de l'huile: l'huile de noix seroit meilleure que l'huile de la Chine. Ensuite on applique cette mixtion sur le mal.

Pour les Apostumes & les Ulcères.

IL faut réduire les *Ou poey tse* en poudre avec de la cire, & du marc qui se trouve au fond des vases où l'on met du vinaigre, & entourer l'ulcère de cer onguent.

Pour les Playes faites par le Fer.

IL y en a dont il n'est pas aisé d'arrêter le sang : la poudre des *Ou poey tse* peut y être appliquée avec succès. Si la respiration étoit gênée, on ajoutera à une prise de cette poudre du poids de deux drachmes, un peu plus ou moins de celle d'une drogue nommée *Long kou*, c'est-à-dire, os de Dragon.

Pour la Toux violente, sur-tout des Personnes âgées, & la Phthisie accompagnée de Toux, mais sans crachement de sang.

PRENEZ des *Ou poey tse* une ou plusieurs livres, comme vous le jugerez à propos ; brisez les morceaux gros comme des fèves, & mettez-les dans un mortier. D'une autre part, faites cuire du ris appelé *No mi* : c'est une espèce de ris, dont le grain est long, très-blanc, luisant, & gluant. Il y en a, dir-on, de semblable en Italie. Faites cuire ce ris en forme de bouillie, presque aussi claire que du bouillon. Quand elle est chaude, versez la doucement sur les *Ou poey tse*, de telle sorte qu'elle les surmonte de la hauteur d'un pouce : ensuite placez le mortier à l'écart sans y roucher. Après dix ou douze jours, examinez s'il paroît

sur la surface de la liqueur une pellicule jaunâtre qui la couvre entièrement, & si les *Ou poey tse* en sont bien pénétrés & ramollis, sans quoi vous attendrez encore quelques jours. Quand vous les trouverez au point de perfection, broyez-les jusqu'à les réduire en une espèce de purée, & exposez cette mixtion au Soleil. Quand la surface sera de nouveau couverte d'une pellicule, broyez encore le tout, & remettez-le au Soleil. Cette opération se réitère jusqu'à ce que la matière prenne de la consistance, & soit sur le point de sécher. Alors formez-en des pillules, chacune du poids d'un denier. Lorsque ces pillules auront été bien séchées au Soleil, renfermez-les, & conservez-les avec soin.

Lorsque vous serez tourmenté de la toux sèche, prenez avant que de vous coucher, une de ces pillules que vous laisserez fondre dans la bouche. Vous éprouverez que son goût aigre-doux a une vertu singulière pour attirer une humeur propre à dissoudre les phlegmes, à arrêter la toux, & à rompre la chaleur interne dans son principe : la respiration deviendra libre, & les poudrons reprendront une meilleure situation.

Ce remède est principalement utile aux personnes âgées. Il ne convient pas de le donner à ceux qui auroient une toux, laquelle proviendrait d'un grand épuisement de forces, & de causes froides internes & habituelles. Si néanmoins la toux venoit de ce que par hasard on auroit été surpris d'un vent froid, ce remède seroit encore d'usage. Il convient principalement à la toux sèche, qui est produite par la pituite, laquelle dénote un feu interne immodéré.



TABLETTES MEDECINALES,

OU DOMINENT LES OU POEI TSE.

Ces Tablettes sont d'un grand usage à la Chine, & l'on en fait beaucoup de cas. En certain tems de l'année l'Empereur en fait présent aux Grands de la Cour; & quelquefois même aux Européans de *Peking*, quand il veut leur donner des marques de distinction. On en vend chez les Droguistes, mais comme le degré de leur bonté dépend des grands soins & de l'attention qu'on y apporte; celles qui se font dans le Palais par ordre de l'Empereur, sont préférées à toutes les autres.

Ces Tablettes se nomment *Clouds précieux de couleur violette*. Elles sont regardées, comme on regarde en Europe les Confections d'Hyacinthe & d'Alkermes. Les Médecins Chinois assurent qu'elles sont d'un usage salutaire à une infinité de maux tant internes qu'externes, & qu'on devroit s'en fournir dans toutes les maisons, & sur-tout quand on entreprend un long voyage.

La composition de ces Tablettes consiste 1°. En deux onces de *Ou poey tse*; 2°. En deux onces de *Chan tse cou*, dont on a ôté la peau, en les grillant. 3°. En une once de *Tsien kin tse gin*, après qu'on a ôté à ce petit grain ou à son amande ce qu'il y a de huileux. 4°. En une once & demie de *Hung ya ta kié*; on ôte aussi à cette écorce ce qu'elle a de superflu à l'extérieur. 5°. En trois drachmes de Musc.

Il faudroit avoir des montres de toutes ces drogues, afin de pouvoir les faire connoître. Tout ce que j'en puis dire, c'est que le *Chan tse kou* & le *Tsien kin tse gin* sont deux drogues laxatives, mais dont la force est tempérée par le *Ou poey tse* qui y domine. Le *Hung ya ta kié* est l'écorce d'une plante ou roseau, qui a

la vertu de dissiper les méchantes humeurs.

Après avoir réduit séparément toutes ces drogues en une poudre très-fine, on les mêle ensuite, & on les réduit en pastilles ou trochisques avec de l'eau où l'on a fait bouillir pendant quelque tems du *Sou mi* (ou mil) jusqu'à en faire une purée très-claire.

Le point essentiel est de ne point épargner la peine, & de battre très-long-tems cette espèce de pâte, qui est d'abord très-déliée, après quoi on en forme des trochisques de la forme qu'on veut, mais communément on la fait de la figure d'un long & gros cloud sans tête. Chaque Tablette doit être du poids d'une drachme. On les fait bien sécher à l'ombre, afin qu'elles soient plus de garde.

En général ces trochisques sont propres à réjouir le cœur, & à rétablir le tempérament, lorsqu'on y sent quelque dérangement. Il ne faut que mordre de la pastille, la mâcher, & en avaler un bon morceau.

Mais pour dire quelque chose de plus particulier de ses différents usages, ces trochisques, à ce qu'assurent les Médecins Chinois, sont très-bons contre le venin, contre l'air contagieux, & lorsque par accident on a mangé ou bû quelque chose de venimeux ou de malfaisant; alors broyez entièrement un de ces clouds dans de l'eau fraîche, & avalez-le en une prise, infailliblement, ou il suivra un vomissement qui n'aura rien de fâcheux ni de violent, ou vous ferez quelques selles légères, & vous vous trouverez guéri.

Quand il survient des apostumes ou des clouds venimeux, dès qu'ils paroîs-

sent, appliquez dessus une pastille broyée, & dissoute dans du vin. Dans les maux de cœur on use de la même pastille dans du vin. Si l'on est attaqué d'apoplexie, il faut pareillement prendre une de ces pastilles dans du vin chaud.

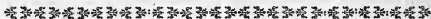
Dans les fièvres ardentes & malignes, dans les enflures & inflammations de gosier, avalez la pastille dans de l'eau où vous aurez fait bouillir du *Po ho*, c'est-à-dire, du pouliot. C'est aussi dans la décoction du pouliot qu'on prend le même trochisque, lorsqu'on a des diarrées, des vomissemens, & qu'on est attaqué de la dysenterie.

Si par désespoir un homme s'est étran-

glé, ce qui arrive assez souvent à la Chine, ou si par malheur il s'est noyé, pourvu qu'on lui sente un peu de chaleur à la région du cœur, on le sauvera en lui faisant avaler une pastille dans de l'eau froide. Il faut user du même trochisque dissous dans de l'eau froide, lorsque la phtisie est formée.

Pour les fièvres intermittentes, en prévenant un peu l'accès, bûvez une pastille dans du vin, ou bien dans quelque autre liqueur où vous avez fait bouillir des bouts de branches d'un pêcher.

Pour l'hydropisie, servez-vous de ce trochisque dans de l'eau où l'on aura fondu du sucre tiré de l'orge germé.



DE LOU KIEOU MOU.

Ou Arbre qui porte le Suif.

ON le nomme encore *Ya kjeou*, dit *Chi tchin*, parce que les Corneilles aiment fort ce fruit : c'est ce qui a fait entrer dans son nom le caractère *Ya*, qui signifie Corneille. L'autre caractère *Kieou*, qui entre aussi dans la composition de son nom, signifie mortier propre à broyer le ris pour en séparer l'écorce, parce que quand l'arbre est vieux, sa racine se noircit, se carie par-dessous, & se creuse en forme de mortier.

Cong dit : Cet arbre naît dans les plaines qui sont situées au pied des Montagnes du côté du Midi, & dont le terroir est humide : il est fort haut, ses feuilles ressemblent à celles de l'abricotier : il se couvre de petites fleurs d'un jaune pâle & blanchâtre durant la cinquième Lune. Le fruit tire sur le noir.

Tson ki dit : Ses feuilles sont propres à teindre en noir, on tire de l'huile de son fruit, qu'on emploie dans les lampes : La lumière en est extrêmement claire.

Tsong ché dit : ses feuilles ressemblent à celles d'un petit abricotier ; mais elles sont un peu moins épaisses, & leur verd est moins foncé. Son fruit est mûr dans le huitième ou neuvième mois : il est verd au commencement, & dans la suite il tire sur le noir : il est partagé en trois grains.

On trouve une quantité prodigieuse de ces arbres dans les Provinces Méridionales ; on les plante dans les Pays plats & humides. On en plante beaucoup dans la Province de *Kiang si*. Les habitans en cueillent le fruit, & après l'avoir fait cuire, ils en tirent une huile, dont ils font des chandelles.



Qualitez & effets de la Racine d'Ou kieou mou.

ELLÉ est amère & rafraîchissante de sa nature, sans aucune qualité nuisible : il faut la rôtir à un feu lent, jusqu'à ce qu'elle soit sèche, & un peu rouillie. La peau blanche ou l'aubier de sa racine est propre à guérir le flux excessif de l'urine, de même que les callositez ou *Skirres* mobiles qui se forment dans les intestins.

Chi schin dit : le propre de la racine d'*Ou kieou*, est de précipiter & d'élever en même tems : elle est également diaphorétique & diurétique. Un Villageois, qui d'ailleurs avoit de la force & de la vigueur, se trouva fort enflé : il fit fouir la terre, & en ayant tiré une de ces racines, il la broya jusqu'à ce qu'elle fût réduite en pâte : il la fit cuire ensuite dans de l'eau, & ayant pris une porcelaine de ce bouillon, qui lui procura plusieurs selles, il fut guéri.

On se sert utilement de la même racine pour se guérir de plusieurs maux.

1°. Pour la rétention d'urine, faites bouillir de cette racine dans l'eau, & prenez-en le bouillon.

2°. Pour la constipation, prenez environ un pouce en quarré d'un morceau de cette racine, que vous ferez fendre, & ensuite cuire dans de l'eau, dont vous

boirez la moitié d'une petite tasse.

3°. Pour la rétention d'urine & la constipation jointes ensemble. C'est un mal qui enleve son homme en deux ou trois jours. Prenez de la peau blanche d'une des racines de l'*Ou kieou* qui regardent le Sud-Est, faites-la sécher, pulvérisiez-la ensuite, & prenez deux drachmes de cette poudre dans de l'eau chaude. Il faut auparavant faire un bouillon avec deux onces de *Man siao* (espèce de salpêtre) & y mêler cette poudre, c'est un puissant vomitif.

4°. Pour les enflures flatueuses causées par des vapeurs humides. Quand l'urine est brûlante & sort difficilement, prenez de l'écorce d'*Ou kieou*, & du bois d'arequier, environ deux onces que vous pulvériserez : prenez-en deux drachmes à chaque fois dans de l'eau où on a lavé le ris.

5°. Pour les galles que les enfans apportent du ventre de leur mere, ou qui leur viennent incontinent après leur naissance. Quand ils en ont la tête pleine, prenez de la racine d'un *Ou kieou*, qui soit planté sur le bord de l'eau, broyez-la, & mêlez-la ensuite avec du souffre mâlé ; puis unifiez le tout avec de l'huile crüe, & frottez-en le mal.



DE L'HUILE D'OU KIEOU.

Ses qualitez & ses effets.

ELLE est douce, froide, & n'a point de qualité nuisible. Quand on s'en frotte la tête, elle fait changer de couleur aux cheveux blancs, & les rend noirs. Si l'on en prend une mesure, elle fait uriner, & guérit les hydrocelles. On s'en sert utilement pour frotter toutes sortes d'enflures & de tumeurs qui renferment de la matière. On peut se servir aussi du bouillon fait avec des fruits grillez du même arbre.

Pour la galle, dont la peau est mince & aisée à crever, prenez deux onces de cette huile, & deux drachmes d'argent

vif, avec cinq drachmes de camphre : broyez le tout ensemble, & faites-y entrer de la salive, jusqu'à ce qu'il ne s'y élève plus de bubes : lavez & nettoyez bien les galles avec de l'eau chaude, & appliquez-leur cet onguent.

Pour les fronces des petits enfans, où il y a des vers, faites un habit de vieux tafetas, & ayant fait fondre de cette huile, frottez-en l'habit, & revêtez-en l'enfant. Le lendemain les vers seront fortis, & paroîtront au-dessus de l'huile.

REMEDE CHINOIS.

Pour la Dysenterie.

CE remede fut communiqué au P. Parrenin par un Mandarin du premier Ordre, à condition qu'il ne le publieroit pas à la Chine, parce qu'il vouloit le laisser à ses enfans. C'est assez l'ordinaire que les Chinois, même les grands Seigneurs, qui ont des Recettes particulieres, les regardent comme des secrets de famille, dont ils ne font part qu'à leurs fils. La mort qui surprit ce Mandarin ne lui laissa pas le tems de communiquer ce secret à sa famille.

Lorsqu'il m'en donna la Recette, dit le P. Parrenin, je n'y eus pas d'abord beaucoup de confiance, parce que la préparation m'en parut longue & embarrassée de conditions, qui ne sembloient propres qu'à rendre le secret plus mystérieux & plus difficile. Cepen-

dant j'en voulus faire l'expérience, & j'en donnai la Recette au Frere Rhodes Médecin & Apotiquaire, & après sa mort au Frere Roussel, qui lui a succédé : l'un & l'autre m'ont assuré que de cent malades ils en guérissent plus de quatre-vingt ; qu'il n'est pas violent comme l'*Hypocistiana*, qui cause des tranchées douloureuses ; que ce remede n'en cause aucune, & ne purge pas comme l'autre, qu'il est aisé à prendre, & qu'on le donne en petite dose.

J'en ai souvent donné moi-même à des riches & à des pauvres, continué le P. Parrenin, & presque tous ont été guéris. Deux de nos Missionnaires après avoir tenté inutilement plusieurs remedes Chinois & Européans, furent guéris par celui-ci. Voici de quelles dro-

gues il est composé, & quelle en est la préparation.

La première drogue se nomme *Mao chan tsang tcheou*. Elle est composée, comme on voit, de quatre caractères : les deux premiers *Mao chan*, signifient le lieu d'où on l'a tiré : c'est une Montagne dans la Province de *Kiang si*. Cette drogue doit être trempée un jour & une nuit dans l'eau tiède, où l'on a lavé le ris pour le faire cuire : On y ajoute une poignée de terre jaune un peu grasse. Le tout ayant été bien mêlé & trempé pendant vingt-quatre heures, on retire la drogue qu'on fait sécher à l'ombre ; quand elle est sèche, on en fait tomber la terre qui s'y étoit attachée, en la secouant ou la frottant entre les mains.

Les autres drogues qui suivent, n'ont pas besoin de préparation : il est difficile de faire connoître des racines sèches & étrangetes, dont on ne voit ni la tige, ni les feuilles, ni les fleurs, ni le fruit. Je n'ai pû les avoir, parce qu'aucune de ces racines ne se trouvent dans les Provinces voisines de *Peking*. Ainsi je ne puis dire certainement quel nom Européen il faudroit leur donner : je ne proposerai que mes conjectures.

La seconde drogue me paroît une espèce de sureau ou d'Yble.

La troisième est une racine longue, odoriférante, quand elle est récente, & qu'on tire de la Province de *Se tchuen* ; je ne sçais à quoi la comparer. Les Chinois disent qu'elle dissipe les humeurs, & les évacue par la transpiration.

La quatrième, qui est la Rhubarbe, est assez connue.

La cinquième, nommée *Tsao ou*, est une espèce d'aconit.

Les Chinois n'ignorent pas que cette plante est vénéneuse, mais le mélange des autres drogues en émoussent le ve-

nin, & la rendent salutaire. Ils s'en servent assez souvent dans la composition des remèdes, mais en si petite quantité, qu'elle ne peut nuire ; & dans la recette dont il est ici question, il y en entre si peu pour une prise, qu'il n'y a rien à craindre de son venin, qui trouve un bon correctif dans ce mélange.

Enfin on y fait entrer cinquante noyaux d'abricots, dont il faut ôter la partie dure, la pellicule, & la petite pointe ou le germe, en un mot, les monder & les piler dans un mortier de pierre, en exprimer l'huile qu'on rejette pour ne se servir que du marc qui se mêle avec les autres drogues, qu'il faut piler toutes ensemble, & les réduire en une fine poussière, on en fait des pillules si l'on veut, ou bien l'on conserve cette poussière dans un vase bien fermé.

La prise pour les adultes est depuis vingt à vingt-quatre grains : on en donne jusqu'à trente ou trente-six grains aux plus robustes : elle ne doit être que de dix grains pour les enfans. A l'égard du véhicule, les Chinois disent qu'il faut avoir égard à la couleur des matières : si elles sont rouges mêlées de sang, le remède doit se prendre dans du bouillon de *Teng tsao* ; si elles sont blanches, dans de la décoction de gingembre ; si elles sont de couleur naturelle, dans de l'eau de ris. Si le malade est dégoûté, & a de la répugnance à manger, il faut lui faire avaler ce remède dans du bouillon fait d'un os de jambon qui ne soit pas rance. Il n'importe à quelle heure du jour on prenne ce remède. Je crois que ces sortes de véhicules ne servent de rien, ou de bien peu de choses. Je ne l'ai jamais ordonné que dans de l'eau de ris, & il a eu presque toujours son effet dès la première prise.

Il seroit inutile de rapporter un plus grand nombre de ces sortes de Recettes : l'Herbier Chinois, dont j'ai don-

né un petit Extraire, fourniroit lui seul de quoi en remplir plusieurs Volumes ; mais de quel usage pourroient-elles être

en Europe, où les noms des racines & des simples, dont les Médecins Chinois composent leurs remèdes, sont tour-à-fair inconnus.

Mon dessein n'étant d'ailleurs que de faire connoître de quelle manière les Chinois traitent la Médecine, à laquelle il paroît qu'ils se sont appliquez dès la naissance de leur Empire, j'ai crû devoir me borner à un certain nombre de remèdes, dans la composition desquels ils font entrer leurs racines, leurs plantes, leurs simples, leurs arbres, leurs animaux, & même leurs insectes, & d'en rapporter quelques-uns de chaque sorte. Comme ce sont les Chinois eux-mêmes qui nous en instruisent, on sera plus en état de juger de la capacité de leurs Médecins.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'avec leurs remèdes, ils ne sont pas moins habiles à guérir leurs malades, que les Médecins d'Europe: mais ce qu'ils ont certainement de singulier, c'est l'art de connoître les diverses maladies par le simple raët du pouls: ils ne peuvent sans doute avoir acquis cette connoissance, qui est très-importante pour une application sûre des remèdes, que par une longue expérience, & par un exercice encore plus long de patience, auquel le phlegme Chinois a moins de peine à s'assujettir que la vivacité Européenne.

Je finis cet article de la Médecine Chinoise par l'extrait d'un Ouvrage qu'a traduit le P. Denrecolles, dont l'Auteur ne paroît pas trop favorable aux Médecins de sa Nation. Après avoir longtemps étudié les meilleurs Livres de Médecine, pour se procurer le soulagement qu'il cherchoit, il prétend avoir trouvé le secret de se passer du secours des Médecins & de leurs remèdes. Ce secret consiste dans un régime qu'il s'est fait à lui-même, par le moyen duquel il assure qu'il s'est guéri de deux ou trois maladies mortelles, & qu'il est parvenu à une longue vieillesse exempte de toute infirmité. Il propose à ses concitoyens un ré-

gime qui lui a été si salutaire, en les exhortant de le pratiquer, & d'apprendre par-là à être à eux-mêmes leur propre Médecin.

Par l'Extrait que je donne de cet Ouvrage, on connoitra de plus en plus le goût des Chinois, & leur manière de penser dans les manières qu'ils traitent. Il parut la trentième année du règne du feu Empereur *Cang hi*. L'Auteur l'intitula *Tchang seng*. C'est sous ce nom que les Docteurs d'une fausse Secte de la Chine, se vantent d'enseigner le secret de se rendre immortel. On a vû plusieurs Empereurs qui ont été assez duppes pour se laisser infatuer d'une idée si chimérique.

Ce même titre pourroit donner d'abord une mauvaise opinion du dessein de notre Auteur: mais dès le commencement de son Ouvrage, il a soin d'écarter un soupçon si injurieux à un Lettré Chinois.

Il déclare donc que dans la nécessité inévitable où l'on est de mourir un jour, il n'a songé qu'à fournir des moyens aises de ne pas hâter le moment de sa mort par indiscrétion ou par négligence, ou du moins de ne pas se réduire par sa faute à traîner une vie languissante, & traversée par tant de maladies, qu'elle pourroit passer pour une mort continuelle.

Ainsi *Tchang seng* dans son sens légitime & naturel, ne signifie ici autre chose que l'art de se procurer une vie saine & longue.

Il ne faut pas croire néanmoins qu'il se soit étudié à recueillir dans son ouvrage tout ce que la Médecine Chinoise a de plus profond & de plus recherché. Il avoue qu'il a beaucoup lû; mais il ne prétend pas faire parade de ses lectures, ni donner idée de son érudition.

Il propose uniquement les moyens que la lecture, ses réflexions, & sa propre expérience lui ont appris pour rétablir sa santé qui étoit fort altérée, & pour parvenir comme il a fait, à une vieillesse robuste & exempte de toute infirmité.

Son

Son zèle pour la conservation de ses concitoyens , l'engage à leur faire part d'un régime qu'il a si utilement observé, & qui est à la portée de tout le monde : il prétend qu'en le suivant, sans avoir recours à tant de médicamens qui révoltent la nature, & qui souvent altèrent le tempérament, chacun peut aisément devenir son Médecin à soi-même.

On aime à s'instruire sur une matière si intéressante ; rien n'est plus naturel à l'homme que l'amour de la vie ; & le soin modéré de se la conserver, ne peut être que louable. Il ne nous est pas plus permis de nous exposer témérairement au danger de la perdre, qu'à un soldat de quitter le poste où il a été placé. Il n'y a que quand il s'agit de procurer la gloire de Dieu ou le bien de l'Etat, qu'il est glorieux de la sacrifier, & ce sacrifice passe pour héroïque, parce qu'il coûte infiniment à la nature.

L'Auteur même de la Nature a fortement imprimé cette inclination dans son ouvrage : car ce n'est pas uniquement par le secours trop lent des réflexions &

du raisonnement, mais bien plus par un sentiment vif & prompt de douleur ou de plaisir, qu'il a voulu que nous pussions discerner ce qui est convenable, ou contraire à la constitution de nos corps, & c'est par un arrangement digne de sa sagesse infinie, que les nerfs les plus fins des trois sens ; l'odorat, le goût, & de la vue, partent d'un même endroit du cerveau, & concourent ensemble à former le sentiment exquis, qui produit un discernement si salutaire.

Au reste, on sera sans doute surpris de ce que notre Médecin Chinois, tout infidèle qu'il est, compte encore moins sur la vertu des remèdes, & sur l'attention à observer le régime qu'il prescrit, que sur le secours du Ciel. Il veut qu'on se l'attire par la pratique de la vertu, & par le soin continuel de régler les mouvemens & les affections de son cœur. Ce sont, comme on le verra, les premières instructions qu'il donne à ceux qui veulent conserver leur santé, & prolonger le cours de leurs années.

T C H A N G S E N G.

O U

L'ART DE SE PROCURER UNE VIE SAINÉ ET LONGUE.

QUOIQUE le *Tien* ait compté nos jours, & qu'il en soit le maître, on peut pourtant dire en un bon sens, qu'il les a laissés en notre disposition : car le Souverain *Tien* ne fait point de distinction des personnes : il n'y a que la vertu qui le touche, & celui qui la pratique, a au-dedans de soi-même un témoignage certain de son amitié.

Il faut donc que ceux qui cherchent à prolonger leur vie, s'étudient d'abord à le rendre vertueux. Le soin réglé du corps, soutenu de l'exercice continuel de

la vertu, rendra le tempérament fort & robuste, d'où il résultera une vie longue & heureuse. Qu'il me soit permis de rapporter ici ce qui m'est arrivé à moi-même.

L'aveugle tendresse d'une mère qui n'osoit me contredire dans mon enfance, & qui accorderoit tout à mes caprices, ruina entièrement ma complexion, & m'accabla d'infirmités. Mon père qui avoit déjà perdu mes deux aînés, & qui dans un âge avancé n'avoit plus que moi d'enfant, étoit inconsolable. Il avoit

eu recours aux plus habiles Médécins ; mais leurs remèdes n'avoient fait qu'aggraver mon mal.

Comme on désespéroit de ma guérison, mon pere se dit à lui-même : il ne me reste plus qu'un moyen de conserver mon fils, c'est de faire des œuvres charitables qui touchent le cœur de *Tien*. Dès-lors il se mit à rétablir des ponts, à réparer les chemins, à faire distribuer des habits aux pauvres, & du thé aux passans, à envoyer des vivres aux prisonniers ; de sorte qu'en une année il fit de grandes dépenses en de semblables aumônes.

Ce ne fut pas inutilement : on s'aperçut que sans user d'aucun remède, je reprenois peu à peu un air de santé : l'appétit & les forces me revinrent, & mon pere me trouva en état de vacquer à l'étude. Il me donna un Maître habile, & d'un caractère plein de douceur, pour ménager ma délicatesse. L'application à la lecture me causa à la longue une rechûte très-dangereuse, dont j'eus beaucoup de peine à me tirer.

Alors mon pere me fit une Bibliothèque choisie de plus de cent volumes de Médecine, & m'ordonna de me borner à l'étude de cette science : elle vous servira, me dit-il, & vous rendra utile aux autres. Je lus ces longs traités, mais loin d'y apprendre à rétablir mes forces, je sentois qu'elles diminuoient de jour en jour.

Ainsi je renonçai à la Médecine, je songai sincèrement à pratiquer la vertu, je consultai des gens habiles, je feuilletterai même certains Livres propres à mon dessein, & joignant mes réflexions à ce que j'avois appris, je me suis fait un régime de vie qui m'a parfaitement réussi ; car au lieu qu'auparavant j'étois d'une foiblesse & d'une maigreur extrême, en peu d'années je repris de l'embonpoint, & à mon âge j'ai le teint frais, le corps robuste & exempt de toute incommodité, & je me vois le Chef d'une nombreuse famille qui jouit d'une santé parfaite.

Au reste parmi cette foule de maximes qui m'ont été communiquées de vive voix, ou que j'ai trouvées dans les Livres, j'en ai rejeté qui n'étoient pas assez bien fondées : j'en ai éclairci d'autres qui étoient peu intelligibles, & de tout cela je me suis formé un plan de vie qui m'a établi dans l'heureux état où je me trouve.

Quelques bornées que soient mes connoissances, je crois qu'on me sçaura gré de les avoir rendues publiques, parce qu'elles peuvent servir à se préserver des infirmités si ordinaires dans la vie, & à se procurer, comme j'ai fait, une agréable vieillesse, sans que l'oisie, la vûe, ni les autres sens se soient affoiblis par le grand âge.

Ces maximes peuvent se réduire à quatre articles qui consistent à régler ; 1°. Le cœur & ses affections. 2°. L'usage des alimens : 3°. Les actions de la journée. 4°. Le repos de la nuit.

ARTICLE PREMIER.

Regler son Cœur & ses Affections.

Le cœur est dans l'homme ce que les racines sont à l'arbre, & la source au ruisseau. Il préside à tout, & dès qu'on a sçu le régler, les facultés de l'ame & les cinq sens sont pareillement dans l'ordre : c'est pourquoi notre premier soin doit être de veiller sur les desirs & sur les affections de notre cœur : & pour y réussir.

I.

NE vous occupez que de pensées qui vous portent à la vertu. Les principaux devoirs de la société se rapportent à la fidélité qu'on doit au Prince, à l'obéissance envers les parens, à la modération & à l'équité. C'est sur la pratique de ces vertus, que chacun, lorsqu'il est de retour chez soi à la fin du jour, doit s'examiner sérieusement.

Mais ne vous bornez pas à la seule

étude de votre propre perfection; efforcez-vous encore de rendre votre vertu bien-faisante, & utile. C'est pourquoi vous vient-il une pensée? Allez-vous prononcer une parole? Méditez-vous quelque projet? Réfléchissez-y auparavant, & demandez-vous à vous-même: ce que je pense, ce que je veux dire ou faire, est-il utile ou nuisible aux autres? S'il est utile, parlez, ou agissez, sans que les difficultés vous rebutent. S'il est nuisible, ne vous permettez jamais ni ces vûes, ni ces entretiens, ni ces entreprises.

Je dis plus: pour éviter même jusqu'aux fautes de surprise, veillez à tout moment sur votre cœur, rentrez souvent en vous-même; ne vous pardonnez aucune faute. Ce n'est qu'en faisant des efforts, surtout dans les commencemens, qu'on avance dans la vertu.

Un homme qui a cette attention & cette vigilance sur lui-même, dût-il, selon le cours des choses humaines, être exposé à diverses infortunes, éprouvera les effets d'une protection secrète, qui par des voyes inconnues le préservera de tout malheur.

II.

CONSERVEZ la paix dans votre cœur. Quand un homme n'a le cœur rempli que de vûes agréables, & propres à entretenir l'union dans la Société civile, ses sentimens éclatent au dehors sur son visage; la joye & la sérénité intérieure qui l'accompagnent, brillent dans tout son extérieur, & il n'y a personne qui ne s'apperçoive des vrayes & solides douceurs qu'il goûte au fonds de l'ame.

C'est ce que les Anciens ont voulu nous faire entendre par ces termes figurés: un Ciel serein, un beau Soleil, un doux zéphir, des nuages charmans inspirent l'allégresse aux hommes, & même aux oiseaux. Au contraire un tems sombre, un vent furieux, une grosse pluie, un violent tonnerre, & de continuel éclairs effrayent jusqu'aux oiseaux qui vont se cacher dans le bois le plus épais.

Je viens donc à dire que le Sage doit toujours paroître avec un visage qui respire la paix, & la tranquillité dont il jouit au dedans de lui-même.

Vérité constante: Les passions violentes, telles que sont la haine, la colere, la tristesse, déchirent le cœur de celui qui en est possédé. Cependant il n'est pas aisé de vivre dans le commerce du monde, sans avoir de tems en tems des sujets de contradiction & de chagrin.

Ce qu'il faut faire, c'est de prendre de sages mesures, pour se mettre en garde contre ces ennemis de notre repos. Suis-je menacé d'une affaire affligeante? Je vais tranquillement au-devant de l'orage, & je tâche de le conjurer. Y suis-je engagé malgré moi? Je travaille à le surmonter sans rien perdre de ma liberté d'esprit ordinaire.

AI-je mal pris mon parti? Je ne m'opiniâtre point à justifier mes démarches. Si pour me tirer d'un mauvais pas, on me donne des conseils injustes, loin de les suivre, je ne daigne pas les écouter. Si dans une affaire il arrive un contre-tems que je n'aye pû prévenir, je fais en sorte de m'y ajuster: Est-il passé? Je n'y pense plus. Lorsqu'ayant agi selon ses lumieres, on sçait s'abandonner pour le reste aux ordres du Ciel, rien n'est capable de troubler la joye du cœur.

Au contraire si dans le mauvais succès d'une affaire témérairement entreprise, on s'achète à la faire réussir, si on roule dans sa tête mille projets inutiles, si on se livre aux mouvemens impétueux de la colere, il s'allume dans les viscères un feu qui les consume, les poumons en sont comme brûlez; le sang & les humeurs s'altèrent & fermentent contre nature; les phlegmes viciés inondent les parties internes; l'habitude du corps ainsi dérangée, il sèche à vûe d'œil.

Quand même ces fameux Médecins Lou & Lien reviendroient au monde, ils ne pourroient, ni avec toute leur science, ni avec le secours des végétaux & des minéraux réparer l'humide radical déjà

ruiné. C'est ce qui a fait dire que si les excès de la débauche font de grands ravages dans un corps, les chagrins & les peines d'esprit en font encore davantage.

Je remarque en particulier trois grands maux, que causent dans le corps le chagrin & la colere.

1°. Le foye en est blessé, & par-là les principes actifs du sang, source des esprits vitaux, ne se dégagent point, & restent confondus ensemble. D'ailleurs le foye qui souffre, fait souffrir la pleure, ne fut-ce que par consentement, ce qui dégénère en un gonflement & en une enflure universelle.

2°. Les pōmons sont endommagés, d'où il arrive que le sang & l'air inspiré faisant effort pour passer malgré les obstacles qu'ils trouvent, il se fait une irritation; dont il résulte un crachement de sang, qui aboutit enfin à la phtisie formée.

3°. L'estomac est gâté, & par conséquent la lymphe de ses glandes, ou le levain propre à faire la coction des alimens s'épaissit, & n'ayant plus sa fluidité naturelle, il perd sa vertu, ce qui ôte l'appétit, & réduit enfin à l'impossibilité de prendre aucune nourriture: l'œsophage est attaqué d'une espèce de paralysie, qui l'empêche de saisir & de pousser les alimens vers l'orifice du ventricule, lequel se révolte & se soulève à leurs moindres approches.

Tels sont les funestes effets des passions violentes, dont un cœur est habituellement possédé. Quel secours peut-il espérer, & de qui peut-il se plaindre que de lui-même?

III.

REFLECHISSEZ souvent sur le bonheur de votre état. On est heureux, quand on sçait connoître son bonheur. Cependant combien en voit-on qui n'ont pas le cœur content au milieu même des plus grandes prospérités? Ils sont malheureux, parce qu'ils veulent l'être: l'Empire est en paix; l'année est

abondante. Voilà un grand bonheur que le *Tien* nous a libéralement départi. Si je mene chez moi une vie douce & tranquille, qu'ai-je à souhaiter davantage?

Pour mieux sentir mon bonheur, je pense souvent que je vis à mon aise dans ma maison, tandis que tant de voyageurs ont à souffrir les incommodités du vent, de la poussière, de la pluie; ou naviguent sur des rivières & sur des lacs au fort d'un orage qui élève des montagnes d'eau prêtes à les engloutir à chaque instant; tandis que tant de malades attachés à un lit, ressentent les plus cuisantes douleurs, sans trouver dans les remèdes aucun soulagement à leurs maux; tandis que tant d'infortunés soutiennent d'injustes procès, ou languissent dans une prison où ils éprouvent l'abandon, la faim, la soif, le froid, & tant d'autres misères inséparables de leur captivité; tandis que tant de familles sont dans le deuil par la mort de leurs proches, ou dans la désolation par un incendie, ou par quelque autre événement semblable, & que tant d'autres cherchent à finir leurs peines en terminant leur malheureuse vie par une mort violente.

Quand je me compare à ces infortunés, & que je me vois exempt des maux dont ils sont environnés, puis-je n'être pas content de mon sort?

Celui qui n'a point essuyé de traverses, ne conçoit guères quel est le prix d'une vie paisible & tranquille. Celles que j'ai éprouvées, me sont maintenant d'un grand secours: car outre les deux grandes maladies dont j'ai parlé, & qui m'ont conduit par bien des douleurs aux portes de la mort, je me suis vu prêt à faire naufrage, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'échapai à ce danger. Quand il m'arrive quelque contre-tems, je me tranquillise, en me disant à moi-même: y a-t'il rien là qui puisse se comparer à l'une des trois épreuves par où j'ai passé?

Qu'on ait recours au même remède dans les afflictions, & l'on apprendra par

sa propre expérience qu'il ne tient qu'à nous avec un peu de réflexion de profiter de la portion du bonheur que le *Tien* nous distribue. Au contraire, celui qui ne sçait pas borner ses desirs, eût-il acquis les richesses & la gloire d'un Empereur, il croira toujours qu'il lui manque quelque chose.

Songez que nos forces sont bornées, & donnons des bornes à notre cupidité; prenons les choses comme elles viennent, & donnons-nous bien de garde de nous livrer jour & nuit à des soins & à des inquiétudes, qui déroberoient les plus précieux momens de la vie.

Le célèbre *Yen* mon compatriote, avoit une belle maxime: Si votre fortune, disoit-il, devient meilleure, pensez moins à ce que vous n'avez pas, qu'à ce que vous avez: autrement vous désirerez toujours, & vous ne verrez jamais vos desirs satisfaits. Si vous venez à décheoir de votre première condition, dites-vous à vous-même: ce qui me reste me suffit: on peut me ravir mes biens, mais on ne me ravira jamais la tranquillité de mon cœur, qui est le plus grand de tous les biens.

Avec de pareils sentimens, malgré la décadence de votre fortune, vous êtes plus riche que vous ne pensez. C'est ce que signifie cette ancienne parabole: Je vois marcher devant moi un Cavalier bien monté, pendant que je suis sur un âne. Ah! me dis-je à moi-même, que mon sort est différent du sien! Mais en tournant la tête, j'aperçois un Villageois de bonne mine, qui pousse une lourde broûette: O! dis-je alors; si je n'égalais pas celui qui me devance, au moins je l'emporte de beaucoup sur celui qui me suit.

J'ai trouvé que cette parabole pouvoit me réjouir en certains momens; je l'ai transcrit sur un cartouche, & je l'ai exposé dans mon étude, afin de m'en rappeler le souvenir.

I V.

Lorsque vous jouissez d'une bonne

santé, connoissez-en le prix, & étudiez-vous à la conserver. Les maladies & les infirmités sont le partage de l'homme, & il est difficile qu'il en soit tout-à-fait exempt. Il y en a de légères, qui par leur variété & leur continuité, rendent la vie amère. Il y en a de plus grandes, qui sont accompagnées de frayeurs & d'alarmes. Tous les tems de la vie sont sujets à ces misères. L'enfance est, pour ainsi dire, condamnée aux cris & aux gémissemens. L'âge viril & la vieillesse sont exposés à de longues absences d'une famille, à des revers de fortune, & à des maladies fâcheuses.

On en voit d'autres qui sont bien plus à plaindre: ce sont ceux qui sont nez, ou qui sont devenus sourds, aveugles, muets, demi-paralétiques, estropiés, & perclus de tous leurs membres. J'ai déjà dit ce que j'ai eu à souffrir de différentes maladies compliquées ensemble; je m'en suis délivré, & je jouis maintenant d'une santé forte & vigoureuse; j'ai l'ouïe fine, la vue claire, l'appétit bon, l'humeur gaye. On peut comme moi acquérir une santé robuste; mais quand on l'a une fois obtenue, il faut sçavoir la conserver.

Un des meilleurs moyens est de résister à cette pente naturelle qu'on a pour les plaisirs des sens, & d'user avec beaucoup de modération de ceux même qui sont permis. Un vieillard qui se sent aussi vif & aussi ardent pour le plaisir, que s'il étoit dans la vigueur de l'âge, doit apprendre à se modérer par les réflexions suivantes.

Après la cinquantième année l'homme est sur son déclin; le sang commence à s'affaiblir: les esprits manquent, & la languissante vieillesse n'est pas éloignée. Quand on se promettrait cent années de vie, est-ce-là un si long terme? Et ne seroit-on pas bien-tôt au bout de cette carrière? Cependant voit-on beaucoup de vieillards qui arrivent jusqu'à cent ans?

Notre vie est si courte; évitons avec

soin tous les excès qui l'abrègent. Ne s'apperçoit-on pas que la fin approche, lorsqu'en lisant, les yeux sont sujets à des éblouissemens, lorsque les pieds chancellent en marchant, lorsqu'après le repas la nourriture fatigue l'estomach, lorsqu'après avoir parlé quelque tems de suite, on se sent essoufflé ? Tout cela n'avertit-il pas qu'on n'est plus jeune, & qu'il faut renoncer à des plaisirs, lesquels consumeroient bien-tôt un foible reste de santé, qu'il est si important de ménager pour conserver la vie ?

La lampe, dit le Proverbe, s'éteint dès que l'huile est consumée. On peut y en ajoûter d'autre à mesure que la flamme la dissipe : mais si le suc radical du corps est une fois perdu, a-t-on des moyens de réparer cette perte ? C'est ce qui demande de sérieuses réflexions.

ARTICLE SECOND.

Régler l'usage des Alimens.

C'EST une nécessité à l'homme de boire & de manger, afin de soutenir le corps : la nourriture qu'il prend, si elle est bien réglée, maintient l'estomach dans la situation qui lui convient. C'est dans l'estomach que se fait la coction & la digestion des alimens ; il est la première source du sang, des esprits vitaux, des sucs & des humeurs qui se répandent dans les divers membres, pour les conserver dans leur vigueur naturelle : ainsi ceux qui sont attentifs à leur santé, doivent l'être extrêmement à observer certaines regles touchant le boire & le manger.

I.

Que ce soit la faim & le besoin que vous sentez qui reglent votre nourriture, & donnez-vous bien de garde d'en prendre avec excès : cet excès nuit aux esprits vitaux, & fatigue l'estomach. Le chile vitié porté dans la masse du sang, la rend épaisse, & peu propre à une fermentation spiritueuse.

De même, ne pensez à boire que quand vous avez soif : appeaisez-la sans y faire d'excès : le trop de boisson endommage le sang, & le ventricule se gonfle, en précipitant la sortie d'un chile mal cuit. Le vin étant visqueux, cause des vents dans la fermentation, dont suit le gonflement.

II.

DE JEUNEZ de grand matin : on respire par le nez l'air du Ciel, & par la bouche on se nourrit des sucs de la terre, & l'on en reçoit les exhalaisons. Il est important de ne jamais sortir de sa maison à jeun.

Cette précaution devient plus nécessaire, s'il régné des maladies populaires, ou si l'on est obligé d'entrer chez des malades. En hyver un ou deux coups de vin sont un excellent préservatif contre le mauvais air : il est bon de prendre quelque aliment, mais en petite quantité qui serve à occuper & à affermir l'estomach. C'est une espèce de confortatif : il empêche en Été qu'on ne soit saisi d'un air corrompu, & il préserve de colique, de dévoiement, de dysenterie, &c. En hyver il fortifie contre la rigueur du froid, contre les frimats, & les vapeurs malignes des brouillards. Il est au Printems d'un puissant secours contre le grand vent, contre le sercin, & les rosées abondantes.

Ce sont là les avantages d'une pratique que j'observe exactement. Je me leve dès le grand matin ; aussitôt, & même avant que de me laver le visage, & de me rincer la bouche, j'avale du ris clair plein une écuelle, & je prends un peu de ris solide. L'usage du cange ou du ris clair est convenable à la disposition de l'estomach, & humecte utilement le levain qui y est renfermé. Au défaut de ris clair, je me contente d'eau chaude, où j'ay fait dissoudre un peu de cassonnade.

I I I.

PRENEZ un bon repas vers le milieu du jour. Faites vous servir à dîner les viandes les plus simples, elles sont plus saines & plus nourrissantes. Ne laissez guères approcher de votre table certains ragoûts qu'on n'a invenez, que pour réveiller ou pour chatouiller l'appétit.

Les saulces de haut goût sont de cinq fortes, & chacune, si l'on en fait un fréquent usage, a des qualitez nuisibles à la santé. Les alimens trop salez incommode le cœur: ceux qui sont trop aigres, sont contraires à l'estomach: ceux qui sont trop amers, endommagent les poulmons; ceux qui sont trop piquans, préjudicient au foye par leur acidité; enfin ceux qui sont trop doux, nuisent aux reins.

Mais ce que l'on doit le plus éviter en apprêtant les alimens, c'est l'excès du Sel. Le Sel ralentit le mouvement du sang, & rend la respiration moins libre. L'eau salée jettée dans le sang d'un animal qu'on vient d'égorger, le fige aussitôt & le coagule. Aussi voit-on que ceux qui se nourrissent ordinairement de viandes salées, ont le teint pâle, le poul embarrassé, & sont pleins d'humeurs impures & vitiées.

Accoutumez-vous donc aux alimens les plus simples, ils vous préserveront d'une infinité de maladies, & vous maintiendront dans une santé parfaite. Mais ayez soin que ces alimens soient chauds lorsque vous les prenez: ne mangez jamais de viandes froides, sur-tout quand elles sont mêlées de graisse. Cette nourriture en séjournant dans le ventricule y produire des cruditez, qui causeroient des tranchées, la diarrée, & d'autres incommodez semblables.

I V.

En prenant vos repas mangez lentement & mâchez bien vos morceaux.

1°. Cette mastication lente brise les alimens, les imbibes de salive, & les met en un état de finesse & de première dissolution, qui les prépare à la fermentation de l'estomach.

2°. La digestion ainsi commencée sous les dents & par le secours de la salive, se perfectionne aisément par le levain du ventricule.

3°. On se préserve de bien des accidens qui arrivent à ceux qui mangent avec précipitation, tels que sont la toux, le hoquet, & le y tse, c'est-à-dire, une irritation de l'œsophage qui est quelquefois mortelle.

Quoi de plus dégoûtant & en même tems de plus risible, que de voir un homme prendre la réfection de même que le tygre se jette sur sa proie, se hâter de manger, se remplissant sans cesse la bouche de nouveaux morceaux pris à droit & à gauche; comme si on les lui disputoit, ou qu'il craignît qu'on ne les lui enlevât!

V.

Ne contentez pas tellement votre appétit, qu'en sortant de table vous soyez pleinement rassasié, l'abondance de la nourriture tourmente l'estomach & nuit à la digestion. Quand même vous auriez un estomach robuste & qui digère aisément, n'occupez point toute sa vigueur, laissez-lui quelques degrés de force en réserve.

Je m'explique par une comparaison. Un homme peut lever & porter un poids de cent livres; si on ne le charge que de quatre-vingt, il n'en est pas beaucoup fatigué. Rendez le fardeau beaucoup plus pesant, & forcez-le à le recevoir sur ses épaules, ses nerfs trop tendus en souffriront, ses os ne le pourront soutenir, & après quelques pas on le verra chanceler & tomber à la renverse.

L'application est aisée à faire. Quand on s'est accoutumé à une vie sôbre, l'usage des alimens est beaucoup plus pro-

fitable. C'est sur-tout lorsqu'on a souffert long-tems de la faim & de la soif qu'il faut sçavoir se modérer. Vouloir satisfaire entièrement à ce que l'un & l'autre demandent, c'est s'exposer à une maladie certaine, parce que les esprits animaux & vitaux ne pourroient suffire à leurs fonctions.

V I.

Soupez de bonne heure & sobrement. Il vaut mieux multiplier les repas si l'on en a besoin. La coutume est qu'en Été à la cinquième & sixième Lune où les jours sont plus grands, on fasse quatre repas, l'un à son lever de grand matin; un second à onze heures; un troisième au déclin du Soleil; & un quatrième lorsqu'on va se coucher. Dans les autres Saisons trois repas suffisent.

Je voudrois qu'on fixât à peu près la quantité de ris & des autres alimens qu'on doit prendre à chaque repas, conformément à son tempérament & à son genre de vie, & qu'on s'en tint à cette règle, se faisant une loy de ne la transgresser jamais, même en certaines occasions où les mets flattent davantage le goût, & donnent envie d'en prendre plus qu'à l'ordinaire. Mais où la sobriété est le plus nécessaire, c'est au souper qui doit être fort léger.

Généralement parlant ne prenez point d'alimens qui soient de difficile digestion, tels que sont ceux dont la substance est gluante & visqueuse. Abstenez-vous des viandes à demi cruës ou chargées de graisse, de celles qui sont apprêtées en espèce de daubes ou d'étuvée, des ragoûts trop épicés qui portent le feu dans les entrailles, des grains nouveaux qu'on aime à manger dans leur primeur, & qui ne sont salutaires que quand ils ont acquis leur parfaite maturité par la fermentation insensible, & par l'évaporation de certains sels volatils trop abondans & trop âcres. Cet avis regarde principalement les vieillards, & ceux qui ont l'estomach foible.

V I I.

Ayez soin que les mets qu'on vous apprête, soient tendres & cuits à propos. Car s'ils étoient durs, & s'ils résistoient sous la dent, l'estomach auroit de la peine à les digérer. Une chair tenace pleine de nerfs, ou à demi cuite est très-indigeste.

Quand on est dans la force & à la vigueur de l'âge, que le sang a tout son feu, & que l'estomach est robuste, on peut être moins incommodé d'une pateille nourriture. Mais elle rendra infailliblement malade un homme d'un estomach foible, ou qui est avancé en âge.

Pour moi j'ordonne que le ris, la viande, le poisson, les herbages, les légumes, & généralement tout ce qu'on me sert, soit bien cuit, & très-tendre, sans quoi je n'y toucherois pas.

V I I I.

Ne prenez votre sommeil que deux heures après votre repas. Les alimens qui descendent par l'œsophage dans l'estomach, doivent y être broyez & dissous, afin de pouvoir circuler, être filtrés, & assimilés: le sommeil pris aussitôt après le souper, ôte à l'estomach la liberté d'agir sur les alimens, qui n'y étant pas broyez comme il faut, y croupissent, & causent des cruditez, des rapports aigres, & souvent la lienterie, & une vraie diarrée. Si elle dure un peu de tems, la pâleur paroît sur le visage, & le corps devient languissant, foible, & bouffi.

La digestion étant ainsi traversée par un sommeil déplacé, la chyification en est blessée, & le chyle vicié se répandant par le mouvement circulaire dans tous les viscères, & s'y atrétant parce qu'il est trop épaissi, y est coagulé de plus en plus par son acide dépravé, ce qui est la source d'une infinité de maladies, à cause des obstructions qui surviennent dans les colatoires des humeurs. Je conseille donc de

se promener un peu de tems après le repas: ce mouvement modéré facilite la digestion.

Gardez-vous aussi de prendre votre repas aussitôt après un violent accès de colère. La colère cause une effervescence dans la lymphe exprimée des glandes salivaires: la salive chargée d'un levain malin descend dans l'estomach, infecte le chyle, & corrompt la masse du sang.

I X.

COMMENCEZ votre repas par boire un peu de thé, il sert à humecter le gosier & l'estomach, & il préserve d'atteintes fâcheuses la chaleur & l'humide radical: finissez-le de même par une tasse de thé pour vous rincer la bouche & les dents; c'est le moyen de les affermir & de les conserver jusqu'à la vieillesse.

Je ne conseille pas de boire beaucoup ni de thé, ni d'autre liqueur. L'estomach ne veut point être trop humecté: un peu de sécheresse & de chaleur le met dans l'état le plus convenable à ses fonctions.

J'avouerai ingénument que le thé n'est pas de mon goût, & que lorsque je suis obligé d'en boire, je sens que mon cœur se soulève. La faiblesse de ma constitution dans ma jeunesse a pu contribuer à cette antipathie. Je ne distingue pas même le thé excellent du plus commun; c'est ce qui m'attire quelquefois des plaisanteries de la part de mes amis: mais je me raille à mon tour de leur délicatesse, & je me sçai bon gré d'y être insensible.

Mais, dit-on communément, celui qui n'aime pas le thé, n'est pas indifférent pour le vin. (a) J'en bois, il est vrai, mais je n'en prends jamais plus de quatre ou cinq petites tasses: si j'allois au-delà, j'aurois aussitôt la respiration embarrassée, la tête brouillée de vertiges, l'estomach dérangé, & le lende-

main je me trouverois dans la situation d'un homme qui est menacé d'une maladie prochaine.

Le vin pris sobrement, réjouit la nature abbatuë, réveille ses forces, & rend à la masse du sang & au poulx leur vivacité naturelle. Mais s'il est pris avec excès, il produit des ferments veteux, il cause des obstructions dans les reins, & corrompt l'estomach.

Rien ne me paroît ni plus honteux, ni plus indigne d'hommes raisonnables, que de disputer ensemble dans un festin à qui boira le plus de rasades, & à qui aura plutôt vidé sa tasse. Pour moi quand je régle mes amis, je les invite volontiers à boire deux ou trois coups pour les mettre en belle humeur: mais j'en demeure là, sans les presser davantage, ni leur faire de ces sortes de violences qui ruineroient leur santé.

Telles sont mes maximes pour le tems du repas: elles sont aisées, & si on les pratique, je suis sûr qu'on s'en trouvera bien.

ARTICLE TROISIÈME.

Régler les actions de la journée.

Dans les actions ordinaires de la vie, on est assez attentif aux choses considérables qui donnent une atteinte visible à la santé: mais il y en a beaucoup de petites, qu'on regarde comme des minuties, & auxquelles on ne daigne pas faire attention. Ce sont cependant ces minuties observées avec soin, qui préservent de plusieurs incommoditez, & la négligence sur cet article, abrège quelquefois le cours des années, que le *Tien* vouloit nous accorder.

A parler en général, la vie de l'homme dépend du mouvement régulier des esprits. Il y en a de trois sortes: Les esprits vitaux que nous nommons *Tsing*. Les esprits animaux qu'on nomme *Ki*,

vin avec du ris distillé, & ce vin a beaucoup de force.

(a) Les Chinois, comme nous l'avons dit, font leur

& un troisième ordre d'esprits bien plus nobles, plus dégagés de la matière, & auxquels le nom d'esprit convient beaucoup mieux, c'est ce qui se nomme *Chin*.

C'est des esprits vitaux que naissent les esprits animaux, & de ceux-ci ce troisième ordre d'esprits destinez aux opérations intellectuelles. Si les esprits vitaux viennent à manquer, il faut nécessairement que les esprits animaux manquent aussi, & cette seconde espèce d'esprits étant épuisée, la troisième ne peut subsister, & il faut que l'homme périsse.

Il est donc important de ne pas dissiper vainement ces trois principes de la vie humaine, ou par l'usage immodéré des plaisirs sensuels, ou par de violents efforts, ou par une application d'esprit trop forte & trop constante.

REMARQUE.

CE que dit ici l'Auteur Chinois s'accorde assez avec le langage d'un Auteur moderne. Voici ses paroles qui y serviront d'éclaircissements.

Tous les ressorts du corps humain, dit-il, seroient inutiles & sans action, si Dieu n'avoit produit & destiné les esprits vitaux, pour les faire agir, & leur imprimer le mouvement de la vie, & les esprits animaux, pour mettre en exercice les sens intérieurs & extérieurs. Aussi a-t-il déterminé pour instrument général de la vie végétante dans l'animal, le sang artériel qui s'appelle aussi esprit vital, quand il a été échauffé & purgé dans le cœur.

Les esprits animaux sont bien plus excellens que les esprits vitaux, puisqu'ils sont les instrumens d'une vie plus noble.

1°. Les parties qui composent l'esprit animal, sont bien plus petites & plus subtiles que celles qui composent l'esprit vital.

2°. Les parties de l'esprit animal se remuent en tout sens séparément les unes des autres, comme les parties qui composent l'air. Voilà le *Ki* Chinois. Les par-

ties de l'esprit vital rampent en glissant les unes sur les autres, comme les parties de l'eau. C'est le *Tsing* Chinois.

3°. Les parties de l'esprit animal sont si fort agitées, qu'il devient imperceptible à tous les sens, & c'est-là cette portion la plus déliée de ces esprits, appelée *Chin*.

Les actions de croître, de se nourrir, &c. sont les actions vitales attribuées au *Tsing* Chinois. Celles de sentir, par les sens intérieurs & extérieurs, sont les actions animales. Les esprits animaux, selon les Anciens, ne sont qu'un air subtil, un souffle fort délicat; & c'est justement le *Ki*: c'est un composé de petits corps qui sont dans un mouvement prompt & continu, de même que les petits corps qui composent la flamme d'un flambeau allumé.

Ces esprits, selon les Modernes, ne sont qu'une humeur subtile, qui coule du cerveau dans les nerfs avec tant de force & d'impétuosité, que quand on les a perçez, il est très-difficile de l'arrêter.

L'Auteur que je cite, entend par les esprits animaux un air très-pur & très-subtil, un souffle délicat; & c'est le *Ki* Chinois: De plus une flamme plus déliée que n'est celle de l'eau-de-vie, & c'est le *Chin* Chinois.

I.

L'AVIS le plus important que je puisse donner pour maintenir le corps dans un juste tempérament, est d'être très-sobre dans l'usage des plaisirs des sens: tout excès épuise les esprits. Ne faites point d'efforts pour appercevoir ce qui est hors de la portée de votre vûe, & vous conserverez le foye en bon état. Ne prêtez point l'oreille pour entendre ce qui demande une attention forcée, & vos reins seront sains, gardez-vous de cracher beaucoup, & de pousser fréquemment dehors votre salive, vos poudrons s'en trouveront bien. N'entreprenez pas

des ouvrages d'un artifice extrêmement fin & délicat, le cœur en conservera sa force & sa vigueur.

Quand vous avez souffert de la faim, ne mangez pas beaucoup d'abord, & sur-tout absternez-vous d'alimens crus & froids de leur nature, de crainte que l'estomach n'en souffre. Voilà ce qui regarde les parties internes.

Pour ce qui est des actions extérieures. Ne marchez pas trop long-tems; vos nerfs en seroient fatigués; ne vous tenez pas des heures entières debout & immobile; les os auroient de la peine à vous soutenir; ne soyez pas trop long-tems assis; les chairs en souffriroient. Ne dormez pas couché au-delà du besoin; le sang en seroit moins fluide, & auroit plus de peine à couler dans les veines.

Dans les différentes saisons il y a pareillement des mesures à garder, pour se défendre des grandes chaleurs & des grands froids. En hyver, ne cherchez point à être trop chaudement, ni en Été à vous mettre trop au frais. Ma maxime est de prévenir de bonne heure les diverses maladies, & de me précautionner contre leurs plus légères atteintes.

II.

Aussitôt après votre réveil, faites avec la main plusieurs frictions sur la poitrine à la région du cœur, de crainte que sortant tout chaud du lit, la fraîcheur ne surprenne tout-à-coup, & ne referme subitement les pores du corps, ce qui causeroit des rhûmes & d'autres incommodités; au lieu que quelques frottemens avec la paume de la main mettent le sang en mouvement à sa source, & préservent de plusieurs accidens.

De même en vous lavant le visage au sortir du lit, gardez-vous de tenir les yeux ouverts, de crainte que les sels de la chassie & de la sueur, entraînés avec l'eau, n'y causent des âcretés, & n'y produi-

sent à la longue une inflammation féreuse.

III.

Comme de toutes les passions qui nous agitent, la colere est celle qui fait le plus de ravage; de même de toutes les affections malignes de l'air, c'est le vent qui est le plus dangereux, sur-tout le vent coulis qui est froid & perçant, & qui surprend comme à la détoquée. Il s'insinue dans le corps, il pénètre les nerfs & les artères, & cause souvent les douleurs cruelles de la goutte, la paralysie, & d'autres maladies également fâcheuses.

C'est pourquoi l'ancien Proverbe nous avertit d'éviter un coup de vent, avec autant de soin, que nous éviterions un trait de flèche. Ainsi soit au sortir d'un bain chaud, soit à la fin d'un rude travail, lorsque le corps est en sueur, donnez-vous bien de garde de quitter une partie de vos habits, & de vous mettre à un vent frais; ce léger soulagement vous coûteroit cher. L'air froid bouche les pores, & alors il se fait un amas de mauvaises humeurs, qui seroient sortis par cette voye, ou en forme de sueur sensible, ou par le moyen d'une insensible transpiration. C'est sur-tout aux pieds, au dos, & au ventre qu'il ne faut pas sentir de froid.

C'est pourquoi dans l'Été même où l'on se couvre d'habits fort légers, il est à propos de couvrir le bas-ventre d'une large toile de coton, pour le préserver des coliques qu'un froid inopiné y causeroit. Je sçais que quand on a été incommodé, on remédie au mal par des sudorifiques; mais s'ils guérissent le mal présent & sensible, ce n'est qu'en affaiblissant la masse du sang, dont ils altèrent la fermentation, qui pousse dehors quantité de parties assimilables avec les hétérogènes.

IV.

A la quatrième & cinquième Lune, c'est-à-dire, aux mois de May & de Juin,

si les pluyes, comme il arrive dans quelques Provinces Méridionales, durent long-tems & sans interruption, il faut remédier à la grande humidité des maisons, en y brûlant des herbes odoriférantes, ou des matières bien sèches, & qui fassent un feu clair.

Quand on reste long-tems assis, ou couché dans un lieu humide, on s'expose à être attaqué de paralysie, ou du moins d'un cours de ventre très-opiniâtre.

Dans les grandes chaleurs où l'on sué beaucoup, changez souvent de linge; mais n'en prenez point qu'on ait exposé tout récemment au soleil, pour le fécher.

V.

QUAND on a exprimé le sucre des cannes, ne brûlez point sous vos yeux le bois & le marc qui restent : ce feu a la vertu maligne d'obscurcir la vûe : on s'expose au même inconvénient, quand on se sert à la lampe de la graisse de poisson, au lieu de l'huile ordinaire.

Le musc & les fleurs des petites oranges renferment des insectes imperceptibles : ne les approchez point du nez pour les flairer, de crainte que ces petits vers ne pénètrent jusqu'au cerveau. L'air est rempli de semences imperceptibles de divers petits insectes qui entrent dans nos corps par la respiration; mais ils ne peuvent pas y éclôre, faute de sujet propre à les aider : au lieu que les vers qui déposent leurs petits œufs dans le calice farineux des fleurs, pourtoient être attirés par le nez avec le ferment propre à les faire éclôre.

V I.

DURANT les trois mois du Printems que la nature fermente de tous côtes, il faut s'y conformer, & pour cela se donner du mouvement, ne fût-ce qu'en marchant, afin que les membres soient plus dispos. L'inaction & une vie sédentaire sont très-contraires à la santé dans cette saison.

S'il y a alors certains jours où la chaleur se fait sentir, ne quittez pas trop tôt vos habits d'hyver, & ne retranchez de vos vêtemens que peu à peu & par degrés, de crainte que vous ne soyez surpris par un froid inopiné, qui dans cette saison succède assez ordinairement à la chaleur.

V I I.

C'EST EN Été qu'il se fait dans le corps une grande dissipation d'esprits. Les reins sont affoiblis, l'humide radical se dissout, & s'en va, pour ainsi dire, en eau & en sueurs. Il faut prendre alors des alimens un peu chauds, & propres à procurer au dedans une chaleur modérée.

Si après quelque violent exercice vous bûvez des potions chaudes capables d'exciter la sueur, laissez-la sortir à son gré, & ne soyez pas assez imprudent pour arrêter son cours en quittant vos habits, moins encore en l'essuyant au plus vite, à mesure qu'elle sort, & employant à l'essuyer un linge humide. Il ne convient pas même de s'éventer durant la sueur.

V I I I.

PENDANT les trois mois de l'hyver, lorsque les eaux n'ont plus leur cours libre, le sang de nos veines devient lent, embarrassé, & même sujet à s'agrir. Les vaisseaux se trouvant trop pleins, faute de transpiration, cette plénitude ôte la liberté du mouvement à la liqueur, & la rend plus lente. D'ailleurs l'air plein de nître qu'on respire, porte dans la masse du sang des aiguillons propres à embarrasser le chyle, & capables de l'agrir.

Il est donc important de redoubler ses soins, pour entretenir la chaleur naturelle & les esprits vitaux. C'est pourquoi pendant ce tems-là ne sortez de votre maison que dans une grande nécessité : tenez-vous y chaudement, ne vous levez pas de si grand matin, pour ne pas essuyer le premier froid des gelées blanches :

couvrez

couvrez-vous d'habits propres à vous échauffer, sans néanmoins vous charger de fourrures trop chaudes, ni vous tenir continuellement auprès du feu, ce qui causeroit au-dedans une fermentation véhémente, & capable de donner la fièvre. Sur-tout ceignez-vous les reins d'une double ceinture large de quatre à cinq poüces : la chaleur qui se conserve aux reins, échauffe le reste du corps.

I X.

DANS les voyages, si vous les faites en barque, comme il n'est pas aisé d'avoir dès le matin du ris préparé, fournissez-vous d'avance de pillules de *Ti hoang*, & aussi-tôt après votre reveil, avalez le poids de trois ou quatre drachmes de ces pillules dans une tasse d'eau chaude : (on a donné à ces pillules le nom de *Ti hoang* parce que le *Ti hoang* domine sur cinq petits ingrédiens dont elles sont composées.) Au défaut des pillules vous pouvez prendre du seul *Ti hoang*.

Si voyageant par terre, vous traversez des monagnes embrasées des ardeurs du Soleil, quelque soif que vous ayez ; gardez-vous de boire de l'eau des sources, ou des ruisseaux, sur lesquels le Soleil darde ses rayons : outre qu'elle a alors des qualitez malfaisantes, elle est souvent chargée des semences d'une infinité d'insectes.

Si c'est dans le fort de l'hyver que vous voyagez, & que la rigueur du froid vous ait gelé les pieds, à votre arrivée dans la maison, faites-vous apporter de l'eau un peu tiède, & baignez-en vos pieds avec la main, en les frottant doucement pour les ramollir, & pour rappeler aux veines & aux artères la chaleur naturelle. Après cette première opération, vous ne risquez rien de vous les laver avec l'eau la plus chaude. Si négligeant cette précaution, vous plongiez tout d'un coup les pieds dans de l'eau bouillante, le sang glacé se figeroit ; les nerfs & les artères en seroient blessés, & vous

courriez risque d'être impotent le reste de vos jours. De même quand on revient de dehors pénétré & transi de froid, il n'est pas à propos de boire d'abord des liqueurs chaudes ; il faut qu'une demie heure de repos précède la boisson.

REMARQUES.

Le *Ti hoang* dont on vient de parler, n'est autre chose que la racine de la grande consoude : la bonne se trouve dans la Province de *Ho nan* vers la Ville de *Hoai king*, ce qui lui a fait donner le nom de *Hoai king ti hoang*. Ses racines, quand elles sont sèches, sont grosses comme le poüce, & beaucoup plus longues.

Cette racine a d'excellentes propriétés : on lui en attribue beaucoup en Europe, & encore plus à la Chine. Un Médecin Chinois qui est Chrétien, assure que les gens riches attentifs à leur santé, prennent tous les matins des pillules de *Ti hoang*, de même qu'en Europe on en voit plusieurs qui prennent du café, ou du chocolat.

Les uns coupent cette racine en petites rouelles, pour la prendre en décoction, ou enite au bain-marie. D'autres la pilent, la mettent en bol, & l'avalent avec de l'eau chaude. Le plus souvent on y ajoute cinq sortes d'ingrédiens, qui sont des aromates, des cordiaux, des diuretiques, de légers sudorifiques, & de perits acides, pour relever & étendre à plus de viscères la vertu du *Ti hoang* qui domine toujours dans ces pillules.

Parmi ces ingrédiens le *Fou lin* tient le premier rang : il ne faut pas confondre cette racine avec le *Tou fou lin*, qui est la racine d'Esquine ou *China*. Le *Tou fou lin* est très-commun à la Chine, & se donne presque pour rien, au lieu que le *Fou lin* y est très-estimé, & se vend très-cher.

Le goût de la racine *Fou lin* est doux ; ses qualitez sont rempérées, & elle n'a rien de malfaisant, ni qui ait besoin de correctif. C'est un bon remède pour les

incommoditez du foye & de la poitrine, pour l'hydropisie, & l'asthme: ce qu'elle arde chaud de sa nature, sert à dissoudre les phlegmes qui embarrassent la bouche, & le gosier, & à dissiper les flatuosités qui se trouvent dans l'estomach, & dans les côtes.

De plus, elle calme les douleurs du cœur, & les troubles violens qui s'élèvent dans l'ame par un excès de tristesse ou de crainte: elle soulage la grande sécheresse de la bouche & de la langue: elle a la double vertu de remédier au flux immodéré, & à la rétention d'urine: elle arrête les vomissemens déréglés, & les convulsions des enfans, & en fortifiant les reins, elle dispose les femmes enceintes à d'heureuses couches. On avertit de ne point user de vinaigre, ni de mets acides, tout le tems qu'on prend ce remède.

On demandera peut-être quel est l'arbrisseau qui naît de la racine *Foulin*, de quelle figure sont ses feuilles, ses fleurs & son fruit. L'Herbier Chinois qui ne manque pas d'entrer dans ce détail, en parlant des Plantes, ne donne au *Foulin* ni tige, ni feuilles, ni fleurs; c'est ce qui fait conjecturer qu'il doit être mis au rang des truffes.

Le bon *Foulin* se trouve dans la Province de *Chen si*: on en a trouvé dans la suite de meilleur dans la Province d'*Yun nan*, & l'on n'employe que celui-là à la Cour, où il se vend un taël la livre. Un Marchand, dit le P. Dentrecolles, m'a apporté une de ces racines, longue d'un pied, peu grosse à proportion, & de la largeur de l'ouverture de la main, qui pèsait trois livres. Je crois que l'écorce rougeâtre, qui couvre la substance blanche, en augmente considérablement le poids.

Le *Foulin* croît aussi dans la Province de *Tche kiang*, & l'on en fait usage dans les Provinces Méridionales où il est à bon compte; mais il n'est pas comparable à celui de la Province d'*Yun nan*. Un Médecin Lettré en apporte la raison: c'est que le *Foulin* de la Province de *Tche*

kiang, étant d'une matière spongieuse, a moins de corps & de force que celui de la Province d'*Yun nan*, & ne pourroit résister à l'air vif & nitreux de *Peking*: au contraire le *Foulin* des Provinces d'*Yun nan* & de *Chen si* est compacte, a peu de pores, & a beaucoup de poids.

Cette différence de tiffure, ainsi que le remarque un Auteur Chinois, vient de ce que les Pins montagnards, tels que sont ceux des Provinces de *Chen si* & d'*Yun nan*, sont d'une matière bien plus massive, que ne le sont les Pins maritimes, ou ceux qui croissent à peu de distance de la mer.

Mais, dira-t-on, à quel propos parler ici de Pins? En voici la raison, & elle appuie la conjoncture déjà faite sur la nature du *Foulin*. L'Herbier Chinois, dit le Pere Dentrecolles, assure, 1°. Que le bon *Foulin* se trouve dans la terre, sur les montagnes, ou dans les vallées voisines des endroits où de vieux Pins ont été coupez. 2°. Que c'est de la substance la plus spiritueuse échappée de ces Pins, & répandue dans le terroir qu'il est formé, & qu'il reçoit son accroissement.

Sur quoi j'ai jugé que le *Foulin* pourroit bien se former & croître de la même manière que les truffes qui ne tiennent à la terre par aucune racine sensible. Peut-être le *Foulin* est-il une espèce de *Fungus* des grosses racines des Pins qu'on a coupez, dont le suc nourricier retenu en bas, se ramasse, & engendre cette substance qui est d'abord molle, & plus ou moins spongieuse, à proportion de la graisse du Pin. Le *Foulin* que j'ai eu entre les mains, m'a paru n'avoir jamais eû de racines, par où il ait été attaché à celles du Pin, & les Livres n'en disent rien. Que s'il est fortement attaché aux racines des Pins coupez, on pourroit les regarder comme une espèce de guy de ces racines, de même que le Pin a souvent au dehors un guy qui ne lui tient par aucun fibre, quoiqu'il s'en nourrisse. Ce sont là les conjectures de

ce Pere, qui d'et mineront peut-être à rechercher en Europe le *Fou lin* dans les Montagnes, où depuis long-tems on aura coupé de vieux Pins.

Le même Médecin, ajoute le Pete Dentrecolles, m'ayant assuré qu'on plante le *Fou lin* & qu'on le cultive, je crus d'abord m'être trompé dans mes conjectures, en le mettant au rang des truffes : mais quand il m'eut ajouté qu'il ne croyoit pas, qu'ayant été ainsi planté, il eût une tige & des feuilles, je revins à mon premier sentiment : car ayant lu dans le Dictionnaire de l'Académie, qu'il y a des endroits où l'on replante les petites truffes pour les faire grossir, & qu'étant replantées elles ne jettent ni tige, ni branches ; ni feuilles, il m'a paru qu'il en pouvoit être de même du *Fou lin* qu'on replante & qu'on cultive.

Il y a deux observations à faire, que je ne dois pas omettre : la première, c'est que le *Fou lin*, quand on veut en user, se prépare en ôtant la peau qui est inutile, & en donnant deux ou trois bouillons à la substance intérieure. La seconde, c'est que, selon l'herbier Chinois, si l'on veut découvrir le bon *Fou lin* dont la substance est solide & compacte, tel qu'est celui qui vient de la Province d'*Yun nan*, il faut le chercher en terre dans la distance d'une brassée aux environs des gros Pins, & y creuser jusqu'à six ou sept pieds pour le trouver. On prétend que de l'endroit où il est renfermé, il s'élève une vapeur déliée que les connoisseurs distinguent à l'œil. Le bon *Fou lin* a cela de particulier, qu'il reste en terre sans s'y catier, sans que les vers l'endommagent, & plus il y reste, mieux il croît, & meilleur il est.

ARTICLE QUATRIÈME.

Régler le repos de la nuit.

J'ENTRE dans un détail de choses qui paroîtront peu importantes, & qu'on traitera peut-être de minuties ; mais

l'expérience m'a appris que ces choses-là même, toutes légères qu'elles paroissent, ne sont point à négliger, puisqu'en les observant elles contribuent à la conservation de la santé.

I.

COMME il teste le soir dans la bouche & entre les dents une crasse maligne des alimens qu'on a pris pendant le jour, ou des vapeurs impures qui s'élèvent des entrailles, il faut, avant que de vous coucher, vous bien rincer la bouche avec de l'eau ou du thé tiède, & vous frotter les dents avec une brosse douce & pliable, pour vous assurer de leur propreté. Vous sentirez alors dans la bouche & sur la langue une agréable fraîcheur.

Cette pratique paroîtra un peu gênante, mais ce ne sera que dans les premiers jours que vous vous appercevrez de cette gêne. Au bout de quelques jours vous y trouverez du plaisir, & si par oubli ou autrement vous veniez à y manquer, vous ne seriez pas content.

I I.

LE milieu de la plante des pieds est comme l'issue & l'ouverture des sources abondantes des esprits répandus dans tout le corps : les veines & les artères qui y aboutissent, ressemblent aux embouchures des Rivières qu'il faut tenir ouvertes, sans quoi elles regorgent & refoulent. Les vapeurs fuligineuses du sang s'échappent par la transpiration insensible, & comme les humeurs vicieuses se déchargent sur les jambes, il faut leur ouvrir une voye qui facilite cette transpiration.

C'est pourquoy voici une pratique salutaire : quand vous êtes deshabillé & prêt de vous mettre au lit, prenez le pied d'une main, & de l'autre frottez-en la plante avec force & le plus long-tems qu'il vous sera possible : ne discontinuez que lorsque vous y sentirez une grande

chaleur. Alors remuez séparément chaque doigt du pied jusqu'à vous lasser. C'est un moyen efficace de conserver & de réparer les esprits vitaux & animaux.

REMARQUE.

Ce qu'on conseille ici, je l'ai vu pratiquer, dit le Pere Dentrecolles, à un Gentilhomme Anglois sur son Vaissau où j'étois. Il avoit accoutumé tous les soirs de se faire frotter la plante des pieds par un de ses Domestiques: il suivoit vraisemblablement une leçon de la Médecine Angloise, qui s'accorde en cela avec la maxime de notre Auteur. Les Médecins Européens ordonnent qu'on applique à la plante des pieds des cataplasmes pour arrêter l'ardeur d'une fièvre accompagnée de transport au cerveau, & pour apaiser les douleurs aiguës de la colique: ce qui fait croire que la pratique recommandée par l'Auteur Chinois, peut être utile à ceux qui voudront s'y assujettir.

III.

AVANT que de vous coucher, ne vous entreprenez point de choses qui frappent l'imagination, & qui y laissent des traces capables de troubler votre sommeil, tels que sont des apparitions d'esprit, des enfantemens monstrueux, des tours subtils de filoux, ou des histoires tragiques. Vous dormiriez d'un sommeil inquiet, qui interromproit l'élaboration des esprits, & arrêteroit la transpiration si nécessaire à la santé.

IV.

Aussitôt qu'on s'est mis au lit, il faut endormir le cœur; je veux dire qu'il faut le tranquilliser, & rejeter toute pensée qui pourroit écarter le sommeil.

Couchez-vous ou sur le côté gauche ou sur le côté droit; pliez un peu les genoux, & endormez-vous dans cette situation: elle empêche les esprits vitaux &

animaux de se dissiper, & entretient le cœur en bon état.

A chaque fois que vous vous réveillez, étendez-vous dans le lit, c'est le moyen de rendre le cours des esprits & la circulation du sang plus libre.

En dormant ne prenez point la figure d'un homme mort, dit Confucius, c'est-à-dire, ne vous couchez point sur le dos, & ne rendez point les mains appuyées sur la poitrine & sur le cœur, vous n'aurez point de ces songes fâcheux, où vous vous imaginerez que quelque *Yen* ou esprit malin vous oppresse, & vous tient comme engourdi, en sorte que vous ne puissiez vous aider, ni en vous secouant, ni en changeant de posture.

V.

Quand une fois vous êtes au lit, gardez-y le silence, & abstenez-vous de tout entretien. Des cinq parties internes le pōumon est la plus délicate: il est placé au-dessus des autres, & sert à la respiration & à la formation de la voix. Quand on est couché dans la posture convenable, les pōumons penchent & reposent sur le côté; si alors vous vous mettez à discourir, vous forcez les pōumons à se soulever en partie, & en se soulevant fortement, ils secouent les autres parties nobles internes.

Une comparaison servira à me faire entendre. La parole qui part du pōumon, est comme le son qui vient de la cloche: si elle n'est pas suspendue, vous l'endommagez en la frappant pour la faire résonner. On rapporte que Confucius s'étoit fait une loi de ne plus parler dès qu'il étoit couché: c'étoit sans doute pour la raison que je viens d'apporter.

REMARQUE.

Cet Auteur raisonne selon les foibles notions qu'il a de l'anatomie. On voit bien qu'il ne connoît guères la structure du pōumon, la séparation de ses lobes, &

& la facilité à prendre différentes figures. Il ignore de même les fonctions du diaphragme, qui est l'instrument actif de la respiration, puisque c'est la contraction de ses Muscles qui fait entrer l'air dans les Poumons, d'où il est rejeté par leur relâchement. Voudroit-il rendre muets ceux que de longues maladies de simple langueur, ou une extrême vieillesse tient attaché au lit des années entières ? Il cherche trop de mystère dans le silence que gardoit Confucius durant la nuit : il est vrai-semblable qu'il cessoit alors de s'entretenir avec ses Disciples, parce qu'il avoit assez discouru pendant la journée, & qu'il avoit besoin de repos.

V I.

DURANT le sommeil ne tenez point la tête & le visage sous la couverture : la respiration en seroit moins pure & moins libre. Accoutumez-vous à dormir la bouche fermée : rien ne contribue davantage à conserver l'humide radical, qui s'évapore & se perd, lorsque la bouche demeure ouverte. Le moindre inconvénient qui en puisse arriver, c'est de perdre les dents de bonne heure : l'air en entrant & sortant continuellement, les heurte, & peu à peu les ébranle. D'ailleurs on s'expose à y recevoir des corpuscules grossiers, ou des influences malignes, qui passant par la bouche, s'insinuent dans le corps, infectent le sang, & deviennent la source de plusieurs maladies.

V I I.

NE dormez point sur des peaux de Tygres ou de Léopards : si les poils de ces animaux vous entroient tant soit

peu dans la chair, vous éprouveriez combien ils sont venimeux.

Ne dormez point non plus à l'air, à la rosée, sur des pierres froides, ou dans un lieu humide, ni même sur des lits ou sur des chaises vernissées : cette indiscretion causeroit des paralysies, des dartres, & des maladies froides.

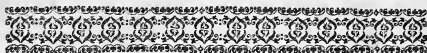
Il est même dangereux de se reposer sur des chaises ou sur des pierres fort échauffées par le Soleil : une chaleur maligne s'insinuerait dans le corps, fixeroit les humeurs en quelque endroit, & y causeroit un abcès.

Voilà un précis des leçons que donne le Médecin Chinois pour se conserver la santé, & prolonger ses jours jusqu'à une extrême vieillesse.

On sera sans doute surpris que les Chinois, étant si peu versés dans la science de l'Anatomie, qui est la partie la plus importante de la Médecine, pour découvrir les causes des maladies, on leur voye faire néanmoins des raisonnemens qui semblent supposer cette connoissance. Ils suppléent à ce qui leur manque de ce côté-là par leur expérience, & par leur habileté à conclure des battemens du Pôus quelle est la disposition interne des Viscères, afin de les rétablir dans leur état naturel par des remèdes proportionnez. Et dans le fonds on ne voit pas mourir un plus grand nombre des malades qu'ils traitent, qu'il n'en meurt entre les mains des plus habiles Médecins d'Europe.

Du reste l'expérience personnelle d'un Médecin, qui a sçu rétablir sa santé ruinée dès l'enfance, doit, ce semble, accréditer les moyens dont il s'est servi. Je doute néanmoins que les règles qu'il prescrit, soient aussi goûtées en Europe, qu'elles le sont à la Chine.

Fin du troisième Volume.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

C O N T E N U E S D A N S C E V O L U M E :

*Comme cet Ouvrage est à deux colonnes, ce qui se trouve à la seconde colonne est marqué par col. 2. ce qui a rapport aux additions est distingué par * ; & aux notes par n.*

A.

A BATTEMENS qui suivent les couches ; recettes pour les guérir , 468

Abcès derrière le dos , guéri par l'électuaire de *Gin seng* , 465. col. 2.

Abus de la misère d'autrui , 197

Accouchement , recette pour une femme après l'accouchement , lorsqu'elle sent que le sang est dans l'agitation , 468 : Recette pour le hâter & le faciliter , 489. Autre recette plus précieuse que l'or quand le fruit est mort dans le ventre de la mere , & qu'elle ne peut s'en délivrer , 489. col. 2.

Actes publics dressez par ordre de l'Empereur *Cang bi* , pour réhabiliter la mémoire du Pere Adam , le rétablir dans ses Charges & titres d'honneurs , & annoblir ses ancêtres , 92

Actions de la journée , utilité de les régler , 517. col. 2. & p. 518.

Adversitez ; comment il faut les supporter , 238

Agathe , Dame Chinoise , sollicite son mari à demander le Baptême ; le reçoit avec sa famille , 79

Alconissa (le Pere) Provicaire de M. l'Evêque de Basile , 97. col. 2.

Alexandre VII. (le Pape) adresse un Bref à l'Impératrice *Helene Tsaming* , 84. & suiv.

Alimens ; comment il faut en régler l'usage pour conserver sa santé , 514. & suiv.

Almeyda (le Pere Antoine) vient partager à la Chine les travaux du Pere Ricci , 71. col. 2.

Amavan , oncle & tuteur de l'Empereur *Chun tchi* , conserve ce jeune Prince sur

le Trône de son pere , 82. col. 2.
Ambassadeur , sa fermeté dans les fonctions de son ministère , 234. & 235

Ame ; ce qu'elle est selon le système de quelques Chinois , 54

Ami , circonspection qu'on doit avoir dans le choix qu'on en fait , 144. col. 2.

Amida , Idole ainsi nommée par les Japonais , 20. col. 2.

Année Chinoise ; son commencement , 278. col. 2. est quelquefois de treize mois , 281

Apostumes causées par le vin ; recette pour les guérir , 473

Apostumes qui viennent aux oreilles ; recette pour les guérir , 501

Apostumes malignes qui viennent au gosier , recette pour les guérir , 501. col. 2.

Apostumes , recette pour les guérir , 502

Appétit ; recette pour l'ouvrir , 466. col. 2. Qu'il ne faut point le contenter , 515. col. 2.

Arithmétique , qu'elle est celle des Chinois , 267. col. 2.

Arpenter les terres , la maniere dont les Chinois se servent pour mesurer les leurs , est facile & très-sûre , 268

Arrêt du Tribunal suprême en faveur des Missionnaires , présenté à l'Empereur *Cang bi* pour le confirmer , 112. col. 2. & suiv.

Artillerie ; quand connue & mise en usage à la Chine , 94

Asthme des femmes accouchées ; recette pour le guérir , 468

Asthme avec toux sèche accompagnée de crachement de sang & d'un pous foible ; recette pour le guérir , 470

Asthme qui incommode la respiration ; re-

- mede pour cette maladie; autre remede lorsque les narines sont bouchées, 480
- Astrologie* judiciaire; diverses manieres superstitieuses dont les Charlatans se servent pour tromper les Peuples ignorans par le secours de cette science, 279
- Astronomie* (un) Mahométan représente à l'Empereur *Cang hi* qu'il ne falloit pas se servir des Européens ni de leurs Sciences, qui deviendroient fatales à l'Empire; invective contre la Religion Chrétienne, 282.
- col. 2. Réponse que lui fait cet Empereur, qui reconnoît son ignorance sur l'Astronomie, 283
- Astronomie*, ce qui a donné lieu à l'établissement de son Tribunal, 276. Voyez *Tri-bunal* de l'Astronomie.
- Attachement* à son Prince, exemple d'un, 218. & col. 2.
- Attention* (l') qu'on doit avoir à ses propres discours, 164
- Attention* d'un Mandarin à pourvoir aux besoins du Peuple, 187
- Aventure*, voyez *Bonne aventure*.
- Avare* (l') comparé à une montagne stérile, 201
- Avarice*, folie de l'homme avare, 229
- Avengement* causé par le vin; recette pour le guérir, 472. col. 2.
- Avis* d'un pere de famille à sa postérité, 215.
- aux chefs de famille, 217. col. 2. & suiv. & 233
- Avis* d'un Philosophe à un censeur des défauts d'autrui, 236. col. 2.
- Avis* donnez avec sagesse, 229. col. 2. 240
- Avis* au Médecin qui doit tâter le pouls d'un malade, 398
- Aumônes*, ce que sont les Bonzes pour s'en procurer, 24

B.

- B**ASILE (le Seigneur) Intendant Général des Postes & de la Navigation, seconde sa mere *Candide* dans ses pieux des-seins, & contribué à l'élevation de plusieurs Eglises, 70
- Bas-ventre*; recette pour guérir les douleurs, 500
- Battement* du pouls; jugemens que l'on peut porter touchant le nombre de coups qu'il bat sans s'arrêter, 423
- Bêtes féroces*, reconnaissance d'une envers son bienfaiteur, 220
- Biens*, usage qu'il en faut faire, 205. col. 2
- Bienfaisance*, réflexions morales sur cette bonne qualité, 249. col. 2
- Blessures* qu'on a laissé exposées à l'air; recette pour les guérir, 488. col. 2.
- Bonheur*, quel est le véritable, 244. col. 2.
- Bonne aventure*, maniere de la dire chez les

- Chinois, 40. Voyez *Saan ming*.
- Bonzes*, ou *Lamas*, ou *Talapains*, Disciples de *Fo* ou *Foï*, publient cinq mille Volumes en faveur de leur maître, 20. Leur doctrine & leur maniere de vivre, 23. leur portrait, 23. col. 2. Ce qu'ils font pour attraper de l'argent; 24. Comment ils tiennent leurs assemblées, 25. Calomnies qu'ils publient contre les Prédicateurs de l'Evangile, 27. Nonobstant l'apparente piété qu'ils affectent, on sçait que la plupart d'eux sont perdus de débauche, 27. col. 2. Rufes dont ces malheureux se servent pour séduire & deshonorar les filles & les femmes; 52. & col. 2. Leur maniere de vivre, 54. col. 2. opposent un monument à celui qui est si glorieux à la Religion Chrétienne, 67. Effrayés des progrès du Christianisme à la Chine, ils tâchent d'en arrêter le cours, 68
- Bonzesses*, leur maniere de vivre; 54. col. 2
- Bouillon stomachal*, dans quelles maladies employé par le Médecin *Song*; comment il le préparoit, 466
- Bouillon* des quatre Sages, de quoi composé; dans quelles maladies employé, 466. & col. 2.
- Bouillon* de *Hiaï ma*, remede souverain pour guérir la maladie *Hiao quat*; sa composition, 485. & col. 2
- Bourdonnement* de tête; recette pour le guérir, 480
- Boym* (le Pere Michel) Polonois; pourquoï député à Rome, 83. col. 2.
- Brancati* (le Pere) fait bâtir un grand nombre d'Eglises, de Chapelles, & d'Oratoires par les libéralitez & les soins de la Dame *Candide*; 77. col. 2.
- Breviaire* de l'Eglise de *Malabar*, ce qu'on y lit qui prouve que l'Evangile a été annoncé aux Chinois, 65. & col. 2.
- Breuvage de l'immortalité* recherché par l'Empereur *Tsin chi hoang ti*; 16. col. 2.
- Bruglio* (le Pere) fait présent à l'Empereur de trois tableaux, où les règles de la perspective sont bien observées, 269. col. 2.
- Buglio* (le Pere) & le Pere de Magalhaens baptisent une infinité de petits enfans qu'on alloit égorger, 85. col. 2. & p. 86. sont arrêtés par les Tartares; conduits dans les prisons de *Peking*; réception que leur fait l'Empereur, 87

C.

- C**ADRANS, où le style marque par son ombre toutes les révolutions célestes, & à quelle heure & à quel quart du jour & de la nuit chaque Constellation passe par le Méridien de *Peking*, 281
- Cai po*, Médecin, qualités qu'il attribue

au cancre pétrifié , 487
Calendrier (le) comment publié & par qui composé , 277. col. 2. Quand & comment il se présente à l'Empereur , à l'Impératrice & aux Reines , 279. col. 2. & 180. Comment il se distribue ensuite aux Princes & aux Officiers de la Cour , 280. De quelle conséquence il est de recevoir le Calendrier ou de le refuser , 281
Calomnie soufferte en silence par principe de charité , 204
Cancre , sa description , 406. Voyez *X'ngan*.
Cancre pétrifié , qualités qu'on lui attribue , 487. Voyez *Che hiaï*.
Candide , fille d'un Mandarin converti ; retire son mari des ténèbres de l'idolâtrie ; & lui fait recevoir le Baptême ; son éloge , 77. col. 2. fait imprimer plusieurs Livres de piété à ses dépens ; achète une vaste maison pour y retirer & faire élever dans la Religion Chrétienne les enfans exposés , 78. se sert des aveugles qui gagnaient leur vie à dire la bonne aventure , pour publier les vérités Chrétiennes ; reçoit de l'Empereur une coëffure très-riche , & est honorée du titre de femme vertueuse ; reçoit les derniers Sacremens des mains du Pere Laurifice & meurt , 78. col. 2
Cange ou Ris , utilité de son usage , 514. col. 2
CANG HI Empereur , déclare par un Edit ce qu'il entend par *Changti* , 33. col. 2. Inscriptions qu'il donne aux Peres Jésuites de *Peking* pour la nouvelle Eglise , 34. contribue à la construction de cet édifice ; monte sur le Trône à la mort de son pere ; chasse les Bonzes de la Cour , 80. col. 2. Devenu majeur , il rappelle les Missionnaires qu'on avoit chassés ; charge le Pere Verbieft de redresser le Calendrier , 91. col. 2. Ce qu'il fait publier en faveur de ceux qui avoient été maltraités pendant sa minorité , 92. Pourquoi il protégeoit le Christianisme & les Missionnaires , 93. Eloge qu'il fait du Pere Verbieft à sa mort , & honneurs qu'il lui fait rendre , 99. admet à son audience les nouveaux Missionnaires Jésuites arrivés de France ; retient à son service les Peres Gerbillon & Bouvet , 101. étudie l'Arithmétique , les Elements d'Euclide & de la Géométrie , 102. compose un Livre de Géométrie , 173. Réponse qu'il fait faire aux Missionnaires , 107. donne ordre au Tribunal des Rits , d'examiner le Mémoire des Missionnaires , 110. col. 2. écrit aux Colao , ou Ministres de l'Empire , & aux Mandarins Tartares , 112. reconnoit publiquement qu'il est redevable de la vie aux Peres Gerbillon & Bouvet , 115. leur fait présent d'une grande maison & d'un emplacement pour y bâtir

une Eglise , & contribue en partie à la construction de ce bâtiment , 115. col. 2. donne audience à M. de Tournon , Légat du Pape ; le fait conduire à *Matao* , 121. refuse audience à M. Charles Ambroise Mezzabarba , Légat du Pape , 122. conditions auxquelles il la lui accorde , 123. Satisfait de ce Prélat il lui donne son audience de congé , sa mort , 124. Son éloge , 124. col. 2. & *suiv.* Ce Prince composoit des airs en Musique ; ne pouvoit comprendre avec quelle facilité par le moyen des notes , les Européens retenoient un air dès la première fois qu'ils l'entendoient , 266. établit une Académie de Musique , 266. col. 2. s'entretenoit souvent avec les Missionnaires sur les Mathématiques & l'Optique ; ces Peres lui ayant présenté un demi cylindre d'une grandeur raisonnable , ils lui firent voir les merveilles de cette science , 268. col. 2. va visiter la maison des Jésuites de *Peking* , accompagné des Seigneurs de la Cour , & ne peut cesser d'admirer les prodiges qu'il y vit , 269. appelle les Missionnaires à sa Cour pour lui expliquer les causes des Phénomènes extraordinaires qui paroissent dans le Ciel , 271. fait tirer des Prisons publiques les Peres Buglio , Magalhaens , & Verbieft , qui y étoient chargés de chaînes , 282. les consulte sur les erreurs du Calendrier & sur les moyens de le corriger , 282. col. 2. fait examiner les deux Livres de l'Astronome Mahometan par le Pere Verbieft , 284. col. 2. ordonne aux Tribunaux supérieurs d'examiner la Requête du Pere Verbieft , 285. fait publier un Edit par tout l'Empire , qui portoit , que suivant la supputation Astronomique du Pere Verbieft , il falloit ôter de l'année courante , le mois intercalaire , 286. & 287. col. 2.
Cang kien , ce qu'on lit du *Chang ti* dans ce Livre , 7. col. 2. & *suiv.*
Canon du Patriarche Théodose , ce qu'on y lit , qui prouve que l'Evangile a été anciennement annoncé à la Chine , 65. col. 2.
Cao , dans quelles maladies il se servoit des remèdes en potions ou breuvages ; de ceux en poudre ; de ceux en pillules , 448. col. 2.
Caractère d'esprit intraitable , 226
Caractères , comment il faut se comporter avec des gens de différens caractères , 181
Cardialgie , quelle est cette maladie , 388
Cardialgies ou *Coliques* , ses pronostics par le poëte , 430
Cartes du Ciel & de la Terre , quand elles ont paru pour la première fois , 45
Cataneo (le pere) Missionnaire Jésuite , part pour *Peking* , 73. a la liberté de continuer ses

- les fonctions, 80. col. 2
Catechistes habiles, se répandent en cachette dans les Chrétiens des Provinces pour y ranimer la foi des Néophytes; leur distribuent des Calendriers, des Livres de dévotion; & des Images, 127. col. 2
Catechumenes, protestations que le Pere Ricci leur ordonne de faire, 75. & col. 2
Catoptrique. Divers prétextes que les Peres Jésuites font à l'Empereur *Cang hi*, qui regardent cette science; description de ces curiositez, 269
Censeurs de l'Empire, représentent à l'Empereur que l'Eglise des Jésuites est trop élevée; réponse qu'ils reçoivent de ce Prince, 116. col. 2
Chair très-indigeste, 513. col. 2
Chair de charneau; son usage dans la Médecine, 484
Cha ka, à qui les Japonois donnent ce nom, 19. col. 2
Chameaux; de deux sortes; lieux où ils naissent; leur instinct naturel; leur utilité dans les voyages; description qu'en fait *Chi tchin*, 483. & col. 2
Cha mou, quel est cet arbre; 461
Chancres qui viennent dans la bouche des enfans; recette pour les guérir, 501. col. 2
Chang hai, Ville de la Province de *Kiang nan*, 76. col. 2
Chang han, quelle est cette maladie, 428. col. 2
Chang keng, Docteur de la secte des Lettrez; maximes & principes dont il remplit ses Commentaires sur l'*Y king*, 37. col. 2
Chang tang ou *Lou tcheou*; pourquoi les Habitans de ce pays ont cessé de cultiver le *Gin feng*, 462
Chang ti, signification de ce mot, 2. col. 2.
 Sacrifices que firent à cet Etre suprême les premiers Empereurs *Fohi*, *Chin nong* & *Hoang ti*, & quels tems étoient destinez à ces cérémonies, 6. & col. 2
Chao chang yn king, canal qui va du cœur aux mains, selon les Médecins Chinois, 380
Charité exercée fort à propos à l'égard d'un homme prêt à s'empoisonner, 201. col. 2. & suiv. amplement récompensée à l'égard d'un Marchand de *Hoet tcheou*, 202. & 262. Exemple de la charité désintéressée, 205. & suiv.
Charlatans, qui font profession de reconnaître les montagnes & les collines d'un augure heureux, comment récompensez, 41. col. 2
Charlatans, Médecins qui ramassent quantité de recettes, & ayant examiné la maladie, répondent de la guérir, & conviennent d'un prix qu'on ne leur donne qu'en cas de guérison, 383
Charmot, (M.) Député à Rome, attaque vivement les Jésuites, 119. Ce que ses adversaires leur imputent, 120
Chataigne, Chevaline. Voyez *Siang*
Châtiment du Ciel différé à cause de la piété filiale, 208. col. 2. & suiv.
Chaumont. (Le Chevalier de) Ambassadeur du Roy à Siam, conduit les Mathématiciens Jésuites que le Roy envoyoit à la Chine, 96. col. 2
Ché, (le pois) sa signification, 388. col. 2
Ché chin, signification de ce titre, 59. col. 2. n.
Ché hui ou *Cancro petrifié*, lieu où il se trouve; ce qu'en disent les Auteurs, 486. Ses qualitez & ses effets, 486. col. 2
Ché kia ou *Cha ka*, à qui les Chinois ont donné ce nom, 19. col. 2
Cheng yang ming king, canal par où les grands intestins envoient la chaleur vitale aux mains, 381
Cheou, signification de ce mot, selon la Philosophie Chinoise, 134. n.
Ché tchin, ce qu'il dit du cancer & du lieu où l'on en trouve, 466. Quand il défend de boire du *thé*, 477. Propriétés qu'il attribue au *thé*, 480
Ché tchin, Vertus qu'il attribue au musc, 488
Cheval d'eau, ou *Hai ma*, sa description, 484. col. 2
Chen chao yang king, route qui porte la chaleur vitale aux pieds, 381
Chen kieu yn king, chemin qui conduit l'humide radical aux mains, 381
Chen tai yang king, canal par où les intestins envoient au cœur la chaleur vitale, 380
Chen tai yn king, route par où les pomons envoient l'humide radical aux mains, 381
Che yn chan, montagne; pourquoi ainsi appelée, 486. col. 2
Chile vitié, son effet dans le sang, 514
Chin; quelle est cette mesure, 203
Chin; Ministre d'Etat; instructions qu'il fit graver, 247
Chin, esprits auxquels les Chinois donnent ce nom, 518. col. 2
Chin ma, ce que c'est, 463. col. 2
Chinois; (les) usage que faisoient de l'Astronomie les anciens Chinois, 3. Attribus qu'ils donnent au *Chang ti*, 5. ont reconnu de tout tems un Etre suprême, à qui ils ont offert des sacrifices; leur doctrine sur l'immortalité de l'ame, 13. col. 2. Ce qu'ils entendent par le Ciel, 32. col. 2. Leur ignorance de la nature fait qu'ils attribuent à quelque mauvais génie les effets les plus communs, 39. col. 2. Sur quoi ils établissent principalement les fondemens de leur morale & de leur politique, 128. Pourquoi ils célèbrent avec tant de cérémonie

- la naissance des Empereurs, des Viceroyes & des Gouverneurs des Provinces, 128.
- col. 2. L'esprit d'obéissance & de soumission dans lequel ils sont élevés, les accoutume de bonne heure à révéler les Magistrats, 129. col. 2. sont fort polis & honnêtes, 130. craignent de mourir sans postérité, 188. col. 2. Quoiqu'ils aient fait des découvertes dans toutes les sciences, ils n'en ont perfectionné aucune de celles qu'on nomme *spéculatives*; ne manquent pas cependant d'esprit & de sagacité, 164. col. 2. Ce qui s'oppose aux progrès qu'ils pourroient y faire, 164. col. 2. & p. 265. ne suivent que la lumière naturelle de la raison; n'ont inventé aucune des règles de la Logique qui perfectionnent le raisonnement; leur Rhétorique est de même toute naturelle; connoissent peu de règles propres à orner & embellir un discours; se croient inventeurs de la Musique, 165. Leur éloquence ne consiste que dans des expressions vives, dans de nobles métaphores, & dans des comparaisons hardies, 165. col. 2. Quelle est leur Musique, 166. ont inventé plusieurs instrumens de Musique, qu'ils croient avoir plus de rapport à la voix humaine, 166. col. 2. plus verbeux dans l'Arithmétique; règles qu'on en trouve dans leurs Livres; instrumens dont ils se servent pour compter; rapidité avec laquelle ils supputent les sommes les plus considérables, 167. col. 2. n'ont que très-peu de connoissance de la Géométrie; leur habileté & exactitude à mesurer leurs terres, & à en marquer les bornes; excepté l'Astronomie, ils ignorent les autres parties de Mathématiques; depuis l'entrée des premiers Missionnaires dans l'Empire, ils ont commencé à s'apercevoir de leur ignorance, 168. ont à présent bien rabattu de leur fierté naturelle; se croient les premiers Astronomes du monde; de tout tems fort attentifs à examiner le cours des Astres, 171. col. 2. punissoient de mort la négligence de ceux qui étoient chargés de cet emploi, 172. Ce qu'ils font quand les Eclipses arrivent, 177. distinguent autrement que nous les Constellations, 178. Quel est leur goût pour la Poésie, pour l'Histoire, & pour les Pièces de Théâtre, 190. Ce qui les a rendus si célèbres dans la Médecine, 382. Leur connoissance sur la circulation du sang, 385. col. 2.
- CHIN NONG, Empereur, sa piété envers le *Chang ti*, 6. & col. 2. Traité des Herbes qu'on lui attribue, 441. Extrait de son Livre intitulé, *Pensées*, 444.
- Chi tchin*, vertus, propriétés, & effets qu'il attribué à la racine du *Gin seng*, 464. Ce qu'il dit sur la peau d'Eléphant, 482. de l'arbre appelé *Yakicon*, 504. Qualitez & effets qu'il attribue à la racine de cet arbre, 505.
- Chi tchin*, description de cet animal, 483.
- Chi tchin yn*, ce qu'il dit du *Hai ma*, 484. col. 2.
- Cho gin*, signification de ce titre honorable, 78. col. 2.
- Chofes* légères qu'il ne faut pas négliger, 114. Celles auxquelles il est bon de ne pas faire attention, 225. col. 2.
- Choui ma*, description de ce poisson, 484. col. 2.
- Christianisme (le) pros crit premièrement dans la Province de *Fo kien*, ensuite dans tout l'Empire, 126.
- Chu king*, Livre Canonique des anciens Chinois, ce qu'on y lit de *Tien*, ou premier Etre, l'objet du culte public; des vœux solennels qu'on lui fait dans les calamitez publiques, de ses menaces, & de ses vengeances, 3. col. 2. Ce qu'on y trouve écrit des Empereurs *Tcheou* & *Kie*, & autres, & quels étoient leurs sentimens touchant *Tien*, 4. & col. 2. Ce qui y est dit sur les Empereurs *Sinen wang*, *Chun*, & *Tching tang*, ce qui y est rapporté de trois Princes du Sang qui s'étoient révoltés; de *Kang wang*, 11. col. 2. des sentimens de confiance & de gratitude de *Tcheou wang* envers le *Chang ti*, 11. col. 2. de l'apparition qu'eut l'Empereur *Kao tsong*, 14.
- CHUN, Empereur, ce qui en est dit dans les Livres Classiques, 5. choisi par l'Empereur *Yao* pour monter sur le Trône au préjudice de son fils, 8. Ce qu'en dit le Livre *Li ki*, 8. col. 2. & suiv.
- CHUN TCHI (Empereur) succede à son pere *T'fong te*; entre triomphant dans *Peking*, 81. col. 2. tranquille possesseur de l'Empire; reçoit le Pere Adam Schaal avec honneur; lui donne la direction du Tribunal des Mathématiques, 86. favorise les Missionnaires à la considération, & leur permet de bâtir des Eglises à *Peking*, & de rétablir celles qui avoient été ruinées dans les Provinces, 86. col. 2. reçoit favorablement les Peres Buglio & Magalhaens & leur offre un logement dans l'enceinte de son Palais; fait expédier des Patentes au Peres Martini & autres Missionnaires pour entrer dans l'Empire, 87. Sa mort, 88. déclare son second fils Empereur, 88. col. 2.
- Chun yn y*, quelles sont les maladies selon lui qu'on ne sauroit guérir, 450.
- Ciel fluide, sa figure, 46.
- Circulation du sang découverte récemment en Europe, connu des Chinois il y a plusieurs siècles, 385. Voyez *Chinois*.
- Cire blanche, Insectes qui la font; lieux où on les trouve; sa description, 495. Ses

- qualitez & ses effets dans la Médecine , 496
- Civilité* (de la) & de ses devoirs , 176
- Clouds* précieux de couleur violette. Voyez *Tablettes* médicales.
- Cœur*, comment on doit le régler , 146. dans ses maladies , consultez le pous du carpe de la main , 384. de son pous 411. Diagnostics & prognostics de ses maladies , 434. Recette pour guérir ses douleurs invétérées , 467. 479. Ce qu'il est dans l'homme ; ses fonctions , 510. col. 2.
- Colao* , à qui l'on donne ce nom ; leur nombre , 9. n.
- Colbert* (M. de) Ministre d'Etat , déclare au Pere Fontaney & aux autres Missionnaires les intentions du Roy Louis XIV. 96
- Colere* (la) s'étant emparée d'un homme qui est prêt de décharger son cœur sur celui qui l'a offensé , il ne faut pas s'y opposer brusquement , 165. col. 2. Réflexions sur cette passion. 241. col. 2. & p. 143. Comment on fléchit celle des Grands , 264. Son effet , 517
- Coliques*, voyez *Cardialgies*.
- Commentateurs*, ont réveillé le goût pour les anciens Livres , 32. col. 2. tombent dans l'Athéisme , 33
- Compagnies*, de quelle importance il est de hanter les bonnes , 212. col. 2. & suiv.
- Comparaison* d'un riche & d'un pauvre pendant la vie & à la mort , 231. & suiv.
- Autre qui prouve qu'il ne faut pas contenter son appétit , 515. col. 2. Application de cette comparaison , 515. col. 2. & p. 516.
- Comte*, (le Pere le) avance qu'il a eue , 21. col. 2. & suiv. Histoire qu'il rapporte & qui fait voir jusqu'où va la crainte & l'esfroi que les chimères publiées par les Disciples de Fo ou Foï , jettent dans l'esprit crédule & superstitieux des Chinois , 21. col. 2. & p. 22. Autre trait qu'il rapporte sur le même sujet , 22. col. 2. & p. 23. Ce qu'il rapporte sur les Bonzes , 22. col. 2. & sur la pénitence surprenante d'un Bonze , 24. & col. 2. Ce qu'il dit de l'Observatoire de Peking & de ses Machines , 275. col. 2. & suiv. 287. & suiv.
- Condescendance* (la) est souvent nécessaire , 224
- Conduite* de l'homme sage , 244
- Conduite* (règles de) auxquelles on ne fait pas assez d'attention , 160
- Confucius*, ce qu'il dit de l'Empereur *Yong wang*, 10. col. 2. des Etres naturels , 10. col. 2. & p. 11. Apparition qu'il raconte à ses Disciples , 13. col. 2. & p. 14. Comment il fit revivre l'ancienne discipline , 15. col. 2. Durée que lui donne un Philosophe , 47. n. va rendre visite à *Lao kiun* , & confère avec lui , 49. Quelle a été son exactitude à rapporter dans son Livre les Eclipses & ce qui pouvoit assurer la postérité de l'ancienneté de la Monarchie , 272. col. 2. Avis qu'il donne sur la maniere de dormir , loy qu'il s'étoit faite , 524. col. 2.
- Cong*, son sentiment sur le *Gin seng*, 461. Ce qu'il dit sur l'arbre qui porte le suif , 504.
- Congrégation* du saint Office (la sacrée) fait assurer les Missionnaires Jésuites , du contentement qu'elle a de leur conduite à la Chine , 504. col. 2. donne un Decret approuvé par Alexandre VII. touchant les cérémonies Chinoises , 118
- Congrégations* différentes établies dans la Province de *Kiang nan* , 77. col. 2.
- Conjuration* contre les Jésuites , par qui & pour quoi formée , 80. & suiv.
- Conseil* sage donné à un Empereur en colere , 259
- Consolation* dans les disgraces , la plus prompte & la plus capable de nous soulager , 185
- Consellations*, leur division & leurs noms , 281
- Contestations* survenues entre les Missionnaires ; ce qui y donna lieu , 103. plus préjudiciables à la Foy. que les periculations , 117. En quoi elles consistoient , 117. col. 2. & suiv.
- Cordiaux*, de quoi composez , 383. col. 2.
- Corée* ; Royaume où croît le *Gin seng* ; éloges qu'en font les habitans , 460. col. 2.
- Corps humain*, comment regardé & traité par les Bonzes & autres idolâtres , 51.
- Quelles sont ses divisions selon les Médecins Chinois , 379. col. 2. est selon eux une espèce de Luth ou d'instrument harmonique , dont les parties rendent divers sons , 380
- Correction* paternelle , quels en sont les avantages , 257. col. 2.
- Couai*, à quoi les Chinois donnent ce nom , 40
- Couples* (le Pere) très-versé dans la science des Livres Chinois , 30
- Courte haleine*, recette pour cette incommodité , 467. col. 2.
- Cou tou*, vers venimeux qui viennent dans le corps ; son contrepoison , 487
- Crachement* de sang , ses pronostics par le pous , 431.
- Crime* (le) est puni tôt ou tard , 262. col. 2.
- Croix* (la figure) son pouvoir ou sa vertu selon une ancienne tradition des Chinois , 65. col. 2.

D.

DAMES Chinoises Chrétiennes de la Cour de l'Empereur *Yung lie* au nombre de cinquante , envoient leur obéissance

fance filiale au Pape Alexandre VII.	83
<i>Dartres</i> , recette pour les guérir, 501. col. 2.	
<i>Decret</i> d'Alexandre VII. qui rétablit la paix & la tranquillité parmi les Missionnaires ;	118
<i>Dé fiance</i> , sage,	225
<i>Délire</i> , ses pronostics par le pous, 419. col. 2.	
<i>Démon</i> , son pouvoir dans les Pays où le Christianisme n'est point établi, 60. n.	
<i>Dent</i> d'Eléphant, voyez <i>ivoire</i> .	
<i>Dentrecolles</i> (le Pere) le soin qu'il a pris de traduire quelques Livres Chinois, 292. 302. & 303. 522. col. 2. & p. 523	
<i>Désintéressement</i> (exemple d'un grand) 238.	
Autre exemple sur le même sujet, 255. & 256	
<i>Désordres</i> , réflexions sur ceux du monde, 245. col. 2. & suiv.	
<i>Deuil</i> , sa durée chez les Chinois, & comment il se passe, 129	
<i>Devins</i> , prodiges qu'ils font paroître par le ministère des Démons, 18. col. 2.	
<i>Devoirs</i> des parens & des enfans, 131. & suiv. & 145	
— réciproques des freres, 134	
— des maris & des femmes, 137	
— des amis, 143	
— des parens, 145	
— de la vie privée, 166	
— d'un homme en charge 189. col. 2.	
— de la vie civile, 241. col. 2.	
<i>Dévoyement</i> par bas & par haut d'estomach; recette pour le guérir, 467. col. 2.	
<i>Diagnostics & Prognostics</i> des maladies des cinq <i>Tsang</i> indépendamment du pous, 434	
— & prognostics des femmes enceintes; quand elles le sont de trois mois; de cinq, 435	
— quand c'est d'une fille ou d'un garçon; quand de deux enfans, 435. col. 2	
— quand elles sont prêtes d'accoucher, 436	
— quand l'enfant est mort dans leur sein, & sont en danger, 436	
— quand elles accouchent d'un enfant mort sans en mourir, 436. col. 2.	
— quand l'enfant vient vivant & que la mere meurt, 436. col. 2.	
<i>Digestion</i> , recette pour l'aider, 471. col. 2.	
<i>Disciples</i> de Fo ou Foë, ce qu'ils disent de sa naissance, de ses pere & mere, 19. de ses femmes, 19. col. 2. Fables ridicules qu'ils répandirent après sa mort, 20. Détail de leurs dogmes, 51. & suiv. Dégoûtés de la vie présente, ils cherchent les moyens de s'en procurer une meilleure, 51. Quels sont ces moyens, 52. croient leurs crimes effacés & leurs personnes à couvert des poursuites de la Justice, pourvu qu'ils brûlent pendant la nuit un peu d'encens devant leur	

Idole,	53
<i>Discours</i> , quels sont ceux qu'on ne doit pas entendre, 163	
<i>Discours</i> , ou Préface d'un Auteur Chinois sur l'histoire qu'il rapporte d'un innocent qui passe pour coupable, & d'un coupable qui passe pour innocent, 304	
<i>Discretion</i> & réserve requise dans les paroles, 243. col. 2.	
<i>Dissipation</i> d'esprits, auquel tems il s'en fait une grande, 520. col. 2.	
<i>Doctrine</i> du Dieu Fo; ce qu'elle enseigne; comment divisée; & pourquoi, 21	
<i>Domestique</i> fidèle, intelligent & attaché, 195. col. 2.	
<i>Dominicains</i> (les RR. PP.) entrent dans la Chine, 82	
<i>Douceur</i> (la) est quelquefois plus efficace que la force pour réduire des rebelles, 189	
<i>Droque</i> (chaque) demande un sol particulier, 448	
<i>Drogues</i> ou Remedes, sont de plusieurs ordres; quelles sont les qualitez des drogues du premier ordre, & comment il en faut user, 444. Quelles sont celles du bas ordre, & comment il faut en user 444. col. 2.	
Quelles sont celles qui doivent être employées fraîches, & celles qui doivent être employées séchées, 448. Comment on peut connoître la qualité du sol & du terroir qui les produit, & discerner les véritables des fausses, & les nouvelles des anciennes, 448. col. 2.	
<i>Droguistes</i> (les) se trouvent dans presque toutes les Villes de l'Empire, où ils ont de très-belles Boutiques fournies des plus excellens remedes, 383	
<i>Droiture</i> reconnuë & récompensée, 258. col. 2.	
<i>Dysenterie</i> , ses pronostics par le pous, 429. col. 2. Recette pour guérir cette maladie, 500. col. 2. Autres remedes pour cette maladie, 506	
<i>Dysurie</i> , remede pour guérir cette maladie, 481	

E.

ECCLESIASTIQUES (les) trouvent de grandes difficultez à faire des établissemens à la Chine, 104	
<i>Eclipses</i> (les) rapportées par les anciens Astronomes Chinois, sont vérifiées par les Missionnaires, 272. col. 2. & suiv.	
<i>Ecrits</i> publics contre les Missionnaires Jésuites à la Chine, 120	
<i>Education</i> (fruits d'une bonne) 216. col. 2. & 217	
<i>Eglises</i> (nombre considérable d') que les Missionnaires font bâtir dans la Province de Kiang nan,	

- Kiang nan*, 77. col. 2. Description de celle des Peres Jésuites de *Peking*, 115. col. 2. & suiv. & des cérémonies de la bénédiction, 116. Toutes ces Eglises sont ou détruites par ordre de l'Empereur *Yong tching* ou converties en usages profanes, ou deviennent les Temples du Démon, les Idoles ayant été substituées au culte du vrai Dieu, 127. col. 2.
- Eleuthaire* du *Gin seng*; les différentes recettes, 464. & suiv.
- Elémens* (les) selon les Médecins Chinois, sont au nombre de cinq, & composent le corps humain, 381. Parties du corps sur lesquels ces Elémens dominent, 381. col. 2.
- Eléphans*, pourquoi honorez dans les Indes, 19. col. 2. sont de deux couleurs; lieux où ils se trouvent, 480. Description de ces animaux, 480. col. 2. & suiv. En quoi consiste leur force; quelles sont les parties de leur corps qu'on ne peut picquer sans leur causer la mort; leur nourriture; ce qu'ils craignent; comment on les prend; comment on les conduit & on les rend dociles, 481. Qualitez & effets de leur chair, 481. col. 2. A quel usage leurs yeux, 482. Usage de leurs dents dans la Médecine, 481. col. 2.
- Eloquence, en quoi consiste celle des Chinois, 265. col. 2.
- Empereurs* (les) Chinois labourent tous les ans au Printemps quelques sillons de terre; origine de cette cérémonie; usage que l'on fait du grain qui en provient, 5. Quelles sont leurs obligations, & quelles doivent être leurs qualitez, 5. col. 2. Quel étoit leur respect & leur culte pour *Chang ti*, 6. Sacrifices que les premiers Empereurs lui faisoient, 6. & col. 2. Comment ils le regardoient, & pouvoir qu'ils lui attribuoient, 10. 11. & suiv. Plusieurs d'entr'eux ont favorisé les Chrétiens, bâti des Temples au vrai Dieu, & fait des présens considérables aux Missionnaires, 68. & col. 2.
- Enchantemens*, effets surprenans de ceux des *Tao ssé*, 18
- Enfant* vieillard, voyez *Lao tse*.
- Enfans*, ce qui produit ordinairement leur refroidissement à l'égard de leurs parens, 325. Recette pour guérir les petits enfans sujets aux frayeurs lubites, & à pleurer à toute heure; quand ils ont une soif opiniâtre, 483. col. 2.
- Enflure* de gorge; recette pour la guérir, 487. col. 2.
- Enflure* du ventre; les pronostics par le pous, 429. col. 2.
- Entrailles* qui sortent par le côté; recette pour guérir cette maladie, 473
- Envies* de vomir; recette pour guérir cette incommodité, 467. 479. col. 2. 488. col. 2.
- Epargne* (l') en certaines occasions nuisible au Gouvernement, 188. souvent très-loisible, 234
- Eponx & Eponses*, pourquoi comparez aux oiseaux par le proverbe Chinois, 325
- Epilepsie*, les pronostics par le pous, 430
- Equinoxes* (les) tems destinez aux Sacrifices, 6
- Erreurs*, réflexions sur celles du monde, & les préjugez, 245. col. 2. & suiv.
- Esprit du Ciel*, ce que le Philosophe *Tchin* entend par ce terme, 60. n.
- Esprit humain*, son inconstance, 223. col. 2.
- Esprits animaux*, d'où ils naissent, 518. Comment plus excellens que les *Esprits vitaux*, 518. & col. 2.
- Esprits subalternes*, comment honorez, 3
- Esprits inconnus* jusqu'alors; introduits à la Chine, & invoquez par ceux de la Secte de *Tao ssé*, 18
- Esprits tutélaires* distinguez en plusieurs classes, & révèrez sous différentes qualitez, 59. col. 2.
- Esprits vitaux*, recette pour guérir leur épuisement, 478. De combien de sortes, 517. col. 2. Quels ils sont, 517. col. 2. & p. 518. Ce qu'il faut qu'il arrive lorsqu'ils viennent à manquer; pourquoi produits, 518. Ce qui peut les conserver & les réparer, 524
- Etre Suprême*, ou *Chang ti*, quelle a été depuis la fondation de la Monarchie la doctrine des Livres Classiques sur le culte qui lui étoit dû, 10. col. 2. & suiv.
- Estomach*, dans ses maladies il faut examiner le pous du carpe de la main droite, 384. Quel est son pous nommé *Pi*, 413. Ses dianostics & pronostics, 434. Recette pour guérir la foiblesse & son épuisement, 466. col. 2.
- Estomachs* affoiblis, refroidis, qui ne retiennent aucune nourriture; recette pour les rétablir, 467. refroidis à force de manger du fruit; recette pour les guérir, 488. col. 2. & suiv.
- Européen* (chaque) reçoit une pièce de toile blanche pour porter le deuil de l'Empereur *Cang hi*, 126
- Examineur* (un) de la Province de *Nan king*, pourquoi coupé en deux, 191. & 192. col. 2.
- Examiner* les huit lettres de bonheur; coutume superstitieuse de ceux qui disent la bonne aventure, 141. n.
- Exemple* d'un Mandarin expéditif & désintéressé, 167. col. 2.
- de douceur & de zèle dans un Juge, 186. Autres exemples sur le même sujet, 187
- d'Officiers désintéressés, 189. col. 2.
- de la charité d'un grand Mandarin, 190

Exemple d'un Mandarin désintéressé, 190.

Autres sur le même sujet, 191. col. 2.

192. col. 2.

— de modestie & de pudeur, 199. col. 2.

É. suiv.

— de charité, 200

— d'un Mandarin ennemi du luxe, 235. É.

236

— de modération & de prudence, 241

— d'un jeune Prince qui a de la compas-
sion, même pour de vils Insectes, 241.

col. 2.

— d'un fils docile aux avis de son pere,

258

Exemples, utilité des bons, 244

Expression la plus touchante dont se servent

les Chinois pour obtenir quelque grace, 111

Expressions ridicules & extravagantes de quel-
ques Chinois pour marquer leur reconnois-
sance, 184

Extérieur, on doit se donner beaucoup de

soin pour le perfectionner, 149

F.

FABLES, il ne faut pas en débiter en
présence d'un homme simple, 166.

col. 2.

Faim canine, recette pour l'appaiser, 500

Fan, ce que c'est, 201. n.

Fang, signification de ce mot, 47. n.

Fang king se suit le conseil de sa mere dans
le châtiment qu'il ordonne contre un en-
fant qui manquoit de respect pour sa mere,

215. col. 2.

Fan ouen tching, contre la coutume des ri-
ches & des hommes puissans, fait du bien
à ses pauvres parens, 210

Faure (le Pere) prouve l'existence d'un Dieu
dans une dispute qu'il eut en présence de
trois cens Lettrez, 37. É. col. 2.

Fautes, réflexions sur le soin d'éviter les moin-
dres, 249. col. 2.

Femme mariée; quelles sont ses devoirs, 142.

col. 2. 133. É. 156

Femme, comment on peut connoître en tâ-
tant son pous si elle est grosse d'une fille ;

si elle est grosse d'un garçon, 185. col. 2. si

elle est grosse de deux enfans, 385. col. 2.

É. 410. Comment on peut connoître qu'une

femme n'aura pas d'enfant, 410. col. 2.

Recette pour soulager celles qui après l'en-
fantement ont de grandes pertes de sang ;

quand elles enfantent leur fruit de travers ;

ou quand les pieds de l'enfant sortent les

premiers, 468. col. 2. Autre recette quand

après l'enfantement elles n'évacuent pas

par le bas, 479

Femmes & Filles (les) sont fort attachées aux

Idoles, 39. se laissent facilement séduire

par les Bonzes & les *Tao sse* sous une dé-
votion apparente, 52. col. 2.

Fou, quel est le mouvement de ce pous, 388.

ce qu'il marque, 388. col. 2.

Fermété dans un Ambassadeur, 255

Fernandez (le Pere Antoine) Missionnaire,
sa science dans les Livres Syriaques, 66.

col. 2.

Fêtes de la reconnoissance envers le *Tien*, ce

qu'on appelle ainsi, 6

Fen, quel est celui dont il faut se servir dans
la cotion des remedes, & quel est le dé-
gré de chaleur qu'il faut donner, 454.

col. 2.

Fidélité à rendre une chose trouvée, récom-
pense, 196. É. 204. col. 2. É. suiv.

Fiel de l'Eléphant, maniere de le préparer ;
ses qualitez, & ses divers effets dans la Mé-
decine, 481. col. 2.

Fiente de Chameau, quel est son usage dans la
Médecine, 484. col. 2.

Fierté (la) ne sied à personne ; elle révolte
& indigne tout le monde, 165

Fieures malignes pendant l'Hyver ; observa-
tions importantes pour bien pronostiquer
dans ces sortes de maladies. Recette excel-
lente pour les guérir ; pourquoi cette recet-
te est appelée *To ming san*, 472

Fieures qui viennent d' inanition ; recette pour
les guérir, 469. col. 2.

Fitres intermittentes, qui dégénèrent en
continuës ; recette pour les guérir, 471.

col. 2.

Figure du Ciel fluide & pur & de la terre
fixe & ferme 46

Fille (une) ne peut épouser aucun de ses pa-
rens paternels, quelque éloigné qu'en soit
le degré, 133. n.

Filles, loin qu'on doit prendre de leur édu-
cation, 157

Fils (le) ne peut porter d'accusation contre
son pere, 128. col. 2. Ses principaux de-
voirs, 129. É. 131. Un fils combat pour
son Prince contre son pere, Chef des Re-
belles, 218. col. 2.

Fils de la mer, voyez *Yang tse kiang*.

Fils adoptif, ses principaux devoirs, 134. col.

2. É. suiv.

Flaterie punie, 257. col. 2.

Flax de ventre causé par la chaleur ; recette
pour le guérir, 500

Fo ou *Foë*, Idole ; quand apportée à la Chi-
ne, 1. col. 2. É. 19. & par qui ; sa naissance ;
ses pere & mere, 19. Ses femmes ; prodiges
qu'il opéroit par le ministère des Démons,
du grand nombre de ses Sectateurs, 19.

col. 2. Dernieres instructions qu'il fait à ses
Disciples, 20. En quoi consiste sa doctrine
extérieure & intérieure, 27. col. 2. É. suiv.

Détail que fait *Tchén* Philosophe de l'Idole

Fo, 49. n. Abrégé de son histoire, 50.
Voyez Tao.
Fo hi Fondateur de la Monarchie Chinoise,
 cru contemporain de *Phaleg*; sacrifioit
 deux fois par an à *Chang ti*. Il n'y a rien
 de certain sur le tems de sa vie, 6. n.
Foi, moyens dont se servent les Missionnai-
 res pour la conserver à la Chine malgré
 les Edits qui l'ont proscrite, 127. col. 2.
Fontaney (le Pere) fait la description des
 cérémonies que les Bonzes pratiquent à
 l'honneur de leurs Idoles, 26
Forces épuisées, recette pour les rétablir,
 467. col. 2.
Foires où l'on ne vend que des simples & au-
 tres remèdes, 383. col. 2.
Folie de certains usages superstitieux, 260.
col. 2.
Fong choui, maniere de connoître l'heureuse
 ou la mauvaise situation d'une maison, 40.
col. 2. Ce que les Chinois entendent par
 ce mot, 41. n. Estime que les Chinois en
 font, 41. col. 2.
Fong hoang, signification de ce nom, 56. n.
col. 2.
Fortune médiocre, quel est son bonheur,
 228. col. 2.
Fortune (la) mépris qu'on doit faire de ses
 biens, 230. & col. 2. Celle des enfans doit
 être leur propre ouvrage; proverbe Chi-
 nois, 325
Fo tse, sa passion pour la vie; combien il vé-
 cut, 51
Fou, signification de ce mot selon la Philo-
 sophie Chinoise, 134. col. 2. n.
Fou, (le pous) ce qu'il dénote; remède qu'il
 faut y apporter, 388
Fou fang, composition de ce remède; de plu-
 sieurs sortes, 459. col. 2.
Fou ling, ce que c'est, 463. col. 2. Ses
 qualités, 521. col. 2. Quelles incom-
 modités ce remède guérit, 521. col. 2. &
p. 522. Ce qui naît de sa racine; où il se
 trouve; combien il se vend; Province où
 l'on en fait usage, 522. Différence entre ce-
 lui de *Yun nan* & celui de *Tché kiang*,
 522. & col. 2. D'où vient la différence de
 sa tiffure; comment il se forme & croît,
 522. col. 1. Observations à faire sur le *Fou*
ling, 523
Foye, dans ses maladies examinez le pous de
 la main gauche, précisément à la jointure
 du carpe, avec l'Os nommé *Cubitus*, 384.
 De son pous, 412. Dianostics & pronos-
 tics des maladies qui l'attaquent, 434
Fragilité de la vie, 228
Franchises de trois jours; ce que c'est; quel-
 les sont les extravagances qui se font alors,
 140. col. 2.
Franciscains (les RR. PP.) entrent dans la
 Chine

Freres, quels sont leurs devoirs réciproques,
 136
Fragilité, son éloge, 227. col. 2.

G.

GAUBIL (le Pere) ce qu'il dit de
 l'Astronomie Chinoise qu'il a éru-
 diée à fond, 273
Gazette (la) publique annonce la Sentence
 que l'Empereur *Yong tching* venoit de pro-
 noncer contre le Christianisme, 127
Ge hoa, qualitez qu'il attribue au musc; usage
 qu'il dit qu'on en fait dans la Médecine, 488
Genies; (mauvais) comment à la Chine on
 les apaise, 39. col. 2
Geoffroi (M.) de l'Académie des Sciences,
 fait la description de la drogue Chinoise,
 nommée *Ou pœi tse*; qualitez qu'il lui at-
 tribue, 496. & suiv.
Geometrie (la) des Chinois est fort superfi-
 cielle, 268
Gerbillon (le Pere) Missionnaire Jésuite est
 retenu à la Cour de l'Empereur *Cang hi*,
 101. ménage un Traité de paix entre les
 Chinois & les Moscovites, 101. col. 2.
 sollicite en faveur des Chrétiens persécu-
 tez, 105. col. 2. célèbre la Messe à l'ou-
 verture de l'Eglise des Peres Jésuites de
Peking nouvellement bâtie, 117. donne
 à l'Empereur *Cang hi* la connoissance de
 l'Optique; lui donne des spectacles des
 merveilles de cette science, qui étonnent
 tous les Grands de l'Empire, 268. col. 2.
 En matiere de catoptrique, il présente à
 Sa Majesté toutes sortes de verres & de
 lunettes, 269
Gherardini Peintre Italien, a peint le pla-
 fond de l'Eglise des Jésuites de *Peking*,
 116
Gin, signification de ce mot, 379. col. 2
Gin fang, Mandarin; sa charité pendant une
 année stérile; son désintéressement, 194
Gin feng, lieux où il croît; ses diverses des-
 criptions, 460. & col. 2. Maniere de le
 cueillir & de le préparer, 461. Comment
 on connoît le véritable, 461. col. 2. Ses
 différentes qualitez selon le tems auquel il
 a été cueilli, 462. col. 2. ne doit pas être
 gardé dans des vaisseaux de fer, ni même
 préparé avec des instrumens de ce métal;
 s'aveur & qualitez de sa racine; joint avec
 le *chin ma* & pris par la bouche; ses effets;
 pris avec le *Fou ling*, 463. col. 2. pris avec
 le *Hoang ki* & la reglisse, 464
Gin tsong, Prince héritier, donne un grand
 exemple de compassion pour les peuples,
 242. & suiv.
Gorge, recette pour guérir ses douleurs, 487.
col. 2.

Gouverneur de Ville, honneurs que les peuples lui rendent lorsqu'il a exercé sa Charge avec approbation quand il se retire dans une autre Province, 103. col. 2. Celui qu'on lui rend le jour de sa naissance, 104. Autre cérémonie qui se pratique en pareille occasion, 104. col. 2
Graisse de chameau, son usage dans la Médecine, 483. col. 2
Grands, réflexions morales sur leur commerce, 249
Grands parleurs, réflexions sur ces personnes, 243. col. 2
Gravelle, recette pour la guérir, 471
Gravité affable, 221
Grimaldi (le Pere) Jésuite Italien, va en Moscovie par ordre de l'Empereur, 102. fait la cérémonie de benir l'Eglise des Peres Jésuites de *Peking*, assisté des Missionnaires de différentes Nations, 116. & suiv. fait un discours fort touchant à la fin de la Messe, & la fête se termine par le Baptême d'une multitude de Catéchumenes, 117. donne un spectacle des merveilles de l'Optique dans le Jardin des Jésuites de *Peking*, qui étonne tous les Grands de l'Empire ; quelle étoit cette merveille, 268. fait présent à l'Empereur d'une machine hydraulique ; merveilles de cette machine, 269. col. 2

H.

HAI CHOUI, premier *Yussef* de la Cour du Midi ; quel fut son désintéressement, & comment récompensé, 193
Haima, poisson du genre des écrevisses, la description, 484
Haima ou *cheval de mer*, pourquoi ainsi nommé ; ce qu'en disent plusieurs Auteurs, 484. & suiv. ses qualitez & ses effets, 485
Hai yn, quelle fut sa tendresse & sa piété pour sa mere morte, 207
Hiang tcheon, (le Viceroy de) persécute cruellement le Christianisme, 105. & suiv.
Hao con, Médecin, dans quelles maladies il usoit du *Hoang sang*, & du *Kii sang*, 458. col. 2. & 459
Hao ti ; quelles sont les maladies, selon lui qui se guérissent avec les remèdes en potion ; celles avec les pillules ; celles avec les poudres ; celles par le moyen des purgations ; celles par les vomitifs, & celles avec le secours des sudorifiques, 448. col. 2
He kang sang, à qui les Chinois donnent ce nom, 58
Helene Taming (l'Impératrice) écrit au Pape

Alexandre VII. contenu de cette Lettre, 83. & suiv.
He lon kiang, grand fleuve, signification de ce nom, 101
Hémorragies ou *Pertes de sang*, recette pour les guérir, 470. col. 2
Hémorragies des gencives ; recette pour les guérir, 471
Hémorroïdes, recette pour les guérir, 500. col. 2. & suiv.
Hémorroïdes enflées, & qui ne fluent point, recette pour les guérir, 489. col. 2
Hou tse, fils de l'Impératrice *Yuen kiang* ; tige d'une glorieuse & célèbre postérité, 7. col. 2
Herbier, son origine, & de tous les anciens & modernes qui ont paru jusqu'à présent, 441
Hervieu (le Pere) ancien Missionnaire, sa Traduction du Traité d'*Onang ché pou* le pous, 384
Heures, leur division chez les Chinois, 278. col. 2
Hiao quai, sorte de maladie ; remède souverain pour guérir cette maladie, 485. & col. 2
Hiao, ce qu'il dit du devoir du Médecin & de son habileté. 449. col. 2. Selon lui, parmi les remèdes dont on se sert aujourd'hui, il n'y a que deux sortes de remèdes simples, qui ayent une qualité veneneuse, 450. col. 2. Son sentiment sur le *Gin seng*, qui croît à *Chang tang*, & sur celui de *Pè tsi*, 460. col. 2. ce qu'il dit des qualitez du musc & de l'emploi qu'on en doit faire, 487. col. 2
HIAO VANG, Empereur, sa passion pour les chevaux, 12
Hiao tsao tong chong, description de cette plante, ses vertus, 490. & suiv.
Hia yang, son respect & ses soins pour son pere & sa mere, 208
Hien, pous qui a un mouvement de tremulation longue, 388. Ce qu'il dénote, 388. col. 2
Hien tchu, Président d'une Doüane, fait punir un Valet, qui avoit décelé son Maître, 205
Hing pou, signification de ce nom, 91
Histoire canonique de la Chine, Empereur par lequel elle commence, 6. n.
Histoire Chinoise ; ce qu'elle dit de la Religion Chrétienne, 66
Histoire Chinoise ; sur quels Memoires elle est composée, 291. & col. 2
Histoire d'un ami solide & désintéressé, 194
— d'un Médecin charitable, 195. col. 2
— d'un riche charitable, 195. col. 2
— sur le même sujet, 196
— d'une jeune veuve qui séchoir le tombeau de

de son mari, 328. Morale en vers sur ce sujet, 329. de *Ouang fan*, 334. Morale en vers sur cette Histoire, 336
Hin, gagné par sa femme *Candide* à la Religion, est baptisé deux ans avant sa mort, 77. col. 2
Hin, Magistrat de *Tang yang*, montre son zèle pour le peuple au péril de sa vie, 187. col. 2
Hien ou, Divinité Chinoise; ses fonctions, 58. col. 2
HUEN TSONG, Empereur, honneur qu'il rend à *Lao kian*, auteur de la secte des *Tao ssé*, 17. col. 2. Pourquoi obligé de s'enfuir honteusement dans les montagnes de la Province de *Sé tchuen*, 54
Hin ki, ce que c'est, 45. Son action, 45. col. 2
Hoai; (le pous) ce qu'il signifie, 388. col. 2
Hoai tchi hou, Ministre d'Etat est puni de son ingratitude, 222. & suiv.
Hoai king, Ville, où se trouve la bonne racine de *Ti hoang*, 521. col. 2
HOAI TSONG ou *TSONG THING*, monte sur le Trône; favorise le Pere Schaal, 82. est assiéé dans sa Capitale & réduit à se donner la mort, 82. col. 2
Hoang sang, ou *Recettes lentes*, quand il faut en user, 457. col. 2
Hoang ki, plante, son effet pris avec le *Gin sang*, 464
Ho chang, à qui les Chinois donnent ce nom, 19. col. 2
HOEI HANG, Empereur, nom qu'il donne aux *Tao ssé*, 118. Pourquoi réduit en esclavage, 54
HOANG TI, Empereur, quelle fut sa piété envers *Chang ti*, 6. col. 2. Ce qui le déterminait à choisir son fils pour successeur, 7. a le premier donné aux Empereurs les ornemens dont ils se parent, 57. a rédigé la Médecine dans un Corps de science, 437
Ho loan, pronostics dans cette maladie, 403. col. 2
Ho loan; effets de sa piété filiale, 202. col. 2
Homme; procédé de l'honnête homme, 153. L'homme convaincu de son prétendu mérite, ne s'attire que du mépris, 160. col. 2. Celui qui n'a pas essuyé de grandes traverses ne connoît pas les douceurs d'une vie tranquille, 161. Celui qui est fier de son rang & de son pouvoir est comparé à un homme assis sur un brillant monceau de glace que le Soleil fond, 166. col. 2. Son partage, 513. col. 2
Hong (le pous) ; ce qu'il dénote, 388. col. 2
Hong king; quel est, selon lui, le tems de cueillir les choses qui entrent dans la composition des remèdes, 427. Selon lui, il faut

préparer les remèdes selon la diversité des maladies, 448
Hong von, Fondateur de la Dynastie *Ming*, punit la flatterie de quelques-uns de ses Ministres, 254. col. 2
Horoscopes (tireurs d') ; ce qu'ils débitent sur les huit Lettres qui composent l'an, le mois, le jour, & l'heure de la naissance, 40
Hou ho, ce qu'il conseille sur la boisson du thé, 477
Hou li tsing, ce que les femmes idolâtres appellent ainsi, 51. n.
Huile d'Ou kien, ses qualitez, & ses effets surprenans; 506
Hydropisie, qui est une enflure superficielle, causée par une humeur ou vapeur montante, qui rend la respiration difficile; ses pronostics par le pous, 431. Recette pour la guérir, 471. col. 2
Hydropisie aqueuse; ses pronostics par le pous, 429. col. 2
Hygrometre présenté à l'Empereur *Cang hi* par les Missionnaires, 270. Sa description, 271. col. 2

I.

JACQUES (Don) gouverne l'Eglise des Montagnes de Malabar en qualité de Métropolitain de l'Inde & de la Chine, 65. col. 2
Idolâtrie, quand & par qui introduite à la Chine, 14. col. 2
Jésuites (les Peres), calomnies grossières qu'on publie en Europe contre ces Peres, 104. col. 2. attaquez de tous côtés, 110. réfutent avec modération les injures & les calomnies de leurs ennemis, 120. L'apologie de leur conduite passe pour un refus de soumission aux Decrets du Pape, 121. Déclaration que leur Général présente au Pape, 121. col. 2
Jeunesse; comment il faut lui donner les premières instructions, 156
Jeûneurs, quel est leur Chef & leurs assemblées; comment ils observent leur jeûne, 26. col. 2. Pourquoi ils n'ont pas grande peine à garder cette abstinence; 27
Ignorance, en quoi consiste celle de la Nation Chinoise, 39. col. 2. Ce qui contribue à l'entretenir, 40
Inaction, en quel tems nuisible à la santé, 520
Incommodités, comment il faut traiter celles qui sont causées par les vents & l'humidité, c'est-à-dire, par quelques humeurs froides, 451. col. 2. Recette pour guérir les incommodités invétérées de la respiration, 459. col. 2.
Indolence, réflexions sur ce défaut, 234

Innocent XI. envoie un Bref au P. Verbiest, 95. & suiv.

Insectes, comment ils se produisent, 44. n.
Recette pour détruire ceux qui causent les douleurs des dents, 489. col. 2.

Instruction morale tirée de la construction de deux caractères Chinois, 222

Instructions appuyées d'exemples, 230

Instructions morales, 252

Instrumens de Musique, quels sont ceux que les Chinois ont inventez ; leur description, 266. col. 2. & suiv.

Intempérance, maxime sur celle de la Langue, 244

Intestins, ou Entrailles dans lesquels les Chinois mettent la chaleur vitale, sont au nombre de six, 380

Intorcetta (le Pere) Missionnaire Jésuite, est cité à divers Tribunaux ; confesse publiquement le nom de Jesus-Christ, 105

Joghi, à qui les Indiens donnent ce nom, 19. col. 2.

Jours, leur division chez les Chinois, 278. col. 2.

Juifs (les) sont en fort petit nombre dans la Chine, 64. col. 2.

K.

KANG, signification de cette lettre, 48. col. 1.

KANG VANG, Empereur, avoit tant de religion pour *Chang ti*, qu'on disoit qu'il n'y avoit point d'autre Empereur à la Chine que cet Etre suprême, 11. col. 2.

KAO, fils & successeur de l'Empereur *Tai s'ong*, favorise le Christianisme, & fait bâtir des Temples au vrai Dieu, 68

KAO TSONG, Empereur, ayant fait d'innombrables prières au *Tien* pour obtenir un *Co-lao* éclairé, *Chang ti* lui fait voir en songe celui qui lui étoit destiné, 14. embrasse la doctrine de *Fo*, & remet le gouvernement de l'Empire à son fils adoptif, 28. col. 2. Vision qu'il eut, 56. col. 2.

Kegler (le Pere) Président du Tribunal des Mathématiques ; ce qu'il rapporte de l'Astronomie Chinoise, 273. col. 2.

Ki, ce que c'est, 47. col. 2. 517. col. 2. 518. Différentes significations qu'on peut donner à ce mot, 385. col. 2.

Kia chu, quel est cet arbre ; sa description, 461

Kia meou, distinctions différentes qu'il fait du *Gin seng* de *Tssé toen* ; de celui de *Pe tsi* ; de celui de *Leao tong* ; de celui de *Corée* ; de celui de *Sin lo* ; description qu'il en fait, 462

Kia mou, marché ; quel est le proverbe commun de ce marché, 447. col. 2.

Kiang si, 173. voyez sa description au premier Tome.

Kiao, quel est cet oiseau, 219

Kid, Tyran, pourquoi détroné, 9

Kié, ce que dénote ce pous, 388. col. 2.

Kien tchang (le Gouverneur de) parti qu'il prit en faisant bâtir son Palais pour se défendre de l'Eglise des Jésuites, & en rompre les influences, 41

Kien tié, troisième femme de l'Empereur *Ti ko* ; fils qu'elle eut, 7. col. 2.

Ki fang, ou Recettes lentes ; quand il faut les employer, 455. 458. col. 2.

Ki ho, Missionnaire, honoré de l'Empereur, 68. col. 2.

Kii fang, dans quelles maladies employé, 458. col. 2.

Ki lié, fils de l'Empereur *Ti ko* & de la Reine *Kien tié*, 7. col. 2.

Kin, Lettre, comment récompensé de sa modestie & de sa pudeur, 199. col. 2.

Kin, pous qui a un mouvement de trémulation courte & serrée, 388. Ce qu'il dénote, 388. col. 2.

King, quels sont ces Livres, 13

King (le Roi des) fuyant après une défaite passe *P'yang se*, profonde rivière, ses chevaux n'ayant de l'eau que jusqu'aux sangs, 62. col. 2. & p. 63

King, Oiseau réel ou fabuleux, 219

KING VANG, Empereur, est averti par un de ses Ministres de la ruine prochaine du Royaume de *T'fao*, & de la fin tragique qui devoit terminer ses jours, 14

King bien, remède souverain pour guérir le ténésme, 418

Kin ko, Médecin de *Chan yu* ; comment récompensé de sa grande charité, 200. & col. 2.

Kin kou, ses belles qualitez & son beau caractère, 259

Kin tou, seconde femme de l'Empereur *Ti ko* ; fils qu'elle eut, 7. col. 2.

Kio loan, maladie ; ses pronostics & ses remèdes, 429. col. 2.

Ki pé cao, Médecin ; ce qu'il dit des maladies anciennes & nouvelles ; des remèdes qu'on y doit employer, 446. col. 2. Son sentiment sur les maladies prochaines & éloignées, & des différens remèdes dont il faut user dans certaines maladies, 454.

& suiv. Remèdes dont il usoit pour restaurer ou fortifier la région supérieure, 457. col. 2. & la région inférieure, 458. Ce qu'il faut faire, selon ce Médecin, lorsqu'on ne peut guérir une maladie par le *Ki fang*, ou Recettes impaires, 459

Ki tse, nom d'un Prince du Sang, sage & vertueux, 851

Kiu (Thomas) Vicetoi de la Province de *Quang si*, & Luc *Tchin* Généralissime des

TABLE DES MATIERES.

339

troupes Chinoises, tous deux Chrétiens, défont & mettent en fuite les Tartares, 82. col. 2.
Kiu gin, degré de Littérature, 196
Koang sang, ou *Recettes lentes*, quand il faut s'en servir, 455
Kessler (le Pere André) Jésuite, administre le Baptême à l'Impératrice mere, & à la premiere femme de l'Empereur *Yang lie*, & à son fils aîné, 83
Kong, quel est ce titre d'honneur, 201
Kong, quand donne-t-on ce nom au poë, 388
KONG VANG, Empereur, ce qui en est dit dans le *Chi king*, 12
Kouang, pere de *Lao tse*; ce qu'il étoit, 49
Konan yun tchang, témoigne par les monumens écrits de sa main, qu'il connoissoit Jesus-Christ, 65 col. 2. & p. 66
Kou sang tcheou, comment il en agit avec un de ses voisins qui le voloit, 201. & col. 2.
Kou hoai nguen s'étant révolté contre l'Empereur, est égorgé par sa mere à cause de la rébellion, 218
Kou onen, nom d'un solitaire qui s'étoit retiré dans des Montagnes désertes; pourquoi mandé à la Cour, & réputé Prophète; son histoire, 220. & suiv.
Kouo tsu y, Officier de guerre; sa sage réponse à ceux qui vouloient l'aigrir contre son Prince; 236. col. 2.

L.

LAIT de Chameau, quels sont ses effets dans la Médecine, 484. col. 2.
Lamas, à qui les Tartares donnent ce nom, 19. col. 2.
Languets, réflexions sur les mauvaises, 242. col. 2. & 243
Lanterne magique, ce qui a donné lieu à ce nom, 269. col. 2.
Lao kin, Auteur de la Secte des *Tao sse*, 16. 48. Sa naissance extraordinaire; ses Livres; sa morale, 16. Honneurs que lui firent les Empereurs ses sectateurs, 17. col. 2.
Lao tse, instructions qu'il faisoit à ses Disciples, 48. Estime qu'il faisoit du *Yeu*, ou de ce qui est mol, 48. col. 2. Précis de son histoire; surnom que donne le Peuple à son fils, 49
Lao tse, ou l'enfant vieillard, pourquoi ainsi nommé, 326. découvre à son Disciple les plus profonds mysteres de sa doctrine, 326. col. 2.
Larcins (les petits) conduisent ordinairement à de plus considérables, 171

Lassitude, recette pour la faire cesser, 487. col. 2.
Lavement, son usage n'a été connu des Médecins Chinois que par le moyen des Médecins de *Macao*, 382
Laurissie (le Pere) administre les derniers Sacremens à la veuve *Candide*, 78. col. 2.
LEANG OU TI, Empereur; pourquoi réduit à mourir de faim à *Tai tching*, 14
Leang tao hong king, extrait de son *Penssao*, 453
Leang yen quang, Juge de *Siang tcheou*, donne un grand exemple de douceur & de zèle, 186
Lecture, quelle est la fin qu'on doit se proposer en lisant, 169
Leou, pauvre homme; comment récompensé de sa bonne foi, 261. col. 2.
Leou gin tchin, Commandant d'un corps de troupes à *Cheou tcheou*, donne un exemple de sévérité en fait de discipline militaire à l'égard de son fils, 216
Leou y, originaire de *Yeu yn* donne des marques d'une charité désintéressée, 197. & suiv.
Les cinq Volumes, quels sont ces Livres, & ce qu'ils disent de l'origine de la Monarchie, 2. & de la Religion des anciens Chinois, 2. col. 2.
Lettre écrite au Pape au nom du Supérieur & Directeur du Séminaire des Missions étrangères de Paris; son contenu, 119
Lettres, l'amour qu'on doit avoir pour les Lettres, 151
Lettres, plaintes continuelles qu'ils font sur la corruption du siècle & l'oubli des anciens monumens, 33. doivent être partagés en deux Sectes, 17. col. 2. Il y en a qui se forment un système de toutes sortes de Sectes, 38. col. 2. Déclament contre les fautes divinites, 39. Présentent des *Requêtes remplies de calomnies* au nouvel Empereur contre les prédicateurs de l'Evangile, 126
Li, ce que c'est, 31. & col. 2. 38. 47. col. 2.
Li, célèbre Mandarin, fait une protestation publique qu'il embrasse la Foi de Jesus-Christ, 75. col. 2. & p. 76
Li, exposition des poës ainsi nommez, 394
Libertins, comparaisons qu'on fait des jeunes gens qui s'adonnent au libertinage, 219
Li chao kin, Docteur de la Secte des *Tao sse*, 17
Li ché tchin inventeur de la Médecine Chinoise, 437. Ce qu'il dit de la diversité des Plantes médicinales, des différens climats

qui les produisent, & des saisons propres pour les cueillir, 447. des remèdes & de leur vertu, 450. des drogues & des remèdes tirez des arbres & des plantes, & surtout de ceux qui servent à reparer les forces, 453. Combien, selon lui, il faut mettre d'eau avec une once de drogue, 454.

Lieou mong, Général d'Armée; on lui élève des Temples, 35. col. 2

Lieou tao sché, foudre de guerre, 63

Li hin; sa piété filiale à l'égard de sa mere aveugle, 209. col. 2

Li hoen y tchi, voyez *Maladie*.

Li ki, ce que ce Livre appelle les Fêtes de la reconnaissance envers le *Tien*, 61

Zi kong kien, comment récompensé de sa charité, 262

Zi ling se, ce qu'il dit du thé qu'on boit, quand après avoir bu du vin on est altéré, 477

Li kio combat pour son Prince contre son pere, Chef des rebelles, 218. col. 2

Zi lou, plante contraire au *Gin feng*, 463. col. 2. 464. Sa préparation, 464

Ling an chen, premier Président d'un grand Tribunal, fait des réflexions instructives sur une petite aventure qui lui étoit arrivée, 240. & 241

Ziouen tse, Philosophe, ce qu'on lit parmi les inscriptions de sa salle, 248

Zi pou, ce que c'est, 106. col. 2

Li tchi ou *Teneisme*, voyez *Teneisme*.

Li tchong renvoie sa femme pour l'avoir portée à se séparer de ses freres, 206

Li ting sei, pourquoi ce Médecin défend d'approcher le musc du nez, 487

Zin, Philosophe, sa sage réponse, 239

Liu, Habitant de *Voussé*; son histoire, 292. & *suiv.* Morale de cette histoire en vers Chinois, 299. 301. 303

LI VANG, Empereur, ce qui l'a fait détester, 12. & col. 2. obligé de prendre la fuite: 12. col. 2

Livres Chinois, comment ils se relient, 59.

n. Livres dont on usoit du tems de Confucius & de *Meng tse*, 59

Liu tai; quelle fut son amitié pour *Sin yuen*, 258. col. 2

Zi y, assassin; son histoire, 306

Li yen, comment, selon lui, le *Gin feng* croit & doit être préparé, 463

Logique; quelle est celle des Chinois, 265

Lo han, signification de ce mot, 57. col. 2

Longobardi (le Pere) gouverne l'Eglise de *Chao tcheou*, 73. est gardé à vue, 80. col. 2

Lou, signification selon la Philosophie Chinoise, 134. col. 2. n.

Lo oucy te, Mandarin de *Nin koué*; sa libéralité pour les pauvres, 199

Lou in, ce que c'est, 23

Louis XIV. envoie des Mathématiciens dans tous les Ports de l'Océan & de la Méditerranée, en Angleterre, en Danemarck, en Afrique, & aux Isles de l'Amérique pour y faire des observations, 96.

Son zèle pour la Foi, 114. Pâtes médicales qu'il faisoit distribuer, 114. col. 2

Louis XV. son zèle pour l'établissement de la Foi, 114. & col. 2

Lou pang, Mandarin, d'une grande probité, Gouverneur de *Tchang té*, aime mieux se taire & souffrir la perte de sa Charge, que de perdre deux ou trois honnêtes gens, 204

Lou tseu, femme de l'Empereur *Hoang ti*, nourrissoit elle-même des vers à soie, & employoit leur soie aux Ornaments destinés aux sacrifices, 6. col. 2

Lou tcheou, voyez *Chang tang*.

Lou tong, quel est cet arbre, 460

Louvois (M. de) demande aux Supérieurs des Jésuites des Mathématiciens de cet Ordre pour aller faire des observations, 196

Luxe puni dans un Empereur, 233. col. 2. discours sur son abus, 233. & 235. Réflexions sur le luxe, 234

M.

MACAO; situation de cette Ville; 69. col. 2

Machine, dont l'artifice représentoit tout ce que la nature faisoit voir dans le Ciel, 271

Machine hydraulique; sa description, 269. col. 2

Machine pneumatique; sa description, 270

Magistrats (les) ne doivent pas faire attention aux rapports de leurs Domestiques, 163. col. 2

Ma fa, signification de ce nom, 86. col. 2

Magalbaens (le Pere de), voyez *Baglio*.

Maigrot (M.) Vicaire Apostolique dans la Province de *Fo kien*, fait publier un Mandement, & députe M. Charmot à Rome, 119

Mahométans; comment ils se sont établis & multipliés à la Chine, 64

Maison, maniere de bien gouverner sa maison; quelles sont les personnes auxquelles on doit interdire le gouvernement de la maison, 154. Quelles sont les marques d'une maison bien réglée, 154. col. 2

Maisons; précautions que les Chinois prennent en les bâtissant, 40. col. 2

Maisons de Ville & de campagne, 157

Malade, comment on peut connoître s'il reviendra de sa maladie, 389. col. 2. & *suiv.* Ce qu'il pronostique quand il ouvre la bouche, comme certains poissons, & ne peut

- ouvrir la bouche comme certains poisons, & ne peut la fermer; qu'il y a expiration forte, & presque plus d'inspiration, 433. Quand le malade a le dos roide & sans mouvement, les yeux fixes & comme immobiles, regardant seulement vers un endroit; que les lèvres sont sèches & comme brûlées, le visage enflé, bleuâtre, ou noir; si le malade sent par tout le corps comme une réplétion totale, & que le dos lui devienne violet, 433. Quand les pieds & les jambes manquent sous un homme, & que les genoux lui enflent extraordinairement; quand les jointures des membres perdent leur mouvement, & deviennent roides; quand les lignes de dedans les mains se trouvent effacées; quand il a les lèvres noires; le froid aux dents, perte involontaire d'urine, horreur de toute nourriture; quand les ongles du malade, tant aux pieds qu'aux mains, deviennent violets, puis noirs; quand il est impatient & dit des injures à tout venant; que les jointures perdent leur mouvement, 433. Quand il survient pesanteur aux lombes, douleur au dos, inquiétude par tout le corps; quand la pesanteur s'étend par tout le corps; quand ses urines sont rouges, 433. col. 2.
- Maladie* où le malade a une toux sèche, rend du sang par la voye des urines; est sec & fort maigre; ses pronostics par le pòus, 431.
- Maladie*, que les Chinois appellent *Zu born y tchi*, & les Portugais *pesadelo*; recette pour la guérir, 469.
- Maladies* mortelles quelles elles sont, 468.
- Maladies*, comment on peut les connoître & juger si elles sont mortelles, 384. Celles causées par le poison, sont de deux sortes; quels sont les dianostics & les pronostics dans les maladies causées par un poison chaud; remèdes dont il faut user, 419. Quels sont les dianostics & pronostics dans les maladies causées par un poison froid; ce qu'il faut observer, 419. colonne 2. Pronostics par le pòus de celles causées par abondance & plénitude interne d'humeurs malignes; & de celles causées par abondance & plénitude externe d'humeurs, & par une chaleur interne, 431. Comment il faut traiter celles qui viennent d'une cause froide, & d'une cause chaude, 456. causées par des vents, où l'on perd toute connoissance; des petits enfans dont les excréments sont clairs comme de l'eau, recettes pour guérir ces maladies, 488. col. 2.
- Maladies* éloignées, remèdes qu'il faut employer dans ces maladies, 455.
- Maladies* prochaines; de quels remèdes il faut user pour les expulser, 455.
- Mal caduc* des enfans quand ils s'agitent en étendant & retirant leurs bras & les jambes; recette pour le guérir, 472. col. 2.
- Malin*, ce que c'est, 463. col. 2.
- Mandarin* zélé pour le bien public, 187.
- Mandarin*, quelles sont leurs Divinités, 39.
- Honneurs rendus à un Mandarin désintéressé, 193. Histoire de la fermeté d'un de ces Officiers, 193. col. 2. Charité & désintéressement d'un, 194. Indulgence d'un contre les vexations d'un Envoyé de la Cour, 256.
- Mandarins* Tartares & Chinois; leur contestation au sujet du Calendrier, 286. col. 2. sont au désespoir d'être obligés de retrancher un mois de l'année courante, 287.
- Maniere* (mauvaise) de fléchir un Prince irrité, 253. & suiv.
- Maniere* de bien vivre avec tout le monde, 224. col. 2.
- Mantcheoux*, conquérans de la plus grande partie de la Chine, exterminés par les Tartares Occidentaux, 62. col. 2. n.
- Mao ven si*, ce qu'il rapporte de la Montagne *Mong chan*, fameuse pour le Thé, 475. col. 2.
- Martinez* (le Pere) Missionnaire Jésuite, expire sous la bastonnade, 81.
- Martin* (le Pere) Missionnaire Jésuite, arrive à *Macao* avec plusieurs Missionnaires, 87. part pour Rome, 117. col. 2.
- Mastication*, voyez *Remèdes*. Effets de la mastication lente, 515. col. 2.
- Matchi*, ce qu'il dit de ceux qui sont secher à l'ombre les choses médicinales, 447.
- Mathématiciens* (les) pourquoi ils observent nuit & jour le Ciel, 278.
- Maux* de cœur, recette pour les guérir, 479. col. 2. 488. col. 2. 500.
- Maximes* pour le tems des adversitez, 238.
- Maximes* pour le bon gouvernement, 142.
- Maximes* de morale, 198. 203. col. 2. 213. col. 2. & suiv. 223. & col. 2. 234. 244. col. 2. 245. 246. 247.
- Méchans*, comment on doit se comporter avec eux, 224. col. 2.
- Médecin*, ce qu'il faut faire pour être sçavant Médecin parmi les Chinois, 380. Ce qu'ils doivent faire avant que d'entreprendre de traiter quelque maladie, 449. Ce qu'ils doivent observer soigneusement dans les maladies, 410. & lorsqu'ils employent des remèdes qui ont quelque qualité maligne ou vénéneuse, 450. col. 2.
- Médecine*, pourquoi son étude si recommandable parmi les Chinois, 373. n'a point été négligée parmi cette Nation, 379. En quoi consiste la science, & son usage chez

- cette nation , 382. & 383. col. 2. En quoi consiste sa bonté , 444 col. 2.
- Médecins Chinois* ; habileté d'un dans la guérison d'un Missionnaire 282. col. 2. & *suiv.* Ce qu'ils disent sur *Gin*, qui signifie homme , 379. col. 2. n'ont aucune connoissance de la Physique ni de l'Anatomie , & par conséquent ne connoissent l'usage des parties du corps humain , ni les causes des maladies ; quels sont ceux qui sont les plus estimez parmi les Chinois ; pourquoi ils n'ont pas fait le même progrès dans cette science que nos Médecins d'Europe , 379. Admettent deux principes naturels de la vie , 379. col. 2. ont cherché dans le corps des indices extérieurs qui puissent faire connoître les dispositions intérieures de ses parties ; quelles sont leurs opinions sur l'humide radical & la chaleur vitale , 380. C'est par la différence de poûs qu'ils prétendent decouvrir les dispositions de chacune des parties du corps , 381. col. 2. Raisonnemens qu'ils font sur les battemens du poûs ; prétendent connoître par les seuls battemens du poûs la source du mal , & en quelle partie il réside , 382. Ce qu'ils font étant appelez chez un malade , 382. col. 2. & 383. ont acquis des connoissances dans cette science qui ont quelque chose de surprenant , 382. col. 2. Plusieurs d'entr'eux ne fournissent point de remedes , mais se font bien payer de leurs visites ; ce qui fait la fortune de beaucoup ; après avoir mis en usage leurs decoctions de simples , & rendu la santé , ils employent les cordiaux pour extirper le mal jusqu'à sa racine , 383. permettent l'eau cuite aux malades , mais interdisent d'autres nourritures ; se contentent d'un honoraire modique pour leurs remedes & leurs visites , 383. col. 2. distinguent trois foyers de la chaleur naturelle , 389. doivent être sains & tranquilles pour tâter le poûs , 390. col. 2. Leur maniere de tâter le poûs , 465. n.
- Médifance* , conseils contre la médifance , 223 & *suiv.*
- Médifans* , quel est le moyen de leur fermer la bouche , 163. col. 2. Conduite qu'il faut tenir avec eux , 236. & col. 2.
- Mélancolie* , & l'oppression de cœur ; recette pour la guérir , 468. col. 2.
- Membres* , les principaux du corps humain , selon les Médecins Chinois , 380
- Ming sin* , vertus qu'il attribue au musc , 488
- Ming tseï* , ce qu'il dit du *Chang ti* , 56. col. 2.
- Meres* (les) doivent nourrir leurs enfans ; devoirs de celles qui ne les nourrissent point , 133. col. 2. Peines & soins qu'elles se donnent pour leurs enfans , 139
- Métémphysique* (la créance de la) par qui introduite dans l'Empire , 2. 49. n. Quel a été le but de ses Sectaires , 22. Effets que produit cette erreur dans ceux qui en sont infatuez , 52
- Mexabarba* (Charles-Ambroise) Patriarche d'Alexandrie , & Légat du saint Siège à la Chine , arrive à Canton , 122. Comment reçu de l'Empereur , 122. col. 2. & *suiv.* fait une Ordonnance pour servir d'instruction aux Missionnaires ; part pour retourner en Europe , 124
- Ming men* , ce que c'est , 384. col. 2.
- MING TI* , Empereur , Secte qu'il introduisit à la Chine , 19
- Ming y pié lou* , extrait de ce Livre , 453
- Ministres* des Idoles , stratagèmes dont ils se servent quand ils initient quelqu'un à leurs mystères , 54
- Misere* soulagée à propos , 201. col. 2.
- Missionnaires* (les) demandent à l'Empereur *Cang hi* la signification du *Tien* & du *Chang ti* ; réponse de ce Prince , 33. sont exiliez , 81. rappelez , 82. Pourquoi maltraitez & chassiez de nouveau , 90. rappelez , 92. présentent un Placet à l'Empereur , 108. 109. & *suiv.* Réponse qu'ils en reçoivent , 110. Quelle fut leur désolation en apprenant que l'Empereur avoit signé l'Arrêt , qui proscrivoit la Religion Chrétienne de la Chine , 111. ont recours au Prince *Sé fan* , qui s'employe fortement en leur faveur , 111. col. 2. Font prendre du *Quinquina* à des malades febricitans qu'ils guérissent , & en donnent ensuite à l'Empereur pour la fièvre , qui s'en trouve parfaitement bien , 115. Leurs disputes au sujet de quelques cérémonies , 117. & *suiv.* Mouvemens qu'ils se donnent pour arrêter l'exécution de l'Arrêt prononcé contre la Religion Chrétienne , 127. sont chassiez indistinctement de leurs Eglises & conduits à *Peking* ou à *Canton* , 127. col. 2. Leur capacité dans les sciences de l'Europe sert beaucoup à accréditer leur ministère , & à faire estimer la Religion Chrétienne , 268. Font à l'Empereur *Cang hi* présent d'une machine Pneumatique , 270. Sont chargez de composer le Calendrier Chinois , 279. col. 2. Ce qui donne lieu à leur rétablissement , & fait cesser la persécution contre la Religion Chrétienne , 281. col. 2. & *suiv.*
- Missions* , quel étoit leur état à la mort de l'Empereur *Cang hi* , & quel il est à présent ; moyens dont les Missionnaires se servent pour entretenir la Foy dans une Mission autrefois si florissante , 127. col. 2
- Modèles* , quels sont ceux qu'il faut se pro-

- poser , 244
Moderation , du milieu qu'il faut tenir en toutes choses , 178. La garder dans les desirs , est un trait de sagesse , 224. Exemple d'une grande *moderation* , 238. Autres exemples , 238. col. 2. 239 & 240
Mo heou lo , fils de *Fo* ou *Foë* , 19. col. 2.
Mois , leur division chez les Chinois , 278. col. 2.
Monde , idée qu'on en doit avoir , 174
Mong chan , Montagne de la Province de *Chan tong* ; sa description , 475. n.
Monument authentique qui prouve que vers le septième siècle un Patriarche des Indes avoit envoyé des Missionnaires à la Chine , 66. Quand & comment découvert , 66. col. 2. Ce que contient le discours gravé sur ce monument , 67. & col. 2. & p. 68. & suiv.
Mo kia yé , Disciple chéri de *Fo* ou *Foë* ; ce qui lui est ordonné par ce dernier , 20. col. 2.
Morale en vers Chinois sur un trait d'histoire rapporté par le Pere Dentrecolles , 304. sur l'histoire de *Tchouang tse* , 325. 326. 329. 336. 337. 338. sur le mariage , 338
Morale des anciens en vers Chinois sur la maniere dont le Laboureur cultive son champ , 326
Morales (le Pere) Missionnaire Dominicain , député à Rome au sujet des Missions , 117. col. 2.
Mort , l'espérance de l'éviter attirera un grand nombre de Mandarins à la Secte des *Tao sse* , & sur-tout des femmes , 16. col. 2. Dénouement qu'elle cause , 229. Son incertitude , 229. col. 2.
Morsures de chiens , recette pour les guérir , 473
Morsures de rats , recette pour les guérir , 489. col. 2.
MO VANG , Empereur , son respect pour le *Chang ti* , 12
Mo ye , mère de *Fo* ou *Foë* , 19. Rêve qu'elle eut lorsqu'elle conçut , 19. & col. 2.
Musc , sa préparation ; sa saveur , 487. Sa vertu & ses usages dans la Médecine , 487. col. 2.
Musique , quelle est celle des Chinois ; n'est guères en usage que dans les Comedies , dans certaines fêtes , aux noces & autres pareilles occasions , 265. col. 2. En quoi elle consiste , 266
table , 72. Voyez ce qui en est dit au premier Tome.
Nan tcheou yue tchi , ou Livre qui traite des choses rares ; ce qu'il dit des effets du *Hai ma* dans la Médecine , 484
Nation Chinoise , quoiqu'elle ait toujours eu beaucoup de vénération pour ses Empereurs , & autres grands Ministres , elle s'est contentée de marquer leurs noms dans des Tablettes , & n'a rendu son culte qu'à l'Etre Suprême , 19. col. 2. Naturellement orgueilleuse , elle se croit la plus sçavante du monde ; comment délabusée , 268
Nations (comment des) entières sont devenues idolâtres , 15
Na to , femme de *Fo* , & mère de *Mo heou lo* , 55. col. 2.
Nature , ce qui aide à la former , 46. col. 2. Quelles sont ses opérations selon la Philosophie de quelques Chinois , 48
Navarrete (le Pere) Missionnaire Dominicain à la Chine , se range à l'avis commun sur quelques cérémonies Chinoises qu'il abandonne ; revenu en Europe , 118. col. 2. rend témoignage de l'habileté des Jésuites dans la Langue Chinoise , 119
Négociant riche de *Nan hong* , s'attache au Pere Ricci Missionnaire Jésuite , est baptisé , & devient l'Apôtre de son Pays , 71
Niophytes Chinois , exposez à de rudes épreuves par la malignité des Bonzes qui leur suscitent plusieurs persécutions , 79. col. 2. Envoyent le Pere Michel Boym Missionnaire Polonois à Rome , 183. col. 2.
Nghoon sang , ou *Recette paire* , de plusieurs sortes ; sa composition , 458. col. 2.
Ngo kiao , espèce de colle ; sa description ; comment elle se prépare , 494. col. 2. Ses vertus dans la Médecine , 495
Nien sang ; moyens qu'il trouva pour accorder deux freres qui étoient en procès , 255. & 256
Ning po , Port sur la mer Orientale de la Chine , vis-à-vis du Japon , 97
Noë , les descendants sont crus Fondateurs de la Monarchie Chinoise ; ce qu'ils enseignèrent à leurs enfans , 2
Nonce (Monseigneur le) en France , témoigne au Pere Fontaney la satisfaction que la sacrée Congrégation avoit de la conduite des Peres Jésuites à la Chine , 104. Lettre qu'il lui adresse par ordre de la sacrée Congrégation pour les remercier des services importants qu'ils rendoient à la Religion , 104. col. 2
Nourrices , quels sont leurs devoirs , quelles doivent être leurs manieres ; leurs qualitez & leur caractère , 133. col. 2.
Nouveautés étrangères ; ce que les Chinois entendent par ces termes , 105

N.

NAISSANCE d'un fils , comment célébrée par les Chinois , 135. & 134
Nan hong , Ville de la Chine fort considé-

Nuit, comment les Chinois la divisent ,
470. n. Comment il en faut régler le repos ,
523

O

- O**BSERVATIONS générales sur le
pouls , à quelque bras , & à quelque
endroit qu'on le tâte , 418
— sur le pouls du carpe gauche , qui est pro-
pre du cœur , 418
— sur le pouls de la jointure du poignet
gauche , pouls qui est propre du foye , 418.
col. 2
— sur le pouls de l'extrémité du *Cubitus*
gauche , pouls qui est propre du rein gau-
che , 418
— sur le pouls du carpe droit , pouls qui est
propre du poulmon , 419
— sur le pouls de la jointure du poignet
droit , pouls qui est propre de l'estomach ,
419
— sur le pouls de l'extrémité du *Cubitus*
droit , pouls qui est propre du rein droit ,
419. col. 2
— sur les sept pouls , dits *Piao* ; c'est-à-
dire , externes , & plus sensibles en com-
paraïson des autres , 420
— sur le pouls , dit *Fou* , superficiel , fuma-
geant , & ses différentes indications , 420
— sur le pouls dit *Kong* , & ses indications ,
420. col. 2
— sur le pouls dit *Hoa* , glissant , & ses in-
dications , 420. col. 2
— sur le pouls dit *Ché* , plein , & ses indi-
cations , 421
— sur le pouls dit *Hien* de trémulation lon-
gue , & ses indications , 421. col. 2
— sur le pouls *Kin* , trémuleux court , & ses
indications , 421. col. 2
— sur le pouls *Hong* , regorgeant , & ses
indications , 422. col. 2
— sur les huit pouls nommez *Li* , plus in-
ternes & moins sensibles , 422
— sur le pouls dit *Ouei* , petit , & ses indi-
cations , 422
— sur le pouls *Tchin* , plongé , profond , &
ses indications , 423
— sur le pouls *Ouan* , modérément lent , &
ses indications , 423
— sur le pouls *Sa* , aigre , & ses indications ,
423. col. 2
— sur le pouls *Tchi* , tardif , paresseux , &
ses indications , 424
— sur le pouls *Fou* , fuyant en bas , & ses
indications , 424
— sur le pouls *Sin* , mouillé , ou bien liqui-
de , fluide , & ses indications , 424. col. 2
— sur le pouls *Yo* , foible , & ses indi-
cations , 425

- Observations* sur les neuf pouls , dits *Tao* &
leurs indications , 425
— sur le pouls *Tchang long* ; son indication ;
son remède , 425
— sur le pouls *Toan* , court ; son indication ,
son remède , 425. col. 2
— sur le pouls *Hin* , vuide ou épuisé , son
indication , 425. col. 2. son remède , 426
— sur le pouls nommé *T'fou* , serré , pressé ;
son indication ; son remède , 426
— sur le pouls *Kié* , embrouillé , embarrassé ;
son indication ; son remède , 426
— sur le pouls *Tai* , qui signifie succession ,
changement de génération , substitution &
son indication ; son remède , 426
— sur le pouls *Lao* , dur ; son indication ;
cette maladie est incurable , 426. col. 2
— sur le pouls *Tong* , mobile ; son indica-
tion ; cette maladie demande un habile
Médecin , 426. col. 2
— sur le pouls *Lié* , fin , délié ; son indica-
tion , 426. col. 2. Comment il se guérit ,
427. col. 2
Observatoire près de *Nan king* ; description
de ce bâtiment , des édifices & des instru-
mens propres à observer , 274. col. 2. &
suiv.
Observatoire de *Peking* ; description qu'en
donne le Pere le Comte , & des diverses
machines à l'usage de ce laboratoire , 287.
col. 2. & suiv.
Oei von kong , vieillard âgé de quatre-vingt-
cinq ans ; occasion de l'Ode qu'il faisoit
chanter tous les jours à la porte intérieure
de son Palais , 12
Oeufs qui se donne le troisième jour de la
naissance d'un enfant , fête chez les Chi-
nois , comment célébrée , 134
Olo puen part de Judée ; quand il arriva à
la Chine ; sa loi est examinée ; Edit publié
en sa faveur , 68
O mi to fo , invocation des Sectaires de *Fo* ;
quelles sont ses vertus , 20. col. 2. 23. col.
2. 25
Oppression de cœur , voyez *Mélancolie*.
Oppression de poitrine causée par quelque in-
tempérie que ce soit ; ce qu'on en peut ju-
ger par le pouls , 431
Orgueilleux humilié , 221. col. 2
Orifice de l'estomach ; quelles sont ses fonc-
tions , 391. col. 2
Orphelin (le petit) ; voyez *Tchao chi con ell*.
Os d'éléphant , leurs effets dans la Médecine ,
482
Ou , ce que c'est , 46
Ouan , ce que c'est , 192. n.
Ouan , ce que marque ce pouls , 388. col. 2
Ouang assassin , ayant échappé par argent le
châtiment qu'il méritoit , n'évite pas la
Justice Divine ; son histoire , 306. & suiv.
Ouang lettré ; son histoire , où l'on voit que le

- le vice est puni & la vertu récompensée, 310. & *suiv.* Morale en vers Chinois de cette histoire, 310. 311. 312. 321
- Ouang chou ho*, Auteur d'un Traité sur le pous, 383. col. 2
- Ouan gin fang*, homme très-riche & très-attentif aux besoins des pauvres honteux, 202. col. 2. Moyens dont il usoit pour soulager leurs miseres, 203
- Ouang lan pien*, sa patience & sa modération à souffrir les injures, 236
- Ouang ping*, son aphorisme sur les maladies du pöümon, du cœur, de la ratte, du foye, des reins, 457. col. 2
- Ouan fou* Médecin; de quels remedes il usoit pour guérir les maladies du foye & des reins, du cœur, & du pöümon, 457
- Ouang yan tsin*, jeune étudiant, tombé entre les mains des rebelles, sauve l'honneur de la femme d'un de ses amis, qui avoit aussi été enlevée par les revoltés, 200
- Ouei*; quand est-ce que le pous est ainsi nommé, 388. Ce qu'il dénote, 388. col. 2
- Ouen tien biang* massacré sous la Dynastie des Yuen, 60. col. 2
- Ou kieou mou*, arbre qui porte ce fruit; lieux où il croît; sa description, 504. Qualitez & effets de sa racine, 505
- Ou king*, signification de ce nom, 30. col. 2
- Ou pan*, ce qu'il fit à un voleur qui voloit dans son Parc, 198
- Ou poi tse*, description de cette drogue; qualitez qu'on lui attribue, 496. & *suiv.* 503. & *suiv.* Son usage dans la Teinture, 497. & *suiv.*
- Ou san guey*, Commandant d'un corps de Troupes, appelle les Tartares à son secours, 82. col. 2. Provinces dont il se rend maître, 93. & col. 2. ne peut être forcé dans ses retranchemens, 93. col. 2
- Ou ting kia*; jusqu'où il a poussé la fidelle amitié, 203. col. 2
- Ouworages* d'esprit; ce qu'il faut observer en les composant ou en les lisant, 89
- P.**
- P**ACOUA ou TA COUA, voyez *Sott.*
- Pagode*, à qui les Indiens donnent ce nom; 19. col. 2
- Palpitations* de cœur, accompagnées de sueurs; recette pour les guérir, 469
- Pan Achillée*, Eunuque Chrétien, parvient à la dignité de *Colao*, & favorise la Religion Chrétienne, 83
- Pao ching*; ce qu'il dit du *Pen tsao* de *Chin mong*, 445. col. 2
- Pao mong suen*; quelle étoit sa tendresse pour sa mere absente, 206
- Pao po tse*; ce qu'il conte du *Chou ma* & des pillules appellées *Chou sien ouan*, 485.
- Pourquoi il conseille à ceux qui marchent dans les montagnes de prendre du musc sur eux, 488
- Pao yue*, Reine, fils qu'elle obtient par ses ferventes prieres, 55. col. 2
- Pape* (le) fait publier un précepte Apostolique, qui ordonne de se servir du mot de *Tien tchu*, pour exprimer le vrai Dieu, 121. col. 2. envoie ce précepte Apostolique à M. l'Evêque de *Peking*; fait partir un nouveau Légar pour la Chine, 122
- Parabole* ancienne, rapportée par le célèbre *Yen*, 513
- Parrenin* (le Pere) & les autres Missionnaires se donnent de grands mouvemens pour détourner le coup fatal qui alloit frapper la Religion Chrétienne, 127. reçoit d'un Mandarin Chinois la recette d'un remède pour la Dyenterie, 506
- Parricide*, comment puni, 129
- Parties* du corps humain; quelles sont celles qui, selon les Médecins Chinois, sont les sieges naturels de la chaleur vitale, & de l'humide radical, 380
- Pasio* (le Pere) un des premiers Missionnaires de la Chine, 70. Son projet déconcerté, il prend le parti d'aller cultiver les Eglises du Japon, 70. col. 2
- Passions*; celui qui travaille à les dompter, en fera à la fin le maître, 325
- Patience*; quels en sont les fruits, 136. marque de courage dans l'adversité, 238. col. 2.
- Pa tsee*, maniere de dire la bonne aventure, 40
- Peau d'elephant*; quels sont ses effets dans la Médecine selon *Chi tchin*, 482
- Peinture* du monde & de la vie humaine, 226
- Pèlerinage*; quels ils sont, & comment ils se font, 23. & 53
- Penitences*; quelle est celle que font les Bonzes, 14
- Pensées* morales, 205. & *suiv.*
- Pen tsao*; extrait de ce Livre de l'Empereur *Chin nong*, 444
- Pen tsao* de *Leang tao hong king*, intitulé, *Ming y pié lou*, extrait de ce Livre, 441
- Pen tsao king san*, Herbiere attribué à l'Empereur *Chin nong*, 441. contenu de ce Livre, & signification de ce nom, 441. col. 2
- Peres*, (les) ont le pouvoir de vendre leurs enfans à des étrangers, s'ils en sont mécontents, 128. col. 2. leur amour pour leurs enfans ne doit pas les jeter dans des inquiétudes excessives quand il s'agit de les établir, 325

Pereira, Chinois, accompagne le Pere Ricci dans son voyage à *Peking*, 73. col. 2

Pereira (le Pere) répond au discours que le beau-pere de l'Empereur avoit fait dans la cérémonie des funérailles du Pere Verbiest, 100. col. 2. note un air de Musique en présence de l'Empereur, tandis que les Musiciens le chantoient, & le repete aussi-tôt sans manquer à un seul ton, 266. col. 2. fait faire une orgue qui jouë d'elle-même, & la fait placer dans l'Eglise des Jésuites de *Peking*, 270. & mettre une horloge avec son carillon au haut de cette Eglise, 270. col. 2

Persecution cruelle, excitée contre les Missionnaires par un Mandarin de *Nan king*, 81. col. 2

Persévérance dans la pratique du bien, 172

Perspective; tableaux peints selon les règles de cet art, qui, exposés dans le jardin des Jésuites de *Peking*, surprennent tous ceux qui les voyent, 269. col. 2

Pertes de sang, soit par le nez, soit par la bouche; ses pronostics par le pous, 430. Recette pour guérir celles qui arrivent par la voye des urines, 471. Recette pour guérir celle par le fondement, 478 col. 2. & suiv.

Pesadelo, voyez *Maladie*.

Petite verole; recette pour appaiser les démangeaisons qu'elle cause, 479. col. 2

Philosophes Chinois (quelques) ont peu de solidité dans l'exposition de leur système, sur l'origine & l'état du monde, 41. col. 2. Leurs raisonnemens sur la création du monde sont ridicules & se détruisent par eux-mêmes, 44. n. réduisent leur morale à cinq principaux devoirs, 128. Instruction d'un à un jeune homme destiné aux grands emplois, 210. col. 2

Phlegmes; comment il faut les dissiper ou évacuer la pituite du bas ventre, 449. Recette pour détacher ceux qui s'attachent à la gorge, 479. col. 2

Phthisie, accompagnée de vomissement de sang, recette pour la guérir, 470. Recette pour guérir celle qui est accompagnée de toux, mais sans crachement de sang, 502

Pie lo, Livre de Médecine; ce qu'il dit du *Gin seng*, Plante du premier ordre; où il croît, & du tems de le cueillir; sa figure, 460

Pierre, (maladie de la) recette pour la guérir, 471

Piété filiale, (exemple de la) de deux freres, 210. Autres exemples, 210. 211. & col. 2. 259. col. 2

Pillules; comment elles doivent être pour le haut ventre, & comment pour la poitrine; comment on doit les faire pour qu'elles descendent toutes entières dans l'estomach,

& qu'elles mettent plus de tems à se délayer; comment, pour qu'elles se fondent promptement, 449

Ping; comment il préparoit & conservoit le *Gin seng*, 463

Plante des pieds, que son milieu est fissuré & l'ouverture des sources abondantes des esprits répandus dans le corps, & à quoi il ressemble, 523. col. 2

Pneumatiques (machines), voyez *Machine* & *Missionnaires*.

Poué gnei, célèbre *Colao*, zélé disciple de *Confucius*, attaque la Doctrine de *Fo*, 28

Poil de chameau; ses effets dans la Médecine, 484

Poison; ses pronostics par le pous, 432. Recette pour guérir ceux qui en sont pris, 479

Poissons qu'on trouve dans une montagne en cassant des pierres où ils sont enfermez; leur usage dans la Médecine, 486. col. 2

Politique; en quoi consistoit celle des anciens Chinois, 3

Portugais, (les) abordent à *Cochin* où ils trouvent des vestiges du Christianisme, 65. col. 2. Plus habiles que les Chinois à servir l'Artillerie, sont mandez au secours des Chinois, 81. col. 2

Possessions; les injustes sont le plus souvent malheureuses, 262

Potions cordiales, comment il les faut préparer, 454

Pou; description qu'il fait du *Gin seng* & du lieu où il croît, 460. qualitez qu'il attribué à cette plante, 463. col. 2

Poudre de *Hai ma*; remede excellent contre le venin, 485. col. 2

Poumon; ce qu'il faut examiner dans les maladies, 384. de son pous, 404. col. 2. Diagnostics & pronostics de ses maladies, 434. col. 2. Recette pour reparer son épuisement causé par la courte haleine, 469. col. 2

Pous; différens endroits où il faut le tâter dans les diverses maladies des cinq parties nobles, 384. col. 2. Combien de fois il bar dans une respiration, 385. Explication de ses différens noms, 388. Maniere de le tâter, 390. Endroits où il faut le tâter, 392. Combien il a de battemens dans une respiration quand la santé est parfaite, & quand la mort est prochaine, 393. Indications des divers pous, 396. col. 2. Il y en a sept sortes qui indiquent le danger de mort, 398. Autres sortes qui indiquent pareillement le danger de mort, 399. Instructions pour tâter le pous, 400. col. 2. Jugemens qu'on peut porter en le tâtant, 428. Pous de l'extrémité du *cubitus*; ce qu'il marque quand il est *boa* dans une femme;

dans un homme, quand il est *fou*, quand il est *oui*; s'il est *yo* & *ouan*; s'il est *ichi*; s'il est *se*; s'il est tantôt *bien* & tantôt *kin*; s'il est *schin*; s'il est *fin*, *fou*, *feou*, ou bien *kong*, 389

Précaution de ne sortir jamais de sa maison à jeun, quand elle devient plus nécessaire, 514. col. 2.

Précepte Apostolique publié par le Pape; ce qu'il contient, 121. col. 2. est envoyé à M. l'Evêque de *Peking*, 122

Préjugé; réflexions sur ceux des hommes, 245. col. 2

Présence d'esprit charitable, 198

Preservatif excellent contre le mauvais air, 514. col. 2

Princes Chrétiens remplis de zèle pour la propagation de la Foi dans l'Empire de la Chine; aident les Missionnaires de leurs libéralitez, 270. col. 2

Procedé de l'honnête homme, 153

Pronostics qui marquent que la mort est prochaine, 386. col. 2

Pronostics dans la maladie nommée *Ho loan*, 403. col. 2

Pronostics par le pous en diverses maladies, 402. col. 2. 429. col. 2

Pronostics tirez de l'inspection du malade, 432. col. 2

Pronostics qu'on peut tirer par le pous dans les blessures, où l'on a perdu beaucoup de sang, 431. col. 2

Protection que les Catéchumènes Chinois devoient faire; modèle d'une, 75. col. 2. & p. 76

Proverbes Chinois, 387. 514. 517. 519. col. 2

Provinces; quelle est la différence entre celles du Nord & celles du Midi, 180

Pung; fable plaisante à son sujet, 58. col. 2

Purgatif, comment il faut préparer ce remède, 454

Pythagore, inventeur du dogme des deux principes, 58. col. 2. n.

Q.

QUANG VOU, ce qui en est rapporté dans le Livre du Philosophe *Tchin*, 63

Quinquina, remède inconnu à la Chine, est mis en usage par les Missionnaires, qui en font des épreuves publiques, avec succès, 115

R.

RACINES des arbres & des feuilles; comment doivent être cueillies & séchées, 447. col. 2

Raillerie (la) est la maladie des gens vains & superbes, 165

Rapports mutuels que les membres du corps humain ont avec les intestins, selon les Médecins Chinois, 380

Ratte; recette pour guérir les maux de la rate des enfans, causés par des vers, 472. col. 2

Recette paire, voyez *Ngeou sang*.

Recettes lentes, voyez *Ki sang* & *Koang sang*

Recettes; de combien de fortes il y en a; & ce qu'il faut observer dans leur composition, 456

Récompense de la fidélité à rendre une chose trouvée, 196. col. 2

Réconnaissance d'une bête féroce envers son bienfaiteur, 220

Réflexions morales, 226. col. 2. 237. 240. col. 2. 247. col. 2. & suiv. 250. 251. 252. 253. 258

Régat du poil follet; ce que c'est, 134

Règles particulieres de la conduite humaine, 185

Reins (les) & la vessie; leurs fonctions, 91. col. 2. Ce qu'il faut examiner dans leurs maladies, 384. Quel est leur pous, 417.

Dianostics & pronostics des maladies qui les attaquent, 435. Recette pour guérir leurs douleurs, accompagnées d'une difficulté de se tourner, 479

Religieux Dominicains entrent à la Chine pour y prêcher l'Evangile, 82

Religieux Franciscains vont aussi partager les travaux Apostoliques à la Chine, avec les autres Missionnaires, 82

Remedes; font de plusieurs fortes, 444. Ceux préparés par la mastication, autrefois en vogue; comment il faut les préparer pour guérir une grande maladie; quand on veut qu'ils ne pénètrent pas jusqu'aux vaisseaux, mais qu'ils dissipent seulement les amas d'humeurs de l'estomach, des viscères, & autres endroits des entrailles, 449. comment il faut préparer ceux qu'on prend en pilules ou en poudre & ceux qui sont de nature humide, 453. à quoi il faut avoir égard dans la préparation des remedes, 456. col. 2

Renaudot (M. l'Abbé) & M. Thevenot, ont trouvé des manuscrits qui prouvent l'entrée très-ancienne de Prélats & de Prêtres dans la Chine, 67

Repas, quand il faut éviter de le prendre; comment il le faut commencer & finir, 517

Repos; où l'homme doit le chercher, 227

Reprimande faite à propos, 221. col. 2. & sans choquer, 222

Respirations, combien les Chinois en comptent dans un jour, 387. Recette pour guérir des incommoditez inveterées, 469.

Restaurants, comment il faut préparer ces remèdes, 454

Rhetorique, quelle est celle des Chinois, & en quoi elle consiste, 265

Rhubarbe (la) selon quelques Médecins; est meilleure, & a plus de force étant vieille que fraîche, 488. Lieux où elle croît; description de cette Plante; ses usages, 492.

& suiv.

Ricci (le Pere) un des premiers Missionnaires Jésuites de la Chine, 70. fait une Carte Géographique de la Chine; compose un Catéchisme; s'attire l'estime des honnêtes gens de *Chao king*, 71. reçoit ordre du Viceroy de cette Province de sortir de l'Empire, 71. col. 2. est rappelé; s'établit à *Chao tcheou*, & y fonde une nouvelle Eglise, 72. Fait naufrage en allant à *Nan king*; retourne à *Nan tchang*; y est joint par les Peres *Cataneo* & *Longo-bardi*, 73. part pour *Peking* accompagné du Pere *Cataneo* & du Frere *Sebastien Fernandez*, & du Chinois nommé *Pereyra*, 73. col. 2. Sa réception à *Nan king*; y achete une Maison infestée de mauvais esprits, & y rétablit la tranquillité, 74. est emprisonné à *Lin tchin tcheou* par l'Administrateur de la Douane; est mis en liberté; & se rend à la Cour avec les présents destinés pour l'Empereur, 74. col. 2. s'établit à *Peking*; y prêche l'Evangile, 75. oblige les Catéchumènes à détester leur vie passée, & à protester qu'ils embrassent sincèrement la Foy avant que de leur administrer le Baptême, 75. & suiv.

essuie plusieurs orages que lui suscitent les Idolâtres & les Bonzes, qu'il apaise par le crédit & l'autorité de ses amis, 79. col. 2. fait voir le ridicule de la conspiration que les ennemis des Jésuites leur attribuent, 80. Sa mort, 81. Ce qui avoit favorisé son entrée à la Cour de l'Empereur, 170. avoit fait présent à l'Empereur d'une Horloge & d'une Montre sonnante, 170. col. 2.

Richesses, discours sur l'abus qu'on en fait, 235. col. 2.

Ris, voyez *Cange*.

Rits (le Tribunal des) a beaucoup contribué à maintenir à la Chine le culte des premiers tems, & à conserver l'idée d'un premier & Souverain Etre, 15. érige un Mausolée à l'honneur du Pere *Verbiest*, 100. col. 2. de tout tems ennemi de toute Loy étrangère, 104. col. 2. examine le Mémoire des Missionnaires, & s'oppose à l'exercice de la Religion Chrétienne, 110. col. 2. Voyez *Tribunal des Rits*.

Rochea (le Pere Jean de) meurt à *Hang tcheou*; honneur que rend à sa mémoire le Pere *Ricci*, 77.

Roger (le Pere) se rend à *Chao king*; obtient la permission du Viceroy de s'y établir; est obligé de quitter son établissement; y est rappelé, 70. col. 2. retourne à *Macao*; est envoyé à Rome, 71. col. 2.

S.

SACRIFICE, à qui appartient d'en faire, & quelle doit être la vertu & l'humilité de celui qui en offre à *Chang ti*, 5. col. 2.

Sa, le pous se nomme ainsi quand la sensation qu'il fait sous le doigt a du rapport au mouvement d'un couteau, 388. Ce qu'il marque alors, 388. col. 2.

Sages Chinois, quelle est leur différence d'avec les sages du Paganisme, 13. Ce seroit leur faire tort que de les taxer d'irréligion pour n'avoir pas eu une connoissance aussi distincte de la Divinité que celle qu'on a eue depuis dans le monde Chrétien, 13. col. 2. Sont fort populaires dans leur morale, & ne font point briller leur esprit comme les Sages de la Grece & de Rome, 130. col. 2.

Sagesse, céder quelquefois de son droit, en est une marque, 225. col. 2.

Saignée, son usage est très-rare parmi les Chinois, 382.

Saignement de nez qu'on ne sçait arrêter; recette pour le guérir, 471. 501.

Saison chaque a son pous propre, 385. col. 2.

Quel est celui de la première, seconde, troisième, quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième, neuvième, douzième Lune, 385. col. 2. Celui de la dixième & onzième Lune, 386.

Saisons, leur division chez les Chinois, 278. col. 2.

Sang (le) coule dans les vaisseaux, & est dans un perpétuel mouvement de circulation, 385. Effet de sa plénitude, 520. col. 2.

Santé, moyens de la conserver, 513.

Sav tsi, lieux où cette Plante croît, sa description; ses usages, 591. & col. 2. & suiv.

Sauces, de cinq sortes; leur fréquent usage nuisible, 515.

Schaal (le Pere Adam) arrive à la Cour de *Chan tchi*, est fait Directeur du Tribunal des Mathématiques, réforme le Calendrier, 86. est visité par l'Empereur, qui lui fait présent de sa veste, & l'honore du nom de *Ma fa*, 86. col. 2. est fait Précepteur du jeune Prince; sauve la Ville de *Macao* de sa destruction; apaise diverses persécutions que les Bonzes suscitent contre les Chrétiens, 88. col. 2. Pourquoi chargé

chargé de chaînes & jetté en prison, 89.
col. 2. Est condamné à mort, 90. Ce qui arrive à la lecture de la sentence; On reconnoît son innocence, & il est mis en liberté; meurt peu après accablé des souffrances de sa prison, 90. *col. 2.*
Sciences spéculatives; pourquoi négligées à la Chine, 265
Secte de quelques Lettrez de ces derniers tems; leurs opinions ridicules & extravagantes, 29. & *suiv.*
Sectes, combien il y en a dans l'Empire; & quelles sont les principales, 1. Ce que leurs Disciples promettent, 1. *col. 2.*
Sel, son excès dans les alimens doit être évité; son effet, 515
Semedo (le Pere Alvarez) Auteur de la traduction de l'Inscription trouvée à *Si ngan fou*, 66. *col. 2.*
Séminaire (le) des Missions étrangères établi à Paris, envoie des Prêtres à la Chine, 118. *col. 2.*
Sentences gravées dans la Salle de *Zi ouen tse*; ce qu'on y lit, 194
Sépultures, les Chinois sont plus occupés de donner une bonne situation ou un aspect favorable à leurs sépultures, qu'à leurs maisons, 158. Précautions qu'on peut prendre dans le choix d'un lieu propre à cet usage, 260. Pratiques superstitieuses dont les Chinois usent pour trouver une situation heureuse pour bâtir une sépulture, 261. *col. 2.*
Sévérité trop grande, nuisible au Gouvernement, 188
Siang, arbre que nous appellons *Châtaignes Chevalines*; sa description, 468
Siang chan bien, territoire où l'on trouve des poissons de pierres semblables aux autres, 480. *col. 2.*
Siao fang (le) ou petite recette; de combien d'especes composée, 457. A quelles maladies elle convient, 457. *col. 2.*
Siao ko, maladies; les pronostics par le pouls, 429. *col. 2.*
Siecle instruit, ce qu'on lit dans cette Pièce de Poésie, 262
Sien gin, ce que c'est; signification de ce mot, 17. & *col. 2.*
Sieou tsai, quelle est cette dignité, 251. n.
Simples (les) sont fort communes; & se trouvent dans chaque Ville de l'Empire, 383
Sing li ta tsuen, Livre Chinois, composé par ordre de l'Empereur *Yong lo*; signification de ce titre, 29. *col. 2.*
Sing tsé miao, son sentiment sur la maniere de cueillir, de préparer, & de sécher les drogues & les herbes médicinales, 447
Sin, ce que marque ce pouls, 388. *col. 2.*
 Remède à cette maladie, 389

Sin, Mandarin de distinction; est baptisé à *Nan king*, & devient l'Apôtre de son Pays, 76. & *suiv.* Appuye la Religion de son autorité dans les Provinces, & procure aux Missionnaires la protection & l'amitié des premiers Officiers; prend le deuil à la mort du Pere Jean de Rocha, & le fait prendre à toute sa Famille; reçoit respectueusement la Lettre du Cardinal Bellarmin, 77. Avis qu'il donne à l'Empereur, 81. *col. 2.* meurt, 82
SUEN VANG, Empereur, regardoit comme des dons de *Tien* tous les Ministres qui ont bien servi l'Etat; ayant négligé la cérémonie de labourer la terre, s'attribuë toutes les calamitez publiques qui arrivèrent, 5
Siu tsi, quelle fut sa pieté filiale à l'égard de sa mere, 211. *col. 2.*
Sobriété, où elle est le plus nécessaire, 516
So chiao yang king, chemin par où la bourse du fiel fait couler la chaleur vitale, 381
Soif importune; recette pour l'appaiser, 500
Société, quels sont ses principaux devoirs, & à quoi ils se rapportent, 510. *col. 2.* & *suiv.*
Soldats Tartares, compris sous huit Bannières de différentes couleurs, 90. n.
Solstices, tems destinez aux Sacrifices; comment ils s'observoient, 6
So kine yn king, canal par où le foye envoie l'humide radical aux pieds, 380
Sommeil, quand doit être pris après le souper, 516. *col. 2.*
Song, Médecin; quel est son sentiment touchant les différentes sortes de *Gin seng*, & des lieux qui le produisent; de leur vertu & de leur valeur, 461. Description qu'il en fait, 461. & *suiv.* Ce qu'il dit du Cancre, 466
Song king, Ministre de *Huén 'tsong*, est loué, & recompensé de cet Empereur à cause de sa droiture, 258. *colonne 2.* & *suiv.*
Song kin, Médecin; sa maniere de conserver le *Gin seng*, 463. Ce qu'il dit du *Hai ma*, poisson du genre des Ecrevisses, 484. du *Hai ma*, ou Cheval d'eau, 484. *col. 2.*
So ni, premier Ministre, & l'un des Régens de l'Empire; cruel persécuteur des Chrétiens; meurt, 91
Sore (le Pere François) Portugais, est chargé du gouvernement de l'Eglise de *Nam tchang*, 73. *col. 2.*
Sort, en Chinois *pa toua* ou *ta coua*; maniere de le tirer à la Chi-pe; pourquoi on le tire ordinairement, 40. *col. 2.*
Sortileges, enchantemens; maléfices; diableries; ce qu'on en doit penser, 158. Comment ces sorts se jettent, 158. *col. 2.*

SO SAN (le Prince) Commissaire Chinois pour régler les Limites des Empires Chinois & Moscovites, 101. col. 2. Ecrit au Viceroy de *Hang tcheou* en faveur des Chrétiens, 105. col. 2. Se trouve à l'Assemblée des Mandarins du *Li pou*, & prend la défense des Missionnaires & de la Religion, 112. Obtient un Arrêt favorable en leur faveur, & le fait confirmer par l'Empereur *Cang hi*, 112. col. 2.

So tai yn king, chemin qui conduit la chaleur vitale aux pieds, 381

SO TSONG, Empereur; son zèle pour la Religion, 68. col. 2. & p. 69

Sou, ce que dénote ce poïs, 388. col. 2.

Souan ming, maniere de dire la bonne aventure, 40

Souan pan, instrument dont se servent les Chinois pour compter; figure de cette Machine, & maniere de s'en servir, 267

Soucamia, l'un des Régens du Royaume, & de ceux qui persécutoient les Chrétiens, est accusé & condamné à mort, 91

Sou kiong, Gouverneur de *Tsin he*, refusoit tous les présens qu'on lui offroit, 191. col. 2

Sou long, quelles sont les merveilleuses qualités qu'il attribué au *Hai ma*, 485

Sou song, quelles sont les maladies dans lesquelles il employoit le Cancré pétrifié pour les guérir, 487. col. 2

Sou tao cong, Président d'une des six Cours Souveraines; quel étoit son remède pour guérir les fièvres malignes, 472

So yang ming king, chemin par où l'humide radical va aux pieds, 381

Sseï son, signification de ce nom; à qui il est donné; comment les Disciples de *Fo* parviennent à cette Charge; ce qui se passe à leur Assemblée; leur maniere de vivre, 26. col. 2. Avantages qu'on retire de cette Charge; ce qu'ils font pour s'attacher leurs Disciples; extravagances qu'ils débitent, 27

Statique (machine de) avec laquelle un enfant leve facilement plusieurs milliers, 269. col. 2.

Stratagème de guerre heureux, 256. col. 2.

SUEN VANG, Prince très-religieux, voyant l'Empire désolé par la sécheresse, s'en plaint amèrement à *Chang ti*, & demande que sa colère tombe sur lui, & non sur le Peuple, 13

Sueurs trop fréquentes; recettes pour les guérir, 499. & col. 2.

Su ma kuang, entretiens qu'il a avec *Tchao yong* sur la morale, 198

Su ma onen, sçavant, réduit au silence, 219. Réponse qu'il fait aux remerciemens d'un de ses amis à qui il avoit rendu service, 230

San, Magistrat du Territoire de *Pei*; pourvoit avec attention aux besoins du Peuple, 187. col. 2.

San, Médecin, son sentiment sur le *Gin seng* du Royaume de *Sin lo*, & sur celui de *Chaa tcheou*; description qu'il en fait, 461

Superstitions ridicules des Chinois dans le choix des lieux qui doivent servir à leurs sépultures, 260

Su piao, description qu'il donne du poisson appelé *Choui ma*, 484. col. 2.

Suppression de mois; recette pour les provoquer, 479. col. 2.

T.

TABLE des cinq Elémens, 587

Tablettes médecinales, où dominent les *On poi tse*; leur composition & leur usage dans la Médecine, 503. & suiv.

Tachard (le Pere) fait des remontrances au Pape Innocent XI, 103

Taïl, mot Portugais; sa signification, 153. n.

Ta fang, ou grande recette, quelle est sa composition, 457

Ta ho chang, à qui les Chinois donnent ce nom, 23

Tai cosama, Roy du Japon, leve une puissante armée pour s'emparer du Royaume de Corée, 72. col. 2. est tué & son armée défaits, 73. col. 2.

Tai hoang, voyez *Rhubarbe*.

Tai ki, signification de ce mot, 30. Ce que c'est, 30. col. 2. Perfections qui lui sont attribuées, 31. & col. 2. Livres où il en est parlé; quand il a paru, 32. Ce qu'en dit *Tchin* dans son Traité sur l'origine & l'état du monde, 44. & col. 2. & n.

TAI TCHING, Empereur, sa mort, 54

TAI TSONG, Empereur, fait publier un Edit en faveur de la Religion Catholique, 68

Talapouts, à qui les Siamois donnent ce nom, 19. col. 2.

Talens, du mauvais usage qu'on en fait, 201

Ta min, Médecin; qualitez qu'il attribué au Cancré-pétrifié, 487

Ta ming, effets merveilleux qu'il attribué à la racine de *Gin seng*, 464. col. 2.

Tamiser, comment il faut tamiser les drogues pillées qui se prennent en pillules ou en poudre, & certaines especes qui sont oleagineuses, 453. col. 2.

Tamo, personnage célèbre; où & comment il passe sa vie, 54. col. 2. & p. 55

Tan, voyez *Teon*.

- Tang*, Magistrat de *Sin tchang*, expédioit les Procès avec un grand déshnteressément, 188
- Tang*, comment il faut préparer ce remède; doilé d'eau qu'il y faut mettre, 453. col. 2
- Tang cond*, racine aromatique; sa vertu, 494
- Tan ki*, Médecin, Chinois, guérit un homme d'une maladie incurable par le moyen de l'Electuaire du *Gin feng*, 465
- Tao & Fo*, leurs Sectes, quoique différentes de la Secte Littéraire, en quoi elles s'accordent, 325
- Tao*, exposition de ces neuf pous, 395
- Tao ssé* (Secte de) par qui enseignée, & accréditée à la Chine, 15. col. 2. Signification de ce mot, 16. * Leur morale assez semblable à celle des Epicuriens, 16. Ce qu'ils se proposoient; avoient recours à la magie, 16. col. 2. font honorer du titre de *Tien ssé*, 17. col. 2. & même du nom de *Chang ti* par l'Empereur *Hoei t'fong*, 18. Multitude d'esprits qu'ils introduisirent dans l'Empire; nom qu'ils donneroient à ces esprits, 18
- Tang*, quel est cet instrument, 385. col. 2
- Tao té*, quel est ce Livre; où il fut composé, 49
- TCHANG HIEN CHONG**, Empereur Tartare, levé trois armées considérables contre l'Empereur Chinois, 85. Provinces qu'il parcourt; sa cruauté, 85. col. 2. Prêt à livrer bataille, il est percé d'une flèche, 86
- Tchang*, quelle est cette mesure, 385
- Tchang cond*, nom que les Chinois donnoient à leur Empire; sa signification, 46. n.
- Tchang pe la*, voyez *Cire blanche*.
- Tchang feng*, Livre Chinois qui traite de la Médecine; pourquoy ainsi intitulé, 508. col. 2. & suiv. Histoire que l'Auteur de ce Livre fait de ce qui lui est arrivé, 509. Maximes qu'il donne pour se procurer une vie saine & longue, 510 col. 2
- Tchang feng yo*, signification de ce mot, 17. *
- Tchang tchai*, à qui les Chinois donnent ce nom, 26. col. 2.
- Tchang ta teou*, Médecin Chinois, converti à la Religion Chrétienne, étant condamné à recevoir la bastonnade, son filleul s'offre de la recevoir pour lui; sa réponse à cette offre; sa patience pendant cette douloureuse exécution; s'offre en sacrifice au Seigneur, 106
- Tchan sun kin*, instructions qu'il fait à ses enfans, 215
- Tchao can tse*, célèbre chez les Chinois; ce qu'il dit sur l'élevation des Empereurs
- Tching sang*, *Vou vang*, *Chan*, *Yu*, *Ven vang*, *Tcheou kong*, à l'Empire, 10. col. 2.
- Tchao chi cou est*, ou le petit Orphelin de la Maison de *Tchao*, Tragédie Chinoise, 345
- Tchao kang t'fou*, Mandarin, ami solide & déshnteressé, 194. col. 2.
- Tchao kong*, Colao de l'Empire; ce qu'il fait pour conserver la vie à l'héritier du Trône, 12. col. 2.
- Tchao kouei*, son exactitude à réparer le toit fait à autrui, 204
- Tchao tse*, quelle fut sa tendresse pour sa mere âgée, & malade, 206. col. 2
- Tche*, sa signification, 392
- Tche kiang*, nom d'une Province de la Chine, 200. col. 2.
- Tchin*, signification de ce pous, 388. & col. 2. & suiv.
- TCHOU**, Empereur, ce qui en est dit dans le *Chu king*, 4
- Tcheou* (le Tyran) ayant banni les Sages de la Cour, est détrôné, 10
- Tcheou kong*, frere de l'Empereur *Vou vang* donne des marques de sa pitié à l'égard de *Chang ti*, 11. ancien Mathématicien habile; Tour où il faisoit ses Observations, & quels étoient ses instrumens de Mathématiques, 276
- Tcheou pi ta*, Mandarin à *Chao fong*; comment récompensé de la charité qu'il avoit exercée à l'égard d'un Ecrivain de son Tribunal, 200. col. 2. & suiv.
- Tché t'fai*, ce qu'il dit de la racine du *Gin feng*, 463. col. 2.
- Tché yong*, Officier du College des Médecins de la Cour, Auteur d'un Traité du *Gin feng*, 463
- Tchin*, Philosophe moderne, explique son sentiment sur l'origine & l'état du monde, 42. par qui traduit, 42. col. 2. Son sentiment sur la production des Insectes, 43. col. 2. & pag. 44. sur le *Tai ki*, 44. & col. 2. Réflexions sur son système, 52. n. Contradiction dans laquelle il tombe sur l'apparition à *Kao t'fong*, 56. col. 2. n.
- Tchin*, Magistrat de *Tsang ou*, pourquoy il permet à un criminel d'avoir la femme en prison, 188. col. 2
- Tchin* (Luc) Généralissime des Troupes Chinoises, voyez *Kin* (Thomas.)
- Tching biang*, attaqué d'une espee de ténèfme, maladie causée par un excès de débauché, est parfaitement guéri par l'electuaire de *Gin feng*, 465
- Tching hoang*, à qui les Chinois donnent ce nom, 59. Signification de ce nom, 59. col. 2. n.
- TCHING TANG**, ce qui est dit de cet Empereur dans le *Chu king*, & comment il y est représenté, 5. jusqu'où il porta son culte pour le *Chang ti*, 9. & col. 2. Priere qu'il fait au Souverain Maître de l'Univers,

- ayant inutilement offert des sacrifices à *Chang ti*; dans une grande stérilité, s'offre lui-même comme une victime d'expiation, 9. col. 2
- Tching tse*, Interprète des Livres canoniques publie ses ouvrages sous le regne de la famille des *Song*, 29
- TCHING VANG*, Empereur; quel étoit son respect pour le Souverain Maître de l'Univers, 11. ce qui l'obligea de rappeler son oncle à la Cour, que la jalousie des Courtisans en avoit exilé; consulte *Chang ti* avant que d'entreprendre la guerre, 11. col. 2
- Tching kien*; propriété qu'il donne à la racine de *Gin feng*, 469. col. 2. Quelles sont les qualitez du muc selon ce Médecin, 487
- Tchin ming tao*, Mandarin de *Ho yun hien*, fait paroître une grande prudence dans l'administration de la Charge, 257
- Tchin suen*, Mandarin; sa fermeté, 193. col. 2
- TCHING TSONG*; Empereur, se laisse ridiculement surprendre par les fourberies & prestiges des *Tao ssé*, 17. col. 2
- Tchin vou kane*, caractère de cet homme célèbre par sa profonde érudition, 41. col. 2
- Tchi tsai*; comment il faut, selon lui, employer le vin dans les remèdes, 454
- Tchong sang* (le) ou recette moyenne, de quelles espèces composée, 457
- Tchong ngo*; quelle est cette maladie; ses pronostics par le pois, 431. col. 2
- Tchong suen*, grand Officier de Guerre; sa réponse à un défi que lui portoit un homme sans nom, 239. col. 2
- Tchong tching*, Médecin; son sentiment sur le *Ta sang* ou grandes recettes; sur le *Siao sang*, ou petite recette, 457
- Tchouang tse*, après les bisarres obseques de sa femme, s'adonne entierement à la Philosophie, & devient célèbre dans la secte de *Tao*, 324. Sa Préface, son Livre sur les richesses & les honneurs, 324. & 325. Pourquoi il voit toutes les nuits qu'il étoit un gros papillon; explication de ce rêve, 326. Sa réponse aux Officiers du Roy de *Tson*, 327. col. 2. Chanfon composée sur les funérailles de sa femme, 337
- Tchu*, surnommé *Tien pao* (la veuve de) trouve un Livre de magie, dont elle se sert pour faire des prodiges étonnans, 61. col. 2. & suiv.
- TCHUEN HIO*, Empereur, extermine les enchanteurs qui avoient dérangé le culte rendu au *Chang ti*, 7. & col. 2. établit des Mandarins pour présider aux sacrifices; régle le choix des victimes; & les couleurs propres aux quatre saisons destinées aux sacrifices, 7. col. 2
- Tchu heou*, ce que signifie ce nom, 7. 10
- Tchu hi*, habile Interprète, honoré du nom de Prince des Lettres, 29. & col. 2
- Tchung lion*, esprits honorez sous ce nom, 59. col. 2. Signification de ce nom, 59. col. 2. n.
- Tchung ming tao*; quelle étoit sa gravité dans son particulier & son affabilité en compagnie, 221
- Tchun tson*; ce que traite ce Livre canonique, 4. col. 2
- Tzigne*; remède pour guérir cette maladie, 401
- Tems* propre à cueillir les feuilles, les fleurs & à arracher les racines des simples & plantes médicinales, 447
- Tendresse* & pitié d'un fils à l'égard de sa mere morte, 207
- Tenesme*, qui procede du froid; recette pour le guérir, 411. col. 2
- Tenesme*, qui procede de chaleur, recette pour le guérir, 478. & col. 2
- Teng feng*, Ville du troisième Ordre de la Province de *Honan*; pourquoi crû être le milieu du monde, 276
- Tcou & Tan*, quels sont ces poids, 201. n.
- Terre fixe & ferme*, sa figure selon un Philosophe moderne, 46
- Terres*, leur acquisition est préférable à la grandeur & à la magnificence des bâtimens, 159
- Tête* (la) est le siege de tous les sens, qui sont les opérations animales, 280. col. 2. Recette pour guérir ses douleurs, 478. Autre recette pour guérir ses douleurs, soit qu'on les sente au milieu, soit qu'on les sente aux côtes, 489. voyez *Bourdonnement* de tête.
- Thé*, plante médicinale; pourquoi ainsi nommée par les Européens; différens noms que les Chinois lui donnoient, 474. Sentimens de divers Auteurs sur les qualitez du *thé*, & des lieux où on le cueille, 474. col. 2. Du tems auquel il faut le cueillir, 475. Ses effets, 477. col. 2. Son usage doit être modéré, 517.
- Theodose*, Patriarche, voyez *Canon*.
- Thermomètre* que les Missionnaires offrent à l'Empereur, 271. col. 2.
- Thévenot* (M.) voyez *Renaudot*.
- Thomas* (saint) ses Disciples selon le Breviaire de Malabar, ont prêché le Christianisme dans l'Empire, 65
- Thomas* (le Pere) chargé par l'Empereur de composer des Traitez sur l'Arithmétique, 102
- Ti*, signification de ce mot, 57
- Tien*, signification que les Chinois donnent à ce nom, 2. col. 2. Ce que c'est suivant les Interprètes, 2. col. 2. & p. 3. Culte que les Chinois lui rendent, 3. & suiv. Quand ce

ce mot se prend pour *Chang ti*, 14. n.
Tien ki succède à l'Empereur *Van lié*, 82.
 col. 2. meurt, 82
Tien pao, voyez *Tchu*.
Tien sseé, quel est ce titre, 17. col. 2
Tien tchu, signification de ce nom, 60. col. 2. n.
Ti hoang, quelle est cette racine; ses propriétés; comment se préparent les pillules ainsi nommées, 521. col. 2
Ti ko élevé à l'Empire par les suffrages des ordres de l'Etat; son culte envers le *Chang ti*; raison du successeur qu'il se donna, 7. col. 2
Ti ti, à qui l'on donne ce nom, 59. col. 2
Toming san, remède inmanquable pour guérir les fièvres malignes dans toutes sortes de personnes; pourquoi ainsi appelé, 452
Tong cin, arbre où l'on ramasse la cire blanche, & d'où les insectes qui la font tirent le suc, sa description, 495
Tong tchi; recette excellente pour guérir le tenebre qui procede de chaleur, 478
Tou fan lin, quelle est cette racine, très-commune à la Chine, 521. col. 2
Tou lion ong, Marchand; sa contestation avec un voleur qui lui avoit enlevé son ris, 203
Toumon (M. de) envoyé à la Chine en qualité de Patriarche des Indes & de Légat Apostolique, 120. col. 2. meurt du scorbut, 121
Tou ti, à qui les Chinois donnent ce nom, 28. col. 2. 59. & col. 2. Signification de ce nom, 59. col. 2. n.
Toux, recette pour l'arrêter, 470
Toux enrouée; recette pour la guérir, 479. col. 2
Toux violente, sur-tout des personnes âgées; recette pour la guérir, 502
Tou yng fan, riche charitable, 145. col. 2
Tragedie du petit Orphelin; avertissement sur cette piece, 341. Prologue de cette Tragedie, 345
Tresors des Bonzes pour l'autre monde, en quoi ils consistent, 25
Tribunal d'Astronomie (le) doit présenter de quarante-cinq en quarante-cinq jours l'état du Ciel & les changemens de l'air, 276. doit aussi calculer les Eclipses & avertir S. M. de leur grandeur & de leur durée, 276. col. 2
Tribunal des Rits, fait afficher dans un lieu public, le jour, l'heure & la minute à laquelle l'Eclipse commencera; fait aussi avertir les Mandarins de se trouver dans la Cour de leur Tribunal, pour y attendre le moment de l'Eclipse, 276. col. 2. Ordonne au Pere Verbiest & à l'Astronome Mahométan de régler leurs observations &

de les rédiger par écrit, 285. col. 2. Rend compte à Sa Majesté de la justesse & de l'exactitude des observations du Pere Verbiest, & au contraire des erreurs dont le Calendrier du Mathématicien Chinois étoit rempli, 286
Tribut sur le Thé, quand on a commencé à le payer à l'Empereur, 470. col. 2
Trigault (le Pere Nicolas); quel est son sentiment sur l'Astronomie Chinoise, & son ancienneté, 274. & col. 2
Trône; quels devoient être ceux qu'on élevoit sur le Trône lorsque l'Empire étoit électif, 7
Tsang, dianostics & pronostics de ses maladies, 434
Tsang ki; description qu'il fait du *Hai ma*, 484. Ce qu'il assure de ses qualitez & de ses effets surprenans, 485
Tsang ki; pourquoi il recommande de boire le thé chaud, 477
Tsao; tradition constante sur la ruine de ce Roy, 14. & col. 2
Tse, ce que c'est, 46
Tse tang; ce que c'est, 53. col. 2. n.
Tsi (le Royaume de), à présent la Province de *Chan si*, 327. n.
Tsiang kin; quelle est cette Charge, 194
Tsiang, Gouverneur de *Yang tcheou*, fait voir quel étoit son zèle pour son peuple, 193. col. 2. & suiv.
Tsian yao, Mandarin de *Yang tcheou*, témoigne son zèle pour le peuple, 186. col. 2
Tsiao (le); ses distinctions & ses fonctions, 391
Tsien yuen, Magistrat de *Sin ting*, trouve le secret d'empêcher les incendies, 255
Tsi king; jusqu'où il pousse sa tendresse pour sa mere, 209
TSINCHI HOANG TI, Empereur, ennemi juré des Lettres & des Scavans; brevages qu'il fait chercher, 16. col. 2. & p. 17
Tsin, Gouverneur; réduit par la douceur des rebelles, ce que son prédécesseur n'avoit pu faire par les armes, 189
TSIN, Empereur, ses vains projets, 232
Tsing, ce que les Chinois appellent ainsi, 40. 49. col. 2. 517. col. 2. 518. col. 2
Tsong ché; comment il distingue les drogues, 446. col. 2. Quels sont, selon lui; les défauts où les Médecins tombent communément, 450. Ce qu'il dit de l'arbre nommé *Ta kieu*, 504. col. 2
Tsong ching; division qu'il fait du *Fou sang*; ses diverses compositions, 459. col. 2
Tsong tche; description qu'il fait du Cheval Marin, 484. col. 2
Tsong tchin; son sentiment sur le *Kii sang* & le *Ki sang*, & dans quelles maladies il l'employoit; sur le *Ngheon sang*, & ses

- qualitez , 458. col. 2
TSONG TCHING ; Empereur , voyez HOAI
 TSONG.
Tsong tsi ; quelle est son opinion sur la vertu
 & la valeur du *Gin seng* de *Chang tang* ;
 description qu'il donne de cette plante ;
 comment les gens du pays la conservent ,
 462
Tson ki ; ce qu'il dit de l'arbre qui porte le
 suif , 504. col. 2
Tsou est la Province de *Hou quang* , 327.
 col. 1. n.
Tsan keou ; la signification , 392. Recette
 pour guérir cette incommodité , 487. col.
 2
Tumeur de la gorge ; recette pour guérir
 cette incommodité , 487. col. 2
Tumeurs malignes ; recette pour les guérir ,
 500. col. 2
Tan y ; Gouverneur de *Tai yuen* ; donne un
 grand exemple de modestie & de pudeur ,
 199. & col. 2

V.

- VAISSEAUX** ; quels doivent être
 ceux où l'on garde les remèdes ,
 454. col. 2
Valet chatié , pour avoir décelé son Maître ,
 205
Valignan (le Pere Alexandre) Supérieur Gé-
 néral des Missions , résident à *Macao* , ne
 se rebute pas du peu de succès de ses dif-
 férentes entreprises , 69. col. 2. Choix qu'il
 fait de Missionnaires pour la Chine , 70
Vang ping Médecin ; quelles sont , selon lui ,
 les maladies prochaines & les maladies
 éloignées , 455. col. 5
Vang sou , Médecin ; ce qu'il dit des mala-
 dies & de leur guérison , 456. col. 2. Com-
 ment , selon lui , les sages ou les maîtres
 de la Médecine guérissent les maladies
 de la région supérieure , & comment ils
 traitoient celles de la région inférieure ,
 & celles de la région moyenne , 458
Vang tai pou ; pourquoi , selon lui , il faut
 employer le *Nghou fang* dans les remèdes
 sudorifiques , & le *Ki fang* dans les purga-
 tifs , 452. col. 2. & suiv.
VEN VANG , Empereur ; pourquoi élevé sur
 le Trône malgré lui , 10
Vent le plus dangereux , 519. col. 2
Verbieß (le Pere Ferdinand) destiné pour
 la Province de *Chan si* , est appelé à la
 Cour pour soulager le Pere Adam Schaal ,
 87. Est maltraité & chassé avec les Mis-
 sionnaires , 90. Est rappelé & fait Prési-
 dent du Tribunal des Mathématiques , &
 reforme le Calendrier , 91. col. 2. Présente
 un Memoire à l'Empereur contenant les in-

- justices qu'on avoit faites à la Religion &
 aux Missionnaires , 92. Apprend à l'Em-
 pereur les élémens d'Euclide ; lui donne
 des leçons de Philosophie , & en même
 tems des instructions Chrétiennes , 92.
 col. 2. Ecrit en Europe pour inviter ses
 Confreres à venir partager ses travaux
 Apostoliques , 93. 94. Reçoit un Bref d'In-
 nocent XI. 94. col. 2. Sa mort , 92. Son
 éloge , 98. & suiv. Description de ses fu-
 nerailles , 99. Son éloge fait par le beau-
 pere de l'Empereur , 100. Ce qu'il a dit
 de l'Observatoire de *Peking* , & de ses in-
 strumens de Mathématiques , 275. col. 2. Est
 tiré des prisons où il avoit été enfermé , &
 présenté à l'Empereur *Cang hi* , 282. Fait
 en présence de ce Prince & de ses Minis-
 tres plusieurs experiences qui réussissent ,
 383. & suiv. Chargé par Sa Majesté
 d'examiner les Livres d'un Astronome
 Mahométan , 284. A fait un petit Recueil ,
 où il marque les erreurs les plus grossieres
 du Mahométan , 285. qui sont examinées
 par les Tribunaux supérieurs , 285. col. 2. &
 suiv. Fait Directeur du Tribunal Astrono-
 mique , il a ordre de l'Empereur de re-
 former le Calendrier , 287. A enrichi l'Ob-
 servatoire de nouveaux instrumens propres
 aux operations Astronomiques , 287. col.
 2
Vertu (la) rend l'homme estimable , & non
 pas les dignitez & les richesses , 153. Celle
 qui se borne à jeûner , & à accompagner le
 jeûne de longues prieres , est une vertu de
 Bonzes , 173. col. 2. Il n'en est point de
 veritable sans modestie , 225. Doit être à
 l'épreuve , 228. col. 2. Se fait respecter des
 plus méchans , 259. col. 2
Viandes plus saines & plus nourrissantes ; effet
 de celles qui sont froides , 515. celles dont
 on doit s'abstenir au souper , 516
Vikimes , quelles sont celles que les *Tao sseï*
 immoloient à l'esprit de ténèbres , 18
Vie humaine ; sa fragilité , 228. D'où elle
 dépend , 517. col. 2
Vie ; en quoi consistent les principes selon les
 Médecins Chinois , 379. col. 2. Ce que
 doivent faire ceux qui cherchent à prolon-
 ger leur vie , 509
Vie sédentaire ; en quel tems nuisible à la san-
 té , 520
Vieillard attaqué de ténèbres & épuisé ; re-
 cette pour le guérir , 472
Vigilance d'une mere sur ses enfans , quoique
 mariée , 213
Vin ; comment il doit être employé dans les
 remèdes , 454. Son effet dans la fermenta-
 tion , 514. col. 2
Vinaigre ; quel est celui des Chinois , 470.
 n.
Visage d'un malade ; pronostics qu'on en

peut tirer; quand le visage est jaune, les yeux violets & noirâtres; quand le visage étant noir les yeux sont blancs; quand il devient subitement violet; quand le visage devient rouge & les yeux blancs, 432. col. 2. quand le visage devenant violet, la bouche devient jaune, 433
Vivacité (la) est blamable, 225
Volour, disciple de *Fo*, se persuade de pouvoir voler impunément, 53
Vomissement de sang; ses pronostics par le pous, 432
Vomitif, comment il faut préparer ce remède, 454
VOU TI, Empereur, se livre entièrement à l'étude des Livres magiques de la secte des *Tao sseï*; ayant perdu une des Reines qu'il aimoit éperdument, un de ces imposteurs par la force de ses enchantemens, fait paraître à ses yeux la Reine morte; déplore trop tard sa fausse crédulité, 17
Utensiles de cuivre & de fer ne doivent pas être employés pour les remèdes qui se préparent sur le feu, 254
Usage du monde, manière de s'y conduire, 170
Utilité de la maison, Livre ainsi intitulé; ce qu'il enseigne, 51. col. 2

X.

XAVIER (saint François) ce qu'il pensoit de l'idole *Fo* ou *Fot*, 19. part de Goa pour la Chine; ce qu'il fit pour pénétrer dans cet Empire; la mort, 69. & col. 2. Ses funérailles, 69. col. 2

Y.

YAKIEOU, description de cet arbre, 504. col. 2.
Yang, quelles sont ces parties; comment elles agissent, 45. 46. col. 2
Yang & Yng, noms que les Médecins Chinois donnent à la chaleur vitale & à l'humide radical, 379. Maladies qu'ils dénotent, 392. col. 2
Yang quang sien, Lettré; son caractère; présente aux Régens un Livre & une Requête remplis de blasphèmes contre la Religion, & de calomnies contre les Missionnaires, 88. col. 2. & sur-tout contre le Pere Adam Schaal, 89. & col. 2. Sa fourberie est découverte, 90. col. 2. est dégradé & condamné à mort; meurt misérablement, 91
Yang quang sien, Astronome; pourquoi mis en prison, 286. col. 2
Yang tchin fou donne des avis à son Disciple sur la piété filiale, 210. col. 2

Yang tse kiang, ou *Fils de la mer*, grand Fleuve de la Chine, 73. Voyez ce qui en est dit au premier Tome.
YAO, Empereur; ne trouvant pas ses enfans propres pour le Gouvernement de l'Empire, nomme un simple particulier pour lui succéder, 7
Yao couai, à quoi les Chinois donnent ce nom, 40
Yao mo, Divinité Chinoise; ses fonctions, 58. col. 2
Yen, belle maxime sur la fortune qu'il enseignoit, 513
Yen kiang bien, Ville du Territoire de *Fong siang fou*, 480. col. 2
Yen wang, le Platon, ou le Minos des Bonzes, 231
Yen fou, quelles sont selon lui les vertus de la racine de *Gin seng*, 463. col. 2
Yen tse, Domestique fidèle & intelligent, prend soin de la famille de son Maître après la mort, 195
Yen wang, signification de ce nom, 25. 57. Quelle est cette Divinité des Chinois, 47. n. Ses fonctions, suivant le Philosophe *Tchin*, 58. col. 2. 59. & n.
Yen yang, Médecin charitable, 195. col. 2
Yen yng, Ambassadeur du Roy *Tsi* à la Cour du Roy *Tsou*; quelle fut la fermeté dans les fonctions de son ministère, 254. & 235
Yeu, ce que c'est, 48. col. 2
YE VANG, Empereur; ce qui en est dit dans le *Chi king*, 12
Yeux, pronostics qu'on peut tirer de ceux d'un malade, quand le coin en est jaune, si les yeux ayant grossi, ils retombent; quand on remarque une couleur noirâtre se répandre sur les yeux, les oreilles & le nez, 431. col. 2. quand ils deviennent intérieurement ou jaunes, ou noirs, ou blancs, & que cela gagne jusqu'aux nez & à la bouche, 432. & suiv. quand les yeux deviennent troubles, que les dents se cassent & se noircissent, ou que le visage devenant d'un blanc pâle, les yeux deviennent noirs, 433
Yeux d'Eléphant, comment il faut s'en servir pour guérir la maladie des Yeux, 482
Y king, ancien Livre Chinois; ce qu'il enseigne, 30
Yn, quelles sont ces parties; comment elles agissent, 45. 46. col. 2.
Yn, Général des Troupes Chinoises; ce qu'il rapporte de l'Astronomie, 272
Yng an, Livre ainsi intitulé; ce qu'on y lit des Cancres & de leur vertu dans la Médecine, 486. col. 2
YNG TSONG, Empereur; comment il passoit sa vie, 232. col. 2
Yn yang, qualitez de ces drogues, 458
Yo, signification de ce pous, 388. col. 2

To hoang ti, Divinité Chinoise, 47. col. 2
YONG LO, Empereur, fait travailler à un corps de doctrine, 29. col. 2
YONG TCHING, succède à son pere *Cang hi* Empereur, 35. 126. Idée qu'il a du *Tien*; occasion de l'Edit qu'il fait publier sur le *Tien*, 35. Instruction qu'il donne à son Peuple, dans laquelle il s'explique plus clairement sur le *Tien*, ce qui donne occasion à cette instruction 35. col. 2. & p. 36. Signe l'Arrêt que le Tribunal des Rits avoit prononcé contre le Christianisme, 127
To sing, Livre qui traite de la nature des remèdes; ce qu'on y lit du musc, 488
Tong chi, Livre ainsi intitulé; ce qu'on y lit, 486. col. 2
Touan, à quoi les Chinois donnent ce nom, 39
Tse, signification de ce nom, 515. col. 2
YU, Empereur de la Famille *Hia*, uniquement occupé au culte de *Chang ti*, 9. partage le Ciel en vingt-huit Constellations, 28
Y VANG, Empereur, ce qui en est dit dans le *Chi king*, 12
Tuen (le dernier Prince de la Race des) fuyant avec précipitation devant l'ennemi, ne trouvant point de barque pour passer une grande rivière, il vit tout-à-coup en l'air un grand pont de métal, sur lequel il passa cette rivière, 63

Tuen (l'Impératrice) accompagnant l'Empereur à un sacrifice, demande des enfans au *Chang ti* avec tant de ferveur, qu'elle conçut presque en même-tems, 7. col. 2
Tuen nien, favori de l'Empereur *Suen ti*, sauve la vie au premier Ministre par les sages conseils qu'il donna à ce Prince, 259
Tuen sou, quel est son sentiment sur les choses médicales qui ont leur racine en terre, 445. Sur les maladies, sur leur résistance & sur les remèdes qu'il faut y apporter, 449
YU KING, Empereur, avoué que sans le secours du *Tien*, il n'auroit jamais pu porter les Sciences au plus haut point de perfection pendant son long regne, 8
Tvoire, ou *Dent d'Eléphant*: quel est le meilleur; son usage & ses effets dans la Médecine, 482. col. 2
YUNG LIE, est proclamé Empereur; fixe sa Cour à *Chao king*, 83
Tu ssè, nom de dignité, 193. col. 2
Tu ssè Docteur attaché à la Cour & à la personne de l'Empereur, 239
Tu chung tsiao, sa mort; 60. col. 2

Z.

Z ELE singulier d'un aîné de famille pour rétablir l'union entre ses freres, 207. col. 2. & suiv.

Fin de la Table des Matieres.

EXPLICATION DES MOTS CHINOIS

QUI SE TROUVENT

DANS LES TROIS PREMIERS VOLUMES.

C

CAN, estrade de briques sur laquelle se met un fourneau.

Cang ho, Patente au moyen de laquelle on est défrayé dans les voyages.

Cha, étoffe de soye, comme gaze, &c.

Cha mou, Arbre qu'on employe aux bâtimens.

Chang chu, Président de Cour Souveraine.

Chang ti, suprême Empereur.

Chang tsiao, ou *Tchong tsiao*, la cavité moyenne du corps, ou le haut ventre.

Cha feng, racine vuide de suc & d'un goût fade.

Chan, Montagne.

Chan yo, espece de racine.

Che chin, esprits tutélaires des campagnes.

Che kue min, espece d'écailles d'huître.

Che lang, nom d'Office.

Cheou siang, nom de celui qui est Chef du Conseil de l'Empereur.

Che pei, monument en l'honneur d'une personne illustre.

Che yu, Aloès.

Chin, nom de mesure, c'est la dixième partie du *Teou*, qui est la dixième partie du *Tan*, & le *Tan* est une me-

sure de cent livres selon la balance Chinoise, & de cent vingt livres selon la balance Européenne.

Chin, esprit, spirituel, excellent, & impénétrable.

Chin tsai, espece de persil.

Ching, excellent, parfait, très-sage.

Chi king, Livre Canonique du premier Ordre.

Choui, eau.

Cho gin, femme vertueuse.

Chu king, Livre Canonique du premier Ordre.

Co'ao, Ministre d'Etat.

Con cong, nom de Plante.

Cong quan, Hôtellerie publique, où on loge les Officiers dépêchez de la Cour.

Cong, Salon isolé.

Cong pou, sixième Tribunal Souverain des Ouvrages publics.

Cong heou, nom de dignité.

Cong, ou *Kong*, titre d'honneur, comme Duc, Marquis, &c.

Co tao yu se, Censeur public de l'Empire.

Consanta, Général d'une Bannière Tartare.

Cou tou, vers venimeux qui viennent dans le corps.

Cou pi, Orange.

Co hiang, bois de senteur.

B b b b b b b

F

- F**AN, Alun.
Fan, centième partie d'une once.
Fa se, nom de Tribunal.
Fen se, Plante médicinale.
Fi, arbre semblable au Cypres.
Fo, bonheur.
Fo, ou *Foë*, Idole.
Fong hoang, Oiseau fabuleux.
Fong tiao, papier qui se colle sur les bal-
 lots, où est le nom & la dignité de
 celui à qui il appartient.
Fong choui, le vent & l'eau, quelques
 Chinois entendent par-là l'heureuse,
 ou la funeste situation d'une maison
 ou d'une sépulture.
Fong kio to, Chameau qu'on nomme à
 pied de vent, à cause de sa vitesse.
Fou, Ville du premier Ordre.
Fou lin, plante médicinale, Esquinc.
Fou min, qui rend heureux les Peu-
 ples.
Fou tchu, grand Officier envoyé de la
 Cour pour présider aux examens.
Fou yuen, Viceroy.

G

- G**E', le Soleil.
Gin, homme.
Gin, bonté, charité.
Gin, mesure de quatre-vingts pieds.
Gin hiung, homme-ours.
Gin feng, plante d'un grand prix, &
 dont on fait grand cas.
Gin sin, le cœur de l'homme.

H

- H**AI, mer.
Haima, Cheval marin, du gén-
 re des Ecrevisses.
Hai pien, grand vocabulaire de la Chine.
Hai tsing, bel Oiseau de la Chine.
Hai tao, Officier, dont l'emploi est de
 visiter les Côtes de la mer.

- Han lin*, Docteur de l'Académie des
 Gens de Lettres de l'Empereur, Doc-
 teur du premier Ordre.
He long kiang, Rivière du Dragon noir,
 c'est ainsi que les Chinois nomment
 ce grand Fleuve qui traverse la Tar-
 tarie.
Heou, nom de dignité, immédiatement
 après celle de *Vang*.
Hiang, odeur.
Hiang tchang tse, Dain, ou Chevreuil
 odoriférant, dont on tire le musc.
Hiao quai, maladie lunaire.
Hiao, respect.
Hiao tsiao, le bas-ventre.
Hiao tsao tong tchong, Plante médi-
 cinale.
Hiao king, Livre Canonique du second
 Ordre.
Hiao ouen, sorte de composition pour la
 cérémonie des défunts, espece d'Orai-
 son funèbre.
Hien, Ville du troisième Ordre.
Hin, subtil, imperceptible, vuide.
Hin sin, sans préjugé.
Hing pou, cinquième Tribunal Souve-
 rain des crimes.
Hing hoang, souffre mâle.
Hio tao, *Hio yuen*, Officier qui préside
 aux examens des Etudiants de cha-
 que Province.
Hio, Etude, étudier, lieu destiné aux
 Etudiants.
Hio koan, petit Mandarin des Let-
 trez.
Hiong, méchant, cruel.
Hiung hoang, pierre molle & médi-
 cinale.
Ho, Fleuve.
Ho, feu.
Hoa tsiao, espece de poivre.
Hoang, jaune.
Hoang lin, Tombeau Royal.
Ho tao, Officier qui a le soin des Ri-
 vières.
Hoang yu, Poisson jaune d'une grosseur
 extraordinaire, & d'un bon goût.
Hoa ché, pierre glutineuse dont on fait
 une sorte de porcelaine.

Hoa pei, Peintre de porcelaine.
Ho liang, Plante médicinale aromatique.
Hoang tching, première enceinte du Palais de l'Empereur.
Hoang ho, Fleuve jaune.
Hoang, Sauterelles.
Hoa yn, nom de plante.
Hoang ki, nom d'herbe.
Hoang tai tseé, fils de l'Empereur, désigné successeur à l'Empire.
Hoe chen, bonnes actions.
Ho chang, Docteur de la Secte de Fo, c'est ce qu'on appelle Bonze.
Ho ché tchouen, Barque des provisions qui suit celle du Mandarin dans ses voyages.
Hoe kuo, mauvaises actions.
Heou feou, première Classe des Mandarins de guerre de l'arrière-garde.
Hou Lac.
Hou lou, & *Hiong nou*, noms de mépris donnés par les Chinois aux Tartares.
Hou pou, cinquième Tribunal Souverain, qui a la Sur-Intendance des Finances.
Hou teou, espèce de pois, ou fèves.

I

IONG TCHING FOU, Tribunal suprême de la guerre.

K

KAN SUNG, Plante qui entre dans différentes compositions de parfums.

Kao lin, terre qui se met en œuvre pour faire la porcelaine.

Keou, porte, ouverture, gorge de Montagnes.

Keou ki, nom de Plante.

Kiang, Fleuve, nom du plus grand Fleuve de la Chine.

Kiang san ki, Mandarin abaissé de trois degrés.

Kiang tchu, Marfouin de rivière.

Kia fan kie, Mandarin élevé de trois degrés.

Kia tse, Cycle de soixante ans, calcul des années par cycle.

Kiai yuen, le premier de ceux qui obriennent le degré de Licentie.

Kien tcheou, sorte d'étoffe faite de soie, produite par des vers sauvages.

Kieou yn, sorte d'insecte qui mange la terre.

Ki keng, racine ferme & d'un goût amer.

Ki lin, animal fabuleux.

Kin, métal.

Kin, Instrument de musique estimé à la Chine.

King, Cour, Siège de l'Empereur.

King, doctrine sublime, solide, inébranlable; c'est ainsi que s'appellent les cinq Livres-Canoniques du premier Ordre.

King, Instrument de musique, c'est une plaque plate & mince, qu'on frappe avec un maillet de bois.

King, nom de mesure en arpentage.

Kin se, sorte d'herbe nommée Soie dorée.

King tien kien, Tribunal des Mathématiques.

King tchai ta gin, Grand Seigneur envoyé de la Cour.

Kin ki, Poule d'or.

Kin kia, nom de plante.

Kin yu, Poisson d'or.

Kiu mi, ainsi se nommoient autrefois certains Officiers qui composoient un Conseil pour les affaires de la guerre.

Kiuu, c'étoit autrefois une mesure de trente livres.

Kiu gin, Licentie.

Kiuu wang, nom de dignité, Prince du second Ordre.

Koan, Juges, Magistrats, Officiers de guerre, &c. c'est ce que nous appelons Mandarins.

Ko teng, plante sarmenteuse.

Kou tchi, papier fait de l'écorce de l'arbre nommé *Kou tchu*.

Kou tchu, arbre assez semblable aux figuiers d'Europe.

Koué, Empire.

L

LAO FANG SE, Taffetas simples, mais serrez & unis.

La moë, arbre assez semblable au Laurier d'Europe.

Lan tchung, espece d'Avocat.

Lao tou, terre forte.

Lao ye, Monsieur, *ta Lao ye*, Monseigneur.

Leang tao, Officier qui a l'Intendance des vivres qui se levent comme tribut.

Leang tao, Officier général pour le tribut du ris.

Leang tchouen, Barques destinées à porter le tribut.

Leang, les Portugais l'appellent *Taël*, once d'argent.

Leao, azur.

Leou li, ouvrage de verre.

Leou pou, ou *Lou pou*, les six Cours Souveraines de *Peking*.

Li, l'attachement aux Rits.

Lié, illustre.

Lien hoa, fleur semblable à celle du Nénuphar.

Lij pou, premier Tribunal Souverain, qui a Jurisdiction sur tous les Mandarins.

Li ki, Livre Canonique.

Li lou, sorte d'herbe médicinale.

Li pou, troisième Tribunal Souverain des Rits.

Lin tse, taffetas à fleurs, & satinez.

Li tchi, fruit de la Chine.

Long yen, fruit de la Chine.

Lo ngan tcha, espece de Thé.

Long y tchouen Barques destinées à porter les étoffes de soye, les brocards, &c. à *Peking*.

Lo ouen tchi, papier fait du parchemin des cocons à soye.

Lou in, Passe-port que donne les Bonzes pour l'autre vie.

Lou ki, Soldats Chinois de la Bannière verte.

Lou tong, espece de sicomore.

Lu boen y tchi, espece de léthargie nommée par les Portugais *Pesadelo*.

Lun yu, Livre Classique ou Canonique du second Ordre.

Ly, Stade, dix font une lieuë.

Ly tan, morceau de papier rouge; où l'on écrit le nom de celui qui fait un présent, & le nombre de choses qu'il donne.

M

MA LIN, nom de plante.

Ma lou, Cheval-Cerf.

Man siao, espece de salpêtre.

Mao tcha, Thé Impérial.

Méi tze, fruit aigre, semblable aux abricots sauvages.

Mei, sœur cadette.

Meireintchain, grand Officier Tartare; Lieutenant Général d'Armée.

Me meng tong, espece de scorfonere.

Men, passage étroit.

Miao se, nom de Peuples.

Ming, ordre, commandement, volonté supérieure; ou intelligence claire, pénétration.

Min to, Chameau capable de faire les plus longs voyages.

Mi hiang, musc fort menu & fort délié.

Mou, mere.

Mou, bois.

Mou hiang, bois odoriférant.

Mou tsai, Pasteur & Gouverneur des Peuples, nom qu'on donne aux Mandarins.

N

NAN, midi.

Nan kiao, Fauxbourg du Midi.

Nan mou, sorte de Cèdre, bois très-estimé à la Chine.

Nieou hoang, pierre jaunë qui s'engendre dans le ventre des vaches.

Nien y se, grande Histoire Chinoise.

Niu, femme.

No mi, espece de ris dont on fait le vin à la Chine.

Nou, esclave.

Nui yuen, Tribunal du dedans du Palais de l'Empereur.

Nu kin, instrument de musique.

Ngan tcha seë, Lieutenant Criminel.

Ngan tcha seë, Tribunal Criminel dans une Ville Capitale.

O

O KIA O, espece de colle.

O mi to fo, paroles mystérieuses, qui sont toutes les prieres des dévots de *Fo*, & auxquelles ils ne comprennent rien.

Ou, midi.

Ou, cinq.

Ouan, dix mille.

Ouei, Tribunal de quelques Villes.

Ouei, Citadelle ou Forteresse.

Ouei tcheou peï, Officier de guerre.

Ou fou, les cinq Classes, ou troupes des Mandarins de guerre.

Ou song chu, bois fort estimé, qui ressemble au sicomore.

Ou kjeou mou, arbre dont on tire le suif.

Ou mien, porcelaine de couleur plombée.

Ou poi tse, drogue Chinoise, d'usage pour la teinture & pour la médecine.

P

P A, Chef des Princes tributaires.

Pa, espece de serpent.

Pao, Forteresse, Citadelle, Place frontiere.

Pan tseë, grosse canne fendue & à demi platte, dont on donne la baf-tonnade.

Pao ta, Tours fort élevées dans les Villes.

Pao teou, enveloppe de tête, coëffure de femmes âgées.

Pa tseë, les huit lettres qui composent l'an, le mois, le jour, & l'heure d'un chacun.

Tome III.

Pang yuen, second Docteur d'une promotion.

Pai leou, ou *Pai fang*, Arc de triomphe.

Pé, Septentrion.

Pei lé, nom de dignité, Prince du troisième Ordre.

Pei tse, nom de dignité.

Pe la chu, arbre où l'on prend une espece de cire.

Pe tsi, sorte de fruit.

Pe tsai, herbe potagere excellente, & d'un grand usage.

Pe tun tse, espece de pierre blanche & très-fine, dont on se sert pour faire la porcelaine.

Pe tchu, racine d'herbe.

Pe fou, ou *Pe kjeou*, grand Oncle, nom que les anciens Empereurs donnoient aux Grands, ainsi que nos Rois disoient aux gens d'un certain rang, mon Cousin.

Pen hia, sorte d'herbe.

Pen tsao, Herbarier Chinois.

Pe tong, cuivre blanc.

Pe y, Fourmi blanche qui ronger le bois, les meubles, &c.

Ping pi tao, Inspecteur des Troupes.

Ping pou, quatrième Tribunal des armes ou de la milice.

Poei, petits coquillages qui servent de petite monnoye nommée *Coris* à Bengale.

Pou, Tribunal.

Pou, Forteresse, ou Citadelle.

Pou, monnoye ancienne.

Pouan cong, Salle Royale, Palais qui sert aux Assemblées des Sçavans.

Pou enl tcha, espece de Thé.

Poutching ssë, Trésorier Général des Provinces.

Po hi, nom d'herbe.

Po bo, pouliot.

Q

Q UAN KIA O, Chaise à la Mandarine.

Quang lan, fruit de la Chine.

Ccccccc

Quoe hio, Collège de l'Empire ou s'assemblent les Lettrez dans chaque Ville.

S

SAN TSI, plante médicinale.
Sang chu ou *Ti sang*, espèce de mûrier.
San tsè king, Livre qui contient en abrégé ce qu'un enfant doit apprendre.

Se lien tchi, papier fait de l'arbrisseau qui porte le coron.

Se tse, fruit de la Chine.

Siao hio, ce qu'on apprend d'abord aux enfans qui étudient, comme qui dirait, basses Classes.

Siao teou, espèce de pois.

Siao, petit.

Siao gin, canaille, petites gens.

Siao hio, Ecole des enfans; Livre canonique du second Ordre.

Siang cong, Secrétaire d'un Mandarin, & nom honorable de Lettré.

Sie pien, maladie de poulmons.

Sien tsè, Docteur de l'Empire.

Sieou tsai, Bachelier.

Si fan, nom de peuples.

Si, Occident.

Si sin, nom de plante.

Sing, la nature, ou la raison naturelle.

Sin, croire, se fier, bonne foi, confiance.

Sin sin, espèce de Singe.

Song lo tcha, espèce de thé verd.

So, Citadelle ou Forteresse.

Sou ho, plante dont on tire une espèce d'huile.

Souan ming, c'est ce que les Chinois appellent supputer sa destinée, ou dire la bonne aventure.

Sou mou, bois de Brésil.

Sou mi, mil.

Ssè pao, les quatre choses précieuses; ils nomment ainsi le papier, les pinceaux, l'encre, & le petit marbre pour la broyer.

Ssè chu, les quatre Livres qui contiennent la Doctrine de Confucius.

Ssè fou, nom qui se donne aux Maîtres de Métier & au Supérieur des Bonzes.

T

TA, Tour.

Ta gin, Grand Seigneur.

Ta hio, grand Collège.

Ta ching tien, Salle de sagesse ou de perfection, où s'assemblent les Sçavans dans chaque Ville.

Ta hio, hautes sciences, Livre canonique de second Ordre.

Ta teou, gros pois ou fèves.

Ta fou, grande Charge de l'Empire.

Ta ché, grand pardon & amnistie que donne l'Empereur.

Tai tseu, nom commun aux Conquerans qui sont les premiers auteurs d'une Dynastie.

Tan, mesure d'environ cent livres.

Tan, insecte qui vit d'air & de rosée.

Tan, nom d'arbre.

Tan hoa, troisième Docteur d'une promotion.

Tang lang, insecte qui mange les cigales.

Tang couei, nom d'herbe.

Tang, Corps de Garde qu'on tient sur les routes d'eau.

Tao yé, Gouverneur de deux ou trois Villes du premier Ordre.

Tao, nom de Secte.

Tao li, Officier dans le Tribunal Criminel d'une Ville Capitale.

Tao, monnoye ancienne.

Tao tsè, nom de Secte.

Tao chang, grand Bonze, ou Supérieur de Bonzes.

Tcha, Thé.

Tchang ko tse chu, arbre aux fruits longs, ou arbre de casse.

Tcha, espèce d'écluse.

Tchai, Forteresse, ou Place d'armes.

Tchan, poste, ou la distance d'un lieu à un autre qui fait une poste.

Tcha hoa, arbre qui porte des fleurs.

Tchang tse, chevreuil.

Tchang tchai, sorte de Bonzes qu'on appelle les Jeûneurs.

Tchang, mesure qui a dix *tché* ou pieds de chacun dix pouds.

Tcheng, Instrument de Musique qui a treize cordes.

Tchang pe la, cire blanche d'insectes.

Tchao ting, la Cour & la salle du Palais de l'Empereur. On donne ce nom à l'Empereur.

Tcheou, Ville du second Ordre.

Tcheou tse, sorte de taffetas particulier.

Tchi fou, ou *fou toun*, Gouverneur d'une Ville du premier Ordre.

Tchi tcheou, Gouverneur d'une Ville du second Ordre.

Tchihien, ou *hien toun*, Gouverneur d'une Ville du troisième Ordre.

Tchi, gouverner, Gouverneur.

Tchin, Forteresse, ou Place d'armes.

Tching, nom qu'on donne aux grandes Bourgades.

Tching hoang, esprits tutélaires des Villes.

Tching tchu cao, Grand Officier envoyé de la Cour pour présider à l'examen des Licenciés.

Tchi, la prudence.

Tchi tse, espece d'amande.

Tching, sincere, droit; sincerité, droiture.

Tso jé, révérence qu'on fait aux patens & aux personnes âgées.

Tché, habile, intelligent.

Tchong, le juste milieu.

Tchong yong, Livre canonique du second Ordre.

Tchu heou, Princes feudataires.

Tchuang juen, premier Docteur d'une promotion.

Tchong fou, Mandarins de Guerre de l'avant-garde du corps de bataille.

Tchu cha, minéral, vermillon.

Tchu cao, Mandarin qui préside à l'examen qu'on doit subir pour être Licencié.

Tchung lion, esprits tutélaires des maisons.

Tchung tsiou, Livre canonique du second Ordre.

Tchouen, Barque ou somme Chinoise.

Tchouen chan kiai, espece d'hérisson écaillé.

Tsong, Chef de famille.

Tchuen, torrent.

Tie li mou, bois de fer, ainsi appelé à cause de sa durée.

Teou, dixième partie d'un *Tan*.

Teou che, nom de fève.

Teou pan hiang, musc en grain & le plus précieux.

Ti hoang, racine médicinale.

Ti, Empereur.

Ti sien, Habitant éternel de la terre.

Tiao kien, sorte de vers qui font de la soie.

Tien ou *Tien hoa*, simple propre à la peinture.

Tien, Ciel; ou le Seigneur du Ciel.

Tien toun, tablettes de marbre de diverses couleurs.

Tien tse, fils du Ciel, nom qu'on donne aux Empereurs.

Tien tchu tang, Eglise du Seigneur du Ciel.

Tien tchu, Seigneur du Ciel.

Tien tse men seng, les Disciples du fils du Ciel; nom qu'on donne aux trois Docteurs d'une promotion, dont les compositions ont été trouvées les meilleures.

Tien hia, le dessous du Ciel; terme dont les Chinois désignent leur Empire.

Ting, grande salle ouverte, destinée à recevoir les visites.

Tiao, nom d'une cérémonie funebre.

Tie tse, billet de présents ou de visites.

Tchou tse, bambou, espece de roseaux ou de cannes.

Te, vertueux en général, vertu.

Tong chu, arbre dont on tire de l'huile.

Tong hoa fong, oiseau rare.

Tong tsiou, monnoye de cuivre.

Tong yeou, espece d'huile qu'on tire de l'arbre *Tong chu*.

Tong seng, étudiant sans aucun degré, mais nommé pour les examens, ou Lettré de même Licence.

Tong kong, Palais Oriental; ce nom se donne au Prince héritier qui loge dans ce Palais.

Tsao ou, espece d'arcenil.

Tsao, produire, faire, créer.

Tse tan, bois de rose.

Tse lay tong, cuivre rouge.

Tse tsong, & *Yen pe*, arbre qui tient du genévrier & du cyprès.

Tse ni, racine qui a peu de suc.

Tse sou, nom d'herbe.

Tse, minuit.

Tse tang, salle commune où l'on honore les défunts de la même famille.

Tseè, fils.

Tsi, vernis.

Tsi seng, vin qu'on présente au Criminel avant que de lui lire la Sentence.

Tsi chu, arbre du vernis.

Tsiang kiun, Général des Tartares.

Tsien fou, Mandarins de Guerre de l'avant-garde.

Tsien, monnoye, dixième partie d'une once d'argent.

Tsin sseè, Docteur.

Tsin wang, nom de dignité, Prince du premier Ordre.

Tsing tsing, mot de compliment, qui signifie tout ce qu'on veut.

Tsin sseè, Docteur dans les Lettres, ou dans la Guerre.

Tsiu, espèce de vers qui rongent la chair humaine.

Tsong tou, grand Officier, dont la juridiction s'étend sur deux Provinces.

Tsong ping, Commandant Général de Milice.

Tsong ho, Intendant Général des Rivières.

Tsong, espèce de petite orgue.

Tso fou, Classe des Mandarins de Guerre de l'aile gauche.

Tso tchouen, Barques destinées à transporter les Mandarins dans leurs voyages.

Tsoui ki, porcelaine marbrée & coupée de veines.

Tsouen kien, espèce de vers qui font de la foye.

Tong, Orient.

Touan tse, satin.

Touan che, pierre propre à préparer l'encre.

Tou tse, Prose mesurée, sans rime, qu'on fait composer aux Etudiants.

Tou ti, Disciple.

Tou ti, Esprits tutélaires des Villages.

Tou, terre.

Tun tien tao, Officier qui veille à la réparation des chemins.

V

VAN FO, terme de civilité, par lequel on souhaite toute sorte de bonheur.

Vang, Roy.

Ven tchang, ou *Ouen tchang*, composition assez semblable aux amplifications que font les Ecoliers en Europe.

Voè, être, chose, substance.

Vou y tcha, espèce de Thé qu'on appelle en Europe Thé bouy.

Y

Y, la justice.

Y, Poste, ou lieu où l'on change les chevaux de poste.

Y king, Livre canonique du premier Ordre.

Y ma, Bureau où l'on entretient les chevaux de Poste.

Y tchouen tao, Officier qui veille à l'entretien des Postes, des Barques, &c.

Y touan, fausse Secte, ou erreur en fait de doctrine.

Ya, corneille.

Ya men, Tribunal ou Palais des Mandarins.

Yang tçion, sorte de breuvage de ris.

Yang tse kiang, le plus grand Fleuve de la Chine.

Yang, matière parfaite, subtile, & dans un continuel mouvement.

Ye sang ou *Tché*, mûrier sauvage.

Yen tao, Intendant pour les Postes, pour le Sel, &c.

Yen, sel.

Yen wang, le Pluron des Chinois idolâtres qui honorent *Fo*.

Yeu tse, fruit de la Chine.

Yeon fou, Mandarins de guerre de l'aile droite.
Yeon, huile.
Yeon, tou, terme huileuse.
Yn, matiere grossiere, imparfaite, & sans mouvement.
Yong tsai, ancien nom d'une Charge considérable.
Yong, constant, éternel, immuable.
Yo teou keou, espece de cardamine.
Yu ché, espece de jaspe blanc & transparent.

Yun ho, ou *yun leang ho*, Canal Royal.
Yuen yuen, Intendant Général d'une Province pour le Sel.
Yun lo, Instrument de Musique composé de petites plaques rondes un peu concaves.
Yu mé, encr Impériale.
Yué, la Lune.
Yu ssé, nom de dignité, Docteur attaché à la Cour & à la personne de l'Empereur.

Fin de l'Explication des Mots Chinois.

FAUTES A CORRIGER.

*P*age 16. ligne 20. sollicitude, lisez solitude.
 Page 275. col. 2. lig. 10. médiocre situation, lisez médiocre grandeur.
 Page 318. lig. 31. impuni, lisez impunie.
 Page 359. lig. 40. tronç, lisez tronç.
 Page 430. col. 2. lig. 7. superficial, lisez superficiel. lig. 16. orpheines, lisez orphelines.
 Page 445. lig. 43. intérieure, lisez inférieure.
 Page 461. lig. 32. Chan tang, lisez Chan tang.
 Page 469. col. 2. lig. 6. Marc, lisez Marc.
 Page 485. col. 2. lig. 29. coupe, lisez couple.
 Page 486. lig. 20. & est, lisez & sont.

A P P R O B A T I O N.

CETTE Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique, & Physique de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoise, que j'ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, est si ample, qu'on peut assurer que presque aucun Pays, même de l'Europe, ne sera désormais mieux connu que la Chine, la Tartarie qui lui est soumise ou alliée, & que quelques autres Etats considérables qui les touchent immédiatement. C'est avec une confiance bien fondée, que dans cet Ouvrage on s'instruit, non-seulement de la véritable étendue d'une si vaste portion de l'Univers, mais aussi de tout le détail qui regarde les plus importants objets qu'elle renferme. On y prend aussi une idée juste de la Nation Chinoise & de ses Souverains : On y développe son caractère, les richesses qu'elle fournit à l'Europe, & celles qu'elle en tire. La principale de ces dernières, est sans doute l'heureuse connoissance de la véritable Religion ; du culte sincère que tous les hommes doivent à Dieu, & que la seule Eglise Catholique, Apostolique, & Romaine enseigne par toute la Terre.

Des Ministres zélés, sortis de plusieurs Nations Fidèles, & de divers Ordres Religieux, ont depuis la découverte des Indes Orientales, porté à la Chine la lumière de l'Evangile, en marchant sur les traces du grand Xavier. Il est vrai que ce Thaumaturge fut borné par la divine Providence à en montrer le chemin ; mais ses Freres le suivirent bien-tôt, & y remplirent ses vûes Apostoliques.

Parmi eux, les Jésuites François se sont extrêmement distinguez. Leurs talens naturels, & leurs lumieres acquises, employés par l'esprit de Religion au progrès de l'Evangile, avoient fait naître en leur faveur un merveilleux concours de protection, entre les deux plus grands Princes du Siècle, le Roy Louis XIV. & l'Empereur Cang hi. Durant la vie de ces deux Monarques, une nombreuse & florissante Chrétienté s'est heureusement soustenuë à la Chine ; mais cette Chrétienté est à présent en danger d'être absolument anéantie.

Le R. P. DU HALDE a déjà commencé de rendre compte de cette triste révolution dans le vingt-unième Recueil de ses Lettres Edifiantes & Curieuses. C'est à ce sçavant & laborieux Ecrivain qu'on est maintenant redevable de cette magnifique Description de l'Empire Chinois ; Ouvrage très-complet, dont je suis persuadé que le Public lui sçaura beaucoup de gré. Fait à Paris ce 30. Juillet 1734.

Signé, l'Abbé RAGUET.

A P P R O B A T I O N.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, permets au Pere JEAN-BAPTISTE DU HALDE de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé : Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique, & Physique de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoise, &c. & qui a été revû par trois Théologiens de notre Compagnie. A Paris, le premier d'Avril 1733.

P. FROGERAIS.

P R I V I L E G E D U R O Y :

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & seaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé le Pere DU HALDE de la Compagnie de JESUS, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public une Description Géographique, Historique, Chronologique, Politique & Physique de la Chine, & de la Tartarie Chinoise, enrichie de Cartes générales & particulières de ces Pays, de la Carte générale & des Cartes particulières du Thiber & de la Corée, & d'un grand nombre de figures en taille-douce. Lettres Edifiantes & Curieuses écrites des Missions Etrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier, & en beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des présentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre contre-scel, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmen-



tation, correction, changement de titre, même en langue étrangere ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725, & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires sans en demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Fontainebleau le vingt-septième jour d'Octobre l'an de grace mil sept cens trente-deux, & de notre Regne le dix-huitième. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON, avec paraphe.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale de La Librairie & Imprimerie de Paris N°. 479. fol. 459. Conformément au Règlement de 1723. qui fait défenses, Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Règlement. A Paris le 9. Janvier 1733.

G. MARTIN, Syndic.